
ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI. ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

N° 229 — Tome LXV 1er Janvier 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY, MARIE DAUGUET, HENRY-D. DAVRAY, REMY DE GOURMONT, JEAN DE GOURMONT, GEORGES GRAPPE, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, TRISTAN LECLÈRE, AUGUSTE MARGUILLIER, MASSON-FORESTIER, OCTAVE MAUS, MARCEL MONTANDON, CHARLES MORICE, JEAN NOREL, DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, WANDA DE SACHER-MASOCH, CARL SIGER, ARNOLD VAN GENNEP, ALBERT VERWEY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

—

N° 229. — 1er JANVIER 1907

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

MERCVRE DE FRANCE

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME

Janvier-Février 1907

Janvier-Février 1907 — Tome LXV

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Dix-huitième Année



PARIS-VI[e]

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

—

Mich fasst ein længst entwohnter Schauer,
Der Menschheit ganzer Jammer fasst mich an.
FAUST.

Je suis née en 1845, à Graz, de Guillaume Rumelin, commis militaire. Quelques mois avant ma naissance, ma mère fit une chute qui l'obligea à passer dans son lit le reste de sa grossesse et à ne prendre que la quantité de nourriture indispensable pour vivre. Comme elle était saine et robuste, cet accident et ce régime n'eurent pas de suites fâcheuses pour elle. Je n'eus pas davantage à en souffrir. J'étais extraordinairement petite et délicate quand je vins au monde, mais je n'étais ni faible, ni maladive, et si je ne devins jamais robuste, ma santé du moins fut toujours bonne.

Mon père, qui descendait d'une famille bien connue de Stuttgart, devint le protégé du prince Alexandre de Wurtemberg, alors gouverneur militaire de Graz; le prince le dispensa presque entièrement de son service, et en fit une sorte d'intendant de sa maison.

Je venais d'avoir deux ans, quand le prince changea de commandement et quitta Graz avec sa famille. Ce fut un rude coup pour mon père; habitué, depuis des années, à une existence facile et presque indépendante, il ne voulut pas reprendre le collier et préféra quitter le service.

Pour ne pas rester inactif, il sollicita un emploi de l'administration des chemins de fer du Sud, qu'on venait de cons-

truire, et il fut nommé chef de gare à Kranichsfeld, sur la ligne Graz-Trieste.

La gare, située à quelque distance du village, était isolée au milieu d'une grande et belle forêt que la voie ferrée coupait en deux.

C'est à cette époque, — j'avais alors trois ans, — que le désespoir et la mort me frôlèrent pour la première fois.

C'était un jour d'été, dans la chambre à coucher de mes parents ; devant la fenêtre large ouverte, se dressait la forêt sombre et menaçante. Ma mère, assise sur son lit et me tenant dans ses bras, pleurait, tandis que mon père, en face d'elle, semblait chercher à la convaincre. La vue des larmes qui coulaient sur le visage bien-aimé me causait un tourment inexprimable ; je sentais d'instinct que les paroles de mon père les provoquaient, mais mon petit cerveau s'efforçait vainement d'en saisir le sens. Alors j'entendis mon père dire : « N'aie pas peur, ça ne fait pas mal : on allume un grand feu dans le poêle, on ferme la cheminée, on bouche la porte et la fenêtre, — nous nous endormons, — et nous ne nous réveillons plus. »

Chose étrange : je n'ai jamais parlé de cet incident à personne, même pas plus tard, à l'âge de raison, quand je pouvais en demander l'explication à ma mère.



Je me revois au couvent des Sœurs, à Graz, en 1848, année de la révolution. En face du couvent était installée la commission d'approvisionnement de l'armée, dans un bâtiment que surveillaient des troupes et devant lequel on avait mis des canons en batterie.

Dans le couvent régnaient la peur et le désarroi. On avait barricadé portes et fenêtres et, à grand renfort de prières, de cantiques et de cierges, on s'efforçait d'écarter le danger d'une attaque par les révolutionnaires.

Puis les jours redevinrent paisibles. Durant les premiers temps de mon séjour au couvent, le souvenir de ma mère m'avait coûté bien des larmes, mais peu à peu son image s'affaiblit, tandis que je me laissais gagner par la douceur de la vie du couvent. J'aimais le grand cloître silencieux et les robes obscures des nonnes au visage pâle, avec leurs yeux renonciateurs et leur sourire triste. J'aimais la chapelle et son autel

orné de fleurs, la musique de l'orgue, le chant des sœurs, les images saintes et les paroles échangées à voix basse sur Dieu et sur ses anges. L'esprit sans cesse tendu vers le surnaturel et le sublime, je me sentais près du ciel, et loin, très loin de tout mal. Jusque-là, mon amour pour ma mère avait rempli mon cœur; maintenant,privée de ma mère, j'avais mis Dieu à sa place.



J'avais environ huit ans quand je retournai vivre avec mes parents,qui demeuraientalors de nouveau dans la Merangasse, à Graz, dans la maison même qui m'avait vue naître. Mon père avait renoncé à son poste de chef de gare et trouvé un emploi à la Cour des Comptes.

Je m'aperçus alors pour la première fois que mes parents n'étaient pas heureux ensemble. Des scènes éclatèrent souvent, et j'entendis des mots durs. Mon cœur se serrait et, pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, j'enfonçais la tête dans mes oreillers. Un jour j'entendis ma mère s'écrier qu'elle finirait par s'en aller pour ne plus revenir, et dès lors la crainte qu'elle ne partît vraiment ne me quitta plus. J'en étais prise parfois en pleine classe, et je sanglotais si fort que la maîtresse, me croyant malade, me renvoyait à la maison. J'y courais sans reprendre haleine, et quand ma mère était sortie, j'étais saisie de désespoir. Je passais de longues et interminables heures devant la maison, à l'attendre, et les images les plus sombres torturaient mon esprit.



Mon père m'emmenait tous les dimanches écouter la musique sur le Schossberg. Là je ne manquais jamais de voir une femme jeune et élégante, Mme de K..., dont la beauté singulière agissait sur moi comme un charme, énervant, ravissant, et presque douloureux. Je me glissais parfois près d'elle pour effleurer la soie de sa robe de mes doigts tremblants, et pour respirer le parfum qui se dégageait d'elle. Combien alors, absorbée dans la contemplation de ce visage plein de grâce, étais-je loin de me douter que mon destin me mènerait un jour sur les mêmes chemins que cette femme et que je serais la victime de la même puissance occulte à laquelle elle avait succombé !

Bien des années après, alors que les hasards de la vie eurent rapproché de moi Mme de K..., je vis deux portraits d'elle, et chacun l'œuvre d'un grand artiste, mais tous deux fort différents de mes souvenirs et de mes impressions d'enfance. Le premier de ces portraits se trouve dans *le Musée des Beautés* du peintre Prinzhofer, l'autre dans *la Femme Divorcée* de Sacher-Masoch. L'art du peintre —il me l'avoua lui-même — n'avait pas suffi à rendre le charme étrange qui enveloppait cette femme; l'écrivain, lui, avait su à merveille exprimer sa beauté, mais en la mettant dans un jour faux.



J'avais douze ans quand un incident étrange et mystérieux m'émut violemment et laissa en moi une impression ineffaçable. Je dois dire ici que je n'étais pas une enfant maladive ou d'intelligence précoce; mon développement avait été normal et je dormais toujours d'un sommeil profond et calme.

Le lit de ma mère était double, c'est-à-dire qu'il contenait une espèce de tiroir formant couchette, qu'on sortait le soir, et dans lequel je dormais. J'avais derrière moi la fenêtre qui donnait sur le jardin, et devant moi la porte de la chambre à côté. Le mur qui séparait les deux chambres était très épais; cette porte fermée formait une espèce de niche.

Une nuit je m'éveillai. Non pas comme on s'éveille après un bon sommeil, avec cette demi-inconscience agréable qui ne disparaît qu'au bout de quelques instants, mais l'esprit lucide comme si je n'avais pas dormi du tout. Une mystérieuse impulsion me fit lever la tête et ouvrir les yeux. Je vis alors, debout dans la niche, la forme d'un jeune garçon de merveilleuse beauté. La niche était obscure, mais l'apparition était lumineuse et semblait dégager de la clarté. Il portait une longue robe blanche qui laissait son cou et ses bras découverts. Ses yeux bleus me regardaient, profonds et douloureux, et semblaient vouloir me dire quelque chose, quelque chose de triste et d'heureux. Et ces yeux ne m'étaient pas inconnus, ils m'étaient familiers : je croyais presque me regarder moi-même avec mes propres yeux. Tout d'abord, je fus comme charmée, mais peu à peu j'eus conscience de ce que cette apparition avait d'étrange ; puis j'eus peur et je fermai les yeux. Mon cœur battait si fort que je croyais l'entendre. J'attendis quel-

ques instants, et puis je jetai un coup d'œil furtif par-dessus ma couverture. L'apparition était toujours là. Je fermai de nouveau les yeux et j'attendis. Quand je les rouvris, l'apparition était encore là, alors je fus prise d'une peur atroce; j'appelai ma mère et la suppliai de me prendre avec elle, dans son lit. Ma mère y consentit et, les yeux fermés pour ne plus rien voir, je me levai et me glissai auprès d'elle. Je mis la tête sous la couverture et j'essayai de m'endormir. Impossible. La curiosité me poussa à regarder de nouveau. L'apparition était là. Fermement décidée à ne plus regarder, et tremblante de peur, je me serrai avec force contre ma mère, l'enlaçai de mes bras, et ainsi je pus me rendormir.

Le lendemain, quand je me réveillai en plein jour, ma première pensée fut pour l'apparition; mais la niche était vide et nue comme toujours.

Je revis la même apparition une seconde fois, mais ce fut durant le jour, et au dehors.



Les semaines de préparation de ma classe à la première communion furent pénibles et pleines d'inquiétude pour moi, et si le prêtre qui nous donnait des leçons n'avait pas été un homme aussi affable, aussi doux, qui me traitait, moi, sa plus mauvaise élève, avec le plus de bienveillance, j'aurais été bien plus malheureuse encore.

Une émotion particulière s'était emparée de la classe, et nous avions toutes des mines effrayées. Nous n'accordions plus la moindre attention à nos leçons. Une seule question préoccupait tous les esprits : l'examen de conscience. Telle chose était-elle un péché? Et telle autre? Ces questions se croisaient et on y répondait avec une incertitude craintive.

Les petites filles gardaient, dans un livre, à portée de leur main, une feuille de papier pliée en long, qui leur servait à prendre immédiatement note de tout péché dont le souvenir leur passait par l'esprit. Car il importait que *tous* les péchés fussent confessés, puisque alors seulement l'absolution devait avoir force de pardon. Celles dont la liste était déjà longue l'agitaient triomphalement en l'air, pour la faire voir aux autres qui n'étaient pas aussi avancées. Je remarquais que celles qui avaient dans la classe la réputation la plus détestable et que

ces préparatifs eussent, par conséquent, dû inquiéter surtout étaient les plus calmes et les plus assurées. Les autres, repassant sans cesse les dix commandements, se donnaient un mal infini pour arriver ainsi à une liste respectable. J'étais au nombre de ces malheureuses. N'obtenant guère de résultats avec les dix commandements, j'essayai les sept péchés capitaux, mais je n'en obtins pas davantage. Cela me tourmentait, et, toute honteuse, je regardais avec envie celles qui s'étaient tirées d'affaire presque sans difficulté. Une de mes camarades, arrivée, elle, à un chiffre très respectable de péchés, me prit en pitié et m'offrit de me prêter sa liste. Je n'avais qu'à en prendre copie, la lire à confesse, et tout était dit. Cette offre me parut très ingénieuse et je me sentis pleine de joie de pouvoir ainsi mettre fin à tout ce que la situation avait d'obsédant pour moi. Mais bientôt il me vint des scrupules. Et si Dieu, qui sait tout, s'apercevait de la fourberie ? C'est alors que je serais bien attrapée ! Je trouvais, d'autre part, que c'était là, après tout, une affaire bien malpropre; c'était un peu comme si une autre m'avait offert de me servir de son linge sale.

Cependant, je devais aller à confesse, par conséquent je *devais* avoir commis des péchés.

Et voici venir le jour fatal, et me voici dans l'église, mon trouble et ma crainte plus grands que jamais, attendant que vînt mon tour. J'observais les petites filles qui s'en revenaient du confessionnal et je remarquai que tandis que les unes semblaient bouleversées, d'autres pouvaient à peine cacher un sourire.

Mon tour vint enfin.

Je m'agenouillai, je récitai ma prière et je me tus. Le prêtre, un franciscain épais, que la graisse faisait souffler, attendit un instant et, voyant que je persistais à me taire, me dit :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? N'as-tu pas de péchés. Veux-tu que je t'aide ? As-tu peut-être...

Et il se mit à m'interroger, d'une voix pleine d'onction, il est vrai, mais avec des termes crus nullement voilés, et une indifférence toute professionnelle. Je ne l'entendais pas ; je le regardais seulement, je regardais sa face de paysan, rouge et bouffie, dont il essuyait sans cesse la sueur avec un mouchoir de coton bleu, et je plaignais mon destin, qui m'avait donné

pour confesseur un « Représentant de Dieu » aussi laid et aussi vulgaire. Et quand, avec les mêmes mots crus, il me posa, à propos du septième commandement, des questions que je ne compris qu'en partie, je me révoltai en moi-même, et, plus obstinée que jamais dans mon silence, je sentis que jamais plus de ma vie je ne retournerais me confesser. Mais mon tourment ne devait pas s'arrêter là. Il me fallait aussi communier. Or, ma mère avait l'habitude, quand j'étais indisposée, de me donner une poudre contenue dans un cachet. Par suite, le goût des cachets m'était devenu si odieux que l'idée seule d'en avaler un me donnait la nausée. Et quand, debout et à jeun depuis l'aurore, rendue heureuse et troublée par l'acte de confession, je me mis à genoux devant la « Table du Seigneur », et que le prêtre plaça une hostie sur ma langue, ce goût de cachet me souleva le cœur au point que je dus faire appel à toute ma force morale pour arriver jusqu'à la porte de l'église, pressant sur ma bouche mon mouchoir qui contenait l'hostie. Je crois bien qu'on me soupçonna de ne pas l'avoir avalée. Mais je m'en étais si adroitement débarrassée qu'en l'absence de toute preuve matérielle on en resta là.

Dès ce jour, j'effaçai de ma vie tout ce qui, dans la religion, était « forme ».



Un flot de luxe et de grandeur passa sur notre maison.

Le palais des princes de Wurtemberg, en face duquel nous demeurions, et qui, durant des années, était resté vide, fut un beau jour vendu au comte Herberstein et tout ce que le palais contenait dut être immédiatement déménagé. Le prince avait laissé à Graz une grande partie de ses meubles et une quantité d'objets divers. Il fit savoir à mon père que tout ce qu'il y avait encore dans le palais lui appartenait désormais, à la condition que tout fût enlevé dans les trois jours. Ce n'était pas un mince cadeau que le prince faisait là à mes parents. La vente rapporta à mon père une petite fortune, — destinée à causer notre malheur. Pour procéder lui-même à la vente, il renonça à son emploi. L'argent qui lui passa par les mains dérangea sans doute quelque peu l'équilibre de sa raison, car lui qui n'avait jamais fait une affaire, il se mit à spéculer. Cela devait finir mal, et cela finit mal en effet.



Mes relations avec mon père, qui avaient toujours été pleines d'abandon et de tendresse, furent brusquement altérées par un hasard fâcheux.

Un après-midi, en rentrant de l'école, je trouvai la porte de l'appartement fermée à clef. Croyant que ma mère était allée dans le voisinage et qu'elle serait bientôt de retour, — mon père, lui, n'était jamais à la maison à cette heure, — je m'assis sur l'escalier pour l'attendre. Au bout de quelque temps, j'entendis des pas dans l'appartement, la porte fut ouverte de l'intérieur et livra passage à une fille de bas étage, vulgaire et en loques.

Je n'avais, de ce qui venait de se passer là, qu'une notion très vague, mais je n'en compris pas moins qu'il s'agissait de quelque chose de laid et d'ignoble.

Quel bouleversement dans mon cœur! Sentir se rompre les liens qui vous attachent à des êtres aimés, c'est horrible, et surtout quand ce ne sont pas des circonstances extérieures, mais l'incompatibilité de sentiments qui provoque la rupture. Je souffris comme seuls souffrent les enfants, qui n'ont ni l'espoir de l'adolescence, ni les raisonnements de l'âge mûr, pour calmer les douleurs et s'en consoler.

Je ne causai plus que très rarement avec mon père. J'avais honte devant lui, et lui avait honte devant moi.



A quinze ans, j'allais dans une école de couture que fréquentaient les jeunes filles des meilleures familles de la ville. Au nombre de ces jeunes filles se trouvait une demoiselle Anna de Wieser, sur laquelle se concentrait tout l'intérêt de l'école. Ce n'est pas qu'elle fût personnellement intéressante, mais parce qu'elle-même et sa famille entretenaient des relations intimes avec la famille du chevalier Sacher-Masoch, alors président de la police à Graz.

Le fils du chevalier de Sacher-Masoch venait, en effet, de faire un roman, — et on en parlait beaucoup par la ville. Toutes ces demoiselles l'avaient naturellement lu et s'intéressaient au jeune écrivain. Comme Mlle de Wieser avait le bonheur de fréquenter en personne le « Dichter », elle revêtait de ce

fait, à nos yeux, une importance considérable. Tous les matins, en arrivant, elle nous apportait une foule de nouvelles de la maison de ses amis, que nous écoutions avec la plus grande curiosité. Nous apprîmes ainsi que le jeune Sacher-Masoch venait de se fiancer avec une cousine, une Polonaise de grande beauté, et que son amour pour cette jeune fille était tout ce qu'il y avait de plus élevé et de plus pur. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire, puisque Sacher-Masoch était non seulement un homme plein d'esprit et de talent, mais un être d'une noblesse et d'une bonté exquises, « chaste et pur comme une jeune fille ».

Pouvait-il y avoir un thème plus passionnant pour une classe de couture ? Les informations données par M[lle] de Wieser étaient le point de départ de conservations extrêmement animées, au cours desquelles mes camarades exprimaient leurs vues personnelles. Je restais muette, au milieu de ces entretiens passionnés. J'étais la plus jeune de toutes, et quoique je crois qu'au fond les autres n'en savaient pas plus long que moi, elles n'en avaient pas moins des idées très arrêtées et, par-dessus tout, le courage de les exprimer ; c'est précisément à ce point de vue que j'étais loin d'être à leur hauteur. Mais si je parlais peu, je n'en pensais que davantage. Ce que nous racontait M[lle] de Wieser donna à mes pensées vagues sur l'amour et le bonheur une forme précise : le mariage. J'enviais la fiancée de Sacher-Masoch ; je rêvais d'être à sa place ; je me figurais être la femme de l'écrivain, sous la protection de son amour puissant et pur, dans un bel et élégant intérieur, entourée d'enfants gracieux ; bref, je me peignais un bonheur trop grand et trop noble pour le profaner avec des mots.

Un jour, je passais avec M[lle] de Wieser par la Heynaugasse, devant la maison qu'habitait le président de la police. Tout à coup ma compagne s'arrêta, me tira brusquement par le bras et, toute agitée, me dit, en me montrant un couple qui marchait devant nous :

— Sacher-Masoch et sa fiancée.

J'en fus moi-même fort agitée. Nous les suivîmes quelque temps et je m'efforçai de voir de mon mieux ce couple intéressant.

Vêtu de noir, mince de taille, avec un visage pâle et imberbe

dont je voyais le profil aigu quand, en parlant, il se tournait vers sa fiancée, Sacher-Masoch me fit l'impression d'un jeune théologien. De sa fiancée je ne pouvais voir que la tournure, et je remarquai que celle-ci manquait d'élégance.

Il est étrange que cette rencontre m'ait laissé une impression de regret, comme si la réalité, frôlant mes rêves d'amour et de bonheur, en eût terni tout l'éclat.



Quelques mois après, je dus quitter l'école de couture. Mes parents étaient devenus tout à fait pauvres et n'avaient plus les moyens de dépenser de l'argent pour mon éducation. Mon père s'était habitué à passer les jours et la moitié des nuits au café, à jouer au billard, tandis que ma mère se donnait une peine infinie pour nous procurer l'indispensable en louant des chambres.

J'essayai de gagner un peu d'argent avec des broderies, mais c'était là si peu de chose! Je me sentais toute abattue de ne pouvoir prêter une aide plus réelle à ma pauvre mère.

Les choses devaient tourner plus mal encore.

Un beau jour, mon père vendit tous nos meubles. Nous couchâmes par terre et une caisse renversée nous servit de table. Quand mon père eut dépensé l'argent provenant de cette vente, il nous déclara qu'il allait retourner à Stuttgart, dans sa famille, qui était riche, et qu'il irait à pied. Il mit un peu de linge dans une vieille valise et nous quitta sans un mot d'adieu.

Je le suivis des yeux; je le vis descendre la rue, sa canne passée dans sa valise; je vis sa taille courbée et sa marche un peu incertaine, et je crus que mon cœur allait se briser.

Je regardai ma mère et je ne pus comprendre qu'elle eût pu le laisser partir avec tant de calme, presque d'indifférence.

Je ne l'ai jamais revu.



Nous prîmes une petite chambre dans le quartier le moins cher de la ville, là où la pauvreté demeure porte à porte avec le vice et le crime.

Nous vendîmes ou engageâmes notre linge et nos habits jusqu'à l'indispensable, — et nous souffrîmes de la faim.

Ma mère éprouvait notre situation non pas comme un malheur, mais comme une honte. Au lieu de demander conseil et aide aux nombreux amis que nous avions, elle les fuyait et se cachait.

Nous n'étions pas loin de mourir de faim, quand l'idée vint à ma mère de coudre du linge de soldat. Comme c'est là un travail que tout le monde peut aisément se procurer, nous fûmes bientôt à coudre du matin jusqu'à la nuit, heureuses quand, au bout de la semaine, nous avions gagné deux florins quatre-vingts kreuzer.

Une nuit ma mère fut réveillée par des gémissements venant de la chambre voisine, qui était habitée depuis quelque temps par une jeune femme et son enfant. Les gémissements ne cessant pas, ma mère se leva pour aller voir ce qu'il y avait. Elle trouva notre voisine se tordant dans des crampes. Ma mère lui fit du thé, l'enveloppa de couvertures chaudes, et bientôt eut la satisfaction de voir les douleurs de la malade se calmer et celle-ci s'endormir paisiblement.

Par gratitude pour les soins que ma mère lui avait donnés, notre voisine s'offrit à m'apprendre à coudre des gants ; c'était son métier et cela rapportait plus que le linge de soldat. Elle s'engagea également à me présenter à la fabrique pour laquelle elle travaillait et où je devais trouver de l'occupation pendant toute l'année.

J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que la confection des gants est un travail délicat, qui me souriait plus que la couture grossière que je faisais.

Je gagnais maintenant soixante kreuzer par jour ; comme ma mère continuait à coudre du linge de soldat, nous nous trouvâmes presque riches.

Peu de temps après, nous quittâmes l'horrible quartier où nous vivions pour prendre un petit appartement sur la cour, dans une grande maison, presque élégante, où se trouvaient une boulangerie et une épicerie. Comme il est impossible de coudre des gants à la lumière d'une lampe et que je ne voulais pas rester inoccupée le soir, je cherchai à faire des tricotages pour les nombreux locataires de la maison, et, grâce à la concierge, j'en trouvai bientôt en quantité. Dans cette maison, dont tous les habitants me témoignaient de la bienveillance, on me prêta des journaux et des livres, et, comme mes mains

suffisaient à faire mon travail, laissant mes yeux presque innoccupés, je passais des heures charmantes à travailler en lisant sous la lampe.

Ma nouvelle occupation avait un côté désagréable pour moi : elle me forçait à sortir une fois par semaine pour aller livrer l'ouvrage terminé et en chercher d'autre. Non seulement c'était là une cause de dépense, puisqu'il me fallait une robe pour sortir, mais aussi de grands embarras pour moi, car je n'étais plus habituée à me trouver au milieu de gens, et de passer par des rues fréquentées me rendait craintive et nerveuse.

Nous habitions là depuis une année environ, quand un hiver précoce et rude commença. Je n'avais rien de chaud à me mettre et je manquais de souliers. Dans cette extrémité, je pris une paire de souliers de satin blanc, qui me restaient d'autrefois, je les noircis avec de l'encre, et je les mis quand il me fallut sortir. J'avais la sensation de marcher pieds nus sur le pavé. Bientôt je pris froid et une douloureuse maladie d'estomac s'ensuivit. Comme je ne pouvais pas me soigner, et qu'il me fallait continuer à travailler et à sortir, mon état empira. Je pouvais d'autant moins songer à prendre des précautions que l'administration militaire avait cessé de donner du linge à coudre, et que ma mère, depuis des semaines, se trouvait sans travail.

Des temps terribles commencèrent pour nous. Tous les matins je me levais et j'essayais de travailler ; mais la souffrance, plus forte que moi, m'obligeait bientôt à cesser. Je ne pouvais plus prendre que de la nourriture liquide et je faiblis de jour en jour. Tout ce que nous avions encore de quelque valeur, y compris mon unique robe, fut bientôt engagé ou vendu. Une marchande de légumes du voisinage nous fit pendant quelques semaines crédit de deux kreuzer de pommes de terre par jour, puis d'un kreuzer seulement, puis plus rien. Notre laitière se montra moins dure. C'était une pauvre paysanne qui tous les matins avait des heures de chemin à faire à pied, ses lourds pots sur la tête, pour arriver à la ville. Quand il ne nous fut plus possible de la payer, elle ne dit rien, mais tous les jours nous apporta son lait, souriante et bonne comme par le passé. Sans la bonté de cette paysanne, je ne vivrais sans doute plus, car son lait était ma seule nourriture. Le médecin et le pharmacien se montrèrent également humains.



Ma mère, qui était très forte, maigrit, en peu de semaines, d'une façon effrayante. La faim la torturait jour et nuit. Pour ne pas y penser, elle chantait des cantiques ou lisait dans un vieux livre de prières. Elle avait la fièvre de la faim, et parfois, la nuit, quand je ne souffrais pas trop, elle venait près de mon lit et je voyais la sueur ruisseler de son corps tremblant; nous nous regardions alors l'une l'autre, et nous pleurions. Quand la faim devenait irrésistible, elle se levait la nuit, dans le silence de la maison endormie, se glissait doucement dans la cour et fouillait dans la boîte à ordures pour y trouver de vieux morceaux de pain jetés par les garçons boulangers ou les domestiques. Elle les nettoyait, les trempait dans l'eau et les avalait avidement. Et quand l'odeur du pain chaud montait dans la maison, elle se mettait devant notre porte et respirait cet air avec délice. Les jours de marché, elle se rendait à midi sur la grand'place et dans les débris laissés là elle cherchait des feuilles de chou et des carottes, qu'elle dévorait crues.

Noël vint. Ce fut la veille de la Noël que, pour la première fois, j'entendis ma mère émettre une plainte : l'idée de passer les jours de fête sans avoir rien à manger lui fit verser des larmes. Je ramassai toutes mes forces et tout mon courage, je me levai et je m'assis à la machine pour coudre au moins une paire de gants, afin qu'elle eût du pain. Tandis que je travaillais, enveloppée et soutenue par des couvertures et des coussins, elle sortit, comme elle le faisait souvent, pour se repaître les yeux aux devantures des boutiques.

Quand elle rentra, elle me trouva par terre, évanouie.

Depuis des mois déjà, nous étions privées de lumière, mais jamais l'obscurité ne nous avait paru si lourde et si pesante que ce soir de Noël.

Le silence de ces longues et mornes heures fut brusquement interrompu par un coup de sonnette, à notre porte. C'était Mme Z..., la femme de l'épicier de la maison, avec un grand panier tout plein de provisions. Un peu embarrassée, elle pria ma mère de ne pas refuser le « cadeau de Noël » ; elle nous dit que, depuis longtemps, elle avait cru voir que nous étions malheureuses et senti le désir de nous secourir, mais qu'elle avait craint de nous offenser ; mais que, ce jour-là,

ayant vu, de la fenêtre de sa cuisine, que, malade et à bout de forces, j'essayais de travailler quand même et que l'effort m'avait brisée, elle s'était décidée à ne pas attendre plus longtemps et à profiter de la fête de Noël pour nous venir en aide. Mme Z...ne se contenta pas de nous apporter des provisions; elle nous envoya aussi du charbon, du bois, de l'huile et du vin pour moi. Ce fut une fête de Noël telle que nous n'en avions pas eu une depuis des années. Et comme si je n'avais souffert que du manque de nourriture substantielle, je recouvrai vite la santé et je pus me remettre au travail. Ma mère retrouva, elle aussi, du travail après les jours de fête, et notre vie reprit son cours habituel.



D'autres années passèrent.

Je lisais beaucoup. La lecture me tenait maintenant lieu de rêves; elle éloignait mes pensées de la vie quotidienne.

J'avais vingt-six ans quand je fis la connaissance d'une femme qui devait être la première cause d'un revirement brusque de ma vie.

Mme Frischauer, c'est ainsi que s'appelait cette femme, était la fille d'un rabbin très connu. Je dois dire que je ne sais d'elle que ce qu'elle me raconta elle-même. Elle vivait séparée de son mari ; celui-ci avait été propriétaire d'une fabrique de porcelaine à Brünn, puis il avait eu « des malheurs », et s'était rendu à Vienne, où il tenta de se refaire une place au soleil. A ce qu'elle disait, des parents riches s'étaient chargés de son entretien et de celui de ses enfants. Elle avait trois fils, dont l'aîné, Berthold, et le plus jeune, Otto, vivaient avec elle, tandis que l'autre, Emile, étudiait à Rome.

On voyait qu'elle avait été belle autrefois, mais elle était déjà toute déformée; elle avait aussi trop de laisser aller dans le maintien et sa démarche manquait de grâce. Mais elle-même croyait encore à sa beauté, et sa conduite s'en ressentait. Elle était très connue dans la ville, grâce sans doute à des toilettes aussi criardes que défraîchies. Elle avait l'esprit très vif, et, pour défendre ses idées, elle disposait d'une richesse inépuisable de mots. Elle était sceptique, se moquait de tout, ne respectait rien, et ne croyait à rien, — excepté à elle-même : à la force de son esprit et de sa beauté. C'était bien ce qu'elle

me parut être : une femme de beaucoup d'esprit, mais sans une parcelle de bon sens.

Bientôt Mme Frischauer ne laissa pas passer un jour sans venir chez nous, et je la voyais avec plaisir, car elle était toujours chargée de livres et de journaux à mon intention. Avec elle, un flot de vie mouvementée et active pénétrait dans la solitude de ma chambre, car elle avait tout lu, tout vu, tout entendu, elle connaissait tout et tout le monde, parlait de tout et de tous, à sa manière railleuse, mais toujours amusante.

Dès le commencement de nos relations, j'avais remarqué que Mme Frischauer s'intéressait tout particulièrement aux pratiques de l'Eglise catholique et qu'elle me posait sans cesse des questions à ce sujet. Je ne voyais alors dans tout cela que la curiosité de la juive au sujet d'un autre culte, et ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris que précisément alors son fils Emile, que ses « études » retenaient à Rome, s'y faisait catholique. Un jour je lui racontai l'histoire de ma première confession. Elle m'écouta très attentivement et me questionna de nouveau sur toutes les formes de cette cérémonie. Quand je lui eus tout dit, elle me déclara qu'elle voulait s'offrir le plaisir d'aller à confesse, elle aussi, et de raconter au prêtre des choses qui le feraient « transpirer », mais pas de la même façon que mon franciscain. Comme une plaisanterie de cette espèce pouvait avoir des suites fâcheuses, surtout pour une femme d'un type sémite aussi prononcé, je la mis en garde ; elle n'en fut que plus décidée. Pendant toute une semaine, elle repassa les prières qui se disent à confesse, et courut toutes les églises pour se choisir un confesseur. Son choix se fixa sur un cordelier tout jeune encore, et très beau, qui venait d'être ordonné prêtre.

Sitôt confessée, elle vint droit chez nous, pleine d'une gaieté folle, et me raconta par le menu comment cela s'était passé. Ce qui lui causait le plus de joie, c'est que le prêtre lui avait refusé l'absolution et l'avait invitée à retourner bientôt au confessionnal. Je me donnai beaucoup de mal pour l'empêcher d'aller communier par là-dessus. Voyant qu'elle abusait ainsi de ma bonne foi, j'évitai désormais de parler de tout sujet religieux avec elle.

Un jour Mme Frischauer m'apporta un livre qu'elle me recommanda tout particulièrement. C'était *le Legs de Caïn*, de

Sacher-Masoch. J'avais appris par les journaux que, depuis le temps où nous nous étions enthousiasmées pour lui, à l'école, il avait fait son chemin et qu'il était devenu célèbre. Mais je n'avais lu aucun livre de lui, et je me fis un plaisir de lire son œuvre la plus remarquable. Mme Frischauer, comme Mlle de Wieser l'avait fait avant elle, me parlait beaucoup de la vie privée de Sacher-Masoch et ainsi j'arrivai à comprendre ce que ses nouvelles avaient pour moi d'incompréhensible et de repoussant. Mme Frischauer expliquait sa connaissance minutieuse de tout ce qui touchait Sacher-Masoch par ce fait que son fils Berthold était un ami intime de l'auteur, qu'il ne quittait jamais, au point que dans la ville on les appelait : Sacher-Masoch et son ombre. Sachant que Berthold Frischauer n'avait alors que dix-neuf ans, tandis que Sacher-Masoch avait dépassé la trentaine, cette amitié « intime » entre deux hommes d'âge si différent me surprit, et j'appris alors que Berthold se préparait au journalisme, qu'il avait de l'admiration pour Sacher-Masoch et que ce dernier, en échange de cette admiration, donnait un coup d'épaule au journaliste en herbe, en le mettant en relations avec divers journaux et en le familiarisant avec la carrière qu'il s'était choisie. D'ailleurs, Sacher-Masoch, grâce à la position qu'avait occupée son père, l'ancien président de la police, et grâce aussi à ses relations littéraires ou de parenté avec nombre de jeunes gens influents et haut placés, offrait, pour un journaliste jeune et actif, une véritable mine d'informations de tout genre. L'amitié de Sacher-Masoch avait un autre avantage pour la mère et pour le fils : elle leur procurait l'entrée gratuite dans les théâtres, où ils ne manquaient pas d'aller tous les jours.

Mme Frischauer me mit vite au courant de tous les potins littéraires et de théâtre, surtout de ceux qui avaient trait aux aventures amoureuses de Sacher-Masoch. D'après elle, cet homme fascinait toutes les femmes, et toutes couraient après lui. Il avait eu les femmes les plus distinguées, les plus jolies et les plus intéressantes, mais aucune d'elles n'avait pu lui inspirer un attachement durable. Aussi trouvait-elle tout à fait inexplicable qu'il se fût fiancé peu de temps auparavant avec l'actrice Jenny Frauenthal, car qu'est-ce que « cette petite sotte » avait pour elle? Un homme remarquable, tel que lui, ne pouvait être compris que par une femme également remar-

mains et des pieds restés très beaux, elle devait plaire à un homme aveuglé par la passion.

Le plan était bien imaginé et elle en prépara avec ardeur l'exécution. L'aventure l'amusait maintenant d'autant plus qu'elle avait appris de Berthold que Sacher-Masoch lui avait confié qu'il était en correspondance avec une « princesse russe »: la femme la plus spirituelle, avec laquelle il eût jamais eu affaire; il lui avait cité des passages de ses lettres, que Berthold n'admirait pas moins que son ami Sacher-Masoch. J'ai déjà dit que Mme Frischauer était vaniteuse. Elle tirait peut-être plus de vanité de ses fils que d'elle-même; que Berthold fût à même de juger avec tant de justesse l'esprit de sa mère, cela la rendit toute fière. Mais alors qu'égayée par le succès de son intrigue elle jouissait déjà du plaisir qu'elle comptait tirer de sa rencontre avec Sacher-Masoch à la prochaine redoute, un coup terrible vint anéantir tous ses joyeux projets.

Sacher-Masoch avait donné à lire à son confident, Berthold, une des lettres de sa princesse russe, et celui-ci avait reconnu l'écriture de sa mère...

Une scène d'une violence terrible eut lieu entre la mère et le fils. Mme Frischauer nia, nia jusqu'à l'évidence. Mais Berthold ne la crut pas et défendit à sa mère d'écrire une ligne de plus à Sacher-Masoch, sous menace de provoquer un scandale dans la famille.

Pour Mme Frischauer, c'était, bien entendu, la fin de l'aventure. Seulement, elle voulut rentrer en possession de ses lettres à tout prix. Mais comment faire? Elle était bouleversée. Seule, je pouvais lui aider, car, seule, j'étais au courant de tout. Elle me pria d'écrire à Sacher-Masoch et de lui faire savoir qu'une indiscrétion avait mis sa correspondante dans une position très difficile vis-à-vis de sa famille et qu'elle le faisait prier par moi, son amie, de considérer la chose comme rompue et de me rendre ses lettres en échange des siennes. J'écrivis dans ce sens et Mme Frischauer mit la lettre à la poste. Elle avait signé ses lettres : Wanda de Dunaïew, du nom de l'héroïne de *la Vénus aux fourrures*, et Sacher-Masoch devait me répondre à ce nom.

Le lendemain Mme Frischauer apporta la réponse. Sacher-Masoch se déclarait prêt à rendre les lettres, mais à la condition que ce fût à « l'amie » en personne.

Nouvelle difficulté.

Mme Frischauer me demanda alors de donner un rendez-vous à Sacher-Masoch, pour obtenir ses lettres et pour lui rendre les siennes.

Depuis que j'avais dû me rendre compte que Mme Frischauer avait mieux jugé Sacher-Masoch que moi, je m'intéressais beaucoup moins à lui. D'ailleurs toute cette histoire ne me concernait pas. J'essayai de le lui faire comprendre, et aussi qu'elle ne pouvait pas s'attendre à ce que je me mêlasse personnellement à cette affaire. Elle n'en devint que plus pressante et chercha avec une grande abondance de paroles à me convaincre que je ne pouvais pas la laisser dans cette situation, que Sacher-Masoch était terriblement indiscret, qu'elle aurait de sérieuses difficultés avec sa famille, dont elle dépendait, si celle-ci avait vent de quelque chose, et enfin qu'elle n'avait personne à qui se confier; d'autre part, je ne serais compromise en rien, puisque j'étais une inconnue pour Sacher-Masoch et que le monde ne saurait rien de ce rendez-vous.

Toutes ces raisons n'étaient pas de nature à me plier à ses désirs. Pourquoi, étant si peu libre et ayant à tenir compte d'éventualités aussi sérieuses, s'était-elle engagée avec tant d'insouciance dans une correspondance qui forcément devait avoir des suites, — quand cela ne serait, et c'était là l'issue la plus probable, que de la compromettre? Je ne pouvais cependant pas lui dire que, si un rendez-vous avec Sacher-Masoch ne m'exposait certes à rien, puisque le « monde » n'existait pas plus pour moi que moi pour le monde, par contre une démarche de ce genre répugnait à mes sentiments tout autant qu'à mes pensées et m'abaisserait à mes propres yeux, que d'ailleurs toute cette histoire m'était non seulement indifférente, mais importune, et que le sacrifice qu'elle me demandait n'était nullement en rapport avec l'amitié que j'avais pour elle et elle pour moi. Comme je ne disais rien, elle crut que j'allais consentir et redoubla d'insistance. Elle finit par me dire que son père était un vieillard de quatre-vingts ans et d'une moralité si rigoureuse qu'en cas de scandale il pouvait en mourir.

Cela, et le désir d'en finir, me décida à faire ce qu'elle voulait.

Soit impatience de rentrer en possession de ses lettres, soit défiance envers moi, Mme Frischauer m'accompagna au rendez-vous et resta tout près de nous.

Je trouvai Sacher-Masoch à l'endroit et à l'heure convenus, m'attendant sous la lumière crue d'un bec de gaz. Je le reconnus aussitôt, quoiqu'il me parût plus âgé et plus fort que jadis, quand je l'avais vu avec sa fiancée. A peine étais-je arrivée près de lui, qu'il me tendit le paquet de lettres. Il me dit qu'il regrettait de m'avoir causé un dérangement. Mais qu'un passage de la lettre que je lui avais écrite l'avait surpris et troublé ; comme il ne pouvait pas s'attendre à recevoir une réponse à une question écrite, il ne lui était resté qu'une chose à faire : c'était de poser comme condition que je viendrais le trouver personnellement.

Le passage de ma lettre auquel il se référait contenait une allusion voilée, mais bien trouvée, au genre d'amour si peu noble qui avait causé cet échange de lettres avec une inconnue. Que ce passage n'eût pas passé inaperçu, me fit plaisir. L'explication qu'il me demandait, je la lui donnai eue lui disant la vérité, — ans nommer personne bien entendu, — c'est-à-dire que je lui parlai de la divergence d'opinion qu'il y avait eu entre Mme Frischauer et moi, sur celles de ses nouvelles où il exposait sa conception personnelle de l'amour. Je lui dis que mon amie était d'avis que c'était le genre d'amour dépeint dans *la Vénus aux fourrures* qui répondait à sa nature, tandis que moi, je me croyais fondée à prétendre, d'après la description qu'une amie m'avait autrefois faite de lui, que c'était dans *le Conte bleu du bonheur* qu'il avait formulé ses idées et ses vues personnelles sur l'amour et le mariage.

Pendant que je parlais, Sacher-Masoch parut très intéressé et essaya de percer le voile épais qui couvrait mon visage.

Quand je me tus, il resta silencieux quelques instants, puis il me dit lentement et avec circonspection, presque avec timidité :

— Il m'est impossible de vous répondre avec franchise et sincérité, sans savoir d'abord si vous êtes jeune fille ou femme.

Sans réfléchir un instant, je lui dis que j'étais femme. L'idée qu'il valait mieux qu'il me prît pour une femme, et qu'ainsi je me sentirais plus libre à son égard, m'avait passé par la tête.

Dans une langue d'une pureté merveilleuse qui me charma aussitôt et sur un ton qu'un souffle de vérité persuasive et de passion profonde et contenue faisait trembler, il me dit à peu près ce qui suit : Il avait un double idéal de femme, un bon

et un mauvais, qui se disputaient son esprit. D'abord il avait penché pour le premier, surtout pendant qu'il s'était trouvé sous l'influence personnelle de sa mère, qui était pour lui le type de femme le plus élevé et le plus noble, mais il s'était vite convaincu que jamais il ne trouverait une femme semblable. L'éducation moderne, leur milieu, la force des convenances sociales faussaient les femmes et les rendaient mauvaises; la meilleure d'entre elles n'était qu'une caricature de ce qu'elle eût pu être, si on n'avait pas fait violence à son développement normal. Leur moralité et leur bonté étaient faites de calcul ou de manque de tempérament; rien n'était vrai en elles, et le plus pitoyable, c'est qu'elles-mêmes ne se rendaient aucun compte de leur fausseté et de leur déformation mentale. Et rien ne lui répugnait autant à lui que le faux et l'artificiel. La femme mauvaise, par contre, avait du moins la sincérité de sa brutalité, de son égoïsme et de ses mauvais instincts. Trouver une femme noble et forte avait été son plus ardent désir; il l'avait cherchée, mais en vain, et, las d'être déçu, il en appelait à son autre idéal. Il y avait assez de femmes foncièrement mauvaises et il préférait se voir ruiner par un beau démon que de s'ennuyer toute sa vie et de s'embourber l'esprit avec une femme soi-disant vertueuse. La vie n'avait que la valeur qu'on lui accordait. Il prisait davantage une heure de volupté grisante qu'un siècle entier d'existence vide.

Tel fut le sens de ce qu'il me dit. Sa parole avait plus d'envergure et d'abondance. Ce n'étaient pas des paroles prononcées au hasard; tout cela était si fini, si parfait comme pensée et comme expression, que je croyais entendre un conférencier. Sans arrêt, sans hésitation,sans incertitude, sans la recherche du mot juste, sa parole était ferme, sûre et limpide comme sa pensée.

C'était là pour moi quelque chose de neuf, qui m'empoigna.

Quand il eut fini, il tourna vers moi son visage pâle, saillant, fouillé, presque déformé par la passion, et attendit.

Que pouvais-je lui répondre?

Les choses auxquelles il avait fait allusion m'étaient étrangères, comme m'était étrangère toute la vie réelle du dehors. Mon sentiment moral se refusait à admettre la justesse de ses

paroles, et cependant je sentais que seule la vérité pouvait s'exprimer ainsi. Puis une chose m'avait plu en lui : c'est que je n'avais rien remarqué de doctoral dans son ton, rien qui fût destiné à m'en imposer ; au contraire, il était si modeste, presque humble, qu'il semblait vouloir dire : « Pardonne-moi si mes vues diffèrent des tiennes et écoute-moi avec bonté. » Cela m'attirait, me remuait et me troublait, et m'enlevait toute ma présence d'esprit.

— Vous aurais-je offensée? me demanda-t-il, comme je me taisais toujours, et son ton semblait vraiment indiquer de la crainte.

— Non pas offensée. Mais ce que vous m'avez dit est trop neuf pour moi pour vous répondre tout de suite. Je ne peux pas penser vite...

Il me fixa de nouveau de ses yeux sombres, profonds et brûlants, et ses traits se creusèrent encore, tandis que ses lèvres tremblaient.

— Votre lettre, continua-t-il, m'a étrangement troublé; je n'ai pas pu résister au désir de connaître celle qui l'avait écrite... Et maintenant je suis bouleversé par la pensée que si nous nous séparons dans un instant, je ne vous reverrai pas.. Est-ce que cela sera ainsi ?

— Je pense que oui.

— Mais si je vous disais que vous me causeriez alors une terrible souffrance... que je me sens comme un homme qui lutte contre les vagues et qui va sombrer dans un instant, parce que l'unique main qui pourrait le sauver ne se tend pas vers lui... Allez-vous le laisser sombrer?

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Etait-ce une déclaration ? Une mauvaise plaisanterie ? Certainement ni l'un ni l'autre. Le visage qui se tournait vers moi, dans la lumière crue du gaz, n'était ni celui d'un amoureux, ni celui d'un plaisant, c'était, comme il le disait, le visage d'un homme qui se sent en danger de mort et qui, désespérément, cherche un moyen de salut.

Par bonheur, le ton passionné de ses lettres à Mme Frischauer, et aussi ce qu'elle m'avait raconté de ses extravagances, me revint à l'esprit à temps pour m'empêcher de faire une sottise.

Je lui déclarai d'un ton calme et décidé qu'il ne pouvait pas

ce être question d'une nouvelle rencontre entre nous. Il me demanda alors si je lui permettais de m'écrire, — si j'avais lu tel et tel de ses livres, s'il pouvait m'envoyer ce que je ne connaissais pas encore.

Je ne pouvais pas résister à cela : correspondre avec Sacher-Masoch, cela ne pouvait certes manquer d'intérêt. Et les livres! Comme j'avais soif de les lire !

J'acceptai donc, mais à la condition qu'il s'engageât à ne jamais chercher, par aucun moyen, à savoir qui j'étais, — ce qu'il me promit. Il me dit que le mieux serait que je gardasse le nom de Wanda de Dunaïew comme adresse, et il me pria d'envoyer à la poste dès le lendemain.

C'est ainsi que nous nous quittâmes. Pour prendre congé, je lui avais tendu la main, qu'il avait baisée presque craintivement.

Quand je revins vers Mme Frischauer, je la trouvai tout émue par la longueur de mon entretien avec Sacher-Masoch, qui, cependant, n'avait certainement pas duré plus d'un quart d'heure. Elle voulut que je lui répétasse mot pour mot ce qu'il avait dit d'elle et quand je lui déclarai que nous n'avions même pas parlé d'elle, elle eut l'air offensé. Qu'avions-nous eu à nous dire pendant tout ce temps?

— Nous avons causé littérature, lui dis-je en lui rendant ses lettres, et je pris vite le chemin de la maison.

Ce qui me surprenait le plus dans Sacher-Masoch, c'est que la pauvreté de ma toilette ne l'avait pas choqué, car je savais qu'il prisait l'élégance et le luxe des femmes plus haut encore que leur beauté. J'en eus l'explication beaucoup plus tard : il avait vu là une « mascarade,dont le but devait être de l'empêcher de me reconnaître si un hasard le mettait sur mon chemin ». « J'en étais d'autant plus convaincu, me dit-il alors, que rien dans ton être ne s'accordait avec ces habits ».

Le lendemain, ma mère m'apporta de la poste une lettre et tout un paquet de journaux et de livres. J'accueillis tout cela avec un cri de joie : j'avais de quoi lire pendant des semaines!

La lettre était assez courte. Il me remerciait encore une fois pour l'entrevue accordée, me recommandait quelques-unes des nouvelles qu'il m'envoyait et terminait en me priant de lui faire savoir par écrit ce que j'en pensais.

Je laissai passer une semaine, avant de répondre. Puis ce

fut un échange ininterrompu de lettres et de livres entre nous.

Je crois que, dans les lettres que je lui écrivis, je livrai davantage de moi-même que ne l'eût fait une jeune fille de mon âge connaissant le monde ; mais le monde, je ne le connaissais pas et même plus tard je ne suis arrivée à le connaître qu'assez mal.

Le printemps était revenu. Mme Frischauer, dont les visites s'étaient faites beaucoup moins fréquentes, m'avait raconté que Sacher-Masoch n'allait plus du tout au théâtre et qu'elle avait appris, par Berthold, que maintenant il faisait de longues promenades, dont sa santé se trouvait fort bien ; il n'en travaillait qu'avec plus d'ardeur le soir.

Ceci cadrait de tous points avec ce que Sacher-Masoch m'écrivait lui-même de son mode d'existence d'alors, et comme il m'assurait dans ses lettres que notre correspondance remplaçait pour lui toutes les distractions qu'il avait eues jusque-là, je n'étais pas loin de m'imaginer que j'avais acquis de l'influence sur lui.



Quelques jours avant Pâques, je reçus une lettre de Sacher-Masoch, qui m'émut beaucoup. Il m'écrivait qu'il avait lu mes lettres avec un intérêt toujours croissant et qu'il était arrivé à la conviction qu'il y avait en moi l'étoffe d'un écrivain. Si j'étais disposée à tenter un essai, il serait heureux de se mettre á ma disposition et de guider mes premiers pas ; il me conseillait de faire d'un incident de ma vie, ou de quelque chose de vu par moi, une courte description de la longueur d'un feuilleton, et de la lui envoyer ; si c'était utilisable, il le recommanderait à un journal.

Je fus prise d'un transport de joie craintive. Etait-ce possible ? Ne pas mourir jeune dans la pauvreté et l'abandon, assurer les vieux jours de ma mère, chasser le vide de ma vie, tout cela possible ! Mais cette joie ne dura pas longtemps. Mon courage et mon espoir furent vite la proie du doute et de mille craintes diverses. Pour devenir écrivain, il me manquait le savoir, et aussi l'expérience de la vie et des hommes ; j'aurais beau écrire tout ce que je voudrais, mon ignorance serait palpable. Et la peur de la vie me reprenait, qui m'effrayait plus que la pensée de la mort.

Non, il n'y avait rien à faire, qu'à rester là et à attendre tranquillement la fin.

Je me creusais ainsi la tête tout le long du jour ; mais, quand le soir était venu, je ne lisais plus comme auparavant, — j'écrivais près de ma fenêtre.

Au bout de quelques jours, j'envoyai mon travail à Sacher-Masoch, et il me fit savoir, dans le courant même de la journée, que c'était bien, qu'il l'avait déjà expédié, et que je me misse de suite à quelque chose de plus important. Je le fis, mais avant que ce second travail fût terminé, je reçus une lettre de lui qui contenait dix florins, avec un reçu à signer d'un journal de Vienne, et mon feuilleton imprimé.

Je tendis l'argent à ma mère ; mais elle ne le prit pas ; elle tenait serrées l'une contre l'autre ses pauvres mains usées par le travail, afin que je ne les visse pas trembler, et elle me regardait, timide et gênée, comme si elle avait eu honte.

J'écrivis une nouvelle plus longue. Elle suivit la première, et me rapporta trente florins. Je cessai de coudre des gants et je commençai un petit roman. Trois mois après, je l'avais achevé et on m'en donna trois cents florins.

Ce succès rapide paraîtrait invraisemblable, si cette époque-là n'avait pas été exceptionnellement bonne pour les gens de lettres; c'était en 1872, l'année qui précéda le grand krach, le temps où tout le monde « faisait » de l'argent en masse et où les feuilles nouvelles croissaient comme l'ivraie. Et puis, Sacher-Masoch, alors au plus haut de sa réputation, me présentait : ceci explique ce qui autrement semblerait inexplicable.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

L'ORIENTATION DE LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE[1]

—

Une littérature tire sa gloire des œuvres qu'on ne lit pas. Ou bien, serait-il vrai qu'en ce moment des étrangers s'intéressent à nos écrivains par suite d'une connaissance, fût-ce superficielle, de leurs œuvres ? Je ne crois pas. Je crois, au contraire, qu'ils ne lisent pas nos proses, ne jouissent pas de nos vers, qu'ils n'ont pas une seule fois comparé nos caractéristiques aux leurs. Pourtant ils font preuve à notre égard d'un désir de savoir indéniable. Ils pensent que notre littérature vit ; qu'elle n'est pas une plante qui, née d'hier seulement, demain sera défleurie. Bref, ils sont convaincus qu'il existe, depuis des centaines d'années, quelque chose comme une littérature hollandaise.

Certains d'entre eux, bien rares, consacrent parfois à cette conviction une pensée bienveillante, et supposent même que d'autres, plus nombreux ceux-là, s'ils ne partagent pas leur curiosité, au moins la tolèrent.

Il se pourrait que le désir de connaître quelque peu nos poètes et nos écrivains ne soit qu'une conséquence de la gloire acquise par la Hollande dans un autre art. Toujours encore vit notre peinture, depuis longtemps appréciée. Et c'est ce qu'il est inutile d'affirmer au moment où le nom de Rembrandt est devenu un lieu-commun.

A la réflexion, on connaît encore à l'étranger d'autres noms :

(1) M. Albert Verwey, Amsterdamois de naissance (1864), fut « Prince des Poètes » vers ses vingt ans. Après son mariage, il se retira dans les dunes, à Noordwyk. Plusieurs années de silence. Puis, tout à coup, son volume sur *Potgieter et son milieu*, qui révéla à la Hollande hypnotisée par Bilderdyk la grandeur et l'importance de Potgieter en même temps qu'il décelait l'orientation nouvelle d'A. Verwey.

L'œuvre de M. Albert Verwey est considérable déjà : environ huit volumes de poésies, deux drames, deux volumes d'essais, le livre sur Potgieter, une *Introduction à Vondel*, une réédition critique de Jan van der Noot, de nombreux articles dans diverses revues, une *Introduction à la Nouvelle Poésie Néerlandaise* (*1880-1900*), aussitôt devenue classique, etc. — N. D. L. R.

Grotius, Spinoza, Huygens. Mais qui donc a entendu parler de Vondel, de Hooft, ou de Bredero ?

Un de nos écrivains les plus affinés du siècle dernier écrivit à Paris, où il vécut, un livre, *Het Land van Rembrandt* (le Pays de Rembrandt), où sont cités tous ces noms célèbres, et nombre d'autres. Le ton du livre est celui, ironique et suggérant le doute, qu'on aime à Paris. Sous ce ton, Coenrad Busken Huet voila l'amour qu'il ressentait pour sa patrie. Et pourtant cette ironie fut pour lui comme une citadelle où protéger les raretés de notre trésor national et dresser des statues aux gloires de la Hollande. Ainsi sut-il garder debout son orgueil, et le contenter. Mais il n'a pas contribué à notre renommée en France. Son livre n'a pas été traduit, et bien peu de Français ont pu, grâce à lui, admirer le monde de notre pensée et de nos créations.

L'intérêt qu'on porte ici à ce monde, si riche, est cependant vivace. Y répondre est pour moi un acte de politesse, et ce m'est une joie.

I

La littérature hollandaise est aussi vivante en ce moment que jamais. Je la dépeindrai en son entier : tronc, branches et feuilles.

Vers le XIIIe siècle, nos provinces commencèrent à prendre part à la formation des nations européennes. Dans le Limbourg, le Brabant et la Flandre, on se mit à écrire en vers le parler populaire. L'homme qui fit avec le plus de netteté œuvre nationale est Jacob van Maerlant, de Damme, en Brugeois : il écrivit, en combinant divers dialectes, une langue nationale, riche et forte. Il parla aux bourgeoisies en voie de croissance et puissantes, leur enseignant maintes choses utiles, et renforça leurs sentiments à l'égard des autres classes. C'est en ces sentiments que réside sa puissance poétique. Et ses poèmes strophiques, où il les exprima, mais cette fois sans apparat scientifique, restent par leur rythme robuste et savant, et appartiennent à la littérature européenne. Depuis, la littérature néerlandaise n'a pas cessé de vivre. Pendant les deux siècles suivants, on traduisit beaucoup. Comme d'ordinaire, il y eut plus d'imitateurs que de créateurs ; mais toujours il y eut des individus représentatifs des diverses phases

de la poésie et de la prose néerlandaises. Ils dissocièrent les éléments dont Maerlant avait été la synthèse vivante, et par là les détruisirent.

Et pendant ces deux siècles l'évolution fut, comme dans le reste de l'Europe, proprement une régression.

Il fallut un nouvel élan de l'esprit national pour donner à la langue une forme nouvelle.

Ceci se produisit au XVIe siècle, d'abord typiquement avec le poète Jan van der Noot. C'était un Brabançon d'Anvers. Il fut influencé par Marot et la Pléïade. Mais sa langue est si pure d'éléments étrangers qu'on la lit encore comme si écrite d'hier. Son importance poétique tient à ce qu'il remplaça entièrement, et pour toujours, l'ancien vers, qu'avaient disloqué les rhétoriciens, par l'iambe. Il fit prédominer chez nous la strophe et l'alexandrin français. Certaines de ses poésies sont fort belles et ont mérité d'être rééditées de nos jours.

L'Etat des Sept Provinces fut une synthèse de caractères propres au terroir et d'influences gréco-latines. De même leur littérature. Mais au lieu qu'en Angleterre le terroir prenait le dessus avec Shakespeare et ses contemporains — tout comme chez nous avec les peintres — et qu'en France le gréco-latin détruisait presque le terroir et régnait par des créations symétriques, il y eut en Hollande proprement une union des deux tendances. Elle se manifeste avec trois poètes : Hooft, Bredero et Vondel.

Hooft fut un humaniste, admirateur de Pétrarque, qui exprima, dans ses drames et ses travaux historiques, les idées qui émouvaient son peuple et son temps, et dans ses chansons, ses amours. Bredero fut un gamin des rues d'Amsterdam, connaissant les vieilles chansons populaires et grand lecteur d'Amadis, qui évoqua l'activité de sa ville et la vie des paysans. Vondel fut le bourgeois d'Amsterdam, dont le regard scrutait toute l'Europe; pendant les quatre-vingt-dix ans de sa vie il donna, lui poète de sa patrie et de la chrétienté, des formes païennes à tout ce qu'il y avait de bon et de noble en ses contemporains. Ses poésies et ses drames sont l'expression multiforme de cette heureuse union entre le christianisme hollandais et le gréco-latinisme. Nul doute, c'est à la faible diffusion du hollandais que Vondel doit de n'être pas admiré du monde entier comme l'est Racine. Et ceci vaut aussi pour

Hooft et pour Bredero, dont les poésies lyriques sont parmi les meilleures qui aient été données au monde ces derniers siècles.

Au milieu du XVIIIe, Hubert Corneliszoon Poot écrivit des poésies joliment raffinées. Mais, bien que cultivateur, et louangeur de la vie rurale, il a, dans ses vers, écarté le terroir au profit du gréco-latin.

Puis, chez nous aussi, c'est la symétrie française qui vient imposer son règne.

II

Vers 1760, commença toute une vie nouvelle qui s'exprima par des formes littéraires tout autres qu'auparavant. La société devient centre; et qui s'y mouvait devait d'abord en catégoriser les types. D'où suit que la prose reçut une autre destination que dans les œuvres historiques de Hooft ou, plus tôt encore, dans la satire théologique de Marnix. Le genre des « Spectators », où excella Van Effen, et les romans par lettres de Betje Wolff et Aagtje Deken rendent directement la physionomie et la pensée des contemporains. Les poètes ne sont plus maintenant ceux d'un art qui savait incorporer l'effervescence d'un siècle dans des figures de beauté.

Un seul s'y efforça : Willem Bilderdyk.

Son intelligence embrassait tout, et sa phrase était celle d'un maître. Mais le monde qu'il concevait, il le tenait des seuls livres. Et ce monde était un composé d'antiquité classique et de christianisme, néerlandais. C'était là pour Bilderdijk l'essence même de la Hollande. Il réclamait pour cette conception la puissance et la domination; mais il ne la trouvait qu'en lui seul puissante et dominatrice au degré qu'il voulait. Toute la grandeur de sa patrie se cristallisa pour Bilderdijk dans sa propre personne. Il se glorifia lui-même, et sa race, se donnant sans raison valable pour seigneur de Heusden et de Teisterbant, maisons apparentées à presque toutes les familles régnantes de l'Europe. Et sa pensée et ses actes eurent de plus en plus pour lui la valeur de lois et de prophéties.

Nul, à ce que je sache, n'a su poursuivre avec tant de force un tel songe de grandeur innée et traditionnelle au milieu d'une réalité aussi misérable. Ce fut le songe d'un transplanté. Car il était le fils d'un simple bourgeois d'Amsterdam, un receveur

d'impôts. Ses premiers triomphes furent des prix gagnés au concours. Son mariage fut une tristesse. Après l'expulsion du Stathouder Guillaume V, il dut, comme avocat orangiste, fuir d'abord à Londres, puis à Brunswick. Il attendit son rappel dans des circonstances pénibles, tant domestiques que publiques. Ce rappel eut lieu en 1806. Cependant le professorat qu'il avait désiré ne lui fut pas accordé. Louis Napoléon le protégea. Mais lorsque, avec Guillaume I, la Maison d'Orange obtint le trône des Pays-Bas, on ne sut que faire de ce poète réactionnaire et véhément.

Ce qui manqua toute sa vie à sa grandeur, ce fut d'être réelle. Elle ne tint qu'à l'idée même qu'il s'en donnait. Ce qu'il possédait, c'était le savoir, la force de pensée, la faculté d'expression. Mais à elles trois, et sans le sentiment d'une réalité, ces qualités ne font pas le poète. Elles font le rhéteur, l'intellectuel qui, même lors de ses élans les plus passionnés, trahit toujours son manque de réalité.

Durant le XIX[e] siècle, l'influence de Bilderdyk fut considérable.

En même temps que lui, vers 1780, vécurent trois autres poètes : Feith, Van Alphen et Bellamy. C'était comme si l'époque eût dissocié l'intelligence et la sensibilité, une sensibilité nouvelle, qui cherchait à s'exprimer et qui en Feith se fit sentimentale, en Van Alphen enseignante, en Bellamy naturelle et vive, mais avec une imagination trop peu créatrice de formes vivantes. Cette sensibilité a été la source de notre poésie moderne.

Pendant la période de 1815 à 1830, l'art poétique fut familial et patriotique. Tollens la représente. De 1830 à 1870 naît, fleurit et meurt un romantisme néerlandais qui s'exprima avec le plus de beauté et le plus de perfection en Potgieter.

Tandis que Nicolaas Beets donnait une poésie familiale plus pleine de sentiment vrai et plus virile que celle de Tollens, et quelques chansons agréables encore à l'oreille et à l'imagination de nos contemporains, — Potgieter, au contraire, admirait Onno Zwier van Haren, qui écrivit ses poèmes dès avant Bilderdyk ; et Christiaan Wynand Staring, son aîné de plusieurs années, et dont il fut le premier à reconnaître l'exacte valeur.

Van Haren écrivit un poème, *De Geuzen* (les Gueux),

tableaux d'histoire du XVIe siècle, en vers de facture étrangement enfantine, mais évoquant directement la réalité.

Staring vint des Gueldres. Ses chansons et ses ballades sont de la peinture de genre, mais d'une perfection rappelant celle de nos peintres anciens. Le romantisme de Potgieter eut pour but une renaissance et une glorification de la grandeur du XVIIe siècle. Pour Beets, Bilderdyk était encore vraiment un grand poète. Potgieter, lui, passe sous silence, ou presque, ce prédécesseur imposant ; il élabore la sensibilité nouvelle dans un art qui grandit surtout après 1860. Deux de ses poèmes : *Florence* et *Gedroomd Paardrijden* (la Chevauchée en rêve) ont, à mon sens, une portée européenne. *Florence* contient une vision de la vie du Dante. Ecrit en tercets à rimes disposées en sens inverse de celles de la Divine Comédie, ce poème captive surtout par l'art de présenter même ce qu'il y a de plus sublime non en concepts, mais en images, et par les couleurs de ces images et leur originalité. *Gedroomd Paardrijden* est écrit en strophes de même facture que celles de Musset dans *Namouna*, les *Stances à la Malibran*, etc., et que Banville dit être les plus riches. Potgieter développa toutes les possibilités en rimes de cette sorte de strophes, soit huit; et, les faisant revenir régulièrement, il fixa l'unité du poème non dans la strophe même, mais dans une huitaine de strophes rangées en ordre constant.

L'art de Potgieter fut dès sa jeunesse un art strophique. Il n'en a jamais disserté. Et c'est nous, qui admirions son œuvre, qui eûmes à montrer combien c'était un artiste. Il imagina et construisit des strophes et des combinaisons de strophes suivant une architecture de plus en plus sévère et grandiose. C'est dans ces formes qu'il enferme le monde de beauté créé par sa sensibilité et son intelligence. *Florence* montre en Dante le patriote et le poète. *Gedroomd Paardrijden* oppose en groupes brillants le XVIIe siècle hollandais et français. Le poète rêve d'une chevauchée aux côtés d'une femme, à laquelle il présente de cérémonieux hommages; et, patriote, il évoque les figures les plus captivantes du plus grand des siècles. L'admirable en ce poème, c'est une fantaisie capricieuse, jamais lassée, une danse de couleurs et de vie, danse de rêve qui se déroule devant nos yeux comme une réalité plus belle, plus réelle même, que l'ordinaire.

Potgieter a fondé, en 1837, la revue *De Gids*. Il la dirigea jusqu'en 1865. Toute la vie intellectuelle de la Hollande circulait autour de lui. Et comme marchand, il ne demeura pas non plus à l'écart de la renaissance commerciale de son époque. En même temps que la sienne se développait la prose d'autres écrivains, sous les formes du roman et de l'histoire. Cependant le romantisme, qu'il représentait, approchait de sa fin; d'abord faible dans la poésie simplifiée de De Genestet, cette évolution se marqua avec netteté dans la prose claire de Multatuli et dans la prose à facettes de Coenrad Busken Huet.

Après eux commença le mouvement dit du *Nieuwe Gids*.

III

Le mouvement du *Nieuwe Gids* a été préparé par divers facteurs. Par l'enseignement, qui devint général et laïque; par l'étude comparée des littératures, à laquelle s'étaient adonnés presque tous les écrivains de la génération antérieure; enfin par l'indépendance de jugement, vis-à-vis de toutes les traditions et de toutes les puissances constituées, que nous transmirent ces mêmes écrivains, et surtout Multatuli.

Lorsque, n'ayant pas encore dix-sept ans, je fis, au commencement de l'année 1882, connaissance de Willem Kloos, celui-ci, qui devait être bientôt le *leader* du mouvement, n'avait pas encore vingt-trois ans. Un peu plus tôt était mort Jacques Perk, à vingt et un ans. Kloos publia ses poèmes avec une préface qui fit sensation. Frederik van Eeden, dont je fis la connaissance quelque temps après, avait l'âge de Kloos; et K. J. L. Alberdingk Thym, qui devait acquérir, sous le pseudonyme de L. van Deyssel, la célébrité comme prosateur, avait le mien.

Le premier numéro du *Nieuwe Gids* — nous écrivions déjà depuis plusieurs années, surtout dans l'*Amsterdammer, Weekblad voor Nederland* — parut le 1er octobre 1885. C'était une revue de poètes. La poésie et la critique de vers en étaient l'élément essentiel. Les poésies posthumes de Perk étaient une mythologie de la nature. Pour Kloos, la poésie était dans le sentiment. Pour moi, dans l'imagination. Mais, pour tous, elle existait en dehors du raisonnement. Nos formes étaient les sonnets, les vers libres, les iambes à cinq pieds, avec et sans rimes, en sorte que le sonnet n'était qu'en vers de cinq pieds,

et que l'alexandrin était entièrement banni de nos poèmes.

Perk et Kloos avaient lu des poèmes allemands et anglais. Au moment de la fondation de la revue, Keats et Shelley avaient, chez nous, la plus grande influence. Des poètes français, nous n'en aimions alors pas un seul. En Hugo, nous ne voyions rien qu'une sorte de rhétorique plus colorée. Verlaine ne fut connu de nous que bien plus tard (1). Par contre, nous donnions beaucoup d'importance à l'étude de notre littérature ancienne. Et bientôt nous comprîmes qu'au monde plein de réalité de nos anciens poètes s'opposait seul le grand rhéteur, Bilderdyk. Ce n'est pas Bilderdyk, disions-nous, mais ces hommes à sensibilité nouvelle, Van Alphen, Feith, Bellamy, moins grands, mais à la recherche de formes originales, qui ont préparé notre poésie à nous. Ce n'est pas Beets, qui célébrait Bilderdyk, mais Potgieter, qui le niait, qui avait incorporé cette sensibilité en des images que nous admirions. Combattre Bilderdijk, honorer Potgieter, tel était notre devoir immédiat.

Cette guerre à la rhétorique nous absorbait entièrement. D'où une différence entre le mouvement français et le nôtre. En France, on se tourna contre le naturalisme; nous autres conclûmes avec lui un accord. Ceci, parce que les naturalistes, s'en tenant à la réalité sensible, haïssaient eux aussi la rhétorique et nous aidaient dans notre lutte. L. van Deyssel, l'admirateur de Zola, nous surpassait pour la passion et la force révolutionnaire de ses sarcasmes et de ses attaques. En outre de son don à décrire tous les détails et à analyser la sensation, il possédait une véhémence dithyrambique qui rendit de bons services.

L'alliance dura des années, jusqu'à la rupture définitive, en 1904, lors de la fondation de la revue *De Beweging*.

Et maintenant? Quelle sera l'œuvre de la jeune génération? Je répondrai : en prose comme en vers, donner à la poésie la place qui lui revient.

Le plus grand danger pour le développement d'une littérature, c'est que les formes où s'exprime principalement la vie extérieure de la société chassent dans un coin celles qui sont essen-

(1) Ce ne fut que par suite de relations de hasard que parut dans le *Nieuwe Gids* une poésie de Sully-Prudhomme; nous y publiâmes aussi un article de Maurice Barrès et une esquisse de J.-K. Huysmans.

tiellement poétiques. Le roman en prose est devenu de nos jours une forme de cet ordre, une telle expression de la vie extérieure : la poésie, la libre vie de l'âme et du verbe, y joue un moindre rôle que la persévérance, l'observation, toutes les vertus qui permettent aux hommes de vivre ensemble.

En Hollande, le naturalisme est vaincu, non parce qu'il a été repoussé, mais parce qu'il a été absorbé par la poésie.

Il n'y a pas eu chez nous, comme en France, une poésie essentiellement symboliste. Notre poésie, au contraire, a pris pour s'exprimer ses formes à la vie naturelle. Et c'est pour cette orientation que j'ai combattu d'abord, il y a douze ans, dans *Het Tweemaandelijk Tijdschrift*, et depuis dans *De Beweging*.

Il me semble que ces années dernières une génération plus jeune de poètes a passé par la même évolution. Non pas que le vers soit maintenant employé de préférence à la prose. Parmi les prosateurs plus âgés déjà, à plusieurs le naturalisme pur et simple n'avait pas suffi. Le peintre J. van Looy donna en prose des tableaux, images d'une vie rêvée et enfiévrée, en même temps visionnaires et impressionnistes. Ary Prins commença par des esquisses purement réalistes; plus tard, il assembla les mots, d'après des visions étrangement intenses, en mosaïques d'où un Moyen-Age ardent et fantastique nous fixe avec le regard hallucinant de la Gorgone. Même Van Deyssel a toujours cherché une expression immédiate de l'imaginé. Mais, en tous ces écrivains, l'imagination est imparfaitement libérée. C'est comme s'ils sentaient qu'elle *doit* être libre, mais qu'une jeunesse d'observation naturaliste les tienne bon gré mal gré enchaînés.

En quelques écrits, cependant, cette libération est en effet réelle. Telles les deuxième et troisième parties du *Kleine Johannes* de Frederik van Eeden, malgré les éléments disparates qui s'y trouvent combinés. Par là Van Eeden est l'un des rares écrivains qui soient restés semblables à eux-mêmes, et forts.

Parmi les jeunes je nommerai Arthur van Schendel, dont *Een Zwerver verliefd* (Un Vagabond amoureux), œuvre courte et délicate, et les quelques esquisses, jaillissent tout entières de l'imagination, et sont cependant d'une réalité vraie, émouvante et tendre. Puis, Nine van der Schaaf, qui a, dans deux contes,

ses seules œuvres jusqu'ici, projeté une vie mystérieuse de fantaisie et d'idées, d'une manière étonnamment directe, tellement que son art semble mépriser et tyranniser la réalité ordinaire.

C'est d'après ce principe, partir du dedans, qu'il faut, je pense, continuer, pour assurer à la poésie la domination sur l'observation, et pour libérer, à son tour, la prose, et la renouveler (1).

ALBERT VERWEY.

(1) En Flandre, alors que la poésie avait été renouvelée par Guido Gezelle, la prose commença de l'être par l'œuvre puissante de Styn Streuvels.

LES PLEURS DE LA VIGNE

—

Pour monsieur Victor Prouvé.

La flûte rose
Et d'or pâle des merles, en la brume fragile
Auprès des sources volubiles,
Eclaire les anémones décloses.
Du soleil fauve s'évapore
Des mousses fumant et l'aurore
Répand sa chevelure embaumant sourdement
Par la saulaie. — A pleine corbeillée
Des odeurs, des couleurs sur la terre rouillée
Sont, par quels doigts magiciens,
Déversées. — On entend se briser des liens,
Des bourgeons éclater... et l'aubier qui se gonfle...
Et partout le concert éblouissant triomphe,
Où les sanglots de l'amour humain se confondent,
Des sèves dont le flot monte ruisselle et gronde.
Ah! prendre part à cette fête
Tumultueuse qui s'apprête;
Tenir en sa paume inquiète
Le souffle délirant
Des vents errants;
Sentir bruire en sa poitrine
L'âme des brises purpurines,

Où la syrinx encore vibre de Pan qui danse,
Semant d'acides dissonnances
Les bouleaux coiffés de rayons
En tourbillons
Et follement pleurant aux écluses suaves
Des étangs encombrés de vase
Et que décorent des renoncules de topaze.

Ah! sortir de soi-même
En quel spasme suprême.
Comme on meurt au cœur d'un amant,
Qu'on porte entre ses bras sur son cœur qui chancelle,
Mourir d'un tel élan qu'on retourne et se mêle
Au grand foisonnement de l'âme universelle.



Rien n'est triste ni redoutable
Si nous sommes l'Initié
Au-dessus des mornes pitiés,
Et des effarements d'esclave.

Si nous fuyons comme le sable,
S'il nous faudra descendre
En la tombe éphémère, où, de ses doigts de cendre,
Fugitive, la Mort un soir nous conduira,
Une aube ressuscitera,
Dans la splendide profondeur des temps accumulés
Nos spectres étoilés.

Nous sommes la substance au cent métamorphoses,
En notre chair dorment des roses
Et des amaryllis candides surgiront
Des corps purifiés que les tombes rendront.



Nature, je suis toi et de divine essence
Tu peux me transposer au gré de ton vouloir

Et faire de mon cœur l'écho ou le miroir.
Je demeure éternel en ta magnificence.

Que je sois la rivière aux flexueuses cadences,
Le venl du cimetière où croît un gazon noir,
Sur les chaumes la paix des calmes reposoirs,
L'horizon parfumé qu'un peu de brume encense.

L'herbe printanière est la robe bruissante,
Sous laquelle le flanc du coteau se pressent,
Et qui me vêtira si je suis cette ligne...

Et l'amour de mon cœur sera les pleurs insignes
Qui tombent embaumés des bourgeons de la vigne
Alors que font leur nid les ramiers gémissants.

MARIE DAUGUET.

UNE AMIE DE SAINTE-BEUVE

LETTRES, ENTRETIENS ET SOUVENIRS

(*Suite* [1])

—

IV

PRÉCIEUSES QUALITÉS DE SAINTE-BEUVE. — SA BONTÉ.

Au cours de notre entretien, pendant le dîner que je viens de raconter, Sainte-Beuve, répondant aux plaintes que je lui exprimais sur le vide de ma vie en province, m'avait dit :

— Vous n'êtes pas dans votre milieu, et vous en souffrirez toujours; venez avec votre famille vous installer à Paris. J'ai beaucoup d'amis, de connaissances, et votre salon sera bientôt rempli. Ce contact des intelligences aiguisera votre esprit; il fortifiera votre jugement; il éclairera votre goût...

— Mais, m'écriai-je alors, vous voyez bien, cher Sainte-Beuve, que je ne suis pas une femme du monde.

Et lui, avec conviction :

— Je ne demande que quinze jours pour faire de vous une femme du monde accomplie.

Je ne m'étais pas laissé séduire, malgré tout l'attrait de la perspective; premièrement, des raisons de famille m'en empêchaient; et puis j'étais trop l'enfant de la nature. Perdre mes montagnes et mes bois, mes seuls temples, mes seuls autels! Oh! non, répétais-je, cela est impossible, j'en mourrais.

De mon côté aussi, j'aurais voulu avoir mon action efficace sur Sainte-Beuve; j'aurais voulu que, s'affranchissant de cette manière d'être *terre à terre*, comme il aimait à s'en vanter, il posât un peu plus au grand homme qu'il était véritablement.

Il n'était pas homme des sens, et voulait le paraître. J'aurais voulu le guérir de ce travers, et le défendre contre lui-même du tort qu'il faisait à sa personne morale.

J'étais persuadée, de même qu'il l'était pour moi, que quinze

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 228.

jours d'une vie mêlée dans tous ses instants m'auraient suffi pour amener Sainte-Beuve à ce changement.

Quelques mots, quelques comparaisons, quelques sourires désapprobateurs auraient été mes seuls instruments. Instruments de femme, dira-t-on; mais qu'importe, pourvu que la main qui les dirige soit habile et, sans faire mal, arrive à un bon résultat!

Je revis deux fois Sainte-Beuve à Paris. En 1865, il venait d'être nommé sénateur; il était alors à l'apogée de sa gloire; chacun l'appelait l'homme le plus spirituel de France. Heureuse de sa nomination, j'avais été le voir pour mêler mes félicitations à celles de tous ses amis. Je le trouvai le même, ne gardant que sa bonté et cette élégance de l'âme que Théodore de Banville lui reconnaît à si juste titre (1). Avec ces rares qualités, comme il savait fêter ses amis! Ce jour-là, un monceau de cartes et de lettres encombrait sa table de travail; après les premières effusions de l'arrivée, il s'assit en face de cette avalanche et m'offrit une chaise à ses côtés; deux corbeilles étaient devant nous, et, tout en faisant un triage, nous causions; moi, de lui, de ses travaux, de sa gloire; lui, de moi, de mon étroit sentier, de ses épines, de ses fleurs!...

Je fis ma seconde visite en 1867 : les journaux m'avaient appris qu'il était malade; je lui écrivis tout de suite; sa réponse me parut si triste, si découragée que je partis immédiatement.

A mon arrivée, je le vis très gai, se disant beaucoup mieux, presque guéri et me fêtant avec son affection habituelle; me priant avec instance de dîner chez lui le soir; ce que je refusai encore... et de n'avoir pas donné à Sainte-Beuve ce plaisir auquel il tenait réellement, il m'est resté un regret qui semble s'accroître avec les années!

Au mois d'août de l'année 1869, je reçus une lettre de M. L. Chenillion, que je n'avais pas l'honneur de connaître; il m'annonçait l'arrivée d'une petite caisse, qui me fut remise en même temps que sa lettre :

« Je ne vous dis pas, m'écrivait-il, quel est celui que représente le buste que vous allez recevoir, car je suis sûr que vous allez bien vite le reconnaître. »

(1) Théodore de Banville, *Petites études. L'Ame de Paris. Nouveaux Souvenirs*, XVI, page 168. Paris, G. Charpentier, 1890.

Je fis sauter le couvercle de la caisse avec mon impatience habituelle ; j'enlevai le papier et je m'écriai : « Sainte-Beuve ! » — C'était en effet le petit buste si expressif, si vivant, si raviné par la souffrance et la maladie, mais qui rend si bien la physionomie de Sainte-Beuve, dans cette période douloureuse de la fin de sa vie, — où le sculpteur Louis Chenillion la saisit en 1868.

La mort de Sainte-Beuve me surprit comme un coup de foudre, en 1869. Il me sembla, dans le premier moment, qu'une ombre épaisse allait se projeter sur notre pays. Mon esprit, depuis trente-sept ans, porte encore le deuil des Lettres françaises, — et le mien propre, dominé par le souvenir d'une bonté latente, qui ne s'affichait pas, mais si compréhensive, si effective, qu'elle me paraissait être une émanation de l'âme universelle.

C'est à cette qualité rare — la bonté — que j'ai voulu rendre hommage, en publiant les lettres que j'avais reçues de Sainte-Beuve. J'ai cru que la reconnaissance me faisait un devoir de donner ma note d'amour dans le concert discordant de haines et de rancunes aveugles et irréfléchies, qui se réveillent parfois, avec tant d'âpreté, contre la mémoire de ce grand esprit, que George Sand appelait « une des lumières » de sa vie, et qui en fut, en effet, une des plus hautes, du siècle littéraire où il vécut.

Je livre dès lors ces Lettres à la publicité.

I

Ce 6 juin [1865].

Ma chère Madame et amie,

Je ne veux aujourd'hui que vous remercier de votre lettre : je n'y réponds pas encore. Je suis surchargé, voulant écrire un article pour *le Constitutionnel* de lundi prochain (1), afin de ne pas tout à fait paraître déserter le métier. Ces semaines-là, je suis une *non-valeur*.

J'ai lu avec bien du plaisir tout ce que vous m'avez raconté ; je le relirai et vous dirai mes pensées à ce sujet. Voilà un temps magnifique : ne nourrissez rien de triste, fondez les ennuis, retrouvez votre

(1) Probablement l'article intitulé : *De la Poésie en 1865* (lundi, 12 juin 1865, *Nouveaux Lundis*, t. X). Sainte-Beuve ne faisait plus son article hebdomadaire ; il était très fatigué et déjà travaillé par la maladie.

fraîche santé bourguignonne dont votre teint a gardé la couleur. Soyez bien enfin et je serai le plus charmé de vos amis.

Avec mille tendres respects.

SAINTE-BEUVE.

Je n'ai rien oublié de ce que j'ai promis.

2

Ce 12 août 1865.

Chère Madame,

Je me demandais où vous étiez, si vous aviez obéi aux prescriptions de la science et aux conseils de l'amitié : à la bonne heure! je ne connais pas les eaux de Salins, mais j'aime à croire que ce sont celles qu'il vous faut et que leur vertu sera efficace. — Je n'ai vu Salins qu'en courant, à distance : c'était du temps des diligences : je passais à une demi-lieue environ par une grande route, et j'ai vu une jolie ville se dessiner dans un cadre de montagnes. Il y a à Salins un homme (je ne veux pas dire par là qu'il n'y en ait pas plusieurs), mais un homme entr'autres, de mérite et original : M. Max Buchon, érudit et curieux, qui a traduit des romans populaires de l'allemand et fait des poésies très rustiques et voisines de la nature; il est ami de quelques-uns de mes amis d'ici : — c'est une nature rude, échantillon de race jurassienne. — Je ne savais pas le pays si pittoresque ni si beau. Nous autres Français, nous commençons toujours par connaître et vanter l'étranger. Nous sommes les derniers à nous découvrir nous-mêmes.

Je vois avec plaisir que vous lisez : il y a, de temps en temps, dans *les Débats*, de bons articles ; M. de Sacy en fait d'assez aimables et de naturels; Littré en fait de savants et de durs; Taine, de savants et de bien ingénieux. Cuvillier-Fleury rend compte au moins de ce dont il parle, quoique ce soit bien tiré par les cheveux. Vous ne me dites pas que vous ayez lu de la *Revue des Deux Mondes*.

Je savais bien que vous m'aviez trouvé tout autre que vous ne vous l'étiez figuré; j'ai fort déchu, à la simple vue, de l'idéal rêvé; mais peu m'importe si vous daignez m'accepter sous ma vraie forme et me conserver quelque amitié : l'essentiel est de ne point mentir.

Je vous souhaite la meilleure santé et suis tout à vous, chère Madame, de respect et d'amitié.

SAINTE-BEUVE.

3

Ce 27 août.

...J'apprends avec plaisir que votre médecin est content et que les eaux réussissent. Mon dieu ! comme je ne suis pas comme vous! Lorsqu'entre plusieurs choses présentes ou prochaines, l'une est là

qui me plaît avant tout, c'est à celle-là que je cours d'abord ; il n'y a de volonté qui tienne. Vous faites le contraire : vous êtes une vertueuse, vous pratiquez l'ascétisme. Vous valez mieux que moi.

Je ne vous en aime pas moins, chère Madame.

SAINTE-BEUVE.

4

Ce 2 septembre 1865.

Chère Madame,

J'ai bien raison de ne pas voyager et de rester dans mon fauteuil : c'est comme si j'avais vu les choses, quand je vous lis, c'est comme si je voyais les gens ; vous me faites assister à ce manège de petite ville encadrée dans des sites sévères. Ne vous rétractez pas sur B... Je sais faire la part de tout. C'est un brave homme qui a, en effet, le nez de travers, la ride austère, la tête dure et le cœur droit. Cela ne fait pas un mari très aimable, mais peut faire un bon et sûr ami. Vous me faites plaisir par tous ces détails mêmes ; j'aimerais à savoir, cependant, que les eaux ont tout à fait opéré et qu'on ôte maintenant la *bride* de *chapeau* ou de *bonnet* sans plus y mettre de façons. Je reste très matériel, vous le voyez, très terre à terre, très *homme à femme*, comme les Salinois ; je ne vous traite pas en stoïcienne, mais en jolie femme qui est faite pour occuper. Savez-vous qu'en cela ils ne sont pas si bêtes ?

Je me borne à vous écrire ce peu de mots qui doivent vous atteindre avant votre départ de Salins.

Je vous baise respectueusement la main.

SAINTE-BEUVE.

5

Ce 16 octobre 1865.

Je suis charmé de vous savoir de retour et rentrée dans le centre de votre vie. Peut-être est-il un peu étroit et vous en souffrez. Si vous habitiez Paris, vous vous y feriez un monde à vous, des relations ; là-bas, vous devez vous contenter de ce qui est sous la main et il y a mélange. Vous êtes un peu déclassée et dépaysée, ma chère ambitieuse ; car je veux vous donner tous les noms. Je vous appellerai aussi ma chère stoïcienne. Vous me demandez où en sont mes faiblesses. Je les gouverne le plus doucement possible. Je vis avec elles, je gagne du temps, des jours, des semaines, des saisons, j'ai en effet le temps pour moi, c'est un allié. A la fin, la force d'inertie triomphera de tout, et je serai sage, faute de ne pouvoir être autre chose.

Cette philosophie à la mode d'Horace n'est pas la vôtre. Vous aimez à lutter, à souffrir, à sentir les pointes de votre cilice moral. Je vous voudrais plus douce à vous-même, tout à fait bien portante et

jouissant du bien-être et des affections, moins orageuse sous ce front uni ; mais non, restez ce que vous êtes, car c'est à cette disposition d'esprit que je dois de vous connaître.

Je vous baise humblement les mains.

SAINTE-BEUVE.

P. S. — A propos, vous me parlez du *bruit* que je fais autour de moi, et, depuis cinq mois, je suis immobile, caché, je me tiens coi, je fais le mort, c'est ma meilleure manière de vivre. On me croit absent ; je vis dans ma chambre, je lis, je pense, je réfléchis, je crois assez peu en l'avenir et je jouis modérément du présent.

Vous ne me parlez pas assez de vos lectures ; vous vivez trop, je le crains, de votre propre substance.

6

10 décembre 1865.

J'ai eu un grand tort, tout de négligence, *non de cœur*. Vous aviez pensé à une chose que je ne sais plus, — ma fête ! — Je n'ai près de moi ni Virgile ni Mécène, et je ne suis pas Horace. J'ai beaucoup travaillé, paperassé, me suis tenu coi tout l'été, tout l'automne ; j'ai fait le mort, j'ai réfléchi. J'ai aussi été envahi par un flot courant de livres, de menues affaires et de soins extérieurs qui savent bien vous relancer. — On ne saurait se faire d'illusions, je sens l'âge et quelque chose de sa lenteur me gagne. — J'apprécie votre fière et hardie nature : je ne la connais pas bien et je ne me flatte pas d'y jamais bien entrer : vous m'échappez par des qualités mêmes. Les conseils que je puis donner vous vont peu, je n'ai que des palliatifs, et vous êtes de celles qui diraient volontiers : *tout ou rien !* — Vous êtes de la race des femmes modernes : le régime anodin ne vous sied pas et vous ennuie. Si j'avais dix ans de moins, je me mettrais à vous suivre, à essayer de vous comprendre, sans prétention de vous guider ; il est trop tard, et votre pas, qui gravit si bien les montagnes, m'aurait vite essoufflé. — Vous me dites, au milieu de louanges que je voudrais effacer et dont je vous prie de vous désaccoutumer, quelque chose de bien agréable : c'est le succès de ces eaux. Est-il complet ?... Oh ! ceci est à ma portée et je m'en réjouis.

Le vin aussi : oh ! j'en boirai certainement un verre ou deux, à votre santé. — Merci, aimable amie : croyez à toute ma gratitude et à mon dévouement.

SAINTE-BEUVE.

7

Ce 26 décembre 1865.

Chère Madame et aimable amie,

J'aurais voulu ne vous remercier qu'après avoir bu et avoir étrenné

ce cordial et généreux envoi : 24 bouteilles que j'ai vues rangées en bataille, ayant chacune son uniforme et son hausse-col particulier. Mais la vérité est que nous n'avons pas encore débouché cet excellent jus de Beaune, et que j'attends un bon jour, la réunion de quelques amis. Vous êtes une personne qui, tout en pensant aux hautes idées, ne négligez pas les goûts un peu sensuels de vos amis. Vous avez la véritable philosophie, sévère pour vous-même, indulgente et libérale pour les autres.

Vous me parlerez un peu de vos lectures, de votre disposition d'esprit, de votre santé que j'ai lieu d'espérer tout à fait remise, et vous croirez bien, chère Madame et amie, aux sentiments de gratitude et de dévouement de votre très indigne, mais fidèle directeur et serviteur.

SAINTE-BEUVE.

8

Ce 10 janvier 1866.

Hier, chère Madame et amie, nous avons étrenné le vin excellent, le *Chorey* et le *Saint-Gengoux :* ce dernier est un agréable traître. Je ne serai content que lorsque vous voudrez bien, venant un jour à Paris, accepter à dîner sans façon, et me laisser boire à votre santé. Ces soins matériels viennent bien après les pensées plus graves, et un instant de gaieté n'est pas incompatible avec la philosophie. Vous avez un esprit ami des hautes études; il ne vous manque que le milieu ; et, à cet égard, vous êtes hors de votre élément. De là vos ennuis, compensés par les affections du cœur. Vous voyez que je vous comprends. Je ne voulais aujourd'hui que vous saluer, vous remercier de votre cadeau après l'avoir dégusté et savouré. — Je n'ai pu encore avoir cette photographie que vous recevrez dans deux ou trois jours. Je ne sors pas, étant depuis quelque temps indisposé.

Je vous baise humblement la main.

SAINTE-BEUVE.

9

Ce 4 février 1866.

Chère Madame et amie,

Il n'y a rien de grave et les mauvais moments sont passés. Mais le rétablissement est lent, et je suis obligé à plus de ménagement que je ne comptais. La santé, lorsqu'elle sera complètement revenue, me fera trouver plus agréable toute chose, y compris l'amitié, — elle avant tout, qui s'est montrée si fidèle pendant mon mal.

Agréez mes respectueux hommages.

SAINTE-BEUVE.

10

Ce 13 février.

Chère Madame et amie,

Je vous remercie. Je suis bien et debout. Les journaux n'ont que trop parlé et ils ont même exagéré. Il est mieux que vous ne les ayez pas lus. Merci encore. Je suis sorti hier. Je reprends peu à peu ma vie active. Comment êtes-vous ?

Je vous serre tendrement la main.

SAINTE-BEUVE.

11

3 mars 1866.

Vous m'avez écrit dimanche une belle et bonne lettre. Je vous aime dans ces dispositions adoucies. Ne tendez pas si fort les cordes de votre âme : laissez-vous aller à l'amitié, à la sympathie, à l'intelligence même de ce que vous n'acceptez pas. Il n'y a pas nécessité si absolue pour un particulier, — surtout pour une femme (ô blasphème que je profère !) — de régénérer le monde, ne négligez pas ces grâces qui sont en vous et qui aident à vous concilier les cœurs ; faites, puisqu'il le faut, une seconde saison d'eaux : que la philosophe en vous n'étouffe pas la femme. — Croyez bien que je donne tous ces conseils en ami respectueux, désintéressé et qui ne pense qu'à ce qui peut ajouter à votre bonheur.

Mille tendres hommages.

SAINTE-BEUVE.

Je ne parle plus de ma santé : elle est remise.

12

Ce 15 mai 1866.

Chère Madame et amie,

Nous avons ici vos amours, M. M... B... qui est avec sa femme. J'ai de leurs nouvelles par un ami qui les voit. Je ne les verrai point, ayant trouvé, dans úne ou deux circonstances, le monsieur peu aimable et puis je suis un peu jaloux ! — dah ! — Je voulais écrire tous ces temps-ci, je n'ai pas pu, j'ai un rhumatisme au bras droit qui me rend illisible. Je pense souvent à vous et j'espère que Paris vous verra. Il y a une très belle ou jolie exposition (1) qui serait une occasion naturelle. L'ami de M. B..., Courbet, y a grand succès par des biches et une femme nue, dite *Au Perroquet*. Mais je vous dis là ce qu'on vous racontera sans doute d'ailleurs. — Je suis tout occupé à refaire de *Port-Royal* une édition plus complète et où il y

(1) Exposition, dans le sens ancien de Salon.

aura bien des explications qui ne sont pas entrées dans la première. Vous aurez cela en son temps (1). Je vous serre la main, — j'allais dire : je vous baise la main, mais c'est trop folâtre ou trop galant : l'amitié est plus sérieuse ; à vous de respect et de cœur.

SAINTE-BEUVE.

13

Ce 11 juillet (1866).

Chère Madame et amie,

Mais je vous en prie, ne vous tourmentez pas vous-même ; vous avez, d'après ce que je vois, toutes les raisons d'être heureuse ; votre vie morale est comblée. Je vous remercie de me conter ainsi vos suites d'impressions et de pensées. Je vois seulement que c'est à nous ici, légers que nous sommes, à nous rendre dignes de cette amitié ; pour la confiance, vous la placez bien : j'apprécie avec sérieux les choses sincères. Mais s'il y avait contre-confession, que ne verriez-vous pas de misères, de néant ! Laissons cela ; je vous écoute, j'aime à m'oublier en me transportant et en me transformant dans les autres. Se transformer en vous n'est pas du tout désagréable. Gardez-moi votre bonne amitié ; soignez ce corps que vous ne me paraissez pas estimer assez et qui influe tant sur l'esprit. Chassez les fantômes : que vos souvenirs soient nets et riants.

Je vous baise respectueusement les mains.

SAINTE-BEUVE.

14

Ce 7 août 1866.

Je ne suis pas ingrat, je suis absorbé. Je ne suis pas heureux, je n'ai certes pas lieu de me plaindre du sort. Aussi, je ne me plains plus, mais je suis sérieux, renfermé ; et mes petites infirmités et mes maux, je les cache aussi. — Une de ces infirmités est d'avoir au bras droit une difficulté nerveuse qui me rend difficile toute écriture un peu prolongée. — Je dicte, mais on ne peut dicter toujours, ni pour tous et *toutes*.

— Voilà le vrai : je pense à mon aimable amie absente, idéale, scrupuleuse, ingénieuse à inventer des bonheurs pour les autres, et qui leur en procurera tant de bons, lorsqu'elle pourra venir passer ici deux fois 24 heures. Un jour ne suffit pas ; on peut être en partie empêché : jamais deux jours de suite.

(1) Cette lettre, jusqu'à cet endroit, était dictée. Ces derniers mots, à partir de « je vous serre la main », ont été ajoutés de la main de Sainte-Beuve, et on comprend qu'il ait voulu les écrire lui-même. Il y a là une nuance de délicatesse et de politesse, qui n'échappera pas à ceux et à celles qui ont vécu dans son intimité familière. J. T.

Vous lisez Dante : avez-vous lu de Daniel Stern (la comtesse d'Agoult) un livre intitulé : *Dante et Gœthe ?*

Je vous baise les mains avec une respectueuse amitié.

SAINTE-BEUVE.

15

Ce 30 mars 1867.

Je vous remercie de votre fidèle souvenir. Le mien y répond. Je suis heureux de savoir votre santé bonne. La mienne est altérée depuis plus de trois mois : j'ai une affection, sinon grave, du moins pénible et des plus assujettissantes. Me voilà parmi les invalides. Le cœur n'en est pas diminué. J'ai souvent pensé à vous et me suis demandé ce que devenait ce projet de voyage de Paris, quoique je dusse en moins profiter que je ne l'aurais pu dans le passé. Cultivez toujours les muses sévères ; vous êtes de la religion de la Vénus-Uranie ; celle-là ne vieillit pas. Gardez-moi jusqu'à la fin cette bonne et chère affection inaltérable.

SAINTE-BEUVE.

16

Mercredi 3 heures.

L'heure où je pouvais vous espérer est passée (1). Je ne veux pas du moins qu'un mot de moi tarde à aller vous remercier, vous dire ma gratitude profonde et que je méditerai bien longtemps. Si j'avais eu le moindre temps de disposer les choses, je me serais arrangé pour vous *obliger* à venir passer un peu de soirée chez moi. Il faudra une autre fois me prévenir un jour avant votre arrivée. Je reste tout pénétré de tant de bonté et d'une telle grâce dans l'amitié ; je suis à vous du fond du cœur, et j'en rêverai longtemps.

SAINTE-BEUVE.

17

Ce 18 mai 1867.

Chère et noble amie,

Je vais mieux depuis quelques jours : il y a eu un incident douloureux qui m'a fait rétrograder, mais c'est passé : et je suis tel que vous m'avez vu. Je voudrais être autre pour causer un peu plus vaillamment avec vous. Je comprends ces troubles de l'âme profonde, y ayant passé et, en quelque sorte, habité et vécu durant tout le temps de ma jeunesse. Quel malheur de ne pouvoir mêler et confondre ces tristesses pour les guérir ! Mais rien ne coïncide dans la vie et le désaccord

(1) Cette lettre se rapporte à la seconde visite que fit à Paris, en 1867, la correspondante de Sainte-Beuve, en apprenant qu'il était malade. (Voir la notice ci-dessus).

est continuel : l'un trop tôt, l'autre trop tard ! Tâchons du moins que ce qui finit d'un côté se rejoigne avec ce qui recommence et ce qui refleurit de l'autre. Il n'y a que vous pour appliquer un des termes de Spinoza à ces choses du sentiment : mais vous avez de la grâce, même sous ce pavillon de métaphysique, et c'est un de mes ennuis de ne pouvoir disputer avec vous et vous faire la guerre sur ces singularités d'une haute nature que (dussiez-vous me maudire) je trouve charmante et piquante par-dessus tout. Telle je vous ai vue apparaître ce matin dont je me souviens.

Je mets à vos pieds mes hommages, et à votre front je dépose le baiser du respect.

SAINTE-BEUVE.

18

Ce 23 juin.

Chère Madame et amie,

J'ai reçu vos remercîments si bons, mais trop vifs pour un aussi mince sujet. Je plaisante en disant *mince :* comment allez-vous vous en tirer devant ces gros livres (1)? J'aurais bien des explications à vous donner : l'ouvrage n'a peut-être pas été conçu et exécuté tout entier dans un seul et *même* esprit. La philosophie s'y est infiltrée de plus en plus au bas des pages et comme dans le *sous-sol*, c'est la note qui exprime le plus souvent ma pensée de fond et de derrière. Vous aurez vite distingué cela.

J'écris horriblement aujourd'hui : je suis las, ayant eu des articles à faire depuis 15 jours, malgré ces chaleurs. — J'ai lu avec bien de l'intérêt votre récit. Je conçois l'étonnement où l'on doit être à S... de votre philosophie *pratique !* Si M. votre mari n'y trouve rien à dire, à la bonne heure ! La sincérité vaut mieux que tout, et enfin s'abstenir n'est pas agir. — Mon conseil général est de vous détendre l'esprit, de ne pas forcer votre nature, de la suivre doucement, de ne pas vous tourmenter vous-même, de prendre vos eaux bien docilement, d'avoir la circulation bien libre, l'humeur heureuse et sereine, une philosophie fille de la santé, non de la maladie : de rester la même pour vos amis, ce point est essentiel, et je le mets presque avant tous les autres.

Avec mille respectueux et tendres hommages.

SAINTE-BEUVE.

19

Ce 8 juillet 1867.

Quoi ! c'est vous, Pauline, vous qui me conseillez de ménager la chèvre et le chou ! Je ne reconnais plus là Pauline.

(1) *Port-Royal,* dont la nouvelle édition, en six volumes, paraissait en 1866 et 1867, chez Hachette.

Vous voyez bien que je parle à la Pauline de Corneille (1).
Je présente mes hommages affectueux à Madame R...

SAINTE-BEUVE.

20

Ce 5 août 1868.

Madame et chère amie,

Je vous remercie de votre bonne lettre et de vos paroles si affectueuses. — Mon état de santé est assez bon, sauf que je ne puis aucunement supporter la voiture et que je ne puis aller qu'à pied. Ceci empêche toute idée d'un tour de promenade à S...-S... — Mais qui sait ? l'avenir est inconnu et il est doux de se dire qu'on a quelque part un nid sûr, une amie au cœur d'or et sur laquelle on compte, malgré et à travers les années et l'absence, parce que l'unique anneau qui vous a d'abord lié à Elle est de diamant. — Vous qui lisez Dante, traduisez cela dans sa langue.

A vous avec mon hommage de tendre respect.

SAINTE-BEUVE

21

Ce vendredi 6 novembre 1868.

Les grives viennent d'arriver, on leur fera honneur. Moi-même, bien que resté à quelques égards invalide, je ne suis pas malade pour l'instant. J'aimerais à savoir quelques détails de votre vie dans ce nouveau séjour qui paraît agréable ; je tâche de suppléer par la pensée au mouvement. Mon esprit a souvent voyagé vers vous sans savoir où se poser. Je vous remercie de votre bon souvenir et je suis bien fidèlement à vous.

SAINTE-BEUVE

22

Ce 23 décembre 1868.

Chère Madame et amie,

J'avais espéré que le séjour de S....-S... vous traitait mieux. J'approuve fort votre idée de D... Il faut rester le moins possible dans les entonnoirs. J'imagine que D..., la jolie ville des ducs de Bourgogne, est à quelques égards une grande ville ! — J'ai été fort ralenti dans mes articles hebdomadaires : je n'en fais plus que rarement et à de vagues intervalles. Je voudrais bien vous savoir un peu entourée intellectuellement : cet isolement doit être lourd par moment à porter. Je fais des vœux ardents pour votre contentement en cette prochaine année.

A vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

(1) Se reporter, pour l'intelligence de cette lettre, aux incidents soulevés par Sainte-Beuve au Sénat, dans la séance du 29 mars 1867, et à son discours : *A propos des Bibliothèques populaires*, du 25 juin de la même année.

23

Ce samedi, 27 février 1869.

Chère et noble amie, je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre vie et qui me permettent de vous voir dans votre vrai cadre. Je vous félicite d'avoir tourné votre esprit vers des lectures historiques, et de laisser la métaphysique reposer un peu. Dès que l'on parvient à s'intéresser à l'histoire, tout s'anime, la vie devient trop courte, la curiosité a devant elle un champ immense, et la vue du passé, qui a presque toujours été misérable, nous rend le présent plus supportable et d'un usage plus doux. — Un des ennuis de ma situation, qui est toujours la même (sauf quelques variations peu importantes) est de me dire que jamais je ne satisferai l'un de mes vœux, qui eût été d'aller vous visiter 48 heures dans votre riante retraite, — car, vous avez beau dire, je me la figure riante. Que ce mot de *jamais* est donc pénible et quel voile il abaisse devant les yeux!

Je vous remercie de votre fidèle souvenir : il répond à quelque chose de profond et d'inviolable en moi.

Votre ami,

SAINTE-BEUVE.

24

Paris, ce 4 mai 1869.

Chère et excellente amie,

Je veux relever un mot de votre lettre qui n'est pas juste : « Pouvais-je espérer, me dites-vous, de vous avoir chez moi? Non, je savais trop la distance, etc., etc. » Fi donc! que c'est là une vilaine et injuste idée! Dans ces dernières années où je pouvais espérer d'avoir un peu plus de loisir, certes il m'eût été doux de m'accorder de certains petits voyages, des visites de cœur, et où pouvais-je les faire avec plus de douceur et d'attrait que vers votre Bourgogne? Mais la santé est venue me manquer et tout détruire : mon *jamais* porte sur cet unique point : je n'ai plus à espérer de bien-être ni de mieux, je ne puis qu'empirer, non guérir. De là une tristesse que j'ai laissé échapper, en vous disant que je n'irai *jamais* là où il m'eût été si doux d'aller. Pas autre chose.

Je me figure tous les ennuis et les resserrements d'une vie où l'on ne trouve pas les points d'appui de l'esprit et l'excitation dont une intelligence active a besoin de ressaisir autour de soi les reflets. On ne peut toujours habiter seule avec les grands esprits d'autrefois : on a désir de s'en entretenir avec d'agréables contemporains, on a besoin d'échange. Je regrette que vous ne veniez pas quelquefois ici, que vous ne me permettiez pas d'espérer qu'y venant vous accepteriez simplement ce dîner à notre table qui vous a effrayée bien à tort la der-

nière fois ; c'est maintenant le seul genre de distraction amicale qui me reste encore.

De près, comme de loin, ma pensée vous reste à jamais bien attachée, bien reconnaissante et fidèle.

SAINTE-BEUVE.

25

Ce 4 juillet 1869.

Certainement je suis dans le secret, ou plutôt il n'y a pas de secret. J'ai donné à l'artiste mon voisin et mon ami, M. Chenillion, deux ou trois noms d'amis et celui d'une amie. De là cet envoi qui aurait pu être fait depuis déjà quelque temps. — Je suis heureux qu'il vous plaise. J'y suis au naturel et dans mon négligé et mon *sourcil* du matin (1).

Il faut mettre en regard un buste qui sourie. J'y compte, je le vois d'ici. — Vous me dites que vous lisez Shakespeare : mais il y a un mot qui m'étonne dans votre jugement. Expliquez-le-moi : j'aime les jugements sincères.

A vous de tout cœur, chère et aimable amie.

SAINTE-BEUVE.

Veuillez envoyer un petit mot de remerciement bien simple pour mon brave ami Chenillion.

26

Ce 24 août 1869.

Chère et aimable amie,

J'ai goûté à ces friandises, qui sont du goût le plus fin.

Je me demande souvent comment vous traite cette vie monotone dans un pays que je me figure comme le charmant berceau de la Seine, le lieu où était l'antique autel à la source du dieu ! Il paraît que ce n'est poétique que de loin.

Je trouve que vous venez bien rarement. Ma santé est toujours de même et me donne une décoloration de tout.

Vous recevrez deux volumes pleins de choses inégales : soyez-y indulgente, votre pensée est plus haute que ce genre biographique (2).

Je vous embrasse en vieil ami.

SAINTE-BEUVE.

La mort allait mettre un éternel signet, le 13 octobre 1869, à ces relations qui furent l'un des charmes et des adoucissements de la vie de Sainte-Beuve, pendant ces quatre ou cinq dernières années où il ne cessa de lutter, par le travail, contre les souffrances et la maladie qui l'emportèrent. — JULES TROUBAT.

(1) Il s'agit du buste de Sainte-Beuve par le sculpteur Chenillion, dont il a été question dans la notice qui précède ces lettres.

(2) Il s'agissait des deux premiers volumes de la nouvelle édition des *Portraits contemporains*, fort augmentée, qui venait de paraître chez Michel Lévy (1869).

L'ART AU SALON D'AUTOMNE [1]

—

Mesdames, Messieurs,

Sensible à l'honneur d'exprimer ici, — où tant d'autres eussent mieux rempli cette mission, — les réflexions que suggère à un esprit impartial la glorieuse initiative du Salon d'Automne, je remercie les membres du Comité, et en particulier son président, M. Frantz Jourdain, de l'hospitalité qu'ils m'ont cordialement offerte. Ils ont été au devant de mes désirs en me donnant l'occasion d'affirmer, avec ma sympathie pour eux, mon admiration pour la haute leçon d'indépendance et de désintéressement que profère leur œuvre.

Mon but, en prenant la parole, n'est pas d'analyser les toiles et les marbres qu'elle abrite. Ils parlent avec assez d'éloquence pour me dispenser d'en faire le commentaire. Je me bornerai uniquement à tenter de préciser, dans ce bref entretien, l'esprit, le caractère, — et j'irai jusqu'à dire : la nécessité — du Salon d'Automne.

La hardiesse de ses initiatives a suscité tant de stupeurs et d'inimitiés ! Tant de malentendus sont nés de la fausse direction imprimée à l'enseignement artistique, de la fausse éducation du public !

Il importe que des voix opposent aux ricanements de la foule les intentions, mal comprises, de ceux qui s'efforcent de la ramener au respect de la liberté. Et c'est pourquoi je veux essayer de résumer, à l'heure où prend fin sa quatrième manifestation annuelle, les tendances et le but d'une entreprise qui puise son principe vital dans la violence des attaques dirigées contre elle.

Il fallait de l'audace pour la concevoir ; et pour en poursuivre la réalisation malgré les hostilités par lesquelles on tenta de l'enrayer, une foi robuste, une énergie virile, une indomptable volonté. Car la lutte n'est pas moins vive de nos jours qu'elle le fut autrefois. Elle a la même âpreté, elle entraîne les hom-

(1) Conférence faite par M. Octave Maus à la clôture du Salon, le 15 novembre 1906.

mes aux mêmes injustices. Si les peintres qui accumulaient naguère le plus de haines et de colères sont entrés dans la gloire, si Manet, si Courbet, si Gauguin, si Carrière, si Cézanne, — pour ne citer, parmi les plus discutés, que les morts, — planent désormais trop haut pour être atteints par d'imbéciles quolibets, combien d'artistes, parmi ceux qui ouvrent à l'art des voies nouvelles, ne sont-ils pas victimes des inqualifiables traitements qui entravèrent l'essor de leurs aînés? L'histoire nous enseigne que les révolutionnaires d'aujourd'hui seront, infailliblement, les classiques de demain. Et malgré ses leçons répétées, malgré les retentissants camouflets qu'elle inflige périodiquement à ceux qui prétendent enfermer l'esthétique dans des canons étroits, toute innovation, toute manifestation imprévue de la Pensée indépendante apparaît suspecte, dangereuse, blâmable. On encourage les tentatives nouvelles dans tous les domaines : un Santos-Dumont s'élance à la conquête de l'air accompagné d'ardents espoirs; un Metchnikoff, en découvrant un sérum inédit, soulève l'enthousiasme des foules. Pourquoi l'Art, — dont le principe essentiel est la constante évolution puisqu'il reflète la sensibilité humaine en contact avec les variations perpétuelles de la civilisation, — serait-il, seul de toutes les activités sociales, condamné à l'immuabilité ?

Mesdames, et vous, Messieurs, interrogez vos souvenirs. Lorsqu'il s'agit d'un botaniste, d'un chimiste, d'un astronome, nul ne s'arroge le choix de discuter le mérite de ses découvertes. Ceux auxquels la botanique, la chimie, l'astronomie sont étrangères respectent le savant qui s'ingénie, dans l'hermétisme de son laboratoire ou de son observatoire, à pénétrer les mystères de la création. Mais l'artiste appartient à la foule. Chacun prétend le juger. L'intimité de son atelier ne le protège pas contre les plus indiscrètes curiosités. Ses recherches sont condamnées avec la plus incroyable légèreté. S'il s'écarte des conventions admises, il est traité de mystificateur ou de fou furieux. L'an dernier, ici même, à l'entrée de la salle où se trouvaient réunis les tableaux d'Henri Matisse et de ses camarades, je vis, épinglée à la tenture par quelque facétieux visiteur, cette spirituelle inscription : « *Salle des aliénés dangereux.* » Et, cette année, n'a-t-on pas baptisé la galerie voisine de celle-ci : « la Salle des fauves » ?

En peinture, en musique, en littérature, le public réprouve invariablement toute innovation. Il juge les œuvres d'après un code inflexible dont les dispositions restrictives, appliquées à la lettre par la sévérité des jurys, règlent l'éloge et le blâme de la critique.

Le Salon d'Automne s'est libéré de cette tyrannie. Impartialement, avec le respect que mérite toute expression d'une pensée indépendante, même dans ses balbutiements, il a ouvert ses portes aux novateurs, aux chercheurs, aux indisciplinés, à tous ceux qui tentent de chanter la beauté sur des rythmes neufs. Car « toute création, comme l'a dit M. Roger Marx, possède le droit à la lumière et au jugement public lorsqu'une individualité s'y exprime dans la plénitude du libre arbitre et de l'originalité foncière ».

C'est ce qui lui donne sa signification et son intérêt. Plus d'hiérarchies arbitraires. Suppression des faveurs concédées ailleurs aux « Hors concours » et aux « Exempts ». Abolition de la dégradante institution des récompenses, qui assimile les expositions artistiques aux comices agricoles. La même juridiction, la même lumière pour tous. Ces principes sont si logiques et si équitables qu'on ne s'explique pas, vraiment, les résistances que provoque leur application.

L'association des *Indépendants* les adopta dès ses origines. Mais la suppression du jury d'admission offre de sérieux inconvénients. Et les nécessités pratiques contredisent souvent les meilleures théories.

§

En concentrant des efforts naguère isolés ou dispersés dans des promiscuités qui en altéraient la portée éducatrice, le Salon d'Automne a mis fin à l'attente impatiente de toute une jeunesse inquiète. Il a, selon l'expression d'Elie Faure, « créé un jardin spirituel dont toutes les fleurs mêlées auraient l'harmonie naturelle que la lumière, l'espace et le rythme secret des choses imposent à la vue, au ciel mouvant, aux plaines monotones, à la mer, aux foules et aux solitudes ».

Car c'est l'universel équilibre de la vie qui se traduit dans son microcosme. Toutes les tendances, toutes les expressions libres de la sensation esthétique, toutes les langues par les-

quelles s'extériorise la pensée humaine y sont accueillies. A la rigueur des dogmes il a substitué un régime qui laisse à chacun son indépendance individuelle. Et de cette association de personnalités diverses naît une unité qui, pour échapper aux intelligences superficielles, n'en est pas moins sensible : étrangère aux préceptes d'une école déterminée, elle résulte de la culture, de l'esprit, de la conscience collective d'une époque.

L'artiste concrétise les énergies créatrices alimentées par la vie, et la vie se transforme sans arrêt. Tout art qui emprunte ses éléments au passé est un art d'imitation, voué, comme tel, à une disparition prochaine. Seuls survivent les artistes en qui s'éveille l'instinct des réalités contemporaines. Quels que soient leurs facultés, le degré de leur sensibilité, leur style, leurs procédés techniques, une parenté intellectuelle s'accuse entre eux. C'est cette parenté qui unit, malgré d'apparentes divergences, les exposants du Salon d'Automne. C'est elle qui précise le sens de cette haute manifestation d'art, car elle fixe l'étiage esthétique de l'heure présente.

Un lien plus solide encore rattache les uns aux autres les peintres rassemblés ici. C'est celui que tissent les influences secrètes de la race, et ce mystérieux instinct atavique qui perpétue, d'une génération à l'autre, les traditions d'un peuple.

§

Les traditions! Ce mot vous surprend peut-être. Il y a un instant je vous disais qu'un artiste, pour accomplir une œuvre durable, doit regarder autour de lui, et non s'incliner vers le passé. N'est-ce point lui conseiller d'oublier l'exemple des maîtres et de mépriser leur enseignement? Quelles traditions respecte-t-on dans un cénacle sur lequel souffle le vent de l'insurrection?

Vous m'absoudrez de l'accusation de m'être contredit en réfléchissant à la différence profonde qui sépare les recettes d'école des traditions véritables. Celles-ci naissent du contact de l'artiste avec la vie. Elles sont l'étincelle qui en jaillit, l'émoi que provoquent des spectacles identiques, l'épanouissement d'un tempérament aux rayons vivifiants projetés par les mêmes foyers. Au mépris des règles édictées par les Académies, le faisceau des traditions se brise et se reforme au gré des énergies spontanées qui les recueillent.

Les artistes arbitrairement qualifiés « révolutionnaires » ne sont autres que ceux qui se dérobent au harnais académique. Or, eux seuls respectent et perpétuent les grandes traditions de l'art, en s'efforçant d'exprimer leurs sensations avec un accent personnel, en ne tolérant pas d'intermédiaire entre la vision directe des réalités contingentes et leur extériorisation.

Les formes graphiques sont éphémères. Elles se modifient comme la langue, comme les mœurs, comme le costume, et chaque génération les renouvelle. Se cristalliser dans ce qui fut hier la vérité, c'est mentir aujourd'hui. La sincérité de l'artiste ne peut s'accommoder de théories appropriées à d'autres consciences que la sienne. Comme Siegfried, il doit forger lui-même le glaive qui le rendra invincible.

Voilà pourquoi le Salon d'Automne représente, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation, le véritable esprit classique. Il porte sans faiblesses les destinées de l'art, conscient de sa responsabilité, attentif à l'éveil des aurores, respectueux des glorieux couchants.

Aux nouveaux venus il offre l'exemple réconfortant des héros qui luttèrent pour la vérité et dont la gloire a récompensé la volonté persévérante. Il ne leur dit pas : Imitez Courbet, — ou Carrière, — ou Gauguin. La leçon est d'un ordre plus élevé. Elle se résume en trois mots :

Souffrez, comme eux !

Combattez, comme eux !

Triomphez, comme eux !

§

Quel encouragement pour la jeunesse actuelle que l'apothéose de cet évocateur enthousiaste qui, pour échapper à l'obsession des formules académiques, s'exila volontairement aux antipodes afin de retremper aux sources d'une nature vierge et d'une humanité primitive son art pathétique, à la fois grave et exalté !

Peu d'artistes furent plus cruellement châtiés de l'insolence qu'il y a d'affronter les préjugés. Il accumula assez d'invectives pour alimenter l'arsenal de la critique inintelligente durant plusieurs générations.

J'ai sous les yeux quelques articles publiés naguère sur Gauguin. Il n'est peut-être pas sans intérêt de vous en lire deux ou trois extraits :

Un critique écrivait spirituellement en 1889 :

« Sous prétexte d'études de nu, on voit exposée toute une série de femmes qui n'ont presque plus rien d'humain, sont de véritables guenons ! Ce qui est laid est habillé de couleurs fausses : des monts pourpres sont surmontés — comme d'un second étage — de ciels serin ; sur des arbres bleu indigo se détachent — autant qu'elles peuvent — des chairs vertes. Et quelles physionomies, justes dieux ! Des trognes, des mufles, des masques difformes. Et quelles jambes torses, et quelles pattes en fourchette ou en spatule ! Et de quelles guenilles sont à moitié couverts ces personnages d'une comédie funambulesque sans esprit !... »

Un autre :

« Plus ahurissant et moins excusable, car il ne sait pas dessiner, est un M. Gauguin, d'Arles, lequel évoque pour nous un site planté d'arbres dont les troncs sont bleus..., et non pas de ce bleu indécis, vague et flou, que le crépuscule répand le soir sur les objets : d'un bleu franc, dur, terrible, et tel enfin que personne, j'ose l'affirmer, n'en a jamais observé de pareil sur aucun tronc d'arbre, en aucun temps, sous aucune zône. »

Un autre encore (et cette aimable appréciation date d'il y a cinq ans à peine) :

« Gauguin, l'imagier pornographe dont la sublime ignorance n'a jamais été dépassée par les sculpteurs de la Forêt Noire... »

Celui-ci, enfin (même année, 1901) : « Gauguin, qui a inventé le Gauguinisme, affirme avec une incontestable autorité tout ce qu'on peut inventer de plus bêtement insuffisant pour épater un public assez idiot pour s'y laisser prendre. »

Mais le vent a tourné. Et je lisais avec joie, au lendemain de l'ouverture de Salon d'Automne, dans un grand journal parisien :

« Et enfin, voici Paul Gauguin, Paul Gauguin tout entier, sous tous les aspects de son mâle et savant talent, Paul Gauguin grand coloriste, grand dessinateur, grand décorateur, peintre multiforme et toujours sûr de lui, présenté au public dans une exposition qui, comme l'a dit, dans la préface fervente et harmonieuse qu'il a écrite pour le catalogue, Charles Morice, doit dissiper « l'incertitude jetée dans le public avec le nom de cet artiste ».

L'auteur n'hésite pas à égaler certains dessins du maître de Tahiti à ceux d'un Ghirlandajo, de Vinci, de Puvis de Chavannes.

Justice tardive, me disais-je, mais réparation éclatante. Les ombres se dissipent. La critique s'est ressaisie. Elle défendra désormais la liberté de l'art, elle forcera le public à se montrer libéral envers les Argonautes qui cinglent vers des îles inexplorées.

Hélas ! Quelle illusion ! Transformés en verges, les éloges décernés à Gauguin devaient servir, sur l'heure, à flageller la génération qui se lève.

« Ah ! les pauvres petits suiveurs, de qui les œuvres réjouissantes font se gondoler d'aise les cloisons de la salle voisine, les doux jeunes gens satisfaits à si bon compte, les « pochadeurs », les tendres niais qui s'imaginent que « c'est si facile » ! Quelle leçon pour eux ! Et renonceront-ils, enfin, à nous montrer leurs fonds de cartons, leurs ébauches, leurs balbutiements ? Et les bons snobs, à qui chaque année doit fournir leur petite merveille pour la rue Laffitte, les gogos béants du « toujours plus oultre », comprendront-ils, enfin ? »

Vous tirerez de ces rapprochements la moralité qu'ils recèlent, — et je n'insiste pas.

A toutes les étapes de l'histoire, le même conflit éclate. C'est Bonington écrivant que Delacroix peint avec un pinceau ivre. C'est Ruskin soutenant que Whistler, en tarifant mille guinées le « pot de couleurs qu'il lance à la face du public», dépasse l'impudence du plus insolent cockney. C'est M. Gérôme, à qui l'on reprochait, peu de temps avant sa mort, d'avoir refusé jadis Corot, et qui répondait : « Je le refuserais encore ! »

Car les peintres, eux aussi, se trompent, — et ceci excuse les erreurs de la critique. Manet ne comprit point Renoir. « Vous devriez, dit-il un jour à Claude Monet, conseiller à ce garçon-là, puisque vous êtes son ami, d'abandonner la peinture. Il n'a vraiment aucunes dispositions ! »

Il ne comprit pas davantage Cézanne, et refusa de s'associer au groupe des Impressionnistes parce que le fougueux peintre d'Aix en faisait partie. Cézanne connaissait l'opinion de Manet sur ses œuvres. Il se contentait d'en sourire, et, parfois, de tirer du fond de sa bonhomie provençale quelque trait moqueur. Un soir, — l'anecdote me fut contée la semaine

dernière par un des assistants, — Manet, très élégant, trônait au Café Guerbois parmi ses amis. Entre Cézanne, la ceinture rouge aux reins, dans l'accoutrement dépenaillé dont il était invariablement vêtu. « Ah ! monsieur Manet, s'écrie-t-il en saluant le maître d'*Olympia*, permettez-moi de ne pas vous tendre la main. Je ne me la suis pas lavée depuis huit jours ! »

La mémoire de Manet est assez vénérée ici pour que j'aie osé vous raconter cette historiette lointaine. Ce dissentiment entre deux hommes qui ont un droit égal à notre admiration ne prouve-t-il pas la fragilité des jugements individuels? Et pareilles divergences, — qu'il s'agisse de peinture ou de musique, car les musiciens, eux aussi, se divisent en camps rivaux, — ne devraient-elles pas toujours s'effacer devant l'intérêt supérieur de l'art?

C'est à quoi s'efforce le Salon d'Automne, en appelant à lui les tempéraments les plus opposés et en les conviant à de fraternelles initiatives. Son libéralisme s'étend même au delà des frontières. Dans ses jardins méthodiques, le parfum de quelques beaux parterres étrangers se mêle à celui des fleurs de la terre de France. Cette année, la Russie et la Suède ont généreusement collaboré à son œuvre. Elles ont accentué la vérité des principes qu'il proclame en nous initiant à l'effort parallèle de deux nations dont la géographie nous sépare, mais qu'un même idéal artistique rapproche de nos cœurs.

S'il m'est permis d'exprimer un vœu, je souhaite le développement de cet échange international, si favorable à l'étude, à la critique raisonnée, au progrès des idées. Qu'est-ce donc que cette muraille de Chine dans laquelle certains prétendent, sous de fallacieux et mesquins prétextes, emprisonner l'essor artistique des peuples? Il y a quelque chose qui domine les intérêts individuels : c'est la solidarité humaine.

Tendre la main aux artistes de tous les pays, les convier à faire connaître, par des manifestations d'ensemble, l'orientation de leurs activités, leur permettre de puiser largement aux sources de l'inspiration française, trop riche pour s'épuiser jamais, n'est-ce pas un beau geste, digne des traditions chevaleresques d'une nation hospitalière par excellence?

En accueillant les peintres, sculpteurs et musiciens étrangers avec un libéralisme inaccoutumé, le Salon d'Automne a rempli un devoir social qui dépasse l'intérêt d'une solennité artisti-

que. Il a prouvé que si la politique nous impose des frontières, la pensée artistique les supprime !

Les influences réciproques de l'École flamande et de l'art français sous les Valois, l'épanouissement du tempérament aristocratique de Van Dyck à la Cour d'Angleterre et la répercussion de son génie sur l'Ecole anglaise, le développement de l'Impressionnisme au lumineux rayonnement de l'art japonais dont l'introduction en France imprima à la peinture une direction imprévue, cent exemples analogues démontrent l'utilité qu'il y a pour les artistes à ne pas limiter leur champ d'études à la région où le hasard les a placés.

Soyons internationalistes. Du concours de toutes les forces éparses dans l'univers naîtront des vérités nouvelles. Et l'on sert mieux son pays en lui ouvrant les yeux sur toutes les beautés capables de stimuler ses activités intellectuelles qu'en l'aveuglant sur ses propres mérites.

§

Les grands courants internationaux ont particulièrement vivifié, à toutes les époques, la pensée musicale. Les trouvailles des polyphonistes néerlandais, l'influence des maîtres italiens des XVIIe et XVIIIe siècles, l'inspiration allemande du XIXe, la palette orchestrale des symphonistes russes n'ont-elles pas, tour à tour, modifié et embelli l'expression française, dont la puissante originalité, la logique et la clarté exercent, de même, au delà des frontières, une action bienfaisante?

Et voici que l'Extrême-Orient fait, depuis peu, mûrir au verger musical de la France des fruits d'une saveur étrange et douce. Les noms de ceux qui les cueillent sont sur vos lèvres... Encourageons ces maraudages puisqu'ils nous apportent des sensations nouvelles. L'Orient a rajeuni la peinture occidentale : il rafraîchira peut-être aussi notre vocabulaire rythmique et mélodique.

Faut-il conclure que la pimpante architecture des pagodes doit être préférée à l'imposante splendeur des cathédrales? Il serait puéril de le soutenir. Sachons admirer l'une et l'autre et nous réjouir de ce que l'art nous offre simultanément des beautés aussi dissemblables.

Le Salon d'Automne nous donne l'exemple d'un judicieux éclectisme. Le zèle clairvoyant des organisateurs de ses audi-

tions musicales, MM. Bruneau et Parent, ne s'est pas limité à l'une ou à l'autre des tendances qui partagent la musique d'aujourd'hui.

Et le talent des interprètes — parmi lesquels je suis heureux de remercier spécialement pour leur inlassable dévouement Mme Bathori, Mlles Marthe Dron et Blanche Selva, M. Engel et le Quatuor Parent — s'est généreusement employé en faveur des œuvres les plus diverses. César Franck a ouvert et fermé le cycle de nos concerts. Il était juste que le père spirituel de toute une génération musicale fût honoré au même titre que les maîtres illustres qui relient la peinture contemporaine à celle du passé.

Le même souci a, vous le voyez, Mesdames et Messieurs, guidé le Salon d'Automne dans le développement parallèle de ses deux manifestations principales, la peinture et la musique.

Aux certitudes d'hier il associe les recherches inquiètes d'aujourd'hui, qui seront les vérités de demain. Les jeunes gens qui s'inscrivent dans ses rangs pourraient prendre pour devise ces vers qui servent d'épigraphe au livre émouvant du poète Verhaeren dont vous parla hier M. Gabriel Mourey :

> Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
> Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.

C'est eux qu'il faut suivre, qu'il faut aimer, qu'il faut encourager, car c'est en eux que résident nos sûrs espoirs.

OCTAVE MAUS.

QUELQUES NOTES SUR LE SYMBOLISME

En janvier 1884, voulant échapper aux corvées mondaines qu'impose dans une petite ville la nouvelle année, la mère et le fils prenaient le train pour Paris. En arrivant à la gare du Nord, sur le quai, la première personne qu'aperçut Paul Adam fut Teodor de Wyzewa, qu'il avait connu pendant son année d'études à Douai.

Le premier étonnement heureux passé, on s'interroge, on denoue les souvenirs, on évoque les amitiés communes. On s'enquiert des travaux suscités par les conversations d'antan.

Toujours aussi négligemment, presque dédaigneusement, en phrases coupées, l'Artésien confesse à l'ami de la grande ville ses premières nouvelles. Wyzewa s'enflamme, demande un rendez-vous. On prend heure pour le lendemain, au Vachette, après le déjeuner.

Le lendemain Paul Adam, réchauffé par les souvenirs intellectuels mieux ranimés, contait ses nouvelles, parlait de *Chair molle*. Wyzewa demandait à lire, promettait sur le récit du thème un éditeur, engageait son ami à venir habiter Paris définitivement, — seul endroit où vraiment l'on pouvait travailler, — parlait des jeunes talents qu'il connaissait, des audaces littéraires auxquelles on s'adonnait et finissait par convaincre le jeune hobereau, trouvant divertissant de rompre l'ennui des monotones journées provinciales, de se libérer des hypocrisies ambiantes. Sa mère, consultée, participait, toute heureuse, au projet. Elle hâta la venue, tous intérêts réglés en province — pour l'exode définitif. C'était elle, confiante et forte, qui avait l'air de partir à la conquête de la gloire et de Paris. Il lui semblait vivre un peu le roman de son héros Balzac.

En 1884, dans la même année parut la première œuvre imprimée de Paul Adam, une nouvelle, *la Tare*, qu'inséra *la Revue Indépendante* de Fénéon. Il habitait alors rue des Eco-

les et ne voyait guère que Maurice de Faramont et Teodor de Wyzewa.

Celui-ci, slave à l'intelligence subtile, polyglotte connaissant admirablement toutes les littératures étrangères, semait au cours des conversations ardentes qu'il avait avec ses amis des idéologies innombrables qui les familiarisaient avec des pensées inconnues en France. Il avait étudié à fond tous les systèmes philosophiques — en particulier ceux des races du Nord — et merveilleux assimilateur, ayant sans lassitude par lui-même séparé l'or du sable, clairement, généreusement, sans réflexion égoïste, il exposait à ces jeunes intelligences ses contemporaines les métaphysiques d'un Spinoza, d'un Gœthe, d'un Hegel ou d'un Fichte. Il évoquait Jean Paul ou Novalis. Il célébrait les mystiques d'Allemagne ou des Flandres. Il exposait les morales rénovées et libérées de tout dogme d'un Stuart Mill ou d'un Spencer. En littérature, il initiait les nouveaux venus aux drames d'Ibsen, aux romans de Tolstoï ou de Dostoïevski. Son immense lecture, sa clarté d'esprit réparaient le désordre, bouchaient les trous laissés dans la culture artésienne de Paul Adam.

On rencontrait à table d'hôte, dans une petite pension de la rue Cujas, Francis Vielé-Griffin, Maurice Barrès, qui, en même temps que Henri de Régnier et Paul Adam, allaient se lier très intimement avec Teodor de Wyzewa et devenir les maîtres écrivains de ce temps, alors que l'initiateur resterait l'éternel « liseur », jouisseur incapable de profit glorieux. Non seulement il leur apprenait à connaître ces maîtres étrangers, mais encore, musicien de grande race, il leur révélait Wagner et les passionnait pour son œuvre.

Ce curieux, perpétuel, chercheur d'originalités, recrutait en eux des admirateurs pour Zola — tant discuté et honni à ce moment, Villiers de l'Isle-Adam, les Goncourt et Stendhal, que venait de découvrir Bourget, à l'heure même prédite par l'écrivain de *la Chartreuse de Parme.*

Entre temps, Adam avait montré à Wyzewa son roman, *Chair Molle.* Wyzewa s'était déclaré satisfait, mais l'auteur, craignant que l'amitié eût influencé le critique, se décida, sans mot dire, à envoyer son manuscrit à Paul Alexis, lui demandant son opinion et, si celle-ci était favorable, une préface. Le confrère célèbre louangea le roman, trouva un éditeur —

Brancart, de Bruxelles, — et présenta suivant sa promesse le livre au public.

En ces jours, où l'on faisait la vie dure au naturalisme, *Chair Molle*, histoire d'une pauvre pierreuse mourant à l'hôpital, contée sans fard et sans voile, ne laisse pas d'être signalée aux tribunaux comme immorale. Francisque Sarcey, au nom des mœurs outragées, requit en style de procureur dans *le XIXe Siècle*. Craignant de manquer son effet, il redoubla même son attaque dans une autre feuille quelconque. Des poursuites furent entamées, Paul Adam condamné à quinze jours de prison — avec sursis — et mille francs d'amende. Sur ces entrefaites — joli détail d'ironie — dans ce même *XIXe Siècle* qui avait suscité au jeune romancier sa condamnation, Hugues Le Roux faisait l'éloge du livre.

Parmi les lettrés, cette aventure de police et de littérature valut à Paul Adam l'estime et la sympathie. Le parrain de l'œuvre, Paul Alexis, amena chez Robert Caze, un des jeunes espoirs naturalistes, son ami.

Tous les vendredis soirs, rue Condorcet, celui-ci recevait dans son appartement, curieusement décoré de meubles du XIIIe siècle. Dans ce salon, comme il devait s'en former un quelques années plus tard, ne rappelant en rien l'apparat des salons littéraires aux âges précédents, pièce agréable uniquement choisie pour se réunir et causer des esthétiques, toute la jeune génération prit contact. Chez ce prolétarien un peu rude de manières mais d'un cœur admirable, terrible rapin à ses heures, Maurice Barrès, Régnier, Jean Rameau, Francis Vielé-Griffin, Dubois-Pillet, Moréas, Ajalbert, Fénéon se connurent familièrement et se jaugèrent. On élabora des conceptions esthétiques; on débrouilla des idées, on fonda naturellement des revues : une, au moins, nous est connue, *le Carcan*. Elle eut trois numéros et était dirigée par Paul Adam, Jean Ajalbert et F. Fénéon. Enfin, parfois, un des maîtres admirés, J.-K. Huysmans, venait passer la soirée avec ces jeunes gens. Il venait de publier alors *A Rebours*, un des livres qui eurent le plus d'influence sur leur inclination. Lorsqu'on écrira plus tard une histoire de ce mouvement littéraire de 1885, moins spéciale que ces notes, il faudra reconstituer minutieusement le développement de ce groupe.

Un des laboratoires d'idéologie et d'esthétique où fréquen-

taient aussi les jeunes littérateurs de l'époque — et naturellement Paul Adam, — où se forgea la première doctrine symboliste fut la brasserie Gambrinus, qui se trouvait rue de Médicis et qui n'a guère changé d'apparence matérielle depuis ces années. Des semblables écrevisses de même allure marchent à reculons, toujours dans le même aquarium, près des petits poissons rouges, au bord de la vitrine. La salle étroite, brunie de fumées, garde l'aspect d'autrefois. Mais ceux qui venaient ici, en compagnie de Paul Adam, disserter de métaphysique ou de prosodie ne revinrent plus que par hasard, désormais littérateurs célèbres. Toute la bande presque a fait son chemin. Le grand Charles Morice, qui ressemblait à un Don Quichotte chevauchant à l'assaut des moulins-à-vents-idés, admirable théoricien de cette « littérature de tout à l'heure », Gustave Kahn, menu, intelligence assimilatrice, fécond révolutionnaire en poésie, qui allait tenter les obscurités rares du rythme et de la phrase, le timide Mathias Morhardt qui depuis... Joseph Carraguel, qui devait revenir à des littératures plus faciles, Wyzewa, causeur prodigue et savant, Moréas, portant dignement le lourd héritage hellénique, Adam, paradoxal et passionné, quoique timide. Dans ce groupe venait assidûment un nommé Charles Schmitt, qui écrivit un livre admirable, *l'Ascension de Jésus-Christ*, puis disparut dans l'obscurité de l'aisance et du bonheur.

C'est là, dans ce concile littéraire bruyant, mêlé de vulgarités, qui tenait des séances interminables, la nuit, entre les fameuses soucoupes, — tant reprochées dédaigneusement et raillées depuis — et les pipes, que s'agitèrent toutes les idées ramassées en faisceau sous le nom de Symbolisme. Une fille magnifique, Rubens d'ébène — Clémence — servait et se montrait indulgente aux innombrables désirs qui montaient vers elle. On rencontrait parfois Verlaine, qui venait flâner à la Brasserie quelques moments. On composait des poèmes et l'on essayait les premiers vers libres. On adorait tout à la fois Zola et Villiers de l'Isle-Adam. Des cabales s'organisaient là pour aller applaudir — au risque même de recevoir des petits bancs — chez Pasdeloup, les premières œuvres wagnériennes exécutées en France.

Dans des coins plus silencieux, Paul Adam et Moréas, quelque camarade penché sur la table où ils écrivaient, fignolaient

les pages du *Thé chez Miranda* ou des *Demoiselles Goubert*, aux « intermezzo » — poèmes en proses — qui soulevèrent les clameurs de tout le journalisme littéraire.

Cette jeunesse, dans sa passion tumultueuse de tout aimer, réalisait l'union des contraires et chérissait identiquement Iseult et Nana, *l'Eve Future*, et *A Rebours*. Raillé, on raillait. Avec Oscar Méténier et quelques autres, Adam rédigeait *le Petit Bottin des Lettres et des Arts* où bien des réputations éprouvaient quelque dam. Et, les petites causes ayant parfois de notables effets, comme un brave garçon, possédant quelque argent, médiocre et cherchant une manière de s'illustrer, s'était glissé dans la bande, il fut l'ouvrier de la revue la plus curieuse peut-être, à l'origine, du Symbolisme. Ce Barboux — il s'appelait Barboux! — avait rêvé de fonder une revue de modes, de hautes élégances, qui s'intitulerait *la Vogue*. Par quelles incantations Gustave Kahn, et Laforgue le décidèrent-ils à transformer l'organe qu'il voulait fonder en une revue littéraire et qui plus est symboliste, on ne le saura jamais. Toujours est-il qu'au lieu de gagner de l'argent, en vantant telle mode ou tel grand tailleur, elle inséra les *Illuminations* de Rimbaud, des fragments de *Etre* — le nouveau roman d'Adam — et mourut d'inanition, n'ayant conservé de la fructueuse conception première que son titre, *la Vogue*. Ironie suprême!

Parfois aussi, en dehors de ce cénacle de la Brasserie Gambrinus, citadelle de l'Ecole, certains à tendances plus nettement idéalistes, mystiques, occultistes se réunissaient chez Charles Buet, très bon écrivain catholique, qui n'eut qu'un défaut : celui d'écrire des romans historiques à une époque où personne ne voulait plus en entendre parler. Ce fut là que Paul Adam connut Stanislas de Guaita, qui devait avoir une part considérable d'influence sur son développement, Laurent Tailhade, Jean Lorrain, Oscar Méténier, Victor Margueritte, « joli et blond ».

Toutes les élites qui avaient une conception nouvelle de la littérature se groupaient ainsi à ce moment dans l'admirable folie de la recherche esthétique, parmi des excentricités, des ridicules et de nobles études tendaient vers le dégagement de leur propre personnalité. Et comme les travers étaient raillés avec les qualités, ces fervents de la forme et de l'art résolurent une fois pour toutes de répondre à leurs détracteurs. Moréas et

Gustave Kahn écrivirent un manifeste. Il fut d'ailleurs revu par tous, épluché, commenté bien des jours — résumé de toutes les conservations du Gambrinus, des vendredis de Robert Caze ! — avant d'être signé par l'auteur du *Pèlerin Passionné.*

On porta le document au *Figaro*, fièrement, presque par bravade, parce que *le Figaro*, spirituel, littéraire et répandu, avait plus que tout autre journal raillé le Symbolisme. On usait ainsi du droit de réponse. Coquettement, avec une jolie ironie, le journal publiait le lendemain l'article de Moréas, qui une fois de plus soulevait les tolle. Bonhomie, désir de faire railler un peu plus ces jeunes gens, indulgence envers eux ? On ne sait... Le brave homme de secrétaire, Marcade, avait imprimé ces pages auxquelles il ne comprenait rien.

Puis ce fut le temps des essais, sans lassitude, tentés dans les revues de jeunes, proses ou vers, pour lesquelles s'enthousiasmaient les adolescences et que ne voulait pas lire le public. Il y avait un large fossé entre ceux qui cherchaient, trop loin, et ceux qui profitaient, trop près. A l'école de Verlaine, de Mallarmé, de Rimbaud, de Laforgue, naissaient de jeunes talents poétiques qui devaient se développer plus tard. Des théories et des idées se combinaient en phrases rares, en proses singulières et audacieuses.

C'était à ce moment (1886-1887) que Paul Adam publiait un des livres que, de son aveu même, il a le plus travaillé : *Soi*. Ainsi l'on avait le sentiment que des talents nouveaux allaient surgir de cette pléiade tant moquée. D'autres encore à travers les bizarreries des prosodies adoptées, des recherches de vocables, précieusement ridicules, donnaient le sentiment d'un avenir meilleur. Episode qui, dans la vie de Paul Adam, fut néanmoins de grande importance, car pour lui il conçut surtout parmi les jeunes poètes le Symbolisme, profondément, comme une doctrine non pas seulement de forme ou de pensée, mais comme une esthétique et comme une métaphysique. Si, un jour, il pourra écrire : « L'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole », son passage au Gambrinus, dans cette société de vingt ans, n'aura pas été sans le préparer à l'écrire.

Deux petits faits marquent l'épuisement de ce premier enthousiasme. Dans la tiédeur des derniers jours symbolistes,

décadence de ces décadents, parmi les railleries dont on abreuvait les membres de l'école, qui avaient fouetté d'abord leur audace et commençaient à les lasser, un coup de sifflet plus strident que les autres éclata bruyamment. Un petit livre, intitulé *les Déliquescences d'Adoré Floupette*, parut, qui raillait les manies de la Pléiade et jeta le désarroi parmi les troupes lassées de cet étendard sous lequel elles s'étaient groupées. Au moins Paul Adam fut de ceux qui, s'étant assimilé ce que pouvait contenir de substance le Symbolisme, cessèrent de se réclamer du groupe. *Le petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, où il raillait lui-même sous le nom de Jacques Plowert — un des personnages du *Thé chez Miranda*, — marque la fin de ces disciplines.

§

En Décor, qui parut à la *Revue Indépendante* de Dujardin, porte la trace de ces efforts. Il y a telle page de cette autobiographie de la vingtième année, éthique et sentimentale, que l'on pourrait citer, et qui constitue un moment curieux de cette littérature, sinon absconse, au moins inaccessible au grand public. Ecrite avec recherche aussi bien dans le style que dans les idées, elle indique à ce moment que l'influence symboliste, l'empreinte de Wyzewa et des initiateurs, donne, avant les bons résultats qu'elle sera susceptible de produire, de mauvais effets.

Etre, cependant, paru deux années avant *En décor* — œuvre intime pour ainsi dire, — pourrait être considéré comme un livre où s'indique déjà la transformation prochaine La discipline intellectuelle subie n'est pas rejetée, mais la personnalité qui sourdait se dégage des écoles et des théories. L'impétueuse imagination de Paul Adam finit par prendre le dessus. Evocation miraculeuse du Moyen-Age, sa constitution minutieuse et large tout ensemble de la vie mystique, guerrière et civique de ce XIVe siècle si troublé, elle annonce « la manière » personnelle de l'écrivain qui se façonne peu à peu, se libère et grandit jusqu'à apparaître enfin, dès ce livre, comme un des maîtres de la littérature prochaine. Toute la magie abstraite de Guaïta s'éclaire, se vivifie et se dramatise. En des scènes admirables de puissance, l'image de Mahaud de Horps se dresse, ensorceleuse par les charmes de son rite et de sa

science, par sa beauté. Cet épisode est demeuré, au cœur de l'écrivain, un des plus aimés. Il a pris place dans la série du « Temps et de la Vie », chaîne de fer et d'or — l'or philosophal qui relie Byzance théologique aux maçonneries libertaires et humaines du XIXe siècle.

Les nécessités de la vie, sans faire descendre Paul Adam de sa tour d'ivoire, allaient l'obliger à clarifier son génie. Par elles, il dut composer des œuvres, fortes de pensée et de style sans doute — il ne pouvait cesser d'être lui-même — mais rejetant désormais les subtilités de l'école. De son passage dans le symbolisme, il garda le sens très élevé des métamorphoses idéologiques. Il ne perdit pas le goût de la transmutation des pensées en images romanesques — ce qui constitue, pour les esthéticiens, la recherche de la pierre philosophale. Mais il accommoda au sens de l'élite l'apparence de son œuvre. *Les Robes Rouges* indiquent nettement qu'il s'engage sur cette nouvelle voie. Guindé d'abord, encore un peu l'adepte symboliste, fidèle aux arcanes, il va devenir lui-même tout à fait et de plus en plus aisément apparaître comme une force indépendante.

GEORGES GRAPPE.

LE NOUVEAU MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DE COLOGNE

—

L'inauguration solennelle, le 12 novembre dernier, du nouveau Musée Ethnographique de Cologne (*Rautenstrauch-Joest Museum für Völkerkunde*), marque une date importante dans l'histoire des sciences anthropologiques, et aussi de cette science nouvelle qu'on nomme *muséologie*. Je l'ai visité il y a quelques mois (alors qu'on aménageait les collections), le dernier de toute une série comprenant les musées d'ethnographie et de folk-lore de Leyde, de Brême, de Hambourg, d'Altona, de Berlin, de Leipzig, de Dresde, de Nuremberg et de Munich. De tous côtés on m'avait dit : « Allez à Cologne, admirer ce que fait Foy, naguère à Dresde. » Et l'on n'avait pas exagéré. Pour la première fois, je trouvais un bâtiment construit d'après le genre de collections qu'on y veut loger, au lieu d'une caserne quelconque où les collections doivent après coup s'entasser au petit bonheur, tels nos Louvre et même nos Grand et Petit Palais. Et, comble d'innovation, on avait d'abord tracé le plan des salles, sans le subordonner comme d'ordinaire à la façade, à l'escalier ou à quelque halle monumentale, inutilisable. La façade de Cologne est d'ailleurs bien réussie. Elle est massive sans être lourde.

A Dresde, M. Foy avait pu apprécier les grandes armoires de fer vitrées pourvues de systèmes de coulissage et de fermeture imperméables à la poussière que construisent Kühnscherf et fils. Appelé à Cologne, M. Foy résolut d'y employer des armoires de même type, avec quelques perfectionnements de détail. C'est la largeur et la longueur de ces armoires qui ont servi de base à l'établissement de la largeur et de la longueur des salles et de l'écartement des fenêtres.

Des renseignements que j'ai recueillis au cours de mon voyage, il résulte : 1° que les objets exposés doivent recevoir la lumière obliquement et presque horizontalement ; 2° que la profondeur des vitrines courantes doit être de 1 m. au maximum ; 3° que la largeur de la salle, éclairée par des fenêtres se faisant face, ne doit pas dépasser 18 mètres ; 4° que tout le musée doit pouvoir être vu par le visiteur ordinaire (adulte) en 1 h. 3/4 à 2 heures. Plusieurs de ces conditions sont remplies au musée de Cologne. M. Thilenius en tiendra aussi le plus grand compte lors de la construction du futur Musée Ethno-

graphique de Hambourg (1), et M. Weule, de celui de Leipzig (2). Les grandes armoires sont donc, à Cologne, perpendiculaires aux fenêtres. Les vitrines de milieu sont doubles. Contre les grands murs de fond sont des armoires simples ; et contre les pans de mur libres, entre les fenêtres, des pupitres en fer, à vitrines munies d'un système ingénieux de bascule et également imperméables à la poussière.

Parmi d'autres innovations, je mentionnerai les fonds de vitrines de teintes différentes. A Cologne, M. Foy s'est contenté de poser dans les armoires les bijoux, les ornements, les vêtements, etc., sur des fonds de même couleur que la peau des indigènes. L'idée est simple, d'exécution facile, et sera bientôt, je pense, appliquée partout. On comprend ainsi du premier coup d'œil la prédilection de telle ou telle population pour telle ou telle couleur dans ses ornements et son costume traditionnels, et l'on acquiert des éléments intéressants d'appréciation pour l'étude psychologique du sens de la couleur chez les demi-civilisés. A Hambourg, les essais avec fonds de couleurs sont poursuivis par M. Thilenius et M. Hagen d'une manière plus large et plus systématique. A mon sens, le système ordinaire des fonds uniformément blancs, noirs ou jaunes pour toutes les vitrines, quelles que soient les couleurs des objets exposés, doit être abandonné ; on obtient des résultats intéressants par le contraste des couleurs complémentaires, par les nuances dégradées, par des perspectives en trompe-l'œil, etc.

Par contre, M. Foy n'a pas cru devoir tenir compte de la qualité des divers publics : écoliers, instituteurs, personnes pourvues d'une culture générale, savants. Ce sont là quatre catégories de visiteurs doués de facultés de compréhension et d'attention différentes, et dont l'intérêt ne se dirige pas sur les mêmes objets.

Je crois (cette question est très discutée) que tout musée public, étant entretenu aux frais de la collectivité, doit d'abord avoir pour but l'instruction générale. D'où résulte qu'il faut un double classement : *a*) d'objets typiques, peu nombreux, pour le grand public ; *b*) d'objets en séries pour les recherches scientifiques. Ce qui entraîne, non une construction en partie double du bâtiment même, mais une double série de vitrines, la seconde accessible seulement aux savants et

(1) Je parlerai ailleurs plus en détail du plan de ce musée et des projets de la ville de Hambourg et de M. Thilenius, actuellement directeur de la section ethnographique du Musée d'Histoire naturelle.

(2) Comme à Hambourg, le musée ethnographique de Leipzig n'est qu'une section, relativement jeune, d'un musée général, appelé *Grassi-Museum*, surtout consacré à la géographie et à l'art appliqué. Il est question de donner le bâtiment entier à l'ethnographie et de transférer les autres catégories dans un bâtiment neuf. Or le musée Grassi est le type du monument soi-disant destiné à un but scientifique et pédagogique, mais où tout a été sacrifié à la façade et à l'escalier. En sorte que nul directeur n'en veut ; espérons que M. Weule obtiendra de la ville un musée neuf, construit rationnellement : Leipzig aura honte d'être en retard sur Berlin, Cologne, Nuremberg, Altona et bientôt Hambourg.

au cours de conférences aux instituteurs, aux futurs colons et fonctionnaires coloniaux, etc. Laissant de côté des musées qui n'en sont pas, comme notre Trocadéro ou le Musée ethnographique de Munich, on peut dire que la plupart des musées ethnographiques (p. ex. Leyde, Berlin, etc.) sont destinés aux seuls savants, et mortellement ennuyeux, même incompréhensibles, pour le public par suite de l'incroyable accumulation des objets exposés ; que d'autres (Brême, etc.) ont en vue surtout la distraction, parfois l'amusement (groupes d'Umlauff) des enfants et des badauds ; mais que bien rares sont les musées qui, comme celui d'Altona, servent réellement à l'instruction de tous et offrent en même temps aux savants la possibilité d'études approfondies.

En tout cas, le Musée de Cologne est pour le moment le meilleur musée ethnographique de l'Europe, Grande-Bretagne comprise (1). Quant aux musées américains, ils furent en leur temps un progrès sérieux : mais voici déjà qu'ils présentent des inconvénients qu'on n'avait guère prévus.

D'ici quelques années, l'Allemagne tiendra au point de vue musée la tête dans toutes les directions (2), par le nombre comme par l'ordonnance et l'arrangement.

Enfin le Musée de Cologne possède une autre supériorité, qu'il partage d'ailleurs avec le Musée de Brême : c'est qu'il n'occupe encore que la moitié de l'emplacement alloué et qu'il pourra s'étendre au fur et à mesure de l'enrichissement des collections ; en outre, la lumière ne lui fera jamais défaut, car derrière s'étendent les vastes préaux d'une école de la Ville. Le cas est assez rare de « musées extensibles » pour qu'il soit utile d'attirer sur ce point l'attention des architectes et des pouvoirs publics.

Un mot encore sur les donateurs et les collections. Le monument a été construit aux frais d'une famille patricienne de Cologne, la famille Rautenstrauch, sur un emplacement donné par la ville. Les collections proviennent primitivement du professeur Dr W. Joest, qui avait épousé une Rautenstrauch ; il les avait acquises au cours de nombreux voyages, surtout en Océanie. Ce noyau primitif donné par Joest à la ville comprenait 3.400 numéros et fut d'abord entassé dans une vieille tour. La famille Rautenstrauch, continuant l'œuvre

(1) On me raconte que les merveilleuses collections données par Pitt-Rivers à son village sont à peu près invisibles ; c'est le maire, un bon paysan, qui en a la clef, et quand il est aux champs...

(2) On m'a montré à Munich quelques-uns des projets pour le futur « Musée allemand » (*Deutsches Museum*), dans la Kohleninsel, destiné à l'histoire des arts industriels, et dont la première pierre a été posée solennellement par l'Empereur et le Prince-Régent le 13 novembre dernier. L'emplacement est immense. Pendant qu'on y est, on ferait bien de s'occuper un peu du lamentable Musée ethnographique, logé dans de vieux bâtiments vermoulus et dont les collections méritent vraiment un local convenable. (Collection Siebold, etc.)

de Joest, décida la construction d'un Musée et choisit comme directeur le Dr W. Foy; une Société d'Encouragement fut fondée, la ville y mit du sien, et en cinq ans les collections ont atteint le chiffre de 18.600 objets.

Ils sont déjà tous catalogués et mis en place, et décrits sommairement dans un *Guide* illustré, précédé d'une excellente Introduction due à M. Foy (1) : chaque catégorie est précédée à son tour d'une description rapide de la vie sociale des peuples représentés. Ce *Guide* est donc un véritable petit manuel d'ethnographie.

Le musée a la forme d'un T. Le visiteur trouve au rez-de-chaussée l'Extrême-Orient ; au premier, l'Australie et la Nouvelle-Guinée; au second, le reste de l'Océanie et l'Amérique; au troisième, l'Afrique, l'Asie antérieure, l'Inde et l'Indonésie. Les objets sont, comme on voit, classés d'après l'ordre *géographique*. Ce n'est pas que ce classement soit tout-à fait satisfaisant, car il expose à introduire des divisions arbitraires, à séparer des populations dont la civilisation est de même niveau. Cet inconvénient est corrigé en partie par l'apposition, sur chaque vitrine, de cartes teintées qui permettent au visiteur de localiser le type de civilisation observé dans l'ensemble culturel auquel il appartient. Je rappelle par exemple que les civilisations de l'Afrique occidentale (Soudan, Sénégal, Guinée, etc.) ont avec les civilisations océaniennes de telles ressemblances générales et de détail qu'on a cru possible de définir un cycle culturel *malayo-nigritien*.

Le classement géographique est encore insuffisant à un autre point de vue, celui de l'évolution des types culturels. Tel est aussi, d'ailleurs, l'avis de M. Foy, qui compte établir plus tard, parallèlement au classement géographique, un classement *génétique* qui permettra de suivre les transformations d'un objet ou d'une institution depuis leurs formes de début jusqu'aux plus modernes. Comme application de ce principe, je citerai la belle collection de monnaies demi-civilisées (coquillages, perles, plumes, objets manufacturés de toutes sortes, comme étoffes, hameçons, fers de lance, etc.) réunie à Brême par H. Schurtz (2). Chaque musée devrait posséder ainsi, à côté des collections générales, des séries spéciales d'objets intéressants : masques, colliers, botoques, arcs, boucliers, etc.

Ainsi Cologne donne un exemple qui vaut d'être étudié, et si possible suivi. Nombre de villes allemandes s'enorgueillissent d'ailleurs de musées excellents : récemment, Nuremberg s'est enrichi d'un musée général de folk-lore allemand, qui complète son *Germanisches Museum*. Berlin aura d'ici peu un second Musée Royal Ethnographique

(1) 1 vol. in-16 de 220 p. L'Introduction (pp. 15-39) comprend quatre chapitres : I. But et histoire de l'ethnographie ; II. L'évolution de la civilisation humaine; III. Peuples demi-civilisés et peuples civilisés ; IV. Races et peuples.

(2) Et qui lui a grandement servi pour son *Grundriss einer Entstehungsgeschichte des Geldes* (Essai sur les débuts de la monnaie).

et vient d'inaugurer le grand musée local de la Société *Brandenburgia*, où vient s'abriter enfin le *Museum für Volkskunde* de la Klosterstrasse; Altona possède un musée d'histoire naturelle et de folklore local dont M. Lehmann a su faire un modèle; Strasbourg vient d'organiser un merveilleux Musée Alsacien (1). Et il en est ainsi d'un bout à l'autre de l'Allemagne. La liste des musées locaux est très longue (2) : mais l'important, c'est que leurs conservateurs sont en même temps des savants, que les objets sont tous classés et catalogués, et que de plus en plus le musée devient ainsi en Allemagne un admirable moyen d'enseignement pratique. Et le public le sait : le musée d'Altona a eu en 1905 plus de *quatre cent mille visiteurs*.

Il serait temps qu'en France aussi l'ethnographie et le folk-lore reçoivent des particuliers et de l'Etat des marques plus effectives d'intérêt. On pourrait, par exemple, s'occuper un peu de notre lamentable Trocadéro.

ARNOLD VAN GENNEP.

(1) Voir l'article de M. Marguillier dans le « Mercure » du 1er mai 1906.
(2) Liste publiée par M. K. Brunner dans les *Mitteilungen* de la Société d'encouragement du Musée de folk-lore de Berlin (t. II. 1905), soit 113 pour les provinces prussiennes, 81 pour l'Allemagne du Sud, 58 pour le reste de l'Allemagne, puis 33 en Autriche. Un tiers environ de ces musées publient des communications plus ou moins régulièrement périodiques.

UN CŒUR VIRGINAL

(*Suite* 1)

VI

Les allées se dessinaient. L'une, d'un bel ovale, entourait, devant la maison, une pelouse qui, pour le moment, ressemblait à un coin de mauvais herbage, avec toutes sortes de fleurs dans l'herbe inégale, des renoncules, des pâquerettes, des gentianes roses, des centaurées; il y avait aussi du jonc, des orties, de la ciguë et des angéliques, qui ressemblaient à de grandes filles maigres coiffées d'un chapeau blanc.

Maître Encoignard, le jardinier de Valognes, considérait cette sauvagerie d'un œil triste :

— Il faudra la charrue, monsieur des Boys, tout au moins la houe. Puis nous tamiserons la terre remuée, nous égaliserons en bombant légèrement, et nous sèmerons du ray-grass. En deux ans vous aurez là un tapis de velours vert.

Lorgnant le paysage, il continuait :

— Des tilleuls! Il vous faudra ici un segoya et, là, un araucaria. Que vois-je? Un pommier. Cela n'est pas convenable. Nous ôterons cela, pour y mettre un magnolia grandiflora. Un jardin anglais, vous voulez un jardin anglais, n'est-ce pas? ne doit contenir que des plantes exotiques. Des lilas, des rosiers? Pourquoi pas des boules de neige? Ah! voici un houx panaché. Nous pouvons l'utiliser, peut-être.

— Je ne veux pas, dit Rose, qui s'était approchée, que l'on touche à mes arbres.

— Elle a raison, dit M. des Boys.

— Arracher des lilas, reprit Rose, arracher des rosiers!...

— Mais, Mademoiselle, je vous mettrai à la place des fleurs plus belles.

— Les plus belles fleurs sont celles que j'aime le plus.

Elle cueillit une rose rouge et la porta à ses lèvres, la baisant comme une chose sacrée et adorée.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 228.

M. des Boys regardait sa fille avec étonnement.

— Eh bien, monsieur Encoignard, il faudra faire ce qu'elle veut. Hervart, qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'il faut peigner la nature le moins possible. Je pense aussi qu'il faut aimer les plantes du pays où l'on vit. Elles seules s'harmonisent avec le ciel, avec les cultures, avec la couleur des rivières, des chemins et des toits.

— C'est juste, dit M. des Boys.

— Xavier, je vous aime, murmura Rose, en prenant le bras de M. Hervart.

On continua l'inspection du jardin et il fut décidé que la collaboration de maître Encoignard serait réduite aux soins ordinaires d'un jardinier sage et docile. On admit quelques plantes nouvelles, à condition que les anciennes seraient respectées.

M. Hervart, qui s'était levé de bonne heure, se promenait depuis longtemps déjà. Il avait passé une partie de la nuit à réfléchir. Les femmes qu'il avait aimées, ou connues, s'étaient présentées à lui dans leurs attitudes préférées et leurs gestes habituels. Celle-ci, un corps charmant, se dévêtait sitôt entrée, comme une folle, en excitant son amant à une pareille et prompte nudité. Une autre semblait au contraire n'être venue que pour une visite amicale, et il fallait de réelles diplomaties pour obtenir d'elle ce qu'elle désirait très fort pourtant, au fond de son cœur. Entre ces deux-là, beaucoup de nuances se disposaient. La plupart aimaient à se livrer peu à peu, à jouer longuement avec leur pudeur et avec leur désir, à contempler la lutte des deux bêtes divines. M. Hervart croyait connaître assez bien les femmes; il savait que celle qui se laisse toucher se laissera prendre toute.

« Une femme, songeait-il, qui aurait été aussi familière que Rose, et même beaucoup moins, serait femme donnée. Peut-être me ferait-elle attendre encore quelques jours, en maîtrisant son feu, jusqu'à l'heure propice des abandons complets, mais elle m'appartiendrait, laisserait ses yeux l'avouer, ses lèvres le dire. Il me semble même qu'une telle femme serait disposée à provoquer la venue de l'heure agréable, si je n'avais pas l'adresse de la préparer moi-même. Rose, étant une jeune fille et n'ayant que des pressentiments confus, ne sait comment hâter notre bonheur, sans quoi elle le hâterait, c'est évident. Elle est donc à moi. Je suis le maître de son heure et de la mienne.

La question que j'ai à résoudre est donc celle-ci : vais-je continuer de respirer la fleur sur le rosier, ou vais-je la cueillir? »

Cette métaphore lui parut d'une poésie un peu molle.

Alors il employa en lui-même, sans toutefois les formuler, même à mi-voix, des termes plus nets.

« Eh bien, si je la prends, je la garderai. Je n'avais jamais songé à me marier, mais il ne faut pas résister à sa vie. C'est peut-être le bonheur. Voudrais-je mettre dans ma vieillesse ce regret : le bonheur a passé à côté de moi en souriant à mon désir, et mes yeux sont restés mornes et ma bouche est restée muette ? Le bonheur, le bonheur ? Est-ce bien certain ? Le bonheur est toujours incertain. Le malheur aussi, d'ailleurs. Et il se forme, par l'amalgame de ces deux éléments, un mélange fade. »

Cette idée banale l'occupa un instant. Toutes les joies sont passagères et ensuite on se retrouve dans l'état neutre.

« Neutre, ou au-dessous du neutre. Une femme de ce tempérament? Eh ! je puis encore la dompter! Soit, mais dans dix ans, quand elle en aura trente? Ah! d'ici là! »

M. des Boys emmena Encoignard dans son bureau. Restés seuls, Rose et M. Hervart eurent bientôt disparu derrière les massifs, bientôt franchi le ruisseau. Ils couraient presque.

— Nous voilà chez nous, dit Rose, et, de l'air le plus calme, elle offrit ses lèvres à M. Hervart.

« Elle est déjà conjugale, » se disait-il.

Cependant, ce baiser le troubla, d'autant plus que Rose, pour remercier sans doute M. Hervart d'avoir défendu son vieux jardin, laissa longtemps sa bouche unie à celle de son ami. Comme elle perdait haleine, ses seins remuèrent sous le léger corsage blanc. Il était bien tentant d'y porter la main. M. Hervart osa, et son geste fut accueilli sans indignation. Ils se regardèrent, désirant parler, mais ne trouvèrent pas de paroles. Alors leurs bouches se joignirent encore. M. Hervart pressait doucement le sein de Rose et une petite main serrait son autre main. Le moment était périlleux. M. Hervart le sentit et voulut mettre fin à ce contact. Mais la petite main serra plus étroitement sa main, cependant qu'un genou, s'ouvrant d'un mouvement légèrement convulsif, venait battre sa jambe. L'arc, à ce contact, se détendit. Les mains retom-

bèrent, les lèvres se déjoignirent et, pour la première fois après un baiser, Rose ferma les yeux.

M. Hervart sentit une douleur à la nuque.

Il se souvint alors d'une saison d'amour platonique qu'il avait passée à Versailles avec une femme vertueuse, et il eut peur, car cette passion à baisers légers et à serrements de mains l'avait plus ravagé que les plus violents excès.

« Que vais-je devenir? Car maintenant, c'est du platonisme aigu, avec ses manifestations les plus décisives. Tout ou rien! Autrement, je suis perdu. »

Il regarda Rose, en croyant prendre un air glacé, mais les yeux complices le regardaient si doucement!

Ses pensées se firent confuses. Il avait envie de se coucher dans l'herbe et de dormir. Il le dit.

— Eh bien, couchez-vous et dormez. Je veillerai votre sommeil. J'écarterai les mouches de vos yeux et de vos lèvres. Je vous éventerai avec cette fougère et j'essuierai de mon mouchoir la sueur de votre front.

Elle parlait d'un ton de câlinerie passionnée. C'était une musique. M. Hervart se réveilla et dit des paroles d'amour.

« Je vous aime, Rose. Le contact de vos lèvres a rafraîchi mon sang et réjoui mon cœur. Quand j'ai posé ma main sur votre poitrine, il m'a semblé que j'étreignais un trésor. J'étais riche. Mais, dis, mon enfant aimée, ce trésor, tu me l'as donné et tu ne me le reprendras pas?... »

M. Hervart haletait. Rose, en remuant la tête, disait : « Non, je ne le reprendrai pas », et même, pour prouver sa véracité, elle tendit sa gorge vers M. Hervart, qui effleura d'un baiser léger l'étoffe tendue.

Voyant le peu d'empressement de son amant, Rose, sans en soupçonner le mystère, devina un mystère.

« L'amour, sans doute, veut des repos. Nous allons nous promener et je lui parlerai des fleurs et des insectes. Nous ferons peut-être bien aussi de retourner au jardin, car si on avait l'idée de venir nous chercher, ce serait bien ennuyeux. »

Ils se levèrent et firent le tour du bois, pour regagner ensuite la maison.

M. Hervart était distrait.

Il tenait dans sa main la main de son amie, mais il oubliait de la serrer. Pourtant ses pensées étaient des pensées d'amour.

Il regardait autour de lui, semblait chercher quelque chose.

— « Que cherchez-vous? Dites-le-moi, je chercherai aussi. »

M. Hervart cherchait un lit. Il inspectait les mousses et les feuilles sèches, examinait les berceaux, les abris, les retraites.

Il avait honte de sa quête.

« Mais, songeait-il, il le faut. Je l'aime, et ces jeux innocents sont trop pernicieux. M'en aller? C'est me condamner à une solitude désolée ou à des consolations amères. L'épouser? Soit, mais ce n'est pas demain, et nous sommes trop frémissants pour être patients. Et puis, retrouverions-nous les moments qu'un désir secret nous ménage? Et si, fiancés, le sentimentalisme traditionnel allait nous soumettre à son protocole? Non, enfants de cette terre qui nous prépare son sein, soyons des paysans. Comme eux, aimons d'abord, au hasard des sentiers et, sûrs du consentement de notre chair, nous prendrons à témoin les hommes. »

Il cherchait toujours, et il trouvait, mais quand il avait trouvé, il cherchait encore, car il avait honte de sa lâcheté.

« Et, se répondait-il, s'il faut être lâche pour être heureux? Quoi, je me soumettrais aux préjugés, au moment que la vie envoie sous mes lèvres une vierge qui les ignore? J'aurai le courage de ma lâcheté. »

Peu à peu, il regarda d'un œil plus distrait les tapis de feuilles. Son imagination revenait avec complaisance aux délices de la minute précédente, et il souhaita appuyer encore une fois sa main tremblante sur le sein gonflé de Rose, cependant qu'il boirait son haleine et sa salive.

« Car tel est l'amour que de nos muqueuses il coule une manne plus douce et plus nourrissante que le lait des mamelles maternelles ! »

M. Hervart retrouvait tout son aplomb. Il conclut :

« Bien curieuse aventure et qui augmente le trésor de ma science et celui de mes plaisirs. »

Rose, sentant la pression de ses doigts, osa enfin le regarder. Il souriait. Elle fut contente.

— Vous ne me quitterez pas ? dit-elle. Promettez-le-moi. Quand nous serons mariés, nous demeurerons où vous voudrez, mais, d'ici là, je vous veux près de moi, dans ma maison, dans mon jardin, dans mes bois, dans mes champs, sur nos routes. Comprenez-vous ?

— Enfant, je vous aime et je comprends que vous m'aimez aussi...

— Pourquoi aussi ? C'est moi qui ai aimé la première ; je n'aime pas ce mot ; il exprime une sorte d'imitation.

— C'est vrai, dit M. Hervart, notre tendresse réciproque est simultanée. Mais il est toujours convenu que c'est l'homme qui aime le premier et que la femme ne fait que consentir à ses désirs.

— Que pouvez-vous désirer que je ne désire moi-même ?

« Son innocence est délicieuse », pensa M. Hervart.

Il reprit :

— Mais je désire peut-être plus d'intimité encore, un abandon entier, Rose...

— Eh bien, ne suis-je pas tout entière à vous ? Mais je vous veux en échange, Xavier, je vous veux aussi tout entier.

M. Hervart ne sut que dire. Il devenait timide. Une si charmante naïveté le troublait plus que les images mêmes de la volupté.

« Elle ne savait pas, pensait-il. Elle n'a même pas rêvé. Quelle chasteté ! Quelle grâce ! »

Il répondit :

— Je vous appartiens, Rose, de tout mon cœur...

— Vous étiez distrait, il y a un instant ?

— Les premiers mouvements de mon bonheur...

— Oh ! Vous avez eu bien des bonheurs, depuis que vous existez, Xavier, vous en avez donné, vous en avez reçu...

— J'ai vécu, dit M. Hervart.

— Oui, et moi je suis une jeune fille de vingt ans.

— Avoir vingt ans !

— Si vous aviez vingt ans, je ne vous aimerais pas.

M. Hervart ne répondit que par un sourire qu'il fit le plus jeune possible, le plus délicat. Il savait bien ce qu'il aurait voulu dire, mais il sentait qu'il ne le dirait pas. D'ailleurs, il se demandait si Rose et lui-même parlaient la même langue.

« Cette conversation doit être absurde. Je lui dis que je désire qu'elle m'abandonne son corps, et elle me répond sans doute qu'elle m'a donné son cœur. Evidemment, elle n'a aucune idée de ce qui pourrait se passer entre nous... Ces menues privautés, qu'est-ce que cela pour elle ? Des marques d'affection. ... Pourtant, n'y avait-il pas de la volupté dans ses gestes,

dans ses baisers, dans ses yeux? Son corps n'a-t-il pas tremblé sous mes lèvres impérieuses? Oui, elle connaît l'amour! Quel enfantillage! Pourtant, avec beaucoup d'adresse... »

— Ne croyez pas, Rose, que j'aie encore jamais eu l'occasion de donner mon cœur. Cela n'arrive pas toujours, au cours d'une vie, cela; et quand cela arrive, cela n'arrive qu'une fois. ... Un homme a bien des aventures qui n'engagent pas sa volonté... L'homme est un animal, en même temps qu'il est un homme...

— Et la femme?

— Il est convenu, dit M. Hervart, que la femme est un ange.

Rose, à ce propos, se mit à rire, avec beaucoup d'innocence, semblait-il, puis elle dit :

— Je n'ai pas la prétention d'être un ange. Cela ne m'amuserait pas, d'ailleurs. Les anges, mon père les met dans ses tableaux. Moi j'aime mieux être une femme. Est-ce que vous aimeriez un ange?

M. Hervart riait aussi. Il expliqua cependant que les jeunes filles avaient droit à ce titre délicieux d'anges, à cause de leur innocence...

— Quand on aime est-on encore innocent?

— On ne l'est pas longtemps, si on l'est encore.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire davantage. Ils étaient revenus près du ruisseau, et ils apercevaient M. des Boys qui montrait son domaine à deux messieurs inconnus, dont l'un semblait de son âge, dont l'autre était un homme d'une trentaine d'années.

VII

M. Hervart reconnut bientôt dans l'un des visiteurs son ami d'autrefois, l'architecte Lanfranc. Il apprit ensuite que le jeune homme était le neveu, l'élève et le successeur probable de Lanfranc. Enfin, il fut informé que les deux architectes étaient installés au vieux château de Barnavast, dont ils avaient entrepris la restauration pour le compte de Mme Suif, veuve du célèbre Suif, l'homme qui avait donné un si bel essor à la statuaire sulpicienne. Lanfranc, qui avait rejointoyé et enluminé toutes les églises de la basse Normandie, se fournissait depuis vingt ans chez Suif, et sa veuve l'avait toujours apprécié. De là cette entreprise de Barnavast, qui allait achever sa

fortune et lui permettre de regagner Paris et d'arriver à l'Institut.

Dès qu'on se fut assis à l'ombre des marronniers sur le banc et les chaises rustiques, Lanfranc commença l'histoire de Mme Suif, que tout le monde connaissait. Rose y fut attentive. Dès que Lanfranc pouvait réunir un auditoire bienveillant, il racontait l'histoire de Mme Suif, qui était un peu la sienne. Mme Suif avait été sa maîtresse, puis il s'était marié, puis il avait renoué avec elle, enfin, la tiédeur venue, était resté son ami.

— Ah! si je n'avais pas eu l'enfantillage de faire un mariage d'amour, j'épouserais aujourd'hui les millions de Mme Suif, car Mme Suif serait reconnaissante au monsieur qui la débarrasserait de son nom. Comment voulez-vous que je divorce, moi, architecte des églises et des châteaux? Enfin, elle consentira peut-être à s'appeler Mme Léonor Varin. Elle ne regarde pas mon neveu sans complaisance.

— Moi, je n'en veux pas! dit Léonor, en rougissant.

Rose l'avait regardé, et il s'était soudain senti tout honteux de sa cupidité.

Léonor, qui avait près de trente ans, paraissait de loin plus âgé et de près plus jeune. C'est qu'il était grand et un peu massif, lent en ses mouvements. De près, on était surpris de la douceur sentimentale de ses yeux, de la grâce juvénile d'une barbe qui semblait encore naissante, de la gaucherie de ses gestes, et, s'il parlait, de la timidité brusque de son langage, car il ne pouvait ouvrir la bouche sans rougir. Il est vrai que, l'instant d'après, il fronçait les sourcils et prenait, par tout son visage contracté, un air dur. Là dedans, les yeux restaient toujours bleus et doux. Léonor était énigmatique pour tout le monde et aussi pour lui-même. Il aimait à réfléchir et quand il songeait à l'amour, c'était pour constater que son idéal flottait entre le rêve et la débauche, entre le bonheur de baiser à genoux une main gantée et le plaisir de s'alanguir entre les chairs complaisantes de plusieurs odalisques. Il ne se doutait pas un instant qu'il était pareil à presque tous les hommes. Il avait peur de lui-même, et c'était du mépris, quand il se surprenait à songer aux millions de Mme Suif, à ces millions qui pourraient satisfaire immédiatement ses vices, et, plus tard, ses aspirations sentimentales.

A son tour il regarda Rose, mais Rose ne baissa pas les yeux.

Pendant cela, M. Hervart s'ennuyait

— Mme Suif, dit Lanfranc, est encore très bien. Ainsi, tenez...

— Rose, mon enfant, interrompit M. des Boys, ta mère a peut-être besoin de toi.

— Oh ! je suis bien certaine que non. Ma mère trouverait que je la dérange.

— Votre père a raison, Rose, dit M. Hervart, heureux d'essayer de son autorité.

La jeune fille n'osa pas résister au désir de son ami, mais en se levant elle était de mauvaise humeur :

« Déjà mon maître! Déjà ! Moi, cela m'amusait d'écouter ce M. Lanfranc... »

Elle n'osait ajouter: « ... et de regarder ce M. Léonor, et d'être regardée par lui, et encore plus, peut-être, d'entendre parler de Mme Suif. »

« Qu'allait-il dire? Oh! je veux savoir ! »

Elle entra dans la maison, ressortit par une autre porte et revint se cacher dans un massif, d'où les voix lui parvenaient assez bien.

— Ce ne sont pas seulement ses épaules, continuait M. Lanfranc, qui sont encore très tentantes. Sa poitrine, à quarante-cinq ans, est encore ferme et d'une bonne ligne, ses hanches ne sont pas excessives... L'ensemble a un peu d'ampleur, mais, à l'École, on en ferait encore une Junon fort honorable. J'en ai vu de pires sur la table à modèles...

— Souvent, dit M. Hervart, le temps a une clémence évangélique. Il pardonne aux femmes qui ont beaucoup aimé...

— Et qui aiment encore, dit Lanfranc.

— Quel meilleur exercice que l'amour? dit Léonor. Quel sport plus apte à conserver aux membres leur souplesse?

M. Hervart considéra surpris ce jeune homme terne qui venait de montrer de l'esprit. Jaloux de briller aussi, il répliqua :

— Ils n'ont pas osé mettre cela dans leurs manuels d'hygiène. Pourtant, quel joli chapitre à rédiger, dans le goût du premier empire : « L'Amour conservateur de la beauté. »

— Un joli sujet aussi pour les prix de Rome, dit Lanfranc.

— Sérieusement, intervint M. des Boys, je crois que c'est la chasteté qui racornit si promptement les femmes honnêtes...

— Oh! celles-là, dit Lanfranc, ce sont des reproductrices. Quand elles ont fait leurs enfants,et il faut que cela soit de vingt à trente, leur rôle est fini.

— Il leur reste, dit M. des Boys, à façonner les philtres qui entretiennent notre jeunesse.

On lui jeta des regards interrogatifs, cependant qu'il riait d'un rire luxurieux.

— Vous verrez, ou plutôt vous goûterez, et vous comprendrez. Je vous souhaite à tous une magicienne comme Mme des Boys.

— C'est vrai, dit M. Hervart, qui comprit enfin, elle a le génie de la cuisine. Les dîners qu'elle a surveillés sont des magistères.

— Tu t'en apercevras, quand tu seras de retour à Paris.

— Oui, car ici je prends mes vacances, dit M. Hervart, heureux de cette marque de confiance.

Il ajouta même, pour prévenir mieux encore les soupçons possibles :

— Les vacances de l'amour ne vont pas sans quelque mélancolie.

Rose s'était amusée beaucoup, mais depuis que son père avait pris la parole, elle n'écoutait plus. Léonor, satisfait d'avoir eu de l'esprit, et craignant de n'en plus retrouver, s'était levé et se promenait dans le jardin. Rose le regardait. La vue de ce jeune animal l'intéressait. Il était sorti de cette tête de si curieuses paroles sur l'amour! Ainsi l'amour était un exercice comme le tennis, la bicyclette ou l'équitation! L'amour était un sport! Quelle révélation! Et les images les plus singulières se formaient dans son esprit, cependant qu'elle suivait des yeux la silhouette maintenant lointaine du jeune homme ingénieux et décisif.

« Comment joue-t-on à l'amour, au vrai amour? Xavier ne m'apprend rien. Il sait tout pourtant,il en sait sans doute bien plus encore que ce Léonor, mais il se garde bien de m'instruire. Il me traite comme une petite fille, tout en se moquant de mon innocence. Oh! sa moquerie est bien douce, car il m'aime beaucoup, mais il abuse tout de même un peu de sa supériorité. Un sport, un sport... »

Elle sortit du massif d'arbres verts et alla s'asseoir sur un vieux banc de pierre, dans un coin à l'écart, mais d'où elle

pouvait surveiller, par des coulées entre les arbres, tout ce qui se passait aux alentours. Elle aimait ce coin où elle avait rêvé d'entières matinées, avant l'arrivée de M. Hervart. Elle riait maintenant de la puérilité de ces rêves.

« Il me semblait, songeait-elle, que les branches allaient s'écarter, laissant paraître un jeune cavalier beau comme le jour... Sans rien dire il poussait son cheval jusque près de moi, se penchait, m'enlevait, me couchait sur sa selle, et nous partions. C'était un galop fou, interminable, où je finissais par m'endormir, et, en effet, je me réveillais comme d'un sommeil, et pourtant je n'avais pas dormi. Il ne se passait rien qu'une chevauchée muette dans l'air bleu, et pourtant, en revenant à moi, j'étais lasse... Que de fois j'ai fait ce rêve, que de fois j'ai vu les touffes des lilas se tasser pour faire place à mon beau cavalier et à son cheval noir... Le cheval était toujours noir. Je me souviens peu de la figure du Persée qui me délivrait, pour quelques heures, de l'esclavage de mon ennui... Un sport ? Mais c'était un sport, cela ! Que faisait-il de son Andromède, mon Persée? Je n'ai jamais pu le savoir. Que font les Persées de leurs Andromèdes ? »

A cette question, l'infatigable imagination de Rose faisait, pour la centième fois, des réponses nouvelles. Tout le possible se déroulait devant ses yeux ou s'enroulait autour de son corps. Non seulement elle se donnait toute comme la pâte se donne aux mains agiles et violentes du pétrisseur, mais elle devenait aussi la boulangère affolée du pain mâle. L'imagination d'une jeune fille qui sait et ne sait pas ce qu'elle désire est d'une fatalité arétine. Aucun mouvement ne lui semble extraordinaire, ni aucune attitude ne lui semble impudique, ni aucun geste ne lui semble discourtois. Elle est prête à tout et tout lui semblera normal. Son appel au mâle est un appel à la science. Elle veut savoir. Si elle savait, elle n'imaginerait plus. Les femmes ne rêvent qu'à l'acte qui les a satisfaites. Les jeunes filles rêvent à tous les actes possibles et tous la satisferaient également. La perversion d'une jeune fille est la preuve même de son innocence ; mais celles qui accepteraient tous les gestes savent pourtant, d'instinct, se révolter contre celui qui féconde : les plus folles sont les plus sages.

En tout ce que Rose s'imaginait depuis quelque temps, elle mettait la complicité de M. Hervart. Et même au moment où

elle guettait le retour de Léonor, c'était à M. Hervart qu'elle pensait vraiment. Léonor n'allait sans doute être qu'un excitant pour son cœur et pour ses nerfs, une musique, un accompagnement. Le surcroît de désirs que la venue du jeune homme avait éveillé en elle, M. Hervart en profitait. Elle murmura plusieurs fois :

« Xavier, Xavier... »

Xavier, cependant, se félicitait de l'intervention paternelle qui avait épargné à Rose les propos hardis de M. Lanfranc. L'architecte sans doute eût adouci son langage, mais est-il bien utile qu'une jeune fille apprenne l'usage que les femmes font du mariage? Il se sentait devenir de l'école d'Arnolphe. Il dit :

— Mon cher Lanfranc, surveillez un peu votre langage, à table. Nous avons ici une jeune fille, ne l'oubliez pas.

— Oui, ajouta M. des Boys, je l'ai renvoyée d'ici, mais cela serait difficile pendant le déjeuner.

— Les jeunes filles, dit Lanfranc, cela ne comprend rien.

— Cela devine, dit M. Hervart.

M. des Boys, sans opinion sur la perspicacité virginale, désirait se conformer à l'usage et ne faire entendre à sa fille que des propos choisis.

— Alors, profitons, pendant que nous sommes seuls, reprit Lanfranc, dont les yeux d'un bleu vif égayaient la face tannée. Les jeunes filles comprennent peu et les femmes, guère davantage. Avez-vous rencontré dans votre vie beaucoup de femmes vraiment curieuses des choses de la chair, vous, Hervart? Dites? N'ont-elles pas toujours l'air de remplir une tâche? Maîtresses, elles travaillent à l'heure. Epouses, ce sont des fonctionnaires...

M. des Boys s'égaya. La femme était bien un fonctionnaire et même à la retraite, et sa maîtresse, qui d'ailleurs l'excitait peu, répondait assez à la définition de Lanfranc. Il allait la voir dix au douze fois par an, avec l'astuce d'avoir toujours l'air de se laisser emmener à Cherbourg par complaisance.

Quelques jours plus tôt, M. Hervart eût protesté. Oui, il avait connu plus d'une femme voluptueuse. Celles que l'on connaît sont même généralement des voluptueuses, sans quoi elles seraient restées dans le cercle de la famille ; mais encore faut-il savoir faire chanter ces violons de bonne volonté.

« Moi, eût-il répondu, je suis un archet magique. Je n'ai jamais rencontré ni un violon tout à fait insonore ni une femme absolument froide. J'en ai toujours tiré un air, des plaintes, une chanson, et toutes m'ont donné le baiser de paix, le baiser de joie. Une ou deux fois, je crus être amoureux. Cela me rendit timide et mon archet fit quelques fausses notes. Une autre fois, ce fut un amour réciproque, et l'archet et le violon étaient si bien d'accord que l'harmonie jaillissait au seul toucher des cordes. Les phrases voluptueuses n'avaient presque ni commencement ni fin. C'était un jeu continu avec des douceurs et des forces. J'avais autant de bonheur à regarder son épaule nue qu'à m'exalter dans ses bras et souvent la vue de son chapeau, de sa robe et de ses plumes, au tournant de la rue, m'éleva au rang d'un dieu. Un hommage adorable montait de cette créature vers mon cœur. L'amour, c'est une religion mutuelle... »

Il dit tout haut, rentrant dans la conversation qui avait dévié encore une fois vers les mérites administratifs de Mme des Boys :

— On rencontre des femmes diverses. La meilleure ne vaut pas le rêve que l'on s'en faisait.

« Jolie banalité. Que va-t-il répondre à cela ? »

— Je ne rêve pas, moi, dit Lanfranc, je cherche. Mais je ne trouve guère. Les aventures m'ont toujours déçu. Aussi, je ne veux plus aimer qu'à Paris. Là, on trouve d'agréables romans qui n'ont qu'un seul chapitre, le dernier.

— Votre opinion sur les femmes ne m'étonne plus.

— Mais, dit M. des Boys, son opinion est assez raisonnable. Vous parlez comme si vous aviez toujours vingt-cinq ans, Hervart.

Il rougit un peu :

— Moi ! Ah ! Dieu merci, j'en ai quarante.

Et, poussé par l'à-propos, il ajouta en disant :

— Vous êtes jaloux de ma liberté, mais je crains bien de la perdre.

Par ces paroles, il posait sa résolution.

— Vous pensez à vous marier ? demanda Lanfranc.

— Peut-être.

— Mme Suif vous irait très bien. Léonor fait le difficile...

Agacé par tant de vulgarité, M. Hervart se leva à son tour,

entra dans le jardin : Rose et Léonor se promenaient ensemble.

VIII

Rose avait manœuvré de façon à se trouver sur le chemin du jeune homme. Ne pas la voir, c'était la fuir. La voir, c'était la saluer. Ainsi était-il arrivé. Au salut, Rose avait répondu par une parole de bienvenue, puis on avait passé au château de Barnavast, enfin à Mme Suif. Mais Léonor était discret et vague, si bien qu'à une question de Rose la conversation tourna vers les banalités sentimentales. Cependant, pour Rose, il n'y avait encore rien de banal au monde.

— Elle semble bien âgée, pour se remarier ? demanda-t-elle.

— Oh ! Mme Suif est de celles dont le cœur est toujours jeune.

— Ah! Il y a donc des cœurs qui vieillissent moins vite que les autres ?

— Il y en a qui ne vieillissent jamais, Mademoiselle, comme il y en a qui n'ont jamais été jeunes.

— Pourtant, je vois de grandes différences, autour de moi, dans les sentiments des jeunes et des vieilles personnes.

— Connaissez-vous beaucoup de monde?

— Non, très peu, au contraire, mais j'ai toujours vu un certain accord entre les cœurs et les visages.

— Sans doute, mais la vérité générale, quoique représentant la moyenne des vérités particulières, n'est presque jamais conforme à une vérité particulière, prise au hasard...

Rose regarda Léonor avec un mélange d'admiration et de honte. Elle ne comprenait pas. Léonor s'en aperçut et reprit :

— Je veux dire qu'en toutes choses il y a des exceptions. Je veux dire aussi qu'il y a des règles qui comportent un grand nombre d'exceptions. Il arrive même dans la vie, comme dans le grammaire, que les cas exceptionnels sont plus nombreux que les cas réguliers... Comprenez-vous ?

— Oh ! très bien.

— Ce qui n'empêche, acheva-t-il, en scandant ses mots, que la règle, n'aurait-elle que deux cas normaux à opposer à dix exceptions, la règle est la règle.

Ce ton doctoral plaisait à Rose. M. Hervart, depuis quelque temps, était toujours de son avis.

— Mais à quoi, reprit-elle, reconnaît-on la règle?

— La règle, dit Léonor, satisfait la raison.

Rose le regarda, inquiète, puis, feignant d'avoir compris, fit un signe d'assentiment.

— Les femmes, reprit Léonor, n'entendent pas cela très bien. Cela ne les contente pas. Elles ne cèdent qu'au sentiment. Les hommes aussi, du reste, mais ils ne l'avouent pas. Aussi les femmes, que l'on accuse d'hypocrisie et de vanité, en ont-elles moins que les hommes, peut-être... Enfin la règle est la règle. La règle voudrait que Marguerite renonçât...

— Qui ça, Marguerite?

— Mme Suif.

— Vous la connaissez beaucoup ?

— Ne suis-je pas, répondit Léonor en souriant, le neveu et le lieutenant de son architecte ? La règle, donc, voudrait que Marguerite renonçât à l'amour ; et la règle veut que vous, Mademoiselle, vous y pensiez.

— La règle est la règle, dit sentencieusement Rose, en réprimant les éclats d'un rire qui s'épanouit en silence dans son cœur.

« Elle n'est pas bête, la règle, songeait-elle. Je ne demande qu'à lui obéir, et je crois que nous serons toujours d'accord... »

A ce moment, M. Hervart se trouva devant eux, au détour d'une allée. Rose l'accueillit par un sourire heureux, un sourire d'une délicieuse franchise.

« Allons, se dit M. Hervart, il n'est pas encore mon rival. Mon rôle, en ce moment, est de faire l'homme sûr de lui-même, l'homme qui possède, qui domine, le seigneur au-dessus de toutes les contingences... »

Et il parla de son séjour à Robinvast, du plaisir qu'il prenait au milieu de cette nature riche et désordonnée.

— Mais, dit-il, vous venez y mettre de l'ordre. Vous allez blanchir ces murs, gratter ces mousses et ces lierres, éclaircir ces masses sombres, enfin donner à M. des Boys un joli château tout neuf, avec un délicieux parc également tout neuf...

— Toucher à mes lierres! s'écria Rose indignée.

— Et pourquoi cela? dit Léonor. Les lierres ne sont-ils pas la gloire des murailles de Tourlaville? Les lierres, mais c'est

la seule beauté architecturale qu'on ne puisse acheter. A Barnavast, qui est à l'état de ruine, nous les respectons, chaque fois que le mur peut se consolider par l'intérieur. Restaurer, pour moi, c'est rendre au monument l'aspect que les siècles lui auraient donné si on avait veillé à son entretien. Restaurer, ce n'est pas remettre à neuf; ce n'est pas donner à un vieillard les cheveux, la barbe, le teint et les dents d'un jeune homme; c'est relever un mourant et lui donner la santé et la beauté de son âge.

— Oh! que je suis contente de vous entendre parler ainsi, dit Rose. J'espère que M. Lanfranc a vos idées?

— M. Lanfranc est tout à fait converti à mes idées.

— Mon père ne fera rien sans me consulter, mais je serai plus sûre de vaincre, si vous êtes mon allié.

— Je serai votre allié.

— Votre méthode est sage, dit M. Hervart. Vous savez que je conserve la sculpture grecque au Louvre? Je suis entré dans cette nécropole au moment où le vieux système des restaurations commençait d'être abandonné. On oscillait entre deux méthodes: refaire ou ne rien faire. La seconde a prévalu. Vous avez donc pu constater que nos marbres peuvent se répartir en deux groupes: ceux qui n'ont d'antique que le nom, et ceux qui n'ont d'antique que la matière. Autrefois, quand on avait trouvé un buste, on lui refaisait une tête, des bras, des jambes et l'on écrivait au-dessous de la chose: Restauré en Artemis, restauré en Minerve, restauré en Nymphe chasseresse, selon le caprice du plâtrier ou les indications d'un archéologue endormi. Je crois surtout que l'on comblait ainsi des lacunes. Si le système avait continué d'être suivi, nous aurions sans doute, à cette heure, un Olympe complet, tandis qu'il y a encore bien des places vides dans l'assemblée de nos dieux. Depuis que l'on a pris le parti de ne rien faire, les galeries se sont enrichies de curieux débris anatomiques, jambes et mains qui ressemblent à ces ex-voto que l'on voyait en effet pendus dans les sanctuaires grecs, têtes qui, toutes pareilles à celle d'Orphée, semblent avoir roulé à l'heure des orages, parmi les galets de la mer indignée, bustes troués comme ayant servi de cible à des soldats ivres. Bref, il n'entre plus chez nous que des morceaux d'un grand intérêt archéologique, mais d'une valeur d'art à peu près nulle. Une méthode intermédiaire

n'aurait-elle pas été préférable? Intermédiaire, c'est-à-dire intelligente. L'intelligence, n'est-ce point l'art de concilier les idées et d'obtenir une harmonie? Une tête d'Aphrodite au nez cassé n'est plus une tête d'Aphrodite. Il me faut de la beauté et on me donne une pièce d'archives. Que l'on refasse le nez, si l'on veut que j'admire et si l'on ne veut pas refaire le nez, que l'on sépare le Louvre en deux musées, le musée esthétique et le musée archéologique.

Ayant fini de parler, il regarda Rose, d'abord, témoignant ainsi qu'il avait besoin, avant tout, de son approbation. La figure de Rose s'éclaira de bonheur. Ses yeux répondirent.

« Mon ami, je vous admire. Vous êtes un dieu. »

Ces mouvements furent compris par Léonor, qui cherchait depuis quelques instants à deviner quels étaient les rapports de Rose et de Hervart.

« Ils s'aiment, se dit-il, et lui il a le génie de l'amour. Moi, j'ai vingt-huit ans. C'est ma seule supériorité sur lui. Encore est-elle fort illusoire, car seules les femmes, mises au courant de la vie par l'expérience ou les confidences, font quelque attention a l'âge des hommes. Une femme a l'âge de sa figure. Un homme a l'âge de ses organes. Or l'état des organes se lit dans les yeux. Un homme a l'âge de ses yeux. Hervart a de beaux yeux bleus, doux et vifs, ardents. Mais que m'importe ? Je ne désire point les bonnes grâces de cette innocente. »

En même temps qu'il songeait ainsi, il avait répondu à M.Hervart :

— Je suis bien de votre avis. On tend trop aujourd'hui à confondre ce qui est curieux ou rare ou ancien, avec ce qui est beau. On a remplacé le sens esthétique par le respect.

— Cela était peut-être inévitable, dit M. Hervart. Cela convient, en tout cas, à une démocratie. On n'a pas le temps d'apprendre à admirer, on peut très vite apprendre à respecter. L'intelligence est docile. La sensibilité est rebelle.

— Est-ce qu'il n'y a pas, demanda Rose, des admirations spontanées ?

— Oui, dit Léonor, il y a l'amour.

— Alors, admirer, c'est aimer ?

— Quand on admire, si on n'aime pas encore, on est bien près d'aimer.

— Et aimer, c'est admirer ?

— Pas toujours.

— L'amour, dit M. Hervart, est compatible avec presque tous les autres sentiments, et même avec la haine.

— Oui, reprit Léonor, en apparence. Car il y a bien des sortes d'amour. Celui qui lutte avec la haine ne sera jamais qu'un amour d'intérêt ou de sensualité.

— On ne sait jamais. Je tiens que l'amour, de même qu'il est prêt à toutes les métamorphoses, peut dévorer tous les autres sentiments et s'installer à leur place. Il vient, il s'en va, sans que l'on puisse comprendre le mécanisme de ses voyages. Il dure deux heures ou toute la vie...

— Vous confondez les genres, dit Léonor. D'ailleurs, pour s'entendre, il faut laisser aux mots leur sens traditionnel, avec toutes ses nuances. L'amour est au fond de tous les sentiments comme négation ou comme affirmation : on peut dire cela, et quand on a dit cela, on n'a rien dit. Croyez-vous que cela soit en vain que l'usage verbal emploie les mots de passion, caprice, inclination, goût, curiosité, sympathie et tant d'autres ? Il faudrait plutôt, je crois, créer des nuances nouvelles que de s'ingénier à fondre en une seule teinte toutes les couleurs et toutes les nuances de la sensation et du sentiment.

Pareille à un musicien de village qui entendrait discuter contrepoint ou orchestration, Rose écoutait, un peu inquiète, un peu colère, et pourtant charmée. On parlait de ce qui lui remplissait le cœur, de ce qui tendait ses nerfs ; elle ne comprenait pas, elle sentait. Elle aurait voulu comprendre.

« Xavier m'expliquera tout cela. J'ai l'air d'une sotte au milieu de ces discours où je ne puis placer un mot. »

Elle feignit de désirer une rose trop haute pour sa main. M. Hervart se précipita, atteignit la fleur, se mit à dépouiller la branche de ses épines, de son excès de bois et de feuilles.

— Ce n'est pas celle que je voulais, dit Rose.

M. Hervart recommença, cependant que la jeune fille jouissait extrêmement d'avoir, par un caprice, interrompu une conversation sérieuse.

Léonor les considérait avec une certaine ironie. Rose s'en aperçut, se sentit rougir et disparut.

M. Hervart et Léonor continuèrent leur promenade et leur causerie, mais ils ne parlèrent plus de l'amour.

IX

L'heure du déjeuner fut agréable pour Rose. Les regards, les désirs, les propos venaient vers elle. M. Lanfranc galantisait sans indécence. Elle riait, puis, soudain sérieuse, acceptait quelque contact avec les gestes de son voisin, M. Hervart. Léonor ne se permit que des phrases brèves, qui voulaient résumer les discours plus ingénus des convives. L'œil de cette jeune fille, qu'il croyait dédaigner, le surexcitait; mais à force de vouloir paraître un homme supérieur, il parut un homme désagréable. Rose en eut peur.

« Qu'il est sec! songeait-elle. Comment parler, comment jouer avec un homme si sûr de ses mouvements? Il gagnerait toujours. »

Plusieurs fois, avec une inconscience innocente, elle regarda tendrement M. Hervart.

« Comme j'ai bien choisi! Voici un homme plus jeune que mon ami, plus près de moi, et chacun de ses gestes, chacune de ses paroles me rapproche encore de Xavier. Je sens bien qu'il en sera toujours ainsi. Qui pourrait lutter avec lui? Xavier, je t'aime! »

En se penchant pour atteindre une carafe, elle murmura dans la figure de M. Hervart :

— Xavier, je t'aime!

M. Hervart feignit de s'étrangler. Sa rougeur fut mise sur le compte d'un noyau de cerise, et Lanfranc imagina quelques pauvres facéties.

Comme le déjeuner s'achevait, elle dit avec une franchise perverse:

— M. Hervart, voulez-vous venir avec moi, voir s'il ne manque rien là-bas?

— J'ai fait servir le café dans le haut du jardin, dit Mme des Boys.

Lanfranc vanta cet usage campagnard.

Sitôt que les massifs les dissimulèrent, Rose, sans mot dire, prit M. Hervart par les épaules et lui offrit ses lèvres. Ce fut un long baiser. Xavier serrait la jeune fille dans ses bras et lentement, avec une tendresse où il y avait beaucoup de science, il aspirait son âme, son haleine et aussi un peu de salive.

Quand il releva la tête, à bout de respiration, il était confus:

« J'ai donné un baiser d'amant et on me demandait un baiser d'amoureux. Que va-t-elle penser de moi? »

Rose inspectait déjà la table rustique. Quand M. Hervart la rejoignit, elle l'accueillit avec un sourire très doux.

« C'est donc cela qu'elle désirait? » se demanda M. Hervart.

— Rose, dit-il tout haut, je vous aime, je vous aime!

— Je l'espère bien, répondit-elle.

— Oh! Que je voudrais être seul avec vous, en ce moment!

— Pas moi! J'aurais peur.

Cette réponse fit longuement réfléchir M. Hervart:

« En saurait-elle aussi long que cela? Est-ce une invitation? »

Sa pensée se perdit dans d'inutiles désirs. Mais précisément, comme l'heure n'était pas propice, il se laissa aller aux idées les plus audacieuses. Ses yeux erraient vers le bois obscur, semblaient chercher une favorable retraite. Il eut des mouvements inachevés. Levé à demi de sa chaise, il y retombait, maniait une tasse vide, cherchait en vain une allumette pour sa cigarette absente. L'arrivée de Léonor le rasséréna. Il accepta sa destinée du jour, qui était de se livrer avec ce jeune homme à de frivoles discussions.

Tout le monde étant réuni, on reprit le ton du déjeuner, mais Rose rêvait, M. Hervart avait mal à la tête. Cela fut si languissant, malgré les agaceries de Lanfranc, qui faisait le bon compagnon, que M. des Boys promptement proposa une promenade.

— Si vous voulez, dit Léonor, que nous établissions un plan des transformations de votre propriété, il faut nous la montrer avec quelque détail. Ce bois fait partie du parc que vous projetez? Et au-delà? Y a-t-il un domaine, des prés, des champs? Quelles sont les servitudes ? Voulez-vous une seule avenue vers Couville ? On pourrait également rejoindre la route de Saint-Martin...

— Vous ne prétendez pas, demanda Rose, dévaster ce bois, si beau dans sa sauvagerie?

— Mais, Mademoiselle, dit Léonor, je ne prétends à rien, c'est-à-dire que je ne prétends qu'à vous plaire...

— Faites ce que voudra ma fille, dit M. des Boys. C'est pour elle que vous êtes ici.

— C'est pour elle, reprit Mme des Boys.

— Oh ! alors, dit Léonor, nous nous entendrons fort bien.
— Je l'espère, dit Rose.
— Je suis à vos ordres, dit Léonor.
— Venez donc, dit Rose.

En disant cela, elle se leva, jetant à M. Hervart un coup d'œil, qui fut compris. Mais comme M. Hervart se levait à son tour, Mme des Boys s'approcha de lui :

— J'ai quelque chose de très intéressant à vous dire.

M. Hervart dut laisser Rose et Léonor s'enfoncer seuls dans ce bois, où il avait éprouvé depuis quelques jours de si agréables sensations. Mme des Boys l'emmena dans le jardin.

— Mon cher ami, je voudrais vous demander un renseignement. D'abord, est-ce sérieux la profession d'architecte ?
— Très sérieux, dit M. Hervart.
— On y gagne vraiment beaucoup d'argent ?
— Lanfranc, que j'ai connu gueux, est peut-être aujourd'hui plus riche que vous, et Léonor ira plus loin encore, sans doute, car il semble intelligent et instruit dans son métier.
— Vous ne parlez pas par amitié, par camaraderie ?
— Moi, nullement. Au contraire, car, à vous dire vrai, je ne les aime guère, ni l'un ni l'autre.
— Ils sont pourtant fort honorables et de bonne compagnie.
— Sans doute, surtout Lanfranc.
— N'est-ce pas qu'il est amusant ? Son neveu est plus sévère, mais j'aime mieux cela.
— Moi aussi.
— Je suis content de vous voir de mon avis.

Elle continua, après avoir rêvé un peu.

— Cela ferait un excellent mari pour Rose.

M. Hervart ne répondit rien. Il avait pâli et son cœur s'était mis à battre très fort. Ses pensées, fort confuses, tourbillonnaient tristement.

— Qu'en pensez-vous ? insista Mme des Boys.

Il ne répondit pas encore, car il sentait que sa voix allait paraître toute changée. Il murmura :

— Heum ! ou quelque chose de pareil, quelque chose qui signifiait seulement qu'il avait entendu la question.

Mais peu à peu, il se reprenait. L'idée heureuse lui vint de la nullité familiale de Mme des Boys et de son peu d'influence sur sa fille.

« Tout ce qu'elle dit n'a aucune importance. Je serai de son avis. »

— Je suis, prononça-t-il, entièrement de votre avis.

— Ma fille est singulière, reprit Mme des Boys, mais votre approbation suffirait peut-être à la décider. Vous avez beaucoup d'influence sur elle.

— Moi ?

— Elle vous aime beaucoup. Cela est visible.

— Un si vieil ami! dit courageusement M. Hervart.

Sa lâcheté, cependant, le fit rougir.

« Pourquoi ne pas avouer? Pourquoi ne pas dire : oui, elle m'aime, je le sais, et je l'aime aussi, pourquoi?... Est-ce que mon désir n'est pas évident? Puis-je m'en aller, la laisser, me passer d'elle ?... »

Mais à toutes ces questions intimes, M. Hervart n'osait répondre d'une façon absolue.

« Ce que je voudrais, c'est que le temps présent durât toujours... »

— Ils n'ont presque pas parlé ensemble, et cependant, reprit Mme des Boys, j'ai deviné qu'il y a entre eux un commencement de... je ne sais... comment dirai-je...

— D'entente, souffla M. Hervart, avec une charité ironique. Pourquoi pas de l'amour? Il y a des coups de foudre.

— Oh! Rose est trop bien élevée.

La sottise de cette femme, pourtant si raisonnable et si naturelle dans son rôle de mère, exaspéra M. Hervart, plus encore que les insinuations qu'on l'obligeait d'écouter. Cessant, non d'hésiter, mais de réfléchir, il dit tout à coup :

— Cela me ferait beaucoup de chagrin de la voir mariée.

Mme des Boys lui serra la main :

— Cher ami! Oui, cela ferait un grand changement dans la maison...

Elle reprit, après quelque hésitation :

— Silence sur tout cela, mon bon Hervart, n'est-ce pas? Et puis, je crois que le tête à tête a assez duré, vous seriez bien aimable d'aller les rejoindre.

M. Hervart, quoiqu'il eût assez d'impatience, s'enfonça lentement dans les méandres du petit bois sauvage. Pareil à Panurge, il se répétait mentalement:

« L'épouser? Ne pas l'épouser? »

Sa tête était une horloge dans laquelle un balancier oscillait infatigablement. Il s'assit sur le petit banc où, pour la première fois, il avait senti la tête de la jeune fille se pencher doucement sur son épaule. Il voulut réfléchir.

« Je vais, se dit-il, prendre une décision. »

Dès les premiers pas de leur promenade, Léonor avait remarqué que Rose tendait l'oreille au moindre bruit.

« Elle l'attend. Il va arriver. Tant mieux. Je me soucie peu de cette petite fille. Nous sommes seuls. Plus de compliments. Je suis un architecte paysagiste aux ordres de Mlle Rose des Boys... Oh ! ce nom... »

Il regarda la jeune fille.

« Ce nom, eh bien, il n'est pas ridicule... Il est moins ridicule qu'on ne le croirait... Elle est si fraîche, elle a l'air si pur... c'est curieux, ces êtres innocents qui passent dans la vie avec la grâce d'une fleur épanouie le long d'un chemin... Mais faisons un peu notre métier. »

— Le goût du jour, Mademoiselle, incline vers le jardin à la française. Un certain compromis, du moins, est nécessaire, entre le faux naturel des parcs anglais et la rigidité des dessins géométriques...

— Dites votre compromis.

— Mais je ne connais pas encore le terrain.

— Oh ! Ce n'est pas grand. En un quart d'heure, vous aurez une idée de l'ensemble.

Léonor disserta encore un peu sur l'art des jardins, mais il sentait parfaitement qu'on ne l'écoutait pas. Enfin il dit :

— La nature doit obéir à l'homme; mais l'homme raisonnable ne lui demande guère qu'une seule chose, se laisser admirer ou se laisser aimer. Ceux qui veulent admirer sont parfois enclins à lui imposer certains sacrifices. Ceux qui aiment sont moins difficiles et ils sont contents, pourvu qu'ils trouvent un accès facile vers les sites qui les charment. Mais je conçois que les femmes soient plus exigeantes. Il leur faut une nature plus douce, toute vaincue, des paysages où l'on voie la marque de leur puissance...

« Quelle singulière conversation se disait Rose ! Voilà un architecte qui m'ennuierait bien, si je devais passer ma vie avec lui...

Cette idée la fit songer plus particulièrement à M. Hervart. Elle tourna la tête, interrogeant les étroites allées où tombaient quelques gouttes de soleil.

« Elle pense à son cher Xavier, se disait Léonor. Que pourrais-je bien imaginer qui fixât un peu son attention. Evidemment, mon discours l'a jusqu'ici fort peu intéressée. »

Un homme, si froid qu'il se veuille, si maître de soi que l'ait fait la nature, est peu capable de se promener seul à seul avec une jeune femme sans chercher à lui plaire. Il est très incapable également de conserver assez de présence d'esprit pour se regarder agir et ne pas faire de fautes. Mais, plaire? Le peut-on par règles, et surtout à une jeune fille? Les femmes ne sont guère capables que d'impressions totales. Elles ne distinguent pas, par exemple, entre l'esprit et l'intelligence, entre l'aisance et la force, entre la vraie jeunesse et la jeunesse apparente. Leur plaire, c'est leur plaire tout entier, et dès qu'on leur plaît, on devient pour elles l'animal sacré. Léonor eut une inspiration. Au lieu d'exposer ses propres idées sur les jardins, il se mit à répéter, en termes différents, ce que Rose avait dit le matin :

— Ce que je vous expose, dit-il, ne semble guère vous intéresser. Que voulez-vous, je dois faire mon métier, qui est de seconder M. Lanfranc... Pour moi, je suis de votre avis. S'il y a des parties faibles dans votre maison, le premier maçon y mettra le plâtre, les pierres et la chaux nécessaires. Quant au jardin et au bois, je n'y ferais rien que quelques allées afin de m'y pouvoir promener sans trop craindre la rosée ou les ronces.

— Ah! vous voilà raisonnable. Eh bien, je dirai à mon père que c'est avec vous seul que je désire m'entendre. Vous reviendrez, et nous ne ferons rien, presque rien.

— Je reviendrai avec plaisir, et je ne ferai rien, mais si je ne vous ai pas déplu, je trouve que j'aurai fait beaucoup.

— Mais vous ne me déplaisez pas. Quand on est de mon avis, on ne me déplaît jamais.

— Et comment ferait-on pour ne pas être de votre avis, quand vous dites des choses si raisonnables ?

— Oh! c'est très facile et M. Hervart ne s'en prive pas. Il me contredit, il me raille.

« Bon, pensa Léonor, elle aime Hervart : donc elle aime qu'on

la contredise et même qu'on se moque un peu d'elle. Ou peut-être qu'elle ment, pour me faire croire qu'Hervart lui est indifférent ? Essayons d'une piqûre. »

— A son âge, cela lui est permis.

— Aussi je ne m'en fâche pas.

— Il est très bon, d'ailleurs.

— Oh ! très bon, et je l'aime beaucoup.

« Cela ne prend pas, songea Léonor. Hervart est un dieu pour elle et nous parlerions jusqu'à demain sans qu'elle comprît une seule de mes insinuations ou de mes ironies. »

Il continua cependant, cherchant parmi toutes les méchancetés qui peuvent se dire avec bienséance.

— Les vieux garçons ont souvent des manies...

— C'est ce que je lui dis souvent. Ainsi son goût pour les insectes... Mais cela l'amuse tant !

« Elle est invulnérable », se dit Léonor.

— Il connaît la vie, d'ailleurs. Il a tant vécu !

— N'est-ce pas? Quelquefois, quand il me parle, il me semble qu'un monde s'ouvre à moi.

— Il connaît tout ce qu'on peut connaître, les arts et les sciences, l'amitié et l'amour, les hommes, les femmes... Il en a tant vu et de toutes sortes.

Cette fois, Rose réfléchit un petit instant, puis :

— Aussi j'ai en lui une immense confiance. C'est un bonheur pour moi qu'il soit venu passer ici ses vacances. J'ai plus appris avec lui en quelques semaines qu'en toutes mes autres années.

Léonor regarda Rose. Il éprouvait une grande émotion. Etre aimé ainsi lui sembla tout à coup l'état de félicité suprême. Il n'avait jamais cru que l'on pût inspirer à une jeune fille une confiance si ingénue. Et quelle franchise! Quelle divine simplicité !

« Comment être aimé ainsi? Quel est son secret? Ah ! si j'osais en demander davantage? Mais non, je ne veux point même tenter de violer une intimité si délicieuse à contempler. C'est le bonheur que je vois, spectacle rare ! »

Il regarda Rose encore une fois.

« Mais c'est qu'avec cela elle est très jolie. Et quelle grâce sous cet air un peu sauvage ! Quelle souplesse de formes ! Il n'est point jusqu'à ce teint doré et piqué par le soleil, comme une pomme, qui ne plaise, en ce milieu campagnard. Ah ! qu'une

femme comme cela me conviendrait, à moi homme de ce pays et destiné à y vivre. Qu'Hervart n'est-il resté parmi ses Parisiennes! »

— Il doit vous aimer beaucoup, reprit-il, et j'envie son bonheur que cela lui soit permis. Je reviendrai, puisque vous le désirez, mais je préférerais ne pas revenir.

— Et pourquoi donc?

— Parce que je ne voudrais pas vous déplaire.

— Mais cela ne me déplaira pas, au contraire. Expliquez-vous.

— Si je reviens, peut-être n'aurai-je pas la force de ne pas vous aimer, et cela vous fâchera.

— Pourquoi donc? Que vous êtes singulier! Mais devenez un ami de la maison, j'en serai contente.

— Mais je ne pourrai pas vous aimer comme vous aime M. Hervart.

— Oh! cela, je ne crois pas que cela soit possible.

— Et vous ne m'aimerez pas non plus comme vous l'aimez.

Elle se mit à rire si naïvement que Léonor se dit qu'elle n'avait rien compris à ses insinuations. Cependant, il se trompait, et son rire en était la preuve. Elle avait ri précisément parce que l'idée lui était venue brusquement qu'un autre homme aurait pu jouer près d'elle le rôle de son Xavier. L'idée lui paraissait comique, et elle avait ri. Mais l'idée lui était venue, et c'était un grand point.

C'était un si grand point qu'à son tour elle regarda Léonor, et cette fois sans rire; mais aucune comparaison n'eut le temps de se faire dans son esprit, car, au même moment, elle dressa l'oreille et dit :

— Le voilà.

M. Hervart n'arriva qu'un bon moment plus tard, et Léonor se disait :

« Elle sent son amant comme un chien de chasse sent le gibier. L'amour est extraordinaire. »

Il réfléchissait, étonné d'avoir appris tant de choses en une demi-heure de promenade avec une jeune fille au cœur simple.

Rose regardait de tous ses yeux dans la direction d'où lui était venu le bruit de feuilles remuées. Léonor se baissa derrière elle et baisa la traîne de sa robe.

REMY DE GOURMONT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XXXV. — Les Cloches.

M. DESMAISONS. — Chut! Ecoutez.

M. DELARUE. — Qu'y a-t-il ?

M. DESM. — Vous n'entendez pas?

M. DEL. — Quoi ?

M. DESM. — Les cloches.

M. DEL. — Oui, on sonne les vêpres à Saint-Sulpice. Et après ?

M. DESM. — Vous ne comprenez pas ?

M. DEL. — Non.

M. DESM.— Moi, je ne pense qu'à cela.

M. DEL. — A quoi ?

M. DESM. — A la persécution religieuse.

M. DEL.— Ah ! oui, ces histoires de déclaration ! Mais cela n'a pas le moindre intérêt. Ce n'est même pas spirituel, ni d'un côté ni de l'autre d'ailleurs.

M. DESM. — Vous le pensez gaiement. Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous revivons sous Néron ou sous Dioclétien ?

M. DEL. — Je ne l'aurais jamais cru. En êtes-vous bien sûr ?

M. DESM. — C'est comme je vous le dis.

M. DEL. — Il est vraiment extraordinaire que l'on puisse, sans s'en apercevoir, vivre en des temps aussi troublés.

M. DESM. — Nous sommes en pleine anarchie, en pleine guerre religieuse.

M. DEL. — N'en serait-il pas de la météorologie politique comme de l'autre? Le beau temps ou le mauvais temps, cela dépend de l'état que l'on exerce ; en politique, selon...

M. DESM. — Sans doute, mais il y a tout de même une certaine matérialité de fait sur laquelle il faut bien tomber d'accord. Beau temps, mauvais temps, ce sont des appréciations, des jugements critiques. Il y a des mesures indépendantes de la sensibilité personnelle, il y a aussi des évidences. Regardez par la fenêtre : pleut-il, oui ou non ?

M. DEL. — Il pleut.

M. DESM. — C'est un fait. Reste à mesurer l'intensité de ce fait.

Nous avons pour cela des instruments scientifiques ; nous avons aussi des habitudes de langage d'une précision très suffisante pour marquer toutes les nuances de la pluie, depuis la bruine jusqu'à la pluie d'orage qui tombe à flots ou à seaux. Vous avez sans doute une idée de la guerre civile, une idée de la guerre religieuse? Laissons les métaphores et prenons le mot guerre dans un sens direct. Sommes-nous en guerre religieuse? Prend-on d'assaut les couvents et les églises, non par des simulacres guerriers tout à fait risibles, mais au moyen de vrais fusils et de vrais canons?... Mais à quoi bon continuer? Vîtes-vous souvent beaucoup de dimanches aussi paisibles et aussi muets que celui-ci ?

M. DEL. — Vous me parlez comme si vous aviez à me convaincre ?

M. DESM. — C'est que je crois encore avoir en face de moi un royaliste qui, hier, s'exténua à me démontrer que la France ne connut jamais — ou presque jamais — de plus triste temps que les temps présents ! Que l'homme est donc un animal comique ! Notez en effet que ce personnage est riche. Il possède de beaux domaines dont il touche régulièrement les fermages. Ces fermages, grâce à un chemin de fer récent, ont pu sans contestation être augmentés au dernier renouvellement de bail. Il eut l'esprit, il y a dix ans, de s'intéresser à l'industrie automobile : et, de ce chef, il tire de l'industrie, comme de l'agriculture, un revenu important. La vie compte un côté intime dont l'état peut contredire les apparences les plus brillantes. Mon ami a une existence familiale fort agréable. Il a quarante ans et il se porte bien ; son intelligence est suffisante pour lui permettre de trouver de réels plaisirs aux lectures scientifiques et sa sensibilité assez cultivée pour goûter un tableau, un poème, ou paysage. Pensez-vous qu'il soit heureux ? Oui, tout au fond de lui-même, il est heureux, mais il ne se l'avoue pas. Peut-on être heureux, se dit-il tout bas et dit-il tout haut, quand on voit, « dans son pays livré à l'anarchie, les ruines s'entasser sur les ruines » ?

M. DEL. — Mais ce garçon que vous me donnez comme d'une intelligence honorable, c'est un imbécile.

M. DESM. — Du tout.

M. DEL. — Un pessimiste invétéré, alors ?

M. DESM. — Encore moins. C'est un homme dévoyé par l'idée religieuse. On lui a enseigné dès son enfance, et il a continué de le croire, qu'il n'y a pour une nation aucune prospérité possible en dehors de la soumission à l'Eglise et, comme conséquence, en dehors de l'état monarchique. Or il constate facilement que la France, qui n'a aucune idée de la foi monarchique, est en train de perdre ce qui lui restait de foi religieuse : et il en conclut qu'un tel pays est tombé très bas. Ne lui citez aucun fait statistique, il vous accorde tout ce qui est matériel. Son raisonnement est celui que je vous ai dit et il conclut : la

prospérité d'un pays est en raison directe de sa foi religieuse. Pour la monarchie, il ferait quelques concessions, à cause des Etats-Unis ; encore fait-il remarquer que leur président est un roi temporaire et qui a des pouvoirs supérieurs à la plupart des monarques européens. Il reste mon ami, quoique je le malmène. Je tiens à lui, d'ailleurs. C'est un bon représentant d'une mentalité curieuse.

M. DEL. — C'est de la politique. Quand on est dans l'opposition, on pense toujours ainsi.

M. DESM. — Peut-être. Il n'y en a pas moins là un mécanisme intéressant. Pour les hommes de ce genre, les faits ne sont rien et ne prouvent rien. Et quant aux principes sur lesquels ils reposent leurs croyances, ils sont également indémontrables et irréfutables. Ce sont des affirmations en l'air ; ou plutôt des sentiments, et moins que cela, des impressions, des goûts.

M. DEL. — Nous sommes tous ainsi.

M. DESM. — Presque tous, plus ou moins, c'est vrai. Quelques-uns cependant savent, même contre leur goût, même contre leur sentiment, accepter l'évidence matérielle. Il n'y a pas de vérité, mais il y a une multitude de petites vérités avec lesquelles il faut bien s'accommoder. Parmi ces vérités, ne mettrez-vous pas celle-ci, qu'il n'y a aucun rapport entre l'état religieux d'un pays et son état économique ?

M. DEL. — Je l'y mettrai volontiers, encore que nous ne puissions pas citer beaucoup d'exemples à l'appui.

M. DESM. — L'histoire est si courte ! Mais à défaut d'exemple direct, nous trouverons en abondance l'exemple indirect, la nation religieuse, fanatiquement religieuse même, et que sa religion n'empêche pas ou de se dissoudre ou de brusquement disparaître.

M. DEL. — Et on vous démontrerait alors que les vainqueurs étaient animés d'une foi meilleure.

M. DESM. — Mais, est-ce que vraiment l'état religieux des Romains et celui des Carthaginois fut pour quelque chose dans la victoire de Cannes ou dans celle de Zama ?

M. DEL. — C'est un point de vue que l'on n'a jamais considéré.

M. DESM. — Bon sujet de dissertation, cependant, pour les apologistes du sentiment religieux. Et, comme vous le dites, on prouverait facilement que le vainqueur le fut, non à cause de ses talents militaires, mais parce qu'il menait des croyants contre des indifférents.

M. DEL. — Mais si la piété romaine explique Zama, c'est donc la piété carthaginoise qui expliquerait Cannes ?

M. DESM. — Entre les deux il y eut Capoue. La foi diminue toujours chez les hommes heureux de vivre. Pour avoir des fidèles solides, il faut les maintenir dans la pauvreté et dans les périls.

M. DEL. — Ecoutez !

M. DESM. — Quoi ?

M. DEL. — Les cloches de Saint-Sulpice, la fin des vêpres.

M. DESM. — Décidément, les persécuteurs d'aujourd'hui ne sont pas bien méchants!

M. DEL. — On a beau les provoquer, ils répondent par des haussements d'épaules.

M. DESM. — Polyeucte, aujourd'hui, perd son temps.

M. DEL. — On lui octroie cinq francs d'amende pour avoir célébré les mystères sans la permission des autorités.

M. DESM. — Hélas! faut-il voir cette grande chose que fut le catholicisme finir en vaudeville judiciaire ! Quoi ! les fils spirituels de ces hommes qui élevèrent ces belles cathédrales, quoi! les catholiques d'aujourd'hui les dédaignent et en font bon marché. Ils les abandonneront pour une pique d'amour-propre! Les barbares, ils iront dire la messe aux Mille Colonnes, plutôt que d'accepter, comme tout le monde, une inoffensive formalité! Mais ne voient-ils pas que la religion catholique est une religion architecturale et que, sortie des vieilles églises, elle prend place entre les universités populaires et l'armée du Salut?

M. DEL. — Vous croyez donc que l'existence de la religion est entre les mains du gouvernement?

M. DESM. — Pas tout à fait. Mais, enfin, s'il fermait les églises?...

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Adolphe Retté : *Poésies*, Messein, 3 fr. 5o. — Gaston Deschamps : *Le Rythme de la Vie*. Fasquelle, 3 fr. 5o. — Emile Henriot : *Poèmes à Sylvie*, « Editions de Psyché ». — Silvain Déglantine : *La Lyre malgache,* Messein, 3 fr. 5o.

Poésies. M. Adolphe Retté réunit ici les poèmes qu'il composa entre 1897 et 1906. La troisième partie du livre, *les Poèmes de la forêt*, la seule qui soit nouvelle, est probablement la meilleure de ses œuvres. Comme cela est loin des *Cloches dans la nuit* et de *Thulé les Brumes !* loin des livres et près du cœur de la terre !

Et tandis que l'hiver se traînait, monotone,
Attirant contre moi ma Dame au frais corsage,
Je lui disais : « Hélas ! les paroles du sage
Ne valent même pas une fleur d'anémone. »

Mais aujourd'hui, le ciel flambait, les frondaisons
Roulaient une rumeur qui vint battre mes murs.
Et j'ai fermé le livre et j'ai fui la maison
Pour m'enivrer d'air chaud, de sèves et d'azur.

Toi, forêt, tu m'as pris dans ta gloire et ta force,
Et, buvant cette aurore où baigne ta beauté,
Entre tes bras je me souviens d'avoir été
Tous les dieux que je sens vivre sous ton écorce.

Champfleury, qui tourna en décision le Sylvain de Gratteloup et ainsi l'un des inventeurs de la forêt de Fontainebleau, eût moins aisément trouvé prétexte à médire de M. Adolphe Retté, qui est lui un sylvain véritable; il sait tous les arbres et il est cependant capable de fondre les détails dans l'harmonie générale de la grande forêt. Il aime certes tel bouleau, tel chêne, comme il aimerait un frère plus tendre ou un aïeul plus vénérable ; mais il n'ignore pas que bouleau, chêne et mousse sont nés du même sol et puisent aux mêmes sources de vie ; il révère les dieux cachés dans les troncs des arbres ; mais les dieux ainsi que les hommes se mêlent pour lui dans l'être universel et si la forêt lui est plus amicale que la montagne, c'est parce que la vie des choses y apparaît plus clairement nue et multiple et les résurrections annuelles, à l'heure du réveil des sèves, plus sauvages et plus forcenées. Mais par un étrange retour, amoureux de la vie et des métamorphoses, point hostile naguère aux hommes même imparfaits, M. Adolphe Retté brusquement jette l'anathème à un monde qui est étranger à la beauté :

Puisque voici venir des jours d'ombre confuse,
Puisque les chaînes d'or sont désormais rompues,
Qui liaient les humains aux lèvres de la Muse,
Puisque les clameurs de la rue
Envahissent son temple au portique souillé,
Mieux vaut dormir sous l'herbe fraîche des grands bois
En attendant le règne de la loi
De raison, d'eurythmie et d'équité
Où des hommes nouveaux aimeront la Beauté.

Ainsi, par les chemins de la forêt, M. Adolphe Retté a rejoint l'un des plus hautains maîtres de la génération antérieure ; il fut un temps où il goûtait peu le *Dies iræ* de Leconte de Lisle et maintenant il dit :

Les Muses à pas lents, mendiantes divines,
S'en vont par les cités en proie au rire amer ;

mais du moins espère-t-il en un meilleur avenir assez semblable au passé mythique.

Le Rythme de la vie. M. Gaston Deschamps recueillit au *Temps* la lourde succession de M. Anatole France et fut ainsi chargé d'âmes, d'âmes peu ouvertes aux belles-lettres, mais qui prétendent s'y intéresser : il dut initier la bourgeoisie française aux mystères des poèmes, aux intrigues des romans, voire à la philosophie et à l'histoire. Il connut ainsi beaucoup de livres et beaucoup d'hommes, de même que le destin lui fit connaître des terres diverses, de la divine Hellade à la jeune Amérique. Mais tant d'hommes, de livres et de paysages défilèrent devant ses yeux qu'il ne put parfois prendre,

des uns et des autres qu'une connaissance incomplète et panoramique et, de même qu'il put mal distinguer les cités et les paysages, le 29 mai d'une récente année dans le chemin de fer de San-Francisco à la Nouvelle-Orléans, il lui advint de ne pas discerner toujours les poètes des poètes et de confondre M. Fernand Gregh et Paul Verlaine. Il put cependant se rendre compte de certains accidents littéraires d'importance notable et voir à peu près en ordre la succession des écoles et des modes, en sorte qu'au jour où il publie un recueil de poèmes au lieu de faire l'exégèse des vers d'autrui, son œuvre se ressent un peu de ce qu'il a beaucoup lu, et, si le symbolisme ne l'a guère touché, il a du moins parcouru l'espace intermédiaire entre le Parnasse de José-Maria de Heredia et la colline où siègent les poètes dits humanistes. Il composa autrefois des sonnets ronsardisants et hellénistiques; il célèbre aujourd'hui la Vie et prétend en suivre le rythme, comme Gœthe ou comme Marc Aurèle qui ne sont pas de médiocres exemplaires d'hommes. Les pensées des hommes sont mobiles et changeantes, leurs sentiments aussi selon les circonstances du temps et du lieu: ainsi les poèmes de M. Gaston Deschamps se succèdent sans liens très apparents, au gré des heures et des voyages. Par un phénomène de mimétisme singulier, ceux qui sont inspirés de la Hellade ou de la Renaissance italienne et française sont d'un tour plus agréable que ceux qui expriment la vie contemporaine ou se haussent à une sorte de grandeur philosophique sans y atteindre. *L'Avènement de la femme*, par exemple, ne fera point oublier *l'Eve*, de Hugo, encore que parmi les alexandrins réguliers resplendisse ce vers de quatorze syllabes :

Clarté du ciel. Miroitement des sources. Les feuillages.

Les versificateurs aimables du dix-huitième siècle finissant auraient pu dire :

Doux regard, extase muette,
Frisson des mains qui vont s'unir;
Mais le serpent est là qui guette
Et qui d'un œil malin entrevoit l'avenir.

Mais le badinage de M. Gaston Deschamps est certainement involontaire. On lui reprochera peut-être d'avoir mal transposé le rêve impérialiste de Rudyard Kipling en strophes plutôt prosaïques :

Les Anglais sont hardis partout : c'est leur coutume
D'être officiers, soldats, gouverneurs ou courtiers
Chez les Jaunes — ou chez les Noirs qui pour costume
Ont des feuillages verts cueillis aux cocotiers.

Mais c'est là une des règles du poème patriotique qui s'interdit le lyrisme. Et comment M. Gaston Deschamps défenseur de la langue

française put-il consentir à un langage macaronique farci de mots anglo-saxons ?

Le *saddle boom* l'enchante et toujours elle est prête
A sauter à pieds joints sur un large fossé,
Au *basket-all* elle a triomphé l'an passé !

Ses muscles sont très forts. Et cependant l'athlète
Sentant battre son cœur sous son sein qui halète
Avant l'heure du *match* rit à son fiancé.

Il n'eût point dû alors en sa préface se gausser trop facilement du temps où,selon lui, « on scandait du petit nègre avec accompagnement de tam-tam à la façon des griots dans les brousses de l'Adrar et du Fouta Djalon ». Je ne sais pas en quoi le vocabulaire des snobs est plus convenable à la poésie que celui des griots.

Poèmes à Sylvie. Voici une mince plaquette, la première, de M. Emile Henriot qui s'excuse presque de l'avoir mise au jour, alors que d'autres, et ce sont, dit-il dans une note, Paul Verlaine et MM. Jean Moréas et Henri de Régnier pour les contemporains, ont mieux que lui chanté ce qu'il veut chanter :

A les entendre, hélas ! je sens que j'ai l'envie
De ne jamais chanter.
Et ce que je comprends pour être leur génie
Du mien me fait douter.
La sagesse pourtant ce serait de se taire
Et, strictement pieux,
De ne pas pénétrer dans l'ombre du mystère
Et d'écouter les dieux.

M. Emile Henriot ne devait point se taire ni condamner à l'oubli total des vers délicats et purs, un peu mièvres quelquefois, mais dont la mélancolie sensuelle n'est point déplaisante et qui agréent tout à fait par leur grâce subtile.

.... Et je songe en moi-même
Que, puisque je suis beau et puisque tu m'aimes,
Il est un peu de moi dans ta divinité.

Il est à souhaiter que, dans ses livres futurs,le jeune poète renonce aux notes en prose dont l'impertinence ne va pas sans quelque affectation : M. de Lamartine ne se commenta lui-même qu'à l'automne de la vie.

La lyre Malgache. Ce n'est pas une anthologie madécasse, mais une suite de poèmes exotiques dont quelques-uns, « *la Malgache et l'amour* et *Rayon de lune,* furent couronnés par la Société des poètes français au concours de 1906 ». Les pièces de concours sont en effet admirables ; mais j'ai goûté plus vivement encore un petit morceau épique, *la Bataille de Tsarasoatra*, dont voici le début :

Nous sommes bien deux cents,les Hovas sont cinq mille.
Sous le soleil qui point à l'horizon stérile,
On les voit se glisser, noirs en leurs blancs lambas,
Dans ces rocs jaillis du sol rouge, en contre-bas.

Le reste n'est pas inférieur.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Ginko et Biloba: *Le Voluptueux Voyage* ou *les Pèlerines de Venise*, « Mercure de France », 3.50. — Binet-Valmer : *Les Métèques*, Ollendorff, 3.50. — Henry Daguerches: *Consolata, fille du soleil*, Calmann Lévy, 3.50. — Eugène Le Roy : *Les Gens d'Auberoque*, Calmann Lévy, 3.50. — John-Antoine Nau : *La Gennia*, Messein,3.50. —Georges Bonnamour : *L'Heure de Dieu*,Plon,3.50. — Louis Estang : *Vainqueurs et Vaincus*, Félix Juven, 3.50. — Max et Alex Fischer : *La Dame très blonde*, Flammarion, 3.50. — Louis et Louise Delattre : *Le Jardin de la sorcière*, Association des écrivains belges. — Léon Wanthy : *L'Inutile effort*, édition artistique. — Charles Régismanset : *Tybert, chat*, Sansot.

Le Voluptueux Voyage, par Ginko et Biloba. Les avis sont partagés: les uns prétendent que Ginko est un nègre et Biloba une fleur, une plante (*bilobée*, naturellement !), les autres,qu'il s'agit d'un couple créole-russe, mais que ce couple a fait, en France, particulièrement dans la meilleure société parisienne, de sérieuses études de linguistique. Beaucoup savent de qui on parle tout en ignorant l'existence de celui qui a causé. Quelques-uns déclarent qu'il s'agit d'un homme seul ayant le don d'ubiquité, car il fut à Venise alors qu'il était ailleurs, probablement chez lui. Moi qui ne m'occupe jamais de l'auteur d'un livre avant de l'avoir lu, je me suis consciencieusement bouché les oreilles et j'ai pu faire tout à mon aise la découverte de la Comtesse Floche, un type inoubliable. Je ne la connais pas, non, Dieu merci, seulement je la reconnaîtrais entre mille femmes si je la rencontre un jour ! Elle est à la fois si drôle et si nature,qu'on finit par l'aimer pour ses jolis défauts qu'elle avoue avec tant de candeur. « Les gens du monde sont toujours *rats* », nous affirme le créateur de *Peints par eux-mêmes*. Elle est délicieusement rate, elle l'est effrontément, courageusement, comme aucune femelle de rat ne saurait oser l'être et elle en demeure touchante. Depuis le voyage en seconde, jusqu'à la petite raie de crasse que le lacet de son corset doit dépasser pour lui faire la taille mince, elle est exquise. Je l'aime pour son inopportune franchise et son ignorance d'à propos. A elle seule elle peut remplir un volume, plusieurs volumes, toute la vie... qui n'est en somme qu'un assez court voyage en seconde (aurait-on pris, d'avance, les premières). La comtesse Floche est une figure, pas un masque. Les comtesses Floches, c'est impossible à dissimuler et cela leur fait le plus grand honneur ! Que penser d'Avertie, sa jeune compagne ? C'est un type moins réel parce qu'il est d'une perversité plus noble. Elle représente la flirteuse par fidélité, ce que l'homme peut

inventer de mieux dans le genre fidèle, parce qu'il n'entend rien à ce sport, mais, je ne la vois pas sortant toute armée du cerveau d'une femme. J'imagine que la comtesse Floche est fille de l'auteur en *a*, si Avertie est née de l'auteur en *o*. (Ça serait le contraire, que ça ne m'étonnerait pas, mais ça prouverait simplement que le Ginko est une dame !) Ce voluptueux voyage au pays du tendre du pigeon qui s'ennuie au logis et y revient un léger plomb dans l'aile est une série de petits tableaux d'un décolleté à faire frémir. Que c'est donc proprement brossé, spirituel, du plus sincère esprit gaulois qui puisse encore subsister en France après le passage de beaucoup trop de vices rastaquouéristes. Ça ne roule pas uniquement sur le trafic de la chair humaine; on ne vend ni n'achète personne — que dis-je, la comtesse Floche trouve qu'une carte postale c'est déjà trop cher — et aucun adultère sérieux n'y aboutit. Donc, gloire à Ginko et Biloba. Ils font bien un bon écrivain à eux deux, ce qui me paraît le meilleur résultat de tout leur mystère.

Les Metèques, par Binet-Valmer. Une colonie grecque établie chez nous pour y jouer le rôle des juifs avec beaucoup plus de sentimentalité. Ils sont très intéressants, ces Avrinos, à la fois féroces et naïfs. Le chef de famille se dépense en discours napoléoniens qui prouveraient que les destinées de la France sont généralement à la merci de tous les riches étrangers de passage... et on interpelle nos ministres. Le Bourguillard s'en tire comme il peut, mais pourquoi diable en voudrait-on au financier, d'ailleurs intelligent, qui sombre devant plus canaille que lui ? La femme, la fille et le fils de cet Avrinos deviennent les victimes du boulevard. Ils sont tous plus ou moins perdus par le miroitement des affiches électriques, ces malheureux qui aimaient la France à leur manière. Ce drame est conduit avec une grande habileté de metteur en scène. On est entraîné malgré soi par le désespoir d'Huguette, et les cris de ces gens, que leurs mauvaises passions égorgent, vous font mal. Il y aurait là un beau drame à tirer, avec des dialogues vivants tout prêts, des scènes entières à verser du livre sur la rampe sans y retrancher un mot. On a parlé de ce livre pour le prix Goncourt, je crois. Entre la satire des mœurs d'un peuple, moins malin qu'on le pense, et celle d'un homme de génie, on avait le choix, en effet.

Consolata, fille du soleil, par Henry Daguerches. Voici un joli livre, un joli roman qui m'a l'air d'être encore écrit par un Monsieur loup de mer. C'est étonnant ce que les gens de mer écrivent bien ! On dirait que les loisirs du bord, entre les rayons d'étoiles et les reflets d'eau, leur fabriquent un cerveau spécial tout fleuri d'épithètes caressantes. (Maintenant que si je me trompe, ça n'a aucune importance pour la marine, elle en a vu d'autres !) Consolata est une fille... de consolations. Elle demeure à Toulon, derrière un

palmier. Elle parle avec une lumineuse simplicité et agit de même. Son amie, Rose Grenade, tient une fumerie d'opium, absolument comme on tiendrait une corbeille de fruits rafraîchissants, et par un soir de liesse, où l'escadre évolue, Rose Grenade portée par la tôle sournoisement glissante d'un sous-marin, joue la Vénus sortant de l'onde sans autre manteau que ses cheveux. Un amiral se met à rire, toute une ville applaudit, pendant qu'un père (et nombre d'amants) pleurent de joie. Consolata, jalouse de tant de gloire, veut faire la guerre et part pour la Chine. De nouveau, l'opium fume comme l'encens aux pieds de la petite idole qui lui préfère l'amour. Namurgus, son capitaine vainqueur, lui prouve que l'amour ou la bataille c'est la même chose, et elle se résigne à se laisser vaincre. Puis le tableau brillant s'assombrit, des amis meurent au combat pour de bon contre les Annamites, la fièvre jaune tue la pauvre Consolata. Namurges ne sera plus jamais consolé, car il se marie. C'est d'une couleur et d'une saveur étonnantes, cette histoire un peu bien fruit défendu.

Les gens d'Auberoque, par Eugène Le Roy. Fidèle historien de son Périgord, l'auteur de *Jacquou le Croquant* continue ses études de mœurs provinciales qui sont d'un écrivain probe et consciencieux, mais méritent bien plus que des succès d'estime. Les gens d'Auberoque habitent un petit pays perdu où l'on mange les châtaignes blanchies dites : *éviroulées*, ou bouillies dites *boursades* (n'est-ce pas, Monsieur, que je m'y connais?) et ils font aussi, les jours fériés, la fricassée *rouilleuse* si difficile à réussir. Dieu sait à quelle sauce terriblement pimentée ils assaisonnent leur prochain! Depuis le château jusqu'à la direction des postes, ils s'entredévorent à belles dents. Le pauvre honnête homme de receveur de l'Enregistrement qui tombe dans ce nid de vipères est obligé de protéger la petite Michelette, la fille de l'inventeur *du vélocipède*, contre les mauvaises langues et surtout les créanciers de son père. Il y arrive en l'épousant... après combien de vicissitudes. Ils s'aiment et ils ont des enfants. Tout est simple, les mauvaises comme les bonnes conduites, dans cette histoire. L'œuvre n'a pas à s'inquiéter d'une intrigue, car toute sa force réside dans sa langue sobre et vigoureuse, dans ses paysages clairs, ses types naturels, pris au moment même de leur geste coutumier. On a prétendu que les naturalistes n'ont pas donné ce qu'on attendait d'eux : c'est parce qu'on s'est obstiné à les chercher où ils n'étaient pas. Il y en a un en Périgord, un des meilleurs, des plus solides. Se soucie-t-il d'une école, celui-là, qui n'a souci d'aucune distinction plus ou moins honorifique?

La Gennia, par John-Antoine Nau. Conte merveilleux. Il faudrait peut-être se faire initier pour tout comprendre. Le roman s'ouvre sur des scènes curieuses où l'on voit évoluer une équipe de *tapeurs*, joueurs décavés, financiers louches, gens de lettres ou journalistes

courant le Mécène. Morrox, lui, est un honnête aventurier; il ne veut voler personne, mais il joue et il est superstitieux comme tous les joueurs, donc, à point pour devenir victime du merveilleux. On lui fait faire de la photographie *astrale*, c'est-à-dire qu'on lui enjoint d'attendre le fantôme dans la chambre noire. Ici, je perds pied, parce que le merveilleux se mêle à la vie sans aucun des liens scientifiques qu'il est d'usage d'employer pour duper l'imagination récalcitrante. Une femme très réelle se double d'une *Gennia* malencontreuse qui en veut mortellement à sa rivale. Nous passons au décor hindou, car c'est le meilleur moyen de nous précipiter dans l'étrange et que rien ne vaut un ancien temple de Kali pour accomplir de funèbre besogne. Sidney Aram, le Mécène, meurt tué par ses propres pratiques occultes et Morrox est forcé de tuer sa maîtresse parce qu'une terrible Gennia le possède. A la fin, apothéose où l'on se retrouve tous au milieu d'un azur ineffable. J'aime mieux le début que la fin et je ne veux cependant pas reprocher à l'auteur son allure convaincue, sa conviction n'étant peut-être que de l'art.

L'Heure de Dieu, par Georges Bonnamour. Victime d'un socialisme un peu provincial, un maire est obligé de sacrifier sa fille à ses opinions politiques. La pauvre Antoinette voit en effet son fiancé lui échapper et elle se réfugie bravement dans une douleur orgueilleuse qui ne cède qu'au miracle: malade, sur le point de mourir, elle fait le pèlerinage de Lourdes et là non seulement elle guérit, mais encore elle essaye de guérir sa rivale (qu'elle retrouve aux pieds de la Vierge), estropiée, punie pour lui avoir volé lâchement son fiancé. Il paraît que c'est là l'histoire vraie d'une conversion. Encore Notre Dame qui va faire d'une pierre deux coups, selon l'expression familière de M. Huysmans. Ainsi soit-il!

Vainqueurs et vaincus, par Louis Estang. Jadis on donnait sa démission et on acceptait la misère pour sauvegarder la probité de sa conscience, aujourd'hui les jeunes gens ne dédaignent point d'arriver par les femmes. Comme toujours, d'ailleurs, les vaincus ont toujours tort. Livre intéressant.

La Dame très blonde, par Max et Alex Fischer. Le héros de cette histoire, Pohuf, cocher de fiacre, est un bien grand scélérat: chargé par l'amant de suivre les allées et venues de la dame très blonde, il lui amène son mari et tout finit le mieux du monde, car les meilleurs adultères sont ceux où l'on tremble pour de bon. A cette histoire de grands enfants, je préfère celle des *Prunes de M. le curé* que les petits enfants peuvent lire et puis celle du *Portrait de Mme J.* (La Joconde.) Aussi celle du *Cadeau de l'oncle Emmanuel*, enfin je les préfère toutes... sans excepter la première, bien entendu.

Le Jardin de la sorcière, par Louis et Louise Delattre. De jolis contes traduits des frères Grimm, de ceux qui charmèrent toute

l'humanité. Le premier contient une petite princesse *Maleen*, la petite Rapounzelle, qui jette sa chevelure en échelle de corde à un fils de roi.

L'Inutile effort, par Léon Wanthy. Un peintre successivement mécanicien et artiste. Une femme passe, pour laquelle il tente le suprême effort de la gloire, mais il y perd le goût de la vie quand l'amour cesse de luire. Il était sûrement plus amoureux qu'artiste... ou plus mécanicien que peintre.

Tybert, chat, par Charles Régismanset. Ce *Tybert* est le gentil héros d'aventures très véridiques, très finement observées, et il meurt jeune comme il sied à ceux qu'aiment les dieux. Je transcris, en guise de morale, cette phrase de légère mauvaise humeur : « Nous sommes les esclaves de ce chat. Nous ne sortons plus de peur qu'il ne s'ennuie seul ! » A qui le dites-vous, cher Monsieur ! Vous pourriez tout aussi bien déclarer que les écrivains sont simplement les animaux domestiques des chats. Il y a fort longtemps que ma chatte me prend pour sa bonne et me soupçonne de faire danser l'anse de son panier quand je l'emmène à la campagne.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des Plus Belles Pages : Tallemant des Réaux, « Mercure de France ». — Gauthier Ferrières : *Gérard de Nerval ; la vie et l'œuvre 1808-1855*, Lemerre. — J. Barbey d'Aurevilly : *Poésies et Poètes*, Lemerre.

Voici le sixième volume de la *Collection des Plus Belles Pages :* **Tallemant des Réaux**.

Il était assez difficile, nous disent les éditeurs, de donner en un seul volume la substance des huit ou dix tomes, selon les éditions, que comportent les *Historiettes*, on a surtout choisi les pages où les mœurs se peignent le plus nettement et on a tâché d'en ordonner, en suivant Tallemant pas à pas, un livre de lecture aisée et qui pourtant donne une idée exacte de son talent, de son genre et même de ses manies. Oserons-nous dire que Tallemant des Réaux gagne à être ainsi abrégé ? Oui, car il faut convenir que la lecture suivie des dix volumes ne laisse pas de causer une certaine lassitude.

Ce recueil nous donne donc ce qu'il y a de meilleur et de plus caractéristique dans Tallemant, et nous révèle ce que Molière nous laissa deviner dans ses comédies : les mœurs secrètes du XVIIe siècle. La littérature n'est pas toujours le reflet exact d'une époque. Les écrivains du XVIIe siècle n'ont pas copié la vie dans ses petits détails, et nous pourrions croire, d'après la transposition qu'ils en ont faite, que leurs contemporains avaient plus de vertu que nous.

Les Historiettes de des Réaux nous désabusèrent... On découvrit alors, « non sans quelque surprise, que les mœurs ne changent jamais ; que les hommes — et les femmes donc ! — sont toujours

les mêmes ; que les époques soupçonnées de vertu sont celles dont on ignore provisoirement l'histoire secrète (1). »

Alors, il ne faut jamais s'indigner, et ne se pas donner le ridicule d'affirmer que nous vivons dans un siècle corrompu. Il y eut de tous temps des hommes et des femmes qui eurent du tempérament, et ce sont sans doute les plus beaux spécimens d'humanité. Pourquoi résister à ses passions? N'oublions pas que la « vertu » est une valeur chrétienne.

Le clergé, au XVII[e] siècle, ne la pratiquait guère, cette vertu, qui est devenue presque la base de la religion.

Parmi les réflexions que suggère la lecture de Tallemant, celle-ci : ce qui constitue la vraie liberté, c'est la fortune. Pour l'acquérir, il faut de l'intelligence, et des désirs. Ce sont donc les êtres les mieux constitués, physiologiquement, qui sont faits pour dominer les autres. C'est la morale que l'on peut extraire de Tallemant, de ses *Historiettes*, qu'il nous raconte quelquefois d'une façon très crue. Et l'on peut être certain que le ton de ces anecdotes correspond au ton de la conversation d'alors.

Parlant, à propos de Henri IV, de M[me] d'Estrées :

Cette M[me] d'Estrées, dit Tallemant, était de la Bourdaisière, la race la plus fertile en femmes galantes qui ait jamais été en France; on en compte jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six, soit religieuses, soit mariées, qui, toutes, ont fait l'amour hautement.

Il ajoute en note :

On dit qu'une M[me] de la Bourdaisière se vantait d'avoir couché avec le pape Clément VII, à Nice, avec l'Empereur Charles-Quint, quand il passa en France, et avec François I[er].

Que n'a-t-elle écrit ses Mémoires !

Un trait de mœurs que Tallemant des Réaux raconte sans indignation : M[me] de Beaumarchais avait le visage carré et tout plein de marques rouges. « Cela n'empêchait pas que, pour son argent, elle n'eût des galants, et de bonne maison ; car M. de Mayenne, le dernier de ce nom, en fut un... » Cette autre anecdote d'une M[me] de Sy, qui marie sa fille, qui n'avait que onze ans, avec son amant, Neufchatel... ils étaient tombés d'accord qu'il coucherait trois fois la semaine avec elle et trois fois avec sa fille et que le dimanche il se reposerait. Elle ne s'en contenta pas et ôta un jour à sa fille. Le mari, voyant que Neufchatel avait plus d'affaires que jamais, demandait à coucher quelquefois avec sa femme, mais en vain... etc.

En une historiette, Tallemant nous raconte sa propre vie, le roman de sa vie avec une veuve plus âgée que lui, qui le persécutait de son amour. Mais Tallemant des Réaux avait l'esprit pratique, et pour

(1) Cf. Préface.

se dispenser de prendre un état qui eût entravé sa liberté, il épousa sa cousine germaine, Elisabeth Rambouillet, personne fort riche. Elle n'avait que onze ans lorsqu'il la demanda, aussi la célébration du mariage fut-elle différée pendant deux années. Son mariage l'unissait à la famille de Rambouillet, et il se lia d'une amitié particulière avec la marquise d'Angennes de Rambouillet, la célèbre *Arthénice :*

« C'est d'elle, avoue-t-il, que je tiens la plus grande et la meilleure partie de ce que j'ai écrit et de ce que j'écrirai dans ce livre. » Aussi, je ne crois guère à l'amertume de des Réaux, à ce « ressentiment, très naturel à celui qui avait la conscience de ce qu'il valait, cette excitation perpétuelle de l'amour-propre du bourgeois humilié par le courtisan... ».

Il aurait, ajoute M. Monmerqué, pour venger la bourgeoisie, immolé « souvent la noblesse à ses préventions exagérées ». Tallemant écrivait pour s'amuser, et aussi parce qu'il y trouvait un plaisir d'orgueil ou de vanité.

« Il est glorieux, disait Maucroix, son ami ; les louanges le rendaient fou... Il dit qu'il est en esprit ce que Mme de Montbazon est en beauté. »

Ce recueil est précédé d'une étude critique sur Tallemant des Réaux, qui est une des plus belles études et des plus justes que l'on ait jamais écrites sur les mœurs du XVIIe siècle. C'est une révélation.

§

Voici le premier ouvrage complet qui ait été fait sur **Gérard de Nerval, sa vie et son œuvre.** L'auteur, M. Gauthier-Ferrières, y a recueilli tous les documents connus sur Gérard de Nerval, mais il ne me paraît pas que son essai nous apporte quelque chose de nouveau. Ce livre, consciencieusement composé, est trop souvent gâté par des jugements ou des développements inutiles, par des fautes de goût aussi :

> Un chevalier de la légion d'honneur ne passe plus ses nuits à errer des Halles à Montmartre... ; non, il se range dans la vie, comme un bourgeois devant les voitures...

Et ceci plus grave :

> Habitant d'un pays (près d'Ermenonville) où le soc rencontrait parfois, en traçant, des *poteries étrusques...*

L'auteur n'est pas sûr de sa langue et ne dit pas toujours ce qu'il voudrait dire. Malgré ces restrictions, ce livre demeure le seul essai complet sur Gérard de Nerval, jusqu'à ce jour. Tel qu'il est, cet ouvrage aura son utilité. On y trouvera une biographie minutieuse du poète, depuis son enfance jusqu'à sa mort mystérieuse, le récit de

ses amours et de ses voyages, l'analyse de son âme envahie peu à peu par la folie,de sa lutte contre cette maladie. Mais quelques chapitres ne sont réellement que le résumé des ouvrages de Gérard de Nerval, avec quelques rectifications de dates et d'itinéraires. L'œuvre de Gérard est presque toute auto-biographique, et c'est une confession curieuse, où le rêve n'est pas toujours dissocié de la réalité. C'est qu'en effet quelques-unes de ses hallucinations, notées dans *Aurélia*, eurent pour lui plus de réalité que certains faits de sa vie. Et je ne crois pas que M. Gauthier Ferrières, dans son interprétation des poésies de Gérard,ait bien compris que le poète avait voulu fixer de consolantes hallucinations plutôt que des souvenirs réels.

§

Dans **Poésie et Poètes**, le dernier volume de Barbey d'Aurevilly que l'on vient de publier, je trouve une étude sur Gérard de Nerval, où Barbey s'indigne de la réputation usurpée de l'auteur d'*Aurélia*. L'heure est venue (1868), dit-il, de juger froidement « ce surfait du compagnonnage et de la pitié et d'en donner exactement la mesure pour que désormais l'opinion ne l'exagère plus. » Il ne lui reconnaît guère que des qualités d'observateur et de narrateur fidèle dans le *Voyage en Orient ;* il nie le poète : Le rêve,dit-il,avait emporté le rêveur. — C'est que le rêve était plus fort que le rêveur, ce qui n'arrive jamais chez les vrais poètes. Le vrai poète, lui, est toujours le maître de son rêve.

Une autre étude, enthousiaste, mais juste, sur l'œuvre de Maurice de Guérin. Barbey s'y montre le polémiste qu'il fut toujours en critiquant Sainte-Beuve et ses restrictions, à propos de l'œuvre de son jeune ami. Oui, Sainte-Beuve atténuait parfois la portée de ses jugements par des peut-être. Ces peut-être sont souvent devenus des certitudes. Et les affirmations trop absolues de Barbey d'Aurevilly ont bien perdu aujourd'hui de leur valeur. On pourrait lui reprocher d'avoir trop souvent fait de la critique sentimentale , mais il était sincère et croyait en son absolu. Il ne se méfiait pas assez de lui-même. Il faut cependant lire ces pages où on retrouve l'homme derrière l'écrivain et le critique, et Barbey est un homme toujours curieux à étudier.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

G. Ferrero : *Grandeur et Décadence de Rome*, t. IV : *Antoine et Cléopâtre ;* Plon-Nourrit. — A. Esmein : *Gouverneur Morris, un témoin américain de la Révolution française ;* Hachette. — Vicomte de Reiset : *Marie-Caroline, duchesse de Berry ;* Calmann-Lévy. — F. M. de Castellane : *Mémoires et Lettres ;* Dujarric.

Grandeur et décadence de Rome, t. IV : Antoine

et Cléopâtre, par G. Ferrero. — En même temps qu'il faisait son Cours du Collège de France, M. Guglielmo Ferrero publiait le t. IV de son histoire romaine : *Antoine et Cléopâtre*. Il comprend les événements qui se succèdent depuis la fin de la guerre de Pérouse jusqu'à la chute d'Alexandrie. Aux dernières pages de son précédent volume, où il a donné toute son importance à la figure d'Antoine, M. Ferrero nous montrait celui-ci méditant la mise à exécution de la dernière grande pensée de César : la conquête de la Perse. Seul celui qui accomplirait cette conquête serait assez puissant pour dominer les événements, et faire sortir quelque chose de la dissolution où les guerres civiles et le gouvernement violent et stérile du triumvirat avaient jeté le monde romain. L'historien continue presque exclusivement de ce point de vue l'étude du rôle d'Antoine. Le roman d'amour avec Cléopâtre passe au second plan. Antoine avait avant tout besoin de l'énorme trésor des Lagides pour ses ambitieux projets en Perse. Il y eut d'abord entre le triumvir et la reine d'Egypte une association d'intérêts politiques.

On vient de voir en quoi ils consistaient pour Antoine. Du côté de Cléopâtre, il s'agissait d'affermir un trône doublement menacé, à l'extérieur par la domination romaine, à l'intérieur par de nombreux mécontentements. L'historien insiste sur ce dernier fait, qu'il rapporte d'après Dion Cassius, et qui lui paraît expliquer toute la conduite de Cléopâtre. Le « coup de foudre » initial, sur le Cydnus, est une belle chose ; mais M. Ferrero, qui a déjà écarté bien des explications simplistes, n'était pas homme à se contenter de celle-ci non plus, qui lui semble avoir été inventée « pour cacher une lutte beaucoup plus sérieuse d'intérêts politiques ». Du traité de Brindes jusqu'à l'accord de Tarente, période remplie par les premières phases de la lutte entre Octave et Antoine, celui-ci, constate M. Ferrero, « vécut trois années loin de Cléopâtre ». Il pouvait donc se passer d'elle. « Et il revenait à elle, qui était la reine du seul pays d'Orient que les guerres civiles n'eussent pas encore ruiné, au moment où il avait pour son entreprise un si grand besoin d'argent qu'il était obligé de céder une partie de sa flotte à son collègue. »

Les conséquences de ce retour furent essentiellement politiques. Elles apparaissent comme le développement d'un plan conçu par Antoine bien avant même sa première rencontre avec Cléopâtre ; d'un plan conçu, en tant qu'héritier politique de César, par un homme qui pouvait à bon droit s'attribuer cette qualité. Ce n'est point par passion seulement qu'Antoine alors épousa Cléopâtre et devint quelque chose comme un monarque asiatique. Maître des provinces orientales du domaine romain par le traité de Brindes (où est indiquée pour la première fois la division en empire d'Orient et en empire d'Occident), il voulait, en vue de sa future conquête de la Perse,

reconstituer l'empire d'Alexandre, avec un royaume égyptien pour centre et avec Alexandrie, où se trouvait le trésor des Lagides, alors le plus vaste du monde ancien, pour capitale. Enfin le but dernier de tout cela était la prépondérance à Rome même. Les donations territoriales faites à Cléopâtre font partie de ce plan. Elles sont un pas vers le grand royaume égyptien. Et, chose significative, les donations datent du mariage d'Antoine avec la reine d'Egypte. (Voir là-dessus la note de la page 96.) M. Ferrero s'est appuyé, ici, sur l'autorité de Letronne, *Egypte grecque et romaine*, dont l'explication, complétée par les développements de Kromayer, lui paraît décisive, et « une des plus importantes découvertes concernant l'histoire de cette époque. Elle seule nous permet d'expliquer la grande énigme qu'est la bataille d'Actium. »

C'est, en effet, l'idée de cet empire égyptien, idée impliquant la possibilité de continuer là-bas la lutte contre Octave dans des conditions avantageuses, qui décida Antoine à la retraite sur l'Egypte, retraite d'où résulta la bataille d'Actium. Idée fausse sous le rapport stratégique, idée venue de Cléopâtre, qui, elle, était bien dans son rôle, tandis qu'Antoine n'y était pas du tout, ni, d'une façon générale, comme Romain, ni, dans l'événement même, comme général, dont les conceptions politiques influencèrent désastreusement la tactique. Il est probable, d'ailleurs, qu'une certaine part doit être faite, ici, dans cette dernière période de la lutte d'Antoine contre Octave, au côté passionnel, et que si l'amour n'eut assurément pas le premier mot, ni même l'avant-dernier, il eut le dernier. Car on ne peut expliquer que par les effets d'une passion dégénérée l'acceptation d'un plan de retraite qui, dans la situation nullement désespérée, avantageuse même, de l'armée d'Antoine sur le promontoire d'Actium, était une pure absurdité.

La Cléopâtre de M. Ferrero est une ambitieuse intelligente qui fait servir les séductions de la femme à la réalisation de ses projets. Antoine, digne d'ailleurs de l'immense situation que lui a faite le traité de Brindes, laisse grandir dans sa conduite la contradiction qui résulte pour lui de sa double situation de potentat oriental et de magistrat romain ; cela, jusqu'au jour où, faussant définitivement ses calculs, et d'ailleurs maître de ses sens aussi bien que de sa tête, l'orientalisme jette Antoine à l'incroyable défaillance d'Actium. Octave, mis en possession de l'héritage du monde, se trouve en présence d'un grand problème politique et social, dont M. Ferrero a indiqué les principales données dans son cours du Collège de France et qui sera l'objet de son prochain volume.

A l'exposé des faits, qui permet particulièrement d'apprécier la laborieuse érudition de l'historien, se mêlent, selon le procédé habituel de M. Ferrero, les tableaux de mœurs et surtout les évaluations d'é-

léments sociaux d'où cette nouvelle histoire romaine tire son intérêt le plus important et le plus nouveau.

Gouverneur Morris, par A. Esmein. — Comme l'Américain Thomas Jefferson, dont Taine a résumé la biographie d'après l'ouvrage de Cornélis de Witt, l'Américain Gouverneur Morris fut un des témoins de la Révolution Française. Né en 1752, avocat, acteur résolu de la Révolution américaine, homme politique en vue, député par l'Etat de Pensylvanie à la Convention chargée de rédiger la Constitution des Etats-Unis, Gouverneur Morris vint en France au mois de janvier 1789, en curieux et comme simple particulier, mais précédé d'une réputation bien établie d'homme politique et de publiciste. Sa situation y devint d'ailleurs officielle en 1792, date à laquelle il fut nommé ministre des Etats-Unis, fonctions qu'il conserva jusqu'au mois d'août 1794. Il resta quatre ans encore en Europe, et ne se rembarqua pour les Etats-Unis qu'en octobre 1798. Sauf des voyages aux Pays-Bas et en Angleterre, qui le tinrent parfois éloigné de Paris à des dates importantes, comme le 4 Août 1789, la fuite de Varennes en Juin 1791 et la constitution du ministère Girondin en 1792, il assista, durant cette longue période de dix années, à toutes les péripéties du drame révolutionnaire, qui lui inspirèrent des réflexions relatées dans son *Journal* et dans ses *Lettres*. Il fut même, un moment, presque l'un des acteurs du drame, et M. A. Esmein a curieusement dégagé le rôle joué par Morris, en 1792, dans la préparation d'une sorte de coup d'Etat en faveur de Louis XVI. Il eut des entretiens à ce sujet avec Delessart, le ministre des Affaires étrangères, avec Montmorin, resté dans le conseil particulier du roi après sa retraite du ministère de l'Intérieur, avec La Fayette. Peut-être le savant biographe s'exagère-t-il la portée de ce rôle, comme aussi la situation de l'ambassadeur à la Cour, après la mort de Mirabeau, auquel il aurait un moment succédé dans ses prérogatives de conseiller de cette Cour désemparée. En dépit de la complaisance dont son *Journal* n'est pas exempt quand il y est question de ces circonstances, peut-être Gouverneur Morris, à part soi, ne se faisait-il pas plus illusion sur son rôle politique actif que, par exemple, sur son autorité, — bien qu'un des pères de la Constitution américaine, — comme rédacteur de Constitutions françaises (car, naturellement ! il y alla, lui aussi, de sa petite Constitution) : « Je ne puis m'empêcher, dit-il à ce propos, d'être frappé de la ressemblance entre un Français qui fait une Constitution pour l'Amérique (ce Français s'était trouvé, inévitable lui aussi ! et était venu voir Morris, visite qui avait laissé celui-ci rêveur) et un Américain qui rend à la France le même office. L'amour-propre me dit qu'il y a une grande différence de personnes et de circonstances; mais l'amour-propre est un dangereux conseiller. »

Mais si tout cela semble peu consistant (quoi de plus chimérique qu'une Constitution à l'usage particulier de la Cour en 1792 ?), rien de plus intéressant, en revanche, et de plus digne de considération, que les aperçus de Gouverneur Morris sur les événements du temps. Ses goûts personnels d'étranger de distinction et d'homme en place vont vers la monarchie, pour laquelle il a lutté. « Mais, remarque son biographe et commentateur, qui a fort clairement débrouillé l'écheveau de ses réflexions, sa raison politique est plus forte que ses goûts personnels. » Cette raison politique ne l'a pas, d'ailleurs, entraîné plus loin qu'il ne fallait en sens contraire.

En somme, ses appréciations ressemblent assez à celles de Jefferson. Il a dénigré celui-ci, non seulement comme homme d'Etat, mais comme observateur de la Révolution française. Et, sans doute, il avait ici sur lui l'avantage d'être resté présent jusqu'à la fin, alors que Jefferson était rentré dès la fin de 1789 en Amérique. Mais, quoique plus complètement que Jefferson, avec tout un côté actif et spéculatif qui n'eut pas le temps de se développer chez Jefferson durant son assez court séjour en France, les vérités, les tristes vérités dont Gouverneur Morris eut, en pleine tourmente, la vision nette, étaient celles-là mêmes qui s'étaient présentées à l'esprit du futur président de la République américaine durant sa brève expérience de notre Révolution. Avec lui, Morris fut le plus perspicace de ces étrangers « qui nous jugeaient mieux que nous-mêmes », dit Taine; qui apprécièrent exactement le genre et le degré des pouvoirs qu'il nous eût fallu « pour obtenir avec le temps tout ce qui serait devenu nécessaire à l'amélioration et à l'affermissement » de la nation française.

C'est avec une patience et un discernement très méritoires que l'auteur de ce livre a relevé et étudié, d'après son *Journal* et ses *Lettres* et divers autres documents, les opinions de Gouverneur Morris, sa méthode, ses idées en matière de droit politique, ses jugements sur les événements et les hommes, enfin ses prévisions, dont bon nombre se réalisèrent curieusement. Nous avons de la sorte comme une histoire politique de la Révolution, retracée d'après les impressions de l'observateur le plus complet que la démocratie américaine ait envoyé à notre démocratie naissante.

Marie-Caroline, Duchesse de Berry, par le vicomte de Reiset. — Marie-Caroline, duchesse de Berry, dont on a récemment, et à deux reprises, raconté la captivité à Blaye, a eu jusqu'ici pour principaux biographes Alfred Nettement et Imbert de Saint-Amand. L'ouvrage d'Alfred Nettement, qui fut un des principaux soutiens de la cause légitimiste, a par maints côtés le caractère d'une œuvre de polémique (1837); il contient de nombreux documents fournis par Marie-Caroline elle-même. Celui de Imbert de Saint-Amand, conçu dans

cette forme attrayante de la collection des « Femmes des Tuileries », donne l'ensemble de la vie de la princesse. M. le vicomte de Reiset, dans son volume, a laissé de côté tout ce qui est postérieur à 1830: les tentatives en Vendée, la captivité de Blaye, la retraite, etc. Il s'est exclusivement attaché à retracer la période qui s'étend de l'enfance de Marie-Caroline à la chute de Charles X; c'est-à-dire la période où l'on peut le mieux montrer la princesse « sous tous les aspects de sa vie intime et de sa vie officielle ».

Nul mieux que M. de Reiset ne pouvait mener à bien cette tâche. Par ses attaches et ses relations de famille, il a pu disposer de documents de tout premier ordre, dont on n'avait jamais fait usage, au premier rang desquels il faut citer le journal inédit tenu par Marie-Caroline elle-même. Les archives du Château de Brunnsée, où la princesse vécut et mourut, lui ont été largement ouvertes, et il y a retrouvé toute la correspondance échangée entre la duchesse de Berry, sa famille, ses familiers et ses partisans, etc. Ces indications suffisent à montrer le prix des documents utilisés.

Divisé en quatre parties, l'ouvrage de M. de Reiset nous montre Marie-Caroline d'abord tout enfant à la Cour des Bourbons des Deux-Siciles; puis, après son mariage, durant « les années de bonheur », à l'Elysée, qu'elle quitte, après l'assassinat du duc de Berry, pour les Tuileries. Là, bientôt mère du duc de Bordeaux, elle soutient son veuvage avec une grande dignité; ce qui n'empêcha point des médisances, sous le règne de Charles X. C'est alors, d'ailleurs, qu'elle commence à montrer cette indépendance de caractère, toujours grandissante, et qui devait par la suite lui faire contracter ce mariage avec le comte Lucchesi-Palli, qui fut l'une des causes des tristesses de sa vie.

Mis en œuvre avec une liberté de méthode que critiqueront peut-être ceux qui chercheront dans ce livre un ouvrage d'histoire proprement dit, les documents dont a disposé M. de Reiset lui ont permis de semer ses pages d'une foule de détails précieux, sur les cours de Louis XVIII et de Charles X, qui font l'intérêt certain de son œuvre.

Mémoires et Lettres, par F. M. de Castellane. — Nous ne savons si le maréchal de Castellane, célèbre par son caractère original aussi bien que par sa carrière militaire, a trouvé, jusqu'ici, un biographe. Ce caractère et cette carrière mériteraient que l'on s'en occupât. Nous ne sommes pas sûr que le livre publié par Mme de Castellane, nièce du maréchal, remplisse complètement cet office. Elevée avec tendresse par le vieux soldat, fort éprouvée depuis par la vie, son père adoptif fut le seul bon souvenir de son existence, et ceci donne un accent touchant à certaines de ces pages. Mais c'est à peu près là tout ce qu'on trouve sur le maréchal. On a répandu dans les autres pages un désordre de pensées et de sentiments, où ne manque ni

générosité ni pénétration, mais dont l'expression a quelque chose qui impressionne douloureusement. A l'occasion, des aperçus justes sur les événements et les hommes de la fin de l'empire et d'après ; des coins cruels ou amusants : une visite d'auteur solliciteur (c'est Mme de Castellane elle-même) chez Emile de Girardin, dont la méchanceté indigne ; chez Renan, dont la finesse, qui divertit le lecteur, ne dut pas moins rebuter la solliciteuse que la férocité de l'homme à « une idée par jour ». — « De quel parti êtes-vous ? » — « Du parti de l'Humanité ! » — « C'est un bien grand parti pour une femme ! Et puis vous ne croyez pas en Dieu, et vous le dites ; c'est cela qui rend une femme impossible ! » Le livre est bizarre, mais non ennuyeux.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES

L'esprit juridique et l'esprit scientifique (*Archives d'Anthr. criminelle*). — Legrain : *Eléments de médecine mentale appliqués à l'étude du Droit* (Arthur Rousseau). — J. Grasset : *Le Psychisme inférieur* (Chevalier et Rivière).

Dans un récent numéro des *Archives d'Anthropologie criminelle*, M. Désiré Méreaux, sous le titre d'*Histoire d'un duel entre deux mentalités*, racontait, à propos de l'affaire Veber, comment se manifeste la différence fondamentale qui existe entre **l'esprit scientifique et l'esprit juridique**.

Il raconte comment il s'étonna de voir la magistrature emboîter le pas à l'opinion qui accusait une femme d'avoir tué un certain nombre d'enfants, alors que la moindre enquête scientifique des faits montrait d'abord que cette accusation ne s'appuyait sur aucune preuve raisonnable et prouvait ensuite que ces enfants, qu'on disait assassinés, étaient morts d'une façon médicalement explicable et expliquée. Quand les choses nécessaires furent tranquillement exposées, lors de la deuxième audience, ce fut pour l'accusation une invraisemblable déroute et l'avocat général demanda l'acquittement de l'accusée : mais celle-ci avait subi de longs mois de détention préventive ; la presse, inspirée par l'instruction, avait mené contre elle une campagne formidable, et, le premier jour des débats, la femme Veber, ahurie, s'était vu traiter de haut en bas par un président très véhément.

Toute cette comédie, au fond si lugubre, fut le résultat immédiat de cette déformation particulière de raisonnement qui constitue l'esprit juridique : c'est ce que M. Désiré Méreaux s'efforce de mettre en valeur. Il aurait pu étendre son champ d'exploration et montrer, à l'orée même des études de droit, la fausse direction prise par le raisonnement en face de monuments qui, sous le nom *absolument impropre* de lois, ne sont que des généralisations factices, bâties a

priori, où l'on fait rentrer, en les bousculant et en les détériorant, le plus possible de cas particuliers, d'où, sous une apparente unité — qui repose surtout sur des mots — des heurts constants, des contradictions perpétuelles de détails. Puis l'esprit théoriquement faussé va se fausser pratiquement dans les diverses applications à la vie de formules si peu faites pour elle. Tel qui, chargé d'appliquer ces formules, aurait un sursaut d'indépendance, et chercherait à les rendre adéquates aux diverses manifestations biologiques, en arriverait, découragé, à se croiser les bras : car entre la vie et le droit, tel qu'on l'a conçu jusqu'à ce jour, il n'y a aucune commune mesure.

M. Méreaux s'est borné à cette seconde constatation, et vraiment l'affaire Veber lui offrait une bien riche occasion. Il y montre combien, dans la façon actuelle de comprendre et de rendre la justice, la fonction est arrivée fatalement à dominer l'individu. Et cela non seulement dans l'acte ultime, à la salle d'audience où l'on voit encore subsister, à l'époque de discussion précise où nous sommes, cette étrange comédie de deux hommes qui, *par fonction,* accusent et défendent avec une égale émotion un individu sur lequel ils pensent souvent tout le contraire de ce qu'ils disent... mais encore et surtout dans le travail préliminaire, dans ce laboratoire qu'est le cabinet de l'instruction, où tout est orienté non pas vers la recherche du vrai, mais vers l'affirmation, coûte que coûte, d'une culpabilité.

Si on peut dire que, philosophiquement et nationalement parlant, presque tout est faux dans le droit actuel français, il faut ajouter que le danger qui en découle est bien moindre que celui auquel nous exposent les errements de l'esprit juridique.

Quel est le remède ? On conçoit combien il est difficile à trouver : c'est d'une part tout le droit à modifier, d'autre part toute une mentalité à transformer. C'est à ce dernier dessein que s'attaque M. Méreaux quand il propose la création d'une sorte de grande école, que j'appellerai de *préparation à la vie*, où viendraient se perfectionner, par le contact des différentes manières de penser, ceux qui se destinent aux carrières libérales : « J'imagine volontiers, écrit-il, une sorte d'école où passeraient le futur médecin, le futur magistrat, le futur ingénieur, et où tous, avant de se spécialiser, recevraient une instruction supérieure commune. Le magistrat, de cette façon, serait moins étranger à la langue du médecin et de l'ingénieur, de même que ceux-ci ignoreraient moins complètement celle du magistrat. Alors on parviendrait peut-être à s'entendre. »

§

S'entendre ! C'est la grosse affaire, et c'est pour y contribuer que M. le Dr Legrain a institué pendant l'année 1905, à l'Ecole de Droit, un cours de psychiâtrie, qu'il vient de publier sous le nom d'Elé-

ments de médecine mentale appliqués à l'étude du droit.

M. Legrain était tout indiqué pour mener à bien cette tentative si légitime de familiariser les futurs légistes, à quelque application du droit qu'ils appartiennent, avec les troublants problèmes que pose la pathologie de l'esprit. Le titre général de la collection à laquelle appartient cet ouvrage fait d'ailleurs comprendre quelle est la tendance de ce mouvement ; il comprend cette ligne grosse de promesses : *l'évolution scientifique du droit pénal.*

Et, pour y être fidèle, l'auteur entreprend de nous montrer l'excellence des méthodes positives, nous inculque la haine de l'*a priori* et nous prouve quels services *indispensables* peut nous rendre l'observation bien conduite. Puis ces grands caractères généraux du travail une fois établis, il entre dans un long examen de la personnalité qu'il étudie dans sa constitution, dans son évolution, dans son fonctionnement, dans sa dislocation, sa dispersion et sa régression. Le sujet est particulièrement intéressant. M. Legrain écrit avec beaucoup de charme : le livre est donc à lire même pour ceux qui ont assisté au cours du professeur.

Il est toutefois dans cet ouvrage un point sur lequel on ne saurait trop faire de réserves et qui y est traité avec un rigorisme que je regrette : c'est celui qui concerne la responsabilité atténuée. Que, dans sa préface, M. Garçon, professeur de droit criminel à la Faculté de Droit, se montre l'adversaire résolu de cette atténuation, je le comprends sans peine, car le principal grief fait à la responsabilité atténuée, c'est l'insuffisance des pénalités à opposer aux atténuations observées : en pensant et en écrivant ainsi M. Garçon défend son territoire. Il sent très bien qu'il ne peut rien contre cette idée de la responsabilité atténuée, idée qui repose sur des nuances parfaitement constatables par des médecins, — mais il sent très bien quel travail reste à faire pour y adapter notre Code pénal. Je comprends très bien M. Garçon... mais je comprends beaucoup moins M. Legrain quand il s'oppose, devant des jeunes gens qui ne manqueront pas de le suivre dans cette opposition, à l'admission, dans l'application du droit criminel, de l'atténuation de la responsabilité.

C'est que non seulement cette notion de l'atténuation ne perd pas du terrain, mais que chaque jour elle fait de nouveaux adeptes. Si mon excellent ami Legrain était venu cette année au Congrès de médecine mentale de Lille, il aurait vu quel accueil fut fait à M. Grasset quand il défendit la cause de la responsabilité atténuée, et aux paroles très sensées de M. Régis. (Il retrouvera d'ailleurs leurs arguments dans la *Revue des Idées* (15 juillet) et le *Journal de médecine de Bordeaux* (9 septembre).

Je ne peux pas traiter ici ce sujet qui depuis quelque temps a suscité

tant de travaux et soulève une émotion si légitime : la question est trop grosse, et nous serons toujours à temps, l'été prochain, au moment du rapport de M. Gilbert Ballet au Congrès de Genève, d'en dresser le bilan. J'ai seulement voulu exprimer le regret de voir parmi ceux qui se cantonnent dans ces deux formules si rigides de la responsabilité et de l'irresponsabilité, un aliéniste et un philosophe de la valeur de M. Legrain qui, plus que tout autre, à mon avis, devrait apporter sa légitime influence au service du mouvement qui s'opère dans les esprits pour faire entrer dans les applications du droit criminel cette notion si biologique, si scientifique de l'atténuation de la responsabilité.

§

Puisqu'il vient d'être question de M. le professeur Grasset, je voudrais signaler un livre où l'on retrouve admirablement développée la théorie favorite du maître de Montpellier, et les conclusions qu'il en tire relatives à l'atténuation de la responsabilité.

Le Psychisme inférieur est, comme tous les livres de M. Grasset, écrit avec cette vivacité, cette originalité, cette clarté et cette érudition qui font de l'auteur un des écrivains les plus remarquables de notre époque. Il a su mettre au service de la courageuse et fidèle philosophie de la vieille Ecole, non seulement la hardiesse un peu déconcertante de ses conceptions, mais un langage d'un coloris devant lequel s'inclinent ses adversaires les plus résolus. D'ailleurs, ces dons mêmes d'écrivain lui ont été reprochés... C'est trop joli pour être vrai, ont dit quelques-uns, me rappelant le mot exquis d'une vieille dame qui, me parlant avec force éloges de la *Vie de Jésus*, de Renan, terminait ainsi son apologie : «.... Quel dommage que ça ne finisse pas par un mariage ! »

D'après le titre même du livre, impossible d'ailleurs à résumer ici, le lecteur sait ce dont il s'agit : nous en avons d'ailleurs déjà parlé. Les actes psychiques se divisent en deux groupes : les actes psychiques supérieurs, conscients, volontaires et libres ; — les actes psychiques inférieurs, inconscients, automatiques et involontaires. Or, ces deux groupes, si profondément distincts, d'actes psychiques sont-ils des degrés différents d'activité des mêmes centres cérébraux, ou bien y a-t-il des centres psychiques inférieurs et des centres psychiques supérieurs ?

C'est pour montrer l'existence des deux psychismes, et le rôle du psychisme inférieur que M. Grasset a écrit son livre qui est l'aboutissant de tout ce qu'il a écrit sur le sujet, — son livre que quelques-uns ont osé traiter d'antiscientifique parce qu'éblouis par la hardiesse des hypothèses — pourtant *scientifiquement soutenables*, — ils attendent pour croire les confirmations formelles du microscope et du scalpel.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A. Mézières : *Silhouettes de soldats*, in-18, Hachette. — Capitaine Spero : *La Défense nationale sous la République*, in-18, Juven.— L. André : *Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique*, in-8, Alcan. — Memento.

M. Mézières a le goût des vertus militaires. Aussi a-t-il réuni sous le titre de **Silhouettes de Soldats** une série de comptes-rendus d'ouvrages, consacrés à des réputations militaires. Du duc de Luxembourg au maréchal Canrobert, en comprenant Catinat, qui, « moins sage, plus courtisan, eût peut-être acquis la réputation d'un plus grand homme de guerre », puis Rakoczi, Davout, le sergent Bourgogne, Dupont, Lœwenstern, Fabvier, Govone, Bibesco, etc., voilà des noms suffisants pour constituer une galerie, dont l'assemblage, à lui seul, est assez piquant. Il est dommage que, sauf pour Canrobert, que l'auteur a connu personnellement, tous ces portraits nous soient tracés de seconde main. Ils ne se présentent pas à nous à travers la vision directe de l'écrivain. Ils nous apparaissent un peu académiques, littéraires, corrects, proprets, comme des militaires de M. Ed. Detaille. Si le peintre s'échauffe parfois et ajoute quelque trait un peu vif à leur physionomie, il ne réussit qu'à leur ajouter une de ces sortes d'attributs que les portraitistes du XVIIIe siècle plaçaient dans un coin de leur toile, pour l'animer et symboliser la vertu principale du héros. Ainsi, M. Mézières nous représente le général Hardy, pendant l'expédition d'Irlande, « formant ses bataillons en carré sur le pont d'un vaisseau désemparé ». L'aimable académicien n'a sans doute voulu tracer qu'une ingénieuse fiction, symbole de la belle fougue de son héros.

Certains de ces portraits sont tout uniment des *Eloges ;* M. Mézières en a dû prendre le ton et le goût à fréquenter si longtemps sous la coupole. Cependant les médaillons de Lœwenstern et de Bibesco sont d'une facture plus vive. Seul, Canrobert est familièrement campé avec sa bonhomie de vieux guerrier d'Afrique. Au milieu de ces favoris de la fortune, un nom détonne étrangement : celui de Dupont, d'Andujar et de Baylen. Le chapitre qui lui est consacré piquait le plus notre curiosité. On n'y découvre rien de nouveau qu'un essai assez malaisé de réhabilitation, à la suite du lieut.-colonel Clerc et surtout du lieut.-colonel Titeux (1). Ce dernier a consacré des in-quarto à cette vaine entreprise. La capitulation en rase campagne ne peut que rester un fait inadmissible dans les traditions militaires. Tout autre parti est plus avantageux même au

(1) L.-col. Titeux : *Le général Dupont. Une erreur historique*, 3 in-4, 1903. — L.-col. Clerc : *Capitulation de Baylen. Causes et conséquences*, in-8, 1903.— Sans recourir à ces gros ouvrages, on trouvera un excellent résumé de la question dans l'article de M. Pariset (*Journal des savants*, févr. 1905). Les conclusions de M. Pariset diffèrent d'ailleurs des nôtres, en ce qu'elles tendent à accorder plus d'indulgence.

point de vue de l'économie des existences, dont le chef a la garde. Les pertes subies par une troupe résolue, accomplissant un suprême effort, seront toujours moindres que les déchets pendant la captivité, du fait de la nostalgie, des fatigues excessives, de la mauvaise hygiène, etc. Les rochers de Cabrera ont rendu environ 2.000 *rescapés*, physiologiquement condamnés. Les lignes de Castaños, forcées, nous auraient restitué un nombre autrement important de nos soldats. Mais la capitulation peut comporter des excuses ; nous admettons toutes celles qu'invoque M. Mézières. Ce qui ne peut échapper au jugement de la postérité et fixe en traits inaltérables le caractère d'une capitulation, c'est le sort que se réserve pour lui-même son premier signataire. Dupont et son état-major acceptèrent de rentrer libres, de suite, en France, pendant que les troupes demeuraient prisonnières aux mains des populations fanatisées. Sans aucun doute, Dupont ne pouvait prévoir les horreurs de Cabrera ; mais, s'il eût partagé le destin de ses soldats, jamais les autorités espagnoles n'auraient songé à lui donner comme piédestal une de ces îles de la Faim. Les services qu'un chef peut rendre à ses troupes, lorsqu'il les suit en captivité, sont d'un très haut prix. M. Mézières ne l'ignore pas : il nous raconte longuement, ailleurs, le grand allègement apporté à ses troupes par le prince de Bibesco, prisonnier à Coblentz, au lendemain de Sedan.

§

C'est par des études consciencieuses et fortes, comme celle que le Cap. Spero vient de consacrer à **la Défense Nationale sous la République**, que les officiers de notre armée se feront mieux connaître et estimer. M. P. Baudin dit très justement dans sa préface : « Ce livre contient un enseignement précis, robuste et nécessaire. » On ne peut plus, en effet, se passer de savoir ce que vaut l'armée de son pays. La difficulté était de mettre la clarté et la précision nécessaires dans cet enseignement ; de n'y faire entrer aucune raison de sentiment ; de lui imprimer le caractère de rigueur scientifique des recherches purement objectives. Le cap. Spero y a pleinement réussi. Son étude reste forcément incomplète sur une matière inépuisable ; mais elle contient l'essentiel. C'est tout ce qui importe. Il a été, trop longtemps, interdit de toucher aux questions de défense nationale. Les militaires pensaient exercer un sacerdoce et exigeaient une confiance aveugle.— Cette conception surannée, dans un temps de libre examen, a conduit aux pires méprises. Quelques professionnels ont enfin senti le danger de continuer à s'isoler du reste de la nation. La vérité doit être l'expression de la réalité, dit le cap. Spero ; il ne faut pas qu'elle puisse masquer aux uns ce qu'elle consent à découvrir devant d'autres. Il nous faut des explications franches, loyales,

exemptes de réticences. En substance, on nous décrit, dans ce livre, le mécanisme des deux grandes opérations fondamentales : la mobilisation et la concentration des armées. Suit un exposé de la situation des forces de notre adversaire et de celle de nos propres ressources en mettant en lumière les principes qui ont inspiré chacune de ces organisations. Le cap. Spero, en nous parlant de ces questions, réputées jusqu'ici secrètes et intangibles, s'abstient de toute imprudence de langage. Il nous instruit simplement de nos devoirs de citoyen, en cas de conflagration ; il fait jouer devant nous le mécanisme dont nous serons tous les rouages modestes. Il nous en démontre le caractère de nécessité absolue. Or, on n'exécute bien que ce que l'on comprend bien. Nous voudrions voir afficher, dans toutes les communes de France, les lignes essentielles de ce livre sur la mobilisation et la concentration des armées.

Nos voisins ont réussi à créer l'organisation militaire la plus adéquate au génie de la nation germanique. Chez nous, le principe même de notre organisation devait être faussé par le désir de copier servilement l'instrument qui nous avait courbés sous le joug. Le préjugé s'était enraciné dans les esprits qu'en 1870 nous avions été vaincus par le nombre. Les réorganisateurs de notre édifice militaire décidèrent que le nombre serait sa base essentielle.

Or, d'année en année, à mesure que diminue notre natalité, l'écart entre la réalité et le nombre fictif, représenté par nos cadres, devient plus considérable. Il nous faut renoncer à ce concept et créer une armée mobile, manœuvrante, dressée à une « guerre de mouvements ». Avec le général Langlois, le cap. Spero réclame le déclassement des ruineuses forteresses bétonnées, que nous devons au patriotisme inquiet de nos entrepreneurs et métallurgistes plus qu'à des nécessités militaires. Elles ne peuvent offrir que la tentation dangereuse de venir s'immobiliser derrière leurs blindages, pour n'y trouver d'ailleurs qu'une sécurité illusoire.

Une singulière impression de calme et de force se dégage de ce livre. Il témoigne d'une connaissance trop profonde de tout ce qui fait encore défaut à notre armée pour qu'il puisse conclure à un optimisme robuste Mais il est également au-dessus de tout pessimisme inquiet. D'ailleurs, le cap. Spero, en terminant, pour nous montrer sans doute la variété des opinions, nous rappelle les paroles, prononcées à la tribune du Parlement par le rapporteur du budget de la Guerre de 1906 : « La République a donné au pays une puissance militaire supérieure à celle de tous les régimes antérieurs. » Oui, s'il s'agit de la valeur industrielle et financière de l'armement ; non, si l'on doit tenir compte de la force morale et de l'organisation rationnelle d'une armée. En tous cas, de telles paroles manquent de modestie.

§

Nous sommes très en retard avec l'ouvrage de M. L. André, **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique**, dont nous n'avons pu dire que quelques mots trop brefs dans notre précédente chronique. M. Le Tellier, rapporte cette bonne langue de Saint-Simon, disait « *qu'il fait toujours bon se mettre en prétention* ». Il semble que M. L. André se soit souvenu de cette parole pour, plus de deux siècles après la mort de Le Tellier, le *mettre en prétention* d'avoir été le véritable organisateur de l'armée monarchique, au lieu et place de Louvois, dont la gloire était consacrée jusqu'ici par le célèbre ouvrage de M. C. Rousset. A coup sûr, il restera quelque chose de cette prétention posthume ; mais si l'on peut conclure, avec M. L. André, qui en est l'artisan, que « *la gloire de Louvois a injustement amoindri celle de son père* », il serait aussi injuste de substituer désormais le nom de M. Le Tellier à celui de son fils, dans tous les actes qui ont contribué à constituer sur des bases définitives l'armée de la monarchie. L'œuvre de M. Le Tellier a été toute de patience, de lenteur prudente, de longue préparation ; il a largement ouvert les voies à son fils. L'évolution était accomplie, lorsque ce dernier a pu céder à son impétuosité naturelle, tailler dans le vif et achever à grands coups l'œuvre patiemment élaborée par ses prédécesseurs. De tempéraments différents, ils ont œuvré l'un et l'autre, obéissant à leurs facultés merveilleusement appropriées aux temps où ils furent appelés à agir : c'est peut-être là qu'est toute leur gloire. Nous ne ferons pas à l'importante contribution de M. L. André l'inutile critique d'être aride, sèche, un peu massive. Nous sommes convaincu qu'il l'a voulue ainsi. Il n'avait pas formé le propos de situer M. Le Tellier dans son milieu et de le représenter dans ses rapports avec son époque. Son dessein était plus modeste, en se bornant à classer un volumineux répertoire de faits, dont l'ensemble constitue un chapitre très important de l'histoire administrative du XVIIe siècle. Les curieux trouveront dans cette multitude de faits et d'actes, mis en lumière par M. L. André, des détails capables de réjouir un esprit philosophique, amusé par l'éternel flux et reflux des choses d'ici-bas ; ils y trouveront, entre autres, que M. Le Tellier accomplit la réforme des conseils de guerre que la troisième république se croit à la veille d'inaugurer. En résumé, le travail de M. L. André nous aide à vérifier une fois de plus qu'il n'y a rien de spontané dans l'histoire, qu'on y observe toujours la continuité et la solidarité des efforts ; presque toujours l'œuvre attribuée à un seul homme, par les esprits qui redoutent la complexité des questions, n'est que le fruit des longs travaux de ceux qui ont besogné avant lui. Toute la question de la gloire, du succès en histoire est de passer au moment où le fruit est venu à maturité et de le cueillir.

Il n'y a plus qu'à attendre maintenant qu'un autre patient chercheur nous ressuscite l'œuvre de Sublet de Noyers, qui fut le prédécesseur de Michel Le Tellier. Il n'y aura qu'un peu plus de justice répartie entre les ayants droit.

Memento. — *Le Censeur,* dans ses nos 2, 3, 4, 6, a donné les portraits des généraux Langlois, Bazaine-Hayter, Picquart, Brun, ces deux derniers sous des aspects assez piquants.— A lire, dans *le Temps* (20 nov.), les articles du général Bonnal sur la diminution de notre cavalerie, et du général Langlois sur les périodes d'instruction (12 décemb.). — *Le Continent* du 15 oct. contient un article sur les sous-marins, signé par le V.-A. Fournier, qu'incontinent cet officier général fut mis en demeure de désavouer, à la suite de la très curieuse interpellation Henry Michel sur les six cuirassés du programme Thomson (voir *J. O.* du 24 oct.). — Dans la *Revue du mois* (nov.) un article sur les dernières manœuvres navales. — Signe des temps, le général Bazaine-Hayter a fait, ces jours derniers, à l'Ecole des Hautes-Etudes, une conférence sur l'*Armée-Ecole.* — La place nous fait défaut aujourd'hui pour parler de deux ouvrages importants, récemment parus : *le Siège de Port-Arthur*, par le col. de Grandpré, et *la Guerre Russo-Japonaise,* par le chef de bataillon Meunier. Nous en entretiendrons nos lecteurs dans notre prochaine chronique.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Paul Masson : *Guide officiel de l'Exposition coloniale de Marseille*, 1 broch. in-18 jés. Barlatier, Marseille. — René Gonnard : *L'Emigration européenne au XIXe siècle*, 1 vol. in-18 jes. Armand Colin, Paris. — G. Binger : *Le Péril de l'Islam*, 1 plaquette (Publications du Comité de l'Afrique française). — Henri Laumonier : *En colonne*, 1 vol. in-18 jés., Schneider, Hanoï.— Noël Amaudru : *Sultane française au Maroc*, 1 vol. in-18 jés., Plon-Nourrit, Paris. — E. D. Morel : *Red Rubber* (le Caoutchouc sanglant), T. Fischer Unwin, Londres. — Paul Théodore Vibert : *La Philosophie de la Colonisation*, tome II, un vol. in-8, Ed. Cornély et Cie, Paris.— Anonyme : *Programme des fêtes du couronnement* de S. M. Sisowath, tirage de luxe in-8, Imprimerie Nationale, Paris. — Anonyme : *Les Chemins de fer en Afrique Occidentale*, tome I, 1 vol. in-8, E. Crété, Corbeil. — Fernand Rouget : *La Guinée,* 1 vol. in-8. E. Crété, Corbeil.

Je parcourais récemment le **Guide officiel** de *l'Exposition de Marseille*, et je m'aperçus soudain que j'avais laissé s'écouler l'an 1906 sans parler des *Expositions Coloniales*. Il y en eut deux, l'une à Paris, l'autre à Marseille; la première, point sérieuse : une douzaine de nègres, une demi-douzaine d'autruches, et beaucoup de tapis et de corsets, voilà le bilan qui satisfit d'ailleurs bon nombre de Parisiens, et non des moindres, pour qui un nègre à cheval sur une autruche est un symbole exact et complet de la Colonisation. La seconde fut une remarquable manifestation. L'effet donné fut si considérable qu'il serait puéril, et même malhonnête de prétendre l'exposer en quelques lignes, voire même en quelques pages. Cette Exposition fut une belle chose, belle de toute une beauté puissante et

inattendue, belle encore de façon absolue, puisque tout à fait *inutile*. Beaucoup d'or, d'énergie dépensés, le concours d'un admirable ciel qui faisait des Jardins du Prado encerclé par de gracieuses collines un décor de féerie, et c'est tout. Je doute que l'Exposition ait accru les transactions coloniales. Mais les Marseillais ont eu de la joie, du bruit, des lumières ; la vitalité de certaines colonies comme l'Indo-chine s'est affirmée réelle, luxueuse même. C'est un résultat que maintes publications ont déjà noté ou vont bientôt noter. Le compte-rendu de ces publications nous permettra de reparler de l'Exposition coloniale de Marseille.

§

M. René Gonnard s'est efforcé de nettement exposer l'énorme question de **l'Emigration européenne au XIXe siècle**. Tour à tour, il a examiné l'émigration britannique, l'émigration allemande, italienne, austro-hongroise et russe. Cet exposé et cet examen sont remarquables. M. Gonnard ne partage pas entièrement le fol enthousiasme de M. Demolins pour les Anglo-Saxons. Il n'estime pas immortel l'impérialisme de Rudyard Kipling et de Chamberlain et il voit comme limitation à l'hégémonie britannique deux faits : la diminution de la prolificité anglo-saxonne, un peu en tous lieux, et l'accroissement de la part prise dans l'émigration européenne par les autres peuples d'Europe. L'avenir colonial de l'Allemagne, M. Gonnard le voit incertain, incertain comme celui de l'Italie, à qui il conseille d'utiliser mieux que ne l'a fait jadis l'Allemagne sa prodigieuse émigration et *d'agir vite*, en Tripolitaine notamment. L'Allemagne laissa passer l'heure et ses nationaux sont noyés dans la population américaine. Que l'Italie ne fasse point de même.

Mais ce que M. Gonnard a surtout bien vu, « c'est que le XIXe siècle a été un siècle d'émigration et de colonisation européennes ; un siècle d'accaparement, d'occupation hâtive, par les blancs, de tout ce qui restait de terres disponibles dans le monde... A l'émigration européenne toute entière du XIXe siècle, on peut appliquer ce qu'un auteur italien, M. Elnaudi, a écrit de l'émigration de ses compatriotes dans l'Argentine, qu'elle est une *épopée*. On serait presque tenté de dire que, dans cette hâte fiévreuse, il y avait comme le pressentiment d'une occasion à saisir, d'une heure à utiliser, qui, une fois passée, ne se retrouverait plus... »

J'aime beaucoup ces lignes de M. Gonnard, et il est regrettable qu'il n'ait pas poussé davantage cette idée de l'épopée coloniale, non plus seulement du XIXe siècle, mais de tous les temps passés. Au lieu de ramener son œuvre à ce fait précis de l'Emigration européenne au XIXe siècle qui la limite forcément en puissance et en grandeur, il eût pu nous donner un tableau en raccourci de l'Emigration non

plus européenne, mais humaine. Emigration et colonisation sont un même phénomène. L'émigration est une des formes, une des manifestations les plus saisissantes de la vie. Il semble vraiment que la poussière humaine obéisse, à certaines époques, à telles règles qui veulent « qu'elle se disperse un peu plus loin ».

M. Gonnard n'a fait qu'esquisser ce point de vue hautement philosophique. Du moins l'a-t-il pressenti est indiqué, et cela me suffit à faire de sa très complète et consciencieuse étude, un livre « éminent ».

§

Le **Péril de l'Islam**. Sous ce titre, M. Binger, directeur de l'Afrique au ministère des Colonies, publie en brochure un mémoire paru l'an dernier dans les *Documents* du Comité de l'Afrique française. L'auteur est d'avis « qu'en fait l'*Islam*, en tant que religion, n'est pas dangereux. Il constitue une forme de croyance élevée, des plus respectables; il est incapable, à l'époque contemporaine, de susciter de vastes mouvements politiques; une insurrection panislamique, en d'autres termes, ne saurait être prévue; mais, par contre, il est nécessaire de veiller pour prévenir des mouvements locaux dont l'Islam n'est que le prétexte et qui sont dirigés, çà et là, contre le progrès directeur des Européens ». M. H. Lorin résume ainsi la thèse de M. Binger, thèse très défendable, mais trop optimiste peut-être. Agiter sans cesse de « nouveaux périls » constitue un jeu puéril à la fois et dangereux, car affirmer qu'un péril menace, c'est lui donner l'être au cas où il est inexistant, c'est l'augmenter et stimuler sa croissance au cas où il existe déjà. A ce point de vue, donc, les idées de M. Binger ont leur valeur pratique et universelle. Mais il est impossible de nier cependant les progrès extraordinaires accomplis par l'Islam en ces dernières années. Les Musulmans ont une forte influence au Japon et en Chine. Au dernier « *National Congress* » de l'Inde, ils avaient leur place. Enfin, la propagande senoussi n'est pas un mythe. Sans doute, l'Islam contient en soi-même sa barrière et sa limite: c'est ce fatalisme qui semble interdire à ses sectateurs une action profonde et durable. Mais ce « fanatisme » constitue aussi une force. Habilement maniée par quelques cerveaux dominants, cette force peut devenir intelligente, et le jour où l'action des Musulmans serait synergique et continue, les frêles installations européennes en Afrique seraient tôt balayées. Le fétichisme, qui constitue pour les Noirs une stade d'abrutissement, recule un peu plus chaque jour devant la propagande islamique; l'Islam, pour toutes ces populations déshéritées et inférieures qui peuplent la côte occidentale d'Afrique, constitue le premier pas vers une vie plus digne, plus consciente. Concordant avec l'action de l'Islam, se produit l'action de l'Européen, action qui se veut civilisatrice. Consciemment

ou inconsciemment, dominateurs européens de la côte, et marchands fanatiques des Hinterland et du désert, poursuivent un même but : cultiver le noir pour qu'il donne un meilleur rendement économique ou politique. Ce sont là jeux dangereux. De tout temps, l'ignorance fut plus aisée à exploiter que l'intelligence et surtout que l'intelligence inférieure et mal dégrossie qui n'a conscience que des droits et non des devoirs. Mais le démon de la perversité pousse les maîtres à pervertir les esclaves !

§

Du Tonkin, j'ai reçu **En colonne**, roman de M. Henri Laumônier, imprimé à Hanoï. Voici de l'intéressante décentralisation, les colonies vont faire concurrence à la métropole, jusque dans le domaine de la pensée écrite et fixée ! Mais M. Méline ne protestera pas, car M. Méline, plus intelligent à cet égard que nombre d'éditeurs et même que nombre d'auteurs, sait parfaitement que le livre n'est pas une « marchandise », un « produit du crû ». J'appelle l'œuvre de M. Laumonier, roman. C'est à tort. C'est bien plutôt une suite de souvenirs sur la campagne militaire qui aboutit au traité du 9 juin 1885 avec la Chine, consacrant notre protectorat sur l'Annam-Tonkin. Beaucoup de beaux faits d'armes, une émotion intense, une restitution impartiale du rôle glorieux joué par le général de Négrier durant cette campagne, tout ceci concourt à rendre la lecture d'*En colonne* fort intéressante.

§

M. Noël Amaudru, qui aux mérites ordinaires de tout écrivain joint celui, inappréciable et rare, sans doute, de tutoyer M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, que, dans une lettre-préface, il appelle « camarade », M. Noël Amaudru nous raconte les aventures d'**Une sultane française au Maroc**. Ces aventures sont, paraît-il, le roman vrai d'une pauvre paysanne du Jura, Jeanne Lanternier, muée par un coup de baguette (pourquoi pas lanterne, ô prière d'insérer ?) magique, en épouse favorite du sultan Sidi Mohammed. J'aime assez peu ces affabulations légendaires à fin d'enseignement historique. Je sais bien qu'Alexandre Dumas père fit plus pour l'histoire que MM. Vandal et Thureau-Dangin. Mais il ne faut pas abuser de cette manière imaginative à l'heure surtout où les mœurs du pays représenté font l'objet des commentaires de la Presse mondiale. Jeanne Lanternier était évidemment une bonne fille. Mais Raisouli nous intéresse davantage. Qui nous peindra ce méchant brigand ? Mme Crépin du Gast ?

Du livre de M. Amaudru, je retiens cette déclaration écrite de M. Pichon : « Il ne sera pas nécessaire de recourir à une expédition militaire pour exécuter complètement nos projets ; l'armée du sultan,

lorsqu'elle sera constituée comme elle doit l'être, suffira pour seconder notre action. Mais, encore une fois, il faut beaucoup de méthode et de réserve, du temps, de la patience et de la suite dans nos desseins... »

O Machiavel, Richelieu, comme M. Pichon vous dépasse !

§

En Angleterre, M. E. D. Morel, le promoteur de la « Congo Reform Association », publie un volume intitulé *Red Rubber*, le **Caoutchouc sanglant**, violente attaque contre le souverain de l'Etat indépendant du Congo. L'apparition de ce volume coïncide avec les débats de la Chambre belge sur la question Congolaise. L'Angleterre commence à se démasquer. Suivant son éternelle et hypocrite méthode, elle a attaqué, sous des prétextes humanitaires, l'œuvre de l'Etat indépendant, en se servant de journalistes et de folliculaires et d'associations qui semblaient n'agir qu'à titre privé. A cette heure, le Foreign Office estime sans doute la question suffisamment mûre pour sortir du domaine des attaques privées, et c'est la *Couronne* qui va adresser d'impérieuses sommations au roi Léopold. Une internationalisation quelconque sera proposée, c'est-à-dire l'établissement indirect, sur les territoires des grands lacs, de l'autorité britannique. Peu de personnes suivent cette affaire du Congo belge. Elle est grosse cependant de difficultés. Elle peut être pour la France, *qui ne sait jamais*, la cause de nouvelles humiliations, car, ici comme dans toutes les manifestations de la politique internationale, Allemagne et Angleterre vont se heurter, et la France, liée par l'entente cordiale, peut être *compromise* brusquement et même à son insu. L'Allemagne se plaint par la voix de M. de Bülow de son *isolement*. Pour employer une formule vulgaire, « elle ne connaît pas son bonheur ».

§

M. Paul Théodore Vibert, qui pense « que la France sera coloniale ou ne sera pas », continue l'étude des *Questions brûlantes. Exemples d'hier et d'aujourd'hui*. C'est ce qu'il appelle la **Philosophie de la Colonisation**. Dieu ! quelle étrange philosophie ! En voici les grandes lignes, lisez :

— « Le golfe de Carpentarie, futur grand point de la stratégie économique du monde.— Comment la fabrication du papier doit être une nouvelle source de fortune pour nos colonies.— Comment Paris et la France sont en danger. — Nécessité d'appliquer la loi sur les récidivistes. — L'homme caoutchouc. — La crise de l'industrie des chiendents en Algérie. Plaidoyer pour les crabes de terre. »

Au moins, cette philosophie a-t-elle l'agrément de la variété. Elle est illustrée de nombreux mythes selon la méthode platonicienne.

De plus, elle complète les données que nous avions déjà sur M. Paul Théodore Vibert qui a écrit :

Le Péché de la baronne, idylles normandes. — *Pour lire en automobile*, nouvelles fantaisistes. — *Pour lire en ballon*, nouvelles sentimentales. — *Pour lire en bateau-mouche*, nouvelles surprenantes.

Certes, à lire *la Philosophie de la Colonisation*, exposée par M. Paul Théodore Vibert (fils de Théodore Vibert, auteur des *Rimes d'un vrai libre penseur* et des *Girondins*, poème national en 12 chants (3me édition), on se confirme dans cette opinion que la France ne sera jamais coloniale.

§

L'Imprimerie nationale, sur papier Japon, et à tirage réduit, a édité luxueusement le **Programme des Fêtes du Couronnement** de S. M. Préa Bat Samdach Préa Sisowath (juin-juillet 1906).

Certains détails du cérémonial sont délicieux, ceux-ci, par exemple : quand Sa Majesté s'installe dans la demeure royale, la veille du couronnement :

Une fille d'honneur, habillée de soie de sarabap, porte un plateau contenant un morceau de marbre doré représentant la stabilité de la demeure.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte un plateau contenant une citrouille dorée représentant la fraîcheur.

Une fille d'honneur, habillée de même, porte une chatte ayant au cou un médaillon monté de diamant, de grenat et d'émeraude, représentant la forme de la maison.

Et voici ce que dans les livres sacrés le seigneur Buddha prescrit au Roi pour se préserver et se bien conduire :

1° De ne pas regarder le soleil ; 2° de ne pas dormir jusqu'au lever du soleil ou la pointe du jour ; 3° de ne pas boire de l'eau trouble où il y a du prom (poussières aquatiques) et de l'eau de torrent ou de ruisseau ; 4° de ne pas manger du pain de mauvais goût et graisseux ; 5° de ne pas prendre du médicament préparé par le médecin qui ne doit pas être pris ; 6° de ne pas manger de chose à mâcher ou à mordre ; 7° de ne pas s'unir aux femmes âgées de quarante et cinquante ans ; 8° de ne pas porter d'habits durcis, vilains et impropres.

En somme, sauf l'article 7 (vieilles femmes), c'est l'évangile courant des baronne Staffe et des comtes de Tramar. Buddha n'a rien inventé.

§

Le gouvernement général de l'Afrique occidentale française, à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille, a publié un certain nombre de notices. C'est, d'abord, **les chemins de fer en Afri-**

que Occidentale, tome I (chemins de fer du Sénégal : Dakar à Saint-Louis et Thies à Kayes). C'est surtout un ouvrage technique accompagné de nombreux tableaux, de tracés, et de statistiques. L'exposé des régions traversées par les lignes construites est d'ailleurs excellemment fait.

C'est ensuite **la Guinée**, important ouvrage dont la rédaction a été confiée à M. Fernand Rouget. L'auteur a apporté à cette tâche la même remarquable méthode dont il avait usé dans son gros ouvrage consacré au Congo français.

Dans une première partie, *l'Expansion coloniale en Guinée*, il étudie la prise de possession et l'occupation côtière du Rio Nunes, du Rio Pongo, de la Mellacorée et du Rio Dubréka, puis la formation de l'Hinterland guinéen, l'occupation du Soudan, la lutte contre Samory de 1887 à 1898, enfin l'expansion au Fouta Djalon et les instruments diplomatiques passés avec le Portugal, l'Allemagne, l'Angleterre et la République de Libéria de 1885 à 1906. La seconde partie du livre est consacrée à l'étude des *conditions de la vie sociale en Guinée française*, la troisième à *l'Organisation de la Guinée*, la dernière à la *Mise en valeur* et aux résultats économiques jusqu'à présent obtenus. Cette notice, fort bien éditée, parfaitement écrite, accompagnée de belles photographies, se termine par une bibliographie des plus complètes.

En somme, quelques bons livres, ce seront les seuls vestiges de l'Exposition coloniale de 1906. Mais n'est-ce point déjà beaucoup ?

CARL SIGER.

LES REVUES

La Nouvelle Athènes : Aug. Callet, savoureux commérages sur Sainte-Beuve. — *La Phalange :* l'art de Paul Cézanne expliqué par M. Jean Royère. — *La Revue hebdomadaire :* arguments de M. le général Bourelly pour le maintien de la justice militaire en temps de paix. — *Poesia :* Des vers de M. Henri Ghéon, le seul poète qui écrive avec une épingle. — Memento.

La Nouvelle Athènes, dont le premier numéro vient de paraître (novembre) sous la direction de M. Ch. Callet, est fondée par « quelques écrivains de tendances diverses, mais de visées hautes », pour « réagir contre l'improbité ou l'insouciance de la critique, exalter les énergies, révéler les talents et étudier les manifestations de l'activité intellectuelle des peuples méditerranéens ». C'est un but louable, comme tous les buts un peu vagues.

Nous trouvons dans cette revue des pages extraites d'un « petit cahier de notes intimes » d'Aug. Callet. Ces pages sont très savoureuses et vivantes, qu'elles rapportent « une soirée au Gymnase en 1836 » ou une conversation au café Voltaire, avec Paulin Limayrac qui « collabora longtemps à la *Revue des Deux-Mondes* » et, ayant

faire recevoir à la Comédie-Française une pièce qu'on n'y joua pas, obtint « la croix de commandeur de Charles III d'Espagne ». On nous donne ce renseignement, c'est donc qu'il valait de n'être point perdu. Mais, ce qui vaut mieux, n'est-ce point le Sainte-Beuve ci-après :

Sainte-Beuve a quelques faiblesses ou plutôt quelques enfantillages de vanité fort drôles. Il tient, par exemple, à ce qu'on sache qu'il est assez bien avec M. Roger de Beauvoir, et qu'il a déjeuné tel ou tel jour avec lui. Il n'est pas fâché qu'on le voie accroché à l'habit de M. Henri Blaze et se promenant sur les boulevards. Voilà en effet de grands sujets de gloire pour l'auteur de *Volupté*. Mais, mon Dieu, qui de nous, sans avoir l'excuse du génie, n'a pas de ces étranges faiblesses, et, pour mon compte, suis-je bien sûr qu'en tout temps je préférerais être vu avec Sainte-Beuve plutôt qu'avec M. Roger de Beauvoir? Sainte-Beuve avoue qu'il fait très difficilement les vers ; il dit : « Je ne comprends rien à Quinet, il fait 100 ou 200 vers dans une matinée, puis il en retranche par cinquantaine. Moi, il me faut une semaine pour faire une pièce, et quand il me faut changer un vers, c'est une affaire et j'y songe. »

De révolutionnaire et républicain qu'il était, le voilà devenu doctrinaire prêchant au nom de M. Guizot et travaillant avec Loève Weimar, à la conversion de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Guizot l'avait surnommé, au temps du *Globe*, un Werther jacobin. Voilà donc le Werther suicidé, et dînant fort bien deux ou trois fois par semaine chez M. Guizot.

Il raconte que son père, professeur dans une université de province, est un homme très savant, mais qui n'a peut-être pas écrit cinquante pages en sa vie. Sa mère demeure avec lui, boulevard Montparnasse. Quand il sort et se met en toilette, il s'habille comme un vrai marguillier, avec un habit noir mal fait, des gants blancs, une cravate blanche, et il ne manque pas d'emporter son parapluie. Il est brouillé avec M. de Lamennais, dont il dit toute sorte de mal et qu'il ne salue plus dans la rue. M. de Lamennais lui a interdit sa porte.

Il paraît que Mme R., de *Volupté*, n'est autre que Mme Vergne, et j'en crois volontiers les indices que Limayrac m'a donnés. D'abord, quelques signes d'intelligence entre Mme Vergne et Sainte-Beuve, des promenades secrètes, d'involontaires révélations d'un passé regretté, puis Sainte-Beuve parlant à Limayrac de Mme Vergne et évitant toujours de l'appeler par son nom. Puis un appartement mystérieux, où elle est seule admise. Puis des visites nocturnes, et les indiscrétions d'une petite nièce, je crois, dont Limayrac était l'amant. Enfin le caractère de Mme Vergne, les petites cachotteries qu'on lui faisait plus ou moins adroitement, les flatteries innocentes de Sainte-Beuve, son trouble quelquefois, souvent sa présence d'esprit et sa verve charmante. Actuellement Mme Vergne est retirée et ne reçoit plus que quelques vieilles amies et de vieux compagnons de son mari, mais Sainte-Beuve va intrépidement chez elle passer les soirées et jouer au vingt-et-un ; n'osant pas la conduire aux cours d'Ampère où l'un et l'autre se sont trop connus, il la conduit au cours d'astronomie de M. Arago!

Il disait un jour : « Je rêvais tout à l'heure que je voyais George Sand en calèche découverte, allant dîner au Bois de Boulogne, Debureau derrière la voiture et Janin en postillon faisant claquer son fouet. »

Il admire beaucoup la facilité, la fécondité et l'esprit de R. de Beauvoir. C'est pousser, je crois, la naïveté un peu loin. Du reste, il n'est pas guéri de ses faiblesses qu'il a si poétiquement confessées dans *Volupté*, et je ne suis pas le seul qui l'aie vu rôder autour de certaines maisons. Un ami de Limayrac, qui l'a vu un soir bourdonnant non loin de ces ruches de la place de la Bourse, ne passe jamais auprès de lui sans qu'ils échangent ensemble un regard singulier.

Sainte-Beuve se plaint de douleurs d'entrailles et dit qu'il est puni par où il a péché.

Tout cela est bien sec et bien froid, mais je me suis borné à la matérialité des faits, ne voulant pas me laisser entraîner à des réflexions qui n'auraient pas tenu dans ce cahier.

§

Dans **La Phalange** (15 novembre), M. Jean Royère écrit un article sur *Paul Cézanne*, le peintre. Pour montrer quel homme simple fut Cézanne, M. Royère, rappelant que Puvis de Chavannes jouait volontiers au loto, dit : « Je ne crois pas que Cézanne ait jamais pratiqué le loto : mais il était digne d'y jouer ». Un aboiement de chien, paraît-il, obligeait Cézanne à « tout laisser en plan ». Et M. Royère de rappeler au peintre que Gœthe non plus n'aimait pas entendre aboyer. A ces traits, on reconnaît que Paul Cézanne a un admirateur dans M. Jean Royère. Des hommes intelligents et sensibles à la peinture n'accordent quelque valeur qu'aux natures mortes de Cézanne. Souhaitons que le témoignage de M. Royère apporte à ces hommes la bonne lumière :

Pour lui, le *sujet* complet c'était l'homme dans la nature ; mais entre la nature et les personnages humains, il rêvait une harmonie profonde. Il voulait entre eux une ressemblance intime, une correspondance expressive, pour que le tableau révélât une *entité* supérieure aux apparences où le génie du peintre lui-même pût transparaître. Car la peinture est un art d'éternité. La vie humaine et la nature sensible sont dans un changement incessant : *le paysage* est immuable. A moins donc de l'*opposer* au réel dans une contradiction inéluctable, il faut que l'artiste dégage dans l'homme et dans la nature, LA FORME, CE QUI NE CHANGE PAS. Il faut qu'il élève son œuvre, pour ainsi dire hors du temps, dans l'HARMONIE.

La peinture de Paul Cézanne, comme la poésie de Mallarmé, est, *en un sens*, métaphysique.

Un jour que, devant une toile de Cézanne, et en sa présence, j'exprimais à peu près ces idées, il s'écria : « C'est extraordinaire ! Vous dites ce que *j'ai là*, — ce que je n'ai jamais dit à personne, ce que je ne peux même pas m'expliquer à moi-même ! »

« ... Cependant, reprit-il au bout d'un instant, je sens que je ne me suis pas pleinement réalisé. Tenez ! regardez ce portrait ! (il y travaillait depuis des mois : une tête de rustre à barbe fluviale où toute l'expression jaillissait des yeux)... Ce ne sont pas là *des yeux* encore : *ils ne sont pas sortis !* — *Si vous les sortez*, lui dis-je, c'est *l'âme qui rentrera.* » Cézanne rêvait

d'ajouter au maximum d'expression le maximum de fini ; le *Balzac de Rodin* ne l'eût entièrement satisfait que si, tout en demeurant lui-même, il fût devenu par surcroît l'*Apollon du Belvédère.*

Ceci, en vérité, doit signifier quelque chose de profond et de subtil. Des yeux, s'ils *sortent*, font *rentrer* l'âme, dans un portrait, et le Balzac de Rodin, s'il « fût devenu par surcroît l'Apollon du Belvédère », eût alors entièrement satisfait Paul Cézanne. Croyons-en M. Jean Royère et ne méditons pas trop là-dessus pour sourire avec déférence.

§

M. le général Bourelly traite *De la Réforme de la justice militaire en temps de paix,* dans **la Revue hebdomadaire** (1er décembre). La question est nettement posée par l'auteur de cet article : « Les adversaires de la justice militaire conservent sous les drapeaux leur qualité de citoyen. Il suffit, pour prouver le contraire, de faire remarquer que les militaires sont privés de leurs droits civiques. La vérité est que la qualité de militaire absorbe celle de citoyen. » L'argument est spécieux et la conclusion aussi précipitée qu'il est vain de l'appuyer d'un emprunt à « un discours du général de Clermont-Tonnerre, à la Chambre des Pairs, en 1827 ». M. le général Bourelly cite également un discours du duc de Mortemart à la même assemblée, en cet an 1827. Le duc de Mortemart parlait de « l'esprit de l'armée » et de la « moralité militaire ». Depuis 1827, l'état social a un peu changé, il faut en prendre son parti...

M. le général Bourelly admet que « les juges militaires aient une connaissance imparfaite de nos lois civiles » et il ajoute aussitôt : « mais ne peut-on en dire autant des jurés d'assises ? » De ces jurés, il dit : « Ils sont, cependant, en moyenne, moins instruits que les officiers... » En moyenne, les uns et les autres sont également instruits ; car, en dehors de la culture technique, les officiers qui savent grand'chose forment une minorité peu nombreuse. Si même on acceptait l'opinion de M. le général Bourelly, on ne devrait pas toutefois conclure avec lui que l'inaptitude des jurés d'assises justifie celle des juges militaires. La justice militaire effacée de nos lois en temps de paix, on réformera le recrutement du jury s'il y a lieu, — et il y a lieu.

§

Poesia (juillet-août-septembre) publie parmi tant de poèmes excellents, meilleurs et pires, des *Epigrammes* de M. Henri Ghéon. On conte que Victor Hugo écrivait volontiers avec un bout d'allumette qu'il taillait. M. Henri Ghéon doit se servir d'une épingle pour écrire, à moins qu'il ne pense par points ou ne tende vers cet idéal :

ton vers monosyllabique, ô Amédée Pommier ! Jusqu'à présent, le vers composé de deux syllabes formant un mot ou deux, attire singulièrement M. Henri Ghéon. Il mesure sa poésie essentielle au compte-gouttes. Le résultat étonne et attriste. C'est très japonais.

SUR UNE ROSE

Près d'un thuya dentelé
une rose violette.

Une seule rose,
sa ronce la berce.

Un pinson se pose,
pèse,
léger...

Le pliant rosier
baise
la terre...

... De la bouche de sa rose
parmi les fraises
pâmée...

Au thuya se perd
l'oiseau...

Il fait beau.
Et la fleur qui se redresse
le sait.

MEMENTO. — *La Revue de Paris* (1er décembre). Lettres de Gambetta. — M. Paul Mantoux : Le Parti ouvrier à la Chambre des Communes.

— *La Belgique* (décembre) publie des vers d'Em. Verhaeren.

— *Le Correspondant* (25 novembre) commence la publication d'une œuvre posthume de M. d'Audiffret-Pasquier : « Le duc de Richelieu », œuvre dont les amis du duc Pasquier doutaient s'il aurait eu « le temps ou le courage » de l'écrire. Cela fait à cet académicien de bonne souche un petit bagage littéraire qu'on n'espérait pas de sa continence aristocratique; et cela lui ôte l'originalité qu'il avait, n'ayant point commis sa ducale couronne chez le libraire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le comte de Saint-Germain (*Le Temps*, 5 décembre). — Le *lion* et les poètes (*L'Intermédiaire*, 30 novembre et 10 décembre). — Le prix Goncourt (*L'Eclair*, 15 décembre). — Fleurs oratoires (*Les Guêpes*, 6 décembre).

Dans son volume récemment traduit par M. de Wyzewa, *les Mystères de l'histoire*, M. Andrew Lang s'amuse à nous démontrer que le comte de Saint-Germain était bien, comme il le prétendait, immortel. Il reparut au temps de Louis-Philippe sous le nom de

major Fraser, et il est assez probable que nous le reverrons bientôt.

En 1745, Horace Walpole l'avait signalé à Londres. Déjà, il cachait soigneusement ses origines, affectait de grands airs de mystère, passait tour à tour pour italien, espagnol, polonais ; était-il prêtre, charlatan, escroc ou prince? Après avoir intrigué Londres, il vint à Paris, et c'est à ce moment qu'il semble avoir commencé à se donner un âge incroyable. Il vivait depuis plus d'un millier d'années et avait découvert le secret de l'immortalité. Comme il était très riche, comme il portait sur lui pour un million de pierreries, il ne trouva pas beaucoup de contradicteurs. On le laissait dire. Il y eut aussi des croyants, et beaucoup, parmi lesquels Louis XV, peut-être. Une dame de Gergy affirma l'avoir vu à Venise quarante ans auparavant paraissant avoir le même âge. Il fit un voyage à La Haye et le ministre de Saxe écrivit sérieusement à son gouvernement que M. de Saint-Germain, quoiqu'il ne portât guère plus que quarante à quarante-cinq ans, était certainement âgé de plusieurs siècles. Un membre des Etats-Généraux, âgé de soixante-dix ans, l'avait connu tout enfant à peu près tel qu'il était aujourd'hui.

Saint-Germain laissait entendre que son régime n'était pas étranger à son étonnante conservation. Il ne mangeait comme viande que du poulet et le plus souvent ne se nourrissait que de gruaux, de légumes et de poissons. Il ne buvait pas en mangeant, mais il absorbait après ses repas une grande tasse de thé de séné !

Quant à ses richesses, il les devait, disait-il, à la possession d'un secret qui lui permettait de grossir les diamants. Son aplomb était incroyable, et il parlait toutes les langues de l'Europe.

M. Andrew Lang écrit que Saint-Germain était le fils naturel d'un Juif portugais et de dona Maria de Neubourg. Mais on a réfuté dans **le Temps** cette hypothèse. Elle a été, d'ailleurs, et bien à l'avance, détruite par un travail publié, il y a quarante ans, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il y est prouvé que Saint-Germain mourut en 1783, aux environs de Cassel :

L'aventurier, se voyant sur sa fin, confia au prince Charles de Hesse qu'il était âgé de quatre-vingt-douze ou treize ans ; il dit être « un fils du prince Rakozky de la Transylvanie et de sa première épouse, une Tèkèly ». Tout enfant, il avait été confié « au dernier des Médicis » qui avait pris soin de son éducation.

Moribond, il *bluffait* encore :

« Lorsque j'allai en 1783 à Cassel, écrit le prince de Hesse, il me dit qu'en cas qu'il mourût pendant mon absence, je trouverais un billet fermé de sa main qui me suffirait ; mais ce billet ne se trouva point, ayant été peut-être confié à des mains infidèles. Souvent je l'ai pressé de me donner encore pendant sa vie ce qu'il voulait laisser dans ce billet. Il s'affligeait alors et s'écriait : Ah ! que je serais malheureux, mon cher prince, si j'osais parler ! »

Quand on apprit sa fin, Mirabeau fit un mot : « Comme ses prédécesseurs, dit-il, Saint-Germain oublia de ne pas mourir. » C'est dommage ! Si le prince de Hesse, qui d'ailleurs était un brave homme, simple et crédule, n'avait pas pris le soin de noter si précisément le terme de l'aventure, on serait en droit de croire que celui qui avait été le marquis de Montferrat à Londres, le comte Bellamare à Venise, le chevalier Schœning à Pise, le chevalier Welldone à Milan, le comte Soltikof à Gênes, le comte Tzagory à Schwalbach, et le comte de Saint-Germain à Paris, y avait reparu en 1846 sous le nom du major Fraser, ce qui autoriserait à espérer une nouvelle résurrection dont notre époque eût sans doute bénéficié.

§

M. Albalat a publié récemment un recueil de morceaux choisis de Louis Veuillot, mais il ne s'en est pas, dit-on, tenu au texte de son auteur. Fidèle à sa méthode qui s'était déjà exercée sur Stendhal, M. Albalat a corrigé Veuillot. Cela a été relevé dans **l'Intermédiaire**. Veuillot avait écrit :

Tous nos lions sont enragés
Quand vous chantez un air de guerre ;
Chantez-vous un air de bergère,
Soudain nos lions sont bergers.

M. Albalat corrige :

Les lions paraissent enragés...
Soudain les lions se font bergers.

La question n'est même pas de savoir si *lion* est de deux ou d'une seule syllabe. Il ne s'agit que de correction littéraire. D'ailleurs Veuillot ayant pour lui La Fontaine et Victor Hugo, il peut se passer de l'approbation monosyllabique de M. Albalat. L'*Intermédiaire* continue :

Et ce n'est pas le seul endroit où il en ait usé avec sans-gêne. Il donne de Veuillot deux sonnets sans les blancs nécessaires entre les strophes : ils n'ont plus mine de sonnets. Il change les titres. Il change la ponctuation, à laquelle Veuillot était si attentif. Dans la dernière pièce de vers qu'il reproduit : *Marsyas*, il n'y a pas moins de huit fautes, dont une donne un vers faux (par l'écriture *encore* au lieu d'*encor*), dont une autre par la substitution d'un mot à un autre (*vie* pour *voix*) modifie fâcheusement le sens. Un troisième procure un véritable non-sens. Il s'agit d'un campagnard riche, et les *Pages choisies* impriment :

J'ai femme, chiens, troupeaux, et *vingt* écus de rente.

là où Veuillot avait écrit (*Satires*, p. 35) :

J'ai femme, chiens, troupeaux, *vingt mille* écus de rente.

Peut-on s'imaginer la fureur de Veuillot, de ce puriste,

Du malheureux *li-on* languissant, triste et morne,

à voir son texte ainsi tripatouillé ?

A propos de *lions*, relevons, d'après la même publication, que si le vers d'*Hernani*,

Vous êtes mon lion superbe et généreux,

ne figure pas dans la première édition (Mame, 1830), où il est remplacé par :

Vous êtes mon seigneur, vaillant et généreux,

il figure sur le manuscrit original. C'est à la reprise du 20 juin 1867 que le premier texte fut rétabli et d'ailleurs applaudi.

§

D'une notice sur les frères Tharaud, parue dans **l'Eclair** :

Pour l'année 1906, le choix de l'Académie Goncourt s'est porté sur MM. Ernest et Charles Tharaud, auteurs de *Dingley, l'illustre écrivain*. Usant d'un demi-pseudonyme, les deux frères signent leurs œuvres communes : Jean et Jérôme Tharaud.

Ils sont nés tous deux à Saint-Junien, dans la Haute-Vienne, l'un en 1874, l'autre en 1877. L'aîné, Ernest Tharaud, à sa sortie de l'Ecole normale, fut, pendant quatre ans, lecteur à l'Université de Budapest et dans les six mois de vacances annuelles que lui faisaient ses fonctions, il parcourut toute l'Europe orientale, la Hongrie, les Balkans, la Turquie, poussant jusqu'en Asie-Mineure, voyageant tantôt à pied, tantôt à dos de mulet, utilisant les auberges les plus modestes, curieux des mœurs du peuple et des hasards de la route, notant le trait direct, la sensation vive et nue, que les rencontres d'hommes encore simples, non assouplis et émoussés par la civilisation, lui présentaient. Au mont Athos, en Grèce, sur le pont des bateaux qui font le service des Cyclades et des petites escales de la Méditerranée orientale, mêlé aux passagers de quatrième classe, et d'ailleurs léger d'argent, c'est ainsi qu'il observait... C'est ainsi qu'il vit le Tyrol, l'Italie et tous les rivages de la Méditerranée.

D'une curiosité aussi aiguë et éveillée, mais où s'ajoute une grâce nonchalante, son frère, après avoir pris ses grades en philosophie et en droit, visitait dans les mêmes conditions la Hongrie, l'Italie, l'Allemagne.

Les nécessités de la vie de Paris les tiennent maintenant; aux moments de loisir qu'elles leur laissent, ils ont collaboré aux *Cahiers de la Quinzaine*, à *l'Almanach du Bibliophile*, au *Journal des Débats*, au *Soleil*, à *l'Eclair*. Avant ce *Dingley*, qui leur vaut le prix Goncourt, ils ont fait paraître *le Coltineur débile; la Lumière; la Légende de la Vierge et les Contes de la Vierge; Moines de l'Athos; les Hobereaux* et *l'Ami de l'Ordre*, épisode de la Commune, qui, remaniés, formeront prochainement un seul volume sous le titre : *la Ville et les Champs* (1870-1871).

§

Un nouveau journal, **les Guêpes**, quotidien minuscule, a cueilli ces fleurs oratoires dans le *Bulletin municipal officiel* :

M. BELLAN. — Si cette crise commerciale continue, elle peut encore durer longtemps.

M. PATENNE. — Permettez-moi de couper les ailes à un ballon d'essai dont je connais d'ailleurs la source...

M. V. GELEZ. — Nous avons au-dessus de la tête une épée de Damoclès, qui nous gêne dans les entournures.

M. LAJARRIGE. — Nous avons passé la loi au scribe de l'examen le plus attentif.

M. BILLARD. — Oui, ces anneaux glorieux de la chaîne du passé devant lesquels je m'incline respectueusement...

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

ODÉON : *Jules César,* tragédie en dix-huit scènes, de Shakespeare, traduction de M. Louis de Gramont (4 décembre). — RENAISSANCE : *Le Voleur,* pièce en trois actes, de M. Henry Bernstein (7 décembre). — Quelques mots encore à propos des *Mouettes.*

Depuis quelques années, nous avons vu, à Paris, de belles représentations shakespeariennes ; et de ces représentations où, contre les précédents, on s'efforçait de nous rendre avec exactitude les drames merveilleux qu'on nous montrait, les plus belles, jusqu'ici, étaient celles du *Roi Lear* que M. Antoine nous avait données sur son théâtre du boulevard de Strasbourg. Devenu directeur de l'Odéon, M. Antoine a voulu nous prouver qu'il pouvait faire mieux encore qu'il n'avait fait autrefois, et nous lui devons, de **Jules César**, des représentations d'une incomparable splendeur.

Jamais un drame de Shakespeare n'avait été, sur nos théâtres, respecté au point où le fut, cette fois, *Jules César.* Point de ces coupures brutales, point de ces transpositions grossières, où, hélas, nous étions accoutumés. On a voulu, sincèrement, ne pas dénaturer le chef-d'œuvre qu'on jouait.

La traduction que M. Louis de Gramont a faite de *Jules César* est une traduction honnête. M. Louis de Gramont n'a pas jugé qu'il fût nécessaire d'embellir le texte de Shakespeare : il a cherché à le rendre fidèlement. Et c'est sans doute par un extrême soin d'exactitude qu'il a traduit en vers les parties de *Jules César* que Shakespeare avait écrites en vers : on sait, d'ailleurs, que *Jules César* est une des tragédies de Shakespeare où il y a le moins de prose. Mais M. Louis de Gramont n'a point commis la faute de rimer ses vers : traduire en vers rimés des vers blancs est un des exercices les plus étranges auxquels on puisse se livrer ; et puis, à le pratiquer, on se condamne à l'irrémédiable infidélité, à la cruelle, à la triste platitude. M. Louis de Gramont s'est servi du vers blanc. La tentative de M. de Gramont était périlleuse : le vers blanc, en français, est d'un singulier ennui quand on lui garde un rythme trop rigide. Le vers de M. Louis de Gramont est souple ; on y trouve des ingéniosités qui empêchent la monotonie. L'exactitude verbale n'est d'ailleurs jamais sacrifiée au

rythme. La traduction de M. Louis de Gramont est en somme une heureuse traduction.

M. Antoine a, pour la mise en scène de *Jules César*, suivi le même principe que pour la mise en scène du *Roi Lear*. Certaines scènes sont jouées sur le proscenium, isolé du reste du théâtre par un rideau; pour les scènes principales, ce rideau s'ouvre, et l'on nous montre des décors précis. On peut ainsi garder au drame shakespearien toute sa diversité, toute sa vie. Pour la décoration de *Jules César*, M. Antoine a eu recours au talent de M. Jusseaume. M. Jusseaume est le plus prestigieux de nos décorateurs, et tous ceux qui, aujourd'hui, aiment l'art scénique lui doivent de la reconnaissance. M. Jusseaume enchante la vue des spectateurs. J'aurais peine à dire quel est le plus beau des nombreux décors qu'il a peints pour *Jules César :* la salle du Sénat est de la plus noble simplicité, le forum est plein de lumière; mais ne faudrait-il pas leur préférer le verger de Brutus, la maison d'Antoine et le champ de bataille de Philippes ?

Tous les mouvements de *Jules César* sont réglés avec la plus juste précision. M. Antoine a su éviter que le meurtre de César fût emphatique. Et comme il a ingénieusement disposé la foule dans la scène du forum ! Il a obtenu là un effet heureux, d'une singulière nouveauté. L'apparition du spectre de César à Brutus est très tragique. Et jamais rien n'est languissant.

M. Antoine a voulu que les moindres rôles de *Jules César* fussent tenus avec intelligence, et, pour les principaux, il a trouvé d'excellents artistes, qui les ont rendus à souhait. Les femmes ont peu à dire dans *Jules César :* et pourtant l'on ne saurait prétendre que Portia et Calpurnia aient des rôles insignifiants. Mme Dux a fort bien compris le rôle de Portia, et Mlle Barjac a tenu à son honneur celui de Calpurnia. M. Philippe Garnier, dans Cassius, et M. Duquesne, dans César, ont eu de beaux moments. M. Desjardins joue Brutus avec l'intelligence la plus ferme, M. de Max est un admirable Marc-Antoine : il dit en vrai orateur le célèbre discours. Et il serait injuste d'oublier MM. Mitrecey (Octave), Duard (Cicéron), Bernard (Casac).

On est quelque peu attristé par le spectacle du **Voleur** ; on se souvient, malgré soi, des débuts de M. Henry Bernstein, — de l'heureuse surprise qu'on eut à entendre *le Marché*, cette œuvre d'un inconnu, où il y avait des morceaux excellents, — du plaisir qu'on prit au *Détour*, cette comédie si forte. Et l'on se demande comment M. Henry Bernstein a pu en arriver à écrire *le Voleur*, cette pièce tout artificielle, d'une fausse vigueur, où quoi qu'on fasse, on ne peut vraiment s'intéresser un seul instant. M. Henry Bernstein a voulu sans doute faire une pièce analogue à *la Rafale*, qui avait si bien réussi; mais il n'a pas retrouvé cette fougue qui permettait au

spectateur de se faire illusion sur la valeur réelle de ce qu'on lui montrait. Les habiletés auxquelles a recours, dans *le Voleur*, M. Henry Bernstein sont par trop mesquines. Et d'une pièce qui prétend à la plus farouche énergie, on ne garde que le plus vacillant souvenir.

Il faut tout le talent de Mme Simone Le Bargy, de M. Lucien Guitry et de M. Félix Huguenet pour qu'on puisse écouter sans impatience *le Voleur*.

Dans la réponse qu'il fait à M. Henri Albert, M. Paul Adam dit, incidemment, que « le fanatisme nietzschéen » m'a « sans doute convaincu d'être adversaire » aux **Mouettes**. Je prie M. Paul Adam de se détromper. « Le fanatisme nietzschéen » est bien loin de moi. Je partage l'opinion de M. Paul Adam, et, « si je tiens Nietzsche pour un littérateur admirable, je l'estime comme un philosophe médiocre. » J'inclinerais même à prétendre que Nietzsche n'a rien du philosophe, et c'est le trahir que d'en faire un philosophe. La doctrine qu'on a, non sans peine, déduite de ses œuvres m'a toujours semblé d'un assez faible intérêt ; elle fait songer à ce « paganisme chrétien » dont le Capucin de M. Van Lerberghe réclame l'invention.

On a, d'ailleurs, beaucoup trop parlé de Nietzsche à propos des *Mouettes*. La pièce que M. Paul Adam a voulu, qu'il a cru faire, est neuve, j'en conviens volontiers, et elle pourrait être belle. Mais c'est une autre pièce qu'il a faite : il n'est pas le premier auteur à qui arrive pareille aventure. M. Paul Adam aura beau dire, la pièce que j'ai vue semble tirée de quelque roman de la Bibliothèque rose. Et, que M. Paul Adam le croie bien, nul ne sera plus heureux que moi, le jour, prochain sans doute, où il donnera une nouvelle pièce, vraiment forte, celle-là, de l'applaudir.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART MODERNE

VIe Exposition Intime (23, rue de Seine). Exposition des Artistes-Peintres-Dessinateurs (40, boulevard Bonne-Nouvelle), de MM. Emile Roustan (9, rue Laffitte), Georges Lemmen (114, faubourg St-Honoré), Baignères, Braut, Deltombe, Desvallières, Guérin, Laprade, Lehman, Paviot, Rouault (25, rue Victor-Massé). — *Les Lithographies de Fantin-Latour* (Librairie de l'Art ancien et moderne, 28, rue du Mont-Thabor). — F. Régamey : *Le Problème de l'enseignement du dessin* (E. Bernard, éditeur, 1, rue de Médicis). — Rouveyre : *La Comédie française*, (Albin Michel, 59, rue des Mathurins). — J. Grand-Carteret : *Nicolas* (Louis-Michaud, 168, boulevard St-Germain). — Jossot : *Viande de Borgeois* (même éditeur). — Memento.

Il est sans doute inutile de quereller sur le sens de l'étiquette qu'ils ont choisie, ou de leur demander si elle est bien justifiée, les artistes dont les œuvres un peu disparates composent la **VIe Exposition Intime**. *Intime !* Ce mot, au moins, par le désir d'où il émane et par les tendances qu'il suggère, appelle nos sympathies, que retient la présence incontestable du talent devant des œuvres comme celles

de Cottet, Desvallières, Ménard, Morrice, Simon... Il faut saluer ici un effort d'entente et d'harmonie, méritoire de la part d'artistes que rien essentiellement ne paraît associer, sans se dissimuler que l'effort est factice par un point et que ses résultats ne sont guère décisifs.

Un nouveau groupe nous est présenté, d'**artistes-peintres-dessinateurs**, auxquels s'est joint un sculpteur, M. Voulot, et entre lesquels il faut nommer à part M. Steinlen qui fait une double et importante manifestation comme peintre et comme dessinateur. Il est impossible de contester à Steinlen la vérité de l'observation et la sincérité de l'émotion, si l'on peut le reprendre sur le réalisme un peu direct et réduit de sa compréhension de la nature. M. F. Vallotton, avec sa *Terrasse des Tuileries*, nous donne une nouvelle preuve de cette science et de ce réel talent qui force notre respect sans rencontrer notre sympathie. Mme Carpentier, Louis Morin, Paillard, Wely sont là aussi, avec leurs qualités ordinaires. Peut-être cette première exposition ne justifie-t-elle qu'à demi l'enthousiasme du critique d'art qui nous la recommande dans la préface du catalogue.

La première rencontre personnelle d'**Emile Roustan** avec le public est heureuse. A voir l'assurance passionnée dont témoigne sa tentative, on le croirait épargné par la tourmente à laquelle, plus ou moins violemment, sont en proie tous les artistes jeunes, aujourd'hui. Il doit cette exceptionnelle préservation à sa propre sincérité, d'abord, et à ses dons personnels, puis au bonheur qu'il eut de recevoir les conseils de ce maître-initiateur, Eugène Carrière. Comme tous à sa date, Roustan fut séduit par ces notations des fugitifs aspects de la nature qui triomphaient hier avec les procédés impressionnistes; mais — a très bien dit M. Léon Maillart dans la préface qu'il a écrite pour le catalogue de cette exposition — « les enseignements de Carrière, restés en lui, le ramenèrent sans doute à une vision moins hâtive, plus pénétrante, plus stricte de ces modes nouveaux, car il en prit les qualités véritables sans détruire le charme de l'Intimité, dont il s'est fait le caressant notateur. » La rencontre de ces deux directions a produit en lui le goût de la peinture décorative. Il est doué pour elle. Ses fleurs éclatantes et solides en témoignent, et aussi ses paysages, à la fois si vrais et animés d'une si naïve vie intérieure. Certes, il se développera et dépouillera en route les défauts qui pourraient aujourd'hui l'attarder, qu'on pourrait préciser, — mais à quoi bon? Il connaît ses faiblesses. Il espère parce qu'il aime. Il est de ceux qu'on salue aux premiers pas avec confiance.

M. **Georges Lemmen** a la grâce et l'abondance. On n'oserait affirmer qu'une très intense personnalité se dégage de l'important ensemble de ses œuvres — plus de quatre-vingts toiles — actuellement exposé. A coup sûr, le jeune artiste a subi, subit encore des influences qu'il ne serait ni difficile ni précieux de nommer par leurs noms.

Elles sont sensibles surtout dans ses tableaux à personnages, dans ses *Baigneuses*, dans ses études de femmes et d'enfants. Au contraire, ses paysages — *Jardins sous la neige*, par exemple, ou telles études de dégel ou de pluie, sont plus libres et doivent, comme le spectateur, satisfaire davantage leur auteur. Je soupçonne bien que M. Lemmen pense à la décoration ; non pas à celle des palais et des temples ; à celle plutôt des douces maisons qui, sur les confins des villes et des champs, offrent à la vie passante, à la vie extérieure et brutale, des dehors neutres, mais qui sont habitées par de nobles jeunes femmes et des jeunes filles pensives : c'est sur les murs intérieurs de ces maisons calmes, c'est pour leurs tendres habitantes et ceux dont elles seraient aimées que M. Lemmen exprimerait à merveille sa vision recueillie de la nature. Entre ces murs-là, je ne voudrais lire que des vers de M. Francis Jammes.

Cette fois, à la **Galerie Weill**, c'est de la peinture qu'on voit, signée de Desvallières, Charles Guérin, Laprade, Rouault..., de la peinture tout de bon, si tant est que les productions de MM. Henri-Matisse, Manguin et autres desservants accoutumés de ce petit temple sans faste, soient étrangères à la peinture, comme l'affirment des personnes un peu rapides dans leurs jugements. Du moins les artistes qui ferment ici l'année s'appuyent-ils sur des traditions plus sûrement plastiques de la spéciale plasticité picturale. Sans qu'aucun d'eux nous fasse la révélation d'une transformation notable de son talent, ils nous donnent l'occasion, toujours chère, de les reconnaître avec joie. Charles Guérin a là une nature morte qui est parmi les plus belles choses que nous sachions de lui. Les études de Georges Desvallières témoignent de cette distinction si pure que dès longtemps il nous fit aimer. Laprade oriente au style ses désirs d'élégance. Dans les nus et les clowns de Georges Rouault, je distingue nettement une force créatrice qui ne se réduira pas toujours à procéder du désespoir.

§

Le Catalogue des **Lithographies de Fantin-Latour** a été dressé par feu Germain Hédiard, qui avait réuni en outre les éléments d'une biographie du maître. Mais la mort surprit le biographe avant son héros. On nous promet pour plus tard « ce précieux faisceau de renseignements » ; M. Léonard Bénédite nous présente aujourd'hui le Catalogue, précédé d'une étude de Hédiard sur Fantin-Latour lithographe. Ces documents sont d'importantes contributions à l'histoire et à l'étude d'un des plus grands artistes du siècle dernier. Tout de même, il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces sortes de travaux, où les détails de mensuration tiennent beaucoup plus de place que la valeur et le sens de l'œuvre en soi. C'est besogne

de commissaire-priseur bien plutôt que d'écrivain, et quand je vois M. Bénédite écrire sérieusement : « Hédiard avait la passion austère du catalogue », je souris. — Qu'ils sont drôles, les gens sérieux !

§

M. Félix Régamey, qui fut, comme Fantin-Latour, Alphonse Legros, Charles Cazin et beaucoup d'autres peintres illustres, l'élève de Horace Lecoq de Boisbaudran, a précisé dans de précédents écrits la doctrine de son maître sur le **Problème de l'enseignement du dessin**. Il y revient aujourd'hui en une importante étude que je dois, contre mon gré, me contenter de signaler, en avertissant les jeunes artistes qu'il y a, là, des conseils précieux, notamment sur le rôle de la mémoire et de l'habitude dans l'opération artistique, sur la discipline qui doit faire passer es principes du conscient dans l'inconscient, amener l'élève à les appliquer « sans y penser, dit Boisbaudran, et, pour ainsi dire, instinctivement ».

§

Dans ce volume-album, où **la Comédie française** est « croquetée », M. Rouveyre se montre caricaturiste au sens strict du mot, au sens que le grand Daumier dans le moindre de ses croquis dépasse de haut et loin, et que Gavarni agilement élude. Mais il est impossible de nier la science et l'adresse d'André Rouveyre. M. Robert de Montesquiou, dans la préface extrêmement curieuse qu'il a écrite pour cette publication, nous rappelle que « nous sommes redevables à ce nom de Rouveyre (Edouard Rouveyre) de cette édition des dessins de Windsor parmi lesquels figurent, pour ne parler que de ceux-là, ces deux prodigieux traités, *De l'atmosphère* et *De la chevelure.* » André Rouveyre a certainement beaucoup profité des études d'Edouard Rouveyre, et il se souvient à propos de la caricature géométrique de Léonard en nous donnant « pour le portrait d'une jolie femme (Mlle Suzanne Derval) un triangle coiffé d'une ellipse. » Toutefois, géométrique tant qu'on voudra, le dessin même caricatural de Léonard n'est jamais sec et petit.

Et voici encore, avec le **Nicolas, Ange de la Paix et Empereur du Knout**, de M. Grand-Carteret, de ces vraies caricatures qui ne sont pas toujours les bonnes. On en citerait même dans le nombre, mais il y en a près de trois cents, qui sont tout à fait mauvaises. A vrai dire, cette série, que M. Grand-Carteret intitule *les Célébrités vues par l'image*, est une collection de documents politiques bien plutôt qu'esthétiques. Le temps y fera son choix, rejetant des données de l'actualité tout ce qui ne la grandit pas jusqu'à l'histoire, et ce jugement du temps sera, on y peut compter, plus sévère encore que notre critique.

Il y a de la vraie colère dans la **Viande de Borgeois**, de

Jossot, et il y a aussi de la vraie gaîté, et il y a, en outre ou d'abord, du vrai talent. L'auteur de ce pamphlet à la plume et au crayon a imaginé une sorte de dessin décoratif et expressif à la fois, qui n'est qu'à lui. C'est plus qu'il n'en faut pour faire excuser certaines trivialités, pourtant parfois un peu lourdes, de l'écrivain et du dessinateur.

Memento. — Depuis novembre, dans *l'Art et les Artistes*, M. Charles Plumet donne régulièrement une chronique sur l'architecture et la décoration modernes. Nul ne pouvait avec plus de compétence que cet architecte si exceptionnel — puisqu'il est un artiste! — traiter ces matières à l'ordinaire négligées dans les périodiques d'art français. — Intéressantes études à la même revue, de M. Teï-San sur les tendances de la peinture japonaise, — de M. Philippe Auquier sur Puget, — de M. Jean Aubry sur M. Gaston Prunier.

Dans les admirables fascicules des *Moderne Kunst Werken* (Amsterdam) à signaler très particulièrement les reproductions d'œuvres de J. Voerman, M. Maris, H. Van der Poll, B. J. Blommers.

La *Deutsche Kunst und Dekoration* consacre une partie du numéro de novembre à l'étrange et puissant architecte Josef Zasche et, dans le numéro de décembre, étudie longuement l'inégal J. Bossard, peintre et sculpteur.

Au cours de novembre et de décembre ont eu lieu les expositions suivantes que je dois me contenter de signaler : des œuvres de S. Lépine (galerie Rosenberg), Hubert Ponscarme (chez Hessèle), L. Duval Gozlan (galeries Henry Graves), Eugène Clary (galerie Georges Bernheim), Jules Adler (à *L'Art décoratif*), Cecil Aldin et Lance Thackeray (galeries Georges Petit), Georges d'Espagnat (galeries Durand-Ruel).

A noter parmi les tentatives de décentralisation — ou plus exactement peut-être de « déplacement » d'art, l'exposition très moderne organisée par le Dr Rudolf Adelbert Meyer à Munich, Francfort et Dresde, d'où elle rayonnera à Karlsruhe et à Stuttgart. Parmi les œuvres exposées — et ces beaux noms disent assez le sens de la tentative — des tableaux de Gauguin, Vincent van Gogh, Georges Seurat, Signac, Vallotton Vuillard, Roussel, Puy, Manguin, Luce, Matisse, Guérin, Denis, Diriks, Cross, Bonnard.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Henri Lechat: *Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle* (Librairie de l'Art ancien et moderne). — Michel Utrillo : *Le Greco* (collection Forma). — Memento.

La sculpture grecque antérieure au ve siècle, ainsi que l'expose très clairement M. Henri Lechat dans l'intéressante étude qu'il vient de publier sur **Phidias** et ses contemporains, possédait déjà ses caractères distinctifs et cette double tendance que devait pleinement harmoniser le siècle de Périclès; d'une part, chez les artistes de l'école ionienne l'amour de la grâce féminine à laquelle convient mieux

la matière lumineuse du marbre ; de l'autre, chez les artistes de l'école dorienne, un goût prononcé pour la beauté virile et une préférence pour le mode d'expression très ferme qu'est le bronze. Mais il va sans dire que cette division générale n'empêchait pas, dès avant 500, la pénétration réciproque des courants artistiques, et que l'école attique n'eut qu'à achever un mouvement depuis déjà longtemps préparé. Après que les sculpteurs athéniens eurent emprunté aux ioniens tous les secrets de la technique du marbre, ils purent apprendre encore des bronziers péloponnésiens « le mérite des contours nets, du dessin ferme, de la composition forte et serrée ; à l'art souriant succède devant eux l'art qui ne sourit pas, à l'aimable et pimpante *coré* de marbre, le bronze sévère qui tâche à fixer le mâle type athlétique. » Là encore d'ailleurs d'autres distinctions sont à faire ; tandis qu'un Polyclète cherche de plus en plus à fixer un type de noblesse masculine dont l'exemple le plus parfait sera le *Doryphore*, un Myron, plus directement réaliste, s'attache à éterniser un mouvement significatif et son art aboutira au *Discobole*.

M. Henri Lechat a résumé ce qu'on sait de certain de Phidias, c'est-à-dire qu'il était Athénien, que son père s'appelait Charmidès et qu'il avait pour frère le peintre Panainos ; qu'il fut honoré de l'amitié de Périclès et qu'il encourut comme Anaxagoras et Aspasia des inimitiés dangereuses ; que son *Athéna Parthénos* fut inaugurée en 438, qu'elle est plus ancienne que le *Zeus* et plus récente que la *Lemmia* et le *Promachos*, lesquelles ne sont cependant pas antérieures à 450 ; enfin qu'après 438, il eut ce qu'Aristophane appelle « une mauvaise affaire » et que banni, il se réfugia en Elide, termina en 432 le *Zeus* d'Olympie et mourut la même année. Ces œuvres, avec les deux autres *Athéna* et la sculpture décorative du Parthénon, constituent tout ce qui nous reste de Phidias, sinon en originaux, du moins en copies. Elles sont trop connues pour qu'on s'y arrête longtemps ; pourtant je dois citer à leur propos quelques-unes des plus importantes lignes écrites à leur sujet par M. Henri Lechat parlant non seulement de la procession des Panathénées, mais encore des personnages si variés de la frise et des frontons :

Qu'ils soient au repos ou en action, leurs attitudes et leurs gestes à tous sont bien pris sur le vif, librement empruntés à la nature, et toujours les plus simples et les plus ordinaires ; mais par l'effort d'une sorte de transmutation intérieure, il n'en émane infailliblement que beauté et force et noblesse, et dignité. A la saveur de reproductions directes du modèle humain, les marbres joignent la splendeur de création d'une essence plus qu'humaine ; ils sont vrais et pourtant dominent le réel ; c'est la vie même, avec quelque chose de supérieur à la vie. Un tel don d'interpréter dans un sens idéal les éléments du milieu quotidien joue un rôle plus grand chez Phidias que celui de l'invention. Non pas qu'on ne puisse rappeler certaines trouvailles de la plus méritante originalité, comme les figures d'*Hélios* et de

Séléné sur l'un des frontons ; ni qu'on ne doive admettre que maintes nouveautés se rencontraient dans les centaines de personnages des métopes et de la frise, desquels pas un n'est absolument identique à un autre. Mais on constate que Phidias n'a point cherché exprès le nouveau et qu'il a tenu pour secondaire d'inventer ou d'emprunter, sans doute parce qu'à ses yeux un mouvement, une pose, voire un groupement, n'étaient en vérité que moyens matériels d'expression, s'offrant pour l'usage de chacun et valant seulement par la fin à laquelle ils étaient employés. Nous avons remarqué déjà que, dans ses grandes œuvres de statuaire, ni les attitudes ni les draperies ne témoignent d'une intention d'innover ; et dans les sculptures du Parthénon, le caractère que donnent à la tête humaine les traits toujours pareils du visage et la construction uniforme du crâne n'a non plus rien de bien neuf, puisque ce type avait commencé d'apparaître à Athènes longtemps avant le Parthénon. Phidias, en effet, n'est pas un isolé ; il a derrière lui toute la tradition de l'art athénien, et près de lui, sous sa main, tout l'acquit de cet art ; sa mission est d'assurer au long travail antérieur, son couronnement, de fixer en un aspect définitif ce qui était jusque-là inachevé et incertain. Or la plus belle tâche que le destin avait assignée à l'école attique était d'opérer la juste et harmonieuse fusion de qualités diverses, parfois presque contraires, les unes plus spécialement ioniennes, les autres plus spécialement doriennes ; et Phidias a été celui par qui l'école attique s'éleva au suprême de sa gloire : tout le passé semble aboutir à lui, n'avoir cherché et peiné que pour lui apprêter la matière de ses chefs-d'œuvre.

Après Phidias l'art attique revint à nouveau vers la grâce ionienne : Alcmène, Agoracritos, Crésilas, Callimachos paraissent avoir été les meilleurs sculpteurs de la pléiade qui succéda à Phidias. On s'accorde à reconnaître dans la délicieuse *Colonne aux danseuses* de Delphes une œuvre de Callimachos et M. S. Reinach voudrait donner aussi à cet artiste fin et précis la *Vénus de Fréjus*. Mais l'heure expirait de l'unification de l'art grec réalisée par Phidias, et l'ère de l'individualisme allait commencer, dont Démétrios le portraitiste, et Scopas, et Lysippe devaient être les plus remarquables représentants

§

M. Michel Utrillo vient de publier sur le Greco le premier livre d'une collection qui semble devoir être du plus grand intérêt. Consacrée uniquement aux artistes espagnols elle a pour but de présenter à la suite d'une étude assez brève, mais complète et précise, une série de reproductions permettant au public de se faire une idée aussi juste que possible d'un artiste. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que la modicité du prix et l'édition des volumes en plusieurs langues mettent ces recueils à la portée du grand public.

Les renseignements qu'on possède sur la vie du Greco sont peu nombreux. D'après Palomino, Domenikos Theotokopoulos serait né en 1548. La Crète, sa patrie, appartenait alors à la République de Venise et ce fut naturellement dans cette ville qu'il alla étudier la

peinture. Une lettre du miniaturiste Giulio Clovio nous apprend que le jeune Crétois fut élève du Titien et qu'il arrivait à Rome peu avant le 16 novembre 1570. Domenikos Theotokopoulos était déjà peintre fort habile et son propre portrait avait fait l'admiration des connaisseurs, dont était certes Clovio. Celui-ci pria le cardinal Farnèse de prendre le peintre sous sa protection. L'amitié des deux artistes est encore attestée d'ailleurs par le portrait de Giulio Clovio qui est dû au Greco et que conserve le musée de Naples. Ce fut sans doute aussi le miniaturiste qui aida son ami à passer en Espagne ; on trouve en effet en 1579 le Greco se querellant avec le chapitre de la cathédrale de Tolède au sujet de l'orthodoxie d'un tableau. L'aversion que Philippe II manifestait pour le peintre crétois n'empêcha du reste pas celui-ci d'être en faveur auprès des seigneurs castillans, et ce fut le cardinal Quiroga qui commanda à l'artiste le célèbre *Enterrement du comte d'Orgaz* de l'église Saint-Thomas de Tolède. Les peintures religieuses du Greco sont encore nombreuses en cette ville : l'*Annonciation*, le *Saint-Martin*, le *Couronnement de la Vierge*, l'extraordinaire *Jésus crucifié* de l'église Saint-Nicolas en sont les plus notoires exemples. M. A. de Beruete conserve à Madrid un *Jésus chassant les marchands du temple*, et M. Tchoukine garde à Paris un *Jésus chez Marthe* d'un accent tout à fait remarquable.

Mais c'est peut-être encore plus par ses portraits que le Greco nous émeut. Sa propre effigie de la collection de Beruete, la caractéristique et troublante figure du cardinal Guevara, les visages d'un accent si aigu de *l'architecte Covarrubias* (musée de Tolède), de *l'Homme à l'épée* (Musée du Prado), du moine *Palavicino* (musée de Boston) de l'Inconnu (n° 238 du Prado) sont des merveilles qui n'ont de comparables que les saisissants portraits du Tintoret. Le Greco voit les figures allongées, les crânes bossués, les barbes pointues ; son modelé est d'une simplicité et d'une largeur incomparable et la construction osseuse comme l'enchâssement des yeux sont d'un établissement prodigieux.

Si le nom de l'artiste fut quelque temps oublié du public, il ne le fut jamais des peintres de race. Après les élèves directs, Mayno, Orrente et Tristan, c'est Velazquez lui-même qui veut avoir toujours sous les yeux des œuvres de son prédécesseur ; parmi les contemporains un Santiago Rusinol ou un Ignacio Zuloaga ont été les plus passionnés chercheurs des œuvres de leur ancêtre, et les toiles de ce dernier voisinent avec celles de son maître d'élection dans la galerie de cet amateur éclairé de l'art espagnol qu'est M. Ivan Tchoukine.

Les critiques furent plus réservés et le bon Jusepe Martinez écrit ;

Vers ce temps, il arriva d'Italie un peintre nommé Dominique le Grec : on dit qu'il était élève du Titien. Il se fixa dans la très célèbre et ancienne ville de Tolède ; il apporta une manière tellement extravagante que l'on n'a

vu rien d'aussi capricieux jusqu'à ce jour, et qu'elle remplit de confusion quiconque cherche à comprendre cette extravagance, si entendu soit-il, car il fit des choses tellement disparates qu'on hésite à les croire de la même main. Il entra dans cette ville avec le plus grand crédit, de telle façon qu'il laissa entendre que rien au monde n'était supérieur à ses œuvres et vraiment on peut le placer parmi le nombre des peintres fameux ; il fut d'extravagante nature comme sa peinture : on ne sait pas qu'il tirât un profit réfléchi de ses œuvres, parce qu'il disait qu'il n'y avait pas de prix pour les payer, et il les donnait en gage aux gens riches, et ceux-ci avec le plus grand plaisir lui octroyaient tout ce qu'il leur demandait. Il gagna beaucoup de ducats, mais il les dépensait en étalant un train de maison extraordinaire, à un tel point, qu'il avait des musiciens à ses gages, pour goûter toute délice pendant ses repas. Il exécuta un nombre considérable d'œuvres, et la richesse qu'il laissa ne fut que de deux cents tableaux commencés par lui ; il parvint à un âge avancé et toujours jouissant de la même estime. Il fut aussi architecte fameux et orateur très éloquent ; il eut fort peu d'élèves, car on refusait de suivre sa doctrine, comme si, extravagante et capricieuse, elle ne fût bonne que pour lui.

La critique contemporaine a tout à fait remis en honneur le Greco et depuis l'exposition des œuvres de l'artiste réunies à Madrid en 1902, les travaux se multiplient, dus à la plume de MM. M. von Boehn, Cosio, Paul Lafond, et en dernier lieu de M. Utrillo, dont le petit ouvrage sera pour tous les admirateurs du peintre un manuel précieux.

Memento. — Le dernier numéro de la très belle revue d'art espagnol *Forma* contient entre autres articles, celui de M. Arthur Masriera sur l'ancienne cathédrale de Lérida, et celui de M. Marc Jesus Bertran sur divers peignes liturgiques et profanes. La *Revue de l'Art ancien et moderne* termine la publication de l'étude très complète de M. Jules Guiffrey sur *les Dumonstier*, dessinateurs de portraits au crayon. La revue hollandaise *Delftsch Aardewerke* publie une série de reproductions de faïences anciennes et *l'Art flamand et hollandais* la fin d'un travail de M. P. Haverkorn van Rijservijk sur l'œuvre peint et gravé de *Jan Porcellis*.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les vols au Musée du Louvre. — Remaniement de la Grande Galerie et Exposition Rembrandt au Louvre. — Exposition des Artistes décorateurs et de l'Art rustique au Musée des Arts décoratifs. — Au Musée Galliera. — Création d'un musée de la Renaissance française au château d'Azay-le-Rideau. — Musée Jean-Jacques Rousseau à Montmorency. — Vols aux musées de Cholet et de Guéret. — Luini au Musée Brera. — Musée de Chicago. — Œuvres françaises passées dans des collections étrangères. — Memento.

Le **Musée du Louvre** a été victime dernièrement de plusieurs vols accomplis dans des circonstances assez mystérieuses. Une statuette d'Isis en bronze, d'une hauteur de 35 à 40 centimètres, pesant une

trentaine de kilos, a disparu d'une des salles égyptiennes du premier étage, où elle ornait la cheminée. Quelques jours après, une figure en plomb, de 12 centimètres de hauteur environ, représentant une adorante et trouvée en Espagne, était dérobée dans la vitrine où elle était exposée, près du buste d'Elché. Ces œuvres ne sont pas d'une très grande valeur artistique ni marchande, surtout la seconde, qui n'offrait qu'un intérêt archéologique et scientifique, — mais le fait qu'on ait pu soustraire une pièce d'un poids et de dimensions assez considérables est assez grave parce qu'il démontre à quel point l'organisation de la surveillance dans nos galeries est défectueuse. Ce n'est pas à l'administration du Louvre qu'il faut s'en prendre, comme l'ont fait certains journalistes (le Louvre est d'ailleurs volontiers la tête de Turc des chroniqueurs en mal de copie, et l'ardeur qu'ils mettent à défendre nos chefs-d'œuvre menacés par ceux qui en ont la garde, et qu'eux sans nul doute sauraient mieux conserver, serait plaisante si elle ne révélait la plupart du temps autant d'ignorance que de mauvaise foi), et le Conseil des Musées nationaux a eu raison d'exprimer dans une note rendue publique ses sentiments de confiance et d'estime à l'égard de l'administration du Louvre. C'est l'insouciance de nos gouvernants pour les questions d'art qu'il faut accuser, cette insouciance qui, malgré les innombrables protestations élevées depuis des années au Parlement et dans la presse, laisse subsister à côté des richesses du Louvre la menace perpétuelle des bureaux du pavillon de Flore et du ministère des Finances ; c'est, comme toujours, le manque de crédits (qui nous met déjà, au point de vue des acquisitions, dans une situation si inférieure par rapport aux musées étrangers) qui, en restreignant le nombre des gardiens, est la cause d'accidents semblables. Le remède, on le voit, est assez simple ; mais quand verrons-nous nos législateurs augmenter les ressources de nos musées? D'autres soucis plus pressants et plus personnels, on le sait, occupent leur sollicitude.

Au Louvre cependant — quoi qu'en disent les gazetiers — on travaille, et l'on fait de bonne besogne. Le nouveau conservateur des peintures, M. Leprieur, a remanié de façon très heureuse l'arrangement de l'avant-dernière travée de la Grande Galerie, consacrée aux Flamands, groupant d'un côté les maîtres plantureux et exubérants de l'école d'Anvers, de l'autre les artistes plus calmes et plus graves appartenant pour la plupart à l'école bruxelloise, réservant enfin pour les petits cabinets qui cernent la salle des Rubens les tableaux minuscules de Téniers, de Breughel de Velours, des Franck, qui n'étaient pas à l'échelle de la Galerie. La salle van Dyck, de son côté, a été enrichie de quelques œuvres du maître qui n'avaient pu encore y prendre place. Enfin, le vœu que nous exprimions dans notre dernière chronique touchant une exposition Rembrandt au Louvre va

être réalisé, sinon entièrement (on n'a pas cru pouvoir faire appel aux collectionneurs), du moins en partie : l'on s'occupe en ce moment d'organiser à l'extrémité de la Grande Galerie une sorte de salle spéciale à la gloire du maître hollandais où seront réunies et présentées de façon plus glorieuse — et aussi plus favorable à l'étude — qu'elles ne l'étaient jusqu'à présent toutes les œuvres de Rembrandt et de son école que possède le Louvre.

§

Le **Musée des Arts décoratifs**, après avoir présenté à ses visiteurs l'été et l'automne derniers de très belles expositions de broderies, dentelles et éventails, puis de tissus japonais, abrite en ce moment l'exposition de la Société des Artistes décorateurs — manifestation de caractère non plus historique comme les précédentes, mais tout moderne, et qui, à ce titre, n'appartiendrait guère à notre rubrique (en dépit des créations très remarquables et dignes d'un musée qu'on y rencontre : telle l'exposition d'ensemble du grand artiste Eugène Grasset, qui met en pleine lumière son rôle fécond de novateur dans tous les domaines de l'art appliqué ; tels les meubles de MM. Lambert, A. Landry, Croix-Marie, et surtout Gallerey, qui expose une chambre à coucher et un porte-parapluies d'un goût exquis ; tels les cuivres de M. Scheidecker, les médailles de M. Vernier, les grès de M. Decœur, les bijoux de M. Feuillâtre, les cornes et bois ciselés de M. Hamm et surtout de M. Becker, les fers forgés de M. Regius, les ingénieux objets usuels de M. Pierre Roche, les reliures de M. Marius Michel), si cette exposition ne comprenait une section rétrospective consacrée à cet art rustique de nos provinces dont nous célébrions ici naguère la beauté pittoresque, la saveur, la vertu éducatrice, et qui pourrait et devrait être pour notre art moderne la source du rajeunissement. A ce titre cette section d'art populaire était le complément obligé de l'exposition dont nous parlons : les mêmes principes rationnels qui ont guidé nos artisans d'autrefois doivent régir ceux d'aujourd'hui. Il faut remercier grandement les dévoués organisateurs de cette section, M. Pierre Roche et M. Henri Clouzot, de le démontrer de façon aussi persuasive et aussi intéressante. Une première tentative de ce genre avait été faite en 1904, à la même Société, par M. Pierre Roche. Celle d'aujourd'hui est plus importante ; elle comprend trois chapitres de notre art populaire : poteries, costumes, bijoux. Dans les trois, nos principales provinces sont représentées, ici par d'intéressantes séries de petites poteries offrant, sous leurs formes réduites, un tableau d'ensemble de la céramique rustique (on y a même adjoint dans une vitrine spéciale de semblables modèles, non moins curieux, pris en dehors de France : en Alsace, en Allemagne, en Russie, en Suède, en Hollande,

en Italie, en Turquie, en Roumanie, en Algérie, en Tunisie, au Maroc, au Japon, etc.), là, par les pittoresques *santons* en terre cuite peinte — bergers, paysans, joueurs de fifre et de tambourin, etc. — qui servent de figurants dans les crèches de Noël en Provence, et par des poupées costumées à la mode des divers pays ; ailleurs, enfin, par les croix, les cœurs, les tours de cou et les pendants d'oreilles bressans, les larges agrafes d'argent du Poitou, les « Saint-Esprit » d'Auvergne ornés de grenats, les croix normandes décorées de cailloux d'Alençon, les broches-cœurs de Lorraine, les croix huguenotes du Dauphiné et du Vivarais, des curieuses bagues alsaciennes (1), etc. Souhaitons que cet enseignement d'art populaire nous soit continué, et de plus en plus amplement. Rien ne servirait mieux dans l'esprit du public — qui y prend d'ailleurs le plus vif plaisir — l'utile cause de la décentralisation, et rien ne serait plus fécond en leçons utiles pour nos ouvriers d'art.

Le **Musée Galliera**, destiné, lui aussi, comme on sait, à servir la cause de l'art décoratif, ne reste pas inactif de son côté. Après avoir, cet été, organisé une très complète et très instructive exposition de la Soie, il vient de rouvrir ses portes avec une exposition d'ensemble d'ouvrages modernes de tout genre, qui durera jusqu'au printemps prochain.

§

On se souvient que l'an dernier l'Etat avait acquis, sur les fonds de la donation Léon Dru, le joli château d'**Azay-le-Rideau**.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, vient de faire approuver par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts un rapport qu'a publié le *Journal officiel* du 10 novembre, relatif à la création dans ce château d'un musée de l'art de la Renaissance. M. Dujardin-Beaumetz croit possible d'y grouper, dans un délai assez rapproché, une première série d'objets empruntés aux catégories du meuble, des armes, de la tapisserie, etc. On choisirait ces objets soit parmi les pièces dont le Musée de Cluny et le Louvre possèdent des similaires, soit parmi celles qui, faute de place, se trouvent mal exposées dans ces établissements, et l'enseignement ainsi fourni se compléterait par des moulages provenant du Musée de sculpture comparée. Rien ne s'opposerait, de cette façon, à l'aménagement immédiat de deux ou trois salles qui serviraient d'amorce au musée en voie de formation. Une commission a été instituée dans ce but.

On a inauguré il y a quelques mois à la nouvelle mairie de Montmorency, coquet pavillon du dix-huitième siècle situé à deux pas de

(1) Plusieurs sont reproduites en couleurs dans le dernier numéro des *Images du Musée Alsacien* (1906, fasc. 6).

l'Ermitage, un petit **Musée Jean-Jacques Rousseau**. On y a réuni le mobilier que possédait à l'Ermitage, chez Mme d'Epinay, l'auteur des *Confessions*, une partie de sa bibliothèque, certains de ses portraits, et la table sur laquelle Jean-Jacques écrivit la *Nouvelle Héloïse* et une partie de l'*Emile*.

Les **Musées de Cholet et de Guéret** ont été, comme le Louvre, victime de vols. Dans le premier, c'est avec des monnaies, une collection de bijoux qui a disparu, parmi lesquels un collier en or massif enrichi de pierreries Dans le second on a dérobé une croix émaillée, une statue de saint en ivoire, plusieurs reliquaires, dont une main de saint Germain en cuivre ciselé et un bras de saint Martin, enfin une tapisserie du XVIIe siècle représentant Jésus assis au milieu d'un groupe de six personnages.

Le **Musée Brera** à Milan va s'enrichir de seize nouvelles fresques de Luini qui ornaient le palais royal de Milan. Dans le but d'en faciliter l'étude, le roi d'Italie a décidé que ces peintures, provenant de la villa Pelucca, près de Monza, seraient transportées dans la galerie pour y être réunies aux autres fragments du même ensemble qu'elle possédait déjà. Alors que fréquemment ailleurs on se montre insensible à la mutilation et à l'éparpillement de l'œuvre d'un maître, cette décision est d'un heureux exemple.

Cette dispersion des œuvres d'art, c'est bien souvent, nous l'avons vu, au profit de l'Amérique qu'elle s'opère. Le **Musée de Chicago** vient d'acquérir, pour la somme de 200.000 francs, une des plus importantes peintures de ce maître curieux qui s'appelle le Greco : l'*Assomption de la Vierge*, qui décorait autrefois l'église San Dominguo el Antiguo de Tolède, pour laquelle elle avait été exécutée en 1577 et où elle a été remplacée par une copie moderne. Après avoir passé en la possession d'une des branches de la famille de Bourbon, elle avait été exposée au musée du Prado, puis on l'avait vue l'an dernier à Paris, dans les galeries de M. Durand-Ruel.

Et voici des **œuvres françaises exilées à l'étranger**, elles aussi : un *Portrait d'homme* de Courbet, qui figurait à la vente de la collection von Rümann, vient d'être acquis, pour la somme de 3.350 marks, par la Nationale galerie de Berlin ; le pastel de l'*Angelus*, de Millet, qui avait figuré à une exposition à Glasgow, a été acheté 25.000 francs par un amateur écossais.

MÉMENTO. — Sous le titre *Une visite au Musée Carnavalet* (Raon-l'Etape L. Geisler, éd., et Paris, 14, rue des Minimes, in-8, 137 p. av. ill. ; 2 francs M. Jean Rosmer vient de publier un charmant petit guide méthodique à travers les collections du Musée historique de la ville de Paris. Ce premier volume est consacré à l'historique du musée, puis aux collections antiques, topographiques, révolutionnaires et du premier Empire, à travers lesquelles il nous promène salle par salle en commentant les œuvres exposées. Il est

illustré, presque à chaque page, de nombreuses photogravures reproduisant les plus belles œuvres.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Georg Hirschfeld : *Ein Requiem*, Leipzig, Insel-Verlag, M. 3.— Hugo Salus : *Das blaue Fenster*, Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 3.— Carl Martin : *Das Evangelium vom neuen Menschen*, Leipzig, C. G. Naumann, M. 3. — Lina Vernaison : *Aus fremder Erde*, Berlin, Franz Ledermann, M. 2.— Paul Scheerbart : *Kometentanz*, Leipzig, Insel-Verlag, M. 1.50. — *Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, vol. IV., Leipzig, C. F. Amelang, M. 7.50. — *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, VII Jahrgang, Leipzig, Max Spohr, M. 21.— Ib., id. VIII Jahrgang, Leipzig, ib. id. M. 16.50. — Memento.

Ein Requiem. — Après un silence de plusieurs années M. Georges Hirschfeld publie une longue nouvelle qui est un chef-d'œuvre de style et de composition. Dans ces 75 pages l'auteur a concentré l'état d'esprit de l'Allemagne au début de la Réforme. Nous assistons, en mai 1525, à l'enterrement d'un gentilhomme qui s'est fait ermite et que tout le peuple de Franconie vénère comme un saint. Les paysans sont en pleine effervescence et murmurent contre la dureté de leurs seigneurs, les moines s'inquiètent des progrès de la doctrine nouvelle. Les propos de la foule qui suit le cercueil forment un étrange contraste avec la magnificence de la forêt que l'on traverse. Mais la destinée de ce seigneur jeune et riche qui un jour, mélancolique et désabusé, troqua l'armure contre la robe de bure, pour vivre parmi les humbles, demeure énigmatique. Quelques papiers légués à un franciscain, feuilles calligraphiées et ornées d'initiales rehaussées de rouge, permettent enfin d'arracher à ce mort l'énigme de sa vie.

Le récit de M. Hirschfeld est sobre et mesuré. Son style dépouillé n'a rien de l'abondance fastidieuse des romantiques allemands d'il y a un siècle. Pour contribuer à l'agrément du lecteur et lui donner l'illusion de lire une vieille chronique, les éditeurs se sont plu à orner le texte du *Requiem*, imprimé en gothique, de grandes initiales rehaussées de rouge.

Das blaue Fenster. — Quatre contes qui se rattachent à ce cycle de *Nouvelles d'un lyrique*, par quoi M. Hugo Salus inaugura sa carrière de prosateur. Ce poète, qui vit le jour à Prague en Bohême, se rattache à l'école viennoise et tient une place honorable entre M. Arthur Schnitzler et le regretté J.-J. David. Nous le comparerons volontiers à M. Henri de Régnier, le Régnier des *Amants singuliers*, dont il se plaît à imiter le cadre et l'atmosphère. Le sujet italien du *Vengeur* nous est conté avec agrément et la volupté contenue de la légende du *Miroir*, variété du « Pauvre Henri », nous retient par son mystère. Mais une autre nouvelle, *la Femme de la Mer*, nous intéresse particulièrement. Le symbolisme d'il y a dix ans eut un goût marqué pour les « sirènes poissonneuses ».

Avant que Wells n'écrivît *Miss Waters* les poètes français aimaient déjà à imaginer des amours compliquées avec les femmes monstrueuses que la mer jette sur le rivage. Notre pauvre Jean de Tinan, en faisant résister son héros aux séductions de « la petite Sirène du pont des Arts », avait tenu à affirmer son goût intense pour les réalités. M. Salus a mis de l'humour germanique et un réalisme très exact dans son récit des amours d'une dame de la mer avec un jeune homme de Prague. Il paraît que l'affaire s'est authentiquement passée au commencement du XVIIe siècle et que l'on montre encore aujourd'hui le lieu qui fut le théâtre de cette étrange passion. Aujourd'hui l'on nous exhibe dans les *musik-hall* des phoques plus ou moins savants; à cette époque-là c'étaient des sirènes que promenaient les forains. La merveille de Prague fut donc une sirène avec une queue de poisson et un corsage couvert d'écailles. Mais quand cette mystérieuse personne se sentit aimée elle voulut se donner à son amant et, enlevant avec grâce sa queue postiche, elle lui apparut avec des jambes féminines et nues. Hélas! c'était une sirène que voulait posséder le singulier jeune homme et quand il vit devant lui une femme comme toutes les autres femmes, il s'enfuit en criant à l'imposture. M. Salus nous dit qu'il a retrouvé cette histoire dans les Archives de Prague et qu'il s'est contenté de nous en faire le récit. Mais peut-on croire aux récits des poètes ?

Paraphraser l'évangile au bénéfice de la « religion nietzschéenne » voilà un travail assez aisé. Le culte satanique s'amusait jadis au sacrilège, aujourd'hui qu'il n'y a plus de sacrilège, le vêtement religieux n'est plus qu'un vain ornement. M. C. Martin dans **Das Evangelium vom neuen Menschen** a voulu faire une synthèse de Jésus-Christ et de Nietzsche. Cet évangéliste d'un nouveau genre emploie le langage de Martin Luther pour exprimer les idées de Zarathoustra. « Au temps où régnait le troisième kaiser du nouvel empire allemand, il arriva qu'un homme se leva dans l'une de nos villes, pour prêcher et pour parler avec force de ce qu'il appelait l'*homme nouveau*. » Voici pour le ton. On jugera des idées par ce fragment :

1. Il y a maintenant beaucoup de gens qui, d'après celui qui vint avant moi, s'appellent des chrétiens, et qui disent avec des paroles altières : l'homme a été créé afin de vivre pour les autres.

2. Mais moi je vous dis, par contre, qu'il y a trois degrés. Le premier, c'est quand l'homme croit qu'il doit servir les autres parce qu'il a le sentiment de sa faiblesse et de sa servilité.

3. Le second, c'est quand les hommes sont forts et bien portants et quand ils disent : que chacun ait soin d'abord de lui-même, car chacun est son propre prochain.

4. Le troisième cependant, c'est le degré des hommes supérieurs, grands et forts, et à ceux-là, il suffit d'ouvrir la bouche ou de remuer la main, sans aucune contrainte, pour que les autres reçoivent d'eux.

5. Mais il y en a beaucoup qui croient qu'ils sont au troisième degré, alors qu'ils sont au premier.

M. Martin, non sans talent, écrit, presque page par page, un évangile à rebours. S'il s'agissait de renverser une religion un pareil travail pourrait avoir son utilité, mais à une époque où personne ne croit plus, pourquoi ne pas dire en simple prose quelques vérités qui, depuis quinze ans qu'elles marchent, sont déjà en train de devenir des mensonges?

Aus fremder Erde. — M. Joseph Ettlinger a écrit pour ce petit volume de vers une préface de quelques lignes. Il nous explique que son auteur, Mme Lina Vernaison, est une Allemande qui, dans le midi de la France, a trouvé une seconde patrie. Certes, il est infiniment intéressant que cette poètesse conserve l'attachement à sa langue naturelle, « sur la terre étrangère », et nous sommes heureux de constater que le vers lyrique des poètes allemands d'aujourd'hui peut servir, avec un aussi rare talent, à chanter la nature du beau pays de France.

Les fantaisies de M. Paul Scheerbart ne sont plus pour nous surprendre. Le lyrisme échevelé de ce bon poète aime à excursionner dans l'espace céleste. Il a chanté l'Orient avec l'imagination d'un pacha. Voici qu'il se met à jongler avec les astres. Son **Kometentanz** est une pantomime, où une comète joue le rôle de la soubrette enthousiaste; le roi est une étoile filante, et, comme de juste, la pleine lune est l'incarnation du poète.

§

Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen. — Cette très importante collection s'est enrichie d'une étude sur la *Littérature byzantine et néo-grecque* de M. K. Dietrich et d'une *Histoire de la Littérature turque moderne* de M. Paul Horn. Les deux opuscules réunis forment le quatrième volume et succèdent aux histoires de la littérature indoue, japonaise et polonaise.

Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen. — Nous avons plusieurs fois déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur les travaux du *Comité scientifico-humanitaire* qui, sous la direction du docteur Magnus Hirschfeld, a pris pour tâche d'étudier l'homosexualité. Depuis deux ans, deux nouveaux annuaires d'un volume considérable ont encore été publiés. L'infatigable ardeur de ces savants qui poursuivent en Allemagne, l'abrogation des pénalités visant le délit de pédérastie, mérite tout le respect. Nous devons négliger ici les articles de l'annuaire qui traitent les questions scientifiques et médicales. Sa partie littéraire est très attachante. M. Edouard Bertz consacre à Walt Whitman une étude de plus de cent pages, accompagnée de nombreux portraits. Louise Michel est l'objet d'une enquête que signa

le comte Charles de Levetzow. M. H. I. Schouten a fait une enquête sur la prétendue pédérastie de Jean Calvin. L'analyse des ouvrages empruntés à la littérature d'imagination qui font allusion aux « états sexuels intermédiaires » a été minutieusement faite pour l'année 1904 par M. Numa Praetorius, mais elle fait défaut pour l'année 1905. Un article de M. Hirschfeld sur « l'essence de l'amour, contribution à la solution de la question de la bisexualité » mériterait une analyse approfondie.

MEMENTO. — Le fascicule de décembre de la *Neue Rundschau* est entièrement consacré à Ibsen. Il contient quelques extraits des papiers posthumes du grand Norvégien, des fragments de poésies et des lettres. Une série de personnalités qui ont connu Ibsen de près, lui consacrent des pages de souvenirs. Ce « tombeau d'Henrik Ibsen », comme nous dirions, est complété par des boutades du poète empruntées au registre des réclamations de la Société scandinave de Rome. Ibsen s'y montre très exigeant et d'un abord plutôt difficile.

M. Kurt Martens donne dans *Das literarische Echo* (1er décembre) une étude d'ensemble sur l'œuvre du romancier, comte Edmond Keyserling, dont nous avons eu l'occasion de dire du bien à nos lecteurs. M. Martens veut bien rappeler notre jugement. M. Felix Vogt (15 décembre), qui dernièrement confondait Mme Reval avec Mme Régamey, nous reproche d'exagérer les sympathies que Gœthe éprouvait à l'endroit de la France. Heureusement que les documents imprimés nous donnent raison. M. Vogt croit que c'est la crainte de voir venir la fin de tout qui décida Gœthe à accepter « les liens détestés du mariage ». Pour le cas où il eût trouvé la mort, il eût été sûr, du moins, d'assurer ainsi la continuité de sa maison. Or, au moment où Gœthe se maria il savait qu'il n'avait plus rien à craindre et c'est plutôt par reconnaissance pour Christiane Vulpius et pour lui assurer les égards de son entourage qu'il l'épousa.

Oesterreichische Rundschau (15 novembre) publie un article de M. Franz Blei sur Maurice Barrès. L'auteur analyse en détails l'œuvre du grand écrivain et conclut : « Affirmer qu'un de ses livres vaut plus que cinq années de fabrication de romans en Allemagne, ce ne serait pas encore beaucoup dire; mais que, dans un pays de haute culture intellectuelle, il est la plus merveilleuse floraison de cette culture, qu'un jour on donnera son nom à une époque de l'esprit français, *c'est cela qui doit être dit*. Peut-être un cinquième Allemand aura-t-il l'idée de lire Barrès avec amour ».

Dans *Nord und Süd* (décembre) nous relevons une étude de M. Max Krieg sur l'écrivain Bernard Shaw dont le dernier fascicule de la *Revue germanique* nous avait également entretenus.

Deutsche Kultur de Leipzig (II, 20) donne un article qui s'intitule *Culte moderne des Idoles* et que signe M. Platzhoff-Lejeune. Il s'agit des rapports entre Byreuth et Weimar, entre Wagner et Nietzsche, entre Mme Cosima et Mme Fœrster.

Die Bücherwelt (novembre). — Etude de M. B. Stein sur Th. Fontane.

Deutsche Rundschau (décembre). — M. Théobald Fischer analyse les rapports entre l'Italie et la France dans l'Afrique du Nord.

Hochland (décembre) communique la reproduction d'une *Annonciation* de Martin Schongauer récemment découverte à Neuwied.

Politisch-Anthropologische Revue (décembre) poursuit sa polémique sur l'origine des peuples indo-germaniques. M. K. Penka répond à M. Much.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

W. H. Schofield : *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer*, 7 s. 6 d., Macmillan.— Chaucer : *Contes de Canterbury*, 4 fr., Revue Germanique, Alcan. — Arthur Symons : *A Pageant of Elizabethan Poetry*, 6 s., Blackie. — Sidney Lee : *Shakespeare and the Modern Stage*, 9 s., John Murray. — Sidney Lee : *Stratford on Avon*, 6 s., Seeley. — Constance Hill : *The House in St-Martin' s Street*, 21 s. John Lane. — George Wyndham : *Ronsard and la Pléïade*, 5 s., Macmillan. — T. R. Davies : *French Romanticism*, 5 s., Cambridge University Press. — Memento.

Au XIIIe siècle, le français était parlé dans toute l'Europe occidentale ; c'était, dit Brunetto Latini, le plus délicieux et le plus commun à tous, et naturellement depuis la conquête normande on s'en servait, en Angleterre, presque à l'exclusion de tout autre dialecte, si bien qu'au début du XIVe siècle, Robert de Glocester, se plaignait que, de toutes les contrées du monde, il n'y avait que l'Angleterre qui ne s'en tînt pas à sa propre langue, ce en quoi il avait tort, car l'Italie au moins tenait le français en plus haute estime que tout autre parler. Au XIVe siècle, un Anglais écrivait : « Le doulz françois, qu'es la plus bel et la plus gracious language et plus noble parler, apres latin d'escole qui soit ou monde et de tous genz mieulx prisee et amee que nul autre... » Il est vrai qu'à cette époque l'anglais n'existait guère en tant que langue. Suivant les contrées, les dialectes changeaient au point d'être à peu près inintelligibles, tandis que le français était compris non seulement par tous les gens cultivés d'Angleterre, mais dans tout l'Occident ; il était nécessaire aux voyageurs et celui qui le possédait pouvait s'adresser, comme le dit Gower, à « l'université de tout le monde ». Ce n'est guère qu'avec Chaucer que l'anglais devient une langue littéraire. C'est ce qu'expose le professeur W. H. Schofield dans son ouvrage sur l'**English Literature from the Norman Conquest to Chaucer**. Le savant professeur examine tous les ouvrages écrits pendant cette période quelle que soit la langue employée et il les compare aux productions similaires du continent ; en outre, il les rassemble par genres et retrace séparément l'évolution de chaque type. Avec un prochain volume qui traitera des ouvrages principaux des grands écrivains de l'époque et donnera un aperçu des tendances générales de cette période, se trouvera achevée une précieuse histoire de la Littérature anglaise en 6 volumes, comprenant l'ouvrage de Mr Stopford A. Brooke sur *l'English Literature from the beginning to the norman conquest*,

les deux volumes du professeur Saintsbury sur l'*Elizabethan Litterature* (1560-1665) et sur la *Nineteenth Century Literature* (1780-1900) et la magistrale étude de Mr Edmund Gosse sur l'*Eighteenth Century Literature* (1660-1780).

La Société pour l'étude des langues et des littératures modernes se propose de publier dans des fascicules annuels la traduction d'une œuvre étrangère importante et, pour l'année 1906, elle donne, en un numéro spécial de *la Revue Germanique*, le groupe initial des **Contes de Canterbury**, « s'arrêtant à l'endroit où se produit la première lacune dans cette œuvre vaste, que le poète a laissée inachevée». Une introduction paraîtra plus tard en tête des fascicules réunis, et, pour le présent, la société expose brièvement les raisons qui ont guidé son choix.« Les *Contes de Canterbury* sont le premier grand poème de la littérature anglaise ; ils en demeurent, en dehors du théâtre, le plus varié et le plus divertissant. Tout les tons s'y rencontrent, du romanesque au réalisme, du sérieux à l'humour, de la tendresse à la satire, de la piété à la gaillardise. Ces contes sont en outre d'une importance capitale pour la connaissance de la vie et de la société au XIVe siècle... Ils sont le pendant anglais du *Décaméron* italien... » Il n'existe des *Contes* de Chaucer qu'une seule traduction complète en vers d'une platitude lamentable quand ils ne sont pas ridicules, aussi la traduction actuelle est-elle indispensable ; elle a été confiée à des anglicisants dont le nom est une garantie d'impeccabilité. M. Cazamian a traduit le prologue ; MM. Léon Morel, Garnier, Bourgogne ont traduit les diverses parties du *Conte du Chevalier* ; le *Conte du Meunier* et son prologue ont été traduits par M. Delcourt,et les *Contes de l'Intendant* et *du Cuisinier*, avec leurs prologues, par M. Derocquigny. C'est M. Emile Legouis qui a coordonné les parties et revu les épreuves. Les notes sont réduites au strict nécessaire ; la traduction est linéaire, vers pour vers, et le texte suivi a été, sauf de passagères exceptions, celui de Mr W. W. Skeat, publié par la *Clarendon Press*, d'Oxford.

Trente-huit poètes sont représentés dans le **Pageant of Elizabethan Poetry** que Mr Arthur Symons a fort habilement et fort artistiquement arrangé, rapprochant les poèmes d'après leur sujet comme dans une cavalcade on groupe les personnages sous des bannières diverses ; et ce recueil peut admirablement se comparer à quelque somptueuse cavalcade, où au lieu du plaisir des yeux, on a le charme et les délices de l'esprit. Mr Arthur Symons a fait un choix fort remarquable, guidé à la fois par son goût poétique et sa profonde connaissance de l'époque.

Au moment où l'on semble, en France, s'intéresser au drame shakespearien, alors que M. Antoine se risque, pour la plus grande joie de tous, à mettre à la scène, aussi bien au moins qu'on le fait en

Angleterre, *King Lear* et *Jules César*, en attendant d'autres tentatives, espérons-le, il est intéressant de lire le recueil d'études sur **Shakespeare and the Modern Stage** que vient de publier Mr Sidney Lee. Quand on assiste à Londres à la représentation d'une pièce de Shakespeare, on est frappé surtout par la mise en scène, par la somptuosité du décor; on a mis à contribution toutes les ressources du machiniste. Mr Sidney Lee voudrait qu'à l'exemple du théâtre en France, on sût distinguer en Angleterre le drame d'un spectacle. C'est avec cette simplicité qu'on le joue en Allemagne où sur trente-sept pièces de Shakespeare, vingt-huit figurent au répertoire des principales troupes allemandes. Pour l'étude de Shakespeare, il faut consulter aussi le très bel et captivant ouvrage que Mr Sidney Lee consacre à **Stratford-on-Avon** *from the earliest times to the death of Shakespeare* et dont une nouvelle édition, après vingt-et-un ans, vient d'être publiée avec de fort belles illustrations.

§

Une des plus séduisantes figures de la littérature anglaise à la fin du XVIIIe siècle est assurément Fanny Burney, l'auteur d'*Evelina*, ce roman, anonyme d'abord, qui eut un si grand succès à l'époque et que l'auteur n'égala plus par la suite. Seuls, son *diary* et ses lettres offrent, à l'heure présente, un intérêt plus grand et l'on en a donné récemment une superbe édition. Fanny, qui eut tant d'adorateurs, épousa à quarante ans le général d'Arblay, un émigré français qu'elle suivit à diverses reprises en France, notamment en 1802 et en 1815. Déjà, dans *Juniper Hall*, miss Constance Hill a reconstitué avec une scrupuleuse patience la vie des d'Arblay et des émigrés qui se rassemblaient chez eux. Dans un nouvel ouvrage, **The House in Saint-Martin's Street**, elle nous fait revivre, pendant neuf ans, de l'automne de 1774 au printemps de 1783, dans cette maison de Saint-Martin's Street, qu'avait fait construire Newton, près de ces Leicester Fields qui étaient alors couverts d'arbres et de jardins, et dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un malheureux square entouré de music-halls et d'hôtels. Miss Constance Hill réinstalle dans cette maison, qui existe encore, paraît-il, la famille Burney depuis le sévère et affectueux Dr Burney jusqu'à sa plus jeune fille, et bientôt apparaissent tous les personnages fameux qu'attire la soudaine renommée de l'auteur d'*Evelina*. Il y a là beaucoup de petites révélations inédites, d'après des papiers en la possession des descendants de la famille, et le louable travail de Miss C. Hill, avec les illustrations d'Ellen G. Hill et les reproductions de portraits et de miniatures est une précieuse contribution à l'étude d'un milieu artistique et littéraire à Londres, avec le Dr Johnson, Sir Josuah Reynolds, David Garrick, etc.

Mr George Wyndham a pris plaisir à traduire, « dans les mètres originaux », un certain nombre des poèmes de Ronsard et il y réussit de surprenante façon vraiment. Aucune erreur, jamais, pour le sens, mais pour le charme et la musique, pour le rythme et la cadence, il n'en est pas de même. Du fait que le français appuie sur la dernière syllabe des mots et que l'anglais accentue au contraire la première, il s'ensuit que le traducteur substitue aux iambes et aux anapestes de l'original, des trochées, ce qui donne un mouvement tout différent. Malgré cet inévitable défaut, ceux qui en Angleterre ne peuvent goûter notre Pierre de Ronsard en français s'en feront une très flatteuse idée d'après la version de Mr George Wyndham. Ce volume : **Ronsard and La Pléïade**, contient en outre un choix des poésies de l'école, où se sont glissées diverses fautes concernant l'orthographe instable de l'époque, et un excellent essai de Mr Wyndham sur les poètes de la Pléiade. L'auteur insiste très justement sur le service rendu à la langue française par Ronsard et ses amis, ce qui faisait dire à Montaigne, quarante ans plus tard, qu'au cours de sa vie la forme du langage s'est altérée de moitié. En se réclamant du grec et du latin, Pierre de Ronsard, du Bellay et les autres ont renouvelé leur langue, ils furent les champions de la Renaissance ; c'est d'eux que date la période moderne véritablement, encore qu'ils se fussent un peu trop surchargés des oripeaux tentateurs d'autrefois.

Du 15 septembre 1824 au 20 avril 1832, parut à Paris un journal : *Le Globe*, dont la collection est fort précieuse en ce qui concerne au moins l'histoire du romantisme : « il était libéral, dit M. Lanson, et il acccueillit pourtant les idées littéraires des romantiques » ; « il doit, lit-on encore dans le volume VII de la *Littérature Française* de Petit de Julleville, il doit, quoi qu'en ait dit Sainte-Beuve, être rangé parmi les journaux romantiques, » et il est certain qu'à l'époque le public le considérait comme tel. Il fut fondé par Pierre Leroux, avec Lachevardière, l'imprimeur du *Mémorial catholique*, pour bailleur de fonds, et il eut pour collaborateurs Jouffroy, Damiron, Trognon, Mérimée, Vitet, Duchatel, Sainte-Beuve, Ampère, Magnin, Duvergier de Hauranne, etc. En 1828, *le Globe* est acheté par Guizot et Broglie, et devient entièrement politique. En 1830, Michel Chevalier, Carnot et Barrault l'acquièrent et, tout en redevenant plus littéraire, le journal conserve la même orientation. L'année suivante, les articles littéraires y deviennent plus rares que jamais, le journal étant devenu la propriété de la Societé Saint-Simonienne, entre les mains de qui il décède enfin. Tel est l'historique qu'esquisse Mr T. R. Davies dans **French Romanticism and the Press**, avant de donner, dans une excellente version anglaise, de très intéressants extraits des articles publiés dans *le Globe* sur les poèmes de Victor Hugo et de Lamartine, sur les ouvrages de Mme Tastu, de Delphine Gay,

d'Alfred de Vigny, de Tissot, de Casimir Delavigne, de Barthélemy, de Desbordes-Valmore, etc. Ce recueil est d'une lecture attrayante, pour tous, curieux ou érudits.

Memento. — La collection Tauchnitz s'enrichit de quelques nouvelles œuvres parmi lesquelles les lecteurs seront heureux de trouver. *Sophy of Kravonia*, par Anthony Hope; *Chippinge*, par Stanley Weyman; *Rezanow*, par Gertrude Atherton; *The Youngest Miss Mowbray*, par B. M. Croker.

Dans la collection à deux francs, de Mr Fisher Unwin, viennent de paraître *Silas Strong*, par Irving Bacheller, une des œuvres le plus originales qui aient été publiées depuis longtemps, et *The Woman thou Gavest*, par Lady Troubridge, une histoire d'amour qui, débutant aux Antilles, se continue à Londres de nos jours et s'achève sur les marches du trône de la principauté imaginaire de Saxe Hofburg. Ce récit, très passionnant, parut en feuilleton dans le *Daily Mail*.

Le dernier numéro de la *Revue Germanique* (novembre-décembre) contient une étude dans laquelle M. L. Cazamian démontre *Pourquoi nous ne pouvons définir l'humour*, et un article de M. J. Blum sur George Bernard Shaw. A noter aussi les précieux matériaux rassemblés par M. J. Derocquigny pour servir à l'étymologie anglaise.

Dans la *Fortnightly Review*, paraît la première partie d'une étude de Tolstoï sur Shakespeare, et des articles de St John Hankin sur le puritanisme et le théâtre anglais, et d'Henry Arthur Jones sur les « pierres angulaires » du drame moderne.

Dans le *World's Work*, paraît un article anonyme sur M. Clemenceau, qualifié de force mondiale.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

L'Exposition jubilaire : *Luceafarul*, nos 13-16; Le Congrès de la propriété littéraire et artistique. — M. Sadoveanu: *Soimti ; Dureri inabusite*; *Crisma lui Mos-Precu*; institut Minerva, Bucarest. — C. Sandu-Aldea : *In urma plugului*; *Doue neamuri*; institut Minerva, Bucarest. — Memento.

Deux évènements de la plus haute importance à Bucarest cet été : l'Exposition jubilaire, 1re Exposition nationale roumaine, et le Congrès pour la propriété littéraire et artistique. De l'Exposition, nous n'avons pas à nous occuper ici, sauf à retenir le copieux numéro jubilaire du **Luceafar**, la vaillante revue transylvaine, avec ses morceaux choisis des pages capitales de l'histoire roumaine, son abondante illustration : portraits des familles royale et princière, et sa couverture or et argent aux médaillons de Carol I et de Trajan, reproduction de la broderie en style populaire, ouvragée par la fiancée du poète Oct. Goga pour l'exemplaire remis au roi.

L'activité du Congrès pour la **propriété artistique et littéraire** a été résumée en un discours spirituel par M. Xenopol à l'Académie roumaine. Les congressistes, — composés d'écrivains étrangers et, sauf les littérateurs MM. Xenopol, M. G. Holban et N. Pe-

trasco, de juristes roumains, — ont trouvé la besogne faite: les ministres Greciano et Vladesco tout disposés à adhérer à la convention de Berne et à faire voter la loi que projetait déjà l'ex-ministre Badarau. La question de la propriété littéraire en Roumanie est déjà fort avancée par les études de MM. Djuvara, rapporteur, J. T. Ghica, C. Dissesco, et autres. Les avantages de l'adhésion seraient d'abord de protéger les auteurs étrangers contre les démarcages, pillages, adaptations, localisations innombrables qui ne leur rapportent rien ; mais surtout, dit poliment la *Viata romàneasca*, toujours appuyée sur une critique scientifique des effets et des causes, « d'arrêter l'invasion des ouvrages étrangers qui, sans responsabilité ni contrôle, pénètrent depuis si longtemps toutes les classes de notre société, mettant en péril le développement de la littérature et de l'art roumains » ; elle profitera, espère le *Romànul literar*, aux écrivains indigènes dont les romans et nouvelles remplaceront à bon compte, et même gratuitement, dans les journaux, les traductions désormais payantes des Zola, Daudet et Cie. J'ajoute : elle favorisera les écrivains originaux, littéraires et scientifiques, lorsque la loi obligera les autres à scrupuleusement indiquer leurs sources.

§

En voici deux qui n'auront rien à changer à leurs habitudes. Attachés par des traditions de famille et par leurs souvenirs d'enfance à la terre natale et aux paysans, MM. Mihail Sadoveanu et C. Sandu Aldea chantent l'âme et peignent la vie roumaine, dans ce qu'elles ont de plus individuel et de mieux conservé, loin des villes et des centres industriels. Moldaves tous deux, ils comptent parmi les champions, très aimés et très vilipendés, de ce *popularisme* qui divise les lettres roumaines actuelles.

Les uns rejettent de parti-pris tout ce qui est national dans le sens populaire du mot; le clan opposé combat systématiquement tout ce qui lui paraît subir une influence étrangère. On m'a bien traité de représentant du « capital étranger » parce que j'avais parlé des auteurs roumains « qui écrivent en français » ! Cette âpre discussion est oiseuse.

Dans leurs deux genres bien différents, MM. Sadoveanu et Sandu font aimer ce qu'ils connaissent, font éprouver leurs propres émotions ; leur sincérité communique à leur œuvre un intérêt poignant. A eux deux ils donnent les deux faces du caractère et de la vie populaires en Roumanie : grave et tendre, spirituelle et violente.

Voici M. Sadoveanu lui-même, en pied, dans la concision de cette réponse à un questionnaire du *Luceafar* (nos 15-16, 1905) :

Cher Monsieur, le jeune et « fécond » nouvelliste est né à Pascani, dans le district de Suceava, le 5 nov. 1880. Le père, avocat; la mère, du peuple. Il

a flané par les rues et par les champs, a pataugé toute son enfance dans le Siret. A fait son gymnase à Falticeni, cours inférieur, et le cours supérieur à Jassy. En vacances, il chassait comme un Nemrod, s'embourbant dans les gaures que le Siret laisse après ses inondations et qui grouillent de volatiles sauvages.

La première œuvre publiée a été *les Rivaux* (repris dans les *Douleurs étouffées*), parue dans une feuille obscure et sous une forme différente de celle du volume.

La passion et de son enfance et de son âge d'homme a été le vieux Creanga, le vieillard disert, le conteur sans pareil. Parmi les étrangers, Maupassant est son écrivain de prédilection et Tolstoï celui qu'il admire le plus (la Guerre et la Paix) ; celui qui lui plaît le moins : Bourget.

M. Sadoveanu en est à près de dix volumes, qui se sont succédé presque de trois en trois mois. C'est M. Jorga qui l'a découvert et l'a annoncé comme le grand conteur attendu de la Roumanie. M. Bogdan-Duica lui a prédit l'avenir d'un nouvelliste de premier ordre. M. Densusianu lui reprochera des manques de composition, l'enfilade d'impressions toutes crues à la queue leu-leu et, en philologue qu'il est, lui en voudra tout ensemble de ses mots populaires, de son dialecte moldave et de ses néologismes ; mais il ne lui déniera pas l'émotion, la chaleur et une pénétration évidente de l'âme paysanne.

Les **Soimii** (les Vautours, *les Vaillants*) 1904, roman historique inspiré de la *Vie de Jean le Cruel* (XVIe siècle) par B. P. Hasdeu, rapporte la tentative de vengeance par ses frères du meurtre du prince et leur audacieux coup de main sur Jassy, réduit à néant par l'amour de l'un d'eux pour la fille du traître Golia. La reconstitution de l'époque est vivante et alerte, le récit enthousiaste, mais les meilleures pages sont peut-être les descriptions.

Les **Douleurs étouffées** (1904) se composent d'une suite de nouvelles dont chacune se dénoue par une passion contenue, une vengeance abandonnée, un désir réfréné, alors que l'on s'y attend le moins et que l'on a été tenu très en haleine. Quelques-unes sont saisissantes : le mari, prêt à assommer son rival terrassé, entend sonner les cloches de l'office de Résurrection, passe sa hache à son bras gauche et se signe ; le garçon d'écurie, qui a reçu deux paires de gifles injustes, semble préparer un mauvais coup à son maître, une nuit d'orage qu'il le conduit en voiture par la forêt... mais n'en fait rien ; *Jean l'Ours* peut passer pour un plaidoyer contre l'exode des paysans à la ville et contre l'alcoolisme, mais c'est aussi l'irrémédiable chute de « tant d'âmes qui devraient être réveillées pour une vie meilleure, dans ce pays où tous foulent l'or aux pieds et personne ne prend la peine de le laver de sa boue, de le ramasser et de le faire briller au soleil » !

A l'Auberge du Père Précou (1905), c'est un défilé de merveilleux portraits villageois pris sur le vif ; c'est débordant de

verve et d'humour, d'un esprit et d'un pittoresque local à défier, je crois, la traduction. D'aucuns ont taxé d'immoralité le réalisme de M. Sadoveanu. Qu'il réponde avec d'Aurevilly que la peinture forte, même fouillée, mais sans complaisance, d'un vice en est la plus efficace flagellation : je doute que le paysan, lecteur de *Jean l'Ours*, de *Petrea l'Etranger*, ait jamais la tentation de quitter son village.

Et que ceux que M. Sadoveanu ne convaincrait pas lisent M. Sandu-Aldea ; celui-ci procède par la douceur, par la louange, il persuade par enjôlement. Son roman **Deux races** (1906) est un poème ému, tout amour pour la terre natale, tout tendresse pour le paysan ; on sent que l'auteur en a vécu la vie, qu'il la connaît à fond. Certes il idéalise ses campagnards, mais c'est justement pour leur montrer ce qu'ils pourraient être et sa manière de plaider doit être fort bien entendue, à en juger par la vente du livre, Sans soutenir directement une thèse, le roman, dédié à M. Nic. Jorga, le grand maître du « popularisme », met en opposition le fermier grec, rapace jusqu'à l'usure, qui exploite une terre comme on rançonne un pays conquis, et le gentilhomme terrien de vieille souche autochtone, paternel au milieu de ses paysans qui l'adorent ; ce sont les *deux races* ennemies, cette dernière est seulement trop rare, presque autant que le pope dont parlait le chef du parti junimiste, P. P. Carp, dans son discours du 22 mai 1906 justifiant sans y songer M. Sadoveanu :

Pouvez-vous me dire combien de prêtres sont en contact journalier avec notre population paysanne et lui donnent des conseils de travail, de morale, de religion? J'en connais dans tout le pays peut-être deux, trois ; les autres ou ne font rien ou font l'usure, quand ils ne se soûlent pas avec les paysans à l'auberge. Dans une admirable nouvelle, Slavici décrit un village misérable, perdu, comme par malheur on en peut voir beaucoup chez nous ; un instituteur y arrive et en dix, quinze ans de travail transforme la misère en abondance. Connaissez-vous dans le pays beaucoup d'instituteurs qui soient en contact avec les paysans, qui cherchent à relever leur niveau de culture, qui leur montrent les vraies causes de leur misère et la possibilité d'en sortir ? Si vous en connaissez, signalez-les-moi.

Mais qu'importe ! M. Sandu, comme Grigoresco, ne veut retenir que la douceur virgilienne de la vie roumaine, n'en redire que le charme pastoral qui pourrait encore être biblique. C'est son droit de poète et peut-être d'apôtre, car cela existe aussi et vaut d'être conservé. En contraste aux scènes de la vie des champs, aux journées de la moisson, du labour ou de la fauche, embaumées de senteurs d'herbes et de terres jectisses, il y a, à côté du fermier, les frasques du fils à papa : un tableau de la vie du Quartier latin telle que l'entendent les jeunes gens de cet acabit, en manière de préparation à la politique sérieuse qu'ils feront au retour et aux sages lois bien adaptées aux besoins du pays qu'ils voteront au Parlement.

La langue de M. Sandu, aisée, berceuse, distinguée, discrète jusqu'à la pudicité, emploie un vocabulaire très riche ; il n'est pas de mot propre, semble-t-il, d'expression pittoresque, de terme rare qui lui fasse défaut, et cela sans un provincialisme saillant ; il amènera une énumération de fleurs, chacune avec son nom populaire, sans l'ombre de recherche, et fera un emploi très judicieux des coutumes et croyances plus ou moins superstitieuses du peuple.

Son précédent volume, **Derrière la charrue** (1905), contenait des nouvelles que le Dr S. Puscariu estimait parmi les meilleures choses écrites après Delavrancea et Vlahuta ; elles faisaient penser à Loti par un même amour attendri des humbles, des bêtes et des choses, malgré l'esprit et la forme purement roumains.

MEMENTO. — A signaler la fondation à Jassy d'une grande revue mensuelle, la *Vie Roumaine*, dejà citée dans cette chronique, qui espère arriver à être « une manifestation vivante de l'unité de culture de la race ». Correspondances très étendues de Bucovine, Ardeal, Bessarabie ; chroniques littéraire, pédagogique, économique, médicale, militaire ; études critiques littéraires et scientifiques ; œuvres originales : romans, vers, nouvelles ; bibliographie ; revue des revues.

Publication très importante, en 4 volumes, de la *Bibliothèque pour tous* (Alcalay, Bucarest), des *Lettres de Jean Ghica*, à Alexandri : documents de premier ordre pour l'histoire de la génération des Roumains de 1848.

Reçu le fort roman *Marin Gelea* de N. Petrascu, directeur de la revue *Littérature et Art*.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES SCANDINAVES

Jeppe Aakjær : *Vredens Bœrn, et tyendes saga, Enfants de la colère, histoire d'un garçon de ferme*, Copenhague, Gyldendal. — T. Blan : *Henrik Ibsen og Christiania Theater (1850-1899)*, Kristiania, J. Dybwad, — MM. Gerhard Gran et Christian Collin sur Ibsen.

Voici un livre que certains classeront avec mépris dans la littérature documentaire. M. Jeppe Aakjær appartient en effet, avec MM. Jakob Knudsen, Johannes V. Jensen, Johan Skjoldborg, à ce groupe d'écrivains originaires du Jylland, dont le talent s'est surtout exercé à dépeindre la vie rude, purement agricole, dans cette plaine aride et sans villes. La littérature s'est, en général, peu occupée des paysans, en Danemark comme ailleurs : c'est pourquoi le nom de chacun des membres de ce « groupe du Jylland » évoque aussitôt les autres noms, par, la simple communauté d'un sujet rare, sans que l'on puisse établir entre ces auteurs aucune autre analogie. Ils sont au contraire extrêmement divers, tant par la forme de leur talent que par leur conception générale de la vie. J'ai déjà parlé à cette place de la brillante et précise fantaisie de M. Johannes V. Jensen, et de la sincérité sévère et brutale de M. Jakob Knudsen.

Au fond, le caractère documentaire des ouvrages de ces auteurs ne provient pas d'une certaine manière de composer et d'écrire, ni de rien qui ressemble à un genre littéraire particulier. Il provient seulement de ce que le lecteur — même le lecteur danois, la plupart du temps, — ne connaît pas le milieu social décrit. Si, au lieu de paysans, quelque fraction de la bourgeoisie y était dépeinte avec le même souci d'exactitude, le caractère documentaire n'apparaîtrait pas aux lecteurs, bourgeois la plupart. Et il n'en existerait pas moins. Car si les livres sont considérés en eux-mêmes, et non relativement à telle ou telle catégorie de lecteurs, on doit flétrir de l'épithète documentaire toute la littérature réaliste.

La seule différence entre des ouvrages comme celui-ci et les autres romans réalistes consiste en effet en ce que les lecteurs ne connaissent pas le milieu, et ne peuvent, par conséquent, faire une critique objective de l'esprit d'observation de l'auteur. Ils sont à cet égard dans la même situation que vis-à-vis des déchus de Gorky, ou des paysans dépaysés qu'Upton Sinclair a vus à Chicago. Une telle critique objective ne serait ici possible, indirectement, que par la comparaison entre les divers écrivains qui ont raconté les paysans du Jylland. Il serait intéressant de décrire la vie rurale au Jylland et le caractère de ses habitants d'après ces auteurs, et de voir ensuite quelle serait la part contributive de chacun d'eux dans ce tableau de psychologie sociale.

Il résulte du livre de M. Aakjær que les garçons de ferme sont, dans le Jylland, une classe sociale à part ; non pas une classe fermée, car des hommes d'une condition plus heureuse peuvent se dégrader assez pour être forcés d'y entrer ; mais les autres classes leur sont fermées. C'est la condition la plus basse qui soit, et l'on y vit sans espoir. Sans instruction, sans loisirs, habitués à la saleté, toujours las, ne pouvant jamais s'intéresser à rien, pas même à leur propre vie, ces hommes, physiquement vigoureux, ne font rien que mollement, avec une sorte d'indifférence passive. Ils n'ont pas de dégoût pour ce qui leur déplaît, ils n'ont qu'un faible désir pour les quelques joies matérielles qui pourraient les animer. Ils sont veules et lâches, non par manque de courage, mais par une sorte de renoncement inconscient, définitif, au mieux. Les animaux semblent supérieurs à ces hommes ; du moins les animaux sont moins pénibles à regarder vivre, car ils mettent de la passion à ce qui les occupe, fût-ce la quête d'un repas. Les garçons de ferme du Jylland, en perdant tout espoir d'une vie meilleure, n'ont pas eu cette compensation de devenir tout à fait des animaux.

Il eût été naturellement difficile de construire un roman avec de tels personnages, dont la vie ne peut contenir ni événements, ni même incidents, et rien que des sentiments très simples, à peu près

immuables. Si M. Aakjær était parvenu à nous dépeindre cette vie lamentable et vide, en un roman de dimensions ordinaires, par des procédés de description directe, il aurait écrit un livre mortellement ennuyeux, ou bien un chef-d'œuvre.

Les personnages de premier plan sont tous ceux qui échappent à la vie des garçons de ferme : colporteurs, gens de petits métiers soutenus par l'assistance publique, petits propriétaires de terres stériles, vagabonds, tous misérables, d'apparence même souvent plus misérables encore que les garçons engagés à l'année, et dont plusieurs n'ont pourtant pas, autant que ceux-ci, perdu leur qualité d'hommes. Et surtout, M. Aakjær nous raconte deux garçons de ferme encore jeunes, non résignés, rebelles au contraire à la fatalité de leur sort. L'un devient un criminel, et l'autre finit par s'éliminer lui-même d'un milieu où il n'y a pas de place pour ses très modestes aspirations d'indépendance : il émigre vers les Etats-Unis.

Il n'y a évidemment dans un tel livre ni grande invention romanesque et de composition, ni grande subtilité d'analyse. Mais la fatalité des conditions sociales y est étonnamment puissante. Les caractères, simples, sont cependant variés et traités avec souplesse. Et bien que l'action, au fond, soit plutôt une démonstration — l'impossibilité de vivre une vie humaine pour un garçon de ferme du Jylland — l'auteur a su la rendre vivante et progressive. Si ce livre appartient à la littérature documentaire, M. Aakjær a très heureusement montré que la littérature documentaire peut être de la belle et bonne littérature.

§

M. T. Blanc s'est fait l'historien du *théâtre de Christiania*. Le petit volume qu'il vient de publier, **Henrik Ibsen et le théâtre de Christiania (1850-1899)**, est tout à fait précieux par les renseignements précis qu'il fournit sur bien des faits que l'on connaissait seulement d'une manière approximative.

Le vieux théâtre de Christiania était d'une simplicité primitive. Chacun y accrochait son manteau lui-même aux patères non surveillées des couloirs, et tout s'y passait en famille. Un acteur ayant un jour dit un mot pour un autre, ce qui rendait assez comique une phrase de Bjœrnson , dans *Une faillite*, j'y ai vu tous les acteurs en scène se mettre à rire de bon cœur avec le public. En 1899, le nouveau *Théâtre national* fut inauguré. L'ancienne simplicité est abandonnée, et personne ne s'en plaint. Au cours de la première saison du théâtre nouveau parut, et fut aussitôt représentée, la dernière œuvre d'Ibsen, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*. Cette pièce est donc la seule dont M. T. Blanc, historien du seul *théâtre de Christiania*, n'ait pas eu à s'occuper. Mais il n'y a guère lieu de

regretter que M. Blanc n'ait pas considéré le théâtre national comme la continuation de l'ancien théâtre, et n'ait pas poursuivi jusqu'à la mort d'Ibsen les relations du poète avec la principale scène norvégienne, car, outre qu'il est plus facile de se procurer tous les renseignements sur la période récente, c'est naturellement la période des débuts et des premiers succès qui intéresse le plus dans un semblable ouvrage.

Le titre du volume pourrait tromper le lecteur. Ce titre comporterait, en effet, l'histoire des relations personnelles d'Ibsen avec le théâtre de Christiania. On sait en effet qu'il a été attaché à la direction de ce théâtre, et que la direction lui en a été, plus tard, offerte. Ses lettres, surtout pendant la première année de son séjour à l'étranger, sont pleines de critiques et d'avis au sujet de la direction du théâtre. M. Blanc a complètement écarté tout cela de son sujet, pour ne parler que des relations des œuvres d'Ibsen avec le théâtre.

Le livre est excellemment résumé en un tableau qui contient, par années et par pièces, le nombre des représentatione données.

Un nombre est bien significatif. En 1869, Ibsen avait 41 ans; depuis vingt ans il avait publié déjà dix pièces, parmi lesquelles plusieurs comptent aujourd'hui au nombre de celles qui ont obtenu le plus grand succès; et pourtant il n'avait encore eu que quatre pièces jouées au théâtre de Christiania, et ces quatre pièces n'avaient obtenu, en tout, réparties sur neuf saisons théâtrales, que 36 représentations.

Il est vrai que Christiania, lorsque Ibsen débuta, était une très petite ville, et qu'elle est encore aujourd'hui, malgré son très rapide accroissement, une petite capitale. Jamais on n'y a vu aucune pièce y dépasser, en un an, 35 représentations, et de tels nombres n'étaient jamais atteints autrefois. Il est juste aussi de tenir compte des représentations d'Ibsen, jusqu'en 1869, sur d'autres théâtres, à Bergen surtout, à Trondhjem, et à Christiania même.

Malgré cela, les statistiques de M. Blanc montrent le médiocre succès d'Ibsen pendant vingt ans : ce n'est pas l'insuccès d'un auteur qui ne parvient pas à se faire connaître ; il est, au contraire, vers la fin de cette période très connu, même assez apprécié, mais on n'espère de lui rien d'important.

Cependant, en 1869, sous l'influence des dernières œuvres publiées, *Brand* et *Peer Gynt*, non écrites pour la scène, l'opinion commençait à comprendre qu'Ibsen n'était pas un faiseur de pièces ordinaire, et se préparait à faire un succès à sa première œuvre jouée. Ce fut justement l'une de celles que paraît le moins apprécier le public français, *l'Union des jeunes*, tandis que le public de Cristiania, après lui avoir fait très bon accueil en 1870, lui est resté constamment fidèle. Avec un total de 122 représentations depuis l'origine, elle a obtenu

un succès soutenu qu'aucune autre pièce, au théâtre de Christiania, n'a jamais dépassé.

Viennent ensuite, parmi les pièces d'Ibsen : *les Guerriers à Helgeland*, avec 100 représentations, *Peer Gynt* avec 87, *la Comédie de l'Amour*, avec 77, *Une maison de poupée*, avec 73.

Si l'on excepte une œuvre de jeunesse, qui n'a jamais été reprise, la pièce qui a eu le moins de succès, avec 16 représentations seulement en trois ans, est *Rosmersholm*. De *Brand*, on n'a jamais joué, au *théâtre de Christiania*, que le quatrième acte ; de *Peer Gynt*, on a joué, tantôt un arrangement autorisé par l'auteur, tantôt les trois premiers actes presque intégralement. On n'a jamais essayé de jouer *Empereur et Galiléen*. Enfin, on sait que *les Revenants* ont été refusés par la direction.

Depuis la fermeture de l'ancien théâtre le nouveau *théâtre national* a joué *les Revenants*, et un arrangement pour la scène de *Brand*. Les deux derniers actes de *Peer Gynt* et *Empereur et Galiléen* restent seuls non représentés. Ibsen aurait désiré que la première partie de ce dernier drame fût jouée, et il était entré en pourparlers à ce sujet avec le directeur Ludwig Josephson dont il a regretté vivement le départ. Il faut espérer que le directeur actuel, M. Bjœrn Bjœrnson, voudra ainsi magnifiquement compléter le répertoire ibsénien de son théâtre.

§

M. Gerhard Gran a publié, dans la revue suédoise *Nordisk Tidskrift*, un discours sur *Henrik Ibsen* prononcé devant la *Société des Sciences* de Cristiania. La circonstance avait suggéré à l'orateur l'idée de rechercher à quoi tient l'accord que l'on sent entre l'esprit scientifique moderne et l'œuvre d'Ibsen, qui n'était aucunement homme de science, qui n'était et ne voulait être que poète. Et M. Gerhard Gran trouve un caractère commun à Ibsen et à la science moderne : l'absence d'hypothèses. Mais cela ne veut pas dire que l'œuvre du poète soit objective. Elle l'est, en ce sens qu'elle est achevée, parfaite. Et en même temps elle est d'autant plus profondément subjective — l'œuvre d'une sorte de flagellant, dit même M. G. Gran.

§

M. Christian Collin, dans *Samtiden*, a donné un important article sur « le Rêve d'avenir de Henrik Ibsen », où il montre la croyance du poète, vers l'époque de la guerre franco-allemande, à une révolution prochaine qui devait ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Ibsen, en effet, a exprimé cette croyance très clairement, dans un discours prononcé à Stockholm, où il parla de son drame *Empereur et Galiléen*, et dont j'ai donné la traduction dans cette *Revue*.

M. Christian Collin croit voir une première expression de cette idée dans *Peer Gynt* (1869), et veut la rattacher au mouvement de *l'Internationale* et aux idées anarchistes. Il établit aussi une filiation entre la pensée d'Ibsen et celle de Hegel, parce que, selon Ibsen, les vérités ne sont pas durables, et périssent pour se fondre en des unités supérieures. Je devais mentionner cet article intéressant, où certains rapprochements, utiles sont indiqués, mais empreint d'une malveillance parfois presque comique. L'auteur conclut :

« Comme psychologue, la force d'Ibsen consiste peut-être surtout dans la préparation des explosifs spirituels. Il a une place unique dans la littérature mondiale comme dynamiteur psychologique. »

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Les Origines de Racine. — J'apprends aujourd'hui, non sans surprise, qu'il y eut, ce printemps, une petite polémique dont s'occupèrent *le Mercure* (mai), *l'Intermédiaire des chercheurs* et mainte revue de province (1), pour décider si Racine n'aurait point été un pur normand jusqu'ici ignoré. Certains érudits vendéens voudraient qu'il fût issu de saulniers, qui, au XVIe siècle, habitaient le Cotentin et auraient, depuis, émigré à la Ferté-Milon.

Toute recherche sur Racine est déjà intéressante en soi ; celle qui aiderait à déchiffrer l'homme de qui l'on se demande encore s'il fut bon ou méchant, sensible ou insensible, le serait plus encore ; et probablement si l'on nous démontrait demain que Racine fut quelque peu Scandinave, maint commentateur rattacherait aussitôt telle ou telle particularité de son talent à cette origine septentrionale. Cela donnerait du champ à de jolies études paradoxales sur l'essence du génie de Racine.

Arrière-neveu de Racine, possédant de précieuses reliques du poète, ayant longtemps habité la Ferté-Milon, je puis peut-être contribuer à éclaircir le débat, puisque débat il y a. (Je me défends d'ailleurs de tout parti pris contre les Normands, étant originaire du Havre.)

Pour attribuer à la Normandie la gloire d'avoir fourni à l'auteur d'*Andromaque* et d'*Athalie* son nom et ses aïeux, on raconte ceci : « Au XVIe siècle il y avait à la Feuillée (Cotentin) une famille Racine qui vivait de la récolte du sel. Or, justement, au siècle suivant, les Racine de la Ferté étaient fonctionnaires du grenier à sel, donc, le nom de Racine étant rare en France, ce sont les Racine de la Feuillée qui se sont transportés — avec leur sel — à la Ferté-Milon, où ils ont engendré l'illustre poète. Le grand Racine serait ainsi entièrement Normand. Admettons qu'il n'ait été qu'un métis (ce qui serait assez

(1) Notamment l'ingénieuse et spirituelle petite revue *Au pays normand*, d'Evreux.

plausible, presque tous les grands hommes ayant été des demi-sang), c'est qu'alors l'ardente sève normande aurait fécondé l'antique souche féodale anémiée; car la Ferté n'a jamais été qu'une sorte de morne citadelle, un corps de garde où la vie intellectuelle devait manquer d'intensité.

Voilà de quoi séduire les esprits inventifs, j'en conviens. Mais, pour adopter la version d'un Racine normand, il faut n'avoir guère feuilleté le dossier des origines du poète, — de celles qu'on connaît, qui ne se discutent plus, — comme de celles que l'histoire de la Ferté permet de reconstituer avec quelque vraisemblance et qui me semblent avoir été négligées.

D'abord l'identité de nom ne signifie rien, le nom de Racine n'étant point rare (1). Ensuite le sel n'était pas, aux XVIe et XVIIe siècles, denrée de trafic libre. Ceux qui le récoltaient étaient des serfs de la gabelle. La gabelle prenait le produit, l'expédiait et le répartissait entre un certain nombre de greniers. Le personnel de ces greniers était nombreux. Dans une petite ville comme la Ferté-Milon (quinze cents habitants), le grenier, qui n'était pourtant ouvert que deux jours par semaine, comptait un procureur, deux grenetiers, un argentier, un conseiller, deux greffiers, un mesureur et quatre huissiers, d'où autant de charges, faiblement rémunérées, mais si douces! En fait, quand ces charges étaient dans une famille elles n'en sortaient plus.

Donc si les Racine de la Feuillée avaient eu la fantaisie de se mettre en route (jusqu'à plus de deux cents lieues de chez eux) pour venir habiter la Ferté, ils n'auraient pu emporter leur sel, et eussent trouvé là-bas les charges de la gabelle non seulement occupées, mais retenues d'avance.

D'ailleurs on oublie que, bien avant l'époque où seraient venus les émigrés de la Feuillée, les Racine de la Ferté, ancêtres de Jean Racine, occupaient déjà le grenier à sel.

Je dis *ancêtres*, bien qu'à vrai dire la généalogie certaine des ascendants du poète ne dépasse pas son bisaïeul, né vers 1550, et qui s'appelait aussi Jean (comme son fils, son petit-fils et son illustre arrière-petit-fils); mais, du moins, on sait qu'en 1498 le procureur du grenier à sel s'appelait Jean Racine — il devint notaire en 1508. Ce Jean Racine fut-il un aïeul? On doit, à notre avis, le présumer.

Autrefois, en effet, dans les familles nobles ou dans les familles bourgeoises se piquant de noblesse (2), l'aîné recevait un prénom que recueillait ensuite l'aîné de chaque génération. Il est donc permis de croire que le procureur Racine de 1498 est un ancêtre, puisqu'il porte un prénom identique à celui de quatre Racine de la Ferté-Milon,

(1) Il y a encore, à la Feuillée ou aux environs, plusieurs familles de ce nom, prononcé par les indigènes *Rachine*.

(2) Et l'on sait que les Racine se disaient nobles et avaient des armoiries.

ancêtres authentiques et tous successivement fonctionnaires de la gabelle.

A l'appui de cette thèse, j'invoquerai un autre ordre d'idées. L'extérieur de Racine, son type ne permet guère d'admettre que le poète fût issu de grossiers travailleurs manuels, de terrassiers. Regardez ses portraits. Est-ce que tout ne dénote pas chez lui l'être né d'une race physiquement oisive? Remarquez ce front immense, ces yeux ardents, cette pâleur bilieuse; observez les mains grêles, longues, évidemment inaptes à tout labeur un peu brutal. Ces mains-là ont si peu servi depuis longtemps que, lorsque Racine voudra monter à cheval (comme historiographe du roi), elles ne commettront que des maladresses.

Et ces mêmes mains se perpétueront dans la famille de Racine — non chez ses enfants, car ses enfants (sans jeu de mot) se sont *déracinés*, mais chez les descendants de sa sœur, qui ont continué sur place la traditionnelle vie des ancêtres sans y rien changer. Or, sur leurs goûts, leurs habitudes, nous possédons quelques documents. Etroits, économes, secs, peu sensibles, aristocrates, ils ne s'intéresseront qu'à leur caste et seulement aux choses de religion, d'art, de culture. Ainsi dépourvu d'initiative, aucun d'eux ne sera ni commerçant, ni soldat. Ils s'engourdiront dans de petites situations étriquées de scribes, demi-artistes et demi-poètes. Ils seront prêtres ou fonctionnaires. Or si l'on en croit un vénérable archéologue, l'abbé Hazard, curé de la Ferté, qui toute sa vie fouilla les archives de la vieille bourgade, il se pourrait que cette cité ait conservé longtemps une population gallo-romaine, — de sorte que Racine serait d'origine latine.

Cette opinion est très défendable. La Ferté-Milon, à l'époque romaine et jusqu'au milieu du moyen-âge, reste la citadelle inexpugnable. Elle l'était au temps où les légions y avaient un camp de repos. Elle l'était encore à l'époque de l'invasion normande; puisque, à l'heure où Paris épouvanté crut qu'il allait succomber, voulant du moins sauver ce qu'il avait de plus précieux (884), il envoya les reliques de sainte Geneviève à la Ferté-Milon. Imprenable, cette citadelle le fut encore pour les Anglais, pour les lansquenets de Charles-Quint, pour Henri IV, pour les troupes des princes durant la Fronde. De sorte que nous pouvons supposer que, lorsqu'on avait la chance d'habiter de père en fils à l'intérieur de si solides murailles, on ne se souciait guère de s'en éloigner.

D'ailleurs les alentours n'étaient que marécages impénétrables, que forêts immenses; si bien que, repliés sur eux-mêmes, limitant leur horizon à l'enceinte de leur vallée, les Milonais, ces Latins isolés qui ne pouvaient autrement dépenser leur activité, durent surtout *penser*. De là une sorte d'exaltation mystique, fièvre de reclus qui s'évadent

de leur prison par l'imagination. Et voilà pourquoi ils montrèrent tant d'enthousiasme, se dépensèrent en manifestations si ardentes. Jeanne d'Arc venant de Reims ne fut nulle part plus acclamée qu'à La Ferté, où les femmes s'étaient agenouillées, baisaient sa robe, si bien que la pauvre fille, émerveillée d'un accueil si chaleureux, se prit à pleurer, disant : « Oh ! comme je voudrais être, un jour, enterrée parmi ce bon peuple ! »

Même chaleur d'âme en faveur de la Ligue; et, quand toute la France a reconnu pour roi le Béarnais, la Ferté proteste encore. Elle ne capitule que lorsque le roi lui permet d'interdire l'entrée de la ville à tout huguenot.

De pareils êtres ne pouvaient que souffrir d'être confondus par Dieu avec les autres humains. Quelle injustice et quelle humiliation ! Aussi quand Jansénius lance sa doctrine aristocratique de la grâce dont bénéficient seulement les êtres de choix, les Milonais se font Jansénistes. C'est à la Ferté que se recrutera Port-Royal. Le futur auteur d'Athalie retrouvera au monastère sa grand'mère Marie des Moulins et sa tante Ste Thècle. Son oncle Vitart donnera asile aux Jansénistes persécutés.

En résumé, la vieille bourgeoisie milonaise, égoïste, mais cultivée, affinée, de mœurs polies, de goûts artistes (1), où les femmes sont d'une dévotion extrême, était plus apte que quiconque à donner naissance à un Racine. L'homme n'est jamais qu'un résultat. Le résultat de plusieurs siècles d'intense exaltation d'âmes latines dans la bourgade orgueilleuse, pleine de foi et éprise de beauté, fut précisément le grand Racine.

MASSON-FORESTIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore

Le Magnin de Rougemont : *Contes licencieux de l'Alsace ;* Ficker. 2 »

Livres d'étrennes

Henri Coupin : *Les Récréations botaniques ;* Vuibert et Nony. 2 »

Henri Coupin : *Singes et singeries ;* Vuibert. 2 »

Tom Tit : *Les Bons jeudis ;* Vuibert et Nony. 2 »

Littérature

J.-F. Demachy : *Histoires et Contes, précédés d'une étude historique, anecdotique et critique sur sa vie et ses œuvres,* par L. G. Toraude, ill. de Georges Grellet ; Carrington. 22 »

Roger Le Brun : *G. Courteline ;* Sansot. 1 »

(1) Les églises de la Ferté-Milon sont exquises. Elles possèdent des vitraux merveilleux, des tableaux de prix. Et dans la ville partout des sculptures, jusque sur la façade des murailles du donjon, hautes de quarante mètres et que nulle part ailleurs on n'eût songé à décorer. Les « Racine », comme on appelait à la Ferté les descendants de Marie Racine, possédaient nombre de gravures et pastels de choix.

Musique

C. Bellaigue : *Mozart ;* Laurens. 2 50

J. Canteloube de Malaret : *Dans la montagne,* suite pour violon et piano ; « Schola Cantorum ». » »

Paul Le Flem : *Sonate en sol mineur,* violon et piano ; « Schola Cantorum ». » »

Elie Poirée : *Chopin ;* Laurens. 2 50

Giacomo Puccini : *Madame Butterfly,* drame lyrique en 3 actes, de MM. L. Iluca et G. Giacosa, chant et piano ; Ricordi. 20 »

Philologie

F. Brunot : *Histoire de la langue française, des origines à 1900.* II, *XVIe siècle ;* Colin. 20 »

Philosophie

M. Roustan : *Les Philosophes et la société française au XVIIIe siècle ;* Lyon, Rey. 6 »

Fr. Paulhan : *Le Mensonge de l'Art ;* Alcan. 3 »

Poésie

Georges Rollon : *L'Ame des Sables ;* Bone, A. Mariani. » »

Robert Vallery-Radot : *Les Grains de Myrrhe ;* Sansot. 3 50

Psychologie

J. Grasset : *Demi-fous et demi-responsables ;* Alcan. 5 »

Publications d'art

Gustave Doré : *Versailles et Paris en 1871 ;* Plon. 6 »

Alphonse Germain : *Les Clouet ;* Laurens. 2 50

Jules Guiffrey : *Les Gobelins et Beauvais ;* Laurens. 3 50

Marcel Reymond : *Michel-Ange ;* Laurens. 3 50

Romans

Paul Adam : *Irène et les Eunuques ;* Ollendorff. 3 50

Paul Bruzon : *La Poupée d'Argile ;* Tassel. 3 50

A. Cingria-Wanner : *Le Pays des Lotophages ;* Sansot. 1 »

L. Espinasse-Mongenet : *La Vie finissante ;* Perrin. 3 50

G. de Fraipont : *André Le Meunier ;* Laurens. 2 50

Jean Frondal : *Hélène ou la Religion des Grandes Amours ;* Schulz. 3 50

Raoul Gaubert : *Jean-Sans-Terre ;* Sansot. 3 50

Pierre Grasset : *Le Journal de Pierre Daumis ;* Sansot. » »

Iann Karmor : *Presque Amant ;* Sansot. 3 50

Olly : *Mon chien Pacquet et les revenants ;* Revue du Nord. » »

Jean Rameau : *Petite Mienne ;* Ollendorff. 3 50

Carl Smulders : *Les Feuilles d'or ;* Bruxelles, « Belgique artistique ». 3 50

Emile Vanderbeck : *Premières proses ;* Bruxelles, Vanderbeck. » »

Willy : *Le Roman d'un jeune homme beau ;* Bibliothèque des auteurs modernes. 3 50

Sociologie

E. Flourens : *La France conquise. Edouard VII et Clemenceau ;* Garnier. 1 50

Théâtre

Marguerite-Allotte de la Füye : *Le Maitre de la Mort,* drame lyrique en 3 actes ; Plon. 2 50

G. Espé de Metz : *Plus fort que le mal,* pièce en 4 actes. » »

Iwan Gilkin : *Etudiants russes,* drame en 3 actes ; Bruxelles, Belgique artistique. 3 50

Voyages

Hector Hogier : *Paris à la fourchette ;* Champion. 3 »

L. Madelin : *Croquis lorrains,* préface de M. Barrès ; Berger-Levrault. 3 50

Paul Niedieck : *Mes chasses dans les cinq parties du monde ;* Plon. » »

Roger Peyre : *Padoue et Vérone ;* Laurens. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jean Ajalbert sur la question de l'Opium. — Nietzsche et M. Paul Adam.— *L'Anthologie des Poètes français contemporains*.— La Poste en 1859. — Une aventure de voyage de Gœthe. — Surconsécration. — Affaire lucrative. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Jean Ajalbert sur la question de l'opium. — En reponse à l'écho : *la Paix à l'opium*, paru dans notre livraison du premier décembre, M. Jean Ajalbert nous adresse la consultation suivante.

Arpajon, Cantal, 9 déc. 1906.

Mon cher ami,

Dans le *Mercure* du 1er déc., pages 477-78-79, votre collaborateur V. S., sous le titre *la Paix à l'opium*, affirme :« L'*opium*, entre autres vertus, a cette dernière et singulière : de laisser intacte la raison de ceux qui le fument; de faire divaguer, en revanche, tous ceux qui parlent de lui. » Et cela s'adresse surtout à moi, à propos d'un article la *Guerre à* l'*opium* (*le Matin*. 5 octobre), où j'indiquais que la Chine avait édicté la suppression de l'opium. Oui, *dans dix ans*, raille mon contradicteur, qui, aux regards de vos lecteurs, a beau jeu sur ma naïveté. Je ne fume pas, donc je divague !

A mon tour de railler. V. S. ignore la loi dont il parle. Elle a des effets immédiats, comme vos lecteurs pourront en juger par l'analyse suivante :

« D'après la récente loi, toute nouvelle plantation de pavots est suspendue ; les plantations privées actuelles devront être réduites d'un dixième par an.

« Tout fumeur d'opium devra être inscrit sur un registre spécial indiquant les quantités d'opium qu'il consomme ; les divers débits d'opium seront également enregistrés et, seuls, les acheteurs inscrits pourront recevoir de l'opium.

« Les fumeries d'opium seront fermées dans un délai de six mois ; tous les débits seront fermés graduellement.

« Les autorités donneront des ordonnances médicales à ceux qui sont adonnés à l'habitude de fumer ; personne ne sera autorisé dorénavant à commencer à fumer l'opium ; les fumeurs actuels devront diminuer leur consommation de 20 o/o.

« A defaut de ce faire, les magistrats seront révoqués, les gradués dépouillés de leurs diplômes ; les autres contrevenants seront également punis et, au bout de dix ans, les noms des coupables seront affichés.

« Les fumeurs âgés de plus de soixante ans seront traités avec plus d'indulgence, mais les fonctionnaires devront cesser de fumer dans un délai de six mois ou démissionner.

« Les professeurs, les lettrés, les soldats et les marins devront se guérir de leur habitude dans un délai de trois mois ; quant aux princes, ducs, vice-rois, généraux et autres hauts dignitaires, ils devront informer le Trône de leur intention de cesser l'usage de l'opium dans un delai donné. En attendant, ils seront autorisés à employer des adjoints pour ne reprendre leurs fonctions qu'après leur guérison.

« Les Sociétés contre l'usage de l'opium seront invitees à relever toutes les infractions aux dispositions ci-dessus.

« L'article 10 dit qu'au sujet des importations d'opium de l'Inde, de la Perse, de l'Indo-Chine française et des colonies hollandaises, les ministres de ces diverses nations seront pressentis pour obtenir que l'importation d'opium cesse dans un délai de dix ans. »

Qui divague, est-ce moi, ou V. S. ?

J'imagine que le fumeur de V. S. qui, « l'esprit libre, dispos, aiguisé un peu, lit sans sourciller ni sourire la chronique où il est parqué parmi « le bétail prostré » ne doit pas être aussi indifférent à la proclamation de l'impératrice douairière...

(Il y a, d'abord, une raison à cela : la loi chinoise a été portée à sa connaissance — tandis que je ne le vois pas bien lisant une chronique du *Matin* dans les bouges de Shanghaï Je ne crois pas que M. Bunau-Varrilla, malgré ses vastes desseins, ait encore songé à faire traduire son journal en caractères. .).

Le mot *prostré* a choqué V. S. Si je l'ai employé, volontairement, plutôt qu'un autre : c'est que pour *tirer sur le bambou*, les fumeurs sont obligés de se coucher. V. S. pense-t-il que le Chinois fume debout, au seuil de sa boutique, comme l'écrivit naguère un reporter d'Europe !

V. S. pense que le tabac est plus à vilipender que l'opium. Je ne défends pas le tabac. Mais il faut remarquer que l'intoxication par le tabac — perte de mémoire, troubles cardiaques ou de la vue, chancre du fumeur — est lente. C'est tout de suite que le fumeur d'opium est diminué (oh, je vois le sourire de V. S., mais qu'importe·, par le fait même que le fumeur d'opium est obligé de se *prostrer*, de se coucher pour fumer. Il peut avoir le sourire, c'est tout. Le fumeur de tabac continue d'être debout, de penser et d'agir. Un homme d'affaires, un homme politique, un écrivain, un artiste, un maçon peuvent allumer la cigarette, sans faire trêve à leurs occupations. Le fumeur d'opium est allongé, sur le flanc, dans l'inertie...

V. S. nie la magie du poison — qui n'opère que sur l'épilogueur et lui dicte ses épithètes, et l'*hallucine* et le *déchaîne*... Au lieu de tant *de vocables impressionnants et faux*, V. S. nous propose l'*opium favorable*... Evidemment l'epithète est neuve, surprenante, et veut être expliquée. Voici, d'après V. S: « C'est l'opium fumé volontairement et énergiquement par ceux-là qui savent ses effets précis sur eux-mêmes, son rendement et qui s'en méfient, — et qui s'en servent néanmoins comme d'une maîtresse inquiétante qu'on domine et qu'on surveille. »

Que voilà bien des *fumées d'opium !* La maitresse inquiétante qu'on domine et qu'on surveille ! Je vais divaguer encore, mais je ne puis lire sans sourciller ni sourire qu'on puisse dominer une maîtresse — si elle ne veut pas l'être!

Quant à l'opium *fumé volontairement* et *énergiquement*, etc., laissez-moi divaguer encore. Ses effets précis, son rendement ! D'abord, il faudrait une force pour se limiter ! Comme pour la morphine ! La dose d'un jour n'est pas suffisante le lendemain. Ainsi, d'une pipe, de quinze pipes, le fumeur invétéré arrive à cent pipes. Et où donc V. S. a-t-il connu l'homme, le surhomme qui pouvait dire : c'est parce que je fume 27 pipes que j'ai tel talent, telles capacités, tel rendement! Le même, n'est-ce pas. qui peut se vanter de dominer les femmes inquiétantes !

A travers tout l'Extrême-Orient, j'ai vu les fumeurs — parqués et prostrés dans les fumeries publiques ou somptueusement allonges sur leurs lits de camps, les grands personnages dans leurs demeures... L'effet de la *drogue* est le même sur tous — d'en faire des esclaves de la pâte *hallucinante* et *stupéfiante*, *de la pâte de mort...*

Oh ! tous vous affirment être maîtres de leur vice ou de leur habitude — et que quelques pipes ne peuvent faire de mal...Ils n'en arrivent pas, comme V. S., à décréter l'opium *favorable*...

Mais je ne veux pas divaguer davantage. Que V.S. lise seulement le document que je communique au *Mercure*. Il verra que si quelqu'un errait, ce n'était pas moi — et que c'est lui qui avait mal éclairé sa lampe. Ce n est pas *dans dix ans* — c'est tout de suite que la Chine part en guerre contre l'opium.

J'en reçois la preuve suivante, encore, au moment de clore cette trop brève réponse :

« Pékin, 9 décembre. — Les Chinois paraissent bien décidés à enrayer le fléau de l'opium. C'est ainsi que le ministre de l'intérieur a fait envoyer des exemplaires des nouveaux règlements à afficher dans les localites, où les autorités en expliqueront la portée aux habitants.

« A Sou-Chan, centre de la ligue contre l'opium, les autorités militaires forcent les officiers et les hommes à obéir aux règlements.

« A Pekin, la police en a fait afficher un millier d'exemplaires ; elle est particulièrement sévère sur l'application de l'article 6, s'appliquant aux médicaments à base d'opium, qui devront être enregistrés et examinés par la police. Tout vendeur de morphine et de remèdes suspects sera puni. »

Quant à croire que le « subtil » opium cèdera tout de suite, c'est autre chose !

Merci par avance, mon cher Vallette, pour l'insertion de cette réponse — avec mon vieux et fidèle souvenir. JEAN AJALBERT.

§

Nietzsche et M. Paul Adam. — M. Paul Adam intitule « Défense de Chambalot » un article que ses amis trouvent « admirable ». Mais, après s'être copieusement cité, il trahit son héros en avouant que c'est pour les besoins du théâtre qu'il en a « grossi » le caractère. Ce sont « les feux de la rampe » qui auraient ainsi mis en mauvaise posture le « surhomme de la logique cruelle » !

Pour mieux nous convaincre, M. Paul Adam souligne cette phrase de Chambalot au docteur : *Tu diras qu'il vaut mieux dompter les autres que de se dompter soi-même.*

Or, c'est précisément de se dompter soi-même que Nietzsche pose comme premier précepte de la morale nouvelle. (« *Es-tu le victorieux, vainqueur de lui-même, souverain des sens, maître de ses vertus* ? »)

Le pauvre docteur Kervil, à vrai dire, ne saurait que faire de ces dures maximes, embarrassé comme il l'est dans les soucis de son ménage. A la scène, de l'avis de tous, il avait pauvre mine. Ses préoccupations ne sont pas d'un homme supérieur. Et, qu'il divorce ou qu'il ne divorce point, du moins qu'on lui offre de le commanditer, quelle importance cela a-t-il? Et encore, que vient faire ici ce *sérum*, spécialité pharmaceutique pour la sixième page des journaux ?

Vainement M. Paul Adam enfle son sujet; son ballon rase la terre sans réussir à s'élever.

Chambalot en appelle au sort des « vies innombrables » que le sérum du docteur ramènera à la santé. « Allons, choisis ton devoir ! *Est-ce de compatir à la peine d'une seule personne ou à l'angoisse de mille et mille morts?* »

Mille et mille morts ! Voilà un nietzschéen devenu soudain démocratique, un nietzschéen avec des idées chrétiennes ! Le sacrifice pour le salut du grand nombre. Sauver mille et mille électeurs, afin de repeupler la France !

« Aujourd'hui la politique corrompt l'art », écrit M. Paul Adam. Certes, et l'éducation, fruit de cette politique, corrompt l'esprit. Y a-t-il donc si longtemps que l'on n'enseigne plus en France la discipline individuelle, la mesure, la logique froide, pour qu'il faille demander à Nietzsche ce que nous offrent les moralistes du grand siècle? La Rochefoucauld et Vauvenargues ont jugé la pitié. Mais depuis près d'un siècle nous sommes tellement dominés par les idées judéo-kantiennes qu'il nous faut aller chercher des notions françaises chez un barbare.

Ce n'est pas nous qui avons regardé la lumière « à travers des lunettes de couleur, couleur nietzschéenne et autres ». M. Paul Adam, cerveau germanique égaré dans la littérature française, devait implanter chez nous un malentendu d'outre-Rhin. Sa vision à lui provoque cette querelle.

Si Chambalot s'était réclamé de Merlou et de Clemenceau nous n'aurions eu rien à dire. Il parodie Zarathoustra et nous protestons.

HENRI ALBERT.

§

L'Anthologie des Poètes français contemporains. — M. G. Walch nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

M. Jean de Gourmont, dans sa *Revue de la Quinzaine* (*Mercure de France* du 15 décembre 1906), écrit, à propos du premier volume de mon *Anthologie:* « On pourrait reprocher à M. Walch d'avoir trop négligé la vraie poésie contemporaine : Jean Moréas, Henri de Régnier, et, plus loin de nous, Jules Laforgue et Stéphane Mallarmé ; mais l'auteur prépare *sans doute* un deuxième tome à son ouvrage, où il *pourra réparer les omissions* de celui-ci. »

Ce n'est point sans quelque étonnement que j'ai lu ces lignes. Il suffit en effet, de voir la couverture du livre ou d'en lire le titre (1) pour se convaincre que le

(1) Voici le titre de ce premier volume :
ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS. *Le Parnasse et les Ecoles posté-*

volume publié en octobre est bien un premier tome. Mon *Introduction*, d'autre part, explique l'*ordre*, purement chronologique, adopté pour le classement des poètes : c'est celui des dates de parution des premières œuvres poétiques. Le premier volume de l'*Anthologie* comprend les poètes dont les premiers vers ont été publiés avant 1875. Le tome II, qui vient de paraître, s'ouvre sur Stéphane Mallarmé et comprend les années 1875-1890. On y trouvera donc Jules Laforgue, Jean Moréas et Henri de Régnier. Il sera suivi, en janvier 1907, d'un troisième et dernier volume, achevé depuis quelque temps déjà, et qui embrasse la période postérieure à 1890.

Je vous serais reconnaissant, Monsieur le Directeur, de vouloir bien publier la présente rectification dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, etc.

G. WALCH.

§

La Poste en 1859, d'après la lettre suivante, fonctionnait plus rapidement qu'aujourd'hui.

Paris, 15 décembre 1907.

Monsieur le Directeur,

Dans un petit roman de Daniel Stern, *la Boîte aux lettres*, je vois qu'en 1859, une lettre écrite à 4 h. de l'après-midi et jetée ensuite à la poste, arrivait le même jour (de Paris pour Paris), avant 8 h. Je sais bien qu'un roman n'est pas un document; néanmoins, comme le récit de Daniel Stern se passe en deux journées et que les heures y sont notées avec soin, je lui accorde quelque confiance. Si incroyable que cela soit, les lettres, il y a quarante-sept ans , arrivaient à destination en moins de quatre heures. Temps légendaires, temps de contes de fées ! Aujourd'hui en 1906, les lettres mises à la poste à 8 h. du soir sont généralemont distribuées le lendemain dans le courant de l'après-midi : j'en fais l'expérience assez souvent. Ne croyez pas Daniel Stern, si vous voulez : mais faites-moi l'honneur de croire votre infortuné correspondant.

Veuillez, etc. PIERRE DUCHEMIN.

§

Une aventure de voyage de Gœthe. — Sous ce titre, nous lisons dans la *Neue Freie Presse* :

La nouvelle d'une prétendue exploitation du Kronprinz allemand, dans une gare de Bohême, par le patron du buffet, rappelle une aventure arrivée à Gœthe au cours d'une excursion à Schlaggenwald, près Carlsbad, et dont les détails sont rapportés dans une brochure intitulée *Beziehungen zu Elbgen an der Eger* et parue récemment sous la signature du Dr R. Richter. Se rendant avec sa femme, le petit Eginhard et Riemer, par une chaude journée de juin, à la célèbre mine d'étain de Schlaggenwald, Gœthe s'arrêta à midi à l'Hôtel du « Beuf Rouge ». Pour le simple repas, où ne fut consommé ni vin ni café, l'hôtelier présenta une note de 66 florins auxquels venaient s'ajouter 10 florins pour le cocher, soit, en tout, 76 florins. Mis en colère par cette exigence, Gœthe se refusa à tout paiement, menaçant de déposer une plainte auprès des autorités cantonales. Le soir même, le poète adressait au capitaine de cercle (*Kreishauptmann*) J. V. Weyrother, un mémoire respectueux où il relatait l'incident dans tous ses détails, et qu'il terminait en priant les autorités de remédier à ce mal croissant qu'est l'exploitation éhontée des voyageurs par les hôteliers. A cette requête s'ajoutait un avis — et qui ne voulait être qu'un avis (*ein « unmassgeblicher Vorschlag »*), — des plus caractéristiques, étant donné la personnalité de Gœthe. En voici un passage : « La confiance qu'on avait jusqu'ici coutume de montrer en entrant dans une auberge, en s'y faisant servir et en permettant à l'hôtelier de ne présenter sa note qu'ensuite, n'a plus guère lieu d'exister, dans cette contrée, par ce temps de crise, de fluctuation du papier monnaie et de l'argent. On ne saurait exiger de l'hôtelier qu'il maintienne les anciens prix, non plus que du voyageur d'en accepter d'exorbitants. » Aussi Gœthe

rieures au Parnasse (1866-1906). Morceaux choisis, etc., etc., par G. Walch. Préface de Sully-Prudhomme. Tome premier.

La couverture ne reproduit que ces mots : ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS (1866-1906). Tome premier.

pense-t-il que les hôteliers des environs de Carlsbad devraient porter leurs prix sur la carte, comme cela est d'usage dans la ville même. Deux jours après, l'affaire était solutionnée par la réponse, demeurée jusqu'ici inédite, du *Kreishauptmann*. Gœthe y était informé que l'hôtelier avait été condamné à 10 florins d'amende et que le montant exagéré de la note avait été ramené de 76 florins à 41 fl. 20. En fin de lettre, ces mots : « Ci-inclus, je vous envoie, Monsieur, la somme de 34 fl. 40 qui vous revient, vous assurant bien sincèrement de l'obligation que je vous dois pour avoir bien voulu porter à ma connaissance un fait qui me contrarie doublement, puisque celui qui en eut à souffrir est, à juste titre, autant un homme de bien, plein de mérite et universellement honoré qu'un protecteur très précieux de la ville d'eaux à moi confiée. »

§

Surconsécration. — Un palais de justice où il faut espérer que l'on rendra la justice scrupuleusement, à moins que la religion ne soit ce qu'en disent les Voltairiens, est celui qui, à Czernowitz, capitale de la Bukovine, a été *six fois* consacré le même jour, au mois d'octobre dernier.

A 2 heures la cérémonie fut présidée par le Métropolitain grec-oriental, l'archevêque, Dr Repta ; à 3 heures par le clergé catholique-romain ; puis par le catholique-grec, ensuite par l'arménien-catholique. A 4 heures survint la bénédiction du pasteur de l'Eglise évangélique. A 5 heures enfin apparut le rabbin en chef, Dr Rosenfeld...

§

Affaire lucrative. — Dans son numéro du 11 décembre 1906, la *Neue Freie Presse* publie l'annonce suivante :

La personne qui, dans le courant du mois de novembre, a adressé plus de cent cartes postales ayant toutes la même teneur, et ce à l'instigation de Mlle Mélanie C...., est priée de se présenter I. Schottenring 22, 1er étage (étude d'avocat) où on l'assure de toute impunité et où elle recevra le double de la somme qui lui a été donnée par Mlle Mélanie C....

§

Le Sottisier universel.

... l'Almaïde d'Etremont et la Clara d'Ellébeuse de Francis Jammes sont des jeunes femmes qui boivent de la bière dans les brasseries du Quartier Latin et gagnent péniblement leur pain quotidien. — RAOUL DAVRAY : *Francis Jammes*, *L'Eclair*, 29 novembre.

...et jeter brutalement à la rue un vieillard malade et âgé. — *Le Gaulois*, 16 décembre.

Il fut un temps où tous mes sens auraient frissonné en entendant un cri nocturne ; où mes cheveux, en écoutant un récit sinistre, se seraient dressés, et levés. — MONTÉGUT : *Shakespeare*, t. VIII, p. 478, ouvrage couronné par l'Académie française.

Inclinons-nous devant la tombe de cette noble femme qu'il y a quelques jours à peine une voiture des Pompes funèbres, une vieille bonne et une voisine conduisaient à sa dernière demeure. — FRANCIS LAUR : *L'Amie de Gambetta*. *Le Journal*, 4 décembre.

A bas le trio maudit : Dreyfus, Picquart, et plus que jamais vive la France! — UNE PATRIOTE. *L'Action Française*, 1er décembre.

Les blancs y sont systématiquement hostiles à tout individu ayant du sang noir ou jaune dans les veines. — *Le Siècle*, 3 décembre.

Les deux nuages noirs, gros d'orages, se sont heurtés, la foudre en est partie, et Camille tombe frappée d'un coup de poignard. — FRANCISQUE SARCEY : *Quarante ans de Théâtre*, 17 juin 1878.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

QUELQUES ANTÉCÉDENTS DE SAINT-JUST

DOSSIER DISPARU. — ŒUVRES INCONNUES

—

J'ai vingt ans; j'ai mal fait:
je pourrai faire mieux
Préface d'*Organt*.

On sait que l'opinion de Taine sur Saint-Just est vigoureusement méprisante, et certaine note des *Origines* découvrait sur ses antécédents une source étrange d'informations alors toutes récentes.

C'est à M. Vatel, un historien de la Gironde, que Taine devait ses renseignements; il renvoyait aux textes reproduits dans la préface de *Charlotte Corday et les Girondins* (1) et c'est M. Campardon, l'archiviste, qui avait retrouvé d'une part à la Préfecture de police et de l'autre aux Archives impériales les pièces infiniment curieuses de cette singulière affaire. Il en avisait en même temps M. Ernest Hamel, historien attitré des robespierristes.

« L'affaire Saint-Just, lui écrivait-il, est plus complète à la Préfecture qu'aux Archives. Les archives de l'Empire ne possèdent que l'interrogatoire », et M. Hamel allait à la Préfecture et aux Archives prendre copie des originaux.

En 1871,les pièces de la Préfecture de police brûlaient avec le Palais de justice. M. Bégis en retrouvait des copies jointes à toute une correspondance privée, parmi les papiers du chevalier d'Evry, carton F7 4595 (2).

(1) Paris, 1892. Vatel n'a pas connu la seconde partie du dossier, les papiers privés du chevalier d'Evry.
(2) Annuaire de la Société des amis des livres, 1892.

M. Hamel, qui annonçait depuis 1870 une réimpression de son *Saint-Just*, saisi et brûlé à sa première édition — 1859 — et n'ayant reparu qu'à Bruxelles, se décidait enfin — 1897 — à communiquer à la revue de M. Aulard, *la Révolution Française*, une version et une reproduction déclarées « ne varietur » du fait et des pièces gênantes (1). Cet article expiatoire à la mémoire de Saint-Just arrangeait les choses en acceptant d'abord un faux reconnu pour faux par Mme de Saint-Just elle-même. Ensuite, et cela n'était pas sans portée, si M. Hamel annonçait une reproduction « ne varietur », il ne la promettait pas entière.

Un tel acte de piété n'a point suffi, semble-t-il, aux gardiens de l'intangible mémoire. Je viens d'acquérir la certitude, et l'archiviste spécial de la section l'a acquise avec moi, que ce dossier blasphématoire a disparu de son carton, et cela dans l'espace des dix dernières années, car M. Hamel donnait loyalement les chiffres de la cote F7 4595, absolument les chiffres et le carton de Bégis. Aucun remaniement n'a eu lieu depuis cette date récente (2) — les archivistes d'ailleurs possèdent, en ce cas, des tableaux de concordance — et ce carton est aujourd'hui parfaitement vide de toute pièce relative à cette affaire. Il en est de même des autres cartons de la Police générale, car la complaisance inépuisable de messieurs les archivistes m'a permis de le vérifier.

Que contenait donc ce sensationnel post-scriptum à la documentation de Saint-Just ?

Pour ainsi dire, les seuls renseignements privés sur un homme qui semblait n'avoir été mis au monde qu'aux fins de vie publique. Pour la première fois, un Saint-Just non plus aux prises avec les « citoyens » et les électeurs éternellement révélés par les documents relatifs à cette jeunesse, mais entouré d'amis, de voisins, d'une famille. « L'affaire Saint-Just » est un tel bonheur psychologique arrivant à la biographie du conventionnel qu'on ne peut que se récrier d'horreur au pieux vandalisme qui a souhaité sa disparition. Grâce à elle, la vie du

(1) Février 1897, *Un épisode de la jeunesse de Saint-Just.*

(2) Contrairement à ce qui m'avait d'abord été dit, M. Tuetey, chef de la section moderne, qui a bien voulu faire lui-même des recherches, m'écrit que le carton F7 4595 est aujourd'hui coté F7 4774 49 « et a été communiqué à M. Hamel sous cette cote, mais j'y ai vainement cherché trace des papiers du chevalier d'Evry, il ne s'y trouve que des dossiers faisant partie de la lettre M », ce qu'à mon tour j'ai pu constater.

révolutionnaire, auquel on ne pouvait reprocher que des antécédents un peu fades, sera, d'un bout à l'autre, égale en style, curieuse, menaçante, anormale.

Au moment où ce dossier disparaît de l'histoire, quand nous n'en possédons plus, et sous une autorité comme *la Révolution française*, que la leçon tronquée et de critique sommaire de M. Hamel, il nous a semblé intéressant de rechercher et de réunir tout ce que nous en avons su, de replacer l'événement dans la biographie de Saint-Just sans parti-pris d'atténuation ni d'aggravation. Disons une fois pour toutes que M. Hamel a vu les originaux, qu'après avoir nié le fait toujours soupçonné (1) de l'incarcération, il se rendit à l'évidence, qu'il a revu les copies et la correspondance Evry dans le fameux carton F7 4595, qu'il n'a jamais soulevé aucune objection quant à l'authenticité, ni contre l'exactitude des reproductions Bégis, invectivant seulement les interprétations.

Dilettantisme à part, peut-être rendrait-on mieux à Saint-Just ce qu'on lui doit en acceptant telle quelle l'aventure et reconnaissant que, si le jeune homme a très mal commencé, il faut lui savoir gré de cette puissance de conversion égale en brutalité, en soudaineté, à la manière habituelle dont il procédait.

Le dossier de cette affaire nous présente encore un Saint-Just très jeune, prenant son parti de ne point justifier, de ne point expliquer, de ne presque pas excuser une « sottise », se tirant de sa vilaine histoire le plus exemplairement du monde, à cela près qu'il applique ses loisirs et les méditations cellulaires au plus grand amendement d'un poème licencieux.

Voici la lettre que reçut un jour « Monsieur le Chevaillier d'Evry, officier au garde, en son hôtel rue Vantadour » :

Monsieur,

Je me trouve dans une peine incroiable et j'espere que vous voudrez bien vous preter a ladoucir et me rendre service. Mon fils et venue passer chez moi quinze jours, et il en ai parti la nuit [de] Vendredi au Samedi dernier a mon inseu pour ce rendre a Paris, emportant avec lui une ecuelle d'argent neuve, marqué a une E et une R; un goblet d'argent a pied relevez en bosse marqué au nom de *S. Just;* une timballe a tenir une demi-bouteille, le pied et le bord doré, mar-

(1) Mémoires de Barrère et premier biographe, Ed. Fleury, 1851.

qué au nom de Robinot, curé de Décize; trois tasses tres forte dargent; des paquets de galon dargent, une paire de pistolet garni en or, une bague fine faite en rose, et plusieurs autre petite chose en argent, tous lesquels objets il c'est aproprié sans que je m'en suis apperсu; vraisemblablement dans la vue de sans defaire et de ce procurer de largent pour en faire mauvais usage. Comme ces procedes m'afflige beaucoup, et que jai interest de taché de me faire remettre tous ces bijoux et de prevenir a l'avenir et arreter le cours de linconduite de mon fils, je vous serez oblige, Monsieur, de vouloir bien vous donner la peine de voir Monsieur le Lieutenant de Police et d'obtenir de lui un ordre pour faire recherche tous de suite de mon fils et lui faire remettre les effet qu'il a emporté, et ensuite le faire mettre en lieu de sûreté pour ne plus exposer a agir aussi mal et lui donner le temp du repentir de sa faute. Je vous prie, Monsieur, de ne pas perdre un moment pour donner satisfaction a une mere justements affligé et qui se trouve dans la plus grande douleur et jaurez soins de vous remettre les debourcé que vous aurez fait; je vous prie de mener la chose avec la prudence que je vous connoit; vous sentez que je ne veux pas perdre mon fils, mais seulement de le mettre dans le cas, et lui donner le loisir de reconnaître sa faute et den avoir du repentir. Je serez fort reconnaissante, Monsieur, des peines que vous voudrez bien prendre. J'ai l'honneur detre parfaitement,

Monsieur
Votre humble et tres obeissante servante,

ROBINOT, veufue de SAINT-JUST.

A Blerencourt, ce 17 septembre 1786.

Mme de Saint-Just reçut peu de jours après des nouvelles de son fils, mais ce ne fut point par le chevalier d'Evry :

Teneur de l'adresse :

A madame,
Madame de Saint-Just
à Blérancourt, par Noyon, en Picardie
[timbre de l'adresse] *à Sceaux.*

Ce 20 septembre 1786.

Madame,

Une partie de campagne à Sceaux m'a empêché de vous écrire plus tôt pour vous tranquilliser sur le comte de monsieur votre fils. Je suis la cause innocente de la sottise qu'il a faite. Il y a quelque temps, je le guéris d'un mal à la tempe très dangereux et nouveaux pour tous mes confrères en médecine que j'interrogeai à ce sujet. La

guérison se montait à deux cents francs qu'il ne m'avait point payé (*sic*) ; malheureusement je lai pressé, mais vous savez qu'à Paris lon est si souvent trompé qu'il faut bien prendre garde à soi, monsieur votre fils craignaît de vous allarmer en vous demandant deux cents francs pour un médecin, il a été chez vous et il en a emporté de quoi me satisfaire. Il a vendu pour deux cents francs d'argenterie et me les a porté à Sceaux. Il m'a fait l'aveu de tout et m'a dit que de sa vie il n'oserait reparaître à vos yeux, mais qu'il aimait encore mieux cela que de passer pour un fripon à mes yeux. J'ai couru chez le Juif qui lui avait acheté l'argenterie. Malheureueement il avait tout jetté en fonte, excepté un gobelet que j'ai eu pour 39 livres. Je l'ai remis à monsieur votre fils qui m'a promis de vous le renvoyer avec deux pistolets et une bague.

Monsieur votre fils s'est présenté à l'Oratoire où lon l'a fort mal reçu. Il me dit qu'il a été dissuadé par des religieux de votre pays. Je vous avouerai, madame, quoiqu'il dise, que cet état lui convient très peu, j'ai cru remarquer en lui de grands talents pour la phisique et médecine, et si vous faisiez bien vous l'engageriez à prendre un état dans lequel il se distinguera un jour à coup sûr, mais il y a un inconvénient. Je ne vous conseillerai pas de le faire travailler de quelques mois, il a le sang calciné par l'étude, et son mal de tempe qui commence encore à le reprendre ne vient que de là. Voici le régime qu'il lui faut garder pendant 3 mois ; ne vivre que de laitage et de légume, ne point boire de vin absolument, et se couvrir beaucoup la nuit afin de suer, et l'empêcher d'étudier autant car s'il continue, il n'a plus un an à vivre. L'intérêt que je prends à qui vous regarde de si près, madame, m'engage à lever tous les voiles et à vous dire la vérité. Il faudrait aussi qu'il fit usage d'une poudre antiemorragique tous les matins, pour purifier le sang. Cette poudre, de nouvelle invention, se vend à Paris deux louis la boîte, et il en aura pour un siècle.

Je n'ai pu le faire résoudre à retourner chez vous, mais, madame, écrivez-lui en sorte de le faire revenir, car il persiste ; il veut aller s'embarquer à Calais, sans doute il en ferait le voyage à pied, ce qui enflammerait encore son sang davantage et il n'y arriverait point. Il m'a défendu de vous écrire, de vous dire son adresse, mais la voici : Hôtel Saint-Louis, rue Fromenteau. Ecrivez-lui mais amicalement, car il est d'une sensibilité comme je n'en ai point encore vu. Vous aurez même raison de ne pas perdre de temps, car il doit partir le 7 ou le 8 octobre. Il sait mon adresse, et s'il a besoin de mes services il pourra m'écrire. Je serai fâché Madame, que vous me remboursassiez l'argent que j'ai rendu au Juif pour le gobelet. Je vous le rendrais gratuitement pour prix de l'estime que j'ai conçus pour vous sans vous connaître.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec le plus profond respect votre très humble et très obéissant serviteur.

RICHARDET.

Devant cette explication de tout, M. Hamel n'en revient pas de la malignité des adversaires. Mme de Saint-Just y fut moins prise. Elle ne croit ni au médecin ni au mal de tempe si dangereux et si nouveau, ni à la perte de quarante francs ni au danger mortel de faire étudier M. son fils. Elle retourna la lettre au chevalier d'Evry, qui l'adressait ainsi au Lieutenant de Police :

Monsieur,

Je joins ici la lettre de Mme de Saint-Just, la mère, que vous désirez ; je ne vous l'ai point envoyée ne croyant pas qu'elle vous fut nécessaire, d'après celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire, vous verrez que la mère désire que son fils soit arrêté et mis dans une maison de force pour le punir de ses fautes. Je me joins à elle, monsieur, pour vous prier de faire arrêter le plus tôt possible le jeune homme qui, vivant sur les effets qu'il a emportés à sa mère, s'en trouvera totalement dépourvu pour peu que l'on tarde.

Je joins aussi une autre lettre écrite à sa mère par un soi-disant médecin de Sceaux. Je crois cette lettre contrefaite, le jeune homme n'ayant point été malade, et ne tendant qu'à vouloir pallier sa faute aux yeux de sa mère, en se servant de ce prétexte.

J'ose vous rappeler aussi, monsieur, que M. le commissaire Chenu est déjà instruit des faits.

J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

CH. D'EVRY.

P. S. — J'oubliais de vous dire que je crois que M. de Saint-Just le fils a vingt ans.

Ce vendredi soir 29 septembre 1786.

Il en avait exactement dix-neuf, et une justice à lui rendre est que dans son interrogatoire il n'invoque pas une fois cette lettre, dont l'écriture est renversée (1), ni ce médecin, lequel ignore l'orthographe des mots techniques et qui, tous deux, ont si fort persuadé M. Hamel.

Ce qu'on entrevoit à l'origine de cette fuite, ce sont de préalables violences, des scènes domestiques, sommations de liberté, peut-être, et menaces de la part du fils, résistance et

(1) Vatel : *Charlotte Corday et les Girondins.*

autorité de la mère, avec sans doute le détail des vivres coupés — d'où le cambriolage d'argenterie, — car, plus tard, lorsque d'emprisonneur M. d'Evry se trouve emprisonné, parlant du « scélérat » Saint-Just, il rappelle « sa conduite atroce envers sa mère qu'il avait maltraitée par ses discours, par ses menaces ». Nous savons pourtant, par un autre mot du chevalier, que Mme de Saint-Just aimait « infiniment » son fils.

Mais celui-ci se montre alors préoccupé de son avenir. Il ne semble pas être allé chercher, rue Fromenteau, uniquement la vie des mauvais lieux. Plus tard il s'enragera, écrira une lettre de forcené — qu'il n'a point envoyée — parce qu'il ne peut rester à Paris quand Desmoulins, quand les autres y sont : « Il est malheureux que je ne puisse rester à Paris. Je me sens de quoi surnager dans le siècle. Ma palme s'élèvera pourtant et vous obscurcira peut-être (1). » En 86 son interrogatoire nous le montre en démarches pour être présenté aux gardes du comte d'Artois, « en attendant qu'il soit assez grand pour entrer dans les gardes du corps ». Nous voyons aussi qu'il s'est trouvé des dispositions pour la physique et la médecine ; enfin, qu'il s'est présenté aux Oratoriens dont il fut mal reçu. Sans doute se souvenaient-ils de leur ancien élève du collège de Soissons, lequel ayant rimé des vers irréligieux, recevait cette dangereuse et alléchante prédiction qu'il serait un jour « un grand homme ou un grand scélérat (2) ». Peut-être ces souvenirs de contemporains, de vieillards interrogés par le premier biographe, sont-ils atteints par la légende. Mais la légende est aussi une partie de l'histoire, il faut respecter les droits qu'un homme s'y est acquis.

Saint-Just pris est interrogé le 6 octobre. Voici le procès-verbal :

6 octobre 1786.

—

Interrogatre subi
par le sr de St Just

—

Commre Chenu

Interrogatoire subi pardevant nous, Gilles Pierre Chenu, Commissaire au Châtelet de Paris et Censeur Royal.

(1) Lettre à Daubigny, juill. 1792.
(2) Etudes révolutionnaires, *Saint-Just*, par Ed. Fleury, 1851.

Par le Sr de St Just, à nous amené par le Sr de St Paul, Inspecteur de Police.

En exécution des ordres à nous adressés, à quoy nous avons procédé ainsy qu'il suit.

Du Vendredy six octobre mil sept cent quatre vingt six, neuf heures du matin.

Premièrement enquis de ses noms, surnoms, âge, qualités, païs et demeure,

A dit, après serment par luy fait de dire vérité, et qu'il a promis de repondre cathégoriquement, se nommer Louis de Saint-Just sans qualité ny état, natif de Décize en Nivernais, âgé de dix-neuf ans, demeurant ordinairement à Blérancourt en Picardie, chés la Dame sa mère, et de présent à Paris, logé hôtel Saint-Louis, rue Fromenteau.

Interrogé pourquoy et depuis quand il a quitté la maison maternelle :

A dit qu'il a quitté la maison de la Dame sa mère, il y a environ cinq semaines, parce qu'elle l'a envoyé à Paris.

Interrogé si en quittant la maison de la Dame sa mère il n'a point emporté une écuelle d'argent neuve marquée de la lettre T., etc., etc.

A dit qu'il a emporté lesdits objets, et qu'il ne les a plus, et qu'il les a vendus.

Interrogé à qui il les a vendus :

A dit qu'il les a fait vendre par un commissionnaire qu'il a trouvé dans un café.

Interrogé où sont ses effets, a dit qu'il n'en a point, n'en ayant point emporté avec lui.

Interrogé de quoi il vit à Paris :

A dit qu'il vit chez un traiteur auquel il a payé avec l'argent qu'il a touché de la vente des effets susdits.

Interrogé ce qu'il comptait faire après avoir dissipé ledit argent (1) :

A dit qu'il est au moment d'être placé dans les Gardes de M. le Comte d'Artois, en attendant qu'il soit assez grand pour entrer dans les gardes du Corps.

Interrogé s'il a été présenté à cet effet :

A dit que non, mais qu'il est sur le point de l'être.

Interrogé pourquoy il n'est point retourné chez la dame sa mère :

A dit qu'il n'a pas osé.

Interrogé s'il veut croire les témoins qui ont connaissance des faits :

A dit qu'il ne peut y en avoir.

(1) Toute cette partie de l'interrogatoire est omise par M. Hamel.

Interrogé s'il a jamais été en prison :

A dit que non.

Lecture à luy faite dudit interrogatoire et de ses réponses. A dit ses réponses contenir vérité, y a persisté, et a refuser de signer, de ce requis suivant l'ordonnance, et nous commissaire susdit avons signé en notre minute.

Pour copie
le commissaire

CHENU.

Nous voyons par les lettres du chevalier d'Evry à M. le Lieutenant de police, alors M. de Crosne, et par les bons du baron de Breteuil, secrétaire d'Etat et ministre de la maison du Roi (1), que Saint-Just est arrêté et incarcéré en vertu d'un ordre anticipé et provisoire du Lieutenant général de Police, que devait remplacer la lettre de cachet signée du Roi et du secrétaire d'Etat. C'est donc « sous le bon plaisir du ministre » que le jeune homme est conduit à la maison de la Dame Marie, maîtresse de pension à Picpus. M. de Crosne informé « que sa mère n'était point aisée, n'ayant que le nécessaire pour vivre avec ses autres enfants », avait assuré M. d'Evry que cette maison ne serait pas plus chère que Saint-Lazare et serait aussi sûre.

Les registres de la Préfecture de Police ont été préservés de l'incendie. On lit au tome XII, page 169 :

Le sieur de Saint-Just, enfermé sur la demande de sa mère, pour s'être évadé de chez elle, en emportant une quantité assez considérable d'argenterie, et autres effets ainsi que des deniers comptants.

Ordre du 30 septembre 1786, donné par l'intermédiaire de M. le chevalier d'Evry à Dame Marie.

M. Lenôtre a retrouvé cette singulière maison de force pour fils de famille, tenue par une femme bien élevée, Mme de Sainte-Colombe ; « c'est l'étrange et bel hôtel, aujourd'hui abandonné, dont on voit encore, rue de Picpus, à l'angle du boulevard Diderot, derrière d'épaisses murailles, les hautes fenêtres à fortes grilles et les terrasses en ruine (2) ». Nous avons eu la curiosité de rechercher quelle compagnie Saint-Just y trouva. Elle n'était pas plus nombreuse que brillante. Je

(1) M. Bégis donne la correspondance officielle entre MM. d'Evry, de Crosne et de Breteuil.

(2) *Vieilles maisons, vieux papiers.*

découvre quatre « sieurs » enfermés sur la demande de père, mère ou femme, l'un pour « s'être fait chasser de chez tous les marchands où on l'avait placé ». Le milieu n'est pas aristocratique.

La pension de Saint-Just y est de 800 francs, dont les quartiers sont payés par l'intermédiaire de M. d'Evry. Il avait été spécifié qu'on ne donnerait au jeune homme que « son nécessaire indispensable ». Voici, en effet, le montant de sa dépense d'après un reçu de la dame Marie :

Avances faites pour M. de Saint-Just.

2 paires de souliers	11 fr.
Boîte à poudre, peigne et pommade	3.12
Frais de voyage	15
Argent donné	12
Pour le domestique qui l'a conduit et celui qui l'a servi	9
Total	50.12

Saint-Just resta six mois à Picpus. Si simple que nous le montre son interrogatoire, ayant pris son parti de tous les aveux, cette pièce ne nous renseigne guère quant à son repentir. Mme de Saint-Just n'en sut pas davantage : « J'aurais bien désiré, écrit-elle au chevalier d'Evry, que cette circonstance ait occasionné à mon fils du repentir de sa faute et qu'il en ait fait paraître du regret. J'ai vu avec une nouvelle peine et par votre lettre et par la sienne, qui y était jointe, qu'il a regardé avec indifférence l'événement auquel il s'est exposé. Mais il faut espérer que sa détention dans une maison de force lui inspirera par la suite de meilleurs procédés, et qu'en reconnaissant ses torts il cherchera à user de sa raison pour se mettre à portée de me donner plus de satisfaction et à se procurer un état solide (1). »

Cette question d'un « état solide » était, croyons-nous, la grande affaire du moment. Nous verrons sa sœur s'inquiéter également de lui trouver plus de « stabilité » dans les projets : gardes du corps, oratoriens, physique et médecine. Sa famille lui découvrira autre chose en attendant que le destin s'en charge.

Mme de Saint-Just achevait :

(1) Toutes ces lettres de Mme de Saint-Just ont été omises par M. Hamel.

Je verrai par la suite comment il se comportera et s'il méritera assez mon affection pour que je le fasse sortir de sa retraite, à quoi je ne me déciderai jamais que d'après votre avis et le bon témoignage que vous me rendrez de lui et que je serai bien assurée qu'il se comporterait bien à l'avenir.

A l'égard des dettes qu'a faites mon fils, soit pour loyer de chambre, en emprunt, ou autrement, je vous prie de n'en rien payer et je ne veux point m'en charger en aucune façon. Il m'a déjà occasionné assez de dépenses inutiles et en pure perte, pour que je sois décidée à ne plus entrer dans ses folles dépenses. Ce sera son affaire quand il sera en âge de jouir de ses droits.

J'ai bien pensé qu'on ne retrouverait pas grand'chose de ce qu'il a emporté de chez moi. Vous verrez, monsieur, si vous pouvez savoir ce que le tout est devenu et l'emploi qu'il en a fait, qui sûrement n'aura été que très désavantageux, et puisqu'il n'y a que les pistolets (1) de retrouvés, je vous prie, monsieur, de les conserver jusqu'à ce que vous veniez à Nampcelle, et j'espère avoir l'honneur de vous voir et de vous remercier de vive voix de toutes vos bontés pour moi et des peines que je vous donne.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait attachement et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

ROBINOT, veuve de SAINT-JUST.

Blérancourt, ce 18 octobre 1786.

A propos de cette intervention de leur compatriote et voisin, M. Hamel nous dit : « Il ne paraît pas que Saint-Just ait eu contre le chevalier la moindre animosité pour avoir été l'intermédiaire de sa mère auprès du lieutenant-général de police. Il y eut entre eux, au contraire, des relations presque amicales. Le chevalier lui servait en quelque sorte de correspondant, lui transmettait les effets qui lui étaient envoyés par sa mère, payait ses menues dépenses, etc. » Oui, toutefois y avait-il une nuance, comme en témoigne cette autre lettre :

J'ai pris la liberté de vous envoyer il y a huit jours, par le carrosse, un petit paquet contenant six chemises. Je vous prie d'en faire donner seulement deux à mon fils, crainte qu'il ne vende les autres que vous aurez la bonté de garder pour les lui faire remettre quand il en sera nécessaire et à l'égard des bas de laine et une redingote dont il a besoin pour l'hiver, je vous serai obligée, Monsieur, de vouloir bien les lui faire acheter pour éviter les frais de port et de faire

(1) Depuis quelques années à Carnavalet, du moins l'un d'eux.

prendre du plus commun et du meilleur marché. Il est surprenant qu'il ne lui reste qu'un habit neuf et qu'il ait vendu le surplus. Il paraît qu'il faisait bien de la dépense et il faut qu'il sente aujourd'hui sa faute en ne lui donnant que son nécessaire indispensable.

Je suis aussi étonnée qu'il n'ait point fait l'aveu de ce qu'il a fait des effets qu'il a emportés de chez moi, peut-être le saurez-vous dans le particulier lorsque vous irez le voir et qu'enfin il prendra quelque confiance en vous, monsieur.

Je le désire et qu'il donne par la suite des marques de regrets des peines bien sensibles qu'il m'a faites et qui sont cause que je ne puis me rétablir d'une fièvre quarte qui m'accable et qui me ruine le tempérament depuis plus de deux mois. S'il lui reste encore un peu de sentiment, il doit bien se reprocher les chagrins qu'il me fait éprouver et qui pourraient me causer la mort dans la situation où je me trouve. C'est bien mal payer de sa part la tendresse et l'affection que j'ai toujours eues pour lui. Dieu veuille qu'en reconnaissant son inconduite, il se mette à portée de réparer à l'avenir ses torts, et le mal qu'il me cause, ainsi qu'à mes autres enfants, qui heureusement sont pour moi d'une grande consolation et cherchent à adoucir mes peines par leur tendre attachement pour moi.

Je vous remercie, monsieur, de la part que vous voulez bien prendre à ma douleur qui est des plus amères et je vous prie de me continuer vos mêmes bontés. Soyez sûr de ma reconnaissance, ainsi que du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

ROBINOT, veuve de SAINT-JUST.

A Blérancourt, le 7 novembre 1786.

Il semblerait donc que Saint-Just débuta mal avec le représentant de l'autorité maternelle, qu'il se montra défiant et sans doute rancunier. Après thermidor, réclamant sa liberté du comité de Sûreté générale, M. d'Evry déclare avoir reconnu dès lors « le cœur vindicatif et corrompu de ce tyran » (1). C'est pourtant une assez aimable lettre qu'il reçut trois mois plus tard de son prisonnier, avec un souci de bonne tournure qui dénote la liberté d'esprit et une belle humeur dans l'allusion à

(1) M. Bégis prend au pied de la lettre la réclamation d'Evry « qui ne peut attribuer son arrestation qu'à la haine que lui avait vouée le scélérat Saint-Just, pour avoir dévoilé aux yeux du lieutenant de police d'alors sa conduite atroce envers sa mère ». M. Hamel fait remarquer le caractère dubitatif de la plainte. En tous cas, l'arrestation d'Evry — 5 ventôse an II — coïncide avec un retour à Paris de Saint-Just qui est alors président de la Convention et prononcera le 8 son rapport sur les détentions. Celui-ci n'était pas un guillotineur maladif, mais il usait volontiers de son pouvoir et, sans doute, jugeait-il que l'incarcération d'Evry répondait à un secret besoin de symétrie.

sa présente adresse, qui en font très bien une lettre d'honnête homme à honnête homme.

A Paris, ce 26 février 1787.

Monsieur,

Je vous demande mille pardons de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. La fièvre me prit il y a quinze jours et ne me permit pas de prendre la plume. Toutefois, ce n'a rien été, et me voici presque aussi bien portant qu'auparavant.

Je vous remercie, monsieur, de vos avis; la résolution de faire le bien les avait précédés, et je les suivrai si je ne m'écarte point du plan que je me suis formé moi-même. Je viens d'écrire à maman, je lui envoie une lettre pour Rigaux. Je compte sur la réussite de cette démarche si toutefois je n'ai pas été devancé par d'autres. Vous m'aviez averti, dans votre lettre, qu'il convenait de faire adresser la réponse à maman, afin qu'elle vous la renvoyât; c'était bien mon dessein, car je n'avais point envie du tout de lui donner mon adresse; mais je vous remercie néanmoins, monsieur, de votre avis car je n'agissais peut-être en cela que pour mon intérêt et vous m'avez fait agir par bienséance. Cela prouve, monsieur, que vous voyez beaucoup mieux et plus finement que moi. En revanche, je puis vous assurer de l'estime et de la reconnaissance la plus parfaite, parce qu'elles n'exigent point d'esprit.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SAINT-JUST.

Saint-Just faisait allusion aux démarches entreprises par sa famille en vue du fameux « état solide ». Sa sœur avait écrit à M. d'Evry :

Monsieur,

Les obligations que maman vous a sont sans nombre. Elle a tout lieu de croire que les bons conseils que vous avez bien voulu donner à mon frère aient fait un grand changement sur son caractère, puisqu'il revient au repentir de sa faute, et que, d'après les propositions que vous lui avez faites, il est enfin parvenu à choisir un état; maman est charmée qu'il ait choisi le barreau parce que c'est un état où elle espère qu'il pourra faire quelque chose, pourvu qu'il y ait du goût; vous avez bien voulu, monsieur, lui faire envisager les agréments et les désagréments de cet état; par conséquent, il doit avoir de la stabilité. Il n'ignore point le peu de fortune que nous avons. Ainsi c'est à lui de s'en tenir à celui-là et de ne plus varier.

L'intention — de maman — n'est pas de le faire sortir à moins qu'il ait une place et qu'il puisse y entrer tout de suite.

Que ne puis-je faire naître en moi des expressions assez grandes pour vous marquer toute la reconnaissance de maman et vous marquer le respect profond dans lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

DE SAINT-JUST.

De Blérancourt, le 14 février 1787.

La place était découverte. Mlle de Saint-Just envoyait en même temps cette lettre reçue par leur mère :

Soissons, le 16 mars.

Madame,

Pardon si j'ai tardé à vous faire réponse; je voulais qu'elle fût aussi satisfaisante pour vous que pour moi, et l'envie de rapprocher un ami que je croyais perdu ne m'a rien fait épargner pour y parvenir.

Vous ne devez pas douter combien mon papa et moi aurions été charmés d'avoir Saint-Just à la maison, mais il doit savoir le peu de logement que nous avons, et comme je tâche de remplacer un clerc, ce qui nous en empêche absolument. Mais voici une réflexion que j'ai faite : Saint-Just désirant se faire avocat ne doit pas entrer chez le notaire, mais tout de suite chez le procureur, parce que la science du premier n'est qu'accessoire à celle du second. Me Dubois-Descharmes, procureur en cette ville, qui vient d'épouser ma sœur cadette au mois de janvier dernier, et à qui j'ai proposé de prendre Saint-Just pour pensionnaire, n'a pas balancé, et avec d'autant plus de plaisir que Saint-Just est mon ami, comme de ma sœur, qui de son côté en est très charmée. Il sera le second clerc de quatre, car je puis dire sans partialité que mon beau-frère est un des plus occupés. Il trouvera dans le maître-clerc un jeune homme conforme à ses sentiments et avec la société honnête que je procurerai à Saint-Just et ses anciens amis, j'espère qu'il sera content de ma négociation.

Je crois devoir vous dire que la pension est de cinq cents francs. Je désire de tout mon cœur que mes petites démarches puissent vous être agréables. Heureux si je puis prouver mon amitié à Saint-Just et me mériter de votre part votre estime!

C'est tout le prix que j'attends de tous les petits services que vous me croirez capable de vous rendre.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

RIGAUX L'AÎNÉ.

Je vous prie de faire agréer les mêmes assurances de mon respect à Mlles de Saint-Just, mon papa et mes sœurs en font autant que moi.

Cette lettre annonçait la fin de la captivité, et une autre y était jointe donnant les indications pour le retour.

Il ne faut donc plus penser, cher frère, qu'à faire des progrès dans l'état que vous allez embrasser pour achever de consoler maman. Elle en a grand besoin, car non seulement la fièvre, mais les chagrins qu'elle a essuyés l'ont mise dans cet état. Rien que sa situation doit vous rendre susceptible de faire de sages réflexions. Comme M. d'Evry doit venir à Nampelle passer la fête de Pâques, elle lui mande de le prier de vouloir bien vous amener et que les dépenses qu'il fera qu'elle les lui remettra. Vous réitererez encore combien maman est reconnaissante de toutes les bontés que Mme de Sainte-Colombe a eu pour vous et qu'elle lui en fait mille remerciements. Dites-lui mille choses gracieuses de notre part. N'oubliez pas de faire dire le jour que vous devez arriver à Blérancourt. Maman vous embrasse bien tendrement ma sœur ainsi que moi.

Je suis pour la vie — *sic* — avec toute l'amitié possible votre sœur.

DE SAINT-JUST.

Cet avis fraternel de mise en liberté parut néanmoins un peu froid à Saint-Just. Il attribue cette manière « bien indifférente » de la lui annoncer aux inquiétudes que donne sa mère, il s'y reconnait une part de responsabilités, mais déjà il ne fait point de phrases : « Il n'est pas possible de revenir sur le passé. Le seul remède en mon pouvoir est l'avenir. Puisse-t-elle avoir le temps d'en faire l'épreuve. »

Paris, ce 27 mars 1787.

Monsieur,

Voici, à ce qu'il me semble, le terme des peines que vous avez bien voulu prendre pour moi, mais je ne crois pas encore au terme des miennes. Voici la réponse de Rigaux telle que je l'attendais, mais la satisfaction qu'elle me cause est bien contrebalancée pour ce que me mande ma sœur. Maman, selon toute apparence, ne va que de mal en pis. Il est triste pour moi de ne pouvoir me dissimuler que je suis pour quelque chose dans sa maladie par le chagrin que je lui ai causé, mais il n'est pas possible de revenir sur le passé. Le seul remède en mon pouvoir est l'avenir. Puisse-t-elle avoir le temps d'en faire l'épreuve. Je ne sais pas quel est son état; mais j'ai tout lieu de croire que l'on m'en dit encore moins qu'il n'y en a ; au reste, j'espère le connaître bientôt par moi-même. Triste espoir qui me fait craindre ma liberté, et avec d'autant plus de raison, que ma sœur me l'annonce d'une manière bien indifférente. Je ne sais si je dois attribuer

à son trouble la liberté qu'elle prend de vous prier de m'emmener avec vous. Quant à moi, je suis si confus des peines que je vous ai données que je n'ose plus rien vous demander. Hors d'état de vous procurer ma reconnaissance autrement que par des paroles que j'estime fort vaines, je ne saurais que vous répéter encore, maladroitement peut-être, mais avec vérité, avec quels sentiments

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SAINT-JUST.

C'est tout, et pourtant l'aventure vaudrait quelque effort de psychologie, d'autant qu'outre ces lettres nous avons un document sur le prisonnier de Mme de Sainte-Colombe, les 3.000 vers qu'il vient d'écrire. Le poème d'*Organt*, de réputation si fâcheuse, est le commentaire indiqué à cet épisode et doit bien être rapporté à cette date, comme le faisaient déjà certaines traditions. En retarder la composition serait, d'ailleurs, méconnaître Saint-Just. Quelques années plus tard, ce n'est pas Voltaire qu'il imite, c'est Montesquieu.

La lecture en est difficile et, l'ouvrage fût-il moins introuvable, je doute que beaucoup d'historiens l'aient accomplie. Des biographes, contre-révolutionnaires et robespierristes également passionnés, l'un en fait une berquinade, tandis que l'autre a pour chaque page un rechange de pincettes. Je ne le rappellerai qu'au point de vue immédiat de son aventure et voici d'abord pour le locataire de la rue Fromenteau. Il n'a pas encore inventé le système de la vertu :

Vois-tu le Temps ? Sa course fugitive
Nous avertit de jouir et d'aimer.
Ecoute bien. La vie est une rose
Qu'épanouit et fane le zéphyr.
Le char du Temps ne fait aucune pause
Que celles-là qu'il fait pour le plaisir.
Tout nous le dit : oui, la vie est un songe.
Les yeux fermés, rêvons tranquillement.
Par les erreurs le plaisir se prolonge
Et le sommeil est moins indifférent.
Dans les amours, passons notre jeunesse ;
Allons brûler à l'autel des plaisirs,
Et dans nos cœurs durcis par la vieillesse
Préparons-nous d'aimables souvenirs.

Faut-il chercher un état d'âme dans cette page visiblement

complaisante ? Il s'agit d'une allocution de Lucifer à ses démons :

De mon forfait, je n'ai point de remord ;
Par un nouveau couronnons notre audace,
Et vengeons-nous de l'injure du sort.
Il l'a voulu, par un coup de tonnerre
Précipité du séjour de lumière,
Le noir Ténare en ses flancs odieux
Servit d'asile à l'élite des dieux.
J'ai tout perdu, ma dignité suprême,
Mon sceptre d'or, et ce trône immortel,
Qui dominait les puissances du ciel ;
Mais malgré tout je suis encor moi-même ;
Indépendant des arrêts du destin :
J'étais un dieu, je le serai sans fin ;
Et les sillons de la foudre éclatante
Et les tourments de la géhenne ardente
Ne peuvent point arracher à mon cœur
Ni repentir, ni l'aveu d'un vainqueur.
Je fus jadis, dans l'Olympe céleste,
Le dieu du bien ; le mal et la fierté
Sont mon essence et madivinité.
J'ai tout perdu, mon courage me reste
Pour triompher ici de mes rivaux
Ou pour braver des supplices nouveaux.

Si cette somptueuse verve ne témoigne point d'une âme pénitente, il ne faudrait pas prêter à Saint-Just les projets byroniens d'un satanisme qu'on ignorait encore. Où l'on se demande s'il n'avait pas déjà son programme, c'est à des mots comme celui-ci. Dieu le Père révèle à l'ange gardien d'Organt :

Je veux encore l'éprouver quelque temps
Et l'amener par des chemins glissants
Aux saintes mœurs d'un soldat d'Evangile.
C'est un enfant que je voudrais sauver ;
Et puis sachez que le sort de la France
Est dans ses mains.

Pour épuiser les antécédents de ce genre, je rappellerai d'autres œuvres de date ultérieure et si parfaitement inconnues que les historiens n'ont même pas encore signalé leur existence. Car, ne fût-ce qu'à l'état de fragments, il demeure de Saint-Just une suite de manuscrits, de notes pré-terroristes qui appartiennent à l'homme de lettres qu'il fût devenu peut-

être, s'il n'avait découvert une vacance dans la profession de dictateur.

Saint-Just, avant de parler « comme la hache », témoigne de son goût non seulement pour la légèreté des mœurs, mais pour celle de l'esprit. Avec une tendance, il est vrai, à moraliser contre quelque chose ou quelqu'un, à la manière de Beaumarchais si l'on en juge par le titre de son *Arlequin Diogène*, pièce en un acte, en vers, qui, au talent près, était sans doute un frère de Figaro, mais non sans quelque insistance comme l'indiqueraient les pages sur *la Raison à la Morne* — ? — il n'en est cependant pas à désavouer Organt, comme en 1792, quand, réimprimé à son insu, il fit rechercher et détruire les exemplaires. Au contraire, il écrit explicativement un *Dialogue entre M. D et l'auteur d'Organt.* Il paraît inutile de chercher une intention à son *Epigramme sur le comédien Dubois qui avait joué dans Pierre le Cruel:* il y consacre une page in-16. Cette suite inattendue de manuscrits, révélant un Saint-Just homme de lettres ou, du moins, découvrant chez lui ce qui-vive un peu nerveux de l'esprit qui se traduit par de l'écriture, appartint jusqu'en 1877 à la collection Benjamin Fillon. Nous ne désespérons pas de la communiquer un jour au public.

En attendant ce complément d'information sur les premières tendances, alors qu'il semblait presque impossible, même à cette heure précoce, de dégager Saint-Just des attitudes officielles et d'une carrière publique où il entre à vingt ans, une affaire de police et un poème nous renseignaient cependant sur cette minorité. L'auteur a tenté une fois, en 1792, d'anéantir son poème. La mémoire de Saint-Just est-elle encore si vivante que la tentative se soit répétée sur un dossier des archives nationales?

ANTOINE MORSAIN.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE ANGLO-CANADIEN

On entend souvent déplorer l'extrême spécialisation à laquelle l'immensité du savoir humain contraint les savants ; chacun d'eux se cantonne dans son domaine particulier, ignorant de ce qui se fait dans les autres, chacun travaillant, comme dit le poète, à la lueur de sa petite lumière, confiné dans son petit coin d'obscurité. Mais, pour suivre la même image, peut-être que dans la nuit ils s'interpelleront, et, réunissant leurs falots tremblotants, ils en feront un phare gigantesque dont les rayons éblouissants dissiperont les ténèbres.

L'histoire littéraire, depuis quelques années, est devenue une science aux méthodes aussi sévères que celles des sciences exactes. On s'est aperçu que les littératures le plus jalousement nationales avaient subi des influences extérieures et en avaient exercé sur leurs voisines. Aussi, à l'heure actuelle, la critique est-elle obligée de franchir à tout moment les frontières politiques pour retrouver les origines et suivre les développements des courants intellectuels. De lucides esprits s'adonnent à ces études de littérature comparée. Pour n'en citer que quelques-uns des plus récents, Joseph Texte, Marcel Schwob, Georges Brandès, Edmund Gosse, W.-G.-C. Byvanck, Edouard Rod, Teodor de Wyzewa ont pris pour champ de leurs investigations le monde tout entier ; ils nous signalent l'ensemble des efforts et de l'activité de la pensée humaine et nous résument les résultats acquis.

On ne saurait donc se renfermer en des limites étroites. De nos jours, les idées voyagent avec la plus vertigineuse rapidité ; elles sont divulguées presque simultanément en tous les coins de la terre. Les mouvements intellectuels se succèdent sans répit; ils coexistent même, se combattent, se soutiennent, se détruisent. En quelque pays qu'il surgisse, un mouvement d'idées a une répercussion immédiate sur les

esprits du monde entier, de sorte que si les auteurs, suivant leur nationalité, conservent encore un moyen d'expression qui leur est propre, s'ils se servent de langues différentes, ils énoncent des idées identiques, exposent des thèses similaires et propagent des théories d'application générale. La littérature s'universalise de plus en plus.

Toutefois, si les races sont à ce point mélangées qu'on n'en retrouve plus nulle part les types originaux, les nations n'ont pas encore suffisamment fusionné pour que les nombreuses différences qui les séparent se soient effacées, et ce sont ces contrastes et ces dissemblances qui séduisent justement la curiosité des lecteurs. De là le succès des romanciers russes, Dostoïevski, Tourguéniev, Tchékhov, Gorki ; d'écrivains anglais aussi originaux que Kipling et Wells ; des Scandinaves, comme Ibsen et Bjœrnson. Leurs caractéristiques sont nettement tranchées. Si leurs personnages ressentent les émotions, les joies, les souffrances que nous connaissons, les causes qui les provoquent et les façons dont elles se manifestent sont tout autres. Les institutions, les habitudes, les mœurs nous intéressent et nous étonnent, et sont l'aliment principal de notre curiosité.

Mais il est des pays d'importance secondaire qui n'offrent pas, dans leur littérature, ces disparités, ou qui les présentent à un degré infiniment moindre. La Belgique en est un exemple. La langue française y domine. Bruxelles est à quelques heures de Paris, et au point de vue intellectuel, les Belges se rattachent directement à la France. D'ailleurs, à peine ont-ils acquis quelque notoriété que leurs auteurs accourent à Paris où, loin de se sentir en exil, ils prétendent se trouver chez eux. Maurice Maeterlinck, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren Eugène Demolder, et bien d'autres peuvent être considérés comme français et l'on ne peut guère les dire plus provinciaux que les gens de Toulouse, de Montpellier ou de Nancy.

Nous allons voir que, pour le Canada, il en est à peu près de même. La langue prépondérante du Dominion est l'anglais ; aussi l'influence de la littérature de la Métropole s'exerce-t-elle avec une vigueur immédiate qui gêne l'éclosion et le développement d'une littérature purement et exclusivement canadienne.

I

L'étude d'une littérature implique nécessairement la connaissance préalable de l'histoire et de la géographie de la contrée; c'est la base indispensable à laquelle vient s'ajouter une infinité de notions générales et particulières qui permettent une culture plus étendue et plus approfondie.

Le Canada est un des plus vastes pays du continent américain. Borné au sud par les Etats-Unis, il se prolonge au nord jusque dans les régions glaciales, et va de l'Atlantique, à l'est, jusqu'au Pacifique, à l'ouest. Sa surface dépasse celle de l'Europe entière. Jean et Sébastien Cabot furent les deux premiers Européens qui débarquèrent sur ses côtes, le 24 juin 1497. En 1524, une expédition française, sous les ordres de Denys et du Vénitien Verazzani, visita le golfe du Saint-Laurent. Les Espagnols les suivirent en quête de mines d'or; n'ayant pas trouvé le métal qu'ils convoitaient, ils abandonnèrent le pays, et c'est Jacques Cartier, un marin de Saint-Malo, qui, en 1534 et en 1535, explora les rives du Saint-Laurent, remontant jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard Montréal. Au nom de François Ier, il prit possession du pays qu'il baptisa « Nouvelle France ». En 1542, La Roque de Roberval édifiait le fort de Charlebourg, et en 1608, Samuel Champlain, qui explorait depuis cinq ans ces régions, fondait Québec. La ville prit une rapide extension; la colonie se développa, et, en 1620, Champlain en était nommé gouverneur. Attaqué par les Anglais en 1632, il capitulait, mais deux ans après le Canada était restitué à la France. En 1689, en 1711, les Anglais essayèrent de nouveau de s'en emparer. Ce n'est réellement qu'en 1756, sous le règne de Louis XV, qui vit disparaître l'empire colonial de la France, que la conquête anglaise commença. La guerre dura plusieurs années; en 1759, après une bataille mémorable, où succombèrent à la fois Wolfe, le général anglais, et Montcalm, le général français, Québec tombait au pouvoir des troupes anglaises victorieuses. Le traité de Paris, en 1763, cédait définitivement le Canada aux Anglais. Par la suite, en 1775, en 1812, le Bas-Canada fut le théâtre d'hostilités acharnées entre les Anglais et les Américains; ces derniers finirent par être repoussés, et acceptèrent une paix, signée le 24 décembre 1814, qui mettait fin à la contestation. A diverses reprises, l'élément

français essaya, mais sans succès, de secouer le joug de l'autorité britannique.

Au moment de la cession à l'Angleterre, la population n'était que de 70.000 habitants, la plupart français; en 1814, elle était de 335.000, dont 275.000 Français. En 1871, le Canada comptait 3 millions 800.000 habitants, et en 1901, cinq millions 400.000 Cette population totale comporte 1.300.000 Français environ; le reste comprend un million d'Irlandais, 900.000 Anglais, et 700.000 Ecossais; en outre, on y compte des Allemands et un grand nombre de Scandinaves, surtout des Norvégiens. De vastes parties du pays sont totalement inhabitées. Les provinces les plus peuplées sont celles qui se rapprochent des Etats-Unis, à l'est, et qui bordent le Saint-Laurent.

En 1791, un acte du Parlement sépara la colonie en Haut et Bas Canada. Le Bas Canada, qui avait pour capitale Québec, était et est encore habité en majorité par les Canadiens-Français, presque tous catholiques et victimes d'un cléricalisme odieusement intolérant. Le 10 février 1840, les deux divisions étaient réunies sous un unique gouverneur. Enfin, le 29 mars 1867, un acte réglait la réunion du Canada, de la Nouvelle-Ecosse, et du Nouveau-Brunswick. Sous le nom de *Dominion of Canada*, l'immense territoire fut placé sous la souveraineté de la reine Victoria, et doté d'un gouvernement qu'assiste un Parlement élu, siégeant à Ottawa et composé d'un Sénat de 72 membres et d'une Chambre comptant 181 députés. Concurremment à cette administration autonome, l'autorité britannique est représentée par un gouverneur général, qui a sous sa dépendance des lieutenants-gouverneurs dans chacune des six provinces actuelles. L'armée consiste en une milice qui, tout en restant à l'entière disposition du gouvernement fédéral, est commandée par un officier supérieur anglais.

II

C'est depuis moins de quarante ans, donc, que le Canada constitue un pays relativement indépendant. Il est en plein dans la période préliminaire de son existence propre; il s'efforce de se créer une activité particulière, de développer son commerce, son industrie, son agriculture, toute son énergie productrice, et de cultiver aussi les lettres et les arts.

Dans un récent article publié ici même (1), M. de Marmande indiquait les heureuses tendances que manifeste depuis peu la littérature de langue française au Canada. La littérature de langue anglaise permet les mêmes constatations. Les écrivains anglo-canadiens veulent, en conservant la langue et les formes anglaises, créer une littérature originale au moins par son sujet et les éléments nouveaux qu'il comporte. Ils n'y sont pas encore parvenus et, avant d'examiner leurs tentatives, il est indispensable — et il sera peut-être intéressant — de passer en revue les auteurs assez nombreux qui se sont occupés du Canada, et les ouvrages qui se rapportent à cette contrée.

Les premiers récits des voyageurs anglais, de Samuel Hearne, d'Alexander Mackenzie, datent de la fin du XVIIIe siècle, et même du début du XIXe, et ces relations et descriptions n'ont de canadien que le sujet. Les écrits du comte de Selkirk, l'*History of Canada* (1815) de William Smith, l'exposé de la *Guerre de 1812*, de David Thompson, sont des ouvrages plus anglais qu'indigènes.

Cependant, il faut bien admettre comme premiers monuments de l'activité littéraire du Canada des productions dues à des individus de naissance britannique, mais qui, émigrés de bonne heure au Canada, tirent toute leur inspiration du milieu nouveau dans lequel ils vivent et auquel ils paraissent s'être spécialement adaptés. Ceux-là ont oublié le public resté outre-mer ; ils n'écrivent pas pour l'Angleterre, mais, ayant subi plus ou moins volontairement une naturalisation complète, ils écrivent pour leur propre satisfaction et celle de leurs nouveaux concitoyens. Ceux-là sont les véritables fondateurs de la littérature anglo-canadienne.

Toutefois, avant de nous occuper d'eux, il est bon de dire quelques mots de deux auteurs, deux Ecossais à qui un séjour temporaire sur les bords de l'Hudson a fourni matière à des volumes intéressants. Le premier, John Galt (2 mai 1779-11 avril 1839),est le fameux auteur des *Annals of the Parish*. Mêlé à la formation de la « Canada Company », Galt fit une première visite à la colonie en 1824 ; deux ans après, il y retournait comme secrétaire d'une commission chargée d'achats de terrains ; le 23 avril 1827, il fondait solennellement la ville de Guelph, qui prospéra rapidement, à l'encontre du

(1) *Mercure de France*, 1er novembre 1906, n° 225.

fondateur qui dut rentrer en Angleterre à peu près ruiné. C'est alors qu'il écrivit *Lawrie Todd or the Settlers* et *Bogle Corbet*, deux romans dont le décor et les personnages lui sont fournis par la colonie canadienne. Le premier est l'histoire d'un cloutier qui émigre en Amérique avec son frère et acquiert une grande fortune. Comme Defoe le fit avec l'aventure d'Alexander Selkirk, Galt se sert de l'histoire authentique d'un certain Grant Thorburn, sur laquelle il brode à tout instant ses propres expériences. Dans le second, il veut, dit-il, donner un aperçu du monde des émigrants en général, et en particulier dépeindre certaines personnes « bien nées » qu'on y rencontre. C'est à cause de ces renseignements de première main sur les fondateurs de la puissance anglaise au Canada que ces livres de Galt ont place dans les limites de notre étude.

Un autre écrivain, Robert Michael Ballantyne (1825-1894), a laissé quelques volumes intéressants au même titre. Il résida pendant six ans, de 1841 à 1847, dans les territoires de la Baie d'Hudson et donna pour milieu à quelques-uns de ses quatre-vingts récits d'aventures, les personnages et les paysages canadiens.

C'est seulement pendant la seconde moitié du dernier siècle qu'il existe une production littéraire qu'on peut se risquer à appeler anglo-canadienne. Pourtant, dès 1828, on relève l'existence d'un journal, le *Nova-Scotian*, qui était un organe canadien à la fois politique et littéraire. Son directeur et propriétaire, un jeune imprimeur de vingt-quatre ans, JOSEPH HOWE, en fit une feuille remarquable. Il eut des collaborateurs fameux, il y donna lui-même des séries de brillants articles, et il acquit très vite une puissante influence à Halifax et dans la Nouvelle-Ecosse. Député à l'Assemblée, il s'y montra orateur éloquent, devint secrétaire d'Etat, puis gouverneur de la province. Il mourut en 1873. Ses *Speeches and Public Letters* avaient été publiés en 1858.

Un des principaux collaborateurs de Joseph Howe fut THOMAS CHANDLER HALIBURTON, qui était né à Windsor, Nouvelle-Ecosse, en 1766. Avocat en 1820, il devint magistrat en 1828 et occupa un siège à la Cour suprême en 1842. Ayant pris sa retraite en 1856, il se fixa en Angleterre, fut fait « docteur en droit civil » par l'Université d'Oxford et représenta de 1859 à 1863, comme député conservateur, la circonscription de

Launceston à la Chambre des Communes. Les articles qu'il envoyait au *Nova Scotian* étaient surtout humouristiques. Il créa un personnage qu'il baptisa Sam Slick, horloger-colporteur, auquel il prêta des opinions d'une drôlerie irrésistible, des jugements mordants, spirituels et satiriques, révélant une profonde connaissance de la nature humaine. On peut dire que, de cette création originale, dérivent les humouristes américains, qui, comme Mr Dooley récemment, s'expriment en argot. Haliburton ne signait pas ses articles, mais il les réunit en volumes, en 1837 et 1840, sous le titre de *The Clockmaker, or Sayings and Doings of Samuel Slick of Slickville*, et, en 1843-44, une seconde série parut sous le titre de *The Attaché, or Sam Slick in England*. Haliburton écrivit un certain nombre d'autres ouvrages, parmi lesquels une étude historique et statistique de la Nouvelle-Ecosse (1825-29) ; *Bubbles of Canada ; The old Judge, or Life in a Colony ; The Letter-bag of the Great Western ; Wise Saws and Modern Instances ; Nature and Human Nature ; Traits of American Humour ; Rule and Miscule of the English in America*, etc.

III

A la fin du XIXe siècle, une anthologie canadienne donnait des specimens d'œuvres de cent trente-cinq poètes. Il en est, naturellement, dans ce nombre, qui n'ont d'autre mérite que d'être Canadiens et l'on peut excuser un compilateur patriote de préférer la quantité à la qualité. Laissant de côté les versificateurs insignifiants, nous nous bornerons à mentionner quelques personnalités intéressantes.

Le premier poète remarquable de cette longue liste est une femme, MRS SUZANNAH MOODIE (1803-1885), sœur cadette de miss Agnès Strickland, l'historien de Marie Stuart et des reines d'Angleterre et d'Ecosse. Mrs Moodie se fixa à Ontario, en 1832, avec son mari, officier écossais, et elle célébra dans ses poèmes les forêts d'érables et les longues pérégrinations en *canoe*.

CHARLES HEAVYSEGE (1816-1876) était un ébéniste de Liverpool qui émigra au Canada en 1853. C'est après cette date qu'il composa des sonnets, des poèmes agréables, des romans ayant pour sujet et pour cadre son pays d'adoption. Il fit même plusieurs tragédies, dont l'une est intitulée *Saül*. Notre atten-

tion est retenue ensuite par une Irlandaise, ISABELLA VALENCY CRAWFORD (1851-1887), qui, née à Dublin, arriva encore enfant au Canada. Deux de ses poèmes sont fameux : *le Maître-Constructeur* et *la Hache du Pionnier*. Mais le premier, véritablement, des poètes indigènes fut GEORGE FREDERICK CAMERON (1854-1885), né dans la Nouvelle-Ecosse, et qui mérita les louanges des meilleurs poètes et critiques de la mère-patrie.

Dans ses volumes de vers, le Dr WILLIAM HENRY DRUMMOND emploie, avec une habileté extrême et un rare bonheur, ce curieux patois, fait de français et d'anglais, qui se parle dans certaines parties du Dominion. Le Dr Drummond est né en Irlande, dans le comté de Leitrim, mais il fit toutes ses études aux écoles et à l'université de Montréal. En possession de son grade de docteur, il exerça quelque temps sa profession dans un de ces villages mixtes, nommé Bord a Plouffe, peuplé de « voyageurs » anglais et français, d'Indiens, de ces métis et de ces Canadiens franco-écossais-irlandais qui servirent autrefois avec Wolseley, lors de l'expédition de la Rivière Rouge. Depuis 1884, le Dr Drummond est revenu à Montréal, où, tout en soignant ses concitoyens, il professe la jurisprudence médicale à l'Université (il est aussi docteur en droit). C'est en 1898 qu'il publia *The Habitant and other French-Canadian Poems*, recueil de pièces composées dans ce dialecte bigarré du village de ses débuts. L'année suivante, il fit paraître *Phil-o'-Rum's Canoe* et *Madeleine Vercheres*, et, en 1901 : *Johnnie Courteau and other Poems*.

Beaucoup plus fécond nous apparaît le professeur CHARLES GEORGE DOUGLAS ROBERTS. Né le 10 janvier 1860, à Douglas, sur la rivière Saint-Jean, près de Fredericton, Nouveau-Brunswick, il fit à l'université de sa province de très brillantes études, de solides humanités. Il occupa ensuite plusieurs postes secondaires dans l'enseignement ; en 1883 et 1884, il dirigea une publication hebdomadaire de Toronto, *The Week*, fondée par Goldwin Smith ; ensuite, pendant dix ans, il professa diverses matières, entre autres les littératures anglaise et française ; enfin, en 1897, il devint à New-York le co-directeur de l'*American Illustrated*. Son premier volume de vers, *Orion and other Poems*, parut en 1880 ; c'est le recueil juvénile d'un poète de vingt ans ; puis ce furent : en 1887, *In Divers Tones* ; en 1892, *Ave*, une ode pour le centenaire de Shelley ;

en 1893, *Songs of the Common Day;* en 1897, *The Book of the Native ;* en 1898, *New-York Nocturnes ;* en 1903, *The Book of the Rose.* En 1900, il publia ses *Collected Poems.* C. G. D. Roberts a écrit aussi, sur des sujets très variés, un bon nombre de volumes en prose : des guides, une histoire du Canada et une douzaine de romans.

D'une famille d'émigrants allemands fixés jadis en Pennsylvanie, ARCHIBALD LAMPMAN (1881-1899) était né à Morpeth, dans l'Ontario. Il fit ses études à Toronto et entra dans l'administration des postes fédérales, à Ottawa. L'édition complète de ses *Poems*, qui comprend, avec des pièces inédites, *Among the Millet* (1888) et *Lyrics of Earth* (1895), a été publiée par les soins de DUNCAN CAMPBELL SCOTT, haut fonctionnaire du Département des Affaires Indiennes, qui, poète lui-même, a donné déjà, outre un roman et des nouvelles, deux volumes de beaux vers : *The Magic House* et *Labor and the Angel.*

Les vers de WILLIAM WILFRED CAMPBELL sont ardemment patriotiques. Le poète, il est vrai, occupe de hautes fonctions officielles : il est Conseiller Privé du gouvernement fédéral à Ottawa. En outre, sa femme descend, par ses grand-père et grand'mère maternels, des rois d'Ecosse James IV et James V. Peut-être les sentiments impérialistes de Mr W.W. Campbell sont-ils renforcés par ces circonstances. Quoi qu'il en soit, ses vers ont de l'allure ; il en a publié plusieurs recueils: *Lake Lyrics*, en 1889 ; *The Dread Voyage Poems*, en 1893; *Beyond the Hills of Dream*, en 1899; en 1895, il fit paraître aussi deux tragédies : *Mordred* et *Hildebrand.*

Ingénieur, professeur, à présent journaliste, telles sont les professions qu'exerça WILLIAM BLISS CARMAN, le meilleur, le plus pur poète, selon nous, auquel le Canada ait donné naissance. Compatriote de C. G. D. Roberts, Bliss Carman naquit à Fredericton, le 15 avril 1861. Il commença ses études à l'université de New-Brunswick, les continua à Edimbourg et les termina à Harvard. Depuis 1890, il vit aux Etats-Unis, à New-York principalement, où il collabore à des journaux ou en dirige. Son premier livre de vers, *Low Tide on Grand Pré*, publié en 1893, lui valut d'être salué comme un poète original et puissant.

Il donna par la suite, en 1895, *Behind the Arras* et *A Seamark;* en 1897, *Ballads of Lost Haven;* en 1898, *By the Au-*

relian Wall; en 1899, *A Winter Holiday;* en 1900, *Last Songs from Vagabondia*: (Il avait donné, avec un de ses amis, Richard Hovey, mort depuis, deux recueils de beaux poèmes, *Songs from Vagabondia*, 1894, et *More Songs from Vagabondia*, 1896.) En 1901, paraissait *Christmas Eve at St Kavin's*, en 1902, *Ode for the Coronation*, et une première série de *Pipes of Pan*, dont une seconde paraissait en 1903. Récemment il a publié *Sapho, One Hundred Lyrics*, d'inspiration classique.

Cet œuvre poétique, déjà considérable, révèle une des plus vigoureuses personnalités de l'heure actuelle, un poète de langue anglaise qu'on peut sans témérité mettre au même rang que W. B. Yeats, Stephen Phillips, Arthur Symons, Laurence Binyon, etc. Il se peut même que la postérité le classe plus favorablement encore. Nous pourrions lui consacrer une longue étude avec des citations nombreuses auxquelles le lecteur prendrait certainement plaisir. Mais ce serait étendre par trop les limites de cette esquisse, et nous remettrons cette tâche à plus tard. Donnons seulement, sans débats, un rapide jugement sur son œuvre. Chaque volume présente des caractéristiques différentes tant au point de vue de l'inspiration qu'à celui de la technique, révélant ainsi les ressources multiples et les dons admirables du poète. Toutefois, on pourrait lui reprocher sa prolixité; sa pensée est submergée souvent sous un torrent de mots et d'images que rien n'arrête. Il est bon de savoir se borner. « De temps à autre, comme le dit Mr William Archer, il est enclin à diluer ses idées jusqu'à une ténuité extrême, ou à les fouetter en une écume chatoyante, mais illusoire. »

Mr Bliss Carman a, dans sa poésie, des qualités qui font de lui incontestablement un Canadien. Tout le paysage du Nouveau-Brunswick, de sa province d'origine, le hante et l'inspire. Il chante la mer et la forêt, les rivages et la plaine, avec un amour profond, ému et vaste pour la nature et pour la vie. Ces deux quatrains que nous ne pouvons résister à la tentation de citer sont typiques :

DAISIES

Over the shoulders and slopes of the dune
    I saw the white daisies go down to the sea,

A host in the sunshine, an army in June
The people God sends us to set our heart free.
The bobolincks rallied them up from the dell,
The orioles whistled them out of the wood;
And all of their singing was, « Earth, it is well! »
And all of their dancing was, « Life, thou art good! »

MARGUERITES. — Sur les épaules et les pentes de la dune, j'ai vu les blanches marguerites descendre vers la mer, horde sans nombre au clair soleil de juin, que Dieu nous envoie pour affranchir nos cœurs.

Les bruants ralliaient celles du vallon, et leur sonnaient la charge, les loriots, à coups de sifflets stridents, rassemblaient celles des bois, toutes entonnaient le même chant : « Terre, c'est bien! » Toutes dansaient en chœur : « Vie, tu es bonne! »

Cet hymne retentit à tout instant dans les poèmes de Bliss Carman, et notre Vielé-Griffin, fils de l'Amérique lui aussi, le répète dans ses poèmes superbes : « La vie est belle de bel espoir! » C'est la saine chanson de la jeunesse ardente et vigoureuse, ivre d'espace, d'horizons immenses, impatiente des entraves, heureuse seulement en ses vagabondages par les contrées illimitées où l'on ne heurte pas à chaque tournant la clôture agressive et la défense de passer.

Bien que vivant aux Etats-Unis, Mr Bliss Carman n'oublie pas qu'il est sujet britannique et, désirant nous le prouver, il compose une ode pour le couronnement d'Edouard VII. Bien que Canadien, ou mieux parce que Canadien, sa culture est anglo-saxonne : il module des élégies sur Keats et sur Shelley, il célèbre William Blake et ses *Chants d'Innocence*. Cependant, ses poèmes inspirés par des sujets d'Amérique, ses élégies sur Phillips Brooks, John Eliot Bowen, et sur Henry George ont des mérites beaucoup plus originaux. Il a même écrit quelques beaux vers sur Verlaine. « Il est toujours poète, déclare Mr William Archer; sa vision est intense, son imagination puissante, son expression forte et libre; et quand il réussit à être concis et clair, le résultat est une poésie d'un ordre très élevé. »

IV

Il semble que les mœurs canadiennes, avec ce qu'elles présentent en détail de distinct et de bizarre même, devraient être une source intéressante d'études pour le romancier. Mais il faut constater que le roman est un genre peu cultivé au

Canada. Les cinq millions d'habitants ne fournissent sans doute pas un public suffisant et les Etats-Unis voisins, comme la mère-patrie, ne manifestent pas une curiosité rémunératrice, de sorte que les œuvres dignes d'attention sont rares.

Cependant, en 1833, le Major John Richardson, né à Ontario, de parents écossais, publie *Wacousta*, roman du terroir, et jusqu'à ces dernières années c'est à peu près le seul que l'on puisse retenir. En mentionnant William Kirby, G. M. Adam, Miss M. M. Saunders, nous arrivons au Reverend Charles William Gordon qui est, à l'heure actuelle, le seul romancier purement canadien. Il est né près de Glengarry, dans l'Ontario, appartient à l'Eglise Presbytérienne et il est ministre de Saint Stephen's Church, à Winnipeg, depuis 1894. Sous le pseudonyme de RALPH CONNOR, il a donné quelques romans intéressants : *Beyond the Marshes*; *Black Rock*; *Ould Michael*; *The man from Glengarry*, etc. En 1898, il publia *The Sky Pilot*, roman dans lequel il met à profit les expériences qu'il recueillit, de 1890 à 1893, comme missionnaire auprès des mineurs et des bûcherons des Montagnes Rocheuses.

Quelques autres écrivains ont leur place ici, bien qu'ils aient quitté plus ou moins jeunes le Canada, et dans la plupart des cas sans esprit de retour. Cependant, on rencontre fréquemment dans leurs œuvres l'influence des mœurs et des sites de leur pays, et leur personnalité a gardé l'empreinte de leur origine.

Miss LILY DOUGALL, qui vit maintenant à Exmouth, en Angleterre, naquit le 16 avril 1858 à Montréal; elle étudia à Edimbourg, en Ecosse, et prit à l'Université de Saint Andrews un diplôme de « Lady Literate in Arts ». C'est en 1891 qu'elle publia son premier roman : *Beggars All*, qui fut suivi de : *What Necessity knows*, en 1893 ; de *The Mermaid* et de *Zeitgeist*, en 1895 ; de *The Madonna of a Day*, en 1896 ; de *A Dozen Ways of Love*, en 1897 ; de *The Mormon Prophet*, en 1898, et de *The Earthly Purgatory*, en 1904. Ce sont des œuvres honorables, mais plus anglaises que canadiennes.

Une autre Canadienne complètement dénaturalisée est Mrs Everard Cotes (1861), qui publie sous son nom de jeune fille, SARA JEANNETTE DUNCAN, un roman tous les ans. Ses deux premiers livres : *A Social Departure* (1890), basé sur un voyage autour du monde, et *An American Girl in London* (1891),

firent à leur apparition un certain bruit. Peu après, Miss Duncan épousa un journaliste fixé à Simla et depuis lors ses romans se rapportent beaucoup plus aux Indes qu'au Canada.

Bien que fixé en Angleterre, où, en 1900, il se fit élire à la Chambre des Communes par la circonscription de Gravesend, SIR GILBERT PARKER est resté un romancier canadien. Né le 23 novembre 1862, il étudia à Toronto, partit pour l'Australie, fut co-directeur, en 1889, du *Sydney Morning Herald*, parcourut l'Océanie, l'Extrême-Orient, l'Europe, et tout le Canada septentrional. Il a publié un volume de vers : *A Lover's Diary*, en 1894; une relation de ses voyages en Océanie et en Australie (1892); une adaptation de *Faust*, en 1888, et trois pièces de théâtre, dont l'une est tirée d'un de ses romans. Mais ce fut le succès de *Pierre and his People* (1892), une belle étude du caractère canadien, qui le décida à continuer dans une voie où il s'est acquis depuis une enviable notoriété. Gilbert Parker se mit donc à écrire des récits de la vie canadienne d'aujourd'hui ou d'autrefois, prenant pour cadre des provinces diverses et, pour personnages, des colons, des métis, etc. *The Seats of the Mighty* (1896) est un roman historique, se déroulant au siège de Québec avec Wolfe; *The Pomps of The Lavillettes* (1897) est l'histoire d'une famille canadienne de jadis. *The Translation of a Savage* (1894), *The Trail of the Sword* (1894), *When Valmond came to Pontiac* (1895), *The Lane that had no turning* (1900), *The Right of Way* (1901) évoquent au lecteur le Canada avec ses mœurs présentes ou passées.

En terminant cette énumération, il serait injuste de ne pas dire que CHARLES GRANT ALLEN, bien que le plus dénaturalisé de tous, appartient, par son origine, au Canada, étant né en 1848 à Kingston. Mais il vint de bonne heure étudier à Oxford et perdit dès lors tout contact avec sa contrée native. Homme de science, sociologue, romancier, il fut un des esprits les plus distingués de la fin du dernier siècle. Dans une série de romans hardis, « Hill-top Novels», qui débuta en 1895, par *The Woman who did*, il exposa ses vues sur la vie et la société, ses idées sur le mariage et les relations des sexes, vues et idées en complet désaccord avec les théories conventionnellement admises et dont s'effaroucha quelque peu le public timoré. Plus tard, quand le mouvement d'idées qui se dessine

actuellement aura perdu sa timidité et acquis plus de force et d'ampleur, Grant Allen sera considéré comme un précurseur et ses œuvres exerceront une salutaire influence.

V

On ne saurait, en résumant un mouvement littéraire, exclure même de la plus brève des esquisses, les savants, les érudits, les historiens dont les ouvrages sont d'une importance durable, encore que s'adressant à un public peu nombreux.

Les premiers de ces savants furent inévitablement des émigrés nés en Angleterre et n'ayant parfois quitté la mère-patrie qu'à un âge assez avancé. WILLIAM KINGSFORD, par exemple, l'auteur d'une *History of Canada*, en 10 volumes (1887-1897), qui fait autorité, était né à Londres en 1819 et ne vint au Canada qu'en 1837. Sergent de dragons, il abandonna l'armée en 1841 et s'occupa jusqu'en 1879 de constructions de canaux, de chemins de fer et de ports dans toute l'Amérique septentrionale jusqu'à Panama. Son *Histoire* lui coûta dix-sept ans de patientes et minutieuses recherches dans les archives canadiennes, et bien que le style n'en soit pas toujours des plus élégants, elle est complète, impartiale et remarquablement fidèle à ses sources. Kingsford mourut en 1898.

Ce n'est qu'en 1871 que GOLDWIN SMITH se fixa au Canada. Il est né en 1823, à Reading, passa d'Eton à Oxford, où il fit des études extrêmement brillantes, fut professeur d'histoire à Oxford de 1858 à 1866, et partit aux Etats-Unis, en 1868, pour de nombreuses tournées de conférences. Au Canada, il dirigea le *Canadian Monthly*, de 1872 à 1874, fonda *The Week* et *The Bystander*, s'efforçant de créer un mouvement intellectuel libre de toutes attaches religieuses et cléricales. Sans être socialiste, il professe en politique et en philosophie des opinions avancées ; il a rompu avec le christianisme, préconisant la liberté la plus étendue pour la pensée. On ne peut ici énumérer tous ses ouvrages : critique et histoire littéraire, droit civil et politique, études philosophiques et historiques, conférences, essais, brochures de polémique, relations de voyage, guides, recueils de vers même témoignent de ses dons versatiles. Depuis trente ans, il a naturellement beaucoup écrit sur son pays d'adoption, et nous nous bornerons à indiquer deux livres : *The Political Destiny of Canada* et *Canada*

and the Canadian Question, dans lesquels il soutient que, géographiquement et commercialement, le Canada tend à s'incorporer finalement aux Etats-Unis.

L'histoire constitutionnelle et parlementaire du Dominion a trouvé un commentateur sagace en SIR JOHN GEORGE BOURINOT, qui est né à Sydney, Nouvelle-Ecosse, en 1837. On a de lui aussi un livre sur Cape-Breton, une histoire du Canada sous la domination britannique, et deux fort remarquables essais, l'un sur *The Intellectual Development of the Canadian People* (1880), et l'autre intitulé : *Canada's Intellectual Strength and Weakness* (1893).

A côté de ces traités généraux, il est une série de travaux particuliers dus à JAMES HANNAY, qui depuis cinq ans occupe un poste officiel à Fredericton, auprès du Parlement Provincial de New-Brunswick. Né à Richibucto, le 22 avril 1842, il fit ses études au Canada et en Ecosse. Quelque temps magistrat, il alla à Montréal, à Brooklyn et en diverses villes diriger d'importants journaux. On lui doit, entre autres ouvrages : une *History of Acadia* (1879); *The Story of the 104th Regiment* (1882); *The Story of the Queen's Rangers in American Revolution* (1893); *The History of the Loyalists* (1893); *Life and Times of Sir Leonard Tilley* (1897); *The History of the War of 1812 ; New Brunsvick, its Resources and Advantages* (1902); *History of New Brunswick* (1904). Chacun de ces volumes contient de précieuses informations sur les sujets que l'auteur traite. Mr James Hannay a en outre publié, dans des magazines, un bon nombre de nouvelles et de poèmes.

Le Revérend GEORGE BRYCE, professeur de Biologie et de Géologie à l'Université de Manitoba, apporte aussi sa part d'érudition à l'histoire de son pays. Comme la plupart des personnages éminents du Canada, il est d'origine écossaise, et naquit le 22 avril 1844 à Mount Pleasant, Brantfort, Ontario. Il organisa l'instruction publique à Winnipeg et fut l'un des plus actifs fondateurs de l'Université de Manitoba. Parmi ses publications, nous citerons : *Manitoba : Infancy, Progress, and Present Condition* (1882); *A Short History of the Canadian People* (1887) ; *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company* (1900), et une série de monographies sur les *Makers of Canada* (1903).

Mr. ARTHUR DOUGHTY, « Dominion Archivist », est né en Angleterre dans le Berkshire, et n'arriva qu'en 1886 au Canada, où il a occupé successivement les postes de secrétaire particulier du ministre des Travaux publics, de trésorier de la province de Montréal, de bibliothécaire de la Législature de Québec. Son nom s'impose ici à cause des six volumes qu'il publia en 1901 et 1902 sur *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham* et qu'il fit suivre, en 1903, de *Quebec under Two Flags*, et en 1904, de *The Fortress of Quebec*, ouvrages qui sont de très importantes contributions à l'histoire du Canada.

C'est depuis 1872, après qu'il fut fixé au Canada où il enseigne la philosophie à l'université de Kingston, que le professeur JOHN WATSON a écrit la longue série d'ouvrages sur les philosophes allemands, sur Auguste Comte, Stuart Mill, Herbert Spencer, sur l'idéalisme chrétien dans ses rapports avec l'idéalisme grec et judaïque et avec la philosophie moderne, etc. ; aussi le Canada peut-il le réclamer comme l'un des esprits qui l'illustrent.

Bien d'autres encore mériteraient une mention dans cet article : Robert Christie, G. M. Adam, J. C. Dent, Sir J. M. Dawson et le Dr G. M. Dawson, le père et le fils ; Sir William Logan, l'éminent géologue, Sir Daniel Wilson, qui professa l'Histoire et la Littérature à Toronto. Il ne faut pas oublier néanmoins que SIR JOHN MURRAY, le savant géographe et océanographe, qui prit une part importante à diverses campagnes d'explorations sous-marines, en particulier celle du *Challenger*, est né le 3 mars 1841, à Coburg, province d'Ontario.

Un des penseurs les plus originaux de notre époque, le Dr JOHN BEATTIE CROZIER, dont le nom est familier aux lecteurs de la *Fortnigthly Review*, naquit à Galt, dans l'Ontario, en 1849. Trois importants ouvrages, originaux et pleins d'idées, l'ont rendu célèbre. Le premier : *The Religion of the Future* parut en 1880, le second : *Civilisation and Progress*, suivit en 1885 ; le troisième (1897) est le premier tome d'une *History of Intellectual Development on the Lines of Modern Evolution*. Outre des études sur Lord Randolph Churchill et sur la démocratie anglaise, il a publié, en 1898, sous le titre de *My Inner Life*, ce qu'il appelle « un chapitre d'évolution personnelle et d'autobiographie ». Bien qu'il exerce la médecine à Londres

depuis 1872, les Canadiens ne manquent jamais de le compter comme un des leurs.

Enfin l'historiographe officiel des colonies du Sud-Afrique est un Canadien du New-Brunswick, d'origine écossaise. Né en 1837, à Saint John, GEORGE MC CALL THEAL arriva très jeune au Cap; journaliste, il remplit à diverses reprises, pour le compte du gouvernement, de délicates et périlleuses missions auprès des tribus indigènes. Bientôt, il fut une autorité sur le folk-lore de ces régions, tout en parvenant au poste de Conservateur des Archives de la colonie. Il entreprit alors une *History of South Africa* sur des bases qui font de cette publication la rivale des entreprises similaires en Europe. Depuis trente ans, l'infatigable archiviste poursuit ses recherches, faisant paraître des parties de son ouvrage à des intervalles parfois bien éloignés. Tandis que, par exemple, son *History of South Africa from 1486 to 1691* date de 1888, c'est en 1902 seulement que voyait le jour un nouveau volume *The Beginning of South African History*, comportant une série de documents nouveaux relatifs à la période couverte par le précédent. A ces travaux, il convient d'ajouter un recueil de documents sur le folk-lore cafre, quelques traités historiques sur la colonie, des *Genealogical Registers* concernant des familles de la colonie et une quinzaine de volumes de *South African Records*.

Ce rapide aperçu nous permet à présent de constater que le mouvement littéraire anglo-canadien est encore d'un caractère indécis et confus. L'influence de la mère-patrie se fait sentir de façon trop directe au Dominion : langue et culture identiques, similitude de coutumes et d'institutions, affinités et ressemblances multiples sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce que le Canada Britannique produise une littérature foncièrement originale. La poésie et le roman reflètent ce qui se fait en Angleterre et c'est seulement sur des points secondaires qu'il est possible d'observer des différences.

Mais cette immense contrée n'est encore qu'à l'aube de son développement, et c'est au fur et à mesure de ce développement indépendant que se formeront les différences et les contrastes qui fourniront à la littérature canadienne le moyen de se distinguer de la production anglaise par des caractéristiques spéciales. Cette différentiation s'opère déjà aux Etats-Unis et

l'on peut prévoir le jour où la littérature anglo-saxonne se scindera en des branches bien distinctes.

On aura pu remarquer aussi que la plupart des écrivains que nous venons si sommairement d'énumérer sont plus ou moins directement d'origine écossaise ou irlandaise, et, bien que ces auteurs soient depuis longtemps britannisés, il est certain que l'élément celtique domine dans le mouvement intellectuel canadien, et peut lui imposer un caractère particulier. Mais la question se pose de savoir s'il aura le temps d'acquérir une vitalité suffisante avant que n'agissent les forces politiques et économiques, qui, selon le professeur Goldwin Smith, amèneront l'absorption du Canada par les Etats-Unis et confondraient alors en un seul ces deux mouvements parallèles. Il est peu probable que cette fusion soit combattue par les auteurs canadiens qui, dans ce nouvel état de choses, s'adresseraient à un public infiniment plus nombreux et y trouveraient des avantages intellectuels et matériels grandement préférables.

HENRY-D. DAVRAY.

POÉSIE

A M. Charles Andrieux.

Sous les lustres, bouquets, grappes de cristal pur,
Nous les vîmes, mon cœur, ces belles inconnues,
Avec leurs seins pressés dans des satins d'azur,
Et l'ambre bien poli de leurs épaules nues.

Elles sont à présent dans leur riche maison...
De chandeliers touffus une chambre s'éclaire,
Et près d'un vaste lit une blanche toison
Est comme un ours couché près d'un grand roc polaire.

Les deux bras arrondis, se coiffant pour la nuit,
Une brune au front bas, une maigre élégante,
Cambre une jambe mince et découverte où luit
La boucle du long bas qui la moule et la gante.

Une blonde beauté qui feint de sommeiller
Dans ses cheveux si lourds qu'elle n'a pu les tordre,
Epie un mari chauve en train de dépouiller
Ses étoiles, ses croix et tous ses rubans d'ordre.

Une vieille a quitté sa perruque et ses dents...
Un jeune homme devant une table encombrée,
Compte des pièces d'or avec des yeux ardents,
Tandis que, dans son lit, monte, puissante, ambrée

Son chignon écroulé sur sa nuque d'enfant,
Grasse, rousse et pareille à quelque dogaresse,
Faisant craquer le bois sous son corps triomphant,
Monte sans qu'il la voie une belle maîtresse.

Et nous, nous regardons, ô solitaire cœur,
Avant de nous plonger dans la nuit de la chambre,
Derrière les carreaux embués de vapeur,
Cette lune glacée au pur ciel de décembre.

LÉO LARGUIER.

Paris, 1906.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite* 1)

Une vie nouvelle avait commencé pour nous. Nous demeurions encore dans la même maison, mais nous ne faisions plus de couture ; nous étions bien nourries, convenablement habillées, et tous les jours nous passions quelques heures dehors. Que cela nous faisait du bien, à toutes deux ! Ma mère reprit de la force et devint plus gaie et plus heureuse que je ne l'avais jamais vue. Quant à moi, je ressentais une sorte d'étourdissement ; le bonheur était trop soudain, trop inattendu ; j'avais peine à y croire ; j'étais oppressée et pleine d'une crainte confuse. Jadis, j'avais eu peur de la vie ; maintenant, je me méfiais du bonheur. Je n'avais qu'une pensée, qu'un sentiment bien défini : la reconnaissance envers Sacher-Masoch. J'étais tourmentée de ne pouvoir lui exprimer cette reconnaissance comme j'aurais voulu. Ce que je lui en écrivais me semblait si froid, si terne à côté de ce que je ressentais ! Mais comment aurais-je pu en dire plus? Pour lui faire comprendre ce qu'il avait fait pour moi et quels droits il avait à ma reconnaissance, j'eusse dû lui faire voir clair dans ma situation... et c'est ce que je ne voulais pas.



Les premières lettres de Sacher-Masoch avaient été courtes et circonspectes ; elles devinrent plus longues et plus intimes. Il m'écrivait sur tout ce qu'il faisait et sur tout ce qui se passait chez lui au jour le jour. Et ainsi ses lettres devinrent une sorte de journal, qu'il me soumettait pour me permettre d'y contrôler sa vie. Quand je commençai à écrire, il me donna

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 229.

des avis et des conseils sur la façon de m'y prendre, et il me parla de ses commencements à lui.

Puis un autre ton perça dans ses lettres. Il m'écrivait :

Depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, c'est-à-dire depuis que vous avez eu la grâce de me permettre de vous écrire et de répondre à mes lettres, mes pensées et mes sentiments se sont altérés. Je crois avoir retrouvé mon idéal perdu : j'ai repris foi et espoir.

. . . .

Tous mes plans d'avenir se rattachent à vous dans ma pensée.

Mon cœur et mon esprit sont également pleins de vous. Je ne sais rien de vous, je ne sais pas qui vous êtes, je n'ai pas vu votre visage, et cependant il se dégage de vous une force mystérieuse, à laquelle je dois me plier sans résistance, comme à une force de la nature.

Ma vie vous appartient, faites-en ce que vous voudrez.

Je ne peux donner aucun nom à ce que j'éprouve pour vous, — cela n'en a pas.

Si vous réfléchissez à cela, vous comprendrez combien je me sens honteux, quand vous me remerciez pour les services légers que j'ai pu vous rendre.

Que de remerciements ne vous devrai-je pas un jour !

. . . .

N'ayez aucune inquiétude, je ne ferai rien de contraire à vos désirs et à la promesse que je vous ai donnée.

Vous êtes mon destin — comme je suis le vôtre.

Si nous tentions, — vous ou moi, — d'en hâter ou d'en ralentir le cours, ce serait en vain. Cela s'accomplira quand l'heure sera venue, comme la naissance ou la mort.

Je vous écris cela, parce que je veux que vous le sachiez — et parce que ce serait un manque de droiture de ma part que de ne pas le faire.

Je me sentais accablée en lisant ces lettres. Qu'allait-il advenir? Je ne pouvais pas lui répondre sur le même ton... et pourtant ces lettres me causaient une émotion profonde. Jamais je ne doutai que ce ne fût là l'expression exacte de sa pensée, et c'était précisément ce qui m'effrayait, — et me causait de la joie.

Il m'avait souvent écrit que, depuis des années, il ne s'était pas senti une disposition et une facilité aussi grandes au travail; il devait s'arracher à sa table, pour sortir, et, à peine de retour, il se remettait à l'ouvrage. « Et cela, disait-il, c'est à vous seule que je le dois. Il me semble que mon talent ne se

développe vraiment que depuis que je me trouve sous votre influence; il n'y a que ma mère qui ait agi ainsi sur moi. »

Comment ne me serais-je pas sentie heureuse? Je pouvais donc lui donner quelque chose aussi, à lui, qui m'avait tant donné! Y avait-il un plus beau, un plus noble moyen de m'acquitter de ma dette envers lui?

Et, malgré cela, j'étais très inquiète. Ses lettres m'avaient fait deviner qu'il me tenait pour une femme du grand monde. Il avait un faible pour ce genre de femmes. Ses sentiments à mon égard ne changeraient-ils pas, s'il apprenait la vérité? Je n'osais répondre à cette question. Mais pourquoi lui apprendre la vérité? Puisque l'illusion dans laquelle il était avait une si heureuse influence sur son talent, à quoi bon la lui enlever? N'était-il pas probable que l'intérêt que je lui inspirais provenait surtout du mystère qui m'entourait? Et s'il en était ainsi, qu'importait la vérité? Ce qu'il y avait de mieux à faire, n'était-ce pas de lui conserver son bonheur aussi longtemps que possible? La vie se charge bien elle-même de ne pas laisser s'attarder le bonheur.



L'été avait fait place à un automne froid et pluvieux. J'avais reçu journellement des nouvelles de Sacher-Masoch; brusquement, je ne reçus plus rien.

J'étais déjà toute inquiète, quand je lus dans les journaux que Sacher-Masoch était gravement malade d'une pneumonie.

Je lui écrivis aussitôt que je me rendrais auprès de lui, le jour même, à cinq heures, s'il n'y voyait pas d'inconvénient et s'il le voulait bien. Je portai moi-même la lettre jusqu'au Paulustor, où je la remis à un commissionnaire que je chargeai de la porter à la Jahngasse et de me rapporter la réponse à l'endroit même, où je l'attendrais. L'homme revint presque aussitôt avec la réponse. Celle-ci disait : « Ce soir, à cinq heures, je serai l'homme le plus heureux de la terre. »

Il y avait encore de longues heures jusqu'au moment fixé, et j'eus le loisir de réfléchir à la démarche que j'étais sur le point de faire.

Quand, toute à la frayeur causée par la nouvelle soudaine de la maladie de Sacher-Masoch, je lui avais écrit que je me rendrais auprès de lui, j'avais été guidée par la crainte que

cette maladie ne prît un tour fâcheux, et que, dans ce cas, cet homme auquel je devais tout ne mourût peut-être sans avoir entendu un seul mot de remerciement de mes lèvres.

Et maintenant, plus calme, je trouvais que j'avais bien fait. Il était clair qu'une rencontre serait inévitable, un jour ou l'autre. J'avais demandé à Sacher-Masoch la promesse de ne jamais me demander un rendez-vous, et cette promesse, il l'avait tenue. Je devais donc faire le premier pas. Si la chose était restée ce qu'elle avait été pour moi tout d'abord, une distraction, je n'aurais jamais pensé à agir ainsi. Mais Sacher-Masoch avait exercé une très grande action sur ma vie, il m'avait élevée plus haut que jamais je n'eusse osé le rêver, et par suite nous nous trouvions si près l'un de l'autre que partout et toujours mes pensées allaient à lui.

Je savais que lui et son frère Charles demeuraient chez leur père et que, dans leur entourage, la visite d'une femme ne causerait pas de surprise trop vive.

Ma robe était encore simple, mais élégante. Je n'avais, à vrai dire, qu'une seule robe, mais celle-ci était de soie noire et bien faite; je portais aussi une petite jaquette d'étoffe noire et un chapeau noir. Dans cette toilette, Sacher-Masoch pouvait fort bien me prendre pour une femme du monde.



Quand j'eus monté les deux étages qui menaient à l'appartement de Sacher-Masoch, et que je me trouvai sur un large palier devant de nombreuses portes, incertaine à laquelle j'allais frapper, l'une d'elles s'ouvrit, et lui-même se dressa devant moi et me fit entrer. J'en fus surprise, car j'avais cru le trouver couché.

Il me mena par une petite antichambre sombre, où régnait une épouvantable odeur de chat, dans une vaste chambre, remplie de livres. A la lumière indécise d'une grande lampe à abat-jour vert, il me parut pâle, mais non pas gravement malade. Il portait des habits de coupe polonaise, ce qui lui donnait un air étranger à mes yeux.

Il semblait très ému, et comme cherchant vainement des mots. Un silence pénible régna quelques instants, auquel je mis fin en lui demandant comment il allait. Il ne me répondit pas de suite, mais me conduisit à un canapé, sur lequel je pris

place, tandis qu'il restait debout devant moi. Enfin, il me dit :

— Vous voyez dans quel état me met votre visite. Je suis à peine capable de vous dire merci.

— Alors il vaut mieux que je m'en aille, dis-je en souriant.

— Oh ! fit-il.

Et, s'agenouillant à mes pieds, il joignit les mains comme pour une prière et leva les yeux vers moi.

— Mais que vous êtes jeune, s'écria-t-il, et que vous êtes charmante ! Tout autre que je me figurais ! Et comment aurais-je pu, sur des lettres aussi sérieuses et sévères, m'attendre à un visage de jeune fille aussi délicat ? Quelle adorable surprise !

Il m'avait pris les mains, et, ayant enlevé mes gants, il les tenait dans les siennes, et les baisait par intervalles. Je le questionnai de nouveau sur sa maladie et il m'en raconta l'histoire avec force détails, qui me permirent de me rendre compte que la « pneumonie » n'avait été qu'un fort rhume. En voyant l'air sérieux et solennel qu'il prenait pour en parler, j'eus peine à retenir un sourire.

Je m'attendais à des exagérations de sa part, mais j'étais fermement décidée à leur laisser aussi peu de place que possible dans nos relations ; je sentais combien elles pouvaient devenir dangereuses pour tous deux, si elles arrivaient à empiéter sur la réalité.

Il parut légèrement désappointé, me regarda attentivement, comme recherchant quelque chose dans mes traits, puis me dit :

— Oui, c'est bien ainsi que vous êtes dans vos lettres. Dans vos yeux je retrouve toutes les pensées justes et nettes qui m'ont empoigné et qui m'ont fait croire qu'elles venaient d'une femme qui n'était plus toute jeune, d'une femme... expérimentée.

Je restai chez lui près de deux heures et, quand je le quittai, ce fut avec un chaos de pensées dans la tête et une sensation pénible de lourdeur dans l'âme. En causant avec lui, je m'étais efforcée de le « découvrir » et de discerner la vérité de la « littérature » dans ses paroles, mais tout s'embrouillait maintenant et je ne m'y retrouvais plus.

Il m'avait déclaré son amour, et cela avec le même manque de mesure qui m'avait inquiétée dans ses lettres, et, me

croyant mal mariée, m'avait adjurée de faire tout ce qui était humainement possible pour obtenir la séparation. Cela fait, nous trouverions bien moyen de nous épouser. Il n'avait pas de richesses à m'offrir, me dit-il, et sans doute je serais privée à ses côtés d'une partie du luxe auquel j'étais habituée; mais si je voulais bien trouver une compensation dans son grand amour pour moi et préférer le bonheur intérieur à l'éclat du dehors, alors il n'aurait plus qu'un souci : refaire ma vie belle et heureuse. Il me dit aussi qu'il m'avait aimée avant de me connaître, et qu'un amour qui reposait sur des bases purement spirituelles, comme le sien, était la garantie la plus sûre d'un bonheur durable; il ne serait jamais que ce que la femme aimée, entre les mains de laquelle il s'était abandonné, ferait de lui; et entre quelles mains pouvait-il être mieux qu'entre les miennes? Il croyait que l'esprit de sa mère flottait sur lui et le bénissait tandis qu'il parlait. Son bonheur, à lui, et son avenir d'écrivain ne dépendaient plus que de moi.

C'est ainsi qu'il me parla, et l'expression de ses traits et de ses yeux pleins d'amour et de crainte, qui me fixaient, confirmait ses paroles. J'étais profondément émue et je dus faire appel à toute ma force pour garder ma raison, pour ne pas lui dévoiler toute la vérité et pour ne pas me donner à lui tout entière et sans réserves, comme j'en avais déjà pris la décision. Je ne le fis pas, parce que je me dis qu'il prendrait un tel geste pour ce qu'il était en vérité : un acte de gratitude, et que je diminuerais ainsi à ses yeux la valeur de ma possession et, par suite, son bonheur. Il me fallait tenir compte de son esprit fantasque : les difficultés qu'il s'imaginait avoir à surmonter avant de pouvoir me conquérir étaient, sans doute, une condition essentielle à son bonheur. Je ne doutais pas de son amour, ni de la grandeur de cet amour, mais bien de la simplicité de son cœur.

Je fus étrangement impressionnée par ce qu'il y avait d'humble et de suppliant dans son être, et qui semblait dire : « Je ne suis rien, tu es tout... Vois, je suis à tes pieds, foule-moi, et je serai heureux pourvu que ton pied me touche. » Il y avait là un hommage si grand à la femme que, venant d'un homme de sa valeur, cela devait profondément toucher toute femme. C'était sans doute ce que Mme Frischauer appelait la « fascination » de son être.

Et avec combien de raison il parlait de choses irraisonnables, donnant ainsi un air de simplicité et de certitude au douteux et à l'absurde! Je me sentais entièrement dominée par cet esprit qui se déversait, dans mon âme consumée de misère, comme une source fraîche dans une contrée aride. Il entr'ouvrait à mes yeux un monde nouveau, un monde de lumineuse splendeur, où le travail c'était l'art et le succès, la gloire et la fortune. Et c'est pour me faire entrer dans ce monde-là qu'il voulait m'enlever à l'obscurité dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors, — ce monde-là, qui désormais serait *mon* monde!



A partir de ce jour, je vis Sacher-Masoch deux ou trois fois par semaine, et toujours dans son appartement, qu'il ne se risqua pas de longtemps à quitter.

Il me parlait de sa vie, de ses voyages et de ses travaux. Il me montrait les offres qu'il recevait, me disait ce qui était sous presse, ce qui venait de paraître et ce qui allait paraître sous peu. Il me parlait aussi de sa famille: de sa mère, qu'il avait idolâtrée, de ses frères et sœurs morts, puis de son frère Charles et de leur affection mutuelle, puis de son père. Son amour pour sa famille semblait faire halte devant ce vieux monsieur, qui n'avait été ni un père tendre pour ses enfants, ni un bon mari pour sa mère aimée.

Dans tout ce qu'il me disait, je trouvai Sacher-Masoch bon et généreux, plein de pitié pour les pauvres et les malheureux et indulgent aux fautes et aux faiblesses des autres. Mais ce qui, surtout dans les premiers temps, me fut plus pénible que je ne saurais le dire, ce fut l'inconscience inconcevable qu'il mit à me raconter ses liaisons passées. Très loin de se douter de ce qu'il y avait là de déplacé, il me supposait autant de plaisir à l'entendre qu'il en avait à revivre ses souvenirs.

« Pour un homme comme Sacher-Masoch, il ne faut pas se servir de la mesure commune », avait dit Mme Frischauer... C'est à quoi je pensais alors, et à quoi je devais encore penser maintes fois.



L'hiver était venu, et le froid, mais je sortais encore dans ma petite jaquette et je gelais. Cela devait paraître étrange

de la femme « élégante, habituée au luxe », pour laquelle je passais. Dès que nous eûmes fait personnellement connaissance, Sacher-Masoch m'avait priée de lui permettre de me pourvoir de fourrures. Je connaissais sa passion pour les fourrures et comme, quand je me trouvais chez lui, je devais les porter sous forme de jaquettes de chambre, — ces kazabaikas qu'il aimait tant, — je n'avais pas fait d'objection. Maintenant qu'il faisait froid, je me glissais même avec plaisir dans l'une ou l'autre de ces jaquettes, dont il avait toute une collection de couleurs variées.

Un jour il me fit la surprise d'une merveilleuse fourrure de ville, en velours noir garni de renard bleu.

Quand je rentrai auprès de ma mère, dans notre pauvre chambre, avec cette splendide fourrure sur moi, elle en resta muette d'étonnement. Depuis quelque temps, d'ailleurs, elle ne sortait pas de ses étonnements.



Nous nous voyions presque tous les jours. J'avais dit à Sacher-Masoch que j'avais demandé ma séparation et quitté mon mari, et que je demeurais chez ma mère. Il s'en réjouit et me remercia. Il pensait sans cesse à notre future vie commune; il n'arrêtait pas de calculer les sommes qu'il pourrait gagner, et de les comparer avec celles qu'il avait gagnées les dernières années. Au bout de tous ces calculs et de toutes ces évaluations, il trouva qu'il était à même de gagner facilement six mille florins par an et il me demanda si, à mon avis, cela suffirait à nous faire vivre.

Comme cette question me fit rire à part moi!

Il disait aussi que, dès que la séparation aurait été prononcée, nous irions à l'étranger, pour attendre le moment où nous aurions trouvé le moyen de nous marier. Nous pouvions aussi aller droit en Angleterre, où il n'existait pour ainsi dire pas d'obstacle à un second mariage.

Je me rendais à tout ce qu'il disait, car je ne croyais pas à ce mariage, — je ne le désirais même pas. Je n'y croyais pas, parce que, persuadée, comme je l'étais, de la sincérité de son amour pour moi, je n'en doutais pas moins très fort de la constance de cet amour. Il avait été fiancé trop souvent, et avait sans doute aimé ses fiancées autant qu'il m'aimait moi-

même, sans qu'il en fût rien résulté. D'esprit droit et consciencieux, il comptait sans son tempérament et sans sa fantaisie. Profiter de sa passion momentanée pour le jeter, tête baissée, dans un mariage, je n'y pensais même pas. J'étais décidée à me donner à lui, mais je ne voulais être qu'un bel épisode dans sa vie. Mon amour pour lui différait de son amour pour moi... Ce qu'il rêvait, j'en avais peur. Peut-être aussi *cela* m'aida-t-il à ne pas m'attacher à l'idée d'un mariage.

Je continuai donc à jouer mon rôle de femme mariée : la séparation et les difficultés d'un autre mariage constitueraient une période d'essai à laquelle il ne résisterait certainement pas, mais qui lui offrirait la possibilité d'une retraite honorable.

Mais telle quelle, la situation n'était pas tenable. Les longues heures que nous passions ensemble lui causaient un tourment secret ; j'en étais, à mon tour, péniblement affectée, et je résolus d'y mettre fin.

Je lui proposai de célébrer notre « noce » le 15 novembre, jour de sa fête. Ce serait là notre vraie noce, tandis que celle qui devait avoir lieu plus tard, quand les circonstances le permettraient, ne serait qu'une formalité. Cette idée le ravit ; la confiance que je lui témoignais l'exaltait. Si le pape en personne, disait-il, bénissait notre union, elle ne serait pas plus sacrée à ses yeux qu'elle ne le serait par la confiance que j'avais en lui.



Ce fut une noce tranquille, mais heureuse, que la nôtre. Je le trouvai, au jour dit, en habit et cravaté de blanc ; moi, je portais ma robe habituelle de soie noire. Comme cadeau de noce, je reçus de lui une fourrure de chambre, que je dus revêtir immédiatement.

Nous échangeâmes des anneaux, nous nous prîmes les mains et, nous regardant l'un l'autre au fond des yeux, nous nous fîmes mutuellement la promesse de rester fidèlement l'un près de l'autre toute notre vie. Notre acte de mariage fut ainsi conclu.



Peu de temps après notre « mariage », une nouvelle de Sacher-Masoch parut dans la *Revue des Deux Mondes*. Il en perdit à moitié la tête de joie. A cette époque, j'ignorais jus-

qu'au nom de la célèbre revue. Léopold m'en expliqua l'importance et me dit que de s'y voir imprimé était le vœu suprême de tout écrivain français ; qu'on eût commencé à « le suivre » en France, et à le traduire, et cela dans la plus grande revue du monde entier, constituait la plus grande satisfaction d'amour-propre qui lui fût échue dans sa carrière d'écrivain.

La nouvelle avait été traduite par une Mme Thérèse Bentzon.

Il nous parut étrange que de Paris on n'en eût pas informé Sacher-Masoch, et qu'on ne lui eût pas demandé son autorisation.

Mais, en fin du compte, il se trouva que ce n'était là qu'un détail ; l'important était d'être lu en France, ce qui assurait la célébrité universelle ; d'autre part, l'effet en Allemagne serait excellent et sa renommée et ses honoraires ne pouvaient manquer de s'accroître.

La Noël était venue. Léopold avait préparé pour moi un arbre de Noël, sous lequel je trouvai de riches présents. Entre autres, naturellement, une fourrure.

Que de longues années d'ombre entre cet arbre de Noël et le dernier qui avait été allumé pour moi ! Je me sentis si touchée, si heureuse et si triste que j'eus peine à retenir mes larmes. Quelle bonté Léopold me témoignait, et quelle n'était pas sa joie quand il voyait qu'il m'avait fait un plaisir !



Je devins grosse. La pensée d'avoir un enfant me remplissait d'un bonheur que je ne saurais décrire. Autrefois, quand je songeais à l'amour et au mariage, toutes mes aspirations et tous mes vœux se concentraient sur *l'enfant*.

Ma liaison avec Léopold en fut altérée. J'avais jusque-là eu pour lui des sentiments purement intellectuels, et l'abandon physique avait été pour moi un sacrifice — que je lui avais fait avec joie. De là vient qu'en dépit de nos rapports intimes il m'était, tout au fond, resté étranger, — et cela me tourmentait et gâtait mon bonheur, parce que j'y voyais une injustice, un manque de gratitude de ma part.

Maintenant il en était autrement. J'avais le sentiment de ne faire qu'un avec lui, ce sentiment que l'on a à l'égard des êtres qui vous sont le plus proches et le plus chers.

Lui-même éprouvait une grande joie à l'idée d'être père et

me suppliait de faire en sorte que nous pussions vivre ensemble, car il avait le besoin, disait-il, de m'avoir toujours à ses côtés, pour pouvoir me dire à chaque instant combien il m'aimait et combien il était heureux avec moi.

Grâce à des circonstances imprévues, nous fûmes obligés de nous mettre en ménage plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

De Vienne, il reçut l'offre de collaborer à un grand journal qui venait de s'y fonder. On lui proposait de gros appointements, mais à la condition qu'il vînt se fixer à Vienne. Léopold estima qu'il devait accepter cette offre, parce qu'un revenu assuré avait une grande importance pour un homme ayant charge de femme et d'enfant. Il m'avoua à cette occasion qu'il avait d'anciennes dettes, qui, à la vérité, ne le préoccupaient pas, mais qu'une situation comme celle qu'on lui offrait lui permettrait vite de régler. Cependant, tout dépendait de moi : si j'étais décidée à le suivre, il accepterait la situation, sinon, il y renoncerait.

Rien ne pouvait alors me convenir mieux que de quitter Graz. J'étais à même de pourvoir aux besoins de ma mère et comme, en dehors de cela, rien ne me retenait, je lui déclarai que j'irais avec lui, et il accepta la situation offerte.



Nous prîmes deux chambres meublées dans la Kohlmessergasse, dont le loyer était de cent cinquante florins par mois. Le propriétaire de l'appartement était un médecin, le Dr Fried, qui était allé à la campagne avec sa femme pour faire ainsi une bonne affaire en louant une partie de ses chambres pendant l'exposition. Il poussa même l'habileté jusqu'à faire signer à Léopold des traites pour une somme équivalente à six mois de loyer, et ce dernier eut la naïveté de s'y prêter. Le Dr Fried nous prouva encore d'une autre façon combien il s'entendait aux affaires : en visitant les chambres et en les prenant, nous les avions trouvées fort joliment meublées, mais quand nous allâmes y demeurer, les jolis meubles avaient disparu et avaient été remplacés par un mobilier des plus communs. Cette grossière friponnerie mit Léopold fort en colère ; mais il passa outre pour éviter des désagréments.

Léopold travaillait beaucoup. Pendant ses heures de liberté nous sortions ensemble. Il me fit voir Vienne, qu'il connais-

sait à fond. Ces promenades furent pour moi autant de conférences d'histoire et d'art, car il ne se contentait pas de montrer, il m'expliquait et m'instruisait.

Nous assistâmes également à la représentation d'une de ses pièces, *l'Homme sans préjugés*. Mlle Clairmont en jouait le principal rôle. Cette actrice, qui était jolie, mais totalement dépourvue de talent, avait été la maîtresse de Sacher-Masoch et avait eu un enfant de lui. Elle ne se douta sans doute pas des sentiments que sa vue éveillait en moi, et des pensées qui m'agitaient... comme je la suppliais tout bas de ne pas m'envier l'éclat fugitif qui était tombé soudain sur ma vie obscure... et comme je me préparais à prendre prochainement place, à mon tour, parmi les « abandonnées » !



L'exposition fut inaugurée le 1er mai. Léopold dut y aller pour son journal et se mêler à la cohue, tandis que je me sentais heureuse de rester à la maison, tranquille et seule, et de n'assister à la mêlée que de ma fenêtre.

Trois jours après l'ouverture de l'exposition, vint le krach. Le journal pour lequel Léopold avait été engagé fut une des premières entreprises à sombrer.

Il avait pu se rendre compte, depuis le peu de temps qu'avait duré sa collaboration, que ses fonctions l'absorbaient par trop et qu'il ne lui restait plus de temps pour des travaux plus sérieux, et cela amortit le coup. Mais, pour le moment, notre situation n'était pas très brillante. Le voyage et les premiers jours à l'hôtel nous avaient coûté tout ce que nous avions d'argent disponible, et il fallut réduire nos dépenses au strict nécessaire, afin de laisser passer quelques semaines, jusqu'au moment où des honoraires écherraient.

Nous décidâmes de ne plus manger au restaurant ; je pris possession de la cuisine, dont j'avais le droit de me servir.

Notre charge la plus lourde était notre appartement que, grâce aux traites signées, nous devions payer de toute façon. Léopold travaillait assidûment, et avec de courts feuilletons aussi vite écrits que placés, et cela généralement à Vienne même, il gagnait de petites sommes qui nous maintenaient à flot. Néanmoins il y eut bien des jours maigres, pendant lesquels j'appris à connaître le chemin du mont-de-piété viennois.

Nous recevions continuellement des visites, et cela nous était très désagréable. C'étaient, pour la plupart, des gens qui étaient venus à l'exposition, et qui, ayant appris que Sacher-Masoch était à Vienne, venaient le voir ; ces visites nous étaient désagréables parce qu'elles absorbaient un temps énorme, et aussi par suite du mobilier lamentable de notre appartement, où il y avait à peine un siège convenable.

Un été torride était venu, accompagné du choléra. Tout d'abord il n'y eut que peu de cas mortels, mais bientôt ce fut horrible. Quiconque pouvait quitter la ville fuyait. Terrifié, Léopold n'osait plus mettre le pied dehors, et pas un jour ne se passa qu'il ne crût reconnaître en lui les premiers symptômes de la maladie. Dans les rues, les charrettes chargées de morts se suivaient. Les boutiques, dans notre voisinage, se fermèrent l'une après l'autre. Une maison de cinq étages, tout près de la nôtre, fut fermée et on y mit les scellés, parce qu'il n'y restait pas un locataire vivant. Tout cela était de nature à jeter l'angoisse et l'effroi même dans les âmes fortes et résolues ; et Sacher-Masoch n'était pas de celles-là. Tout mon temps passait à lui prouver que sa frayeur n'était pas fondée et à en chasser l'idée par mon bavardage, car il n'avait peur qu'aussi longtemps qu'il pensait au danger.

Le Figaro vint heureusement m'aider à dissiper la peur du choléra pour toute une semaine. Ce journal publia un long article dans lequel était décrite une rencontre de l'empereur d'Allemagne et de Sacher-Masoch, dans la rotonde de l'exposition. En ce temps-là, Léopold passait pour nourrir à l'endroit des Allemands une haine profonde et le journaliste avait fait son article là-dessus. Cette rencontre était décrite si au long et avec un tel luxe de détails que sans doute il n'y eut que peu de personnes à en suspecter la véracité. Une visite à l'exposition aurait entraîné des dépenses qui depuis longtemps n'étaient plus dans nos moyens, à supposer que la chaleur et le choléra nous eussent laissé l'envie d'y aller. Il n'y avait donc pas un mot de vrai dans tout l'article, ce qui ne nous empêcha d'ailleurs pas d'admirer l'audace, l'habileté et le manque de scrupule du reporter français, et d'en rire.

La chaleur, les soucis d'argent, la crainte et l'inquiétude constantes que me valait la santé de Léopold, tout cela fut sans doute cause que j'accouchai un mois avant terme. Je

n'étais nullement prête pour cet événement. Le manque d'argent m'avait empêchée d'acheter le nécessaire pour l'enfant, et maintenant qu'il était arrivé tout soudain, on dut l'envelopper de mouchoirs. On avait été chercher dans le voisinage une sage-femme, Mme Z..., qui, quoique déjà très âgée, me soigna avec l'amour et l'esprit de sacrifice d'une mère. Léopold, que la paternité semblait affoler, ne se tenait plus d'orgueil et de joie. C'était un garçon, et il parlait déjà de son « fils » comme d'un personnage d'importance.

Immobile dans mon lit, je ne me lassais pas de regarder la petite merveille à mon côté qui, par sa venue, avait changé en clarté, harmonie et paix tout ce qu'il y avait de trouble, de confusion et d'inquiétude dans ma vie.

Quand le Dr Fried arriva à son heure de consultation habituelle et apprit l'événement, il entra chez nous sans avoir été appelé, me regarda, regarda l'enfant, trouva tout en ordre et s'en retourna. Il en fit autant les jours suivants ; nous ne vîmes là que de la courtoisie envers ses locataires, mais nous fûmes fortement déçus en trouvant plus tard ces visites spontanées portées sur sa note à raison de cinq florins l'une.

Le sixième jour qui suivit mon accouchement, Léopold, en compagnie d'un de ses amis, le comte Hendl, se rendit à l'exposition pour toute la journée. Me trouvant seule dans la chambre obscure et triste, tourmentée par une chaleur insupportable et me sentant une grande envie d'air et de lumière, je pris le petit et j'allai m'asseoir à la fenêtre de la seconde chambre, qui donnait sur le quai François-Joseph. Ici, en pleine lumière, je remarquai que l'enfant n'allait pas bien. Je vis aussi qu'il refusait toute nourriture. Et j'étais isolée et sans aide, et cela pour de longues heures encore ! Le soir, quand Mme Z... vint, elle déclara que l'enfant avait des crampes et qu'il fallait immédiatement chercher un médecin. Par bonheur Léopold et Hendl rentraient alors et quand ils surent à quoi s'en tenir, ils partirent aussitôt à la recherche d'un médecin. Mais partout où ils frappèrent, ils trouvèrent porte close : les médecins étaient tous à la campagne et la nuit la ville restait livrée, pour ainsi dire sans un médecin, au choléra. Il était plus de minuit quand Hendl, aidé par la police, finit par en découvrir un. Avec quelle brusquerie cet homme traita l'enfant qui se mourait ! Il ne fallait plus rien espérer. Bruta-

lement, il prononça la sentence de mort sur le petit corps qui palpitait. Je crus que j'allais mourir de douleur.

Quand le médecin fut parti, Léopold se jeta sur un canapé, le corps tout secoué de sanglots. Surmontant ma propre douleur, je cherchai à relever son courage en lui parlant avec calme et raison.

Mme Z... nous fit remarquer qu'il fallait nous hâter de faire baptiser l'enfant, sans quoi nous aurions des difficultés avec les autorités. Le comte Hendl alla, sans mot dire, à l'église Saint-Etienne, qui était proche, et en ramena bientôt un jeune prêtre.

Celui-ci baptisa l'enfant, et quand il eut fini il s'approcha de mon lit, s'agenouilla, dit une courte prière d'une voix douce et chaude, fit un signe de croix au-dessus de ma tête et me bénit. Cela fut fait avec cette grande simplicité qui n'appartient qu'à la foi la plus pure, et j'en devins plus triste encore.

Cet acte de religion parut avoir calmé quelque peu Léopold. Je le priai de se coucher et de se reposer. Il suivit mon conseil et bientôt sa respiration tranquille m'apprit qu'il dormait d'un sommeil profond.

A mon côté, l'enfant se mit à râler légèrement ; la flamme de la veilleuse devint plus vive et de grandes ombres sinistres s'agitèrent sur les murs, puis elle palpita et diminua, comme sur le point de s'éteindre. J'avais espéré que, dans le calme de la nuit, je pourrais pleurer et me soulager ; mais pas une larme ne monta à mes yeux brûlants. Mes pensées erraient en désordre dans une immensité grise ; je ressentais cette excitation angoissée qu'apporte la fièvre et que je ne connaissais pas encore.

Le lendemain, au matin, je trouvai un petit cadavre à côté de moi.

Le comte Hendl arriva avant même que Léopold ne fût levé. Je lui dis que je serais heureuse s'il voulait de nouveau aller passer la journée à l'exposition avec Léopold, pour le distraire ; la vue de l'enfant mort et de tous les préparatifs de l'enterrement l'eussent trop ému, et il valait mieux qu'il n'y assistât pas. Hendl accepta volontiers et dès que Léopold fut habillé, ils s'en allèrent.

Maintenant je n'avais plus qu'une pensée : tout dire à Léo-

pold et mettre fin à ce jeu de cache-cache. Devant la mort qui avait déjà emporté l'un de nous, et que maintenant je sentais proche, le roman que nous vivions me parut frivole et indigne. Si je devais mourir, que ce ne fût pas avec un mensonge; si je devais survivre, il fallait que son amour fût assez fort pour supporter la vérité, ou alors il valait mieux nous séparer.

J'attendis impatiemment son retour. Quand il revint, il faisait nuit. Je l'entendis parler dehors et je reconnus au son de sa voix qu'il était gai et de bonne humeur ; mais sans doute Mme Z... lui fit-elle aussitôt savoir quel était mon état, car en entrant il me regarda attentivement et l'air inquiet.

Nous nous trouvâmes bientôt seuls, et comme je ne voulais pas perdre de temps, je le priai de venir s'asseoir auprès de moi, lui disant que j'avais quelque chose d'important à lui confier.

Il s'assit sur le bord du lit, me regardant curieusement, et je lui racontai ma vie.

Je parlais encore quand il se laissa glisser à genoux devant le lit ; sa bouche tremblait, comme à toute émotion profonde, et de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles. Quand j'eus fini, il mit sa tête sur le coussin et je sentis combien il était remué. Quelques instants passèrent avant qu'il retrouvât la parole, puis il me dit :

— Voilà donc comment tu as vécu, malheureuse ! Et tu as pu me taire tout cela ! Que de soucis et de chagrins tu m'eusses évités, si tu avais eu une opinion plus haute de mon amour ! C'était justement la pensée que tu avais quitté un milieu de richesse pour me suivre, et que près de moi tu étais privée de tout ce que tu étais habituée à voir, qui me tourmentait et m'écrasait, et j'avais honte devant toi. Et maintenant tu me dis que tu es pauvre et tu m'ouvres la possibilité de faire ta vie belle et douce par mon travail. Je devrais être fâché de ce que tu m'as si mal jugé, mais ce qui arrive me rend si heureux ! Avec quelle joie ne travaillerai-je pas maintenant ! Mon idée avait toujours été d'épouser une jeune fille pauvre. Que pouvais-je offrir à une femme riche, qu'elle ne possédât déjà, tandis qu'une femme pauvre devenait riche chez moi.

Il parla ainsi longtemps. Une somme assez ronde devait rentrer sous peu ; d'ici là, je serais rétablie et alors nous quitterions Vienne pour aller dans les montagnes de la Styrie, où

nous serions à l'abri du choléra, et où je reprendrais vite des forces.

— J'ai un poids de moins sur le cœur, répétait-il sans cesse. Dépêche-toi de guérir, que nous puissions devenir mari et femme.

Mais loin de me rétablir, je devins gravement malade.



Ce ne fut qu'au commencement d'août que le médecin me permit de voyager.

Nous décidâmes d'aller tout d'abord à Bruck-sur-la-Mur, et, si l'endroit nous paraissait convenable, d'y rester.

Nous n'avions pas traversé le Semmering, au milieu des grandes montagnes sombres qui nous regardaient du haut de leur majesté tranquille, que nous nous sentions déjà gais et légers.

Mais quand nous fûmes arrivés à Bruck la charmante, à l'air pur et délicieux, nous vîmes combien nous avions été heureux dans notre choix et nous décidâmes aussitôt de nous fixer là.

Nous prîmes pension dans la petite brasserie Barbolani. Quoique très abattus, tous deux, par les douloureux événements des dernières semaines, le séjour de cette petite ville tranquille, sise au milieu d'une nature merveilleusement belle, eut sur nous une action si bienfaisante qu'en huit jours nous fûmes comme métamorphosés. Léopold avait oublié toutes ses maladies et témoignait une joie de vivre dont je ne l'eusse pas cru capable. Moi-même, je m'étais tout à fait rétablie.

Léopold travaillait le matin, et l'après-midi nous faisions des promenades, toujours plus longues à mesure que mes forces revenaient. A errer doucement dans la solitude des forêts, à travers des vallons tranquilles et sur des hauteurs ensoleillées d'où nos regards allaient au loin, il nous était plus facile d'échanger nos pensées qu'au milieu du vacarme de la vie de Vienne, et c'est alors que nous prîmes possession l'un de l'autre. Je devais sous peu devenir la femme de l'homme qui marchait là, à mon côté, et auquel la loi me lierait pour la vie : comment aurais-je pu ne pas vouloir le scruter et chercher à le connaître, et découvrir aussi comment je pourrais le rendre heureux ? Car je n'étais pas sûre d'être la femme qui pouvait le satisfaire entièrement; par moments

même j'en doutais. Souvent, quand il se laissait aller, en causant, j'avais pu jeter un coup d'œil furtif sur le côté sombre de son être, le côté de « l'idéal mauvais », et ce que j'y avais deviné, plutôt que vu, m'avait effrayée. Parfois il me disait, en plaisantant, il est vrai, — mais derrière la plaisanterie, je distinguais la vérité, comme un spectre menaçant, — que moi aussi j'avais quelque chose de « démoniaque » dans ma nature et que peut-être j'étais moins près de son bon que de son mauvais idéal.

Je n'étais que trop certaine qu'il se trompait, qu'il n'y avait pas l'ombre de *cela* en moi, et de cette certitude naissait la peur que notre mariage ne devînt pour tous deux une cruelle erreur.



Tout ce qui était nécessaire à notre union était prêt et nous n'attendions plus que la rentrée d'honoraires importants pour aller à Graz y acheter des meubles et recevoir la bénédiction nuptiale.

Août et septembre passèrent ainsi. Je crois que ce fut là le temps le plus calme et le plus heureux de ma vie.

Vers la fin de septembre, cependant, deux incidents vinrent troubler ma tranquillité.

Nous avions souvent vu, au cours de nos promenades, couché sur un sac au soleil, devant la boutique d'un marchand de grains, un petit chat gris, qui était fort mignon et que par suite Léopold, qui aimait beaucoup les chats, ne manquait jamais de caresser. Le boutiquier s'en aperçut et un beau jour il lui fit cadeau de ce chat. Léopold se sentit tout heureux; il emporta le précieux trésor tout droit à la maison et dès lors notre vie ne tourna plus qu'autour de ce chat. Quoique nous ne fussions pas tout à fait sûrs de son sexe, il reçut le nom de « Peterl »; il dormait la nuit dans le lit de son maître et passait les jours mollement couché dans un petit panier sur son bureau, car Léopold ne voulait pas le perdre des yeux. Nous renonçâmes à nos longues promenades, car Peterl ne pouvait rester seul si longtemps. L'animal n'était apparemment pas habitué à toute cette tendresse, car elle ne lui réussit pas. Il devint mélancolique, perdit l'appétit et l'envie de jouer avec son maître. Une nuit je me réveillai et je vis Léopold devant mon lit, sanglotant. Effrayée, je lui demandai

ce qu'il avait. A peine capable de parler et toujours interrompu par ses sanglots, il me raconta que Peterl était mort. Cela avait été si touchant et si triste, cette pauvre petite bête rendant l'âme entre ses mains! Il n'avait pu s'empêcher de penser à notre enfant, dont il avait vu le corps palpiter de cette même façon, et il lui avait semblé que l'âme de l'enfant était revenue vers lui, sous forme de la bête, pour lui dire encore une fois adieu ! Il n'avait pas osé quitter Peterl mourant, sans quoi il serait venu m'appeler plus tôt.

Je me levai et le suivis dans sa chambre à coucher. A l'autre bout de l'appartement, je vis le cadavre et nous nous assîmes là, pour veiller le mort. Léopold n'était plus maître de lui et ne cessait pas de pleurer. Je ne réussis que peu à peu à le calmer ; quand vint le matin et que le soleil clair et triomphant, rayonnant dans la chambre, éclaira le chat mort, alors, je crois, il comprit que cette petite bête et notre enfant n'étaient pas une même chose, — il me sembla même qu'il y eut un peu de honte en lui.

Peterl n'en reçut pas moins une sépulture sérieuse et digne, entre trois hauts peupliers qui se dressaient sur un monticule, en face de notre maison.

Un autre incident fut bien autrement tragique.

Il était tombé de fortes averses dans la matinée, et malgré le clair soleil de l'après-midi, les routes étaient trop détrempées pour nous permettre de sortir. Nous décidâmes donc de rester à la maison ; Léopold se mit au travail avec ardeur, car la journée du lendemain devait être tout entière consacrée à une excursion. Il aimait à m'avoir auprès de lui, quand il écrivait, et ce jour-là, comme de coutume, je m'assis pour lire à la fenêtre, en face de lui. Le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les cimes boisées, quand il me parut que Léopold devenait agité ; à tout instant il jetait sa plume et dirigeait des regards fixes dans le vide, puis il semblait se secouer violemment et se remettait à écrire. L'idée me vint qu'il se sentait indisposé et j'ouvrais la bouche pour lui conseiller de laisser là son travail, quand il se leva brusquement et se mit à arpenter la chambre à grands pas. Ne comprenant rien à ce qui se passait en lui, je préférai attendre qu'il parlât lui-même.

Il finit par se laisser tomber, comme brisé, dans un coin du canapé et me dit :

— Wanda, viens, assieds-toi près de moi ; j'ai quelque chose à te dire de terriblement sérieux et de triste.

Son visage, couleur de cendre, était tout défait, et ses yeux, profondément enfoncés dans sa tête, exprimaient la terreur et l'effroi.

Quand je me fus assise à son côté, il m'attira vers lui et m'étreignit dans ses bras, comme s'il avait voulu trouver en moi une protection contre un danger. Puis il se mit à parler, lourdement et lentement, la voix écrasée, et chaque mot semblant arraché à quelque place saignante et douloureuse de sa poitrine :

— Il faut maintenant rassembler tout ton courage, et montrer que tu es la femme forte et ferme pour laquelle je t'ai toujours tenue, car ce que j'ai à te dire est si affreux que j'ai longtemps hésité avant de me décider à parler. Mais à quoi bon me taire, maintenant que j'ai la certitude ? — Il vaut mieux que tu ne sois pas prise au dépourvu par l'épouvantable. — Et je ne puis le supporter seul plus longtemps..... il faut que tu m'aides..... que tu m'assistes jusqu'à l'affreuse fin.....

Il dut s'arrêter ; l'effort l'étouffait. Quant à moi, mon cœur ne battait plus. Je rassemblais tout ce que j'avais de force pour rester calme, en dépit de la bagarre effrénée de pensées dans ma tête. Pour ne pas me trahir, je me taisais, et il reprit :

— Depuis quelque temps déjà, je me suis aperçu que, souvent, en parlant, le mot juste me manque et que j'en prononce un autre, semblable, mais qui n'a pas le même sens. En écrivant, il m'arrive aussi de ne pas trouver le mot exact. D'abord je n'y ai pas fait attention, mais plus tard je ne pus m'empêcher d'en être frappé et cet après-midi je suis arrivé à la conviction que mes observations indiquent une maladie cérébrale, sans doute un ramollissement du cerveau. Cela signifie la *folie* à brève échéance. Toi aussi tu dois t'en être aperçue ; tu ferais bien de le dire franchement, afin que nous puissions en parler avec un médecin. De *salut*, il n'y en a pas, — mais peut-être y a-t-il un moyen de retarder le plus terrible.

Avant même qu'il eût terminé, je m'étais arrachée à son étreinte et quoique à ce moment-là je crusse tout ce qu'il m'a-

vait dit, je n'en étais pas moins persuadée que tout allait dépendre de ma façon de prendre la chose. Cette conviction me donna la force de surmonter ma terreur et de lui dire, riant à moitié et à moitié fâchée :

— Mais tout cela est absurde! Si tu n'étais pas dans un pareil état d'exaltation, je prendrais ça pour une mauvaise plaisanterie. Lis donc ce que tu as écrit ces derniers temps, et si tu y trouves une seule phrase, une seule tournure, une pensée qui ne soit pas tout à fait claire et limpide, alors je croirai à ton ramollissement du cerveau, et à tout ce que tu voudras. Et quant à dire ou à écrire des mots qui ne sont pas exacts, si c'est un signe certain de folie, alors il faut que tu m'envoies immédiatement dans une maison de santé, car c'est un dérangement mental dont je souffre depuis que j'ai commencé à penser, et, si je ne me trompe, les deux tiers de l'humanité avec moi.

Tandis que je cherchais ainsi à le tranquilliser, je m'étais rassérénée moi-même, et maintenant je ne croyais plus un mot de tout ce qu'il m'avait dit; je pouvais même rire franchement et me moquer de lui de bon cœur. Il me regardait, tout interdit ; ce n'était certes pas là ce qu'il attendait. Peut-être même regretta-t-il que l'histoire n'eût pas de suite tragique. Mais comme, d'autre part, il avait pris la chose terriblement au sérieux, je vis la tension et l'effroi s'effacer de ses traits et faire place à un sentiment de surprise joyeuse.

— Pour l'amour de Dieu, Wanda, s'écria-t-il, es-tu sincère, au moins? Tu sais quelle confiance j'ai en toi ; si tu peux rire dans un moment pareil, alors il me faut bien croire que je me trompe et que j'ai vraiment eu par trop peur!

Mais je ne me laissai pas aller à discuter sérieusement la chose. Pour chasser de la chambre tous les spectres du crépuscule, j'allumai la lampe, puis j'allai chercher l'échiquier et je l'invitai à faire une partie. Dix minutes après, il était si bien absorbé par son jeu que je me sentis certaine que pas un vestige de l'émotion récente ne restait en lui. Je le laissai gagner la partie et lui dis ensuite que, pour un candidat à la folie, il jouait encore assez bien. Il se mit à rire et il ne fut plus question de ramollissement cérébral.



Dans les premiers jours d'octobre, nous nous rendîmes à Graz.

Nous demeurâmes chez ma mère, qui nous céda la chambre et s'installa dans la cuisine. Le dimanche suivant, les bans devaient être publiés. Je fus présentée au père de Léopold. Le conseiller de cour me reçut avec beaucoup de courtoisie, mais froidement. Je n'étais évidemment pas la belle-fille de ses rêves.

Nous fûmes mariés le 12 octobre 1873, dans l'église paroissiale du Saint-Sang. Deux vieux amis de moi et de ma mère, M. Bilier, directeur d'une Caisse, et M. Sanchez de la Cerda, procureur d'Etat, furent mes témoins et j'eus pour garçon d'honneur un oncle de Léopold, le baron Kövëcz, alors général de brigade à Graz. Ma mère et le frère de Léopold, Charles, vinrent également.

Nous avions déjeuné chez le conseiller ; de là nous nous rendîmes à l'église, Léopold en redingote, moi en robe de ville noire. Mes témoins, en habit noir, et le général Kövöcz, en uniforme de gala chamarré d'or, nous attendaient dans la sacristie. Je cherchai ma mère des yeux, et je finis par la découvrir à l'ombre d'une grande armoire.

La bénédiction nuptiale avait été annoncée pour cinq heures; mais une heure avant, nous dit-on, l'église était déjà pleine de monde.

Par économie et pour conformer nos actes à nos idées, nous n'avions pas voulu de « cérémonie ». Nous avions acquitté les droits les plus bas et on nous avait octroyé ce que les gens d'église appellent une « bénédiction de pauvre », c'est-à-dire un autel dépourvu d'ornements, sur lequel se consumaient deux bougies, dont la lumière lamentable rendait l'obscurité encore plus obscure, et un prêtre perclus qui se remuait péniblement et parlait plus péniblement encore. Il expédia la chose aussi brièvement que possible, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Nous avions l'intention d'aller faire une promenade d'une heure après la bénédiction, afin de donner à ma mère le temps de préparer le dîner. Nous sortîmes de l'église par une petite porte de derrière, et par la cour de l'évêché nous gagnâmes la Ringstrasse, pour nous en retourner par le Paulustor.

Il faisait complètement nuit, et un fort brouillard, humide et lourd, qui s'attachait à tout, épaississait encore les ténèbres. Léopold se serrait contre moi, car le sol était glissant, et il craignait de tomber; il avait mis un foulard autour de son cou et relevé le col de son pardessus; quand il parlait, il tenait son mouchoir sur sa bouche. Il était très gai, très heureux et très satisfait, comme si alors seulement il se fût senti vraiment sûr de me posséder. Je remarquai que le côté religieux de notre mariage l'avait impressionné, et cela me surprit. Il me parla de son amour et déploya à mes yeux tout un monde de bonheur et de clarté.

En m'unissant à lui de mon plein gré, un an auparavant, je me sentais le cœur aise et joyeux, et seule la pensée de donner autant de bonheur qu'il était en mon pouvoir de le faire, à l'homme auquel je devais tant, me guidait. Mais quand nous nous passâmes de nouveau aux doigts les anneaux que nous avions jadis échangés si gaiement, quand le prêtre mit nos mains l'une dans l'autre et que celle de Léopold, moite et froide, serra fortement la mienne, je n'eus aucun sentiment de joie, — uniquement la conscicnce que nos vies étaient dès lors et pour toujours rivées l'une à l'autre et que le fier et bel échange de dons spontanés, qui jusque-là avait présidé à notre union, avait cessé d'être. Ma vie n'était plus à moi et tout ce que j'étais prête à donner ne serait plus un cadeau, ce serait le *devoir*.



Chez ma mère nous trouvâmes une jeune fille, Adèle Strohmeier, dont elle avait fait la connaissance durant mon absence. Les sœurs Strohmeier étaient connues de tous, à Graz, pour leur beauté, et Adèle était certainement la plus belle. Elle était grande et ses formes étaient entièrement développées, malgré sa jeunesse. Ma mère m'avait déjà parlé d'elle et je me faisais un plaisir de pouvoir contempler cette merveille à ma guise. Sa façon d'être, naïve, presque enfantine, et la joie innocente que semblait lui causer l'admiration suscitée par sa beauté tendait encore à augmenter ce plaisir. Ma mère l'aimait beaucoup et de son côté la jeune fille s'était attachée à la vieille femme solitaire, auprès de laquelle elle me remplaçait un peu.

Quand, en entrant dans la chambre, Léopold aperçut Adèle,

il resta tout interdit et la regarda fixement ; cela provoqua chez la jeune fille un éclat de rire joyeux, qui nous gagna, ma mère et moi. Il se mit à rire aussi et la pria de lui pardonner sa stupide conduite, sa beauté lui ayant, sur le moment, fait perdre toute contenance.

Adèle était justement en train de mettre la table pour nous ; Léopold lui proposa de l'aider, et comme elle acceptait, il la pria de revêtir une fourrure, puis de lui donner ses ordres ; il aurait ainsi l'illusion, dit-il, qu'elle était quelque belle sultane, et lui son esclave. Adèle s'y prêta volontiers, et quand, parmi mes fourrures, il lui en eut choisi une de velours violet qui seyait à merveille à sa beauté blonde, elle la revêtit et le jeu commença.

Bientôt nous étions tous à table, bavardant avec entrain. Léopold, assis en face d'Adèle, ne se lassait pas de l'admirer. Elle avait quelque chose d'indolent qui lui allait à ravir. Parfois elle posait là couteau et fourchette, et se rejetait en arrière, sur le dossier de sa chaise, telle une enfant lasse de jouer et qui se repose avec un sourire de bonheur. Ses pupilles extraordinairement dilatées, et que seul bordait un mince cercle bleu, faisaient paraître ses yeux plus sombres, et ressortir l'extrême délicatesse de sa peau. Léopold lui demanda si ses sœurs étaient aussi belles qu'elle, et elle se mit à nous conter, sur un ton grave, qu'une de ses sœurs, qui était morte un an auparavant, était beaucoup plus belle, mais qu'une autre, alors malade de la poitrine et alitée, avait été, récemment encore, la plus belle de toutes. Puis, d'une voix basse et presque craintive, elle ajouta qu'elle et ses sœurs étaient toutes destinées à mourir poitrinaires avant d'avoir atteint leur vingt-cinquième année; celle qui était malade une fois morte, son tour, à elle, allait venir. Tandis qu'elle parlait ainsi, je vis son visage perdre toute sa couleur et sa peau se contracter.

Nous restâmes tous silencieux. Le souffle glacé de la mort nous avait frôlés. Léopold était devenu blême et ses yeux grand ouverts fixaient le vide : la même maladie lui avait enlevé deux frères et une sœur, encore jeunes.

Ma mère alla chercher une bouteille de champagne et le vin pétillant eut raison de notre frayeur.

Les lourds cheveux dorés de la jeune fille formaient derrière sa tête un nœud allongé, qui pendait jusque sur la nuque et

que retenait une seule épingle en forme de flèche. Comme ma mère tendait un verre à Léopold, par-dessus la tête d'Adèle, cette épingle resta accrochée à sa manche. Avant que la jeune fille eût pu faire un mouvement, le flot d'or avait coulé et l'avait si bien enveloppée, elle et la chaise où elle était assise, que ces vagues moelleuses et brillantes ne laissaient plus voir que son frais visage et ses yeux d'enfant heureux et rieurs. Elle voulut de nouveau rassembler ses cheveux, mais nous la priâmes de rester ainsi pour nous permettre de jouir plus longtemps de ce tableau. Elle se rendit à notre désir avec la gaieté naïve qui lui était particulière et sans une ombre de coquetterie.

Il était près de minuit, quand Adèle prit congé de nous. Elle voulut me dire merci, mais je lui mis un doigt sur la bouche, la serrai dans mes bras et l'embrassai, mettant dans ce geste toute l'ardente gratitude, inexprimable mais profonde, que je lui portais pour avoir, par sa présence, sa jeunesse et sa beauté, et surtout par sa candeur, éclairé et égayé ce soir de noces commencé si tristement.



Le lendemain, Léopold me montra une notice dans la *Tagespost*, qui disait que Sacher-Masoch avait épousé la veille, dans la Stadtpfarrkirche, la *Baronne de Rumelin.*

Cette imposture me fit monter au visage le rouge de la honte et je lui demandai qui en était responsable; il se mit à rire, disant que c'était lui, et qu'il était heureux d'avoir pu « faire enrager » de cette façon les gens de Graz.

Ce n'était pas seulement contraire à la vérité, mais aussi maladroit, car, en fin de compte, il y avait assez de gens à Graz qui me connaissaient, et qui savaient que je n'étais pas baronne.

Bien des années après, je lus dans une lettre de Tourgueneff au journaliste berlinois Pietsch, où il lâchait la bride à toute sa haine pour Sacher-Masoch, que pour ce dernier « la femme ne commençait qu'à la baronne ».

L'écrivain russe avait tort, car ce n'était là chez Sacher-Masoch qu'une vanité à fleur de peau. Sans cela, comment m'aurait-il épousée, moi qui n'étais qu'une jeune fille pauvre et pas « née » ?

Non, Sacher-Masoch n'était en cela qu'un joyeux mystificateur, qui se moquait des imbéciles. Mais les apparences étaient contre lui et Tourgueneff avait jugé d'après les apparences.

Ce jour-là, il y eut au théâtre Thalia, à l'occasion de la visite de quelque hôte illustre, une représentation particulièrement brillante, à laquelle nous assistâmes.

Mon mari m'avait fait mettre une fourrure rouge vif, entièrement doublée d'hermine et richement garnie, qui pendait jusqu'à terre, et sur la tête un voile de dentelle blanche. Quand je pris place, ainsi accoutrée, dans notre loge, tous les yeux se tournèrent vers moi. Ces gens avaient tous lu la notice touchant notre mariage, et tous se firent un plaisir de se gausser de la « Baronne » et de sa toilette exotique. Le général Kövöcz vint dans notre loge; il me salua froidement et jeta un coup d'œil sévère sur moi. « Lui aussi, me dis-je, et cependant il sait très bien *qui* m'a attifée de la sorte! »

Pour Léopold ce fut un triomphe. En rentrant, il ne cessa de me dire : « Tu as fait sensation! »

Le lendemain nous retournâmes à Bruck, où, deux jours après, ma mère venait nous rejoindre.



Les jours suivants furent entièrement consacrés à notre emménagement.

Quand les meubles furent en place, les livres rangés en ordre et les tableaux pendus aux murs, Léopold se mit à déballer ses photographies. Une à une, ses anciennes maîtresses firent leur apparition et il les plaça sur son bureau, du même air insouciant et avec la même inconscience qu'il avait mise à m'en parler. Il y en avait beaucoup : de quoi remplir la vie de plusieurs hommes. Je restai près de lui, tandis qu'il les rangeait en ordre avec attention et grand soin. Les plus marquantes en avant, de façon à ce qu'il n'eût qu'à lever les yeux, lorsqu'il écrivait, pour les voir, et derrière, à une distance respectueuse, les autres, qui n'avaient fait qu'effleurer son cœur. Parmi celles du premier rang se trouvait Mme de P..., qui avait fourni le modèle de *la Vénus aux fourrures*. Avant de la mettre à sa place, il me la tendit et me la fit admirer.

faut que Marie quitte immédiatement la maison. Nous mettrons ainsi fin au scandale, ici du moins.

— Tu as raison. Je n'avais pas pensé à tout cela. Oui, renvoie-la le plus tôt possible. Le mieux serait qu'elle parte ce soir même.

Marie prit, le lendemain matin, le premier train pour Graz. Je la remplaçai par une personne de quarante ans, tout à fait dénuée de charme.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

UN ESSAI DE CLASSIFICATION DES « FLEURS DU MAL » ET SON UTILITÉ POUR LA CRITIQUE

—

I

Habitué que l'on est à se faire des poètes une image conventionnelle ou fantaisiste, non pas même après lecture rapide de leurs œuvres, mais selon les propos, de ci, de là, entendus, qui défigurent les génies célèbres par des jugements présomptueux et superficiels, l'on reste étonné, en feuilletant leurs ouvrages, de voir la diversité des caractères qui s'assemblent pour former le tout complexe de leur individualité. Quand l'ouvrage est un recueil de courtes poésies, et non point un poème unique, plus qu'en tout autre cas l'on est surpris de voir confondre dans un même volume, et par suite, dans une même âme tant de sentiments différents, dont aucuns semblent contradictoires. Longtemps *les Fleurs du mal* furent rangées par ceux qui n'en connaissaient que le nom dans la même catégorie, à peu près, que les romans de Claude Crebillon ou certaines poésies du XVIIIe siècle, et le titre à beaucoup fit croire à quelque fragment détaché d'un Parnasse satyrique des temps modernes. Mais l'on a tant parlé de Baudelaire depuis sa mort que force fut à plusieurs, contraints par la mode, de le lire ; sans doute s'avouèrent-ils en eux-mêmes que le titre promettait mieux que le contenu. Non qu'on ne puisse prétendre sans quelque raison certaines poésies des *Fleurs du mal* immorales, et même d'une rare immoralité, mais cette immoralité est assez malaisée à discerner, car, bien que concentrée en quelques poésies, elle n'en est pas moins répandue par tout le volume, et de plus, ce n'est pas ce genre d'immoralité que l'on attend d'un livre au titre inquiétant. Dans *le Nouveau Jeu* d'Henri Lavedan, Mme Labosse, qui s'alarmait de voir les poèmes de Baudelaire être le livre de chevet

de sa fille, se rassure en constatant qu'ils sont écrits en vers ; mais ne les eût-elle pas jugés aussi moraux que ceux de Coppée ou de Hugo à lire *les Petites vieilles* ou *la Bénédiction ?* La vérité est que *les Fleurs du mal* présentent tour à tour des poésies assez pures pour ne point effrayer les timides et des perversités susceptibles de troubler même des audacieux, nous y trouvons réunis *les Phares* et *Femmes damnées;* c'est un mélange hétérogène.

Pourtant l'auteur est unique et son âme était une ; tous ces sentiments qui s'opposent comme des angles par leur sommet doivent y trouver place, ou, pour mieux dire, son âme était tour à tour chacun de ses sentiments ; donc, la contradiction des uns avec les autres n'est qu'apparente et c'est besogne trop facile et trop vaine pour être utile que de la constater ; mieux vaut, pour comprendre le poète, la supprimer et rétablir un tout compact et continu avec tous ses éléments disparates. D'ailleurs cette contradiction n'existe réellement pas, et son impossibilité est une évidence ; c'est habitude du langage vulgaire que de parler de contradiction avec soi-même, car ce moi ne se peut contredire, étant toujours lui-même, et si, pour qu'il y ait contradiction, deux termes sont nécessaires, il ne saurait y en avoir quand le terme est unique. Bien que la comparaison soit impropre, on pourrait dire que deux sentiments s'opposent de la même façon que deux fragments quelconques d'un jeu de patience que l'on aurait maladroitement juxtaposés, et pour détruire la contradiction ou l'opposition, il suffit dans les deux cas de rapprocher les éléments qui s'assemblent. Il est bien certain que la première condition pour obtenir l'unité et la continuité dans une œuvre est de supprimer tous ces hiatus, autrement dit, de substituer à ce discontinu une série régulière.

Et il en est de même chez les êtres vivants : avant d'établir une classification continue, il n'y a point de continuité, encore moins d'unité, dans l'œuvre naturelle. L'anatomie comparée permet de discerner des rapports de ressemblance qui peu à peu deviennent des rapports de filiation, et bien que, sous ce nom, elle ne serve qu'à la zoologie, sa méthode, qui n'est qu'une comparaison systématique, peut s'étendre à bien d'autres objets. Son but est « d'étudier les modifications et les variations des organes chez les animaux » et l'on arrive ainsi

à « déterminer les véritables affinités des êtres les uns avec les autres » (1) ou plus simplement elle cherche « à établir les rapports des êtres vivants par la comparaison de leur organisation (2) ». Peut-être cette recherche des rapports entre les formes animales n'est-elle destinée qu'à fournir, « par voie de comparaison, une notion plus exacte et plus complète de chacun d'eux, mais, dans cette étude, le savant ne tarde pas à s'apercevoir que l'organisation des êtres est une organisation sériée, qu'il y a, entre les animaux les plus différents en apparence, une chaîne ininterrompue d'intermédiaires qui les rapproche et les unit, que la nature ne procède point par bonds (3) ». Et sans doute, si nous comparions entre elles les poésies des *Fleurs du mal*, nous en trouverions vite d'analogues que nous rapprocherions de façon que le volume se transformât peu à peu en série. Quand Geoffroy Saint-Hilaire s'occupa d'établir des homologies entre les divers types animaux, il usa de la méthode dite naturelle, et compara les mêmes organes dans diverses formes, et ce sont ces organes communs à tous qu'il importe de trouver pour comparer des objets en apparence dissemblables. Dans l'étude des vertébrés, Geoffroy Saint-Hilaire choisit le squelette (4) ; si nous voulons d'une façon identique comparer entre elles les poésies de Baudelaire, nous reconnaîtrons pareillement, comme caractère constamment présent, le sentiment qu'elles expriment, leur sujet. Et sachant de quelle manière les comparer, nous classerons ensuite les pièces, d'après leur sujet, ou, si l'on veut, d'après leur contenu, sans nul souci littéraire, avec, s'il est possible, autant de scrupule scientifique et d'indifférence esthétique qu'un botaniste ou un zoologiste ordonnant des séries animales ou végétales (5). Pourtant nous excepterons trois poésies que nous mettrons à part, pour ne nous en plus inquiéter : *A Théodore de Banville* et *Vers pour le portrait d'Honoré Daumier*, parce que ce sont des incidents manifestement ajoutés à

(1) Remy Perrier : *Eléments d'Anatomie comparée*,

(2) *Nouveau dictionnaire des sciences* (Perrier, Poiré et Joannis), article : *Anatomie*.

(3) Sebileau, art. *Anatomie*, dans le *Dictionnaire de physiologie* dirigé par Ch. Richet.

(4) Voir pour les explications de cette méthode, les différents mémoires d'Et. Geoffroy Saint-Hilaire, dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, 1807, t. IX et X.

(5) Pour faire ce classement, nous avons cru devoir adopter l'édition définitive des œuvres de Baudelaire de la maison Calmann-Lévy.

l'œuvre, mais qui n'en font pas plus partie qu'un corps greffé artificiellement dans la chair vivante d'un animal ne fait partie de son organisme, et *le Calumet de paix*, parce que ce n'est qu'une imitation de Longfellow dont l'idée première n'est pas de Baudelaire — puis nous y ajouterons *Lola de Valence*, insignifiant quatrain qu'on s'étonne de voir dans le recueil. Alors nous pourrons commencer, avant de classer les poésies, par un travail préliminaire de dénombrement, car ainsi qu'un naturaliste s'efforce, pour sa comparaison, de réunir un grand nombre de types, il nous faudra réunir tous ces sujets des poésies ; après quoi, en les rapprochant nous obtiendrons, peu à peu, la classification suivante que chacun pourra contrôler par une lecture des *Fleurs du mal.*

I. — POÉSIES EXPRIMANT DES ÉMOTIONS PROVOQUÉES PAR DES OBJETS EXTÉRIEURS

1. *Expression ou analyse d'une impression.*

Correspondance, Elévation, Bohémiens en voyage, L'Homme et la mer, Le chat (xxv), Les chats, Tristesse de la lune, Les Hiboux, Paysage, Le Soleil.

2. *Impressions semblables compliquées de l'idée de durée.*

Harmonie du soir, Chant d'automne, Le coucher du soleil romantique, Le crépuscule du soir, Le crépuscule du matin, Je n'ai pas oublié, Voisine de la ville... (cxiii).

3. *Impressions semblables, mais morbides.*

Le chat, La lune offensée, Le cygne, Les sept vieillards, Les Petites vieilles, Les aveugles, La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse... (cxxiv).

II. — IMPRESSIONS VÉNÉRIENNES ET ANALOGUES

La Beauté, L'idéal, La géante, Hymne à la beauté, Parfum exotique, La chevelure, Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne... (xxv), Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle (xxvi), Sed non satiata, Avec ses vêtements ondoyants et nacrés... (xxviii), Le serpent qui danse, Le vampire, Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive (xxxiii), Remords posthumes, Duellum, Le balcon, Le possédé, Je te donne ces vers afin que si mon nom... (xl), Semper eadem (xli), Tout entière, Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire (xliii), Le flambeau vivant, L'aube spirituelle, Le poison, Ciel brouillé, Le beau navire, Causerie à une madone, Chanson d'après midi, Sisina, Franciscae meae laudes, A une dame créole, le Revenant, Sonnet d'automne, Madrigal triste, Hymne, Les yeux de Berthe, Bien loin d'ici, Le jet d'eau, L'Heautontimoroumenos, A une mendiante rousse,

A une passante, L'amour du mensonge, Une martyre, Femmes damnées.

III. — SENTIMENTS ET IDÉES

Sentiments individuels propres à l'âme de Baudelaire et qu'il ne donne que comme tels.

La muse malade, La muse vénale, Le mauvais moine, La vie antérieure, De profundis clamavi, Le flacon, L'invitation au voyage, Moesta et errabunda, La pipe, la musique, Le mort joyeux, La cloche fêlée, Spleen (4 poésies), Obsession, Le goût du néant, Alchimie de la douleur, Horreur sympathique, La prière d'un païen, L'examen de minuit, A une malabaraise, Recueillement, Le jeu, Brumes et pluies, Rêve parisien, Le vin (5 poésies), La fontaine de sang, Les deux bonnes sœurs, Allégorie, La Béatrice, Un voyage à Cythère.

2. *Idées générales.*

Préface, Bénédiction, Les phares, L'ennemi, Le guignon, Don Juan aux Enfers, Châtiment de l'orgueil, Le masque, Une charogne, Un fantôme, Confession, Le chat, Reversibilité, L'irréparable, Une gravure fantastique, Le tonneau de la haine, Le couvercle, L'imprévu, L'avertisseur, La voix, Le rebelle, La rançon, Sur Le Tasse en prison, Le gouffre, L'irrémédiable, L'horloge, Le squelette laboureur, Danse macabre, La destruction, L'amour et le crâne, Le reniement de Saint-Pierre, Abel et Caïn, Les litanies de Satan, La Mort (3 poésies), La fin de la journée, Le rêve d'un curieux, Le voyage.

Et sitôt cette classification terminée, nous nous apercevons qu'il y a entre les poésies les plus différentes en apparence « une chaîne ininterrompue d'intermédiaires qui les rapproche et les unit », et que, comme la nature, le génie ne procède point par bonds. Pour le démontrer il ne faut que revenir à la première division et comparer de nouveau chacune des pièces qui la compose : *Correspondance*, *Elévation*, *Bohémiens en voyage*, *L'homme et la mer*, *Le chat*, *les chats*, *Tristesse de la lune*, *Les hiboux*, *Paysage*, *le Soleil*, toutes sont non pas des descriptions, mais, et si le mot était usité, des « expressions » d'objets extérieurs; pourtant nous discernons bien quelques différences entre elles, et pour les préciser il suffit que dans cette série de poésies nous recherchions la plus simple, et ici la plus simple façon de ressentir les objets extérieurs est de se borner à les décrire, la poésie la plus simple ne contiendra donc qu'une description sans plus. Or, examinons les deux poésies qui, par le titre et par l'apparente vulgarité du sujet, semblent ne pouvoir être que

des poésies descriptives : *Le chat* et *Les chats*. On voit très bien ce que serait une poésie inscrite sous ce titre et qui serait signée Théophile Gautier. Avec une telle image, il est facile de bien décrire et il faut avouer qu'au point de vue pittoresque il y a beaucoup à louer chez le chat, depuis la grâce féline, cet art de caresser le sol en marchant, jusqu'au sombre éclat du regard vert, depuis l'épaisseur soyeuse du poil jusqu'à l'esthétique nonchalance des allures et des poses, mais qu'y voit Baudelaire ? Il a pris son chat et le tient contre sa poitrine, et tandis que sa main hérisse la fourrure de la bête, il plonge ses yeux dans les prunelles sournoises qui tour à tour se rétrécissent et se dilatent, une vision lui traverse alors l'esprit ; ce n'est plus le chat qu'il étreint : il croit voir sa femme et dans l'odeur de l'animal retrouve le parfum subtil d'un corps bien connu. Donc, pas de description, mais une association d'idées, ou plutôt un rapport établi entre deux objets dissemblables, une de ces correspondances mystérieuses comme Baudelaire se plaît tant à en imaginer. Veut-il parler des chats en général, que sa poésie reste aussi subjective ; il les pare de qualités extraordinaires : parce qu'ils aiment la science et la volupté, ils sont les amis des amoureux fervents et des savants austères, leur fierté instinctive les rend rebelles à tout servage, et lorsqu'ils songent, ils copient les poses des sphinx qui semblent assoupis dans un rêve éternel..... Voilà plus qu'une notice zoologique, à coup sûr, c'est même plus qu'une vision poétique, c'est un symbole. Transformation des objets extérieurs en symbole, voilà le travail du génie de Baudelaire devant la réalité ! Il ne voit pas, il transfigure, il métamorphose ; lui-même, dans une poésie (1), se compare à Midas et c'est un labeur de magicien involontaire que la façon dont il écoute, dont il regarde ou dont il sent. Et de plus en plus les symbolisations et les correspondances sont fréquentes ; les chats étaient déjà des hommes, mais voilà maintenant que les hiboux enseignent toute une philosophie ennemie du vain tumulte, que la lune prend part aux souffrances humaines, que la mer est le miroir de nos âmes, que les bohémiens transforment par leur seule présence la nature qui les fête : quant au paysage qu'il décrit, ou pour parler plus juste qu'il imagine, dans ses *Tableaux parisiens*, plus que

(1) *Alchimie de la douleur*, LXXX, II, p. 206.

tout autre, c'est un état d'âme. Enfin, du réel et de son interprétation il nous conduit sans que nous lui sachions résister à l'irréel et à sa fantaisie. Dans *Correspondance* et *Elévation*, il nous révèle les secrètes liaisons qui unissent toutes choses entre elles et qui sont dans l'étendue de l'espace comme les fils d'araignée, invisibles à moins que la rosée ne les humecte, et qui dans les jardins relient les branches des arbres en traversant les allées dans toute leur largeur. Et quelque soin que nous mettions à lui résister, cette habile interprétation du monde extérieur finit par nous faire croire à un système universel où tout n'est que jonctions, dépendances, accointances, où des coïncidences surprenantes révèlent des sympathies plus étranges encore.

Pour décomposer ce mouvement de pensées dont l'accélération nous entraîne, nous alignerons la première série de poésies dans la gradation croissante qui suit :

a. Découverte des ressemblances communes aux divers êtres vivants.

Le Chat.

b. A cause de ces ressemblances, transposition aux animaux de qualités humaines.

Les Chats.

c. Et, par conséquent, valeur didactique des actions animales.

Les Hiboux.

d. Par extension, attribution aux choses de sentiments humains.

Tristesse de la lune, *Le soleil.*

e. Relations entre l'homme et les choses, affinité des choses entre elles.

L'Homme et la mer, *Les bohémiens en voyage*, *Paysage.*

f. Conversion de ces rapports en correspondances et sympathies.

Correspondances, *Elévation.*

Puis, à présent, si nous les rapprochons les unes des autres nous verrons que, dans une telle série, la suivante dépend de la précédente en ce que le sujet de la première prépare et explique le sujet de la seconde, qui sera nécessaire pour comprendre celui de la troisième — et ainsi de suite. Nous avons

mis en tête de la série *Le Chat*, parce que si l'on admet que le premier et le plus simple des états d'âme conscients est la sensation, c'est évidemment la plus simple des poésies, étant la plus descriptive — je veux dire celle qui, moins que les autres, ajoute de personnalité à la réalité objective. Avec les dernières, *Correspondances*, *Elévation*, nous arrivons à une conception mystique de la nature, qui est un acheminement vers un système philosophique. Or, le passage du premier terme simple à des termes de plus en plus compliqués n'est jamais brusque ; toujours entre eux nous découvrirons des intermédiaires, si bien que nous aurons une sorte de continu où, entre deux termes, il nous sera possible d'en intercaler de nouveaux qui transformeront tout intervalle en gradation. Qu'est-ce que comprendre des vers, sinon s'identifier avec l'âme du poète, et finalement se voir, se reconnaître, se sentir dans ce qu'il exprime? Si nous lisons une poésie en la pénétrant, c'est-à-dire en nous en imprégnant, en nous y mettant tout entier, en nous revêtant de l'âme du poète, nous ne sommes plus nous, nous sommes Baudelaire, et dès lors, pensant avec son esprit, nous pouvons aisément suivre l'enchaînement de ses idées. Or, si nous récitons les quelques Fleurs du mal classées, dans l'ordre où nous les avons alignées, nous verrons dans cet ordre non plus un procédé de classement quelconque, mais l'expression même de nos sentiments qui se continuent les uns dans les autres. Si Baudelaire ne souffrait pas de cette sensibilité morbide qui déforme la réalité, s'il n'était pas préoccupé de modeler le monde à son image, c'est-à-dire à l'image humaine, il n'en viendrait pas à cet anthropomorphisme qui consiste à donner à tous les êtres vivants et même à la matière brute la sensation, le sentiment, et la pensée, et à croire que les éléments de l'univers communiquent sans cesse dans une inexplicable télépathie. Mais ce n'est pas assez que d'y voir une dépendance, il faut considérer l'union des sujets de ces poésies si serrée que l'on puisse prévoir par celui qui précède celui qui suivra, encore que cette prévision soit nécessairement incomplète. En effet, si nous connaissons profondément l'âme d'une personne, il nous sera possible de deviner quelle sera sa pensée, et peut-être sa conduite dans une circonstance donnée, mais nous ne pourrons prévoir la circonstance, accidentelle, et que le raisonnement ne saurait déterminer. De même,

sachant que Baudelaire a des sens de visionnaire et de névropathe et qu'il doue les animaux des mêmes facultés que l'homme, nous en pourrons conclure qu'il en fera des conseillers et des moralistes, qu'il attribuera même aux choses des qualités humaines, et que, dans un univers où même la matière vit d'une existence sentimentale, des relations s'établiront nécessairement entre des êtres psychologiquement semblables, mais pourrons-nous indiquer quel objet le poète convertira en image, et quel parti il en saura tirer, pourrons-nous prévoir ce qui ne peut être prévu et savoir s'il usera du chat plutôt que du reptile pour montrer les analogies des bêtes et de l'homme, de la mer plutôt que de la plaine, pour humaniser la nature? Donc, indépendamment de la mentalité, de la sensibilité du poète, deux éléments sont nécessaires pour former une poésie. Soit la pièce intitulée *le Chat;* il a fallu, pour que Baudelaire l'écrivît, qu'il regardât un chat, et pour aisément réalisable qu'ait été cette condition, il ne la faut point négliger — aurait-il pu parler des chats s'il n'en avait jamais vu? — ensuite qu'il éprouvât en le regardant une certaine émotion. Cette réaction de sa personnalité n'a pu se faire que grâce à une accumulation d'impressions diverses, d'idées quelconques qui, spontanément, trouvent à s'exprimer par ou plutôt dans cet objet extérieur. Cette accumulation d'impressions et d'idées qui se synthétisent lorsque le monde réel leur fournit une force catalytique est ce que l'on pourrait appeler un « sentiment poétique ». L'objet extérieur échappe à nos prévisions, seul le sentiment poétique y est accessible. Et ce que nous prévoyons, par cette mise en série, au moyen des sujets de poésie, c'est les sentiments poétiques qu'ils expriment.

Chacun des groupes de poésie étant ordonné de la même manière, on obtient la gradation suivante :

I

1. Le chat, Les chats, Les hiboux, Tristesse de la lune, Le soleil, L'homme et la mer, Bohémiens en voyage, Paysage, Correspondance, Elévation.

2. Le crépuscule du soir, Le crépuscule du matin, Harmonie du soir, Le coucher du soleil romantique, Chant d'automne.

3. Les sept vieillards, Les aveugles, Les petites vieilles, La servante au grand cœur, etc.

II

Le balcon, Sonnet d'automne, Semper eadem, L'amour du mensonge, Les yeux de Berthe, A une mendiante rousse, Bien loin d'ici, Parfum exotique, La chevelure, Tout entière, Le beau navire, la géante, Causerie, Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne, Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle... Avec ses vêtements ondoyants et nacrés, Ciel brouillé, Le serpent qui danse, Le poison, Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive..., L'aube spirituelle, Sed non satiata, Remords posthume, Chanson d'après-midi, Le possédé, A une madone, Le vampire, Duellum, L'Héautontimoroumenos, Madrigal triste, Le revenant, A une martyre, d'une part.

Et d'autre part une branche collatérale, L'aube spirituelle, Science, Hymne, Franciscae meae laudes, Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire?..., Je te donne ces vers afin que si mon nom..., Le flambeau vivant, A une passante, J'aime le souvenir de ces époques nues..., L'idéal, Hymne à la Beauté, La Beauté.

III

1. La Béatrice, Le mauvais moine, La cloche fêlée, La musique, Recueillement, Obsession, Alchimie de la douleur, Horreur sympathique, L'examen de minuit, De profundis clamavi, La fontaine de sang, L'invitation au voyage, A une malabaraise, Moesta et errabunda, Rêve parisien, La muse malade, La muse vénale, La vie antérieure, Le chat, Prière d'un païen, Le vin, La pipe, Le flacon, Le jeu, Voyage à Cythère, Les deux bonnes sœurs, Brumes et pluies, Spleen, Le mort joyeux. Le goût du néant, Allégorie.

2. Une charogne, Un fantôme, Confession, L'ennemi, L'horloge, Danse macabre, Le guignon, Réversibilité, L'irréparable, l'avertisseur, Le tonneau de la haine, L'imprévu, L'irrémédiable, La destruction, L'amour et le crâne, Les phares, La rançon, Le squelette laboureur, Le couvercle, Le gouffre, Sur Le Tasse en prison, Bénédiction, L'albatros, La voix, Châtiment de l'orgueil, Les plaintes d'un Icare, Sépulture d'un poète maudit, Epigraphe pour un livre condamné, Abel et Caïn, Le reniement de saint Pierre, Le Rebelle, Don Juan aux Enfers, Les litanies de Satan, Le masque, Préface, Le voyage, La mort.

Et à s'arrêter là, l'œuvre resterait incomplète ! Ce n'est pas assez de montrer la liaison des sentiments, ou, plus exactement, leur continuité dans chacun de ces genres, il ne faut pas que ces genres subsistent comme des conditions d'existence *sine qua non* pour les poésies, comme une division naturelle, où elles seraient réparties sitôt crées, ou plutôt comme

une catégorie sans laquelle leur production eût été impossible. Ces trois genres de poésies rappellent les quatre embranchements de Cuvier; comme les combinaisons organiques chez les animaux, les combinaisons sentimentales possibles chez les poésies sont en nombre limité d'où « la nécessité d'hiatus, de discontinuités objectives et primordiales, qui se traduisent par l'existence de types d'organisation fondamentaux et irréductibles (1) ». Seulement l'histoire des sciences démontre que de telles conceptions statiques sont superficielles et même fausses, et que seules approchent de la vérité les cinématiques et les dynamiques; c'est-à-dire les systèmes qui cherchent à retrouver la continuité méconnue. Pas plus que le zoologiste nous n'avons tous les termes nécessaires pour combler tous les intervalles, mais si celui-ci peut avoir recours aux documents paléontologiques, nous n'avons qu'à supposer autant de sentiments poétiques nouveaux qu'il est nécessaire pour remplir le vide. L'existence de ces sentiments hypothétiques, que nous intercalons entre les termes éloignés, est prouvée s'ils conviennent à chacun des deux sentiments qu'ils joignent, et nous en trouverons pour passer sans chute d'*Elévation* au *Crépuscule du soir*, du *Chant d'automne* aux *Sept vieillards*, et même de *la Beauté* à *la Béatrice*. Alors l'œuvre de Baudelaire s'offrira comme un continu sans rupture à notre intelligence et notre pensée se déploiera librement de la sensation primitive jusqu'à une métaphysique satanique où le monde tend vers le pire comme la pesanteur tend vers le centre de la terre.

II

« Mais, dira-t-on, à quoi bon tant de minutie dans la classification puisque la première condition pour atteindre la vérité, l'ordre chronologique, est ici négligée; car c'est très bien de placer dans un ordre continu chaque pièce, et de supprimer les hiatus, de combler les intervalles, mais l'on ne peut maintenir telle poésie avant telle autre, si, en dépit de toutes les déductions, les dates nous apprennent que le contraire seul est vrai et que celle qui, dans un groupe, est avant toute autre, ne fut composée que bien longtemps après celles-ci. En ce cas, un tel classement peut être ingénieux, mais restera artificiel; continue ou discontinue, une telle mise en série ne sera jamais

(1) Houssay: *Nature et Sciences naturelles*.

qu'une fantaisie plus ou moins compliquée et parfaitement inutile. » Il s'agit de savoir en quelle mesure la poésie et le sentiment poétique sont fonctions l'un de l'autre et jusqu'à quel point il est légitime de se servir de l'ordre chronologique de celles-là pour établir la date de formation de ceux-ci. C'est ce qu'une analyse d'un « sentiment poétique » quelconque va nous montrer.

La vue d'un chat ne se serait pas transformée en symbole chez Baudelaire, s'il n'avait eu d'abord une sensibilité malade; les névropathies sont, si l'on veut, innées, vu qu'elles doivent beaucoup à l'hérédité, mais elles ont besoin d'une certaine éducation et d'un certain milieu pour apparaître dans une forme précise; ce n'est que peu à peu qu'elles transfigurent — ou défigurent — les objets perçus d'abord sans parti pris; c'est l'effet d'un lent travail d'intoxication et de gangrène psychique que ces interprétations fantastiques de la réalité, et pour suivre les phases de cette maladie mentale qu'est souvent le génie, il faudrait reconstituer, ou plutôt revivre l'enfance du poète. Supposons que nous n'en sachions rien, que sa vie nous soit aussi peu connue que l'existence improbable du plus oublié des philosophes grecs, ne pourrions-nous pourtant nous imaginer sans peine quel profond ébranlement causait à cette nervosité trop irritable le moindre contact avec le monde environnant? Comme tout enfant, Baudelaire a regardé et caressé des chats, il a joué avec eux, mais tandis que la plupart ne les estiment que pour leurs qualités domestiques et comme compagnons de leurs ébats, Baudelaire, plus observateur et qui se plaît à détailler ce qu'il voit, s'attarde à les examiner et s'aperçoit qu'un tel animal est bien différent des autres. Il se distingue d'abord par son seul aspect de tigre en miniature, et parce que sa petite taille n'empêche pas son corps souple d'avoir dans sa légèreté même quelque chose d'imposant et de majestueux. Il semble que les félins du désert africain ou des marécages indous soient ses ancêtres et qu'il en est le descendant déchu, mais non point dégénéré. Car de cet atavisme fauve, il lui reste, en dépit de la douceur de ses yeux mi-clos, des goûts de carnassier et des allures de bête de proie, et aussi une susceptibilité ombrageuse qui le rend vite défiant et qui fait apparaître les griffes sous le velours de sa patte.

Ce n'est encore qu'une image ou presque, mais avec les années l'impression s'achève, se complète d'une foule de remarques et de rapprochements. Si Baudelaire aime les chats, il serait incapable de dire au juste pourquoi; car qui peut se flatter d'avoir pénétré ce caractère énigmatique, qui n'est peut-être point. Son attitude dans la maison qui le reçoit est celle d'un hôte aimable, mais silencieux, discret et réservé. Point de bruit, point de cris : il ronronne et sommeille; à vrai dire, sa patte sait s'allonger quand il le faut pour dérober, griffer, ou interrompre le mouvement d'un objet, qui l'agace, mais comme elle redevient aussitôt inoffensive et caressante, on doute que le geste ait eu le temps de s'accomplir. Il a la bienveillance de l'égoïsme et sait être calin quand il lui plaît d'être flatté; il a le sentiment de la grâce et son instinct l'avertit de ne jamais prendre aucune posture qui l'enlaidisse; il est toujours décent, toujours propre, toujours esthétique, et l'on se demande par instants si ce ne serait point quelque bibelot animé d'un mouvement d'automate. Doutez-vous que de tels sentiments puissent former une âme de chat, hésitez-vous même à lui attribuer une âme? Examinez alors ces yeux « mêlés de métal et d'agate (1) », et vous y verrez toutes les nuances de la pensée; ces yeux savent implorer, apaiser, dégager la colère, la bonté, la luxure. Pourtant il n'est pas logique et même assez peu raisonnable de supposer une telle âme dans un corps d'animal; aussi ne peut-il être seulement un animal; et s'il est plus, doit-il sa puissance à quelque intervention occulte (2). Car la nature l'a doué de vertus extraordinaires : il retombe toujours sur ses pattes, il a le sens de la pudeur, et sait faire sa toilette sans offenser, de son poil à l'odeur saine sortent par les soirs d'orage des étincelles électriques (3), c'est un ouvrage de sorcier, le résultat de quelque enchantement opéré sous une peau de bête et des légendes anciennes veulent qu'il soit le complice des œuvres sataniques, que, plus d'une fois, il ait franchi les airs dans la direction du Sabbat. Il dort le jour, mais, la nuit, se réveille et le dormeur indifférent se révèle carnassier farouche; il erre dans les jardins comme les tigres dans la jungle : les influences ancestrales apparaissent chez

(1) *Le chat* (XXXV).
(2) *Le chat* (LII).
(3) *Le chat* (XXXV).

lui lorsqu'il n'est plus observé et que son maintien hypocrite durant la journée a fait croire à sa douceur. Et peu à peu le chat, chaque jour plus étudié, mais chaque jour aussi transformé davantage, sera plus qu'un animal privilégié, il deviendra l'égal de l'homme, que dis-je ! son supérieur (1). Il saura ses pensées, devinera ses intentions, comme un génie interviendra dans tous ses actes (2) et il sera prudent de s'enquérir de ses désirs. Et qui saura jamais les incarnations des divinités infernales, et quelle prudence serait à leur égard, excessive ? « peut-être est-il fée, est-il dieu (3) » ! Un jour viendra où Baudelaire cessera d'admirer son chat pour l'adorer (4), où, à force d'être en sympathie avec lui, il y verra une image de son moi silencieux et méconnu (5), il en fera plus que son symbole, il le confondra dans son âme, identifiera son esprit avec un corps de bête (6), et bientôt « dans sa cervelle, ainsi qu'en son appartement, un beau chat » fort, doux, et parfumé se promènera sans trêve, comme un maître dans son empire (7) — et ce chat, c'est la folie ! Mais s'il fut nécessaire qu'il vît des chats pour en pouvoir ainsi parler, la façon dont il les devait concevoir reste indépendante de cette circonstance. La vue d'un chat, c'est une occasion, un résultat du hasard, et même alors qu'il n'en aurait jamais aperçu, Baudelaire eût néanmoins connu cette tendance à la zoolâtrie (8). Faute de chat, il aurait divinisé le paon ou le cygne, le cheval ou le chien; l'animal aurait été autre, la tendance serait restée la même. Et nous sommes impuissants à retrouver avec précision la genèse de cette tendance, car tout ce que nous en savons, c'est qu'une multitude d'éléments concourent à la composer. Aussi n'est-ce que lorsqu'elle a produit un sujet de poésie que, sous cette forme précise où elle s'est en quelque façon cristallisée, nous la pouvons classer. Jusque-là nous n'y pouvons discerner qu'une indécise et obscure complexité; et pour que Baudelaire écrivît

(1) *Le chat* (LII).
(2) *Le chat.*
(3) *Le chat.*
(4) *Le chat* (XXXV). *Le chat* (LII).
(5) *Le chat* (LII).
(6) *La géante. Spleen* (LVI).
(7) *Le chat* (LXXVII).
(8) *Les Hiboux :* « Sous les ifs noirs qui les abritent
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des *dieux étrangers*
Dardant leur œil rouge. *Ils méditent.* »
L'avertisseur, etc.

ses poèmes sur les chats, il a fallu évidemment qu'il les ait observés, mais aussi qu'il connût la pierre et le métal pour y comparer leurs yeux, qu'il eût senti un corps de femme pour en respirer l'odeur dans le poil de la bête et qu'il sût ce qu'était un sphinx pour y retrouver la même pose impassible ; en un mot, il a fallu qu'il ait emmagasiné dans son cerveau bien des souvenirs de sensations et bien des créations d'idées, car il était indispensable qu'elles se coordonnent et s'assemblent avant qu'il se décidât à nous en révéler la moindre — et que le sujet de la poésie ne se présentât sous forme de chat, de hiboux, ou de tout autre objet proposé par le hasard.

Nous voici placés à un nouveau point de vue pour juger l'œuvre baudelairienne, et ce point de vue va justifier la classification des *Fleurs du Mal* de ce qu'elle peut, au premier abord, présenter d'arbitraire, car on peut à bon droit s'étonner de voir trancher le lien qui unissait la poésie au sentiment poétique. Et bien qu'ayant appris depuis longtemps la vanité qu'il y a à vouloir diviser ce qui est réellement indivisible, et parce que la séparation ne laisse pas d'apporter toujours avec elle un peu d'ordre et de lumière, nous distinguerons chez le poète une intelligence d'abord comme chez tout homme, puis ce qui fait le caractère spécifique de son génie et qui est, pour ainsi dire, la somme de ces modifications intellectuelles que nous avons nommées sentiments poétiques. Et nous ferons des sentiments poétiques la cause des poésies, mais après nous être souvenu que cause et effet n'implique pas simultanéité, parce que s'il est vrai que ces deux termes forment un rapport où nous ne pouvons regarder l'un sans l'autre et qu'il nous faut bien par conséquent les considérer dans le même instant, il est néanmoins certain qu'une cause, avant d'être estimée telle parce qu'on a remarqué son effet, peut lui avoir préexisté, et que si l'on n'aperçoit l'électricité d'un corps qu'à l'étincelle qu'il dégage, l'électricité n'y était pas moins répandue avant que l'on n'ait songé à en tirer aucune étincelle. C'est pourquoi il n'y aura aucune dépendance chronologique entre le moment où le corps fut électrisé et le moment où l'électricité se manifeste, et que l'indépendance sera la même entre l'instant où se trouva constitué le sentiment poétique et la date où la poésie fut écrite. Nous n'avons classé *les Fleurs du Mal* que

pour arriver à classer par ce moyen les sentiments poétiques dont elles sont les indices, et vu que l'apparition de ceux-ci ne coïncide nullement avec la création de celles-là, ni à plus forte raison avec leur publication, nous n'avons pas à nous occuper en quoi que ce soit de l'ordre chronologique des poésies — au surplus n'en avons-nous point parlé et avons-nous feint qu'il n'existait pas. Et pour montrer quelle peut être pour la critique psychologique l'application de ce système et son utilité, il faut pouvoir se servir de ces sentiments poétiques, après qu'ils sont mis en série continue, comme d'un chemin pour parvenir à l'âme de l'auteur qu'ils nous dévoilent ou qu'ils essayent de nous cacher — ce qui, après tout, est encore une façon de nous la révéler.

III

Le sentiment poétique est un produit de la sensibilité générale; il participera donc de la nature de celle-ci; et par sensibilité générale nous entendons aussi bien la sensibilité nerveuse que la sensibilité morale, le simple jeu des organes des sens que les plus secrètes ou les plus intenses passions. Le sentiment poétique, nous le pourrions définir une transformation de la sensibilité générale qui fait qu'elle s'exprimera par des images et des procédés poétiques, transformation dont le milieu où vécut le poète est en partie la cause et sans laquelle son esprit se serait exprimé comme le vulgaire en style prosaïque plutôt qu'en vers. Et tandis qu'il n'est, et pour cause, qu'une sensibilité générale, il y a presque autant de sentiments poétiques que de sujets de poésies. Pour refaire la genèse d'un sentiment poétique, nous nous sommes servis d'une poésie à demi descriptive, et nous avons dit qu'entre tout ce qui la formait, en plus de l'observation, de la comparaison, de l'association des idées et autres opérations intellectuelles normales, on remarque ce sophisme appelé quelquefois l'ignorance des causes et qui, dans sa promptitude à conclure, affirme que « post hoc ergo propter hoc », préparant à confondre de cette façon la conséquence et la coïncidence. C'est ainsi que, pour la poésie dont le titre est le chat, le sentiment poétique est, si l'on veut, la zoolâtrie non pas indépendante, mais qui peut être artificiellement séparée de la sensibilité générale parce qu'en ce point celle-ci n'est que tendance à observer

minutieusement et à prendre les rapports de simultanéité et de succession pour des rapports de causalité. Et placer en série *le chat* et *les chats* avant *les hiboux*, cela veut dire qu'il est nécessaire d'attribuer aux bêtes pas mal de sentiments humains avant que d'en faire des augures et même des conseillers. Il suffit de ne pas oublier que classement de poésies signifie classement de sentiments pratiques pour ne plus s'étonner que l'ordre où le poète a lui-même rangé ses poésies pour en composer un recueil ne soit pas plus respecté que l'ordre chronologique. Et ce classement des sentiments poétiques vise à atteindre la sensibilité générale elle-même. Ce que nous avons jusqu'ici nommé sensibilité générale, non que le terme nous parût bon, mais faute d'en découvrir un meilleur, se prolonge dans le sentiment poétique; nous pourrions dire qu'il l'engendre et ce serait plus qu'une métaphore, encore qu'il soit plus juste de parler à ce propos de reproduction cellulaire et de karyokinèse que de tout autre mode de génération. N'oublions pas que nous venons de briser nos classifications, que nous savons que leur seule valeur est leur commodité, qu'elles ne divisent pas plus ce fluide que nous essayons de retenir et qui est la pensée que les vannes d'un canal ne divisent l'eau qui y coule, et que notre ensemble de poésies ordonnées n'est plus qu'un tout dont chaque élément se pénètre; c'est, si l'on veut, le mouvement uniformément accéléré d'un flot d'idées qui se mêlent comme l'eau dans un fleuve qui a reçu toutes les pluies d'une vallée, et de la connaissance, du seul examen de ce groupement de sentiments poétiques nous arriverons jusqu'à la sensibilité générale, c'est-à-dire jusqu'à la partie essentielle de l'intelligence du poète.

Avant que le transformisme n'y vînt apporter sa lumière, des observations avaient reconnu dans le développement embryogénique d'un être une analogie extrême avec toute la série des animaux proches de celui d'où il était issu. Un disciple de Geoffroy-Saint-Hilaire, Serres (1), reconnut vers 1810 « que les différents aspects transitoires revêtus par un organe au cours de son développement chez un animal supérieur repro-

(1) Serres : *Précis d'anatomie transcendante appliquée à la physiologie*. Paris, 1842. Anatomie comparée transcendante. *Principes d'embryogénie, de zoogénie et de tératogénie*. Paris, 1819.

duisent les aspects permanents de l'organe chez les adultes jugés inférieurs au précédent par l'ensemble de leurs caractères (1) ». Plus tard avec le transformisme, Haeckel et Fritz Müller modifièrent l'énoncé de la loi et dirent que « l'ontogénie reproduisait la phylogénie » ; que l'être répétait au cours de son développement personnel la série des formes de sa race. Or la série des sentiments poétiques est précisément à la sensibilité générale ce que les phases embryonnaires sont à l'évolution de l'espèce et en vertu du même principe qui fait que l'on retrouve par l'embryogénie les transformations ancestrales, il est probable que, dans les sentiments poétiques ainsi ordonnés, nous pouvons retrouver toutes les phases de la formation intellectuelle de Baudelaire. Et qu'on n'oppose pas qu'il ne saurait être ici question d'hérédité comme chez les animaux, car si l'hérédité est la condition donnée par la plupart comme cause de ces répétitions organiques, on peut en rechercher d'autres, et M. Delage y supplée par l'hypothèse des causes actuelles, par une répétition des mêmes conditions de développement dont la conséquence naturelle est de rendre le nouveau développement à peu près semblable au premier, par une « hérédité dynamique, qui ne vaudrait même pas la peine d'être appelée hérédité puisque la perpétuité des effets ne serait due qu'à la permanence des causes (2). » Si incomplète que cette théorie paraisse à quelques-uns, elle est ici utile et seule conforme à la vérité; il n'y a et ne peut y avoir de la sensibilité générale aux sentiments poétiques qu'une hérédité dynamique qui prouve déjà que les sentiments poétiques répéteront dans leur évolution la formation de la sensibilité générale. Dès lors, une telle classification des *Fleurs du mal* ne sera point besogne vaine, mais servira à retrouver l'auteur derrière l'œuvre et cela par le moyen de l'œuvre seule; la biographie, ne servant que de contrôle et de vérification, jouera le même rôle que l'expérience dans la méthode de la physique cartésienne. Voilà pourquoi il serait nécessaire de substituer à l'ordre artificiel de la mise en volume, un ordre non pas tant logique que psychologique qui s'efforçât de rétablir la continuité détruite et ainsi de recomposer Baudelaire lui-même sous la complexité touffue de ses poèmes.

(1) Houssay : *la Forme et la Vie*, p. 619. Voir aussi Edmond Perrier : *la Philosophie zoologique avant Darwin.*

(2) Houssay : *la Forme et la Vie.*

Et sans exagération aucune, c'est bien, en vérité, l'âme de Baudelaire que l'on reconstituerait rien qu'en précisant l'enchaînement de ses sentiments poétiques. A considérer seulement les titres de ces poésies qui se pénètrent, c'est comme un jeu d'emboîtements successifs, mais il ne s'y faudrait point tromper, c'est en réalité le développement, l'épanouissement — comment pourrait-on dire ? — la trajectoire d'une seule et même personnalité à travers ses divers aspects.

Baudelaire n'a pas écrit *l'Amour du mensonge* parce qu'il est l'auteur du *Balcon*, du *Sonnet d'automne* et de *Semper eadem* — que nous importent ces titres, et la date où ces pièces furent composées? — mais s'il n'avait pas constamment extériorisé son moi (1), s'il ne l'avait pas projeté sur toute chose, s'il n'avait pas déformé la réalité en ne la regardant qu'à travers son image (2), et s'il n'avait fini par considérer tout objet comme partie intégrante de sa personnalité (3), aurait-il pu n'aimer dans sa maîtresse que le décor où il l'aimait (4); le milieu qui s'harmonisait avec sa beauté (5), aurait-il pu n'avoir d'affection et de passion profonde que pour l'esthétique de son amour (6)?

Avec son imagination sans discipline, il se plait à renforcer ses sentiments de toute sa fantaisie d'artiste (7), de toutes ses préciosités d'analyste (8) et il ne veut y voir que ses sensations embellies et son moi multiplié. Aussi, tandis que l'amour de l'âme succède en général à l'amour de la chair, il ne tarde pas à ne plus estimer dans la femme que la sensation qu'elle lui procure (9) dans ce que cette sensation a de plus égoïste, de plus incommunicable (10). Il aime se remémorer tout ce qu'il en a tiré de jouissance, tout ce qu'elle lui a arraché de désespoir, mais non pas comme un Musset pleurant dans une nuit de décembre, comme un égotiste satisfait de contempler l'une des faces de son moi toujours varié. Il n'attache d'impor-

(1) *La muse malade. La muse vénale. Le mauvais moine. L'ennemi. La vie antérieure*, etc., etc.
(2) *Correspondances. L'homme et la mer. Le hiboux. Le chat. Les chats*, etc.
(3) *Confession. Harmonie du soir*, etc.
(4) *L'Invitation au voyage.*
(5) *Chant d'automne.*
(6) *A une madone*
(7) *L'amour du mensonge.*
(8) *Sonnet d'automne.*
(9) *Semper eadem.*
(10) *Madrigal triste. L'heautontimoroumenos. L'amour du mensonge.*

tance qu'à l'extérieur, qu'à la forme dans ce qu'elle a de plus insaisissable, de plus susceptible de mille interprétations diverses, dans la grâce, dans cet inexprimable charme des gestes qui entraîne et fascine (1), et c'est encore une façon de s'aimer que de ne voir dans la beauté d'autrui qu'un vêtement pour parer son moi. Que lui peut faire la médiocrité d'esprit ou la bassesse d'âme de la femme qu'il aime, puisque la seule chose qu'il en aime c'est le corps (2); c'est l'allure; c'est sa propre sensation longuement étudiée; comme les chats, comme la mer, comme le soleil, comme l'univers tout entier, l'amante n'est qu'un miroir où il se contemple avec un orgueil qui n'a d'égal que son dégoût... Et l'on pourrait longtemps encore suivre cette âme dans sa longue chute, mais à chacun de ses sentiments poétiques correspondent des aspects nouveaux de la sensibilité générale, de l'intelligence de Baudelaire. Facilité d'observation, goût du symbole, mysticisme, mépris du raisonnement logique, promptitude à se satisfaire de ce que ses connaissances et ses opinions ont de bizarre et d'original,sans s'embarrasser de rechercher leur vérité ou leur justesse, voilà qui nous est révélé rien que par la première série!

Ainsi montant sans cesse du plus simple au plus complexe sentiment poétique, nous referons ce travail fréquemment accompli par l'intelligence et qui consiste à s'élever d'une simple sensation aux méditations les plus abstraites, seulement nous referons ce travail avec l'intelligence de Baudelaire. Nous verrons cette sensibilité de fiévreux qui délire et qui se retrouve hors de lui-même arriver peu à peu à des conceptions générales, à un système philosophique, fonder sur son mode de sensation la théorie de l'art pour l'art, s'incliner devant l'universel fatalisme à cause de son inaptitude à se vaincre, et le reconnaître comme la loi suprême de l'existence, parce qu'il ne sait pas vouloir contre ses caprices, ni faire autre chose que se suivre, emporté par ses tendances, ses instincts, ses besoins, ses passions. Mais comme origine commune de tous ses sentiments, comme fond de toutes ses passions, comme point de départ de toute son œuvre poétique,nous retrouverons toujours la même sensibilité troublée, inquiète, douloureuse, le même malaise dans cette personnalité qui s'exhale, qui se

(1) *L'amour du mensonge*, etc., etc.
(2) *L'amour du mensonge.*

perd en chaleur rayonnante comme une source lumineuse et qui pour se récupérer absorbe le monde extérieur. Telle serait, au point de vue critique, l'utilité qu'il y aurait à classer *les Fleurs du mal;* et si l'on reproche à ce procédé la vanité de son appareil systématique, parce que la seule critique impressionniste, une simple analyse sans se préoccuper d'ordonner ni de classer arriverait au même résultat, qui est de trouver la base de tout l'édifice baudelairien dans ce que sa sensibilité a de nettement anormal, nous répondrons qu'il a l'avantage d'empêcher qu'on ne s'éloigne trop de l'œuvre sous prétexte de la commenter et qu'il oblige l'esprit à s'y fixer, à la suivre, sans se perdre dans ce que l'impressionnisme offre de trop faciles digressions.

GILBERT MAIRE.

UN CŒUR VIRGINAL

(*Suite* [1])

—

X

Pendant le temps qu'il avait passé seul, M. Hervart avait fait tout son possible pour prendre une décision, comme il se l'était promis, mais les décisions, capricieuses mouches, avaient joué autour de sa tête et ne s'étaient pas laissé prendre. Il n'en fut, en somme, ni surpris, ni contrarié.

« Rose, se dit-il enfin, fera ce que je voudrai. »

Cette certitude lui suffit. Le jour où il aurait une volonté, Rose acquiescerait.

« Mais pourvu que ma volonté soit conforme à la sienne, cela est évident. Or, la volonté de Rose est de devenir Mme Hervart. Elle m'aime, cette petite... »

Il se complut dans cette idée, mais, l'instant d'après, elle l'effrayait. Il se sentait prisonnier. Cent fois, il se répéta :

« Il faut en finir. Ce soir, demain matin au plus tard, je parlerai à des Boys... Il se moquera de moi.... Eh bien, voilà tout... Ensuite, il sera bien obligé de céder. Ma volonté, celle de Rose... Je l'enlèverai, je l'emmènerai à Paris... Est-ce donc ma première aventure? Si c'est la dernière, au moins, elle sera belle. »

Alors, il entrevit les péripéties de cette entreprise romanesque. Naturellement, il louerait un compartiment afin de s'assurer une solitude propice. Ce ne serait pas la nuit, mais le soir. Après un goûter amusant et d'émouvantes caresses, Rose s'endormirait sur son épaule et, de temps en temps, il presserait son corsage, baiserait ses paupières. Elle serait, en ce moment, à la fois sa femme et sa maîtresse, la femme qui se donne, mais que l'on ne prend pas encore, le beau fruit que l'on regarde longtemps et que l'on manie délicatement dans tous les sens avant d'y porter les dents ou le couteau. Oh! que

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 228 et 229.

Rose serait une créature d'amour agréable ! Que sa curiosité serait docile ! Quelle élève que cette maîtresse ! Quelle pâte d'heureuse argile sous les mains du sculpteur ! Un enlèvement ? Pourquoi pas un voyage de noces ? Non, pas d'enlèvement ! Pas de sottises romantiques. Des Boys me donnera sa fille quand je voudrai... »

Mais soudain il eut une vision singulière : Il était sur le quai de la gare, à Caen, s'amusant à jeter d'indiscrets regards dans les voitures, et que vit-il ? Rose et Léonor, blottis l'un contre l'autre, attachés bouche à bouche. Le train se remettait en marche, et il restait planté sur ses jambes à considérer la lanterne rouge qui fuyait dans la fumée...

Il se leva, plein de jalousie, il courut, puis ralentit le pas, épiant les paroles possibles, interrogeant le silence. Sans qu'il sût pourquoi, le rire de Rose, perçu à travers les feuilles, le rassura. Il vit Léonor se baisser, puis se relever en tenant à la main une fleurette rose.

— *Sherardia Arvensis,* dit-il, en prenant la fleur. Elle n'aurait pas dû pousser ici. Sa place est dans le champ, à côté. *Arvensis*, comprenez-vous, *Arvensis ?* Il y a des plantes qui s'égarent.

— Il sait tout, dit Rose, vous voyez.

Léonor, qui avait compris l'allusion, ne répondit rien. Il s'éloigna, feignant de continuer à s'intéresser à la végétation silvestre.

« Il a raison, cet homme. Si l'amour naissait en ce moment dans mon cœur, il prendrait bien mal son temps, il choisirait bien mal son terrain... Aime-t-il comme il est aimé ? Voilà ce que je voudrais savoir. Est-il capable de persévérance ? Qui sait ? Rose, peut-être qu'un jour tu pleureras dans mes bras ?... »

Ils rentraient tous les trois, Léonor un peu en avant. M. Hervart se taisait, car ce qu'il avait à dire exigeait le mystère, et des paroles banales lui étaient impossibles. Rose ne s'apercevait pas du silence ; elle-même ne songeait pas à parler. Elle était heureuse de marcher près de son ami. Parfois, d'un geste furtif, elle avançait la main et lui serrait un doigt. M. Hervart laissait exprès pendre son bras gauche. Léonor ne se retourna pas une seule fois. Rose lui en sut gré. M. Hervart,

qui s'était senti deviné, eût préféré une discrétion moins voulue, moins suspecte.

« Que sont venus faire ces architectes ? se demandait-il. Tout cela semble arrangé par les des Boys en vue de caser leur fille. Reviendront-ils ? Léonor reviendra. Et moi ? Vais-je pouvoir rester ? »

Ses perplexités le reprenaient. Quand la main de Rose touchait la sienne, il se sentait son prisonnier, son esclave heureux. Dès que le contact s'éloignait, des idées le prenaient, de fuite, de liberté. Il avait envie d'appeler Léonor, de jeter Rose dans ses bras et de s'encourir à travers champs.

« Jamais aucun amour ne m'a troublé ainsi. Ah ! c'est le mariage ! Quelles complications ! Ce Léonor, je le hais. Sans lui... Sans lui? Est-il seul au monde? Si ce n'est pas moi qui la prends, ce sera un autre... »

Il se rapprocha brusquement de Rose et, d'un ton fou, il lui jeta dans l'oreille des mots rapides, tendres et violents :

— Rose, je vous aime, je vous désire de tout mon cœur, je vous veux !

Rose tressaillit, mais ces paroles répondaient si bien à sa propre pensée qu'elle ne fut surprise que de leur brusquerie. D'abord, elle rougit, puis un sourire d'une douceur heureuse éclaira sa figure où les yeux brillaient de vie et de désir.

Ils rejoignirent bientôt Lanfranc et M. des Boys, qui devisaient en buvant. Quelques instants après, les architectes montaient en voiture.

Léonor, au moment où le domestique lâcha le cheval, se retourna. Rose comprit que ce geste était pour elle : elle haussa très légèrement les épaules.

— Je vais faire un peu de peinture, dit M. des Boys.

— J'ai aperçu dans le haut du jardin un scarabée qui m'intéresse, dit M. Hervart.

— Je monte à ma chambre, dit Rose.

Cinq minutes plus tard, les deux amants se retrouvaient près du banc où M. Hervart avait médité en vain.

Sans dire une parole, Rose se laissa aller dans les bras de son ami. Sa tête penchée découvrait son cou. M. Hervart le baisa avec plus de passion que d'habitude. Sa bouche repoussait le col de la robe, cherchait à pénétrer vers l'épaule.

— Asseyons-nous, dit-elle enfin, quand elle eut bien joui

des tièdes caresses de son ami. Et à son tour, lui prenant la tête, elle le couvrit de baisers, mais plutôt sur les yeux et sur les sourcils, sur le front. Désirant un contact plus tendre, il prit l'offensive, saisit la tête charmante qui ne résistait pas, atteignit les lèvres et, après une légère résistance, en fit la conquête. Il y avait toujours une petite lutte pour en venir à ce point si doux, quand ils étaient assis : car souvent, pendant qu'ils se promenaient, elle lui avait tendu ses lèvres, avec franchise.

Sur le banc, c'était plus grave, parce que c'était plus lent, et aussi parce que le baiser irradiait plus à son aise dans toutes les parties de son corps moins défendu.

— Non, Xavier, non !

Mais elle laissait faire. Pour la première fois, M. Hervart, ayant réussi à dégrafer le corsage, passait sa main sous l'étoffe et atteignait la chair douce d'un sein éperdu de peur et de bonheur. Jusqu'alors il n'avait pressé la poitrine de son amie que sur la robe. C'était doux, mais équivoque. La franchise de la chair donnait des sensations bien plus naturelles, si naturelles que Rose, après le premier émoi, se laissa aller sans remords aux émotions de cette nouvelle caresse. La main qui enclavait son jeune sein et en écrasait doucement la pointe raidie se glissa vers l'aisselle, et l'attouchement plus charnel encore, sans doute par similitude, acheva d'attendrir la sensibilité bienveillante de la jeune fille. Sa bouche mouillée se laissait manger comme un fruit très mûr; quand la morsure tardait, elle la provoquait câlinement. Un double sursaut arrêta enfin le double festin, et il n'y eut plus, assis l'un près de l'autre, que deux amants à la fois heureux et mal satisfaits. L'un se demandait si l'amour n'avait pas de plus complètes fêtes, et l'autre se disait: quel dommage d'être un honnête homme !

M. Hervart se croyait en ce moment très réservé. Plus tard, revenu à tout son sang-froid, il éprouverait sans doute quelques scrupules, car il était délicat et sujet à la migraine à la suite des plaisirs indécis. Sur l'heure, il s'enorgueillissait de la domination, au moins partielle, qu'il savait, aux moments scabreux, exercer sur ses centres nerveux inférieurs, par l'intermédiaire d'un cerveau bien construit et en bonne pâte.

« Cela vaut encore mieux, après tout, se disait-il, que des

rêves digitaux. La langueur qu'elle a ressentie sous mes baisers et mes chastes caresses, ne l'eût-elle pas trouvée, ce soir, dans la solitude d'un demi-sommeil? Le plaisir fut menu, mais il fut partagé. Il n'y avait que quelques petites cerises rouges à la branche que nous avons cueillie, mais nous les avons mangées ensemble, fraternellement. L'amour est de la fraternité spirituelle et corporelle. D'ailleurs, elle est ma femme... »

— Tu aimes ton mari, ma petite Rose?

— Oh! oui!

Elle se réveilla pour lancer un oui énergique. M. Hervart n'avait plus aucune indécision. Il commença presque aussitôt d'ailleurs à donner à ses pensées un autre cours. Il désira manger et Rose acquiesça. Comme elle tardait à se lever, il voulut la prendre dans ses bras, mais ses bras, amollis, furent inégaux au léger fardeau. M. Hervart sentit, de plus, que ses jambes n'avaient pas une très grande solidité. Il aurait voulu à la fois manger et se coucher dans l'herbe. Il se laissa retomber sur le banc.

— Vous avez l'air fatigué, dit Rose, qui inventait toutes les tendresses. Restez, je vais apporter du vin et des gâteaux.

Mais il refusa, et ils rentrèrent tous les deux.

Quand il fut regaillardi par quelque xérès et quelques brioches, M. Hervart souhaita de la musique. Rose, quoique inexperte, berça son ami d'autant de mélodies qu'il le désira. Elle se prit même à chanter. C'étaient des romances.

« Les joies d'un jeune ménage, se disait-il, en somnolant un peu. Un tableau de Greuze. Il y manque un petit chien griffon et quelque paterne vieillard qui, par la fenêtre, à ce spectacle ravissant, verse quelques douces larmes « que lui inspire le souvenir ». Hé! Je me raille, donc je ne suis pas si démoli qu'on le dirait. Pas si prisonnier, non plus... »

— Allez voir mon père, dit Rose, en laissant un couplet à moitié chemin. J'irai vous rejoindre.

Et elle reprit sa musique.

« De plus en plus conjugal, car je vais obéir, après avoir été, naturellement, l'embrasser dans le cou. Chère petite, elle s'attend à la surprise, elle en frissonne déjà. »

Tout se passa comme l'avait prédit M. Hervart, mais il y eut

quelque chose de plus. Rose se retourna et dit, après avoir tendu ses lèvres :

— Allez, mon chéri, et surtout admirez beaucoup sa peinture, encore plus aujourd'hui qu'hier.

— Oui, mon amour.

« Que c'est charmant ! se disait-il, en frappant à la porte de l'atelier. Délicieuses complicités familiales ! Vais-je pouvoir jouer longtemps ce rôle? Si je déclarais mes intentions à mon vénérable ami? Evidemment, il n'y a plus à hésiter. Allons ! »

Ils parlèrent de sainte Clotilde. M. Hervart vanta tout à la fois la science historique et la science picturale du maître de Robinvast, et à chaque mot qu'il prononçait il avait envie d'aiguiller la conversation sur les vertus conjugales de cette honorable reine. Puis cette envie lui passa.

L'heure vint du dîner. Ensuite, comme toujours, on joua au whist. M. Hervart ensuite se coucha avec plaisir, et, las de baisers et las de pensées, s'endormit dans le contentement des fatigues heureuses.

« Il faudrait cependant, se dit-il le lendemain matin, sitôt son réveil,qui fut tardif, que j'avertisse Rose des projets de sa mère. On pourrait la faire tomber dans quelque piège. »

Il en trouva bientôt l'occasion. Le matin, leurs baisers étaient plus réservés, encore somnolents. Ils baguenaudaient. Quelquefois M. Hervart étudiait sérieusement une bestiole rare. Rose brodait avec conviction. Ils n'entraient pas toujours dans le bois, à cause de la rosée, restant aux alentours de la maison. C'était l'heure où M. Hervart se trouvait particulièrement lucide. Alors il discourait sur mille choses et Rose l'écoutait sans oser l'interrompre, même quand elle ne comprenait pas. Elle jouissait du son de sa voix bien plus que du sens de ses paroles.

Rose apprit sans étonnement les projets de sa mère. Elle avoua du reste qu'elle avait cru découvrir dans l'attitude de M. Varin des intentions assez précises. Il fut donc convenu que le jour même, pour prévenir les événements, M. Hervart ferait sa demande. Rose parlait sur un ton si résolu et son discours était si lyrique que M. des Boys sentait se fondre toutes ses absurdes hésitations. Elle connaissait la fortune de ses parents, et elle en dit le chiffre, très simplement, en personne pratique. M. des Boys détenait soixante mille livres de

rente et n'en dépensait guère que la moitié, pensait-elle. L'autre moitié, il en donnerait volontiers sans doute la plus grande part à sa fille unique. Comme elle avait également, quoique avec moins de certitude, évalué la fortune de M. Hervart et ses émoluments, elle conclut, avec fermeté :

— Nous aurons de trente à quarante mille francs de rente.

M. Hervart refit l'évaluation avec les données qui lui étaient personnellement connues, et la trouva juste. Son admiration pour Rose s'en accrut.

« Elle a toutes les vertus : l'aptitude à l'amour et le sens domestique ; de l'intelligence et pas d'instruction ; de la santé et pas une beauté éclatante. Enfin elle m'adore et je l'aime. »

Dès les premières insinuations de son ami, M. des Boys sourit et dit :

— Je m'en doutais. Ma fille n'a reçu qu'une éducation vague. Sa mère est incapable. Moi, je n'aime que l'art. Elle a besoin d'un mari sérieux, c'est-à-dire pas de la première jeunesse. Si elle veut de toi, prends-la. Je vais l'interroger.

M. Hervart fut sur le point de dire : c'est inutile. Mais il eut le bonheur de se retenir et M. des Boys interrogea sa fille.

— Je veux bien, dit-elle.

M. des Boys revint.

— Elle a dit : Je veux bien. Elle l'a dit sans enthousiasme, mais elle l'a dit. Maintenant arrangez-vous. Je vais faire un peu de peinture.

M. Hervart admira Rose encore davantage, pour sa réponse astucieuse.

Comme il revenait vers elle, la jeune fille l'attendait debout, sérieuse et à peine souriante, mais la figure très belle d'une profonde émotion contenue à grand'peine. Elle tendit sa main, puis son front, et comme M. Hervart l'attirait dans ses bras, elle pleura.

XI

Léonor, cependant, avait reçu une blessure qu'il supportait avec impatience. Il pensait à Rose cent fois par jour. Il n'était pas amoureux de la femme, il était amoureux de son amour. Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue dans le bois de Robinvast, tout son désir, toute sa volonté, tout son corps innocemment tendus vers M. Hervart, et il n'éprouvait pas de

jalousie ; il admirait, au contraire, la force ingénue d'une tendresse aussi confiante et aussi puissante. D'avoir pu se faire aimer ainsi, M. Hervart lui inspirait un respect presque superstitieux ; il l'aurait volontiers servi dans son amour.

« Je voudrais le connaître, se disait-il naïvement, je lui demanderais des conseils, des leçons. Je le supplierais de me dévoiler son secret. »

Il rêvait pendant des heures sur ce thème : Etre aimé ainsi. Les plus intelligents, en ces matières, deviennent facilement puérils. Le moi est un mur qui borne la vue et qui se dresse d'autant plus haut que l'homme est plus grand. Il y a cependant un certain degré de grandeur, à partir duquel l'homme peut toujours regarder par-dessus le mur de son égoïsme ; mais cela est très rare. Léonor n'était pas un homme rare ; c'était seulement un homme un peu au delà de l'ordinaire, capable d'originalité à la fois et d'expérience, habile en son métier, apte aux idées générales, tantôt raffiné et tantôt grossier, plutôt paysan qu'homme du monde, solitaire, d'aspect froid, plein de contradictions, ironique ou naïf, selon les moments, tourmenté d'images génésiques et d'idées sentimentales.

Il n'était pas de ceux dont un amour naissant, même un amour de tête, abolit les sens. Plus il rêvait à Rose et plus ses nerfs se tendaient. Le désir n'allait pas vers elle : il se surprit un soir à guetter la femme du garde de Barnavast, qui montrait ses jambes en se penchant sur le puits. Cela lui fit un peu honte, car cette grosse normande, jeune et fraîche, n'avait sans doute qu'une propreté de paysanne, tout extérieure, et il n'admettait la femme qu'à l'état de nymphe qui sort de l'eau, comme les compagnes de Diane.

Il s'aperçut d'ailleurs que Lanfranc, mais très sérieusement, cajolait cette commère. Certain de lui faire plaisir en s'éloignant pendant quelques jours, il se fit conduire à Valognes et prit le train pour Paris.

Léonor, sans prétendre à des conquêtes, aurait voulu des sortes d'aventures. Il souhaitait une de ces femmes qu'un mari imprévoyant, avare ou pauvre, prive des joies de la toilette élégante, ou qui, parées des prodigalités d'un amant, rêvent de donner pour rien ce qu'elles vendent pourtant de bon cœur. Il avait connu ces bonnes grâces équivoques, au temps qu'il

habitait Paris. Il avait même enchanté pendant dix-huit mois une petite actrice fort agréable qui rentrait à merveille dans la seconde catégorie, et il se souvenait d'avoir dupé une jeune bourgeoise très jolie et très pauvre qui se donna à lui, parce qu'il s'était fait passer pour un riche gentilhomme. Sa maîtresse du moment était Mme de la Mésangerie, une beauté du pays, mais il ne l'avait jamais possédée que sur l'herbe ou en chemin de fer. Quand il souhaitait des amours moins vêtues, il allait à Paris.

Quel Grand Seigneur régna jamais sur un tel harem? Paris, les cafés, les concerts, les théâtres, les gares, les grands magasins, les jardins et les bois! Les femmes appartiennent à qui les prend, aucune ne s'appartient à elle-même. Aucune ne sort libre de chez elle, qui soit sûre de n'y point rentrer esclave. Léonor n'avait pas d'illusions sur les résultats de sa quête sensuelle. Il savait fort bien qu'il ne capterait que des esclaves volontaires, esclaves de métier, esclaves de naissance. Mais la chasse, si le gibier venait gracieusement s'offrir au chasseur, aurait encore son attrait, celui du choix : le jeu serait de mettre la main sur la perdrix grasse.

« Non, se disait-il, en descendant l'avenue de l'Opéra, cette petite fille de Robinvast ne m'obsédera pas ainsi, heure par heure. N'importe quelle chair de femme, pourvu qu'elle agrée à mes sens, me délivrera de cette sotte vision. Y a-t-il de l'amour sans désir charnel? Cela serait contraire à la vérité physiologique. Si j'aime Rose, c'est que je la désire... Si je la désire, c'est que j'ai des besoins physiques. Ces besoins rassasiés, je ne désirerai plus aucune femme, et je ne penserai plus à cette péronnelle. Qu'Hervart en fasse son plaisir, cela me sera parfaitement égal et, après tout, les satisfactions qu'il en tirera seront-elles si différentes de celles qu'une inconnue va me verser, avec tant de bonne volonté? Quelques minauderies : est-ce un piment? La sensation d'une victoire : la grâce vaut mieux. Trouverai-je la grâce? Hélas! non. Mais en y mettant le prix, on a des imitations parfaites. Ah! que ne suis-je à Barnavast, à jauger des cubes de maçonnerie, avec l'entrevision des cuisses mafflues de Placide Gérard? Maintenant, je sais ce qui va arriver... Le sait-on jamais? Il n'est qu'onze heures du matin et j'ai huit jours devant moi. »

Il entra, poursuivant sa flânerie et ses réflexions, aux maga-

sins du Louvre. La province et l'étranger y promenaient leurs exigences et leurs étonnements. On y entendait toutes les manières de mal prononcer la langue française. C'était une exposition de linguistique provinciale. Il s'engagea sur des trottoirs roulants et grimpants, il longea des files de poêles et de lampes, il redescendit, traversa un océan de porcelaines, il remonta, trouva des cuirs, des fouets et des lanternes, tomba dans des ascenseurs, fut happé encore une fois par des toiles sans fin, et après avoir erré assez longtemps parmi des ceintures en cuir blanc, des jarretières et des parapluies, il se trouva face à face avec Mme de La Mésangerie, qui rougit.

« Est-ce de bonheur? »

C'était peut-être de bonheur, car elle lui dit très vite :

— Je suis seule. Mon mari vient de repartir. J'allais vous télégraphier.

Puis plus bas :

— Te voilà ! Je ne te demande pas comment cela se fait... En profitons-nous?

— Il me semble que je te cherchais, sans le savoir...

— J'ai deux jours, dit-elle, au moins deux jours.

Alors, ils sortirent, en faisant leurs plans. Ils furent simples.

— Allons, dit-elle, nous cloîtrer pendant deux jours à Fontainebleau.

— Non, à Compiègne, c'est un meilleur désert.

Elle voulut partir aussitôt. Sa pruderie provinciale semblait s'être envolée soudain. Ce n'était plus la calme maîtresse qui n'avait jamais cédé qu'à des prières passionnées. La femme au cœur hautain se transformait en amoureuse tendre et un peu folle. Le tutoiement, même aux moments d'abandon extrême, était très rare dans sa bouche.

Léonor, en organisant rapidement une valise, se sentait heureux, quoique toujours très surpris. Il se promit cependant de ne faire aucune question équivoque. La femme qu'il cherchait, et qu'il n'aurait pas trouvée, venait de tomber dans ses bras. Et cette femme, il la connaissait, il l'aimait, quoique sans passion, il avait puisé en elle des voluptés furtives, mais délicieuses ; elle lui inspirait, enfin, une vive curiosité : il trembla à l'idée qu'il allait la déshabiller, jouir de son esthétique secrète et naturelle.

« Est-elle aussi belle qu'elle est élégante? Si j'allais trouver une vachère sous la robe de la grande dame? Et puis, l'amour nu engage à des jeux délicats... »

Il se souvint d'avoir respiré sur ses vêtements un parfum de bon augure.

Moins d'une heure après leur rencontre, ils se retrouvaient au buffet de la gare du Nord. Ils eurent le temps de déjeuner vite, puis le train les emporta.

— Je suis toute étourdie, fit-elle, en baisant à son tour les mains de Léonor. Quelle histoire! Mais, ma parole, c'est moi qui me suis jetée à votre tête !

— Je me suis si souvent jeté à vos genoux !

— Eh bien, je cède à une ancienne prière, voilà, — et à mon désir, enfant, car je t'aime...Je n'ai pas fait souvent ce que vous auriez voulu? Eh! crois-tu que je n'avais pas la même volonté que toi? Une femme est si peu libre, surtout en province! Combien y en a-t-il qui oseraient faire ce que j'ai fait, le peu que j'ai fait? S'égarer à la chasse, c'était bon une fois... Que j'ai eu peur, quand tu es monté à contrevoie dans mon compartiment, un soir, à Condé !... Oui, comptez, une fois, deux fois... Et dans ma chambre, que je fus obligée de raconter à Germaine que j'avais défait mon lit pour chercher mon chapelet... N'est-ce pas toi qui es mon chapelet, monstre ?... Cela fait trois... Non, ne comptons pas la voiture, cela fut trop malheureux... Mais je ne me suis jamais refusée à toi dans le haut du jardin ?... Il fallait venir plus souvent... J'y ai passé bien des après-midi à rêver à toi, méchant... Tiens, tu me rends sans pudeur! Je suis contente ! »

Et elle prit la tête de Léonor qu'elle pétrissait à pleines mains, qu'elle baisait au hasard. Léonor l'avait souvent vue embrasser ainsi son petit garçon ou son petit chien.

Hortense avait trente ans. Elle devait son nom à des sentiments bonapartistes qui avaient survécu quelques années, dans sa famille, aux événements de 1870. On y avait également conservé, jusque vers 1896, des habitudes élégantes d'esprit et de mœurs. Son père, M. d'Urville, avait été l'un des acteurs des comédies d'Octave Feuillet, en ce même Compiègne où ils arrivaient. Elle avait lu, à l'âge où les jeunes filles oublient qu'il y a des poupées, les œuvres complètes de cet homme timide et passionné ; sa mère ne lui défendait pas de feuilleter

la Vie Parisienne, où son heureuse frivolité n'avait jamais rien vu de dangereux pour une jeune fille bien élevée. Aussi, quand elle se maria, Hortense savait que si le mariage est un jardin entouré d'un mur, il y a des échelles pour passer par-dessus ce mur et elle ne considéra dans son mari que le rang, la fortune, les convenances. Son premier amant avait été un jeune officier, avec qui, comme avec Léonor, elle s'égara à la chasse ; seulement, c'était une chasse à courre ; Léonor n'avait participé qu'à une chasse ordinaire, M. de La Mésangerie, vu les malheurs présents, ayant rompu sa meute. Ces amours furent des plus fugitives. Elle accueillit ensuite M. de La Cloche, député un instant célèbre; mais M. de La Cloche vota mal, et M. de La Mésangerie lui ferma sa maison, malgré sa femme, qui cacha sous des raisons politiques un désespoir réel, quoique momentané. Enfin, M. Léonor Varin, ayant séjourné à La Mésangerie pour surveiller des réparations assez délicates, car le château était un beau type du Louis XIII campagnard, Hortense avait trouvé dans ce jeune homme froid, et cependant romanesque autant que sensuel, un amour plus durable qui augmentait beaucoup son bonheur. Sous une réserve très sagement calculée, elle adorait Léonor, qui s'était toujours montré obéissant, respectueux, adroit et tendre. Elle sentait bien que les furtives joies qu'elle pouvait lui donner, sans se compromettre, ne satisfaisaient point tout à fait son amant. Elle aussi, en qui s'éveillait la sensualité avide de la trentaine, souhaitait des ébats moins rapides et plus complets. Les baisers de Léonor et ses chuchotements avaient peu à peu dessiné dans son imagination des images qu'elle voulait voir en vie. Que de fois n'avait-elle pas pensé à une fugue ! Deux jours à Paris ! Et ces deux jours, voici que son mari lui-même les lui donnait !

En disant « Je suis contente ! », elle s'avouait un bonheur auquel il lui semblait encore impossible de croire tout à fait. Elle se pressa contre Léonor :

« Est-ce vrai ? Nous voilà donc tous les deux seuls et libres ? »

Plus bas, elle ajouta, cependant que sa gorge se soulevait en vagues précipitées :

— Comme je vais être à toi, bien à toi, enfin !

— Toute, toute ? demanda Léonor en touchant sa bouche de sa bouche.

— Je t'appartiens.

Alors, elle eut la sagesse de se reculer, et elle demanda, en s'approchant de la portière :

— Où sommes-nous ?

— Nous approchons de notre bonheur, dit Léonor.

Après l'Oise, calme et douce, ce furent les premières maisons de Compiègne, et bientôt l'arrêt. Ils étaient émus.

Elle ne voulut pas aller à l'hôtel de la Cloche. Une voiture les eut vite conduits à la Corne-de-Cerf. Léonor la congédiait, mais Hortense, plus sage encore que son amant, la retenait pour courir la forêt. Elle fut impitoyable et, tout en riant d'un rire passionné, elle ajusta sa toilette et redescendit.

Ils passèrent, sans le voir, devant l'hôtel-de-ville, élégant coffret de pierre, puis, longeant le Grand Parc, arrivèrent, par le carrefour du Renard, aux monts du Tremble, où des chênes et des châtaigniers émergent, tels des voilures de navires, au-dessus du vert océan des fougères. Ils descendirent de voiture et voulurent se perdre un instant dans cette mer aux odeurs amères. La robe blanche de la jeune femme et ses cheveux blonds y laissaient, à mesure qu'elle fuyait, un sillage lumineux, car elle fuyait, faunesse rieuse, devant le rire rauque du faune.

— Il était temps, dit-elle, quand la voiture les reprit pour les mener aux Beaux-Monts.

— Il était temps ?

— Oui, reprit-elle, malicieuse, j'étais ivre... Un peu de plus et je me serais couchée dans la mer des fougères, pour attendre mon destin... Mais il ne fallait pas... Non, pas aujourd'hui... Nous y reviendrons. Veux-tu? Nous y reviendrons tous les ans... Ah ! il faut bien de la vertu pour résister aux conseils de la forêt !

— La vertu, dit Léonor, c'est de savoir différer son plaisir ou son bonheur... Je voudrais te voir nue dans cette mer odorante, nymphe, dryade ou sirène...

— Le veux-tu?... Tu me rends folle...

Gravir la pente des Beaux-Monts apaisa leurs nerfs. La voiture, venue par la route circulaire, les attendait au sommet. Ils contemplèrent un instant des lointains que cendrait la brume.

Ils se laissèrent ramener par le vivier Frère Robert, la route

des Brioleurs et la route de Soissons; ils ne regardaient plus rien et, l'air devenant frais, ils se serraient un peu l'un contre l'autre, les mains unies.

Léonor comptait les singuliers hasards qui, en si peu de jours, l'avaient transporté de Barnavast dans la forêt de Compiègne et du métier d'architecte à celui d'amant. Malgré que cela lui parût absurde et presque indélicat, il se mit, dans la voiture où il serrait la main crispée de sa maîtresse, à songer à sa promenade avec Rose.

« Rose, voilà la cause, mon âme. » C'est elle qui m'a mené ici, et non toi, pauvre amie qui rêves à mon côté. C'est elle qui m'a donné faim des baisers que je te réserve et que toute autre femme eût reçus à ta place... Oui, presse ma main, tu le peux, car je crois bien que je t'aime, en vérité. Je t'aime plus que le hasard, je t'aime plus que celle que je cherchais, puisque tu es celle que j'ai trouvée. Et puis l'odeur de son âme parfumera tes caresses, n'est-ce pas? Et puis tu seras égoïste? Tu courras éperdue après ton plaisir et tu ne guetteras pas dans le frémissement de mes muscles la venue de l'onde électrique? En amour, l'égoïsme est un hommage; c'est aussi une marque de confiance. »

Le moment arriva. Le silence tombait avec la nuit. Léonor, comme il se l'était promis, déshabilla lui-même sa maîtresse, pièce à pièce. Elle essayait de cacher son trouble sous un sourire impudent.

— Faut-il être une statue pour te plaire? Suis-je une statue?

— Ta beauté m'enchanterait, dit-il, même si ce n'était pas toi. Marbre, es-tu marbre?

— Tu sais bien que non, dit elle.

Elle se remémorait, quoique bien mal à propos, les pudeurs de son mari, ses venues discrètes dans la chambre conjugale, la timidité de ses caresses, la décence de ses propos, et la soudaine attaque succédant à des jeux fraternels. Longtemps, elle avait cru que l'amour ne différait des tendresses familiales que par une conclusion plus vive. M. de La Mésangerie lui avait expliqué que la formalité finale était nécessaire à la procréation des enfants. « Le bon Dieu, ajoutait-il, l'a ainsi établi, et il faut bénir sa divine providence. » Il semblait d'ailleurs regretter l'obligation d'en arriver là et soit bêtise naturelle ou acquise,

soit hypocrisie, il entretenait sa femme dans le mépris des plaisirs charnels. « Ils sont, disait-il encore, un moyen et non un but. » Selon ces principes, il l'avait sevrée dès que sa première grossesse fut probable. M. de La Mésangerie était très pieux et se vantait d'une religion très éclairée et très méthodique.

« Voilà comment, se disait-elle, en tordant ses cheveux, comment on dresse une femme pour l'adultère. »

Elle s'admira devant la glace, sous prétexte de planter une épingle dans son chignon, et elle disait en même temps, au risque de froisser son amant, qui n'en devait pas douter :

— Toi seul m'auras vue ainsi, toi et moi.

Commencée de si bonne heure, la nuit leur permit d'épuiser presque tous leurs désirs. Les imaginations d'Hortense furent satisfaites. Elle accueillit tous les caprices de son compagnon de jeu et se laissa instruire avec délices dans tous les mystères. Quand Léonor, vaincu par tant de victoires, s'endormit, elle s'agenouilla près de ce corps adoré, et il lui venait aux lèvres des paroles pieuses : elle avait enfin trouvé le dieu vivant.

Ils avaient deux jours. Ils décidèrent d'achever à Paris les heures dernières et ils revinrent s'enfermer dans un hôtel de la rue de Rivoli. Hortense était inlassable. Elle inventait. Elle étonna Léonor, qui avait pourtant l'imagination luxurieuse.

— Comment ferons-nous pour retrouver cela ? demandait-elle.

L'idée leur sourit d'une petite maison louée à Carentan. Mme de La Mésangerie aurait toujours le prétexte d'aller voir sa mère à Carquebut ; son mari ne l'y accompagnait qu'une fois par an.

— Oui, dit Léonor, entre deux trains, puis un train que l'on manque. Deux heures. On fait bien des choses en deux heures.

— Les amants apprennent l'art d'employer les minutes.

Hortense croyait commencer une nouvelle vie, sa véritable vie. Elle voulut aussitôt consulter les horaires, et elle fit des combinaisons. Puis elle jeta le livret, en disant :

— Bah ! Il serait bien plus simple de divorcer !

— La vertu de votre mari s'y oppose, chère amie.

Elle n'insista pas. Pourtant, en ce moment, elle eût abandonné tout, famille, enfants, maison, fortune, honneur, pour

suivre Léonor et devenir la femme d'un petit architecte à l'avenir encore incertain. Etre la nièce de Lanfranc, dont la mère vendait des gâteaux aux enfants sur la place Notre-Dame, à Saint-Lô ! Elle lui en avait acheté, quand elle avait dix ans. Son instinct aristocratique se révoltait, mais elle regarda Léonor et songea que des demi-dieux étaient nés de paysannes de l'Attique. Elle poursuivait son idée.

— Votre mère devait être très belle ?

— Qui vous a dit cela ? C'est vrai.

Elle voulut gagner la gare toute seule, partir seule.

— Quand te verrai-je ? Tu ne vas pas rester à Paris ?

— Non.

Léonor tint parole. Il vit Hortense monter en voiture, les yeux rouges, et, une heure plus tard, il partait à son tour.

XII

Alanguie, repue de cette fatigue qui est un bienfait pour les membres et une joie pour le cerveau allégé, Hortense songeait. Il ne lui déplaisait pas de rentrer chez elle. Le voyage, quel meilleur prétexte aux migraines qui exigent l'ombre et le silence, aux longs repos du matin, aux siestes ?

« Il faut peut-être cuver l'amour, comme les ivrognes disent qu'il faut cuver son vin. Mais quel vilain parallèle ! Je vais délicieusement rêver. Ami, je n'ai qu'à fermer les yeux pour te revoir, heureux de mon bonheur, et sentir sur mon corps la promenade charmante de tes caresses... Dis, es-tu content de moi ? Me veux-tu encore ? Veux-tu quelque chose de plus ? Comment faut-il faire pour être encore plus ta maîtresse ! Oui, je sais, je n'aurais pas dû partir, j'aurais dû rester près de toi, à tes ordres, oublier tout ce qui n'est pas toi... Il fallait courir, il fallait me rejoindre, me retenir, m'enfermer ! Ecoute, j'irai te voir toutes les semaines. Oh ! comme je vais mentir avec volupté ! Que je vais avoir de plaisir à regarder en face M. de La Mésangerie, pendant qu'il lira autour de mes yeux l'innocente lassitude de la voyageuse ! Mes enfants ? Eh bien, ne sont-ils pas destinés à vivre ma vie ? De quelle Hortense seras-tu le Léonor, Pierre aux grands yeux, toi qui me ressembles ? Et toi, ma petite Anne, ta mère t'aimera-t-elle moins, parce qu'elle est heureuse ? Que ton mari soit ton amant, voilà ce que je désire... »

Le délire sensuel envahissait toute sa vie. Elle ne se souvenait presque plus des événements qui avaient précédé le voyage à Compiègne. Elle passa plus d'une heure à se demander s'il y avait aux environs de Saint-Lô, ou dans la forêt de Cerisy, des océans de fougères. Elle n'en voyait pas. Elle chercherait...

M. de La Mésangerie, qui l'attendait à la gare, lui trouva l'air fatigué. Elle n'était pas fatiguée, elle était hallucinée. Cependant, elle trouva assez de présence d'esprit pour reprocher à son mari de l'avoir laissée. Ainsi, l'ameublement qu'ils avaient presque choisi, elle n'avait osé le retenir, elle avait passé au Louvre deux journées d'indécision, à lasser tout le monde et elle-même.

— Vous y retournerez seul. Ce sera votre punition.

M. de La Mésangerie fut flatté. Mais il y avait un autre malheur : les babioles pour les enfants avaient été oubliées. Hortense eut quelque honte de l'avouer; elle eut aussi du regret d'une telle distraction.

« Je suis amante, mais je suis mère aussi. »

Elle eut, pour la première fois, l'idée d'un conflit possible entre deux tendances de son cœur. Une course dans la ville répara la faute. Elle en profita pour envoyer une carte postale à Barnavast. Ensuite, elle s'adonna avec un certain plaisir à retrouver ses paysages familiers : ils n'étaient pas aussi différents qu'elle aurait cru.

Léonor revenait sans idées lyriques, mais néanmoins très satisfait.

« J'ai une maîtresse et telle que je la voulais. Libertinage et sentiment. Ce mélange donne une odeur aiguë. Mais je ne la croyais pas capable de tant de liberté corporelle. Jamais elle n'aurait osé cela dans son milieu. Les êtres ne deviennent eux-mêmes que hors de leur milieu natal. Alors ils crèvent ou bien ils se développent selon leur logique physiologique. Les Bretonnes, dont Paris fait parfois de si agréables petites guenippes, sont, à l'ombre de leur clocher, de rêveuses prudes. Hortense est, comme on l'a dit de Marion, « naturellement lascive » : elle aurait pu mourir sans connaître l'art d'exercer avec fruit ce tempérament précieux. Elle semblait si gauche et si honteuse, quand elle se laissait aller dans nos premières

rencontres?... Elle m'aime. Mais ne va-t-elle pas m'aimer trop? Quitter son mari! Non, qu'elle reste mon secret. »

Il était de fort bonne humeur, s'intéressant aux arbres, aux rivières et aux maisons. La monotonie des champs de pommiers et de bœufs ne l'ennuyait nullement. N'ayant rien à désirer, il jouissait de vivre.

Il s'arrêta à Carentan, pour chercher la maison où cacher un lit, ne la trouva pas, mais découvrit une chambre meublée assez convenable. Le patron d'un caboteur anglais l'habitait parfois, mais on serait heureux d'avoir un locataire plus sobre. Tout sentait le whisky. Il s'en accommoda, fit nettoyer, paya très bien et ne cacha rien de ses intentions. « Oh! répondit-on, l'autre y en amenait aussi. Pourvu qu'on ne fasse pas de bruit! »

« *En*, songeait-il, voilà donc ce qu'elle sera pour ces gens. Elle *en* sera... »

Il partit, alla errer le long de la mer à Grandcamp, sans penser à rien qu'aux petites sensations du moment, qu'il voulait agréables. Il n'était pas de ceux qui se plaignent que les plages soient bordées de maisons, qu'il y ait des salles où se réfugier en cas de pluie ou de vent, des boissons pour faire fondre le sel dans la gorge, des nourritures, des lits et le mouvement d'une humanité médiocre, mais parfois curieuse. Ces petits garçons qui vont devenir de grossiers mâles, ces fillettes destinées à faire de prétentieuses demoiselles et de riches bourgeoises, quelle jolie et délicate animalité! C'est bien plus amusant que les petits chiens ou que les chatons. Il avait souvent réfléchi au mystère de l'intelligence chez les enfants. Comment se fait-il que ces subtils êtres se transforment si vite en imbéciles? Pourquoi la fleur de ces plantes gracieuses et fines est-elle la sottise?

« Mais n'en est-il pas de même chez les animaux, et surtout chez les animaux les plus voisins de notre physiologie? Les grands singes, si intelligents dans leur jeunesse, deviennent, dès qu'ils sont pubères, idiots et cruels. Il y a là un cap qu'ils n'ont jamais doublé. Quelques hommes y réussissent; leur intelligence échappe au naufrage et ils voguent libres et souriants sur la mer apaisée. Le sperme est une absinthe dont les forts seuls peuvent supporter la violence; elle empoisonne le sang du commun des hommes. Mais il faudrait un

autre mot et un autre principe, car les femmes succombent plus sûrement encore à cette crise. Celles qui ont été intelligentes dans leur jeunesse le redeviennent presque toujours, passé l'âge critique. Chez les deux sexes, il y a deux crises successives: la crise sexuelle et la crise sensuelle. La première vient à dates fixes pour les individus d'une même race, d'un même milieu. La seconde coïncide généralement avec l'achèvement complet de la croissance, avec l'état de perfection physiologique. Parfois, quand commence le déclin, une troisième crise se manifeste, qui ressemble à la première en ce qu'elle comporte presque toujours un état sentimental. Hervart subit en ce moment cette crise, j'en suis presque certain; Hortense et moi-même, nous en sommes à la seconde; Rose éprouve la première. »

Léonor, comme beaucoup de ses contemporains, dédaignait son métier. Architecte, il souhaitait d'écrire des études où montrer que la physiologie est la base de toutes les manifestations dites psychiques. Les actes appelés vertueux ou vicieux, il les voyait nécessités par l'état des organes, par la disposition du système nerveux. Rien ne le faisait rire comme la prétention des femmes frigides à se faire un mérite de leur chasteté, et il s'étonnait, après tant de constats scientifiques, de l'obstination des hommes à considérer comme volontaires ou involontaires les explosions de l'organisme. L'influence de la conscience sur la conduite des hommes lui semblait nulle. Il démontrait cela chez lui à un de ses amis, professeur ecclésiastique, au moyen d'une horloge à poids qui ornait son cabinet. « Ce que vous appelez la conscience, disait-il, c'est le poids qui règle la sonnerie. Mais je puis l'enlever et l'horloge continue de marquer les heures qu'elle ne sonne plus. » Cet ami lui avait avoué que sa chasteté très réelle était tout à fait involontaire. Les femmes n'éveillaient en lui aucun désir. Il en avait fait l'expérience et n'avait obtenu, à grand'peine, qu'un résultat décevant. L'exiguïté de ses moyens avait fait rire la femme pourtant blasée qui lui consacrait ses talents. « Je crois, ajoutait-il, que la plupart de mes confrères sont dans le même cas. Quelques-uns, plus favorisés, usent de leurs facultés en secret; tel autre a un vice, et j'en connais un qui est un danger pour les enfants. En général, nous sommes chastes par la volonté même de la nature. Le libertinage serait

pour moi un grand supplice. Je ne m'intéresse qu'aux mathématiques. »

Léonor, cependant, entendait bien ne pas succomber aux étreintes de la crise sensuelle.

« Jouir de cette disposition momentanée, mais en conservant un certain esprit critique. Ne compromettre ni ma fortune physique, ni ma fortune intellectuelle, ni ma fortune sociale. Dans ces limites, se donner tout entier à la folie de la saison. Hortense est un violon admirable, j'en serai l'archet dévoué. Suis-je pas aussi entre ses mains de bonne volonté un instrument assez heureux? Oh! les sots qui passent leur vie à combattre leurs passions! Et après? Quand ils voient que le jardin va défleurir, ils viennent mélancoliques respirer la dernière rose : le vent passe et ils ne trouvent qu'un buisson de feuilles et d'épines! Mais moi, et dès maintenant ne pourrais-je pas dire aussi : et après? Il n'y a peut-être de délicieux dans la vie que la constance d'un amour inconscient? Je sais trop que j'aime Hortense, et je sais trop pourquoi je l'aime. Il est certain que le jour où elle m'apparaîtra moins belle, je me détournerai. Si j'en restais là? Si je cherchais? La variété vaut-elle la qualité? Voyons si sur ces plages... Il faut utiliser mon état d'esprit, c'est-à-dire l'heureuse irritation de mes nerfs... »

Le hasard n'est guère que notre aptitude à profiter des circonstances. Léonor rencontra au bord de l'eau une jeune femme assez jolie, une jeune femme comme il y en a tant, et dont la toilette et la tournure ne disent que des choses indécises sur leur état. En toute autre circonstance, il eût continué, après un coup d'œil, à considérer à ses pieds la mort mélancolique des vagues, mais il se promenait précisément pour cela, pour rencontrer une femme qui se promenât seule : son désir créait le hasard. Un instant il eut peur qu'on ne lui fît des avances. Mais on passa. Il suivit. La jeune femme, longeant toujours le flot, s'éloignait des sables fréquentés. Elle voulut saisir un ruban de varech, qui lui échappa. Léonor l'atteignit. Sorti de l'eau, c'était un long fouet visqueux. Elle remercia, embarrassée du présent.

— Rejetez-le, allez. Il en est de cela comme de la plupart de nos désirs. Dès qu'on les tient, on voudrait bien les rejeter à la mer.

Elle eut un petit rire triste et comme étranglé :

— Oh ! Pas toujours, dit-elle.

Ils revinrent vers les dunes et, assis sur le sable, ils causaient déjà comme des amis.

Elle le regardait avec insistance, quoique à la dérobée. Enfin, elle dit :

— Vous n'avez pas l'air méchant.

— Est-ce un compliment ?

— Dans ma bouche, oui.

Alors, s'échauffant peu à peu, elle parla sans arrêt. C'était un flot pareil à celui qui montait, mais plus rapide. Elle racontait sa vie. Léonor aimait chez les femmes équivoques ces sortes de discours. Il montra un grand intérêt, proféra tous les petits mots qui inspirent confiance. Léonor crut bien comprendre ceci :

Elle demeurait à Paris et ne se livrait qu'à un petit nombre d'amis, toujours les mêmes. L'honnêteté de sa vie était donc hors de doute. Ses parents, d'ailleurs, n'avaient pas à se plaindre d'avoir une fille comme elle. Ils demeuraient dans le nord, près de Boulogne ; aussi, pour ne pas les rencontrer, ni des gens de son pays, elle bornait ses pérégrinations aux plages normandes. Parmi ses amis, deux lui étaient chers. L'un, qui était un jeune étranger, ne passait que six mois par an à Paris, mais il continuait de lui donner des sommes, durant l'été. L'autre, quoique plus âgé, donnait moins ; elle l'aimait davantage, il avait de l'esprit, étant Parisien. C'était un fonctionnaire. Elle ne voulut pas dire au juste dans quelle partie, mais cela semblait les Beaux-Arts. Le premier de ces amis la croyait à Grandcamp, où elle venait d'arriver ; pour le fonctionnaire, elle était à Honfleur. Cela compliquait un peu sa correspondance, mais c'était mieux. D'ailleurs, elle n'avait pas eu l'occasion depuis longtemps d'écrire au fonctionnaire, qui donnait à peine signe de vie par quelques cartes postales. Cela lui semblait suspect et la rendait triste. La dernière fois, il était à Cherbourg, mais n'avait pas donné son adresse.

— Il a l'air d'un homme qui va se marier. Lui, il n'est pas seulement capable de contenter une femme ! Pourtant, je l'aime. Et puis, il me manquerait beaucoup, pour d'autres motifs.

Cette femme à la vie si banale, au cerveau si banal, avait un agréable son de voix, la figure fine, de l'esprit dans les

yeux, une sorte d'élégance naturelle. Léonor la désira vivement.

— Je passe quelques jours ici, dit-il.

— Et moi aussi.

— Voulez-vous que nous les passions ensemble ?

Elle rit d'un joli rire, se fit prier, puis accepta, après avoir encore une fois examiné Léonor d'un œil sagace. La proposition acceptée, elle tendit ses lèvres, regarda l'heure à une montre minuscule et se leva, en disant :

— Eh bien, allons dîner. Dépêchons-nous pour avoir une petite table.

Elle s'appelait Gratienne. C'était une toute petite femme aux cheveux bruns très abondants. Son profil était charmant. Le contraste que faisait cette statuette avec Hortense, opulente Léda, amusa Léonor. Il trouva un corps souple, frais, et délicatement parfumé. Elle inclina le voluptueux Léonor à beaucoup de folies. C'était d'ailleurs une praticienne, et comme elle participait ardemment aux plaisirs qu'elle provoquait, il passa quelques nuits agréables. Les journées l'étaient beaucoup moins, car il devait subir de prolixes confidences. Il y avait parmi ses histoires quelques traits agréables, mais par vertu professionnelle elle se gardait de jamais prononcer aucun nom propre ; cela embrouillait un peu les anecdotes.

Un soir, cependant, elle eut un moment de distraction ou d'abandon et elle laissa Léonor feuilleter une petite collection de cartes postales :

— Et puis, ajouta-t-elle, puisque tu n'es pas de Paris, les noms ne te diront rien.

Léonor considéra des bateaux, des montagnes, des casinos, des baigneuses et beaucoup d'autres images. Les unes étaient signées Théobald et venaient d'Autriche ; d'autres, Paul, et venaient des Pyrénées.

« Tiens, le château de Tourlaville ! »

Sans en avoir l'air, il examina attentivement l'écriture de l'adresse. Il ne la connaissait pas. La carte était signée H. Il passa. Encore un château de La Hague. Cette fois la signature était Herv.

« Ne serait-ce pas Hervart ? »

Le nom s'étalait tout entier au bas du château de Martinvast, en même temps que de « tendres baisers ».

« Ah! c'est lui, le fonctionnaire des Beaux-Arts? En effet. »

Cela l'ennuya un instant d'être le collaborateur, même occasionnel, de M. Hervart. Il eût préféré un inconnu. Théobald lui agréait davantage. Mais tout à coup, il songea à Rose :

« C'est curieux, se dit-il, que nous aimions les mêmes femmes en tous les genres. »

Comme Gratienne regardait par la fenêtre, il glissa dans sa poche le château de Martinvast.

XIII

Depuis que son mariage était décidé, M. Hervart semblait très heureux. La confiance de Rose s'était accentuée encore, et leur intimité. Il n'avait plus d'hésitations que sur un point : quelle date choisir? Rose, sans oser l'avouer, souhaitait d'être mariée au plus vite, afin de connaître la conclusion de l'histoire. Cependant les femmes sont naturellement pliées aux longues patiences. Elle attendrait, si Xavier décidait qu'il fallait attendre. Obéir à Xavier était une grande volupté pour elle.

Les nouvelles hésitations de M. Hervart ne se comprenaient pas très bien. Sa situation, après l'hiver, n'aurait aucunement changé. Quel obstacle présent? Gratienne? Sans doute, il s'en croyait passionnément adoré, mais l'aimerait-elle moins, souffrirait-elle moins dans un an? Ses idées sur Gratienne étaient variables, d'ailleurs. Tantôt il lui accordait la vertu d'une femme mal mariée qui s'est donnée par amour à l'élu de son cœur ; tantôt, allant à l'extrême, il la voyait prostituée à tout venant. L'humble vérité lui échappait. Lui, pourtant homme d'expérience en ces matières, il n'avait jamais pu deviner que Gratienne était une fille adroite à concilier ses intérêts, ses plaisirs et ses besoins sentimentaux, et qui dissociait parfaitement ces trois termes. Elle aimait en M. Hervart l'amant sensuel, mais elle appréciait non moins en lui le fonctionnaire sérieux et riche. Car l'amour libre ressemble en cela aussi à l'amour légal que l'argent y réconforte le sentiment. Ainsi M. Hervart estimait Gratienne tantôt plus, tantôt moins, mais il l'aimait toujours également, n'ayant d'ailleurs à lui reprocher aucun manquement visible à leur contrat. Abandonner Gratienne le désolait, non point à cause du chagrin

qu'il en éprouverait lui-même, mais à cause du chagrin qu'éprouverait certainement la jeune femme. Et puis, même quand il méprisait Gratienne, il tenait à son estime. Tout cela, cependant, s'arrangerait, pensait-il, car la situation était banale et de celles qui se dénouent nécessairement tous les jours.

« Dès que j'aurai possédé Rose, je ne penserai plus à Gratienne, cela est évident. Et puis, pourquoi rompre brutalement avec cette fille charmante? J'entends bien ne pas la froisser. »

Au fond, ce qui continuait d'effrayer M. Hervart, c'était le mariage lui-même. Il sentait sous la douce jeune fille poindre le tyran qu'elles deviennent toutes.

« Elle m'aime, donc elle sera jalouse. Moi aussi, peut-être. Ou peut-être qu'en peu de jours elle me désobligera ? Lui plairai-je longtemps? Elle m'aime, parce qu'elle ne connaît que moi. Je puis du moins, pendant les premiers mois, prévoir des exigences qui me seront douces, puis fatales... »

La santé de M. Hervart l'inquiétait parfois. Il se réveillait plus fatigué qu'il ne s'était couché. Le moindre froid l'agrippait à la gorge ou aux articulations. Enfin, il respirait mal et des vertiges le prenaient dès que l'heure d'un repas se trouvait retardée.

« Je suis fou. Me voilà en train de me marier à l'âge où les hommes sages commencent à se démarier. Bah ! Je suis malgré tout solide et je puis encore dompter une femme ! »

Il se rappela avec fierté son dernier entretien avec Gratienne, qu'il avait vaincue, annihilée, réduite en bouillie, cependant qu'allègrement, faisant le coq, il chantonnait et caressait par de douces paroles son heureuse victime.

« D'ailleurs, avec Rose, je serai le maître. Je serai pour elle l'homme et les hommes... Tiens, pourquoi donc Gratienne ne m'a-t-elle pas écrit depuis que je suis ici ? Ah ! Ah ! Mais je ne lui ai pas donné mon adresse ! »

Il trouva d'abord que c'était bien ainsi, puis il se fit des reproches, eut presque des remords. Alors, il rédigea vite une lettre assez tendre, demandant des nouvelles. Il y avait une boîte aux lettres, non loin, sur la route de Saint-Martin; il descendit rapidement de sa chambre et y courut.

A son retour, il trouva Rose dans le jardin. Depuis leurs fiançailles, elle vivait dans un perpétuel sourire. Elle entrait naïvement dans sa destinée, ne soupçonnant plus aucun obsta-

cle possible à son bonheur. En même temps, sans doute par instinctive coquetterie, elle était devenue, non pas plus réservée, mais moins prompte aux jeux habituels. Elle parlait beaucoup de son futur ménage, voyant déjà le meuble du salon, dont elle jugeait, par les catalogues illustrés, la couleur des tapis et celle des rideaux. L'idée de ce mobilier navrait M. Hervart, qui goûtait les meubles anciens, les trouvailles heureuses et les mêlait sans vergogne à des façonnages pratiques établis sous sa direction. Ce matin, il supporta plus malaisément encore ces bavardages ménagers. Il s'ennuyait.

« Est-ce que je n'éprouverais pour elle, se demanda-t-il, qu'un amour tout charnel? Si je ne vois pas en elle, en même temps que l'amante, l'épouse, la mère, la maîtresse de maison, à quoi bon me marier ? En ce cas Gratienne me suffit. Le mariage est délicieux quand on sort du collège. Où trouvera-t-on de plus heureux ménages que parmi les étudiants ? On vit l'un sur l'autre, l'un dans l'autre. La promiscuité paraît un enchantement. On fait connaissance avec le sexe adverse; on se complète. Plus tard, tant d'intimité n'est déjà plus possible; et plus tard encore, on se contente fort bien de visitations amoureuses, en attendant le moment où la solitude nous apporte les seules minutes de bonheur appréciable. »

M. Hervart ne donna pas de conclusion à sa méditation, et la matinée se passa ainsi, Rose choisissant dans l'idéal des papiers de tenture et Xavier philosophant en secret sur les ennuis du mariage.

Après déjeuner, une idée diabolique lui vint : Pourquoi ne prendrait-il pas une avance décisive sur ses droits conjugaux? Le sang lui monta à la tête. Il haletait un peu en serrant Rose contre lui. Quand ils furent assis, ce fut d'abord, après des rebuffades, l'habituelle cérémonie. Elle laissait la main de son ami presser son sein nu, jouer dans les frisures de son aisselle, presser, à travers la robe, ses hanches. Leurs bouches, cependant, se baisaient, se mordaient, s'écrasaient, se buvaient. Après un moment d'accalmie, M. Hervart, à genoux maintenant, prit dans sa main un des pieds de Rose. Il en caressait la cheville et elle laissait faire. Il osa davantage, atteignit le mollet, puis le genoux. Très émue, elle ne protestait pas encore, se bornant à murmurer :

— Xavier! non! non!

La force, pour se défendre mieux, lui manquait. Ce qui lui restait d'énergie se concentrait dans ses genoux qu'elle serrait fermement.

— Rose! Rose! murmurait à son tour M. Hervart.

La voix était si tendrement triste que les genoux se desserrèrent un peu, la main passa.

La main resta là, un bon moment, prise dans le doux étau.

— Rose! Rose!

L'étau s'ouvrit encore une fois, et la main monta.

— Rose! Rose!

Les genoux s'écartèrent tout à fait, et la main, d'un bond, arriva au but. L'étau maintenant s'ouvrait et se fermait à coup précipités. La main eut toute licence.

Il ne se passa rien de plus. M. Hervart n'osait pas. Cependant que, fort mal à l'aise, il déplorait sa vertu, Rose le câlinait et l'appelait vilain.

« C'est curieux, pensait-il, comme elles ont naturellement le même vocabulaire. »

Il avait honte. Rien ne rend honteux comme d'avoir manqué le but, quelle qu'en soit la cause.

Il dit un peu nerveusement :

— Marchons, voulez-vous? Faisons quelque chose.

« Je suis idiot, songeait-il, le long de la route de Couville, où il y a des rochers, des digitales et quelques bruyères, parmi les bouleaux, car enfin, c'est ma femme... »

Les jours suivants, les mêmes jeux se renouvelèrent plusieurs fois, et toujours M. Hervart hésitait au moment décisif.

« D'ailleurs, se demandait-il, me laisserait-elle faire? Je ne puis pourtant pas violer ma fiancée? Je ne lui ai rien appris qu'elle ne connaisse. Si nous arrivions aux leçons inédites, comment prendrait-elle cela?... »

Il continuait :

« Tristes plaisirs pour moi. J'en ai assez. Cela n'a été amusant que la première fois. »

Un soir enfin qu'ils étaient sortis seuls, ce qui n'arrivait jamais, il fut un peu plus hardi.

« Au moins la réciprocité, » se disait-il.

L'obscurité fit que Rose accueillit encore plus volontiers les caresses de son ami. Elle les attendait. Evidemment cette

chose, qui avait paru si hardie à M. Hervart, lui semblait déjà toute naturelle...

« Bien plus naturelle peut-être que de me laisser toucher sa gorge ou l'envers de son épaule... »

M. Hervart osa donc demander davantage...

— Rose ! Rose !

Mais la main de la jeune fille recula. Rose, en étouffant un cri, se leva et dit :

— Rentrons.

Elle ajouta, l'instant d'après :

— C'est mal, Xavier, c'est mal. Respectez-moi.

« Quelle logique ! se disait M. Hervart. « Respectez-moi ! » Mais en effet, j'ai eu tort. C'est avec les jeunes filles surtout qu'il faut commencer par la fin. »

Le lendemain, ils se rencontrèrent de très bonne heure, et Rose, ne voulant rien entendre, ni même accorder un baiser amical, prononça l'arrêt qu'elle avait médité :

— Je suis fâchée. Si vous voulez que je vous pardonne, partez immédiatement et écrivez-moi d'ici huit jours que tout est prêt pour notre mariage. Je vous aime. Vous vous en apercevrez quand je serai votre femme, mais pas avant. J'ai bien voulu jouer avec vous, vous avez tenté d'en abuser. C'est mal. Allez. »

Il fallut partir, elle fut inflexible.

Quand M. Hervart monta dans l'express, à Sottevast, Rose pleurait. Elle lui avait pardonné, car elle l'aimait. Elle lui avait pardonné, car il obéissait.

REMY DE GOURMONT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XXXVI. — Grands hommes.

M. DELARUE. — Aimez-vous les pommes de terre?

M. DESMAISONS. — Hein?

M. DEL. — Aimez-vous les pommes de terre?

M. DESM. — Sans doute, mais...

M. DEL. — Beaucoup?

M. DESM. — Oui, beaucoup, mais...

M. DEL. — Eh bien, soyez satisfait, Parmentier vient d'être proclamé grand homme par le suffrage universel.

M. DESM. — Vous m'étonnez.

M. DEL. — C'est comme je vous le dis.

M. DESM. — Mais à quel propos?

M. DEL. — A propos du concours ouvert par *le Petit Parisien :* Quels sont les dix Français les plus illustres ayant vécu au dix-neuvième siècle?

M. DESM. — En effet, j'ai une idée de cela. Alors Parmentier en est? Il a peu vécu au dix-neuvième siècle, il me semble. Mais laissons ce détail. Vous avez la liste complète?

M. DEL. — Voici : Pasteur, Victor Hugo, Gambetta, Napoléon Ier, Thiers, Lazare Carnot, Curie, Dumas père, Dr Roux, Parmentier.

M. DESM. — Quelle salade! Examinons-la d'un peu près, cependant. Voyons. Cinq choses, d'après cette liste, intéresseraient surtout le peuple : la pharmacie, la politique, la guerre, le roman-feuilleton et la cuisine.

M. DEL. — Où prenez-vous la pharmacie?

M. DESM. — Croyez-vous que Pasteur soit autre chose pour les masses qu'un grand pharmacien, le pharmacien qui guérit la rage? Le Dr Roux est là pour le croup, n'est-ce pas?

M. DEL. — Mais Curie?

M. DESM. — Curie est un produit de la publicité. Venu à une époque où les journaux ignoraient le reportage pseudo-scientifique, M. Berthelot est inconnu de la foule. Il n'y a point d'ailleurs un lecteur du *Petit Parisien* sur cent mille qui se fasse du radium une idée pas trop burlesque. Est-il utile qu'il y en ait même un seul?

Mais la question n'est point là. Je ne veux pas dire que la gloire de Curie soit imméritée, quoique la moitié en soit due à Becquerel, je veux dire qu'elle a été un peu vite; je ne vois pas d'autre signification à la présence de ce nom sur la liste populaire.

M. DEL. — Un signe des temps, peut-être? Le culte de la science?

M. DESM. — Peut-être. C'est dans la science que le peuple a été chercher les deux seuls « grands hommes » vivants de son choix, — vivants, car Curie le devrait être. Il n'y a que là, du reste, qu'on en puisse trouver. Mais, que l'on n'en puisse trouver que là, cela montre aussi quel est le chemin que prennent aujourd'hui, nécessairement, les esprits supérieurs.

M. DEL. — N'importe, Curie gêne un peu votre classification.

M. DESM. — Nullement. Je l'y ferai rentrer et cela donnera : pharmacie, politique, guerre, littérature, science, cuisine.

M. DEL. — Qui vous dit que Victor Hugo ne soit là qu'à titre politique?

M. DESM. — Il y est à titre bigarré. C'est pour cela que je mets littérature au lieu de roman-feuilleton. Le peuple sait que Victor Hugo a été autre chose qu'un homme politique, et il sait que Dumas n'a été qu'un rédacteur de romans. On apprend beaucoup de choses à l'école et dans les journaux. Mais d'où sort donc Parmentier?

M. DEL. — Des almanachs, peut-être. Heureux apothicaire! car c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même sur ses brochures. Il ne se croyait point destiné à la gloire et jamais, non plus, il n'eut la prétention d'avoir découvert la pomme de terre ou même de l'avoir introduite en France. Parmentier fut l'avocat de la pomme de terre, et pas autre chose. Vers 1770, le bruit courut que c'était une nourriture malsaine, calomnie que l'excellent apothicaire réfuta dans son « Examen chymique de la pomme de terre ». Il débute ainsi : « Quoique l'expérience prononcée journellement en faveur des pommes de terre, que leur usage, adopté depuis un siècle... » C'est précisément parce qu'elle était déjà une nourriture populaire que l'on se préoccupa de la défendre. Parmentier y réussit, et tel est son mérite.

M. DESM. — Que vous êtes bien renseigné! Mes compliments.

M. DEL. — J'ai eu la curiosité d'aller aux sources. C'est facile et personne n'y pense!

M. DESM. — Facile! Encore faut-il savoir où elles sont situées.

M. DEL. — On doit le savoir, ou se résoudre à répéter toujours les mêmes erreurs. Je suis persuadé que plus de la moitié de l'histoire est à refaire.

M. DESM. — Heureusement! Supposez que nous possédions le dernier mot sur toutes choses, la vie perdrait beaucoup de son intérêt. Mais il n'y a jamais de dernier mot. Les faits ne sont que des faits. Pour les retenir en place, cubes de pierre, il faut le mortier de nos

jugements. Or nous jugeons d'après nos sentiments, et le sentiment est personnel. De là, l'instabilité universelle de nos connaissances. La physique même n'est pas à l'abri de certaines oscillations, s'il faut en croire un des autres « grands hommes » de la liste. Pasteur a démontré l'impossibilité des générations spontanées. Cependant les théories actuelles sur l'origine de la vie exigent la génération spontanée, au moins à un certain moment de l'histoire de notre globe.

M. DEL. — C'est l'évidence même.

M. DESM. — A moins que vous ne préfériez avoir recours aux paroles magiques de notre vieux Jéhovah.

M. DEL. — C'était un personnage bien commode. On ne le remplacera jamais.

M. DESM. — Nous avons M. Stéphane Leduc.

M. DEL. — Cette attitude de certains savants, cherchant à créer des cellules vitales, cela les fait beaucoup ressembler aux vieux alchimistes, vous ne trouvez pas?

M. DESM. — Je suis de votre avis. S'ils réussissaient, ce qui est impossible, comme le résultat serait médiocre! Créer de la vie, pourquoi faire? A quoi bon, quand elle grouille dans une goutte d'eau, dans une goutte d'air? A quoi bon, quand les océans tout entiers ne sont peut-être qu'un immense grouillement de vies cellulaires? Et puis, comment prouverait-on le fait même de création? Si votre matière vit, dirait-on, c'est qu'elle contenait un ferment vital. Nous retrouvons toujours les expériences de Pasteur. Elles sont invincibles. La vie a eu un commencement, elle est née. Mais, par cela même qu'elle est née, elle n'est plus à naître. Dans cet ordre d'idées, on arrive très vite à un stade où le raisonnement détruit, par la logique, l'expérience la plus concluante en apparence. Ce qu'il y a de beau dans la théorie de Pasteur, c'est qu'elle est précisément cela, un raisonnement. Ou, si vous voulez, c'est un théorème. On peut, à volonté, ou l'admettre ou le démontrer; on ne peut pas le nier. Vous trouvez la vie, donc la vie était préexistante à vos expériences.

M. DEL. — Et si ce raisonnement était un paralogisme?

M. DESM. — Il serait encore bon. Il y a des paralogismes nécessaires. Un mauvais raisonnement peut très bien être un excellent point d'appui.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Dominique : *L'Anémone des mers;* « Mercure de France », 2 fr. — Henri Strentz : *Le Regard d'ambre;* Sansot, 3.50. — Victor Litschfousse : *L'Ame d'autrui*, préface de Laurent Tailhade, Messein. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Synthèse attristée de Paris*, suivie d'une lettre de M. Max Nordau et d'un dialogue avec le prince de Ligne, Librairie académique Perrin et Cie. — Charles Reculoux : *Les Soufflets ;* Henri Jouve, 2 fr. — Renée Vivien : *A l'heure des mains*

jointes; Lemerre, 3 fr. — Jules Delacre : *Les Roses blanches;* Bruxelles, H. Lamertin.

L'Anémone des mers. Assis dans une taverne de la rue d'Amsterdam, jouxte la gare Saint-Lazare, des Esseintes imagina tout son voyage en Angleterre; il fallait que sa fantaisie d'invention fût sollicitée par les circonstances et il ne pouvait plus ensuite que laisser ses idées s'associer sans contrôle : il acceptait son rêve et ne le dirigeait pas. Sous la figure du *gilles en blanc* qu'il lui plut déjà d'emprunter, Jean Dominique se crée à soi-même tout un monde merveilleux, illusoire et charmant, peuplé de bêtes légères, fugaces et anxieuses, de palmes flexibles près d'une Méditerranée qui n'est pas bleue, mais irisée, et de fleurs qui, sauf la rose, sont presque toutes des liliacées. Mais dans le décor chatoyant, la détresse du cœur est plus aiguë peut-être et l'âme du Gilles est semblable apparemment à cet essaim d'abeilles au hasard emporté :

Toi que l'été traverse comme un faon roux qui joue,
Mon âme enténébrée aux feuillages profonds,
N'as-tu pas vu passer cet essaim triste et blond
Des abeilles pendues au vent qui les secoue
Portant sur des milliers d'ailes exténuées
Une petite reine immobile et dorée?

Le poids de la douleur est plus lourd aux ailes délicates et fragiles et aux petites âmes subtiles et frissonnantes. Elles se reploient sur elles-mêmes pour renfermer leur secret et le silence les opprime, sans qu'elles veuillent cependant en rompre le sceau.

Je mettrai mes deux mains sur ma bouche, pour taire
Ce que je voudrais tant vous dire, âme bien chère.
Je mettrai mes deux mains sur mes yeux pour cacher
Ce que je voudrais tant pourtant que vous cherchiez.

Et le pauvre Gilles s'en va à l'aventure, le cœur glacé sous son vêtement de soie blanche; mais ni l'automne sur la fagne, ni les eaux de Venise emperlée, ni les saintes et les princes de Carpaccio ne le peuvent vraiment distraire de soi et, plus imaginatif que des Esseintes, il erre toujours dans le pays magique et désolé, d'où il ne peut s'évader après en avoir créé tous les sites.

Le Regard d'Ambre. Dans une curieuse lettre à Fernand Desnoyers, Baudelaire confesse avec âpreté son mépris de *la nature* et surtout des végétaux, « des légumes sanctifiés » ; leur renaissance et leur rajeunissement lui sont pénibles ; il y voit « quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, un je ne sais quoi qui frise l'impudence (1). » Il aurait sans doute peu goûté les œuvres de certains de nos contemporains et il n'est pas sûr que M. Francis Jammes, madame

(1) Cf. *Lettres* de Charles Baudelaire, 1845-1866. Edition du Mercure de France.

Marie Dauguet, madame de Noailles et madame Delarue-Mardrus eussent trouvé grâce devant lui. M. Henri Strentz se souvient au contraire avec ferveur d'une enfance au grand soleil, près de la terre, à l'orée ou au fond de la forêt ; il en a gardé une sorte d'ivresse trop forte qu'il aime et qu'il regrette en même temps :

J'étais l'enfant qui chante en sa nature heureuse,
Innocent enivré par l'arôme des bois
Qui, muet, écoutait, le cœur gonflé d'émois,
S'épandre en le soleil son âme harmonieuse.

Mais j'ai trop ri, mon rire a blessé la douleur
D'un passant pâle et roux qu'on menait au supplice.
— Pouvais-je te comprendre, Esprit au sacrifice ? —
Il m'a vu si joyeux qu'il a damné mon cœur.

Et par des affinités inverses de celles qui rappelaient à Baudelaire les cathédrales et les constructions de l'homme en présence des bois, de la ville où il est exilé, il retourne par le souvenir à la forêt lointaine et au soleil primitif alors que

Le jour autour du puits dansait en formes blondes.

Ce dernier vers est lumineux et charmant. Ailleurs on désirerait une forme et une phrase moins fluentes et de relief mieux accusés où fussent plus nombreux les mots qui s'ordonnent en images nouvelles.

L'Ame d'autrui. Semblable aux autres, M. Victor Litschfousse ne se tient pour supérieur à eux que parce qu'il les méprise ; il lui est bon de s'attirer leur animadversion en dénonçant leur sottise et leur infamie :

Et moi je ne suis rien si mon mépris se tait
Qu'un être comme vous humblement triste et laid
Et je n'ai même pas une laideur extrême
Ne pouvant devers vous être laid par moi-même.

Un peu de l'amertume de Mathurin Régnier et d'Agrippa d'Aubigné se retrouve ici. Mais ainsi que le remarque justement M. Laurent Tailhade à propos d'un roman du même auteur, *Madame Quatre-Temps*, toute tendresse n'est pas absente dans cet art d'ironie sans indulgence ; et il arrive même que volontairement le poète renie jusqu'à cette ressemblance avec le pire :

Que tout ce qui meurt et tout ce qui menace
Emporte à chaque pas un peu de notre trace
Et jette notre cœur par lambeaux au néant.

Aimons ! mais à jamais détournons notre face
Des étangs endormis où le passé descend
Et baigne ces pâleurs dans l'ombre qui grimace.

Ce sont de courts poèmes, aux muscles saillants, trop parfois et, dont les lignes ainsi s'accentuent jusqu'à la raideur didactique des albums d'anatomie.

Synthèse attristée de Paris. M. Max Nordau, que certains imbéciles accusent volontiers de paradoxe parce qu'il formule avec bon sens des vérités élémentaires, ne semblait pas prédestiné à commenter un jour dix-huit sonnets parisiens de M. Charles-Adolphe Cantacuzène, l'un des poètes de ce temps qui ont reçu des fées bienveillantes le don de l'imprévu ; et M. Max Nordau affirma sagement qu'il ne fallait pas croire que ce Charles-Adolphe Cantacuzène, hanté de rapides bonnes fortunes et de rencontres amoureuses au hasard du pavé et des fiacres discrets, fût le seul et le véritable. Cependant en d'autres recueils déjà une préoccupation semblable se trahissait et sur la ville détruite, pour celui-là, ce n'est pas l'arc triomphal et les deux tours de la cathédrale ruinée qui survivront, mais le parfum musqué, exquis et mortel, des femmes, qui pendant des siècles et des années et à cette minute même, promenèrent par les rues leurs robes à falbalas et l'or faux de leurs toisons rousses. Mais l'unique seule qu'il eût réellement aimée ne viendra que quand il sera parti « pour le grand voyage » :

Mais l'Enfant, mon unique enfant hyperbolique
— J'y songe avec douceur par le soir qui me pique —
Ne naîtra que le jour où moi je m'en irai.

L'obsession de donner à toute pensée le rythme d'un alexandrin est telle chez M. Charles-Adolphe Cantacuzène qu'elle l'incite à prendre avec la langue des libertés, comme faisaient les Arlequins avec les Zizzabelles, et qu'une sifflante de plus muant un adverbe en mot variable n'est pas pour l'effrayer.

Bleu de Parisienne aux yeux *presques* étranges.

Pourquoi presque ne serait-il pas autorisé aux mêmes licences que jusque?

Les Soufflets. L'indulgence est le moindre défaut de M. Charles Reculoux ; il soufflette de quatrains féroces les personnes respectables et les idées reçues et il ne fait point bon de n'être pas de son avis sur les choses et les gens :

Je le dégoûte, il me rature
Mes quatrains purulents et verts.
Regarde-toi donc, pourriture :
C'est toi qui m'inspires mes vers.

Le seul Joris-Karl Huysmans trouverait peut-être grâce devant lui pour avoir catalogué sous des noms idoines diverses espèces d'individus déplaisants, les joviaux, les fils de brute et quelques autres.

A l'heure des mains jointes. Les dernières strophes re-

trouvées de Sappho contiennent d'âpres invectives à une amante infidèle qui a trahi pour l'amour d'un homme son impérieuse maîtresse ; si des fragments comme

Je t'aimais, Atthis, autrefois

avaient laissé quelque doute aux critiques vertueux sur la nature du sentiment qui animait la grande Lesbienne à l'égard d'Eranna ou Dika, les vers nouvellement exhumés les détromperaient aussitôt. Mme Renée Vivien entend qu'on ne se méprenne pas : jamais elle n'a célé qu'elle voulût être de la lignée mytilénienne et elle pleure « comme on pleure une morte » la fille de la mer qui se livra aux caresses viriles :

Tes paresses et tes attitudes meurtries
Ont enchanté le rêve épais et le loisir
De celui qui t'apprit le stupide plaisir,
O toi qui fus hier la sœur des Valkyries.

L'époux montre aujourd'hui tes yeux si méprisants
Jadis, tes mains, ton col indifférent de cygne,
Comme on montre ses blés, son jardin et sa vigne
Aux admirations des amis complaisants.

Garde ce piètre amour qui ne sait décevoir
Ton esprit autrefois possédé par les rêves...
Mais ne reprends jamais l'âpre chemin des grèves
Où les algues ont des rythmes lents d'encensoir.

N'écoute plus la voix de la mer entendue
Comme en songe à travers le soir aux voiles d'or...
Car le soir et la mer te parleraient encor
De ta virginité glorieuse et perdue.

Par delà les jours et la mort, elle espère troubler encore les belles jeunes femmes ; son long sanglot d'amour harmonieusement rythmé fera tressaillir leur chair :

Pâles et respirant votre chair embaumée
Dans l'évocation magique de la nuit,
Direz-vous : « Cette femme est l'ardeur qui me fuit...
Que n'est-elle vivante ! Elle m'aurait aimée... »

Jamais éphèbe victorieux ne poussa un tel cri d'orgueil et de défi au temps et se sachant haïe et insultée des pharisiens, la poétesse du moins se peut rendre à elle-même le témoignage de n'avoir point défailli sous le poids de la réprobation publique et d'avoir fait face au mépris et à l'injure, sans rien abdiquer de sa volonté libre.

Les Roses blanches. Dans le jardin, derrière la haie en fleurs, où le poète regardait pousser les tulipes et les jacinthes, une petite Eve est entrée et, pareils à leurs roses, à leurs acacias et à leurs géra-

niums, les amants heureux, sans s'inquiéter de métaphysique, se laissent aller au gré des heures douces. C'est un livret charmant que ce recueil de M. Delacre, d'une simplicité qui n'est pas très naïve et d'un art qui cependant demeure assez ingénu :

Ce que je sais, c'est que je suis
Ivre des jours, ivre des nuits
Qu'un seul brin d'herbe me transporte,
Que j'ai mal d'une rose morte,
Qu'une odeur est dans tes cheveux
De foin tiède et d'œillets fiévreux,
Que la terre est vaste et féconde,
Que nous vivons au premier temps du monde
Et que tu es bien la première qui soit blonde.

Certes, ni M. Emile Verhaeren ni M. Francis Jammes ne sont inconnus de M. Jules Delacre : mais il aurait pu choisir de plus mauvais parrains.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Charles-Louis Philippe : *Croquignole*, Fasquelle, 3.50. — Eugène Montfort : *La Turque*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Villetard : *La Montagne d'amour*, Fasquelle, 3.50. — H. B. Lenormand : *Le Jardin sur la glace*, Stock, 3.50. — Fernand Rivet : *Servitude*, Stock, 3.50. — André Avèze : *La Rosière de Mont-Quercy*, Albin Michel, 3.50. — Mme Octave Feuillet : *Mystérieux passé*, Calmann-Lévy, 3.50. — Edouard Grandel : *Le Travail et l'amour*, Messein, 2.50. — Henry Labonne : *Salvor*, Edition mutuelle, 2.50. — Marcel Roland : *Prosper Batignat*, « Vox », 0.50.

Croquignole, par Charles-Louis Philippe, et la **Turque**, par Eugène Montfort. Ce qui me console d'arriver si tard pour parler encore du fatal prix Goncourt, c'est que, chez les Français, le dernier qui parle a généralement raison. Il ne me serait même pas très désagréable d'avoir tort après MM. Charles-Louis-Philippe, Eugène Montfort, Ernest-Charles et beaucoup d'autres ayant eu successivement raison en déclarant les choses les plus différentes ou les moins faites pour rallier tous les suffrages. On a blâmé, puis loué en termes également excessifs, les deux auteurs portant à la connaissance du public ce qu'ils appelaient les petits dessous de la vie littéraire et personne n'a songé à vérifier leurs assertions, tout le monde étant persuadé de leur entière exactitude, donc, la bonne foi de la fameuse académie se trouvant désormais mise en doute, quel crédit va-t-on lui accorder, maintenant? M. Ernest-Charles, le dernier critique indépendant qui nous reste, ayant fulminé ceci : « Pour que la leçon soit bien comprise de tout le monde, les académiciens dont s'agit ont encore quelque chose à faire. Ils viennent de récompenser l'association fraternelle de

Jean et de Jérôme Tharaud, qui n'ont presque rien écrit. Espérons que, l'année prochaine, ils récompenseront trois cousins unis qui n'auront rien publié du tout. » L'immoralité des prix dits littéraires me semble démontrée! Alors, est-ce qu'il ne serait pas plus simple de cesser, sans jeu de mots, de concourir? Il est certain que cinq mille francs, c'est une somme, par le temps qui pourrit (je n'admets plus le temps qui marche, tout au plus celui qui *vole*...), mais le littérateur soucieux de sa dignité vraiment littéraire peut-il écrire dans le seul but d'obtenir cinq mille francs? Cinq mille fois non! Alors, où puisera-t-on le courage de briguer les faveurs d'une académie qui s'est trompée trois fois en décernant trois prix?...

Remarquez que, sans elle, les trois nobles coursiers couronnés demeuraient probablement les favoris de leur personnel public (on a toujours un public quand on vend trois cents volumes!) tandis qu'à présent il existe des gens — et ceux-là, les plus redoutables critiques, n'ont pas lu — qui se disent en roulant de gros yeux : « Voyez-vous, ces frères Tharaud, des Egyptiens, bien sûr, ils n'ont presque rien écrit, et M. Frapié, il est vieux comme Hérode... Quant à M. Farrère, un farceur, un lieutenant de vaisseau, un type dans le genre de Pierre Loti, quoi! » Elle est dangereuse, l'académie Goncourt, au moins pour ses lauréats. Comme il serait plus brave de décréter que tout écrivain capable d'espérer la justice en une récompense honnête, le très faible salaire de ses efforts, est digne de Charenton! Remarquez que si l'on avait décerné le prix à l'auteur de *Croquignole*, l'auteur de *la Turque* avait le droit de se plaindre, ou réciproquement, puisque nous reconnaissons, avec eux, qu'ils ont les mêmes mérites. Il est possible aussi que les membres de cette académie, dont le plus naïf déclare qu'il a voté deux fois pour deux auteurs différents, se soient affolés devant l'abondance des matières précieuses et qu'ils aient voté pour les premiers inconnus frappant à leur porte, tellement ils se sentaient solliciter par tous les talents reconnus qui leur crevaient les fenêtres de leurs fulgurants rayons jaunes. Pauvres académiciens! Que vont-ils devenir l'année prochaine? Sans compter qu'il leur faudra faire bien attention à ne plus envoyer le résultat de leurs votes au dos de l'addition de leur dîner d'assemblée, parce que ce geste... somptueux (110 fr. et des centimes, je crois) pourrait leur attirer des désagréments de la part d'estimables reporters à jeun. Tâchons de nous résumer. Celui qui récompense joue le rôle de Dieu. De nos jours, c'est un rôle ingrat par excellence. Il faut rester sourd, muet, aveugle, se *montrer invisible*, comme dirait Arthur Dupin, et se résigner bon gré mal gré au pseudonyme du Hasard... Alors... alors... qu'on mette le prix Goncourt en loterie, que chaque auteur, du plus infime au plus célèbre, prenne un billet en commençant son œuvre annuelle et si le hasard tombe sur un Monsieur très obscur,

personne n'aura plus le droit de se plaindre, puisque tout le monde l'aura voulu.

Et *Croquignole?* Et *la Turque ?* Que voulez-vous que j'ajoute à leur gloire? Ces livres ne furent pas couronnés. Ils eurent les honneurs d'un concert de récriminations et on s'occupa beaucoup de leurs auteurs, pas énormément de leurs héros. Pourtant, Paulat, roi des animaux, Aristide Buffières, Félicien, Claude, sont des créatures autrement intéressantes que des écrivains ou des académiciens. Et *Croquignole* est un type si sympathique en dépit du viol de la petite Angèle. Et *la Turque*, cette pauvre servante de Genève qui glisse aux misères de la prostitution, la plus pure femme qu'on puisse rêver, car elle n'a rien du papier à lettres dont on fait les cocottes sur nos boulevards, la plus illettrée des pauvres filles qui gardent un cœur, parce qu'elles n'ont justement pas lu tous les livres du boulevard, la pauvre *turque* qui se jette dans la Seine sans cris et sans gestes, comme une servante fatiguée se couchant après la longue journée de travaux répugnants? C'est bien pour elle qu'il aurait fallu la couronne, la modeste couronne de violettes funèbres. Mais puisqu'on n'a pas retrouvé le corps, n'est-ce pas?... Je me suis laissé conter que la dixième édition de *Croquignole* ou de *la Turque* portait, sur banderolle verte, ces mots grassement imprimés : « Ce roman n'a pas obtenu le prix Goncourt », et que ça s'enlevait. Tout arrive... même le possible, même que de belles œuvres soient aimées pour leur seule beauté.

La Montagne d'amour, par Pierre Villetard. Tenez, en voilà encore un de prix Goncourt! Ça, c'est de l'idylle toute fraîche de rosée, de larmes, de pétales de fleurs, de flocons de neige. Le sujet est aussi simple que vulgaire, car il s'agit d'un adultère très quelconque, mais comme c'est franc de style, chaud de couleur, d'une jolie langue remplie de jeune humanité ! Cette femme enfant qui marche courageusement vers les sommets inaccessibles du renoncement d'amour, avec sa douleur au genou, n'est-elle pas délicieusement intéressante? Et ce musicien tout plein de lui, qui s'écoute chanter la mauvaise chanson, n'est-il pas un homme aussi fatalement cruel que sympathique? Tous ces jolis détails de paysage sont d'une netteté merveilleuse. On dirait qu'on le voit, comme on voit les choses dans les montagnes avant la pluie : à la fois tout près des yeux et dans un recul immense. On les toucherait de la main, n'était le profond précipice qui sépare, mais on croit entendre les clarines du troupeau comme les cloches de l'Angelus, tout devient grave comme dans une église et la jalousie de la petite Gerda nous donne envie de pleurer. C'est pourtant, oui, l'histoire banale d'un adultère, seulement l'auteur de *Monsieur et madame Bille* peut se permettre l'histoire banale, parce qu'il y met un vernis

nouveau, un reflet de tendresse vraiment humaine, le vrai sang d'un cœur tout palpitant d'émoi sincèrement éprouvé.

Le Jardin sur la glace, par H. R. Lenormand. Il y a, paraît-il, aux penchants des glaciers, des petits coins de terre où poussent des fleurs odorantes et rares, des fleurs froides qui ne craignent ni l'éblouissante reverbération des neiges, ni le vent des hauteurs. Les jardins sur la glace font le désespoir des amateurs d'herbiers, car, pour y atteindre il faut risquer sa vie... La jeune personne qui aime à collectionner des fleurs cérébrales, Mlle Dragomira, est une Russe. Elle est vicieuse de naissance, comme toutes les Russes, ou, si le mot vous choque, elle est curieuse, et, refusant le jeune homme un peu austère qui veut l'épouser, elle devient tour à tour la maîtresse d'un peintre, d'un poète et d'un musicien.

Le jardin sur la glace se fleurit successivement de toutes ces passions éclatantes qui n'ont pas l'air de porter beaucoup à la tête de la jeune... jardinière, mais le dernier amant, le musicien, devient fou et l'histoire finit là. C'est extrêmement passionné, délicat, plein de jolies choses... seulement trop russe, trop littérature, quoi.

La Servitude, par Fernand Rivet. Histoire d'un pauvre diable dont l'intelligence se trouve très au-dessus de sa situation de domestique et qui n'en tombe pas moins dans les fers d'une jolie femme riche. Il reste le valet de chambre tout en étant l'amant et il finit par se trouver odieux, se sauve espérant se libérer de joug, cela juste le matin même où l'on assassine sa maîtresse. Il est arrêté, confronté, puis on le relâche grâce à l'alibi que peut lui fournir sa fiancée, la fille d'un vieux socialiste qui l'aime encore malgré sa servitude. Ayant échappé à cette première catastrophe, il est repris fatalement par la justice sur le cadavre du mari. Ces deux erreurs judiciaires compliquent énormément la donnée de ce roman, qui serait cependant très suffisamment dramatique dans sa simple psychologie du domestique maître, de l'esclave du jour devenant roi la nuit, du Ruy-Blas moderne.

La Rosière de Mont-Quercy, par André Avèze. Il est bien certain que le paysan n'est pas un homme pétri de délicatesses, seulement pour nous le prouver était-il très utile de nous montrer à l'œuvre ce Claude Poncey, un étranger au pays, espèce de rebouteux charlatan, d'entremetteur et d'usurier qui viole ou fait violer les femmes et a des idées de Marquis de Sade ? Tous ces gens qui l'entourent, quoique complices de ses crimes, ont plutôt l'air de ses victimes et j'imagine que lorsqu'il aura disparu, après la nomination de sa rosière, la contrée va redevenir plus paisible. Les paysans, pour accomplir tous ces tours de force, avaient besoin d'un meneur. Ce Claude Poncey doit être de Paris ou de la banlieue. Ce serait même un raté de lettres que ça ne m'étonnerait pas.

Mystérieux passé, par M[me] Octave Feuillet. Une suave jeune fille est le fruit du coupable adultère. Lorsque son futur beau-père l'apprend, il ne permet plus qu'on l'épouse, mais la coupable adultère se coupe les cheveux, entre au couvent et déblaie la route. C'est simple, touchant et fort injuste, car elle aura beau entrer au couvent, sa fille n'en demeurera pas moins le fruit de coupables manœuvres.

Le Travail et l'amour, par Edouard Grandel. Une petite restitution bucolique du phalanstère. Toutes à tous. Tous à toutes. On élève des moutons, des chevaux, des bœufs et des enfants à frais communs. C'est à la fois sérieux et polisson. Je vous recommande l'histoire de la serrure *à clapet* pour l'introduction nocturne du mari de rechange. C'est ingénieux, quoique de mauvais goût.

Salvor, par Henry Labonne. Légende irlandaise où l'on voit des jeunes gens hors la loi enlever des jeunes filles pour en faire leurs femmes à la façon des guerriers indiens sur le sentier de la guerre. Le frère retrouve sa sœur vers la fin. Cette nouvelle a l'honneur de représenter le premier roman qui se passe en langue française dans le pays *En feu sous la neige*. On y cite la bible, mais ce n'est nullement désagréable en dépit de l'avis du grand journal !

Prosper Batignat, par Marcel Roland. Où il est démontré que les éditeurs ont plus d'une ruse dans leur sac pour vous refuser un manuscrit. Et vous pensez que ça peut servir de leçon ? Pas aux éditeurs, toujours.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Joseph de Zangroniz : *Bibliothèque littéraire de la Renaissance, Montaigne, Amyot et Saliat. Etude sur les Sources des Essais*, Champion. — D[r] A. Armaingaud : *La Boétie, Montaigne et le Contr'Un*. Extrait de la Revue Politique et Parlementaire. — Georges Casella et Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature, 1895-1905*; Sansot. — G. Lanson : *Les Grands Ecrivains Français, Voltaire*, Hachette. — Henri d'Almeras : *Le Marquis de Sade. L'Homme et l'Ecrivain*, Albin Michel. — Memento.

M. Joseph de Zangroniz, dans une étude sur les sources des Essais : **Montaigne, Amyot et Saliat**, recherche les pillages de Montaigne. Pillage, le mot est de Montaigne lui-même, qui ne s'en cache pas. Il a fait son bréviaire du Plutarque d'Amyot et de l'Hérodote de Saliat. Il trouve dans ces ouvrages ce que nous appellerions aujourd'hui des faits, sur lesquels appuyer sa philosophie. Ces *Vies des hommes illustres*, ces *Œuvres morales : Dicts notables des anciens Roys, Princes et grands Capitaines*, etc., sont pour lui des documents psychologiques, de l'histoire, de la vie. Ces anecdotes, il les sait par cœur, elles viennent au bout de sa plume, avec les expressions même d'Amyot. S'il les conte parfois d'une façon nouvelle, c'est qu'il trouve favorable de résumer le texte de son auteur. Mais

d'ailleurs pourquoi Montaigne se serait-il donné le mal de démarquer Amyot? Il avoue lui-même : « Je desroberay icy les motz mesmes de notre Plutarque, qui valent mieux que les miens. » Sans doute, il dit aussi qu'il est bien aise de pouvoir dérober quelque emprunt, « en le desguisant et difformant à nouveau service », mais il ne s'agit pas là de plagiat, M. de Zangroniz le dit bien. Les plus grands écrivains sont peut-être ceux qui ont le plus « pillé », mais en sachant adapter leurs emprunts à leurs œuvres. Il n'en demeure pas moins vrai qu'Amyot a exercé une certaine influence sur les idées et sur le style de Montaigne. C'est ce que nous démontre, textes en mains, M. de Zangroniz.

§

Le Dr Armaingaud, dans sa brochure **La Boétie, Montaigne et le Contr'Un**, avance que le *Discours sur la Servitude volontaire* ne saurait être, en ses parties principales, l'œuvre de la Boétie, mort en 1563, puisque ce discours serait un pamphlet contre Henri III. Et, en effet, la plupart des allusions de ce pamphlet semblent bien s'appliquer historiquement, au duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France à la mort de son frère Charles IX. Ce discours n'est pas un simple exercice de rhétorique, sans applications politiques, comme le prétend Montaigne ; il vise bien Henri III, et ainsi s'expliquerait l'empressement des protestants à utiliser ce pamphlet et à le mêler à leurs libelles. Et M. Armaingaud nous démontre que Montaigne en est vraisemblablement l'auteur, mais qu'il avait intérêt à se cacher et à le nier. Montaigne avait des accointances avec les protestants, et, en récomposant le Contr'Un, en en faisant une œuvre d'actualité, il aurait espéré contribuer « pour sa part à provoquer le repentir, du moins le désaveu » de la Saint-Barthélemy. C'est M. Armaingaud qui parle, et avec une grande indignation contre les catholiques. Montaigne eut-il jamais cette attitude indignée? Voici, sans commentaires, les conclusions du Dr Armaingaud : Montaigne aurait pris parti, d'une façon cachée, contre la Saint-Barthélemy (se mettant à l'abri sous le nom de la Boétie), en publiant le Contr'Un de son ami, simple exercice de rhétorique, qu'il transforma habilement en pamphlet politique. L'œuvre de la Boétie était entre les mains de Montaigne, héritier des livres et papiers de son ami. Or, *le Discours de la Servitude volontaire* fut publié en 1576, treize années après la mort de la Boétie, dans un recueil de pamphlets contre la Saint-Barthélemy : *les Mémoires de l'Etat de France sous Charles le Neufième*. Montaigne protesta contre cette publication, mais, observe M. Armaingaud, les publicistes protestants n'auraient pas osé, en donnant un texte modifié par eux et non consenti par Montaigne, « s'exposer à un démenti qui aurait singulièrement diminué leur autorité morale ».

Il serait donc probable que le Contr'un tel que nous l'avons aujourd'hui est en partie l'œuvre de Montaigne.

§

Malgré ses Ecoles et ses Manifestes, **La Nouvelle Littérature**, que nous présentent MM. Georges Casella et Ernest Gaubert, ne semble pas révolutionnaire : le naturisme, l'humanisme, l'intégralisme, etc., nous apparaissent comme des sectes à peine divergentes du symbolisme. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui qui sont intéressants le sont en dehors de toute école factice, de tout groupement momentané : ils tâchent d'être eux-mêmes d'abord et de faire des œuvres originales, sans, pour cela, mépriser les maîtres du symbolisme qui sont respectés, aimés et admirés. Il était donc très difficile d'indiquer les tendances de cette nouvelle littérature en formation, qui continue sans heurt la littérature d'hier. Les auteurs de ce livre ont tenté cette entreprise : ils ont énuméré, analysé les diverses manifestations littéraires des dix dernières années, sans pourtant essayer la synthèse de ces diverses analyses. Leur ouvrage aura surtout une valeur de documentation : l'œuvre de chacun des jeunes écrivains, poètes ou prosateurs, est étudiée avec impartialité, et sincérité. Un dictionnaire qui termine le volume renseigne sur la bibliographie de ces jeunes auteurs qui comptent déjà. Mais l'essai de classification des poètes et des romanciers tenté ici me semble si personnel aux auteurs qu'il est difficile de le comprendre et de le juger. Voici : *Naturalistes et Toulousains* (!). — *Humanistes :* M. Gregh, à lui seul, constitue ce groupe. Pourquoi MM. Larguier, Despax, Derennes, etc., sont-ils classés sous l'étiquette : *Renaissance latine?* Il y a donc une renaissance latine? Pourquoi les femmes sont-elles isolées, mises à part; elles ne sauraient donc être, parce que femmes, ni naturistes, ni humanistes? A propos des femmes poètes, un phénomène se serait produit : l'*explosion de la sincérité féminine.* « Jusqu'à présent les femmes avaient considéré la passion, la vie, la morale, au point de vue imposé par le mâle. Désormais elles se placent *au point de vue de la femme.* » Révolution qui méritait, certes, d'être signalée.

Une étude très sage et très documentée est consacrée aux critiques et à la critique, dans ce volume. La critique fleurit dans les Revues; là, nous ne manquons pas de critiques, puisque, poètes, romanciers, tout le monde est critique. Mais il ne faut pas confondre le compte-rendu d'un volume avec l'étude psychologique de l'œuvre et de la personnalité d'un écrivain. Les auteurs capables de ces études d'ensemble, qui expliquent une œuvre et la situent dans la littérature, sont rares ; mais y aurait-il un Sainte-Beuve

aujourd'hui, quel journal l'accueillerait dans des conditions qui lui permettraient de se consacrer tout entier à son métier de critique ? Les directeurs de journaux méconnaissent peut-être plus qu'on ne croit le goût du public.

En résumé, *la Nouvelle Littérature*, « livre sur des jeunes hommes écrit par des jeunes », est un ouvrage de documentation qui me paraît aussi complet que possible. S'il manque un peu de coordination, c'est qu'il était très difficile de rassembler et de classifier des éléments très disparates. Maintenant, parmi ces jeunes, aux noms encore inconnus, quels seront les Maîtres de demain ? Il y aura sans doute des surprises.

Dans **Le Voltaire** de M. Lanson, on peut suivre pas à pas l'évolution de la personnalité du philosophe. En Angleterre, à Cirey, aux Délices et à Ferney, il travaille, s'intéresse à tout, aux hommes, aux choses, aux idées. Il s'assimile toutes les idées avec une facilité et une netteté incroyables, et lorsqu'il écrit, il a cette faculté de rendre claires les choses obscures. Il clarifie et simplifie tout ce qu'il touche. Il fut peut-être avant tout un vulgarisateur : sa philosophie est faite de toutes les philosophies qu'il a étudiées et comprises. C'est lui qui nous a initiés à la philosophie anglaise, à la littérature anglaise. En histoire, il fut un initiateur aussi, en ne s'appuyant que sur des faits précis, en essayant de reconstituer un peu de la vie réelle des siècles disparus. Sans doute sa méthode ne suffit plus aujourd'hui, mais elle marque « une étape dans le passage de l'histoire traditionnaliste à l'histoire scientifique ». Ce chapitre : *Voltaire historien*, est un des plus curieux de ce volume; composé et écrit consciencieusement.

L'étude de M. Henri d'Almeras sur **le Marquis de Sade** ne donnera pas au lecteur l'envie de lire les romans du divin Marquis qu'il analyse et traite de romans ennuyeux. Mais M. d'Almeras, d'après des documents inédits, nous conte la vie de l'auteur de *Justine* et nous avertit de ne pas lui attribuer réellement les débauches variées qu'il imagina dans ses œuvres. On a qualifié de sadisme ce goût de la volupté où se mêle de la cruauté. Amoureux de sa belle-sœur, le Marquis de Sade ne pardonna jamais aux femmes de n'être pas Louise de Montreuil. « Ce qu'on a appelé sadisme, nous dit M. d'Almeras, n'a pas d'autre origine. » Mais le sadisme du Marquis ne fut pas seulement moral; on connaît ses fantaisies érotiques et sanguinaires, qui le conduisirent successivement à Vincennes, à la Bastille et à Charenton. Les diverses étapes de cette folie érotique et sadique sont étudiées ici au point de vue pathologique, et M. d'Almeras a tenté de détruire la légende qui a divinisé le Marquis de Sade, en réduisant ses aventures à de simples extravagances de dément. Lire le chapitre : Un roman à clef, où se trouve le récit des dernières années du Marquis de Sade à Charenton. Il s'y est improvisé directeur

et acteur principal d'un théâtre dont les aliénés de la maison sont les acteurs.

L'ouvrage, illustré de curieuses reproductions de gravures du XVIIIe siècle, se termine par une bibliographie des œuvres du Marquis de Sade : Manuscrits et livres imprimés. Il existe de très belles éditions de *Justine*.

MEMENTO. — M. Charles-Adolphe Cantacuzène fait imprimer, à Amsterdam (C. P. G. Veldt), de spirituelles et bizarres *Bêtises pour Phébé :* « Beaucoup de jeunes gens très beaux doivent rater de belles occasions sexuelles rien que parce que ces jeunes femmes se disent : rien à faire avec lui... il doit être si pris celui-là. » — *Les Bons Mots pour Rire*, boutades, quelquefois plaisantes, « tirées de nos joyeux auteurs et classées » par Etienne Ducret (Garnier).

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Mathiez : *Contributions à l'Histoire religieuse de la Révolution française* ; Alcan. — Marquis de Valfons et Georges Maurin : *Souvenirs du marquis de Valfons ;* Emile Paul. — L. Bréhier et G. Desdevises du Dézert : *Le Travail historique ;* Bloud.

Contributions à l'Histoire religieuse de la Révolution française, par A. Mathiez. — Le conflit aigu qui s'est élevé, comme c'était à prévoir, entre Rome et le Gouvernement français, à la suite de la loi de séparation, donne à l'ouvrage de M. A. Mathiez le même intérêt qu'il conférait à toutes les œuvres du même ordre publiées en abondance précédemment, et dont ces comptes-rendus ont retenu quelques-unes (1). M. Mathiez, lui, envisage résolument la Révolution comme phénomène religieux, ce qui est très juste, — trop ! Michelet disait : « La Révolution n'adopta aucune Eglise. Pourquoi ? C'est qu'elle était une Eglise elle-même. » L'auteur a fait de cette intuition du grand historien sa méthode même, dont le trait dominant consiste à considérer les cultes révolutionnaires, non point comme des phénomènes politiques exploités par les divers partis qui se disputèrent la conduite de la Révolution, mais comme l'expression d'une véritable foi religieuse *sui generis*, dont l'objet était la « Patrie ». Née du grand élan mystique de la Fête de la Fédération, cette foi en un idéal de justice, de liberté et de raison, dont la messe se consommait sur l'Autel de la Patrie, ne cessa d'être très active de 1789 à 1792 ; elle se manifesta ensuite dans les célèbres cultes de la Raison et de l'Etre Suprême, pour subsister presque jusqu'à la veille du Concordat dans le Culte décadaire et la religion des Théophilanthropes.

(1) *Mercure de France*, février 1904 et 15 septembre 1906.

M. Mathiez est convaincu que ces cultes, dont on avait plus ou moins méconnu, nous assure-t-il, l'essence purement mystique et religieuse, ou dont on ne retenait que le rôle politique, assez dédaigneusement considérés, pour le reste, comme une simple curiosité,—répondaient au besoin d'une religion vraiment nationale qui s'exprima, dès le début de la Révolution, dans l'Assemblée Constituante, et dont provint, d'autre part, avec une recrudescence des idées gallicanes, la Constitution civile du Clergé. Leur importance s'accrut de l'échec de cette Constitution. Ils suppléèrent, dès lors, la religion traditionnelle dont l'appui manquait à la Révolution. En eux uniquement se complut la mysticité de l'âme révolutionnaire.

Que M. Mathiez continue, avec assurance, à nous présenter la Révolution comme phénomène religieux. Il peut compter sur la foule des gens qui ne quittent l'Eglise catholique que pour entrer bien vite dans l'Eglise d'en face, l'Eglise humanitaire.

Plus substantiel, moins spécial, est, d'un point de vue désintéressé, le côté historique de l'ouvrage. Considérer les cultes révolutionnaires dans leur essence purement « religieuse », il n'y a pas là, tout de même, de quoi composer une lecture bien nourrissante. Au contraire, des travaux comme l'étude sur Durand de Maillane, le Gallican de 90, qui se convertit par la suite à l'ultramontanisme, comme surtout celle sur les divisions du clergé réfractaire, sont d'excellents fragments d'une histoire religieuse de l'époque révolutionnaire. Nous donnerions toutes les considérations de psychologie mystico-religieuse, une fois épuisé leur simple intérêt de curiosité, pour l'explication si simple, si convaincante que Durand de Maillane donne de sa conduite, à lui prêtre et théologien, au début de la Révolution. Nous sentons que là vraiment gît le mobile (ou l'un des mobiles) qui, répété dans d'autres consciences, donna sa tournure propre à l'histoire religieuse de la Révolution :

Je suis tout honteux d'avoir été si sottement leur dupe (la dupe des auteurs de la Constitution civile) et j'eus, dans l'Assemblée Constituante, la bonhomie d'écrire en faveur de ces réformes outrées, dans la double idée et d'une restauration entière des finances de l'Etat par les biens du clergé, et d'une liberté religieuse qui, faisant cesser les plaintes d'intolérance, ne tournerait sous notre roi pieux qu'au plus grand bien de l'Eglise et de l'Etat.

L'importante étude consacrée aux *Divisions du clergé réfractaire de 1790 à 1802* montre que l'attitude du clergé non jureur ne fut point uniformément celle de la résistance, comme on pourrait croire. Elle varia elle-même selon les fluctuations de la politique religieuse des gouvernements révolutionnaires. A maintes reprises, divers groupes de prêtres réfractaires prêtèrent les serments requis, notamment après le 10 août 1792 (date bien voisine, remarquons-le,

de celle du 26 mai où la déportation avait été prononcée contre ceux qui s'obstinaient), après Thermidor, enfin après le 18 Brumaire.

Les adhésions qui se produisirent après Thermidor, c'est-à-dire vers l'époque de la Séparation de 1794 et dans la suite, seraient intéressantes à étudier au point de vue de ce régime de la Séparation. A première vue, l'on pourrait en tirer une présomption favorable quant à ce régime, redevenu chez nous celui de l'Eglise. M. de Lanessan, dans son ouvrage sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, présentait ces adhésions comme de bons effets de la Séparation. Le spectacle du clergé constitutionnel, qui s'en accommodait fort bien, déterminait les autres. En réalité, l'unité de l'Eglise de France, sous le régime séparatiste, était un leurre. Il y avait simplement trois clergés hostiles les uns aux autres, comme il est facile de s'en apercevoir en lisant l'étude de M. Mathiez : les prêtres constitutionnels créés par le décret du 27 novembre 1790; les nouveaux soumissionnaires, venus leur disputer les églises, et les réfractaires déclarant schismatiques les deux autres groupes. Le Concordat les réconcilia. Son abrogation ramènera-t-elle des effets plus ou moins analogues à ceux qu'il avait supprimés? Le clergé de France, depuis la Révolution, est tout entier ultramontain. Mais les incidents qui se produisent quotidiennement montrent dans quel inconnu l'on s'est jeté. Et, nous venons de le voir une fois de plus, les précédents historiques ne sont pas très rassurants; pas plus pour l'Etat que pour l'Eglise.

Souvenirs du Marquis de Valfons, publiés par M. le Marquis de Valfons, revus et précédés d'une Notice par M. Georges Maurin. — Le Marquis de Valfons fournit une brillante carrière militaire sous le règne de Louis XV, pendant les deux Guerres de Sept Ans. Dans sa précise et attachante Introduction, M. G. Maurin a très heureusement résumé cette vie d'officier général de la belle époque militaire du règne de Louis XV, celle de la première Guerre de Sept Ans et du Maréchal de Saxe. Né à Nîmes en 1710, d'une vieille famille noble de magistrature, Charles de Valfons suivit de bonne heure sa vocation militaire. Pourvu d'une lieutenance au régiment de Piémont, il fit ses débuts au siège de Kehl en 1733. Promu bientôt capitaine, il dut recruter lui-même et amener, depuis Nîmes jusqu'à Spire, le noyau de sa compagnie : épisode curieux de l'histoire des anciennes mœurs militaires, et dont la narration, dans les *Souvenirs*, « semble détachée, dit M. Maurin, d'un roman d'aventures ». Au commencement de la première Guerre de Sept Ans on trouve Valfons sorti du rang; il est de l'état-major du maréchal de Belle-Isle, le petit-neveu du surintendant Fouquet, durant la campagne de Bohême et au siège de Prague. Nommé colonel, en 1743, au siège d'Ypres, il est détaché, en 1745, à l'état-major du maréchal de Saxe, qui le prend en amitié; on le trouve à ses côtés à Fontenoy,

à Raucoux, à Lawfeld ; c'est le plus beau moment de la carrière de Valfons. Entre la première et la seconde Guerre de Sept Ans, en 1753, il contracte un riche mariage qui rend considérable sa situation. Il fait la campagne de Prusse, pendant la seconde Guerre de Sept Ans, avec les fonctions de major-général. Sous d'Estrées et Chevert, puis sous Richelieu, il se bat à Hastenbeck, il voit conclure la convention de Klosterseven, il reçoit le contre-coup du désastre de Rosbach, et montre le plus grand dévouement durant la terrible retraite qui suit. Maréchal de camp en 1759, il est employé sur les Côtes de l'Océan, menacées d'un débarquement des flottes anglaises. Il achève en 1763, après le traité de Paris, sa carrière active, que couronne, en 1780, un peu tardivement, le grade de lieutenant-général.

A côté du militaire de carrière, il y a l'homme de cour. Il y paraît avantageusement, en 1746, avec la mission flatteuse de rapporter au Roi les détails de la bataille de Raucoux. Il est admis à l'audience de la Reine, s'assied aux soupers donnés dans les Cabinets du Roi, reçoit un aimable accueil de Mme de Pompadour, « se risquant avec elle jusqu'à un demi-flirtage, tempéré par le respect qu'il doit à l'élue du Roi. » Il s'entremet pour amener une réconciliation entre le maréchal de Saxe et d'Argenson, et donne sur la disgrâce du ministre, survenue l'année suivante, des détails pleins d'intérêt. Outre ces faits de Cour, mêlés à la carrière militaire du marquis de Valfons, tout ce que celui-ci put noter, d'autre part, à Versailles, pendant la fin du règne de Louis XV et les débuts de celui de Louis XVI, est réuni dans deux chapitres placés à la fin du volume.

. Un certain flottement est sensible, çà et là, dans le texte de ces *Mémoires*. Sans doute des coupures ont dû être faites : dans ces deux derniers chapitres, par exemple, de même qu'au début, durant les années de garnison, M. de Valfons, alors jeune lieutenant, narrait tout au long, dans cette partie de ses *Mémoires*, son aventure avec une grande dame, la princesse de R... Mais après tout, ces prouesses de sous-lieutenant n'intéressent guère l'histoire. Page 191, une phrase relative à un rendez-vous avec une autre dame reste comme en l'air, sans suite. Elle est là, évidemment, pour amorcer des confidences qui ne viennent pas. Cette partie des *Mémoires* est très importante. Elle se rapporte à la mission à Versailles du marquis de Valfons, après Raucoux, et là aussi il semble qu'on n'ait pu tout donner. Homme de Cour brillant, et d'une Cour dont le « gracieux parterre féminin » lui laissa cueillir « quelques-unes de ses plus belles fleurs »; surtout négociateur officieux mêlé aux intrigues dont le haut commandement fut l'objet durant la seconde guerre de Sept Ans, M. de Valfons a su certaines choses que des scrupules respectables, mais fâcheux tout de même pour l'histoire, n'ont pas laissé subsister dans

la présente édition des *Souvenirs*. Mais hâtons-nous de dire que ces lacunes n'ôtent pas trop à l'intérêt de l'ensemble, et que cette édition, dont il sied de remercier le marquis de Valfons, a été établie par M. Georges Maurin avec un soin et une compétence dignes de l'importance historique d'un document qui a pu apporter des éclaircissements à des historiens comme Taine, le duc de Broglie et M. de Nolhac.

Le Travail historique, par Louis Bréhier et G. Desdevises du Dézert. — Excellente esquisse (1), où sont indiquées et rapidement étudiées les conditions du travail historique, telles que les a faites le développement de la science de l'Histoire, où la spécialisation est devenue le fait dominant. Les différentes façons dont la science historique a été comprise jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, alors qu'elle n'était guère encore qu'un genre littéraire, et, de là, jusqu'à nos jours, où elle est une science exacte d'où l'on voudrait bannir toute littérature, ce qui est inacceptable, car il n'est point, sans moyens littéraires, de compréhension psychologique des faits possible, — ceci est l'objet de l'Introduction. Les divisions de l'histoire, Orient, Grèce, Rome, Moyen-Age, Temps modernes, Epoque contemporaine, chacune avec la littérature historique s'y rapportant, avec ses répertoires documentaires et la nature de ces répertoires, avec le plus récent point de vue d'érudition et de doctrine qui la commande, enfin avec la méthodologie qu'elle implique, sont successivement examinées. Trois autres chapitres complètent l'exposé : l'un sur l'organisation matérielle du travail historique (Bibliographie, travail dans les archives, les bibliothèques et les musées, Fiches), qui sera très utilement consulté par les travailleurs, car c'est là vraiment ce que les arrangements actuels d'une science devenue de plus en plus difficile ont suggéré de plus récent ; les deux autres, agréables à lire, sur les divers genres d'histoire, sur la composition et le style (nous faisons des réserves sur ce dernier point). Des références bibliographiques caractéristiques, quelque chose comme des clefs documentaires, sont données au fur et à mesure, sans qu'on ait pu songer, bien entendu, à indiquer autre chose que ces échantillons, dans un opuscule, excellent, disons-nous, mais nécessairement sommaire.

Souhaitons de voir cette esquisse devenir un exposé général complet.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Maxime Leroy : *Les Transformations de la puissance publique*, Giard et Brière. — G. de Lacombe : *La Maladie contemporaine ; examen des principaux problèmes sociaux au point de vue positiviste*, Alcan. — Joseph Ribet : *Le Vol de l'aigle*

(1) Voir, sur cette question, *Mercure de France* du 15 juillet 1905 : *l'Histoire, Evolution du Genre*, par Léon Levrault.

(*l'impérialisme américain*), Flammarion. — José Ingégnieros : *La Législation du travail dans la Repalique argentine* (Cornély). — Memento.

Le livre M. Maxime Leroy, **les Transformations de la Puissance publique**, s'occupe surtout des limitations d'icelle et n'en est d'ailleurs que plus précieux. Car quand il s'agit de puissance, la forme importe moins que l'intensité. Celui qui reçoit des tuiles sur la tête s'inquiète peu si elles sont rondes ou carrées, alors que leur nombre et leur pesanteur le préoccupent légitimement. Sans doute limiter la puissance publique n'est qu'une partie du problème politique, organiser et utiliser cette force étant autrement important, mais c'est une partie qui a bien sa gravité aussi ; que de grands événements historiques qui se réduisent à la lutte de la liberté et de l'autorité ! Tour à tour on a vu les pauvres humains recourir à de petits chefs locaux contre les brigands et les pirates, à de grands chefs et à l'Eglise contre ces petits seigneurs, à la royauté contre la féodalité et l'Eglise, à la représentation nationale contre la royauté, et maintenant c'est contre la représentation nationale qu'on cherche des points d'appui. Tout pouvoir est souverain par nature, donc absolu, arbitraire et tyrannique, celui d'un Parlement comme celui d'un autocrate ; et on n'a pas contre une assemblée les armes qu'on a contre un individu ; le plus féroce des monarques a fait couler moins de sang que notre Convention. Il est vrai, nous avons tissé quelques fines ligatures souples et résistantes ; le recours pour excès de pouvoir et le recours pour détournement de pouvoir, rendent des services indiscutables, mais comme tout cela casserait à la première occasion ! La critique que fait M. Leroy de ces ressorts fragiles est pénétrante et désolante. Oui, il est facile à un gouvernant un peu habile de mettre à l'abri son arbitraire ; qui respecte les formes peut faire à peu près tout ce qu'il veut en France. Il faudrait donc des freins nouveaux, et justement l'auteur nous en propose un, les syndicats de fonctionnaires. Voyons ce qu'il vaut. Il limite incontestablement la puissance publique au regard de ses agents ; mais au regard des simples contribuables ? Le fait que les commissaires de police, par exemple, seront protégés contre l'inquisition des politiciens n'implique pas forcément que ces magistrats auront pour les droits du simple citoyen tout le respect qu'il faudrait. Et qui nous garantit que ces associations de fonctionnaires qu'on voit naître de partout ne vont pas avoir pour visée unique d'augmenter les places et les traitements ? Jusqu'ici il n'en est rien, je le reconnais, mais peut-être ce beau zèle pour le service dont brûlent les syndicats nouveaux n'est-il que feu de paille. Il serait surprenant que sur ce point les salariés publics pensassent autrement que les salariés privés, et contre leurs appétits grandissants, on ne voit pas très bien ce qui correspondra au *lock-out* des patrons. Malgré tout, le bien sera peut-être supérieur au mal ; ces apôtres d'un

dieu nouveau exorciseront, soit, le démon du monde fonctionnariste qui est l'intrigue politicienne. Mais ce ne sera pas tout. Restera le grand point d'interrogation : entre des fonctionnaires, quoique compétents, et des élus, quoique incompétents, qui choisir ? J'en sais beaucoup qui préféreraient l'homme du Suffrage, jovial, hâbleur et la main tendue, à l'homme des Bureaux, gourmé, boutonné et les lèvres minces, d'autant que les compétences ne sont pas toujours sans avoir leur mauvais côté : que de réglementations tracassières qui sont le fruit de technicités en mal d'emploi ! S'il s'agit de rôles spécialistes, directeurs d'usines, professeurs de lycées, ingénieurs, on peut se dire qu'il ne s'agit pas de vraies fonctions publiques, l'Etat n'est pas essentiellement fabricant d'allumettes, pédagogue ou exploitant de chemins de fer ; et dès qu'il y a pouvoir d'autorité sur les hommes, la compétence technique passe au second plan ; le bon magistrat n'est pas tant celui qui sait son Dalloz sur le bout du doigt que celui qui unit indépendance, bon sens et largeur d'esprit ; des jurés tirés au sort dans la classe instruite rendraient parfaitement la justice, quitte à recourir à des experts pour les questions juridiques très embarrassantes, comme les juges d'aujourd'hui font pour les questions médicales ou industrielles. Et pour l'officier, croit-on que le naturel n'est pas plus important encore que l'acquis ? A ma première bataille, disait Bonaparte, j'en savais autant qu'à ma dernière. L'application à l'armée du principe fonctionnariste, avancement compassé, mise au tableau, lenteurs, brigues, rancœurs, c'est la ruine de toute force militaire. Le gouvernant idéal n'est donc ni le fonctionnaire ni le politicien, c'est un « type mixte » qui aurait les connaissances du premier et l'aisance souriante du second, sans avoir le sectarisme intrigant de celui-ci ni la vanité flagorneuse de celui-là ; un fonctionnaire sans avancement hiérarchique et un député sans scrutin électoral répondraient assez bien à cet idéal, lequel, comme tout idéal, est sans doute irréalisable, mais en laissant place enfin à l'approximatif ; des représentants élus au scrutin proportionnel, des agents publics dont la solde s'accroîtrait automatiquement, cela serait déjà quelque chose ; des juges recrutés comme des jurés, des officiers cooptés par leurs camarades, des préfets choisis par les départements sur leur bonne mine et leur large surface, cela ne serait pas mal non plus ; et ainsi il y aurait à la fois limitations et transformations, cette fois profondes, de la puissance publique.

§

Quelques-unes des questions que je viens d'agiter se retrouvent dans **la Maladie contemporaine** où M. le Colonel de Lacombe fait *l'examen des principaux problèmes sociaux au point de vue positiviste*, et j'ai assez souvent parlé ici des idées de Comte

pour qu'on devine les principaux jugements de l'auteur : Opposition irréductible à la métaphysique, position prise entre les rétrogrades et les révolutionnaires, essai d'instauration d'un pouvoir spirituel, etc. Presque autant que de son maître, M. de Lacombe se réclame de Proudhon, et à l'heure où tant de comtistes inclinent si curieusemen vers les anciens partis traditionnalistes et autoritaires, cela donne à ses réflexions une couleur un peu anarchiste, qui d'ailleurs ne diminue en rien leur intérêt.

§

Depuis l'arrêt de l'expansion de la Russie, c'est le développement des Etats-Unis, **le Vol de l'Aigle**, comme dit M. Joseph Ribet, qui attire l'attention des politiques. Il semble bien que le monde est en train de se répartir sur un plan nouveau, entre trois ou quatre grands groupements : d'un côté le Japon traînant la Chine à sa remorque, de l'autre l'Europe encore confuse et hostile, mais qui se consoliderait vite en un bloc redoutable si deux ou trois questions, Pologne, Roumanie et Alsace-Lorraine étaient réglées, au milieu les Anglo-Saxons surveillant l'Europe avec les Iles britanniques, s'opposant en monde jaune avec les Etats-Unis ; et dans ce choc de masses gigantesques le rôle de la petite France est bien effacé. Jusqu'à ce beau mot : *le Vol de l'Aigle* qui cessera peut-être, ô M. Ribet ! de symboliser le retour épique de l'Empereur pour désigner la marche yankee de Monroe à Roosevelt ! Toutefois il faut savoir gré à l'auteur d'avoir considéré toutes ces perspectives, si peu encourageantes pour nous, d'un regard clair et droit ; trop souvent nos publicistes affectent, en parlant de l'extérieur, des attitudes découragées ou pis de sottes poses humanitaires, il est meilleur de s'habituer à l'idée qu'on pourrait bien ne pas se résigner à tout : « Ne nous laissons point surprendre, nous voulons aller vers le Droit, l'impérialisme américain va vers la Force, gardons-nous. »

Puisque je parle des choses d'Amérique, je cite à un point de vue différent la très intéressante étude de M. José Ingégnieros sur **la Législation du travail dans la République argentine**. Il s'agit de la loi Gonzalès qui constituerait le Code de travail le plus développé et le plus accentué dans le sens socialiste qui soit au monde et qui, chose curieuse, a été fort mal accueillie là-bas par les socialistes et les anarchistes, tant il est vrai que partout, sous les mots, vivent des passions. Tout de même, il y a dans la loi Gonzalès ou dans les commentaires dont on l'accompagne des parties qui surprennent, en vieille Europe, nos peut-être sottes sentimentalités. « La protection de ces races (indiennes) ne peut s'admettre que pour leur assurer une extinction douce. » O bons Patagons, remerciez vos protecteurs !

Memento. — F. Gautier : *Chili et Bolivie*, étude économique minière

(Guilmoto). Intéressant surtout pour les prospecteurs d'or, de cuivre, de plomb, etc. — Armand Rastoul : *Les Jésuites au Paraguay* (Bloud). Curieuse étude d'un socialisme chrétien. — L. Garriguet : *Prêt, intérêt, usure* (Bloud). « Le seul remède vraiment sérieux (à l'usure) consisterait dans la réforme des mœurs », etc. Hélas ! alors. — Charles Boucaud : *Qu'est-ce que le droit naturel? L'Idée de droit et son évolution historique* (Bloud); études substantielles et sérieuses. — Jean Olcar : *La Fraternité dans l'humanité* (Leymarie). L'auteur se réclame de Tolstoï, d'Anatole France et de Flammarion, dont les idées ne coïncident toujours pas, cependant. — *Le Mouvement socialiste*, continuation des études de M. G. Sorel sur les *Illusions du progrès*. — *La Réforme sociale*, très intéressante « causerie d'un contribuable » (René de Kérallain) sur les *Retraites ouvrières*. — *La Science sociale : L'Humanité évolue-t-elle vers le socialisme? Etude et classification des diverses applications du socialisme*, par Paul Descamps ; travail remarquable en son allure un peu rigide.

HENRI MAZEL.

PHILOSOPHIE

Louis Buchner : *Force et matière ;* Schleicher frères. — Henri Guyot : *L'Infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin ;* Alcan. — G. Aslan : *La Morale selon Guyau et ses rapports avec la conception actuelle de la morale scientifique ;* Alcan. — Memento.

Force et Matière, dont M. Victor Dave nous a donné, il y a quelques mois, une nouvelle traduction, eut pour objet, dans la pensée de son auteur, ainsi d'ailleurs que l'indique le complément du titre de l'ouvrage, de mettre « à la portée de tous les principes de l'ordre naturel ». C'est, en effet, un livre de vulgarisation que ce traité de philosophie générale, mais au sens le meilleur du mot. Vieux d'un demi-siècle, il est demeuré actuel et sera propre, longtemps encore sans doute, à déniaiser le gros des esprits, tandis que la sûreté du savoir scientifique qui y soutient l'exposé des idées générales en fait aussi pour des intelligences déjà gagnées à une conception positive du monde, une nourriture substantielle.

L'ouvrage, selon ses tendances générales, largement soulignées par l'auteur, va, est-il besoin de le rappeler, à établir l'identité originelle de la matière et de la force et l'indissolubilité des deux concepts. Le point de vue de Buchner est celui du monisme plus encore que celui du matérialisme. Le philosophe a conscience de ce que comporte de métaphysique la notion de la matière, si l'on prétend en faire, au pôle opposé à celui du divin, une chose en soi, une substance, et il considère que l'épithète de matérialiste s'applique très mal « aux champions d'une doctrine qui considère la matière, la force et l'esprit comme les différents aspects ou manifestations du même principe primordial ». Il sait et déclare que nous ne saisissons la matière que dans ses effets et non dans son essence, dans *ce qu'elle fait*, non

dans ce qu'*elle est*. De là à conclure à la thèse de l'idéalisme, selon laquelle force, mouvement, matière sont des moyens de représentation pour la pensée, moyens parfaitement inséparables les uns des autres et sans lesquels la pensée ne se représenterait pas à sa propre vue, il n'y a qu'un faible intervalle. Cet intervalle, toutefois, Buchner ne l'a pas franchi et il s'élève contre l'affirmation de Dubois, Reymond, selon laquelle le fait de conscience ne peut et ne pourra jamais être expliqué par des conditions matérielles. A tort, selon nous, parce que l'hypothèse idéaliste seule tient compte des conditions de tout raisonnement, parce que l'esprit, ne disposant, pour expliquer le fait de l'existence, que des données fournies par le fait de connaissance, l'hypothèse idéaliste seule s'abstient, logiquement, d'expliquer le fait de connaissance lui-même par des éléments qui reçoivent de lui leur consécration et n'ont de réalité que dans leur rapport avec lui. Quoi qu'il en soit, si, d'un point de vue d'opportunisme, on considère qu'à l'époque où Buchner produisit son ouvrage les prétentions du spiritualisme soutenues par des habitudes de sensibilité ancienne étaient aux aguets de toute thèse semblant, fût-ce à la faveur d'un équivoque, les favoriser, on ne saurait tenir rigueur au savant de l'excès de son intransigeance.

Cette résistance, opposée par le spiritualisme à une conception positive du problème de la vie, a-t-elle cessé de se manifester? Il ne semble pas qu'il soit permis de l'affirmer, et c'est pourquoi le matérialisme est et sera sans doute, pour quelque temps encore, la meilmeilleure introduction qui soit à cette théorie de la connaissance qu'est l'Idéalisme, c'est pourquoi *Force et Matière* sera longtemps encore un livre utile, je le dis sans intention paradoxale, un bon livre de classe.

Tandis que Buchner, exposant une conception naturaliste et positive du monde, affecte en son ouvrage quelque allure de bataille et semble briser des chaînes, M. Henri Guyot, avec son traité de **l'Infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin**, décrit quelques traits du spectre théologique contre lequel s'évertua la science du philosophe. De cette idée divine, qui a dominé avec tant de force la mentalité humaine, l'auteur a entrepris de nous retracer l'histoire, histoire partielle toutefois et limitée à la biographie de l'un des attributs de la divinité, celui de l'infinité. Encore n'a-t-il traité d'un tel objet qu'en restreignant son enquête à deux périodes définies : tout d'abord, en une brève introduction, à celle qui embrasse la pensée grecque depuis ses origines jusqu'à l'ère chrétienne, ensuite, au cours même du livre, à celle que précise le titre du volume.

De l'étude de M. Guyot se dégage une vue d'un haut intérêt. A la noter ici, j'y apporterai peut-être quelque grossissement, faute de pouvoir entrer avec l'auteur dans le détail des états de transi-

tion qui la font apparaître dans son ouvrage, sous le jour plus nuancé de son évolution historique. Cette vue nous montre l'opposition de deux formes de la mentalité humaine s'exprimant, dans le domaine de la philosophie la plus générale, en ce qui touche à la conception du fait de l'existence. Le Principe premier doit-il être considéré comme déterminé et fini, faut-il le considérer comme infini? En laquelle de ces deux représentations convient-il faire tenir les idées de réalité et de perfection? Or, malgré quelques hésitations à ses débuts, la pensée grecque se prononce dans le sens du fini et du déterminé. Dès les origines déjà, cette tendance physicienne se manifeste avec un Thalès ou un Héraclite s'évertuant à faire sortir l'univers d'une unique substance matérielle, l'eau ou le feu. Une telle orientation s'accentue et se précise dans la période qui s'étend de Platon aux stoïciens. Elle trouve chez Aristote sa formule définitive. Pour Aristote, l'infini est un aspect de l'irréel, c'est « ce qui devient toujours autre », « ce hors de quoi il reste toujours quelque chose, quoi qu'il ait déjà reçu. Mais ce hors de quoi il n'y a rien, voilà le parfait (τελειον) et le tout ». Et ailleurs « le parfait n'est rien de ce qui n'a pas de fin ; or, la fin est le terme (το δε τελος περας) ». Le parfait est donc pour Aristote l'attribut de toute chose qui reçoit une réalité concrète des limites qui la déterminent et la distinguent de tout ce qui n'est pas elle. Il n'y a place, à ses yeux, pour aucune réalité en dehors du monde de la relation où toutes les choses se limitent les unes les autres. Le monde lui apparaît comme donné dans le divers, le multiple et le concret. Tel est, précisé et défini par le plus hautement conscient des Grecs, le point de vue dans l'angle duquel se sont développés par la suite toute notion positive et tout progrès scientifique. Tel se manifeste avec lui le génie grec à une époque où il réagit encore avec force à l'encontre de toute influence du dehors.

Ce pouvoir de réaction va décliner et M. Guyot, après nous avoir montré dans la pensée grecque elle-même quelques termes de transition, nous fait assister, avec Philon le Juif, à l'explosion d'une mentalité toute contraire. Et c'est, dans le domaine de la spéculation la plus quintessenciée, cette inversion de valeurs où Nietzsche reconnaît le fait le plus important de notre histoire et qu'il montre accomplie par l'esprit juif, universalisé dans le fait chrétien. Métaphysiquement, l'inversion est complète et tout ce qui était, sous le jour de la conception précédente, réalité et perfection, devient désormais imperfection et défaut. La perfection suprême est accordée à ce qui est indéterminé, à ce qui est sans qualité. Inconnaissable, hors du monde, hors de l'espace et du temps, le même après ou avant la naissance du monde, supérieur même à l'unité, supérieur à l'idée du Bien, tel apparaît maintenant le premier principe, tel est Dieu. Qualifié par la négation de toute qualification positive, sans commune

mesure avec l'esprit humain il est l'ineffable. Aucun terme de comparaison ne peut l'exprimer : à peine est-il permis de dire que Dieu est comme Dieu.

Ces affirmations dogmatiques ont une répercussion immédiate sur la spéculation philosophique, et, si les néo-pythagoriciens, si Plutarque, bien que fortement imprégné déjà d'idées orientales, inclinent encore vers une conception finitiste du Premier principe, Numénius est déjà gagné à la conception contraire, Plotin enfin va consacrer de tout l'éclat, de toute la force dialectique du génie grec, le triomphe métaphysique sur le génie grec d'une ethnicité étrangère. Reprenant l'énumération négative, et à rebours en quelque sorte, par laquelle Philon avait décrit la divinité, Plotin, mettant au point de l'esprit occidental les termes de l'inspiration mosaïque, va en exagérer, jusqu'à les déformer quelque peu, par excès de rigueur logique, la portée et les conséquences, il va conclure à un Dieu dépouillé de la connaissance de lui-même comme d'un attribut restrictif de son infinité

M. Guyot semble admettre que la pensée moderne est définitivement gagnée à cette conception du réel atteignant sa perfection dans l'infini et c'est par un détour qu'il affirme ses préférences en faveur de la pensée scientifique. C'est s'exagérer, à mon sens, l'influence exercée sur la mentalité européenne par cette conception infinitiste. Il semble que la science se soit toujours exercée en fait dans l'angle d'un autre point de vue. Il semble aussi qu'au regard de quelques philosophes le réel se confonde avec le fini, non qu'il dérive d'un premier principe saisissable pour l'esprit, mais parce qu'il n'apparaît que dans la relation où il reçoit sa forme des limites que lui imposent les réalités voisines. L'infini, « ce qui devient toujours autre », n'est à leurs yeux que le principe du mouvement inclus dans le réel, l'expression du devenir, un mot pour désigner le virtuel.

Le petit traité de M. Aslan, **la Morale selon Guyau et ses rapports avec les conceptions actuelles de la morale scientifique**, renferme un exposé et une critique de la doctrine du philosophe. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il en renferme un exposé en vue d'une critique. Instituée du point de vue de la sociologie, cette critique vaut, dans ses conclusions, ce que vaut le point de vue qui la domine et dont M. Aslan, il le faut reconnaître, n'a pas exagéré la portée. Si pourtant le phénomène moral, comme le pensait Guyau, relève d'une relation entre le fait biologique et l'intensité dont il témoigne, relation évaluable dans les physiologies individuelles, il se montre de ce fait enraciné dans le domaine des sciences naturelles et offre ainsi à l'investigation scientifique des prises que la sociologie néglige. S'il en est ainsi, il faudra attribuer à Guyau, outre le caractère d'utilité critique et la haute valeur d'art

que M. Aslan reconnaît à son œuvre, le mérite d'avoir orienté les études morales dans leur voie véritable.

Memento. — Le beau livre de M. Lévy-Bruhl, *la Morale et la science des Mœurs*, n'a pas cessé depuis sa publication de soulever d'ardentes et nombreuses controverses. Aussi faut-il signaler que la dernière édition de cet ouvrage, qui vient de paraître à la librairie Alcan, est précédée d'une nouvelle et importante préface dans laquelle l'auteur répond aux diverses objections opposées à sa thèse. A l'un de ses critiques demandant si la science des mœurs répond bien à nos besoins pratiques, M. Lévy-Bruhl réplique : « Evidemment non, elle n'y répond pas, mais selon nous elle n'a pas à y répondre. Une science quelle qu'elle soit, si c'est vraiment une science, répond à notre besoin de connaître, ce qui est tout à fait différent. » Cette formule précise le point de vue dont M. Lévy-Bruhl ne s'est point départi en son ouvrage. Aucune solution n'y est préjugée. La morale y est envisagée, ainsi que le demandait Nietzsche, comme un problème à résoudre. Si ce problème peut être résolu, c'est par la science qu'il peut l'être, par la science des mœurs. Mais c'est en quoi l'ouvrage de M. Lévy-Bruhl blesse tant de sensibilités philosophiques pour lesquelles la morale n'est pas un problème à résoudre, mais un théorème dont l'énonciation est donnée et pour lequel il s'agit de trouver une démonstration adéquate. C'est aussi ce point de vue qui constitue le rare mérite de l'ouvrage de M. Lévy-Bruhl.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Th. Ribot : *Essai sur les Passions*, in-8, Alcan, 3 fr. 75. — Georges Dumas : *Le Sourire*, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — Dr Pascal Rossi : *Les Suggesteurs et la Foule. Psychologie des meneurs*, in-16, A. Michalon, 2 fr. 50.

Exilé dans le langage populaire, le terme de « passion » semblait, depuis le XVIIe siècle, banni de la philosophie. Les psychologues modernes en particulier éprouvaient, pour la plupart, à son endroit, une répulsion aussi vive que peu justifiée. Personnellement, nous avons pu d'ailleurs constater la rigueur de cette proscription ; car, lorsque nous avons publié la monographie d'une passion, celle dont l'existence paraissait cependant la plus évidente, de par la fréquence et le retentissement de ses manifestations, la passion amoureuse, nous avons eu à subir de nombreuses critiques contestant la légitimité de la distinction que nous tentions d'établir entre cette passion et diverses émotions avec lesquelles certains auteurs la confondaient.

Or, voici que M. Th. Ribot, dans cet **Essai sur les Passions**, qui complète le magistral tableau de la vie affective, commencé avec la *Psychologie*, et continué par la *Logique des Sentiments*, essaye de réagir contre « la tendance actuelle à refuser aux passions un chapitre à part dans les traités de psychologie », qu'il considère comme un recul, et insiste, en apportant à cette tâche la logique, la précision et la clarté que l'on connaît, sur la nécessité de séparer la

passion des autres modes de la sensibilité. Il propose donc de classer ces derniers en trois groupes : les états affectifs proprement dits, sentiments qui colorent de nuances affectives le courant de notre vie quotidienne; les émotions, réactions intenses et brèves, « accompagnées d'un faible degré d'intelligence », telles la colère, la peur, la pitié; enfin la passion, « émotion prolongée et intellectualisée, ayant subi de ce double fait une métamorphose nécessaire ». Stable, « spécialisation d'une tendance attractive ou répulsive qui se concrète en une idée et, de ce fait, atteint la pleine conscience d'elle-même », utilisant la pensée, la réflexion, plus individuelle que spécifique, et par là d'une utilité très contestable dans la lutte pour la vie, la passion s'oppose nettement à l'émotion, état instable, primaire et beaucoup moins complexe, « survivance d'actes profitables à l'origine », réaction plus spécifique qu'individuelle (1). Elle se caractérise par la présence d'une idée fixe qui travaille à constituer la passion « par la coopération étroite de l'association et de la dissociation, de l'imagination créatrice, des facultés logiques qui sont à ses ordres». Un second caractère est fourni par la durée qui, bien qu'indéterminée, pouvant varier de quelques mois à une vie entière, suffit cependant à différencier la passion de l'émotion, réaction passagère et instable. Le dernier est l'intensité, qui se manifeste, soit sous forme d'actes violents, comme dans les « passions dynamiques » (jeu, amour), soit sous forme d'arrêt de mouvements, comme dans les « passions statiques » (avarice, ambition froide) où l'énergie dépensée n'est pas moindre, quoique demeurant « à l'état de tension ».

Après avoir ainsi étudié et défini ce qu'est une passion, M. Th. Ribot examine comment les passions naissent, et comment elles meurent. Etant donnée l'impossibilité d'une classification indiscutable, il adopte pour la généalogie des passions « une division sans prétention scientifique, mais... commode pour la recherche généalogique ». Les passions dériveraient ainsi de trois grandes sources : tendances visant à la conservation de l'individu; tendances propres à la conservation de l'espèce; tendances enfin qui contribuent à l'expansion de l'individu, à l'affirmation de sa volonté de puissance. Quelle que soit la tendance dont elle procède, « toute passion paraît

(1) Il nous est particulièrement agréable de retrouver ici, présentées avec cette autorité incontestée, dans une théorie qui, tout en la dépassant par son ampleur et sa généralité, confirme en partie la modeste hypothèse qu'à propos de la passion amoureuse nous avions soutenue, comme nous le rappelons plus haut, certaines idées que nous avions défendues : « ... l'amour (passion), disions-nous, dont les racines et la souche originelle, première, reconnaissent un phénomène presque purement *moteur* et simple, serait devenu chez l'homme un phénomène surtout *mental*, encore que compliqué peut-être d'un accompagnement héréditaire *affectif* » (G. Danville : *la Psychologie de l'Amour*, p. 149, 4e édition, Alcan, 1907) et encore : « ... bien que cette image (celle de l'amante pour l'amoureux passionné) représente dans une certaine mesure un idéal sexuel, cela n'implique nullement que cet idéal soit celui de l'espèce » (*loc. cit.*, p. 171).

se former par *actions lentes*... Le plus souvent la passion est virtuellement formée avant de se révéler à la conscience... Tout est préparé d'avance et l'événement extérieur n'est que l'étincelle qui enflamme la poudre (1).» Née, elle se révèle par «... l'apparition de l'idée maîtresse, dirigeante, reconnue comme telle ». Sa durée sera donc en raison inverse de la quantité d'éléments émotionnels, et en raison directe de la quantité d'éléments intellectuels qu'elle contient « à l'état systématisé ». Quant aux causes de sa disparition, elles sont réductibles à quelques formes dont les principales sont : l'épuisement ou habitude, la transformation en une autre, la substitution, la folie et la mort.

Le rapprochement de ces deux derniers termes avec la fin de beaucoup d'artistes, d'écrivains et d'inventeurs, fortifie encore l'assimilation que M. Th. Ribot établit entre les grands passionnés, ceux qu'il propose d'appeler les « génies de passion »,et les génies intellectuels :

Pour le psychologue,les grands passionnés sont des héros à leur manière, fascinés et possédés par leur idéal, entraînés par lui jusqu'à la mort ; c'est pourquoi les grandes passions s'imposent à l'admiration des hommes,comme les grandes forces de la nature.

Après la *Psychologie des sentiments*, apportant, dans un fourré de faits obscurs et d'interprétations multiples, l'ordonnance de ses analyses, et révélant l'existence de la *mémoire affective*, après la *Logique des sentiments*, éclairant par la comparaison avec le fonctionnement de la logique rationnelle celui de la logique sentimentale, et démêlant nettement, pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, les rôles réciproques, tantôt d'alliés, tantôt d'ennemis, de ces deux modes de notre activité mentale, *l'Essai sur les Passions*, troisième et dernier panneau de ce merveilleux triptyque, achève son œuvre de lumière, du même dessin souple, aisé, sûr, dont les figures témoignent d'une vision toujours jeune, fraîche, neuve, accusent un désir de larges synthèses sans exclure cependant un souci constant du fini dans le détail, et s'ordonnent selon une harmonieuse simplicité, non exempte de grandeur, qui contraint à l'admiration.

§

M. Georges Dumas revient, à propos du **Sourire**, sur les interprétations de Darwin, en se demandant « si la physiologie toute simple, la mécanique du corps humain, ne tient pas en réserve une explication qu'il va chercher si loin ». Selon lui, Wundt, tout en appliquant un principe différent, n'a pas mieux réussi. Darwin a fait le

(1) Nous avions adopté un point de vue analogue en décrivant chez l'amoureux passionné la formation d'« une « idée générale » de l'amour, idée non encore perçue, idée inconsciente, mais toute prête à devenir aperception, à passer à la conscience, en déchaînant alors le torrent de sensations, d'idées et d'images que nous connaissons, mû par la force brutale de l'instinct » (*loc. cit.*, p. 168).

« roman historique du sourire », Wundt : « le roman psychologique». M. G. Dumas s'adressera donc, comme il le laisse prévoir, à la physiologie qui lui fournit en effet une théorie mécanique du sourire, que semblent confirmer les données de la pathologie et les recherches expérimentales de l'auteur. Elle peut se résumer ainsi :

Le sourire est la réaction motrice la plus facile des muscles du visage pour toute excitation légère du facial, que cette excitation soit sensitive, électrique, circulatoire, traumatique ou inflammatoire.

M. G. Dumas se préoccupe ensuite d'établir comment et pourquoi ce simple réflexe mécanique a acquis chez l'homme des significations psychologiques multiples, et des usages divers. Cette transformation d'un réflexe de décharge en geste expressif se serait opéré par ce fait que, les excitations légères étant agréables, « il est donc tout naturel que l'hypertonus qui ne traduit que l'excitation modérée du facial ait été considéré de bonne heure comme un signe de joie légère, de plaisir », et qu'ensuite nous ayons imité, par un mouvement volontaire, ce mouvement réflexe, transformé dès lors en signe conventionnel.

§

M. le Dr Pascal Rossi, sous ce titre, **les Suggesteurs et la foule**, tente d'établir une psychologie des meneurs, qu'il classe en *meneurs immédiats* (tragédiens, chanteurs, musiciens, orateurs, criminels, guerriers, enfants) et en *meneurs médiats* (écrivains, philosophes).

Les premiers seraient « de véritables personnalités psychiques morbides, qui se montrent tels à cause de la facilité ou de l'impulsivité avec laquelle ils prennent une ou plusieurs personnalités psychiques ». Ceci, peut toutefois, comme le remarque d'ailleurs M. Pascal Rossi, s'appliquer également aux meneurs médiats : « une comparaison entre le réel état d'âme de certains poètes écrivains et celui de leurs ouvrages dévoilerait l'artifice de certaines inspirations et la vocation d'acteur que l'on trouve dans chacun d'eux... » (L. M. Patrizi, cité par l'auteur).

De la même façon, les caractères distinctifs des meneurs employant, dans la suggestion des idées, la *similarité* (meneur immédiat), ou le *contraste* (meneur médiat), semblent être communs aux deux classes :

César Borgia, Napoléon, Parnell étaient — comme le remarque M. Ferrero — des étrangers ou alliés à des familles étrangères, ou natives d'autres pays. De là vient peut-être qu'ils s'élevèrent, par contraste, sur la foule, si différente d'eux-mêmes.

Enfin lorsque M. Pascal Rossi conclut que « médiats ou immédiats les meneurs sont les révélateurs insoupçonnés de l'âme complexe de

la foule, et plus que de la dominer ils en sont dominés eux-mêmes», il nous semble en contradiction avec ce qui précède, et paraît surtout avoir négligé ce fait capital : si un orateur, en face d'une foule, influence et est influencé dans le même temps, il est absolument impossible à un écrivain ou à un savant, aussi énorme que soit sa puissance sur le public, de se mettre en rapport avec lui, dans le moment où il conçoit son œuvre, et par conséquent d'en recevoir à cet instant une suggestion.

Il est regrettable que M. Rossi ait seulement posé cette question, en distinguant ses deux classes de meneurs, mais ne l'ait pas approfondie ; et que, de plus, il ait accordé toute sa faveur à l'étude des meneurs immédiats pour passer rapidement sur celle des meneurs médiats.

GASTON DANVILLE.

LES REVUES

Le Feu : Jean Lorrain, par M. E. Jaloux. — *La Revue du mois :* conférence de M. Painlevé sur l'esprit scientifique et l'esprit religieux. — Memento.

Il semble que les meilleurs amis de Jean Lorrain (et un peu naïvement nous appelons de la sorte les nombreux artistes dont il apprit le nom à la foule en louant leurs débuts) ne l'ont pas salué à sa mort comme ils l'auraient dû. L'auteur de *M. de Phocas* et de *M. de Bougrelon*, le mémorialiste coloré, piquant, spirituel, des *Poussières de Paris*, le poète de *la Chambre ardente* et de *Yanthis*, est un écrivain considérable. Les revuistes l'ont chansonné avec un zèle que l'on pouvait souhaiter plutôt aux critiques littéraires. Mais ceux-ci servent d'autres intérêts que ceux des lettres. Aussi bien, Jean Lorrain dominait ses juges par le talent et l'insolence de son attitude à la face d'une époque si profondément basse qu'elle a besoin d'adorer extérieurement la vertu et l'énergie, pour tripoter et jouir en paix.

Barbey d'Aurévilly, Baudelaire et les Goncourt, voilà les maîtres de Jean Lorrain. Il les continua par une œuvre très personnelle de styliste éclatant et harmonieux, de descriptif précis et de splendide visionnaire. Il a créé des types dans le roman français et il a créé une phrase abondante, avec du relief, de la couleur, du mouvement.

M. Edmond Jaloux, dans **le Feu** (1er décembre), publie une très bonne étude sur *Jean Lorrain*. Nous en citerons quelques passages les plus propres à fixer les traits de ce grand homme de lettres, l'un des plus décriés par les moins autorisés à condamner qui que ce soit et l'un des plus dignes de la reconnaissance des lettrés.

Il ressemblait au Philippe IV de Velasquez, qui est au Louvre, et il le savait. A le voir passer dans les rues, élégant et lent, nul n'eût su lui attribuer une race contemporaine ou une profession. Qu'il marchât ou qu'il

s'accoudât, le soir, à une loge de théâtre, l'habit fleuri d'une fleur rare, il gardait l'air d'un homme qui se sait toujours regardé. Il y avait en lui du matelot, du maquignon et du cabotin, et avec cela, je ne sais quoi de grand seigneur. Il était superbe et déconcertant. Il faisait tache, violemment, sur l'humanité banale. Où qu'il se trouvât, il était en relief. Sa légende l'accompagnait partout. Elle était sinistre, sa légende, mais il en jouissait. Paris, qui n'est pas une école de vertu, a besoin de boucs émissaires derrière lesquels il abrite ses hontes. Jean Lorrain représentait presque un vice. Aux bagues étranges qui ornaient ses doigts, il avait ajouté celle-ci, qui était la plus voyante et la plus hideuse. Il s'amusait lui-même de sa dangereuse réputation et en riait, quand il en parlait, ce dont il ne se privait pas. Il y apportait une sorte de fanfaronnade, où il y avait du courage et du cynisme. Il s'en parait avec éclat. Comme tous les naïfs, il cherchait à étonner. Car cet homme redoutable était resté naïf. Il l'était comme un marinier ou comme un enfant. Il s'indignait encore ; ce qu'il avait vu, en trente ans de Paris, n'avait pas réussi à le blaser. Il passait pour méchant et il était cruel, mais parce qu'il avait l'indignation facile. Il y avait en lui un fond absolu d'erreur et de probité, et cet écrivain, que l'on disait corrompu et qui l'était peut-être malgré lui, avait horreur de la corruption. Il avait écrit des centaines de chroniques pour révéler et stigmatiser les tares d'une société qu'il avait en exécration. On eût pu le croire hypocrite, il était sincère; c'était avant tout un poète, un visionnaire, hanté de belles images, mais il aimait la vie. Il aurait été peut-être heureux, s'il avait consenti à demeurer dans ses songes ; il voulut, je pense, les réaliser, et c'est alors que sa destinée devint tragique. Il y a un moment terrible dans la vie d'un artiste : celui où il veut retrouver dans son existence ce qui était dans son imagination et ce qu'il mettait dans son œuvre. Jean Lorrain eut besoin de vivre, de jouir, de se distraire, d'avoir des émotions. Ce poète se fit chroniqueur. A ce prix, il put avoir de belles journées, il voyagea, fréquenta tous les mondes, devint une figure en vue ; il fut caricaturé, chansonné dans les revues, détesté, admiré, méprisé, craint, mais ses larges yeux glauques contemplaient de préférence une princesse, couverte de bijoux et perdue dans une forêt, ou quelque vieux portrait, assombri par les siècles. Paris, Nice, Monte-Carlo l'amusaient ; il leur préférait un port, le soir, quand les bateaux bougent, ou une taverne de matelots, obscure, enfumée, pleine d'alcools, de cris et de rêves.

. . . .

De ne pouvoir aimer, sentir, se passionner comme un autre homme, il dut se tourmenter infiniment, et il demanda au plaisir, à une vie factice, bruyante, exaspérée, un oubli à cette angoisse, un refuge contre ce remords, une manière d'étourdissement perpétuel et d'aveuglement volontaire. Sans doute, chercha-t-il alors à se faire une originalité de ce qui lui paraissait une faiblesse et s'enfonça-t-il, avec une joie baudelairienne, dans son exceptionnalité pour y puiser une matière artistique et un sujet d'orgueil dangereux et maladif. Au surplus, l'art devait le consoler de tout, car Jean Lorrain fut uniquement, merveilleusement artiste, d'une sûreté de jugement presque infaillible, aussitôt qu'il s'agissait de beauté. Il avait apporté ce goût à se créer un style qui n'était pas absolument original. La verve de Barbey s'y mêlait au coloris des Goncourt, mais c'était un style charmant,

vif, bariolé, un peu mou parfois, moins musclé que nerveux, mais qui rendait à la perfection le grouillement d'une ville, la splendeur mélancolique d'un paysage ou les rêveries troubles et fumeuses d'une âme décomposée par le spleen, l'inquiétude, le pessimisme, la crainte et la recherche de l'inconnu.

§

La Revue du mois (10 décembre) donne, sous le titre *l'Esprit scientifique et l'Esprit religieux*, le texte d'une conférence de M. Paul Painlevé. Chaque phrase de ce texte est nourrissante et leur enchaînement constitue un modèle de logique. L'ensemble a la rare beauté d'un problème mathématique élégamment traité et résolu. Ce que prouve le sage et lucide conférencier c'est l'existence d'une « parenté profonde entre le *véritable* esprit scientifique et le *véritable* esprit religieux ». Pour lui, le positivisme est un « moment remarquable, nécessaire, dans l'évolution scientifique », et il ajoute : « Il ne faut ni le confondre avec la science, ni en faire une religion. »

A une époque où, dans l'enthousiasme des découvertes nouvelles, l'homme rêvait d'aborder tous les problèmes à la fois, il était éminemment utile de délimiter par une frontière précise le champ immédiat de son activité, de lui interdire les régions où son effort trop hâtif risquait de se perdre. Ce fut le rôle vraiment fécond du positivisme, et sa doctrine reste excellente si elle signifie qu'à chaque époque correspond un domaine *provisoire* de recherches scientifiques, domaine chaque jour plus vaste, mais en dehors duquel il est encore téméraire de s'aventurer.

Quant au positivisme religion, ce serait une doctrine néfaste, si par malheur elle était vraie. S'il était démontré que les mystères profonds de l'univers sont hors de l'atteinte des tâtonnements des savants, jamais coup plus funeste n'aurait été porté à la science. La cause véritable de la stagnation intellectuelle du moyen âge, c'est que les hommes, croyant posséder la vérité absolue, trouvaient inutile de chercher. Aujourd'hui que leur curiosité s'est ranimée, si la science devait avouer qu'elle sera toujours incapable de leur fournir aucune réponse, ils se détourneraient d'elle pour solliciter une réponse ailleurs. On ne ferme pas l'inconnu comme on ferme une boutique.

Entre le « domaine scientifique » et celui de « l'inconnaissable », les barrières sont « changeantes et fragiles », dit M. Painlevé.

Il n'y a pas dans notre curiosité de l'univers deux parties distinctes, l'une scientifique, l'autre idéale. On a dit de Littré qu'il avait passé sa vie à s'interdire de penser aux problèmes supérieurs et à y penser toujours. C'est ce qu'ont fait tous les positivistes qui ont vraiment servi l'avenir, et ils devaient le faire à moins de se réduire à l'impuissance : on ne coupe pas en deux l'anxiété humaine.

Renan parle quelque part de ce héros d'un conte celtique, qui, ayant vu en rêve une beauté merveilleuse, se mit à sa recherche à travers le monde et mourut sans la trouver. « Ainsi, dit-il, l'homme qui s'est assis un instant pour réfléchir sur sa destinée porte au cœur une flèche qu'il ne s'arrache plus. » Tous les penseurs, philosophes, savants ou religieux, qu'ils s'effraient

de leurs propres visions ou qu'ils s'efforcent de les transpercer d'un regard clairvoyant, qu'ils soient Pascal ou Galilée, Kant ou Descartes, tous ont entendu le même appel auquel on ne résiste pas ; tous ils ont voulu voir la vérité, « dût-elle leur brûler les yeux ». Ils ont connu le même tourment, ils ont porté la même blessure, le même cœur transverbéré... Non, l'esprit scientifique et l'esprit religieux ne sont pas deux ennemis ; ce sont deux frères perdus dans la même forêt obscure.

Il n'est donc point absurde de prévoir une époque, peut-être moins lointaine que nous ne le pensons, où ces deux tendances de l'homme, au lieu de se heurter, collaboreront comme elles ont collaboré à l'aurore des civilisations ; l'esprit religieux précédant sans cesse la science dans les domaines qu'elle ne peut atteindre encore, stimulant ses découvertes, mais toujour prêt à lui céder de bonne grâce chaque position nouvelle qu'elle pourra occuper. En revanche, la science se devra à elle-même de ne point dépasser dans ses affirmations les limites des connaissances vraiment acquises, laissant à chaque savant la responsabilité de ses opinions individuelles sur les questions qui échapperont encore aux recherches positives.

M. Painlevé démontre que le monde révélé par la science n'es « pas fermé au rêve » et c'est là une page admirable, celle que termine cet interrogatif émouvant : « Mais l'inflexible régularité du ciel étoilé au-dessus de nos têtes n'a-t-elle pas sa beauté ? »

Le conférencier a fini son discours par ces mots sereins :

Soyons donc sans pitié pour le mensonge, l'hypocrisie et la méchanceté, mais n'ayons aucune colère contre les convictions sincères, lors même qu'elles nous semblent dangereuses et qu'elles nous méconnaissent. Que notre seule arme soit la persuasion, l'inlassable persuasion. Tout effort vers l'idéal que tente un être humain entre sa naissance et son agonie est admirable et participe à l'effort universel. Ne l'oublions pas, même dans la chaleur du combat, et sans que le regret du passé arrête ou retarde notre élan vers l'avenir, aimons et respectons toutes les manifestations de la pensée humaine, reflet de l'univers, miroir conscient du monde, miroir frémissant, miroir douloureux, miroir sublime.

§

Memento. — *Revue bleue* (8 décembre). — G. Monod : *Une élection au collège de France en 1830.* — E. Schuré : *Souffrants et lutteurs*, poème. — E. Pilon : *Vieilles maisons d'écrivains.* — (15 décembre) Camille Mauclair : *le Silence de l'architecture.* — Georges Leconte : *A la gloire du bon sens.* — Un poème. de E. Hollande : *la Gloire.* — Jacques Lux : *Notre séduisante irréflexion.*

Les Lettres (15 décembre) donnent comme « poème inédit en français » *Dolores*, de Swinburne, une des œuvres du grand poète anglais qu'on a certainement le plus souvent traduites en français. — Lire les beaux vers de MM. G. Trarieux, L. Larguier, *la Naissance de la fée Averse*, de M. P. Villetard, et les chroniques du mois.

Le Mouvement (30 novembre). — *Tumulte dans l'aurore*, par Mme de Noailles, — *Conseils à un jeune homme*, de M. Maurice Magre.

La Revue de Paris (15 décembre) commence un nouveau roman de M. H de Régnier : *la Peur de l'amour*, continue la publication des lettres éloquentes de Gambetta à son amie Mme Léon, et insère des *Poèmes païens* de Mme de Noailles.

L'Epopée des Esprits paraîtra tous les trois mois et comprendra 10 spectacles dédiés à « la Science moderne », *la 10e muse.* C'est l'œuvre de M. Maurice Villard. Le 1er spectacle publié en octobre est une comédie en 5 actes en vers ; *la Charmeuse*, dont, pour le fond de l'intrigue, l'auteur conseille de « voir la *Jérusalem délivrée* du Tasse ». La conclusion de ces 10 spectacles sera une dissertation rimée ayant pour titre : *le Mystérialisme.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Inédits de Renan (*le Matin*, 25 décembre). — Inédits de Victor Hugo (*le Matin*, 31 décembre). — Les théories de M. Quinton et la sociologie (*la Dépêche*, de Toulouse, 27 décembre). — La mort de M. Brunetière (*le Figaro*, 24 décembre).

Le Matin a eu communication de quelques pensées inédites de Renan. Les voici :

— Toute intelligence est une inspiration : un artiste est aussi inspiré qu'un prophète.

— Tout ce qui n'a pas été attendri par le christianisme est viande dure et mauvaise.

— L'homme qui croit à l'immortalité de l'âme sera toujours supérieur à celui qui n'y croit pas. Moi, qui y crois, supérieur à cette tourbe qui n'y croit pas. C'est, en somme, foi à l'absolu.

— L'immortalité de l'âme du « Phédon » trop forte pour le peuple.

— Justes seuls renaîtront. Seuls immortels. C'est le vrai.

— Royaume de Dieu = parfait épanouissement de la conscience de l'univers. Dieu, qui règne maintenant si imparfaitement, régnera un jour pleinement.

— Dans l'ordre fini, Dieu n'existe pas. Il est à l'infini.

— Donner à chaque acte de la vie sa signification mystique.

— Matière et esprit se rencontrent à l'infini.

— La découverte de l'infini a détruit les idées juives et chrétiennes.

— L'orthodoxie procure de grandes joies ; mais elle ferme à la vérité.

— Deux mille ans ne nous suffisent pas. On me dit que le monde durera cela ; voulons l'infini !

— Comme il faut peu de choses à l'humanité pour affirmer ses espérances !

— Toute croyance est une borne.

— Quand on a soutenu quelque temps une opinion, il faut trembler et passer à l'opinion contraire.

— Qui sait si la vérité n'est pas triste ? Si la vérité est triste, eh bien ! que voulez-vous !

— L'homme aime mieux se calomnier que d'avouer Dieu injuste.

— « Nunc dimittis in pace. » Charmant !

— La doctrine la plus immorale est que le malheur est une punition.

— Qu'arriverait-il si, un jour, tout à coup, on apprenait que l'Eternel reçoit des pots-de-vin ? Que ses expéditionnaires font partie d'une agence Limouzin ?

— Religion toujours œuvre de minorité. Le troupeau suit. Un pays est protestant, est catholique, cela dépend non de raisons profondes dans le pays, mais de quelques personnes il y a quelques siècles.

— Les miracles ont toujours besoin qu'on les aide à se faire.

— Une bêtise crue en commun lie plus qu'une vérité (magnétisme, tables tournantes).

— Tout ce qui est donné à la religion est enlevé à la patrie.

— L'Histoire : chambre noire, avec quelques pinceaux de lumière.

— Les grands hommes de l'histoire ont rarement été de grands esprits.

— Les utopistes, pensant à ce qu'on pourrait faire de la vie humaine, s'indignent des obstacles.

— Modérés : les impuissants de l'histoire.

— L'histoire doit être écrite avec plaisir, avec amour. Pour cela, voir pays, aimer l'histoire qu'on écrit.

— J'ai sculpté ma vie comme une œuvre d'art ; je l'aime ; je la briserais comme un verre.

— Je n'aime pas innover dans les mots.

— Je n'ai que des pensées abstraites.

— Les songes exaltent la pensée du jour. Vrais conseillers de l'homme à certains moments. Les meilleures pensées viennent en rêvant (une expérience à Rosmapamon).

— Plus on est littéraire, plus il faut être naturel.

— Cœur contrit vaut mieux que sacrifice.

— Travailler, ça repose.

— On aime le pays où l'on a été pauvre.

— Quand l'homme n'est pas très méchant, il faut être bon pour lui.

§

Quelques jours plus tard, le même journal a publié des pensées inédites de Victor Hugo. C'est le spiritualisme humanitaire que l'on connaît avec des images où figurent les oiseaux, l'océan, la lumière. Voici un mot qui plaira aux cœurs sensibles et religieux :

L'œil ne voit bien Dieu qu'à travers les larmes.

§

Les partis réactionnaires, qui possèdent quelques philosophes férus de Comte et de Taine, ont essayé de détourner à leur profit les conséquences de la théorie de M. Quinton. La vie est un phénomène fixe, dit M. Quinton, et il formule la loi de constance vitale. Et on s'est mis à opposer cette loi à l'idée même de transformisme. Nous voilà donc enfin, écrivait l'un des plus audacieux de ces commentateurs, délivrés de Darwin ! Or, c'est tout le contraire, comme M. Remy de Gourmont l'a exposé dans un article publié par **la Dépêche** : loin de démolir Darwin, Quinton le confirme ; loin de s'opposer au trans-

formisme, la loi de constance vitale prouve la nécessité du transformisme. Il faut en effet considérer séparément la vie, phénomène fixe, et le milieu dans lequel évolue la vie, milieu tout à fait instable. Pour ne prendre qu'un point, mais le plus important, la température du globe a constamment baissé depuis la naissance du premier organisme et cependant la vie, dans ses plus hautes manifestations, a maintenu, à l'intérieur des derniers animaux parus, la température même des origines. Elle n'est arrivée à ce résultat que par une lutte constante, par une *insurrection* méthodique contre le milieu où sa destinée est d'évoluer.

La vie existe, de nombreuses espèces animales remplissent les mers et voici que la température baisse. Les animaux se trouvent devant cette alternative : ou accepter les conditions nouvelles du milieu, ou s'insurger contre ces conditions, lutter et maintenir, malgré l'hostilité extérieure, les conditions premières.

C'est là, dit M. de Gourmont, un moment solennel dans le drame du monde. Que va-t-il se passer? Si les nouvelles conditions sont acceptées, c'est la déchéance fatale. Si elles sont repoussées, c'est un magnifique développement dans l'avenir. Presque toute l'animalité fit sa soumission. Elle est représentée aujourd'hui par la plus basse classe du monde vital, les invertébrés. Un seul animal se révolta, fit un effort prodigieux, entra en lutte avec le milieu hostile et le domina : le vertébré. Ainsi la vie, dans ce qu'elle a de supérieur, s'affirma, dès les premiers temps du monde, comme une insurrection.

Il y a là, dans son ouvrage, *l'Eau de mer*, une page admirable de M. Quinton, dont je veux citer quelques passages : « Le vertébré, dit-il, ressort comme marqué d'un caractère particulier, qui l'oppose au reste du règne animal, et le situe à part, au-dessus. Tandis que le règne animal tout entier accepte ou plutôt subit, en face de la concentration progressive des mers et du refroidissement du globe, les conditions nouvelles qui lui sont faites, et auxquelles il ne peut se plier qu'en pâtissant, les vertébrés témoignent d'un pouvoir spécial ; ils se refusent à un tel « accept » et maintiennent, en face des circonstances ennemies, les seules conditions favorables à leur vie... Ils ne sont donc point, comme les invertébrés, les jouets passifs de circonstances qui les dominent, mais, pour une part, les maîtres des conditions foncières, inhérentes à leur prospérité. Au milieu du monde physique qui l'enveloppe, l'ignore et l'opprime, l'homme n'est pas *le seul insurgé*, le seul animal en lutte contre les conditions naturelles, le seul tendant à fonder dans un milieu instable et hostile les éléments fixes d'une vie supérieure. Le simple poisson, le simple mammifère... tiennent en échec les lois physiques essentielles. Quand l'homme s'attaque aux forces naturelles qui l'entourent, pour les dominer dans ce qu'elles ont d'ennemi, il participe d'abord du génie du vertébré. »

C'est moi qui ai souligné, et à dessein, les mots : *le seul insurgé*. Ces mots indiquent en effet quelle est l'orientation que l'on doit prendre au moment où l'on essaie d'appliquer, dans le domaine social les principes biologiques posés par M. Quinton. Loin d'enseigner la stagnation, la rési-

gnation, l'acceptation, il conseille, au contraire, si l'on sait le comprendre, la révolte contre tout ce qui viendrait empêcher la vie de maintenir ses plus hautes conditions de force et d'intensité. Ces idées se relient aux idées maîtresses de la philosophie de Nietzsche : il faut grandir ou déchoir. Il en est des individus et des peuples comme des espèces animales : ceux qui acceptent les conditions que leur fait le milieu traditionnel, ceux qui ne réagissent pas, sont condamnés à la décadence : ce sont des invertébrés. Les caractères de l'organisme supérieur, au contraire, sont de réagir soit par une évolution profonde et continue, soit par une brusque révolution, contre la médiocrité du milieu où il vit et qui tend à le dominer et à l'amoindrir.

On déclare volontiers, dans certains milieux, que les peuples d'avenir sont les peuples sages, endormis dans la tradition d'un ordre politique, d'un ordre religieux, d'un ordre moral : ces peuples sont au contraire des peuples en déchéance. Mais il y a les groupes politiques ou sociaux qui rêvent, non d'accomplir le génie du vertébré, qui est la lutte perpétuelle contre l'hostilité du milieu, mais de redevenir des invertébrés et de s'endormir doucement dans les vieilles traditions.

Il y a, selon les théories de M. Quinton, dans le domaine social comme dans le domaine biologique, un point fixe et qui doit rester fixe, sous peine de déchéance, c'est la vie ; mais il ne faut pas confondre, comme le faisait dernièrement M. Léon Daudet, dans *le Gaulois*, la vie avec le milieu dans lequel elle évolue. La vie est stable et le milieu est instable. Les institutions politiques ou sociales les plus différentes ont été successivement imaginées par l'homme pour assurer, selon les besoins du moment, le développement de sa vie. A mesure qu'elles lui ont paru insuffisantes, il les a rejetées pour en imaginer d'autres plus conformes à ses besoins : et ainsi le progrès social apparaît comme une nécessité, au même titre que le progrès anatomique qui a transformé un ver marin en poisson et un poisson en mammifère ou en oiseau. Dans les deux cas, il y a un but poursuivi. Il s'agit pour l'homme de se créer des conditions sociales telles que sa vie puisse y maintenir ses tendances les plus hautes.

Quand les conditions sociales que l'ancien régime faisait à la France ont paru aux hommes insuffisantes au maintien de leur vie, ils ont agi en bons vertébrés, ils se sont insurgés. La civilisation n'est qu'une suite d'insurrections, tantôt contre l'hostilité des forces physiques et tout d'abord contre le froid, tantôt contre les forces sociales, lesquelles, après une période d'utilité, tendent presque toujours à évoluer vers le parasitisme.

M. de Gourmont termine en déclarant que cette interprétation des lois de Quinton lui est toute personnelle, encore que la seule logique. La biologie est une science et la sociologie en est, ou en sera, une autre. N'importe, s'il y a un exemple à prendre dans l'insurrection du vertébré, ce n'est pas celle de la soumission et je souscris pour ma part aux conclusions de M. de Gourmont.

§

Le Figaro a donné un bien curieux détail sur la mort de M. Bru-

netière, « lequel, voulant, dit-on, recevoir les derniers sacrements, ne les a tout de même pas reçus ».

Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* disait au général Frey, son ami intime, la veille au soir de sa mort : « Il me faut encore dix ans de travail pour dire tout ce que j'ai à dire, en publiant chaque année deux volumes ; cet hiver je donnerai trois articles à la revue, etc. »

M. Brunetière se croyait sauvé, et il faisait, comme on voit, des projets d'avenir. Quelques heures après, il mourait en portant à ses lèvres une coupe de champagne qu'il avait demandée pour « se remonter », disait-il, au sortir d'une syncope. La mort n'a pas laissé le temps aux personnes qui l'entouraient d'appeler le prêtre.

Belle mort, mais qu'il ne méritait pas, puisqu'il ne l'avait pas désirée.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

Comédie Française : *Poliche*, comédie en quatre actes, de M. Henry Bataille (10 décembre). — Théâtre Réjane : *La Savelli*, pièce en quatre actes et sept tableaux, de M. Max Maurey (15 décembre). — Memento.

Parmi nos auteurs dramatiques, il en est peu qu'on puisse mettre au rang de M. Henry Bataille, et **Poliche** est une des meilleures pièces qu'il nous ait jamais données. L'intrigue est des plus simples, mais M. Henry Bataille l'a conduite avec toute l'ingéniosité qu'on lui sait ; et il nous fait connaître des personnages intéressants, dont les caractères et les sentiments sont étudiés avec la plus adroite, la plus pénétrante délicatesse, et dont la rencontre a les suites les plus émouvantes.

Didier Mireuil est un homme excellent, plein de tact. Il ne s'abuse point sur ses qualités ; il sait qu'il n'est pas beau ; il sait qu'il n'est pas de ceux qui plaisent aux femmes élégantes et coquettes : et il aime, d'un amour profond, la belle Rosine de Rinck. Il sait bien que Rosine ne l'aimera jamais ; mais, un jour, un mot drôle qu'il a dit lui a valu, de Rosine, un regard amusé ; et alors, lui, tendre, lui, sentimental, a feint d'être un joyeux bouffon. Rosine le souffre auprès d'elle. Didier Mireuil a reçu le surnom de Poliche. Poliche est de la suite de Rosine, il est de toutes les fêtes, de toutes les promenades : son intarissable gaieté fait qu'on lui sourit, qu'on lui parle amicalement. Et, un jour, comme elle venait d'être quittée par l'homme qu'elle aimait, Rosine, désolée, furieuse, s'abandonna à son bouffon ; et l'amoureux Poliche est très heureux, aussi heureux du moins qu'on peut l'être quand on aime éperdument une femme dont on n'est pas aimé, dont on ne peut pas être aimé, dont on ne sera jamais que le jouet.

Or, voici que Rosine apprend la fraude que Poliche commettait à

son égard. Elle vient encore d'avoir une déception d'amour : le beau Saint-Vast, ancien officier de cavalerie, grand séducteur de femmes, la trompe avec sa meilleure amie, Pauline Laub. Rosine est fort en colère. L'instant est propice pour Poliche. Rosine est attendrie de la révélation qu'on lui fait : elle se prend à aimer Poliche.

C'en est fait désormais du bonheur de Poliche. Rosine et lui se sont retirés à la campagne. Rosine s'ennuie. Et Poliche n'a plus le droit de sourire. Dès qu'il s'égaie tant soit peu, Rosine l'arrête : il est un sentimental, son rire est artificiel, apprêté seulement pour la distraire. Et elle n'a pas oublié Saint-Vast : il suffit qu'une amie passe, lui parle du bellâtre, lui dise qu'il songe à elle pour qu'elle maltraite Poliche. Et c'est la séparation, inévitable, cruelle, mélancolique.

M. Henry Bataille a mis tout son art à composer le personnage complexe de Didier Mireuil. Didier ne prononce pas une parole — on pourrait dire : ne fait pas un geste — qui ne soit d'une vérité parfaite. Aussi nous émeut-il profondément. Nous avons devant nous un homme qui agit comme il doit agir, — nous avons devant nous un homme vivant, et non un fantoche. Nous souffrons avec lui, d'autant plus fortement que, sauf en une minute où il est naturel qu'il s'emporte, l'expression de sa douleur est discrète et grave.

Rosine de Rinck aussi est vivante, d'une vie réelle. M. Henry Bataille s'est bien gardé de nous montrer la coquette traditionnelle qu'aiment encore tant d'auteurs dramatiques. Rosine de Rinck est susceptible d'émotion, voire de tendresse. Il est certain qu'elle gardera du pauvre Poliche un souvenir doux et triste ; elle a compris combien elle était aimée, et l'amour de Poliche lui a donné un bonheur qui lui était encore inconnu et qu'elle se repentira peut-être de n'avoir pas été maîtresse de garder.

M. Henry Bataille s'est d'ailleurs bien gardé de négliger les autres personnages de la comédie. Pauline Laub s'oppose fort bien à Rosine de Rinck, et Saint-Vast est un des plus aimables fats que nous ayons jamais vus. Il n'y a pas, dans *Poliche*, de personnage qui ne soit, de quelque manière, intéressant.

La pièce ne languit jamais ; le dialogue est excellent ; certaines scènes — celle, par exemple, entre Rosine de Rinck et Pauline Laub, au second acte — sont des plus brillantes, et d'autres sont de la plus vraie émotion : *Poliche* est, incontestablement, une des meilleures pièces de M. Henry Bataille, — une des meilleures pièces de ce temps.

Elle est bien jouée ; Mmes Cécile Sorel, Berthe Cerny, Marie Leconte, MM. Mayer, Grand, Ravet méritent des éloges, et, dans le rôle de Poliche, M. de Féraudy prouve, une fois de plus, qu'il est un de nos grands acteurs.

Par le décor, par le costume, les pièces qui se passent sous la

second empire nous amusent. Il y a, dans **la Savelli**, de nombreux décors, il y a d'innombrables costumes. La pièce est un peu sommaire : M. Max Maurey — à qui l'on doit quelques jolies comédies — nous conte brièvement une aventure épouvantable, et qui eût pu donner matière à une œuvre curieuse. Il a seulement, je pense, cherché un prétexte à nous montrer des tableaux variés ; il nous mène aux Tuileries, à Mabille, et beaucoup de personnages nous passent devant les yeux, rapidement.

Mme Réjane joue avec le talent qu'on lui sait le principal personnage de *la Savelli*, et, auprès d'elle, il faut donner de justes éloges à Mmes Daynes-Grassot et Lantelme, à MM. Tarride, Noizeux et Burguet.

Memento. — Aux Bouffes, un vaudeville de MM. Paul Bonhomme et Guy de Téramond, *Où est Moreau ?* (21 décembre). — Au théâtre Molière, un drame de MM. Arthur Bernède et Aristide Bruant, *Aux bat' d'Af'* (23 décembre).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

La musique tchèque : Smetana et Dvorak. — Opéra-Comique. : *Madame Butterfly*.

Outre les « quatre heures de musique française contemporaine », dont nous sommes redevables à l'heureuse initiative de M. Henri Marcel, l'éclectisme international des programmes de nos concerts n'est pas leur moindre qualité. C'est, je crois bien, la première fois que M. Chevillard inscrivait sur ses affiches les noms de Smetana et de Dvorak, les deux plus remarquables représentants de **la musique tchèque**, laquelle, encore que née en même temps que la russe et la scandinave, nous est cependant moins connue et mériterait de l'être mieux. La floraison soudaine et générale, en notre Europe, d'une sorte de nationalisme musical au début du XIXe siècle est un événement des plus intéressants et des plus propres à dévoiler le rôle rénovateur de la chanson populaire dans le développement de l'art sonore. A toute époque, elle y agit comme un retour périodique à la nature, à la source vive et jaillissant spontanée du mélos, pour renouveler la matière des combinaisons intellectuelles en édifiant des « formes » vite épuisées. Ici ce fut partout, et même en Allemagne avec Schubert et Weber, une inconsciente et quasiment réflexe réaction contre le « classicisme » musicalement impersonnel et bientôt subjectif à la fois, amalgame usé désormais d'apports complexes, assimilés par nos doctes voisins pour une ère d'aboutissement glorieuse, mais passagère. Et il est assez curieux d'observer que, liée à l'épanouissement de la mentalité harmonique incarnée

par le « romantisme », cette révolte de la personnalité nationale se manifesta sous les espèces de l'objectivité lyrique, tandis que, d'autre part, le particularisme ethnique semble s'en être accentué et devoir s'affirmer toujours davantage dans l'inspiration musicale. En dépit des rapides, express à wagons-lits, autos, postes et télégraphes, en effet, qui manquaient à nos pères, il y a depuis un siècle plus visiblement qu'auparavant une musique « allemande », « italienne », « française » ; du moins, nous en distinguons aujourd'hui plus nettement les caractéristiques qui s'estompent jusqu'à presque s'annihiler pour nous à mesure qu'on remonte dans le passé. Car, à travers l'*organum* des origines, le déchant, puis le contrepoint, ce passé fut fait bien longtemps surtout d'années d'apprentissage. L'oreille humaine y découvrit lentement l'harmonie, pendant que les artistes peu à peu y acquéraient ce qui constitue le « métier », et se plaisaient à ce spécieux labeur au point de tirer vanité d'une science de convention ou d'en naïvement respecter les règles arbitraires à l'égal de dogmes révélés. Longtemps la musique ainsi demeura peu ou prou « savante », et longtemps il n'y eut guère d'ouvrage de maître renommé qui ne sentît l'école ou ne s'en réclamât ouvertement. Somme et résultat d'expédients d'ordre avant tout didactique accumulés par la tradition, le « métier » bien souvent nous semble y être le but plutôt que le moyen. Or, ce métier, si vénéré par candeur ou nécessité, y apparaît aussi où que ce soit identique ; exporté, reçu ou imité, unanimement cultivé avec sollicitude des deux côtés des Alpes et du Rhin ; et son importance en étend sur l'ensemble des œuvres comme un manteau d'artificielle et insipide scolastique, dont l'uniforme travestit, dénature et confond jusqu'aux plus ou moins disparates emprunts glanés dans les mélopées populaires.

La libération fut graduelle et corrélative à la dextérité croissante, laissant percer d'abord la personnalité propre de l'artiste créateur, puis d'autres traits plus généraux, mais particuliers à la race, à la contrée, au milieu, et, à mesure qu'il s'affranchit d'une discipline indispensable jadis ou de superstitions pédantes, l'art musical, en ses aspects divers, s'atteste toujours plus tangiblement comme un produit de la nature ambiante, analogue au fruit mûri sous le soleil du climat, pendant à l'arbre jailli du sol qui lui fournit sa sève. Cette émancipation de la tyrannie du « métier » est définitive aujourd'hui. Sa science nous indiffère. Le génie modèle et construit son œuvre à sa fantaisie, et les formes consacrées ne sont plus pour nous que des moyens dont l'usage est facultatif et l'importance secondaire. Le principal est ce qu'y met le musicien et, quand il y met quelque chose, nous ne sommes plus gênés pour le discerner et en jouir. Les peuples arrivés sur le tard de la culture musicale ne se sont pas montrés jusqu'ici créateurs de formes. Ils en trouvèrent de toutes faites et leurs

compositeurs « nationaux » les ont adoptées en commençant par les plus simples, puis les plus libres, pour se risquer enfin aux plus sévères et traverser la crise didactique où nous vîmes échouer les Russes avec Tschaikowsky, Glazounoff et consorts. Comme la slave, y intronisée par Glinka, la musique tchèque apparut d'abord au théâtre. Le premier, Frédéric Smetana (1824-1884), l'introduisit par surcroît au concert, où Antoine Dvorak (1841-1905) sut l'imposer. Mais tandis qu'à l'instar de Liszt, qui fut son maître, Smetana composa des poèmes symphoniques, Dvorak, élève de Smetana, fit des trios, quatuors ou symphonies dont l'allure classique lui valut sa célébrité en Allemagne. Pourtant, s'il en dut subir la protectrice approbation de Brahms, l'influence qui sembla s'ensuivre est plus apparente que réelle. Bien qu'il possède à fond les ressources du métier, rien n'est plus éloigné du contrepoint guindé, pesant, fastidieux de Brahms, que l'écriture facile, le style simple et, alerte ou ému, coulant d'abondance de Dvorak. Il accepte docilement les formes traditionnelles, mais à la manière de Schubert, de qui, plutôt que de tout autre, il semble les tenir, et avec lequel il trahit d'ailleurs dans tout son œuvre des affinités évidentes. Son harmonie et sa modulation sont celles du doux maître viennois ; il en a le lyrisme intime, le profond sentiment populaire et jusqu'à l'innocente prolixité. Sans doute est-ce retarder peut-être à l'excès que procéder aussi étroitement de Schubert, mais du moins cela n'accuse-t-il nulle tendance réactionnaire. On sent trop bien que la forme est ici subalterne, que le musicien tchèque, utilisant des procédés d'origine étrangère, en fait tout bonnement l'armature loisible, éventuelle de son inspiration autochtone. Et celle-ci en rénove à sa façon l'antique appareil. Accoutrée du vertugadin suranné, une fraîche créature de vie et de jeunesse y chante sa chanson naïve, la vieille chanson du pays de Bohême. En effet, quoique, sauf en certaines compositions ou arrangements d'airs populaires, il n'ait jamais prétendu écrire de la musique « nationale », c'est ce caractère indélébile de son inspiration qui charme chez Dvorak et justifie son œuvre incontestablement tardigrade à maint égard. Malgré ses amitiés, son éditeur et peut-être ses velléités secrètes, le classicisme de son écriture ne réussit point à germaniser son mélos. Ses productions les plus traditionnalistes de forme en gardent une saveur spéciale. Il fut fécond. On doit souhaiter que nous entendions plus souvent quelqu'un de ses trios ou quatuors, et que M. Chevillard, qui eût pu mieux choisir pour nous le présenter que ce gracieux mais un tantinet yankee *Nouveau Monde*, nous offre bientôt les autres symphonies de Dvorak et son curieux *Stabat Mater*, nonobstant quelques poèmes symphoniques de Smetana qui n'a pas fait que l'Ouverture de *la Fiancée vendue*. Il ne faut pas demander à la musique tchèque plus que son adolescence implique, y cher-

cher les génies directeurs et les chefs-d'œuvre de ses aînées dans le passé de l'art sonore. Elle vaut cependant d'être connue. Sous le postiche des formes ou des emprunts désuets, elle apparaît issue tout droit de la nature; dénuée de clinquant dans sa verve; en sa mélancolie, de tout pathos autant que de teuton pédantisme; au regard de l'ingéniosité russe, ingénue; harmonieuse expression de l'âme populaire et de la sensibilité nationale.

§

La convention peut compter pour le plus excusable privilège du théâtre où elle est trop souvent une absolue nécessité. Toutefois, depuis Scribe, en particulier, elle s'est installée sur la scène lyrique sans la plus infinitésimale discrétion à l'égard de la vraisemblance. Les auteurs de **Madame Butterfly** en ont exploité le plus largement du monde la coutume implantée désormais. Comme dans *l'Africaine*, dans *Lakmé* et ailleurs, on y voit des gens de langage et continent divers, — indigènes, consul à demeure, officier de passage et jusqu'à la jeune femme d'icelui débarquée de la veille, — s'entretenir et se comprendre aussitôt sans la moindre difficulté en chantant en français des vers de librettiste. Ceux de M. Paul Ferrier délaient conformément aux traditions du genre les trop brèves amours d'une de ces graciles « Madame Chrysanthème » qu'au Japon on épouse au mois selon les lois aimables de cet hospitalier pays. Sur cette aventure exotique évidemment touchante, fort répandue depuis notre Loti, plagiée en Amérique et mélodramatisée par des adaptateurs transalpins, M. Puccini a brodé un canevas sonore du plus piquant anachromatisme, si j'ose dire. Il eut beau, ambitieux d'un ragoût de couleur locale, prendre quelques thèmes aux Chinois et un air national aux sujets de M. Roosevelt, geisha, mousmés, yankees, à l'unanimité, ne chantent en français que de la musique italienne irrémédiablement, dans cette *Madame Butterfly* qu'on aurait pu plus heureusement peut-être baptiser pour nous « Madame Libellule » ou quelque chose d'approchant, mais compréhensible à l'œil nu. Et cette musique, encore que M. Puccini s'y démontre assurément le mieux doué des *maestri* compatriotes, cette italiennissime musique, à la vérité, ne vaut pas cher. Malgré le *fugato* d'école par quoi il eut la fantaisie de préluder à une tragédie japonaise, le métier de M. Puccini se dénonce tout au plus celui d'un talentueux compositeur de salon; son inspiration sans relief abonde en réminiscences; son harmonie banale démarque superficiellement çà et là d'inassimilées innovations « debussystes »; son emploi wagnérien des motifs conducteurs est dépourvu de tout intérêt musical ou quelconque. Enfin, si l'art de M. Puccini possède quelque sincérité, en tout cas, il n'en a pas l'air, mais pas du tout. Avec ses alternances de fadeur et de gros effets, il

apparaît roublard plutôt qu'habile, enchevêtrant parmi les trucs à la Sardou du livret (lettre, baby, harakiri), les plus peloteuses ficelles de M. Jules Massenet. Bref, paroles et musique, il semblerait que de tout cet ensemble chiqué dût résulter ici un spectacle pour nous oiseux en son cosmopolitisme factice, analogue à quelque mélo d'Ambigu joué par des « m'as-tu vu ? » peints en Jaunes et déguisés en paravents.

Eh bien ! c'est tout le contraire. On y a l'impression que peut-être jamais au théâtre on ne fut en contact aussi proche avec la vie réelle. On y est transporté soudain dans l'Empire du Soleil Levant, au pays de la politesse, des demi-teintes striées de fulgurants éclats ; à Nagasaki même étalant comme un éventail le carton blanc de ses bicoques au bord de sa baie paisible, tandis qu'en des jardins d'arbustes et de fleurs, plantés de bibelots d'étagère, un peuple de dessus de cheminée grouille, trotte menu, se salue, s'embrasse, jacasse et puis s'en va, égrenant ses lampions balancés dans la nuit violette. Après, c'est la chambre de Cio-cio-san, propre comme un sou neuf entre ses cloisons de papier, avec son autel aux Dieux Lares, son succinct mobilier de laques et de porcelaines. Dans ces décors d'un goût exquis, on éprouve que rien ne peut se passer de vulgaire, le livret s'en élève au drame et emprunte une vie intense à leur minutieux réalisme. Et de fait, hormis peut-être M. Clément qui se dandine en ténor de province, *Madame Butterfly* bénéficia d'une interprétation presque irrévablement impeccable. Dans les évolutions, gestes, accent, mimique de tous quelconques personnages et jusqu'au dernier figurant, pas la moindre bévue, aucun accroc ni faux détail. Mais, entre M. Francell, charmant en prince épisodique, Mlle Lamarre, MM. Jean Périer et Cazeneuve plus que parfaits, Mme Marguerite Carré se tailla un succès mémorable. Elle soutint sans une faiblesse le rôle écrasant qui remplit les trois actes, délicieuse d'abord en son afféterie nipponne, puis, amoureuse abandonnée, tragique, terrible, admirable vraiment, dans son jeu, de puissance, de souplesse et de vérité. Il faut voir *Madame Butterfly ;* la chose en vaut la peine. Jamais, où que ce soit sur les planches, la magie de la mise en scène n'accomplit certes un tel miracle d'illusion. On ne peut se tenir d'applaudir, ni même d'être ému, empoigné quoi qu'on veuille. Et ce n'est que plus tard qu'on peut songer peut-être à ce qu'aurait produit un aussi merveilleux effort au service d'une véritable œuvre d'art. Heureux MM. Long, Belasco, Illica, Giacosa, Ferrier ! Heureux, trois fois heureux M. Giacomo Puccini !

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Grès, cérames et faïences de M. Etienne Moreau-Nélaton (galerie Druet). — J. Charles Roux : *Souvenirs du passé, le Cercle artistique de Marseille* (librairie P. Rual, à Marseille). — Gustave Doré : *Versailles et Paris en 1871* (librairie Plon).— Lucca Rizzardi : *Peintres el aquerellistes wallons* (Dechenne et Cie, Bruxelles). — José Théry : *Un office de garantie des œuvres artistiques* (J. Dangon, 123, rue Montmartre). — Une lettre de M. Rouveyre. — Memento.

Un goût délicat, beaucoup de science et d'adresse, la recherche des belles matières, ont depuis longtemps conquis aux **céramiques de M. Moreau-Nélaton** des sympathies précieuses. Il s'est fait des grès et des faïences à couvert stannifère une spécialité qu'on ne lui dispute pas. A cet heureux alliage de l'étain et de terres diverses il faut attribuer le singulier retentissement assourdi qui donne aux œuvres de ce céramiste un ton personnel. Mais sa curiosité et son originalité ne s'élèvent point à la création des formes. Les siennes, en dépit de leur élégance générale et de bonne tradition française, ne sont pas personnellement significatives.

§

Très abondant, un peu trop abondant sans doute et fort mêlé, l'ouvrage que M. J. Charles-Roux consacre au **Cercle artistique de Marseille**. Ces cinq cents pages in-folio dépassent leur sujet. Mais c'est ce qui en fait l'intérêt très réel. L'ouvrage, où il ne faut chercher ni littérature ni critique, est riche en documents, dont plusieurs très précieux ; importants et beaux témoignages de la poésie et de l'art en Provence. C'est aussi un plaidoyer aux arguments solides en faveur de cette fameuse décentralisation intellectuelle dont nos grands et petits hommes politiques parlent volontiers et souvent — et se contentent de parler. M. Charlés-Roux a, pour son compte, effectivement agi. Ce Cercle, dont il nous conte l'histoire, il fut l'un de ses fondateurs, il s'est efforcé d'un faire le centre actif et rayonnant du génie provençal, en y organisant des conférences, des concerts, des expositions, qui eurent le plus heureux succès. Patriote de la petite patrie — et aussi de la grande — il écrit avec une juste et sympathique fierté ces beaux, ces glorieux noms : Puget, Daumier, Monticelli, Ricard, Bizet, Reyer, Mistral... et, j'imagine, il apprendrait avec surprise, avec indignation peut-être, que, *géniographiquement* parlant, on tient le Midi pour « une des régions les moins favorisées de l'Europe ». — Ce livre est à voir comme à lire ; les six cent quatre-vingts et quelques reproductions de peintures, de dessins, de tapisseries, de meubles, de poteries, de bijoux, qui le décorent, ne sont pas toutes d'un intérêt très intense. Il y en a pourtant de tout à fait admirables, notamment celles qui nous permettent de connaître certaines œuvres de Gustave Ricard conservées dans des

collections particulières. Ricard, cet artiste de génie, à demi méconnu encore! Mais sa gloire grandit sans cesse et le jour est prochain où chacun saura que ce portraitiste fut et demeure l'un des plus incontestables maîtres de l'art moderne. — Sous la présidence de Félix Ziem un comité s'est récemment constitué, à Marseille, dans le but d'élever une statue à Ricard. — Du livre de M. Charles Roux j'extrais ces lignes de l'artiste : « Nous autres, peintres, nous ne sommes pas des copistes, mais des historiens. Nous savons dégager la vie de la matière, éclairer un visage, en faire parler l'âme. Un portraitiste n'est véridique et intéressant qu'à la condition d'imprimer tout vivant sur la toile l'être moral qui pose devant lui. » — La Tour, Carrière ont, en d'autres termes, apporté les mêmes affirmations, que personne n'a formulées le premier. Quelle référence, pour la critique et pour l'amoureux d'art, et quel puissant motif d'assurance et d'espérance, que cette constante unanimité des génies dans leur foi aux principes, d'où la logique inévitablement conclut l'unité foncière de la nature et de l'essence humaine!

C'est peut-être la part la plus personnelle et la plus vraie de l'œuvre de Gustave Doré, cet album de caricatures qu'on vient de publier sous ce titre : **Versailles et Paris en 1871**. Moralement l'artiste n'en est pas grandi. On s'étonne d'abord, on s'attriste à la réflexion que, dans l'énorme tragédie de la guerre et de la Commune, il n'ait vu que des gestes ridicules et des silhouettes grotesques. M. Gabriel Hanotaux, dans la solennelle préface qu'il a écrite pour cette publication, exagère : « Regardez ces têtes : elles racontent une époque. » — Non! — « C'était bien ainsi que devait finir l'explosion de vanité individuelle et nationale qu'avait été le romantisme littéraire et politique! » — Non. Il y eut d'autres « têtes » que celles-là dans cette « époque »; il y eut autre chose que cette vanité dans l'impulsion romantique. Et je pense que l'académicien nous trompe involontairement comme il se trompe en attribuant au caricaturiste l'intention profonde d'exprimer « la banqueroute du siècle ». C'est philosopher — si tant est... — hors de propos. Le dessinateur, qui pour toute personnalité eut un sens excessif du pittoresque, a été surpris de trouver dans les réalités d'un instant de formidable crise des outrances que son imagination, si riche et si fausse, n'eût pas inventées. Pour la première fois il crut se sentir en harmonie avec la vérité; il put être excessif et vrai. C'est pourquoi dans cet album nous admirons le chef-d'œuvre de l'artiste; mais aussi nous achevons de le connaître. Son regard est aigu, sa main habile; son intelligence et sa sensibilité ne sont pas d'ordre supérieur. Voici le miracle de la caricature, dans le sens courant et un peu bas ou négatif du mot, rien de plus. Doré a été intéressé par la variété incroyable des expressions, des attitudes, des mouvements qui les uns traduisaient et les

autres trahissaient toutes les passions, bonnes et mauvaises, remuées à la fois dans le cœur d'une génération. Il ne s'est arrêté qu'aux déformations dégradantes ou dérisoires où l'homme ne fait que figure de fantoche sur la scène du monde ; ces déformations sont extrêmement captivantes parce qu'elles sont en elles-mêmes d'une évidente vérité; elles deviennent fausses dans l'absence des contrastes qu'elles appellent comme l'ombre procède de la lumière. Ces contrastes, un artiste vraiment grand nous les eût suggérés du fait de sa conception, de sa compréhension même et par l'allusion à la vérité que sous-entend, si c'est un esprit affirmatif qui parle, toute et la plus féroce ironie.

§

Les Belges ne se lassent pas d'étudier leur âme bilatérale et bilingue. Dans la production artistique notamment ils estiment leur cas tout à fait curieux et ils s'efforcent d'expliquer la personnalité de chacun de leurs artistes par ses qualités ethniques. « A qui sait être ému profondément par la contemplation d'œuvres d'art, — déclare M. Luca Rizzardi dans le préambule de ses **Peintres et Aquafortistes wallons**, — dévient évidente la distance infranchissable qui sépare la sensibilité wallonne de la sensibilité flamande... La sensibilité wallonne est celle d'une race affinée, polie, réfléchie par suite de sa vieillesse ; la sensibilité flamande est celle d'une race jeune, ardente, qui possède une heureuse spontanéité née de la qualité de ses enthousiasmes, mais à qui aussi manque le sens des harmonies, des demi-teintes. » Et c'est pourquoi MM. Emile Berchmans, Auguste Donnay, Richard Heintz, Adrien de Witte, Armand Rassenfosse et François Maréchal, qui sont wallons, évitent l'outrance et les violences, se spécialisent en des créations caractérisées par des grâces pensives et de discrets enveloppements. Soit. Il ne faut pas méconnaître l'importance du facteur originel, de la race, dans la composition d'un tempérament, d'un caractère, d'un talent ; il ne faudrait tout de même pas l'exagérer. Il serait surprenant, quand nous voyons nos provinces françaises produire de toutes parts des écrivains et des artistes distincts surtout par leurs personnalités individuelles, que les deux provinces belges eussent gardé le privilège de marquer leurs enfants de deux chiffres — incommunicables. — Mais c'est trop insister sur un détail. Le petit livre de M. Rizzardi est une notable contribution à l'histoire de l'art vivant. On lira avec un intérêt tout particulier l'étude consacrée à Auguste Donnay.

§

M. José Théry, avocat parisien, poursuit la campagne qu'il a entreprise, voilà quelques années, en vue de la création d'un **Office de garantie des œuvres artistiques**. Les lecteurs du *Mercure*

sont initiés déjà (1) aux idées de M. Théry : il voudrait assurer aux artistes et à leurs héritiers un droit sur le prix des ventes successives de leurs œuvres. Dans le même temps la Société des Amis du Luxembourg étudie le même objet et la consultation de son rapporteur, M. Chéramy, vient d'être publiée. D'un point de départ commun MM. Chéramy et Théry aboutissent à des solutions très différentes. Tous deux veulent protéger l'artiste et ses héritiers; tous deux pensent que ceux-ci, à défaut de leur auteur, doivent bénéficier de la plus-value acquise avec les années par son œuvre. Mais M. Chéramy attribue exclusivement à l'Etat le rôle de protecteur. Il assimile la vente des œuvres d'art par commissaires-priseurs à la vente des fonds publics et des valeurs par agents de change, et il pense que tout serait bien si l'Etat, par une loi, élevait à 11 ou 12 p. 100 le droit de 10 p. 100 présentement comporté par les adjudications publiques : le produit de cette surtaxe serait attribué, pendant la durée fixée par la loi, aux représentants de l'artiste : « Dans quelle proportion, ajoute M. Chéramy, la somme ainsi perçue serait-elle répartie entre la veuve et les héritiers? Dans la proportion fixée par la loi civile en matière de succession. » M. Théry dénonce le danger, évident, d'un tel système : par cette intervention de l'Etat dans chaque vente publique, « sous prétexte de protéger l'artiste on lui porterait, en définitive, le plus grave préjudice, en entravant la vente et la circulation des œuvres d'art. » Et il préconise la constitution d'un *Office* qui garantirait aux acquéreurs l'authenticité des œuvres par eux acquises, moyennant un tant pour cent perçu au profit de l'artiste ou de ses représentants. — La question sera, nous dit-on, prochainement résolue par le ministre de l'instruction publique. — Dans l'état actuel des mœurs et des lois relativement à la transmission des biens, l'intérêt de la discussion est incontestable, aussi incontestable que le scandale des bénéfiées réalisés par les marchands sur la vente d'œuvres dont les auteurs sont morts pauvres et laissèrent pauvres leurs descendants; il est triste de savoir que telle veuve de peintre fut réduite à « faire des ménages » pendant que des marchands s'enrichissaient avec les tableaux de son mari. Mais au-dessus de tous les cas particuliers c'est une vaste et terrible question de principe qui se pose ici, c'est le problème tout entier de l'Héritage lui-même qui est en cause ; depuis de longues années déjà ce problème est à l'étude devant la conscience humaine ; il faudra bien qu'elle se décide à le résoudre, et peut-être se préoccupe-t-on un peu tard de protéger les héritiers des artistes au moment où la transmission, en général, des biens matériels est menacée. — Il est vrai que le débat garderait en tout cas son intérêt pour les artistes eux-mêmes, de leur vivant.

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er août 1904.

§

« 31 Décembre 1905.
« 3, place de la Sorbonne.

« Monsieur le Directeur,

« Dans le numéro du 1er janvier 1907 du *Mercure*, M. Charles Morice veut bien juger à la hussarde un volume-album paru dernièrement et qui est, non pas une œuvre originale, comme M. Morice semble vouloir le laisser entendre, quoiqu'un *avertissement* placé en tête du volume ne laisse aucun doute à ce sujet, mais la reproduction « au trait » de lithographies parues en 1905.

« Je trouve les appréciations de M. Morice beaucoup trop hâtives et beaucoup trop radicales ; je m'étonne qu'il se permette d'abriter derrière son autorité des insinuations regrettables et insuffisamment documentées ; il me semble qu'avant de traiter si cavalièrement un ensemble de lithographies originales, pour le moins consciencieuses, il soit nécessaire de les consulter avec quelque soin et non, comme le fait M. Morice, de s'en rapporter à une sorte de catalogue illustré lancé en librairie ; — cet examen n'eût peut-être point donné meilleure impression à M. Morice (de cela je ne me plaindrais pas, je ne sais que trop la difficulté d'établir œuvre intéressante, et je connais aussi le prix d'une opinion autorisée), mais il l'eût dissuadé de me présenter à vos lecteurs sous une allure d'aigrefin « habile » accommodant les travaux de son père et la géométrie de Léonard en une salade grossière. Je proteste vivement au sujet de la note malveillante de M. Morice, et vous prie, monsieur le Directeur, d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro, à la même rubrique où parut cette note, et composée avec les mêmes caractères : c'est à votre courtoisie que je fais appel pour cela.

« Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

« ANDRÉ ROUVEYRE. »

Il suffira au lecteur que pourrait intéresser le petit débat soulevé par M. André Rouveyre de se reporter au dernier numéro du *Mercure* (page 156) pour s'assurer que, dans une appréciation de **la Comédie française**, je n'ai pas dépassé les droits de la critique. Que l'artiste ait profité des études de ses devanciers et surtout de son père, quoi de plus naturel ? Je l'ai dit sans malveillance, directement. Est-ce l'habitude de la déformation caricaturale qui induit M. Rouveyre à chercher aux paroles les plus simples une interprétation compliquée ?

Memento. — Le dernier numéro de *l'Art flamand et hollandais* est en majeure partie consacré à M. Armand Rassenfosse.

Intéressante étude de Gustave Geffroy sur « Corot, peintre de la femme », dans *l'Art et les Artistes* (janvier).

M. René Perrout, dans le 4e numéro de la *Revue lorraine illustrée*, consacre au château de Bourlémont une très curieuse monographie.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Théâtre de la Monnaie : *Les Troyens* de Berlioz, *le Pré aux Clercs* d'Herold. — Théâtre du Parc : *Nicomède* de Corneille, *Pan* de M. Van Lerberghe, *l'Effrénée* de MM. Liebrecht et Morisseaux. — Une représentation d'*Egmont* de Goethe. — Le prix triennal de littérature dramatique.— *Trimouillat et Méliodon* par M. Ed. Picard (Edit. de *la Belgique artistique et littéraire*, Bruxelles). — *Essai d'une Psychologie de la nation belge*, par M. Edm. Picard (Larcier édit., Bruxelles). — Le succès de *l'Hallali* de M. Camille Lemonnier. — Autres livres. — Un conte de M. Horace Van Offel. — Les Expositions.

Nos théâtres nous ont procuré maints spectacles du plus haut intérêt. Le théâtre de la Monnaie vient de représenter intégralement *les Troyens* d'Hector Berlioz, en deux soirées. Il s'agissait donc d'une véritable première, et, vu l'excellence de l'interprétation à tous les points de vue, d'un événement artistique considérable. MM. Kufferath et Guidé ont admirablement fait les choses. Ils ont traité Berlioz avec autant de munificence et de ferveur que Wagner, et ces représentations des *Troyens* feront un digne pendant à celles de *l'Anneau du Niebelung*. Le meilleur goût a présidé à la mise à la scène de cette œuvre extrêmement compliquée. Les décors de *la Prise de Troie*, dus à M. Duboscq, et ceux des *Troyens à Carthage*, brossés par M. Delescluze ont fait sensation. Dans la première pièce on a admiré surtout deux vues des murs de Troie et dans la seconde des intérieurs et des jardins de toute beauté. Les costumes, dessinés par M. Fernand Khnopff, un peintre érudit et raffiné, réalisent une merveilleuse harmonie de lignes et de couleurs. Les mouvements d'ensemble, les effets de foule rappelèrent tout ce que les Meininger et le théâtre libre d'Antoine exécutèrent de mieux comme figuration. Les chœurs et l'orchestre de M. Sylvain Dupuis se montrèrent dignes d'une renommée devenue universelle. Parmi les chanteurs, il faut citer hors de pair Mme Mazarin (Cassandre) et Mme Croiza (Didon), toutes deux remarquables à la fois comme cantatrices et comme tragédiennes ; Mme Bastien, décorative et sculpturale dans le rôle muet d'Andromaque, Mlle Bourgeois (Hécube et Anna); MM. Swolf, Laffitte, Farjolle, Nandès, Blancard. Des deux parties des *Troyens*, la première est peut-être la plus haute et la plus émouvante, mais la seconde, très belle aussi et plus variée, a décidé du succès auprès du gros public. Nombre de critiques parisiens assistaient à cette première.

La Monnaie nous a donné aussi une excellente reprise du *Pré aux Clercs*, d'Herold.

Au théâtre du Parc, on représenta, dans les meilleures conditions, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Pierre Corneille, *Nicomède*, la tragédie reprise aussi à la Comédie-Française. Ici, les représentations de cette œuvre, égale aux plus belles de l'auteur du *Cid*, furent précédées d'une substantielle et élégante conférence de M. Albert Giraud, un de nos meilleurs poètes.

Au Parc encore la troupe de l'Œuvre, avec Lugné Poé, vint représenter *Pan*, la vivante et saine comédie de M. Charles Van Lerberghe, un autre de nos poètes célèbres, au lendemain de la première à Paris. Le succès artistique de cette œuvre ne fut pas moindre ici que chez vous. La jeunesse, c'est-à-dire la plus intéressante partie de l'auditoire, se montra particulièrement enthousiaste et réceptive. L'élément estudiantin, — basochiens, carabins, et rapins, — avait donné en masse. Le public mondain, un peu déconcerté d'abord par l'allure franche et expansive de la pièce, finit par faire chorus avec les spectateurs d' « avant-garde », et la critique aussi se montra très déférente et très compréhensive.

Non seulement notre jeunesse libérale court applaudir aux crânes œuvres, mais elle le dispute en courageuse initiative à nos professionnels entrepreneurs de spectacles, elle leur fait même la leçon. Ainsi, les étudiants de l'Université de Bruxelles, ayant à célébrer le 10e anniversaire de la fondation de leur société, ne se sont pas bornés à godailler et à guindailler, mais ont organisé une représentation d'*Egmont*, la tragédie de Gœthe, en se chargeant non seulement d'une bonne partie de l'interprétation scénique, mais en confiant aussi à des instrumentistes recrutés dans leurs rangs l'exécution de la partition d'orchestre écrite par Beethoven pour ce chef-d'œuvre. La traduction française était de M. Georges Dwelshauwers, lettré et polyglotte remarquable, le plus populaire des professeurs de l'Université libre, à qui ses élèves avaient demandé aussi la conférence préliminaire. Le tout obtint un succès franc et cordial. Que l'on vienne encore parler après cela de l'utilitarisme et de la trivialité de nos nouvelles couches ! Les générations « arrivistes » auraient-elles déjà fait leur temps ?

L'Effrénée, une pièce de deux jeunes auteurs belges, très adroits, très actifs et même très *talentueux*, MM. P.-Ch. Morisseau et Liebrecht, fut jouée au Parc et défendue avec vaillance par les meilleurs pensionnaires de M. Reding. Toutefois, l'accueil ne répondit pas à l'attente des auteurs et de leurs amis. On trouva, en général, le sujet de la pièce un peu au-dessus de l'expérience, sinon des forces de ces deux débutants qu'un premier échec aurait pourtant dû mettre en garde contre de nouveaux faux départs. Le « parisianisme » emprunté et ce qu'on appelle, en argot de peintres, le « chiqué » de la mise en œuvre, l'absence d'observation directe et d'émotion per-

sonnelle, les « ficelles » et les « recettes » trop visibles valurent aussi de sévères, et même de brutales critiques à nos débutants. Doués, éveillés, nerveux comme ils sont tous deux, il y a lieu d'espérer qu'ils seront plus heureux à la troisième fois, et qu'ils nous présenteront enfin une pièce tout à fait de leur crû, en rapport avec leurs moyens comme aussi avec ce qu'ils savent du monde et de l'humanité.

Le prix triennal de littérature dramatique a été décerné à M. Edmond Picard pour son *Ambidextre, journaliste.* Je vous ai parlé de cette pièce amère et corrosive mettant vigoureusement en scène un « diurnale » — pour parler comme feu Schwob — dont la presse belge, heureusement, ne connaît guère d'exemplaires. Précisément, le jury était composé en majorité de journalistes, critiques et chroniqueurs autorisés, qui ont apprécié sans doute le service rendu par M. Picard à leur corporation en prémunissant les néophytes et les adeptes nouveaux contre les tentations, les écarts, les chutes, les éblouissements et les vertiges du métier.

M. Picard vient de publier une autre œuvre dramatique, *Trimouillat et Méliodon,* illustré de deux planches par Henry De Groux, ébouriffante fantaisie tendant à démontrer la fragilité de nos amitiés bourgeoises. Je crois qu'à la scène cette boutade satirique serait au moins aussi désopilante qu'à la lecture.

Du même auteur, dans un autre genre et un autre ordre d'idées, un *Essai d'une psychologie de la nation belge*, dans lequel l'excellent et combatif écrivain revient, en la précisant, sur sa conception d'une âme belge, résultat d'une nation plutôt que d'une race.

Rachilde a parlé ou vous parlera sans doute de *l'Hallali*, le dernier roman de M. Camille Lemonnier. Je me bornerai donc à constater le très grand succès que cette œuvre puissante, de rude et franche sève wallonne, remporte non seulement chez nos lettrés, mais aussi dans le gros public. Voilà un livre vraiment de chez nous, un livre comme les préconisait récemment Emile Verhaeren, un autre de nos grands écrivains « nationalistes » dans le sens le plus noble du mot.

Rachilde ayant signalé aussi à l'attention des lecteurs du *Mercure Delphine Fousseret*, l'agréable et copieux roman de M. Paul André, je ne puis que me rallier de grand cœur aux lignes élogieuses qu'elle consacre à ce livre. A elle aussi de vous entretenir du dernier roman de M. P. Charles Morisseaux : *la Blessure et l'Amour*, dont le prologue est peut-être la plus belle partie.

Les poètes ne chôment pas plus que les prosateurs. Sous ce titre, *Fleurs de Vie*, M. Sylvain Bonnariage publie, chez Lamertin, à Bruxelles, un fort volume de vers amoureux, agréablement tournés et par endroits d'un accent personnel. J'ai goûté entre nombre de jolis vers un sonnet ironiste sur *Virgile.*

Dans *la Belgique artistique et littéraire* de décembre, je recommande la lecture de *la Véritable Histoire de Manneke Pis*, des pages vraiment solides et musclées de M. Horace van Offel, un véritable tempérament celui-là, qui débuta avec éclat par son recueil de contes *les Enfermés*. Voilà qui nous dédommage de trop de littérature voulue, laborieuse et pastichée. Ce dernier numéro de *la Belgique artistique et littéraire* tranche d'ailleurs tout entier sur la médiocrité et le pédantisme de la plupart de nos périodiques. Outre ces proses capitales de Van Offel on y trouvera des vers d'Emile Verhaeren, un conte de Frantz Hellens, un autre de Georges Rency, les toujours amusants et surtout nullement cuistreux salons d'Edmond Picard, etc., etc.

En fait d'expositions je signalerai celle de M. Edgard Farazyn au Cercle Artistique et le Salon des Aquarellistes, où l'on admira surtout un très beau portrait de jeune homme par M. Jacobs Smits.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Arthur Symons : *The Fool of the World*, 5 s., Heinemann. — Arthur Symons : *Studies in Seven Arts*, 8 s. 6 d, Constable. — Arthur Symons : *Portraits anglais*, Arthur Herbert, Bruges. — Arthur Symons : *Aubrey Beardsley*, Floury, Paris. — W. B. Yeats : *Poems* (1899-1905), 6 s., A. H. Bullen. — Fiona Macleod : *Where the Forest Murmurs*, 6 s., « Country Life ». — Memento.

Parmi les romanciers contemporains d'Angleterre, quelques-uns ont obtenu auprès du public français un succès des plus enviables et dont ils sont certainement très flattés, car la faveur de la France intellectuelle est désirée, malgré tout ce qu'on a pu dire, par les auteurs étrangers, comme une consécration plus précieuse que toutes les vogues et que tous les honneurs. Les poètes ont un sort moins heureux. Leurs œuvres sont rarement traduites et les versions de leurs plus beaux poèmes, qu'elles soient en prose ou en vers, rendent malaisément justice à l'original. Quelques noms réussissent à acquérir à l'étranger une certaine notoriété et l'on entend parler de temps à autre de Tennyson ou de Swinburne. Parfois, des curieux vous posent cette question : « Existe-t-il à l'heure actuelle de grands poètes en Angleterre ? » Et, aux noms qu'on leur prononce, ils prennent un air étonné, sinon incrédule. Au nombre de ceux qu'on peut ainsi nommer, il en est un, Mr Arthur Symons, qui mérite à plus d'un titre d'être connu en France. Dans son pays, sans doute, ses vers n'ont pas la popularité des *Barrack-Room Ballads* de Kipling, poèmes qu'on ignore, d'ailleurs, à l'étranger, mais ils auront plus de durée, et leur valeur est assurément d'un autre genre. Si Kipling célèbre l'activité opiniâtre et brutale de l'Anglo-Saxon, Mr Arthur Symons exprime tout ce que l'âme britannique a de délicat et de

raffiné. Celui-ci est la pensée et l'émotion, celui-là le geste et le cri.

La génération à laquelle appartient Mr Arthur Symons correspond à celle qui s'honore en France de Verhaeren, de Vielé-Griffin, de Régnier, de Stuart Merrill, de Gustave Kahn, noms qui retentiront très haut et glorieusement dans une ou deux décades, aussi haut certainement que les plus fameux noms des écoles romantique et parnassienne. Et nos poètes d'ici tendront cordialement la main à leurs confrères d'outre-Manche, Arthur Symons, W. B. Yeats, Laurence Binyon, Henry Newbolt, Stephen Phillips, Laurence Housman, Sturge Moore, et, par delà l'Atlantique, Bliss Carman le Canadien. Plus tard, les critiques établiront des parallèles frappants entre ces deux mouvements poétiques simultanés et ils indiqueront bien des tendances identiques et bien des admirations communes. Là-bas comme ici, les jeunes — qui sont des aînés maintenant, — se sont regimbés contre les réputations du jour, contre les puffismes dont la vulgarité plaît à la foule et ils portèrent leurs hommages aux probes artistes dédaigneux des vogues momentanées et des applaudissements de l'ignorance et du mauvais goût.

Les romantiques refusèrent d'accepter comme des maîtres les classiques défigurés et caricaturés qui sévissaient au début du XIXe siècle; la génération récente fut étiquetée non sans mépris symboliste parce qu'elle nia la valeur poétique des versifications parnassiennes, et qu'elle voulut donner à la poésie une signification qui dépassât la réalité immédiate, et Marcel Schwob put dire : « Tout est signe et signe de signe ». De même, les jeunes poètes anglais furent traités de décadents parce qu'ils prétendirent que la vie n'est pas uniquement faite d'action, de violence, de brutalité, et que transformer la vie en un sport musculaire était la réduire à une simple fonction et assurer la décadence de l'intellect. Nulle part, l'action n'est la sœur du rêve, et il est plus facile au troupeau des spectateurs de s'esclaffer aux bastonnades de Guignol que de goûter les beautés d'une symphonie. Pour Mr Arthur Symons, le drame de la vie n'est pas un tohu-bohu de conflits, de mêlées, de désastres et de triomphes; l'aspect matériel et grossier de la lutte ne le passionne pas; pour lui, le drame humain est éternel et il le veut contempler sous la figure de l'éternité dans ce qu'il a de changeant, de transitoire et d'incertain. La pantomime sans cesse renouvelée des acteurs, dans un panorama opulent ou sordide, hideux ou superbe, Mr Symons l'interprète et y voit, avec les larmes et les joies, les ruines et les splendeurs, le signe de la tragédie de vivre. Et il exprime selon l'heure, les douceurs et les amertumes, les illusions et les espoirs, les humilités et les orgueils des hommes. Par ses diverses œuvres poétiques publiées depuis 1889, et réunies en deux volumes en 1902, par son tout récent recueil **The Fool of the World**, Mr Arthur Symons a prouvé qu'il est un des poètes dont

l'œuvre marquera sa place dans le magnifique musée poétique de l'Angleterre. Par sa technique, comme aussi par ses tendances naturelles, il se rapproche de Rossetti et de Browning, de Baudelaire et de Verlaine, qu'il semble accepter comme ses devanciers directs. Mais lisez ses poèmes et vous aurez la joie certaine d'admirer des vers riches et harmonieux, des rythmes savants et souples, des chants de beauté.

Si, après avoir été charmé par l'artiste, vous prenez les œuvres en prose de Mr Arthur Symons, vous céderez à la séduction de livres tels que *Spiritual Adventures*, *Cities*, *Studies in Prose and Verse*. Car Mr Symons s'efforce d'approfondir « la science universelle de la beauté ». Pour lui, les arts n'ont et ne peuvent avoir d'autre objet que la beauté ; ils ne préconisent aucune morale, ne professent aucun enseignement philosophique ; l'art interprète la vie en termes de beauté ; de la gangue des choses réelles, concrètes, de la nature humaine imparfaite et grossière, des phénomènes contradictoires et désolants de la vie, l'art extrait la beauté, il la façonne et la révèle. Cette esthétique, Mr Symons l'expose avec une clarté remarquable, avec une grâce captivante dans ses **Studies in Seven Arts**, et l'on ne peut s'empêcher de penser que, mieux que personne, il apprécierait *la Nef* colossale, l'inaccessible monument que le génie d'Elémir Bourges a édifié patiemment pour l'éblouissement des générations futures. Il est heureux qu'on puisse bientôt lire en français quelques-unes des œuvres de Mr Symons qu'Edouard et Louis Thomas, Jack Cohen, George Khnopff ont entrepris de traduire. Chez Floury, on trouvera l'essai sur Beardsley, avec des reproductions superbes de dessins du singulier artiste, et chez Arthur Herbert, à Bruges, paraîtra une série de *Portraits anglais :* William Morris, Wilde, Meredith, Walter Pater, Quincey, Hawthorne, etc. On annonce aussi la publication prochaine d'un choix de *Poèmes*, des *Aventures spirituelles*, et du *Mouvement symboliste*.

§

Les admirateurs de Mr W. B. Yeats ont pu regretter de le voir s'adonner à « de plus viriles énergies », et diminuer sa production poétique, qui dès le début l'avait fait reconnaître comme un poète d'une puissance et d'une originalité rares depuis les accents retentissants de Shelley, de Keats, de Byron, et plus tard de Swinburne. L'amour de son Irlande le lança dans des entreprises patriotiques, en des tentatives de rénovation littéraire et dramatique qui ont donné assurément des résultats intéressants, et qui peuvent avoir des conséquences historiques des plus importantes. Pendant ce temps, du reste, Mr Yeats n'est pas demeuré indifférent à la poésie et son œuvre s'augmente maintenant d'un recueil de *Poems*, écrits de 1899 à 1905. A une quinzaine de pièces lyriques des plus diversement belles,

sont joints trois petits drames en vers : *The Shadowy Waters, On Baile's Strand* et *The King Threshold* qui furent représentés à Dublin par les soins de l'Irish National Theatre Society. Il y aurait beaucoup à dire de ces drames vagues et informes, au charme mystique et fuyant, de cette obstination que met Mr Yeats à chercher exclusivement son inspiration vers des sources celtiques; mais, de même que pour Mr Symons, ces brèves chroniques ne nous permettent que de signaler la beauté de ces œuvres, sans entrer à fond dans des examens critiques et des discussions — que nous espérons pouvoir reprendre ailleurs.

§

On sait quel étrange mystère enveloppa longtemps la personnalité de Fiona Macleod, jusqu'au moment où la mort prématurée de William Sharp permit de révéler l'identité des deux écrivains. Il y a entre l'œuvre avouée de William Sharp et les écrits si curieusement originaux de Fiona Macleod une incompatibilité si tranchée qu'il semble évident que cette différence a dû être volontaire. A l'œuvre de Fiona Macleod, s'est ajouté récemment un volume intitulé : **Where the Forest Murmurs**, avec un sous-titre : *Nature Essays*. C'est un recueil d'une trentaine de fragments où, sur ce ton mystique qu'on lui connaît, l'auteur disserte sur la forêt et les montagnes, sur les vents et les flots, sur les arbres en fleurs et les eaux courantes, sur les matins et sur les crépuscules, sur les astres et les septentrions bleus. Tous ces fragments furent écrits pour paraître dans une publication spéciale : *The Country Life*, et si l'inspiration en est celtique, si l'on y retrouve cette mystérieuse *celtic glamour*, il n'en est pas moins certain que « Fiona Macleod » y apparaît davantage avec son tempérament particulier, affranchie un peu de la légende et du folklore, et l'habitante des îles lointaines qui ne « sont pas infestées de feuilles à bon marché » a consenti à se faire journaliste, à entrer tout au moins plus directement en contact avec le public; on passe, à parcourir ces pages, des « heures de beauté ».

§

Memento. — M. Maurice Castelain a traduit en prose, avec des notes et le texte en regard, le drame lyrique de Shelley : *Hellas* (Hachette). Bien que la splendeur des vers du poète, et la beauté des chœurs souffrent de cette transposition, la version de M. Castelain mérite d'avoir pour lecteurs tous ceux qui, admirant Shelley sur la foi de sa gloire, voudront aussi connaître ses œuvres. Les notes sont savantes et prouvent la solide érudition du traducteur.

Le professeur Saintsbury réunit en trois volumes, que publie la Clarendon Press d'Oxford, les œuvres des *Minor Poets of the Caroline Period*. Le second volume, qui a paru récemment, encore que moins intéressant que le premier, prouve jusqu'à quel point la poésie était cultivée à l'époque

de Milton et de Dryden, dont la grandeur est funeste à leurs contemporains, que Mr Saintsbury essaie de défendre.

La même Clarendon Press publie une édition des *Poetical Works of Keats*, présentée et annotée par Mr H. Buxton Forman. Avec l'introduction, les notes et la bibliographie, c'est l'édition définitive, telle que la peut souhaiter le plus exigeant des admirateurs de Keats.

Dans la série des « Oxford Poets », publiée par les mêmes presses, viennent de paraître les poèmes de *Goldsmith* et de *Thomas Hood*. Les premiers sont réunis par les soins érudits de Mr Austin Dobson et les seconds par Mr Walter Jerrold, avec un zèle des plus intelligents et des plus heureux.

MM. George Bell and Sons viennent de publier une nouvelle édition complète des *Poems* de Coventry Patmore qui, malgré l'indifférence du grand public, mérite l'attention et le respect de ceux qui aiment les beaux vers. Bien que mort depuis dix ans, Coventry Patmore n'a pas souffert de l'oubli et l'on voit au contraire augmenter le nombre de ceux qui l'apprécient. Le recueil est précédé d'une consciencieuse étude de Basil Champneys qui ne laisse rien ignorer de l'auteur.

Nous tenons, sans attendre davantage, à recommander vivement deux traductions nouvelles que vient de publier M. Dujarric. La première donne *Trois Comédies* d'Oscar Wilde, qu'on n'avait encore pu juger en France d'après ses œuvres théâtrales ; la seconde permet de lire l'admirable volume de Lafcadio Hearn : *Kokoro*. Nous reparlerons plus longuement de ces deux beaux livres.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Dostoievski : *Le Double; Carnet d'un Inconnu*, Société du *Mercure de France*.

C'est pour la première fois que je suis amené, par l'actualité littéraire, à parler de Dostoievski. Que pourrais-je dire dans ces lignes rapides sur une figure aussi grande par son talent littéraire et par sa renommée mondiale, si elle n'était pas déjà connue ! Heureusement Dostoievski, encore que tard et longtemps après sa mort, fut introduit en France presque en même temps que Tolstoy, sous les auspices de Tourgueneff et d'Elisée Reclus, qui en ont parlé dans leurs cercles d'intimes et, si je ne me trompe, par les traductions de M. Derely, traducteur honnête et consciencieux entre tous.

Il n'y a pas de publiciste ni d'écrivain ayant écrit sur les *choses russes* qui n'ait consacré à Dostoievski plusieurs pages. Les lettrés français connaissent donc assez le grand auteur des *Souvenirs de la maison des morts* et de *Crime et Châtiment* pour que je puisse accomplir ma tâche de chroniqueur sans être obligé de présenter à nos lecteurs l'écrivain dont L. Tolstoy lui-même a dit qu'il lui « était le plus proche (ils ne s'étaient jamais connus personnellement), le plus cher et le plus indispensable » ; que « jamais l'idée ne lui

viendrait de se comparer à lui » et « qu'il (Tolstoy) ne peut qu'admirer tout ce qu'il a fait et s'en nourrir »... Evidemment, depuis le jugement porté par Tolstoy sur Shakespeare, celui porté sur Dostoievski ne jouira peut-être plus, auprès du public, du crédit que les enthousiastes de Dostoievski voudraient.

Mais la réputation de Dostoievski n'en souffrira pas, car même ses critiques les plus sévères l'ont reconnu pour l'un des plus grands écrivains de notre temps.

La plupart des traducteurs de Dostoievski, gens de métier peut-être, mais critiques et historiens superficiels, en présentant les œuvres du maître, n'ont eu cure de compléter les notions générales sur la vie et l'œuvre de l'écrivain par une étude sur la place occupée par lui parmi ses compatriotes : Gogol, Tourgueneff, Pissemski, Tolstoy, etc., et sur les jugements portés sur l'auteur du *Double* par la *critique russe*. Et cependant, cette étude est absolument nécessaire si l'on veut que Dostoievski soit vraiment connu en France. Car de toutes les études russes « psychologiques », « historiques » et autres parues jusqu'à ce jour en France la figure de Dostoievski sort évidemment grande et ressemblante, mais *unilatérale*, si j'ose m'exprimer ainsi.

Je ne puis malheureusement pas combler cette lacune, et j'espère pouvoir le faire un jour ; je ne fais que la noter en passant ici.

Qu'il me suffise d'indiquer aujourd'hui d'un trait la situation que Dostoievski occupait, comme écrivain, au lendemain de sa mort (janvier 1881) dans les Lettres Russes. Tandis que les mystiques, les croyants, les orthodoxes (pour ne pas dire les réactionnaires tels que Katkoff), les Solovioff, les Orest-Miller, les Aksakoff le proclamaient *génie*, *chef spirituel*, prophète divin, la grande critique littéraire, celle qui suivait les traditions de Belinsky, Dobroliouboff, dans le sillon lumineux, creusé par des années 40 et 60, tout en reconnaissant l'énorme talent artistique de Dostoievski, tâchait cependant de lui assigner *sa* place dans le Panthéon Russe et de l'apprécier à *sa* juste valeur littéraire, philosophique et historique.

Ici encore, comme dans la plupart des cas, le regretté Mikhailovski formula avec force et autorité ce que nous tous nous pensions et pensons encore de l'œuvre de Dostoievski, dans ses trois articles (février 1881 et septembre et octobre 1882), qui devraient être traduits pour tous ceux qui voudraient bien connaître Dostoievski. Pour Mikhailovski l'énorme talent de Dostoievski est un *talent cruel*. Et c'est ainsi qu'il caractérise toute son œuvre. Dostoievski, depuis *Crime et Châtiment*, devient, selon M. Mikhailovski, *chercheur de trésor*, et le trésor pour lui c'est la cruauté sous toutes ses formes, la plus méchante, la plus torturante, souvent la plus abjecte. Et Mikhailovski cite les œuvres de Dostoievski, toutes les

œuvres écrites depuis et même avant, car *le Double* (plus exactement : *le Sosie*) avait paru en Russie en 1846 avant la condamnation à mort et la déportation de Dostoievski dans *la Maison des Morts*, et *le Double*, comme nous allons le voir tout à l'heure, est déjà complètement dans *la manière définitive* de Dostoievski. Cette *manière*, qui consiste à torturer le lecteur par la création de toute une galerie, de tout un monde de monstres, de toute une littérature de crimes, de cruautés et de démence, est devenue à la fin l'essence même, la religion de Dostoievski. *L'Homme est un despote de par sa nature et aime être un tortionnaire*, dit Dostoievski dans *le Joueur*. Et il affirme ailleurs que la tyrannie est une habitude, qui devient un besoin, ou « que l'amour réside dans le droit accordé bénévolement par l'objet aimé de le tyranniser », etc., etc. L'idée de Mikhailovsky, si juste déjà d'après ce qu'on connaît en France de Dostoievski, est pleinement confirmée par les deux nouveaux volumes que la *Soc. du Mercure de France* vient de publier.

Voyons, en effet, le sujet de *Carnet d'un Inconnu* (ou : *le Bourg Stepantchikovo et ses habitants*).

Le propriétaire du bourg, Egor Rostaneff, colonel de hussards en retraite, est une âme bonne et simple, généreuse et naïve, un *agneau* prêt à devenir la proie du premier loup venu, la victime du premier tyran et à s'en croire, au surplus, le coupable. Son premier tyran c'est sa mère, veuve d'un général, femme sotte, acariâtre, insolente, vivant chez son fils, l'exploitant et le torturant à l'excès, ce qui ne l'empêche pas de le trouver égoïste ! Mais la tyrannie de la générale n'est rien en comparaison de celle que le colonel Rostaneff et tous les habitants du bourg Stepantchikovo subissent de la part d'un nommé Foma Opiskine, bouffon et pique-assiette du général, devenu, après la mort de ce dernier, le maître absolu, le dieu de la générale et par conséquent de toute la maison du colonel, lorsque la générale ayant perdu son mari est venue s'installer chez son fils. Du passé de Foma Opiskine l'on ne connaît qu'une seule chose, à savoir qu'il a échoué dans la carrière d'homme de lettres et qu'il subit force humiliations de la part du général. D'*agneau* forcé, méchant, il devint enfin *loup*.

Il est donc facile « d'imaginer ce que pouvait devenir ce Foma après toute une existence d'humiliations — dit Dostoiewki — de persécutions et peut-être même de taloches, ce Foma sensuel et vaniteux au fond, ce Foma écrivain méconnu, ce Foma qui gagnait son pain à bouffonner, ce Foma à l'âme de tyran, en dépit de sa nullité, ce Foma vantard et insolent à l'occasion ! Ce qu'il pouvait devenir, ce Foma, quand il connut enfin les honneurs et la gloire, quand il se vit admiré et choyé d'une protectrice idiote et d'un protecteur fasciné et débonnaire, chez qui il avait enfin trouvé à s'implanter après tant de

péréginations! (*Carnet d'un Inconnu*, pp. 22-23.) Dostoievski croyait qu'il était facile d'imaginer ce que pouvait devenir Foma et la vie à Stepantchikovo. Je vous assure que cela est absolument impossible. Il faut avoir l'imagination d'un Dostoievski, son *talent cruel*, pour créer une épopée de folie, de tyrannie domestique, de frénésie sadique, telle que nous la voyons décrite dans les quatre cents pages du volume et que vous lisez d'un trait sans pouvoir lâcher le récit une fois la lecture commencée.

La même *cruauté* vous saisit et vous torture sans vous lâcher depuis la première jusqu'à la dernière page du *roman inédit* (en France) : *le Double* (le Sosie).

Deux cent quarante-cinq pages durant, vous assistez au commencement et au développement de la folie d'un malheureux fonctionnaire, Jakov Petrovitch Goliadkine. Dostoievski appelle cette histoire détaillée de la folie de Goliadkine « poème petersbourgeois », sous-titre symptômatique et qui jette un jour particulier sur la manière de l'auteur d'envisager toutes les tares, toutes les plaies, toutes les horreurs d'une âme humaine malade. *Le Jardin des supplices* est un paradis en comparaison de l'abîme où nous entraîne Dostoievski nous obligeant de suivre « Monsieur » Goliadkine (comme il ne cesse d'appeler son héros) par toutes les phases de sa folie et par tous les accidents et les rencontres qui aggravent et précipitent le dénouement — le voyage vers l'asile d'aliénés.

Vous assistez à toute la gamme d'accidents morbides d'une folie *classique:* manie de grandeurs, manie de persécutions, etc. Mais vous assistez en plus à des accidents et à des créations exceptionnelles et folles elles-mêmes par leur invraisemblance! Ainsi le malheureux Goliadkine en plus de tous ces malheurs subit encore celui de trouver un beau matin à son bureau, assis en face de lui, un nouveau fonctionnaire qui non seulement est son sosie, mais porte les mêmes nom, prénom et nom de famille : *Jakov Pétrovitch Goliadkine !* Alors commence une lutte folle entre les deux Goliadkine : le lecteur haletant, saisi par le sujet, va jusqu'au bout du supplice de la lecture sans savoir si cette *double* folie est le résultat des malheurs amoureux et autres de « Monsieur » Goliadkine ou si elle est la création en surcharge du *cruel talent* qui, ayant cherché, trouve ce redoublement de folie, de tortures et d'abominations dans la pauvre âme humaine...

Quel grand, quel terrible, quel cruel écrivain ! — dira avec nous tout lecteur ayant fermé les deux volumes après les avoir dévorés avec passion, avec ivresse, avec délices, tel un poison agréable et enivrant...

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES TCHÈQUES

Fr. Herites. *Vodnanské Vzpominky.* Prague. Société Maj. — Karel Fric : *Symfonie P. I. Cajkovského* et *Rozbor programnich symfonickych skladeb N.-A. Rimskeho-Korsakova* Prague. Majmir Urbanek. — V. Riha et J. Panuska : *Letni Noc.* Pragus : Koci. — Jozena et Hanus Schwaiger : *O Hastrmanovi.* Pragus : Koci. — Ad. a J. Wenig : *Pohadky.* Prague : Koci. — La revue *Zvon.* — Le Dr O. Fischer et le mouvement des couleurs. Prague : Narodni Listy.

M. Frantisek Herites se souvient avec émotion du temps où, petit pharmacien à Vodnian, il avait pour camarades deux jeunes gens qui devaient un jour — et ce jour est déjà hier — compter parmi les premiers poètes de la Bohême : Otokar Mokry et Jules Zeyer. Ses **Vodnanké Vzpominky**, si pénétrés de mélancolie dans leur forme simple, ont plu à toutes les âmes sensibles qui croient aux belles amitiés de jeunesse, aux enthousiasmes partagés et promenés dans des sites agréables. Lus immédiatement, comme je viens de le faire, après les *Mémoires* de Mistral si colorés et si vivants, ils rendent sensibles non seulement la différence des races et des sites, mais du développement de l'esprit et de la culture dans la province française, déchirée par les luttes politiques, et dans celle de Bohême, endormie d'un doux sommeil légendaire. La tendance contemplative l'emporte ici en présence des horizons mélancoliques, des paysages fins, verts et gris et si doucement monotones de cette nature voilée où mille étangs entretiennent une continuelle humidité de l'atmosphère. Et l'énergie froide aux heures d'action ne s'y paie ni de cris sonores, ni de crimes sauvages. M. Herites ne décrit pas du reste toute sa province. Mais si la passion y est moins bruyante il y a cependant quelques analogies : la ferme volonté d'écrire des trois jeunes gens, la rédaction de leur premier almanach, leur agitation littéraire au milieu des fêtes nationales. On pense aussi à des félibres, mais des félibres rêveurs et concentrés sans contact avec la population. Et Vodnian c'est le sud de la Bohême, mais un midi très froid et forestier. Le caractère de Zeyer ressort de ces pages, aimable, spirituel et distingué comme il fut. C'était un charmeur et sans doute le plus artiste des poètes tchèques. Pour être en communion intime avec sa race il se retournait un peu trop vers les belles histoires du passé lointain, italien ou français : Pia de Tolomei, Amys et Amile, etc. Il faudra trouver une occasion de parler de ses œuvres longuement ; car le plus significatif de la littérature bohême du XIXe siècle est là, au côté des meilleures pages de Svatopluk Cech et du parfait cosmopolite Jaroslav Vrchlicky. Zeyer était non seulement très susceptible, comme tous les Tchèques et Slovaques en général, mais d'une impressionnabilité de sensitive, que les goûts artistiques avaient soigneusement exaspérée. Très doux il savait être pourtant l'homme des longues rancunes ; il fut en coquetterie réglée avec Prague et

littéraire qui avait le Théâtre National pour centre. Il n'aimait du reste pas le séjour de la ville et travaillait consciencieusement à l'écart, dans sa maison silencieuse et remplie de bibelots. Dans un accès de dépit on le surprend, passant en promenade avec ses amis un pont sur la petite Vltava des environs de Budjejovice...Les enfants jettent des fleurs en criant : « Ceci pour Prague ! — Et vous, M. Zeyer, vous n'envoyez rien à Prague? » — Cela », répond le poète, qui a craché par-dessus le garde-fou. Son besoin de faire plaisir à ses amis connaissait d'amusantes ruses qui ne trompaient plus personne. Lorsque votre visite lui était annoncée, vous trouviez toujours votre dernier livre ouvert sur sa table de travail ; il était justement en train de vous lire. Comme par hasard ! Il était superstitieux avec bonheur et croyait aux araignées de mauvais augure le matin et d'heureux le soir. Il aurait voulu être enterré dans la charmante petite église baroque de Lomec aux énormes toitures de métal en forme de poire, située sur une colline fleurie et ombragée; mais, ayant aperçu de l'eau dans le caveau, cette sépulture humide lui fit horreur et il vit là un signe manifeste de la volonté de Dieu. Il repose avec toutes les gloires contemporaines de son pays au cimetière de Vysehrad, devenu un vrai panthéon de la Bohême. On a érigé avec sa fortune un ambitieux monument aux hommes célèbres qui dormiront encore dans ce cimetière et leurs noms doivent s'inscrire sur la plaque de marbre à la suite du sien. Nous aurions préféré, pour l'amant de la petite église de Lomec, à la vie provinciale recueillie et digne, une simple croix couronnée de ces fleurs des champs qu'il adorait et cueillait avec une sorte de voracité, une croix et des fleurs sans cesse renouvelées comme en eurent tout simplement Smetana, Dvorak et Fibich.

— Tchaikowski, lorsqu'il venait à Prague, avait coutume d'envoyer à la tombe aimée de Smetana toutes les couronnes de ses soirs de triomphe au concert et à la représentation. Ce beau symphoniste élégiaque et un peu hystérique connaît les dédains injustes de la mode en France ; il a chez vous une mauvaise presse à l'heure actuelle. Hors de Paris nous ne comprenons pas bien pourquoi. Ce fut un musicien de transition, c'est vrai ; mais son œuvre dit un moment très précis de la vie russe. Il est à peu près de la génération de Tourguenew et il y paraît. En Allemagne et à Prague, où nous pratiquons son œuvre au grand complet, nous pardonnons à ce Russe, si bien russe sous son éducation cosmopolite, d'avoir été de son temps et nous rendons toute justice à la poignante lutte, contre son aisance spontanée pour l'expression profonde et définitive de son âme au désespoir, qui emplit *Manfred* et les trois dernières symphonies. Du jour où il écrivit le mot *Fatum* en tête de la IVe, il fut condamné et c'était par lui-même. Le bruit a même couru de son suicide qui serait tout à fait logique avec ces musiques où un nihilisme irrémis-

sible se développe dans un décor tantôt de parcs à la française, tantôt de horde. M. Karel Fric, dans son étude sur les **Symphonies de Tchaikovski**, qu'il traduit du russe de M. K. Tchernov, établit avec la dernière rigueur l'historique et le plan de ces symphonies byroniennes, d'un Byron qui se serait promené au Caucase et au Turkestan, qui aurait les goûts vieille France de certains écrivains d'aujourd'hui, et qui tendrait une main à Chopin, l'autre à Verestchagine. Le même travail est encore plus intéressant sur **les poèmes symphoniques de Rimsky Korsakof**, puisque avec *Sadko*, *Antar*, le *Cante*, la *Nuit de Noël*, et *Shehezarade*, nous nous trouvons en pleine légende russe et orientale, interprétée par un maître qui s'interdit de regarder du côté de l'Occident et de se préoccuper de nos suffrages. Le meilleur moyen, semble-t-il, de les conquérir! Mais nous ne devrions pas oublier le respect dont ces vrais musiciens russes entourent la mémoire de Tchaikovski et nous rappeler qu'il ne sied pas d'être plus royaliste que le roi, ou russe que la Russie. Balakirew n'est-il pas fier, et à juste titre, de la dédicace de *Manfred?*

Les petits enfants tchèques peuvent s'estimer presque aussi heureux que les petits Russes. S'ils n'ont pas de Bilibine pour leur raconter aux approches de Noël de belles histoires parées de toutes les fleurs merveilleuses de l'ornementation russo-asiatique, du moins ont-ils un trésor de contes purement slaves, écrits par des écrivains qui savent s'inspirer des récits qui ont amusé leur propre enfance et dont certains ont une véritable valeur littéraire. Les histoires de dragons, de trésors et de chercheurs de trésors de M. V. Riha, dans sa **Letni noc** (*Nuit d'été*), ne pèchent que par une tournure un peu sceptique, mais sont pleines de jolies impressions de nature. Et les illustrations de M. Panuska en soutiennent les épisodes terribles comme les paysages tranquilles, avec une rare entente du fantastique et de l'intimité tchèques. Les deux frères Wenig, l'un en littérateur, l'autre en enlumineur, nous parlent dans leurs **Pohadky** d'une colombe aux plumes d'or, d'un charron qui possédait un fouet grâce auquel les voitures marchaient sans être attelées et de la façon dont certain père-grand est arrivé vivant au ciel. Là le ton est un peu artificiel et l'illustration est trop citadine. La perfection du genre est atteinte en le recueil bizarre et très homogène où Mme Jozena Schwaiger, illustrée par son mari, l'un des peintres de notre temps qui connaît le mieux les superstitions populaires, a recueilli toutes les histoires contemporaines ayant trait à la vieille légende du *vodnik* l'homme des eaux, le *Wassermann* en allemand, mot que même des paysans tchèques adoptent et écorchent en *Hastrman*. **O Hastrmanovi** raconte six apparitions de l'homme-crapaud ou de l'homme-carpe, telles que des témoins encore vivants prétendent les avoir eues.

Et l'intérêt devient beaucoup plus grand que s'il s'agissait de simples contes fantaisistes. Il paraît qu'en 1866, pendant la guerre de Sadowa, un soldat en sentinelle de nuit au bord d'un étang aurait été tellement houspillé et épouvanté par le *vodnik* du lieu qu'il finit par tirer. Alerte du camp. Lorsqu'on s'en fut remis, six hommes sont placés au même endroit qui tous voient et entendent le *vodnik* sous forme d'un serpent de vapeur qui leur souffle aux oreilles un ricanement sarcastique. Ils en pensent mourir prochainement tous. D'aucuns vivent encore. Puis c'est l'histoire d'un enfant qui se baigne au clair de lune, veut cueillir des nénuphars, est attiré dans l'antre submergé du *vodnik*, où trois ans il doit veiller sur les petites âmes des noyés. Au bout de trois ans, s'il n'en laisse échapper aucune, il pourra remonter au milieu des vivants. Mais poussé par la curiosité il soulève le couvercle d'une des terrines, l'âme s'échappe et le *vodnik* courroucé la remplace par celle du serviteur infidèle. Et ce jour-là le cadavre remonte à la surface. Un paysan de la Valachie morave s'épuisait à refaire de jour les meules de foin que de nuit le *vodnik* de la Rusava lui éparpillait. Il finit par se cacher et au clair du lune il vit le lutin à l'œuvre. Il l'atteint d'une pierre, le *vodnik* fait le poing à la lune moqueuse ; d'une seconde, le *vodnik* s'enfuit. Un bon apprenti menuisier s'en va chercher du travail en ville. Il faut trois jours pour se rendre sur place à pied. Chemin faisant il est accosté d'un homme étrange qui lui annonce qu'il va à la même destination et qu'un jour suffira. En effet le soir on voit apparaître les murailles de la vieille petite ville. L'inconnu déclare qu'il est le *vodnik* de la rivière et qu'il vient noyer quelqu'un, mais l'apprenti ne doit pas l'en empêcher. Demain l'apprenti passera sur le pont, et verra du trouble dans l'eau ; si des globules d'air montent à la surface, c'est que l'homme vaincra le *vodnik*; si ce sont de larges cercles sans bouillons, le *vodnik* est vainqueur. Et le lendemain l'apprenti épouvanté entendit crier à la noyade, vit les larges cercles à la surface de l'eau et bientôt après retirer le cadavre. Un tailleur misérable, faute de travail, se fait allumeur de reverbères. Il trouve une nuit un enfant étrange, l'emporte; l'enfant s'alourdit à chaque pas et sur le pont s'échappe de ses bras pour se jeter à l'eau. Le bonhomme effrayé reconnaît le *vodnik*, tandis qu'un coq aux yeux de flamme le défie depuis le parapet d'un insolent cocorico. Enfin la servante d'un tanneur juif, une nuit de Noël, avant de se rendre à la messe de minuit, entend un coup sourd dans la glace et en voit sortir un cheval gigantesque aux yeux flamboyants. Je puis ajouter que certains de nos amis ont entendu à la campagne des séries d'histoires du même genre de la bouche de gens qui eux aussi avaient vu le *vodnik*. Personne ne l'a mieux raconté et representé que M. et Mme Schwaiger, sauf peut-être Dvorak, dans le poème symphonique de ce nom, l'une des pages capitales de la musique tchèque.

La revue **Zvon**, organe de la société Maj,et rédigée par le groupe des meilleurs écrivains de Prague des générations qui atteignent aujourd'hui de quarante à soixante ans, compte parmi ses collaborateurs le grand romancier historique Alois Jirasek, M. Karel V. Rais, le romancier Simacek, le Dr. Jos. Thomayer, auteur de livres charmants sur la nature et les gens du pays chode, M. Zikmund Winter, etc., etc. Mlle Katynka Emingerova y donne de ces consciencieuses et alertes études musicales dont elle est coutumière. En attendant le résultat de ses recherches sur Berlioz à Prague, son essai sur Ferdinand Naprstek à propos des relations de celui-ci avec Gluck pourrait être de quelque utilité aux biographes du chevalier, qui se soucient plus de ses faits et gestes que des types de mélodie et des formes anthropistiques ou métanthropiques. Mais n'est-il pas de plus en plus prouvé aujourd'hui en France qu'il faut chercher dans les œuvres musicales et dans les vies de musiciens autre chose que la musique? L'autre jour, un de nos confrères n'allait-il pas quérir dans la symphonie de Dvorak écrite en Amérique, la plus tchèque de ses symphonies, non pas la symphonie empreinte de toute la nostalgie éprouvée outre-mer par le compositeur,mais une peinture du Nouveau-Monde!

Je voudrais, en finissant, citer un intéressant feuilleton scientifico-moral du Dr. O. Fischer aux *Narodni Listy* sur la haine et la déchéance de la couleur jaune, autrement dit sur les théories de Arnold Ewald, peintre mort à Berlin en 1884 et qui avait entrepris un grand ouvrage intitulé *le Mouvement des couleurs*. Le premier volume, consacré au jaune, a seul paru. Des autres il ne reste qu'un fragment d'après lequel on sait que l'auteur entendait pousser l'étude du bleu et démontrer que son cas est le contradictoire du jaune : plus la valeur et le goût du jaune vont baissant,plus augmentent ceux de son adversaire le bleu, tandis que le rouge et le vert demeurent stationnaires dans l'estime des peuples occidentaux. D'Orient en Occident et de l'antiquité à nos jours, le jaune perd de *plus en plus son prestige :* il est triomphal en Chine d'abord, puis aux Indes, puis en Grèce et à Rome, où c'est un honneur d'être *flavius, fulvius, helvus*. A Pompéi l'ocre intense règne dans la peinture et *croceus* est une épithète louangeuse. Au Moyen-âge tout change,le jaune devient une couleur réprouvée, celle de la volupté ; les peintres en revêtent Marie-Madeleine. Aujourd'hui, il est généralement détesté, on le prête à la haine, à l'envie, à la jalousie. Et là-dessus le Dr. O. Fischer d'accumuler des témoignages contradictoires appuyés sur l'autorité de MM. Alfred Lichtwark, Theodor Vollehr et Marty, de Prague. Eux rappellent que les rayons jaunes ont le plus de chaleur et influent sur les caractères sanguins, que Huysmans a des pages glorieuses sur le jaune. D'autres prétendent que les fanfares et la musique de *Libuse* leur donnent d'intenses sensations de jaune, et l'on va

jusqu'à rappeler que Max Klinger a vêtu de jaune son Christ à l'Olympe. D'autres que les cheveux jaunes ont été célébrés comme une beauté germanique. Est-il bien certain qu'il faille voir dans ces théories et leur discussion plus qu'un jeu d'érudition aussi inoffensif qu'un simple petit jeu de société. Existe-t-il même, a-t-il jamais existé un engouement collectif et désintéressé d'un peuple entier pour une couleur, donc en dehors de toute question héraldique? Et ne faut-il pas être reconnaissant au jaune d'être la couleur des diligences de nos campagnes? Pour notre part le jaune a toujours été notre couleur favorite et le noir ensuite. Nous ne savons rien qui flatte mieux notre œil qu'un drapeau autrichien. Mais peut-être la Bohême a-t-elle des raisons de n'être pas de cet avis.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Eugène Carrière. — L'invention des lunettes d'approche.

Eugène Carrière. — C'est un livre et c'est une harangue.

J'ai lu sans rien passer. Je dis : Morice parle de Carrière avec compréhension et convenance, entendant donner à ces simples mots la valeur d'un hommage, par l'éloge mesuré et la précieuse parole discrète.

Tout ce que nous taisons est à croire. Vieillir demande une volonté qui me manque. Mon ardeur est ma preuve, étant de ceux qui cessent de marcher et de courir en même temps. Les savants disent : « La terre se refroidit ». Je sens que non. Mes faibles yeux voient de très loin venir celui, celle que j'attendais et j'ai gardé l'oreille fine pour les choses douces.

Morice ne nous parle pas à égalité et je sens qu'il a raison.

Ce n'est pas un homme orgueilleux, le menton en saillie ; non, son orgueil a toutes les grâces, les fleurs de la vérité ornée ; en pensant à lui, j'évoque aisément quelque statue de l'orgueil ! Il attend tout de son génie, tout de lui-même. Son corps ne paie pas loyer à son esprit.

Quelqu'un a dit je me risque, j'ai dit : Un jour d'exécution capitale, Morice jalouse le supplicié et le bourreau.

Un écrivain qui me parle avec humilité m'inquiète, ne tardan guère à me dire semblable à lui-même, à paraphraser : « Nous sommes de pauvres bougres... » Eh ! dites donc, camarade ! J'ai quelque notoriété dans ma rue, dans ce côté de ma rue, malgré les vilains propos des personnes de la littérature qui disent méchamment de moi ce que j'en pense : Je plais trop peu, sans déplaire assez.

La possibilité d'ennui commence à deux, et, cependant, je n'ai pu me lasser de Morice, qui ne s'est pas lassé de moi. Ce qui est faux est une chose et ce qui est chimérique en est une autre. J'attends que

le mot s'offre et c'est dangereux, mais je suis brave. Morice à d'autres façons et de plus fortes certitudes.

Dans ce livre, il parle heureusement « des intelligences non initiées, mais par l'inquiétude averties, habituées à se contenter de quarts de vérité, perçus dans le demi-jour par des yeux entr'ouverts ».

Aurel assure que, chez les maîtres eux-mêmes, les beautés sont espacées...

Oui, mais chez Morice les beautés sont espacées bien peu. Que j'aime ce qu'il dit des conclusions « provisoires de la science » !

Il dit : « Les règles sont d'hier. »

Il évoque ainsi l'œuvre de Carrière : « Des formes surgissent. Elles viennent moins à moi qu'elles ne m'attirent. »

Il dit : « La vie est une phrase humaine dont les hommes sont les mots vivants. »

Dans la première partie du mois de mars 1886, un peintre m'avait demandé de passer à son atelier. J'avais vu les tableaux, quand un homme assis dans un coin s'approche et se nomme : EUGÈNE CARRIÈRE. Il me dit des mots polis : « Vous avez parlé de moi avec sympathie. » Il m'emmène à son atelier, impasse du Maine. Sur un chevalet : *le Premier voile ;* atelier mal clos, dédaigné des grands marchands et des voleurs. A mon appel, le dimanche suivant Carrière arrive à la maison à midi. Après le déjeuner Carrière me dit : — « Ma femme et mes enfants sont dans un cabaret du quartier. — Allez les chercher, je vous prie. » Il part et revient tôt avec Mme Carrière, Lisbeth et Marguerite. Lisbeth, aujourd'hui Mme Lisbeth Delvové-Carrière, admirée, admirable. C'était avant Nelly, Lucie, la jolie toute petite Arsène, avant mon filleul, le sculpteur Jean-René.

C'est ainsi que tout simplement a commencé ce qui ne devait pas finir.

Et très vite j'ai rapproché Charles Morice de Carrière. Assez souvent, après quelque entretien avec des personnages indépendants dans la proportion de leur appétit, dégagés et habiles, possibilistes d'avant-garde, Carrière me disait : « J'aime tout de même bien mieux causer avec Charles Morice. »

Ceux de nos amis qui ne nous aiment pas, qui nous aiment peu, nous donnent la main pour descendre. Morice nous tend la main pour monter, avec du commandement dans le geste : Qui a fait davantage pour l'œuvre de justice dont bénéficie Paul Gauguin ? Qui a fait autant !

Parmi les adversaires de Carrière, il est des peintres conscients, désolés, et ce qu'ils disent vaut la façon dont ils le disent. Un tableau d'eux est mal placé quand on le voit, si dans les meilleurs instants c'est tout à fait assez bien. Ils ont la mauvaise fièvre du malade que

l'on n'aime pas. Carrière disait : « Ces purs ! Ils ont les yeux au ciel et les mains dans nos poches. »

Voulant dire : Ils utilisent nos recherches, nos découvertes.

En réponse, Morice, sans apparente colère, tenant compte de la mesure et du nombre, frappe par des coups savamment cadencés. Le poète met en musique le verdict du justicier. L'effort de Charles Morice vers la bonté est sensiblement moindre que son vif désir de la beauté.

Carrière dit : « Nos ennemis sont ceux que nous n'aimons pas. »

Assez tard dans la soirée je m'étais couché et j'entendis sur ma vitre le choc de la canne de Carrière. — « Je venais vous chercher pour vous montrer une esquisse. Ce sera pour un autre jour. — Ce sera pour aujourd'hui. » Je m'habille. Nous partons de Belleville pour l'avenue de Clichy. — Nous arrivons à l'atelier. On s'éclaire aussi bien que possible.... mal... Sur le chevalet : *la Famille*, qui est au *Musée du Luxembourg*. Mme Carrière et à la gauche de Mme Carrière, les cinq enfants. C'était avant la jolie petite Arsène.

Je dis, ah ! comment l'ai-je osé dire ! : Le cinquième enfant est trop loin... Ce n'est pas une mère, c'est une institutrice. »

Carrière, agité, marche et marche.

— Oui, oui, vous aimez les figures qui font « berceau ». Vous allez voir... vous allez voir.

Et sans que je puisse le retenir, il efface le cinquième enfant et le porte à droite de la mère.

— Cela est mieux ainsi, dit-il.

Et gaiement on part, pour se quitter bien tard dans la nuit.

Je vous ai raconté, Morice, bien souvent mes beaux voyages avec Carrière : Chartres — *Saint-Quentin* et le musée des Latour — la Belgique et la Hollande — Londres — Cologne.

Il me disait en chemin :

— Ce qui m'était profitable m'a été nuisible, et c'est ce qui m'était contraire qui m'a servi.

Jean-René à son père :

— Le beau Cranach, le moins beau Durer !

Carrière extatique : — Mais vois donc les pieds du Durer !

Je ne citais pas Platon et il me dit : — « Le beau est la splendeur du vrai », cela ne veux rien dire : Le beau est l'exaltation du vrai.

Tristement quelquefois il me dit : — On ne peut penser à personne.

(Devant la *Descente de Croix d'Anvers*) :

— On monte un homme comme ça, on ne le descend pas.

Il me dit aimer mieux Puvis de Chavannes que François Millet :

— Chez Millet, les fonds de paysages sont superbes, mais, sur le devant, il barbote...

Il me dit : — Il faut donner le sens de la distance : Delacroix le donne dans *la Noce Juive* Quand il ne le donne pas, c'est moins bien.

A l'élève, il ne dit que des choses scientifiques, des choses qu'il a vérifiées.

Il me dit : — Les femmes cherchent tout de suite à imiter Monet ; ceux qui cherchent à m'imiter sont déjà forts dans leur métier.

Carrière à un élève : — Oui c'est beau d'avoir une forme, la ligne enveloppante, la ligne de fuite ; mais, tout de même, c'est entre les lignes que vous portez la main...

Ce que je ne sais pas par Charles Morice, il le sait par moi.

Carrière...

Il se plaisait dans mon jardin.

JEAN DOLENT.

§

L'Invention des lunettes d'approche. — Dans ces derniers temps on a de nouveau mis sur le tapis le problème de l'*invention*, on s'est demandé quelle part revient, dans une invention, à l'inventeur individuel, quelle part au mouvement général des esprits ; jusqu'à quel point on a le droit de dire qu'une invention, une idée est « en l'air ». Le travail très neuf d'un savant hollandais, M. De Waard (1), sur un point spécial — l'invention des lunettes d'approche — a donc une importance générale, que l'auteur du reste fait très bien ressortir.

La première fois — tous les historiens bien informés sont d'accord sur ce point — qu'on voit l'existence des lunettes d'approche authentiquement constatée, c'est à Middelbourg, en Zélande, dans les premières années du dix-septième siècle. Dans une enquête faite à Middelbourg en 1655, sur l'initiative de Pierre Borel, médecin de Louis XIV, qui s'intéressait à cette question, deux prétentions se produisirent : celle d'amis et connaissances de Hans Lipperhey, fabricant de lunettes (originaire de Wesel, mort en 1619) qui aurait inventé les lunettes d'approche en 1610, et celle de Johannes Sachariassen, également fabricant de lunettes, déclarant que les premières lunettes d'approche auraient été fabriquées en 1590 par son père, Sacharias Jansen. Pris à la lettre, le résultat de cette enquête est favorable aux prétentions de ce dernier. Mais, au cours du xixe siècle, Sacharias Jansen parut vaincu par Lipperhey, à la suite de la publication de résolutions authentiques des Etats Généraux des Provinces Unies, prouvant que Lipperhey avait, en octobre 1608, présenté une lunette de son invention aux Etats, que ceux-ci l'avaient acceptée et récompensé l'inventeur. En l'absence de tout document authentique en faveur de Sacharias Jansen (qui n'avait en somme pour lui que le témoignage,

(1) C. de Waard : *De Uitvinding der verrekykers*, La Haye, 1906.

nécessairement suspect, de son propre fils), les auteurs de manuels se décidèrent en général pour Lipperhey) (1). Le fait que celui-ci ne put obtenir, comme il l'avait demandé, un privilège pour son «invention », fait qui semble prouver qu'il subsistait un certain doute dans l'esprit des Etats, aurait dû cependant rendre les écrivains modernes plus circonspects. M. De Waard a examiné la question de nouveau et mis la main sur un document fort inattendu. Le mathématicien Isaac Beeckman, connu par ses rapports avec Descartes, était aussi en relation avec Johannes Sachariassen, le fils de l'inventeur prétendu de 1590; il le visitait fréquemment, afin d'apprendre chez lui l'art de polir les lunettes. Il tenait un journal, encore inédit, où il notait les conversations qu'il avait avec différentes personnes, entre autres avec Johannes Sachariassen. En juin 1634, il nota ceci : « Johannes Sacharias [me dit] que son père a fabriqué la première lunette d'approche dans ces pays, vers 1604, en imitant une d'un Italien, sur laquelle était écrit « *anno 1[5]90.* »

Ce récit diffère beaucoup de celui qui fit le même personnage, vingt ans plus tard; il est évident que, dans les deux récits, Sacharias Jansen joue un rôle complètement différent; il est également évident que le récit de 1634, fait confidentiellement, mérite beaucoup plus de confiance que celui de 1655, fait pour la galerie, en vue de sauver les droits contestés d'un père. En 1634, J. Sachariassen dit la vérité, en 1655 il l'altéra. Et cependant le récit altéré confirme le détail essentiel du récit véridique, puisqu'il contient la date 1590.

Nous voyons donc la première lunette d'approche historiquement constatable, datée de 1590, vers l'an 1604, entre les mains d'un habitant de Middelbourg, qui la tient d'un Italien. M. De Waard montre que ce résultat, surprenant au premier abord, n'a rien d'invraisemblable : il y avait, dans les premières années du XVIIe siècle, de nombreux Italiens à Middelbourg, soit ouvriers de l'industrie du verre qu'on essayait d'établir dans la ville, soit déserteurs de l'armée des Pays-Bas espagnols. En outre, le témoignage de Beeckman semble confirmé par les dires de l'Italien Gualterotti, qui a toujours soutenu qu'il avait eu entre les mains une lunette d'approche dès 1598, bien avant Galilée. D'autre part, Sacharias Jansen était un habile imitateur d'appareils et d'instruments, ainsi que le montrent des pièces publiées par M. De Waard (on le trouve même mêlé à une affaire de fausse monnaie) ; il était donc parfaitement capable d'imiter la lunette qu'il tenait de l'Italien.

Tels sont, en négligeant les points secondaires, les résultats essentiels et absolument sûrs du travail de M. De Waard. Ils prouvent de nouveau que les inventions, avant de se montrer en plein jour, tra-

(1) Les prétentions d'un troisième inventeur, Métius, également constatées par une résolution des Etats, sont postérieures à celles de Lipperhey.

versent souvent une période secrète et comme souterraine; et, en outre, que le premier rôle, dans ces histoires, est souvent joué par un personnage mystérieux et insaisissable : l'Anonyme.

G. HUET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Pierre Piobb : *Formulaire de Haute Magie ;* Daragon 2 5

Ethnographie

Mgr Le Roy : *Les Pyrénées ;* Mame » »

Histoire

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution française ;* Alcan 3 50

Littérature

Louis Charlanne : *L'Influence française au XVII*e *siècle ;* Soc. Française d'édition » »

Leo Claretie : *Histoire de la littérature française. II. Dix-huitième siècle ;* Ollendorff 7 50

Abel Lefranc : *La Défense de Pascal ;* Revue politique et littér. 1 »

Poésie

Charles Dumas : *L'Ombre et les proies ;* Ollendorff 3 50

Publications d'art

Sander Pierron : *L'Année artistique, 1906 ;* Bruxelles, Bulens » »

Luca Rizzardi : *Peintres et aquafortistes Wallons ;* Bruxelles, Dechenne » »

G. et L. Rosenthal : *Carpaccio ;* Laurens 2 50

Questions morales

A. Dragon : *Méphistophélès et le Problème du mal dans le drame de Faust ;* Sansot 1 »

Romans

Maurice Bransiet : *Raivo ;* Bibliothèque indépendante 3 50

Pierre Lenglé : *Guillaumette ;* Librairie Universelle. 4 »

F.-Charles Morisseaux : *La Blessure et l'Amour ;* Lemerre 3 50

Mme Nadège Nastri : *Abnégations ;* Montpellier, Nouvelles Annales » »

Sainte-Suzanne : *Confession ;* Librairie Universelle 3 50

Sciences

E. Fourrey : *Curiosités Géométriques ;* Vuibert » »

Théâtre

Paul Adam : *Les Mouettes*, comédie en 3 actes, en prose ; Ollendorff 2 »

Voyages

Henri Cordier : *Le Périple d'Afrique. Du cap au Zambèze et à l'Océan Indien ;* Guilmoto 7 50

Pierre Lelong : *Au pays des Grenouilles bleues ;* Rambouillet, Lhermitte 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France :* Assemblée générale extraordinaire. — Plantes artificielles. — Segantini et l'Italie. — Un opéra posthume de Corne-

lius. — Le Musicien et ses frères. — Aux enchères. — Le Salon de Provence. — A Béziers. — Les Concerts Ganne à Monte-Carlo. — Errata. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du Mercure de France. Assemblée générale extraordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale extraordinaire *le dimanche 27 janvier prochain*, au siège social, cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR :

Constatation de la réalisation et de la régularité de l'augmentation de capital décidée par l'assemblée générale extraordinaire du 25 novembre 1906, et approbation de toutes les décisions prises par ladite assemblée;

Modification des articles 6, 8 et 9 des statuts.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'Administration,
A. VALLETTE.

§

Plantes artificielles. — M. Leduc a annoncé qu'il avait créé, par des mélanges chimiques, des plantes artificielles *vivantes*. Il a même donné là-dessus, dans *le Matin*, un article intitulé *Miracles*, etc. Il semble qu'une variété de plantes chimiques artificielles ait été connue dès le dix-huitième siècle. Voici en effet un extrait du *Dictionnaire de Chimie* de 1766 : « *Arbre de Diane*. L'arbre de Diane est le résultat d'une opération chymique, par laquelle on donne lieu à un arrangement en forme de végétation, ou d'arbrisseau... Voici un procédé que donne Lémeri et qui réussit très bien : « Prenez une once d'argent fin, faites-le dissoudre dans une suffisante quantité d'esprit de nitre. Mêlez cette dissolution dans un matras ou dans un bocal, avec environ vingt onces d'eau distillée, ajoutez-y deux onces de mercure et laissez le tout en repos pendant l'espace d'environ quarante jours. Il se formera sur le mercure une espèce d'arbre d'argent avec des branches imitant beaucoup une végétation naturelle par ses ramifications. » Comme ce procédé est fort long, on va en joindre ici un beaucoup plus court, lequel est tiré d'un mémoire de Homberg, et cité par M. Baron, dans son édition de la Chymie de Lémeri : « Faites un amalgame à froid de quatre gros d'argent en limaille, ou encore même en feuilles, et de deux gros de mercure. Faites dissoudre cet amalgame dans quatre onces ou suffisante quantité d'esprit de nitre pur et médiocrement fort ; étendez cette dissolution dans environ une livre et demie d'eau distillée ; agitez le mélange et le gardez dans un flacon bouché de cristal. Quand on veut se servir de cette préparation, on en prend une once que l'on met dans une fiole ou dans un bocal, et l'on y ajoute gros comme un pois d'un amalgame d'or ou d'argent, qui soit malléable comme du beurre ; on laisse le vase en repos. On voit presque aussitôt après sortir de la petite boule d'amalgame de petits filaments qui s'augmentent promptement, jettent des branches de côtés et d'autres, et prennent la forme de petits arbrisseaux. » Il manque un détail que Lémeri donne dans son *Cours de Chymie*, l. I, ch. II, c'est qu'au bout des branchettes il se forme « de pe-

tites boules qui représentent les fruits ». C'est tout à fait ce qu'a montré M. Leduc. L'abbé de Vallemont, dans ses *Curiosités de la Nature et de l'Art*, 1723, donne une figure de cette plante artificielle et il déclare, avec un sens qui a manqué à M. Leduc et à ses amis : « On peut voir par là que dans cette opération il n'y a point de véritable végétation, mais que ce n'est qu'une cristallisation simple». On peut consulter sur l'*Arbre de Diane*, outre les ouvrages déjà cités : *Journal des Savants*, 1677 ; *Mémoires de l'Académie des Sciences*, novembre 1692 ; Kircher, *Musœum Romani collegii*, 1678, etc. — Physicus.

§

Segantini et l'Italie. — On sait que l'Autriche dispute à l'Italie la gloire d'avoir donné naissance au grand peintre des Alpes. Segantini, qui était né à Arco (Autriche), est mort sur le Schafberg, en Engadine. Et tandis que l'Autriche honore de son mieux la mémoire de Segantini, l'Italie s'en désintéresse complètement, et n'a jamais voulu acheter le célèbre Triptyque qui est la dernière œuvre et le chef-d'œuvre du grand maître impressionniste. Cependant elle aurait pu, en l'achetant, enrichir admirablement le tout récent musée du Château des Sforza, à Milan, se souvenant que Segantini était allé dans cette ville, à l'âge de quatorze ans, en petit ouvrier vagabond, et qu'il y avait longtemps vécu et considérablement travaillé.

Le triptyque de Segantini, que quelques artistes italiens espéraient faire entrer en Italie, vient d'être mutilé et dispersé. Grâce aux 200.000 francs que le prince de Wagram a payés pour la partie centrale : *la Nature*, nous l'aurons bientôt à Paris, dans la galerie du Prince.

Trois autres tableaux de Segantini ont été vendus à des étrangers, qui les emporteront à Budapest et à Vienne.

En Italie il ne reste presque plus rien d'important de Segantini, sans conteste le seul peintre italien moderne vraiment digne de sa gloire.

§

Un opéra posthume de Cornelius. — Le 15 décembre dernier a eu lieu, à Cologne, la première représentation de *Gunlöd*, opéra posthume de Peter Cornelius. L'ouvrage, inachevé à la mort du compositeur, a été terminé, sur la demande de la famille Cornelius et de la maison d'édition Breitkopf et Hærtel, par Waldemar de Baussnern.

§

Le Musicien et ses frères. — Tout dernièrement, Richard Strauss posait sa candidature au « Senat » de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Il ne put recueillir le nombre de voix nécessaire. Votèrent pour lui : les peintres, les sculpteurs et les architectes. Quant aux musiciens : Max Bruch Friedrich Gernsheim, Engelbert Humperdinck, Adolf Schulze, Joachim, etc., aucun d'eux ne lui donna sa voix.

§

Aux enchères. — Les plus hauts prix atteints en Allemagne et en Autriche ces derniers jours par des curiosités et autographes littéraires ou

artistiques ont été les suivants. Une aquarelle de Goethe s'est vendue 3.200 marks ; l'édition des *Brigands* de 1781, 1.500 marks, tandis que celle de 1782 n'en vaut déjà plus que 150 ; les planches d'après Ovide de Klinger, 1.500 marks ; le manuscrit de la *Prodana nevesta* de Smetana pour piano, dont nous avons parlé dans un récent écho, 900 florins ; un autographe musical de Brahms 1.050 florins ; des lettres de Mozart, 500 florins pièce : une 1.850, tandis que celles de Wagner seulement 80 florins chacune ; celles de Schiller valent 350 florins ; de Heine, 155 florins ; de Schopenhauer, 70 ; de Grillparzer, 52. A la même vente une collection de timbres-poste est montée à 6.500 florins.

§

Le Salon de Provence, exposition internationale de Peinture, Sculpture, Art décoratif, ouvrira le 8 février, à Marseille, dans le local de l'ancienne Caisse d'Epargne, 11, rue Nicolas, sa première exposition annuelle.

Cette exposition a pour présidents d'honneur : MM. Rodin, Frantz Jourdain, Mistral et Reyer.

Elle constitue, dans la seconde ville de France, en hiver, une très intéressante tentative de décentralisation artistique à laquelle nombre d'entre les plus éminents artistes ont déjà donné leur adhésion.

Tous les peintres, sculpteurs, graveurs, ouvriers d'art qui désirent prendre part à cette manifestation artistique, placée sous le haut patronage de personnalités distinguées dans le monde de l'art et des amateurs, sont priés de s'adresser au Président, M. Jean de Beaumont, 43, rue Paradis, à Marseille. Ils recevront immédiatement les feuilles d'adhésion et les renseignements nécessaires.

§

A Béziers.— Avec *le Premier glaive*, drame lyrique de Lucien Nepoty, musique d'Henri Rabaud, décor de Jambon, qui sera représenté sur le Théâtre des Arènes de Béziers, les 25 et 27 août 1907, par les artistes de la Comédie-Française, de l'Odéon, de l'Opéra et le Ballet de Milan, M. Castelbon de Beauxhostes se propose de faire jouer au Théâtre Municipal une œuvre dramatique nouvelle, en prose ou en vers, choisie dans un concours ouvert à tous les auteurs dramatiques de France. La pièce, qui ne devra pas avoir plus de 3 actes, sera jouée par la plupart des interprètes du *Premier glaive*.

En outre, M. Castelbon de Beauxhostes, tenant la promesse faite par lui au dernier banquet de l'Orphelinat des chemins de fer français, donnera au bénéfice de cet orphelinat, deux représentations du *Roi Apepi*, comédie inédite en 4 actes de Camille Saint-Saëns.

Le programme du concours est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande à M. Castelbon de Beauxhostes, à Béziers.

§

Les Concerts Ganne à Monte-Carlo. — Le compositeur Ganne a eu une idée aussi ingénieuse que simple pour procurer aux nombreux étrangers qui passent à Monte-Carlo des distractions artistiques. Il a composé

un orchestre avec les jeunes artistes qui ont obtenu un premier prix au Conservatoire, et il donne chaque jour un concert qu'il dirige lui-même. Ces concerts, qui rappellent ceux de Colonne et de Chevillard, obtiennent naturellement un grand succès.

§

Errata. — Numéro du 1er janvier :

P. 115, derniers vers cités, *au lieu de :*

Que, puisque je suis beau et puisque tu m'aimes

lire :

Que puisque je suis tien et parce que je t'aime,

P. 137, Memento, *au lieu de* : Nos 2, 3, 4, 6, *lire* : Nos 2, 4, 5, 8 ; — *au lieu de* : *le Temps* (20 novembre), *lire* : *le Temps* (29 novembre) ; — *au lieu de* : voir *J. O.* du 24 octobre, *lire :* voir *J. O.* du 20 novembre ; — *au lieu de* : *Revue du Mois* (nov.), *lire* : *Revue du Mois* (déc.).

§

Le Sottisier universel.

Un ouvrier de Pavie a présenté à l'état-civil un enfant hermaphrodite. Les médecins ne pouvant pas décider quel sexe prédomine, l'officier de l'état-civil en a référé au procureur du roi. — *Le Temps,* 5 janvier.

Quand on s'asseoit sur tes places paisibles et fraîches, tel un sourire d'enfant... — *Myriam Harry : Impressions tunisiennes. Le Temps*, 30 octobre.

M. Jules Verhaeren, le poète célèbre... — *La Verveine*, Mons, 23 décembre.

Les accidents les plus redoutables sont les morts subites, que les journaux enregistrent régulièrement en cette saison. — Dr Toulouse : *Le Froid. Petit Marseillais*, 1er janvier.

Premières représentations : *Les Succès*, comédie d'Aristophane, adaptation en quatre actes de M. Sacha Guitry. — *Le Journal*, 31 décembre.

Il eût suffi que le gouvernement ajoutât aux crédits supplémentaires une somme relativement infirme. La solution était toute simple. — *Le Temps*, 1er janvier.

Quant aux cercles proprement dits, ils pourront continuer à fonctionner à la condition d'être fermés. — *Le Temps*, 9 janvier.

Par la même occasion, M. Cognacq fait observer que le plancher du lavoir de Lislette est en très mauvais état. Chaque jour nos lavandières y perdent quelque chose... M. le maire déclare qu'il va s'occuper activement de cette question. — Conseil municipal de Vendômé.

... Depuis près de deux mois, pour des raisons personnelles propres à beaucoup de nos contemporains, je peinais laborieusement, etc. — Emile Gebhart. *Journal des Débats*, 8 décembre.

Vous savez qu'il ne sera donné aucune suite à cette idée digne d'Aristide repoussant les présents d'Artaxercès. — *Le Cri de Paris*, 2 décembre.

Le prélat, crosse et mitre en tête... — Léo Archer. *Le Gaulois*, 18 décembre.

La défunte a été trouvée morte, jeudi matin. — *Le Journal*, 5 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

GIOSUÈ CARDUCCI

Aubouro-te, raço latino,
Soulo la capo dòu soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

MISTRAL.

(Redresse-toi, race latine, sous le manteau du Soleil ! Le raisin brun bout dans la cuve, le vin de Dieu giclera bientôt.)

Giosuè Carducci est né en Italie, dans la première moitié du XIXe siècle. Le lieu et l'année de sa naissance me semblent absolument indifférents. Son œuvre, sa vie, et le grand rythme occulte, qui à un tournant de l'histoire cadence l'âme d'une race, ont fait de lui l'homme synthétique et représentatif de l'état national que les écrivains et les orateurs d'outre-monts appellent volontiers « la troisième Italie ». Le nom de Giosuè Carducci évoque désormais la plus complète image anthropomorphe de la troisième Italie, de ses douleurs et de ses fureurs, de ses emportements et de ses craintes. Carducci est, dans toute l'étendue du mot, le Poète national de l'Italie contemporaine. S'il n'a pu être comme Horace le chantre orgueilleux d'un siècle particulièrement glorieux, s'il n'a pu exalter dans un chant séculaire les victoires proches et lointaines et la farouche noblesse de son pays, s'il n'est pas enfin le chantre d'une affirmation, il est vraiment celui de l'espérance. En son œuvre, l'antique vertu méditerranéenne a retrouvé ses accents italiens.

Un Poète, digne vraiment de ce nom, lorsqu'il atteint dans son œuvre la grandeur de l'expression d'un temps ou d'une

collectivité vaste, lorsqu'un pays tout entier se reconnaît en lui et l'exalte, est aussi mystérieux que la fleur, dont le lien visible qui la rattache à la plante, la tige, ne révèle point l'énorme secret de la vie qui en elle transforme la sève en étincelantes couleurs de pétales, en profondes odeurs de calices. Les voix les plus inconscientes, les aspirations les plus occultes de sa race, de son pays, de sa communauté, trouvent dans le poète leurs expressions en dehors de toute contingence; elles se transforment en lui, ainsi que la sève le long de la tige. Un poète national résume l'instinct de conservation et d'expansion de la nation. Il en garde toute la noblesse même lorsque les courants les plus effrénés de la politique, de la morale ou de la religion, s'acharnent à la déraciner de l'esprit général. Alors le poète dira quelque grande parole d'espoir, au milieu d'un grand deuil, ou quelque terrible prophétie de mort au milieu d'une grande fête. Parfois, la parfaite harmonie entre les passions et les réalisations d'un peuple exubérant de puissance qui se révèle dans les siècles où une civilisation atteint son apogée, engendre le Poète qui ne contredit pas la multitude, mais la continue en la maintenant dans l'exaltation, ainsi que pour la vie antique occidentale le firent Pindare et Horace. Plus souvent le Poète ressent quelque grave désharmonie de son époque et alors il entre en contradiction avec la totalité, il accuse, il juge, il condamne.

Le rôle de Carducci pendant presque toute sa vie a été celui d'un accusateur. Le caractère essentiel de son œuvre est celui de l'accusation impitoyable portée contre son pays, ses gouvernants avides et insatiables, son peuple aplati sous un joug, attaché en esclave au char bariolé du sinistre orgueil de quelques-uns. L'amour patriotique a pris chez Carducci tous les attributs de la haine. Sa haine républicaine et implacable a eu tous les courages. Et tout son courage était puisé dans l'espoir suprême de renouveler les plus belles énergies de son pays par le souvenir des plus antiques gloires, en continuant ainsi la tendance des néo-italiens du commencement de son siècle, dont Léopardi fut l'expression le plus géniale. Il a écrit que le Poète jette dans la masse incandescente les mémoires et les gloires, le passé et l'avenir de ses pères et de sa race. Et pour lui-même, le pauvre poète

fait un dard

d'or, et le lance contre le soleil :
il regarde comment il s'élève,
comment il brille,
il regarde, et il se réjouit, et rien d'autre il ne veut.

Giosuè Carducci a jeté dans le creuset de son âme les gloires et les mémoires de sa patrie ; il y a jeté aussi la douleur de la misère présente ; il a forgé son dard, qui s'appelle : Fureur, et il l'a lancé non contre le soleil lointain et indifférent, mais contre la poitrine bombée de sot orgueil, ou creusée par la paresse, de ses contemporains. Ses coups ont porté terriblement. Il ne les a pas épargnés. Il voulait donner à l'Italie une conscience nationale nouvelle, solide et féconde. Puisque la péninsule avait renouvelé le sens de sa vie, en réunissant ses états dans une seule nation, il fallait réveiller en elle la conscience, encore assez vague, de cette unité, par un culte de patrie, supérieur à toutes les politiques éphémères : un culte national, capable de planer sur l'âme même de la nation, loin de toute possible atteinte des inévitables transformations des esprits et des gouvernements.

Cet idéal était celui même des premiers néo-italiens, d'Alfieri, de Foscolo, de Léopardi, de Giordani, de Niccolini, de Guerrazzi. Comme eux, Carducci faisait appel à la grandeur, réelle ou conventionnelle, de la vie antique.

Carducci s'est acharné à la besogne. Les splendeurs éteintes de la vie italienne rayonnaient occultement dans son esprit sans sommeil. Les événements quotidiens, se heurtant contre son immuable fierté, attiraient quelques rayons de ces splendeurs. Si sa parole rythmait des visions oubliées de la grandeur de Rome, c'était pour mieux faire ressortir la veulerie, la misère et la honte du présent. Ainsi les leçons du passé servaient admirablement à heurter les esprits, à faire vibrer dans des frissons salutaires les orgueils choqués, à nourrir peu à peu dans chacun, même chez les plus réfractaires politiciens, le besoin d'un culte national, d'un sentiment unitaire et généreux, supérieur à toute contingence.

Sans peur, sans pitié, ayant comme *manière de vie* le Dédain, et comme dogme spirituel la Volonté, fille du Souvenir, le Poète ouvrait le chemin à tous les espoirs. Très longtemps il y marcha seul, ou presque seul. Il avançait, en rugissant ses insultes contre « les lâches d'Italie » qui ne le suivaient pas.

Il continuait, lui, un peu trop servilement peut-être, le culte évocateur classique des implacables poètes de son siècle. De ce culte national, il était l'officiant et les fidèles. Il voulait l'imposer à toute la nation, en lançant à la face des politiciens, et des quelques générations de soldats garibaldiens devenus politiciens, meneurs, gouvernants, ses chants dont le souvenir de la gloire latine alimentait presque toujours la violence. Il imposa son culte. L'Italie eut un culte, digne de respect, en dehors de toute évaluation esthétique. Et l'objet de cette vénération fut justement le Poète qui l'avait inspirée. L'officiant rebelle et solitaire de la foi nationale devint la divinité. On reconnut en Carducci les qualités sacrées du Poète représentatif de la Troisième Italie. Il est resté tel.

A côté des grands poètes français, allemands, anglais, de la première moitié du XIXe siècle, l'Italie avait trouvé des chantres, que passionnait presque exclusivement la préoccupation de l'unité nationale. Reconnu solennellement devant la nation enfin constituée, le dernier chantre, Carducci, s'apaisa peu à peu. Sa farouche fierté trouva d'autres formules esthétiques pour exprimer sa transformation. Le républicain dédaigneux et inflexible saluait les personnages de la monarchie, qui, en un pays constitutionnel, jouent souvent, non sans grotesque, le rôle tout décoratif des rois.

Ainsi, malgré toutes les passions que son irréductible indépendance de Poète attirait autour de lui, malgré les haines diverses qui se heurtaient vainement contre son austère mépris, tour à tour adoré et conspué par les jeunes, détesté par les prêtres toujours, Carducci prit, il y a déjà longtemps, la place suprême qu'il occupe dans la vie spirituelle de l'Italie. Lorsque celle-ci sortit de la longue guerre soutenue pour conquérir sa « liberté », c'est-à-dire pour étouffer dans le sang de l'insurrection générale les plus anciennes vertus de ses pays séparés par la tradition et par les origines mêmes des différents peuples, et pour aboutir à la réalisation unitaire d'un organisme national complexe, non encore parfaitement harmonisé, les hommes qui avaient fait la révolution italienne, les rudes soldats de la veille, devinrent les maîtres de tous les pouvoirs du nouvel Etat. La vie esthétique de l'Italie avait été naturellement assez faible pendant cinquante ans de préparations et de réalisations guerrières. Les nouveaux maîtres, venant du champ

de bataille, apportaient en grand désordre à leur gouvernement ces soucis et ces passions, inévitables lorsqu'un grand état naissant ne peut demander qu'à la volonté et à l'initiative des hommes nouveaux les premiers principes de sa stabilité Dans ce désordre, qui se révélait par les pires erreurs, si des hommes de talent régirent le sort du pays, ils furent encadrés trop souvent par des ambitieux ignorants, dont les droits augmentaient en raison des blessures reçues pour la « liberté », sinon, toutefois, simplement en raison des campagnes où ils avaient figuré.

Dans le chaos des sentiments et des volontés, Carducci représentait intellectuellement l'Energie nationale. Et il représentait le souvenir collectif, l'âme vigilante de l'histoire. Déjà depuis de longues années, il s'était consacré à donner à la culture des générations qui l'entouraient une nouvelle vision des classiques de la littérature. Un à un, il avait choisi dans l'histoire littéraire de l'Italie les hommes les plus typiques, les temps les plus significatifs, les œuvres les plus représentatives, et il les avait illustrés de sa prose savante et ardente, sa prose musclée, aux attitudes de perpétuel combat, sa prose athlétique. Il résuma dans une sorte d'hymne des temps nouveaux les orientations récentes de la pensée mondiale. Il donna un rythme immuable aux aspirations romaines de ses contemporains, qui ne voyaient plus qu'un seul et formidable ennemi à vaincre : le Pape. Il écrivit l'*Hymne à Satan*, qui, s'il n'est pas esthétiquement parfait, ni d'une pensée très profonde, ni d'un style très noble, est cependant un des documents les plus importants de l'esprit philosophique du monde dans la seconde moitié du XIXe siècle, et se développe puissamment le long d'une ligne d'inspiration sûre et émouvante.

Le Poète y exaltait un Satan compris dans le sens prométhéen de Lucifer, le porteur de feu, le principe de la lumière, le souffle primordial de la raison humaine, et par cela même l'âme occulte de toutes les créations, de toutes les conquêtes de l'homme.

On rappela à son propos les incomparables *Litanies de Satan* du grand précurseur de tout notre modernisme, de Baudelaire. Carducci, qui a renouvelé la puissance de la prose italienne avec des polémiques nerveuses et cinglantes, où il répondait à ses critiques, se défendit du rapprochement, en affirmant que, lorsqu'il

écrivit son hymne, en 1863, il ne connaissait pas encore Baudelaire. L'esprit des deux poètes est en effet divers, la conception baudelairienne de Satan étant plutôt celle du Faust, celle d'un Satan très orgueilleux, ennemi des dieux, d'un Satan-puissance, tandis que Carducci parle d'un Satan-réalisation, symbole de la raison; cependant il y a analogie dans l'invocation du même principe supérieur, dédaigneux, rebelle, tout-puissant, opposé à l'esprit de Dieu.

Une phalange de jeunes penseurs trouva là son expression. L'idéal de Rome sans le Pape enflamma le cœur politique de la péninsule et, sept années plus tard, les politiciens armés entrèrent à Rome.

Mais le Poète continua à lancer ses foudres contre les gouvernements lâches, en faisant toujours appel aux énergies du Souvenir, au besoin pour couronner l'œuvre militaire accomplie dans la péninsule par quelques grandes affirmations de la volonté d'être du peuple italien nouveau-né.

Les livres : *Juvenilia* (1850-1860), *Levia Gravia* (1861-1871), *Giambi ed Epodi* (1867-1879) contiennent particulièrement l'élan patriotique, la fureur tempêtueuse, de cet Italien qui assista aux événements les plus tragiques et les plus décisifs de sa patrie. Là, il crie, il enseigne; avec toute sa violence de libre poète républicain, il cherche à impressionner l'âme plus profonde des nouveaux Italiens. Là il s'élève d'un bond à la hauteur du chantre épique, et, le premier, il exalte la beauté et la douleur de l'Italie couverte de son sang. Quoique son vers ne se montre pas encore très personnel, et soit encore retenu dans les liens très lourds du classicisme, le style, le mouvement, l'humour, parfois même trop vulgaire, marquent la réforme du vers italien, cette réforme définitive qui, ayant ses origines en Léopardi, puis en Carducci, s'est poursuivie à travers d'Annunzio et Pascoli, et semble devoir se continuer dans l'œuvre de quelques jeunes. La fadeur des romantiques, y compris trop souvent le catholique Manzoni, la violence sonore, efficace, mais peu intelligente, des bardes épiques, sont surpassées d'un bond de lion. Un sang nouveau bouillonne dans la poésie italienne, un sang ardent qui a des bruits courts d'armes et de flammes.

En même temps, toujours par Carducci, la prose subit la même transformation ; dans la prose aussi, le poète de Satan

ne révèle jamais une pensée vraiment profonde, vraiment profondément neuve, souvent aussi son humour dégénère en vulgarité irritante, mais le bond est fait : l'Italie nouvelle a ses rythmes littéraires nouveaux.

Les poèmes de *Rime Nuove* (1861-1887) marquent en grande partie une détente dans la haine du poète. Un souffle d'intimité calme, une poussée harmonieuse de vie intérieure en élargit la signification et le charme. Les préoccupations politiques semblent assoupies dans les douces angoisses de l'homme qui oublie le rôle qu'il jouait devant les hommes, et avec un étonnement tendrement lyrique se retrouve devant la nature, et devant les sentiments simples, les fantaisies géorgiques et sentimentales que la nature cache avec une indulgente et éternelle jalousie.

Le Poète affirme sa puissance. Son expression prend nettement la forme de son esprit. Il écrit *son* vers, il compose savamment *sa* prosodie. Et il peut écrire le sonnet, unique dans toute son œuvre, le sonnet qui vit d'une tendresse panthéiste, d'une joie géorgique toute moderne, et meut lentement ses quatorze cercles magiques dans une campagne immense, qu'il semble évoquer, qu'il semble remplir. C'est le sonnet au Bœuf :

> Je t'aime, ô Bœuf dévot; et un sentiment doux
> De vigueur et de paix tu répands dans mon cœur,
> Soit que solennel comme un monument
> Tu regardes les champs libres et féconds,
>
> Soit qu'au joug te courbant content,
> Tu secondes l'œuvre agile de l'homme.
> Il t'exhorte et te pique, et toi, tu lui réponds
> Avec le tour lent de tes yeux patients.
>
> Par tes larges narines humides et noires
> Ton esprit fume, et, tel un hymne joyeux,
> Le mugissement se perd dans l'air serein ;
>
> Et dans l'austère douceur de ton grave
> Œil glauque, se reflète ample et calme
> De la plaine le divin silence vert.

Il ne semble plus enfiévré sans répit par sa poésie de liberté et de gloire. Il a des moments de calme, des accents troublants, où on ne retrouve pas ses emphases parfois de très mauvais aloi, ni le dédain perpétuel qui souvent fait penser à

une attitude de l'artiste plus voulue que spontanée, et qui amoindrit considérablement, assez souvent, l'émotion d'un poème, en l'abîmant dans un excès de pathétique, démocratique ou autre. Dans l'*Idillio Maremmano*, le souvenir nostalgique d'une idylle de sa jeunesse dans les *maremmes*, les marécages toscans de son pays natal, la mélancolie qui s'enlace, se noue et se délasse dans la sphère triple de la terza rima, devient sombre et saisissante :

Oh, combien, ensuite, ma vie, froide,
Et combien obscure et triste, elle est passée !
Mieux valait épouser toi, blonde Marie !

Mieux valait s'en aller cherchant dans le bois
Désolé de la plaine le bœuf égaré,
Qui saute dans les buissons et s'arrête et regarde,

Que s'essouffler après le vers petit !
Mieux vaut oublier, en œuvrant, sans le rechercher,
Cet énorme mystère de l'univers !

Dans les *Odi Barbare*, Carducci fait un nouveau bond, et atteint le but définitif de sa vie de poète. Tout son organisme poétique arrive au dernier degré de maturité. Il dit sa grande parole. La langue, l'esprit, le mode tout entier de manifestation est parfaitement renouvelé. L'amour de la patrie perd toutes les extériorités contingentes, devient un symbole, une idée. Le classicisme de réminiscences devient abstraction.

Le poète écrit enfin la page qui doit rester dans l'histoire littéraire de son pays.

§

La signification de l'œuvre de Carducci a surtout une importance collective. On ne peut pas dégager de cette œuvre une Esthétique aux vastes attitudes, une Esthétique universelle, qui fasse partie du patrimoine de la poésie mondiale. Carducci reste un grand poète italien. La signification de toute son œuvre est enracinée dans la collectivité italienne, dont il représente les plus nobles aspirations, qui, pendant à peu près un demi-siècle, ont transformé la situation politique et puis l'esprit même du pays nouvellement constitué.

Son Esthétique est donc forcément italienne, comme celle de Mistral est provençale. On ne peut parfaitement comprendre et suivre ces deux poètes, que dans les rythmes de leur

langue originaire. La plupart des poèmes de Carducci, très beaux en italien, perdraient dans une traduction trop de leur puissance, car, en général, il n'y a pas en eux une idée centrale *qui soit nouvelle dans la poésie du monde*, capable de résister à toute transposition de rythmes et à toute métamorphose de tonalité, c'est-à-dire à la traduction. On ne pourrait les traduire avec une réelle efficacité qu'en provençal, de même que le provençal peut être admirablement rendu en italien, car ces deux langues sont celles qui restent les plus étroitement attachées à leur origine commune.

Je dis : sans une idée centrale qui soit nouvelle dans la poésie du monde, car l'esprit intime, le souffle animateur de la vision et de la réalisation des *Odes Barbares*, plus encore que leur métrique latine, rappelle de trop près l'inspiration des poètes païens de Rome. Souvent, le mouvement psychique d'une Ode est si exclusivement classique, et semble si étranger aux besoins animiques nouveaux d'un peuple, que l'Ode reste toute lumineuse dans sa lumière de pierre précieuse admirablement taillée, mais froide et un peu lourde.

Le Poète a recours aux grandes forces inspiratrices des anciens. Il exalte le vin, et, aux plus harmonieuses puissances de la vie, il donne les noms, les attributs divers que les anciens leur donnèrent dans l'orientation inévitable de leur tradition religieuse et des dogmes de leur Sagesse. Mais ces noms des dieux païens morts, ces attitudes du lointain paganisme amoureux et orgiaque, qui nous reviennent après la mort du Christianisme, s'ils servent à témoigner de la liberté d'un esprit totalement dégagé de la dernière religion occidentale, s'ils ont pu avoir une importance considérable lorsque les esprits les plus évolués tenaient à affirmer leur éloignement de l'Eglise Romaine, nous intéressent bien moins aujourd'hui, où d'autres plus graves préoccupations émeuvent l'esprit profondément philosophique de la nouvelle poésie, de la plus jeune, de celle non encore célèbre, qui prépare avec un enthousiasme secret et invincible la métaphysique de demain, le point de départ d'une nouvelle métamorphose religieuse.

Les *Odes Barbares* montrent le désir d'une société qui voulait être païenne pour s'affirmer surtout anti-chrétienne. Aujourd'hui nous commençons à connaître le sens véritable de ce que deux ou trois générations qui nous ont précédés

appelaient le néo-paganisme. Ils eurent le tort — excusable d'ailleurs, car toute rénovation commence avec force tâtonnements — de reprendre le vieux mythe avec tous ses attributs oubliés, en croyant pouvoir ramener ainsi l'esprit ancien au milieu des foules nouvelles. Ils ne s'apercevaient pas qu'au contraire c'était l'esprit ancien qui, pour la seconde fois en quatre siècles, montait des foules nouvelles, et ne demandait qu'à être définitivement ordonné dans la géométrie de la métaphysique nouvelle, dans la hiérarchie des attributs nouveaux, que la poésie, la philosophie et la science doivent lui assigner.

Cependant les *Odes Barbares*, en résumant l'orgueil italien des premiers livres du Poète, sa joie de se savoir non indigne de la tradition romaine, et la fierté libre-penseuse de son esprit social et adverse au Pape eurent un retentissement énorme.

Deux qualités très réelles faisaient leur force, et élevaient le Poète au sommet de gloire où il devait enfin se placer pour toujours. Ces deux qualités sont : l'une, l'abstraction du patriotisme de la rue, l'absorption de toute la vie italienne dans l'idée abstraite de Rome ; l'autre, la rénovation complète de la langue, non seulement dans une prosodie empruntée à la langue latine, mais dans la valeur même des mots et des expressions, dégagée de tout dogmatisme scolastique et des moules tyranniques des images-types, dans lesquels les épigones, en suivant les paradigmes laissés par les Maîtres, ont l'habitude d'enfermer *le besoin d'image*, qui est l'âme et la raison d'être de toute poésie, et avouent ainsi leur impuissance esthétique. La langue italienne resplendissait de couleurs nouvelles, mouvait en des larges rythmes poétiques le besoin de renouveau de toute son esthétique, rebelle enfin, par la volonté d'un homme seul, à toutes les cristallisations de l'école, à tous les archaïsmes des anthologies. En s'insurgeant contre Manzoni, Carducci parlait au nom du Dante, au nom de Machiavel et de l'Arioste, au nom aussi de tous les poètes qui tentèrent les premiers, au XVII[e] siècle, la réforme de la prosodie italienne dans le sens de la prosodie latine. Carducci, qui sur l'Italie, veule et aplatie après ses guerres, répandait le grand souffle dantesque du mépris et d'un inflexible orgueil de race, voulait imposer son idéal d'élévation

des esprits et des formes, afin que le peuple nouveau-né fût en tout digne d'aspirer, après sa renaissance politique, à sa renaissance esthétique. Le rêve était prématuré, naturellement. Un organisme collectif qui a saigné pendant à peu près un siècle ne peut pas atteindre la forme suprême de la vie collective, une renaissance esthétique, avant d'avoir retrouvé par une longue et patiente préparation les principes de sa force. L'Italie contemporaine n'est pas encore arrivée à cette conquête : elle travaille, elle s'enrichit dans les industries, ensuite elle aspirera à atteindre et atteindra sa forme suprême de vie. Cependant le cri de Carducci secoua les esprits, remua les intelligences. Quelques-uns comprirent la puissance de sa réforme. Mais les disciples dignes du Maître se firent attendre, car ceux qui le furent de la première heure demeurent sans importance individuelle.

J'ai déjà dit que la ferveur idéale jetée sur sa patrie par le poète dédaigneux tombait en plein désordre national. Les soldats politiciens gouvernaient mal. L'éducation patriotique régnait sans discipline dans les écoles. L'esprit des fameux Mille hommes, qui débarquèrent en Sicile avec Garibaldi, en 1860, s'exalta de lui-même, s'enfla démesurément ; au nom de sa belle bravoure épique, il imposa à toute la vie de la nation la laideur de sa passion unilatérale, de son intelligence bornée : les beaux vieux soldats furent de piètres politiciens. Ceux qui avaient jeté leur vie dans le sang, en s'enflammant aux chants très pathétiques des bardes révolutionnaires, ne pouvaient pas accueillir une exaltation trop abstraite de l'idée de la patrie, exprimée en rythmes inaccoutumés, en rythmes si divers du mètre roulant des marches ou des mélopées des bivouacs, en rythmes *barbares*.

Mais contre les vieux soldats veillait l'instinct éternel des races. C'est ainsi que tout d'un coup, en 1879 d'abord, puis solennellement en 1882, un enfant fit entendre sa voix qui résumait toutes les voix du Maître, et, tout en les imitant, les continuait dans un chant nouveau, inattendu, étonnant, qui permit à Carducci lui-même d'annoncer à l'Italie la naissance d'un autre grand poète. Gabriele d'Annunzio publiait son *Canto Novo*. Les vieux soldats gouvernaient encore ; ils commençaient, à peine fauchés par la mort, à disparaître des horizons politiques de l'Italie. Mais l'enfant nouveau, qui n'héritait pas

de toutes les passions du Maître, et qui n'avait pas assisté à la longue et sanglante formation de sa patrie, profitait de la grande leçon qui semblait avoir été faite pour lui seul. Il continua l'œuvre de renouveau de la langue; suivant les traces de Carducci, il la porta à ce degré de perfection esthétiquement consciente d'où elle façonne, depuis quinze ans, tous les esprits plus jeunes de la littérature italienne.

Carducci n'a eu donc qu'un disciple, un seul digne de lui,et resté vraiment disciple : d'Annunzio. Un autre, Pascoli, qui l'année dernière a remplacé Carducci à la chaire de Bologne, est beaucoup plus dégagé, est plus personnel, et, dans l'esprit synthétique de sa belle œuvre, il est différent du Maître, il n'est pas un parfait disciple.

D'Annunzio — qui, il y a une dizaine d'années, domina, et paralysa presque totalement une génération de littérateurs — a repris l'abstraction patriotique des *Odes Barbares* et il l'a en quelque sorte déformée avec l'excès des souvenirs du classicisme helléno-latin. Il a peut-être aussi le tort d'avoir poussé la réforme de la langue à un degré de raffinement qui l'a étrangement compliquée, en la mélangeant avec des éléments antiques, étrangers et régionaux, qui détruisent un peu cette émouvante unité tonale qui est le caractère essentiel de la première réforme carduccienne.

D'Annunzio écrivit aussi des *vers barbares*. Plus tard, il exagéra la réforme dans les *Laudes*. Carducci n'avait fait que reprendre la tentative de L. B. Alberti, qui, sur la fin du XVe siècle, selon le témoignage de Vasari, essaya le premier le renouveau du vers typique italien de onze syllabes, en mesurant son inspiration sur les rythmes des Latins, et la tentative commencée au XVIe siècle par Dati, Tolomei,Patrizio et Baldi. Baldi avait déclaré que la prosodie italienne, basée surtout sur les accents des mots, ne pouvait composer un vers « héroïque » qu'en se servant des vers mêmes acquis à la langue. Celle-ci est la règle suivie par Carducci, qui, avec des vers italiens, compose ses hexamètres et ses pentamètres italiens, de très ample et harmonieuse structure. D'Annunzio, lui, pour écrire des *Louanges* à l'exaltation d'un sentiment de paganisme beaucoup plus large et plus moderne que celui de Carducci, mais presque autant littéraire, remonte au premier poète du sublime panthéisme du Moyen-Age, à saint François

d'Assise, qui chanta ses *Laudes Creaturarum* dans un rythme très large, sans contrainte de forme, semblable au son des cloches de sa sainte colline, mesuré vraisemblablement uniquement par sa respiration. Carducci et d'Annunzio, malgré quelques défauts *per excessum*, résument à eux seuls les plus fiers mouvements de la littérature italienne contemporaine. Pascoli est à part. Il a la sensibilité géorgique, la tendresse pastorale de Francis Jammes, il a des admirateurs fidèles, des suivants ardents de son excellente esthétique. Tous les autres écrivains italiens de ces générations plus ou moins sur le déclin ont une importance bien moindre, même lorsqu'ils font sonner toutes les trompettes habiles de la renommée autour d'un livre mal réussi, ainsi que le font M. Fogazzaro ou Mme Sérao...

§

Carducci a trouvé sa plus grande source d'inspiration à Rome et en Grèce. Son inspiration romaine, qui est d'ailleurs la plus servile, c'est-à-dire celle qui est trop particulièrement réglée par les paradigmes des poètes antiques, est plus sincère. Se sentant plus tranquille, dans la conquête de sa sérénité, aux débuts des *Odes Barbares*, il avertit que

> non plus l'ombre du temps, ou les froids
> soucis, je sens sur ma tête; je sens,
> ô Hébé, la vie hellénique
> affluer tranquille dans mes veines.
> Et les jours, ruinés dans la pente
> de l'âge triste, résurgirent,
> ô Hébé, dans ta douce lumière,
> anxieux de renouveler.

Mais en réalité l'âme hellénique lui demeure étrangère. C'est l'âme de Rome, celle que le poète croit encore l'*anima mundi*, qui le retient, le serre, le fait étouffer de joie dans la souvenance, d'angoisse dans la vision présente. Les dieux antiques qu'il évoque sont ceux que Rome, qui ne créa ni sa religion ni sa philosophie, emprunta aux Grecs, en les transformant selon le caractère de son peuple orgiaque, légiférant et guerroyeur.

Partout le Poète ne voit que souvenirs. Et parfois, comme dans l'ode devant les *Thermes de Caracalla*, devant la misère contemporaine, les souvenirs de l'antique grandeur le saisis-

sent avec une telle violence que son chant n'a plus la solennité du geste de mépris et de défi si cher au Poète, mais il sort presque sangloté dans une nuit où le vent chaud étouffe les poitrines et annonce l'orage imminent ; il paraît sombre comme un présage que l'oracle exprime désespérément, dans l'invocation de la Fièvre :

Entre le Célio et l'Aventin courent
sombres les nuages : le vent de la plaine triste
se meut humide : au fond, sont les monts albains
blancs de neige.

Le voile vert relevé sur les tresses cendrées,
dans le livre une Anglaise cherche
ces menaces des murailles romaines
au ciel et au temps.

Continus, intenses, noirs, croassants,
se jettent les corbeaux, comme en fluctuant
contre les deux murs, qui pour un défi plus hardi
se lèvent, énormes.

« Vieux géants — semble insister, furieux,
l'essaim augural — pourquoi tentez-vous le ciel ? »
Dans l'air arrive grave, du Latran,
un son de cloches.

Et un ciociaro, enveloppé dans son manteau,
en sifflant grave dans sa barbe touffue,
passe et ne regarde pas.Fièvre, ici moi je t'invoque,
déité présente.

Si tu as aimé les grands yeux pleureurs
des mères, et leurs bras tendus
en te maudissant, ô déesse, de la tête
pliée des fils ;

si tu as aimé sur le Palatin sublime
l'autel antique (le Tibre touchait encore
la colline évandrienne, et le soir en naviguant
entre le Capitole

et l Aventin, le Quirite, en revenant,
regardait en haut la ville carrée,
éclairée de soleil, et il murmurait un chant
lent saturnien) ;

Fièvre, écoute-moi. Les hommes nouveaux
chasse d'ici avec leurs choses mesquines :
cette horreur est religieuse : la déesse
Rome dort ici ;

la tête appuyée à l'auguste Palatin,
les bras ouverts entre le Celio et l'Aventin,

par le Capéna les épaules fortes elle étend
vers la voie Appienne.

Partout c'est l'évocation continuelle des dieux, des héros, des triomphes romains. Le besoin de rythmes nouveaux, qui en changeant les modes de la prosodie auraient aidé aux transformations de l'esprit poétique dont Carducci sentait l'ardent besoin, entraîna le Poète à se servir des mètres « barbares ». En même temps, cette reprise de la tentative poétique latine lui apporta tout son cortège d'images lointaines. Quelques odes de Carducci ont la saveur immédiate d'une traduction de quelques odes d'Horace. Le mouvement y est presque toujours identique, et l'esprit de l'ancien se retrouve dans le moderne, quoique celui-là proclamât la beauté présente que celui-ci évoque avec un orgueil toujours nostalgique, dans un fantastique Fanum du désir. Une certaine monotonie plane par cela même sur les *Odes barbares*, une monotonie que les autres livres plus variés,sinon toujours plus profonds, n'engendraient pas. Seulement, dans les *Odes* la langue est toujours belle même si touffue, elle est neuve même si tordue dans un spasme de latinité, dans un effort de redevenir ce que la mère opulente fut, et le style n'a plus ce ton railleur qui souvent rendait de longues pages de vers semblables à de la polémique rythmée.

L'évocation constante de l'âme antique révèle le caractère de tout l'œuvre carduccien, le grand animateur de toute son inspiration. Ce caractère est le *pathos historique*, analogue au *pathos esthétique*, qui anime, et meut, en beauté et en désordre l'œuvre de d'Annunzio. Le pathos historique de Carducci est celui de Victor Hugo; cela est absolument indéniable. Mais chez Hugo, — ainsi que chez Leconte de Lisle, le poète des *Poèmes barbares*, avec lequel Carducci présente des analogies d'esprit libre, fier et puissant, et de frappantes analogies d'œuvre qu'on est même arrivé à lui reprocher comme un plagiat — le pathos de l'histoire est immense, car l'histoire est pour lui sans borne, est dans l'âme légendaire de tous les siècles, tandis que pour Carducci l'histoire est une : Rome. Leconte de Lisle, Vigny, Hugo, s'élancent vers les triomphes de l'homme légendaire avec une hardiesse que la puissance n'égale certes pas toujours, mais au seuil de la civilisation

qui sera la nôtre, sortie de la dernière Cosmogonie et de la dernière Morale de l'Occident, sortie du Christianisme, tous les grands poètes français du XIXe siècle écoutèrent frémir dans la profondeur de l'âme gauloise, l'âme antique et nouvelle du monde. Carducci reste seulement le poète de la Troisième Italie, le poète de l'*idée* de Rome. Dante revit en lui, avec tout son dédain et sa terrible passion civile, sinon avec son génie. Et Carducci a rempli son rôle. L'Italie l'a reconnu, l'a proclamé son Poète, l'a couronné de son amour. Hier encore, avant que la fortune d'un prix boréal ne fût tombée dans la « fosca turrita Bologna », où est la maison du vieillard glorieux, Carducci, d'un de ses gestes de suprême dédain auxquels l'Italie officielle ou quasi-officielle est habituée depuis de très longues années, avait refusé la proposition d'une souscription nationale pour la publication intégrale de ses œuvres, dont les bénéfices lui auraient été dévolus. « Je n'accepte aucune aumône, même si elle me vient de la Patrie! » — avait répondu par dépêche le lion fatigué. En revanche, le poète, qui n'est plus républicain, et qui a toujours salué avec sympathie la reine Marguerite, acceptait de celle-ci qu'elle lui payât 40.000 francs sa bibliothèque, dont il devait conserver personnellement la jouissance. La reine Marguerite a acheté aussi la Maison du Poète, à Bologne. Maintenant, toutes les souscriptions, les discussions pour une pension de retraite, les propositions pour rendre plus calme ou plus heureuse la vieillesse du chantre national sont prises. Le poète est dans toute sa gloire italienne, et l'Académie de Stockholm a consacré sa renommée mondiale. Il est entré dans une zone lumineuse de la vie d'une nation, où un homme est élevé aux sommets héroïques du pays, où il entre vivant dans le Walhall.

On ne discute plus le talent de l'homme, ni la somme de ses bienfaits répandus sur la collectivité nationale. Son génie devient un dogme, il faut l'admettre. On ne discute plus l'homme ni son œuvre, car on n'a plus besoin de les admirer : on les vénère. Les Italiens offrent aujourd'hui ce spectacle, qui a sans doute sa beauté, et qui est un intéressant témoignage pour une collectivité humaine, capable de vénérer un Poète au milieu des merveilleux mais implacables orages de la domination industrielle contemporaine.

§

La mesure de son talent n'a pas permis à Carducci une divine et gothique abstraction, capable d'engendrer un nouveau Poème-synthèse, une nouvelle *Divine Comédie.* Il n'a pas ajouté un livre à ce que j'appelle volontiers l'Evangile moral méditerranéen, que Dante commença en y enfermant toute l'éternité du Moyen-Age. Mais dans la métaphysique de l'histoire il représente le point de convergence des énergies de la péninsule, des énergies occultes, étrangères, alors même qu'il les exprimait, à la vie politique et esthétique de tous. Il représente aussi le deuxième pôle de l'ellipse idéale de la vie italienne au XIX[e] siècle, dont le premier pôle est incontestablement le grand et encore mal connu Mazzini. Pendant longtemps encore toutes les forces que l'Italie développera dans les mille aspects de ses manifestations nationales tourneront dans le vertige du cercle en mouvement de l'ellipse animique, dont les centres intérieurs, idées et sentiments, les pôles profonds, seront ces deux hommes représentatifs de toute la dernière volonté d'être de l'Italie : Mazzini et Carducci.

Dans l'œuvre réunie sous le titre *Rime e Ritmi*, on a toujours l'impression intérieure d'un esprit géant ondoyant sur le sol de l'Italie, dans un mouvement perpétuellement identique, entre le présent et le passé. Carducci n'inspirerait pas, je crois, à Rodin une évocation semblable au *Balzac*. Balzac est droit et immobile comme un rocher tourmenté, c'est « un monolithe convulsé à son faîte par des orages titanesques », selon l'admirable expression de M[me] de Saint-Point. Carducci donne au contraire lui-même l'impression d'un orage, l'orage de l'âme de son pays, s'abattant avec tous ses éléments séculaires contre les portes de Rome, que la bureaucratie a profanées.

Les derniers trois vers du poète sont en eux-mêmes très faibles. Mais leur manque de valeur poétique est compensé par la signification idéale que le Poète leur a donnée, et aussi par le rythme choisi, un rythme italien s'il en fut, le « stornello », la ritournelle populaire toscane qui se développe en une double spirale autour de l'évocation floréale contenue dans le premier vers. Il a écrit à la fin de son œuvre :

Fleur tricolore,

Les étoiles se couchent dans la mer,
Et les chants s'éteignent dans mon cœur.

Ici finit l'action directe du Poète. L'action médiate, morale, longue dans le temps, développera de plus en plus son influence, peut-être, par les éléments de révolte contenus dans tout l'œuvre, de prose et de poésie.

Déjà des jeunes penseurs s'efforcent de prendre devant l'Italie l'attitude du maître devenu silencieux. Gabriel d'Annunzio avait voulu, à un moment de sa vie, hériter de la baguette du farouche censeur. Il voulut entrer dans la mêlée de la vie politique. Il rêva de devenir le nouveau poète national. Mais il fut vite déçu, il rentra dans le cercle enflammé de son pathos esthétique, et monta résolument à la tribune de la scène et de l'hyposcène, et devint presque exclusivement, au moins jusqu'ici, homme de théâtre.

L'action de réveil, le grand appel aux énergies et à l'orgueil nationaux, est continué par des jeunes, car les vieux et les demi-jeunes sont trop occupés à produire plutôt qu'à penser. Les jeunes, au contraire, l'esprit ouvert à tous les souffles spirituels qui remuent le monde qui se renouvelle, compliquent de pensée mondiale la culture italienne, et semblent être attendus par l'élite du pays, et particulièrement féconds.

Or, il faut remarquer, enfin, que ce réveil correspond à celui de toute l'âme méditerranéenne. Il dépasse toutes les frontières, et sans que les principaux acteurs le sachent ou le veuillent, de tous les pays qui furent dits latins, et de tous les grands centres qui, dans le cercle magique du bassin méditerranéen, composèrent une couronne de gloire pour la vie millénaire des races gréco-judaïco-latines, et pour le long triomphe des trois civilisations de l'Occident, se lève depuis quelques années en une nuée d'or et de pourpre, l'aurore d'un espoir nouveau, la volonté d'une nouvelle Renaissance. Dans la formation inéluctable de fédérations humaines, dont aucun de nos plus intuitifs politiciens ne peut encore avoir conscience, et parce que les mutations et les combinaisons de l'âme profonde des races précèdent *toujours* les mutations et les combinaisons politiques, la race méditerranéenne se redresse avec orgueil. Elle est la résultante des mélanges de sang et de culture qui en Occident ont été révélés tour à tour par les aspects de la Renaissance italienne, et puis par la Renaissance

française, par la Révolution, par l'épopée napoléonienne, par le XIXe siècle esthétique français. La nouvelle tragédie méditerranéenne, où tous nos dieux apparaîtront dans la lumière, où la pensée humaine, art, philosophie et science, se sublime dans ses teintes d'aurore nouvelle, où le corps et l'âme, le paganisme et le christianisme, la Danse et l'Extase, seront réconciliés, et dans leur parfaite harmonie montreront encore au monde la puissance joyeuse de la vie, se compose déjà peu à peu, dans notre inconscient, des éléments qui, de tous les pays méditerranéens en réveil, élèvent leurs voix de renaissance, et que, comme autrefois à Athènes et à Rome, on sent palpiter dans une formidable synthèse, à Paris, l'antique *Civitàs philosophorum*, centre du monde méditerranéen moderne.

Déjà deux hommes très puissants, Carducci et Mistral, ces deux poètes méditerranéens, ont imposé au monde le spectacle de leur supériorité. Debout dans leur fierté, ils font tous deux songer à l'image austère de Dante. Leur esthétique est limitée : nationale pour l'un, provinciale pour l'autre, mais leur mission est plus profonde que leur œuvre et plus haute que leur volonté même. Inconsciemment ils ouvrent le cycle méditerranéen. Car la terre est couverte de quatre mondes en présence, qui en ce moment de l'histoire sont assez distincts, et en même temps assez mêlés, pour se reconnaître l'un l'autre avant d'accepter les grandes amours et les grandes haines qui seront à la base de la civilisation de demain. Ces mondes sont : le monde méditerranéen (de toutes les terres gréco-judaïco-latines) ; le monde boréal (Germains et Anglo-Saxons et peuples encore inconnus) ; le monde oriental (Slaves et Orientaux) ; le monde équatorial (l'Afrique et ses mélanges coloniaux). L'Occident américain n'est qu'une composition méditerranéenne et boréale. Le monde boréal, qui pour le moment sous mille formes différentes détient les pouvoirs de la direction du monde, a reconnu et honoré les deux poètes de notre race. Lorsque Mistral entonne le chant de la Coupe, l'hymne de la sublime Provence, où il s'écrie prophétiquement :

Aubouro-te, raço latino,
Soulo la capo dou soulèu !
Lou rasin brun boui dans la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

nous pensons à l'invocation carduccienne :

Lorsque sur les Alpes remontera Marius
et Duilio regardera la double mer
apaisée, nous viendrons, ô Cadore,
te demander l'âme de Vecelli.
Dans le Capitole lumineux de dépouilles,
dans le Capitole splendide de lois,
qu'il peigne le triomphe de l'Italie
surgie toute nouvelle emmi les peuples.

Le patriotisme provençal de Mistral et l'italien de Carducci n'ont pour nous que la même toute-puissante signification d'orgueil invincible et de triomphe méditerranéen. Et lorsque Carducci constate : « la littérature italienne contemporaine n'est autre que la reproduction et la copie de la littérature française » et qu'il se plaint qu'on peut y remarquer çà et là quelques débris d'allemand, mais que l'italien généralement y manque ; nous constatons à notre tour que l'influence française en Italie dépasse l'influence d'un pays sur un autre, et, en dehors même de la puissance de l'esprit français, répond mystérieusement à une orientation merveilleuse de l'esprit méditerranéen, dont la prophétie, faite aujourd'hui dans ces pages, un jour ne semblera peut-être pas simplement paradoxale.

Giosuè Carducci, le poète de *Ça ira*, de Napoléon, de Garibaldi, de Rome, reste le grand initiateur de la force actuelle de l'âme italienne. Il a le suprême orgueil de résumer une collectivité. C'est là son plus sûr titre de gloire.

RICCIOTTO CANUDO.

ÉTÉ

Frémir dans la racine et vibrer dans la plante
Lorsque la sève naît sous les pas du matin;
Descendre la colline avec la flamme lente
Dont le bord du sentier qui gazouille se teint;
Flotter sur les chemins comme fait la poussière,
Se tordre dans les bras des oliviers obscurs;
Voir la nymphe des bois épier le mystère,
L'éclosion secrète et les fluides purs;
Ecouter les aveux des oiseaux aux fontaines
Au moment où la brise éveille leurs chansons
Quand à l'odeur de l'eau les soupirs des verveines
Accordent leurs parfums et leurs vagues frissons;
Dans les palais des fleurs recevoir les abeilles,
Ces déesses du miel aussi blondes que lui,
Et leur donner mon suc tant elles sont pareilles
A celle dont les dents me mordent comme un fruit;
Consumer d'un baiser cette belle qui passe
Et faire crépiter sur ses lèvres des pleurs;
Suivre l'ordre embrasé des rhythmes de l'espace;
Se plaindre doucement avec les voix des fleurs;
Participer aux sens des formes, aux images;
Errer comme un esprit des vallons aux côteaux;
Adorer les éclats magiques et sauvages

De midi sur la plaine et du soir sur les eaux;
Boire à toutes couleurs jusqu'à dormir d'ivresse;
Se dilater aux feux tombés du mouvement,
Etre l'avidité de l'amère caresse
Que promène le jour insatiablement...
La terre ouvre les yeux, mais elle est éblouie!
O champs de blé, prenez dans vos gerbes mon cœur,
Que votre sein me berce et qu'il me rassasie,
Qu'il étouffe bientôt ma dernière rumeur!
A vaincre la douleur j'épuiserai ma vie:
Je veux perdre mon âme, entrer dans le foyer;
La Provence se lève à la chaleur et crie!
Oh! rouler sur son corps, oh! me multiplier...
Etre une feuille d'arbre, être une herbe, une pierre!
Etre un des battements du cœur universel
Et l'ombre de la mer exhalant sa prière
Et célébrer le monde à la face du ciel!
J'entends tes cris brûlants, juillet, voix de la terre,
Vers le sang qui fermente aux cimes de l'air bleu,
J'entends tes cris brûlants, Juillet, vers la lumière:
Les rayons du soleil sont les veines de Dieu.

LUCIEN ROLMER.

LA NOIRE IDOLE

ESSAI SUR LA MORPHINOMANIE

—

Les personnes étrangères aux études médicales : hommes de lettres ou du monde, romanciers, chroniqueurs, simples gobe-mouches, qui parlent, écrivent, discourent sur le propos de la morphine et de la morphinomanie, ignorent, la plupart du temps, le premier mot de leur sujet. Ils préconisent avec un aplomb qui déconcerte des lieux-communs aussi vagues qu'erronés. Bon nombre de docteurs ne sont guère plus instruits que le public sur les arcanes du voluptueux et sinistre poison. Les plus avisés décernent leur clientèle au spécialiste ; d'autres, moins scrupuleux ou moins éclairés, lui proposent des traitements infructueux et chimériques. D'aucuns, optimistes à l'excès, regardent la morphinomanie comme une « mauvaise habitude », comparable à celle des cartes ou du tabac ; ils la prétendent guérir par des procédés aimables et d'ingénieuses diversions : promenades, théâtre, injections d'eau claire et tout ce qui s'en suit. D'autres, enfin, cyniques faiseurs de dupes, exploitent, sous couleur de la traiter, cette « maladie expérimentale » qui n'a d'autre aboutissant que la mort, à moins d'une cure efficace et rationnelle que peuvent seuls entreprendre les thérapeutes outillés pour cet objet.

La morphine, opium de l'Occident, est à peu près au suc de pavot, ingéré en pastilles ou fumé dans des pipes, ce que les brûlants alcools de grains, de genièvre ou de fruits : gin, hasselt, kirsch, schiedam, sont à la bière et au vin non frelatés. L'ivresse immédiate, foudroyante, ne permet pas à l'adepte un seul moment de répit. De prime abord, la possession est complète, comme chez les démonopathes dont les juges ecclésiastiques : Boguet, Remigius, de Lancre, ont, à leur insu, étudié la névrose. Une force inconnue et redoutable s'empare de la victime, agit à sa place, dédouble en quelque manière sa personnalité. Au MOI raisonnant et social, un autre MOI se

substitue, en qui toute idée, en qui tout sentiment est aboli par l'appétit égoïste de la piqûre béatifiante.

Comment les peuples indo-européens, à qui leur activité permet de conquérir le monde et d'exproprier « les races incompétentes », se laissent-ils envoûter par ce morne sortilège, destructeur de la force et de la volonté, au moment précis où la concurrence universelle impose à l'homme de vouloir et d'entreprendre, sans une minute d'hésitation ou de repos? Les nations les plus actives semblent renchérir sur ce goût. A Londres, le samedi au soir, les apothicaires débitent de l'extrait thébaïque et des pilules d'opium brut, tout comme les bars versent du gin ou du wisky.

On entre dans la morphine par deux chemins inégalement semés de fleurs. Les uns, dans le but légitime d'accoiter leurs souffrances, ont recours aux vertus du terrible stupéfiant; d'autres y cherchent, de prime abord, une sensation de plaisir, un bien-être que le docteur Ball a qualifié, le premier, d'*euphorie*. Mais, quelle que soit la porte ouverte sur cet enfer, par la thérapeutique ou l'appétit des sensations nouvelles, pareille est la damnation. *La Noire Idole*, comme Quincey appelait sa fiole de laudanum, ne lâche pas sans d'incroyables efforts les dévots qu'elle a conquis.

Quel est donc ce philtre magique, cet élixir de mort qui vend si cher ses prétendus bienfaits? Sans remonter à Dioscoride, au médecin Andromachus, calmant les crises épileptiques de Néron à grand renfort de thériaque, à Galien, qui soignait les maladies nerveuses de Julia Maesa, de Julia Domna et de leurs courtisans, les propriétés soporatives de l'opium furent connues et largement utilisées par les morticoles d'autrefois.

Contrairement à la doctrine du *Malade Imaginaire*, l'opium ne fait pas dormir, ou, du moins, ne fait dormir qu'à très longue échéance, mais provoque une chaude ébriété qui confère au patient l'oubli momentané des plus cruelles douleurs. C'est un « remède désangoissant », comme l'appelle à bon droit le docteur Dubuisson.

Dans les premières années du XIXe siècle, le chimiste Sertürner isola, parmi d'autres alcalis organiques, un alcaloïde à la fois sédatif et convulsivant, que l'opium de Smyrne, de l'Inde ou d'Egypte renferme dans la proportion moyenne de dix pour cent.

L'empoisonneur Castaing utilisa, peu après (1823), la découverte du chimiste. Il « réalisa » son ami Ballet comme Lapommeraye devait « réaliser », quarante et un ans plus tard, Mme de Paw, sa maîtresse, au moyen de la digitaline récemment acquise à la pharmacopée par Homolle et Quévenne. Hippolyte Ballet et Mme de Paw avaient eu l'imprudence de consentir à leurs vénéneux compagnons une assurance sur la vie. Castaing, après avoir attiré sa victime à Saint-Cloud (qui paraissait alors une villégiature suffisamment rustique), lui donna le boucon à l'auberge de la *Tête Noire*. C'était, dans du vin chaud, une solution fortement chargée d'acétate de morphine. Ballet trouva le vin si amer qu'il n'en but qu'une gorgée, attribuant l'amertume au zeste de citron. La nuit fut mauvaise. Castaing, le jour suivant, administra une potion au malade qui rendit superflue toute médication ultérieure. Le pauvre garçon en mourut dans quelques instants.

A vrai dire, ce n'est pas la morphine elle-même, peu soluble dans l'eau, qu'utilisent médecins et toxicomanes, mais bien un sel de morphine, le chlorhydrate, qui, merveilleusement, se prête à cet emploi. Dissous, filtré, bouilli, décanté, mis à l'abri des poussières dans un flacon élégant de cristal, voici le philtre irrésistible qui permet au premier butor venu de cambrioler aisément la forteresse du bonheur! Ajoutez l'instrument bien en main auquel un orthopédiste lyonnais servit de parrain vers 1860 et que, pendant la guerre de 1870, importèrent en France les médecins de l'armée allemande : l'outillage sera complet. Le postulant des paradis artificiels peut consommer d'emblée ses fiançailles avec la Mort. Une piqûre légère, point méchante, cuisante à peine pour les maladroits. Et soudain le charme opère. Une onde vous enveloppe, « un océan de délices », comme d'un sang plus vif et rajeuni. C'est la lune de miel, ainsi que veut bien le dire, après nous, le professeur Brouardel (*Opium, Morphine et Cocaïne*, J.-B. Baillière, éditeur). Dans cette période élévatoire, dans la crise initiale que provoque l'usage du terrible excitant, les idées affluent, les œuvres s'ébauchent, la parole se colore, l'ivresse emporte l'hésitation et la timidité; la mémoire s'accroît. Une eurythmie clairvoyante harmonise la pensée. Les chagrins sont en fuite et les sens abolis. Dans la plénitude heureuse de sa force et de sa joie, l'homme se sent devenir dieu.

Cette béatitude n'a rien de turbulent. La joie un peu vulgaire et communicative que déchaîne, après boire, l'usage des liqueurs fermentées ne ressemble en aucune façon au recueillement voluptueux suggéré par la morphine. Elle exalte au plus haut point l'opinion favorable que le sujet a de lui-même. Exempt des servitudes physiques, réduit à l'état de pur esprit, il contemple avec une dédaigneuse indulgence les êtres qui l'environnent. Il plane au-dessus des réalités quotidiennes. Il n'éprouve nul besoin de communiquer avec le troupeau des humains. L'orgueil est le moins bavard de tous nos sentiments.

Une erreur fort commune est de croire que la morphine suscite des rêves, procure des visions, ajoute, en un mot, aux richesses intellectuelles de ses familiers. Son pouvoir est à la fois plus grandiose et moins extraordinaire. Elle porte en soi une énergie révélatrice qui montre à l'homme des coins insoupçonnés de mémoire et d'imagination, éclaire à ses propres yeux les dessous, les recoins obscurs de sa personnalité, avive, comme les caractères d'un palimpseste, des souvenirs, des images et des émois presque effacés. Elle « interprète » à l'initié les moindres conjonctures, lui développe ses propres imaginations en des commentaires infinis. C'est la lampe de Psyché qui s'allume au plus profond de l'être et fait palpiter à sa lumière le chatoiement des trésors ensevelis.

Bientôt, cependant, les brumes irisées, les flottantes gazes, les vapeurs de kief épaississent leur rideau ; le brouillard qui prêtait à l'existence le charme des contours indéterminés devient un mur impénétrable, un cachot d'où le prisonnier ne s'évadera qu'au prix d'une exécrable douleur.

Bientôt le malade perd la mémoire, la volonté, le sommeil, tous les appétits. Il vit, incapable d'action, dans une somnolence énervée, il rêvasse à des actes qu'il n'accomplira point. Lorsque, sous l'impulsion d'une dose insolite, il rentre un instant dans la vie active, c'est pour intégrer des gestes baroques ou délictueux. Si déchu qu'il soit, le buveur de vin ou d'absinthe est capable encore d'une certaine activité, cependant que le morphinomane, prisonnier d'un besoin vital, indispensable au même titre que le besoin de respirer, reste à jamais exclu de l'activité humaine. En somme, l'alcoolique est un impulsif, le morphimane, un inhibé.

Dans la plupart des cas, la morphinomanie est un mal réservé, comme la goutte, aux heureux du monde. C'est un péché de luxe. A part les opérées des cliniques de gynécologie, qui traînent leur blessure éternelle, à part les maniaques professionnels, médecins, apothicaires, sages-femmes, le principal effectif se recrute dans le monde salarié de la galanterie. Les belles-de-nuit et leurs clients, que ne satisfont plus les vins ruineux, les liqueurs enflammées, égaient leurs mornes plaisirs d'un régime d'alcaloïdes, morphine, cocaïne, héroïne, plus ou moins soutenu.

Le docteur Georges Dumas, soupant chez Sylvain, près d'un morphinomane en « état de besoin », a vu l'une des péripatéticiennes attachées à ce café se lever, après avoir diagnostiqué d'un œil expert l'état du malade, et lui proposer une piqûre, avec le même air dont, entre fumeurs, on s'offre du tabac.

Maurice Talmeyr (*les Possédés de la morphine*) cite le cas d'une pauvre fille qui recourait à la Pravaz par dégoût des obligations professionnelles que la demi-anesthésie de la morphine lui rendait tolérables.

Il appartenait aussi au monde ignorant et vaniteux de la noce fashionable, ce fils de banquier mort avec son amie, dans une hideuse maison meublée du faubourg Saint-Honoré, après huit jours de morphinisation ininterrompue. Il avait pris goût à ces redoutables pratiques dans une maison de santé où sa famille l'avait interné par esprit d'économie !

Elle menait la vie à grandes guides, cette Loris B..... qui, de Naples à Pétersbourg, de Londres à Constantinople, dissipa vingt fortunes en princières orgies. Ayant épuisé les inventions d'une débauche capable de satisfaire Julie ou Messaline, elle se tourna vers les plantes vénéneuses, fut en peu de temps une toxicomane de la grande portion. A l'état normal, prodigue, payant ses plaisirs avec une libéralité d'impératrice, elle devenait, sous l'influence du pavot, une maîtresse de maison économe jusqu'à la pingrerie, épluchant les factures, grondant ses domestiques pour le plus minime débours, lésinant sur le blanchissage, attentive à la desserte, *râleuse*, en un mot, comme la dernière des bourgeoises. En « état de besoin », sa complexion véritable reprenait le dessus ; elle gaspillait de plus belle et se donnait à prix d'or les moins honnêtes distractions.

Il s'en faut de beaucoup, néanmoins, que tous les morphinomanes soient membres des cercles aristocratiques, habitués des grands bars ou riches demi-mondaines, comme cette Loris B..... ou Mlle D....., « la reine du Sahara », dont le docteur Edgard Bérillon a publié les observations (*Revue de l'hypnotisme*, juillet-octobre 1899).

Le docteur Griffon, médecin à la Santé, a, dans le courant de janvier 1901, traité le peintre en bâtiment N..... qui, après avoir communiqué le goût de la morphine à sa compagne, ainsi qu'aux enfants de la dame, volait aux pharmaciens l'objet de ses désirs par un procédé original dont il fut, croyons-nous, l'inventeur.

Quelques instants avant l'heure où les marchands de pilules mettent leurs volets, s'étant au préalable assuré que la victime de son choix était bien seule et gardait la boutique, N..... lui mandait sa pseudo-belle-fille nantie d'une fausse prescription ordonnant plusieurs grammes du chlorhydrate impatiemment attendu. Quand l'homme de l'art, ayant effectué sa préparation, n'avait plus qu'à boucher la fiole, N....., qui le guettait, entrait en coup de vent. Il demandait, à la hâte, une bouteille d'eau minérale : Vichy, Contrexeville, ce qui, dans la plupart des cas, obligeait le pharmacien à quitter son comptoir pour descendre à la cave. Pendant ce temps, l'homme transvasait la solution de morphine dans un récipient à large ouverture qu'il cachait sous sa vareuse et lui substituait de l'eau claire apportée à cet effet. Puis, sous couleur qu'il avait oublié sa bourse, il partait sans prendre l'eau minérale; après quoi la fillette ne tardait pas à le suivre, en invoquant le premier prétexte venu. Ce travail compliqué lui rendait la vie assez incommode en Belgique, — il était de Namur. Comme tous les inventeurs plus grands que leur destinée, il vint demander un refuge à Paris, où, sans la clairvoyance d'un potard inaccessible à la fantaisie, il cueillerait sans doute encore des pavots dans chacun des vingt arrondissements.

La morphine compte sous ses étendards moins de poètes que l'alcool. A peine Edouard Dubus et Stanislas de Guaita, lorsque la Muse verte s'enorgueillit de Verlaine, de Musset, d'Edgar Poe et de tant d'illustres envoûtés. D'Anacréon à Litaïpé, d'Horace à Chaulieu, de Khayyam à Béranger, tous les faiseurs

d'odelettes ont dit le charme de la coupe et les festins couronnés de verveine. Baudelaire seul, en même temps qu'il célébrait l'âme du vin, montrait les

.... hardis amants de la démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense.

Après lui, Guaita, dont les poèmes inconnus étincellent de beautés, a seul, avec Jacques d'Adelsward, chanté, en France, un hymne aux herbes vénéneuses :

Salut, flore équivoque !
L'infortuné t'invoque.
Dompteuses de douleurs,
Salut, ô fleurs !
Soyez bénis en somme,
Sucs, qui versez à l'homme
Au visage pâli
Le calme oubli (1).

En revanche, les hommes politiques recourent fréquemment au coup de fouet de la piqûre. Le docteur Louveau a vu le général Boulanger se faire une injection dans les jardins de l'Elysée, en 1887, au moment de l'incident Schnœbelé. Le Prince de Bismarck ne parlait au Reichstag qu'après s'être injecté une assez forte dose, et, vers le soir de sa vie, il usa largement de la drogue favorite.

L'acteur Marais, morphinomane enragé, mourut en pleine démence, vers la quarantième année. Il se croyait en vérité Michel Strogoff; il se prenait de querelle dans les rues avec des passants inoffensifs, — « pour Dieu, pour le tzar, pour la Patrie » ! Le beau Damala ne pouvait jouer *la Dame aux camélias* sans se faire donner, à chaque entr'acte, plusieurs grammes de morphine. Guy de Maupassant, morphino-éthéro-cocaïnomane, combinait les divagations de la paralysie générale avec les délires toxiques, dans la maison de santé où finit misérablement une vie, à ses débuts trop heureuse. Enfin, on atteste, chez les gens bien informés, que le docteur Babinski injectait quelques centigrammes de morphine par vingt-quatre heures à l'illustre Charcot, atteint, pendant les derniers mois de sa vie, d'un lumbago chronique. Alphonse Daudet, que les douleurs fulgurantes de l'ataxie locomotrice excru-

(1) *Rosa mystica*, Lemerre, 1884.

ciaient nuit et jour, fut obligé de recourir au poison dont il avait, dans *l'Evangéliste*, analysé avec tant d'élégance et de précision l'influence endormeuse.

C'est encore une opinion erronée que d'imputer au morphinomane des hallucinations. La morphine est, je le répète, impuissante à donner des rêves. Elle accroît simplement la conscience de l'individu. Il n'en est pas de même quand elle se complique d'un autre poison, la cocaïne, par exemple, qui rend fol et visionnaire, en très peu de temps, le chercheur d'inconnu. Stanislas de Guaita, qui mêlait agréablement d'occultisme sa morphinomanie, tenait la cocaïne en une estime toute particulière à cause qu'elle agit directement sur le « médiateur plastique » (1) et sur le « corps astral ». Par ésotérisme, il s'était rendu cocaïnomane. Il apercevait de temps à autre le spectre

(1) Les Péruviens considèrent les propriétés de cette feuille (*Erythroxylon coca*) comme magiques et les sorciers de l'Amérique du Sud la font entrer dans tous leurs maléfices... *Le* Coca (*sic*) comme le haschish, mais à d'autres titres, exerce sur le corps astral une action directe et puissante. Son emploi coutumier dénoue en l'homme certains liens compressifs de sa nature hyperphysique (!!!) — liens dont la persistance est pour le plus grand nombre une garantie de salut.

Si je parlais sans réticence sur ce point-là, je rencontrerais des incrédules, même parmi les occultistes.

Je dois me borner à un conseil. — Vous qui tenez à votre vie, à votre raison, *à la santé de votre âme* (?), évitez comme la peste les injections hypodermiques de cocaïne. (*L'excellent, c'est qu'il en prenait quatre ou cinq grammes par jour*). Sans parler de l'habitude qui se crée fort vite, plus impérieuse encore (*ceci est une erreur volontaire*), plus tenace et plus funeste que toute autre du même genre, un état particulier a pris naissance.

Une porte a été franchie ; une barrière s'est écroulée. Brusquement introduit dans un monde inconnu, l'on se trouve en rapport avec des êtres dont on ignorait jusqu'à l'existence. Bref, un *pacte tacite* a été conclu (HENAURME! *comme disait Flaubert*).

Comment? Par la vertu du sang. Ceci paraîtra clair si l'on saisit la portée des quelques lignes que voici, traduites de Porphyre : « *L'âme restant liée au corps,* « *même après la mort physique, par une tendresse étrange et une affinité d'au-* « *tant plus étroite que cette essence a été séparée plus, brusquement de son enve-* « *loppe, nous voyons les âmes en grand nombre voltiger, toutes désorientées,* « *autour de leurs dépouilles terrestres. Bien plus, nous les voyons rechercher, re-* « *chercher avec diligence, les débris de cadavres étrangers et, sur toute chose,* le « sang fraîchement épandu, *dont la valeur semble leur rendre, pour quelques* « *instants, certaines facultés de la vie.*

« Aussi, les sorciers abusent-ils de cette notion, dans l'expérience de leur art. « Nul d'entre eux qui ne sache évoquer de force ces âmes et les contraindre à « paraître, *soit en agissant sur les restes du corps qu'elles ont quitté, soit en les* « *invoquant dans la vapeur du sang répandu.* » (Porphyre, *De sacrificiis.*)

... Le sang, comme le laisse entendre ce théosophe, est un aimant des puissances spirituelles ; car il leur fournit le moyen de s'objectiver et de ressaisir un instant quelques-unes de leurs virtualités antérieures... La cocaïne est féconde en prodiges de cette sorte... La puissance configurative et plastique du sang peut réagir sur les êtres potentiels qui se dérobent à l'état d'*essence* derrière son voile cristallin — et les manifester *au dehors*. Mais ce mélange théurgique a la valeur *d'un pacte*. Il sera bon d'y prendre garde (!!!!). — Stanislas de Guaita (*le Serpent de la Genèse*. Première septaine : *le Temple de Satan*, cap. VI, *Librairie du Merveilleux*, 1891.)

d'une femme assassinée dans un placard à l'usage de porte-manteau. Le fameux Valentin C....., élève apothicaire, dont Chambard (*les Morphinomanes*, bibliothèque Charcot-Debove) a publié les divagations avec un infini détail et qui, depuis dix-sept ans, traîne de sanatorium en hospices d'aliénés, Valentin C..... avait, quant à lui, des hallucinations plus conformes à la vulgarité de sa nature. Il apercevait à la terrasse des cafés de Bordeaux toute sorte de gens qui l'invitaient à « consommer » ; il ne s'en faisait faute, puis, lorsque sonnait le quart d'heure de Rabelais, n'avait d'autre ressource que d'aller conter au poste le plus voisin les troubles de sa mentalité.

§

Peut-on guérir la morphinomanie? et quel chemin élire dans ce but? Le professeur A....., à la suite du professeur Brouardel, des médecins Pichon et Chambard (morts l'un et l'autre morphinomanes), et de quelques praticiens moins connus, préconise la suppression lente. L'originalité de sa méthode, plagiée, au demeurant, du docteur Pichon, consiste à laisser ignorer, pendant une quinzaine de jours, au malade qu'on lui donne de l'eau pure ou du sérum en guise de morphine. Le professeur A..... tient extraordinairement à cette « invention » qui lui permet d'exercer, dans sa clinique, la plus rude contrainte envers les infirmes dévolus à son traitement. C'est un mélange de chaouc et de maître d'école, que ce psychiâtre bête comme un instituteur aux traits d'oiseau de proie, au regard vide et terne, qui s'exprime en langage de portier et s'acharne à martyriser avec pédantisme les malheureux qui tombent dans ses mains. Le sot, envieux de toute supériorité, se mâtine, chez lui, d'un pion taquin et despotique, également honni de ses malades, de ses élèves et de ses infirmiers.

La plupart des marchands de soupe qui détiennent un sanatorium comme ils auraient la gérance d'un casino, d'un cercle ou d'un café-concert, pratiquent la guérison lente; ils s'accommodent pour que l'opération marche avec un laisser-aller profitable. On y ménage les gradations avec tant de zèle que parfois le malade qui, à son entrée dans l'*Emporium*, ne prenait qu'une dose minime de poison, a doublé, triplé, décuplé

son régime, après quelque temps de séjour, au grand contentement du tenancier. Ces sortes de maisons sont d'ordinaire fort agréables; on y rencontre des hommes sans scrupules et des femmes sans maris. La chère est savoureuse, les vins potables, la compagnie indulgente, le parc ombreux et ratissé. On flirte, on danse, et l'on papote à dire d'experts, chaque malade étant d'ailleurs pourvu d'une solution vigoureuse et d'un outillage perfectionné. Le médecin en chef accorde à sa clientèle autant de sorties et de liberté qu'elle en désire. Là, point d'infirmiers, de grilles inciviles, de portes, ni de verrous. Certes, chez les docteurs Sollier, chez Comar, à la clinique du professeur Jeoffroy, les règles sont étroites et la claustration plus sévère, à coup sûr, que dans une prison politique. Chez les entrepreneurs de guérison à date imprécise, tout, au contraire, concourt à la liberté du client qui se garde avec soin de pâtir. Dans une de ces boîtes, si j'ose m'exprimer ainsi, la plus heureuse entente régnait entre les morphinomanes et les pharmaciens de la localité. Ces habiles négociants tenaient des grammes de chlorhydrate de morphine tout pesés en petits paquets. Ils ne demandaient qu'un prix minime, environ douze fois la valeur de l'objet, mêlant ainsi les charmes de la délicatesse et du plus extrême désintéressement.

A l'autre extrémité, les docteurs Magnan, Dubuisson, appliquent la méthode que pratiquait à Berlin, il y a vingt ans, le docteur Levinstein, méthode qui se borne à supprimer net la morphine du patient, que l'on enferme, pour toute précaution, dans une chambre haute, dûment verrouillée et capitonnée, assez pour qu'il ne donne pas au médecin qui l'améliore le déplaisir de compter un suicide parmi ses habitués.

La méthode de la suppression brusque ne va pas sans tels inconvénients qui donnent à réfléchir aux personnes méticuleuses. Ainsi, dans la maison de santé même du professeur L....., son collègue W....., eut l'indiscrétion d'en mourir. Comme, au bout d'un certain temps, il ne criait plus dans sa chambre, on alla voir ce qu'il faisait. Il avait rendu l'esprit sans demander autre chose. A part, d'ailleurs, ce léger incident, la cure avait parfaitement réussi.

Le docteur Bérillon emploie à désensorceler ses morphinomanes la suggestion hypnotique. Il montre à ces infortunés une Pravaz pleine de liquide, non sans l'avoir, au préalable,

imbue d'effluves magnétiques; mais il n'enfonce jamais l'aiguille dans leur peau. C'est proprement le souper de Sancho àBarataria, ou, pour mieux dire, l'illusion des va-nu-pieds, qui grignotent leur croûte au soupirail des cuisines. Le morphinomane prend goût à ce régime platonique. Guéri pour jamais, il court à l'officine la plus proche acquérir avec une bonne seringue une vigoureuse solution.

Enfin les docteurs Alice et Paul Sollier, dans leur sanatorium de Boulogne-sur-Seine, le docteur Comar, qui applique leur méthode villa Montsouris, dans le quartier de la Glacière, suivent la pratique d'Erlenmeyer, non sans l'avoir grandement perfectionnée. Le malade est sevré, dans la plupart des cas, en moins d'une semaine, surveillé de nuit et de jour par les deux docteurs et leurs médecins adjoints Au lieu de faire traîner le supplice, d'en diluer en quelque sorte les tourments dans une suppression interminable, qui soutire la vigueur du sujet et, pour de longs mois, le laisse anéanti, l'opération un peu rude, après un choc terrible, une agonie pour vivre, lui permet de réagir promptement. La chambre de sevrage est, en même temps, une chambre de résurrection. Reprenez l'espérance, vous qui entrez ici! Des soins ingénieux et deux atténuent, chez les docteurs Sollier, cette formidable épreuve. La beauté du site et le charme du décor concourent, un peu plus tard, à rendre au convalescent l'amour de l'existence normale que sa morne passion avait oblitéré.

La démorphinisation ne commence, en réalité, qu'après le sevrage et la crise qui emplit les premières heures d'abstinence. La dose importe peu. On est aussi bien morphinomane pour quelques centigrammes que pour plusieurs grammes; l'empoisonnement est le même, la cure aussi pénible dès que *l'état de besoin* est créé. « Ce qui importe n'est pas ce que l'on prend, mais ce que l'on garde. » (Sollier.) La morphine agit en paralysant les centres de la vie végétative, le nerf pneumogastrique, le grand sympathique. Aussi la guérison ne commence qu'autant que les émonctoires, largement ouverts par une médication appropriée, la peau, le foie, les glandes salivaires, l'intestin ont évacué les éléments histologiques, dégradés par le poison et la funeste hygiène des morphinomanes.

Voici dans quel ordre se présentent à peu près les symptômes caractéristiques de la suppression rapide :

Quelque temps après la dernière piqûre — écrit un évadé — les douleurs se manifestent, sueurs froides, bâillements, inquiétude ; bientôt une sensation d'arrachement continu dans les poignets et les genoux. A part cette gêne locale, et tout à fait signalétique, nulle souffrance, à prendre ce mot dans sa commune acception ; mais une angoisse telle que, pour la rompre, ne fût-ce qu'un instant, la blessure la plus cuisante, le « choc chirurgical » seraient les bienvenus. Supposez un être étouffé sous des oreillers ou bien encore plongé dans le vide, et qui, pendant trente-six ou quarante heures, ne parviendrait à respirer ni à mourir.

En même temps, l'esprit s'éveille, la mémoire s'illumine et la conscience, plus nette, ressuscite. Le séquestre qui pesait sur le cerveau est, à présent, levé. Les images abondent, les idées, les comparaisons heureuses. Les paroles jaillissent d'elles-mêmes. C'est un besoin d'expansion, beaucoup moins turbulent, mais non moins impérieux que celui qu'on peut voir chez l'homme pris de vin. Cet état d'excitation véhémente se maintient à peu près deux jours et une nuit. Bientôt après, le calme succède à l'orage. Cette cloison que la morphine interpose entre son esclave et le monde est enfin abattue. Les ténèbres de la morphine font place au grand jour de la vie. Inquiet d'abord, le sommeil reparaît, s'affirme, et l'on peut dire que le malade, aussitôt qu'il dort à son accoutumée, est évadé enfin des ergastules de l'opium. A la crise aiguë, à l'agonie pour vivre, succède un délicieux anéantissement, une lassitude aimable d'accouchée, une « paix alcyonienne », un sentiment de force et de plénitude inconnu depuis longtemps.

Peut-être convient-il de situer l'*état de désir* à cette minute crépusculaire. Le besoin a disparu, la morphine a cessé de faire partie intégrante de la vie organique. Absorber du poison n'est plus un besoin vital. Mais, dans la dépression qui le domine, comment l'évadé ne songerait-il point aux décevants bienfaits de la drogue coutumière? Il faut, alors, une tension permanente pour fuir l'appel intérieur et ne *désirer* plus l'injection béatifiante. Ce désir, néanmoins, s'efface peu à peu, quand l'organisme est suffisamment affranchi du poison, régénéré suffisamment. D'où la nécessité de prolonger la cure pendant un assez long temps. Le « démon de la perversité » n'a rien à voir à cela; mais quand la menteuse vigueur de la morphine a disparu, tandis que la force naturelle se fait encore

attendre, comment ne point évoquer le magistère qui, sans lutte ni retard, donne — il est vrai pour un formidable escompte — l'alacrité des sens et la jeunesse de l'esprit? D'ailleurs nul ne parcourt la Forêt « muette de lumière », sans qu'il en rapporte quelque nostalgie, et ce n'est peut-être pas seulement vers Eurydice qu'Orphée a tourné la tête, avant que de franchir les portes du Hadès.

LAURENT TAILHADE.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite* [1])

—

C'est à cette époque que je fis la connaissance d'un autre ami de mon mari, qui devint également le mien.

Déjà au mois d'août, quand nous étions arrivés à Bruck, on nous avait appris que le baron Ferdinand Staudenheim y demeurait avec femme et enfant. Ce fut une heureuse surprise pour Léopold, car le baron était un de ses camarades d'enfance, qu'il n'avait pas vu depuis de longues années. La baronne était revenue à Bruck en octobre, avec l'enfant, mais Staudenheim, qui chassait chez des amis, ne devait rentrer que plus tard.

Quand il revint, sa première visite fut pour nous. Les deux amis se regardèrent avec de grands yeux, tout émus de se retrouver ainsi, dans une petite ville isolée, et tous deux mariés, au bout de tant d'années de séparation.

Staudenheim ne pouvait manquer de plaire à quiconque le voyait; il avait cette beauté virile, pleine de force et de souplesse, qui caractérise les hommes de sport; on se sentait attiré par quelque chose de sain et de frais qui se dégageait de lui, et aussi par son joli visage, ouvert et simple, un de ces visages qui n'inquiètent pas, parce que, derrière, il n'y a rien à chercher, ni à craindre. Et quelle joie de vivre! Quand il riait, il me semblait qu'une main tiède se posait sur mon cœur.

Staudenheim nous déclara, dès sa première visite, qu'il ne s'entendait pas bien avec sa femme, dont il préférait que nous ne fissions pas la connaissance, afin de ne pas lui gâter le plaisir de notre société. Nous nous rendîmes à son désir et la question se trouva ainsi réglée.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 229 et 230.

Noël nous apporta à tous de riches présents — plus riches que notre bourse ne le permettait, — mais Léopold avait trouvé un crédit illimité chez les commerçants de Bruck, et il en avait profité pour fèter la Noël selon son cœur.

La plus heureuse de toute la maison fut, sans contredit, Lise, notre bonne. Tout d'abord on ne lui avait destiné qu'une robe noire, mais quelqu'un nous raconta qu'elle avait eu neuf enfants, qui tous étaient morts peu après leur naissance et sans avoir été malades, ce qui, aux yeux des gens de la ville, donnait à Lise des airs de faiseuse d'anges. Dès lors Léopold la trouva « intéressante » et alla souvent dans la cuisine causer avec elle. « Elle a des yeux méchants, disait-il; il se peut bien qu'elle soit cruelle... »

Grâce à ses yeux méchants, elle reçut une belle fourrure en sus de la robe.



Léopold travaillait de nouveau avec ardeur, ce qui était nécessaire, car nous n'avions plus d'argent, vivant presque entièrement à crédit. Nous avions espéré que Mme Thérèse Bentzon, qui, avec un empressement remarquable, continuait à traduire les meilleures nouvelles de Sacher-Masoch pour la *Revue des Deux-Mondes*, finirait par se décider à faire parvenir à l'auteur une part, même modeste, des honoraires qu'elle recevait. Elle n'en fit rien, et quand Léopold, qui commençait à perdre patience, lui en toucha délicatement un mot elle eut l'audace de répondre que Buloz ne payait pas les jeunes écrivains, qui se trouvaient amplement récompensés par l'honneur de collaborer à la première revue du monde. Même alors, cela nous parut peu vraisemblable; plus tard, quand Sacher-Masoch se trouva en relations personnelles avec Buloz, nous pûmes nous rendre compte que Mme Bentzon avait impudemment menti. Pour le dédommager de l'absence d'honoraires, elle envoya à Léopold sa photographie.

En février il neigea toute une semaine et tant de neige s'accumula sur les routes que longtemps nous nous vîmes forcés de renoncer à nos promenades Pour ne pas rester sans exercice et privés de distraction, Léopold voulut m'apprendre à jouer au billard. Je m'y prêtai volontiers et tous les jours, à l'heure où il se trouvait régulièrement vide, nous allâmes à

l'unique café de Bruck, en face de chez nous. Staudenheim y vint aussi, accompagné de quelques officiers du 9e bataillon de chasseurs, en garnison dans la ville, dont Staudenheim et Hendl nous avaient fait faire la connaissance. Ces Messieurs aidaient mon mari à me donner ma leçon et s'efforçaient de m'enseigner leurs « coups » favoris. Avec tant de professeurs, je fis des progrès rapides, et bientôt je fus à même de jouer passablement. Mon mari m'apprit également à faire de l'escrime, et j'y pris plus de goût qu'au billard. Je devais toujours mettre une fourrure, bien entendu; en l'absence de fourrure, les plaisirs de Léopold étaient dépourvus de saveur.

Je préférais les soirées. Léopold travaillait dans sa chambre, tandis que je jouais aux échecs avec Staudenheim au salon, dont nous avions remplacé les portes, qui étaient fort laides, par des portières. Comme ma mère avait l'habitude de se coucher aussitôt après dîner, et que Lise, elle, disparaissait régulièrement vers cette heure-là, une tranquillité profonde, interrompue seulement par le froissement du papier, quand Léopold retournait une page terminée, ou par le bruit léger des pièces sur l'échiquier, régnait dans l'appartement.

Nous étions devenus bons camarades, Staudenheim et moi, et comme tels, nos rapports étaient libres de contrainte et d'affectation. Sa nature heureuse et franche exerçait sur moi une action bienfaisante; près de lui je me sentais plus libre, plus légère ; la tension d'esprit incessante que me causait la nouveauté de ma vie se relâchait et celle-ci me semblait plus simple et plus naturelle. Quand Léopold s'arrêtait de travailler, il entrait et nous regardait jouer. Parfois il se trouvait intéressé au point de rester là jusqu'à ce que la partie fût terminée, ce qui n'arrivait souvent qu'après minuit.

Un soir il entra ainsi, pour nous regarder jouer. Je me trouvais en fort mauvaise posture et, en quelques coups, mon adversaire me fit mat. Alors mon mari dit à Staudenheim :

— La tranquillité avec laquelle tu joues avec ma femme et avec laquelle tu gagnes presque toujours me surprend. Moi, je joue certainement mieux qu'elle, et cependant je perds presque chaque partie.

— Comment cela ?

— Tu sais quelles belles mains a ma femme. Eh bien, quand elle est assise là, combinant son coup, et que sa main

blanche aux doigts vivants passe sur les pièces, j'ai la sensation que, l'instant d'après, cette main va se tendre vers mon cœur... Je suis pris de crainte... je perds ma présence d'esprit... et la partie. Jouer aux échecs avec les femmes, c'est toujours risqué, — surtout quand on est amoureux de son adversaire, comme je le suis de Wanda...

Staudenheim avait d'abord écouté avec surprise, ne voyant sans doute pas bien où Léopold voulait en venir. Un instant, il resta embarrassé, mais il se ressaisit vite et me dit :

— Madame, si l'envie vous prend de tendre la main vers mon cœur, faites-le, et vous le rencontrerez à mi-chemin.

Puis, se tournant vers Léopold :

— Non, non, mon cher « Dichter », de belles mains de femme ne me font pas peur ; même pas celles-là, — dit-il en tendant le doigt vers mes mains, que je cachais sous la table, — quoique ce soient les plus belles que j'aie jamais vues.

Quelques jours avant, en jouant au billard, j'avais entendu Léopold dire à un des officiers qui étaient là qu'il était vraiment regrettable que les femmes ne fussent pas plus amateurs de billard, car la grâce des mouvements nécessaires leur permettait de montrer à ce jeu, plus qu'à tout autre, les belles formes de leur corps. Depuis ce jour, je n'avais plus joué. J'avais d'ailleurs un excellent prétexte : j'étais de nouveau enceinte et je déclarai à mon mari que les mouvements brusques exigés par le jeu pouvaient me faire du mal.

Je craignis que la sortie de mon mari n'eût pour résultat de troubler mes rapports avec Staudenheim ; mais il n'en fut rien. Il semblait y avoir entre nous un pacte tacite de ne laisser personne gâter le plaisir que nous ressentions à nous trouver ensemble. Nous étions tranquilles et sûrs de nous-mêmes, forts de la pureté de nos rapports.



Il faisait très chaud. Vêtue d'une robe de chambre légère, qui laissait le cou libre, je repassais des dentelles dans la salle à manger. Assis en face de moi, mon mari et Staudenheim causaient. Un couple d'hirondelles qui avait fait son nid sur le large cadre d'un tableau, passant et repassant sans cesse par la fenêtre ouverte, voltigeait au-dessus de nos têtes ; le soleil,

plaqué en larges taches sur le plancher, inondait la chambre de lumière.

— Regarde donc ta femme, dit Staudenheim à Léopold, là en plein soleil, dans toute sa gloire! Combien de femmes se risqueraient à en faire autant? On dirait qu'elle s'épanouit dans la lumière.

— Très bien! Fais la cour à ma femme devant moi! dit Léopold.

— Devant toi, justement! répliqua Staudenheim avec une nuance d'impatience dans le ton. Si elle n'était pas *ta* femme, ce n'est qu'entre quatre yeux que je lui ferais la cour. Plains-toi! au lieu de m'être reconnaissant!

— Comment veux-tu que je te prouve ma reconnaissance?

— En me permettant de l'embrasser... là, derrière l'oreille.

Il s'était levé et montrait la place du doigt. Son geste fut d'une drôlerie irrésistible et nous éclatâmes tous de rire.

— Eh bien, tu permets?

— Vas-y, dit Léopold. Mais je te conseille de lui tenir les mains, sans cela je ne réponds de rien.

Staudenheim s'était approché de moi par derrière et, sans me laisser le temps de poser mon fer chaud, il m'avait empoigné les bras et m'avait donné un baiser vigoureux, mais honnête.

— Là, maintenant vous pouvez continuer à repasser vos dentelles, dit-il.

Je me tournai vers mon mari. Il me parut non seulement très joyeux, mais encore très excité. Ses yeux brillaient et se fixaient tour à tour sur moi et sur Staudenheim. Ce dernier s'en aperçut aussi et s'écria :

— Tu sais, si ça te fait vraiment un plaisir particulier, je suis tout prêt à recommencer!

Léopold fut embarrassé, mais il regarda Staudenheim dans les yeux, sans mot dire.

Je sortis de la chambre.

Assez longtemps après, j'entendis Staudenheim qui s'en allait et presque aussitôt mon mari entrait chez moi. Il avait l'air exalté et, à peine dans la chambre, il me dit :

— Tu sais, Wanda, Staudenheim est amoureux fou de toi. C'est tout naturel, d'ailleurs. Il est impossible qu'un homme se trouve journellement avec une femme comme toi, sans être

pris. Staudenheim l'avoue... Seulement il est trop honnête, son amitié pour moi l'empêche de te le dire.

« Quel beau couple vous feriez! continua-t-il. Quel ravissant tableau, quand, debout derrière toi, il t'a embrassée! Il est grand et fort, et il a quelque chose de chevaleresque, tandis que toi, tu avais l'air si menue, si délicate à côté de lui, comme une colombe effrayée... Quand tu es partie, il a cru que tu étais fâchée et m'a demandé de te dire qu'il était désolé et qu'il te priait de lui pardonner sa plaisanterie. Je lui ai répondu : « Ne sois donc pas si enfant! Pourquoi veux-tu qu'elle soit fâchée?... Qu'y a-t-il de si terrible à être embrassée par toi? Ça l'a amusée, elle aussi. » — N'avais-je pas raison?

— Non, tu as eu tort de lui dire ça.

— C'est vraiment extraordinaire qu'aucune femme ne puisse être franche! Vas-tu me dire que tu n'éprouves pas plus de plaisir à être embrassée par un bel homme comme Staudenheim que par moi? Sans compter le charme du fruit défendu, qui à lui seul suffit à vaincre la résistance des femmes!

— Où veux-tu en venir?

— Je voudrais que tu aies le courage de ta nature.

— De ma nature?

— Oui. Allons, décide-toi à être franche, et conviens que le baiser de Staudenheim ne t'a pas été désagréable.

— C'était une plaisanterie qui ne signifie rien. Je suis persuadée que Staudenheim ne songeait pas à autre chose.

— Tu crois cela! Tu crois qu'un homme embrasse une femme sans penser à rien! Es-tu vraiment naïve à ce point, ou joues-tu la comédie?

— Qu'est-ce qui te donne le droit de me parler ainsi?

— Ah! laisse-moi tranquille! Tu n'as peut-être pas davantage remarqué que Staudenheim est tombé amoureux de toi le premier jour qu'il t'a vue? Avec vous autres, femmes, il n'y a rien à faire... Vous êtes toujours prêtes à *tromper* un homme, mais quant à vous faire avouer honnêtement que l'infidélité vous tente, il n'y a pas moyen!

— Tu n'as pas le droit de me parler ainsi! m'écriai-je de nouveau, et je sentis les larmes me monter aux yeux.

Il se mit à genoux devant moi, prit mes mains dans les siennes, les baisa, et dit :

— Wanda, ma femme chérie, ne pleure pas; ne sois pas

mesquine et faible comme le commun des femmes. Avec une femme de ton intelligence, un homme peut parler de tout. Si tu voulais seulement te donner la peine de suivre ma pensée, tu verrais bien vite qu'il n'y a pas de quoi pleurer, au contraire. Je veux te faire comprendre, une fois pour toutes, que tu as le droit — pas seulement le droit naturel que possède, cela va de soi, tout être raisonnable, mais aussi le droit que ton mari te donne de plein gré — d'accorder tes faveurs à tout homme qui te plaira, sans te soucier de moi le moins du monde. Ne cherche pas à faire violence à ton cœur, et ne crois pas que je t'en estimerai moins. A une femme jeune, belle, saine comme toi, un homme ne peut suffire — tu en conviendras, si tu es honnête... si tu es la femme forte et honnête pour laquelle je te tiens.

— Tu accordes le même droit au mari, bien entendu?

— Pas toujours.

— Je ne comprends pas.

— Prends-nous pour exemple. Tu n'es pas amoureuse de moi, mais moi de toi. Tu représentes de tous points mon idéal de la femme : quel droit aurais-je de te tromper? Toi, c'est autre chose : l'intérêt intellectuel que tu me portes, la satisfaction que tu éprouves à être la femme d'un écrivain célèbre, ne peuvent — quelle que soit leur valeur — faire taire les désirs inassouvis de ton cœur. Pour me rester fidèle, il faudrait que tu fisses violence à ta nature, — et cela, je n'y consentirai jamais.

— Cependant, lors de notre première rencontre, tu m'as dit que ton plus grand désir, c'était de trouver une femme bonne et fidèle.

— Certes. Mais en quoi la satisfaction, par ci par là, d'un caprice sensuel te fera-t-elle moins bonne et moins fidèle?

— Un homme qui a de semblables idées ne devrait pas se marier.

— Ah! tu ne me comprends toujours pas. Pourquoi ne t'aurais-je pas épousée? Je suis follement amoureux de toi; nulle part au monde je ne trouverais une autre femme qui unît en elle, comme toi, toutes les qualités que j'aime dans une femme... Que pouvais-je faire de mieux que de m'attacher pour toujours un être qui fait tout mon bonheur? Mais ce bonheur rare et inespéré, qui est devenu le mien, me donne-t-

il le droit de te garder pour moi seul? Puis-je, parce que *moi* je t'aime, te demander de renoncer à toutes les joies et à tous les plaisirs qui peuvent *te* rendre heureuse?

« Comprends ma position vis-à-vis de toi! Je suis à tes pieds et je t'adore... je suis immensément heureux, parce que tu le veux bien, parce que tu tolères mon amour... Mais c'est précisément parce que je t'aime tant que je voudrais te voir complètement heureuse. Jusqu'à présent, tu ne l'as pas été; ta vie a été une vie de besoin et de pauvreté... Jouis donc maintenant de ce que t'offre la vie... profite de ce que tu as un mari qui ne s'opposera à aucun de tes caprices, qui te laisse absolument libre... renonce à cette idée stupide de petite bourgeoise, indigne de toi, que c'est mal de tromper son mari, et prends autant d'amants que tu en auras envie!

— Et tu ne seras pas jaloux?

— Mais je suis affreusement jaloux! Quand Staudenheim t'a embrassée, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre. Ce fut pour moi un instant atroce, une indicible torture; mais dans cette torture, j'ai trouvé une volupté telle que je n'en avais jamais goûté de pareille. Il faut aimer une femme à la folie, comme je t'aime, pour que son infidélité vous fasse souffrir un martyre aussi délicieux que celui que je souffrirai, quand je te verrai dans les bras d'un autre homme.

Peu de jours auparavant, j'avais lu une critique sur Sacher-Masoch, dans laquelle il était dit qu'un souffle de fraîcheur et de liberté passait dans son œuvre, qu'une philosophie large, fondée sur la nature humaine, était à sa base, et que, par son action libératrice, elle ouvrait de vastes horizons. Tout cela me revint à l'esprit, tandis qu'il parlait et traitait mes idées sur l'amour et le mariage de mesquines, de dignes d'une petite bourgeoise et de stupides. Mon esprit s'embrouillait. Je voyais tous les plans que j'avais formés pour son bonheur sombrer dans un abîme de vérité et d'erreur.

Qu'il se trompait cruellement à mon égard! J'attendais un enfant de lui, et lui voulait que je fisse comprendre à Staudenheim que je le désirais! Lui, qui me méconnaissait à ce point, ne pouvait-il se méconnaître aussi lui-même? Et si ce n'étaient là que des écarts d'imagination, que la réalité dissiperait? Toutes ces pensées m'assaillirent, mais je ne retrouvai pas mon calme.

Le lendemain, on nous apprit que Staudenheim était parti. Nous reçûmes un peu plus tard une lettre de lui, disant que son père lui avait télégraphié pour le prier de se rendre à Graz, et que de là il comptait aller faire son voyage annuel de vacances.

Je respirai.



J'avais passé une nuit blanche; je me levai de bonne heure, j'ouvris ma fenêtre toute grande et, comme autrefois dans mon enfance, je m'assis dans le flot de lumière qui pénétrait dans la chambre. La paix du matin, entrant avec le soleil, et la vue des cimes familières me firent du bien.

Baignée de lumière et de chaleur, je sentis les premiers mouvements légers de mon enfant. Et je pensai à l'autre, que j'avais perdu, victime probablement du trouble moral dans lequel je vivais alors, puis à la conversation de la veille, au présent inquiet, à l'avenir menaçant, et soudain la peur de perdre celui-là aussi me glaça. Non, cela ne serait pas. Je compris clairement, à ce moment-là, que, pour le conserver, j'aurais à écarter de moi toute influence hostile au développement du petit être, que je devais en faire le seul objet de ma vie et de mes soins et que mon devoir serait, quoi qu'il advienne, de n'avoir que lui dans la pensée. Mon enfant était à *moi;* dès lors il me fallait veiller sur lui et le défendre, pour assurer son existence.

Cette résolution me rendit mon calme et je redevins maîtresse de moi-même. Plus tard, quand, prenant le café avec mon mari, je le vis lire la lettre de Staudenheim d'un air chagrin, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, heureuse de savoir que le danger qui, la veille, me semblait si près de moi et qui m'avait fait passer une nuit blanche, s'était si vite évanoui.



La chaleur était accablante. Léopold se sentait las et ne travaillait que péniblement. Il dit qu'il lui fallait de la distraction, et que, le soir, nous irions à Leoben en voiture, pour y dîner, puis que nous nous en retournerions au clair de lune.

C'est ce que nous fîmes.

Tandis que nous roulions sur la grand'route solitaire, entre les champs de blé mûr, le soleil commençait à se coucher. Parfois un souffle léger inclinait les épis lourds le long du chemin. Léopold me montra deux points noirs très haut au-dessus de la forêt, deux vautours qui regagnaient leurs hauteurs.

Je restais muette dans mon coin, jouissant de la beauté tranquille de l'heure, et m'enfonçant tout entière dans mon bonheur futur.

Quelque chose était changé dans mes rapports avec mon mari. Quand je m'étais trouvée sur le point d'avoir mon premier enfant, je m'étais sentie rapprochée de lui : maintenant, au contraire, je m'écartais instinctivement de lui, comme d'un être hostile. Gardienne d'un mystérieux trésor, je me méfiais et je cherchais à repousser tout ce qui m'approchait.

Toute la force de mon être se concentrait dans le vœu que cet enfant ne fût en rien semblable à son père, et, regardant le paysage qui nous entourait, le désir ardent s'éveilla en moi que l'âme de mon enfant reçût en partage un peu de sa beauté, de sa pureté et de son harmonie.

Comme je suivais du regard le soleil s'enfonçant derrière les montagnes, je vis, dans l'éclat de ses derniers rayons, très loin de moi, et proche cependant, la même apparition que j'avais vue dans mon enfance ; les mêmes yeux se fixèrent sur moi, comme s'ils avaient voulu me parler, expressifs et familiers, comme mes propres yeux.

Le soleil s'enfonça et la belle image avec lui.

J'étais encore toute émue, et mon cœur battait violemment, quand deux jeunes élèves de l'Ecole des Mines passèrent à côté de nous. Les jeunes gens ôtèrent leurs casquettes, et l'un d'eux, qui portait à la main une grande gerbe de fleurs des champs, me la jeta en passant sur les genoux. Couverte de fleurs je me retournai, et je les vis arrêtés, riant gaiement et agitant leurs casquettes.

Léopold était ravi.

— Oui, oui, dit-il, tu as quelque chose en toi qui attire tous les hommes, et, si tu voulais, tu les verrais tous à tes pieds !

Que j'étais loin, à ce moment, de semblables pensées !

Et cependant cet incident me parut de bon et heureux augure pour les vœux que je venais de former.



C'est vers ce temps-là qu'un beau jour une femme, habillée comme une ouvrière, vint chez nous et demanda à parler à M. le Docteur. On la conduisit dans sa chambre, où elle resta très longtemps ; puis mon mari m'appela. Quand j'entrai chez lui, tous deux avaient l'air embarrassé. On me raconta une longue histoire pour me dire en fin de compte que la femme venait de Klagenfurt, et que c'était à elle que l'enfant que Léopold avait eu de l'actrice Clairmont avait été confié ; la pension de l'enfant n'ayant pas été régulièrement payée, cette femme ne voulait plus garder la petite Linerl. Il s'agissait maintenant de prendre une décision au sujet de l'enfant.

— Fais-la venir ici, dis-je, la place ne manque pas.

Surpris, ils me regardèrent tous deux. J'avais bien vu que la femme voulait tirer profit de la situation pénible où se trouvait mon mari, et qu'elle avait pris un air menaçant. Maintenant elle était désarmée. La chose fut vite arrangée. J'allai chercher mon argent de ménage, payai ce que la femme réclamait et il fut entendu que, dès le lendemain, ma mère prendrait le train pour Klagenfurt, et irait chercher la petite Lina. Comme je remboursai également à cette femme l'argent de son voyage et que je lui donnai à boire et à manger, elle s'en alla de meilleure humeur qu'elle n'était venue.

Léopold ne savait pas au juste quelles étaient mes intentions au sujet de l'enfant, et quand nous nous trouvâmes de nouveau seuls, il me demanda :

— Tu n'as pourtant pas l'intention de garder l'enfant ici pour de bon ?

— Pourquoi pas ?

— Mais toi-même, tu auras des enfants !

— Justement. Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça fait ?

Il me remercia et me dit que je lui avais enlevé un gros souci.

La femme nous avait dit que l'enfant n'avait plus que des loques sur le corps. Vite je fis une petite robe et je préparai le linge indispensable, et le lendemain ma mère emporta le tout à Klagenfurt et revint le jour même avec Lina.

L'enfant était dans un état lamentable. « Nourriture mau-

vaise et insuffisante, air vicié et malpropreté, voilà qui lui a donné un beau ventre de scrofule », dit le Dr Schmit, qui l'examina.

Je regardai mon mari, qui se tenait là, embarrassé et tout petit. Et cependant la petite fille était belle, en dépit de sa pâleur verdâtre, et de sa grande ressemblance avec son père. Avec ses grands yeux sombres — *ses* yeux — farouches et terrifiés, elle regardait l'homme inconnu qui lui disait de l'appeler : « Papa ».



J'accouchai le 7 septembre.

Deux jours après, on nous apporta, de Steinerhof, le conseiller de cour, presque mourant.

L'agonie dura jusqu'au matin. Puis plus rien.

Que la naissance et la mort étaient près l'une de l'autre! Là, la vieille souche morte ; ici, la vie nouvelle et jeune, — chair de sa chair. Et *cela*, c'est tout ce que nous savons de l'immortalité!



Le temps qui suivit fut pour moi plein de lourds soucis. Il n'y avait pas d'argent à la maison ; par contre, il y avait des liasses entières de factures impayées.

D'abord, je ne m'inquiétai pas trop à ce sujet. Léopold devait recevoir mille gulden sous peu, qui devaient nous tirer d'affaire pour le moment.

Mais, au lieu d'argent, ce furent quelques caisses pleines de toilettes pour moi, qui arrivèrent un beau jour envoyées par une des premières couturières de Vienne. C'était une « surprise » de mon mari. Et ce fut vraiment une surprise! Que de belles robes! Une robe de velours noir à elle seule figurait pour quatre cents gulden sur la note *acquittée*. Puis il y avait — objet tout à fait indispensable — une sortie de théâtre en étoffe orientale ; un dolman de satin blanc garni de renard noir ; une robe de soie lilas pâle et une robe blanche, d'une élégance si recherchée que, subjuguée, je contemplais sans pouvoir dire un mot toute cette splendeur.

Je dus essayer les toilettes l'une après l'autre; pour faire vraiment plaisir à Léopold, j'eusse dû me promener de suite

dans les quatre rues de Bruck, et me montrer au « monde ». Il était si heureux de me voir en possession de toutes ces belles choses que le courage me manqua pour lui faire sentir ce que j'en pensais.

Un envoi aussi magnifique de toilettes ne tarda pas à être connu à Bruck et il en résulta que les fournisseurs qui nous avaient fait crédit depuis si longtemps demandèrent poliment, mais avec grande insistance, à être payés. Que j'aurais volontiers revendu tous ces belles choses pour revoir une partie de l'argent qu'elles avaient coûté! Mais il ne fallait pas y penser; Léopold eût bien été trop malheureux.

Cela ne pouvait continuer ainsi; nous allions de plus en plus nous embourber dans les dettes et la gêne ne prendrait jamais fin. L'argent fondait entre les mains de mon mari. Il ne se contentait pas de jeter follement par les fenêtres celui qu'il recevait, mais, grâce au crédit qu'il obtenait, il en faisait autant de l'argent qu'il attendait, et qu'il n'était même pas certain de toucher.

Un moment, je pensai à me remettre à écrire, pour gagner aussi quelque chose; mais je renonçai vite à cette idée. J'avais un mari, un ménage et des enfants; c'étaient là des devoirs sérieux, qui m'absorbaient, me tenaient le cœur chaud et l'esprit occupé. Le peu d'argent que j'eusse gagné ne pouvait compenser le préjudice causé à notre vie de famille par la perte de mes soins. Et d'ailleurs la facilité avec laquelle j'avais renoncé à écrire était pour moi la preuve qu'au fond je n'avais pas grand talent.

Quand la première impression de joie causée par les belles robes se fut un peu effacée, je causai avec Léopold de notre situation. Je cherchai à lui faire comprendre qu'il nous fallait, dans l'intérêt de nos enfants, mettre de l'ordre dans nos affaires, que, sans cela, nous ne serions pas à même de les élever convenablement. D'autre part, cette gêne continuelle finirait par nuire à sa réputation d'écrivain; il se devait à lui-même de se libérer, et il n'aurait aucune peine à le faire, puisque, après tout, il gagnait assez d'argent pour vivre confortablement. Il ne fallait qu'une chose : de l'ordre.

Il me donna pleinement raison et me proposa de tenir dorénavant moi-même la caisse, de garder tout son argent et de ne lui en donner que ce qui serait nécessaire pour liquider les

vieilles dettes et m'acheter de temps à autre une fourrure.

Nous tombâmes d'accord. Lui, il paierait ses dettes, et moi, je m'arrangerais de façon à ce qu'il ne restât, pour l'achat de fourrures, qu'aussi peu d'argent que possible.

Puis il me dit qu'il était très heureux que tout s'arrangeât ainsi, parce qu'il n'aimait pas à s'occuper d'affaires d'argent et que, d'autre part, il trouvait vraiment charmant de dépendre entièrement de moi. Il voulait que je fisse un contrat écrit avec lui, qu'il signerait, et par lequel il me donnerait le droit de disposer de tout son revenu. Je ne pus m'empêcher de rire; mais il prit la chose au sérieux et me pria de rédiger immédiatement le contrat, afin qu'il se sentît tout à fait entre mes mains. Je reconnus les avantages que je pouvais tirer d'un pareil arrangement pour l'économie de notre existence et je me déclarai prête à faire ce qu'il voulait. Je m'installai au bureau et il m'apporta une belle feuille de papier ministre.

— Mais, dit-il, il faut que tu mettes une fourrure pour écrire, afin que j'aie bien la sensation d'être dominé par toi!

Je mis la fourrure et je rédigeai le contrat. Debout près de moi, craintif et ravi, il me regardait. Quand la pièce fut terminée, il la signa en disant :

— Garde-la bien. Maintenant tu es ma maîtresse, et moi ton esclave. Je ne t'appellerai plus désormais que : « Maîtresse ». *Ordonne* et j'obéirai toujours.

Pour inaugurer l'ère nouvelle, je mis fin à toute extravagance. Je fis dire aux commerçants qu'ils ne devaient plus envoyer quoi que ce soit chez nous qui n'eût pas été commandé. Avec le premier argent qui rentra, je soldai toutes les petites dettes et au bout de quelques mois je me trouvai dégagée du plus pressé; j'avais même mis une petite somme de côté.



Deux critiques qu'on nous avait fait parvenir me donnèrent à penser. L'une avait paru dans *les Débats* et était signée par Asher, alors critique littéraire de ce journal. L'autre venait d'Allemagne, mais il m'est impossible de me souvenir soit du nom du journal, soit de celui du critique.

Ce que disaient *les Débats* était si flatteur que Léopold en eut pour ainsi dire peur de joie. Asher racontait qu'une chose

étrange se passait dans le monde littéraire de Paris : un jeune écrivain petit-russien, jusqu'alors tout à fait inconnu en France, avait, en un temps incroyablement court, suscité tant d'intérêt et de sympathie, par la publication de quelques-unes de ses nouvelles, que son nom, — bien que presque impossible à prononcer pour des langues françaises, — courait les conversations et que, dans tout salon qui se piquait de littérature, on se posait la question : « Avez-vous lu *le Don Juan de Kolomea* de Sacher-Masoch ? »

C'était plus qu'il n'en fallait pour que mon mari fût au septième ciel.

La critique allemande ne flattait pas autant, mais allait plus au fond et on y sentait un intérêt sincère et chaud pour le talent de Sacher-Masoch. Cette critique me laissa rêveuse, car elle disait ce que moi-même j'avais déjà pensé, sans oser en parler à Léopold : que les femmes de ses nouvelles commençaient à se ressembler terriblement; quelque intéressantes qu'elles fussent, elles devenaient fatigantes à la longue et Sacher-Masoch courait le risque de devenir monotone. Il fallait qu'il se libérât de ce type de femme, en effaçant cette femme *de sa vie*, en s'en *débarrassant* d'une façon ou d'une autre, afin qu'elle n'apparût plus dans ses livres.

Quand la joie causée par l'article des *Débats* se fut quelque peu calmée, je lui demandai ce qu'il pensait de la critique allemande. Il n'avait fait que la parcourir. Il la lut alors avec attention et lui aussi devint tout pensif.

— Tout ce que dit cet homme est vrai, dit-il enfin. Il ne se trompe que sur un point, — le plus important. Si cette femme était *dans ma vie*, comme il le croit, elle ne serait pas *dans mes livres*. Elle s'y faufile parce que j'ai la tête pleine d'elle. Dès que je veux peindre une femme, c'est elle qui vient sous ma plume; malgré moi il me faut la décrire sans cesse, et une fois que j'y suis, c'est comme une ivresse : je ne peux pas m'arrêter, avant de l'avoir peinte dans toute sa démoniaque beauté... Que cela finisse par ennuyer le lecteur, je le crains souvent moi-même, mais qu'y faire?

— Cependant il y a eu des femmes de ce genre dans ta vie?

— Tu veux dire la P...?

— Celle-là et d'autres.

— Ça, oui, dit-il. Mais elle sent le cirque à plein nez! Pour une écuyère, ce serait l'idéal.

Léopold, qui s'attendait à recevoir des compliments, avala son dépit en silence et s'en alla travailler dans sa chambre.

Et alors Staudenheim, pour la première et dernière fois, me parla en tête à tête — de moi-même.

— Vous ne m'en voulez pas à cause de mon observation sur cette toilette?

— Non.

— Mais pourquoi vous laissez-vous affubler ainsi?

— Parce que cela lui fait plaisir.

Il me regarda au fond des yeux, ce qu'il faisait bien rarement, puis il me dit :

— Savez-vous ce que j'admire le plus en vous?

Je lui fis signe de se taire, mais il continua :

— Non, vous pouvez entendre ce que je veux vous dire, — et lui aussi pourrait l'entendre. Ce que j'admire le plus en vous, c'est que vous soyez un aussi *bon camarade* pour votre mari. Je crois que le secret de toutes les unions heureuses est là. Comme vous vous prêtez toujours de bonne grâce à toutes ses marottes!...pas une autre femme n'en ferait autant... non, pas une! De cette façon vous le retiendrez toujours... Seulement ce qui est drôle, c'est que ce soit vous qu'il appelle « maîtresse » et lui qu'il appelle « esclave »!...



Quand le diable te tient par un cheveu, il te tient tout entier (1).

C'est ce qui m'arriva quand j'eus une fois cédé à mon mari, pour l'amour de sa gloire d'écrivain, et que je me fus prêtée à ses caprices.

Il me demanda carrément de lui être infidèle.

D'abord je lui dis nettement : non! Mais il trouva un moyen infaillible pour briser ma résistance.

Il écouta mon refus sans mot dire, sans même manifester le moindre dépit; mais à partir de ce jour, il n'écrivit plus une ligne. Des semaines, des mois s'écoulèrent. Je vis venir le jour où nous allions nous trouver sans argent, et je lui en fis l'observation.

(1) Proverbe polonais.

Il parut m'avoir attendue là.

— Tu crois sans doute que je peux écrire des livres comme tu tricotes des bas? Pour travailler, il faut que je sois bien disposé et que quelque chose me stimule. Tu sais ce que je veux dire. Si tu veux que je gagne du pain pour toi et pour tes enfants, tu peux bien faire quelque chose pour cela, toi aussi. On dirait vraiment que je te demande quelque chose d'épouvantable! Ce dont il s'agit ne peut être qu'un plaisir pour toi, et tu fais comme si j'exigeais de toi le plus lourd des sacrifices!

Que pouvais-je faire, sinon céder?

J'attendais de nouveau un enfant; avec Lina cela m'en ferait trois. Et l'argent manquait toujours à la maison. J'avais beau économiser tant que je pouvais, brusquement arrivaient des dépenses imprévues : on nous menaçait d'un procès à cause d'une dette, un journal ou un éditeur ne payaient pas, en un mot mes économies étaient aussitôt englouties. Et quand Léopold désirait quelque chose de coûteux, — coûteux pour nos faibles ressources, — je n'avais pas le courage de le lui refuser, puisqu en définitive il s'agissait de *son* argent.

Je fis mon examen de conscience, je m'interrogeai moi-même pour me rendre compte de ce qui m'amenait à lui refuser ce qu'il voulait. Au fond, comme il le disait avec justesse, il n'y avait rien d'épouvantable à se laisser aimer par un autre homme que son mari. Etaient-ce alors des raisons d'ordre moral? Non, — et pourtant si. Si ma morale ne s'opposait pas à aimer et à être aimée, c'était à condition que le cœur et les sens y fussent. Or, mon mari, mes enfants, ma maison, tout cela formait un petit monde, mais un monde si plein qu'il me satisfaisait entièrement. Il s'agissait donc là, non pas d'un désir qui fût le *mien*, mais de son désir, à lui. Et c'est parce qu'il voulait faire ainsi violence à ma nature que ma nature se révoltait.

D'autres considérations s'ajoutaient à celle-là. Depuis que je vivais avec Sacher-Masoch, ou j'étais enceinte, ou j'allaitais un enfant. Or, les devoirs qui découlaient de mon état me paraissaient plus impérieux et me tenaient plus au cœur que la satisfaction de ses désirs. Et si je cédais et qu'il y eût des suites? Il y avait déjà dans la maison un enfant dont je n'étais pas la mère; devait-il y en avoir un autre dont lui ne

serait pas le père? Tout cela était si répugnant, si menaçant pour notre bonheur, que je m'en détournais avec terreur.

Cependant j'en étais déjà arrivée au point de ne plus oser lui répondre par un : non! catégorique.

Comme il n'avait plus rien à espérer à ce point de vue de Staudenheim, mon mari se mit en quête d'un autre amant pour moi. Il fut vite convaincu qu'à Bruck il n'y avait pas grand choix. Il fallait que je me rendisse à Graz et que je restasse jusqu'à ce que j'y eusse trouvé le «Grec». Il appelait ainsi mon futur amant, parce que l'amant de *la Vénus aux fourrures* est un Grec et que le mien devait jouer un rôle identique dans le drame à venir. Je réfléchis à la façon dont il me serait possible d'écourter autant que possible mon séjour à Graz. Le hasard me vint en aide. Nous attendions de l'argent, qui devait servir à cette occasion ; l'argent arriva, mais une somme beaucoup moindre que celle sur laquelle nous comptions, et suffisante tout au plus pour me permettre de passer huit jours à l'hôtel. Cette fois je bénis le sort, qui d'habitude m'était si contraire.

Léopold me recommanda d'aller au théâtre tous les soirs, de me promener beaucoup, et surtout d'ouvrir les yeux dans l'hôtel même, car, dans les hôtels, les femmes qui voyagent seules « peuvent nouer les relations les plus intéressantes ». Il en savait quelque chose ; c'était dans un hôtel qu'il avait fait la connaissance de la R... et de Mme P...

J'emportai ses bons conseils avec les fourrures et les belles toilettes dont il avait rempli ma malle, et je les rapportai à la maison aussi propres et aussi intactes qu'au départ, car je n'en avais pas trouvé l'usage. Je ne restai, en effet, absente que deux jours. A peine arrivée à Graz, j'avais écrit à mon mari qu'en voyage j'avais eu atrocement mal aux dents et que je m'en retournerais, si je n'allais pas mieux le lendemain, car rester malade à l'hôtel ne servirait à rien. Je reçus par retour du courrier une lettre qui disait : « Viens, tu seras reçue à bras ouverts, car ton mari est consumé du désir de te revoir. »

Une séparation nous était impossible à tous deux; à moi, à cause des enfants, à lui, parce qu'il était tellement habitué à m'avoir sans cesse à ses côtés qu'il ne pouvait se passer de moi.



Ce que j'avais si ardemment désiré, un enfant blond, idéalement beau, et qui ne ressemblait en rien à son père, m'avait déjà été accordé. Peut-être ce dernier ne l'en aimait-il que davantage, car ce fut de sa part une véritable adoration. Mais je savais avec quelle soudaineté une adoration de ce genre pouvait se changer chez lui en une indifférence radicale; j'en avais eu un exemple à propos de Lina. Cette enfant que, pendant les premiers jours, il avait véritablement tourmentée de son amour n'existait presque plus pour lui. La même chose pouvait se passer à l'égard de mon enfant. Quel hasard en déciderait ?

Et quand l'amour s'effaçait de son cœur, il s'effaçait également de sa vie. Je ne pouvais pas me faire d'illusion à cet égard : l'amour et le devoir étaient pour lui une seule et même chose. Là où il n'aimait pas, il ne connaissait pas de devoir. Cela s'était passé ainsi pour Lina, et cela se passerait ainsi pour nous.

Avec effroi je dus me rendre compte que j'avais fondé mes plus grandes espérances sur des erreurs. Son grand amour pour moi, son amour pour ses enfants, pour son intérieur, erreur! Rien ne l'arrêterait le jour où la satisfaction de ses fantaisies l'appellerait ailleurs. Il me disait :

— Sais-tu, Wanda, quelquefois je pense avec terreur à ce que je deviendrais, si j'avais le malheur de te perdre. Tu es si bien devenue mon tout, l'unique objet de mon existence, que je suis déjà décidé à me tuer, avec les enfants, si tu venais à mourir.

Et tandis qu'il parlait ainsi, son visage se creusait et pâlissait, ses yeux se figeaient de peur. Et ce n'était pas un mensonge à cet instant-là, seulement une erreur — *son* erreur.



J'ai déjà dit que j'étais de nouveau enceinte. Cette troisième grossesse ne m'apportait aucune joie; elle me semblait une injustice. Avais-je le droit, dans ma situation, de mettre au monde des enfants qui n'étaient sans doute destinés qu'à devenir les victimes d'un malheureux état de choses? Mes enfants allaient-ils revivre ma propre jeunesse, si pleine de besoin et

de misère et sur laquelle la pauvreté avait mis son oppression et ses hontes? J'étouffais d'angoisse et je pleurais d'amères larmes de remords pour leur avenir. Je pouvais sacrifier à l'homme ma vie, *à moi*, mais avais-je le droit d'entraîner mes enfants dans l'abîme qui s'ouvrait devant moi ?

Et ma peine et mon angoisse croissaient quand j'entendais mon mari me répéter :

— N'oublie pas une chose : tu peux avoir autant d'enfants que tu voudras, et quand ce serait une douzaine, pour moi il n'en existera aucun autre. Je n'enlèverai pas à Sacha la moindre parcelle de mon amour pour la donner à un autre. Car dis-toi bien qu'en Sacha tu as mis au monde un enfant comme aucune femme n'en pourrait avoir un second ; c'est une merveille de beauté et d'intelligence, un de ces êtres tout à fait rares auxquels on doit donner *tout* l'amour dont on est capable. Je puis, en dehors de lui, t'aimer toi, parce que c'est là un autre amour, et même cet autre amour me semble parfois un vol à son égard.

C'est ainsi que le père désavoua l'enfant qui n'était pas né encore. Sacher-Masoch n'a tenu sa parole qu'une fois dans sa vie, et ce fut cette fois-là.



Le 25 novembre 1876, je mis de nouveau au monde un garçon.

Le lendemain de mon accouchement, j'étais étendue sur mon lit, épuisée et insensible à tout, quand j'entendis mon mari dire à ma sage-femme, qui était jeune et jolie :

— Vous devez être très forte, madame Zürbisegger?

— Ça, oui ! Dans mon métier il faut ça.

— Croyez-vous que vous êtes plus forte que moi?

— Peut-être bien. M. le Docteur est certainement fort aussi, mais il n'a pas l'habitude...

— Si vous voulez, nous allons voir qui de nous deux est le plus fort, de vous ou de moi?

— Je veux bien, répondit la femme en riant.

— Alors, commencez par mettre une des fourrures de ma femme.

— Mais, Madame ne se fâchera-t-elle pas ?

— Non, non! Cela ne peut que la faire rire. D'ailleurs, elle dort.

Il l'aida à mettre la fourrure et ils passèrent dans sa chambre.

Je les entendis lutter. J'entendis leur souffle précipité, leurs rires étouffés, puis l'un renverser l'autre. Ils rentrèrent dans ma chambre, animés et échauffés par la lutte. Je les regardai.

— Oh! tu t'es réveillée? Est-ce notre faute? Figure-toi que j'ai lutté avec Mme Zürbisegger, pour voir qui était le plus fort des deux, et c'est elle qui m'a tombé.

— Monsieur le Docteur, je vous croyais plus fort.

— Et je le suis aussi. Mais lutter avec une femme n'est pas facile; on ne sait où la prendre.

— Oh! moi, monsieur le Docteur peut m'empoigner comme un homme, ça ne me fait rien du tout.

— Bon. Nous verrons cela demain; je lutterai mieux. Tu n'y vois pas d'inconvénient, n'est-ce pas, Wanderl?

Je fis « non » de la tête et je souris à la femme, pour qu'elle ne crût pas qu'il y avait en moi quelque arrière-pensée.

Dès lors il y eut lutte tous les jours, aussi longtemps que Mme Zürbisegger vint à la maison.

Le troisième jour, mon mari, venant du café, se précipita tout essoufflé dans ma chambre, en brandissant un journal, et, plein d'une joie bruyante, s'écria :

— Wanda, nous tenons le Grec!

Il me lut une annonce du *Wiener Tagblatt*, dans laquelle un jeune homme, beau, riche et énergique, cherchait une femme jeune, jolie et élégante, pour « s'amuser ensemble ».

— Il faut que tu écrives de suite, car une occasion pareille ne se représentera pas de sitôt! Beau et riche! Et un caractère énergique! Tout ce que nous cherchons! J'ai toujours souhaité que le Grec fût riche, puisque nous ne le sommes pas, et pour ce que nous voulons il faut de l'argent.

Je ne me trouvais pas à même de résister ou de chercher une issue. Mais quand il me dit qu'il me fallait écrire de suite, je le regardai avec stupéfaction. J'étais faible au point que ma mère devait me nourrir comme un enfant, et je ne voyais même pas la possibilité d'écrire une lettre. Mais il me dit :

— Ne t'inquiète pas, nous allons faire ça avec soin, et tu n'auras pas besoin de te fatiguer.

Il me souleva, me mit des coussins sous le dos, l'échiquier sur les genoux, apporta tout ce qu'il fallait pour écrire, me guida la main, et j'écrivis.

Il joignit à la lettre une grande photographie de moi et se hâta de porter le tout à la poste. La réponse arriva, poste restante bien entendu, par retour du courrier; elle contenait également une grande photographie. Celle-ci représentait un beau jeune homme dans un costume oriental.

Léopold était comme électrisé.

— Le Grec! le Grec! criait-il continuellement et sans pouvoir se rassasier de contempler la photographie.

La lettre était signée Nicolas Teitelbaum, et portait l'adresse de son auteur.

J'écrivis de nouveau, de la même façon que la première fois.

— Pour l'amour de Dieu, Wanderl, guéris vite, que ça puisse commencer. Ma splendide, mon admirable femme! Je savais bien que le plus grand bonheur de ma vie me viendrait de toi. C'est une merveilleuse chose que de trouver chez sa propre, honnête et brave femme, des voluptés qu'il faut généralement aller chercher chez des libertines, ou même chez des filles. Quand tu m'auras donné *cela*, alors tu verras combien je t'aimerai et combien je te serai reconnaissant!

Il s'en alla acheter des vins fins et des poulets de grain, et ma mère dut passer la journée à cuire et à rôtir. Entre les repas il me brouillait lui-même des œufs dans du lait chaud, que je devais boire toutes les heures, afin de reprendre rapidement mes forces.

Entre temps la correspondance continuait. On convint d'un rendez-vous dans un hôtel de Mürzzuschlag.

Le neuvième jour je me levai et il fut convenu que le lendemain je me rendrais à Mürzzuschlag.

Mon mari était comme affolé par l'attente; il s'occupa de ma toilette de voyage jusque dans les moindres détails. Il m'avait récemment fait confectionner une grande fourrure de velours noir, si longue qu'elle touchait terre, et ample comme une robe. Comme ce manteau n'était pas seulement garni, mais aussi entièrement doublé de fourrure, il était tellement lourd que les épaules me faisaient mal quand je l'avais porté quelque temps. Ce fut ce manteau que je dus mettre. Je n'étais déjà pas bâtie pour des fourrures de ce genre, qui

m'écrasaient et gênaient mes mouvements, quand j'étais en bonne santé et forte; l'idée seule de supporter cette charge dans l'état de faiblesse où je me trouvais suffisait à me décourager. Et ce ne fut pas tout. Car à Mürzzuschlag, je devais, par l'effet de ma toilette, créer de suite « l'impression juste ». Aussi avait-il joint à la fourrure de hautes bottes, comme en portaient alors les femmes pour monter à cheval, et son grand bonnet d'astrakan.

— Tu verras, disait-il, comme tu vas être charmante et originale ! Cela est très important. Teitelbaum verra tout de suite qu'il n'a pas à faire à une femme ordinaire.

Ce jour-là, l'après-midi, il sortit. J'étais assise toute seule dans ma chambre, mon enfant dans les bras, ce pauvre petit enfant brun qui lui ressemblait tant, sur lequel il n'avait pas encore jeté les yeux, et qui restait toujours tranquille et silencieux, comme s'il avait su que dans cette maison il ne devait pas se faire remarquer. Je pensais que le lendemain l'enfant serait privé de moi; comment ferions-nous tous deux? Puis je songeai qu'il faisait terriblement froid au dehors, qu'il y avait tant de neige que les trains ne circulaient plus, ou seulement avec des heures de retard, et qu'il me fallait aller là au-dehors et *pourquoi* il me fallait y aller. Découragée et triste, je me mis à pleurer.

C'est ainsi que ma mère me trouva. La pauvre vieille était si bien convaincue que son gendre était le meilleur et le plus noble des hommes, et sa fille la plus heureuse des femmes, que mes larmes furent pour elle un mystère.

— Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Comme je devais de toute façon l'informer de mon voyage, je lui en parlai, en ajoutant que j'étais inquiète au sujet de l'enfant.

— Que vas-tu faire à Mürzzuschlag? Il est impossible que tu fasses un voyage, malade et faible comme tu l'es, et par le froid qu'il fait ! Tu peux y trouver la mort ! Est-ce que ton mari te laisse aller?

— Oui, bien entendu.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas possible. Il ne sait pas quel danger tu cours. Je vais lui parler.

— Non, mère, ne lui parle pas. Il le faut.

— Et l'enfant?

— Il faut lui faire passer la journée aussi bien que possible.

— Avec du lait de vache? Ce sera du beau! L'enfant ne m'a déjà pas l'air bien solide.

Le lendemain, je partis. Pour compléter « l'originalité » de ma toilette, Léopold, outre les bottes, la fourrure et le bonnet, me donna un grand fouet à chiens. Dans cet accoutrement, il m'accompagna à la gare. Là, les gens qui savaient tous que je sortais de couches nous regardèrent avec surprise. Jusqu'au dernier moment mon mari me donna des conseils sur la façon de me conduire avec Teitelbaum. Enfin le train partit A peine était-il sorti de la gare que je jetai le fouet par la fenêtre et volontiers j'y eusse également jeté fourrure et bonnet, si je n'en avais eu besoin pour me protéger du froid.

Je me sentais si abattue et j'étais si pleine d'angoisse à l'idée de l'heure qui allait sonner pour moi, que j'eus de nouveau envie de pleurer. Mais j'allais à un rendez-vous, et c'eût été ridicule d'arriver avec des yeux rougis.

« Quel sera l'homme qui m'attend? Si c'est un honnête homme, je lui dirai la *vérité* et je le prierai de me pardonner et de m'épargner. Mais qu'est-ce qui m'arrivera si c'est un libertin, qui s'attend à une aventure piquante, et qui sera dépité de se voir déçu? » Car c'était moi qui allais à lui, à l'hôtel, dans un endroit qui m'était inconnu, où je me trouverais dans sa main.

Je songeais à tout cela, tandis que le train montait en haletant entre deux hautes murailles de neige.

A la gare de Mürzzuschlag, Teitelbaum m'attendait. Je le reconnus de suite d'après sa photographie. Je le regardai et je vis qu'il avait une bonne figure; cela me rendit courage. Un traîneau qui nous attendait nous emmena à l'hôtel. En chemin, Teitelbaum me dit qu'il était désespéré, parce que les chambres, qu'il avait donné ordre, par télégraphe, de chauffer, étaient restées froides en dépit du grand feu qu'on y avait fait.

Quand j'entrai dans ces chambres, qui vraiment étaient horriblement froides, et qu'il ferma la porte derrière nous, et que je me vis seule avec lui, mon anxiété revint et je voulus parler de suite; c'était la seule façon de reprendre courage. Mais à mes premiers mots, il m'interrompit :

— Pardonnez-moi, Madame, de vous interrompre, mais avant que vous parliez, je dois vous avouer une chose! Je sais *qui vous êtes*.

« Oh! pensai-je, tant mieux! Alors il va comprendre. » Mais je n'en étais pas moins surprise. Il s'en aperçut, et continua :

— Un de ces hasards, qui, à vrai dire, ne devraient arriver que dans les romans, en est cause. Je dois vous dire que la baronne Kövöcs demeure dans la maison de ma mère, à Vienne. Ayant à voir la baronne au nom de ma mère, je vis dans son salon une photographie semblable à celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je ne pus, naturellement, résister au désir de savoir qui était cette dame, et la baronne a bien voulu satisfaire ma curiosité.

Alors je lui dis tout. Il avait lu *la Vénus aux fourrures*, et je n'eus pas grand'chose à lui expliquer. J'ajoutai que j'étais malade, et que j'avais accouché dix jours auparavant; je lui dis quelles avaient été mon inquiétude et mon anxiété pendant le trajet, et que je le suppliais de ne pas augmenter la douleur et les chagrins de mon existence en insistant.

Il m'avait écoutée avec beaucoup d'attention, et en m'examinant avec sympathie. Quand j'eus fini, il me prit la main, la baisa, et me dit :

— Je vous remercie pour votre confiance, Madame, et je vous prie de croire que vous aurez toujours en moi un ami sincère.

Ce fut tout.

Nous dînâmes ensemble. Il me parla un peu de lui, et de son « home », dont il semblait fier. Je ne me sentais pas à l'aise. Le lait s'était amassé dans mes seins et me causait une tension douloureuse ; j'avais peine à remuer les bras. Je me sentais devenir plus faible. Il s'en aperçut et me pria de boire un verre de vin. Je le fis et me sentis mieux. Mais de longues heures devaient se passer avant que le train qui devait me ramener n'arrivât. Teitelbaum eut un accès de faiblesse. Il était jeune, vigoureux, de sang chaud sans doute, et il venait de passer des heures entières avec une jeune femme qu'il croyait devoir posséder. Mais avec quelle force et quelle loyauté il lutta, et avec quelle tendresse pleine d'égards il me traita !

Nous nous séparâmes sur une chaleureuse poignée de main.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

L'HYMEN DE LA NYMPHE

Puisque le Renouveau sur le tapis des prés
A jeté les crocus et les œillets pourprés,
Viens ! nous allons gagner les bords de la rivière
Où déjà se déroule et grandit la fougère.
Vois : le ciel nous sourit et la jeune clarté
Caresse tes cheveux, ton front ; sur ta beauté
Dépose en chauds rayons sa caresse amoureuse...
Tout renaît. L'air frémit. La Nature est heureuse.
Et les bourgeons gonflés, pleurs d'ambre, sur le sol
Laissent tomber leur sève ou s'entr'ouvrent. Le vol
Des premiers martinets sillonne et fend l'espace,
Comme pour saluer le Dieu Printemps qui passe
Dans son péplum brodé de verdure et de fleurs.
Amandiers et pêchers, mariant leurs couleurs,
Tracent à l'horizon des sillons blancs et roses.
Et la Nymphe, quittant l'abri des grottes closes,
Dans le lac solitaire ou la source d'argent
Dont l'eau s'égrène et fuit sur le coteau penchant,
Va baigner son corps souple et tremper son visage.
Et le miroir liquide, avec le paysage,
Réfléchit à la fois l'étincelant azur,
Le corps nu de la vierge et son visage pur.....
Regarde ! on voit d'ici sa fine silhouette,
Puis, derrière un ormeau, le Satyre qui guette,
Et, ne se sachant point par nos yeux épié,

Va jouer du pipeau.
Entends! le chèvre-pied,
Des roseaux géminés où courent ses doigts prestes
Tire une mélodie et dans les sons agrestes
La Nymphe croit surprendre, attentive et rêvant,
Un doux soupir d'amour que lui porte le vent...
Et maintenant le chant a cessé. Le Satyre
S'approche à pas furtifs; il se glisse; il s'étire;
Et parfois dans la mousse étend son corps brûlant.
Le voici qui se dresse. Il est tout près. Foulant
De son double sabot le gazon de la source,
Rien ne peut enrayer l'irrésistible course
Où l'emporte le fier et redoutable Amour
Qui dans son cœur commande et règne sans retour.

Un bond! Un cri plaintif et long. La Nymphe est prise.
Déjà le ravisseur a sur la lèvre exquise
Posé sa bouche ardente et l'on sent palpiter
Contre le sein velu le beau corps velouté,
Et fléchir, peu à peu, sous l'émoi de l'étreinte
La hanche convulsée où la trace est empreinte
Encor des pleurs de l'eau, mais d'où l'on voit glisser
Les gouttes d'un sang pur qu'Hymen vient de verser...

Et ce sang virginal dont l'herbe se colore
Fait de pudeur rougir le Jour comme une aurore.

PIERRE DE BOUCHAUD.

LES SPECTACLES DE PLEIN-AIR ET LE PEUPLE

A M. Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Depuis quelques années, les théâtres de plein-air organisés avec soin ou seulement improvisés se multiplient de telle sorte en France qu'il est impossible de ne pas s'intéresser à des manifestations simultanées, et aussi nombreuses, de ne pas s'arrêter à leurs causes et à leurs conséquences.

Ce mouvement manifeste de façon certaine la volonté précise de l'élite qui le suscita, le vif désir des spectateurs qui s'y pressent et il représente aussi de façon probable l'aurore d'une évolution dans l'art dramatique. Cette évolution paraît régressive ; elle paraît ramener le théâtre vers des modes anciens et même antiques. Une observation attentive découvre plus d'avenir que de souvenirs et conclut au développement progressif, et parallèle au mouvement social, d'un art qui cesse d'être un simple amusement pour devenir un divertissement supérieur. On cherche, dans un sens élevé et définitif, à transfigurer pour une foule plus cultivée les tréteaux branlants du Pont-Neuf et les parades italiennes.

Le mouvement va en s'accroissant. On comptait déjà le Théâtre antique d'Orange — l'ancêtre et le diapason, — les arènes de Nîmes, celles de Béziers, le *Théâtre de la Nature* de Cauterets, le *Théâtre du Peuple* de Bussang, le *Théâtre populaire poitevin* de La Mothe-Sainte-Héraye. Çà et là, moins systématiquement, avec intermittence, on profitait des dispositions favorables du paysage ou des monuments pour donner des représentations à air libre : à la Bourboule, dans une clairière de forêt en Normandie (sous les auspices de M. Robert de La Villehervé), à Spa, aux arènes de Bayonne, au Pré-Catelan (Bois-de-Boulogne), aux arènes de Saintes, etc... Cette année non seulement les théâtres existants déjà annoncent de nouveaux spectacles, mais encore de nouveaux se créent. Voici ceux qui méritent une particulière attention :

A Champlieu, près d'Orrouy, sur la route qui relie Compiègne, ville impériale, à Senlis, ville peuplée de souvenirs royaux, la Société française des fouilles archéologiques a dégagé les vestiges fort mal con-

servés d'ailleurs, d'un théâtre gallo-romain. Dans ce théâtre qui pouvait accueillir 4.000 spectateurs, protégés du soleil par l'orientation au Nord et surtout par un vélum que, dit-on, on a rétabli, on a donné le 8 juillet une représentation du *Cyclope* (1) et de l'*Iphigénie* (2) de Jean Moréas, avec M. et Mme Silvain.

A Marseille, les spectateurs étant groupés sur l'ombreuse place du Palais de Justice, la scène étant dressée devant la colonnade du Palais qui servait de décor, l'intelligent tragédien Léon Segond a donné les 20 et 30 juin des représentations des *Erynnies* de Leconte de Lisle. Il doit, annonce-t-on, jouer ensuite les *Epigones*, œuvre d'un poète marseillais, M. Elzéar Rougier, et la *Phyllis* de M. Paul Souchon qui obtint, voici deux ans, au Théâtre-Bour, un vif succès de lecture publique.

A Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise), sur la pelouse du château, on a organisé pendant ce mois de juillet des représentations d'un poème dramatique sur l'histoire d'Aulnay, *Floréal*, par M. Jules Princet. Les interprètes furent des artistes locaux; parmi les membres du Comité de patronage on relevait les noms de MM. Emile Bergerat, Emile Blémont, Camille le Senne, etc...

Aux environs de Tours, à Courçay-sur-Indre, un *Théâtre de la Nature* vient d'être fondé dans un décor naturel, parmi les roches et les bois, près des fontaines, sur l'initiative de MM. Louis-Xavier de Ricard, Gérard de Lacaze-Duthiers, etc... On a représenté divers ouvrages poétiques de M. Hubert-Fillay, poète de Touraine.

A Fontenay-aux-Roses, par les soins des *Rosati*, au *Théâtre fleuri de la Roseraie* de M. Gravereaux, une fantaisie persane en vers de M. Emile Langlade, les *Rosiers de Zaala*, fut interprétée par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie Française.

Dans les contrées septentrionales on brave le climat : aux environs de Bruxelles, au *Théâtre en plein-air* de Genval-les-Eaux, on a joué le 2 septembre dernier *Phyllis*, tragédie en 5 actes de M. Paul Souchon. Ce théâtre organisé avec succès par Mme Antonia Guilleaume et M. H. Liebrecht est constitué par un hémicycle en gradins de terre briquetée devant lequel s'étend un petit lac qui le sépare de la scène.

Si le Nord est audacieux le Midi est actif. Luchon, Bagnères-de-Bigorre, Biarritz annoncent des théâtres. M. Victor Barrucand

(1) *Le Cyclope* (d'Eschyle, trad. Poizat) est le seul drame satyrique antique qui nous soit parvenu. Le drame satyrique est un genre où le grave et le bouffon se mêlent, où le chœur était constitué par des satyres, d'où son nom. C'était ce que nous appelons le Drame par opposition à la Tragédie, qui est d'ordre solennel ou plus exactement hiératique. *Le Cyclope* raconte l'aventure d'Ulysse et de Polyphème.

(2) L'*Iphigénie*, de Jean Moréas, a été jouée à Orange pour la première fois en 1903 et reprise à l'Odeon en 1904. Cette tragédie, de pensée si harmonieuse, de forme si admirablement pure, a été interprétée par M. et Mme Silvain et M. Albert Lambert fils, splendide dans Achille.

s'occupe d'organiser des représentations de printemps dans la banlieue d'Alger et de rendre périodiques celles du théâtre de Carthage, à Tunis. Aix-en-Provence, au Parc Sextius, reprend *Phyllis*.

Cette liste, si l'on cherchait bien (1), s'augmenterait. Tant de faits attestent que les Théâtres de plein-air ne sont pas seulement une mode. Quelles sont les causes d'un mouvement si accentué ? C'est en les recherchant que nous saurons s'il n'y a là qu'une fantaisie passagère ou bien l'expression d'un dessein véritable et voué à un développement progressif.

Ces causes sont de deux sortes : les unes extérieures et superficielles, les autres profondes.

Les premières sont les plus immédiatement visibles. Il est indiscutable que l'idée des représentations en plein-air naquit du succès prodigieux obtenu par celles du Théâtre antique d'Orange, dont la beauté extraordinaire n'a jamais été dépassée, à peine atteinte. Plusieurs fois des personnalités locales avaient tenté des représentations devant le Mur colossal : l'imperfection de l'organisation, leur excessive rareté, l'absence d'idées directrices empêchèrent le succès de ces premiers essais (1869, 1874, 1886). En 1888, *le Félibrige* et *la Cigale* ayant pris l'initiative des Fêtes et en ayant confié l'organisation à M. Paul Mariéton, esprit de haute culture méditerranéenne, poète d'un noble classicisme, auteur de *la Terre Provençale*, livre frémissant du génie et du destin d'une race, les Festivals d'Orange connurent une heureuse périodicité et prirent avec *Œdipe-Roi*, joué par le grand Mounet-Sully, un sens précis et définitif : *maintenir l'idéal classique évolutif et proclamer l'art méditerranéen.*

Le retentissement universel qu'eurent depuis 1888 ces représentations, les triomphes qu'elles valurent à certaines œuvres et à certains artistes, l'enthousiasme populaire qu'elles suscitèrent, l'ardent désir qui poussait à jouer des acteurs souffrant du discrédit où succombait l'art tragique, toutes ces raisons donnèrent l'idée à d'autres personnalités de tenter des entreprises analogues, sûres qu'elles étaient désormais de trouver non seulement des artistes, mais encore un public. A ces motifs, d'autres s'ajoutent différents selon les lieux : ici, un certain goût de faste et la recherche de prétextes à ripailles ; là,

(1) N'annonce-t-on pas que des Versaillais oisifs n'ont trouvé rien de mieux que de donner dans un bosquet du parc du Château des opérettes grotesques comme *la Rose de Saint-Flour* ou *M. Choufleury restera chez lui le...* ? M. Xavier Pelletier, qui signale le fait dans *l'Intransigeant*, proteste avec force et éloquence contre des exhibitions si contradictoires au cadre et aux souvenirs qui le décorent.

Et ne faut-il pas aussi signaler comme un symptôme de même sens le projet que Gabriele d'Annunzio s'efforce de réaliser depuis quelque temps : la création d'un immense théâtre à la façon antique qui serait édifié sur les flancs de l'une des collines romaines. Certaines œuvres du Théâtre de Gabriele d'Annunzio, et surtout l'admirable *Figlia di Jorio*, sont dans le rythme ample de cette nouvelle littérature dont je parlerai plus loin. — En Angleterre même, à Warvick, on a donné des représentations analogues.

la nécessité d'amuser les gens en villégiature; ailleurs la vanité urbaine jointe à l'esprit entreprenant des Syndicats d'initiative, ailleurs encore le désir tenace d'un poète régional de se voir jouer.

S'il y a dans ces faits quelque explication à l'esprit d'initiative, suffisent-ils à motiver l'affluence, parfois extraordinaire, du public à ces spectacles? Alors apparaissent les autres causes de ce mouvement, causes profondes, probablement essentielles, causes véritablement et heureusement fécondes, qui prennent base dans les idées et dans la propagande d'art populaire dont on se préoccupe si fort depuis quelque temps.

Les revendications socialistes ont obtenu ou sont près d'obtenir au peuple les loisirs (1) qu'il souhaite autant par besoin que par envie de s'acheminer vers les joies, les délassements que jadis les seuls privilégiés connaissaient. Sollicitée par des lectures vagues assurément, mais cependant suggestives, par une réclame intensive, par l'attrait des noms fameux, par le développement graduel de l'instruction obligatoire, la foule a ressenti le besoin de spectacles, de mirages à son imagination accrue. Comme il n'en n'était point qui, dans l'ordre de beauté et d'élévation morale, lui fussent facilement — j'entends économiquement — et agréablement accessibles, elle préféra, à ne rien contempler, s'entasser dans les salles surchauffées, souvent mal odorantes, des music-halls géants ou des cafés-concerts exigus.

Cette nécessité d'organiser des spectacles ne fut pas comprise par les premiers gouvernements de la Troisième République, car jamais et en aucun lieu on ne vit aussi peu de réjouissances publiques.

L'art de gouverner est l'art d'occuper les hommes, de les occuper à des travaux, à des guerres ou à des fêtes. Or, il faut, sous peine de convulsions redoutables, que ces diverses activités se tempèrent les unes les autres.

L'imagination populaire, son avidité de splendeurs et de rêves, son goût du faste et du grandiose, son horreur de l'ennui, son désir de gaieté exigent impérieusement des festivités. On commence aujourd'hui à s'en apercevoir : il était temps pour la tranquillité sociale.

Jadis, les fêtes étaient innombrables. Chaque corporation avait la sienne; les grands à tout propos en donnaient à certaines époques de l'année. Des jours, des semaines se passaient en carnavals, galas, parades, cortèges, danses et réjouissements divers. Les cérémonies religieuses et les processions contribuaient aussi à cet ordre de satisfactions. En Italie les fêtes atteignaient des proportions incroyables: l'art et la vie ne faisaient plus qu'un seul *acte* admirable. Dans une remarquable étude sur *Jean de Bologne et la sculpture au XVIe siècle*, M. Pierre de Bouchaud décrivait récemment l'une des fêtes

(1) Lorsque nous écrivions ceci, la loi du repos hebdomadaire n'était pas encor votée. Elle souligne tous nos propos.

donnée par François de Médicis à l'occasion de ses noces avec Bianca Capello, et nous avons tous lu les Mémoires de Benvenuto Cellini, les « Histoires » sur Laurent de Médicis, les livres de Muntz et de Burkhardt, tout resplendissants de récits analogues.

La Révolution Française avait compris l'utilité des fêtes. Avec cette manie d'autoritarisme et de légifération systématique qu'elle apportait à tout, elle ne manqua pas d'employer comme moyen de propagande et d'instruction les spectacles de toutes sortes : fêtes et représentations. Mirabeau, David, Danton, Robespierre, Boissy d'Anglas proclamèrent la nécessité et la grandeur sociale des fêtes à instituer. La Convention Nationale, le Comité de Salut Public, par des décrets et par des arrêtés, par la nomination de Commissions spéciales, commencèrent la préparation de fêtes périodiques ; David en établissait des plans pompeux et souvent puérils. On essaya même de transformer les théâtres officiels comme le Théâtre-Français en *Théâtres du peuple* (1). Nul n'a exprimé l'esprit qui animait ces ébauches mieux que Marie-Joseph Chénier, dans un discours prononcé à la Convention Nationale le 15 brumaire an II (5 nov. 1793), où il proclamait que les fêtes du peuple étaient un des plus puissants moyens d'éducation morale et où il proposait une vaste organisation.

La tourmente impériale d'abord, l'art romantique ensuite, qui est le plus contraire, nous le verrons, à l'art du « plein-air », les préoccupations et les hésitations sociales empêchèrent ces projets ou des projets plus pondérés, plus complets de se réaliser.

Mais aujourd'hui où la société semble avoir pris une forme pour longtemps solide, sinon définitive, où l'Etat n'a plus à lutter constamment contre les ennemis intérieurs et extérieurs, où le peuple a plus que jamais des loisirs, où il s'agglomère de plus en plus dans les villes, et risque de s'y ennuyer ou de s'y pervertir gravement ; maintenant que les pouvoirs publics centraux ou régionaux ont laissé de plus en plus à l'initiative privée l'organisation des divertissements publics, les Théâtres de plein-air naissent avec une surprenante spontanéité. Ils sont ce que l'on a imaginé de plus noble et de plus élevé dans l'ordre de ces festivités artistiques ou sportives, qui seront bientôt l'apanage exclusif, pour une réclame éperdue, des grands organes quotidiens.

Je l'ai expliqué précédemment : l'idée des spectacles de plein-air, l'idée de reprendre l'institution admirable des Dionysies antiques où la population entière d'une ville recevait des leçons de conscience et de civisme, naquit des représentations organisées à Orange par M. Paul Mariéton, lesquelles nous ont valu, en outre des œuvres classiques et de divers poètes moindres, la révélation de six poètes remar-

(1) Comité de Salut Public, 20 ventôse an II (11 mars 1794).

quables : Mme L. Delarue-Mardrus, MM. Péladan, Rivollet, Albert Samain, Lionel des Rieux, Elzéar Rougier. Depuis, à Orange même, d'autres « chorèges » briguèrent de la municipalité l'avantage de diriger des festivals. Mme L. Caristie-Martel, pendant deux années, obtint la concession du Théâtre. Elle y donna en 1903 l'*Orphée* de Gluck, *Phèdre* avec Mme Sarah Bernhardt, *la Légende du Cœur*, drame provençal de M. Jean Aicard. La seconde année, Mme Caristie-Martel eut le mérite de montrer trois œuvres nouvelles : l'*Hippolyte couronné*, drame antique de M. Jules Bois, et deux tragédies de poètes provençaux : *Cynthia*, de M. Joseph Meunier, et une autre, de la plus vaste envergure métaphysique, de splendide lyrisme, *Dionysos*, de M. Joachim Gasquet. M. Antony-Réal fils, de concert avec M. Silvain, donna en 1903 l'*Iphigénie* de Jean Moréas. Il s'est maintenant associé à M. Mariéton. Le Théâtre d'Orange, depuis la réfection récente de certains gradins disparus, réfection heureusement interrompue afin que ne soit pas détruite l'admirable vétusté de la ruine, peut recevoir jusqu'à 10.000 spectateurs.

Voici maintenant une nomenclature succincte des manifestations les plus importantes qui suivirent :

A Béziers, sur les vestiges d'arènes romaines, M. Castelbon de Beauxhostes a utilisé un cirque en briques et en bois, qui s'ouvre devant une scène de proportions gigantesques. Cette scène ouverte depuis 1898 permet des développements colossaux de décors et de figuration. Elle a été presque exclusivement consacrée à la musique, surtout aux derniers ouvrages de M. Saint-Saëns. On y a donné entre autres : *Déjanire*, *Parysatis* de Saint-Saëns, le *Prométhée* d'après Eschyle par MM. Ferdinand-Herold et Jean Lorrain, superbement incarné par M. de Max, *les Hérétiques*, drame de Ferdinand Herold, musique de M. Levadé, l'*Armide*, de Gluck, *la Vestale*, de Spontini, etc.... Ces arènes peuvent recevoir plus de 10.000 spectateurs.

A Cauterets, sur une scène naturelle revêtue de planches, enveloppée d'arbres derrière lesquels se détachent les masses grandioses des Pyrénées, M. le Dr Meillon, aidé par M. Gustave Labruyère d'abord, par M. Jules Rateau ensuite comme directeur artistique, a fondé le premier *Théâtre de la Nature*. Le public, assis sur des sièges disposés dans un cirque de verdure, y peut atteindre jusqu'à 8.000 personnes. On n'a encore donné au *Théâtre de la Nature* de Cauterets aucun ouvrage nouveau. D'ordinaire, on s'est contenté de reprendre avec le concours d'artistes de la Comédie-Française des œuvres du répertoire classique ou des pièces déjà vues à Orange. La *Médée* de M. Catulle Mendès et même *la Samaritaine* de M. Rostand, de l'Académie Française, y ont paru.

Nîmes possède des arènes aux dimensions colossales, qui sont entre

les plus belles et les plus complètes que les Romains nous aient laissées. Périodiquement y ont lieu des *Corridas*, que l'on a voulu interdire, mais pour le maintien desquelles tout Nîmois entrerait en insurrection. Le Syndicat d'initiative du département du Gard, en 1903, décida, pour attirer les étrangers et les régionaux dans leur ville, d'organiser dans ces arènes une représentation solennelle d'*Œdipe-Roi*, précédé de *l'Adieu de Diane*, un acte de M. Maurice Magre. A l'un des sommets de la double ellipse avait été aménagée une vaste scène rehaussée de décors gigantesques. L'année suivante (1904) la ville de Nîmes eut l'honneur de faire représenter devant un *peuple* d'au moins 20.000 spectacteurs une des meilleures œuvres que nous ait values l'art tragique contemporain : *Sémiramis*, tragédie en 3 actes, de M. Péladan. Tout ceux qui assistèrent à cet admirable spectacle, les journaux locaux, M. Marcel de Porto-Riche dans *les Débats* (28 juillet 1904), furent unanimes à constater l'impression profonde et moralisatrice produite sur l'immense assemblée, impression due à la fois à la majesté, à la force simple de l'œuvre et au jeu splendide des interprètes et particulièrement de la grande tragédienne Segond-Weber.

C'est le soir même de la représentation de *Sémiramis* que jaillit, dans une conversation enthousiaste, l'idée de donner à Paris de telles heures de beauté transcendante et purificatrice. M. Albert Darmont, l'un des interprètes de *Sémiramis*, découvrit à Champigny-la-Bataille, sur les coteaux qui font cortège aux rives ombreuses de la Marne, à une vingtaine de kilomètres de Paris, un site merveilleusement propice à l'établissement d'une scène à ciel ouvert. C'est là qu'à ses propres risques il fonda, secondé à l'origine par le signataire de ces lignes, le *Théâtre antique de la Nature*. Ce titre un peu illogique fut pris pour se différencier du Théâtre de Cauterets et aussi pour indiquer d'un mot la tendance artistique que l'effort s'imposait.

Trois scènes superposées et réunies par de larges degrés sont disposées devant un décor de roches et de murailles. On y accède par des chemins qui se perdent sous bois et d'où viennent les personnages et les cortèges, à moins qu'ils ne sortent, comme d'un palais, de la porte centrale du décor. Sur une aire en plan incliné, les spectateurs sont assis sur des chaises toutes de formes identiques; des arbres magnifiques aux végétations touffues et fleuries enveloppent la salle et la scène de fraîcheur et d'ombre. Les représentations ont lieu l'après-midi devant un public qui peut aller jusqu'à 3.800 personnes. Certaines ont eu le concours d'artistes de la Comédie-Française (1).

(1) Obligé de signaler pour la troisième ou quatrième fois le concours d'artistes du Théâtre-Français, j'ai, du même coup, le devoir de constater, quoi qu'on ait dit, que M. Jules Claretie a favorisé, toutes les fois qu'il l'a pu, le grand art théâtral en prêtant ses artistes qui en sont toujours les meilleurs collaborateurs.

Outre divers ouvrages classiques (trop maintenant), plusieurs œuvres nouvelles ont été données au *Théâtre antique de la Nature : Sémiramis,* de M. Péladan ; *l'Esclavage d'Hercule*, de M. Charles Grandmougin ; *le Dieu Nouveau*, de M. Paul Souchon ; *l'Hydre,* de M. Charles Méré ; *Xerxès vaincu*, de M. Hector Fleischmann. Si j'ai plus insisté sur *le Théâtre antique de la Nature*, c'est parce qu'il est — quant au renouveau du grand art théâtral et du « plein-air », — le seul théâtre normalement organisé, le seul où le directeur ait eu le courage et la sincérité récompensés, de donner principalement des œuvres de *jeunes*. Par une heureuse rencontre, on reconnaît dans ces œuvres les premiers principes d'une littérature spéciale, d'un théâtre nouveau sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Tout à fait remarquable de ce même point de vue est *le Théâtre du peuple,* de Bussang (Vosges), fondé en 1895 par M. Maurice Pottecher, esprit d'une ferveur noble et tenace, poète d'une inspiration ardente et libre. « La scène, nous dit M. Romain Rolland, dans son intéressant ouvrage *le Théâtre du peuple* (1), a quinze mètres de largeur sur dix de hauteur et dix de profondeur. Elle est construite en bois et fer ; le fronton est recouvert d'écorces de sapins. Parfois les décors du fond sont enlevés, et la montagne même à laquelle le théâtre est adossé sert de décor naturel à l'action. La prairie qui s'étend au pied de la scène et qui a été peu à peu entourée de galeries couvertes peut contenir plusieurs milliers de spectateurs. Les acteurs sont composés de parents et d'amis de l'auteur, d'ouvriers d'usine, d'employés et de petits bourgeois de Bussang. » Les représentations ont lieu l'après-midi en fin août ou septembre. M. Maurice Pottecher, outre une traduction qu'il a faite de *Macbeth*, a exclusivement représenté des pièces dont il est l'auteur : *le Diable marchand de goutte*, pièce populaire ; *Morteville*, drame ; *le Soïré de Noël*, farce rustique mêlée de rondes et chants populaires ; *Liberté*, drame ; *Chacun cherche son trésor*, histoire de sorciers ; *l'Héritage*, tragédie rustique ; *C'est le vent*, comédie villageoise ; *l'Ecu d'Argent*, comédie, etc...

A La Mothe-Sainte-Héraye (Poitou), M. Pierre Corneille (qui peut avoir tous les courages ayant eu celui de garder ce nom et de faire des pièces !) inaugura en 1897, après des essais moins considérables, un véritable théâtre populaire, où il a fait représenter des ouvrages dont il est l'auteur : *Erinna prêtresse d'Hésus ; Par la Clémence* ; *Au temps de Charles VII; Richelieu.* Dans ces drames, M. Pierre

(1) Publié aux *Cahiers de la Quinzaine.* Ce livre quelquefois utopique, toujours trop social, trop « *pour et par* le peuple », sera d'une extrême utilité à qui veut étudier les efforts tentés pour la régénération du théâtre pendant ces dernières années.

Corneille s'est efforcé d'évoquer l'énergie et les vertus des hauts faits de notre histoire afin qu'elles agissent sur l'imagination et le cœur populaires. Le *Théâtre populaire poitevin* est situé dans le Parc municipal. La disposition en est, par une rencontre toute fortuite, très analogue à celle du *Théâtre antique de la Nature*, pour ce qui regarde les abords de la scène, laquelle cependant n'a pas trois étages mais un seul. Elle s'appuie à une grotte naturelle dominée non par un décor peint, mais par la maquette colossale en ronde-bosse d'un castel féodal, ou d'un village. Les spectateurs prennent place sur un amphithéâtre circulaire en bois démontable qui peut recevoir plus de 3.000 personnes. Les représentations ont lieu le soir, comme à Orange, aux lueurs de l'acétylène. Comme à Bussang, les acteurs sont en majeure part des amateurs locaux.

En Bretagne, à Ploujean, MM. Le Goffic et Anatole Le Braz ont reconstitué plusieurs fois les représentations d'un vieux mystère du seizième siècle, mis en nouveau langage, *la Vie de Saint-Gwenolé*.

J'ai cité, au début de cet article, les scènes de plein-air nouvellement fondées ou dont on annonce l'inauguration. D'autres, moins importantes, existent ou se préparent dans les provinces de France, parmi lesquelles je signalerai les essais de représentations champêtres que fit M. Gabriel Nigond en Berry ; les fêtes du *Souvenir Normand* que préside le marquis de La Rochethulon, etc.

On peut aussi rattacher à ce mouvement diverses manifestations originales ou traditionnelles qui ont lieu à l'étranger. Laissant à part la fameuse Passion d'Oberammergau, qui paraît s'industrialiser déplorablement, je mentionnerai les festivals suisses et les *Maggi* de Toscane (ou plutôt *Maggiolate*, me dit M. R. Canudo), qui tiennent le milieu entre le théâtre et la fête populaire.

Voici ce que nous apprend sur ces festivals et sur ces *Maggi* M. Romain Rolland :

Ces fêtes, dont la tradition n'a jamais été interrompue en Suisse, depuis des siècles, ont repris un développement et un éclat surprenant depuis une dizaine d'années. A l'occasion des anniversaires des grandes actions nationales ou des centenaires de l'indépendance des cantons, chaque ville a rivalisé de faste et d'enthousiasme pour se glorifier elle-même en de pompeux spectacles ; et de cette émulation sont sorties des fêtes populaires vraiment uniques. Parmi les plus belles, celle de Neuchâtel pour le cinquantenaire de la République neuchâteloise : *Neuchâtel Suisse*, pièce historique en un prologue et douze tableaux, par Philippe Godet, intermèdes musicaux de Joseph Lauber, représentée les 11, 12, 13, 14 et 21 juillet 1898, par 600 acteurs et figurants et 500 chanteurs ; — le *Festdrama*, de Arnold Ott, représenté à Schaffouse en 1900 ; — le *Basler Bundesfeier*, pièce historique en quatre actes, de Rudolf Wackernagel, musique de Hans Huber, representée à Bâle en juillet 1901, par 50 acteurs, 400 chanteurs et 2.000 figurants ; — en juillet et août 1903, *la Représentation du Val d'Anniviers*, dans le

Valais, par Marcel Guinand; *le Festspiel*, de Fischer à Aarau; et surtout *le Festival vaudois*, paroles et musique de E. Jacques-Dalcroze, représenté à Lausanne les 4, 5 et 6 juillet, sur une scène de six cents mètres carrés, devant 20.000 spectateurs, par 2.500 acteurs et figurants dirigés par Gémier... A côté de ces fêtes exceptionnelles, telle autre a un caractère périodique, comme *la Fête des Vignerons*, de Vevey, qui a lieu tous les vingt ans... Depuis peu commence à se former en Suisse un art dramatique vraiment populaire et vivant. Le représentant le plus intéressant de ce mouvement à l'heure actuelle est M. René Morax. Déjà dans *le Neuchâtel Suisse*, de M. Godet, et *le Peuple Vaudois*, de M. Henri Warnery, les dialogues populaires ont quelque saveur; déjà tel acte du *Festspiel*, de M. Fischer à Aarau, comme l'acte de la guerre des paysans, a quelque force tragique. Mais l'œuvre la plus remarquable de ces dernières années dans le théâtre Suisse est, je crois, *la Dîme*, de M. René Morax, pièce historique en 4 actes et 7 tableaux, musique de M. Denéréaz, représentée à Mézières, près Lauzanne, le 15 avril 1903...

Un des exemples les plus rares de la continuité des traditions populaires au théâtre est fourni par les *Maggi* (représentations de mai) dans la campagne de Toscane. Ces spectacles sortent directement des fêtes de Mai, célébrées dans l'antiquité. Sous leur forme dramatique, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, ils semblent dater du quatorzième ou quinzième siècle. Les plus anciens manuscrits qu'on en ait gardés remontent, d'après M. Alessandro d'Ancona, à 1770. Les auteurs et acteurs sont des paysans des environs de Pise, Lucques, Pistoie, Sienne, etc. Les *Mai* sont écrits en stances de quatre vers de huit syllabes... Ces stances sont chantées sur une sorte de cantilène perpétuelle, lente, uniforme, avec quelques trilles et passages de bravoure... Les sujets des *Mai* sont héroïques ou religieux. On n'en connaît qu'un seul qui soit emprunté à l'histoire moderne. C'est un *Louis XVI*. Il est des plus intéressants; il montre comment la Révolution française se répercutait dans ces cerveaux de paysans italiens (1)...

Ainsi, il a suffi de l'initiative de quelques poètes, de quelques artistes, de quelques lettrés, jointe aux inconscients désirs des foules, pour provoquer un mouvement qui s'accroît avec une étonnante célérité. Cet accroissement est dû aux avantages multiples que ces spectacles offrent non seulement à ce que l'on appelle le *public*, qui est familier des théâtres, mais surtout au *peuple*, qui ne va au théâtre que dans des conditions spéciales. Ces conditions, le peuple les rencontre rarement et ce sont précisément celles qui caractérisent le théâtre de plein-air.

Les unes sont d'ordre pratique, les autres d'ordre artistique et littéraire. Je les examinerai successivement. L'intérêt majeur de cet examen résidera dans les secondes; elles nous montreront comment une littérature nouvelle doit naître de ces spectacles, comment elle s'esquisse déjà.

(1) M. Alessandro d'Ancona, dans un très intéressant ouvrage : *Origini del teatro in Italia*, 1877, donne de plus nombreux détails.

Pour le peuple, aller au théâtre est actuellement, comme il le dit sans élégance, mais avez force, « toute une affaire ». C'est un déplacement compliqué, une sortie en plus de celles dominicales ou autres. Il est obligé à des frais qui s'ajoutent au prix des places, à une toilette spéciale ; car, dès que l'on va aux théâtres classés — les seuls où l'on joue proprement des œuvres de mérite — une vanité légitime pousse chacun à ne point paraître trop distant du luxe de l'orchestre et des loges. Cette sortie en soirée durant jusqu'à minuit, heure où l'on risque de ne plus trouver les moyens de communication économiques — est une fatigue ajoutée aux travaux du jour; elle est d'autant plus sensible que l'atmosphère viciée des salles est défavorable à la santé, surtout à un corps moins résistant d'avoir subi déjà 6. 8 ou 10 heures laborieuses. De plus, la disposition de nos salles de théâtre fait que les places, de prix abordables aux petites gens, sont très défectueuses pour la vue, pour l'ouïe, pour la commodité principalement. S'y tenir toute une soirée est une véritable fatigue. La question s'aggrave de ce que le peuple est très vivement choqué par la différence excessive que la fortune met entre les spectateurs. Si, parfois, il s'impose des privations pour « se payer de bonnes places », cela réduit le nombre de spectacles auxquels il assistera. Souvent aussi il s'en prive tout à fait et s'ennuie. Ou bien il fréquente les music-halls, les beuglants, les cirques à bon compte, à dispositions meilleures, que lui ouvrent d'habiles industriels, mais où il se corrode, s'avilit ou s'abrutit.

Toute autre est la situation avec le théâtre de plein-air; bien différente encore elle serait si le nombre de ces théâtres augmentait, si des perfectionnements y étaient apportés, et si l'on combinait en certains cas le théâtre ouvert d'été et le théâtre fermé d'hiver.

Ces spectacles ont lieu, le plus souvent, les jours des fêtes ou le dimanche. Ils coïncident donc avec les promenades de famille et ils en deviennent le but (1). L'espace beaucoup plus vaste qu'ont toujours ces théâtres permet un nombre de places tel, les frais de services intérieurs (lumière, loges, entretiens minutieux, location, impôts, etc.), sont tellement diminués que le prix des places peut être considérablement réduit : 1, 2 et 3 francs. Que l'on soit aux places à 1 fr. ou à celles à 5 fr. l'aisance est la même, la vue la même (plutôt meilleure !) ; seule l'oreille est moins favorisée aux places les plus éloignées. Cette dernière imperfection sera moindre quand l'habileté des organisateurs ou des architectes aura acquis de l'expérience.

Il résulte de tout cela, pour le peuple, que les dépenses générales

(1) Si l'habitude de ces divertissements se généralisait, rien n'empêcherait de commencer le spectacle vers 7 h., avec les dernières lueurs, et de finir en pleine nuit, vers 10 h. — Avec la journée de 8 heures le repas serait possible plus tôt et le repos de nuit augmenté.

sont réduites ; les toilettes n'ont plus à se rapprocher le plus possible d'une toilette mondaine. On va au théâtre, foyer de hauts sentiments et de rythmes enchanteurs, aussi commodément que l'on allait au cirque. Combien de familles, de ménages qui, pour des raisons multiples — économiques ou morales — ne veulent pas aller pendant les soirées inoccupées et énervantes des jours chauds dans les Casinos, Alhambras, Jardins de Paris... ou d'ailleurs, sont contraints à l'identique et lassante promenade.

Comment exprimer, en outre, à quel point l'air libre est favorable à la vibration esthétique, avec quelle joie profonde l'on y suit les représentations ou les auditions. On baigne dans une atmosphère de pureté, de simplicité, de grandeur. Une sensible aération des âmes correspond à l'aération physique (1). Alors, on observe un fait considérable, le fait essentiel sans doute, qui peut donner au mouvement sa signification complète, sa force définitive. Ce fait est l'*influence exercée par le plein-air sur les genres, ou plutôt sur les auteurs dramatiques.*

Il oblige les poètes, sollicités par les affadissements, par les mièvreries, par les subtilités prétentieuses ou maladives, par le goût des paresseux pastiches vers quoi les inclinent les civilisations extrêmes, à des sujets plus hauts, à une forme plus ample, à une vie immédiate comme celle du sol foulé par leurs personnages. Lorsque l'on a tout à coup pour collaborateurs l'azur sphérique, les nuages errants et multiformes, les arbres, hymnes de la terre vers le soleil ; — lorsque les héros que vous créâtes contemplent face à face ce même soleil ; lorsque leur vie se développe parmi les arômes favorables de la nature, il faut bien se rendre à tant de sublimités et en revêtir quelque peu son œuvre. Des situations plus essentielles et propres à toute l'humanité, des sentiments plus généraux, un langage plus concis, quasi schématique, interrompu par instants d'éclats lyriques, tels sont les modes principaux de ce nouvel art.

Ils nous ramènent aux principes majeurs du théâtre, ceux qui lui donnent sa force, son rayonnement et son influence sur les masses. En effet l'art du théâtre est l'art de dire — ou de suggérer, le plus de choses à l'aide du plus petit nombre de mots ; de soulever les idées, les sentiments, les phénomènes les plus nombreux et les plus divers à l'aide du plus petit nombre d'actions. C'est un art de concentration et de synthèse. En plein air l'acteur lui-même est obligé de donner plus d'ampleur et plus de simplicité à son jeu, plus de précision plus

(1) Le phénomène est particulièrement sensible lorsque les réunions ont lieu à la tombée de la nuit, alors que le crépuscule revêt tout de quiétude et de mystère. On peut le constater à Paris aux délicieux Concerts que vient d'organiser M. Marcel Nancey sur la splendide Terrasse du Jeu de Paume (aux Tuileries) et où il va, nous l'espérons, donner les premières représentations de plein-air qu'ait vues Paris.

de profondeur à son expression et il y parvient grâce à la force qu'il recueille en respirant un air plus pur, et chargé d'oxygène.

Dès que l'on y refléchit, on s'explique pourquoi la foule se plaît particulièrement à ces façons. Il n'y a que trois manières d'être devant un spectacle : 1° l'apprécier techniquement; 2° s'y intéresser littérairement et rechercher son sens abstrait, sa symbolique, s'il y en a; 3° être simplement ému. Ceux qui pratiquent la première et la seconde manière sont les gens de métier : écrivains, artistes (doués souvent de la troisième), et surtout les critiques, les dilettantes, etc.

Le peuple ne connaît que la troisième manière. Il ne comprend pas, ne discute pas, ne raisonne pas. Il reçoit un choc, il vibre ou rien. Aussi aime-t-il les sentiments simples et précis, les passions fortes, les idées hautes et claires, les situations vigoureuses et nettes; en un mot, cette simplicité essentielle qui caractérise tous les chefs-d'œuvre de tous les temps où le théâtre s'épanouissait pour tous.

Or, simultanément à cette floraison de théâtres à ciel ouvert des gens de théâtre, des artistes, des écrivains, des sociologues se préoccupaient de la question des théâtres populaires.

Des revues en de nombreux articles ont étudié le problème, plusieurs ont présenté des projets de « Théâtre du Peuple »; un Comité de jeunes écrivains en 1899 s'est réuni et a remis au ministre de l'Instruction Publique des projets et une demande d'intervention de l'Etat. M. Adrien Bernheim organisa dans un but de solidarité les tournées des *Trente ans de théâtre*, œuvre excellente et éducatrice, par la représentation de nos principaux chefs-d'œuvre, mais qui ne répond pas exactement à ce que le public attend. Des directeurs actifs : M. Berny, M. Henri Beaulieu fondèrent à Belleville et à Clichy des *Théâtres du peuple*. Malheureusement ils choisirent un programme imposé autant par les nécessités du théâtre fermé que par des goûts personnels. Des ouvrages entiers, tel que celui très remarquable que je signalai plus haut de M. Romain Rolland, ont été publiés sur le sujet. En province, çà et là, des tentatives de même nature ont été signalées; plus récemment le gouvernement se décida à réunir une Commission des théâtres à qui fut particulièrement soumis le problème des théâtres populaires. La Commission s'est réunie : elle a fait beaucoup de rapports, donné beaucoup de « projets », publié beaucoup de notes dans les journaux : elle n'a fondé aucun théâtre. Pour un tel résultat on attend un homme d'initiative, d'idées définitives et enfin muni de gros capitaux.

Il faudra cependant que l'Etat se décide à satisfaire l'un des plus nobles besoins de la foule. Veut-il la livrer toute aux pollutions qu'imaginent de bas spéculateurs? Veut-il que s'invétèrent dans les mœurs des spectacles plus cyniques, plus déprimants, plus dissolvants que ceux de la Rome impériale? Le veut-il?

N'est-il pas enfin évident qu'il suffirait d'une institution officielle dans l'ordre que j'ai indiqué pour donner à ce mode nouveau un attrait définitif, pour décider ceux qui hésitent à s'y engager ; je veux parler des directeurs de théâtre, du goût public et des dramaturges.

Puisqu'en France la religion baisse d'heure en heure, puisque l'instruction pratique remplace chaque jour l'éducation et la culture générale, comment remplacer ces préceptrices essentielles de la sensibilité, de l'âme et de l'intelligence? Comment provoquer ces moments d'unanimité qui organisent les multitudes et créent par la copulation d'une idée, ou d'un sentiment, et d'un collectif un être second plus puissant et plus beau ?

Diderot l'a dit un jour avec une divination aux termes trop vifs mais éloquents : « Le comédien sera appelé à succéder au prêtre. » Jean-Jacques Rousseau écrivait dans la *Lettre à d'Alembert:*

Les spectacles des Grecs n'avaient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs théâtres n'étaient point élevés par l'intérêt et par l'avarice; ils n'étaient point renfermés dans d'obscures prisons, leurs acteurs n'avaient pas besoin de mettre à contribution les spectateurs ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyaient passer la porte, pour être sûrs de leur souper. Ces graves et superbes spectacles, donnés sous le ciel, à la face de toute une nation, n'offraient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer une ardente émulation et d'échauffer les cœurs de sentiments d'honneur et de gloire.

Michelet, excessif et lucide à la fois, proclamait dans un de ses *Cours* au Collège de France :

Donnez au peuple l'enseignement souverain, qui fut toute l'éducation des glorieuses cités antiques; un théâtre vraiment du peuple. Et sur ce théâtre, montrez-lui sa propre légende, ses actes, ce qu'il a fait. Nourrissez le peuple du peuple... Le théâtre est le plus puissant moyen de l'éducation, du rapprochement des hommes; c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale...

Enfin Diderot, dont l'esprit, si étroit en certains sujets, fut en d'autres si prophétique, prévoyait et indiquait l'esthétique nouvelle que j'exposais tout à l'heure. Dans le *Paradoxe sur le Comédien* il dit : « La vraie tragédie est encore à trouver... Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. » Dans le *Deuxième entretien sur le Fils Naturel*, il écrit ces paroles admirables :

Il n'y a plus à proprement parler de spectacles publics... Les théâtres anciens recevaient jusqu'à 80.000 citoyens... Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, et de la communication des passions dans les émeutes populaires. *40 à 50.000 hommes ne se contiennent pas par*

décence... Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent a quelque vice secret; il y a dans son caractère je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît. Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devait ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devait-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes; ou fixer l'attention d'une nation entière dans les jours solennels!..... Je ne demanderais, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre très étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une pièce l'exigerait, une grande place avec les édifices adjacents..... différents endroits distribués de manière que le spectateur vît toute l'action et qu'il y en eût une partie cachée pour les actions.... Sur nos théâtres on ne peut jamais montrer qu'une action tandis que, dans la nature, il y en a toujours de simultanées...

J'ai cité de préférence des penseurs qui sont en faveur auprès des pouvoirs publics et qui ont stimulé les transformations de la société contemporaine. Beaucoup d'autres ont exprimé des avis analogues.

Tout artiste est un aristocrate au sens étymologique de ce terme. Or le plus traditionniste esprit le sait : le pays qui ne veut pas disparaître doit renouveler son aristocratie, c'est-à-dire ses *meilleurs*. La part fatiguée de la race laisse monter et mûrir la part fruste et vigoureuse afin qu'un sang plus vif ruisselle, afin que le naturel et la tradition soient renouvelés, afin que l'idéal corresponde aux résultats des évolutions. La caste aristocratique traditionnelle de France, ayant renoncé l'action pour la vie oisive, luxueuse et vaine, va être remplacée et, puisque la France dure, une hiérarchie nouvelle s'organise, un centre nouveau va surgir.

L'art théâtral contribue avec force à appeler vers la distinction, à exciter vers la perfection les prédestinés qui tourbillonnent dans le peuple. Les poètes, en dressant des figures de noblesse et de pureté, instituent la contagion de la grandeur et de la vertu nouvelles.

Les efforts individuels, les essais collectifs, et surtout l'éclosion d'un art dramatique imprécis, mais incontestablement neuf, signalent à l'Etat son devoir. Ce devoir est des plus impérieux, car il importe :

1° *De donner au peuple privé du dynamisme moral des cultes déclinants un ferment ennemi des ferments de décadence;*

2° *De sanctionner par une attention vive et par une aide efficace l'apparition d'un genre dramatique aux proportions originales, à l'inspiration héroïque et vivante, d'une poésie dansée capable de devenir l'évangile lyrique des consciences et des sensibilités égarées;*

3° De stimuler et de favoriser la création de scènes de plein-air dans les Provinces, qui commencent à revivre d'une vie libre et normale,

afin que les poètes régionaux y triomphent sans avoir recours à Paris corrosif.

Déjà cette nouvelle littérature s'impose. Une pléiade d'écrivains connus ou récents s'est formée. Ils sont de natures et de valeurs très différentes, mais tous représentent un même effort, une même tendance.

Tous ont entendu le même appel lointain.

Les uns s'astreignent encore à la forme strictement classique, aujourd'hui un peu disconvenante, nous semble-t-il? Ce sont : Jean Moréas, l'admirable et harmonieux poète d'*Iphigénie* et d'*Ajax;* M. Lionel des Rieux avec son *Hécube* de ligne sévère; M. Mario de La Tour avec *Philoclès*, *Œdipe chez ses fils*, *les Thermopyles*; MM. Alfred Poizat et Marc Legrand avec diverses traductions de l'antique.

D'autres gardent toujours fidélité aux principes traditionnels et s'essaient néanmoins à des recherches de fond ou de forme. Au premier rang de ceux-là, autant parce qu'il a été l'initiateur du mouvement que pour sa pensée et son écriture supérieure, est M. Péladan (*Babylone*, *la Prométhéïde*, *Sémiramis*, etc...). Je signalerai ensuite, m'excusant d'oublis possibles: Albert Samain avec *Polyphème*, un chef-d'œuvre, MM. André Suarès, dont on ne connaît pas ou peu la *Tragédie d'Elektre et d'Oreste*, œuvre extraordinaire et toute ruisselante de génie; Georges Rivollet (*les Phéniciennes*, *Jerusalem*); Catulle Mendès (*Médée*); Mecislas Golberg (*Prométhée repentant*); Paul Souchon (*le Dieu Nouveau*, *Roland*, *Cléopâtre*, *le Tasse*); Hector Fleischmann (*Xerxès vaincu*, *etc...*); Jules Bois (*Hippolyte couronné*); Achille Richard (*Endymion*, etc...); Jean Griselin (*la Peur*); Roger Dumas (*Vers le Destin*).

Quelques-uns enfin estiment que la victoire viendra à ceux qui inventeront tout entier le nouvel art tragique et dramatique. Ils ont transformé ou développé les sujets. Ils en ont imaginé. Ils se sont libérés des règles absolues de composition et d'écriture. Parmi ceux-là je nommerai : MM. Maurice Maeterlinck, qui, par certains de ses derniers ouvrages, et surtout par *Monna Vanna*, s'est orienté vers l'esthétique méditerranéenne; Maurice Pottecher (dont j'ai déjà cité les ouvrages); Fabre (*Timon d'Athènes*); Joachim Gasquet (*Dionysos*, *l'Ami du Peuple*, *Omphale*, *Pierre Puget*, etc...); André Gide (*Saül*); Romain Rolland (*Danton*, *le 14 juillet*, etc...); Henri Mazel (*les Amants d'Arles*, *la Fin des Dieux*, *l'Hérésiarque*); Ricciotto Canudo (*la Trilogie méditerranéenne : Dionysos*, *le Délire de Clytemnestre*, *la Mort d'Hercule*); Charles Méré (*l'Hydre*); Pierre Vierge (*Simone*, *Holopherne*). D'autres noms ont été prononcés qui s'affilient à cette tendance, ceux de Mme Lucie Delarue-Mardrus, de MM. Edouard Schuré, Saint-Pol-Roux, Eugène Hollande, Maurice

Magre, Saint-Georges de Bouhélier, M. de Faramond, J. Valmy-Baysse, Lorenzi de Bradi, Louis Payen, Ernest Gaubert, H. Beauquier, Elzéar Rougier, etc...

Quant à nous, nous combattons de toute notre énergie l'imitation des modes traditionnels. Les systèmes dramatiques des anciens sont basés sur des principes à jamais vrais, mais il faut en prendre l'essence et laisser leur visage. Libérons-nous du prestige légitime mais rétrospectif, de la tutelle si forte et si agréable des Grecs et des deux Français. Ils ont eu, ils ont du génie. Ne saurons-nous en avoir nous-mêmes et de toute autre façon? C'est s'oublier à l'excès que de les contempler toujours. Exprimons notre civilisation depuis les origines. Profitons, au théâtre, des libertés prosodiques que la versification française a conquises. Il faut définitivement créer un drame qui ne soit ni la tragédie traditionnelle et religieuse, ni le drame romantique, au lyrisme boursouflé, mais qui sera le *drame français*.

L'ordre et la fantaisie, la force et la grâce, la simplicité et la distinction harmonieusement proportionnés sont les caractéristiques de ce genre naissant. Il instaure, selon une heureuse expression de M. Pierre Vierge, un théâtre d'*action lyrique*. Par lui le génie méditerranéen redevient directeur et réalise son principe éternel : *l'idéalité vivante des formes parallèle à l'idéalisme des pensées*.

Désormais, au lieu d'assister à des pièces plus ou moins normales en plein-air, les spectateurs auront des œuvres en rapport avec le cadre et avec leurs désirs obscurs.

Ici, je le répète, se dresse, impérieux et immédiat, le devoir du gouvernement de la République : activer l'effervescence que je viens d'analyser et qui enveloppe le pays tout entier. Si l'initiative individuelle n'est pas sanctionnée, elle se lassera. Il est un moyen dont je veux signaler au gouvernement l'importance capitale, peut-être décisive.

Quelle que soit la bonne volonté — et la chance — des organisateurs, ils sont, dans les contrées situées au Nord de la Loire, dangereusement impédimentés par la température et ses variations brusques. Le Limousin, l'Angoumois, la Guyenne et Gascogne, le Velay, le Languedoc, le Béarn, la Provence surtout peuvent seuls compter *sur* le temps. Les autres contrées comptent *avec* lui. Elles devront, pour jouir en sécurité des avantages du plein air, se pourvoir du même coup de vastes théâtres abrités, dont la création sera facilitée par la prestigieuse industrie contemporaine. Les théâtres ouverts ont ouvert l'âme populaire; il faut qu'elle s'ouvre aussi dans les théâtres fermés. Voici donc, dans cet esprit, une idée que le Gouvernement a le devoir de réaliser ou d'aider puissamment à réaliser.

Il existe à Paris une salle immense, qui, en vérité, *n'existe pas*, tellement sont graves ses défectuosités de disposition et surtout son

horrible acoustique. Je parle de la *Salle des Fêtes du Palais du Trocadéro*. Les défauts sont tels que les autorités du temps auraient dû refuser les travaux pour malfaçon évidente. Y suivre un spectacle, y écouter un concert constitue un cauchemar : les spectateurs, les artistes, les orateurs mêmes ne cessent de s'en plaindre. Tous ont constaté la demi-inutilité de cette salle, la plus vaste de Paris.

Or, si sa transformation, ou plutôt sa réfection, était confiée à un architecte et à un ingénieur conscients des buts nouveaux, si la scène, le mur de scène, l'orgue étaient différemment disposés, si l'on établissait sans discontinuité trois séries gigantesques de gradins en bois avec modification de la courbe actuelle, si l'on pratiquait des galeries extérieures en belvédère sur Paris, *si surtout on recouvrait la salle, tranformée ainsi, d'une toiture plate ou en coupole, mais mobile* (*qui permettrait le ciel ouvert aux jours propices*), Paris posséderait l'amphithéâtre dont il manque, dont il devrait avoir honte de manquer (1).

Si, enfin, l'Etat mettait à la tête de cette institution un homme familier de ce genre de spectacles, de nature énergique et de haute conscience artistique, décidé à représenter principalement les écrivains novateurs, eh bien ! je suis assuré par l'expérience historique que, de l'émulation vers la gloire suscitée entre les jeunes valeurs,— qui disparaissent aujourd'hui dans le renoncement ou dans les efforts inutiles — surgiraient des talents, des génies dramatiques insoupçonnés. La lutte et la victoire engendrent les forts.

Nul, mieux que le ministre actuel de l'Instruction publique, M. Aristide Briand, n'est désigné pour décider un acte aussi fécond dans l'ordre esthétique, aussi généreux dans l'ordre social. Tous les esprits réfléchis devraient l'y inviter et propager cette idée.

La force d'âme ne se génère pas spontanément et elle importe autant qu'un cuirassé au maintien des empires.

La Joie est à l'activité humaine comme les détonations au moteur d'automobile, comme la montée au Capitole à Pétrarque.

La beauté s'accroît au spectacle de la beauté.

Bientôt, devant le succès indubitable, l'initiative privée sèmerait Paris et la France de salles florissantes; les poètes, assurés de ne plus travailler en vain, écriraient encore de belles œuvres et même des chefs-d'œuvre, et le peuple, forêt de roseaux docile aux souffles rythmiques, emplirait l'espace d'une chanson sonore et saine, d'une chanson transfigurée par l'approche furtive — minutes d'éternité dans le néant des heures — de cet état volatil qui est, pour la matière comme pour l'homme, l'état suprême et la fin dernière.

GABRIEL BOISSY.

(1) La Ville de Paris, elle, devrait, par un agencement habile, qui ne saurait retirer rien à une ruine sans beauté, utiliser les Arènes de Lutèce pour des représentations dont le succès et le profit seraient certains. Moins de 50.000 francs suffiraient pour un aménagement définitif. Mais encore faut-il là un administrateur artiste et point cupide!

UN CŒUR VIRGINAL

(*Suite* [1])

—

XIV

De 8 h. 57 du matin jusqu'à 6 h. du soir, qu'elle sonna à sa porte, M. Hervart n'avait eu exactement qu'une idée, une seule : coucher avec Gratienne.

Elle était à Paris depuis la veille et elle venait de lui écrire, quand elle avait reçu, de Caen, le télégramme de M. Hervart. Son contentement était extrême. Elle réalisa avec joie le vœu de son ami.

— Je t'aime, gros loup !

M. Hervart fut deux jours sans penser à Rose que comme à une chose lointaine. Il retrouvait le Louvre avec émotion. Il contemplait la colonnade avant d'entrer. Le « Héros combattant » même lui semblait une nouveauté. Il alla méditer devant la Vénus accroupie, qu'il aimait particulièrement. C'est là qu'il donnait parfois rendez-vous à Gratienne. Ah ! comme il l'aimait ! Avec quel plaisir il avait retrouvé son « éphèbe » !

Le troisième jour, il reçut la lettre de Gratienne, retour de Robinvast. Cela ne laissa pas que de le troubler un peu : l'écriture de Rose superposée à celle de Gratienne !

« Mais quoi ! ne sont-elles pas toutes les deux superposées dans la vie? Que dis-je, entremêlées? Rose est bien trop ignorante du train des choses pour avoir aucun soupçon. Et puis, des lettres d'écriture féminine, j'en ai reçu dix sans me cacher, pendant mon séjour à Robinvast... Rose, il est vrai que j'ai été un peu loin avec elle. Mais à qui la faute ? Si elle avait résisté aux premières attaques, je n'aurais pas insisté. Quelle égoïste !... Je devrais pourtant lui écrire. Non, pas aujourd'hui encore. C'est à mon tour d'être fâché. »

Dans la journée, il pensa encore plusieurs fois à Rose. Les scènes du jardin et du bois revenaient l'énerver. Puis une

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 228, 229 et 230.

question se posait dans son esprit : Est-ce que je l'aime ? Mais il refusait de répondre. D'autres se présentèrent plus insistantes encore : Comment reculer ? Il ne comprenait pas. Il n'avait pas l'intention de reculer. Alors, à quand le mariage? Cela, il n'en savait rien

« Qu'on me laisse respirer! J'arrive, j'ai des travaux en retard, des amis à voir. Il faut que tout se fasse. Pour la petite dryade du bois de Robinvast, il n'y a qu'une chose au monde, moi. Pour moi, il y en a dix, il y en a mille. »

Il sonna, donna des ordres inutiles, demanda des renseignements vains. Vers trois heures seulement, il ouvrit la porte à une image qui rôdait depuis le matin autour de sa tête : Gratienne devait venir le prendre à quatre heures et ils devaient aller à Saint-Cloud. C'était un de ses grands plaisirs qu'il retrouvait là.

« Rose comprendrait-elle ces paysages si profondément civilisés, cette nature assagie, ces coteaux aux lignes harmonieuses comme le corps d'une belle femme couchée ? »

M. Hervart se sentait fort dispos. Les malaises qui l'avaient inquiété à la campagne avaient disparu depuis son retour. I trouvait en Gratienne l'accueil favorable à la réalisation de ses désirs. Elle connaissait ses goûts, ses manies et les partageait. Bref, il se promettait, après cette familière promenade, des heures émouvantes. Une surprise, fort désagréable cependant, l'attendait. Après des préludes passionnés, alors que tout son être tendait à la réalisation de l'acte, M. Hervart eut une faiblesse. Sans doute, la tendresse habile de Gratienne en avait triomphé. L'amour-propre, des deux parts, avait été sauf, mais il n'en restait pas moins que, pour la première fois de sa vie, M. Hervart avait manqué de présence d'esprit.

Le matin, il songea à Stendhal, emporta le volume à son bureau, et lut avec une grande attention le chapitre LX de *l'Amour*. Il n'y trouva aucun éclaircissement. Gratienne, certes, ne lui en imposait point et, d'ailleurs, nulle femme ne lui avait jamais inspiré cette sorte de passion mal équilibrée où le corps recule, effrayé de son audace.

« Stendhal a sans doute trouvé une des causes de l'absence d'à-propos, mais il n'en a trouvé qu'une. Et puis, tout cela, ce n'est pas de la psychologie, c'est de la physique. Il n'y a que de la physique. Bouret me dira cela. »

Bouret, qui connaissait la vie de M. Hervart, s'en fit conter, point par point, la dernière année. Ensuite, il dit :

— Bien. C'est très simple.

Bouret n'usait point de circonlocutions. Il était net et brutal. Ayant réfléchi une minute, il continua :

— L'amour platonique a pour accompagnement fatal l'onanisme solitaire. Le flirt simple mène aux mêmes conséquences. Le flirt double, c'est l'onanisme à deux, hypocrite et discret. Vous voyez, c'est comme l'almanach Liégeois. Le flirt triple, s'il existe, ce serait encore l'onanisme à deux, mais avéré, franc. Il serait peut-être moins dangereux que le flirt double, qui n'est autre chose que la spermatorrhée provoquée. Aucune virilité ne résiste à cela. Les femmes, pour une autre cause, moins facile à expliquer, y crèvent tout comme eux. Les hommes sont fous. Que diable, si vous avez besoin d'une femme, prenez une femme et soyez le bel animal qui remplit sa fonction ! Et surtout, méfiez-vous des jeunes filles. Les jeunes filles ont dévirilisé plus d'hommes que les Messalines. Le rêve aux étoiles, les baisers furtifs, les serrements de mains sont presque toujours, chez un homme impressionnable, et surtout s'il y a quelques mois ou même quelques semaines de chasteté derrière lui, accompagnés d'une perte séminale. Or, savez-vous ce qui arrive? On s'y habitue. Je crois que nos organes, malgré leur étroite dépendance réciproque, ont une certaine autonomie. L'organe éjaculateur, se voyant peu à peu dispensé de son effort accoutumé, prend le parti de se reposer. Comprenez-vous? Alors, la fontaine coule tant qu'elle veut. A la première sommation, ne trouvant plus d'obstacle, elle se répand. Il faut boucher la fissure, il faut du ciment. D'abord, bien entendu, chasteté absolue pendant un temps indéfini. Occupations très actives, fatigue : obtenir un sommeil de brute. Ensuite, dans deux ou trois mois, faites quelques tentatives directes, absolument directes. Si cela va, il faudra vous marier et vous appliquer à faire des enfants. Voilà.

— Enfin, vous me condamnez au devoir conjugal?

— C'est cela même. Et encore!

— Il faudrait donc épouser une femme que l'on n'aime pas.

— Cela serait la vraie sagesse.

— Et lui être fidèle.

— Evidemment.

— Ou bien renoncer à tout?

— Je ne vais pas jusque-là. Votre cas n'est pas désespéré. Vous avez fui à temps.

— Je n'ai pas fui. On m'a éloigné.

— Bénissez la cruelle. Dites-moi, alors elle se laissait faire?

— Et même avec une certaine bonne grâce.

— Ce sera une femme bien dangereuse.

— Elle est si innocente!

— Il n'y a pas de femmes innocentes. Elles savent d'instinct tout ce que nous prétendons leur apprendre.

— C'est cela, l'innocence.

— Peut-être. Mais un voluptueux délicat avec une jeune fille innocente et amoureuse est un homme perdu.

— Je commence à le comprendre.

— Il n'y a pas, reprit Bouret, plusieurs sortes d'amours. Il n'y en a qu'un. L'amour est physique. Le plus éthéré retentit dans l'organisme avec autant de certitude que le plus brutal. La nature ne connaît qu'une fin, la procréation, et si le chemin que vous prenez n'y conduit pas, elle vous arrête et vous condamne au moins à quelque simulacre: c'est sa vengeance. Tout sentiment intersexuel tend à l'amour, à moins que son caractère initial ne soit bien défini ou que les partenaires soient dans la phase de la vie où l'amour est impossible... Mais je vous traite trop en ami. J'abuse. Vous paraissez songeur. Vous ne vous intéressez pas autant à ces questions que Léonor Varin. C'est mon élève, en physique des mœurs. Comment va Lanfranc? Il ne platonise pas, lui, il ne flirte pas...

— Oh! non.

— Varin m'intéresse. Le connaissez-vous?

— Fort peu.

— Vous perdez. Il deviendra un de ces jours un esprit supérieur, s'il surmonte la crise sensuelle. Je voudrais le marier.

— C'est votre panacée.

— C'en est peut-être une, mon ami, à condition qu'on prenne le mariage au sérieux. La stabilité n'est que là. A propos, vous avez peut-être vu la fille de des Boys? Il m'écrit de temps en temps. Nous sommes restés amis parce que, s'il

est bête, il a la bêtise laconique. Et puis, c'est un très brave homme, et à qui je dois ma position. Or il est presque embarrassé de sa fille. Il n'a pas de relations. Comment est-elle? Jolie?

— Oui.

— Intelligente? Autant que femme peut l'être, s'entend?

— Oui.

— Bon caractère?

— Je pense.

— Et le principal? Santé?

— Bonne apparence.

— Hé! hé! Je vais lancer Varin à la poursuite de cette nymphe.

— Inutile, il la connaît.

— Ah! il la connaît?

M. Hervart se leva. Il craignait qu'une question imprévue ne lui fît dire quelque sottise. Si Bouret, l'ami de des Boys, allait deviner quelque chose? Il chercha une phrase ambiguë et la trouva :

— J'ai passé une journée chez des Boys avec Varin. Je ne sais s'il est familier dans la maison.

Et il partit.

« En voilà une histoire! se disait-il, en songeant à sa santé, car le reste était maintenant de second plan, pour lui. Plus de femmes! Plus de Gratienne! Pas de pensées libidineuses! Suis-je maître de mes pensées? Pourquoi pas de pieuses lectures? »

Il passa quelques journées assez noires, puis ordonna dans une des salles de son musée un de ces bouleversements intempestifs qui déroutent les amateurs. M. Hervart avait besoin de se distraire. Après une semaine, Gratienne, inquiète, envoya un petit bleu. Il céda à la suggestion et, le soir même, il fit, selon les rites les plus simples, une tentative que Bouret eût trouvée prématurée. Cependant, elle réussit merveilleusement, et M. Hervart se sentit renaître.

Etant de très bonne humeur, le lendemain à son réveil, il écrivit à Rose, dont le silence prolongé finissait par piquer son amour-propre.

XV

Léonor, en arrivant à Barnavast, avait trouvé deux lettres

dont il n'aurait su dire laquelle l'intéressait davantage.

L'une était de M. des Boys, qui le priait de venir achever, avant l'hiver, et immédiatement, s'il pouvait, les travaux de Robinvast. Une chambre l'attendait. Il n'avait qu'à prévenir. On l'enverrait chercher.

La seconde venait de la Mésangerie. C'était un journal.

« 15 septembre. — Que sont les baisers de mes enfants après les baisers de mon ami ? C'est l'odeur de l'humble giroflée après le parfum capiteux des fleurs les plus rares... »

« Sotte, se dit Léonor, pourquoi écrire ? Cette femme a de l'esprit, sa conversation est agréable, elle a du goût, et voilà ce qu'elle écrit ! Dieu, quelle tristesse ! »

«... Mais les giroflées ont leur charme, comme elles ont leur saison, et je les retrouve avec bonheur, puisque leur saison est revenue. »

« Cela, pensa Léonor, c'est mieux ; c'est presque bien... Hervart est-il encore à Robinvast ? J'espère que non. Son congé n'était pas indéfini, je suppose. Si j'écrivais à Gratienne ? »

«... O fleurs que mon Bien-Aimé a fait éclore dans mon cœur, vous embaumez mon âme et vous faites délirer mes sens... »

«... Délirer mes sens... Est-il bien utile que je me rappelle au souvenir de Gratienne ? J'aimerais autant me renseigner d'un autre côté. »

« ... délirer mes sens ! Mon corps frémit au souvenir de la nuit de Compiègne dont chaque minute est une étoile qui brille dans mes rêves. Je ne savais pas ce que c'était que l'amour... »

« Qui sait ce que c'est que l'amour ?... Je ne suis pas forcé de répondre aujourd'hui. Mais, j'y pense, je ne sais pas où est Gratienne. Elle devait partir presque en même temps que moi. Laissons cela...

«... Ce que c'était que l'amour... Je ne veux pas retrouver Hervart à Robinvast. Il m'ennuie. Est-ce qu'elle va vraiment épouser ce « fonctionnaire » ? Si Rose savait ? Oui, mais si Rose savait tout, m'estimerait-elle beaucoup plus que M. Hervart ? J'ai dix ans de moins que lui, voilà tout, et ma maîtresse est une pierre au cou beaucoup plus lourde que la sienne. On éloigne gentiment une Gratienne ; avec une Hortense, la

manœuvre est bien plus difficile. Elle peut faire un scandale, elle peut s'occire, elle peut se faire jeter à la porte par son mari et venir se réfugier dans mes bras... Alors ? D'ailleurs, je l'aime assez cette belle femme et je souffrirais beaucoup s'il fallait la désespérer. Et puis, Rose est follement amoureuse. Soyons raisonnable. Où en étais-je ? toujours à l'amour. »

« ... l'amour, avant de te connaître, et j'ignorais la volupté, avant notre nuit de folie... »

« Cela, c'est très possible. Mais pour l'amour, je doute. Est-ce de l'amour, cette frénésie de curiosité sensuelle qui nous pousse à vouloir connaître sous toutes ses faces et selon tous ses mystères le corps que nous désirons ? Pourquoi pas ? C'est même sans doute le plus bel amour. Mordre, manger, dévorer ! Ah ! qu'ils ont bien compris cela, ceux qui réduisent l'objet de leur amour à un petit morceau de pain qu'ils avalent. La communion, quel acte d'amour ! C'est merveilleux. Bouret trouverait cela fou, peut-être, mais Bouret, qui a raison d'être matérialiste, a tort de ne pas comprendre le mysticisme matérialiste. Peut-on être plus matérialiste à la fois et plus mystique que les chrétiens, ceux qui croient à la présence réelle ? La chair et le sang, c'est cela aussi que voudraient les amants, et eux aussi doivent se contenter d'un simulacre. »

« ... de folies. Cela m'a révélé un monde nouveau. Je ne mourrai pas, comme Josué, sans avoir vu le paradis terrestre. »

Cette phrase, malgré sa banalité, agréa à Léonor, qui revenait à plus d'indulgence pour sa maîtresse.

« C'est un grand effort pour elle qu'une si longue lettre, et comme c'est pour moi qu'elle l'a fait, ce grand et tendre effort, je serais bien lâche de m'en moquer. Alors, je ferais peut être aussi bien de n'en pas lire davantage. Je vais lui demander un rendez-vous à Carentan. Cela lui fera plaisir, et à moi aussi. Après, j'irai à Robinvast. Tout s'arrange. »

Le rendez-vous à Carentan fut difficile à organiser. Hortense, d'abord heureuse et toute prête à partir, semblait hésiter. C'était trop près, c'était une trop petite ville. Cependant, son désir était si fort ! Comment faire ? Elle espérait trouver un prétexte pour aller seule à Paris.

La vérité était que, réintégrée dans son milieu, Hortense

ne se sentait pas assez d'audace pour en braver volontairement les règles. Elle était de celles qui sont prêtes à tout, pourvu que les circonstances déterminent leur volonté. Céder vivement à un amant impérieux, n'importe où, dès que la sécurité est assurée ; profiter d'un hasard ; mais le créer, mais l'organiser ? Son escapade à Compiègne lui apparaissait maintenant comme une de ces fortunes que la vie n'accorde pas deux fois. Elle rêvait d'une nouvelle rencontre fortuite avec Léonor ; mais un rendez-vous concerté ! A cette idée, elle se sentait suivie, guettée, elle se trouvait mal. Etre surprise par son absurde mari, quelle honte !

« Si Léonor venait ici, nous trouverions bien quelque combinaison. Je puis être souffrante, un dimanche, garder la chambre, rester seule à la maison, et puis, il y a le hasard ! »

Elle s'en remettait toujours au hasard. Elle n'avait jamais cédé qu'à l'improviste à aucun de ses amants.

« Ne retrouverions-nous pas, continuait-elle, même dans un abandon rapide, quelque chose de la nuit de Compiègne ? »

Les femmes sont des ruminants. Elles peuvent vivre des mois, peut-être des années, sur un souvenir voluptueux. C'est ce qui explique la vertu apparente de certaines femmes : une belle faute, belle fleur au parfum éternel, suffit à bénir toutes les journées de leur vie. Les femmes se souviennent encore du premier baiser que les hommes ont oublié le dernier

Hortense rêvait. Léonor désirait. Il ne pensait à la maîtresse d'hier, quand il y pensait, que pour en faire la maîtresse de demain. Son sentimentalisme était matériel. Il passait le ruisseau de pierre en pierre, de réalité en réalité. A défaut d'Hortense, il avait pris Gratienne, non par besoin physique, par besoin cérébral. Il lui était nécessaire, pour vivre, de s'appuyer sur deux ou trois sensations, toujours les mêmes, mais toujours fraîches. Etait-il capable d'un sentiment profond et un tel amour eût-il influé sur ses habitudes physiologiques ? Il n'en savait rien. Fidèle aux théories de Bouret, il ne le croyait pas.

Il écrivit à Hortense : « Je veux que tu viennes. » Elle fut effrayée, mais heureuse :

« Comme il m'aime ! »

La volupté d'obéir lutta longtemps en elle avec la peur. La peur, à certains moments, cédait.

« Puisqu'il veut que je vienne, c'est qu'il sait que je puis venir, qu'il n'y a pas de danger. Et puis, il sera là, lui ! »

Elle s'appuyait sur Léonor, comme sur un autre mari plus vrai et plus fort, quoique lointain. Lointain? N'était-il pas toujours présent à sa pensée ?

La peur, un matin, céda tout à fait. Elle écrivit, elle partit, elle arriva.

Elle tremblait, et elle trembla longtemps encore, après que les verrous étaient tirés.

Cette nouvelle fête fut vaine pour sa sensibilité. Léonor, étonné d'une froideur qu'il croyait avoir vaincue pour toujours, l'attribua à une défaillance de la tendresse. Il savait que les femmes ne palpitent qu'avec ceux qu'elles adorent, mais il croyait qu'elles doivent palpiter toujours. Il ne savait pas combien ces organismes fragiles sont capricieux. Il ne savait pas qu'il y a des femmes qui courent toute leur vie après un délire qu'elles ne retrouveront plus jamais. Alors il imagina qu'il n'était plus aimé, et il fut amer, car les hommes, volontiers, sont amers quand l'exaltation de leur maîtresse est trop modérée.

Hortense pleura.

« O mon rêve, mon beau rêve! »

Sa tendresse pourtant n'était pas diminuée. Léonor dut en convenir, en recevant d'un air contrit les baisers poignants d'Hortense. Il lui demanda pardon, il s'humilia, et elle fut heureuse, un instant, aux câlineries de son amant, mais elle disait encore tout bas :

« O mon rêve, mon beau rêve! »

Après son départ, Léonor informa froidement la dame du logis qu'il ne reviendrait pas, puis, après s'être ennuyé longtemps dans une salle d'auberge, il regagna Barnavast. Une lettre l'attendait, qui le pressait encore. M. des Boys le priait, avec une sorte d'anxiété, de fixer le jour où on devait l'aller quérir.

Il aurait bien voulu, pourtant, donner quelques jours à la méditation. Il avait une question à résoudre : « M'aime-t-elle ? »

« Nous ne nous reverrons pas à Carentan, c'est décidé. D'ailleurs, c'était absurde. Quelle localité pour l'amour ! Sa défaillance fut de la répugnance pour le milieu. Cela prouve

sa délicatesse. Et puis les femmes manquent d'imagination. A moi, tout est palais, la femme que j'adore illuminerait un taudis... M'aime-t-elle ? »

Mais il eut beau se répéter la question, il ne trouvait pas la réponse.

« Que je suis sot ! Je le verrai bien la prochaine fois. Moi je l'aime toujours. Elle est belle, elle est obéissante... Mais est-ce le but de ma vie ? Si on me la donnait en toute propriété ? »

A cette question-là, non plus, il ne trouvait pas de réponse.

Hortense, au même moment, dans son ancienne chambre de jeune fille, s'endormait en soupirant :

« O mon rêve, mon beau rêve ! »

XVI

Quand Léonor arriva à Robinvast, Rose et son père, assis dans le jardin, lisaient chacun une lettre. Rose, de temps en temps, levait les yeux et regardait les arbres ; M. des Boys, entre deux phrases, considérait sa fille. Depuis quinze jours elle était pâle, triste, de mauvaise humeur, et ce père distrait, mais tendre, s'était inquiété. Que se passait-il donc entre ces fiancés de la veille ? Mais M. des Boys n'eût jamais osé interroger sa fille. Il attendait une confidence, tout en sachant bien qu'elle ne viendrait jamais, et Rose, de son côté, s'affligeait de garder dans son cœur des peines qui l'étouffaient. Ces deux êtres, timides et secrets l'un pour l'autre, seraient demeurés ainsi pendant des années sans se résoudre aux paroles qui les auraient consolés.

M. des Boys avait donc pressé Léonor de venir achever ses travaux.

« Cela sera une distraction pour elle, avait-il pensé. Et puis, au fond, et malgré ma parole donnée, je suis de l'avis de ma femme, Léonor serait un mari bien plus favorable. Quoi ! Hervart la rendrait déjà malheureuse ? »

La lettre qu'il lisait en ce moment achevait de le troubler. Elle était de Bouret et Léonor y était beaucoup vanté. Bouret continuait :

« J'ai vu Hervart, que j'ai engagé également au mariage,

mais pour des motifs différents. Quoi qu'il soit un peu plus jeune que nous, il est probablement plus près de la fin. Cette fin, mon ami, hélas! nous la verrons l'un comme l'autre se dresser devant nous, si nous vivons encore quinze ans. Me comprends-tu? Avec de la prudence et de la diplomatie, Hervart peut traîner encore longtemps et même retrouver des moments brillants, mais il a trop joué du beau violon que la nature lui a donné. Les cordes vont se casser les unes après les autres. Tant qu'il en reste une seule, un virtuose peut encore étonner des oreilles habituées aux exercices vulgaires, mais une seule corde, pourtant, c'est bien chanceux! Je lui ai donc ordonné de se marier et surtout d'être fidèle à sa femme. La fidélité amènera la satiété, la satiété amènera la continence, et la continence sera peut-être philtre. Une jeune femme n'est pas si dangereuse que l'on croit pour un homme sur le retour. Elle est un excitant favorable et, en même temps, un élément modérateur. Enfin Hervart peut très bien faire un bon mari. C'est, en tout cas, une expérience qui m'intéresserait. Je serais très capable, si elle donne de bons résultats, c'est-à-dire au moins un bel enfant, de céder, moi aussi, à une vieille tentation. Je liquiderais ma clientèle et j'irais cultiver des roses et des camélias dans un coin de votre paradis terrestre, dans ce val de Saire, où l'on voit des palmiers parmi les saules!

« J'oubliais un point assez important dans notre hypothèse. Il faudrait que la jeune femme fût d'un tempérament honnête, sans froideur, mais sans curiosité sensuelle; une bonne reproductrice, apte à la volupté de concevoir plutôt qu'à la volupté d'aimer; de celles qui, après avoir été de rougissantes épouses, deviennent de tendres mères. S'il tombe sur la femme rebelle, il est perdu. Si l'instrument qu'il doit accorder et sensibiliser ne rend aucun son ou des sons faux, il se découragera et retournera à ses vieux concerts. Mais si sa femme, par hasard, se révélait une créature de volupté, la perte serait encore plus certaine : Hervart flamberait comme un fagot et il n'en resterait qu'une poignée de cendres. Je ne parle pas de l'adultère qui, dans les deux derniers cas, est inévitable. Parfois, cela rétablit l'équilibre dans un ménage disloqué; il y a d'excellentes associations conjugales, où chacun a son idéal en ville, dans un quartier différent. Mais ceci est de la sociologie

et ne m'intéresse pas. Je reste dans mon domaine,qui est le corps humain, ses fonctions, ses anomalies. C'est d'ailleurs pour l'ignorer que les sociologues conçoivent tant de sottises. Ils en sontencore, les malheureux! à raisonner surdes moyennes! Ils ne descendent jamais à la réalité, à l'individuel. Dans quel mépris on le tient, ce corps humain, qui est pourtant la seule vérité, la seule beauté, comme il est le seul idéal et la seule poésie... »

Bouret était enclin à philosopher. Ses lettres dépassaient presque toujours la portée de leurs destinataires. Il s'en apercevait en se relisant, et souriait. De toute la dissertation de son ami, M. des Boys ne comprit que ce qui concernait Hervart, mais il le comprit très bien. Les réticences de Bouret firent leur effet ordinaire : Hervart fut considéré comme un incapable et condamné sans retour.

« C'est un fou. S'en aller capter le cœur d'une jeune fille alors que l'on n'est pas certain d'en pouvoir faire une femme ! Que diable ! les femmes ne sont pas des anges, elles ont une sensibilité corporelle, et puis la maternité, la maternité ! »

M. des Boys se confia à lui-même toutes les banalités scabreuses ou morales qu'un tel sujet lui pouvait remémorer. Cependant, il considérait sa fille.

« Comment lui expliquer cela? Ah ! j'en chargerai sa mère. »

Il reprit ses méditations, et tantôt il souriait à l'évocation d'images saugrenues, tantôt ses sourcils se fronçaient et il éprouvait un mélange d anxiété et de colère.

Rose lisait de son côté :

« ... mais j'ai été très malade depuis mon arrivée ici. Je ne sais quelle fièvre, due peut-être aux délicieuses excitations de mon cœur. Une grande dépression s'en est suivie et j'éprouve maintenant une inquiétante lassitude. Hélas! la conclusion est triste : il faut retarder notre mariage. Ma douleur est infinie à écrire cela : mais je me demande quand il sera possible? Le sera-t-il jamais? Non, je ne veux pas me demander cela. Cela serait affreux ! Je vous aime tant ! Avec quel bonheur je refais nos tendres promenades dans le bois de Robinvast ! Si je fus trop audacieux, vous me le pardonnez, n'est-ce-pas, en faveur de la force de mon amour... »

Il y en avait très long sur ce ton, et une femme moins inex-

périmentée que Rose eût senti l'artifice de cette éloquence amoureuse. Pas un mot, certes, ne venait du cœur. M. Hervart, qui n'était pas méchant, avait posé tout d'abord le principe de sa maladie, et il comptait en tirer, en graduant les déceptions, toutes les conséquences logiques. Au besoin, s'était-il dit, Bouret m'aidera. M. Hervart, homme du dernier moment et de la sensation présente, ne pensait plus à Rose que comme on pense à un ami malade, dont on souhaite la guérison, certes, mais sans angoisse. Pourtant, la fatuité nécessaire aux mâles lui affirmait qu'il n'était pas oublié ; il se flattait d'avoir laissé au cœur de la jeune fille une blessure qui ne guérirait jamais tout à fait, et il éprouvait presque du remords. Il eût consenti à un sacrifice pour jouir de la paix complète des égoïstes, il eût permis à Rose, non pas l'oubli, mais la résignation mélancolique.

« Pauvre enfant !... Mais cela devait arriver. Enfin, j'espère qu'elle ne sera pas trop malheureuse ! »

La lecture de la lettre de M. Hervart laissa Rose triste et charmée :

« Oh ! comme il m'aime ! O mon cher Xavier, tu es donc malade ? »

Et elle songeait au destin cruel des fiancées :

« Il souffre, et je ne puis aller le consoler ! »

Elle se tournait vers son père, quand il se leva pour aller au devant de Léonor. Ce fut devant le jeune homme, et sans prendre garde à lui, qu'elle donna des nouvelles de M. Hervart :

— Il est malade, il a eu un accès de fièvre...

— De fièvre ? s'écria M. des Boys.

— Oui, et ensuite il a éprouvé une grande faiblesse...

— Une grande faiblesse, bien. Et après ?

— Après, voilà notre mariage remis...

— En effet.

— Je suis inquiète.

— Je le pense bien.

— Pourquoi n'irions-nous pas le voir ?

— Crois-tu que cela soit bien utile ?

— Cela lui ferait tant de plaisir !

— Le demande-t-il ?

— Non.

— Eh bien, alors?

— Il n'ose pas.

— Est-il donc si timide ?

Cette innocente question la fit rougir.

— Je parlerai de cela avec ta mère, reprit M. des Boys. En attendant, occupons-nous un peu d'architecture.

Rose s'ennuyait tellement, depuis le départ de Xavier, elle avait eu tant de tristesse de son long silence et maintenant elle éprouvait une telle inquiétude, qu'elle accueillit sans répugnance la proposition de son père.

Cette fois, on s'occupa de la maison. Il y avait des réparations urgentes et des améliorations utiles. L'architecte, à mesure, indiquait les endroits faibles. Tout un plan de restauration s'érigeait dans sa tête.

Les jours passèrent. On vit bientôt les maçons à l'ouvrage, et Rose ne quittait presque pas Léonor.

On avait eu plusieurs fois des nouvelles de M. Hervart par ses journaux, car ses remaniements au Louvre lui attiraient les épigrammes de la presse, mais lui-même gardait le silence. Devant cette attitude M. des Boys avait résolu de se taire, de laisser le temps faire son œuvre. Plus tard, quand il ne resterait plus au cœur de Rose devenue jeune femme aucun dangereux souvenir de ses amours passées, il lui confierait la vérité, en souriant.

Un jour, Léonor, monté sur une échelle, laissa tomber un carnet d'où il s'échappa un flot de papiers, des bouts de croquis, des factures, des lettres, des cartes postales illustrées. Rose les rassemblait, sans y jeter que les regards les plus discrets, lorsque le château de Martinvast attira son œil. Elle trouva au bas du donjon les « tendres baisers » de M. Hervart. Brusquement le sang aux yeux, elle retourna la carte, elle lut : « Mademoiselle Gratienne Lebœuf, rue du Havre, à Honfleur. » Elle leva la tête, Léonor n'avait pas l'air de s'être aperçu de l'incident, et, d'un geste vif, elle plia l'image et la glissa dans son corsage.

— Monsieur Léonor, votre portefeuille est tombé.

Léonor descendit de son échelle, remercia, cependant que Rose s'éloignait. Quand elle eut disparu, il constata avec joie qu'elle avait volé le château de Martinvast, puis, sifflant, remonta vers ses maçons.

Arrivée dans sa chambre, Rose s'assit en tremblant.

« Je me suis trompée, se disait-elle. Ce n'est pas possible. Et comment cela serait-il entre les mains de Léonor ? »

Elle tira l'image de sa cachette, la déplia vite et la regarda en tremblant.

« C'est bien son écriture. »

Elle doutait encore.

« Voyons la date. »

Elle la déchiffra avec certitude : « Cherbourg, 31 juillet 1903. »

« C'est le jour même que nous sommes allés au jardin Liais, que nous sommes montés à cette tour où j'ai défailli d'amour... J'étais si heureuse ! »

Elle pleura longtemps. A travers ses larmes, elle regardait ses mains, les faisant tourner, considérant chacun de ses doigts l'un après l'autre. Elle avait l'air de les retrouver, d'en reprendre possession.

A la fin, elle se leva et frappa du pied.

« Eh bien, je ne l'aime plus, voilà ! Adieu, monsieur Hervart. Vous m'avez trompée, je ne vous le pardonnerai jamais. Moi, qui avais tant de confiance en lui, moi qui me laissais aller sur son cœur si doucement ! »

Elle pleura encore.

« Maintenant, j'ai honte... »

Et elle tâtait son corps, des pieds à la tête, comme pour le reprendre aussi. Elle aurait voulu le presser, le tordre pour en faire couler toutes les caresses, tous les baisers qui s'étaient insinués dans sa peau, qui avaient pénétré dans ses veines, qui avaient sensibilisé ses nerfs.

Dans son innocence déjà pervertie, elle se représentait les caresses de Xavier et de cette Gratienne. Elle suivait d'un œil jaloux leurs jeux fervents ; elle voyait leurs bouches collées, leurs mains jointes, leurs genoux et leurs pieds rapprochés. Elle se représentait la nudité de cette femme et la comparait à la sienne. Etait-elle plus belle? En quoi le corps d'une femme est-il plus beau que le corps d'une autre femme? Xavier avait aimé à caresser son sein, à l'écraser doucement sous sa main tiède. Et ne disait-il pas : « Comme tu es belle ! » N'avait-elle pas permis des frôleries plus secrètes et la main qui s'y égarait n'était-elle pas demeurée là avec plaisir? Une vi-

sion contre laquelle elle lutta en vain lui montra Xavier agenouillé près de Gratienne nue et la couvrant de baisers. Gratienne, sérieuse et à demi pâmée, acceptait de faire le geste qu'elle avait refusé et qui l'avait fâchée, et tout finissait par des baisers confus où l'on ne distinguait plus rien que des corps et des membres nus tordus et enchevêtrés les uns dans les autres.

Une chaleur lui montait à la gorge, son cœur se resserrait; elle voulut crier, se leva à demi, battit des mains et tomba évanouie.

Quand elle revint à elle, ce fut pour éprouver une grande lassitude et une grande peur aussi. Elle regarda tout autour d'elle, craignant d'y découvrir la réalité de la vision douloureuse qui l'avait accablée. Rassurée, elle respira.

« J'ai rêvé, j'ai rêvé! »

Mais il lui sembla tout d'un coup qu'un ressort se déclanchait dans son cœur. Il y eut dans son être un brusque changement d'état. Sous son sein virginal, naguère la joie d'une main amoureuse, le chagrin venait de s'installer. Elle le sentait comme on sent un gravier dans son soulier. C'était quelque chose de matériel qui s'était insinué dans l'intimité de sa chair et lui causait non pas une douleur, mais une gêne.

En même temps, tout ce qu'elle aimait d'habitude lui parut sans intérêt aucun. Elle regarda d'un œil indifférent cette chambre où elle avait tant rêvé, qu'elle avait ordonnée, parée avec tant de plaisir, tant de soins minutieux, qu'elle avait filée et tissée pour y dormir, chrysalide, en attendant l'éveil de l'amour. Les beaux arbres du bois qu'elle voyait de sa fenêtre, et jamais sans émotion, lui parurent d'insignifiantes verdures: elle remarqua pour la première fois que leurs cimes étaient inégales, et elle en fut choquée. Des coups de marteau retentirent ; elle se pencha à la fenêtre et vit des hommes qui brisaient en deux une barre de granit, et un instant elle se demanda pourquoi.

« Ah! oui, ces réparations... Que m'importe! Ah! où sont mes belles heures solitaires dans la vieille maison prisonnière de ses lierres et de ses rosiers! Et ce Léonor! Ah! qu'il s'en aille! C'est lui la cause, c'est lui. Sans sa maladresse, je n'aurais point su l'existence de cette femme... Mais comment avait-il cela dans sa poche? »

L'idée d'une indiscrétion volontaire ne lui vint pas. Elle n'avait jamais songé que Léonor pût éprouver pour elle un sentiment tendre. D'ailleurs, aucun homme que Xavier n'avait encore existé dans son imagination. Il y avait Xavier d'une part ; et, de l'autre, il y avait les autres.

Cependant, elle continua de réfléchir. L'amour, la jalousie, le chagrin aiguisaient son intelligence naturelle.

« Il y avait dans le carnet plusieurs lettres adressées à M. Varin. C'est tout naturel. Mais pourquoi celle-ci adressée à cette femme? Il faut donc qu'il la connaisse aussi? Elle la lui aura donnée à cause de la vue du château de Martinvast, sans doute?... »

Elle n'arrivait pas à reconstruire l'aventure de cette carte postale. Il y avait là un mystère qu'elle renonça bientôt à pénétrer.

« Mais je n'ai qu'à interroger M. Léonor. Comme c'est simple! Oui, mais il faudra lui dire que j'ai volé cette image, car je l'ai volée ! Ce n'est pas très grave, peut-être, mais comment oser lui en parler, comment avouer, d'abord, que j'ai eu l'indélicatesse de regarder sa correspondance? Oh! une carte postale, une image! Et puis, je dirai la vérité, c'est par hasard que cela m'est tombé sous les yeux, et si la carte avait été tournée du côté de l'adresse, certes je ne l'aurais pas retournée... »

Ce qui lui répugnait surtout, c'était la nécessité de parler de Gratienne, car Léonor n'ignorait pas son projet de mariage avec M. Hervart. Elle demeura indécise, et aussitôt recommença à souffrir, car le chagrin, cependant qu'elle délibérait, l'avait un peu épargnée.

Elle était si morne et si lasse que, la cloche du dîner ayant sonné, elle descendit sans songer à sa toilette, sans rafraîchir ses yeux encore rougis, irrités par les larmes.

XVII

Léonor attendait l'effet de sa cure. Il vit, dès le soir, qu'elle avait réussi. Rose avait l'air d'une ombre, mais d'une ombre douloureuse. Elle oubliait de manger, elle demeurait, les yeux dans le vide, la main sur son verre, elle ne répondait pas aux questions, sans les faire répéter. Enfin, il était visible qu'elle avait pleuré.

« Le remède a été amer, se dit Léonor, n'en voudra-t-elle pas au médecin ? Peut-être, mais l'important était de rayer de hachures l'image intacte qu'elle portait dans son cœur. C'est fait. Sur le portrait de M. Hervart, il y a écrit partout maintenant, en long, en large, en travers : « Gratienne, Gratienne, Gratienne. » Ah ! petite hirondelle des grèves et des alcoves, que tu m'auras été précieuse ! Je te donnerai un collier d'or, pour remercier en ta personne la souveraine maîtresse des cœurs et des reins. Hervart, toi que j'ai envié, à cette heure, je te plains. Je te méprise aussi. Quoi, tu avais trouvé l'amour ingénu et absolu, tu avais trouvé en une seule créature l'enfant, l'amante et l'épouse, tu possédais le sourire de l'innocence et le désir de la femme, — et tu as laissé tout cela pour Gratienne aux baisers trop adroits ! Mais non, pas d'invectives ; honnête fonctionnaire, je te remercie. Oui, mais moi, est-ce que je vaux beaucoup mieux ? Ma Gratienne est une marquise, mais j'en ai une aussi. Non, je n'en ai plus. Je serai loyal. Je jette à la mer mon ancien fardeau, et je me mets à genoux devant toi, douloureuse jeune fille, les épaules libres et le cœur libre. »

Il n'arriva rien ce soir-là. Rose garda le silence. Son attitude avec Léonor fut celle des autres moments. Mais, pour conserver son amabilité coutumière, elle était obligée à de pénibles efforts. Léonor délibéra s'il ne prendrait pas la parole lui-même, s'il ne la questionnerait pas distraitement sur ce château de Martinvast « qu'il croyait mêlé aux autres papiers et qu'il n'avait pas retrouvé. Le vent l'avait emporté, peut-être » ?

« Non, cela serait trop direct. Qu'elle ait des soupçons, soit, je tâcherai de les détruire. Je serais perdu si elle avait des certitudes. Mais je suis bien tranquille. Elle y viendra d'elle-même, elle parlera. Et moi j'aurai l'air de ne pas comprendre, je me ferai arracher une à une des paroles ambiguës. »

Les jours passèrent. Rose, toujours dans la même attitude mélancolique, ruminait ses chagrins. Elle continuait de se taire, et Léonor voyait venir le moment où, sa présence étant inutile, il devrait prendre congé. Les travaux extérieurs s'achevaient, le mauvais temps rendait les terrassements impossibles et Rose avait décidé que les remaniements intérieurs seraient remis au printemps.

Léonor, cependant, commençait de souffrir à son tour. A vivre avec Rose, il avait senti s'accroître et s'affirmer en lui un amour d'abord assez chimérique. Rose, lors de leur première rencontre, avait éveillé en lui quelque chose comme l'amour de l'amour. Il avait d'abord été ému par la générosité de ce cœur innocent qui se donnait avec une violence si noble. Ensuite, il avait éprouvé cette jalousie vague que tous les hommes éprouvent l'un pour l'autre, et il avait détesté M. Hervart, sans pouvoir s'empêcher d'admirer le beau spectacle de son bonheur. Le désir de prendre sa place l'avait naturellement tourmenté, mais c'était un de ces désirs dont on se dit qu'ils ne se réaliseront jamais et devant lesquels, aux heures lucides, on hausse les épaules. Depuis que le hasard et son adresse avaient si bien modifié à son profit la marche logique des choses, Léonor se disait qu'il ne faut jamais douter de rien, que tout arrive, et que l'impossible est peut-être ce qu'il y a de plus raisonnable au monde.

Il était devenu en quelques semaines plus sérieux encore, et surtout plus calme. Son égoïsme commençait à être capable des longs détours. Il savait fort bien que Rose, s'il osait quelque aveu, lui répondrait avec indifférence, peut-être avec colère. Son plan était de hasarder, à l'occasion, quelques discrètes insinuations.

« Je pourrais, se disait-il, prendre, moi aussi, l'attitude mélancolique et désanchantée. Elle est malade, ce serait un malade qui chercherait quelque réconfort dans les yeux de son compagnon d'infortune... Comédie ! Eh ! serait-ce tant que cela une comédie ? Ai-je donc trouvé dans la vie tout ce que j'y cherchais ? Si je l'avais trouvé, serais-je ici à rêver à la capture d'une jeune fille ? C'est mon droit, cela, puisque je l'aime, et tous les moyens seront loyaux, qui mettront au service de mon cœur les ressources de mon imagination. »

Mais l'occasion de prendre une attitude mélancolique et désenchantée ne se présentait jamais. Rose le considérait de plus en plus comme un architecte, louait son talent à diriger les ouvriers et ne faisait nulle attention ni à sa jeunesse, ni à son esprit, ni même à ses regards, qui étaient souvent assez vifs.

Par moments, il se décourageait. Le souvenir d'Hortense lui revenait. Ils avaient échangé quelques lettres anodines. Elle

l'appelait à lui, mais d'une voix faible, et il annonçait sa prochaine visite en termes incertains.

« Des amours qui meurent, c'est toujours triste, » pensait-il. Le poème aurait été beau, si nous nous étions dit adieu après Compiègne. Nous avons voulu y ajouter une strophe, et elle est manquée. Dommage! Mais que va-t-elle devenir? J'ai encore de la curiosité pour elle. »

D'autres fois, il se représentait Gratienne en ses ébats d'une si élégante lascivité, et cela l'excitait un moment. Mais l'image de M. Hervart venait bientôt se mêler à celle de l'agréable jeune femme, et le charme était rompu.

L'arrivée de Rose chassait toutes ces imaginations. Il la regardait marcher avec un grand plaisir, jouissant, sans aucune idée libertine, de la grâce de ses mouvements.

On avait déjà parlé du départ de Léonor. Rose, par un après-midi de pluie, se décida à parler.

Elle le fit très sérieusement, sans chercher à dissimuler son chagrin. Il s'en suivit, entre les deux jeunes gens, une conversation qui prit le ton des confidences amicales.

Après bien des hésitations, elle posa la question que Léonor attendait avec une certaine inquiétude. Il avait forgé plusieurs anecdotes dont Rose, sans doute, se serait contentée; mais au moment même, plutôt que d'hésiter et de risquer d'inévitables contradictions, il se décida brusquement pour une certaine franchise.

Il dit :

— L'image m'est tombée entre les mains parce que, moi aussi, j'ai été reçu chez cette personne. M. Hervart, je dois vous le dire, n'y était pas; il l'ignorait, et certainement il l'ignorera toujours. Je ne savais pas moi-même qu'il fût l'ami intime de la maison. C'est pourquoi son nom me frappa, souscrit comme il était à de tendres compliments.

— De « tendres baisers ».

— En effet, je crois me souvenir.

Et il répéta, avec une intonation qui les aggravait, qui les appuyait sur le cœur meurtri de la jeune fille :

— De « tendres baisers ». Il y avait beaucoup de cartes illustrées adressées à la même personne; il y en avait beaucoup de signées du même nom ou d'une abréviation : H., Her., Herv. Je me risquai donc à en prendre une comme souvenir de ma

visite. Et puis... et puis... Faut-il le dire, Mademoiselle ?

— Dites toujours. Rien ne peut plus me faire de mal.

— Eh bien, si je m'emparai malhonnêtement, peut-être, de cette image, c'est que je pensais à vous... je pensais que l'homme auquel vous veniez d'accorder votre main aimait une autre femme et lui avouait publiquement sa tendresse. Cela me parut mal, je souffrais pour vous, dont j'avais deviné les sentiments si délicats et si généreux... Oui, cela me fit de la peine et je me proposai, en dérobant la preuve d'une mauvaise action, de vous la faire connaître, si les circonstances me le permettaient.

— Mais c'est donc volontairement que vous avez laissé tomber votre portefeuille?

— Je l'avoue. Et si le moyen avait échoué, j'en aurais cherché un autre.

— Vous m'avez fait beaucoup de mal. Pourtant je vous remercie.

Elle lui tendit la main, que Léonor serra avec respect.

— Je vous ai fait moins de mal, en ce moment, que vous n'en auriez éprouvé plus tard. Alors, cela eût été irrémédiable.

— Qui sait? J'aurais peut-être pardonné après. Je ne pardonnerai pas avant.

— Je connais assez peu M. Hervart, dit Léonor, sur un ton légèrement hypocrite, mais je sais que, malgré son âge, il est capricieux. M. Lanfranc est mauvaise langue et je ne répéterai pas tout ce qu'il m'a dit. J'en ai assez, et de source sûre, pour me féliciter d'une intervention peut-être audacieuse.

— Et mon père qui a agréé notre mariage!

— Votre père vit loin de Paris. Il est bon et confiant. Son ami lui a juré sans doute qu'il ferait votre bonheur, et il l'a cru.

— Et moi aussi, je le croyais. Hélas! il le faisait déjà!

— Oh! il n'avait pas de mauvaises intentions. M. Hervart n'est pas méchant. Il est léger, inconstant et irrésolu.

— Je ne m'en aperçois que trop.

— Il est égoïste. Tous les hommes sont égoïstes, d'ailleurs, mais il y a des degrés. Est-il capable d'aimer une femme uniquement, de consacrer sa vie à lui tisser de quotidiennes joies? Quel plus beau rêve, cependant, quand on rencontre

sur son chemin une créature qui en est digne et qui appelle à soi non seulement l'amour, mais l'adoration!

— De telles femmes sont rares aussi, sans doute?

— Ceux qui en ont connu une et qui la délaissent sont bien coupables.

— Dites plutôt qu'ils sont bien à plaindre. Mais je ne suis pas de celles-là, et je n'en demandais pas tant.

— Vous ne vous connaissez pas, Mademoiselle. Oh! si je m'étais trouvé, moi, à la place de M. Hervart!

— Que serait-il donc arrivé? demanda Rose sans aucune émotion, sans même de curiosité.

— Comme je vous aurais aimée!

— Mais il m'aimait beaucoup.

— Il ne vous aimait pas comme il faut aimer.

— Je ne sais pas. Comment saurais-je ces choses? Je croyais, voilà tout. Je croyais en lui.

— Il n'était pas digne de vous.

— C'est peut-être moi qui n'étais pas digne de lui, puisqu' ne m'aime plus.

— Pas digne de lui, vous! Vous ne savez donc pas ce que c'est que cette femme?

— Non, et je ne veux pas le savoir. Oh! je ne suis pas jalouse. Je suis humiliée. Il me semble que j'ai été battue. Jalouse? Non. Je n'aime plus et je n'aimerai plus.

— Ne dites pas cela.

— On n'aime pas deux fois.

— Mais si on a été malheureux la première fois?

— On reste malheureux.

— Il faut toujours chercher le bonheur. Quand on le cherche, on le trouve.

— Le bonheur tombe du ciel, un jour, et puis il y remonte et il ne redescend plus.

— Ne dites pas cela. Vous serez heureuse.

— C'est fini.

— Vous serez heureuse, le jour où vous rencontrerez celui qui vous aimera vraiment, avec toutes les forces d'un cœur ardent et dévoué.

— Ne parlons pas de ces choses-là. Cela me fait mal.

— Je vous obéis. Je me tais, mais pas avant de vous avoir dit que ce cœur, c'est le mien.

Rose le regarda avec des yeux étonnés. Elle semblait ne pas comprendre. Léonor, très ému, se leva, s'avança vers elle et dit, à mi-voix :

— Rose, je vous aime.

Rose, à ce mot, sursauta, et comme Léonor voulait lui prendre la main, elle se leva et s'enfuit, en criant :

— Non, non, non, non !

« Que j'ai été maladroit, se disait Léonor, demeuré seul. Est-ce que l'on déclare son amour ? Me voilà au niveau des plus bas héros de romans. Qu'est-ce que l'amour qui ne rapproche pas les mains, sitôt que les yeux se sont rencontrés ? Déclarer son amour ! Dire : J'ai chaud ! à une femme qui a froid. Qu'est-ce que cela peut lui faire ? Les paroles ont de l'éloquence, quand les oreilles les attendent. Sinon, elles sonnent faux. Elles n'inclinent que les cœurs qui ont déjà abdiqué leur volonté. »

Léonor aimait Rose très sincèrement. Aussi, fut-il fort malheureux. Il croyait se rendre compte, d'ailleurs, que M. Hervart était déjà tout pardonné. Rose n'attendait pour se redonner à lui qu'un acte d humilité.

« Elle souffre dans son orgueil. Son cœur est heureux, si le bonheur est d'aimer, bien plus que d'être aimé. C'était pour elle un plaisir douloureux, mais un plaisir de parler de M. Hervart... »

Le soir, Léonor n'eut pas la peine de prendre un air mélancolique et désenchanté. Il éprouvait à merveille ces deux sentiments, et Rose, qui ne put s'empêcher de le regarder, s'en aperçut.

« Est-ce que, vraiment, se demanda-t-elle, il m'aimerait, lui ? »

Le lendemain, elle se fit, dès son réveil, la même question dangereuse. Puis, tout à coup, un flot de rouge lui monta à la tête. Elle venait de se souvenir de tous les jeux auxquels l'avaient induite son innocence et la bonhomie perverse de M. Hervart.

« Je suis déshonorée, se disait-elle. Suis-je une jeune fille ? »

C'était la première fois qu'elle ressentait de la honte en se représentant les baisers et les caresses où son cœur, plus que sa chair, s'était pâmé. Sans qu'elle eût conscience de ce revi-

rement, la douleur dont elle continuait de souffrir, sans changer de nature, venait de changer de cause.

Quand Léonor la salua, elle se sentit rougir et se détourna aussitôt pour découvrir sur sa jupe un brin de fil imaginaire.

— Alors, c'est demain qu'on vous reconduit ? disait M. des Boys.

— Si l'on n'arrange pas le jardin avant l'hiver, dit Rose, il faudra attendre l'automne prochain.

— C'est évident, répondit Léonor, on ne peut transplanter au printemps. Du moins, c'est une opération délicate.

— Eh bien, restez et finissons-en, dit M. des Boys.

Léonor resta.

« Puisque j'ai fait une déclaration, et que cela a réussi, je vais faire ma cour, maintenant. Les vieilles méthodes seraient donc les bonnes ? »

XVIII

Ils eurent pendant les derniers jours de l'automne, sous la pluie des feuilles mortes, des heures très douces. Léonor vivait avec attention, prenant garde qu'une seule de ses paroles pût choquer la jeune fille. Rose, les yeux toujours tristes, répondait avec une politesse cordiale. Leurs propos étaient mesurés, insignifiants même, mais ils étaient prononcés d'une voix où il y avait une émotion secrète.

Ils dirigeaient les travaux en commun, ne donnaient aucun ordre sans s'être consultés l'un l'autre; et ils se mettaient facilement d'accord, car leur unique souci était de rester ensemble à considérer les ouvriers. On se bornait à tracer quelques allées utiles, à déplacer quelques arbustes, à ménager des gazons et des corbeilles de fleurs.

Les gestes décisifs sont presque toujours les plus simples, les plus naïfs. Dénicher le long d'un mur quelques brins de violette, les cueillir, les offrir. Cela valut à Léonor le premier sourire de la jeune fille, un sourire encore indécis, un sourire où l'âme sollicitée se montra un instant, comme à une fenêtre enfin visitée par le soleil.

Un jour, en soutenant un lilas que l'on transplantait, leurs mains se rencontrèrent. Rose retira la sienne sans affectation, mais un peu plus tard elle la rapprocha, et cet arbre que l'on

arrachait de la terre, sentit peut-être passer dans son corps endormi un tremblement d'amour.

Léonor ne pensait plus à rien qu'au charme de sa vie présente. Il ne s'analysait plus, il ne faisait ni combinaison, ni projets ; il respirait de l'air pur, il s'épanouissait.

Rose, moins dolente, souffrait encore. C'était le soir, au moment qu'elle se dévêtait pour se coucher. A mesure que ses membres nus apparaissaient, elle se remémorait les privautés qu'elle avait permises. Aucun détail ne lui était épargné et son corps avait beau se révolter, elle sentait monter le long de ses nerfs vaincus le frisson, maintenant honteux, de ses anciennes voluptés.

Elle se jetait dans son lit, et bientôt, parmi la chaleur, les contacts imaginaires se multipliaient et se précisaient. Alors, la tête perdue, elle cédait et s'endormait dans une volupté maudite.

Aussi, le matin, était-elle un peu revêche. Léonor semblait perdre, à ce moment-là, ce qu'il gagnait l'après-midi. Il ne s'en troublait pas. Il savait que les caractères changent selon les heures de la journée, comme selon les saisons. Heureux de pouvoir tout espérer, il attendait sans impatience.

Il fallait la présence de Léonor durant toute une matinée pour exorciser Rose. Le son de sa voix, plus que ses paroles, calmait la possédée. Elle finissait par douter de la hantise dont elle sortait et, après déjeuner, c'était un enfant qui souriait à l'amour.

Les crises, certains soirs, étaient très vives. A peine était-elle entrée dans sa chambre qu'il lui semblait recevoir comme une injonction impérieuse de se mettre nue et d'aller se regarder dans la glace. Là, elle écrasait sous ses fébriles mains ses seins et ses hanches, elle flattait de hâtives caresses son ventre, ses membres, ses épaules. Puis, elle se sentait soulevée et portée dans son lit, à la merci du démon luxurieux.

D'autres fois, l'obsession était plus bénigne, et elle pouvait essayer quelque résistance. La chute était lente, graduelle et quelquefois incomplète. Elle s'aperçut qu'elle avait plus de paix et plus de force les soirs où, par ses regards ou son attitude, elle avait encouragé Léonor à quelque discours plus doux, et cela lui causa une grande joie. Elle aima son

exorciste; comme une malade pleine de confiance, elle aima son médecin.

Alors, elle parut plus humble et en même temps presque provocatrice. Elle laissait son regard se poser plus souvent et plus longuement sur le visage du jeune homme. Elle en arriva à le contempler, quand il ne la voyait pas, et, quoiqu'elle baissât vivement les yeux à la moindre alerte, Léonor s'en aperçut.

« Elle m'aime, elle m'aime! Ah! cette fois, elle m'écoutera, et elle parlera peut-être. »

Mais, en aimant avec naïveté, Léonor était devenu timide, et plusieurs jours se passèrent à ces mouvements des yeux et du cœur. Rose y puisait un grand réconfort. Un soir que l'obsession l'avait presque laissée en paix et qu'elle allait s'endormir victorieuse, elle se revit tout à coup dans le salon qu'ils venaient de quitter. Léonor lui offrait une fleur merveilleuse et qu'elle ne reconnut pas. Elle la prenait et sentait en la respirant une douceur inexprimable envahir lentement tout son être : elle dormait.

Elle s'éveilla joyeuse, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour de sa grande douleur. Elle souriait déjà à Léonor avant de l'avoir vu. Ils se rencontrèrent dans l'escalier. Léonor entendit une porte se fermer, des pas précipités. Il se rangea pour laisser passer. C'était Rose. Il fit, en jouant, comme elle le lui avait permis déjà, le geste de lui barrer le chemin.

— Vous ne passerez pas, dit-il.

— Eh bien, non je ne passerai pas.

Et elle tomba dans les bras ouverts qui se refermèrent aussitôt sur le corps de Rose, volontairement prisonnière.

— Tu m'aimes donc? Enfin!

— Oui, je t'aime.

Rose ne se souvint jamais qu'elle était tombée ainsi dans l'escalier de la tour vers les bras de M. Hervart. Elle oublia tout entière la première aventure de son cœur abusé et de ses sens troublés. Quand le nom de M. Hervart était prononcé devant elle, cela lui rappelait de studieuses promenades à Robinvast avec ce vieil ami de son père, qui lui apprenait les anecdotes de l'entomologie.

M. des Boys, comme il se l'était promis, dévoila à sa fille ce qu'il appelait les malheurs de M. Hervart. Aussi, quand elle

apprit qu'il épouserait M[me] Suif, se permit-elle un honnête sourire de commisération.

Cela arriva la troisième année de son mariage; ils passaient la saison à Grandcamp, où elle coudoyait souvent, sans la connaître, une jeune femme qui avait joué un rôle décisif dans sa destinée.

Léonor errait un matin sur cette même plage, où la vision de Gratienne l'avait sollicité, et il ne pensait pas à Gratienne, qui pourtant le considérait, de loin, avec intérêt. Il pensait à Hortense, dont un journal du pays annonçait la mort ; à Hortense, qui lui avait écrit, la veille de son mariage, une lettre si émouvante, dans sa fière résignation, qu'il avait failli en pleurer; à Hortense qui l'avait aimé et qui mourait peut-être de son bonheur.

Quand il rentra, Rose l'accueillit comme on accueille un amant. Elle avait trouvé dans le mariage les soins que comportait son état. Elle était heureuse.

REMY DE GOURMONT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XXXVII. — Sages-femmes.

M. DELARUE. — Que pensez-vous de ces déclamations ?

M. DESMAISONS. —Hypocrisie, bêtise, ignorance. Cette sage-femme, mais c'est une bienfaitrice de l'humanité, ou plutôt de la féminité. Quoi! elle aurait réussi un millier de ces opérations délicates! Les femmes devraient la couvrir de fleurs et lui baiser les mains. Moi, je l'admire, elle et ses pareilles, pour les douleurs, les larmes et les hontes qu'elle évite aux tristes mères involontaires.

M. DEL. — Du lyrisme! De l'indignation?

M. DESM. — En effet; mais cela m'a échappé. Je vous demande pardon. Considérons ces choses sur le mode mineur. Nous en sommes donc à ce point de civilisation où une femme n'est pas libre de faire ou de ne pas faire des enfants. « Isabelle ou la grossesse forcée », bon titre pour une de ces parades de la foire, qui constituent presque tout le théâtre du dix-huitième siècle.

M. DEL. — Permettez, Isabelle a un moyen de ne pas faire d'enfants.

M. DESM. — Oui, garder, selon le triste conseil de l'Eglise, sa précieuse virginité. Ni mari, ni amant, et adorer la beauté idéale du céleste époux, en « caressant les fruits mûrs de sa nubilité ».

M. DEL. — Mon ami!

M. DESM. — Voyons, est-ce que vous croyez à la pureté des vierges, vous?

M. DEL. — Heu! Je trouve qu'il est plus décent d'y croire.

M. DESM. — Nous ferons semblant, quand nous irons dans le monde, c'est entendu. Je continue. L'homme échappe facilement, hors du mariage, aux conséquences de l'amour et même dans le mariage, il n'en supporte pas les plus cruelles charges. La femme, au contraire, chaque fois que, le ventre vide, elle accepte les baisers d'un homme, elle ne sait pas si ce fragile ventre ne va pas se remplir. S'il ne se produisait pas, à ce moment, une obnubilation parfaite de l'entendement, quelle fille ne repousserait avec terreur la caresse finale qui va peut-être laisser dans sa chair le fatal venin?

M. DEL. — Vous redevenez lyrique. Vous aimez la femme, vous, et

quand vous en parlez, il y a aussi obnubilation de votre entendement.

M. DESM. — Oui, j'aime la femme, je l'avoue; mais ce sujet, au lieu de troubler mon esprit, l'éclaircit, au contraire, et je sais fort bien ce que je dis. Je ne suis pas féministe quand les femmes demandent le droit de voter, mais comme je le serais, si elles demandaient le droit d'avorter, le droit de disposer de leur chair comme elles l'entendent, le droit de se faire extirper un fœtus comme on se fait extirper un polype! L'embryon qui nage dans le ventre de la femme lui appartient comme ses entrailles même; il fait partie de son corps. Ou elle est esclave, ou il faut lui en reconnaître la libre disposition.

M. DEL. — Je vous accorderais encore cela, avec quelques réserves, pour la femme qui n'est pas mariée, mais...

M. DESM. — Ne mêlons pas des questions civiles aux questions relles. Restons dans la physiologie.

M. DEL. — Vous avouerez cependant qu'un mari a certains droits sur le produit de la conjugaison. La paternité...

M. DESM. — La paternité, qu'est-ce que c'est que cela? Vous vous figurez donc que le père d'un enfant, c'est le monsieur qui a servi de canal dans le mécanisme de la fécondation? Mon ami, le père, c'est le modeste spermatozoïde, arrivé bon premier dans la course l'ovule. Une seringue a parfois rempli l'office paternel, et avec succès.

M. DEL. — Oui, je sais. Encore est-il que le spermatozoïde est un produit du mâle et que, sans ce mâle, l'ovule resterait stérile.

M. DESM. — Ce n'est pas très sûr. Vous n'ignorez pas que l'on a fécondé des ovules d'oursins avec une goutte d'acide. Le sperme n'est peut-être qu'un excitant. Pour remplacer l'homme, dans l'œuvre de la fécondation de la femme, il suffirait de trouver l'excitant désiré par l'ovule féminin. Cela serait bien inutile, d'ailleurs, les mâles de bonne volonté n'étant pas près de faire défaut. Autre chose. Connaissez-vous la théorie d'après laquelle les cellules génitales seraient spécialisées et s'engendreraient les unes des autres, de sorte que nous serions les fils, non de nos ancêtres hommes, mais d'une suite de cellules dont la plus ancienne serait contemporaine de l'origine même de la vie? Nous ne serions pas les producteurs des spermatozoïdes, nous ne serions que leurs porteurs, leurs convoyeurs.

M. DEL. — Mais la ressemblance des fils aux pères? Mais l'hérédité paternelle?

M. DESM. — L'hérédité n'est qu'une théorie. Tout le monde a toutes les hérédités. Cependant, ne pouvant nier la ressemblance, je ne vois pas de raison pour nier l'ensemble de l'hérédité, dont la ressemblance est encore le phénomène le plus certain. Il y a là quelque chose que je ne comprends pas et que personne d'ailleurs n'a jamais expliqué. Un enfant parfois ressemble davantage à son oncle qu'à son père;

il est parfois le portrait frappant d'un ancêtre très éloignè, direct ou indirect. Voilà des paternités bien réduites.

M. DEL. — Tout cela, même admis, ne résoudrait pas la question de l'avortement.

M. DESM. — Cela peut y aider, cependant. Il s'agit de prouver que toute femme est maîtresse de sa chair et que l'embryon qu'elle porte est une partie de cette chair et qui ne doit quasi rien à la chair du mâle. Mais laissons, en effet. Admettons provisoirement les vieilles idées traditionnelles sur la paternité. Admettons qu'un père puisse aimer dans son produit la chair de sa chair. Cela n'enlève rien au droit de la femme qui est de considérer comme faisant partie d'elle-même l'embryon qui pend à ses viscères. Vous voulez des faits incontestables? En voici un : la maternité. Vous avez vu un accouchement?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Il faut voir cela. Cette boule de cheveux sales qui apparaît et qui bientôt crie, avant même que le reste du paquet n'ait franchi la porte, la chute d'une chose rouge qui remue : je crois à la maternité.

M. DEL. — Bien, mais à quel moment commence-t-elle? Est-ce quand le paquet rouge est entré dans notre monde?

M. DESM. — Elle commence plus tôt. Elle commence au moment même où, expulsé de gré ou de force, le fœtus est viable. Avant cela, il n'y a point maternité; il y a un morceau de chair enkysté dans la matrice. La maternité débute au moment précis où il y a deux vies. Tant qu'il n'y a qu'une vie, il n'y a qu'une femelle, il n'y a point de mère.

M. DEL. — Avec un peu de hardiesse, on étendrait singulièrement ce droit de la femme sur son enfant : maîtresse absolue de l'enfant avant sa naissance, pourquoi n'en serait-elle pas encore maîtresse absolue après sa naissance?

M. DESM. — Si vous ôtiez le mot absolu, qui n'est plus de mise, quand il s'agit des rapports d'un être avec un autre être, j'accepterais la proposition. L'enfant appartient à sa mère; à elle de le soigner, de l'élever, de l'instruire. C'est un droit, en même temps qu'un devoir. Ce devoir, dans la vie sociale, ne devrait pas aller sans quelques privilèges. Dans les classes salariées, par exemple, les mères qui travaillent devraient être payées en proportion du nombre d'enfants qu'elles élèvent. J'estime, d'ailleurs, que la femme ne devrait pas travailler en dehors des travaux de ménage. Il faudrait trouver une combinaison qui leur assurât à toutes et une oisiveté relative et une aisance certaine. A ce moment-là, peut-être, pourrait-on exiger d'elles la soumission aux lois de la fécondation. En attendant, si l'avortement est un crime, ce que je n'admets pas, c'est un crime tout à la

charge des mâles et de la société. Je me demande comment les hommes en sont arrivés à considérer comme un crime un acte aussi naturel? Ce doit être encore une idée chrétienne, cela?

M. DEL. — Il est certain que les Grecs et les Romains pratiquaient l'avortement: c'était pour eux une branche de la médecine. Chez les Musulmans, chez presque tous les Asiatiques, l'avortement est une opération simple, licite et parfois obligatoire.

M. DESM. — Les chrétiens ont défendu l'avortement, je pense, pour des raisons de baptême. C'est toujours leur principe, en cas d'accouchement dangereux, de sacrifier la mère à l'enfant. Il y a de curieux traités d'embryologie sacrée où l'on incite les prêtres, en cas de danger, à s'armer d'un couteau et à ouvrir le ventre maternel pour en extraire le chrétien futur. On a même imaginé la seringue à baptiser le fœtus dans le ventre même, de sorte que, si la femme périt avant l'expulsion, le gosse s'en va de lui-même, automatiquement, se ranger au nombre des élus!

M. DEL. — Croyez-vous que les Jésuites aient été bien sévères pour l'avortement?

M. DESM. — Je ne le pense pas. Mais cherchons, je serais curieux de lire l'opinion d'un jésuite sur ce sujet délicat. Où trouver cela? Ah! voici un recueil assez riche. Nous y sommes: Homicide, meurtre d'un prêtre, infanticide, avortement... « *De l'Avortement.* — Une femme peut-elle se procurer un avortement? Je réponds: 1° que si le fruit n'est pas animé, et que la grossesse lui soit dangereuse, elle le peut, soit directement, soit indirectement... ; 2° si le fruit est déjà animé et qu'elle doive mourir avec l'enfant, elle peut, avant que d'accoucher, prendre des remèdes qui nuisent indirectement à l'enfant et qui la guérissent directement... »

M. DEL. — Tout cela, c'est de la médecine.

M. DESM. — Attendez: « 3° si une honnête fille avait été corrompue, malgré elle, par un jeune homme adultère, elle pourrait, avant que le fruit soit animé, s'en délivrer à sa fantaisie, de peur de perdre son honneur, qui lui est beaucoup plus précieux que la vie même. » Cette fois, c'est bien le droit à l'avortement.

M. DEL. — Je me rends aux raisons du bon père...

M. DESM. — Le P. Airault, une victime de Pascal.

M. DEL. — Ces gens-là avaient tout de même une certaine hardiesse d'esprit.

M. DESM. — Ils étaient si peu chrétiens! Quand donc commencera-t-on à comprendre que le cléricalisme n'est l'ennemi que parce qu'il est un des masques du christianisme? M. de Mun a bien voulu écrire l'autre jour que les événements actuels signalaient « la lutte du christianisme et du paganisme universel ». Hélas! M. de Mun s'abuse. Le plus hardi de nos hommes politiques n'oserait signer cette proposi-

tion d'un obscur jésuite : qu'une fille séduite a le droit de se faire avorter. C'est pourtant une proposition païenne et rigoureusement anti-chrétienne. Mais les siècles nous écrasent... Allons, mon ami, soyons de ceux qui tiennent bon. Ayons des épaules d'Atlas.

M. DEL. — Essayez. Moi, je trouve plus agréable de me coucher sous le tiède édredon des préjugés.

M. DESM. — Grand lâche !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Boulen : *Voyage à travers les couleurs locales*, en dépôt chez E. Rey, 8, boulevard des Italiens, Paris, 3.50. — Henri Gadon : *Le Chalumeau de Pan*, « Editions de Psyché » — Jean Bonnerot : *Le Livre des livres*, « Cahiers de *la Quinzaine* ». — Elie Marcuse : *L'Obole des heures*, veuve F. Larcier. — P. Corrard : *Les Glanes*, Messein, 3.50.— M. P. Neva : *Nos Pensées* ; P. Leymarie, 3.50.

Voyage à travers les couleurs locales. M. Charles Boulen, cultivateur à Saint-Maclou de Folleville, au pays de Caux, n'est pas cité dans l'excellente et copieuse anthologie des poètes normands contemporains colligée par M. M. C. Poinsot : il n'y eût cependant pas fait mauvaise figure à côté de Gustave Levavasseur, ami et collaborateur de Charles Baudelaire, de MM. Ch. Florentin Loriot, P.-N. Roinard, Paul Harel et Remy de Gourmont et de Mme Lucy Delarue-Mardrus, meilleure encore à côté de M. Le Sieutre, qui use du dialecte cauchois, et de M. Louis Beuve, qui écrivit dans le dialecte conservé aux environs de Coutances ce très beau poème *Lagraind-Laind de Lessay* : car il aime d'une telle dilection, outre les mots rares du pur parler de France, les vocables dialectaux, qu'il emploie, s'il lui convient, les patois des divers provinces et entrelace aux syllabes ordinaires du français des trophées verbaux empruntés, selon les sujets, au picard, au béarnais ou au provençal, voire aux langues étrangères et aux langues mortes. Il ne manque pas, pour la commodité du lecteur moins polyglotte que lui, de donner au bas des pages le sens des mots difficiles. Cet usage d'un vocabulaire non homogène est heureux ou malheureux suivant les circonstances ; tantôt le mot patois est plus pittoresque que le mot français, tantôt il ne l'est pas plus et alors on ne comprend pas bien pourquoi il fut utile d'y avoir recours : *piot* n'est pas plus significatif que *dindon ;* mais *loinqueux*, dit d'un cheval *qui hennit méchamment*, est en même temps concis et imagé, et par contre, dans ce vers,

Alors l'Acolouthos bestial et phoneus,

l'un des mots grecs, quoique technique, a un équivalent français et *phoneus* est un simple barbarisme où il eût fallu *meurtrier*.

Cela dit, M. Charles Boulen doit être tenu pour un poète truculent

à souhait qui s'égaie comme pas un à ses fantaisies et enlumine de vives couleurs les trognes humaines et les museaux des bêtes. Oyez plutôt le début de *Qui passe en la cavée :*

Qui passe en la cavée ou la vatte roula
Les grès et les cailloux quand l'orage croula ?
C'est le cacheux de vaque aux sabots à bottines
Qui court au marché franc frileux sous sa ratine ;
C'est l'affutier qui tend hourdé jusqu'aux mollets,
Dans le bois à mon oncle un gros cent de collets ;
C'est un halédaci passant l'oreille clenque
De ses cloches aux mains que l'outil dur lui flanque ;
Le gilet tout piaucé c'est le cueilleur d'aillots
Les cheveux en chassier, les bas en carcaillot ;
C'est le galvaudeux gris, rapsaudant sur les côtes,
Gigasse, adlèsi, mal dolé, grand quinze côtes,
C'est la mère Lupin et tous ses alapias
Se fournant sous sa jupe au vu des Grands Capias ;
C'est le déculotté dont la ferme en démence
Recule les impôts et mange la semence (1).

Et le défilé continue de truands et de journaliers jusqu'à l'évocation de la noce et de l'enterrement d'un notable.

C'est la raffe et le sang des ancêtres de Caux
Se roulant aux alcools des soirs dominicaux.

Le morceau entier est de ce ton ; moins tragiques que les compagnons de François Villon, plus proches de Mathurin Régnier et de Saint-Amant, tous ces personnages sont doués d'une vie forte et sanguine ; sans croire outre mesure aux fables de Gobineau, il est permis de supposer qu'un peu de l'âme des vikings, pirates, buveurs et prompts aux querelles sanglantes, les anime encore ; et c'est la même âme aventureuse qui les entraîna du Nord à la Méditerranée Orientale et qui inspira peut-être à M. Charles Boulen le *Voyage à travers les couleurs locales*, exode d'un Normand très attaché aux glèbes natales vers les pays inconnus dont il garde la nostalgie spirituelle.

Le Chalumeau de Pan. Couper les livres jusqu'à la dernière page ; dangereuse curiosité. M. Henri Gadon s'essaie non sans gentillesse à moduler sa mélancolie fugace d'adolescent déjà adroit à l'arrangement rythmique des phrases ; cela ne déplaît pas trop, bien

(1) Vatte : bouc. — Cacheux, chasseur, ici conducteur. — Bottines, garniture de paille pour ne pas blesser le cou de pied. — Hourdé, crotté. — Halédaci, qui vit avec peine en travaillant. — Clenque, basse. — Piaucé, déchiré. — Les cheveux en chassier, assez longs pour faire des tamis. — En carcaillot, tombant sur le pied. — Rapsauder, vagabonder. — Gigasse, géant. — Adlési, négligent, fainéant. — Alapias, A la peau, enfants. — Les Grands Capias, les gendarmes. — Déculotté, séparé de biens. — Raffe, race.

que l'air ne soit pas très nouveau; hêtres et frênes bruissent assez harmonieusement; lys, violettes et pervenches, orgueilleux et discrets, se conduisent comme il sied à des fleurs qui connaissent leur symbolique et voici qu'après la petite élégie finale :

> La vie est une ombre.
> Pleure mon cœur, pleure,
> La vie est une ombre que l'on pleure

une citation de Crébillon le fils laisse à entendre que le jeune poète s'est probablement égayé aux dépens du lecteur de bonne volonté : « Ah! ma grand'mère! ce n'était pas ainsi que vous contiez. » Non, certes : mais alors que nous veulent ici la lyre et la flûte à sept trous et les glaïeuls et l'aube d'ivoire et le ciel de jasmin?

Le Livre des livres. Il est diverses espèces de bibliophiles : ceux qui n'aiment pas les livres pour la beauté de l'impression du papier ou de la reliure, mais uniquement en raison de leur rareté et du prix qu'ils atteindraient dans les ventes; ils brocantent des bouquins comme ils brocanteraient de la ferraille; d'autres n'apprécient, outre la rareté, que le nombre de millimètres des marges et la qualité des fers et des ors; une troisième espèce se plaît à lire une œuvre aimée dans une belle édition. M. Jean Bonnerot doit appartenir à celle-là : c'est aux feuillets des livres que revit pour lui le plus certainement le passé : Hélène ressuscitée et parlant à sa personne lui semblerait moins réelle que dans les nobles pages d'un Ronsard in-folio; les bibliophiles de sa lignée sont ou des poètes comme Jose-Maria de Heredia ou de savants amis des livres et des manuscrits, Jules de Chantepie du Dézert, M. Victor Mortet, M. Emile Chatelain, le mieux averti des paléographes latins. Même dans la vie quotidienne, il lui est difficile d'éprouver un sentiment qui ne soit associé à quelque image livresque : les souvenirs de la terre morvandelle, rude et riante selon qu'elle est de roc et de forêts ou de molles prairies, ne lui sont doux que joints à la présence d'un *Almanach des Grâces* dans un cartonnier en bois de rose ou de l'herbier qu'une arrière-grand'mère composa alors qu'elle était en pension ; et s'il retrouva l'émotion romantique c'est pour avoir relu un soir d'été *le Lac* de M. de Lamartine :

> Le livre était tombé dans l'herbe doucement,
> La page aux vers du *Lac* encore entrebâillée ;
> Un dernier rai pourpré glissant sous la feuillée,
> Mettait aux ruines d'or un peu de flamboiement.
> Jeunes filles, mon cœur au vôtre était pareil,
> Et mon livre était clos d'un signet de soleil.

M. Jean Bonnerot n'a pas lu cependant que Ronsard et Lamartine : il fut comme beaucoup d'autres touché par la grâce de M. Francis

Jammes et ce n'est pas le moins singulier de son aventure qu'il se laisse voir ainsi très docte et très simple.

L'Obole des heures. Sonnets et strophes à vers refrain en style marotique, octosyllabes à rimes plates dans la manière de M. Max Elskamp, alexandrins selon la forme chère à M. Fernand Séverin, sinon selon son inspiration : on ne saurait sans témérité augurer sur ces premiers essais assez bien réussis si M. Elie Marcuse chantera toujours de petites chansons gentiment rimées ou s'il se plaira plutôt à ses plus récentes inventions :

Le silence, Eudémone, a mis, autour de nous,
Comme une ouate blonde, et tiède, et parfumée
Et te voilà ma grande sœur, petite aimée ;
Et dans le soir, les pas s'éloignent et les voix
S'éteignent... Oh ! raconte : « Il était une fois... »

Peut-être aussi renoncera-t-il à choisir entre les routes diverses,se contentant désormais d'écouter loin les voix anciennes qui charmèrent son adolescence, sans chercher plus longtemps à en reproduire l'accent et le rythme.

Cendres de rêves. Il n'est guère de romancier ni de critique qui n'ait sur la conscience quelque volume de début imprimé en lignes inégales ; M. Pierre Corrard, qui s'affranchit volontiers des habitudes et des traditions,n'a pas respecté cette mode de la chronologie littéraire ; il publia d'abord jusqu'à sept romans essentiellement parisiens comme on dit, composés d'ailleurs avec assez d'adresse et d'un libertinage pas tout à fait intolérable ; il ne juge plus aussi utiles ces qualités de composition et d'arrangement que lorsqu'il se hausse à la poésie lyrique. Les dames de chez Maxim n'ont pas entièrement déserté la pensée du nouvel aède :

Il y a sur la table des fruits en masse
Et tout autour des femmes que l'on embrasse.

Mais il est quelquefois champêtre tout en demeurant citadin :

Je m'en suis allé par les chemins d'herbe,
  Les trèfles lourds d'eau,
  Les routes imberbes
  Le fusil au dos.

Les routes imberbes lui rappellent les faces glabres des fêtards anglo-saxons et des garçons de café et quand il veut dire qu'il n'est pas ennemi d'une religion pour le peuple, il s'écrie : *L'homme à soif ! donnez-lui à boire ;* cela n'est pas un vers, mais le titre de l'un des quatre poèmes consacrés à *l'Homme* et dont les trois autres sont *le Premier mai 1906*, *la Question sociale* et *les Destins de l'humanité*, où M. Pierre Corrard exprime sur l'avenir du peuple

d'Israël des opinions assez semblables à celles de M. Léon Bloy dans *le Salut par les Juifs* : mais les prophéties du prosateur nourri de la Bible ne seront pas effacées de notre mémoire par les raisonnements mesurés de son disciple sans doute involontaire.

Mes pensées. La baronne Staff et Mme Emeline Raymond enseignèrent autrefois les bonnes manières aux jeunes demoiselles qualifiées de jeunes personnes, pour plus de convenance. Mme M. P. Néva versifie quelques-uns de leurs excellents conseils :

De plaire, vous tous qui me lirez,
Je vais vous dire la manière.
Condition première, en cette matière,
Soyez généreux d'affection,
Jeunes filles, jeunes garçons,
Grandes personnes,
Aimez et l'on vous aimera
Et surtout la gaîté brillera.

« La sincérité et la simplicité littéraires sont, à notre époque, de trop rares qualités pour qu'on ne les salue pas au passage », ainsi quiert la *prière d'insérer*; on ne saurait mieux dire et jamais éloge ne fut plus mérité.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Adam : *Irène et les eunuques,* Ollendorff, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *Le Boulevard*, Jean Bosc, 3.50. — Yann Karmor : *Presque amant,* Sansot, 3.50. — Espinasse Mongenet : *La Vie finissante*, Perrin, 3.50. — Pierre Grasset : *Le Journal de Pierre Daumis,* Sansot, 3.50. — Jean Frondal : *Hélène ou la religion des grandes amours*, Albert Schulz, 3.50. — Paul Bruzon : *La Poupée d'Argile,* F. Tassel, 3.50. — Pierre Lenglé : *Guillaumette,* Librairie universelle, 4 fr. — Olly : *Mon chien Pacquet et les revenants*, « Revue du Nord ».

Irène et les Eunuques, par Paul Adam. L'histoire prodigieuse d'une femme qui semble s'entourer d'eunuques pour faire mieux ressortir la singulière virilité de son caractère. Ce n'est ni une sainte ni une amoureuse, car si elle a des sens elle est cependant assez fière pour ne pas les égarer en dehors des lois conjugales. Elle demeure par-dessus tout l'impératrice asservie aux fastes du pouvoir, l'une des plus belles formes de ce pouvoir, jalouse de son autorité, habile à dompter les hommes, y compris la chair de sa chair ; elle commet certains crimes en mêlant à la cruelle raison d'état une déférence politique exempte de toute espèce de haine. Miroir de l'esprit du *Mesureur de l'abyme*, son premier maître, elle le dépasse par la bonne santé de sa logique de femelle complète. Elle est malhonnête avec modération dans les affaires publiques, mais elle sait, dans le privé, lier son époux par tous les liens de la ruse libertine, con-

naissant que la volupté la plus folle est bien le creuset d'où doit sortir la plus haute pureté d'intention, d'où peut jaillir le cerveau tout nu hors sa gangue fangeuse comme l'or enfin débarrassé de la boue des alliages par la morsure prolongée du feu. Cette étonnante créature, qui songea, sur la cinquantaine, à épouser Charlemagne, médita l'union de l'Orient et de l'Occident, voulut étreindre deux mondes, cercler le globe de ses bras (qu'elle faisait macérer dans des jus de citrons pour les rendre plus blancs et plus doux, devait inspirer le pinceau du somptueux Paul Adam. Nous avons déjà un admirable portrait d'elle dans *les Princesses byzantines*, mais ce premier chapitre de son histoire nous restitue plus la princesse que la femme, et dans l'Irène nouvelle nous découvrons, avec l'impératrice, tous les secrets de l'âme isolée de cette conquérante. Ce roman d'Irène s'ouvre sur l'idylle farouche de Jean Bythométrès et de la jeune Athénienne qu'on instruit à l'ombre des cyprès pour en former le plus redoutable fruit de l'arbre du bien et du mal, fruit de vie et de mort dont les sucs à la fois nourrissants et irritants feront périr de joie le prince puissant qui lui est destiné. Jean aime cette jeune fille, mais il a pris ses précautions pour assurer le sacre de sa virginité. Malgré les brûlants aveux de son élève, il va lui prouver le meilleur de son amour. Il s'est institué le gardien de sa gloire et il la conduira intacte jusqu'aux pieds du trône, parce qu'elle doit montrer la lumière pure en demeurant elle-même le pur foyer du feu divin. Et il appelle : *Lèvres de l'esprit* celle dont il ne prendra jamais la bouche... Plus tard, pourtant, le Mesureur de l'abyme, devenu une sorte de domestique à la cour de celle qu'il eut le dévouement de créer souveraine, pleurera de rage, derrière la porte du sanctuaire conjugal, lorsqu'il devinera que les *lèvres de l'esprit* sont vraiment closes par les lèvres d'une brute. Il aura, lui aussi, sa défaillance en mesurant l'abîme de la sensualité. Son règne arrivera fatalement à la mort de l'époux. L'épouse assagie se redresse victorieuse de sa propre chair et se retrouve l'élève toujours intelligente, qui fait triompher l'idée par-dessus toutes les folies de la matière. Ce fut Irène que les peuples adorèrent dans l'image de la Panagia restaurée et elle fut, pour le moine fervent, ayant perpétuellement rêvé de sa gloire, la Mère du Iésous, une sorte de femme déesse que sa perfection même défend à jamais contre les étreintes... Et l'idylle reprend vers la fin du volume, l'idylle farouche de l'élève devenue très vieille, filant quenouille sur des ruines, ayant à ses pieds le Mesureur de l'abîme, toujours esclave, mouillant les mains de la reine et le fil de la prisonnière des larmes de son amour fanatique. Ce livre, travail énorme, est écrit en phrases courtes, chaudement colorées, parfois de contexture volontairement tourmentés pour en extraire quelques vulgarités de mots que la sécheresse d'un document avait fournies. C'est dur, d'une orfèvrerie lourde, dont

les éclats aigus blessent les yeux, mais c'est d'un ton juste donnant le bleu du ciel de cette époque qu'aucune préoccupation démocratique ne ternissait. C'était, au-dessus du front d'Irène, un azur de légende aussi intense que le rêve des Paradis gemmés rêvés par les contemplateurs des Images et on y sent passer toute l'âme du terrible moine ayant circonscrit le royaume de Dieu dans la couronne d'une femme naïvement éblouissante d'une impudique chasteté, d'une femme savante, objet d'horreur et d'émerveillement pour les siècles futurs, d'une femme dont le cerveau fécond semble effroyablement engrossé par le seul Esprit d'un homme impuissant.

Le Boulevard, par Ernest Lajeunesse. Il ne faudrait point s'imaginer que *le Boulevard* parisien, c'est une rue un peu plus large que les autres, plantée d'arbres *le jour* et de globes électriques la nuit. Non, *le Boulevard*, c'est une impasse, une sale et obscure petite ruelle de province, où s'entassent tous les immondices le jour et où, la nuit, des rats vont courir pour y grignoter des restes ignobles de viandes humaines. Cette ruelle de province est traversée de coups de révolver (des gens paisibles qui tirent sur les rats, ou se suicident), des coups de filets de la police, de coups de bourse, de coups de poings américains. On y sait tout, on y dit tout et on y vomit des fins de fêtes, des fonds de misère puante. Pour y bien vivre il faut être déjà mort, c'est-à-dire ne pas craindre les rongeurs. De temps en temps, quelqu'un trébuche sur un gros sac et il l'éventre, à moins qu'il ne s'éventre lui-même en tombant. Et malheur aux femmes qui marchent là sur une peau d'orange! ..Ernest Lajeunesse a bien vu *le Boulevard*, successivement il a rencontré le soleil électrique, les rongeurs noirs et visqueux, des gens paisibles se ruant un révolver à la main, la police, les coups de bourse, des coups de poings, surtout la pauvre petite glissant sur la peau d'orange. De toutes ces rencontres il doit rester un peu mort. Un autre en serait devenu fou! Il a vu et bien vu Modeste Turturel, Caracas, Mme Esquif, la gentille Esthète qui vend des gants et en demande, le débordant marquis d'Udène, le triomphant Cochinard, Odin Howes, pauvre figure de déclin, apothéose à l'envers, pantin cassé d'une très grande pantomime shakespearienne. Et tous ces êtres falots rient, boivent, font l'amour en décor comme il convient, car on les regarde du haut des lucarnes de la grande province du journalisme. Hélas! j'imagine M. Lajeunesse rentrant chez lui après sa tournée. Que de mélancolie en y retrouvant son ancêtre Napoléon...et le parfum des grandes épopées! Comme il doit regretter jusqu'au deux décembre du plus petit Napoléon qui avait inventé le grand balai pour le boulevard, lui! Pauvre monsieur Lajeunesse, je vous plains de vivre forcément de votre métier de peintre réaliste dans un pareil enfer! Ne vous moquez pas trop des gens un peu popote, tres rangés des automobiles, qui se sau-

vent en traversant l'eau pour se conserver purs ; oui, le vrai *chic* c'est d'être sage, mais vous pouvez vous consoler quelquefois de ne pas être sage dans la glorieuse solitude de votre cellule : l'amertume des larmes contient tout le sel de l'esprit et d'ailleurs vous n'avez pas trop l'air de pleurer pour en avoir.

Presque Amant, par Yann Karmor. L'auteur de *Plus qu'amie* se complait décidément dans l'inachevé et du train qu'il prend il n'aura fini son roman qu'au troisième volume : *l'Evoluée*. Il s'agit toujours d'une jeune esthète russe, mi-nihiliste, mi-poète, courant le monde pour gagner sa pauvre existence et persuadée qu'on lui doit le respect... surtout parce qu'elle est russe, c'est-à-dire complètement folle. Je ne blâme nullement l'auteur d'avoir choisi un type d'exception pour lui faire les honneurs d'un livre, mais je ne veux pas admettre l'honnêteté foncière de son sujet. Quand une fille (aussi avertie que Maroussia) tient à sa virginité, elle ne l'offre pas en perpétuelle tentation à son ami ou c'est une simple coquette, de la race des courtisanes de la plus basse espèce. Les officiers de marine ont de la patience, c'est connu, cependant M. Melgven en a trop et l'auteur a tort de dépenser tant de talent dans l'exposition d'une intrigue assez semblable à celle du *Maître de Forges :* Violera-t-il ? Violera-t-il pas ! *Evoluons !*

La Vie finissante, par E. Espinasse Mongenet. Mélancolique fin d'une vieille dame et d'un petit village où tout est paisiblement en train de décliner. Cela sent la rose fanée, la vieille église un peu moisie où l'encens parfume les mauvais relents du cimetière. C'est aussi le soir d'un beau jour, le voile de deuil qui tombe sur de la résignation toute catholique. Le long de ces pages court un petit frisson d'angoisse, un sourd gémissement de bête humaine destinée à l'abattoir fatal qu'on nomme, en religion, une bonne mort. Tous ces gens sont bien contents de s'en aller, mais, au fond, ils ne savent pas très bien où ils sont et surtout pourquoi ils sont venus. Le bon curé à qui l'on dérobe l'honneur de sa jeune sœur est une sympathique figure de prêtre pauvre. Plus jeune que les autres, il sent peut-être davantage l'horreur de survivre aux autres et de s'en aller tout de même ailleurs sans plus personne qui vous aime.

Le journal de Pierre Daumis, par Pierre Grasset. *Ma* maison, *ma* chambre, mon fauteuil, mon lit, ma plume, mon cerveau, mes idées, puis ma Simonne, ma maîtresse, ma joie, mon ennui, ma mélancolie, mes musées, mes statues, ma Vénus de Milo, ma figure du silence de Luini, mon Narcisse à la Fontaine et enfin le *moi*, le pauvre *moi* qui frissonne d'émoi devant tant de belles analyses, tant de transports égoïstes, joyeux ou douloureux. Retour à la maison natale, à la charitable province, vieille parente pauvre dont on se souvient quand on a mangé son premier héritage... et alors la

litanie recommencera, parce que la maladie de la personnalité est incurable : ma chambre, mon fauteuil, mon lit, ma plume, mon cerveau, mes idées... Ce jeune homme studieux et spirituel est destiné certainement à l'apothéose littéraire. Je retiens de lui cette jolie phrase, qui n'est pas l'unique du livre, certes : « Si Antoine avait pensé les phrases inutiles que j'écris, il n'aurait jamais aimé Cléopâtre. » Mais il serait devenu académicien !

Hélène ou la religion des grandes amours, par Jean Frondal. Cela commence par une conférence sur les premières croyances religieuses des hommes. Etudes un peu arides coupées de repas au pain sec pour celui qui entreprend de séduire son Hélène en lui parlant hébreu. Cet étudiant austère vivant comme un moine et résistant aux tentations que lui fait subir sa voisine Gertrude, la triste épouse d'un alcoolique, semble par moment un peu fou ; cependant il ne manque pas d'originalité et il donne bien l'impression d'un de ces virtuoses de l'étude que la faim hallucine jusqu'à le rendre génial. Son Hélène vient le retrouver, le roman pur s'achève dans un ciel qui n'est, d'ailleurs, que le paradis terrestre.

La Poupée d'argile, par Paul Bruzon. Histoire antique d'une petite femme aimante. Curieux type de philosophe, ce sculpteur qui vit de rêves, cherchant à démêler le lourd secret des dieux en vendant de légères statuettes. Lysias, le chaste, rencontre Hymnis, l'arrache à la brutale étreinte du mauvais prêtre et en devient amoureux. Plus tard, il sauve Zentis, le sculpteur, de la misère, l'admet dans sa maison. Recherche à trois de la vérité dans l'amour ou la religion, puis le mauvais sort, conjuré par la petite déesse d'argile, réapparaît sous la forme du mauvais prêtre qui tue Lysias, et le cœur de la petite femme aimante se brise en même temps que le vent éparpille les très légers membres de la poupée de Tanagre. Ce roman est écrit avec une grâce fine, sans prétentions érudites trop étalées.

La Blessure et l'amour, par Charles Morisseau. Histoire effrayante d'un fou dogmatique et très compliqué de mouvements d'épilepsie qui finit par étrangler l'enfant de celle qu'il aime. C'est exalté, un peu hallucinant, mais comme cela se passe en Corse on ne s'étonne pas d'une légère exagération méridionale. Beniomino a peur du soleil, du rouge. Il aime Serena, qui est une fille sérieuse, puis il repousse une autre fille, Diana, qui crache devant lui un œillet mâché. Plus tard cette Diana, qui a reçu elle aussi un coup au cœur, lui fera commettre son crime. Tout le monde parle un langage symbolique et tourmenté. Beniamino aurait lu Hamlet que ça ne m'étonnerait pas, car il parle tout à fait comme un livre.

Guillaumette, par Pierre Lenglé. Cette gracieuse héroïne flambe la jour de sa première communion, est précipitée du haut d'un pont, dans un lac, tombe à cheval dans un précipice, est enle-

vée par un infâme ravisseur, mais finit tout de même par épouser celui qu'elle aime. Grâce à Cagire, le bon chien, on lui pardonne les mouvements désordonnés de sa bizarre existence ; mais quelle existence de chien, mon Dieu ! Roman dont on peut permettre la lecture à sa fille, bien entendu.

Mon chien Pacquet et les revenants, par Olly. Histoire obscure d'une maison hantée. Ce chien ici joue un rôle très secondaire. Un revenant trouble le sommeil d'une jeune voyageuse sous divers aspects et en dernier lieu il prend les allures de Pacquet en personne. Il paraît que cette histoire est des plus véridiques. Je le croirais volontiers, car elle n'impressionne pas plus que le récit d'un vrai cauchemar fait par le principal intéressé. Celui qui a rêvé n'arrive jamais à communiquer son trouble à ceux qui l'écoutent, et pour cause.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Baudelaire : *Lettres 1841-1866 (avec un portrait en héliogravure)* « Mercure de France ».

C'est par sa correspondance que l'on peut le mieux connaître la vie d'un écrivain. Ces **Lettres (1841-1866)** de Charles Baudelaire, que publie le *Mercure*, nous permettent de reconstituer un peu de la vie douloureuse du poète des *Fleurs du Mal*, toujours préoccupé de soucis d'argent ; il est même pénible de lire ces perpétuelles demandes d'argent, au président de la société des gens de lettres (il demande 60 fr. et accepterait avec plaisir une somme moindre) ; au Dr Veron (j'ignorais encore, lui écrit-il, dans quel insupportable cercle vicieux j'allais être enfermé : trouver de l'argent pour en gagner) ; à Poulet-Malasis, son éditeur :

... Tout ce que je sais, tout ce que je sens, c'est que je viens de perdre, par suite d'une série de mésaventures où ma sottise a sa part, une année entière, et que J'AI A FAIRE *quatre volumes et trois comédies ;* — que ces œuvres ne sont pas faites, absolument du moins ; — que j'ai reçu de l'argent sur plusieurs d'entre elles, — et que je n'ai PAS LE SOL pour travailler, non pas quinze jours, mais même un jour. Vous ne trouverez pas étonnant que j'aie pensé à vous, qui avez été si charmant pour moi, — et toujours.

On pourrait multiplier les citations de ce genre, ce ne serait guère amusant, mais ces lettres sont de précieux documents qui expliquent bien le découragement de Baudelaire. Il parle à Sainte-Beuve de ces « bagatelles laborieuses », ses poèmes en prose, qui exigent, dit-il, une bonne humeur constante (bonne humeur nécessaire, même pour traiter des sujets tristes). Mais comment travailler au milieu de ces soucis et de ces amertumes ? Peut-être attend-il pour réaliser ses pro-

jets de poèmes et d'articles, un peu de sérénité, un peu de bonheur et de santé. Il s'enthousiasme pour une idée, pour un article, il va l'écrire, mais au moment de se mettre au travail, il ne retrouve plus sa ferveur, et se décourage. Cependant il sait la valeur de son œuvre, et il veut que l'édition des *Fleurs du Mal* soit irréprochable, à tous les points de vue; c'est bien à lui-même qu'il songe, lorsqu'il transcrit, pour Sainte-Beuve, cette phrase de Shelley qu'il vient de découvrir : « Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent. » On se demande s'il est sincère lorsqu'il écrit à Sainte-Beuve que, le soir, après le dîner, il relit *Joseph Delorme*, avec Malassis. « Décidément, ajoute-il, vous aviez raison: *Joseph Delorme*, c'est *les Fleurs du Mal* de la veille. La comparaison est glorieuse pour moi. Vous aurez la bonté de ne pas la trouver offensante pour vous. » C'est sans doute de l'ironie, mais que Sainte-Beuve ne percevait pas. Il se croyait poète, et ne manquait de sens critique qu'à l'égard de sa poésie. Baudelaire avait besoin de Sainte-Beuve, et nul autre compliment ne pouvait être plus agréable au critique. Baudelaire, sous son apparence de bizarrerie, était très adroit et très pratique. « Puisque, lui écrit-il encore, vous avouez qu'il ne vous déplaît pas d'entendre parler de vos ouvrages, j'aurais bien la tentation de vous faire, à ce sujet, trente pages de confidences ; mais je crois que je ferai mieux de les écrire d'abord en bon français pour moi-même, et puis de les communiquer à un journal, s'il existe encore un journal où l'on puisse causer poésie. » N'est-ce pas admirable... ? Mais ce journal n'existe pas. Alors, il ose formuler quelques critiques, et s'arrête, étonné d'une audace qui ne devait pas déplaire à Sainte-Beuve.

Dans une autre lettre, il trouve encore de plus flatteuses paroles, pour le poète et pour l'amoureux que Sainte-Beuve voulait être : « Mme Hugo, seule, et malgré ses fils, entend votre nom et votre éloge avec plaisir. Le mot *grand poète* ne l'étonne pas. Au fait, de ce côté-là, la clarté ne s'est pas assez faite. C'est peut-être moi qui aiderai le plus à la faire, si on veut bien encore imprimer une ligne de moi. »

On trouvera encore dans ce recueil quelques belles lettres à Mme Sabatier ; lettres d'amour où se mêlent de singulières amertumes : « Vous avez l'âme belle, mais, en somme, c'est une âme féminine. » Une lettre de Mme Sabatier portait ce cachet : *Never meet or never part*. Baudelaire fait cette réflexion : Cela veut dire positivement qu'il vaudrait bien mieux ne s'être jamais connu, mais que quand on s'est connu, on ne doit pas se quitter. Et il ajoute que, sur une lettre d'adieux, ce cachet serait très plaisant.

Mme Sabatier était peut-être la plus belle femme de son temps, la plus spirituelle aussi. Le marbre de Clesinger : *la Femme piquée*

par un serpent, qui reproduisait la ligne de son corps, la rendit tout de suite célèbre : « Les journaux popularisèrent cette prise de possession de la gloire ; et tous les artistes rêvèrent de cette femme dont l'eurythmie ressuscitait l'antique statuaire des beaux jours d'Athènes, la puissance et le nombre de Phidias et de Praxitèle (1). » Clesinger a-t-il embelli son modèle? Je ne sais, mais j'ai souvent songé à Mme Sabatier, devant l'œuvre de Clesinger, qui est certes un des plus beaux morceaux, quoique des plus inconnus, de la sculpture moderne. *Femme piquée par un serpent*, cette étiquette est symbolique ; il faudrait dire piquée par l'amour. C'est, merveilleusement stylisée par l'art, l'attitude de la femme dans la suprême crispation de l'amour. C'est beau, grave et émotionnant. Cette image s'associe toujours dans mon esprit aux vers que Baudelaire écrivit pour Mme Sabatier, alors qu'elle n'était encore pour lui qu'une promesse de bonheur :

> Ta tête, ton geste, et ton air
> Sont beaux comme un beau paysage ;
> . . . .

D'autres lettres de pure amitié à Mme Paul Meurice ; « combien de fois, lui écrit-il, vous trouvant si gentille, si gracieuse et si bonne, ai-je eu envie de vous sauter au cou et de vous embrasser? Mais cela n'eût pas été *convenable*... et puis, pour achever ma confession, je me suis dit : *Elle est femme : donc elle ne comprendra pas le sens de mon embrassade.* » La correspondance entre Baudelaire et Mme Paul Meurice dut être fréquente ; ce volume n'en contient que quelques lettres. Souhaitons de pouvoir lire cette correspondance quelque jour, ainsi que quelques autres qui demeurent encore inédites.

Ce volume ne contient également que deux lettres de Baudelaire à Mme Aupick, sa mère. L'une est très belle ; elle est du 3 janvier 1865, trois ans à peine avant la mort du poète. C'est comme une confession de sa vie ; et peut-être une des rares lettres absolument sincères qu'il ait écrites.

> ... Mon principal devoir, mon unique même, serait de te rendre heureuse. J'y pense sans cesse. Cela me sera-t-il jamais permis?... Je rougis quand je pense à toutes les privations que j'ai dû t'imposer. Je te promets aussi qu'aucune journée de l'année ne s'écoulera sans travail. Infailliblement, la récompense doit être au bout. J'ai l'esprit rempli d'idées funèbres. Comme il est difficile de faire son devoir *tous les jours*, sans interruption aucune ! Comme il est difficile, non pas de *penser* un livre, mais de l'écrire sans lassitude ; enfin d'avoir du courage *tous les jours !* J'ai cal-

(1) Cf. Feli Gautier, *la Plume*, 1903 (numéro spécial consacré à Charles Baudelaire).

culé que tout ce que j'ai depuis longtemps dans la tête ne m'aurait coûté que quinze mois de travail, si j'avais travaillé assidûment.........

Aurai-je le temps (en supposant que j'aie le courage) de réparer tout ce que j'ai à réparer ! Si j'étais sûr au moins d'avoir cinq à six ans devant moi ! Mais qui peut être sûr de cela ? C'est là pour moi, maintenant, une idée fixe, l'idée de la mort...

Il ne voudrait pas mourir avant d'avoir achevé son œuvre ; c'est sa plus grande préoccupation ; sa littérature, c'est lui-même, c'est ce qu'il veut laisser de lui. N'a-t-il pas écrit : *la littérature doit passer avant tout, avant mon estomac, avant mon plaisir, avant ma mère.* Et cet aveu, à M. Ancelle : « Faut-il vous dire, à vous qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que, dans ce livre *atroce*, j'ai mis *tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion* (travestie), *toute ma haine ?...* »

On avait appliqué à sa poésie l'épithète de poésie fantaisiste. Il s'écrie, indigné : Il y a donc une poésie *fantaisiste,* et une poésie *qui ne l'est pas?* Qu'est-ce que c'est que celle-là qui n'est pas basée sur la fantaisie de l'artiste, c'est-à-dire *sur sa manière* de sentir ?. Il dit que les longs poèmes sont la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts, et il donne cette formule qui s'adapte bien à son art concis : « Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un poème. » Il veut que l'on sache que chacun de ses poèmes est un être vivant et parfait, et que ses *Fleurs du mal* composent une œuvre logique. En résumé, il apparaît dans cette correspondance que, pour Baudelaire, ce qu'il y avait de plus important dans sa vie, c'était sa littérature, c'est-à-dire, lui-même, l'extériorisation de son moi. Comme tous les hommes de génie, il était très égoïste, et au fond très malheureux de sa solitude. Mais peut-être que cette faculté d'exprimer sa douleur en poésie le consolait de tout. Les poètes sont ainsi : les plus grandes douleurs ne sont pour eux que des motifs à poésie. Toujours aux écoutes de ce qui se passe en eux-mêmes, ils s'analysent perpétuellement, se regardent souffrir et trouvent que c'est un magnifique spectacle ; ils ont des mots émus pour le décrire. Idéalistes, ils ne croient qu'à leur propre réalité, et les êtres qu'ils paraissent le plus aimer ne sont pour eux que des prétextes à émotions. Prétextes, illusions qu'ils ne dédaignent pas. Aimer une femme, c'est en effet cultiver toutes les facultés physiques et mentales de son être, c'est prendre un peu plus conscience, non pas de la femme qui demeure toujours l'étrangère, mais de soi-même. La passion est une merveilleuse épreuve de soi-même. C'est la réflexion que suggère la correspondance de l'auteur des *Fleurs du Mal*, amoureux de Mme Sabatier, qui ne fut vraiment belle que pour Baudelaire et pour Clesinger.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Marguerite Allotte de la Fuye : *Le Maître de la Mort*, dr. en 1 prol. et 3 a. ; Plon, 2 fr. 50. — Iwan Gilkin : *Etudiants russes*, dr. en 3 a. : Bruxelles, édit. de la « Belgique artistique », 2 fr. 50. — F.-Ch. Morisseaux et H. Liebrecht : *L'Effrenée*, com. en 4 a. ; même éd., 2 fr. — G. Espé de Metz : *Plus fort que le Mal*, p. en 4 a. ; Maloine, 3 fr. 50. — Memento.

Bien qu'à l'époque où Jésus allait prêchant par toute la Palestine, cette contrée regorgeât de Grecs, de Romains et d'aryens de toutes branches, il ne semble pas qu'ils aient accueilli sa parole. En revanche, c'était, sur son passage, par milliers et par milliers que se convertissaient les Juifs. Ils forment ainsi le noyau ethnique de l'Eglise, dont le triomphe définitif aura comme prologue, selon l'Apocalypse, la conversion du reste de ce peuple toujours prédestiné.

La popularité de Jésus devint telle qu'on l'accusait de vouloir se faire « roi des Juifs ». Ce fut, du reste, la foule de Jérusalem qui l'accusa, foule cosmopolite ainsi que celle de toutes les grandes capitales (Jérusalem renfermait, trente ans plus tard, lors du Siège, de deux à trois millions d'habitants).

Toutefois aucun Juif n'a jamais porté la main sur Notre Seigneur.

Non seulement il a fallu, pour le condamner, la lâcheté de l'aryen Ponce-Pilate, maître pourtant de la ville, où il représentait, à la tête des légions, la redoutable Rome, mais ce sont des soldats romains qui ensanglantèrent, avec une dérisoire couronne de jujubier, le front de l'Homme-Dieu, ce sont eux qui lui mirent le roseau dans la main, puis le lui reprirent pour lui en frapper joyeusement la tête, qui lui donnèrent des soufflets, le fouettèrent, puis lui crachèrent, ignoblement, à la face ; ce fut un soldat romain qui tendit à la soif du supplicié la boisson mêlée de fiel, et ce furent des soldats romains, non pas des sémites, qui le clouèrent sur le gibet.

On m'objectera, il est vrai, que ces soldats ne venaient pas tous de Rome, tant s'en faut : il y avait, en effet, nombre de Gaulois, de Germains dans la légion ! Et de ces bourreaux descendent peut-être nos antisémites, ou bien de ce Pilate, dont notre siècle a voulu relaver les mains, et qui, à la suite d'une disgrâce bien méritée, alla terminer ses lamentables jours dans la Gaule, par le suicide, dit-on.

Or, je n'ai pas voulu démontrer seulement ce qu'il y a de pharisaïque dans notre antisémitisme, — mais comment son introduction emmi le plus beau drame sur la Passion en fait dévier, forcément, le sens, en altère la beauté, parce qu'il en ruine la logique. Exemple : **Le Maître de la Mort** où Mme Allotte de la Fuye a pris, comme protagoniste, le Centurion (car c'est un des privilèges du Sujet Sacré que les moindres épisodes, que les personnages les plus effacés peuvent devenir et deviendront, chacun à leur tour, les thèmes, les

héros d'œuvres profondément dramatiques). Elle a donné à son Centurion, duquel Jésus guérit le serviteur, une origine gauloise que révèle son nom de Celtius, et hardiment l'a identifié avec celui qui arrêtera le Christ au Jardin des Oliviers.

Mais, afin de lui faire noblement bousculer, en brave antisémite, les marchands du Temple venus lui exposer leurs doléances, elle s'est laissé entraîner à le montrer trop convaincu dès le Ier acte.

Dès lors, il se trouvera, dans sa mission, en la situation immorale, inhumaine de l'officier marchant contre sa propre conscience : et la pauvre excuse traditionnelle de « la discipline au-dessus de tout » trahit ici toute sa misère, puisqu'il lui faudrait s'élever... au-dessus de Dieu ! Il s'en tire par ce subterfuge que Dieu est assez fort pour se défendre tout seul : mais, à ce compte, ne devrons-nous pas laisser partout le crime régner en maître, que dis-je ! lui obéir, lui prêter nos mains, comme fait ici Celtius ? C'est l'Idolâtrie abominable du Pouvoir, c'est la doctrine gibeline.

Si l'antisémitisme ne l'eût pas talonnée, Mme Allotte de la Fuye pouvait montrer le Centurion retombé, après la guérison de son serviteur, dans l'ordinaire ingratitude, dans l'indifférence oublieuse du miracle. Il n'en eût été réveillé que par sa mission au Jardin des Oliviers, mais réveillé si pusillanime, si lourd qu'il obéit. Cependant montait, autour de lui, la foi des humbles, des femmes de sa maison, de cette Véronique entre autres, que l'auteur lui donne, si ingénieusement, pour fille ; le trouble lui venait, durant la nuit du jeudi au vendredi — et c'était alors, dans les Vêpres formidables, qu'au dernier cri du Christ, en une catastrophe d'âme, il rendait gloire à Dieu expiré.

Ainsi ne fût pas tombée son attitude en une contradiction vraiment trop... aryenne avec les grandes paroles qu'il adresse à la femme de Pilate, bouleversée par le rêve dont parle l'Evangile :

> Antigone l'a dit... Avez-vous oublié,
> Vous, la Grecque, le cri de la noble rebelle ?
> Révolte qu'un poète a rendue immortelle,
> Voix qui, des siècles morts, m'apporte le conseil.
> ... Procla ! Procla ! Rien de nouveau sous le soleil !
> L'homme ne change pas ; les questions suprêmes
> Qui l'ont troublé jadis renaissent d'elles-mêmes.
> Que sont Créon, César, les tyrans et les rois ?
> Seule, la justice a d'imprescriptibles droits.
> *Je n'obéirai pas !*

Oui, les questions renaissent les mêmes. Avant les Hohenstaufen, le gibelinisme existait : il parle par la bouche de Créon ; il a enfanté le schisme de Constantinople, père du tzarisme impitoyable. **Etudiants russes** nous déroule la sublime manifestation guelfe de

janvier, quand, derrière Gappone (calomnié, j'en reste convaincu, par les forces opposées, mais, pour ce mensonge, de nouveau fraternellement complices du despotisme et de la révolution, également sanguinaires, également matérialistes), quand un peuple, sans autres armes que ses crucifix levés, s'agenouilla, implorant la pitié, et fut, avec les images de Dieu témoin, balayé par les fusillades. Egor Raguine, inspirateur de cette manifestation unique, nous apparaît — tel le Gappone... légendaire — chancelant devant la grandeur sauvage, devant l'idéal gibelin et conquérant d'un Pobedenostseff, ici son oncle le conseiller Raguine : il cède ; et son jeune frère, Serge, jusque-là son disciple éperdu, s'emporte, poussé par Véra (incarnation du nihilisme terroriste) jusqu'au geste fratricide, puis, dans un élan de remords, devant le cadavre, — s'écrie : Nous sommes tous coupables !

Egor vous semblera versatile : mais prenez garde, pourtant, que l'écœurèrent les parodies de son rêve en la doctrine infirme, parce que sans base, de son compagnon, le tolstoïen Aïkor, et, un degré plus bas encore, la veulerie pleurarde de l'ouvrier alcoolique Makare !

Brutalité, veulerie, ce ne sont que les deux temps d'une même mesure : **l'Effrénée** de MM. Morisseaux et Liebrecht, nous la scande admirablement dans notre conception moderne, « nietzschéenne » et si fausse de la volonté, de l'énergie. Volonté, énergie de politiciens véreux tout au plus, et parfaitement stérile : celle du secrétaire Jean Préval à séduire, pour « arriver », la femme puis la belle-sœur de son maître, qui n'a plus d'autre ressource, afin de dégager la première, que de donner au drôle la seconde en mariage. Volonté si basse se compare avec justesse, dans le couplet du romancier Charmont, à un ferment étranger qui fait bouillonner l'organisme et la société où il tomba.

Ferment non de vie, mais de décomposition pour eux, tel ce « mal innommable » sur quoi M. Espié a composé, en même temps que M. Brieux, écrit-il, une pièce : **Plus fort que le mal**. N'ayant pas eu (du moins que je sache) la syphilis, je ne me suis pas senti la curiosité d'entendre ou de lire *les Avariés* ; mais je crois qu'on y encourage les spectateurs par l'espoir d'une guérison certaine. Le Dr Beyrnedotte répudie un optimisme mensonger et il condamne au célibat les « verolez trez precieulx » en invoquant les lois immuables de l'hérédité : à ce compte, riposte avec une très émouvante éloquence l'ami Jean, le célibat universel s'impose, car, outre le mal français, l'humanité charrie dans ses veines tous les autres maux, dont beaucoup de pires. Et Hélène, fille du docteur, partage cette façon de voir : elle épouse, en l'absence de son père, le malade René. Beyrnedotte, de retour, en devient fou, et il... coupe son gendre, que l'on entend crier dans la coulisse :

A moi, à moi. Au secours. Aïe, aïe, aïe.

Les premières syllabes, bien entendu, d'une voix de basse et les dernières en soprano. Croyez-vous qu'Hélène se décourage? Du tout. Nous la voyons, à l'acte dernier, « réunissant dans une même étreinte son mari » châtré, « son père » aliéné « et son fils » marqué de la roséole. C'est plus fort que Cunégonde. Mais le joli, n'en déplaise à ce railleur d'Arouet, c'est qu'elle a parfaitement raison.

Memento. — Non moins optimiste, la *Revue d'Art Dramatique* poursuit sa « campagne en faveur » du Théâtre populaire : le sien, m'écrit son aimable directeur, n'a rien de commun avec le projet des sphères officielles. Non pas qu'elle les dédaigne; elle adresse même une supplique aux Conseillers municipaux en vue de prendre part aux réjouissances du 14 juillet : elle donnerait (c'est le mot), d'une pièce écrite par l'un de ses rédacteurs, une représentation qui ne coûterait que 40.000 fr. Que de bals toutefois les marchands de vins organiseraient, pour cette somme, en plein air, car c'est la combinaison nouvelle : outre nos théâtres couverts de Paris et découverts à la campagne (*seu* théâtres de la nature), que j'énumérais, nous en aurions un, ce jour-là, découvert et à Paris. Couvrons-en un à la campagne, et le cycle sera clos... Puis souhaitons à tous, au lieu d'une représentation, les 42 à la fois de *Petite Dorritt* en Allemagne, ou les 1466 successives de *la Marraine de Charley* au Royalty Theatre — et, à nous, quelque chef-d'œuvre à lire.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Georges Claretie: *Derues l'empoisonneur. Une cause célèbre au XVIIIe siècle ;* Fasquelle. — Gilbert Stenger : *La Société française pendant le Consulat*, 5e série : *Les Beaux-Arts ; la Gastronomie ;* Perrin. — L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, 3e série ; *La Cour et la Ville ;* Plon. — Waldeck-Rousseau : *Pour la République (1883-1903)* ; Fasquelle.

Derues l'Empoisonneur, par Georges Claretie. — Voici le récit d'une cause célèbre du XVIIIe siècle, traité en grand, à la manière d'un livre d'histoire. Toutes proportions gardées, M. G. Claretie a fait pour l'Affaire Derues ce que M. Funck-Brentano a fait pour le Drame des Poisons et l'Affaire du Collier. Après lui, il a vu et il a montré tout le parti qu'on peut tirer des dossiers judiciaires. Bien des choses ont été écrites sur Derues l'empoisonneur (plus couramment connu sous le nom de Desrues) ; il va de soi que toutes les collections de « Causes célèbres » (dont certaines, rédigées par des avocats, ont déjà un caractère de précision) donnent son histoire ; les biographies, écrites au lendemain de l'exécution et dans la suite, ne manquent pas non plus. M. G. Claretie, lui, a directement utilisé, aux Archives nationales, le dossier même de l'affaire, qui nous est parvenu intact. Et ce dossier, mis en œuvre par l'érudit avocat qu'est

l'auteur, bien au fait en outre du Paris du XVIII[e] siècle, nous fait connaître par le menu toute cette histoire de Derues, unique dans le sinistre (il n'y a guère que celle de Tropmann qui la dépasse en épouvante); toute cette histoire d'un petit épicier droguiste, malingre et blême comme ses chandelles, désorbité par on ne sait quel héritage dont la liquidation problématique doit lui apporter l'opulence; contractant dettes sur dettes grâce au crédit de cette fortune en expectative (comme M[me] Humbert); compliquant de manie nobiliaire son désir de richesse; bientôt la proie d'innombrables créanciers; vivant néanmoins, et longtemps, de ses dettes mêmes, sous les dehors d'un bon commerçant retiré des affaires; et, — quand cette situation, qu'une science extraordinaire de la procédure (voir le chapitre « le procédurier », M. Claretie s'y complaît même un peu trop, mais comme il va intéresser ses collègues !) a fait indéfiniment durer, — ne peut plus décidément se prolonger, — tentant le salut dans une escroquerie suprême : l'achat, sans sou ni maille, dûment constaté par acte régulier de vente, d'un château de 150.000 livres ! Puis le péril de l'escroquerie amenant le crime : l'assassinat de M[me] de Lamotte, femme du cessionnaire, empoisonnée, avec son fils, après paiement fictif, et que là-dessus on prétend en fuite avec un ancien amant, imposture poussée jusqu'à l'obtention d'un document d'identité, chez un notaire de Lyon, par Derues déguisé en femme, en M[me] de Lamotte; la découverte du cadavre de la malheureuse dans une cave de la rue de la Mortellerie, et de celui du fils au cimetière de Versailles ; le procès ; le supplice...

Les récits de causes célèbres, cela se fait toujours lire, et celui-ci possède au plus haut point les attraits du genre, avec beaucoup d'ingéniosité dans les formes de la narration. Ajoutons que le savoir et la manière, qui sont d'un historien, avec des développements dus plus proprement à l'avocat, relèvent tout à fait ce sujet. Il y a dans ce livre un tableau des mœurs du XVIII[e] siècle, ainsi qu'une chronique, écrite avec une compétence toute professionnelle, de la vie judiciaire à cette époque.

La Société française pendant le Consulat, par Gilbert Stenger. — M. Gilbert Stenger publie la cinquième série de ses études sur le Consulat. Des quatre précédentes séries, l'une était consacrée à l'œuvre restauratrice du Premier Consul ; l'autre à l'émigration et aux collaborateurs de Bonaparte ; la troisième à la famille de Bonaparte et à la vie mondaine du temps ; la quatrième aux écrivains et aux comédiens ; la plus récente, enfin, aux Beaux-Arts et... à la Gastronomie. Il y aura une sixième et dernière série, où il sera parlé de l'armée, du clergé, de la magistrature et de l'université.

Cette énumération donne assez bien l'idée d'un grand ensemble aux divisions logiquement arrêtées. Cependant ces divisions sont un

peu artificielles peut-être. Nous eussions aimé un plan organique où tout eût marché de front et d'accord, où la composition se fût répartie entre quelques rubriques générales conçues principalement du point de vue de l'histoire des mœurs. L'artifice du plan de M. Stenger nous est révélé, il nous semble, par la teneur du prochain volume. Nous voyons bien que le point de départ a été l'œuvre de restauration de Bonaparte ; que l'on est passé de là, assez naturellement, aux collaborateurs de celui-ci, puis de là, de même, à sa famille et au mouvement mondain, puis, par une transition encore juste, à la littérature, au théâtre, enfin aux Beaux-Arts. Mais là-dessus voici, — coq-à-l'âne, — la « Gastronomie » (où nous cherchons en vain Cambacérès). Le rapprochement peut être très piquant sur une couverture, mais en fait il est singulier. La chose eût été à sa place dans le tableau de la vie mondaine de l'époque. Enfin, dans la dernière série annoncée, — l'armée, la magistrature, le clergé, — bien des redites sont à prévoir. Ceci devait s'adjoindre à l'étude de l'œuvre politique de Bonaparte, dès le premier volume. Au fond il n'y a pas de plan, et chaque volume pouvait prendre n'importe quelle place dans la série.

C'est qu'il a suffi à l'auteur que chaque volume se composât d'une juxtaposition, sous une rubrique donnée, de monographies, de biographies, de notices. Et sans doute, si l'on ne demande pas à l'ouvrage ce qu'il n'offre guère, des vues d'ensemble soutenues (on a pu déjà remarquer, dans le précédent volume consacré à la littérature, l'insuffisance des aperçus et des documents sur les débuts du romantisme, sensibles dans le goût public dès le Consulat), on se contentera de ce procédé que la vaste lecture de l'auteur rend efficace.

Mais là-dessus, on sera forcé de remarquer, dans chaque volume séparément, un nouveau défaut de plan, du désordre. Nous passerons sur le manque de limitation du sujet, visible ici comme dans les précédents volumes, sur la place excessive accordée, par exemple, à la peinture et à la sculpture du XVIIIe siècle. Mais pourquoi donner par fragments, entre lesquels s'intercalent des matières autres, l'étude sur David? On nous parle d'abord du grand peintre, dans un premier chapitre où il est opposé aux peintres du XVIIIe siècle et où l'on groupe autour de lui quelques peintres de son temps ; là-dessus viennent la sculpture, l'architecture, la gravure; puis c'est de nouveau David, en deux chapitres, l'un sur son œuvre, l'autre sur ses élèves.

Indiquée avec assez de soin pour la peinture et les arts d'imitation, l'évolution du goût ne semble pas suffisamment marquée pour la musique. Il est vrai qu'il n'y a pas ici, comme pour la peinture, une opposition véritablement historique à caractériser. Mais deux noms devraient dominer ce chapitre : Rameau et Gluck. Eux, et, pour être

complet (dans l'étude des directions données), les maîtres italiens. L'article sur Beethoven, qui n'était pas indispensable, car l'influence du maître de Bonn sur la musique du temps du Consulat est peu appréciable, est bien insuffisant. Dès qu'on parle d'un tel maître, il faut en parler sans négligence, quelque brièveté que l'on observe. La surdité du grand homme n'est pas ce qu'il y a de plus impressionnant dans sa carrière. On commence à s'agacer de ce thème banal. A ceux qui possèdent une bonne lecture sur la vie et l'œuvre de Beethoven, nous signalons la note de la page 214, qui est d'une gaucherie singulière. On nous assure que cette gaucherie se sent encore çà et là dans l'érudition et dans les références de M. Stenger. Le *Brutus* de Lethierre n'est plus, depuis près de vingt ans, dans les greniers du Louvre. M. Stenger peut voir cette toile en bonne place dans la Salle des Etats. Il est trop parlé de Victor Cousin dans la préface : l'esthéticien du *Beau* ne suffit plus à lui seul.

Et cependant, tel que le voici, — car nous nous apercevons que nous avons énuméré les matières de l'ouvrage tout en critiquant leur désordre, — ce livre (tout l'ensemble de l'œuvre sur le Consulat) est digne de rester. Le choix du sujet, au point de vue social et esthétique, est des plus heureux. C'est là, dans cette période à part, entre l'orage de la Révolution et le fracas militaire de l'Empire, dans cette époque comme arrêtée..., que l'on distingue le mieux les éléments de ce qui sera la Société française durant une bonne part du XIXᵉ siècle. M. Gilbert Stenger nous a fait comprendre l'importance sociale et artistique de cette période historique. Il l'a fait, avec un certain désordre, une science un peu confuse ; mais, après tout, c'est déjà quelque chose que de l'avoir fait, et nous doutons qu'on puisse plus complètement le faire.

Paris sous Napoléon : la Cour et la Ville, par L. de Lanzac de Laborie. — Autre série sur l'époque Napoléonienne et dont c'est la troisième partie. M. de Lanzac de Laborie avait débuté par un tableau des institutions dont le Consulat dota la Capitale. Dans un second volume, l'auteur étudiait en détail cette administration de Paris arrivée sous l'Empire à son plein développement ; il y montrait aussi les transformations qui commencèrent dès alors à modifier la physionomie du vieux Paris. Le tome actuel analyse la formation sociale que la puissance de Napoléon, à son apogée, détermina dans ce cadre. En une suite de morceaux où l'anecdote et le document se combinent non sans agrément (on les trouvera réunis notamment sous ces deux rubriques : « La Cour et le monde officiel », « les Usages sociaux et les mœurs »), l'historien décrit la grande invasion des parvenus s'installant dans l'établissement impérial qui a pris une ampleur toute romaine. Quels sont les caractères de cette société nouvelle, quelle physionomie a le monde qu'elle forme, quelle

tournure prend la vie qu'elle mène, quel aspect enfin revêt ce Paris des parvenus, dans toute la nouveauté de sa dorure, c'est ce qu'on pourra voir dans des chapitres comme ceux-ci : « Installations matérielles et ameublement », « Salons et mœurs sociales », « Bals », « Education des enfants », etc. L'impression d'ensemble est grave, gourmée. Société pompeuse et ennuyeuse, anxieuse en secret, où une double préoccupation forme le fond de la vie : garder la magnifique place inespérée, et voir durer la chance vertigineuse du Maître. Cette volonté de confiance où vivaient des âmes aux appétits tout neufs se soutenait, superficiellement, à la gauloise, grâce au faste éclatant de l'Empire. Elle s'exaltait, plus noblement, dans le prodige des victoires impériales. C'est là le trait grandiose ; et le trait morbide. Toute cette société qui dépendait, avec sa puissance, ses richesses, ses satisfactions, sa joie de vivre enfin, de l'issue d'une bataille, usa vite son ressort. Au lendemain de Baylen, il était déjà bien faussé. La Restauration trouva des caractères épuisés, à qui restait seule la faculté du geste qui implore le maintien de la place. Et pourtant quelle science d'organisation ; quelle entente, chez Napoléon, à tirer tout le parti possible des hommes de la Révolution et de ceux de l'Ancien Régime ! Par la seule force de son administration, l'antagonisme de ces deux classes d'hommes, qui devait être la question dominante de la politique intérieure de la France au XIXe siècle, disparut un moment. Quelle sagesse ! Maints détails rapportés dans ces chapitres : « les anciens nobles à la Cour et dans les emplois publics », « la justice et ses auxiliaires », nous donnent une idée de ce que fût ce grand maniement d'hommes. Les études sociales de M. de Lanzac de Laborie sur le Premier Empire sont d'un grand intérêt.

Pour la République (1883-1903), par Waldeck-Rousseau. — Paru il y a déjà quelque temps, ce livre emprunte aux circonstances présentes une actualité persistante. Nous y trouvons un ancien discours sur « le Catholicisme et la République », prononcé en 1883, et un autre morceau plus récent, le « Commentaire de la Loi de 1901 sur les Congrégations » (1901), dont la lecture est particulièrement intéressante au moment où la Loi de Séparation est devenue la préoccupation dominante de la politique républicaine. Le discours de 1883 pose le principe d'« une Eglise respectée dans un Etat impartial (non subalterne) » Celui de 1903 est un commentaire plutôt libéral sur l'application de la Loi de 1901. Il n'est pas inutile, à l'heure actuelle, de se reporter à ces sages et fermes points de vue.

Le volume est composé de discours prononcés, soit à la Chambre, soit dans des réunions publiques, entre ces deux dates. On les a fait précéder d'un titre qui en résume le sens et d'un commentaire qui en précise les points principaux. Toutes les idées qui ont dominé la carrière politique de Waldeck-Rousseau se trouvent là. « Toute sa

vie, dit M. H. Leyret dans son Introduction, il pensa que, s'il faut être démocrate, mettre dans la politique non seulement de la Science, mais encore de l'Humanité, il ne faut point forcer les temps, ni les mœurs, et surtout n'entreprendre aucune réforme menaçante pour la liberté individuelle. Il ne transigea jamais ; son ardente campagne contre les théories collectivistes le prouve. » Il était difficile à M. Leyret de s'abstenir de ce ton élogieux dans une appréciation d'ensemble dont le sens est d'ailleurs acceptable. Au surplus, les discours, dont quelques-uns furent des actes, sont là, documents durables d'après lesquels pourra sûrement se former l'opinion. Signalons ou rappelons (outre les deux discours déjà cités) : « Politique nationale de la République. Les Princes d'Orléans » (1883), « La République avant tout » (1885), etc. Ce sont les discours de la période militante. Une dernière crise : le Boulangisme. Puis viennent, avec leur grande valeur de doctrine, ces nouveaux discours : « L'Idéal républicain » (Montbrison, 1895) ; « L'esprit de Gouvernement et le parti radical » (Charlieu, 1895) ; le discours de Saint-Mandé sur « le Socialisme et l'Etat » (1896), significativement suivi peu après d'une « Critique de la Théorie collectiviste et de l'impôt sur le revenu » (1896), etc. Parmi les annexes qui complètent le volume nous retenons un historique du rôle de Waldeck-Rousseau dans l'Affaire Humbert (on sait qu'il fut le premier à percer à jour la supercherie) et un « Projet de discours contre la séparation des Eglises et de l'Etat ».

Waldeck-Rousseau fut, avec Jules Ferry (1), un des rares hommes politiques de la troisième République (où il y a tant de politiciens et si peu de « politiques ») à qui l'on puisse reconnaître les qualités de l'homme d'Etat : fermeté, largeur, perspicacité, patience, avec beaucoup d'autorité dans la pratique. Ce livre est à garder, avec les autres laissés par Waldeck-Rousseau, comme le témoignage des efforts d'un esprit non vulgaire cherchant à se former une conception politique vraiment compréhensive et efficace, dans un temps et dans un régime où il ne semble y avoir de politique possible qu'une politique exclusive et violente de parti.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Loeb : *Untersuchungen über künstliche Parthenogenese*, Leipzig, Barth, 1906. — Yves Delage : *Sur la parthénogénèse expérimentale*, Académie des sciences, 3 décembre 1906. — Stéphane Leduc : *Les Bases physiques de la vie et la biogénèse*, Masson, décembre 1906. — Robert Dollfus : *Actions des silicates alcalins sur les sels métalliques solubles* (Académie des sciences, 24 décembre 1906.) — Em. Fischer : *Recherches sur les protéines*, Berichte deut. chem. Gesellschaft, 1906.

Créer la vie a toujours été l'un des rêves de l'homme. Dans les lé-

(1) *Mercure de France*, mars 1904.

gendes primitives, il n'est pas rare de voir une statue de terre s'animer sous le souffle du créateur, et on n'était pas loin d'attribuer la vie aux marbres merveilleux des sculpteurs de l'antiquité. Mais dès qu'on a cherché à analyser ce qui constitue la vie, on n'a pas tardé à reconnaître que la forme des êtres vivants en est un des caractères les moins essentiels ; à chaque instant l'être vivant est le siège d'un courant de matière : d'un côté la matière vivante, ou protoplasma, s'édifie aux dépens des aliments absorbés ; de l'autre, elle se détruit, et ses débris sont rejetés à l'extérieur sous forme de produits d'excrétion ; à certains moments la vie se ralentit, et les échanges avec le milieu extérieur diminuent considérablement ; ceci a lieu sous l'influence du froid, de la dessiccation, de l'asphyxie ; dès que la chaleur, l'eau, l'air reviennent, la vie redevient active.

La découverte des êtres inférieurs au moyen du microscope, l'exposé par Darwin de la théorie par laquelle les êtres supérieurs descendraient des êtres inférieurs sont venus encourager l'homme dans son rêve de créer la vie. Une infusion de foin abandonnée à l'air pendant quelques jours se peuple d'innombrables êtres microscopiques, animaux et plantes ; comme l'infusion était stérile au début, on a été tout naturellement porté à croire que tous ces êtres sont nés spontanément au sein du liquide « générateur ». Mais Pasteur, en montrant par des expériences décisives qu'il n'y a jamais génération spontanée des êtres inférieurs a empêché l'homme de se bercer d'illusions trompeuses. Les microbes, les champignons..., dès que les conditions de milieu deviennent désavantageuses, se résolvent en de petits granules faits de leur propre matière, entourés d'une coque résistante ; ce sont les spores, qui, à la façon des graines, germent pour redonner l'être dont elles dérivent, quand on leur fournit de la chaleur, de l'eau, de l'air. Ces spores, qui forment une poussière ténue de matière vivante dans l'air que nous respirons, avaient échappé à ceux qui avaient cru à la génération spontanée. Il suffit que l'une d'elles tombe sur une surface humide pour qu'elle germe ; en filtrant l'air sur du coton, on arrête la spore, et toute illusion de génération spontanée est alors détruite.

Les œufs des animaux, comme les spores, sont d'abord à l'état de vie ralentie, mais ils retrouvent leur vie active et évoluent sous l'influence de certaine excitation vitale ; l'illustre biologiste Loeb, dans ses **Untersuchungen ueber kuenstliche Parthenogenese**, a montré que cette excitation peut être remplacée par une excitation chimique : il suffit par exemple de plonger un œuf vierge dans une solution saline ou dans de l'eau de seltz et de le replacer ensuite dans l'eau ordinaire pour qu'il se développe ; c'est là ce qu'on appelle la parthénogenèse expérimentale ; l'eau, après une dessiccation produite par le sel, par exemple, entraînerait le passage de la vie ralentie

à la vie active, et il n'y aurait pas plus création de la vie que lorsqu'une graine germe. C'est ce qui ressort nettement de la lecture de l'ouvrage si intéressant où Loeb a réuni les 25 mémoires qu'il a publiés sur cette question. Or, le professeur Delage, qui a fait lui aussi des observations fort curieuses sur la **Parthénogénèse artificielle**, passe couramment en France pour avoir engendré la vie au sein des solutions salines, métalliques et gazeuses. Ceux qui émettent cette opinion commettent donc la même erreur que ceux qui, il y a quelque quarante ans, négligeant les spores, croyaient à la génération spontanée des êtres supérieurs; eux aussi ils négligent le point de départ vivant, l'œuf.

Mais passons maintenant à ceux qui ont cherché à créer la vie en dehors de toute particule vivante, au moyen des substances inorganiques.

Il y a déjà longtemps que Bütschli, en mélangeant du sel et de l'huile, avait obtenu de petites masses à contours changeants comme ces grumeaux microscopiques de matière vivante qui constituent les animaux les plus simples ou amibes. On avait voulu voir dans ces « amibes artificielles » la preuve manifeste de la possibilité de créer la vie, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a protesté énergiquement contre des ressemblances factices entre l'amibe véritable et le produit du laboratoire. Le célèbre savant américain Jennings vient de montrer que les mouvements sont très différents dans l'un et l'autre cas : chez l'animal seul, ils résultent d'une impulsion centrale, qui semble émaner d'un petit corps, appelé noyau ; celui-ci a une organisation excessivement complexe, qui n'a jamais pu être reproduite artificiellement ; lorsque la cellule se divise en deux, il se disloque suivant des lois déterminées ; rien de semblable ne s'observe dans l'amibe minérale, et on a pu dire récemment qu'il y a un plus grand abîme entre celle-ci et l'amibe qu'entre l'amibe et l'homme.

Bütschli a eu de nombreux imitateurs, et il a été surpassé dans la voie fausse dans laquelle il s'était engagé ; le professeur Herrera, de Mexico, est arrivé à faire de véritables tours de force ; avec de la silice, des silicates, quelques autres sels, de l'alcool, de l'éther, il est parvenu à imiter des microbes, le revêtement de l'intestin, des fibres nerveuses, les écailles des papillons, les organes reproducteurs des champignons, et il a ainsi créé une science nouvelle, la *plasmogénie*, qui « tend à imiter les structures organiques vivantes au moyen de réactifs ou de réactions chimiques ».

Leduc, de Nantes, a fait mieux encore : il ne se contente pas d'imiter les formes extérieures des animaux et des plantes, il cherche à réaliser les phénomènes essentiellement propres à la substance vivante et qui la caractérisent peut-être mieux encore que sa composi-

tion chimique, à savoir la nutrition et la croissance. Il fabrique un granule avec du sulfate de cuivre et du sucre, il le « sème » dans un liquide contenant du ferro-cyanure de potassium et de la gélatine; le granule s'entoure d'une membrane de ferro-cyanure de cuivre, absorbe l'eau du milieu extérieur, grossit, émet des tiges qui peuvent atteindre jusqu'à 30 centimètres de hauteur, et sur lesquelles se développent des feuilles, des épines, des vrilles, des chatons ; le produit de la germination de la graine a tout à fait l'aspect d'une plante. Leduc prétend avoir « réalisé, par les forces physiques, les phénomènes de nutrition, d'organisation, de croissance, savoir : 1° *la nutrition : par intussusception :* la graine, pour grossir et pousser des rameaux, emprunte de la substance au milieu de culture ; 2° *l'organisation :* la petite graine initiale se différencie, s'organise en tiges, feuilles, organes terminaux ; il existe nécessairement un appareil circulatoire puisque le sulfate de cuivre s'élève dans les tiges ; enfin 3° *la croissance,* puisqu'une petite graine donne naissance à une forme compliquée qui a plusieurs centaines de fois son volume ». Leduc, dans **les Bases physiques de la vie et la biogénèse**, considère qu'il a réalisé « la synthèse de la vie », et il a réussi à convaincre non seulement une foule de personnes étrangères à la science, mais encore des savants de profession; les publications récentes du professeur de Nantes ont eu un retentissement considérable et viennent presque de recevoir la consécration officielle de l'Académie : le prix Montyon vient d'être attribué aux travaux de Leduc. Il est vrai de dire que ceux qui touchaient le plus directement à la plasmogénie avaient été écartés prudemment.

Un jeune étudiant, Robert Dollfus, qui fréquente actuellement les cours préparatoires à l'Ecole de médecine, a eu le courage de protester devant l'Académie elle-même, et dans une note très intéressante, **Action des silicates sur les sels métalliques**, a montré que Leduc n'a pas le droit de tirer de pareilles conclusions de ses expériences. Dans une solution de silicate de potasse, Dollfus projette un petit cristal de sulfate ferreux ; peu à peu il voit s'élever de ce cristal une colonne creuse contenant la solution du sel projeté ; cette traînée de solution se ramifie et présente en tous points l'aspect des végétaux artificiels que Traube avait obtenus dès 1865 dans des expériences devenues classiques, et fort analogues à ceux présentés par Leduc. Le mécanisme du phénomène est très simple : le cristal se dissout, mais aussitôt la solution s'entoure d'une enveloppe due à la réaction des deux sels en présence; on a une petite ampoule remplie d'une solution de sulfate ferreux, et où afflue par osmose l'eau du milieu extérieur; grâce à sa faible densité, la solution tend à s'élever sous forme de traînées et les bulles d'air fixées primitivement à la surface de l'enveloppe en s'élevant dans le liquide y guident

les traînées. Le phénomène est très général : il se produit avec de nombreux sels métalliques, et il est inutile d'ajouter des substances organiques telles que le sucre, la gélatine. Pour expliquer les résultats si constants que l'on obtient, il n'est pas nécessaire de faire appel à des phénomènes de nutrition ni de croissance, car il n'y a ni assimilation, ni augmentation de la quantité de substance initiale, pas d'appareil circulatoire, ni de différenciation : le composé chimique formé est le même en tous les points, le phénomène cesse lorsque la réaction s'arrête.

Leduc ne donne en réalité qu'une illusion grossière de la vie, et rien de plus ; lorsque l'on souffle dans une enveloppe de caoutchouc et que celle-ci se gonfle irrégulièrement, finissant par produire la forme d'un animal, même l'enfant qui se sert de ce jouet ne croit pas qu'il a créé un être vivant.

Il est bien certain que, si l'on voulait créer la vie, il faudrait chercher dans une autre voie. Les phénomènes vitaux sont intimement liés à la complexité très grande de la molécule de substance vivante, qui se disloque sans cesse pour se reconstruire. C'est ce qu'ont bien compris les chimistes allemands, Kossel, Fischer entre autres, qui essaient, avec une patience vraiment admirable, d'édifier le protoplasma au moyen de ses produits de dislocation, de réaliser « la synthèse de l'albumine ». D'après l'exposé récent de Fischer, **Recherches sur les protéines**, on est loin encore de toucher au but. Mais, même si on réussissait à faire une substance rappelant la substance vivante, on n'aurait pas encore pour cela créé un organisme vivant. La matière vivante actuelle porte en elle les stigmates de toutes les influences passées, de toutes les causes externes qui ont agi sur elle à travers des siècles innombrables, en la malaxant, la modelant, l'adaptant dans tous les sens possibles, et jamais chimiste ne saurait créer pour sa substance artificielle des conditions qui ont agi sur le protoplasma depuis l'apparition de la vie à la surface du globe.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Lieutenant Pierre Costel : *Tébessa*, Paulin et Cie, 2 vol. 18 fr. — Henry Bordeaux. *Paysages Romanesques*, Plon, 3 fr. 50. — Yvonne Vernon : *Terres de Lumière*, Ollendorf, 3 fr. 50. — Ch. Huard : *New-York comme je l'ai vu*, Eug. Rey, 3 fr. 50. — Memento.

Tébessa, à la limite orientale de la province de Constantine, l'ancienne *Theveste*, sur laquelle le lieutenant Pierre Costel, adjoint au bureau des Affaires indigènes, vient de publier une étude documentée très complète, ne semble guère avoir existé avant le règne d'Auguste (25 ans avant J.-C.), où l'on y cantonna la IIIe légion pour

protéger le pays contre les invasions des tribus Gétules. Des traces nombreuses de l'occupation romaine, ruines de maisons, de fermes, de pressoirs, d'huileries, travaux d'irrigation et d'aménagement du sol, subsistent d'ailleurs encore dans le cercle de Tébessa, si peu fortuné maintenant, mais jadis d'une fécondité merveilleuse, et de la ville primitive même, dont le périmètre a été approximativement relevé, il reste de précieux monuments comme l'arc de Caracalla, un temple de Minerve, à côté des vestiges d'une basilique, d'un *forum venale*, du théâtre, du cirque, des thermes, englobés dans l'enceinte de la ville actuelle ou jonchant ses alentours. Theveste prit rang de cité sous Vespasien, et à l'époque de Trajan sa prospérité, — on y comptait déjà de 35 à 40.000 habitants, — qui excitait la convoitise des pillards voisins engagea l'empereur à reculer la frontière méridionale de la province romaine. Avec Alexandre Sévère, on trouve même une garnison installée à Ghadamès. — Mais le désastre ne devait pas venir de ce côté. Après les persécutions religieuses et les guerres civiles qui ensanglantèrent tout le nord de l'Afrique aux IIIe et IVe siècles, vint la conquête des Vandales, qui détruisirent la ville presque entièrement, et de toute façon la démantelèrent. Sous les successeurs de Genséric, on vit commencer les déprédations des Maures, tant que la population dut se fortifier par quartiers, par groupes de maisons, — comme celle d'Adrumète au dire de Procope — établissant aux angles des forteresses ainsi constituées ces tours de garde qui sont demeurées debout et sans ordre apparent dans les jardins de Tébessa, autour de la citadelle byzantine et sur l'emplacement de la cité romaine primitive. Les troupes de Justinien reprirent enfin l'Afrique au VIe siècle. Theveste fut restaurée; on y contruisit une citadelle rectangulaire, flanquée de quatorze tours et dont l'intérieur, toujours habité, est devenu la ville moderne. Une enceinte générale très étendue, que M. Pierre Costel a pu indiquer en grande partie sur le plan des ruines, paraît dater du même moment. Mais avec l'invasion musulmane (647-682) ce fut la ruine définitive. L'histoire de Tébessa, à partir de ce moment, devint d'ailleurs si confuse qu'il serait difficile — et probablement sans intérêt — de la suivre. Lors de l'occupation française (1851), il fut question d'en faire une vaste forteresse en utilisant toute la partie de la ville comprise dans l'enceinte byzantine; mais on se contenta de remettre en état de défense l'enceinte intérieure dont toutes les tours, à l'exception d'une seule, avaient été préservées. — Le livre de M. P. Costel s'étend abondamment sur cette dernière période, et dans un second volume de description donne une monographie détaillée de ce coin de l'Algérie qu'il a longtemps parcouru; on y trouvera réunis tous les renseignements qui peuvent concerner le climat, la faune et la flore, l'orographie, l'hydrographie, l'ethnonographie, les communications, l'organisation

administrative, — même des légendes — et si nous ne pouvons nous y arrêter autrement par les nécessités de cette rubrique, il nous a paru qu'il était au moins utile de les signaler. On a beaucoup publié depuis quelques années sur les antiquités de l'Afrique du Nord, et les ruines de Timgad exhumée seront bientôt aussi célèbres que celles de Pompéï. L'ouvrage de M. P. Costel est une excellente contribution à l'historique d'un territoire dont l'exploration serait très probablement fertile en trouvailles de ce genre, et qui, trop négligé jusqu'alors, ne pouvait être plus heureusement ramené à l'attention. — Pour les amateurs de curiosités, on ajoutera entre parenthèse qu'il apporte encore quelques renseignements exacts sur les *crottes de gazelles*, spécialité du pays qui a été nombre de fois en question : la gazelle produit, grâce à la nature aromatique des plantes qu'elle mange, des crottes musquées que les Arabes recueillent *pour les fumer* ou pour en faire des *colliers à leurs femmes*.

§

Avec les **Paysages Romanesques** de M. Henry Bordeaux, nous avons un livre de voyage, si l'on tient compte uniquement de ce fait que l'auteur se transporte d'un lieu à un autre,— sur le Rhin, dans les Alpes, la vallée d'Aix, en Belgique à propos du monument français de Waterloo — et en somme peut dire qu'il a visité les endroits dont il parle. Mais surtout il y voit un excellent prétexte pour rappeler des hommes qui s'y trouvèrent, y vécurent : — Henri Heine à Dusseldorf, Beethoven à Bonn, Gœthe à Mayence, Victor Hugo et Frédéric Amiel à Heidelberg, Richard Wagner à Zurich, Stendhal au Grand Saint-Bernard, Bonaparte à la Malmaison, Chateaubriand à l'Abbaye-au-Bois — et reconstituer sur place des biographies. Il nous présente ainsi toujours le site « où quelque souvenir s'évoque », — ce qui est après tout la meilleure façon d'intéresser — et de préférence celui où s'apparia l'âme d'un homme connu. Les paysages romanesques sont surtout des paysages d'âmes, et en voyage M. Henry Bordeaux n'a pas été fâché de rencontrer une occasion de faire de la littérature. Peut-être ce volume sent-il un peu trop son recueil d'articles. Il n'est pas très sûr non plus qu'un auteur gagne à tout ramasser de ce qu'il lui arrive d'écrire. Mais à défaut d'une œuvre entière, il y a ici quelques bonnes pages, des anecdotes, la trame d'idées justes, le plaisir d'éprouver au hasard des circonstances et des rencontres, de réfléchir et de comprendre, et au résumé le livre n'est aucunement une lecture désagréable.

Terres de Lumière, de Mlle Yvonne Vernon, d'une jolie écriture de femme toutefois qu'un peu cherchée, c'est la Crète, l'archipel grec, Smyrne, Ephèse, Hiérapolis, le mont Athos, Troie, les Dardanelles, Brousse, Syracuse, Taormina, l'Espagne, Tanger, Tétouan,

Ceuta, enfin l'Hellade, les pays de soleil, de poésie et d'histoire de la Méditerranée, qui passent en tableaux rapides avec de précieuses notations d'aspects et des impressions souvent originales. Mlle Yvonne Vernon dut écrire avec grand plaisir les carnets de ces promenades où le sentiment s'accentue, de temps à autre, d'une pointe de philosophie aimable, et nous pouvons croire que ses amis l'ont félicitée justement de leur publication.

§

A la librairie Eug. Rey, M. Ch. Huard publie **New-York comme je l'ai vu**, série de dessins et de notes donnant avec complaisance les aspects spéciaux, les coins vivants et grouillants, des types et des scènes de la grande ville Yankee. Depuis un certain nombre d'années déjà l'illustration des livres est confiée presque uniquement à la photographie, — à la mauvaise photographie — et c'est une joie de retrouver les vieux procédés et le crayon délicat d'un artiste justement avec un sujet où les préoccupations d'exactitude n'excluent pas une certaine part d'interprétation. A ses croquis alertes, à ses dessins de prime saut, M. Ch. Huard a joint d'ailleurs un texte un brin humouristique et gouailleur qui nous change des grands enthousiasmes de coutume prodigués aux cités et aux entreprises d'Amérique. Je recommanderai spécialement ainsi les chapitres consacrés aux hôtels, aux magasins, aux spectacles et surtout à la cuisine, me contentant d'en détacher la recette d'un coktail aux huîtres, —« le mollusque pris dans de la sauce aux tomates,du poivre rouge, du sherry et du citron, le tout remué dans de la glace et *servi comme apéritif* » (!). — Mais, à la vérité, les Américains sont tellement accaparés par le « business » et dans un état si habituel « d'excitement » que s'ils prennent encore la peine de manger, ils n'ont guère le temps de goûter ce qu'ils mangent.

Memento. — Les derniers numéros du *Tour du Monde* ont publié des travaux de MM. E. A. Martel et A. Janet sur *l'Exploration du Grand Cañon de Verdon* (Basses-Alpes) ; Mme Anna See, *Deux peuplades espagnoles à demi-sauvages* (les Jurdes et les Batuecas) ; de M. Noël Dolens, *Ce que l'on voit en Arménie ;* des articles sur *Ceuta*, par M. G. du Boscq de Beaumont,*les Coupeurs de têtes à Formose*, par M. G. Labadie-Lagrave ; les *Tombeaux chinois*, par MM. J. Hardy et Ch. Lenormand ; *les Champs de bataille d'Iéna et d'Auerstœdt*, par M. L. Leroy ; *les Dernières fouilles d'Antinoë*, par M. A. Gayet. — Dans *l'Art Sacré*, on trouvera des notes de M. L. d'Orland sur *Les plus belles églises des environs de Paris* et de M. Lucien Chapels sur *Notre-Dame de Mantes* et sur *les Eglises d'Etampes* des renseignements et informations archéologiques. — Dans les *Notes d'archéologie et d'art*, des études de feu M. l'abbé Bouillet sur l'*Abbaye de Royaumont ;* E. Chartraire et Eug. Muntz sur *les Tapisseries du cardinal Wolsey et l'Histoire de Judith de la cathédrale de Sens ;* les *Sculptures*

anciennes d'Anvers, par M. Jean de Bosschère. — *Le Tour de France* a consacré un numéro spécial au Dauphiné, avec des articles sur *Grenoble et les environs*, par L. Chapuis ; *De Grenoble aux montagnes* par Paul Risson ; *le Royannais* par Ardouin-Dumazet ; *la Vallée de l'Isère* par E. Sedeyn ; *Valence* et *Vienne*, etc. Dans le nº de novembre, *les Vallées de la Bièvre et de l'Yvette*, par André Theuriet ; *le Château d'Assier* (Lot), par E. Trutat ; *Senlis; Cahors*, par E. de Surgès. — A propos de Cahors, *le Tour de France* rappelle les discussions auxquelles a donné lieu le projet de démolition du Pont-Neuf ou pont de Cabessut (XIIIe siècle), à remplacer par un pont moderne en fer devant faciliter la circulation entre le faubourg de Cabessut et la ville. Or, les jours d'affluence, quand se tient le marché, indiquait déjà M. André Hallays à ce propos, il y passe environ dix charrettes. C'est pour ces dix charrettes qu'on va construire un pont de 250.000 fr. et qu'on a dû détruire un beau pont du Moyen-âge. Classé comme monument historique le 15 février 1905, le pont, en effet, a été déclassé le 24 du même mois à la demande du Conseil municipal et l'adjudication des travaux a eu lieu le 30 mai 1906. Il est probable qu'à Cahors le Pont-Neuf n'est déjà plus qu'un souvenir. — Le nº de décembre, consacré aux Pyrénées, contient des articles sur *le Pays Basque*, par Robert de Souza ; *la Bidassoa* par le commandant Kœning ; *Elme et sa cathédrale*, par Pierre Sarrazin, les *Thermes des Pyrénées*, par le Dr Gaitier-Boissière, *Saint-Bertrand de Comminges*, etc... Prochainement des numéros spéciaux sur *la Touraine*, *l'Auvergne*, *la Bretagne*.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La suppression des discours de rentrée dans les Cours. — Les règles et traditions de l'ordre des avocats (Discours de Me Chenu). — La question des honoraires des avocats (Jugement du tribunal civil de la Seine du 6 décembre 1906). — Les variations de la jurisprudence. — Un juge qui plaide contre son jugement. — L'importance du sexe dans le mariage (Arrêt de la cour de Lyon du 16 mai 1906). — *Recueil général de Sirey*, 1906.

Maintenant les Cours reprennent leurs travaux dans le silence. Autrefois elles préludaient à l'exercice de la justice par un discours solennel que prononçait l'Avocat général. La coutume était ancienne, elle avait été officiellement imposée par deux décrets de 1808 et de 1810 ; ce dernier avait même tracé le plan des discours.

> Le procureur général, disait-il, ou l'un des avocats généraux qu'il en aura chargé, prononcera un discours sur un sujet convenable à la circonstance ; il tracera aux avocats et aux avoués le tableau de leurs devoirs, il exprimera ses regrets sur les pertes que le barreau aurait faites dans le cours de l'année, des membres distingués par leur savoir, par leurs talents, par de longs et utiles travaux et par une incorruptible probité.

La formule était surannée et les discours s'en ressentaient. Il eût été possible de la modifier de sorte qu'au lieu de donner naissance à des dissertations dignes d'académies provinciales elle eût provoqué

des études fort utiles dans lesquelles le magistrat, commentant l'expérience d'une loi, en aurait constaté les effets, indiqué les lacunes; et, les barreaux faisant de même, le pouvoir législatif obtenait ainsi une critique complète et autorisée des lois en vigueur, critique dans laquelle il eût trouvé les renseignements les plus précieux pour son œuvre de législation.

Mais le ministre de la Justice préféra supprimer purement et simplement les **discours de rentrée**.

Depuis 1903, le barreau continue seul la tradition. Cette année, à Paris, M. le bâtonnier Chenu défendit les **règles et traditions** de l'Ordre des avocats contre un projet de résolution présenté par M. Alphonse Chautemps, député d'Indre-et-Loire. Il l'a fait dans une très belle langue, et avec beaucoup d'esprit, comme toujours.

Lorsqu'on s'occupe d'une réforme de cette nature, il faut se placer exclusivement au point de vue de l'intérêt du plaideur et de la justice.

C'est ce qu'ont fait le député, réformateur de l'ordre des avocats, et le bâtonnier, conservateur des traditions de cet ordre.

Trois choses surtout choquent le député : l'omnipotence dont jouit le barreau pour son recrutement, les incompatibilités dont s'encombre son seuil, et enfin ses règles relatives aux honoraires.

Sur le premier point, l'honorable M. Chautemps s'est fait illusion. Depuis longtemps ne sévit plus la vieille devise « l'Ordre est maître de son tableau » ; et les postulants que n'agrée pas un barreau ont le droit de se pourvoir devant la Cour d'appel.

Mais il y a des incompatibilités. La profession d'avocat, déclare l'ordonnance du 29 novembre 1822, est incompatible avec les fonctions de l'ordre judiciaire et administratif, avec celles d'officier ministériel, avec les emplois à gages, avec toute espèce de négoce, enfin avec la profession d'agent d'affaires.

Cette incompatibilité est nécessaire pour assurer l'indépendance de l'avocat, inséparable de l'intérêt du plaideur. Me Chenu le montre excellemment. Et puis, la profession est incontestablement d'un exercice très difficile, réclamant un long apprentissage; elle ne peut être l'accessoire d'une autre. L'importance des intérêts dont l'avocat a la responsabilité, les conséquences irréparables que peuvent avoir son ignorance et sa négligence sont telles que la profession ne peut être un exercice d'amateur. L'amateurisme se manifeste avec excès depuis quelque temps; beaucoup prétendent briller dans des travaux éloignés de leur profession. Nous avons le salon des postiers, le salon des boursiers, le salon du Palais, nous aurons sans doute demain le salon des concierges et celui des cochers de fiacre. L'expérience montre qu'il n'est pas à souhaiter que se créent de même des barreaux d'amateurs, le barreau des barbiers ou des tanneurs, par exemple. Seuls y gagneraient les « Tribunaux comiques ».

Mais, cependant, il y a des avocats amateurs ; des avocats qui ne plaident pas ; — c'est exact, mais ceux-là sont inoffensifs, puisqu'ils ne plaident pas. Ce sont des rentiers qui se font inscrire à un barreau pour obtenir un titre qu'ils jugent honorifique, et si, extraordinairement, ils venaient à se charger d'une affaire, ils auraient l'indépendance et le temps nécessaires pour défendre utilement les intérêts qui leur seraient confiés.

On ne pourrait en dire autant du fonctionnaire, de l'industriel, du commerçant voulant joindre aux affaires dont il s'occupe la branche plaidoirie.

Il y a certes dans les règles du barreau de Paris certaines interdictions qui surprennent, comme celle d'imprimer son nom sur son papier à lettres, ou celle de mettre une plaque sur sa porte. Ce sont là des questions de détail, de très petites questions ; il vaudrait mieux les supprimer, ne serait-ce que pour faire disparaître des arguments facilement invoqués contre l'étroitesse prétendue des règles de l'ordre dont la plupart sont essentielles et nécessaires. Telle est la règle qui défend à l'avocat de poursuivre devant les tribunaux le **recouvrement de ses honoraires**. Cette règle ne peut être supprimée. Non pas que la profession d'avocat doive être assimilée à une sorte de sacerdoce éloigné de toute préoccupation pécuniaire, et dans laquelle les services rendus ne sont pas payés,mais rétribués par des dons spontanés. Ce serait une hypocrisie ridicule ; les avocats vivent de leur profession comme les médecins, les professeurs, les artistes ; et il n'y a en cela rien qui rabaisse la dignité de la profession, bien au contraire. Mais il n'est pas possible que l'avocat soumette la question de ses honoraires aux juges devant lesquels il plaide chaque jour. Que deviendrait son indépendance ?

Ces débats seraient profondément gênants,humiliants pour l'avocat et pour l'Ordre tout entier. Ce serait donner au Tribunal le droit de fixer à prix d'argent la valeur professionnelle d'un avocat, sa science, et son talent. Cette valeur serait chiffrée à dix mille francs pour Me X... et à cinquante francs pour Me Z...

Que deviendrait l'égalité indispensable entre les avocats, lorsqu'ils seraient ainsi tarifés par les juges devant lesquels ils plaident. L'inconvénient serait d'autant plus grand que, pour statuer sur ces questions d'honoraires, les magistrats n'auraient aucune règle ; ils se décideraient selon leur seule appréciation personnelle ; ce serait donc l'arbitraire.

Il s'en trouverait même pour décider qu'il n'est rien dû à l'avocat, que son rôle est inutile, que les magistrats connaissent la loi, et qu'ils n'ont pas besoin des observations des avocats pour l'appliquer justement. C'est précisément ce qu'un jugement rendu le 6 décem-

bre dernier par la 1re Chambre du Tribunal civil de la Seine vient de déclarer en ces termes :

Attendu que, s'il peut être exact de dire que le travail et le concours de l'avocat contribuent plus ou moins puissamment à mettre en lumière le droit de son client, ils ne le conservent point cependant dans le sens juridique du mot, puisqu'il est impossible d'affirmer que, sans l'intervention de l'avocat, ce droit eût péri, et que le juge eût été impuissant à le reconnaître et à le sanctionner.

Et le jugement déboute un avocat d'Apt, qui réclamait le paiement de ses honoraires.

Le raisonnement sur lequel se fonde cette décision est spécieux.

Le droit du client existait, dit-il, et il n'est pas démontré que, sans l'argumentation de l'avocat, le juge eût été impuissant à reconnaître ce droit et à le sanctionner.

Il n'en est pas moins vrai que, pour défendre son droit, un plaideur a fait appel au concours de l'avocat, concours prévu, réglé par l'organisation judiciaire, que cette intervention a produit le résultat qu'en espérait le plaideur ; n'est-il pas excessif, dans ces conditions, de rejeter la demande de l'avocat en lui répondant que, sans lui, le procès aurait peut-être été gagné quand même ? A ce compte, on devrait toujours repousser les réclamations des médecins. Quand leur client serait guéri, on leur répondrait : « Il est impossible d'affirmer que, sans votre intervention, le malade eût péri, et que la nature eût été impuissante à triompher de la maladie ; donc il ne vous est rien dû ». — Et quand le client serait mort : « Vos soins ont été inutiles, que réclamez-vous ? »

§

Et cependant, s'il est un domaine dans lequel il n'y a pas de vérité absolue et, par suite, de solution rigoureuse, c'est celui des discussions judiciaires.

Déjà, Montaigne écrivait :

Les advocats et les juges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accomoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subjet si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extrême de jugements : aussi n'est-il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers. Ce qu'une compaignie a jugé, l'aultre le juge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois.

Les choses n'ont pas changé depuis ; les recueils de jurisprudence sont remplis par les variations des décisions judiciaires. Et, comme au temps de Montaigne, le même Tribunal, à de courts intervalles, rend, sur la même espèce, des décisions contraires.

Je connais un Président qui, dans chaque procès qui lui est soumis, rédige consciencieusement deux jugements contraires. Il choisit ensuite. Il lui est même arrivé, après avoir lu un jugement à l'audience, de se tromper, et de remettre l'autre au greffier; de sorte que la partie qui avait gagné son procès s'apercevait, au moment d'exécuter le jugement,que c'était elle qui était condamnée.

Il y a mieux. Un avocat a rendu l'an dernier, comme suppléant de juge de paix, un jugement sur une question de principe touchant le tarif des places de marché. La partie condamnée a interjeté appel. Elle a pensé qu'elle ne pouvait être mieux défendue que par celui qui l'avait condamnée; et pour plaider sa cause en appel, elle s'est adressée au juge suppléant,qui a accepté avec empressement.

Ce sera plus fort que dans *le Client sérieux*, de Courteline, puisqu'on entendra cet avocat démontrer que son jugement est une injure au bon sens et à la vérité juridique, qu'il faut le réformer radicalement. Il aura au moins cette satisfaction de triompher en tous cas; si le jugement est maintenu, il s'estimera bon juge; s'il est réformé il pensera qu'il est un avocat excellent.

Tout dépend donc du point de vue auquel on se place. Et ces différences d'appréciation se produisent dans les questions les plus importantes. Ainsi le Recueil général des arrêts de Sirey publie, dans son volume de 1906, un arrêt de la cour de Lyon, statuant sur **l'importance du sexe dans le mariage**, question au sujet de laquelle les tribunaux et les cours d'appel sont loin de s'entendre. La cour de Lyon était saisie d'une opposition à mariage faite par les père et mère d'un jeune homme physiquement incapable, prétendaient-ils, de contracter mariage, par suite d'une opération qu'il avait dû subir. La Cour de Lyon rejeta l'opposition par ces motifs :

Attendu que le sexe de B. L. n'est pas douteux ; que ses parents se contentent d'alléguer qu'il a subi une opération qui le rend aujourd'hui impuissant ; que, dans ces conditions, on ne saurait lui refuser le droit de contracter mariage.

La conclusion peut surprendre de simples mortels qui s'imaginent que la question sexuelle est d'une certaine importance dans le mariage.

Au contraire, la Cour de Douai juge que le défaut de sexe, caractérisé par l'absence des organes constitutifs du sexe, est une cause de nullité de mariage.

Attendu, dit son arrêt, que la dame G..., n'ayant, de l'avis des médecins, ni vagin, ni ovaires, ni matrice, est dénuée des organes constituant le sexe féminin, bien qu'elle possède des seins, la conformation du bassin, et le clitoris, qui sont l'apanage externe de ce sexe ; qu'en réalité elle n'est pas une femme, mais une personnalité incomplète, avec laquelle la loi n'a

jamais pu vouloir imposer l'union à un homme qui, ignorant ce défaut d'organisme lorsqu'il a contracté mariage, ne peut être censé en avoir accepté les conséquences ; attendu qu'au point de vue de la morale et des mœurs le législateur n'a jamais pu vouloir et prescrire le maintien d'une union dans laquelle il ne pourrait exister que des relations immorales ou même contre nature entre les époux.

Mais la Cour de cassation a cassé cet arrêt, décidant que, pour que le mariage soit valable, il suffit que le sexe de chacun des époux soit reconnaissable et qu'il diffère de celui de l'autre conjoint. Et comme il lui a semblé que Mme G...pouvait être classée dans le sexe féminin, puisqu'elle en avait « l'apanage externe », M. G... est condamné à demeurer le mari d'une femme qui n'en est pas une.

La Cour de Caen avait été plus catégorique encore, et avait déclaré que l'absence même totale des organes sexuels n'est pas une cause de nullité de mariage, parce que « le mariage est avant tout l'union de deux personnes intelligentes et morales ; que la femme ne peut être rabaissée au point de ne la considérer que comme un appareil sexuel et de ne voir en elle qu'un organisme propre à faire des enfants et à satisfaire les passions du mari ».

Avec cette théorie que le mariage est « l'union des âmes » on arriverait rapidement à la validité du mariage entre personnes de sexe identique.

Nîmes juge dans le même sens, Montpellier dans le sens contraire, et l'accord ne se fera probablement jamais sur cette question, comme sur beaucoup d'autres.

Les Malgaches, paraît-il, n'épousent une fille que lorsqu'elle a eu au moins un enfant. Leur précaution n'est pas si ridicule devant les contradictions de la jurisprudence.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Ferdinand Brunetière et P. de Labriolle : *Saint Vincent de Lérins*, Bloud et Cie. — F. Prat S. J. : *Origène, le Théologien et l'Exégète*, Bloud et Cie. — Anatole Feugère : *Lamennais avant « l'Essai sur l'Indifférence »*, Bloud et Cie. — F. de Lamennais : *Essai d'un système de philosophie catholique* : Bloud et Cie. — Dr Ch. Fiessinger : *Science et Spiritualisme*, Perrin et Cie.

Dans ma dernière chronique, à propos du livre si intéressant où M. Jules Sageret étudie *les Grands Convertis* de notre époque, j'avais été amené à parler de l'un d'entre eux, non le moindre, M. Ferdinand Brunetière. Depuis, cet homme éminent, dont la vie semblait devoir se dépenser bien des annés encore dans la lutte des idées, a disparu, pour ainsi dire brusquement, de la scène du monde. Ce grand actif, ce nerveux dialecticien, ce polémiste à la logique d'acier est entré dans son repos. Quoi que l'on puisse penser de lui,

qu'on le trouve ou non sympathique, on est obligé de reconnaître en toute justice qu'il possédait à un degré rare, dans l'ordre de la prose, plusieurs des qualités fortes qui caractérisent le génie français.

Bien qu'il fût épris, avant tout, de règle et de tradition, il n'était point si étroit qu'on a parfois voulu le dire. Il a parlé de Baudelaire, certes, en des termes dont l'irritation n'est point tout à fait équitable. Le douloureux et profond poète, un des plus grands, un des plus pathétiques par l'accent qui aient jamais ému l'âme humaine, lui inspirait une répugnance tellement violente qu'elle a faussé son sens critique. Ce qu'il y avait de vraiment catholique dans l'auteur des *Fleurs du Mal* a frappé le subtil esprit de M. Anatole France. M. Brunetière ne l'a point vu. Et pourtant le mouvement symboliste, qui doit tant à l'inventeur de « frissons nouveaux », l'a trouvé plutôt favorable. Il a ouvert la *Revue des Deux Mondes* à Henri de Régnier, à Charles Guérin, à Albert Samain, dont la langue, il est vrai, et les images n'offensent jamais en nous le sens délicat et sacré de l'eurythmie. Il a compris que la poésie, en se faisant plus musicale, ne tendait à rien moins qu'à se conformer davantage à son essence qui est d'être avant tout non un discours, mais un chant. Dans les matières religieuses, qui sont plutôt ici de notre ressort, il a montré la valeur et la fécondité de l'idée d'évolution et les dernières pages peut-être qu'il ait écrites servent de préface au **Saint Vincent de Lérins**, que viennent de publier les éditeurs de *la Pensée chrétienne*. Cela prouve assez, me semble-t-il, que ce vigoureux penseur, ce solide écrivain, ne manquait pas toujours de généreuse largeur d'esprit et de sympathique ouverture d'âme.

En même temps que des extraits du moine Lérinien, auteur du *Commonitorium*, dont l'importance théologique est si grande, car on trouve déjà marquées les lois du progrès doctrinal et du développement des dogmes, la collection de *la Pensée chrétienne* s'enrichit d'un **Origène**, qui permettra à nos contemporains de mieux connaître avec ses hardiesses ou, si l'on préfère, ses témérités, le génie original et profond du disciple, aussi malheureux qu'illustre, d'Ammonius Saccas. Ses idées particulières, qui n'ont pas permis à l'Eglise de le mettre au rang de ses Docteurs, ne l'ont pas empêché d'être admiré, cité comme une autorité de premier ordre, imité même à certains moments par saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse. Parmi les Pères latins, Hilaire de Poitiers s'inspire souvent de lui et saint Ambroise lui doit beaucoup. On sait enfin que l'austère et fougueux saint Jérôme fut plus d'une fois accusé d'être demeuré secrètement, sur beaucoup de points, origéniste et, plus près de nous, Bossuet, pourtant si discipliné, si peu épris de nouveauté, a toujours manifesté pour lui une singulière tendresse.

Parler de Lamennais en venant de citer Origène, c'est franchir une longue distance au point de vue des siècles plus qu'à celui des idées. Ce prêtre, dont la vie fut si mélancolique, si troublée, si empoisonnée d'amertume, voit après sa mort lui venir de toutes parts des sympathies. On trouve à sa rupture avec l'Eglise bien des circonstances atténuantes et les lèvres les plus sévèrement orthodoxes évitent de prononcer à son endroit le gros mot cruel d'apostasie. De nombreux travaux nous ont initiés à ses débuts, à ce qu'il y avait de maladif et nativement meurtri dans sa nature, aux origines enfin de sa vocation et aux influences qui l'amenèrent à l'autel, plus comme une victime qui résiste que comme une hostie volontaire, tout heureuse de s'immoler. On connaît les livres que lui ont consacrés MM. Laveille et Roussel, et plus récemment l'abbé Boutard. Voici maintenant que M. Anatole Feugère nous donne son **Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence**, d'après des documents inédits. La conclusion en est à noter.

Cet adversaire constant de l'individualisme, dit M. Feugère, est un individualiste né ; ce même homme, qui recourt au principe d'autorité pour imposer à tous l'unité dont sa raison est éprise, aimerait mieux habiter un grenier que de perdre son indépendance ; il ne peut s'astreindre, sans les plus grands efforts, à observer une discipline. Or, malade et chétif, il a voulu mettre dans sa vie la logique qu'il avait dans l'esprit. Non content de défendre l'autorité spirituelle du Pape, tout en conservant une certaine liberté d'action, il lui a tout donné ; malgré ses répugnances, il a voulu renoncer à ses privilèges de laïque. Cet admirateur de Pascal n'ignorait pas, en effet, qu'une apologie de la religion chrétienne n'a toute sa force que si elle trouve dans la personne même de l'apologiste une confirmation vivante. Mais en voulant, par sa conduite, illustrer ses démonstrations abstraites, n'a-t-il point placé trop haut son idéal et voulu plus qu'il ne pouvait ? Son histoire douloureuse nous le fait savoir clairement déjà, au moment où nous la laissons.

On connaît assez généralement, au moins de nom, *l'Esquisse d'une philosophie*, où le solitaire de la Chesnaie, après sa rupture avec l'Eglise, a essayé de construire à son tour un système de métaphysique capable de donner l'explication universelle des choses. L'influence de la pensée allemande y est visible. C'est un panthéisme mystique où se sont fondus, à la flamme d'une pensée ardente, des éléments qu'on dirait venir de Jacob Bœhme, de Saint-Martin le théosophe, de Schelling et du merveilleux et profond Baader. A ce livre, Lamennais, qui n'ignorait rien de Plotin, des philosophes platoniciens de la Renaissance, et de la Kabbale, a travaillé toute sa vie, et naturellement son œuvre a suivi les fluctuations de sa pensée religieuse. Elle fut d'abord conçue d'une manière toute orthodoxe, mais d'une orthodoxie élevée et mystique. La première rédaction,

plusieurs fois remaniée, était restée manuscrite jusqu'à ce jour. M. Christian Maréchal vient de la publier sous ce titre **Essai d'un système de philosophie catholique**. On y trouvera des points de vue nouveaux, hardis, des coups-d'œil synthétiques, allant jusqu'au centre même de la vérité. Voici les dernières lignes de l'introduction :

Evoquons, dit M. Maréchal, l'Avenir où ces principes étaient journellement appliqués, et cette pléiade de jeunes écrivains qui, pénétrés de cette pensée, l'oreille encore remplie de cette parole, sous la direction du maître, combattaient pour *Dieu et la liberté;* songeons à ce que ces vérités, dont nous renaissons aujourd'hui et qu'ils embrassaient alors, portaient en elles de forces sociales pour discipliner les intelligences et les volontés en leur laissant libre jeu ; rappelons-nous Sainte-Beuve sous le charme, Lamartine convaincu, Victor Hugo ressaisi ; peut-être rêverons-nous de recommencer cette entreprise, que les circonstances firent avorter plus que les hommes. Avec quel respect du moins n'ouvrirons-nous pas, et quelle curiosité, ce livre qui contenait alors et qui renferme encore aujourd'hui tant d'espoirs !

Oui, car il semble bien que, malgré certaines apparences, une rénovation religieuse s'annonce. Le matérialisme, par exemple, est en baisse et, par ce qu'il a d'incomplet, de superficiel, d'arbitraire et de réellement inhumain révolte et révoltera de plus en plus tous les bons esprits, tous les cœurs élevés. Au point de vue scientifique, il n'explique rien ; il échoue à dissiper le mystère qui s'attache aux origines et à l'essence de la vie; au point de vue social, ses conséquences sont détestables. Qu'on lise à ce sujet le beau livre du Dr Charles Fiessinger, **Science et spiritualisme**.

Le mystère de la vie, dit-il, reste pour nous aussi impénétrable qu'à l'époque reculée où les savants chaldéens, quelques milliers d'années avant notre ère, cherchaient dans l'interrogation des astres une réponse à leur besoin de connaître. Poincaré a beau écrire : « L'expérience est la source unique de la vérité, elle seule peut nous donner la certitude. » — L'expérience n'éclaire que les données de seconde main, celles dont il est au pouvoir de l'homme de pénétrer les éléments constituants. Les origines de la vie échappent aux conditions de cette formule ; nous ne savons ni comment s'est développée la première particule vivante, ni comment l'homme est apparu sur terre. Que démêlerait l'expérience aux prises avec des inconnues aussi insondables ?

L'effort vers la vie, de quelle énergie procède-t-il? Supprimez l'âme, vous n'avez point de réponse.

Le Dr Paulesco (de Bucarest), ému par cette incertitude, écrit : « En ce qui me concerne, j'affirme haut et fort que je suis aussi certain de l'existence de l'âme que de n'importe quelle vérité établie par la science expérimentale. » Le professeur Paulesco est logique avec lui-même, il admet la réalité de l'âme en biologie. De part et d'autre, c'est là une hypothèse qui s'impose avec la force de l'évidence.

Ainsi, le Dr Fiessinger, au nom des intérêts les plus hauts de l'humanité, unit sa voix autorisée aux voix concertantes de ces hommes savants de tous les pays qui, las d'un matérialisme humiliant pour l'esprit humain, ne se bornent pas à admettre l'existence de l'âme en général, et de l'âme immortelle chez l'homme en particulier, mais concluent nettement à l'existence de Dieu, à la nécessité de la vie morale et de la religion. Et quand nous parlons de vie morale, nous n'entendons pas une vie ferme, une vie mutilée, une vie privée de joie et d'élan, comme trop souvent on se la figure, et comme beaucoup de ces gens, qu'on est convenu d'appeler moraux, incitent, hélas ! à se la figurer. Nous entendons une vie harmonieuse où tous les instincts justes de l'âme humaine trouvent place, mais où l'égoïsme, étant combattu par l'esprit de sacrifice, je ne sais quel reflet et quel avant-goût d'éternité viennent relever, ennoblir, spiritualiser les joies, les douleurs, les pensées du temps. De même, en parlant de religion, nous entendons parler de la vraie, de celle qu'ont désirée, entrevue, pratiquée déjà, sous une forme ou sous une autre, les meilleurs esprits, les meilleures âmes de tous les temps. A la résurrection d'une telle religion, qui est le pur catholicisme, le catholicisme entendu selon l'esprit, toutes les bonnes volontés à cette heure travaillent. Elle pacifiera un jour le monde et, après tant de luttes, on verra s'édifier : « au prix de longs efforts, cette synthèse théologique plus compréhensive et plus adulte, dont parle si bien M. Clodius Piat, synthèse où « les oiseaux du ciel » aimeront de rechef à chercher un abri. Et, par un travail de ce genre, on ne sortira pas de la tradition ; on ne fera qu'y rentrer pleinement. Car ce n'est qu'à notre époque qu'elle s'est immobilisée ; et ce repos est contraire à sa nature. Elle a toujours marché jusqu'ici tout en conservant l'identité de son être.

LOUIS LE CARDONNEL.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Matgioi : *La Voie métaphysique*, in-8, Bibliothèque de la Voie. — Pierre Piobb : *Formulaire de Haute Magie*, in-18, Daragon. — Julevno : *L'A. B. C. de l'Astrologie* et *Nouveau traité d'Astrologie pratique*, 2 vol. gr. in-8, Chacornac. — Dr Joseph Lapponi : *L'Hypnotisme et le Spiritisme*, in-16, Perrin. — Aksakoff : *Animisme et Spiritisme*, trad. par Berthold Sandow, avec portrait et dix planches, fort vol. in-8, Leymarie. — Dr L. Moutin : *Le Magnétisme humain, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne*, in-16, Perrin. — Alta : *L'Evangile de l'Esprit : Saint-Jean*, trad. et commentaire, in-12, Chacornac. — Malgras : *Les Pionniers du Spiritisme en France*, gr. in-8, avec 62 port., Leymarie. — Memento.

Tandis que d'aucuns, comme les occultistes et les kabbalistes, s'appliquent à révéler la tradition judéo-chrétienne ; d'autres, la tradition orientale hindoue, comme les théosophes, — Matgioi (*alias* A. de Pouvourville) nous initie à la tradition chinoise, issue de l'hin-

doue, selon toute probabilité, et adaptée à la mentalité des races jaunes. Il a déjà, dans ce but, traduit *les Livres sacrés et mystiques* des Chinois et publié dans diverses revues, notamment dans *la Voie* et *l'Initiation*, des études sur les Sociétés secrètes chinoises, les Sept Eléments de l'homme, etc. Aujourd'hui, dans **La Voie métaphysique,** il nous entretient de la tradition primordiale, du premier monument de la connaissance humaine, le *Yi-King* (Changements dans la révolution circulaire), des « graphiques de Dieu » (trigrammes de Fo Hi], des Symboles du Verbe, des formes de l'univers, des lois de l'évolution, des destins de l'humanité et des conditions de l'individu. A ce travail est annexée une étude curieuse sur les « instruments de la divination », dont les règles sont tirées de la science des nombres.

La Voie métaphysique sera suivie de *la Voie rationnelle*, relatant la systématisation de la Tradition avec le Taoïsme ou « Voie et Vertu de la Raison » de Laotseu ; puis de *la Voie Sociale,* relatant « l'adaptation de la Tradition avec la philosophie politique et communiste de Kongtzeu » (Confucius), laquelle terminera cette imposante trilogie.

§

Dans son **Formulaire de Haute Magie,** M. Pierre Piobb a condensé et résumé en un volume la substance de divers grimoires et ouvrages de magie, presque introuvables, comme les clavicules de Salomon, le Dragon noir, la Philosophie occulte de Corneille Agrippa, l'Enchiridion du pape Léon III, les œuvres de Paracelse, de Kunrath, de Léonard Vair et de Mora.

La magie est à la fois la science des forces fluidiques inconnues et l'art de se servir de ces forces, soit pour faire le bien, soit pour faire le mal. Dans le premier cas, elle est dite magie blanche ou haute magie ; dans le second, magie noire ou goëtie. La magie est à la physique ce que l'alchimie est à la chimie et l'astrologie à l'astronomie. Elle commence où s'arrête la physique.

L'auteur dénomme et distingue les forces étudiées par la magie selon leurs ordres et leurs catégories et dit à quels caractères on les reconnaît et comment on agit sur et par elles. De là découlent les conditions générales et particulières, les rites, les cérémonies que le magiste doit observer dans toute opération et les précautions minutieuses qu'il doit prendre s'il ne veut pas être la victime des forces formidables qu'il déchaîne.

L'ouvrage de M. Piobb est bien fait. De nombreux tableaux astrologiques et de correspondances magiques, des figures de symboles et de talismans, des cercles magiques, des pantacles et des caractères de bons et de mauvais esprits, illustrent, éclairent et complètent le texte.

Nous ne ferons en terminant qu'une réserve : le rapprochement que M. Piobb a tenté entre les séphiroths de la kabbale, les dieux hindous et le mythe des neuf muses nous paraît on ne peut plus contestable.

§

L'A. B. C. de l'Astrologie et le **Nouveau traité d'Astrologie pratique**, — dus à la plume de l'un des collaborateurs les plus distingués de *la Science astrale*, M. Julevno, — se recommandent tous deux par la clarté et la simplicité de l'exposition. Ces qualités sont d'autant plus précieuses que le sujet traité est des plus ardus.

L'*A. B. C.* contient, — bien qu'écrit spécialement pour les débutants, — toutes les données astronomiques et astrologiques indispensables pour ériger et interpréter un thème et pour déterminer les époques des principaux événements de la vie.

Il peut servir de préparation à l'étude du *Nouveau traité d'astrologie pratique*, beaucoup plus complet, qui renferme, en ses pages compactes, les règles constitutives et traditionnelles de cette science, les interprétations et les présages fournis par les douze maisons au sujet de la vie de l'homme et la méthode à employer pour trouver les dates des événements futurs.

Le texte est accompagné de figures, de tableaux synthétiques et récapitulatifs et de tables astronomiques qui permettent d'abréger et de simplifier les calculs longs et compliqués, mais nécessaires pour dresser correctement un horocospe, en les réduisant à de simples additions et soustractions.

§

Le livre du Dr Lapponi, — **L'Hypnotisme et le spiritisme**, — ne contient rien de nouveau, ni quant aux faits, ni quant aux théories. En ce qui concerne l'hypnotisme, il s'en tient aux doctrines officielles et rejette l'hypothèse du fluide magnétique. Pour ce qui est du spiritisme, il ne lui apparaît pas comme une absurdité. Il admet au contraire l'intervention des invisibles dans la production de certains phénomènes. Mais il a le tort d'identifier le spiritisme avec la magie et la nécromancie. Le spiritisme rentre dans la magie, comme, par exemple, l'acoustique dans la physique ; d'autre part, il ne se borne pas exclusivement à évoquer les morts, en vue de connaître l'avenir. Son but est à la fois plus large et plus haut : il cherche à prouver scientifiquement la *survie* et à tirer de ce fait les conséquences psychologiques et morales, voire religieuses, qu'il comporte.

Le Dr Lapponi considère le spiritisme comme « dangereux, funeste, immoral ». « On doit, dit-il, l'interdire et le condamner sévèrement sans aucune restriction à tous ses degrés, sous toutes ses formes et

dans toutes ses manifestations possibles. Tout au plus pourra-t-on excuser une étude des phénomènes spirites faite, dans des cas très spéciaux, par des personnes autorisées, d'une compétence reconnue et sans que celles-ci prennent part à la production des phénomènes qu'elles étudient. »

Le Dr Lapponi ferme les fenêtres, alors qu'il faudrait les ouvrir toutes grandes. Sans doute l'étude du spiritisme présente des dangers pour certains êtres faibles, mais n'en est-il pas de même pour d'autres études comme celles des explosifs, de l'électricité, de l'aérostation, de la navigation sous-marine? Quant à la question d'immoralité, les spirites ne me paraissent pas plus immoraux que ceux qui les combattent. En réalité, le Dr Lapponi, — qui était médecin des Papes Léon XIII et Pie X, — parle ainsi en raison de sa situation officielle. Son exclusivisme et son intolérance s'expliquent d'eux-mêmes. Les spirites ne lui doivent pas moins savoir gré d'avoir proclamé *urbi et orbi* — c'est le cas de le dire, — la réalité des phénomènes spirites. Son livre, — qui est en quelque sorte comme la consécration quasi dogmatique de leurs doctrines, — leur fera plus de bien que de tort.

Le Dr Lapponi, — qui vient de s'éteindre et dont la mort lui avait été annoncée par un de ses malades trois mois auparavant, — le Dr Lapponi semble ne pas avoir lu l'ouvrage capital d'Aksakof, **Animisme et Spiritisme**, dont la cinquième édition française vient de paraître. C'est regrettable. *Animisme* et *spiritisme* est probablement le travail le plus considérable qui ait été écrit sur les phénomènes médiumnimiques. Il est riche de faits et d'idées. C'est une mine de documents et d'arguments où l'on puise souvent. Il a exercé une très grande influence sur toute la littérature spirite. On a adopté généralement la classification des phénomènes qui y est donnée. C'est ce qu'a fait notamment le Dr Moutin dans son récent ouvrage : **le Magnétisme humain, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne**. Si son livre, quoique d'une lecture aisée, n'est pas aussi élégamment écrit que celui de son confrère italien, il est en revanche plus nourri de faits, plus substantiel. Le Dr Moutin est d'ailleurs un hypnotiseur remarquable, qui eut son moment de vogue. On lui doit, en outre, la découverte d'un procédé pour reconnaître l'impressionnabilité d'un sujet.

M. Moutin croit à l'existence du fluide magnétique. Il consacre tout un chapitre de son livre à en faire la preuve. Il cite les expériences des Dr Picard de Saint-Quentin, Bourru et Burot de Rochefort, du baron du Potet, de Lafontaine, de Boirac, etc. Ces expériences ne portent pas seulement sur des hommes, mais aussi sur des animaux et des végétaux, qui, je crois, sont difficilement suggestionnables, surtout ces derniers.

Quant au spiritisme proprement dit, le Dr Moutin ne l'étudie pas

avec assez de prudence. A notre avis, certains phénomènes qu'il cite comme spirites auraient été mieux classés dans l'animisme. Quoi qu'il en soit, si la question de la survivance peut être considérée à peu près comme résolue, il n'en est pas de même de celle de l'*identité* des esprits. A ce sujet, nous nous en tenons à l'opinion d'Aksakof : l'identité ne peut être prouvée *objectivement*. Mais « le point de vue subjectif est tout autre ; ses exigences sont loin d'être aussi rigoureuses; ce qui n'est pas suffisant pour la logique se trouve être suffisant pour un verdict qui satisfait la conscience intime, la conviction personnelle, qui se base sur un ensemble de données insaisissables pour le jugement objectif, mais d'une force irrésistible pour la conviction subjective ». Cette subjectivité irréductible empêchera toujours le phénomène de l'identité de devenir un *fait scientifique*.

§

M. Alta dédie **l'Evangile de l'Esprit : Saint Jean**, « au pape de génie qui haussera l'Eglise catholique du christianisme matériel au christianisme spirituel ». J'ai bien peur que ce pape selon son cœur ne se rencontre jamais. L'église de Pierre n'a jamais aimé le johannisme. Elle a chassé de son sein les gnostiques qui ne lisaient et ne méditaient que le seul évangile de Jean. Elle a pourchassé, traqué, pendu, brûlé les Albigeois ; elle a enfin excommunié les gnostiques modernes, pour le même motif.

Pierre était jaloux de Jean, le disciple que Jésus aimait : « Si je veux que celui-là persiste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » disait Jésus à Pierre en manière de reproche. Cette jalousie a engendré la haine et cette haine a subsisté à travers les siècles et n'est pas encore éteinte.

L'évangile de Jean est celui du Paraclet, du Saint Esprit consolateur. Les catholiques ont adoré et adorent surtout la Vierge ; les protestants Jésus (1), les gnostiques et les cathares, le Saint-Esprit. Quant au Père, personne ne l'adore. Nul autel ne lui est élevé. Pourquoi cet ostracisme ? Pourquoi Dieu le Père est-il relégué dans son Olympe désert ?

L'Evangile selon saint Jean est encore l'Evangile de la Gnose, c'est-à-dire de la Science, car le Saint-Esprit est l'Esprit de Vérité, que Jésus devait envoyer à ses disciples. Cet évangile est l'Evangile *ésotérique* par excellence. M. Loisy, cité par Alta, croit qu'il a été « composé pour un cercle choisi, un groupe de disciples plutôt que pour une grande communauté chrétienne ». « Son symbolisme profond, dit-il encore, ne le rend intelligible que pour des intelligences préparées ».

(1) L'Ordre des Jésuites, créé pour combattre les protestants, adresse ses dévotions au Cœur de Jésus.

D'un autre côté, Louis Ménard, dans l'introduction à son *Hermès Trismégiste*, signale les rapports de cet évangile avec le *Poimandrès*.

Nul doute que la traduction nouvelle de l'évangile Johannique et le savant commentaire dont M. Alta l'a accompagnée n'obtiennent un accueil sympathique auprès des occultistes et des chrétiens libéraux.

§

M. Malgras a réuni, dans **les Pionniers du spiritisme en France**, des *documents*, ainsi qu'il le déclare lui-même, *pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques*. Ce sous-titre peut prêter à confusion, car, dans un livre d'or des Sciences psychiques, on devrait tout au moins trouver les noms des principaux occultistes et théosophes, qui ont autant fait, sinon plus, pour les sciences psychiques que nombre de spirites cités. D'un autre côté, si l'auteur a voulu se cantonner exclusivement sur le terrain du spiritisme strict, plusieurs noms devraient être biffés de son recueil, soit qu'ils appartiennent plutôt à l'occultisme, soit qu'ils désignent simplement des spiritualistes dans le sens usuel du mot. Ces réserves faites, je dois déclarer qu'il m'a été agréable de parcourir le livre de M. Malgras, édité avec soin, et d'y lire d'intéressantes déclarations de spirites notoires ou des extraits des œuvres d'écrivains connus. L'ouvrage comprend deux parties : dans la première figurent les noms de Balzac, de Jean Reynaud, de Boucher de Perthes, d'Alexandre Dumas père, de Michelet, de Th. Gautier, de George Sand, de Victor Hugo, de Villiers de l'Isle-Adam, d'Eugène Nus, d'Allan Kardec, de Vacquerie, etc. ; dans la seconde, je relève ceux de Victorien Sardou, du colonel de Rochas, de Flammarion, de Richet, de Boirac, de Valabrègue, de Fernand Desmoulin, etc. Ces noms, dont la plupart sont célèbres, en disent plus qu'une longue analyse.

§

Mémento. — *Le Spiritisme avant le nom,* par Rouxel (Leymarie, éd.). L'auteur démontre, dans cette brochure, que les faits spirites étaient connus bien avant Allan Kardec.

— *L'Etre suprême et ses lois,* étude scientifique et philosophique, écrite médiumnimiquement sous la dictée de feu le baron du Potet (Leymarie). Cette brochure curieuse rappelle le roman *Edwin Drood* que Dickens laissa inachevé et dont il dicta la suite, après sa mort, à un médium, ouvrier mécanicien de son état. Le baron du Potet promet de donner, plus tard, d'autres communications sur les questions ouvrières.

— *Le Spiritisme est une loi naturelle* (Leymarie). — Brochure extraite d'un des meilleurs recueils de communications spirites, — *La Survie*, — publié par Mme Noeggerath.

— *Les Forces Mentales*, revue mensuelle de sciences psychiques (bureaux, 110, rue de Richelieu). — Cette nouvelle Revue s'occupera de philosophie,

de morale, d'hypnotisme, de magnétisme et de spiritisme même, en tant que se rattachant au magnétisme personnel, à l'hypnotisme et à la Force Pensée.

— *De l'intervention des Invisibles dans l'Histoire moderne,* par Clémens, in-8 (Leymarie). Cette intervention se serait notamment manifestée dans la préparation de la Révolution française.

— Le célèbre hypnotiseur et magnétiseur, Pickman, donne à la salle Canadienne (rue de Saint-Pétersbourg, 16 bis) de très intéressantes expériences d'hypnotisme, de suggestion mentale et de transmission de pensée.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes : Madagascar vue par MM. Marius et Ary Leblond. — *La Nouvelle Revue:* Léon Gambetta, prophète à 19 ans. — *Revue bleue:* M. Albert Besnard, à propos de l'esthétique du portrait. — Memento.

Avec un bel article de M. Eugène-Melchior de Vogüé sur *Ferdinand Brunetière* et la première partie du *Cahier rouge* de Benjamin Constant, la **Revue des Deux-Mondes** (1er janvier) publie des études de MM. Gaston Boissier, G. d'Avenel, Dastre et Francis Charmes. Elle commence aussi la publication d'un travail considérable de MM. Marius et Ary Leblond sur *Madagascar*.

Les excellents romanciers de *la Sarabande*, de *l'Oued*, et les conteurs parfait des *Sortilèges* ont vu la grande île comme seuls des artistes le pouvaient. De la mission qu'un ministre avisé leur confia, ils ont rapporté un lot de puissantes images, de remarques, d'idées, qu'ils coordonnent avec une méthode rigoureuse. Au lieu d'un rapport, leur voyage provoque un livre où le géographe, l'amateur d'ethnographie et le vrai lettré sensible à la couleur, au rythme, à la plénitude des phrases, trouveront des motifs d'une satisfaction absolue.

« Les régions et les races », disent les frères Leblond. Ce qu'ils réalisent est un tableau grandiose où le dessin des terres, leur flore, la faune dans ses généralités et des exceptions hallucinantes, l'homme, ses mœurs, ses coutumes, sa physionomie, nous révèlent un monde avec une intensité rarement égalée par les meilleurs écrivains.

Le crocodile ne dévore pas à l'instant sa proie : il la broie, puis la dépose dans une anfractuosité où il la laisse mariner pour revenir la savourer quand elle sera à point. Lui-même dégage une entêtante odeur de charogne et de vase, visqueux, sale, horriblement laid avec son museau effilé de bête antédiluvienne soudée à un corps lourd de reptile aux mouvements de poisson, aux nageoires torses et griffues, aux écailles de pierre. Comme ce sont les monstres qui, aux origines des religions asiatiques et au sommet des cathédrales gothiques, dominent les foules, peut-être sont-ce les animaux dont elles ont à se défendre qui déterminent la moralité des races : hideusement traître, le crocodile a appris aux Malgaches la méfiance et l'hy-

pocrisie, le goût de la paresse dans la vase et de la nourriture faisandée. En lui, les indigènes subissent la force et comme la tyrannie de la laideur. Ils ont été frappés par sa laideur qu'ils copient dans leurs grimaces de terreur, qu'ils chantent dans des refrains à demi comiques composés pour être clamés quand on traverse les rivières infestées. Ils admirent cette laideur comme les Annamites adorent le tigre ; certaines familles tiennent à honneur de descendre du crocodile. Des sorciers et des sorcières se font la réputation d'avoir commerce avec lui dans les roseaux, ayant su patiemment l'apprivoiser, peut-être même lui faisant manger une racine qui resserre les mâchoires A ce sujet, sur les bords du Sakaleony ou dans les habitations de l'Ivoulina, se débite tout un folk-lore curieux de légendes salaces et faisandées.

Des Tanalas, voici ce que nous apprennent Marius et Ary Leblond :

En plein maquis, là où seule la fumée des ronces qu'on brûle dénoncerait sa présence si toute la sylve malgache n'était continuellement boucanée d'une vapeur bleue, sur des terrasses inaccessibles auxquelles le Tanala lui-même n'atteint qu'en grimpant aux saillies des précipices, se cache le village tanala. Il porte souvent un nom qui signifie : *silence* ou *tranquillité.* Les cases, légères sur leurs pilotis, avec des cloisons tressées à damier sous des chaumes retombants, ont, par leur éparpillement dans la brume dorée des clairières, des apparences de ruches. Roussies par les fumées épaisses de fagots verts et les ardeurs du soleil après les averses, elles conservent sous l'humidité de la forêt une fraîcheur végétale. Des hommes petits, généralement nus, un peigne dans la chevelure, vous fixant de très beaux yeux qui regardent comme d'en dessous les arbres, y vivent parmi des femmes nues, tatouées des pieds à la tête, qui portent enfoncé jusqu'au-dessus de longs sourcils arqués un bonnet d'écorce. Plutôt courtes, de formes harmonieuses, et enfantines, elles s'accordent entre elles dans la polygamie. La première, celle qui se tient prête à suivre le mari quand il partira en voyage, se repose au hameau, tandis que deux autres s'y occupent de la récolte du riz, et du foyer. Tout le jour, leur fidélité amoureuse entoure le maître de soins naïfs, et, le soir, quand on n'entend plus dans les vallonnements obscurs des bois le glougloutement mélancolique de l'akafitra, celles que le désir du chef n'a pas choisies vont, sans désespoir, s'endormir sur les nattes de leur case à haute fenêtre au lieu de porte, défendues contre les attaques des chiens errants et des sangliers.

. . . .

A ces tresseurs de feuilles et de lianes plus vifs que l'oiseau, deux jours suffisent pour bâtir tout un village. On connaît encore peu l'âme tanala, car elle est prudente et timorée, mais si l'on peut préjuger de l'esprit d'une peuplade aux cases qu'elle construit, il faut reconnaître à celle-là qui vit sous les ombres liserées des bocages, parmi les orchidées légères, le sentiment du gracile. On admire leurs cases avec un inlassable plaisir de finesse, et, quand on vient de constater à quel point elles ressemblent à de jolies cages, on remarque qu'un merle moqueur, dans une corbeille tricotée, se balance et chante à la corne du toit. Le Tanala est musicien : une flûte de bambou qui résonne comme l'eau entre deux roches de ravine, module son plaisir mélancolique dans le silence caressé de fumées bleues.

§

La nouvelle Revue (1er janvier) donne une relation anonyme de la mort de Léon Gambetta et un choix des lettres qu'il écrivit en sa jeunesse. De l'une, datée de juin 1857 et adressée à son père, nous extrayons le passage suivant, qui étonnera par le sens prophétique qu'elle dénote chez un jeune homme de 19 ans :

Je suis assez content que tu connaisses mes dispositions au travail par la voie de mes amis ; mais ne crois pas cependant qu'il ne me reste quelques moments pour observer et réfléchir à ce qui viendra. Le jour approche. A chaque instant, nous dansons sur un volcan (!). En 1848, la Révolution a passé par-dessus les Alpes, de France en Italie, et elle est montée ! Aujourd'hui elle viendra d'au delà les monts et sera reine et maîtresse. J'ai écrit hier à Galleano, je suis heureux ; l'époque de la rénovation approche.

L'Italie est en mal d'enfants, la France se réveille à la vie politique, l'aube se lève, attendons le jour.

Je voudrais voir dans l'avenir. Il doit être si beau ! Ah ! mon père, félicite-toi, nous verrons de bien belles choses. Le temps est proche. Pour peu que le système actuel aille encore deux ans de son branle, il aura épuisé toute sa force d'action et, ruiné par les moyens d'existence, les coups d'Etat, il succombera sous les premiers coups du peuple. Que de grandes questions à agiter, que de théories nouvelles et nécessaires, que de nobles projets, que de vastes entreprises, que de glorieuses réussites ! Car nous ne pouvons pas ne pas réussir; nos idées sont les filles du passé douloureux et, grosses de l'avenir progressif, elles doivent mettre au jour le bonheur de l'humanité ! Mais l'étude doit les mûrir, l'éducation les répandre, les hommes les vulgariser et, tous, les respecter et les mettre en honneur. Que le monde devienne une grande école mutuelle, où l'homme sera l'instituteur de l'homme, où les idées de caste, d'égoïsme, d'ambition, de cupidité, d'indifférence, de haine, soient chassées pour faire place au cosmopolitisme, à l'amour, au désintéressement, à l'égalité, à l'enthousiasme et à la charité !...

Une seule science, l'économie politique ; un seul autel, l'humanité ; un seul principe, l'ordre ; une seule société, le monde !

Magnifique programme que le génie est impuissant à remplir : il ne peut que tracer la route ; la liberté et l'enthousiasme doivent faire le reste.

La liberté qui, placée au centre du monde moral, ne peut être abordée qu'en passant par une seule large avenue, le Progrès.

Mais tu vas sourire, peut-être; je suis trop impétueux ; c'est vrai, mais le peuple souffre tant qu'on peut bien pardonner un instant d'enthousiasme à mon bon cœur.

§

M. Albert Besnard a donné à la **Revue bleue** (29 décembre) le texte d'une belle conférence qu'il a faite sur *le Portrait*. Nul mieux que ce grand peintre ne pouvait traiter un sujet si vaste. Il débute par une définition en quoi toute une esthétique est résumée :

Le portrait n'est pas ce que l'on pense généralement : un modèle qui

pose de son mieux, un artiste qui copie un être bien défini qu'il a devant les yeux, comme il copierait un paysage. Et la comparaison n'a rien de trop hardi, car la figure de l'homme est, en réalité, un paysage dont les yeux sont le ciel, et dont l'expression peut être comparée au soleil qui éclaire ou à l'orage qui assombrit. Non, en réalité, le portrait est un drame qui se joue entre deux êtres, dont l'un semble passif : le modèle, tandis que l'autre est possédé d'une activité faite d'instinct, de divination et de souvenir : c'est l'artiste.

L'être passif se dérobe et ment à sa propre nature, qu'il déforme au profit d'un idéal qui n'est même pas toujours le sien, mais celui de la foule ou d'une caste ; décelant en cela le goût invétéré, et secrètement cultivé, des signes extérieurs, auquel la mode accorde de si amples, mais aussi de bien éphémères satisfactions.

Mais ce modèle, qui observe vis-à-vis de lui-même une si sévère discipline, a cependant des distractions, et soudain par un geste, par un regard, dévoile et révèle les particularités de son individu. Rapidement, il est vrai, une suprême pudeur le ramène à la fiction, mais avec la même rapidité son antagoniste a enregistré le passage du vrai. C'est de cette minute électrique que naît la rancune du modèle envers son peintre.

Il y a de multiples beautés dans tous les êtres, affirme M. Albert Besnard. Il développe cette idée avec un rare bonheur d'expression dans les lignes suivantes où l'on reconnaîtra peut-être un succédané des théories chères à M. Paul Adam et que cet admirable écrivain défend avec une souveraine magnificence :

L'individualité, faite des atavismes de l'esprit, des habitudes du corps, du passage de générations successives ou alternées, a une valeur d'expression, une signification qui se résument en beauté... pour qui sait voir ou comprendre.

On pourra donc dire qu'il y a plusieurs beautés dont la première sera d'être un homme. Triomphe de l'humanité sur l'animalité.

La seconde Beauté, due à l'individualité acquise (au prix de quelles luttes pour la vie engagées par les ancêtres!) déterminera la race et les particularités d'un type.

La troisième Beauté enfin, plus ténue, proviendra de l'apport personnel et fortuit du modèle.

Elle nous montrera, comme en une sorte de mirage, les modifications que son type aura subies sous l'influence du milieu, et par la direction que les circonstances lui auront donnée.

Cette troisième Beauté est celle dont, très à tort, on se contente le plus généralement.

Un portrait mal dessiné, dont les masses n'ont pas les volumes de la Vie, peut réaliser cette Beauté, pour l'observateur superficiel qui n'aperçoit en nous qu'une apparence ; mais, en réalité, il ne représentera pas un être humain. Il y a plus : les traits même exactement copiés ne suppléeront pas à l'infidélité des attitudes, ou à la négligence des saillies qui déterminent le volume et ce que j'appellerai les accidents de la construction : l'héritage le plus certain de l'individu. Alors il n'y aura pas de sourire figé, de regard

en coulisse, d'attitude noble ou penchée qui supplée à ce fond du fond de la vie vraie. Celle du moins que nous incarnons pour un temps.

Pour bien comprendre, il faut se pénétrer de ceci : que nous sommes toujours rigoureusement semblables à nous-mêmes, depuis l'âge le plus tendre, jusqu'aux dernières années de notre vie, et que jamais aucun de nous n'a agi d'une façon contraire à sa constitution, dans aucun domaine que ce soit.

L'architecture de l'homme est comme son caractère. Elle peut s'ébrécher, le Temps peut en confondre les arêtes, les chapiteaux, l'incliner dans le vide; mais, même à terre, elle sera fidèle à la logique qui l'aura conçue, logique inflexible de l'hérédité.

Ce qui précède établirait d'une façon suffisante les éléments qui entrent dans l'exécution d'un portrait, s'il était donné à l'homme de connaître son semblable par un autre procédé que celui qui consiste à se connaître d'abord soi-même.

§

Memento. — *Les Bandeaux d'or* viennent de paraître (fin de décembre 1906) à Arras. C'est un recueil que l'on publiera six fois l'an. Une page blanche y sépare, tel un mur, les vers de la prose. Les prosateurs sont MM. A. Croques, Marcel Drouet et Edgar Malfère. Les poètes sont : MM. P. Castiaux, Ch. Clarisse, Ary Ardène, Jean Vège et Philéas Lebesgue.

La Revue de Paris (1er janvier). — M. F. Le Dantec : *le Principe de Carnot*. — M. Ernest Tonnelat : *les Colonies allemandes au Brésil*.

La Revue (ancienne « Revue des Revues : 1er janvier) contient des Lettres inédites de *Sainte-Beuve* à Edmond Schérer ; un article de M. P. Hubault : *Comment on empoisonne la France* ; des souvenirs de M. E. Ledrain concernant *Ernest Renan* ; une étude sur *l'Exubérance de la population chinoise*, de M. Ly-Chao-Pée.

La Belgique (janvier) publie notamment une étude sur *l'Esthétique de Gustave Moreau et son fatalisme*, par M. Robert Catteau ; *les Dons du Génie*, par M. Léon Paschal, et des *Vers à Emile Verhaeren* où M. Léon Legrave prouve au grand poète son admiration, en lui empruntant rythme, images, couleurs, le goût de l'allitération, tout enfin ce qui peut s'apprendre. Et c'est touchant de naïveté.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lamartine et Shakespeare (*Le Temps*, 11 janv.). — L'influence française en Angleterre (*La Dépêche*, 19 janv.). — L'idéal littéraire du Sénat (*Le Temps*, 3 janv.).

Tolstoï, on le sait, trouve que Shakespeare est bête et que son théâtre lui ressemble. Cette attitude, calculée pour faire opposition à celle de Victor Hugo, ne nous intéresse guère. Tolstoï est un excellent conteur, mais ses paradoxes tartares blessent notre goût. Tout cela, ce sont des « sornettes à Kreuzer », comme dit Willy. Il n'a même pas, si l'on en croit M. Claretie (et qui ne croit pas M. Claretie?)

le mérite de l'invention dans cette guerre à Shakespeare. Lamartine lui aurait donné l'exemple. Voici, rapportée dans **le Temps**, l'anecdote :

Il me souvient qu'Edmond Texier, un journaliste de grand talent, causeur exquis, me conta que, passant l'automne à Saint-Point, chez Lamartine, un soir, à table, le poète des *Méditations* s'assit tout joyeux et dit gaiement :

— Le père Havin m'a demandé une série d'articles pour *le Siècle*. Je vais faire ces articles. Mais j'en cherchais le sujet, et il n'était pas facile à trouver. Eh bien, *euréka !* J'ai trouvé !

— Qu'est-ce donc ? demanda doucement Mme de Lamartine.

— Voilà. Il y a longtemps, très longtemps, que je veux dire, proclamer hautement ce que je pense de Shakespeare !

A ce nom, Mme de Lamartine, qui, s'il m'en souvient, était Anglaise, devint pâle et regarda Edmond Texier.

— Oui, dit le poète, je n'aime pas les gloires usurpées. Shakespeare est le génie de la déraison. Je veux dire de Shakespeare ce qui est la vérité. Shakespeare est un préjugé, Shakespeare est une invention des romantiques. Voltaire n'était pas un sot : Shakespeare est un imbécile !

— Un imbécile ! s'écria Texier, effaré.

— Un imbécile. Un montreur de lanterne magique. Un dramaturge pour enfants. Je le déclare et je veux le prouver. Mon premier article pour *le Siècle* partira demain matin. Je vais l'écrire cette nuit, et nous allons nous amuser avec William Shakespeare.

Mme de Lamartine savait que, lorsque son illustre époux montait sur un « dada », comme disait non pas Shakespeare, mais Laurence Sterne, il fallait le laisser trotter. Au bout de quelque temps, la monture était fatiguée et le poète en descendait. Elle ne dit rien pendant le reste du repas, et Lamartine continua, malgré Texier, qui résistait, à démontrer la stupidité des inventions shakespeariennes.

— Cet Hamlet, concevez-vous cet Hamlet qui se demande s'il y a quelque chose au delà du trépas, qui déclare que nul n'est encore revenu de là-bas, et qui a vu, de ses yeux vu, son père, le spectre de son père, revenir et se promenir sur la terrasse d'Elseneur? Ç'est l'incohérence à jet continu ! Je le dirai, je l'écrirai !

Et Mme de Lamartine poussait des soupirs.

Le repas fini, la soirée fut silencieuse, puis chacun regagna sa chambre. Edmond Texier n'était pas encore couché lorsqu'on frappa à sa porte. Il ouvrit. C'était Mme de Lamartine, en camisole de nuit, un bougeoir à la main, qui venait supplier le journaliste du *Siècle* d'aller trouver Lamartine et le conjurer de ne pas écrire l'article projeté.

— Attaquer Shakespeare ! Vouloir prouver que Shakespeare est une bête, concevez-vous cela, monsieur Texier ? M. de Lamartine va se couvrir de honte. De honte ou de ridicule. Pour l'amour de Dieu et pour sa gloire, empêchez-le de faire cela !

La pauvre femme avait la tête aux champs. Texier, vainement, essayait de la rassurer :

— Peut-être, Madame, vaut-il mieux le laisser écrire son article, épan-

cher son *antishakespearianisme* et écrire à M. Léonor Havin de ne pas insérer la diatribe sans avoir fait à M. de Lamartine les observations voulues. M. de Lamartine réfléchira. Après tout, M. Havin est un rédacteur en chef. Il lui dira que *le Siècle* ne peut pas assumer la responsabilité du paradoxe.

— Vous avez raison sans doute, monsieur Texier, dit la malheureuse femme éperdue.

Le lendemain, Lamartine descendait de sa chambre en brandissant les feuillets qu'il avait tracés pendant la nuit, ou le matin dès l'aube.

— Voilà mon affaire ! Le nommé Shakespeare n'a qu'à se bien tenir.

Alors Mme de Lamartine, de sa voix la plus tendre :

— Ainsi, mon ami, vous y tenez ? Vous tenez à exprimer vos idées sur Shakespeare ?

— Si j'y tiens ! fit Lamartine, éclatant.

— Vous savez qu'elles sont fausses, vos idées !

Lamartine haussa les épaules.

— Vous savez, dit l'épouse avec une lenteur douloureuse, vous savez, mon ami, que vous me ferez beaucoup, beaucoup de peine !

Elle avait parlé en étouffant un sanglot qui venait.

Lamartine la regarda un moment, puis ses yeux à leur tour s'attendrirent. Il fit un geste.

— Oh ! rien, par exemple, non, non, rien, en ce monde, ne vaut qu'on fasse de la peine à ceux qui vous aiment !

Et brusquement il déchira les feuillets sur Shakespeare qu'il avait tracés de sa belle écriture allongée en cursive.

— Ah ! que vous êtes bon ! fit Mme de Lamartine, joyeuse.

— Moi, bon ? Non, je suis bête, bête comme Shakespeare !

M. Claretie ajoute que ce n'est pas le livre nouveau de Tolstoï qui grandira beaucoup sa réputation. « Il fera plutôt douter de ses facultés critiques. » C'est fait depuis longtemps.

§

Voici de M. Octave Uzanne, dans **la Dépêche**, une fort intéressante page sur l'influence française en Angleterre au dix-septième siècle :

Le goût des coutumes, des modes, des livres et de l'art français sévissait alors sur les classes cultivées et opulentes comme un furieux accès. Sous Charles II, et la seconde Restauration, ce goût, surtout pour les costumes, atteindra à la frénésie. C'est la perruque longue, importée de Paris, qui reconcille *Whigs et Tories;* les vieilles coquettes de Londres essaient, sur leurs faces ridées comme des pommes reinettes et mal restaurées par l'emploi des crèmes, l'effet de *mouches assassines* et de *crève-cœurs* meurtriers. Toutes les fanfreluches et les colifichets arrivent en un nombre incalculable de bateaux, en ligne droite, des rives de la Seine.

Notre art culinaire l'emporte déjà de très haut ; on reconnaît partout sa suprême saveur. Au diable les grosses pièces de viandes, les beefsteacks rouges et insapides qu'avalent si gloutonnement des Falstafs peu délicats,

foin de l'ale monotone et assourdissante ! Les dames peu dans le mouvement et les vieux insulaires demeurés fidèles aux traditions anglaises ouvrent de grands yeux lorsqu'on leur sert une poule-dinde piquée de lard et de truffes, un ragoût de veau bien mijoté ou des cuisses de grenouilles frites. Ils s'effarent devant tous ces vins servis dans autant de verres dorés, pelure d'oignon, vermeils, purpurins, cornaline ! Mais les jeunes débauchés titubent un peu, se déclarent volontiers amiraux de Bordeaux, ducs de Bourgogne et comtes de Champagne. Quant à l'élégant, retour de Paris, qui se fait appeler *Monsieur,* en cambrant sur ses jarrets revêtus de bottes à revers son torse mirifiquement cravaté et dont la perruque répand une fine odeur de musc ou de frangipane, il jure bien qu'il perdra sa réputation plutôt que de remettre les pieds dans un restaurant anglais, où l'on ignore les « angelots » de Brie, les jambons de Bayonne et les truffes du Périgord.

Les restaurants français étaient donc fort nombreux à Londres ; il y avait *l'enseigne sainte-Cécile* où l'on buvait du meilleur de Languedoc, à quinze sols la pinte. Il y avait Binet, et aussi Joseph Bataillé, célébrés dans les chroniques littéraires du temps.

D'ailleurs, les bords de la Tamise regorgeaient de Français. On n'y rencontrait pas seulement la face enluminée des La Rose, La Tour, Champagne et La Verdure, tous valets de pieds de mérite, mais quantité d'artistes, de musiciens, de médecins, de sages-femmes, de maîtres de danse et d'escrime.

Charles II attira un grand nombre de peintres et de sculpteurs. Avant que régnassent Gainsborough, Reynolds et autres merveilleux portraitistes qui avaient subi les traditions d'enseignement de Van Dyck, l'Angleterre n'avait d'artistes que ceux qui voulaient bien passer le détroit et planter leur tente au pays de Galles.

Les Français, qui ont aujourd'hui la réputation de ne pas sortir de chez eux, ne montraient point tant de répugnance à émigrer des bords de la Loire ou de la Seine aux rives de la Tamise. C'est par centaines que les artistes, les professeurs de l'élégance, les gens de maison se rendaient à Londres sous Louis XIV. Si leurs occupations furent diverses et fort éloignées les unes des autres, ils collaborèrent tous à acclimater chez nos voisins la langue, l'esprit, la vie intellectuelle, la grâce et le luxe de nos costumes. Fort peu d'écrivains voyagèrent à cette époque en Angleterre ; on ne cite guère que Saint-Evremond. Mais nos romans, nos pièces de théâtres, pêle-mêle, Racine et Scudéry, Quinault, la Calprenède et Molière furent lus, traduits, adaptés, voire livrés au pillage des plagiaires. C'est, d'ailleurs, dès cette époque que les Anglais commencèrent à connaître et à apprécier la France infiniment mieux que beaucoup de Français ne la connaissent et ne l'apprécient.



Il y a un Sénat. Ce Sénat discute le budget. Dans ce budget il y a un chapitre des beaux-arts. Ce chapitre des beaux-arts a été rédigé par M. Gustave Rivet. M. Gustave Rivet a des idées sur le théâtre, le théâtre faisant partie des beaux-arts. Voici les idées de M. Rivet sur le théâtre, copiées sur des pièces officielles, reproduites par **le Temps**.

Le théâtre peut être et doit être comme une grande école moralisatrice. Nous le rêvons comme la chaire de vérité, la tribune de l'honnêteté. Il faut donc le faire servir à semer, à faire germer dans l'esprit de la foule la pensée, la raison, la générosité, la fraternité, la bonté, tous les grands sentiments, toutes les nobles idées que le poète peut mettre au cœur des personnages qu'il anime, ou qui ressortent des actions qu'il transporte sur la scène...

Nous souhaitons que le poète fasse des chefs-d'œuvre pour s'illustrer et illustrer du même coup la patrie. Mais nous souhaitons que son œuvre soit aussi bonne qu'elle est belle, et quelle serve à verser des idées de vertu dans l'âme des foules.

Ainsi, en face des théâtres indépendants et libres, qui peuvent parfois exploiter un certain côté des appétits les moins nobles de la foule, les théâtres d'Etat ont pour devoir d'entretenir le feu sacré, de garder la dignité de la pensée, la noblesse de l'art et la sereine grandeur des gloires nationales.

Cela dit, M. Rivet pose cette question :

Remplissent-ils toujours leur mission ?

Et alors il examine rapidement les quatre théâtres subventionnés :

COMÉDIE-FRANÇAISE

On pourrait malheureusement citer quelques défaillances, et nous avons à regretter, par exemple, que la Comédie-Française — que nous ne voulons point fermer aux auteurs vivants — joue si peu les grandes pièces classiques, et parfois donne sa glorieuse hospitalité à des pièces qui ne sont ni par le sujet, ni par l'exécution, ni surtout par l'impression morale qui s'en dégage, dignes d'un théâtre national — ne l'oublions pas.

Il est triste de songer que le théâtre peut parfois donner une bien étrange et bien fausse idée de la mentalité et des mœurs de notre pays, quand on voit notre première scène dramatique offrir au public français et étranger des spectacles qui représentent non la vraie nature humaine, mais de tristes exceptions, des pantins sans âmes, sans dignité, sans moralité, sans élévation.

L'administrateur général, qui est, dans tout la haute signification du mot, un homme de lettres, résistera à l'invasion de la littérature malsaine ; il doit laisser aux théâtres de troisième ordre des œuvres sans idéal.

Vis comica ! M. Rivet donne à la fois le précepte et l'exemple.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

THÉATRE ANTOINE : *le Bluff*, pièce en trois actes, de M. Georges Thurner (10 janvier). — ARTS : *De l'Amour aux Larmes*, comédie en trois actes, de M. Maurice Lefèvre ; *les Nuées*, comédie en quatre actes, de M. Sacha Guitry, d'après Aristophane (29 décembre). — Memento.

M. Georges Thurner n'avait, je crois, rien encore donné au théâtre ; et il débute par une pièce d'une grande habileté, **le Bluff**. M. Georges Thurner a, sans doute, lu souvent les œuvres d'Henry Becque — il a eu bien raison — ; il a lu aussi celles d'Ibsen, celles

de M. Ancey, peut-être celles de M. François de Curel et celles d'Eugène Labiche. *Le Bluff*, certes, n'est pas une pièce très originale ; mais on l'écoute avec un intérêt constant, et l'on est heureux que l'auteur ne se soit pas perdu en des développements oiseux, qu'il ait fait preuve d'un sens dramatique des plus sûrs.

Le meilleur du *Bluff* est, je crois, dans le dernier acte. M. Georges Thurner a su faire aboutir tout le drame à une scène très forte, et qu'il a traitée avec une sobriété digne de tous les éloges. Dès maintenant, on peut affirmer que M. Georges Thurner connaît fort bien le métier dramatique ; et il faut souhaiter qu'il fasse toujours un heureux emploi de la science qu'il possède.

M. Janvier a été très beau dans le principal rôle du *Bluff* ; avec lui, il faut citer Mmes Even et Acézat, M. Bouthors.

Je goûte assez peu, je l'avoue, le bref mélodrame que M. Maurice Lefèvre a intitulé **De l'amour aux larmes** ; la donnée en est toute artificielle, et tous les personnages, trop sommairement étudiés, y apparaissent de la plus arbitraire bizarrerie. Rarement, M. Maurice Lefèvre nous donne l'impression que des êtres vivants agissent devant nous : le plus souvent, nous nous demandons en quel monde de fantoches on nous a transportés.

Mme Suzanne Munte, MM. Garry, Dieudonné et Etiévant jouent avec un zèle extrême le drame de M. Maurice Lefèvre.

M. Sacha Guitry s'est risqué à adapter pour notre scène une comédie d'Aristophane, **les Nuées**. Pareille tâche est séduisante. Aristophane écrivit des pièces d'une excellente fantaisie, et il semble qu'il se soit vraiment diverti à observer les ridicules de ses contemporains, et les ridicules de ses contemporains sont parfois les ridicules des nôtres. Le difficile est de donner un intérêt dramatique à ses comédies, qui, le plus souvent, sont composées à peu près comme les revues qu'on fait aujourd'hui. Faut-il donner des traductions exactes, où ne seraient coupées que les allusions directes à des faits parfois oubliés, et les railleries adressées aux manies ou à la figure de personnages ignorés ? Faut-il transposer, pour ainsi dire, en intrigues de comédies les légères intrigues de revues qu'imagina Aristophane, et contruire ainsi une œuvre quasi originale, où l'on s'efforce pourtant de garder l'indispensable de la pièce primitive ? Les deux systèmes me semblent licites.

Le mal est que M. Sacha Guitry ne se soit arrêté ni à l'un ni à l'autre. *Les Nuées* que nous avons vues ne ressemblent que de loin à la comédie d'Aristophane. M. Sacha Guitry ne s'est pas fait faute d'introduire dans les conversations de Strepsade avec Phidippide ou Socrate des plaisanteries de son cru ; il n'a pas hésité à modifier la conduite de l'intrigue. Il n'a fait pourtant qu'une pièce peu serrée,

— moins serrée, je crois, que la pièce originale ; et l'on regrette qu'il n'ait pas suivi de plus près son modèle, ou de moins près. On lui en veut aussi d'avoir si faiblement rendu le lyrisme d'Aristophane. Les vers que M. Sacha Guitry fait dire aux Nuées ne sont pas, il faut l'avouer, des meilleurs.

Mais on saura gré à M. Sacha Guitry d'avoir dialogué *les Nuées* avec cet esprit, avec cet imprévu dont il ne peut pas se départir. Qu'il traduise, à peu près, Aristophane, ou qu'il imagine des répliques nouvelles, M. Sacha Guitry fait preuve d'une verve joyeuse, qui ravirait les plus moroses.

La comédie de M. Sacha Guitry a été jouée avec grâce par Mlle Nelly Cormon, avec esprit par Mme Dehon, par MM. Cooper, Lamy, Dieudonné, Laisné.

Memento. — A l'Ambigu, un mélodrame de M. Pierre Decourcelle, *la Môme aux beaux yeux* (30 décembre). — La Comédie-Fançaise a mis à son répertoire, et il faut l'en louer hautement, *l'Anglais tel qu'on le parle*, de M. Tristan Bernard : souhaitons qu'un jour elle y mette *Triplepatte*. — Au théâtre Antoine, M. Gémier a repris *Daisy*, la meilleure, peut-être, parmi les pièces en un acte qu'a écrites M. Tristan Bernard. En même temps que *le Bluff*, il a joué une farce assez froide de MM. André Mycho et Vincent Hyspa, *la Petite Dame du second*.

A-FERDINAND HEROLD.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Werke, Taschen-Ausgabe*, vol. I et II. Leipzig, C. G. Naumann, à M. 4. — Richard Dehmel : *Gesammelte Werke*, vol. I. Berlin, S. Fischer, à M. 3. — Heinrich Mann : *Mnais und Ginevra*. Munich, R. Piper u. Co. M. 2. — Heinrich Mann : *Eine Freundschaft, Gustave Flaubert und George Sand*). Munich, E. W. Bonsels. M. 1. 60. — Hans Lindau : *Unkritische Gaenge*. Berlin, Egon Fleischel u. Co. M. 4. — Stefan von Czobel : *Entwicklung der Schœnheitsbegriffe* (*Genesis unserer Kultur*, vol. III). Leipzig, Lotus-Verlag, M. 6. — Memento.

La popularité toujours croissante dont jouissent en Allemagne les écrits de Frédéric Nietzsche a fait comprendre aux éditeurs la nécessité de mettre, par une édition courante de ses œuvres, le grand philosophe à la portée du public. Jusqu'à présent les textes nietzschéens étaient connus par deux éditions. La grande édition originale comprend 15 volumes in-octavo, en deux séries, les 8 premiers embrassant les ouvrages publiés par le philosophe lui-même, les 7 suivants dont l'un, le quatorzième, n'a paru que l'année dernière, les ouvrages et les fragments édités par le *Nietzsche-Archiv*. Cette édition, imprimée en caractères latins, est à peu près conforme au type qu'avait choisi Nietzsche quand il surveilla lui-même l'impression de ses publications. L'édition in-18 qui suit page par page, ligne par ligne, la grande édition originale est moins heureuse. Elle est imprimée en caractères gothiques, lourds et serrés, et forme des volumes com-

pacts qui ne répondent certainement pas à l'esthétique de l'auteur. Les deux tirages sont du reste d'un prix très élevé. (*Zarathoustra* coûte 12 fr. 50 in-8, 8 francs in-18; les autres volumes ont des prix variables, selon le nombre des feuilles.) On peut leur trouver un autre inconvénient, c'est leur division en deux séries, dont chacune suit l'ordre chronologique. Il peut ainsi naître, chez le lecteur mal averti, des erreurs sur la succession dans la production des différents ouvrages.

L' « édition de poche » des œuvres de Frédéric Nietzsche, dont les deux premiers volumes viennent de paraître, n'est plus partagée en deux séries et nous donne une image plus exacte des travaux du maître, d'après leurs dates. Mme Fœrster-Nietzsche, dont l'infatigable dévouement veille sur la pensée de son frère, a dessiné avec beaucoup de justesse le plan de cette entreprise. De copieuses préfaces donnent les principaux renseignements biographiques qu'il importe de connaître, et les notes, publiées en appendice, renseignent suffisamment sur les circonstances qui accompagnèrent et qui occasionnèrent les différents travaux. L'impression est en gothiques très lisibles — nous ne chicanerons pas encore une fois sur le choix de ces caractères — et le prix, vu l'épaisseur des volumes, est assez modique.

Naturellement, il n'était pas possible, dans les dix volumes que comprendra l'édition, de joindre aux œuvres définitives tous les papiers posthumes du philosophe. Il en a été fait un choix judicieux. Pendant la première période de sa vie intellectuelle, Nietzsche a donné plusieurs travaux qu'il n'avait pas recueillis. Son discours sur *Homère et la philologie classique*, qu'il prononça à Bâle en 1869, lorsqu'il prit possession de sa chaire à l'Université, forme en quelque sorte l'introduction à ses travaux sur le monde grec Dans la nouvelle édition ce petit traité de 26 pages précède l'*Origine de la Tragédie*, laquelle, suivie d'autres études sur l'antiquité rédigées immédiatement après, trouve ainsi un cadre qui la met en valeur. L'*Avenir de nos établissements pédagogiques* et la *Philosophie pendant la période tragique de la Grèce* (1873) complètent le premier volume. Le second est rempli presque exclusivement par les quatre *Considérations inactuelles*. Mais l'opuscule inachevé *Nous autres Philologues*, qui devait paraître immédiatement après *Schopenhauer éducateur* et que Nietzsche abandonna pour écrire *Richard Wagner à Bayreuth*, est ici mis à sa place, alors que les autres *Considérations*, dont il n'existe que des ébauches et des plans et que nous trouvons dans la grande édition, sont, à juste titre, complètement négligées. Les prochains volumes qui paraîtront successivement donneront un choix judicieux et limité des œuvres posthumes, intercalées, par ordre chronologique, après chacun des ouvrages principaux. Cette édition, dont nous aurons l'occasion de reparler, nous sera un

guide précieux pour la traduction française des œuvres de Nietzsche, dont quelques volumes restent encore à paraître.

§

Le souci du perfectionnement allié à de sublimes élans lyriques, voilà ce qui rapproche de Nietzsche le merveilleux poète qu'est Richard Dehmel. Il y a près de treize ans déjà, nous le saluions ici même comme le plus noble talent du symbolisme germanique. L' « homme au violent magique » nous semblait capable de toutes les virtuosités du langage et aujourd'hui, par une œuvre considérable et très supérieure, il domine tous les écrivains de sa génération. Sa passion de vivre, son outrance, sa prodigieuse originalité verbale lui ont fait une place à part dans la littérature allemande. Chacun de ses vers est l'image sincère d'un événement de sa vie et chaque perfectionnement qu'il introduit dans ses vers représente un perfectionnement de sa propre nature. Il pèche sans cesse, il se corrige sans cesse, voilà pourquoi les différentes éditions de ses livres sont autant d'étapes de son génie.

En 1895, quand le *Mercure* publia son enquête franco-allemande, nous tenions à avoir, parmi les réponses qui nous viendraient d'outre-Rhin, celle de M. Richard Dehmel. La liste des personnes à consulter fut établie d'un commun accord avec la *Neue deutsche Rundschau* qui devait publier également les réponses. Le directeur de cette revue, sur notre proposition, nous répondit que le nom de M. Richard Dehmel n'était pas approprié (« *nicht geeignet* »). Force nous fut donc de publier au *Mercure* à la fois l'original de la lettre que nous envoya M. Dehmel et sa traduction. Nous n'eûmes qu'à nous louer de notre insistance, car elle fut la plus intéressante de toutes les réponses allemandes.

Aujourd'hui l'éditeur de la *Neue Rundschau*, M. S. Fischer, à Berlin semble avoir plus de confiance en la personnalité de M. Dehmel. Il vient, en effet, d'entreprendre une édition en 10 volumes de ses œuvres complètes. Voilà, certes, pour un poète qui a à peine dépassé la quarantaine, la consécration définitive. Le premier tome qui contient la série *Erlœsungen* a été publié il y a quelques semaines. Le recueil est considérablement refondu et ne garde plus guère que le titre de l'ouvrage publié en 1891. *Mais l'amour*, que nous attendons avec impatience, sera également refait vers par vers et les *Transformations de Vénus* qui en constituaient le chapitre le plus original formeront un recueil à part.

Mnais und Ginevra. — M. Heinrich Mann est un artiste probe et réfléchi qui a beaucoup lu notre Flaubert et qui n'ignore pas que la langue allemande, si l'on sait s'en servir, peut être pour le ciseleur une matière incomparable. Voici deux contes dont l'un

appartient au monde antique, l'autre à la renaissance italienne. Mnaïs, bergère amoureuse du sculpteur qui modela ses traits et la sœur cadette de cette héroïne bizarre d'*Une volupté nouvelle* qu'imagina notre Pierre Louys. Elle sort du marbre qui la perpétua pour nous conter sa lamentable histoire et comment elle ne fut aimée que quand elle cessa d'être chaude et palpitante. Mais songeons-nous à *la Fiancée de Corinthe*, que Gœthe chanta, ou à quelque frivole *Conte* de Boccace quand nous lisons *Ginevrà degli Amieri?*

M. H. Mann rend un hommage à son maître, quand, dans **Eine Freundschaft,** il analyse l'amitié qui unissait Flaubert à George Sand. Cet étude de 57 pages témoigne d'une connaissance approfondie et d'une très intime compréhension de la littérature française au milieu du siècle dernier.

Unkritische Gænge. — Sous une dénomination assez courante en Allemagne,mais difficile à rendre en français — *Promenades sans critique* — M. Hans Lindau réunit une série d'articles sur la littérature allemande et française. Ce jeune érudit est un sentimental et il aime les écrivains à cause des paysages qu'ils évoquent en lui. Ces paysages, inutile de le dire, sont souvent purement intellectuels. Mais qu'il analyse la philosophie de Friedrich Paulsen ou les romans de Jules Case, les spéculations panthéistes de Wilhelm Bœlsche ou les boutades ironiques de M. Anatole France, toujours il obéit à sa charmante sensibilité.

Entwicklung der Schœnheitsbegriffe. — M. Stefan von Czobel a consacré toute sa vie à l'étude de « la culture d'aujourd'hui » qui est surtout le produit de son imagination. Les conditions sociales de la vie moderne l'ont amené à des déductions qui sont peut-être plus métaphysiques qu'économiques et quand il étudie l'*Evolution du concept de la beauté* comme il fait dans le volume que nous avons sous les yeux, c'est plutôt la beauté intellectuelle que l'art plastique qu'il tend à réduire à des schémas. Pourtant, ses réflexions sur les styles, si elles ne sont pas d'une lecture facile, ne manquent pas de perspectives attachantes.

§

Memento. — M. A. Bettelheim publie dans la *Deutsche Rundschau* (janvier) une étude sur les *Schwarzwaelder Dorfgeschichten* de Ludwig Auerbach, ce recueil de nouvelles publié en 1843 qui fut pendant trente ans la lecture favorite de toute l'Allemagne. L'auteur explique comment Auerbach composa ses récits et comment, après en avoir écrit deux volumes,il dut courir pendant deux ans chez tous les éditeurs, avant de réussir à se faire imprimer. Mais l'affaire, contre toute espérance, fut bonne, et en 1870 on avait vendu plus de 100.000 exemplaires. On prétend que George Sand connut les *Récits villageois* par l'entremise d'un réfugié politique Müller Strübing et Léon Tolstoï a indiqué maintes fois l'influence qu'eut Auerbach sur le développement de ses jeunes années.

Die Grenzboten (n° 44), par la plume de M. G. Peiser, rappellent les circonstances qui accompagnèrent la représentation, sur la scène du théâtre de la cour de Potsdam, le 16 mars 1748, d'une comédie en trois actes intitulée *l'Ecole du monde* et qui avait pour auteur un monsieur Satiricus. Ce Satiricus n'était autre que Frédéric le Grand lui-même. Il ne s'essayait pas pour la première fois dans le théâtre français, ayant déjà fait représenter *le Singe de la mode* en 1742. Dans sa nouvelle comédie, il mettait en scène un étudiant de l'université de Halle et poursuivait de son amère ironie le philosophe Christian Wolff, sous les traits du professeur Difucius, « ce grand homme, l'honneur de l'Allemagne et de l'humanité ». Ainsi le souverain, en brûlant l'idole de sa jeunesse, se moquait agréablement des thèmes philosophiques qui passionnaient ses sujets.

Dans *Nord und Süd* (janvier), M. Hans Lindau publie une étude sur Bernardin de Saint-Pierre qu'il considère comme « le premier promoteur d'une union européenne » parce qu'il fit paraître en 1712, à Cologne, des *Mémoires pour rendre la paix perpétuelle en Europe*. — Le même fascicule donne un portrait de Mme Alberta von Puttkamer avec un article sur les œuvres de cette poètesse.

Les *Süddeutsche Monatshefte* qui reparaissent à Munich, avec une nouvelle rédaction, commencent dans leur fascicule de janvier la publication d'un roman de Mme Ricarda Huch, *la Lutte pour Rome*, qui met en scène Napoléon III et Victor-Emmanuel et retrace avec beaucoup d'imagination les événements qui contribuèrent à créer l'unité italienne. Une traduction allemande des œuvres de Vauvenargues, publiée récemment chez l'éditeur Piper à Munich donne à M. Hofmüller l'occasion de constater combien se développe en Allemagne, sous l'influence de Nietzsche, le goût pour les grands moralistes français.

M. Hugo von Hofmannsthal fait paraître dans *Oesterreichische Rundschäu* (1er et 15 janvier) une adaptation d'*Œdipe roi*, de Sophocle, qui, mise à la scène, mérite d'avoir le même succès que l'*Electre*, dont nous a déjà gratifié le poète. Le baron de Berger étudie l'œuvre d'Ibsen.

Das litterarische Echo (1er janvier) donne une critique très acerbe du nouveau roman de M. Gustave Frenssen. M. L. Berg éreinte, comme il convient, *Peter Moors Fahrt nach Südwest*, où l'illustre pasteur, aussi fécond qu'ennuyeux, raconte les épisodes d'une campagne coloniale en Afrique. M. Karl Hans Strobl trace un joli portrait du poète viennois Arthur Schnitzler (15 janvier). Les comédies de Schnitzler ont remporté un franc succès dans tous les pays de langue allemande. Sous la finesse du dialogue où Schnitzler est passé maître, on retrouve l'âme mélancolique et insouciante de l'auteur.

M. Ludwig Woltmann continue, dans *Politische-Anthropologische Rundschau* (janvier), ses recherches sur la race germanique dans la culture des peuples latins. Mais nous venons de recevoir son volume sur les Germains en France et nous aurons l'occasion de parler longuement des théories singulières de cet anthropologiste.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

A. Fogazzaro : *Petit monde d'Autrefois*, Hachette. — M. Sérao : *Après le Pardon*, Hachette. — P. Buzzi : *L'Exil*, « Poesia », Milan. — E. Prezzolini et G. Papini : *La Cultura italiana*, F. Lumachi, Florence. — G. Papini : *Il Crepuscolo dei Filosofi*, Libr. Ed. Lombarda, Milan.—G.Papini : *Il Tragico quotidiano*, F. Lumachi, Florence. — Memento.

Quelques Italiens m'ont demandé dernièrement si, dans ces chroniques, j'ai un parti-pris contre les auteurs d'un certain âge, en faveur des plus jeunes, et ils m'encouragent en même temps à suivre cette voie, car aujourd'hui en Italie, comme un peu partout, disent-ils, les aînés piétinent sur place, tandis que les jeunes révèlent déjà quelques grandes et admirables attitudes de ce que sera l'Esthétique de demain. J'avoue que l'*à priori* de ma critique ne concerne jamais l'âge des auteurs dont les manifestations peuvent m'intéresser ; mon *à priori* est dans les principes philosophiques qui sont à la base de toutes mes visions de la vie, et par conséquent de l'art. Mais à plus d'un titre je partage l'opinion de mes aimables correspondants. Les aînés, au moins en Italie, piétinent sur place, et toutes mes sympathies convergent naturellement vers les quelques exceptions qui nous semblent, ou que nous sentons être, les plus significatives. Incontestablement, elles appartiennent à des jeunes écrivains, souvent même aux derniers arrivés.

Ainsi, deux éditeurs parisiens continuent à imposer au public français les œuvres de deux écrivains italiens, vieux à la besogne et absolument étrangers à tout le renouveau esthétique et littéraire de l'Italie contemporaine. On vient de faire paraître le **Petit monde d'Autrefois**, de M. Fogazarro et **Après le pardon** de Mme Mathilde Sérao. De même que volontairement je ne me suis pas occupé ici du dernier livre de M. Edmondo de Amicis, qui a encombré pendant plusieurs mois la presse italienne, avec sa prose et avec ses recherches d'instituteur sur la langue qu'on parle en Toscane et la langue que les Italiens doivent parler, je ne m'étendrai pas sur ces deux romans. Leur morale surannée et leur psychologie vieillotte, mises au service de quelques fables romantiques, engloutissent complètement les qualités d'évocation d'un milieu de libéraux italiens opprimés par l'Autriche, dans le roman de M. Fogazzaro, et les qualités d'émotion pathétique et sentimentale, dans le roman de Mme Sérao.

§

La presse, qui s'occupe trop de ces écrivains « arrivés », n'a presque plus de place pour signaler des œuvres, où un talent puissant, se révélant tout d'un coup, se montre cependant digne d'attirer les regards du grand public, ne fût-ce que le long d'une colonne de quotidien. Une de ces œuvres est sans doute **l'Exil**, de M. Paolo Buzzi.

Un poète français, M. T.-F. Marinetti — un jeune — s'est donné, depuis deux ans, une tâche difficile et belle, qui n'est pas seulement celle de réunir des talents en un faisceau trimestriel, mais celle, beaucoup plus grave, d'en découvrir. Le sort lui a été favorable. Et voici apparaître sur les horizons de la littérature une force nouvelle, un romancier-poète d'exception, vainqueur du premier concours international de *Poesia*. Peu de temps après, le deuxième concours de la même anthologie a révélé un poète de vingt ans, M. Giosué Borsi, auteur d'un poème : *le Sang*, dont le style serré, sonore et pur, et la volonté subtile d'une compréhension de la vie tout entière, dans une esthétique qui est vivifiée par des éléments physiologiques, comme chez d'autres elle l'est par la métaphysique, témoigne d'un organisme poétique duquel il faut beaucoup attendre. Le poème de M. Borsi nous fait penser à l'Intégralisme profond et noble de M. Adolphe Lacuzon.

L'Exil de M. Paolo Buzzi est un roman-poème. Nous connaissons en France quelques talents d'élite, aussi, parmi les plus jeunes, qui suivent depuis quelques années une tendance analogue, et ont déjà réalisé, ou vont réaliser, des œuvres puissantes. Ce n'est plus la poésie verbale qui enveloppait parfois le drame psychologique de nos aînés: l'élément poétique est dans la conception même et dans la construction du roman, est dans son architecture et dans ses détails, autant que dans l'esprit même qui l'inspire et l'anime. L'écrivain ne cède pas à l'émotion d'un *fait* de la vie, observé ou imaginé, mais il est ému originairement, par une *vision* de la vie, c'est-à-dire par une généralisation lyrique d'un complexe de *faits*. Cette généralisation élève son esprit au-dessus des phénomènes éphémères, saisit l'âme des choses, et l'œuvre d'art, une fois réalisée, plane au-dessus de toutes les thèses sociologiques, des situations psychologiques, des contingences innombrables d'amour et de haine, que pourtant elle contient. Le roman conçu ainsi à la manière du poème embrasse une étendue de vie toujours beaucoup plus vaste que tout autre roman, où l'écrivain se bornerait à représenter seulement quelques complications de la vie humaine, et mettrait, comme but idéal à toute généralisation, la réalisation d'un type ou de quelques types humains. Le roman-poème ne représente plus des « types » et n'évoque plus des « forces », mais il réunit dans sa composition des éléments de réalisation empruntés à la poésie et à la musique. Le style y est imagé et rythmique. L'écrivain est toujours un poète, son œuvre est toujours bien plus d'évocation que de définition. Par cela même elle est très vaste.

C'est ainsi que, dans *l'Exil*, M. Paolo Buzzi peut faire l'histoire d'un esprit jeune, exalté par la formidable poussée de désirs individuels et collectifs de notre vie contemporaine, et, tout en suivant le

protagoniste, qui n'est plus qu'un nœud de vie se déplaçant dans un espace très grand, l'espace de ses rêves, il peut évoquer, toujours autour d'un homme ou d'un couple, l'âme vigilante, sympathique ou hostile, harmonieuse ou ennemie, du temps dans lequel les protagonistes vivent toute leur vie exubérante, dans trois étapes fatales : *Vers l'Eclair*, *Sur les ailes de l'Orage*, *Vers la Foudre*.

L'œuvre est d'un pessimisme farouche. Le jeune fils de la bourgeoisie italienne, issue de la révolution nationale, meurt, parce qu'il voulut trop vivre et il ne sut vivre. Il se plie sous le choc de deux amours qui à un moment de sa vie tumultueuse et complexe tourmentaient son âme profondément analytique. Dans un paysage merveilleux, admirablement évoqué, il se pend à une croix du chemin, avec une corde, qui, dans les mains enfantines de celle qu'il avait oubliée et qu'il ne peut plus aimer, était un jouet. Avec lui, après une journée tellement remplie de rêves, et tant remuée par les voix des collectivités qui tour à tour l'enveloppaient, c'est une génération entière qui semble monter sur la croix, la génération des Italiens qui furent les premiers-nés d'une bourgeoisie encore toute sanglante.

§

Il y a deux jeunes écrivains, dont les noms sont liés par une analogie immédiate de la pensée, et par les tendances et le labeur communs. Dans une revue qui leur est spéciale, *Léonardo,* et dans leurs livres déjà nombreux, ils poursuivent depuis quelques années un idéal de renouveau philosophique. Ils ont déjà leur place marquée dans l'histoire de la culture italienne.

En collaboration ils ont écrit un volume, **la Culture italienne**, où, avec un courage semblable à celui qui enflamma l'œuvre de prose et de vers de Carducci pendant de très longues années, ils montrent sans pitié l'état misérable de la culture italienne, et en indiquent sévèrement les causes et les remèdes. Ils tendent au renouveau de l'esprit italien. Rien ne borne leur désir d'aboutir au réveil de quelques forces nouvelles, de quelques révoltes nouvelles contre l'absolutisme archaïque de l'école et des maîtres, dont la nation accepte aveuglément le culte. Leur œuvre a soulevé des colères. Mais en Italie de nombreux esprits partagent l'opinion impitoyable de MM. Prezzolini et Papini.

M. G. Papini a écrit un livre : **le Crépuscule des Philosophes**, où il chante l'hymne funèbre de Kant, de Hegel, de Comte, de Schopenhauer, de Spencer, de Nietzsche. Le volume s'achève sur un chapitre qui dans l'esprit de l'auteur donnerait un congé définitif à la Philosophie. Le style de ce livre, comme de tous les travaux de M. Papini, est celui d'un polémiste spirituel et extrêmement intelligent. Malheureusement, ses visions critiques souvent ne vont pas au

delà des facultés compréhensives de tous les spiritualistes modernes, qui s'insurgent contre Kant, car de Kant est dérivé le matérialisme, en oubliant toute la profondeur sentimentale de l'auteur de la *Critique de la raison pratique,* et la grandeur de son hypothèse de la Volonté, dérivée de Jacob Boehm, grandeur comparable sans doute, par son influence sur l'orientation générale de la pensée, à celle de la loi de la gravitation ou à celle de la loi de l'évolution. Lorsque M. Papini écrit *contre* Schopenhauer ou *contre* Nietzsche, il continue l'erreur contemporaine qui consiste à faire de ces deux auteurs deux mannequins drapés de manière singulière et un peu grotesque, pour se donner le plaisir de danser autour d'eux une grande ronde idéologique; une carmagnole fatigante et non amusante, en oubliant que Schopenhauer et Nietzsche ont fait de l'hypothèse kantienne de la Volonté les deux plus grandes théories de la pensée spiritualiste contemporaine, l'une qui aboutit à la Volonté de la Douleur, l'autre à la Volonté de Puissance. Dans son livre **le Tragique Quotidien**, dont le titre semble emprunté à une expression devenue peu rare en français, M. Papini étudie des états d'âme assez divers, choisis dans l'humanité. Parfois, l'expression de la vision de M. Papini trahit l'originalité de sa pensée. Aussi nous laisse-t-il assez froids lorsqu'il compare tout l'œuvre de Schopenhauer à un opéra-bouffe, et lorsqu'il refait un Don Juan toujours insatisfait, cherchant en vain le grand amour dans le nombre.

Mais son œuvre, qui par la hâte de la production et par le raccourci forcé de la pensée, peut lui faire trop souvent reprocher des attitudes purement journalistes, reste amplement justifiée par le nombre de « mouvements » que le jeune philosophe voudrait organiser à la fois. C'est ainsi que M. Papini nous semble entrevoir les plus graves problèmes qui hantent nos esprits. Celui du sens religieux nouveau, d'où naîtront l'Esthétique et la Morale nouvelles; et celui du centre méditerranéen moderne, qui doit encore répandre sur le monde une très grande action spirituelle : centre que M. Papini place, selon la tradition, à Rome, et que, à tous les points de vue, dans toutes les manifestations supérieures, et surtout dans les tendances à peine révélées, que seul l'œil aigu du philosophe peut saisir, nous voyons à Paris.

M. Papini est donc surtout, jusqu'ici, un semeur d'énergies. Il ne fait que poser des problèmes, dont il promet la solution. Mais son œuvre cessera peut-être bientôt de n'être qu'une promesse.

L'idéal et la tâche de M. Prezzolini sont indentiques à celle de M. Papini. Il est aussi un très hardi semeur d'énergies ; son talent apparaît moins étincelant que celui de M. Papini, mais plus ferme, plus cultivé, plus immédiatement précis. Son dernier livre : *le Tailleur spirituel,* révèle un esprit critique mûr, aigu en même temps que réfléchi.

Le style de ces deux écrivains — et j'entends par style non seulement le contour verbal de la pensée, mais aussi la méthode même et l'orientation générale de l'esprit — loin de nous rappeler Boccace ou Guichardin ou Machiavel ou Léopardi ou Carducci, par sa tournure et par ses pointes, nous fait trop penser à la puissance de la dialectique schopenhauerienne ou nietzschéenne. Mais leur œuvre est sans conteste celle des plus forts « illuminés » italiens, englobés dans cet énorme et savant mouvement spiritualiste qui renouvelle toute la philosophie, toute l'esthétique et toute la jeune littérature du monde, et qui tend à la nouvelle affirmation morale et religieuse, dont nous poursuivons l'aspiration dans tous les domaines de notre esprit libéré.

Memento. — Quelques œuvres théâtrales toutes récentes ont fait concevoir quelques espoirs sur l'avenir du théâtre italien. Mais le public n'a pas accueilli ces œuvres avec l'enthousiasme qui fait le succès. M. Enrico Corradini a révélé, dans une *Charlotte Corday*, sa vision, personnelle et hautaine, de la Révolution. M. Ercole Rivalta a écrit un très beau et très fort poème dramatique : *David* (V. Piva. Ed. Rome). M. R. Bracco a fait représenter un drame psychopathologique, *les Fantômes*, et M. V. Morello, un journaliste plus connu sous le pseudonyme de Rastignac, a fait représenter des pages de politique contemporaine dramatisée sous le titre : *la Flotta degli Emigranti*.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES POLONAISES

Leopold Staff : *Ptakom Niebieskim* (*Aux oiseaux du ciel*), B. Poloniecki. — Le même : *Godiwa*, ibid.— Jan Lemanski : *Ofiara Krolewny* (*Le Sacrifice de la Princesse*), Gebethner i Wolff.— G. Danilowski : *Fragment z pamietnika* (*Fragment des mémoires*), S. Orgelbranda Synowie.— Un anniversaire.—Julian Klaczko. — Stanislaw Kramsztyk. — Jan Stanislawski. — Memento.

Lorsque Mars parle, les Muses se taisent, — dit un ancien proverbe latin. Les proverbes sont la sagesse des peuples. Fallacieuse d'habitude, cette fois-ci elle ne nous trompe pas complètement. La crise aiguë que traverse à cette heure la Pologne, où la semaille douloureuse d'un avenir meilleur se fait dans le sang et dans les larmes, est plus propice aux poètes de l'action que sont les révolutionnaires qu'à ceux des songes et du rêve. Rares sont aujourd'hui les recueils nouveaux de poésies qui naguère remplissaient de leurs titres des pages entières de toutes les bibliographies périodiques. De temps à autre seulement une édition nouvelle nous rappelle les noms des poètes glorieux et aimés depuis longtemps (tels, par exemple, Kasprowicz, dont je parlerai prochainement à propos des éditions nouvelles de ses poésies, — et Tetmajer). Et il faut avoir la sérénité d'âme et la profonde conscience de sa mission poétique, pour pouvoir, comme Staff, chanter en ce temps d'orages politiques et sociaux les tempêtes inti-

mes de sa pensée et de son cœur. Il est vrai que, dans les forêts et les gorges perdues de Tatry, ainsi que dans les ruelles solitaires des vieilles cités italiennes où Staff promène la mélancolie et les songes de son âme d'artiste, les bruits de l'orage ne parviennent qu'atténués. Et tout de même n'ont-ils pas troublé le calme du poète ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est que le Staff d'aujourd'hui ne ressemble plus tout à fait à celui d'autrefois. Est-ce la suite inévitable du travail incessant de la pensée? Toujours est-il que Staff n'est plus le chanteur insouciant de l'action et de la puissance, amoureux presque exclusivement de la vie et du soleil, de la chaleur du midi et des moissons d'or. Déjà à propos de son second recueil de poésies (*Une journée de l'âme*) je pus dire : « La note fondamentale de sa poésie n'a pas changé... Seulement de temps en temps quelques pages d'une douleur profonde et émue... mettent sur ces chants ensoleillés leur ombre mystique. »

L'évolution commencée dans *Une journée de l'âme* se poursuit dans le recueil nouveau. Combien sommes-nous loin du temps où Staff a pu écrire :

... J'ai tout vaincu, j'ai mis mon pied sur tout.
Moi seul suis resté invincible ; or je prépare
Maintenant toute ma puissance contre moi-même,
Afin qu'il n'y ait rien que je ne puisse vaincre... (*Le Vainqueur.*)

Aujourd'hui cette admiration tout nietzschéenne de la force (*der Mensch muss ueberwunden werden*, a dit Zarathustra) ne revient dans l'œuvre du poète qu'en écho lointain et mourant. Staff se rend compte du changement qui s'est opéré en lui. L'introduction à son volume récent **Aux oiseaux du ciel** contient l'aveu sincère de la défaite.

Le joyau noir du martyre, le Mystère de la Nuit,
Les marteaux en fer l'ont enfoncé dans le bandeau de ma couronne,
Afin que même en plein soleil je sois sombre et fou,
Et que l'anathème d'impuissance touche mon sceptre royal.

Ayant compris, il « arracha la couronne à son orgueil » et sa « douleur agonisa dans la débâcle où avait succombé son royaume ». Ne pouvant plus lutter, le poète se résigna et alors son

... âme pleine de confiance est devenue humble et douce...
Je devine au loin la bénédiction et les joies,
Et ma science a eu la nostalgie de la Grande Concorde
Pour devenir un jour, grâce à elle, la Sagesse... (*Initiale.*)

Tout le volume n'est qu'une sorte de confession et d'autobiographie lyrique d'une âme moderne, sœur de lait de l'âme farouche et troublée de Nietzsche-Zarathoustra. Toute une vie poétique se révèle à nos yeux depuis l'Enfance, « rêve doux et absurde, comme le bon-

heur », jusqu'au jour, où, ayant « tout absous et tout pardonné » le poète est devenu « un maître serein qui enseigne à ses disciples la vie belle et l'amour des vertus ».

Parmi ceux qui symbolisent le mieux l'évolution du talent poétique de Staff je ne citerai qu'un poème, *le Poids des heures*. C'est une cristallisation presque complète de toute une vie sentimentale, et une vie de pensée. Devant l'âme émue du poète la ronde des heures passe lentement. Heures d'amour, heures de rêves, heures de doute, heures de souffrances... Ayant beaucoup aimé et beaucoup souffert, le poète a beaucoup appris. Et alors la paix tombe dans son âme. Il incline sa tête fatiguée vers la terre. Sa route est terminée. Il a tout compris et tout pardonné. Car « il n'y a personne qui soit coupable... Le tort n'existe pas — il n'y a que des douleurs !... » Et il s'en va en souhaitant au monde cette même paix dont son âme jouit résignée...

A ceux qui aiment les étiquettes, qui ont besoin d'un mot définitif — et combien fallacieux d'habitude ! — sur un poète, je puis dire que Staff est un lyrique-philosophe. Loin de moi la pensée de le comparer à un Sully-Prudhomme ou un Guyau (*Vers d'un philosophe*). Staff ne chantera jamais la poésie de l'électricité ou du télescope, Staff ne se donnera jamais à la pensée sans réserves, comme Guyau. Mais il imprime son lyrisme de philosophie, comme il imprime sa philosophie de sentiment. Et pour déchiffrer l'énigme de son âme, il cherche la clef des symboles, à l'instar des jeunes maîtres français de la littérature d'hier.

Le lyrisme de Staff n'est pas fait pour se plier aux exigences de l'art dramatique. J'ai déjà eu l'occasion de le dire à propos de sa tragédie, *le Trésor*, et je suis bien obligé de le répéter encore à propos de son drame récent **Godiwa**, — la poésie dramatique de Staff laisse le lecteur froid. Et si cette opinion ne pouvait être qu'une supposition, alors qu'il s'agissait d'un conflit entre les symboles (*le Trésor*), elle devient définitive, lorsque le poète n'a pas su nous émouvoir par le drame profondément humain de la *Godiwa*. Une vieille légende nous raconte que lady Godiwa, pour détourner de la ville de Coventry le courroux de son époux cruel, fut obligée de traverser les rues de la cité toute nue, assise sur un cheval. Les habitants ont résolu alors de fermer toutes les fenêtres et tous les volets sur le parcours de Godiwa, pour faire à sa pudeur un voile de mystère. Un seul homme enfreint la consigne — un poète amoureux de la beauté. Les yeux coupables lui sont arrachés par ordre de ses concitoyens. Il est facile de voir quelle riche matière dramatique présente la légende. Staff n'a pas su en tirer tout le parti qu'il convenait. Et, malgré toute la valeur poétique de l'œuvre, l'âme du lecteur ne tressaille pas au bruit sourd des sabots du blanc coursier de la belle Godiwa.

§

Ironiste acerbe et poète de talent incontestable, Jan Lemanski — dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ici à propos de ses *Fables* et de sa *Prose ironique* — nous donne cette fois un roman fantastique « ou plutôt fantaisiste ». Roman fantaisiste, **le Sacrifice de la Princesse** l'est, en effet, puisque l'action s'y déroule dans les royaumes fabuleux du roi Cwieczek (calembour intraduisible : roi Cwieczek équivalant à roi d'Yvetot et à roi Petit Clou) et du roi Gwozdzik (encore un calembour : Gwozdzik = petit Clou et Œillet). Mais, comme toujours chez Lemanski, l'ironie ou plutôt le sarcasme forme le fond véritable du roman. Il y déploie sa verve mordante aux dépens de l'étroitesse de l'esprit bourgeois (« bourgeois » — au sens du mot que lui donne Flaubert : « j'appelle bourgeois quiconque pense bassement »), aux dépens des femmes, de l'amour, etc. L'auteur a-t-il réussi cette fois ? Non, le tempérament de Lemanski, qui fait de ses fables ou de ses fragments de prose des coupes de champagne, où l'écume argentée bouillonne, ne se sent guère à l'aise dans les formes larges du roman. Trop souvent le long de pages entières l'ennui se traîne, trop souvent des pages entières ne servent qu'à amener un calembour quelconque tiré par les cheveux et criant grâce, trop souvent l'auteur essaie en vain de boucher les trous par des phrases françaises aussi mal faites que longues et inutiles. Et les rares moments heureux, pensées originales et tableaux d'une valeur artistique réelle, se perdent dans l'amas de feuillets vides...

§

En attendant que Reymont achève son grand roman-épopée *les Paysans* et Zeromski son *Histoire d'un Péché*, en attendant que le dernier roman de Danilowski, *l'Hirondelle*, publié par *Tygodnik Ilustrowany*, paraisse en volume, je ne m'arrêterai aujourd'hui qu'au recueil de contes de ce dernier intitulé : **Fragment de mémoires.** Les contes réunis en volume sont d'une valeur très inégale. Je ne citerai pas ceux qui n'auraient rien perdus à ne pas être écrits, je ne m'arrêterai qu'à un seul, *Au-dessus de l'abîme*, qui est non seulement un des meilleurs que Danilowski ait jamais composés, mais en même temps un petit chef-d'œuvre. Deux pauvres malheureux — un paysan demi-idiot et sourd-muet et un juif abruti par la persécution et la misère, — se rencontrent dans un pauvre verger loué par ce dernier. Ennemis hier, car le paysan vole les fruits, unique subsistance du juif, ils fraternisent un moment au pied de la croix, plantée au bord d'un précipice qui longe le verger. Mais lorsque l'idiot, pauvre rebut d'une société inhumaine, retourne pour piller de nouveau le verger, une lutte féroce s'engage entre les deux miséreux qui roulent enlacés dans l'abîme, tirant avec eux le Christ qui éten-

dait au-dessus de leurs têtes ses bras impuissants et auquel se cramponnaient fiévreusement leurs mains désespérées... (Je viens d'apprendre que Danilowski, une des gloires des lettres polonaises, subit actuellement le sort si connu — hélas! — de l'élite intellectuelle russe et polonaise. Arrêté dans une réunion quelconque, il fut jeté dans une de nombreuses prisons de Varsovie, malgré la protestation de la société polonaise, malgré la maladie incurable qui mine depuis longtemps son organisme épuisé par le travail.)

§

La Pologne s'apprête aujourd'hui à fêter, comme il sied, le quarantième **anniversaire** du travail littéraire de Mme Eliza Orzeszkowa. L'auteur de *Meïr Ezofowicz* et de *Cham* a bien mérité l'hommage de ses concitoyens. Elle leur a consacré quarante années de labeur incessant auquel elle a donné le meilleur de son cœur noble et de sa haute pensée. L'œuvre littéraire de Mme Orzeszkowa représente pour ainsi dire, à lui seul, toute une évolution d'esprits de la Pologne moderne. Partie du culte exclusif de la raison avec les positivistes, elle a su faire passer peu à peu dans ses livres des courants modernes et elle n'a même pas hésité à renier en partie son idéal d'antan. Le héros d'un de ses derniers romans *I pisn niech zapelacze* (*Et que le chant pleure*) expie par un suicide son culte de la raison et son mépris du sentiment. Orzeszkowa fut candidat au prix Nobel. Elle le mérite, car son œuvre est non seulement un œuvre de grand art, mais aussi d'amour et de paix.

§

La mort de **Julian Klaczko** n'a pas produit une grande impression sur la génération nouvelle: il était depuis longtemps bien mort pour elle. Journaliste, diplomate, politicien, critique littéraire et historien de l'art, issu d'une famille juive de Wilno, il devint un des piliers du parti conservateur catholique et clérical de Cracovie. Il publia dans le temps maintes brochures violentes contre Bismarck qui ont eu le don, paraît-il, d'exaspérer ce dernier. Klaczko ne connaissait pas son pays. Il osa prédire jadis que la Pologne serait incapable de produire quoi que ce soit dans le domaine des arts plastiques. La renaissance artistique de la Pologne contemporaine lui donna un démenti formel. Mais Klaczko fut surtout estimé grâce à ses *Soirées de Florence* et *Jules II* (deux livres écrits en français) qui forment deux études sur l'art de la Renaissance italienne, composées non seulement par un érudit, mais aussi par un poète.

§

Savant érudit et pédagogue de vocation **Stanislaw Kramsztyk**, mort récemment, fut un des premiers en Pologne qui ait su

parler de la science avec beauté. En France il serait depuis longtemps professeur éminent, aimé des élèves. En Pologne, grâce au régime russificateur, il fut obligé de courir les cachets et d'écrire des articles innombrables dans les revues et les journaux. A la pensée du savant il joignait une âme d'artiste. C'est pourquoi ses livres, telles ses *Etudes naturalistes*, sont du domaine de l'art aussi bien que de celui de la science.

§

La peinture polonaise vient de subir une grande perte. Paysagiste exquis, **Jan Stanislawski** est mort. Cet homme de stature athlétique se plaisait à brosser des toiles toutes petites, du fond desquelles de vastes horizons se découvraient. Quelques tons simples d'une variété harmonieuse, quelques touches de pinceau extrêmement délicates, quelques lignes d'une élégance sobre suffisaient à Stanislawski pour évoquer une après-midi chaude au fond d'un jardin en Ukraïne, la route sablonneuse sous le ciel bas et gris de la plaine polonaise, la tige flexible et la corolle rouge d'une fleur, aussi bien que l'eau calme d'un étang couvert de plantes ou les troncs massifs et noirs des arbres s'élevant d'un tapis moëlleux de neige blanche.

Comme artiste, comme professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Cracovie, il laisse une trace durable dans la peinture polonaise contemporaine.

De sa palette il fit une lyre pour chanter avec une sincérité qui caractérise les artistes vraiment grands, la beauté de la nature.

Memento. — Volumes reçus. — H. Sienkiewicz, *Na polu chwaly*, S. Orgelbranda Synowie. — K. Tetmajer, *Bajeczny Swiat Tatr*, ibid. — Jan Kasprowicz, *Bunt Napierskiego*, Towarzystwo Wydawnicze ; le même, *Wybor poezyj*, ibid. ; le même, *Krzak dzikiej rozy*, ibid. ; le même, *Uczta Herodjady*, H. Altenberg. — B. Limanowski, *Narod i Panstwo*, Towarzystwo Wydawnictw Ludowych. — Tadeusz Micinski, *Kniaz Patiomkin*, D. E. Friedlein. — W. Sieroszewski, *Ol-Soni-Kisan*, Gebethner i Wolff.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES HONGROISES

A. Vambéry : *Nyugot kulturaja keleten*. Magyar Tud. Akadémia 1906. — G. Steuer : *Le Compromis entre la Hongrie et l'Autriche*, Paris, Girard et Brière, 1907. — Haraszti Gyula : *Corneille ès Kora*. M. T. Akad. 1906. — Memento.

La Hongrie commence à s'intéresser à la politique orientale, dans laquelle elle est appelée à jouer un grand rôle, depuis que le grand effort de 1903-1906 lui a donné un peu plus de paix et un peu plus d'indépendance. Et le dernier volume de l'Orientaliste bien connu en Angleterre et en Allemagne, Armin Vambéry, sur la **Culture occidentale en Orient**, est venu à son heure. Cet ouvrage, paru

dans les éditions de l'Académie Hongroise des Sciences (cycle 1905-1907, série II) a été édité en même temps aussi à Londres, sous le titre de *Western culture in Eastern Lands*, 1906, et en Allemagne : *Westlicher Kultureinfluss im Osten*, Berlin, 1906, et semble avoir été écrit surtout pour le public anglais, bien que le sujet traité intéresse au même titre les Hongrois. Et je regrette que, dans l'édition hongroise, l'auteur ait cru devoir exprimer les distances, les poids, les valeurs, en mesures et monnaies anglaises, à mon avis trop différentes des systèmes employés ordinairement en Europe.

L'auteur a écrit ce livre — il nous l'apprend dans la préface — pour se défendre contre l'accusation portée contre lui de méconnaître l'influence civilisatrice de la Russie en Asie au profit de l'influence anglaise. M. Vambéry affirme qu'il ne veut que combattre cette théorie aujourd'hui si répandue qui prétend que la Russie, puissance elle-même à demi asiatique, est désignée plus que toute autre pour introduire en Asie les bienfaits de la civilisation occidentale. Il dit, et il a raison, que, pour éduquer les autres, il faut être soi-même bien élevé, que, pour enseigner, il faut beaucoup savoir, et que, conséquemment, l'Angleterre, qui réunit toutes ces qualités bien plus que la Russie, est aussi plus apte à civiliser. Et il le prouve tout au long dans une étude de 270 pages, où il analyse en détail l'histoire, les résultats, les défauts, les qualités des actions russe (en Sibérie, au Turkestan, au Caucase) et anglaise (aux Indes, en Egypte), étude extrêmement documentée, consciencieuse, très instructive, à laquelle je ne ferai qu'un seul reproche : d'être un peu trop touffue, de manquer de méthode, de clarté — d'esprit français. C'est du reste le procès de toute littérature scientifique hongroise que je fais là : les savants hongrois, imbus de culture allemande, ont les qualités allemandes, les défauts allemands : beaucoup d'érudition, mais trop peu de clarté, pas de synthèse.

La dernière partie du volume est consacrée à une question qui n'a que peu de rapport avec celles précédemment traitées : l'Avenir de l'Islam. M. Vambéry, qui a traversé l'Asie musulmane, il y a de longues années, déguisé en derviche, a plus que tout autre le droit d'être optimiste, en constatant les réels progrès accomplis par les pays mahométans dans le dernier quart du siècle précédent, surtout là où l'Europe s'est installée non en amie, mais en maîtresse : Algérie, Tunisie, Egypte, Inde. Et il termine l'un des chapitres en disant :

> Comme il est impossible de rester dans un état stationnaire, le jour viendra de ce réveil de l'Asie qui bouleversera les projets des puissances européennes sur l'Asie musulmane.

Cependant, les réformes ne viendront pas des souverains nationaux, sultans, chahs, émir, trop faibles et trop inconscients, les pays

d'Islam aujourd'hui indépendants devront acheter la paix et la civilisation au prix de leur indépendance.

M. Vambéry écrit un hongrois classique, agréable à lire, évitant le vocabulaire étranger. Il appuie ses intéressantes théories sur les souvenirs de ses voyages, sur ses impressions, des observations très étendues; il traite l'une des questions qui depuis longtemps passionnent l'Europe, et qui est appelée à la passionner encore davantage. A tous ces titres, malgré les défauts de composition, et la trop grande prévention dont il fait preuve en faveur de l'Angleterre, qui le rend souvent partial, l'ouvrage de M. Vambéry mérite le grand honneur de l'édition académique, et aussi l'attention du public européen.

§

Le Compromis, par G. Steuer. Etude de droit public. Paris 1907. Préface d'Eugène Rakosi. — Bien qu'elle soit écrite en français, et éditée à Paris, je ne puis passer sous silence l'étude de droit public de M. Géza Steuer parce qu'elle est la première étude du droit hongrois parue en France, et aussi parce qu'elle est indispensable à tous ceux qui tiennent à se faire une idée juste des droits de la Hongrie dans les luttes qui éclatent à chaque instant entre elle et l'Autriche.

> Le présent opuscule — dit M. Steuer dans son introduction, — ne poursuit aucun but politique. Il veut simplement combattre l'indifférence générale de l'étranger... Pour juger des droits mutuels de deux parties contractantes, l'on a recours au texte du contrat passé entre elles. Il semble tout naturel que cette règle s'applique à la crise austro-hongroise également... Qu'on juge notre cause selon les principes légaux et juridiques; qu'on se forme une opinion en ayant sous les yeux la pièce principale du procès. Mais qu'on cesse d'imiter Gallion haussant les épaules et disant : « Démêlez vos différends comme vous l'entendez. »

M. Steuer, passant ensuite à l'examen du Compromis, démontre que la loi XII de 1867, votée par la Chambre hongroise, et appelée depuis Compromis, n'en est pas un, car jamais l'Autriche n'a créé de loi ayant la même forme et le même texte. Il existe, il est vrai, une loi autrichienne traitant du même sujet, mais, outre qu'il n'y a aucune ressemblance dans les textes, elle emploie les expressions de « monarchie austro-hongroise », « Empire, » « armée commune », absolument contraires à l'esprit comme à la lettre de la loi hongroise. Rappelant ensuite les rapports ayant existé entre la Hongrie et les pays autrichiens depuis la Pragmatique Sanction, l'auteur arrive à l'historique du compromis, puis à son texte même; et il nous donne une traduction française correcte, claire, consciencieuse de la loi, avec d'abondants commentaires et des extraits de la loi autrichienne que je ne puis analyser ici.

L'ouvrage de M. Steuer n'est nullement une œuvre de propagande politique; il ne tend pas par des déclamations à gagner des sympathies à la cause hongroise; très impartialement, il nous offre la possibilité de connaître enfin ce compromis austro-hongrois « si souvent cité et si peu lu », et qui, non seulement est une curiosité au point de vue du juriste, mais, par ses imperfections présentes, une cause de trouble en Europe.

§

Corneille és Kora par le Dr Jules Haraszti; éd. de l'Acad. hongr. des Sciences, 1906. Cette importante étude sur « Corneille et son époque », due au Dr J. Haraszti, le savant professeur de littérature française de l'Université de Kolozsvar, est dédiée, comme « hommage de reconnaissance et d'amitié », à M. Emile Faguet.

L'éloge du Dr Haraszti n'est plus à faire; c'est lui qui a été le premier à faire connaître en Hongrie notre époque classique. Son précédent ouvrage, en deux volumes, sur Molière, est écrit avec une grande érudition, beaucoup de sympathie, et, ce qui est mieux, une parfaite compréhension du génie français. Et, Corneille étant celui de nos écrivains que l'on ignorait le plus en Hongrie, ce dernier volume a, outre toutes ces qualités, celle de combler véritablement une lacune.

Memento. — *Dalmacia,* par R. Havas; un volume magnifiquement illustré de photographies noires et en couleurs, étude historique, littéraire, artistique sur cette belle terre latine de Dalmatie, que tant de liens rattachent à la couronne de Hongrie.

Vasarnapi Ujsag, nº de Noël 1906. La plus vieille revue illustrée hebdomadaire de Budapest, « le Journal du Dimanche », a édité, à l'occasion des fêtes de Noël, un superbe nº, avec des articles et des poésies signés Mikszath, Berczik, Szabolcska, des reproductions en couleurs de toiles connues de del Piombo, Brocky, A. Cuyp, Baditz. J'ai remarqué un très beau poème de *J. Sajo'* sur *l'amiral Togo* et la victoire de l'empire du Soleil Levant, et un drame allégorique de Be'la Telekes : *Rakoczi*.

F. DE GERANDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Leroy Berrier : *Le Magnétisme personnel*, trad. de l'anglais par Paul Nyssens; Maloine. » »

Histoire

Alfred Bourguet : *Etudes sur la Politique étrangère du duc de Choiseul;* Plon. » »

Maurice Herbette : *Une Ambassade persane sous Louis XIV;* Perrin. 5 »

Ernest Picard : *1870. La Perte de l'Alsace;* Plon. 3 50

Vicomte Jean d'Ussel : *La Défection de la Prusse, déc. 1812-mars 1813;* Plon. 7 50

Littérature

Paul Adam : *L'Art et la Nation* ; « L'Abbaye ». 1 »
Charles Baudelaire : *Lettres* ; « Mercure de France ». 3 50
P.-M. Gahisto : *Jules Mousseron* ; Valenciennes et Denain, Principaux libraires. » »
R. Huchon : *Un Poète réaliste anglais. George Crabbe, 1754-1832* ; Hachette. 10 »
Julien Luchaire : *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830* ; Hachette. » »
Lucien Pinvert : *Sur Mérimée, à propos d'ouvrages récents* ; Leclerc. » »
Léon Séché : *Alfred de Musset d'après des documents inédits. I. L'Homme et l'œuvre. Les Camarades. II. Les Femmes*. Nombr. planches, dont 2 en héliogravure ; « Mercure de France », 2 vol. 15 »
Comte L.-N. Tolstoï : *Shakespeare*, trad. du russe par J.-W. Bienstock ; Calmann-Lévy. 3 50
G. Walch : *Anthologie des Poètes français contemporains (1866-1906)*. II ; Delagrave. 3 50

Musique

Hector Berlioz : *Les Années romantiques* (1819-1842) ; Calmann-Lévy. 3 50

Poésie

A. Carlier : *Fabliaux* ; Ed. de l'Impulsionisme. 3 »
Leopoldo Diaz : *Atlantida conquistada*, trad. de Frédéric Raisin ; Genève, « Atar ». » »
René Ghil : *Œuvre, III. Le vœu de vivre I* ; Messein. 3 50
Jean Morel : *Aux Pays de la Beauté* ; Sansot. 3 50
L.-L. Regnier : *De rime en rime* ; « Maison des Poètes ». » »
Paul Rey : *Les Elliptiques* ; Soc. française d'imprimerie. 3 50

Publications d'art

Teodor de Wyzewa : *Les Maîtres italiens d'autrefois* ; Perrin. 3 »

Questions coloniales

Marius-Ary Leblond : *Anthologie coloniale* ; Larousse. 3 50

Questions militaires

Paul Déroulède : *1870. Feuilles de Route* ; Juven. 3 50
Dr Legrand : *L'Assistance féminine en temps de guerre* ; Librairie Universelle. » »

Questions morales

Gustave Belot : *Etudes de morale positive* ; Alcan. 7 50

Questions religieuses

Pierre Batiffol : *L'Avenir prochain du Catholicisme* ; Bloud. » »

Romans

Léon Berthaut : *L'Absente* ; Flammarion. 3 50
Adrienne Cambry : *Mésalliance* ; Plon. 3 50
Capitaine Gustave Cognet : *Rêveries d'un vieux soldat* ; Libr. Universelle. 3 50
Gaston Denys Perier : *Proses à Gilles Luijck* ; Verviers. 2 »
Gaston Derys : *La Dame d'Amour* ; Michaud. 3 50
Jules Hoche : *Les Petites Madones* ; Douville. 3 50
Edmond Jaloux : *L'Ecole des Mariages* ; « Mercure de France ». 3 50
Marius-Ary Leblond : *L'Oued* ; Fasquelle. 3 50
Raymond Maigrier : *Rédemption* ; Fischer. 3 50
Paul et Victor Margueritte : *Vanité* ; Plon. 3 50
Fernand Médine : *L'Eternelle attente* ; Fontemoing. » »
Jean Pommereul : *Le Cas du lieutenant Sigmario* ; Calmann-Lévy. 3 50
Didier de Roulx : *L'Event des Varechs* ; Anvers, Buschmann. 4 »
Edouard Schuré : *La Prêtresse d'Isis* ; Perrin. 3 50
Sonia : *Journal d'une étrangère* ; Fasquelle. 3 50
Pierre Ulric : *Aux domaines incertains* ; Theuveny. 3 50
Jean Vignaud : *La Terre ensorcelée* ; Fasquelle. 3 50

Sciences médicales

Alexandre de Roche du Teilloy : *Le Recueil de Remèdes de Madame Foucquet ;* Berger-Levrault. » »

Sociologie

Alex. Amfiteatroff : *La Race nuisible*, tr. de Gustave Hervé ; « Le Drapeau Rouge ». 1 50

Charles Maurras : *Le Dilemme de Marc Sangnier ;* Libr. rationaliste. 3 50

Romain Sembratovytch : *Le Tsarisme et l'Ukraïne ;* trad. française ; Cornély. » »

Paul et Théodore Vibert : *L'Allemagne tentaculaire ;* Foix, Gadrat. » »

Voyages

Emile Bodin : *Histoire de Saint-Savin de Blaye ;* Blaye, Brunette et Simon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — A propos du « Red Rubber ». — Les Curiosités du Gotha. — Un joli mot. — Un jubilé. — A Limoges. — Tuberculose préhistorique. — Le Nouveau Théâtre d'Art. — La parenté de Mozart. — Un buste de Gœthe. — Doux pays. — La Deuxième Exposition des Artistes-Peintres-Dessinateurs. — Comœdia. — Le Supplément du *Dictionnaire International des Ecrivains contemporains du Monde Latin.* — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine a réuni au cimetière des Batignolles, le 13 novembre, les amis et les admirateurs du poète, et M. Georges Verlaine, son fils, a déposé une couronne sur sa tombe. M. Edmond Lepelletier, qui connut Verlaine très jeune et ne le perdit jamais de vue, prononça ensuite une allocution. Dans l'assistance, MMmes Saint-Georges de Bouhélier, Marie Kalfft ; MM. Léon Dierx, Couyba, député, Niederhausern Rodo, Alphonse Humbert, F.-A. Cazals, Alfred Vallette, Raymond Maygrier, Saint-Georges de Bouhélier, Louis Dumoulin, Gaston Cels, Xavier Privas, Rito de Marghys, A. Grandin, Seurette, Gaston Morin, Emile Despax, Georges Lecomte, Gustave Leroux, etc.

La cérémonie fut suivie d'un banquet, présidé par M. Léon Dierx, qui prononça un discours et célébra la gloire de Verlaine. Il dit notamment :

> Depuis dix ans que Paul Verlaine a cessé de chanter et de souffrir, précédé et suivi de tant d'illustres amis, sa gloire n'a pas cessé de grandir et elle a magnifiquement triomphé. Ce douloureux anniversaire est donc en même temps une radieuse consécration. Nous aurions voulu en marquer l'ineffaçable souvenir en inaugurant aujourd'hui le monument que M. de Niederhausern a conçu et presque terminé, mais dont l'achèvement définitif est malheureusement retardé par des difficultés pécuniaires. C'est pourquoi cette réunion a aussi pour but de créer un mouvement efficace pour arriver enfin à solutionner ces difficultés mesquines et humaines.

MM. Catulle Mendès, François Coppée, de Montesquiou, Haraucourt, Charles-Henry Hirsch, Willette — qui est d'ailleurs arrivé en même temps que sa lettre — avaient écrit au président pour expliquer leur absence.

Après le repas, on se rendit dans le treizième arrondissement, à la curieuse et provinciale place Paul-Verlaine, où se trouvaient déjà MM. Jean Moréas, Paul Fort, Erasme, Léon Deubel, etc. M. Louis Dumoulin prononça quelques paroles, du seuil du « Café Paul-Verlaine » ; M. Edmond Lepelletier remercia l'assistance de l'hommage sincère rendu au poète ; de jeunes hommes récitèrent des poésies de Verlaine. Puis on se sépara pour rentrer chacun chez soi.

§

A propos du « Red Rubber », nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur du « Mercure de France ».

L'un de vos collaborateurs a apprécié de façon bien étrange un livre publié en Angleterre par M. E.-D. Morel, et intitulé *Red Rubber*, le Caoutchouc Rouge. « L'Angleterre, écrit votre critique, commence à se démasquer. Suivant son éternelle et hypocrite méthode, elle a attaqué, sous des prétextes humanitaires, l'œuvre de l'Etat Indépendant, en se servant de journalistes, de folliculaires qui semblaient n'agir qu'à titre privé. A cette heure... c'est à la *Couronne* qu'elle s'adresse. Une internationalisation quelconque sera proposée, c'est-à-dire l'établissement indirect, sur les territoires des grands Lacs, de l'autorité britannique. »

Je suis un des vils folliculaires dénoncés ; folliculaires également MM. Félicien Challaye, Séailles, Marcel Sembat, Ferdinand Buisson, Anatole France, et tant d'autres que je ne puis citer leurs noms ; ainsi que MM. Vandervelde, Furnémont, Janson, Cattier, A.-J. Wauters, et le colonel Thys — et j'en oublie des centaines — en Belgique même.

Dans l'autre parti, en France et en Belgique, permettez-moi de vous dire qu'il n'y a plus que les quelques personnes qui bénéficient directement ou indirectement du régime monstrueux et définitivement condamné, institué par le roi Léopold dans l'Etat Indépendant du Congo. Votre collaborateur aura certainement été abusé par ces personnes : c'est bien dommage !

Le régime auquel je viens de faire allusion est la négation même, non seulement des lois de l'humanité, mais de celles de l'économie politique. D'après l'acte de Berlin, qui est la charte de l'Etat Indépendant, la vie et les propriétés des indigènes devaient être respectées, la liberté des échanges, dans tout le bassin conventionnel du Congo, demeure absolue. Or, le roi Léopold a confisqué, les considérant comme « vacantes », la presque totalité des terres ; et pour recueillir les produits de l'immense domaine accaparé par lui de la sorte, soit personnellement soit par des sociétés concessionnaires, il a imposé le travail forcé aux indigènes. En d'autres termes, il a rétabli à son profit l'esclavage qu'il était chargé de supprimer.

Les indigènes qui n'ont pas mis assez d'empressement à récolter du caoutchouc ont été massacrés en grand nombre : dans un seul village, 120 habitants ont été massacrés en un seul jour ; des tribus ont été réduites de 40.000 à 7 000 individus. La commission d'enquête envoyée par le roi Léopold lui-même au Congo en 1904-1905 a reconnu toute la gravité, toute la réalité de ces abus ; et la Belgique elle-même est maintneant convaincue « qu'il y a quelque chose à faire ».

Et, la plupart des Belges ne sont pas, sur ce qu'il y a à faire, d'un avis différent de M. Morel ! Ils veulent que le Congo Indépendant soit enlevé au roi Léopold et transféré à la Belgique. Mais ils estiment de plus qu'ils doivent veiller à ce que le roi Léopold, dont ils ont quelques raisons de se méfier, n'opère pas cette transmission en gardant tous les bénéfices et en leur passant seulement les charges. De plus ils considèrent que cette reprise doit coïncider avec la complète disparition du régime dont souffrent les indigènes, et le rétablissement de la liberté commerciale. M. Morel tient à peu près le même langage : il applaudirait des deux mains à une reprise du Congo par la Belgique opérée dans ces conditions. Il l'a répété dans le *Red Rubber* même. Et c'est seulement au cas où le roi Léopold roulerait la Belgique, si j'ose m'exprimer ainsi, et continuerait à se moquer du monde et de l'humanité, qu'il juge qu'il faudrait en appeler aux puissances signataires de l'acte de Berlin.

Enfin j'ajoute, dans l'intérêt de l'exactitude historique, que le Gouvernement anglais a fait tout ce qu'il a pu pour ne pas se mêler de cette affaire du Congo, et qu'il n'est intervenu diplomatiquement que dans ces derniers temps, contraint et forcé par une formidable agitation du parti libéral.

PIERRE MILLE.

§

Les Curiosités du Gotha.—On ignore assez généralement qu'il existe encore une descendante directe de Marie Stuart en la personne de la princesse Louise de Bavière, née archiduchesse d'Autriche-Este. Marie-Stuart avait eu pour fils Jacques VI, d'où Jacques II d'Angleterre, second fils de Charles Ier. Jacques II épousa en secondes noces Marie d'Este (1688) d'où

descend la famille de la mère du Prince Rupprecht, futur roi de Bavière. Pour le parti légitimiste catholique anglais, la princesse Louise joue donc le rôle d'une sorte de comte de Chambord et il arrive parfois qu'au palais de Munich se présente la demande d'audience de quelque vieil Anglais entêté, désireux de rendre hommage à sa « reine légitime ». En cas d'extinction totale de la famille régnante d'Angleterre, le trône reviendrait donc de droit au futur roi de Bavière.

§

L'Activité de l'Académie de Bohême. — Pendant l'année 1906, l'Académie de Prague, présidée par le prince de Lobkowitz, grand maréchal de Bohême, a compté 232 membres répartis en 4 sections. Parmi les prix qu'elle a distribués nous relevons 2000 couronnes au poète Jaroslaw Vrchlicky pour son volume *Pas silencieux*, 800 à M. Slejhar pour son roman *Enfer*, 500 à M. J. S. Machar pour son poème *Vteriny*, 500 à M. K. V. Rais, pour un roman *Stehle*, à M. Preiss pour un roman : *les Buts obscurs*, à Mlle Ruzena Jesenska pour son *Roman d'un Enfant* et à Mme B. Vikova Kuneticka pour son roman *Pan*.

A la section de musique, M. Jean-Baptiste Fœrster obtient 2000 couronnes pour sa suite *Cyrano de Bergerac*, M. Otokar Ostrcil 800 pour son mélodrame, *le Cordonnier et la danseuse*, et 500 M. Frantisek Picka pour son *Betlem*.

A la section des Beaux-Arts, M. Benes Knüpfer a 2000 couronnes pour ses tableaux exposés à Milan, M. Spillar 800 pour son activité artistique de 1905, M. Frantisek Simon 500.

Autres donations sur divers fonds : à M. Karl Leger, 1000 couronnes pour son *Roman tchèque;* 600 à M. Antonin Klasterskem pour son *Rêve et flânerie*, 960 à l'aquafortiste Viktor Stretti pour sa merveilleuse série d'estampes coloriées ou non, qui ont généralement le vieux Prague pour sujet ; 1600 couronnes à M. Sladek pour son *Au crépuscule*, 200 à M. Em. Jaros pour son trio avec piano en fa mineur.

Nous ne relevons naturellement que les prix attribués à des écrivains, musiciens ou artistes. Parmi les nouveaux membres élus citons : le musicien Joseph Richard Rozkosny, auteur d'un charmant opéra, *Cendrillon* ; Karel Kovarovic, le meilleur représentant de l'Opéra tchèque actuel ; Viterslav Novak et J.B. Fœrster, deux des plus sérieux musiciens de Bohême et d'ailleurs ; le sculpteur Ladislas Salam ; le directeur de l'Ecole des Arts industriels Jiri Stibral ; le peintre Kupka, et surtout le peintre slovaque Jozka Uprka, gloire de la jeune école de peinture tchéco-slovaque.

§

Un joli mot, et touchant, du *Re galant'uomo*, rapporté dans ses Mémoires par Ludwig Doczi, secrétaire du comte Andrassy. Lors de l'entrevue de François-Joseph avec Victor-Emmanuel à Venise, en 1875, le roi d'Italie, sous le coup de l'excommunication, s'en serait ouvert en ces termes à Sa Majesté Apostolique : « Enfin, tout de même on vit, on mange, on dort, on fait l'amour et on espère en Dieu. » (Textuel.)

§

Un jubilé passé, celui du cerisier. Lucullus avait bien rapporté cet arbre de Cérasonte en Italie 69 ans avant notre ère et on le connaissait déjà

cent ans plus tard sur les rives du Rhin ; Charlemagne en avait planté dans ses nombreux jardins fruitiers ; mais tout cela n'était que des guignes. De vieilles chartes saxonnes nous apprennent que les premières cerises douces furent récoltées en 1106 à Miltitz, près de Meissen, d'où la culture s'en répandit en Bohême et en Lusace.

§

A Limoges. — Un journal de Munich se gausse du communiqué suivant qu'il insère en faisant bien remarquer que Limoges est « une des plus importantes villes du centre de la France ». Aux dernières sessions d'automne du baccalauréat on y pouvait lire une affiche ainsi conçue : « La faculté fournit le papier, les candidats ne devront apporter que leur porte-plume, de l'encre et *une bougie pour pouvoir travailler à la lumière,* les examens devant durer jusqu'après cinq heures. »

Est-ce vraiment ainsi que cela se passe à Limoges? Et faut-il que la nouvelle nous en vienne par l'étranger ?

§

Tuberculose préhistorique. — Un squelette déterré à Heidelberg, appartenant à l'âge de pierre, a fourni au professeur P. Bartels, bien connu par ses travaux d'anatomie, la preuve de l'existence de la tuberculose dès cette époque reculée. Les vertèbres avaient subi une déformation pathologique caractérisée : les vertèbres dorsales 4 et 5 étaient atrophiées et leurs restes unis à la 6e en une seule masse osseuse. A quelques autres indices encore, le célèbre anatomiste put déterminer chez le mort une kyphoscoliore, soit une déviation de la colonne vertébrale, suite d'une inflammation d'ailleurs guérie, mais provoquée, selon toute apparence, par une tuberculose des vertèbres.

§

Le Nouveau Théâtre d'Art. — Un groupe d'auteurs et d'acteurs nouveaux viennent de constituer une sorte de société coopérative sous le titre de « Société du Nouveau Théâtre d'Art ». Cette société se propose de représenter, sans se plier à aucune doctrine précise, les œuvres de ses membres d'un caractère novateur ou traditionnel, mais toujours différent de ce que jouent d'ordinaire les théâtres réguliers.

Le premier spectacle, qui comportera une pièce audacieuse de M. Louis Payen, et dont le programme complet sera ultérieurement fixé, sera donné en février.

Les sociétaires-fondateurs sont MM. Aug. Achaume, Armory, Jules Bertaut, Gabriel Boissy, Louis Bourny, Ricciotto Canudo, Georges Casella, André de Fouquières, Alfred Fourtier, Ernest Gaubert, Camille Gorde, Paul Granet, Lorenzi de Bradi, Jean Marguerite, Charles Méré, Louis Payen, Achille Richard, Alphonse Séché, Paul Souchon.

La société est ouverte. On peut avoir tous les renseignements nécessaires en écrivant au Secrétariat : 25, rue d'Ulm.

§

La parenté de Mozart vient de s'éteindre en la personne de la comtesse Geneviève Berchtold de Sonnenburg, morte à Salzbourg à l'âge de

80 ans. Son grand-père paternel avait été l'époux de la sœur de Mozart, Marianne.

§

Un buste de Gœthe. — La célèbre Académie Arcadia, à Rome, académie catholique dont le président est Mgr Bartolini et dont le pape en personne a la présidence d'honneur, a décidé, pour le 120e anniversaire de la réception de Gœthe, de placer un buste du poète dans la salle de ses fêtes. C'est un exemple de tolérance dont les catholiques d'Allemagne ne sont pas peu fiers. Le buste, confié au statuaire autrichien Paukert, sera exécuté aux frais des membres allemands de l'Académie.

§

Doux pays. — C'est celui « aux mille lacs ». Le Sénat de Finlande, qui dispose chaque année d'un prix de 5000 marks pour la meilleure œuvre littéraire du pays, a décidé d'offrir à M. Jean Sibelius, le grand compositeur de musique finlandais, un *traitement d'honneur annuel* de 3000 marks.

§

La deuxième exposition des Artistes-Peintres-Dessinateurs aura lieu en février, 40, boulevard Bonne-Nouvelle : elle réunira des œuvres de Cappiello, Petitjean, Mme Nanny Adam, Grandjouan, Maurice de Lambert, Danguy, Emile Roustan, Mathis-Picard, T. Synave, Tristan Klingsor, etc.

§

Comœdia est le nom d'un théâtre qui vient d'être fondé par M. Yoris, dans le but de donner chaque année une série de représentations d'art. Le premier spectacle se composera de *la Part du Rêve*, pièce en quatre actes, de J. Valmy, et de *la Duègne apprivoisée*, un acte en vers libres, de Tristan Klingsor. Viendront ensuite *les Deux Puissances*, de René Wisner, *le Bonheur des hommes*, de Roger le Brun, et des pièces de MM. Ed. Quet, de Dampierre, Ch. Régismanset, E. Harel, A. Chervet, etc.

§

Le Supplément du dictionnaire international des Ecrivains Contemporains du monde latin, composé par M. le comte A. de Gubernatis, va paraître sous peu. On nous prie d'annoncer à tous les retardataires que, la date de cette publication étant imminente, il faudrait adresser le plus tôt possible à M. le professeur A. de Gubernatis, à l'université de Rome, tous les renseignements biographiques qui peuvent intéresser la rédaction définitive du dictionnaire.

§

Publications du « Mercure de France » :

ALFRED DE MUSSET, par Léon Séché. Tome I. *L'Homme et l'Œuvre. Les Camarades* ; tome II. — *Les Femmes*. 2 volumes in-8, ornés de nombreuses gravures, 15 francs.

LETTRES de Charles Baudelaire, 1841-1866, vol. in-18, 3.50.

L'ECOLE DES MARIAGES, roman, par Edmond Jaloux. 1 vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel :

Il tirait de son violon des sons harmonieux, de la gloire, du profit. — JEAN AICARD, *Tata*.

Il faut que les officiers que l'on voit à l'œuvre tous les jours aient au moins la perspective du picotin d'avoine. — *Est Républicain*, 16 novembre.

Un individu se dressa devant lui et, à bout portant, lui tira en pleine poitrine deux coups de revolver. La première balle l'atteignit au cœur et le tua net. La seconde alla toucher un passant. — *L'Intransigeant*, 3 janvier.

Il [l'attentat] n'a d'ailleurs rien de particulier, et a été commis avec une présence d'esprit, un sang-froid, un courage, qui, pour être atroces, n'en sont que plus extraordinaires. — FRANCIS CHARMES, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1906, p. 477.

Ce qui est démontré, c'est qu'on a perquisitionné sur un terrain délicat. — Discours de M. Grousseau à la Chambre des députés. *Le Journal*, 12 décembre.

Concours de diction. 1re Catégorie (honneur spécial, jeunes filles). — Annonces des Sociétés populaires. *L'Express*, 15 décembre.

Sans plus de façons, Martin Numa tira les couvertures, mettant mes jambes à nu... Le voisinage de nos habitations, nous demeurions rue Lepic, autorisait ces familiarités cordiales. — LÉON SAZIE, *Le Journal*, 18 décembre.

Celle-ci, qui était la maîtresse du testateur, l'aurait déterminé, ni plus ni moins, au suicide, afin de capter entièrement sa confiance. — MARRÉAUX-DELAVIGNE, *Le Journal*, 18 décembre.

Gustave Darannes, aventureux millionnaire qui avait fait plusieurs fois le tour du monde en automobile. — GASTON RAGEOT, *Le Journal*, 4 janvier.

C'était le type de l'usurier moderne, qui remplace, de nos jours, le Shylock honteux et crasseux de nos pères. — *Le Journal*, 1er janvier.

La Crue de la Seine [titre]. La Seine reste stationnaire. — *Le Matin*, 15 janvier.

Il y a malheureusement peu de chances que la blessée reconnaisse son agresseur, car elle a eu à peine le temps de le voir, ayant été assommée en plein sommeil. — *Le Journal*, 15 janvier.

Je crois parce que c'est absurde. Quelqu'un a dit cela, qui n'était pas une bête, c'est le très distingué saint Augustin. — *Le Journal*, 22 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

PAUL CÉZANNE

—

I

Nombre de ses voisins d'Aix-en-Provence, qui pourtant le connaissaient de vue, ont appris l'existence du peintre en même temps que la mort de l'homme.

Nombre d'artistes et de critiques, en ce grand Paris même où l'on croit tout savoir, apprendront de la mort qui fut et demeure Paul Cézanne.

Aussi assidument que tant la cherchent, mais avec une singulière adresse, celui-là évitait la gloire. Peu s'en fallut qu'il ne réussît à la tromper, sa vie durant. Toutes ses forces, toutes ses minutes, il les consacra uniquement, exclusivement, jalousement, à l'étude de la nature, aux recherches de l'art. A peine ose-t-on dire que Cézanne a vécu ; il a peint. Et afin de mieux peindre, de peindre aussi bien qu'il pouvait, en toute liberté, en toute sécurité, il avait fui les peintres et la grande ville, les expositions, les journaux, le bruit, s'étant inventé en pleine France, dans sa vieille cité natale, une solitude sans échos, pleine de joies secrètes et profondes, pleine d'œuvres.

Pleine d'œuvres ! comment dès lors hésiter à dire qu'il a vécu? Cette constante et intense application de toutes les facultés dans un seul effort, n'est-ce pas la vie par excellence ? Cette unité de direction, n'est-ce pas la noblesse de la vie ? Cette fécondité, n'est-ce pas la sanction de la vie? — Peut-être.

Il serait artificiel de ma part — surtout quand j'ai la mé-

moire encore toute enchantée du merveilleux étincellement des œuvres réunies à la rétrospective du Salon d'Automne — d'éviter entre Gauguin et Cézanne le rapprochement que conseille cette rare circonstance, à tous deux commune, d'un écart volontaire au delà de leur monde professionnel et même, on peut sensiblement aussi bien le dire pour l'un comme pour l'autre, au delà du monde civilisé. Je me contenterai d'une indication sans insistance et ce sera l'occasion de préciser d'abord quelques traits du caractère et de l'art de Cézanne.

La même détermination leur a été dictée et par des motifs identiques et par des motifs très différents. Ils ont également mis au-dessus de tout, devant leur pensée, l'art ; ils ont également senti le besoin d'éluder notre agitation factice, de chercher la paix, la simplicité, de regarder nus la nature nue, et d'oublier les complications de l'homme et de l'artiste contemporains ; ils ont également justifié par des créations exceptionnelles l'exceptionnel parti qu'ils avaient pris — et ce n'est pas seulement dans leur attitude extérieure qu'il siérait de comparer Gauguin et Cézanne.

Mais l'exil de Gauguin n'était pas le geste par lequel un homme se sépare de ses semblables et renonce à communier avec eux aux fêtes de la vie. C'était l'expansion d'une âme amoureuse de toujours plus de simple lumière et de libre vérité. En s'écartant d'un « faux-semblant de civilisation » il appelait la vie, loin de se détourner d'elle : c'est à l'action vitale la plus générale et la plus intense qu'il se sentait destiné par ce divin privilège de percevoir dans la nature des harmonies à d'autres irrévélées. Il ne se contentait pas d'accomplir en secret des rites solitaires. Il n'était pas indifférent au sort des hommes ni à leur pensée sur lui-même, et ses faiblesses comme ses grandeurs attestaient ce besoin de se sentir en relations constantes, par leur hommage ou par sa protection, avec les vivants. C'est ce que nous savons bien, nous qui l'avons vu en tout domaine d'activité jouer la Parade du Premier — grand seigneur sans second comme artiste sans pair, et le meilleur des cavaliers comme, voire, le maître des maîtres d'armes — et nous encore, informés des luttes ardentes qu'il soutint, à Tahiti et à la Dominique, pour défendre, sans nul personnel bénéfice, les indigènes contre l'administration spoliatrice et tourmenteuse.

Cézanne, à Aix, était bien plus loin de nous que Gauguin à Tahiti. Ses voisins ne sont pas si coupables de l'avoir ignoré. Cézanne, à vrai dire, n'avait pas de voisins. Enfermé dans les strictes bornes de la technique de son art, vivant uniquement par les yeux et par le cerveau, il ne participait point à la vie de ses semblables. Il n'avait point de semblables et il s'était excepté des conditions générales. C'est pourquoi on peut se demander s'il a vécu, malgré un labeur si ferme, si suivi, et tant d'inventions splendides. Il nous apparaît comme le type de l'artiste exclusif, égoïstement incurieux de tout ce qui n'est pas tons et rapports de tons; un magnifique monstre. Il n'a pas eu besoin, pour se connaître lui-même, de se comparer avec les autres hommes, et leur bonheur n'était pas nécessaire au sien.

On ne sera pas surpris de retrouver dans sa production les mêmes caractères qui lui ont imposé son attitude. Ils étonnent l'admiration et la limitent en déconcertant la sympathie, sans justifier, certes et pourtant, les anathèmes de certains critiques, un peu embarrassés aujourd'hui, j'imagine, de la position qu'ils ont prise; car il leur faudra bien, tôt ou tard, convenir qu'ils se sont trompés, à peine d'avouer le plus étrange aveuglement.

II

La biographie de Paul Cézanne est courte. Peu s'en faut qu'elle tienne toute dans le vers célèbre :

> Naître, vivre et mourir dans la même maison.

Notons-le tout de suite, car ce n'est pas le fait le moins singulier d'une destinée au fond si simple et apparemment si contradictoire : ce prétendu révolutionnaire fut en réalité le plus bourgeois et même le plus réactionnaire des hommes. Peut-être — s'il m'est permis d'avancer sans inconvenance cette joyeuse hypothèse — y a-t-il là de quoi réconcilier avec lui les « philistins » que scandalisait sa peinture. Il fut l'un d'eux, par bien des points. Il le fut par son attachement étroit aux principes religieux et sociaux, aux préjugés de sa classe catholique convaincu et citoyen conforme; il le fut même par sa persévérance à solliciter les suffrages du jury des Champs-Elysées, chaque année (m'assure-t-on) lui envoyant quelques

tableaux, sans que tant de précédents échecs pussent le décourager, comme par son consentement à laisser demander pour lui la croix d'honneur et à se la faire refuser.

Sa vie, en dehors des agitations que l'art y apporta, fut sans événements.

Il est né à Aix le 19 janvier 1839. Il est mort dans cette même ville le 22 octobre 1906. Son père était un riche banquier. Au collège d'Aix, où il entra dans sa treizième année, il eut pour condisciple, plus jeune que lui de deux ans, Zola. Les deux enfants se lièrent d'une amitié que les deux hommes longtemps cultivèrent. On sait ce qui les brouilla : le peintre fit le portrait de l'écrivain et celui-ci ne se trouva pas flatté. Il est plaisant de supposer que Zola se soit cru beau.

De très bonne heure Cézanne montra du goût pour la peinture ; mais la musique et la poésie l'attiraient également. Il est parmi les très rares artistes qu'une complète culture ait mis à même de choisir leur activité. Toute sa vie, du reste, il demeura fidèle à ses premières admirations littéraires, et ce peintre si libre, ce novateur, entre tous les poètes préféra toujours les plus sereinement classiques ; son livre de chevet était, dit-on, l'œuvre de Virgile, qu'il lisait dans le texte. Quant aux « mouvements » qui passionnaient les contemporains romantiques et naturalistes de sa jeunesse et de son âge mûr et les mettaient en demeure d'y prendre parti, on peut croire qu'il leur resta profondément étranger. En Zola même, il accepta un camarade, un défenseur, sans prêter à l'Evangile de Médan une importance exagérée. Dans les lettres comme dans les arts, le conseil des maîtres anciens lui suffisait ; la vie présente se bornait pour lui aux joies que donnaient à ses yeux de peintre les jeux colorés de la lumière. — Comment il parvint à la conscience de ces joies, comment dans leur diversité infinie il choisit sa part : c'est toute l'histoire de Paul Cézanne.

Il est donc assez peu précieux de noter les deux années qu'il perdit à la faculté de droit d'Aix et son court passage dans la banque de son père. Sa vie d'artiste commence en 1862, à l'académie Suisse du quai des Orfèvres, où il rencontre Pissarro et Guillaumin.

Dès ces débuts il manifeste sa prédilection innée pour la vie régulière, pour les sanctions normales, en se présentant au concours d'admission à l'Ecole des Beaux-Arts et en faisant

au Salon officiel un consciencieux envoi. Mais au concours il fut refusé et le jury du Salon l'écarta. Ainsi tout de suite s'affirmait, invincible, fatale, la sincérité de l'artiste. Ce n'était pas pour son plaisir, c'était involontairement qu'il suscitait les indignations, les colères, qu'il se faisait rappeler à l'ordre. L'ordre! personne n'en eut plus que lui le culte et le scrupule et ce fut l'originalité, mais aussi la tristesse de sa vie de ne pouvoir obtenir, homme par exellence rangé, l'approbation d'esprits qui partageaient en tout ses convictions, — sauf en art. Et à coup sûr c'est lui qui représentait contre eux — en art — l'ordre vrai, le seul; mais peut-être ne le représentait-il pas avec eux hors de l'art, hors de cet art où il vérifiait aux clartés de sa révélation intime leur mensonge sans que cette évidence avertît un esprit singulièrement exclusif et au regard duquel les choses de l'art semblent avoir constitué comme un monde à part, isolé, « séparé », gouverné par des lois d'exception.

Rejeté par l'officiel et révolutionnaire malgré lui, Cézanne ne tarda pas à faire nombre avec d'autres révoltés, les Impressionnistes, qui guerroyaient, eux, sans regret contre l'Ecole. Il fut de leur première exposition — en 1874, chez Nadar, au boulevard des Capucines — avec Renoir et Claude Monet, avec Pissarro et Guillaumin.

Mais cette date et cette manifestation n'avaient point pour lui la même importance que pour ses compagnons de bataille. Elles marquaient simplement dans l'évolution de son talent une période, la quatrième, à bien compter, et qui ne devait pas être définitive.

Il avait commencé par écouter les maîtres du Louvre et Delacroix. C'est l'époque, assez brève, des compositions romantiques, telles que *l'Enlèvement*, où le jeune artiste montre des qualités de studieuse impersonnalité qu'il dépouillera dès qu'il aura fait la connaissance de Courbet.

Il conserva toujours pour Delacroix une estime raisonnée, profonde, et ne cessa de le mettre, si je ne me trompe, plus haut que Courbet dans ses admirations. Mais il y avait plus d'harmonie réelle entre ses propres instincts et la vision réaliste de Courbet et, sous l'influence de celui-ci, Cézanne acquit un développement plus fécond et plus décisif qu'il n'avait fait à l'école de Delacroix. Et ce fut la seconde période distincte.

— La troisième est illustrée par le nom de Manet et par l'avènement de la couleur claire sur la palette du peintre en perpétuelle recherche, tour à tour romantique et réaliste, mais séduit depuis déjà cinq années aux nouveautés les plus hardies par la parole et l'exemple de Pissarro. — Il pouvait donc, il y était logiquement appelé, voisiner sept ans plus tard avec Monet et Renoir, sans, bien entendu, se confondre avec eux, mais sans que sa présence entre eux rompît l'harmonie. On remarquera, en effet, que ces stations successives, bien loin d'être caractérisées par de nets contrastes ou même par des oppositions, sont comme des « temps » du même mouvement. M. Théodore Duret (1) a bien raison de le dire, les influences subies par Cézanne ne marquent pas chez lui des « *manières* différentes et absolument tranchées ». Même l'arrêt devant Delacroix n'a rien qui puisse nous déconcerter si, constatant la parenté de Cézanne avec les Impressionnistes, nous nous souvenons que les Impressionnistes réclament en Delacroix l'un de leurs premiers initiateurs. Ainsi, point de tergiversations stériles et nulle erreur de direction : avec Cézanne, « il s'agit d'un homme très ferme et qui s'est tout de suite engagé dans une voie certaine », après avoir cherché, où il était le plus sûr de les trouver, les enseignements les plus précieux.

Dès avant 1874, du reste, en 1872 un événement s'était produit dans sa carrière d'artiste une révolution dans sa méthode qui devait le définitivement orienter au but que dès lors il ne cessa de poursuivre avec la plus héroïque ténacité.

C'est d'alors qu'il faudrait dater chez lui une nouvelle « manière », si ce mot doit tout de même avoir son emploi dans l'histoire de l'évolution le plus harmoniquement et le plus rationnellement une, c'est de cette heure où Cézanne se décida, Pissarro l'y invitant, à *peindre sur nature*. Si l'on ne peut affirmer que tout de suite alors il se réalisa dans toute la liberté de sa vision, dans toute la logique de sa conception, dans toute la plénitude de ses dons, il est bien certain que dès alors du moins il acheva de faire sa propre découverte et s'achemina, en se dégageant chaque jour plus audacieusement des règles et de tout enseignement systématique pour n'être plus que lui-même, vers l'épanouissement définitif.

(1) *Histoire des Peintres Impressionnistes* (Floury, éditeur).

Il y fallut trois années de travail sans trêve, celles qui séparent la première de la seconde exposition des impressionnistes, 1874 de 1877, *la Maison du pendu* du *Portrait de M. Chocquet*. Non pas que ce portrait, non plus qu'aucun autre des quinze tableaux — huiles et aquarelles — exposés avec lui, fût au regard même de leur auteur une œuvre parfaite. Mais la définition de nature suggérée par cet ensemble ne correspondait à rien, nulle part, qu'on pût citer d'analogue. La puissance du coloris, la vibration des formes sans précis contours et pourtant déterminées avec une si intense netteté par les rapports des couleurs et les relations des plans, la réalité de l'œuvre en tant que chose peinte pour le plaisir des yeux et sans visées étrangères à la délectation plastique, l'évidence enfin de l'invention d'art, tout cela, qui eût dû imposer au public le respect et la sympathie, le fit rugir d'horreur. Cézanne sentit l'inutilité de la lutte et se retira. On vit encore, en 1882, un portrait d'homme, signé de lui, au Salon. Il fut représenté à la Rétrospective de 1889 et à la Centenale de 1900. En 1893, deux toiles de Cézanne étaient entrées au musée du Luxembourg avec le legs de Gustave Caillebotte. Mais les jurys continuaient à mépriser l'admirable inventeur, tandis que soudain la jeunesse allait à lui dans un mouvement de piété dont il faut aimer comme une rédemption l'hyperbolique outrance. C'est alors qu'un marchand avisé sentit le moment venu de montrer du courage : une première exposition importante de toiles de Cézanne eut lieu, rue Laffitte, en 1895.

En 1901, Maurice Denis exposa un *Hommage à Cézanne*, qui réunissait autour d'une œuvre du maître MM. Odilon Redon, Bonnard, Roussel, Serusier, Vuillard, Mellerio, Vollard et l'auteur. — Tout entier, le Salon des Indépendants fut, il y a trois ans, un Hommage, lui aussi, à Cézanne, que le Salon d'Automne avait, dès sa fondation, respectueusement appelé.

L'artiste vieillissant ne se laissait pas éblouir par cette tardive aurore de sa renommée. Quelles joies, du reste, pouvaient valoir pour lui celle que lui donnait l'étude de la nature? Et il continuait à chercher, « étudiant éternel », dans l'espérance de faire enfin un tableau! Depuis des années retiré à Aix, riche, inconnu de ses proches, célèbre au loin, — célèbre et discuté, — il travaillait dès les premières heures du jour, levé

à cinq ou six heures selon la saison, et s'acharnant jusqu'au soir à « l'étude sur nature ».

Un des citadins de sa ville nous le dépeint ainsi : très grand, des yeux lumineux, un regard d'une acuité troublante, l'air timide, l'allure chavirante. Les gens de son quartier, qui le voyaient passer de très bon matin, avec son vieux manteau couleur de terre, son feutre cabossé, sa cravate dénouée, citaient, quand on les interrogeait sur lui, le nom de son père, le banquier. Il vivait seul. Sa femme et son fils voyageaient. Il accueillait volontiers les jeunes gens : « Je ne peux plus maintenant, disait-il vers la fin, qu'essayer de faire comprendre aux jeunes ma méthode. » Et toujours il parlait d'art avec une passion extrême, s'emportant en termes violents, lui à l'ordinaire si doux, contre ceux qu'il appelait « les Universitaires ». Mais parfois il laissait échapper cette plainte : « Il me vient des doutes sur mon œuvre. » Et puis, son regard clair se rallumait et il communiquait soudain, par un démenti tacite d'une irréfutable éloquence, la confiance absolue qui débordait de son cœur.

Le samedi 20 octobre 1906, il quitta de fort bonne heure, comme de coutume, son appartement de la rue Boulégon pour se rendre à ce qu'il appelait « l'atelier », une maison de campagne à mi-flanc d'une colline, au nord, vers Puyricard; on domine de là la ville d'Aix et la vallée de l'Arc où flottent en toutes saisons des brumes cotonneuses. En plein air, sur le seuil de la porte, il s'installe avec le modèle, un vieux marin, et se met au travail. Les heures passent, et, tout à coup, vers onze heures, l'artiste tombe, terrassé par une congestion pulmonaire. On le ramène en ville; sa sœur accourt. Il a des alternatives de délire et de lucidité qui ne laissent pas d'espépérance. Il meurt le lundi dans la matinée, doucement.

III

Il importerait, dans une étude comme la nôtre et si résumée soit-elle, que n'accompagne, l'éclairant, aucune reproduction de tableau, de préciser la doctrine de l'artiste. Encore conviendrait-il de la suivre dans la pratique et de la vérifier sur les œuvres, en tenant compte — au moins jusqu'en 1877 — des instants successifs, puisque, nous venons de le voir, l'évo-

lution de Cézanne comporte les phases d'une personnalité qui se cherche, jusqu'à cette date.

Mais, à la veille d'une exposition générale à laquelle nous espérons demander l'occasion de compléter ce chapitre, nous n'aurons pas l'imprudence de risquer des affirmations motivées et des descriptions détaillées qu'un regard réfléchi sur l'ensemble de la production pourrait nous faire regretter. C'est théoriquement, en quelque manière, que nous considérerons l'œuvre du plus laborieux des interprètes de la nature : comme si de son effort rien de vérifiable ne persistait, comme si depuis des années longues tout était effacé, détruit, anéanti, d'une production de quarante années d'activité ininterrompue — (car il faut déduire de la carrière de l'artiste sa première jeunesse et la période d'initiation).

Et le point de vue, pour arbitraire qu'il puisse paraître d'abord, sera justifié, du moins dans l'instant où nous sommes. Si le conseil de m'y tenir définitivement m'était, contre mon espoir, donné par l'exposition attendue, je ne serais qu'à demi surpris.

§

La lutte, entre Cézanne et le public — même éclairé, fut rude. Elle n'est pas finie.

Trouverait-on, j'en doute, dans toute l'histoire de l'art un seul exemple d'une résistance aussi persévérante, aussi entêtée que celle dont il fut l'objet, sinon la victime? Je n'ai jusqu'à présent noté que le fait de cette hostilité implacable; il en faut préciser le degré. Les cris de réprobation qui accueillirent les premières manifestations de ses amis impressionnistes sont des bruits de louanges au prix des malédictions qu'on lui prodigua. M. Th. Duret en témoigne : « A l'exposition de 1877, rue Le Peletier, les Impressionnistes, se produisant dans toute leur hardiesse, soulevaient une horreur générale et faisaient au public l'effet de monstres et de barbares. Mais celui d'eux tous qui causait l'horreur la plus profonde, qui plus spécialement que tous les autres faisait l'effet d'un vrai barbare, d'un vrai monstre, c'était Cézanne. En 1877, les souvenirs de la Commune demeuraient vivants, et si les Impressionnistes furent alors assez généralement traités de Communards, ils le durent surtout à sa présence au milieu d'eux. » Un peu plus

tard, les formes de l'inquiétude ayant changé sans que le niveau des esprits eût beaucoup monté, on qualifia d'*anarchiste* l'artiste conservateur, deux fois méconnu. Communard, ou anarchiste, — Cézanne! Il faut après cela s'attendre à tout et ceux qui ne goûtent pas la peinture de M. Degas pourront sans nous étonner le traiter de dreyfusard!

Mais ce ne sont là qu'injures anonymes. Le vulgaire n'a pas la parole pour longtemps. L'aura-t-elle pour toujours, cette critique imprudente qui ne sut pas comprendre et ne sut pas se taire? On constate avec tristesse que des esprits, certains du moins, très cultivés, aient pu méconnaître et la légitimité et la noblesse de ce parti-pris de naïveté savante qui devrait mériter à Cézanne — accoudé seul, dans l'oubli de tout système, devant la nature — le respect universel. Ils ont cédé à la tentation de nier l'artiste qu'ils n'entendaient pas. Leur châtiment sera l'obligation, lourde, d'atteindre tardivement à la vérité par l'aveu d'une méprise.

Comment n'ont-ils pas été troublés, dans leur conscience et dans leur intelligence, par ce grand fait de l'enthousiasme presque unanime de la jeunesse artiste pour l'homme qu'ils pensaient accabler de leurs dédains? N'y avait-il pas là de quoi les faire réfléchir? N'était-il pas léger de déclarer négligeable un phénomène de cet ordre? Et dire qu'un tel mouvement fut factice, n'était-ce pas insulter gratuitement et témérairement cette adorable Toute-Puissance, la Jeunesse, contre laquelle nous savons pourtant bien tous que personne jamais n'eut raison? Remarquez que, dans la circonstance, l'opinion qu'elle professe a toutes les qualités qui doivent, sinon nécessairement et tout de suite entraîner notre assentiment, du moins appeler notre sympathie et nous inspirer la confiance. Car elle est désintéressée, cette fervente exaltation en l'honneur d'un vieux peintre solitaire, officiellement méprisé, l'abomination de l'institut et des professeurs; la critique même, celle qui compte au regard des gens pratiques, celle qui fait vendre, a pris parti contre lui et on s'aliéne en le louant d'utiles auxiliaires. Et elle est compétente et raisonnée, cette admiration bien haut proclamée par des peintres qui ne sont pas tous de secondaires barbouilleurs et dont plusieurs ont obtenu les suffrages de ceux-là mêmes par qui le maître est condamné (1).

(1) Pour être pleinement édifié à ce point de vue spécial, le lecteur n'aura qu'à

— Parti-pris de fronde chez quelques-uns, emballement d'autres « à la suite », excès idolâtriques chez plusieurs, il y a de ces mobiles négatifs dans la religion cézanienne ; j'avoue n'avoir personnellement aucun goût pour les commentaires ésotériquement extatiques dont tels fanatiques obscurcissent la pensée et compromettent la gloire de leur messie. Mais faut-il tant s'indigner que des goûts légitimes d'indépendance accueillent volontiers l'occasion de se faire jour? ou que la foi soit contagieuse? ou que l'enthousiasme manque de mesure ? Je sais de pires scandales et parmi ceux-ci je compte l'injustice de la critique à l'égard d'un grand artiste.

Mais même envers cette injustice il faut tâcher d'être juste. — Car elle a, elle aussi, ses raisons. Nous les trouverons en faisant une distinction nécessaire entre les *œuvres* de Cézanne et les *tendances* de Cézanne.

Certes, il serait absurde de dire que Cézanne ait manqué, très savant, d'adresse, très sensible, d'intelligence. Ce chercheur d'absolu ne s'embarrassait pas du relatif, et ceux qui lui reprochent, avec quel pénible et comique acharnement! ses pots placés de guingois, ne l'attendent guère où il visait. C'est pourtant de si secondaires négligences ou d'inégalités, même (je ne dissimule rien de ce que je crois voir) plus graves, qu'ils s'autorisent à déclarer « informes » des recherches de l'ordre le plus élevé. De son vivant, ils traitaient l'artiste d' « honnête homme qui peint en province » : insisterai-je sur le ton vraiment bizarre que prend ici la critique! Cela sous-entend, pour l'homme, pour le pauvre cerveau de l'honnête homme, aussi peu d'estime que pour les yeux et la main du peintre. Or, Cézanne raisonnait admirablement de son art et ses brefs propos, çà et là publiés, sont parmi les indications doctrinales les plus suggestives, les plus nourrissantes que je sache. Cet honnête homme, oui! possédait l'éclatante richesse d'une conscience lumineuse. — Mais voici l'accusation capitale: « Cézanne n'a jamais pu produire ce qu'on appelle un tableau (1). »

Accusation peut-être fondée. Pour mon compte, je ne fais point difficulté de dire que je l'estime telle, et je suis bien

feuilleter l'enquête, publiée il y a deux ans par le *Mercure*, *Sur les Tendances actuelles des Arts plastiques*.

(1) M. Camille Mauclair: *La Crise de la laideur en peinture*.

convaincu que Cézanne lui-même eût passé, sur ce point, condamnation.

Oui, cet artiste auquel furent accordées ces trois conditions heureuses de production : une longue suite d'années, l'indépendance matérielle (son père lui fit dès le début une pension mensuelle de trois cents francs et plus tard le fils du banquier hérita toute une fortune) et la vision précoce et claire de son but et de ses moyens, — cet artiste ne laisse pas une œuvre dont il eût pu dire avec un légitime orgueil : Voici l'expression complète et définitive de ma pensée. Soit.

Seulement, selon la grande parole de Jean Dolent à propos d'un autre artiste (1), IL EST INTERVENU ! De ce peintre sans œuvres la marque est certaine, l'influence, immense ; avec ce nom honni et glorifié une déterminante nouvelle — et précisément d'autant plus importante qu'il n'a pas été donné à son initiateur d'en dégager l'expression incontestable, prodigieuse, où l'avenir eût pu trouver un modèle à reproduire, non pas une impulsion à suivre, un germe à faire fleurir — apparaît dans l'histoire de l'art vivant.

L'évidence de l'impuissance et l'évidence du génie, voilà les deux termes extrêmes qu'il faut concilier si l'on veut équitablement, si l'on prétend utilement apprécier Paul Cézanne. Le cas est-il si rare, ou n'est-ce pas celui de presque tous les grands inventeurs ?

§

Notez qu'il serait facile de discuter. Peut-être même me reprochera-t-on avec justice une concession qui, ainsi formulée dans l'absolu, s'offre aux interprétations abusives. « Ce qu'on appelle un tableau ! » L'idée que révèlent ces mots est-elle si claire, si fatale, qu'il suffise de ce vague énoncé pour nous suggérer à tous la même vision ! Corot et Courbet sont-ils d'accord sur ce qu'on appelle un tableau ? Rubens et Rembrandt ? Raphaël et Michel-Ange ? De bon compte, avons-nous au Louvre beaucoup de tableaux ? Léonard était-il assuré d'avoir fait un tableau ? Osera-t-on dire que les Impressionnistes à eux tous aient jamais fait un seul tableau ? Mais ils ont apporté des indications précieuses.

Et Cézanne aussi a apporté la sienne, plus précieuse et plus

(1) Paul Gauguin.

forte que celle de tous les Impressionnistes. La sienne, il est vrai, pour la dépasser, bénéficiait de la leur. Mais parce qu'elle dépassait la leur, sa méthode lui coûta les efforts perpétuels de sa vie tout entière; elle pourra mettre quelqu'un de ses élèves à même de réaliser « ce qu'on appelle un tableau » : il n'eut pas le temps, il n'eut pas la force d'y parvenir pour son compte; peut-être aussi manqua-t-il de certaines vertus nécessaires ou d'une certaine vertu, la plus essentielle de toutes aux grandes réalisations; peut-être encore fut-il victime des conditions sociales de son temps.

Du moins, il eut cette gloire d'avoir visé si haut, de s'être élevé à la conception d'un idéal si souverainement pur qu'il lui était impossible — sa sincérité ne le lui eût-elle pas interdit — de se contenter d'un à-peu-près de réalisation. L'œuvre totale ou les tâtonnements qui la cherchent : entre ces deux termes pas de milieu pour un tel homme. N'ayant pu proférer la grande parole, totale et claire, adéquate à sa pensée, il n'a pas caché qu'il balbutiait. On le lui reproche, sans voir que c'est son plus enviable honneur.

Comprenons pourtant qu'on le lui reproche, ne taxons pas bénévolement d'iniquité ceux qui l'accusent d'avoir entrepris l'irréalisable, d'avoir, à la fois, trop restreint et trop élevé l'opération artistique ; ne rendons pas impossibles les retours à la vérité en mettant l'amour-propre de nos contradicteurs hors de propos en cause. Convenons que leur opinion est fondée s'ils s'en tiennent à dire que Cézanne n'a pas accompli son œuvre. Accordons même que tout n'est pas erroné dans leur affirmation, s'ils prétendent que la conception de Cézanne, pour un motif inhérent ou étranger à sa nature, ne comportait pas d'accomplissement total. Mais prions-les fermement de considérer avec nous l'immense importance du Signe que fut Cézanne dans l'instant troublé où il est venu — ce lendemain..., cette veille... — de revoir, s'étudier ces ébauches, ces esquisses, ces essais, ces innombrables recherches suggestives du Tableau, où il y a des parties de ce Tableau et, en outre, une méthode, féconde et par ce qu'elle comporte d'enseignement direct et aussi par ce qu'elle laisse voir qui manquait au peintre seulement et trop exclusivement au peintre.

§

On a vu par quel chemin Cézanne passa, s'initiant à son art, avant d'affronter la nature elle-même. Ce chemin, qui part du Louvre et va, illustré de ces grands noms, Delacroix, Courbet, Manet, à Auvers-sur-Oise, était le plus logique, le plus sûr que l'artiste pût choisir. Il avait commencé par écouter le conseil de la tradition, par studieusement admirer l'œuvre des maîtres et des siècles. Puis, cette œuvre, il avait vu avec quelle liberté magnifique un maître nouveau, leur héritier et leur continuateur, l'interprétait en la mirant aux sources de la vie avec l'irrésistible force d'une imagination qui recréait tout, d'une vision qui percevait sous toutes les formes la sève colorée de la nature. Un autre maître, qui se croyait plus fidèle que Delacroix à la réalité parce qu'elle lui échappait dans son ensemble et se livrait à lui par splendides morceaux, Courbet, enseigna du moins à Cézanne le respect de ce qu'improprement on nomme la vérité objective, et aussi cette grande certitude que la nature est belle toujours et partout. Manet enfin et les Impressionnistes corroboraient cette leçon en jetant les flots lumineux de la peinture claire sur cette nature toujours et partout belle, en niant l'ombre, en exaltant la vertu de la lumière. Ils avaient ainsi conquis à l'art, débarrassé de caduques complications, un domaine infini. Spirituellement, plus de fausse noblesse de sites et de styles, de sentiments faux et de philosophie empruntée; plastiquement, plus d'opacité où le modelé des formes s'efface : la terre entière appartenait à l'artiste et l'artiste n'avait qu'à peindre telle qu'il la voyait, selon la seconde colorée, la nature entière. Grande victoire, mais chèrement payée : dans cette dévotion à l'immense nature, l'artiste s'oubliait lui-même ; l'homme abandonnait aux éléments la scène de l'univers et cachait sa pensée dans la coulisse. S'il participait encore au drame, ce n'était que dans la mesure où il offrait, volume éclairé, aux arbres ou aux légumes l'occasion d'un rapport de tons. L'impressionnisme pur, cela n'est plus guère contesté aujourd'hui, est une des formes les plus immédiates de l'analyse réaliste puisque essentiellement il rejette le style, l'expression et la composition, seuls moyens d'intervention de la pensée dans l'œuvre plastique.

Cézanne traversa l'impressionnisme, en subit même quelque

diminution, au contact de Pissarro notamment, et alla plus loin. Il alla à la nature, mais pour la conquérir il ne se contenta point du procédé analytique qui l'exilait d'elle, il voulut la synthèse qui devait lui permettre *d'ajouter* la joie de son esprit à la joie des yeux; aux splendeurs dont le moindre coin de nature est une réserve infinie le sens décoratif dont le secret est dans la pensée de l'homme. Cette synthèse, Cézanne *l'ajoute littéralement* à l'analyse. Il veut d'abord posséder la nature, telle qu'elle est, telle qu'il la voit, l'établir avec une fidélité scrupuleuse sur sa toile, avec une pieuse obéissance. Seulement ensuite, par un lent travail de communion, de pénétration toujours plus profonde il s'élève peu à peu à la simplicité transformatrice et significative. — Nous sommes loin, n'est-ce pas, de la pure sensation colorée.

Voilà sa découverte et sa méthode. Qui ne sent de quelle sincérité elle procède et tout ce qu'elle exige de science? — Et, pour le dire en passant, ce n'est pas sérieusement qu'on parle d'ignorance à propos de Cézanne. Si, dans son acte d'artiste, il s'est affranchi des systèmes qui eussent troublé d'une présence adultère sa très amoureuse intimité avec la nature, il n'a rien oublié des grands moyens (non pas des recettes) qui pouvaient assurer l'opération de son regard et de sa main et qui fatalement avaient passé de l'observation volontaire et tendue de jadis dans l'inconscient de son esprit parvenu à la haute maturité. Il savait tout, et il le savait innocemment parce qu'il avait l'âme d'un primitif, parce qu'il était venu à la nature comme on va au principe universel de la vie, — mais cette vie universelle devait emprunter à l'orient de son esprit un sens singulier; comme on va puiser l'eau à une source pure, — mais l'eau prendra toujours la forme de l'urne où on l'aura puisée.

Je n'en saurais dire davantage de l'enseignement direct de Cézanne sans pénétrer dans le domaine spécial de la technique des peintres, indiscrètement, puisque ce n'est pas le mien. La grande difficulté est de se maintenir dans les bornes du langage général à propos de l'artiste, par excellence, qui particularisa. Mais ici même et tout de suite voyons, après avoir essayé d'indiquer la part positive de son effort, sa part négative; et qu'on me permette une transposition,

Si l'on pouvait plausiblement — en style toutefois trop ca-

tégorique pour enfermer toute la vérité — avancer que chez Beethoven la nature elle-même s'exprime, irrésistiblement, par une voix trop passionnée, par une âme trop voisine des forces élémentaires pour en discipliner les impulsions instinctives et y faire un choix assez pur et assez riche pour séduire les esprits dont la patrie se nomme « Luxe, Calme et Volupté », tandis qu'un Mozart, au contraire, moins puissant que Beethoven, mais plus dégagé que lui de la matière, serait l'exemplaire citoyen de cette idéale patrie, j'essaierais de définir le désir — non pas l'œuvre de Cézanne, ainsi : Beethoven + Mozart. Il laisse d'abord chanter dans ses yeux toutes les couleurs du paysage, et puis il les veut subordonner toutes à la couleur de ses propres yeux. C'est le plus beau dessein qui se puisse concevoir; mais il y faudrait deux génies, ou l'invention d'un passage entre deux incommunicables mondes. Le peintre dépasse les dernières limites du premier de ces deux mondes et franchit les premières limites du second. Là, ses forces le trahissent, et l'œuvre reste inachevée : les voix tumultueuses de la nature se sont tues, mais la voix idéalement humaine ne parle pas encore. — Est-il possible d'assigner les causes de cette « impuissance géniale » ?

Il y a la composition de l'homme et il y a les conditions de l'instant. — Je dois ici me borner, contre mon gré, à des précisions très sommaires.

§

« Il n'a jamais été attiré que par le spectacle du monde visible. Il n'a point recherché les sujets descriptifs, il a ignoré les emprunts littéraires. L'expression de sentiments abstraits, d'états d'âmes, lui est toujours restée inconnue. Il s'est d'abord consacré à peindre ce qui peut être vu par les yeux, les natures mortes, les paysages, les têtes ou portraits et, comme une sorte de couronnement, des compositions, mais d'ordre simple, où les personnages sont mis côte à côte, sans se livrer à des actions singulières, surtout pour être peints (1). »

On se tromperait si, de ce résumé de l'œuvre de Cézanne, on inférait que son intellectualité fût faible. Bien au contraire, elle était miraculeusement intense. Mais elle était spécialisée. L'art en faisait l'objet unique. Les êtres et les choses le passion-

(1) M. Théodore Duret.

naient, en qualité d'objets à peindre. Et c'est à peindre qu'il prenait toute sa joie, — seulement la joie de peindre, non pas celle de pénétrer spirituellement, sentimentalement, sensuellement dans la vie de la nature. Et pas plus que spirituel et sentimental, au sens général de ces mots, son art n'est sensuel. Il est *sensoriel.*

C'est *un art de séparation.* La peinture, au regard de ce peintre, existe en elle-même, pour elle-même. La représentation de l'univers? Le sacrement de l'union entre les hommes? Le prisme où se réfractent les lumières de la vie? Le talisman qui livre à un esprit le secret de sa propre vérité? L'embellissement de la maison des peuples? La somme des énergies d'une race et d'un être? Le style, c'est-à-dire la justification d'un temps? — Rien de tout cela : la peinture en soi; la peinture incurieuse et ignorante de poésie ou de musique, de sculpture même et d'architecture ; la peinture étrangère aux mouvements de la vie; la peinture but de la peinture et se contentant de nous dire comment deux yeux, les plus lucides du monde, perçoivent les relations des matières colorées.

C'est trop peu. Il n'y a pas là de quoi créer du Mozart à base de Beethoven. Il manque la pensée initiale et d'ensemble, un mobile largement humain qui mette l'artiste et le maintienne en relation avec les vivants universels; il manque, pour les appeler à se reconnaître dans l'œuvre de l'artiste, un principe d'humanité chez cet artiste. — Et faut-il rappeler que cette « séparation » dans les préoccupations de l'artiste est étrangement d'accord avec l'isolement de l'homme? Cézanne s'indignait que son facteur s'occupât de politique et discutât socialisme...

Mais cette séparation empruntait aux conditions de l'instant tout le sens et tout le mérite — à ce point de vue purement esthétique — d'une protestation tacite, — pleinement consciente ? je ne sais, — d'une réaction. Cézanne n'acceptait pas la fausse sécurité que les Impressionnistes croyaient avoir pour jamais assurée à l'art.

Et *il a tout remis en question.*

Personne n'aura plus nettement que lui suggéré l'absolue nécessité présente d'un nouveau Symbolisme. Il a indiqué où ce Symbolisme doit être cherché, et que ce n'est pas dans la science, mais dans l'interprétation de la nature selon ses pro-

pres lois. Pour être un très grand peintre, il lui a manqué d'être plus qu'un peintre et de comprendre, avec la nécessité d'un Nouveau Symbolisme Pictural, la nécessité d'une Nouvelle Tendresse Raisonnée.

Son œuvre — dont il doutait, ai-je dit, sans qu'on ait jamais observé qu'il doutât de sa méthode — reste un geste sublime d'indication.

CHARLES MORICE.

QUELQUES LETTRES DE BAUDELAIRE

—

I

A M.

15 mars 1853.

Mon cher ami, avant-hier dimanche, j'ai remis, aussitôt après vous avoir quitté, non pas à Barbara lui-même, mais à un homme en uniforme qui sert de concierge à l'hôpital, l'argent dont je m'étais chargé.

Quant à ce que je vous envoie aujourd'hui, vous ne vous en servirez peut-être pas, peut-être croirez-vous utile de le modifier; moi, j'ai cru bon de faire une note un peu longue, — parce que les lecteurs anglais ne connaissent pas le petit monde en question.

« Nous devons à l'obligeance d'une des personnes qui ont vécu dans l'intimité du monde décrit par M. Champfleury dans l'*Histoire de Mlle Mariette*, et par Mr Henri Murger dans *les Scènes de la Vie de Bohême*, une clef de l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public. Nous présumons que, pour nos lecteurs, comme pour nous, l'extrême liberté et l'impartialité qui a évidemment présidé à la fabrication de cette *clef* suffiront à prouver qu'elle est la vraie.

GÉRARD : — CHAMPFLEURY

Auteur du présent volume et de :
Chien-Caillou,
Les Noirau,
Les Comédiens de province,
Les Deux Cabarets d'Auteuil,
Les Excentriques,
Contes vieux et nouveaux,
Les trios des Chenizelles,
Les trois oies de Noël,
Les Souffrances du professeur Delteil,

De plusieurs pantomimes et de divers articles d'art.

Un des principaux adeptes de l'école dite *Réaliste*, qui prétend substituer l'étude de la nature et l'étude de soi-même à la folie *classique* et à la folie *romantique*.

STREICH : — HENRY MURGER

Auteur de :
Scènes de la vie de Bohême,
Scènes de la vie de Jeunesse,
Le Quartier latin,
et autres nouvelles. — Un des romanciers de la *Revue des Deux Mondes*.

DE VILLIERS : — THÉODORE DE BANVILLE

Le seul écrivain réellement maltraité dans le présent volume et, quoi qu'en dise l'auteur, le poète le plus habile de la jeune école nouvelle, à ce point qu'il a réduit l'art de la poésie à de purs procédés mécaniques, et qu'il peut enseigner à devenir poète en vingt-cinq leçons. — Inventeur du style de marbre. — Auteur de :
Les Cariatides,
Les Stalactites.

GIRAUD : — PIERRE DUPONT

Antithèse du précédent, poète populaire, chansonnier infatigable, a eu la chance de flairer la révolution de février, et d'unir à sa réputation de poète bucolique l'ascendant du poète révolutionnaire. Ses œuvres sont actuellement nombreuses. Il compose lui-même la musique de ses chansons.

THOMAS : — FRANÇOIS BONVIN

Excellent peintre, esprit raisonnable et positif, sectaire de l'école *Réaliste*, aime surtout représenter la vie de famille et les ustensiles de ménage.

LE POÈTE DES CHATS : — CHARLES BAUDELAIRE

Un des grands amis de l'auteur, ainsi que *Pierre Dupont* et François. »

II

A POULET-MALASSIS

Dimanche, 16 mai 1858.

Mais alors, mon cher ami, comment n'avez-vous pas pensé

à m'envoyer un billet de vous du même chiffre ? La délégation viendra après. Envoyez-le-moi *vite*. Je subirai la loi de Tenré (1).

Et puis, je vous renouvelle ma question : veuillez donc me dire ce qui a été décidé entre vous et le parquet d'Alençon.

Quant au traité, il sera temps d'y penser quand l'ouvrage paraîtra.

Tout à vous.

CH. BAUDELAIRE.

Je suis sûr maintenant que *les Curiosités* seront au complet le 15 du mois prochain. Mais n'êtes-vous pas accablé de besogne ?

III

AU MÊME [2]

15 décembre 59.

Je reçois une lettre de ma Mère qui, naturellement, a payé les 1500 fr., mais qui ne me dit pas du tout (sa lettre est datée du 14 ; reste à savoir à quelle heure elle l'a écrite) qu'elle ait reçu 500 fr. pour le 15 (aujourd'hui). — Je viens d'envoyer des explications à Pincebourde, je lui ai donné l'adresse nouvelle de la Maison Gélis, Didot et compagnie, 12, rue des Saints-Pères. Pincebourde me fait répondre simplement (il est 10 heures 1/2) qu'il va s'occuper de tout cela.

Dans tout le paquet de vers que je lui ai donnés, Calonne a repoussé le galant *ex-voto* comme pouvant scandaliser ses lecteurs. Je lui ai adressé *le Cygne*, et je lui envoie ces nouveaux vers, *le Squelette Laboureur*. Quand j'aurai fait *Dorothée* (souvenir de l'Ile Bourbon), *la Femme sauvage* (sermon à une petite maîtresse), et *le Rêve*, enfin la *lettre-préface* à Veuillot, que nous aurons à discuter ensemble, *les Fleurs du Mal* seront prêtes.

Je vais vous adresser la presque totalité des *Notices litté-*

(1) Voir *Lettres*, p. 97. — Edition du *Mercure de France*.

(2) Publiée en partie et avec des variantes p. 221 des *Lettres* (Édition du *Mercure de France*). La lettre reproduite dans le volume commence par l'alinéa suivant, qui ne se trouve pas dans cette copie faite d'après l'original : « Vous ne vous donnez même pas la satisfaction banale des reproches. Vous êtes un ami parfaitement généreux, et, d'une manière absolue, en toute circonstance, si désagréable qu'elle soit, vous pouvez compter sur mon dévouement. »

raires, que nous ne pouvons pas imprimer tout de suite, à cause de la maison *Gide*, qui doit en publier une partie dans son anthologie moderne.

Ce livre est composé ainsi qu'il suit :

I. — Edgar Poe, sa vie et ses œuvres.
II. — Nouvelles notes sur Edgar Poe.
III. — Dernières notes sur Edgar Poe (manuscrit resté à Honfleur).

(Ces trois morceaux font l'objet d'une discussion avec cet infâme Michel. Cependant mes traités ne parlent que d'une quantité déterminée de matière originale, et nullement d'aperçus critiques sur l'auteur. D'ailleurs, le bon sens indique que je puis réimprimer dans mes œuvres personnelles la partie critique et biographique.)

(Et puis autre dispute sur *le Corbeau*, etc...)

IV. — Théophile Gautier (I) (imprimé).
V. — Théophile Gautier (II) ×
VI. — Pierre Dupont (I) (imprimé chez Houssiaux).
VII. — Pierre Dupont (II) ×
VIII. — Leconte de Lisle ×
IX. — Desbordes-Valmore ×
X. — Auguste Barbier ×
XI. — Hégésippe Moreau ×
XII. — Petrus Borel ×
XIII. — Gustave Levavasseur ×
XIV. — Rouvière (imprimé dans *l'Artiste*).

J'ai fait *recopier* pour vous tous les articles marqués d'une petite croix; vous aurez soin de m'en dire votre avis. *Ne perdez jamais rien de tout ce que je vous envoie*. (Ceci sera la *vraie* copie.)

Quand nous serons aux *Fleurs*, je veux qu'il soit fait tout ce qui est possible pour attirer les yeux sur cette nouvelle édition, ainsi nous ferons comme Hugo; la veille du jour de la mise en vente, il faut que *tous les journaux* où nous avons des liaisons citent chacun un morceau choisi parmi les inédits.

L'Opium est si long qu'il sera publié en deux fois ; le 31 décembre, la première partie.

Pensez à la lettre que je vous ai écrite hier soir.

Qu'est-ce c'est donc que votre malheur ? Vous me trouvez

fatigant avec ma personnalité littéraire endiablée dans un moment où il vous arrive un accident.

[Ici s'intercale le poème : *le Squelette Laboureur.*]

Bien à vous.

C. B.

IV

A M.

1859.

M. de Rode est arrivé! il me donnera dimanche (4) 400 fr. Je m'attendais à 1000, ou du moins à une quantité d'argent équivalente à la quantité de copie faite.

Je vais me conduire comme un cuistre, lui donner pour 400 fr. de matière et garder le reste jusqu'à ce qu'il me renvoie de l'argent. Je suis las d'être dupe. Croiriez-vous que je ne puis arracher, ni à l'imprimeur ni à Morel, le manuscrit ou l'épreuve des 30 dernières pages de mon *Salon?* (Vous voyez le danger.)

Pour en venir au fait, je m'attendais à beaucoup plus que 400. Votre billet peut donc être payé, mais je vous demande la permission d'en détourner 100; si vous ne voulez pas, je porterai très docilement les 400 chez Pincebourde.

Le 15, je vous donnerai des nouvelles d'Hostein. Pour vous et pour moi c'est beaucoup plus important que De Calonne. — Moreau VEUT 1200 (billet) et il demande 3 jours pour réfléchir. — Voulez-vous rompre l'affaire? Je puis dire pour prétexte que vous préférez attendre et payer comptant.

Réponse *tout de suite.*

Tout à vous.

C. B.

V

A MICHEL LÉVY

Samedi [15 avril 1860].

Mon cher Michel,

J'ai absolument besoin de 200 fr. tout de suite. Peut-être ai-je le droit de vous les demander, c'est ce que votre frère Calman peut vérifier en deux minutes (que vous ayez réimprimé, ou que vous soyez au moment de réimprimer quoi que ce soit).

Si je n'en ai pas le droit, je vous les demande tout de même, connaissant votre obligeance.

J'irai vous voir demain matin dimanche ou lundi.

Tout à vous.

CH. BAUDELAIRE.

Eurêka est tout à fait fini.

VI

A M. BICHET

Paris, le 21 déc. 1860.

Monsieur,

C'est arrangé, sauf les 18 fr. de frais que je n'avais pas. — Je remets 470 fr. à M. Malassis, qui les expédie ce soir au banquier d'Alençon.

J'irai de nouveau vous voir.

Bien à vous.

C. B.

Lettres communiquées par M. HENRI CORDIER.

PASTELS ANCIENS

—

LA DENTELLIÈRE

La coiffe sur son front palpite comme une aile
Et le ciel tout entier se mire dans ses yeux;
Elle sourit, tandis qu'en l'azur radieux
Monte d'un vol aigu la première hirondelle.

Elle chante déjà lorsque dans la chapelle
Le nid s'éveille au son de l'Angelus pieux;
Tout bruit, le métier jamais silencieux
Rythme sa douce voix et fredonne avec elle...

Le soir vient... le soleil splendide à son déclin
Baise ses cheveux blonds, et la coiffe de lin
Nimbe son clair profil qui se penche dans l'ombre;

Le fuseau se déroule et tourne et vire encor,
Et l'astre, se jouant parmi les fils sans nombre,
Fait éclore à ses doigts une dentelle d'or!

LA RÊVEUSE

Sans rien voir, elle rêve, et son beau front s'incline
Sur le livre entr'ouvert qu'elle regarde en vain ;
L'eau chante doucement au profond du ravin,
La rose offre au soleil sa gloire incarnadine.

Immobile, elle attend... La blanche mousseline
D'une robe aux longs plis drape son corps divin.
Entend-elle gémir la flûte du sylvain ?
L'heure fuit. L'astre fauve à l'horizon décline.

Sait-elle que l'on doit faire signe à l'Amour,
Et que l'Enfant vainqueur, s'il nous sourit un jour
Ne peut être éternel, hélas ! qu'en la statue ?

Le temps passe, furtif, silencieux et prompt,
Et près d'elle qui rêve et qui penche le front
La fleur s'est effeuillée et la source s'est tue.

LA LISEUSE

Avant d'aller, pensive et ce livre à la main,
Vers le parc enchanté qui sommeille et repose,
Cueille au bas du perron une dernière rose,
Que ton pas plus hâtif pourrait meurtrir demain.

Va vers la source en pleurs dont tu sais le chemin
Comme au jour de l'aveu qui fit ton front plus rose,
Le banc accueille encore ton adorable pose,
Mais l'attente pâlit tes lèvres de carmin...

Le soir mêle et confond pour une seule gloire,
A l'ombre du laurier ta chevelure noire ;
Ligne à ligne un poème alanguit ton œil brun.

Souviens-toi! déjà l'heure et la brise au passage,
Emportant dans leur vol le rêve et le parfum,
Effeuillent cette fleur de pourpre à chaque page.

LE GALANT MIROIR

Amoureuses encor les roses de septembre,
Cependant que l'enfant, les yeux las se dévêt,
Parlent d'une autre pourpre au virginal chevet :
Leur âme et son odeur envahissent la chambre.

Ses doigts se font plus lents qui, frôlant sa chair d'ambre,
Sentent mûrir enfin les fruits qu'elle rêvait,
Et son corps chaleureux qu'ombre un fauve duvet
A leurs gestes secrets et caressants se cambre...

Quel amant la prendra dans ses bras quelque jour,
S'offrant ainsi, ravie et confuse, à l'Amour
Dont s'égarent les pas et tarde la venue ?

Et le miroir, divin conseilleur du péché,
Sur lequel plus d'un couple autrefois s'est penché,
D'un regard ébloui baigne sa beauté nue.

L'ABAT-JOUR ROSE

Ma main suivant sa courbe étreint ta hanche ronde,
Et ta taille se ploie en mes bras, et je sens
Sous mes lèvres vibrer les beaux cils languissants
Et nos sens appeler l'extase plus profonde.

La lampe brille encor, et sa lumière blonde
Nimbe d'un seul rayon nos fronts adolescents ;
Parlons tout bas avec des gestes caressants,
Et rêvons notre vie en oubliant le monde...

Mais le rose abat-jour où tient notre horizon
Laisse voir, émergeant de sa douce prison,
Ta gorge qu'un baiser ne peut trouver rebelle ;

Cependant que ton corps dénudé pour l'amour
Révèle, épanouie et pâmée à son tour,
Dans son mystère ombreux la rose la plus belle.

LA CHAMBRE CLOSE

Ma lèvre tendrement sur tes beaux yeux se pose,
Et ton corps tout en fleur se révèle au travers
Des voiles transparents qui se sont entr'ouverts
Sur le jardin secret où ne naît qu'une rose.

L'extase nous unit étroitement, à cause
De l'amour éternel, adorable et pervers,
Qui fait battre en un seul nos cœurs longtemps divers
Et rit en nos baisers joyeux. La chambre est close...

Dors ainsi toute lasse entre mes bras, parmi
Ta chevelure noire où moi-même endormi
Je repose mon front brûlant, ô bien-aimée !

Mais à l'aube, quand tout renaît avec le jour,
Pour revoir ton regard sourire à mon amour,
J'entr'ouvre d'un baiser ta paupière fermée.

LA MAISON VIDE

Les trois degrés égaux du perron où la mousse
Atteste un abandon que ne hante aucun pas
Croulent de jour en jour et ne résonnent pas;
L'âpre lierre y serpente et l'herbe folle y pousse.

Peut-être, en d'autres temps, coquette, ardente et douce,
Gorge nue en dépit des somptueux lampas,
L'hôtesse dès le seuil sut offrir ses appas :
Lèvre rose ou sein frais dans un pli d'ombre rousse.

L'Amant, héros vainqueur, venait ; sur le perron,
Le haut talon sonore et le rude éperon
Faisaient un bruit charmant de plaisir et de gloire...

Mais depuis que la Mort a clos porte et volet,
Jamais la rose pourpre et l'iris violet
N'ont fleuri sur le seuil de pierre humide et noire.

L'ATTENTE

Blonde et frêle parmi la soie et les dentelles
Où ses deux seins en fleur offrent leur pur contour,
Elle chante un vieil air de légende et d'amour,
Et sur le clavecin ses mains semblent des ailes.

Et l'amour alanguit l'azur de ses prunelles.
Ah! pourquoi laisse-t-il oublier le retour,
La nuque d'ambre et d'or sous le rose abat-jour
Attendre le baiser des lèvres infidèles?...

L'horloge dont le Temps a fait taire la voix
Marque une heure — la même et celle d'autrefois,
Et les ans ont passé sans qu'elle veuille y croire.

Son front est toujours pur, sa chevelure d'or,
Et comme aux jours heureux palpite et vibre encor
Le vol de ses doigts blancs sur le clavier d'ivoire.

LE BOUDOIR

Frôle d'un doigt léger ce frêle clavecin
Qui garde du Passé l'âme claire et lointaine,
Ecoute rire encore en sa gamme incertaine
Des baisers envolés tout l'adorable essaim.

La croisée est ouverte, et l'on voit le bassin
Qui dort parmi les ifs, l'allée et la fontaine;
Les roses vainement parfument leur haleine:
Nul n'en pare aujourd'hui la chair blonde d'un sein.

Mais, dès le soir venu, n'allume pas la lampe:
Un pas sonne au perron, un poing saisit la rampe,
Et quelqu'un doucement marche dans le boudoir...

Et l'Amoureuse, encor souriante, se farde,
Et belle et demi-nue, avant d'ouvrir, attarde
Son fantôme éphémère en l'onde d'un miroir.

GABRIEL VOLLAND.

PARALIPOMENA

—

Eckermann, dans ses célèbres *Entretiens avec Gœthe*, note que celui-ci lui ouvrit (faveur insigne), le 25 février 1824, certain petit cahier, intitulé *Paralipomena*, où le Maître tenait enfermées les poésies libertines qu'il se plut à composer un peu à toute époque de sa vie. Gœthe ne les montrait qu'à de rares intimes, et il avait l'intention de les laisser à son fils, lequel jugerait s'il y avait lieu de les anéantir.

A propos de l'une d'elles, Riemer écrit (dans ses *Mitteilungen ueber Gœthe*) : — « Il me dicta à Carlsbad, en 1810, un poème soi-disant érotique, probablement inspiré par les *Novelle galanti* de l'abbé Casti, que ce dernier lui avait lues à Rome, — poème du reste tout différent de la manière « castienne » et dont la tendance est même très morale. Il est demeuré secret jusqu'à ce jour, et il pourrait bien le demeurer longtemps encore : nos bons Allemands n'entendent guère la plaisanterie, et ils vous prennent au sérieux ce qui n'est qu'un jeu du génie... Ce poème s'appelle *Journal* et rapporte, en stances délicieuses, une aventure galante où la sensualité se voit paralysée par le souvenir du véritable amour... » — On ne saurait trop dire s'il s'agit là d'une aventure vécue par l'auteur ou quelqu'un d'autre ou s'il n'y faut voir qu'une inspiration provoquée par la lecture de Casti.

Du *Journal*, publié clandestinement à Vienne et contre la volonté du poète, Salomon Hirzel a donné une édition à Leipzig, en 1861. Mais Eckermann avait eu connaissance, en outre, de certaines *Elégies Romaines* restées jusqu'alors inédites. Nous les translatons aussi, quoique, hélas! tristement mutilées : car, pour le manuscrit original, la grande duchesse Sophie de Saxe — qui a entrepris l'édition prétendue complète de Gœthe — l'a fait mettre et tenir sous scellés.

G. P.-P. M.

ÉLÉGIES ROMAINES

I

Plus encore que je ne l'espérais, le bonheur s'est donné à moi dans toute sa beauté. L'adroit Amor me conduisait, devant

tous les palais. C'est pour lui chose dès longtemps familière, et je l'ai moi-même expérimentée, ce que, derrière des tapisseries, une demeure dorée dissimule. Nommez-le aveugle, gamin, impertinent, — je sais, moi, comme tu es adroit, ô Amor, ô dieu à jamais incorruptible!

Elles ne nous ont pas séduits, les majestueuses façades, ni le grave cortil, ni le balcon galant. Nous passâmes outre, bien vite. Mais une porte basse et mignonne absorba le guide et, derrière lui, le quéreur d'aventure.

Là, tout il me le procure, il supplée à tout, et je reçois tout de sa main; chaque jour, il y sème sur moi de fraîches roses. Quoi! n'ai-je point le ciel ici?... Que donnes-tu, ô belle Borghèse, ô *nipotina*, que donnes-tu de plus à ton amant? Table et société et chœurs et jeux et opéra et bals, à Amor ne savent que ravir le temps le plus précieux.

Ou, si elle veut ensevelir à l'aise l'Aimé dans sa poitrine, celui-ci n'aspire-t-il pas, haletant, à ce qu'elle soit enfin délivrée de toute parure?

II

Il est deux effroyables serpents que le chœur des poètes poursuit de ses imprécations; ces deux monstres, le monde les connaît depuis quelque mille ans : toi, Python, et toi, ô Dragon de Lerne.

Toutefois vous a touchés la forte main de Dieux vigilants : vous ne détruisez plus, de votre haleine enflammée et de votre bave, les troupeaux, les prés et les bois, vous ne détruisez plus les moissons d'or...

Cependant, quel Dieu nous a, dans son courroux, envoyé le nouveau, l'épouvantable enfant d'un limon empoisonné?

Partout il s'insinue, et, dans les plus délicieux petits jardins, le reptile se tient, perfidement, aux aguets et se jette sur le *jouissant* (1).

Salut à toi, Dragon des Hespérides! toi, du moins, tu te montrais courageux : vaillamment, tu défendais la possession de la pomme d'or.

Mais celui-là! il ne défend rien — et, où il se trouve, ni jardin ni fruit ne valent plus qu'on les défende! Mystérieuse-

(1) Der Geniessende.

ment, il se love à travers le buisson, souille les sources, bave et transforme en poison la rosée vivifiante d'Eros...

Oh! que tu étais heureux, Lucrèce! tu pouvais renoncer entièrement à l'amour et te fier, cependant, à chaque corps! Combien étais-tu heureux, Properce...

. . . .

Lorsque Cynthia vint t'effrayer au milieu de tes embrassements, sans doute elle te trouva infidèle, mais elle te trouva sain!

Tandis qu'à présent quel est celui qui ne se garde de rompre une fidélité fastidieuse? tel que ne captive plus l'amour, l'appréhension le retient. Et là encore, qui sait? toute joie est hasardeuse...

. . . .

O l'âge d'or, où Jupiter, descendant de l'Olympe, allait tantôt à Sémélé, tantôt à Callisto! Il lui importait, personnellement, de trouver pur le seuil du saint temple qu'il franchissait dans tout son amour et dans toute sa puissance. Oh! que Junon eût fait rage si, dans l'amoureuse lutte, l'époux eût tourné contre elle des armes empoisonnées!

. . . .

Pourtant — ainsi que les vieux païens — nous ne sommes pas tout à fait abandonnés. Il plane encore un Dieu au-dessus de la terre, actif et sans cesse affairé. Vous le connaissez tous! honorez-le! lui, le messager de Zeus, Hermès, le dieu guérisseur!

Encore que se soit écroulé le temple du Père et qu'à peine, par couples, des colonnes marquent, çà et là, l'emplacement de son antique et vénérée magnificence, le temple du Fils à jamais demeurera debout, et, jusqu'à la fin des siècles, s'y succéderont alternativement le suppliant et l'obligé....

Je ne forme qu'une prière, en silence. C'est à vous, Grâces, que j'adresse, du fond de mon cœur, cette ardente supplication : — Oh! veillez sur mon petit, sur mon gentil jardinet; de moi éloignez tout mal. Et lorsque Eros me tend la main, oh! si je me fie au fripon, accordez-moi chaque fois, libre de souci, libre de crainte, et sans péril, la volupté (1)?

(1) Genuss.

III

Voici mon jardin préparé : ici j'attends les fleurs de l'amour, telles que, sagacement, la Muse les choisit et les distribue entre les parterres.

Sous les fruits ploient les branches, sous les fruits d'or de la vie. Heureux, je les plantai : je les attends, maintenant, dans la joie.

Presse-toi à mes côtés, Priape ! je n'ai, des voleurs, rien à craindre sans doute, et de ma récolte jouisse qui voudra, cueillant à sa guise.

Mais veille aux hypocrites, ces énervés, ces honteux criminels : et si quelqu'un d'eux approche, cillant les yeux par delà le charmant enclos et dégoûté des fruits de l'innocente nature, — ah ! punis-le !

IV

Au fond du jardin, je me dressais, dans un coin, moi, le dernier des Dieux, frustement taillé, et le temps impitoyable m'avait dégradé ; des vrilles de potiron autour de mon tronc chenu s'enlaçaient, broussaille desséchée et bonne pour l'hiver, l'hiver ! que je hais : car il m'envoie les corbeaux, qui me souillent honteusement la tête.

L'été, lui, m'envoie les valets. Ordure en haut, ordure en bas ! J'en arrivais à craindre de me transformer moi-même en ordure, en moisissure, en un bois pourri et perdu... Mais par ton effort, ô loyal artiste, voici que je gagne parmi les Dieux la place qui m'est due comme aux autres.

Qui donc a affermi le trône mal acquis de Jupiter ? C'est la couleur et l'ivoire, c'est le marbre et l'airain, c'est le poème ! Maintenant prennent plaisir à me contempler les hommes sages, et chacun aime à penser ce qu'a voulu l'artiste. La vierge ne se révolte plus à ma vue, ni la matrone.

Laid, je ne le suis plus : je ne suis que monstrueusement fort.

JOURNAL

... aliam tenui ; sed jam quum gaudia adirem-
Admonuit dominæ deseruitque Venus.
TIBULLE, 15, v. 39-40.

Nous l'entendons souvent dire et nous finissons par le croire :

le cœur de l'homme reste à jamais insondable et, de quelque côté que l'on se tourne, le chrétien comme le païen sont des pécheurs! Le mieux est encore de ne nous montrer pas trop pointilleux sur la doctrine. Aussi bien, un démon se présente-t-il pour nous tenter, *Quelque Chose* agit...et la vertu est sauve.

Depuis longtemps j'étais éloigné de l'Aimée, comme trop fréquemment il m'arrive, en quête d'un terrestre profit, et pourtant, quoi que je m'appliquasse à conquérir, à connaître, elle n'en demeurait pas moins présente, Elle, sans cesse devant mon esprit; et de même que, lorsque la nuit est venue, le ciel commence à s'étoiler et que les souvenirs de l'amour lointain brillent autour de nous, de même c'est à retracer au courant de la plume l'événement du jour que me revenait, au travers des douces paroles, sa chère image.

Je me hâtais de revenir. Mais ma voiture brisée devait m'obliger à me retarder d'une nuit! Alors que je me voyais déjà roulant vers la maison, voici qu'au lieu de cela il me fallait encore de la patience et de la peine... Tandis que je criais après le forgeron et le charron, ils frappaient sans daigner me répondre. Chaque métier, après tout, a ses caprices. Que me restait-il à faire? attendre et maugréer.

J'étais debout. L'étoile de la prochaine auberge m'attira ; le logement me parut supportable. Une servante vint, créature des plus rares — éclairant la lumière! Je me sentis tout de suite allègre. Le corridor et l'escalier semblèrent m'accueillir. Les petites chambres me séduisirent indiciblement. L'homme de péché qui rôde en nous librement, ainsi, des filets qu'elle tisse, la beauté l'enlace.

...Me voilà assis, devant mon portefeuille et mes lettres et devant les détails de mon journal, afin, suivant mon habitude, à l'heure où tous les hommes sont ensevelis dans le sommeil, de me préparer de la joie, à moi et à la bien-aimée. Mais, je ne sais pourquoi, les petites paroles d'encre ne trottaient pas, comme d'habitude, jusqu'en les moindres minuties... Déposant sur ma table le fardeau du souper, entra la servante avec des saluts et avec une accorte dignité.

Elle va et vient ; je lui parle, elle répond ; à chaque mot, elle me paraît plus jolie, et, tandis qu'elle découpe le poulet, elle se révèle plus preste et plus souple : et là-dessus, le je ne sais quoi de battre en moi follement de l'aile ! Bref, troublé, perdant la tête, rejetant ma chaise, je m'élance et saisis la belle enfant ; elle me dit : « Laisse... oh ! laisse...

« La vieille est aux écoutes, en bas : un vrai dragon ! Elle compte avec soin chaque minute d'une occupation. Elle se demande ce que je peux faire ici en haut. Et, à chaque retard, elle agite les verges... Mais ne ferme pas ta porte, et veille ; minuit viendra, favorable, et alors... » Vite, elle dégage ses membres de l'étreinte de mon bras, se sauve et ne revient que pour servir ;

Mais que ne disaient pas ses yeux ! A chacun de ces regards se développent devant moi des promesses célestes. Elle ne parvient pas à retenir les soupirs silencieux qui gonflent sa poitrine admirable. Et à son oreille, autour de son col, sur sa nuque, je vois s'épanouir, par instants, l'amoureuse floraison de rougeurs passagères. Enfin, comme elle ne trouve plus de prétexte à s'attarder, elle s'en va, hésite, se retourne, et disparaît !

Sur la maison et sur les rues, minuit règne. Une couche large m'a été préparée, dont l'amour, ingénieux à tout disposer, m'a conseillé de prendre pour moi la plus petite part : j'hésite encore à éteindre les cires ; mais je l'entends, comme elle se glisse doucement. D'un regard avide, j'embrasse sa taille élancée ; elle se penche, et j'étreins la belle taille.

Elle se dégage : « Permets que je te parle, afin que je ne t'appartienne pas tout à fait comme une étrangère. Les apparences sont contre moi ; jusqu'ici, j'étais niaise : je me défendais toujours contre les hommes. Dans la ville, dans le pays, on me traitait de bégueule. Mais maintenant, ah ! je sais comme le cœur se retourne. Tu es mon vainqueur : je t'ai vu, je t'ai aimé, et j'ai juré de jouir de toi.

« Tu m'as pure ; et si je savais quelque chose de mieux, je te

le donnerais. Ce que je dis, je le fais. » Et alors elle m'enferme contre ses doux seins, comme s'il n'y avait de joie pour elle qu'à ma poitrine. Or, tandis que je baisais sa bouche, ses yeux, son front, voilà que je me sentais dans une situation bizarre ; car celui-là qui, d'habitude, plein d'ardeur, parle haut et en maître, recule comme un écolier et refroidit.

A elle, cependant, une parole câline, un baiser semblent suffire, comme si c'était tout ce que désirât son cœur. Avec quelle chasteté elle m'accordait, dans une adorable soumission, la plénitude de son tendre corps ! ravie et joyeuse en tous ses mouvements, et puis aussi paisible que s'il ne lui eût rien manqué. Et moi aussi, je reposais, la contemplant avec admiration, espérant encore et confiant malgré tout dans le Maître.

Mais, tandis que je songeais à mon sort, mon âme bouillonnant de mille imprécations, m'envoyant moi-même à tous les diables et que, grinçant des dents, je me tournais en dérision, rien, hélas ! ne se manifestait, encore que je temporisasse. Et elle était là, endormie, mille fois plus belle que dans la veille! les lumières baissaient, avec des mèches longues : des fatigues de la journée, un jeune corps si volontiers glisse dans le sommeil, et ce n'est jamais trop tôt pour lui.

Elle était là, divinement allongée à une place commode, comme si la couche lui appartenait à elle toute seule. Et serré contre la cloison, infernalement à l'étroit, se tenait près d'elle l'amant auquel elle n'avait rien refusé. Tel, mordu par le serpent, tombe auprès de la source le voyageur que la soif embrasait. Elle respire, souriant à quelque charmant rêve. Et lui, il retient son souffle, de peur de la troubler.

Patient devant une infortune qui jamais ne lui échut, il se parle à lui-même : — « Ainsi tu devais apprendre pourquoi le fiancé se signe d'eau bénite afin de se préserver contre le nouage d'aiguillette. Plût au ciel que je fusse plutôt là où il pleut des hallebardes qu'ici sous l'outrage ! Il n'en était pas de même, assurément, il y a quelques années, alors que, pour

la première fois, ta Dame à tes yeux s'avança dans la salle splendidement illuminée.

« Alors s'enflait ton cœur, alors se soulevaient tous tes sens, à tel point que tout l'homme, en toi, ivre, s'exaltait. Tu l'emportas dans la danse rapide, elle qui pouvait à peine faire un geste, mais dont la poitrine déjà palpitait, ah ! tu l'emportas comme si tu avais voulu te la ravir à toi-même ! Tout semblait s'augmenter, en toi, prodigieusement, de ce qui s'agitait pour elle : ton génie, ton esprit, et les énergies vitales, et, plus prompt que le reste, le Maître !

« De jour en jour se développaient passion et désir : fiancés nous fûmes en la jeunesse de l'an, et tu étais, ô adorée, toi-même la plus belle fleur et parure de mai ! Ainsi croissait dans le jeune couple sa force, jusqu'à devenir une telle concupiscence que, lorsqu'enfin je la conduisis à l'église, — je puis l'avouer à présent, devant les prêtres et l'autel, devant même ton image douloureuse, ô Christ (que Dieu me le pardonne), s'agitait maître *Iste*.

« O vous, riches rideaux du lit nuptial, vous, coussins, qui si largement vous étaliez, vous, tentures, qui enveloppiez de vos ailes soyeuses l'amour et l'essaim des désirs, vous, oiseaux en cage, qui, par vos gazouillis, ne nous réveilliez que pour de nouveaux plaisirs et jamais trop tôt, vous nous connûtes, confiants sous votre garde dans ces voluptés que, jamais, nous ne nous lassions, elle, de partager, non plus que moi, de nous prodiguer !

« Et que de fois, par la suite, nous les avons dérobées, selon le droit que confère aux amants le lien sacré du mariage, parmi les vagues des moissons, ou au milieu des roseaux, voire (je me montrais plein d'effronterie) en tel endroit innommable : alors nous étions, en un clin d'œil, servis, infatigablement et coup sur coup, par ce loyal serviteur ! Oh ! damné serviteur ! comme te voilà invinciblement endormi ! Sourd à ton maître, tu lui enlèves son plus radieux bonheur ! »

Or, maître *Iste* a ses caprices : ce n'est pas lui qui se laissera

jamais commander ni mépriser. D'un coup, il est là, et il se dresse silencieusement, dans toute sa majesté. Libre maintenant au voyageur de ne plus languir toute la nuit, mourant de soif au bord de la source. Celui-ci s'est penché, il va pour embrasser la dormeuse : mais soudain, il s'arrête, il s'est senti comme arraché en arrière.

Qui donc vient de lui rendre de nouveau cette force d'acier? Qui donc — si ce n'est l'image de celle qui lui est à jamais chère, de celle à qui il s'est fiancé dans la jeunesse du désir? D'elle jaillit une source de feu vivifiante, et alors que, tout à l'heure, il se tourmentait dans l'impuissance, rien à présent ne saurait intimider sa vigueur : frémissant, il s'éloigne avec précaution, avec précaution il s'échappe hors du doux cercle enchanté,

S'asseoit et écrit : — « Je m'approchais des portes familières, mais les dernières heures ont voulu m'en éloigner. C'est alors qu'à l'endroit le plus inattendu je t'ai de nouveau attaché mon cœur toujours fidèle. Pour conclusion, reçois ces paroles mystérieuses : Seul, le mal a préservé l'homme fort. Ce petit carnet te montrera mainte chose bonne, mais la meilleure et dernière, voilà qu'il me faut te la celer. »

Et le coq chanta. La servante rejette vite la couverture et, prompte, se glisse dans son corset. Et, comme elle revient à elle avec étonnement, elle s'arrête, regarde, et puis baisse les yeux. Tandis que, pour la dernière fois, elle disparaît, ses belles proportions se sont empreintes dans la vue du voyageur. Le cor du postillon résonne. Le voyageur se jette dans la voiture et, consolé, il se laisse emporter vers la Bien-Aimée.

Et, puisque derrière chaque chant du poète, nous exigeons qu'une moralité gravement chemine, je veux aussi, selon cette voie traditionnelle, vous avouer ce que ces vers démontrent : En le chemin de la vie nous faisons plus d'un faux pas, et pourtant, dans ce monde insensé, il est deux leviers bien puissants sur les actions humaines : à coup sûr, *le Devoir*, — mais, infiniment plus encore, *l'Amour!*

JOHANN-WOLFGANG GŒTHE.

(Traduit par G. POLTI et P. MORISSE.)

UNE AVENTURIÈRE DE LETTRES AU XVIIe SIÈCLE

MADAME DE VILLEDIEU

Au fur et à mesure que se déroule plus complètement sous nos yeux l'histoire anecdotique et « vécue », en quelque sorte, des siècles classiques, nous nous apercevons avec plus d'étonnement et du grand nombre de figures captivantes qui vivent en marge de cette société aux castes si artistement disposées et si jalousement fermées, et aussi de l'intérêt puissant que prennent parfois ces figures lorsqu'on évoque leur vie dissimulée et comme éparpillée sous l'histoire officielle. Il semble que, dans ces siècles aux institutions si parfaitement ordonnées, à la vie réglée définitivement avec tant d'harmonie, dans ces siècles d'aristocratie et de goût, il semble que, par un malin esprit de contradiction, la vie de certains personnages se fait plus pittoresque, plus extraordinaire, plus semée d'aventures abracadabrantes qu'en aucun temps de libre fantaisie ou de liberté absolue. On dirait comme un défi au goût, aux lois, aux mœurs du jour, comme un coup de folie romanesque qui s'empare de ces cerveaux façonnés dans un certain moule, pourtant, par une méthode terriblement rigoureuse. On veut vivre tout d'un coup, vivre d'une vie intense, enragée, on s'évade pour une heure, pour un an, pour dix ans, de la Cour, de la Société, du monde, on roule d'aventures en aventures, on fait mille niches à la loi, à la religion, à la morale... pour revenir souvent très repentants et tout penauds chercher son pardon auprès du Roi ou dans l'ombre du cloître. Relisez Mme de Sévigné, Saint-Simon, tous ceux qui ont observé d'un peu près, et vous verrez comme est plus nombreux que vous supposiez ce groupe qui vit si délibérément et d'une façon si intense dans les marges de la société. Au XVIIe siècle surtout, on a encore dans les veines le sang de ceux qui firent la Renaissance et les guerres de religion ; des souffles d'indépen-

dance, des idées d'aventures amoureuses ou héroïques passent encore dans l'air, on s'échappe de la geôle du monde avec d'autant plus de hâte et de facilité que quelques-uns y ont été introduits depuis peu. Ce sont surtout les femmes, semble-t-il, chez qui se développe le plus la petite fleur romanesque, le désir d'imprévu, l'amour des aventures. Elles y apportent une ardeur toute neuve qui n'a pas encore eu le temps de se manifester, comprimée qu'elle a été par les longues et monotones années du couvent, — lorsque cette femme est d'origine aristocratique. Mais si, par hasard, c'est une de ces aventurières qui circulent à travers la politique, les armées ou les lettres, vous pouvez parier pour les plus complètes folies, pour les plus incroyables aventures, vous serez encore au-dessous de la réalité. Et combien savoureuses seraient, si nous les connaissions à fond, les existences de ces créatures d'instinct qui n'hésitaient pas dans la réalisation de leurs chimères, ne se sentant gênées ni par les scrupules, ni par la religion, ni par les lois, touchant à tout, s'immisçant à tout, retrouvées dans la vie privée des plus grands hommes, toujours filles, toujours héroïques, toujours amusantes !...

Parmi celles-ci, l'une des plus mouvementées est à coup sûr celle de Mme de Villedieu. Avec elle, nous entrons dans le domaine des lettres, mais un domaine très vaste, puisqu'il va du couvent à l'hôtel de Bourgogne, de l'intimité de Molière et de La Fontaine aux cours étrangères et à la Princesse de Nassau, de la société de Mme de Sévigné à celle du comte de Marsin, ce condottière sans nationalité bien précise. C'est comme un kaléïdoscope vivant où défilent successivement tous les grands noms de l'époque, où se retrouvent à la fois tous les diplomates et tous les poètes, toutes les précieuses et tous les soldats. Car cette femme étrange, issue d'assez basse condition, eut l'audace géniale de l'aventurière, se glissa dans tous les mondes, à la faveur de la littérature ou du théâtre, apportant partout le souci de ses préoccupations amoureuses, brouillant maints ménages, se brouillant elle-même avec les puissants du jour, se raccommodant avec eux, laissant partout les traces de son audace et de ses passions, pour finir humblement sa vie comme elle l'avait commencée, dans la solitude perdue d'un petit coin de province.

§

Marie-Catherine-Hortense Desjardins naquit en 1631 (1). Son père était prévôt de la maréchaussée d'Alençon et sa mère femme de chambre chez la duchesse Anne de Rohan-Montbazon, dont le château s'élevait dans ce ravissant coin du Maine. La femme de chambre était accorte et jolie, le prévôt volontiers galant, on se plut tout de suite et on s'épousa : Mme la Duchesse promit sa protection au jeune couple, qui l'accepta avec reconnaissance, sans se douter que leur fille Marie-Catherine-Hortense la mettrait largement à contribution. Ce que fut l'éducation de cette dernière, on s'en doute facilement en lisant les écrits de tous ceux qui se sont occupés de Mme de Villedieu. Le père, soldat grossier et brutal, apportait à la maison l'odeur du corps de garde, et, quant à la mère, l'antichambre de l'hôtel de Montbazon n'avait pas dû lui inculquer une morale bien rigoureuse. Catherine, élevée un peu à la diable, instruite pourtant on ne sait par qui ni comment, très intelligente, du reste, déjà vive et spirituelle, croissait donc en toute liberté. Souvent même, lorsque Mme la Duchesse venait passer quelque temps au château, on entrevoyait la petite fille déjà délurée et gracieuse qui, quelques années plus tard, poussée par l'invincible démon d'écrire, allait composer ses premières poésies. C'est problablement à une de ces occasions que Voiture eut l'heur de la voir. La tradition veut qu'il ait été frappé de l'intelligence précoce de la gamine endiablée et qu'il se soit écrié : « Ce sera une femme d'esprit, mais une folle ! » Voiture avait le génie de la divination...

Les fruits d'une semblable éducation aussi lâche et aussi déréglée ne tardèrent pas à se montrer : comme dit l'excellent la Porte, « la jeune Desjardins donna de bonne heure les preuves d'un invincible penchant à la galanterie ». Entre deux odes ou deux sonnets, entre une pièce de théâtre — déjà ! — qui n'a jamais vu le jour et quelques essais qui voulaient être

(1) Les historiographes de Mme de Villedieu ne sont pas d'accord ni sur la date ni sur le lieu de sa naissance : de la Porte, dans son *Histoire littéraire des Femmes Françaises*, cite la date de 1640 et fait naître son héroïne à Alençon ; d'autres parlent de 1639, d'autres encore de 1632 et d'autres enfin de 1631. Il semble bien que cette dernière date soit la seule vraie. Mme de Villedieu avouait 1640. Cette seule raison suffirait à nous mettre en défiance. L'auteur du *Portrait des faiblesses humaines* eut trop le souci de se rajeunir toute sa vie pour n'avoir point voulu induire en erreur la postérité qui daignerait s'occuper d'elle.

très profonds, Catherine Desjardins abaissait, de ces sommets littéraires, son regard de femme d'esprit sinon de jolie fille vers ceux qui lui plaisaient. De ces « innombrables » aventures amoureuses dont parlent ses historiographes qui défrayaient alors les conversations de la société d'Alençon, nous n'en avons retrouvé qu'une qui eut une influence décisive sur le sort de Catherine. Un sien cousin du nom de Desjardins s'éprit d'elle un beau matin. Peut-être lui résista-t-on un peu pour la forme, mais bien peu cependant puisque, hélas ! la jeune Desjardins s'aperçut un jour avec effroi qu'elle était enceinte. Du moins, on l'assure, car il y a beaucoup de mystère dans la vie de Catherine Desjardins et, apparemment, on a beaucoup ajouté à la vérité, qui n'en avait cependant pas besoin pour être pittoresque (1).

Le premier moment de stupeur passé, Catherine ne se sentit plus en sûreté dans la maison paternelle : redoutait-elle la colère du prévôt de la Maréchaussée, avait-elle eu déjà l'occasion d'être réprimandée par lui ? Nous ne savons exactement, mais elle prit le parti de s'enfuir et de se réfugier à Paris. Sa première, sa seule pensée fut de courir chez Mme la Duchesse. Tant de bonne grâce et d'amitié, tant d'affection même lui avaient été témoignées par la châtelaine d'Alençon qu'elle ne douta point du pardon de celle-ci. Elle avait vu juste. C'était vraiment de l'affection, une affection chaque jour plus étroite que se sentait la grande dame pour sa petite protégée. Patiemment elle écouta ses malheurs, elle entendit se plaindre ce cœur ardent et passionné, et elle fut touchée. Elle prit définitivement Catherine sous sa protection. Une maison discrète et honnête fut tout d'abord trouvée où celle-ci put faire ses couches, donnant le jour à un garçon qui mourut au bout de six semaines. Puis le gros du scandale passé, la fugue déjà oubliée, la duchesse de Montbazon s'occupa d'ouvrir à Catherine la porte des salons.

Si nous croyons l'avis de ceux qui l'ont connue, Mlle Desjardins était loin d'être jolie. Elle-même, dans une minute de sincérité, bien rare chez elle, a tracé de sa personne

(1) M. Emile Magne, l'auteur de *Scarron et son milieu*, prépare, croyons-nous, un ouvrage sur Mme de Villedieu. M. Emile Magne est actuellement un des écrivains qui connaissent le mieux les mœurs du XVIIe siècle, il ne manquera pas de nous fixer très certainement, dans son livre, sur tous les points obscurs et *truqués* de la vie de Mme de Villedieu.

ce portrait au fond peu flatteur : « J'ai la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu ; la bouche grande, mais d'assez belles dents ; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne ; le tour du visage ovale, mais j'ose dire que j'aurais bien plus davantage à montrer mon âme que mon corps. » L'ironique Tallemant des Réaux est plus brutal : « La petite vérole, écrit-il, n'a pas contribué à la faire belle : hors la taille, elle n'a rien d'agréable, et, à tout prendre, elle est laide. D'ailleurs, à sa mine, vous ne jugeriez jamais qu'elle fût bien sage. » Avec de si faibles atouts, comment réussir en ce domaine magique du monde où la bonne Duchesse va la présenter ?... Heureusement, si Catherine n'est pas belle, elle est femme d'esprit, mieux même : elle est véritablement « rouée », elle comprend tout de suite quel rôle important la littérature, les belles lettres doivent jouer dans cette société de précieux et de précieuses dont c'est devenu, avec l'amour, la grande occupation. Elle se rappelle ses premiers essais griffonnés en province et que colportaient déjà les beaux esprits d'Alençon ou les beaux seigneurs qu'amenait avec elle la Duchesse. Peut-être, à Paris, produiraient-ils un peu moins d'effet ? Qu'importe ! si elle n'a pas assez de talent, — et il faut dire tout de suite, et une fois pour toutes, qu'elle ne manquait pas de moyens ! — elle se fera « aider » par quelqu'un de ces galants personnages toujours disposés à plaire aux femmes élégantes qui ont quelque esprit ou même par un de ces manants ou de ces petits bourgeois que la démangeaison d'écrire torture et qui n'ont ni éditeurs ni relations. Elle fera sa fortune par les lettres, en dépit de tout et de tous.

Et, justement, voici un premier personnage parfaitement disposé à jouer auprès d'elle ce rôle de souffleur littéraire dont on saura le récompenser à l'occasion. L'abbé d'Aubignac, une des premières personnes qui sont présentées à Catherine, s'éprend tout à coup de la physionomie spirituelle et des yeux noirs de la protégée de la Duchesse. Elle lui confie en soupirant ses aspirations littéraires.

Elle les confiait à tout le monde. D'Aubignac aussitôt s'inscrit parmi ses collaborateurs « officieux » et se trouve ainsi sur la même ligne que le chevalier du Buisson, auquel la rusée

commère a fait les mêmes aveux. A eux trois, que ne vont-ils pas fabriquer? C'est d'une tragédie qu'ils accouchent ou plutôt d'une tragi-comédie en cinq actes du nom de *Manlius*. Aussitôt faite, aussitôt représentée. La duchesse de Rohan n'a-t-elle point ses entrées partout et l'Hôtel de Bourgogne ne doit-il pas s'estimer trop heureux de monter l'œuvre de l'amie d'une aussi grande dame? Du reste, le d'Aubignac et le Buisson se sont mis en campagne vigoureusement. Ce pouvait être, ç'aurait dû être le plus lamentable échec, ce fut le plus beau des succès. De salon en salon, on colporte la nouvelle : un merveilleux auteur dramatique est né qui éclipse tout le monde, jusqu'à Corneille. C'est l'abbé qui ose cette belle trouvaille et ne craint pas d'écrire dans une vigoureuse apostrophe : « On vous connaît pour un poète qui sert depuis longtemps aux divertissements des bourgeois de la rue Saint-Denis et des filous du Marais, et c'est tout... Pour vous écraser, je remonterai jusqu'au *Cid*, car, au delà, ce ne sont que des fadaises qui ne sont pas dignes seulement d'être lues. » Une si belle effronterie ne pouvait que réussir : désormais voilà Catherine lancée, on la recherche, on l'invite, on lui fait fête. Elle est vive, enjouée, spirituelle, elle plaît à chacun. Bientôt c'est une véritable cour qu'elle traîne après elle. Pauvre d'Aubignac, pauvre du Buisson, la chrysalide qu'ils ont élue papillon se moque d'eux à son tour! A la vérité, et ce put être une consolation pour eux, Mlle Desjardins ne se montre guère plus fidèle aux innombrables amants qui franchissent sa porte. « Elle reçoit dans sa chambre garnie toutes sortes de gens (1). » Loret signale au loin, sur le *marché* galant :

> Cette aimable Desjardins
> Qui plaît à bien des citadins.

On parle partout, sous le manteau, de ses frasques galantes, elle devient l'objet du jour, de la curiosité universelle...

N'est-ce pas à ce moment qu'il faut situer les premières relations littéraires que Catherine noue avec Molière? Louis Ménard, dans un petit ouvrage ayant pour titre *La Fontaine et Mme de Villedieu. Les fables galantes présentées à Louis XIV le jour de sa fête. Essai de restitution à La Fontaine* (2), a entre-

(1) Biographie Universelle.
(2) 1 vol. in-8°, 1882.

pris, avec beaucoup d'humour si ce n'est avec beaucoup d'à-propos, de nous faire connaître, comme il le dit, « le monstre féminin » qui, en 1670, publia chez Barbin, sous son nom, des fables de La Fontaine, comme il avait publié dans les mêmes conditions, en 1660, une comédie de Molière.

L'argumentation de Louis Ménard est habile ; nous n'assurerons pas qu'elle est exacte. On y peut pourtant glaner quelques détails.

On sait le succès éclatant qui accueillit, le 18 novembre 1659, la comédie des *Précieuses ridicules*. Pendant quatre mois une foule copieuse ne cessa de se presser sur le théâtre du Petit Bourbon, cependant que le nom de Molière vole de bouche en bouche. Mlle Desjardins, toujours à l'affût de quelque tapage à faire, croit le moment propice pour intervenir. Elle connaissait Molière de longue date pour l'avoir accompagné, croit-on, dans une tournée en province. Dans ses *Variétés littéraires et artistiques*, Fournier affirme même « qu'il était un des habitués de sa chambre garnie ». Quoi qu'il en soit, elle va trouver l'auteur, — c'est Louis Ménard qui parle, — des *Précieuses*, — l'entretient de ses belles relations, de l'intérêt qu'il y aurait pour lui à voir sa pièce pénétrer dans les salons, du succès qu'elle y remporterait certainement parmi les ennemis de l'Hôtel de Rambouillet... Bref, c'est elle-même qui se propose pour guide, pour *cicérone* de l'œuvre. Molière trouva probablement excellents les avis de Mlle Desjardins, puisqu'il se met aussitôt à l'ouvrage, arrange, avec elle, *pour récitatif*, un abrégé de sa pièce, « permettant à Catherine de proclamer partout et à tous que, sur le rapport d'un autre, elle a improvisé le récit en prose et en vers de la Farce des Précieuses ». Puis, avec un aplomb imperturbable, elle mime sa prétendue œuvre dans les salons de Mmes de Montbazon et de Chevreuse. Applaudie par tous, appelée chez tous, son succès est énorme.

Barbin, l'éditeur, qui sent fléchir la renommée de Mlle de Scudéry, accueille à bras ouverts ce nouveau phénix « qui fait tant de contorsions, conte Tallemant, quand elle récite ses vers, d'un ton si languissant et avec des yeux mourants qu'elle m'a fait baisser les yeux plus de cent fois ». Barbin songe qu'il a trouvé surtout un prête-nom peu scrupuleux et retentissant qui endossera pour son compte et lancera les proses et les poésies qu'une bande d'affamés fabrique pour lui. De fait, elle

signe coup sur coup, à intervalles plus ou moins longs, *les Mémoires du Sérail*, *les Galanteries et Amours des grands hommes*, qui ne paraissent pas être d'elle, ainsi que *Astérie* et *le Journal amoureux d'Espagne*, qui sont de Mlle de la Roche-Guilhem. Entre temps, Barbin avait, bien entendu, publié le *Récit de la Farce des Précieuses*, qui n'était, en somme, qu'une sorte de programme développé des *Précieuses ridicules*. Catherine y avait joint une préface dans laquelle la coquette se plaignait de ce qu'on lui avait fait violence pour l'impression de son œuvre. Relisez la préface de la pièce de Molière : vous y trouvez ce même détail : « C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux, etc... » Que conclure de tout cela? Apparemment que Molière était de complicité dans ce petit trafic.

Au milieu de toutes ces préoccupations littéraires, Catherine continuait de subjuguer les cœurs et de multiplier le nombre de ses soupirants. L'un d'entre eux allait bientôt concevoir une véritable passion pour elle. C'est, semble-t-il, dans le courant de l'année 1660 qu'elle fait connaissance, à un bal, du comte de Boesset de Villedieu, brillant capitaine d'infanterie qui s'était déjà signalé dans plusieurs affaires et qui était le fils d'Antoine Boesset, surintendant de la musique de Louis XIII. « Il avait, dit de la Porte, de l'esprit, une figure aimable et des façons pressantes. » Il n'en fallait pas davantage pour vaincre Mlle Desjardins. Cependant il apparaît que les premières entrevues de Catherine et de Villedieu furent encore plus romanesques. D'après Tallemant et Clogenson, dans l'*Athenæum français*, ce fut le soir même où il fut présenté à Catherine qu'il fit sa conquête. Il sort du bal un moment et revient auprès d'elle, l'air désolé, affirmant « qu'on n'avait pas voulu lui ouvrir la porte ».

Notre rimeuse, continue Tallemant, lui offre alors son lit et, tout en riant, il va avec elle et demeure coucher. Le garçon tomba malade cette nuit-là. Elle le soigne, il en revient et couche avec elle trois mois durant, assez publiquement.

Cette passion que le bel officier avait conçue pour elle, Catherine résolut de l'exploiter en se faisant épouser par lui. Le plus piquant était que Villedieu était marié lui-même depuis quelques années déjà à une demoiselle Fez, fille d'un notaire

de la rue Montmartre. Ce détail n'était pas pour embarrasser l'audacieuse protégée de la duchesse de Rohan. Elle sut si bien s'emparer du cœur et de l'esprit de Villedieu, le persuada si habilement de la facilité avec laquelle on casserait sa première union qu'elle l'amena peu à peu à cette chose inouïe : faire publier, en plein Paris, ses bans de mariage avec Marie-Catherine-Hortense Desjardins. Le scandale était complet.

Assurée de ne jamais reprendre son mari tant qu'il demeurerait à la portée de sa maîtresse, la femme légitime de Villedieu résolut de l'éloigner de Paris à tout prix. Grâce à l'appui de la reine-mère aux pieds de laquelle elle courut se jeter, elle obtint un ordre pour son mari de rejoindre immédiatement son régiment en garnison à Cambrai. Par suite d'un hasard bienveillant, cet ordre exprès fut porté à Villedieu un jour d'absence de sa maîtresse : Mlle Desjardins était allée le matin même à Dampierre, chez Mme de Chevreuse. L'indécis officier, partagé entre son devoir et la colère de Catherine, courut au plus pressé : il fit atteler un carrosse et résolut de partir sur l'heure, se chargeant de donner plus tard des explications.

A peine a-t-il quitté la capitale que Mlle Desjardins arrive. On lui apprend le départ de son amant. Elle se croit trahie, se fait aussitôt apporter des habits d'homme, des armes, monte à cheval et se lance à la poursuite du fugitif. Le carrosse n'ayant que quelques heures d'avance, elle eut tôt fait de le rejoindre. Le jour baissait, elle approche, met l'épée à la main, et appelant à haute voix le capitaine, le somme de descendre de voiture. Celui-ci saute sur la route, dégaîne et se met en garde : alors seulement, il reconnaît à qui il a affaire. Il s'efforce de calmer notre héroïne par de nouvelles protestations et les voilà roulant ensemble sur la route de Cambrai. (Si l'aventure n'est point vraie, elle mérite de l'être à cause du pittoresque; au reste, rien, dans le caractère de Mme de Villedieu, ne s'oppose à ce qu'elle ait été une pareille héroïne.)

Leur audace déjouait les plans de la fille du notaire. En vain celle-ci fit-elle opposition au mariage de son mari, en vain de puissantes influences furent-elles mises en jeu, l'intrigante Catherine eut raison de tous les obstacles. Comment s'y prit-elle pour faire casser le premier mariage de son amant ? Allèrent-ils s'unir en Hollande comme le conte Hauréau (1) ?

(1) *Histoire littéraire du Maine.*

La duchesse de Rohan intervint-elle encore une fois en faveur de sa protégée ? Nous ne savons, mais le fait c'est que, quelques années plus tard, nous retrouvons à Paris Mlle Desjardins, devenue Mme de Villedieu, présentant officiellement à toutes ses belles amies son officiel mari Villedieu. Quelle opinion pouvait bien avoir le monde de cette galante escapade et de cet étonnant mariage, voilà ce qu'aucun des historiographes de l'auteur de *Manlius* ne nous laisse supposer, mais nous comprenons fort bien que Mme de Villedieu n'en perdit ni un succès ni une relation.

On lui fit fête comme avant, plus qu'auparavant même, car son nom se dorait déjà d'une légende, d'une auréole romanesque dont sa figure de femme de lettres savait se parer avec grâce. Elle eut toujours sa cour d'adorateurs et de flatteurs, accrue encore lorsqu'on sut que les premières brouilles commençaient à se produire dans le ménage. Villedieu était aussi frivole que sa femme, plus même, si nous en croyons celle-ci. Il ne tarda pas à se lasser des yeux noirs et du visage « criblé de la petite vérole maligne » et à courir d'autres amours. Que pouvait faire Catherine, sinon prendre son désespoir pour sujet littéraire? Elle n'en perdit point l'occasion, elle multiplia les plaintes et les reproches en prose comme en vers contre celui qui la délaissait, et, voyant plaintes et reproches inutiles, se crut en droit d'user de représailles, se payant avec usure des torts que son mari pouvait lui avoir faits. Puis elle traduisit encore en vers et en prose la satisfaction de sa vengeance, s'efforçant de justifier la liberté de ses mœurs par une morale (?) particulière dont le premier article était :

Si l'amour est un vice,
C'est un vice plus beau que toutes les vertus... (1).

De ces incartades amoureuses et littéraires, il semble que Villedieu ait fini par prendre ombrage. Il se permit quelques observations qui ne furent pas toutes du goût de sa femme. La rupture était presque définitive entre eux lorsqu'une nouvelle fois il fut rappelé — et pour de bon, — à l'armée. Le hasard favorisa Mme de Villedieu : cet insupportable mari frivole et jaloux fut tué à l'une des premières rencontres.

La très consolable veuve était désormais libre de cultiver

(1) *Œuvres meslées.*

tout à loisir ses penchants pour les lettres et pour l'amour. Elle ne faillit ni aux uns ni aux autres. On sait quel avait été le succès du pitoyable *Manlius* : grâce à la cabale des d'Aubignac et des du Buisson, on n'avait pas hésité à mettre l'auteur au-dessus de Corneille. *Nitetis*, qui fut donné quelques années après, eut beaucoup moins de succès, si peu, conte la Porte, « qu'il dégoûta à jamais Mme de Villedieu du théâtre ». Et pourtant nous la voyons récidiver l'année suivante avec *le Favori*, que Molière et sa troupe montèrent en grand appareil et qui, malgré une claque scandaleuse, s'effondra lamentablement. Il semblait qu'après tant d'années de succès le hasard ne daignait plus s'occuper de la tendre veuve que pour l'accabler des coups du sort.

Est-ce à cause de ses désillusions littéraires, est-ce caprice romanesque de sa part, est-ce ce coup de folie dont avait parlé jadis le vieux Voiture et qui la reprenait de temps à autre, est-ce pour une raison plus mystérieuse encore et que nous n'avons pas pu éclaircir, mais c'est à cette époque que nous voyons cette femme frivole et amoureuse abandonner brusquement le monde pour se jeter au couvent.

L'histoire de la conversion de Mme de Villedieu est, au fond, très obscure. Hauréau, qui paraît bien renseigné, écrit, dans son *Histoire littéraire du Maine*, qu'une dame Thevart, veuve d'un procureur qui était des amies très intimes de Mme de Villedieu, eut à ce moment une de ces crises que nous qualifierions aujourd'hui de neurasthéniques. Ses « vapeurs » ne pouvant se dissiper, elle demanda conseil à Catherine, qui lui indiqua le mariage comme un remède excellent. La veuve allait suivre cet avis quand elle mourut d'une attaque d'apoplexie. « Cette fin subite remplit d'un tel effroi l'esprit de Catherine qu'elle prit la résolution de renoncer au monde, à la gloire et même à l'amour. » Raison bien étrange, on l'avouera, pour une femme qui cultivait avec tant de soin tous les plaisirs de l'existence, raison plausible, à la vérité, quand on songe à cet esprit romanesque et hésitant dont elle avait fait preuve mainte fois déjà.

Tout affamée d'un beau zèle religieux, la voilà qui se rend à Conflans chez M. de Harlay, archevêque de Paris, pour lui faire part de son projet. Le prélat, charmé d'une conversion qui allait avoir un tel retentissement dans la haute société, lui

indiqua aussitôt une maison religieuse voisine de Paris, où elle entra immédiatement. Etait-elle absolument sincère? Le coup de tête accompli, eut-elle du remords, du regret ? Son invincible penchant à la galanterie survivait-il à ses plus fermes protestations religieuses? Le malin hasard allait encore lui jouer une de ses niches. A peine était-elle installée depuis quelques semaines au couvent que le frère d'une religieuse qui avait connu très intimement Mme de Villedieu confia à sa sœur les aventures — gazées, probablement, — de cette noble dame. La religieuse fit aussitôt part à tout le monde du récit de son frère. Le couvent tint conseil, on députa une missive à M. l'Archevêque qui ne dit ni oui ni non, et, enfin, on congédia un peu brusquement Mme de Villedieu. Il est probable que son repentir ne s'était pas montré d'une qualité bien suffisante, car on sait qu'à l'époque les couvents ne se montraient guère inaccessibles aux plus grandes pécheresses du monde.

Quoi qu'il en soit, Mme de Villedieu encore une fois sans gîte — la bonne Duchesse étant morte dans l'intervalle, — déjà oubliée du monde frivole, n'eut d'autre ressource que de se réfugier chez une sœur de sa mère, une Mme Saint-Romain très lancée, recevant grand monde, qui lui offrit un asile et les moyens de refaire une autre fois sa fortune.

C'est à cette époque que Catherine, pressée probablement par des besoins d'argent, écrivit, mais fut-elle seule à les écrire? — la plupart de ses ouvrages.

Car cette femme d'affaires et de lettres jugeait plus pratique — déjà! — de s'emparer du bien des autres en le lançant sous son nom que de s'acharner à écrire elle-même. On a vu le petit trafic qu'elle avait imaginé avec *les Précieuses*, de connivence avec Molière. Elle résolut de le reprendre cette fois avec La Fontaine et toujours avec la complicité du fameux Barbin.

Peut-être s'étonnera-t-on de voir ces grands noms se servir d'une louche intermédiaire comme Mme de Villedieu pour répandre leur nom ou leur manière. Mais réfléchissons que Molière voulait frapper un grand coup dans les salons où il lui était impossible de pénétrer lui-même, que Barbin avait tout intérêt à faire répandre le nom d'un de ses auteurs parmi ceux-là précisément qui étaient susceptibles de l'applaudir ou de l'acheter. Pour La Fontaine, c'est pis : Louis Ménard fait très justement remarquer avec Sainte-Beuve que « sans Boileau,

La Fontaine, en 1668, n'eût pas trouvé d'éditeur ». D'autre part, Barbin avait édité en 1669 *les Amours de Psyché et de Cupidon* et *Adonis*, et il avait été très mécontent de la vente. Et, naturellement, il n'était guère disposé, en 1670, à publier des fables comme *le Singe Cupidon*. Avec la signature de Mme de Villedieu au bas de ces essais, tout change.

L'intrigante les colporte dans le monde, les répand à profusion, fait une réclame insensée autour d'elle, les fait acheter à toutes ses belles amies (1).

Voici une de ces fables :

LE SANSONNET ET LE COUCOU

Un Sansonnet, Iargonneur signalé,
de captif qu'il estoit, devenu volontaire,
De désirs amoureux, se trouva regalé,
C'est de l'indépendance, une suitte ordinaire.
Il dresse son petit grabat,
dans un buisson de noble-Epine,
Un Coucou fameux scelerat,
Qui comme chacun sçait, ne vit que de rapine,
Qui va de nid, en nid, croquant les œufs d'autruy,
et les remplissant d'œufs de luy,
Au nid du Sansonnet, traduisit son lignage :
notre amy Iargonneur, Ignoroit cet usage,
Il fut des sa ieunesse, élevé parmy nous,
Et vivoit par hasard, en honneste menage,
où l'on ne parloit point, des ruses des Coucous.
Frère le Rossignol, disoit-il en luy-même,
Couvant les nouveaux œufs, avec un soin extrême,
vous vous vantez d'estre le Roy des bois.
Mais si iamais, ma famille est Eclose,
Ha! Foy de Sansonnet, c'est bien a cette fois,
que vous aurez la gorge close.
dans vostre art de Rossignoler,
Vous donnés des leçons, a tout ce que nous sommes,
mais, mes petits sçauront parler,
Comme parlent Messieurs les hommes.

(1) Ces fables sont : *le Singe Cupidon, la Cigale, le Hanneton et l'Escargot, le Sansonnet et le Coucou, la Tourterelle et le Ramier, l'Hirondelle et l'Oiseau de Paradis, le Frelon, le Papillon et la Chenille.*

Par la fable que nous donnons ici, en exemple, le lecteur pourra sans doute se faire une opinion. On ne peut nier qu'il y ait beaucoup de la manière de La Fontaine dans ces vers — manière d'ailleurs plus proche de celle des *Contes* que de celle des *Fables!* — cependant, cela est plus gauche, moins rapide et moins clair que les poésies du « bonhomme ». Aussi croyons-nous nécessaire de faire de prudentes réserves quant à la découverte fort curieuse assurément de Louis Ménard, découverte qui ne repose d'ailleurs sur aucun document indiscutable.

Ces petits longtems attendus,
et de tous malheurs deffendus,
Il pleust à l'Eternel, de donner la lumière,
a nos Sansonnets pretendus,
Maistre oiseleur, d'espèce singulière
Se promet d'exercer, son métier dôctement,
Le plumage Coucou, blessait un peu sa veüe,
mais il esperoit en la meüe,
Les Pères, comme on sçait, se flatent aisement.
Le voilà donc, tenant êchole de Ramage,
il n'est dictons, ni colibets,
qu'apprêinent tels Oiseaux en Cage,
Qu'il ne siffle, aux Coucous, reputez Sansonnets.
« parlez, leur disoit-il, parlez l'humain langage,
« C'est le plus êloquent de tous, »
— Coucou, respondent les Coucous,
Il n'en peut tirer autre chose,
Quoy qu'il entonne, ou qu'il propose,
Coucous, ne disent que coucou.
Le Sansonnet, pensa devenir fou,
depuis quand, disoit-il, cette metamorphose,
Comment œufs de Coucou, sont-ils sorty de moy,
du tems que j'augmentay l'espece volatille
tout oyseau, n'engendroit, qu'Oyseau semblable à soy,
C'est depuis que l'habite, en humaine famille
que la nature a fait, cette nouvelle Loy,
mais quoy, reprenoit-il, dans cette loy nouvelle,
La nature se trompe, et n'est plus naturelle,
pourquoy? moy, Sansonnet engendrer des Coucous,
pourquoy ? couver des œufs, que ne sont point à nous,
pourquoy?... sans doute il eust poussé loin le murmure,
mais un milan passant par la
Quoy lui dit-il, ce n'est que pour cela!
Que tu vas de, pourquoy, fatiguant la nature.
He ; mon amy, tôn mal est devenu commun,
parmy les Animaux, ie n'en connois aucun,
qui ne puisse s'attendre, à pareille avanture.

Les éditions s'enlèvent rapidement. Tout le monde est satisfait : l'éditeur y trouve son compte et l'auteur a fait mettre à la mode la manière où il s'exerce. Voilà comment les trafics de ce genre étaient déjà possibles à cette époque, voilà pourquoi et comment la plupart des fables qui se trouvent dans l'œuvre de Mme de Villedieu son bel et bien de La Fontaine, si nous en croyons la thèse de Louis Ménard que nous venons de résumer.

Ajoutons que ces fameuses fables avaient été réunies par Barbin en volume et qu'elles furent présentées à Louis XIV,

le jour de sa fête. Le Roi ne crut mieux faire que de répondre à cet hommage par l'attribution d'une pension de 1500 livres à Mme de Villedieu!

Désormais assurée de l'avenir, Mme de Villedieu continua tranquillement son petit négoce. Chacune de ses œuvres — ou presque chacune — soulève une contestation : *Don Carlos* est revendiqué pour l'abbé de Saint-Réal, par Bayle et Barbier; *le Prince de Condé* se retrouve parmi les ouvrages de Boursault; *Mlle d'Alençon*, suivant le P. Niceron, est de Pierre Vaumorière, le continuateur du *Faramond* de la Calprenède; *la Chambre de Justice de l'amour* est de Louis Le Laboureur; les *Nouvelles et Galanteries chinoises*, *l'Illustre Parisienne* sont affirmées par Brunet comme des supercheries. Peu lui importait au reste. Sa notoriété, ses hautes relations auraient fait taire les mécontents qui eussent pu élever la voix. L'Europe entière recevait alors la visite de Mme de Villedieu. En 1667, on la trouve parcourant les Pays-Bas dont elle nous décrit les principales villes dans son *Recueil de quelques lettres ou relations galantes*. A Spa, elle est fort recherchée ; on la présente à la princesse de Nassau, à qui elle adresse des vers. Le duc d'Arschot lui sert de cicerone à Anvers; le comte de Marsin, cet aventurier, ce bizarre général, abandonnant le service de la France pour celui de ses ennemis au moment d'obtenir le bâton de maréchal, lui fait les honneurs des merveilles de sa maison de Modane. Elle est au mieux avec M. de Zulychen, le père de Huygens, conseiller et secrétaire du prince d'Orange, homme d'état et financier doublé d'un artiste, auquel Corneille avait dédié son *Sanche d'Arragon*. Elle est également en relations très intimes avec Hugues Lionne et avec l'ami de Fouquet et de Mme de Sévigné, Jean Hurault de Gourville. Partout on la reçoit, en la complimente, on la produit.

Entre temps, elle continuait, lorsqu'elle revenait à Paris, à habiter chez sa belle-sœur, Mme de Saint-Romain. Parmi les personnes qui fréquentaient chez cette dernière, se trouvait alors un homme d'âge déjà mûr (il avait soixante ans) encore bien conservé de toute sa personne, le marquis de Chaste (les uns écrivent de Çhaste, les autres de Chatte et même de La Chaste) qui avait fait, prétendait-on, un mariage bizarre : il aurait épousé la fille d'un cordonnier qu'il n'avait point osé présenter dans le monde et qui vivait, racontait-il, en province.

Lui-même menait à Paris la vie de garçon, fréquentait la Cour, amoureux du beau sexe, recherché pour son esprit et ses manières. L'intrigante Mme de Villedieu aperçut aussitôt dans ce sexagénaire aimable le mari prédestiné qui lui permettrait de mener à bien la fin de son existence. Elle fut auprès de lui ce qu'elle avait été auprès de Villedieu, captivante et spirituelle, entraînante et pleine de grâce. Elle le séduisit à tel point que l'infortuné se résolut — lui aussi — à briser les liens de son premier mariage pour épouser la troublante Catherine.

En vérité, c'était une chose extraordinaire que cet amour irrésistible pour les hommes mariés ! A la longue, il est vrai, l'auteur de *Manlius* avait acquis quelque expérience sur les dissolutions de mariage. Celle-ci ne traîna point, et, quelques mois plus tard, par permission spéciale de l'archevêque de Paris, le 17 août 1677, fut célébré solennellement à Notre-Dame le mariage de Catherine et du marquis de Chaste. Le Roi accordait comme faveur au nouvel époux le gouvernement des Invalides avec la survivance à son fils.

Ce fils, Catherine le posséda bientôt. Et tel était alors son crédit à la Cour que Mlle de Montpensier n'hésita pas à le tenir sur les fonts du baptême avec l'héritier de la couronne de France, l'élève même de Bossuet, Mgr le Dauphin!...

Mme de Villedieu paraissait ainsi arrivée au comble de ses vœux. Hélas! Un nouveau coup du sort l'attendait l'année suivante : son enfant mourait, et, quelques mois plus tard, le marquis de Chaste le suivait dans la tombe.

Inconsolable — ou le paraissant, — jouant de sa douleur et de son désespoir avec plus de littérature que jamais, Catherine regrettait surtout la situation enviée où elle s'était poussée à force d'intrigue. Peu à peu, elle quitta ses habits de deuil, reprit contact avec le monde, abandonna son nom de marquise de Chaste pour écrire à nouveau sous celui de Villedieu et continuer pendant quelque temps son commerce littéraire. Son beau-père, le vieux marquis de Chaste, l'avait, nous dit M. Anatole de Gallier (1), instituée sa légataire universelle. Elle peut tenir pendant plusieurs années son rang dans la société. Tant d'aventures, cependant. l'avaient lassée. Son cœur avait trop aimé, son esprit avait trop pourchassé la gloire pour qu'elle crût encore au succès et à l'amour. Elle résolut de quit-

(1) *Madame de Villedieu*, 1 broch. in-8, Paris, 1883.

ter Paris, d'aller s'enfouir pour jamais dans le petit coin de province qui l'avait vue naître et d'où elle était partie dans les romanesques circonstances que l'on sait. Elle retourna à Clinchemare. Hélas! Il n'y avait plus la bonne Duchesse ni les hôtes glorieux qui s'enthousiasmaient de la petite fille spirituelle de jadis ni le vieux M. Voiture qui prophétisait avec tant de tact.

Le prévôt de la maréchaussée était mort, lui aussi, et sa femme s'était retirée dans le petit village proche d'Alençon. C'est là que sa fille vint la rejoindre, lassée des aventures et du monde, n'aspirant plus qu'au repos. Mais qu'y retrouve-t-elle justement? Qu'y revoit-elle après une si longue absence? Celui-là même auquel elle inspira la première passion et qui agit avec elle d'une si coupable façon. Le petit cousin de jadis devenu un homme fait réside, lui aussi, à Clinchemare. Il est célibataire, il est seul, il s'ennuie. Qui pourrait le consoler, sinon celle que son cœur avait élue bien des années auparavant?... Et comment refuserait-elle sa main — encore une fois, — elle qui n'a jamais rien su refuser au sexe fort? Ils se marièrent donc promptement et vécurent quelque temps dans une complète intimité d'esprit.

Malheureusement la santé, comme le caractère de Catherine, commençait à s'altérer. La province est bien triste à qui a vécu au milieu des orages et des surprises de la vie parisienne : comment tuer ces longues et nocturnes heures si l'on n'a quelque passion — ou quelque vice? Or, parmi tant d'autres, Mme de Villedieu en cultivait un alors, et, certes, le moins noble de tous : elle s'était éprise de la boisson peu à peu, par évolutions successives, et déjà l'alcoolisme la guettait. L'oisiveté où elle vivait à Clinchemare, le souci et le regret de Paris absent achevèrent de la précipiter dans les derniers cycles de cet enfer. Dans la dernière période de sa vie, nous disent ses biographes, elle en était arrivée à boire de l'alcool en guise de vin, à tous ses repas. De semblables excès ne tardèrent pas à l'épuiser. La mort lente et atroce des alcooliques l'enleva à la vie en 1692.

Telle fut cette destinée orageuse, pitoyable et émouvante d'une aventurière partie d'une naissance obscure qui parvint, par l'intrigue, à s'élever en pleine lumière et presque à la gloire littéraire. Gloire faite de mensonges, plus ou moins, de

duperies et de « démarquages » qui s'écroula tout à coup avec la disparition de celle qui l'avait si patiemment édifiée. Gloire vaine comme l'esprit de cette femme, qui ne fut pas dénuée de tout talent, mais qui eut surtout de l'habileté et de l'audace en un siècle où il fallait du génie.....

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

LES LECTURES DE BONAPARTE EN ÉGYPTE

—

Le conservateur du château de la Malmaison, M. Pallu de la Barrière, adressait récemment au maire de Marseille une demande de cession concernant certains volumes qu'on disait avoir appartenu au général Bonaparte ; ces livres, laissés à Marseille au retour de la campagne d'Egypte, se trouvaient, depuis lors, déposés à la Bibliothèque de cette ville.

A la reprise de ses travaux annuels, c'est-à-dire aux premiers jours de novembre dernier, la Commission de surveillance de la Bibliothèque, régulièrement saisie de cette demande, fut d'avis (1) que, plutôt qu'à Marseille, les volumes de Bonaparte avaient leur place naturelle dans ce musée de souvenirs napoléoniens qu'est devenu, grâce à une princière munificence, le château restauré de la Malmaison. Les désirs de M. Pallu de la Barrière recevront donc bientôt satisfaction, nous pouvons l'affirmer.

Simplement reproduite par les journaux locaux (2), une telle nouvelle était faite pour émouvoir. Rien de ce qui touche à Napoléon ne peut laisser indifférent quiconque est doué d'imagination. Tout ce qu'on peut découvrir de nouveau concernant cet homme extraordinaire est précieux : on doit encore moins négliger les documents, ignorés jusqu'ici et qui se rapportent aux premières années de sa vie : il n'est pas tous les jours permis de suivre la formation d'un tel caractère, d'épier l'éveil d'une âme pareille.

Or, les livres déposés à la Bibliothèque de Marseille peuvent nous révéler quelques particularités du caractère de Bonaparte, éclairer d'une forte lumière les rêves qu'agitait, à l'heure de combattre les Mamelucks, ce cerveau puissant. Je suis donc allé les voir, ces livres, avant leur départ pour la Malmaison ; je les ai longtemps regardés, palpés, feuilletés avec une émotion profonde, et je l'avoue parce que l'on est de moins en moins ridicule lorsqu'on est lyrique.

(1) Cette décision fut prise à l'unanimité, moins une, des voix : M. le comte Henri Desplaces s'opposa, en effet, à la cession de ces volumes. Bien connu de la haute société parisienne, le comte H. Desplaces a publié plusieurs ouvrages dont l'un, *Maladies d'âmes*, fit quelque bruit lors de son apparition.

(2) Un des doyens de la presse marseillaise, M. Lepeytre (Th. Lormond), du *Petit Marseillais*, a publié ces temps derniers quelques notes à ce sujet ; mais la liste qu'il donne des volumes ayant appartenu à Bonaparte est incomplète et, ce qui est plus grave, inexacte.

Ils sont au nombre de dix-neuf. En voici l'exacte nomenclature :

1° *Essais de Morale et de Politique*, de Bacon, chancelier d'Angleterre ; nouvelle édition ; à Paris, chez Bleuet père, libraire, Pont Saint-Michel ; Bleuet, junior, libraire, rue de la Barillerie, n° 20, 1796.

[Cet ouvrage se compose de deux tomes et chaque tome est relié séparément. Le tome premier est précédé d'un avertissement de deux pages qui ne sont pas numérotées ; à la fin de la table est portée l'indication : « A Paris, imprimerie de B. Imbert, cloître Notre-Dame n° 35. Le tome second est suivi d'un « Essai sur la Reyne Elisabeth ». Chaque volume se termine par quelques feuillets, différemment paginés que le reste de l'ouvrage et comprenant des « Notes pour la traduction des citations latines et italiennes contenues et non traduites dans le corps de cet ouvrage ».]

2° *Les Amours de Henri IV, roi de France, avec ses lettres* (1) *galantes à la Duchesse de Beaufort* (2) *et à la Marquise de Verneuil* (3). On y a joint encore des anecdotes et différents Portraits historiques qui serviront à le faire mieux connaître (4). A Londres, 1790.

[Le premier volume de cet ouvrage, qui en comptait deux, s'est perdu.]

3° *Cours d'études pour l'Instruction des jeunes gens*, par Condillac ; à Paris, chez Dupart, imprimeur libraire, rue Honoré, n° 100. An II de la République. [Cet ouvrage devait se composer d'un assez grand nombre de volumes : la Bibliothèque de Marseille n'en possède plus que cinq aujourd'hui, ce sont les tomes numérotés 1, 3, 4, 5 et 6.]

4° *Fanny ou l'heureux repentir, suivie de Sydney et Volsan*, nouvelle édition, revue, augmentée et corrigée par le citoyen d'Arnaud, ornée de quatre figures. A Paris, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n° 32. 1793.

5° *Sargines, ou l'élève de l'amour*, nouvelle française, ornée de deux figures. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, quai des Augustins, n° 32. 1793.

6° *Adelson et Salvini*, anecdote anglaise, ornée de deux figures. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, rue de Savoie, n° 100. 1792.

7° *Lucie et Mélanie, suivie de Clary*, histoire anglaise, ornée de quatre gravures d'après les dessins de M. Moreau le jeune. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, rue de Savoie, n° 100. 1792 (5).

(1) Ces lettres sont, pour la presque totalité, extraites des originaux trouvés dans la cassette de Mlle d'Estoges, après sa mort.

(2) Mme Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort. Bien des gens ignorent la duchesse et Beaufort qui chantent tous les jours « la belle Gabrielle ».

(3) Mlle d'Entragues, marquise de Verneuil.

(4) Malgré toutes nos recherches, l'auteur de ce livre nous est resté inconnu. Le volume que lisait Bonaparte diffère entièrement, quant au texte, de l'ouvrage publié à Leyde, en 1664, et qui est de Mme Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti. Cette dernière édition, par exemple, contient une lettre (qui est la première en date et n'est pas reproduite par l'édition de 1790) adressée à la duchesse de Beaufort par Henri IV, la veille du jour où il abjura le protestantisme, à Saint-Denis, entre les mains de l'archevêque de Sens.

(5) Ces trois derniers volumes, étiquetés ici 5°, 6° et 7°, sont publiés sans nom

8° *Les Loisirs utiles. Linville ou les Plaisirs de la vertu*, par d'Arnaud, avec figures. A Paris, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n° 32. L'an deuxième de la République (1).

9° *Les Epoux-Malheureux ou Histoire de M. et Mme de****, nouvelle édition, corrigée, augmentée de deux nouvelles parties qui sont la conclusion de l'histoire, avec figures, par le C. d'Arnaud. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, quai des Augustins, n° 32. 1793. [Cet ouvrage se compose de quatre tomes, reliés en trois volumes : les 1 et 2 ensemble ; les 3 et 4 séparément (2). Le tome 1 comprend deux parties, paginées de 2 à 109 et de 110 à 180.]

10° *Zélie dans le Désert*, par Mme D***. A Genève et se trouve à Paris, chez Dufart, imprimeur-librairie, rue Saint-Jacques, n° 157. 1792. (Cet ouvrage se compose de 3 volumes) (3).

11° *De l'Influence des Passions sur le bonheur des Individus et des Nations*, par Mme la B. Staël de Holstein. Seconde Edition, revue et corrigée. Tome second. A Paris, chez Dupart, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 22. Dessenne, libraire, palais Egalité. An 5-1797. (Après le nom d'auteur, au milieu de la page du titre, se trouve cette épigraphe, entre filets : *Quœsivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.*)

Voilà donc les livres qui nous restent de la petite bibliothèque emportée en Egypte par le général Bonaparte.

Tous ces volumes sont uniformément reliés, dorés sur tranches et portent au dos, en bas, les initiales P et B entrelacées (4). J'ai cherché quelle signification pouvaient avoir ces deux lettres. « Pagerie Beauharnais » lisaient les uns ; « Pagerie Bonaparte » entendaient les autres. Je me mets au nombre de ces derniers.

Il est certain, en effet, que ces livres faisaient partie de la Bibliothèque de celle qui, née Joséphine Tascher de la Pagerie, avait, en 1779, à la Martinique, épousé le vicomte de Beauharnais. Ce n'aurait donc rien d'extraordinaire que P. B. aient voulu signifier « la Pagerie, vicomtesse de Beauharnais ». Il n'est rien de moins exact toutefois.

d'auteur, mais sont l'œuvre du citoyen d'Arnaud. La reliure de ces livres porte, du reste, le nom du romancier.

(1) Ce livre porte seul, sur sa feuille de titre, l'ex-libris du libraire Lepetit : un P et une L, calligraphiés à l'anglaise et entrelacés, dans une couronne de lauriers.

(2) Le titre de ces deux derniers volumes diffère un peu comme disposition typographique du titre du premier. Le texte est identique, mais les mots Monsieur et Madame de *** sont imprimés en toutes lettres, et non en abrégé, comme dans les deux premiers tomes.

(3) L'auteur de cet ouvrage est Mme Daubenton.

(4) La plupart des livres composant cette précieuse collection ont été perdus, on verra comment plus loin. Plusieurs ouvrages même sont déparcillés. Tout ceci, qu'on n'en doute pas, est infiniment regrettable. Dans l'espoir de retrouver plus tard les volumes qui manquent, nous donnons ici la description exacte de cette reliure : volumes en veau jaspé. Les plats, antérieur et postérieur, sont encadrés de filets dorés, formés de billes ou de perles rondes juxtaposées. Le dos est divisé en six compartiments revêtus de « pièces » d'une couleur vert foncé. Le chiffre est frappé sur le compartiment du bas. Tous ces volumes sont en bon état, à l'exception de l'ouvrage du C. d'Arnaud, *Adelson et Salvini*, fort détérioré par les vers.

Ces deux initiales sont celles du futur vainqueur des Pyramides et de sa femme et je base ainsi mon affirmation. Les volumes dont cette collection se compose sont, bien qu'édités à différentes époques, reliés d'une manière uniforme, ce qui démontrerait qu'ils l'ont été en un même temps et par les mains d'un même artisan. Or, certains d'entre eux, l'ouvrage de Mme de Staël sur « l'Influence des Passions » par exemple, n'ont été publiés qu'en 1797, c'est-à-dire lorsque, depuis une année déjà, Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du général vicomte de Beauharnais (1), avait en deuxièmes noces épousé Napoléon Bonaparte. La reliure des volumes est donc postérieure à ce second mariage : la conclusion d'elle-même s'impose.

Malgré son activité prodigieuse et le mépris qu'il affecta plus tard envers les « idéologues », Bonaparte était un grand liseur. Au fond il détestait uniquement ceux-là pour qui « l'Action n'est pas la sœur du Rêve » (2). Mais il aimait les livres pour ce qu'ils lui étaient un prétexte à libérer les conceptions de son cerveau. De ces sommets, il déployait toutes grandes les ailes de sa pensée. A quelques instants de lecture, il venait puiser des forces neuves. Parlons net, *il aimait à rêver sur des livres*. Mais ses rêveries jamais n'étaient alanguissantes. Il avait l'imagination précise, et ses songes, si vastes et lointains fussent-ils, prenaient toujours la couleur de l'action.

Aussi comprenons-nous fort bien qu'on vienne nous dire que, tout jeune, il avait accoutumé de lire en mangeant. Les mâchoires s'occupaient en même temps que le cerveau. Le repas terminé, il ne quittait pas le volume commencé, mais il feuilletait encore, en prenant son café. A la page 32 de l'ouvrage de la baronne de Staël (3), on indique, un peu à gauche, vers le bas et dans la marge, une tache brune, apâlie à peine et qui semble bien être du café. Précieux stigmate et sur lequel j'imagine qu'Henri Beyle eût longuement médité !...

Lectures d'un jeune héros qui se sent né pour dominer le Monde !... A chaque gorgée de la chaude liqueur, Bonaparte tourne une des pages du petit volume et son merveilleux rêve se poursuit... Témoin ignoré, puis acteur bientôt et enfin protagoniste principal, il a assisté à l'un des plus formidables bouleversements sociaux que l'Histoire eût encore enregistrés, un cataclysme qui va changer la face des nations et prolongera jusqu'au futur des âges des vibrations durables encore..... Sur l'Alpon, au bourg d'Arcole, et dans la plaine de Rivoli, il a vaincu l'Autriche : devant l'aiglon latin, le vieil aigle

(1) Il avait été guillotiné en 1794.
(2) Ch. Baudelaire.
(3) Il s'agit du tome second de *l'Influence des Passions sur le Bonheur des individus et des nations*. Bonaparte semble avoir lu fréquemment ce petit livre. Napoléon s'est-il souvenu de cela quelques années plus tard, au cours de ses *démêlés* avec la baronne de Staël ?

germanique à double tête a replié ses pennes noires... Il se sait sur une terre de légendes, sépulture des Pharaons, aussi vieille que l'histoire des Hommes. Les Pyramides, toutes proches, reposent dans la sérénité de la nuit, sous des étoiles élargies et le Sphinx, aux confins des déserts, oppose aux questions de sa fièvre une face de mystère.

Par intervalles, on entend, pareil au bruit de la mer, semblable au frémissement des ailes d'un rapace, la respiration de l'armée endormie. Napoléon Bonaparte, page après page, poursuit sa lecture.

Il lit :

On doit à la guerre choisir par préférence les bons généraux, quelqu'ambitieux qu'ils soient. L'utilité de leurs services l'emporte sur tout le reste et vouloir qu'un homme de guerre n'ait pas d'ambition, c'est lui ôter les éperons (1).

L'Ambition !...

Il continue à lire, à rêver. On pourrait l'entendre murmurer : « ... quelqu'ambitieux qu'ils soient !... L'utilité de leurs services !... Vouloir qu'un homme de guerre n'ait pas d'ambition ! » Par deux fois, il répète cette phrase, et sourit...

L'Ambition !...

Déjà, sur les collines odorantes de l'Ile, ô Muse à la belle bouche, devant moi tu marchais, divine. Déjà, je m'étais engagé sur ta route périlleuse, j'avais suivi l'enivrant sillage que trace, dans un air plus subtil, ton étincelante tunique... Pour affronter l'avenir et le vaincre, tu tendais tes bras robustes, tes fortes mains vers la gloire, ta sœur chancelante et passive. Et parfois, lorsque le crépuscule lourd de présages vous ramenait toutes deux vers ma demeure, ton visage et le sien se confondaient jusqu'à ne plus former qu'une seule figure souriante.

O gloire ! Ardente ambition !... Artilleries en fracas sous les murs de Toulon qu'on assiège !... Longues errances, avec la faim au ventre, dans ce Paris indifférent !... Joséphine !... L'armée d'Italie, enfin ! Et le vol des Victoires sur les marais d'Arcole, gorgés de morts !...

Dans le tumulte de ce cerveau, tout à coup, un souvenir renaît et se fixe, étrangement précis :

C'est au pont d'Arcole. Avec un cri de rage devant le désarroi des troupes, Bonaparte arrache un drapeau aux mains qui le tiennent et s'élance. Là-bas, des gueules de bronze crachent la Mort... et les demi-brigades se débandent. Sur le fleuve, des remous lumineux tourbillonnent. De sa voix en clameurs rauques, du geste haussant la loque aux trois couleurs, de tout son corps qui bondit, le jeune homme méprise les foudres autrichiennes. Derrière lui, quelques

(1) *Essais de Morale et de Politique* de Bacon. Chapitre *de l'Ambition.* (On remarque, car le volume s'ouvre tout seul aux pages de ce chapitre, que Bonaparte dut le lire souvent.)

soldats galopent: il leur montre les pièces rugissantes. A ses côtés, un vétéran d'infanterie s'arrête, brusquement, et d'une main déboutonne sa culotte pour blémir à la vue, sur sa cuisse velue, d'un trou sombre qui devient aussitôt une fontaine rouge cependant que de l'autre main, — était-ce bien la main gauche?... songe Bonaparte — il ne cesse de soutenir un petit tambour. Celui-ci fait chanter à sa caisse l'air forcené du « Rappel » pour lancer en avant les hésitants et les peureux. Mais voici que le tapin — quinze ans à peine! — continue à battre sa caisse, avec, sur la peau verdie des joues, une fine résille de sang. Bonaparte court sur le pont dont les madriers tremblent, et les plis du drapeau qu'il soulève lui cachent tout ce qui n'est pas son rêve!... « Joséphine!... L'Ambition... Demain!... »

Nuit de prestiges!

Au pied des Pyramides mornes, défiant la nuit et les siècles, l'armée de France dort. Seul, un jeune homme veille... il feuillette un mince volume. Son front brûle, son cœur se gonfle... Et demain la carte du vieux Monde va changer d'aspect.

Il lit encore et une autre phrase l'arrête: elle est, citée par le chancelier d'Angleterre Bacon, signée du vieux Tacite:

Sunt plerumque Regum voluntates vehementer et inter se contrariæ (1).

« Ah! Tacite, vieil homme aux phrases formidables, si tu vivais encore. Rome! Rome, mère des peuples! songe Bonaparte. Et toi, Bacon, que dut aimer Elisabeth la grande!... Oh! ce XVIe siècle... et cette Renaissance... »

Et son cœur, tumultueux comme son cerveau qui brûle, lui affirment qu'il est, lui, l'adolescent guerrier, le dernier des fils de cette Renaissance (2), la dernière incarnation de cette race méditerranéenne dont l'énergie reparaît.

Source inépuisable de méditations ferventes, ces volumes s'ouvrent d'eux-mêmes sous nos mains, aux endroits mêmes que Bonaparte, sans doute, affectionnait plus spécialement. Il demeure pourtant peu de chose de cette bibliothèque, composée de 131 volumes, que le jeune général emporta avec lui en Egypte. La bibliothèque de Marseille ne possède plus, je l'ai dit, que dix-neuf volumes de cette inappréciable collection. Elle en récélait encore 34 il y a quelques années. Le conservateur de l'époque, M. Jauffret, nous apprend (3) que, en l'an XII de la République, ces livres étaient encore, presque tous, dans les caisses qui avaient servi à les transporter. L'administrateur qui était

(1) « Il est ordinaire aux princes de souhaiter des choses qui se contrarient »
(2) C'est là l'idée de Nietzsche.
(3) *Le Conservateur Marseillais*, contenant des détails historiques et littéraires sur les manuscrits les plus curieux de la Bibliothèque de Marseille et des notices biographiques sur leurs auteurs (tome premier). Marseille, Imprimerie d'Achard, rue Saint-Ferréol, n° 64, 1828. Catalogue Aa. 4.

alors à la tête du département des Bouches-du-Rhône (1) les demanda, dit M. Jauffret, pour les posséder temporairement dans sa maison de campagne.

Celui qui, vers 1828, « conservait » la Bibliothèque de Marseille est vraiment indulgent pour ses prédécesseurs. Il écrit, en effet (2) :

En vain les estimables Bibliothécaires qui m'ont précédé firent, par la suite, des démarches pour faire réintégrer cette collection à la Bibliothèque de la ville : toutes leurs tentatives, toutes les recherches de l'administration n'aboutirent qu'à constater l'impossibilité de retrouver ce qui avait été perdu.

Ce qui est certain, c'est que le préfet, M. Thibaudeau, garda les livres de Bonaparte jusqu'aux jours de la Restauration et en 1814 ils furent réclamés à son agent d'affaires, nommé Goujon, lequel ne les restitua pas. Ne le put-il pas ou fit-il volontairement la sourde oreille? C'est ce qu'il est impossible d'indiquer d'une façon sérieuse. Les volumes demeurés à la Bibliothèque furent retrouvés, en 1818, par le bibliothécaire, M. Jauffret. Il nous a narré sa trouvaille dans le chapitre déjà cité (3). Nous reproduirons ici le passage de cet article relatif à la découverte proprement dite :

La direction de la Bibliothèque m'ayant été confiée en 1818, je m'occupais de faire la reconnaissance des livres imprimés et des manuscrits qui la composent, quand je découvris, par hasard, sur une tablette supérieure, et derrière un premier rang de volumes in-8, trente-quatre petits volumes format in-18 (4), reliure uniforme, dorés sur tranches, et portant au dos un chiffre particulier composé d'un B et d'un P enlacés, chiffre dont je cherchai à deviner la signification (5). Le plus ancien des employés, M. Josse, était présent ; il me dit que ces volumes avaient fait partie de cette collection, venue d'Egypte, dont la presque totalité se trouvait perdue ; et qu'ils étaient, avec quelques volumes in-4 de voyages, tout ce qui en était resté à la Bibliothèque de Marseille.

Je parcourus alors avec attention ces trente-quatre petits volumes, parmi lesquels je remarquai les *Essais de Morale et de Politique* de Bacon, chancelier d'Angleterre, et *l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, par Mme la baronne de Staël.

Comme j'ouvrais, par simple curiosité, un de ces volumes, et que je lisais la première page qui s'était offerte à mes yeux (6), un étranger me fait appeler. Je ferme aussitôt le livre, et j'allais marquer avec le signet l'endroit

(1) Il se nommait M. Thibaudeau.
(2) *Le Conservateur Marseillais*, tome I, page 230.
(3) Voir la note ci-dessus
(4) Ce qui correspond à notre in-32 jésus, ou plus exactement, étant supposé la rognure des tranches par le relieur à un format intermédiaire entre le in-32 raisin et le in-32 jésus.
(5) La question est aujourd'hui résolue.
(6) Ce fait corrobore ce que je disais de ces volumes qui s'ouvrent d'eux-mêmes aux passages préférés de Bonaparte : j'insiste à dessein sur ce point qui justifie mes évocations.

où j'en étais resté; mais tout à coup je m'arrête, et je me dis : si par hasard Bonaparte avait lu cet ouvrage, et placé lui-même le signet à quelque endroit remarquable ! il serait curieux de le connaître. Je laissai donc les choses dans l'état où je les avais trouvées, et dès que l'étranger se fut retiré, je vins continuer l'examen des deux ouvrages.

Je remarquai qu'au tome premier des *Essais de Morale et Politique* de Bacon, le signet se trouvait à la page 28.

Et ce conservateur, très probe, mais qui manquait d'imagination, recopie la page 28 et celles qui suivent. Je découvre de telles phrases dans ce texte :

Il est difficile de se soutenir dans les grands emplois, et on n'en est point privé sans essuyer une chute, ou pour le moins une éclipse, qui est toujours une chose triste. *Cur non sis qui fueris, non es. Cur velis vivere ?*

Echos de l'île d'Elbe, parlez ! Répondez, sous le ciel austral, solitude de Sainte-Hélène ! *Cur velis vivere ?...*

... On ne peut pas se retirer quand on le veut ; souvent on ne le veut pas quand on le pourrait.

Ceux qui sont dans les grands emplois ont besoin de l'opinion des autres pour se trouver heureux... ils se trouveront heureux par cette opinion d'autrui... car ils sont les premiers à sentir leurs douleurs, quoiqu'ils soient les derniers à sentir leurs défauts. Les hommes en grand pouvoir ne se connaissent pas ordinairement.

Phrases magnifiques ! Je les relis aujourd'hui, et quand a retenti le tocsin de l'Histoire; et je songe au jeune soldat latin qui, sous l'aile des Victoires planantes, les lut d'abord, au soir tombant, devant les Pyramides, en l'en 1797. Le Sphinx était là, lui aussi, qui regardait l'Avenir de ses yeux d'ombre.

. . . .

Petits livres, légers volumes, épaves de tant d'orages et de gloires, ruches de si beaux songes, vous allez partir : vous reposerez dans la vieille maison consulaire où vous avez été placés autrefois. Des hommes, passants... ou poètes !... vous feuilletteront ainsi que je l'ai fait. Puissent-ils vous lire avec la même curiosité que moi, avec une ferveur égale et une semblable émotion ! Puissiez-vous, une fois encore, libérer autant de rêves que vous m'en avez livré et qui, pour de longues heures, ont éclairé ma vie !

PIERRE VIERGE.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite* [1])

—

Dans le wagon je me demandai comment j'expliquerais à Léopold que l'affaire avait échoué.

Je le trouvai à la gare dans un tel état d'excitation et la figure si bouleversée que, tout d'abord, je crus qu'un malheur était arrivé à la maison. Mais il me dit qu'en m'attendant il avait souffert un tourment mortel, car il était persuadé que je l'avais déjà livré au Grec. Alors je lui dis qu'il n'en était rien, que Teitelbaum, en apprenant de quoi il s'agissait, m'avait déclaré qu'il n'aurait jamais le courage de jouer le rôle du Grec vis-à-vis d'un homme aussi remarquable que Sacher-Masoch, pour lequel il avait la plus grande admiration ; que jamais il ne pourrait se sentir son *maître* et supérieur à lui, et qu'il se voyait forcé de renoncer au bonheur de me posséder, plutôt que d'entreprendre quelque chose d'impossible et qui ne ferait que le rendre ridicule à ses propres yeux.

Ainsi dorée, mon mari avala l'amère pilule, et se sentit, en fin de compte, tout fier du respect qu'il inspirait.

A la maison il ne cessa de me questionner sur chaque détail, et je dus lui répéter mot pour mot ce que nous avions dit, Teitelbaum et moi. Comme je devais faire grande attention à chacune de mes paroles, pour ne pas me trahir, je fus vite si fatiguée de corps et d'âme que je croyais déjà mourir d'épuisement, quand l'arrivée de Staudenheim fit cesser ma peine.

Léopold alla à sa rencontre et lui dit sur ce ton gai que l'on prend pour annoncer une bonne nouvelle :

— Ma femme revient justement de Mürzzuschlag.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 229, 230 et 231.

— Ta femme... Mürzzuschlag... dit Staudenheim, le regardant avec de grands yeux et sans comprendre. Alors, elle est déjà levée ?

— Elle s'est levée hier. Aujourd'hui elle a passé toute la journée dehors.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! quelque chose de très important ; elle a dû absolument y aller.

— Je le pense bien. Sans cela tu n'aurais pas risqué ainsi sa vie.

— Comment, risqué ?

— Ecoute. Il fait 24 degrés de froid dehors. Les écoles sont fermées et on ne laisse plus sortir les femmes et les enfants. Il faut y être véritablement forcé pour mettre le pied dehors ; il me semble que ce n'était pas le moment de faire faire un voyage à une femme délicate, qui sort de couches.

— Ah ! c'est que tu compares toujours ma femme avec d'autres femmes. Ce qui ferait du mal à une autre ne lui fait rien du tout, à elle.

— Veux-tu jouer aux échecs ?

Dans ce changement brusque de la conversation et dans le ton de sa demande, il y avait quelque chose qui m'émut profondément. Un instant je crus que j'allais rejeter tout et aller vers lui, poser ma tête fatiguée sur sa large et forte poitrine et le prier de refermer ses bras sur moi pour me défendre et m'emmener...

Vaincue par le chagrin et la douleur, je me laissai glisser à terre devant mon lit, j'enfonçai mon visage dans les coussins, comme je le faisais étant enfant, et je pleurai... je pleurai.



Le lendemain, le nouveau-né avait la dysenterie. Moi-même je me trouvais si souffrante que le médecin me défendit de nourrir l'enfant, car cela aurait pu être dangereux pour tous deux. Malgré nos soins, l'état de l'enfant empira. Le soir de Noël, à minuit, le Dr Schmit, que j'avais fait prier de revenir une fois de plus, déclara qu'il avait essayé de tous les remèdes et qu'il était impuissant, que je devais être préparée à perdre l'enfant.

Désespérée je retombai sur mes coussins. Une longue et dou-

loureuse minute s'écoula dans un silence tragique. Puis le bon médecin, compatissant, me dit, — et je crois que lui aussi avait des larmes dans la voix, — que je ne devais pas renoncer à tout espoir et que nous allions essayer un changement radical de nourriture. Puis il me dit de faire cuire de la viande, sans graisse ni filament, coupée en petits morceaux avec du riz, pendant quelques heures; j'obtiendrais ainsi un liquide laiteux que je ferais prendre à l'enfant au moyen d'un biberon. Je me mis immédiatement à l'œuvre et quelques heures après le petit malade reçut une première dose du liquide, qu'il ingurgita volontiers. Puis il s'endormit et, de mon côté, je me couchai.

Quand je me réveillai, il faisait jour. Ma première pensée fut que l'enfant était mort; je me penchai sur le petit lit et je vis qu'il dormait d'un sommeil calme et profond.

Sauvé! C'est ce que dit aussi le Dr Schmit quand il revint; à partir de ce jour, l'enfant se porta tout à fait bien. Cette soupe de viande avait opéré le miracle.



Nous fréquentions beaucoup à Bruck un jeune couple, M. et Mme X... La femme m'intéressait tout particulièrement, parce que longtemps elle avait été un mystère pour moi. Elle n'avait que vingt-deux ans, était bien faite et avait un visage agréable, sinon beau. Ses yeux étaient étranges. Petits dans leurs orbites profonds, ils brillaient et attiraient le regard comme deux flammes dans un abîme sombre, sur lequel on se penche pour pénétrer le mystère qu'elles semblent veiller. Ces yeux énigmatiques formaient un contraste étrange avec un visage autrement fort calme.

Elle avait déjà deux enfants et son mari semblait l'aimer beaucoup. Mais ni son mari, ni ses enfants, ni son intérieur n'avaient touché son âme. Elle vivait comme une étrangère au milieu des siens et comme telle elle les traitait avec douceur et bienveillance, mais en étrangère. Sous cette surface froide et toujours calme je sentais une vie ardente, — le mystère sur lequel veillaient les deux yeux et qu'ils trahissaient.

Une parente de son mari s'occupait de son ménage et soignait les enfants; quant à elle, elle passait son temps à faire de la musique et à lire.

Un instinct heureux la guidait dans ses lectures, et elle ne

lisait que de bonnes choses. Elle ne savait rien du monde, et, en dehors de nous, ne fréquentait presque personne. Elle parlait peu, et jamais de ces choses dont parlent généralement les jeunes femmes : mari, enfants, ménage, toilettes, — encore moins de plaisirs. Elle ne parlait pas beaucoup avec moi non plus, et quand cela lui arrivait, alors c'est de moi qu'elle parlait; mais il fallait que nous fussions seules. En présence d'autres personnes, de son mari même, elle restait là sans mot dire; quand elle en avait l'occasion, elle prenait ma main, la baisait tendrement et la tenait serrée dans les siennes, en me regardant toujours avec ses yeux de mystère. Tout ce qui me touchait l'intéressait; je la voyais embrasser mes enfants avec plus d'effusion que les siens. Un jour je lui en fis le reproche, en plaisantant, et elle me répondit sur son ton calme :

— Ah ! mes enfants...

— Mais, ce sont *vos* enfants.

— C'est un hasard... Ils pourraient aussi bien être les enfants d'une autre.

— Je pourrais en dire autant des miens.

— Non. *Ceux-là*, vous seule pouviez les avoir — une autre non.

Au printemps elle passait souvent des heures entières sur la lisière de la forêt, pour me chercher les premières violettes, et par les nuits de lune, dont la beauté mélancolique agit si puissamment dans les montagnes, elle me priait de regarder à une certaine heure, avant de me coucher, la campagne baignée de lumière; elle, de son côté, en ferait autant et penserait à moi. Je finis par me rendre compte qu'elle m'aimait passionnément et que cet amour était pour elle une souffrance bien plus qu'un bonheur. Quand elle trouvait quelqu'un auprès de moi, homme ou femme, je la voyais torturée par la jalousie. Cependant il n'y avait pas entre nous de relations étroites ; il n'y avait même pas ce qu'on appelle amitié. Après des années entières de fréquentation, nous ne nous étions pas rapprochées l'une de l'autre, nous n'avions jamais échangé une confidence. Cet amour me touchait, c'est vrai, mais je ne le comprenais pas.

Un jour j'eus la solution du mystère.

Les étudiants de l'Ecole des Mines de Leoben donnaient leur bal annuel et nous avaient envoyé une invitation. Léopold

désirait que nous y allions, et comme M. et Mme X... devaient s'y rendre également, il fut convenu que nous irions ensemble.

Nous avions retenu deux chambres dans l'hôtel où le bal avait lieu ; les hommes devaient s'habiller dans l'une, les femmes dans l'autre. J'eus vite fait et je cédai la glace à Mme X...

Je portais une robe de satin blanc et j'attendais, assise dans un fauteuil bas. J'étais sur le point de m'assoupir dans l'air surchauffé de la chambre, quant un baiser brûlant sur mon épaule me fit sursauter. Surprise, je regardai autour de moi et je vis Mme X..., en grande toilette, effrayée, mais heureuse de son audace, et qui en attendait les suites.

— Etait-ce vous?

— Oui.

— Qu'y a-t-il?

Son visage s'était complètement altéré. Sa tranquillité avait disparu et sa passion douloureuse la rendait presque belle.

— Je n'ai pu résister, me dit-elle d'une voix sourde et frémissante. Vos belles épaules blanches, la robe blanche... tout cela si blanc et si délicat... comme la reine des neiges du conte... et aussi froide que vous.

— Mais, Madame, que dites-vous là?

Elle était toute pâle et ses yeux s'enfonçaient, plus profond que jamais. Elle portait une robe de mousseline verte, et comme elle se laissait lentement glisser à terre, sa robe forma autour d'elle comme un nuage d'écume qui lui donnait une apparence singulière. Avidement et frémissant de tout son corps, elle couvrit mes mains, mes bras et mes épaules de baisers à la fois craintifs et brûlants.

La situation commençait à devenir inquiétante, quand, heureusement, j'entendis marcher. C'étaient nos maris. Leur entrée chassa le mauvais esprit.

Pendant le bal, je vis souvent des yeux ardents me regarder du fond de leurs orbites sombres et me poursuivre. Mais je me détournais. Maintenant, ils me faisaient peur.



Ma mère me quitta. Elle avait retrouvé de vieux amis, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps; ils lui en dirent tant qu'en fin de compte ils la décidèrent à me laisser là.

Quelles raisons ma mère avait-ellepour s'en aller et de quoi était-elle mécontente ? Elle ne l'a jamais dit, et je ne l'ai jamais appris.

Comme j'avais lieu de me préoccuper de son existence, me donnai beaucoup de peine pour lui faire comprendre à quel danger sa décision pouvait l'exposer ; je lui dis que dans la position incertaine où je me trouvais moi-même, ainsi qu'elle le savait très bien, je ne pouvais m'engager à rien au sujet de son entretien, tandis que tant qu'elle resterait avec moi, je serais trop heureuse de partager avec elle tout ce que j'avais.

Elle persista dans sa résolution et partit.

Je restai donc seule avec mon mari et mes enfants.

Jusqu'alors Léopold avait été un malade imaginaire, qui, non content de mettre toute la richesse de son imagination à se trouver atteint de toutes les maladies connues, allait jusqu'à en inventer de nouvelles pour son usage particulier ; mais depuis quelque temps une maladie véritable semblait l'avoir pris, qui nous inquiétait d'autant plus qu'une obscurité mys térieuse l'entourait et qu'il nous était impossible d'en reconnaître la cause ou le siège. Les signes extérieurs de cette maladie consistaient en ce que,soit en écrivant,soit en causant, une angoisse mortelle le saisissait,qui, lorsque les accès étaient violents,croissait à chaque minute,jusqu'à ce qu'arrivé au paroxysme il se mettait à fondre en larmes et à prendre congé de moi et des enfants, persuadé que peu après il ne serait plus qu'un cadavre.

Je ne sais lequel de nous deux était le plus tourmenté : lui de souffrir ainsi, ou moi de le voir souffrir.

Ses maladies imaginaires ne m'avaient jamais causé de difficulté sérieuse, car j'avais toujours pu aisément lui prouver qu'elles n'existaient que dans sa fantaisie. Mais cette fois il y avait quelque chose qu'on ne pouvait nier. Je réussis cependant à lui cacher mes craintes et à lui faire croire qu'il ne s'agissait probablement que d'accès de nervosité, inséparables de sa profession et dont souffrait certainement la grande majorité des écrivains. Il ajoutait volontiers foi à ce que je lui disais et l'accès était oublié aussitôt que passé. Ce qui contribuait à me calmer, c'est que Léopold, en dépit de ces accès, était vigoureux et frais et qu'il commençait même à engraisser.

Je cherchais ainsi à me tranquilliser, sans jamais arriver à être réellement tranquille.

L'habitude de faire dormir les enfants dans ma chambre m'avait donné un sommeil très léger, que le moindre petit bruit troublait.

Une nuit je fus réveillée par le bruit particulier que fait un homme en passant son pantalon. D'un saut je fus hors de mon lit et dans la chambre de Léopold.

— Qu'y a-t-il? Que fais-tu? demandai-je. Il me regarda d'un air surpris et distrait, et se tut, comme s'il n'avait pas su lui-même ce qu'il voulait faire. Puis il parut se souvenir et, comme au sortir d'un rêve, il me dit :

— C'est vraiment curieux. On est venu me dire que la maison brûlait, et pour ne pas être brûlé dans mon lit, j'enfilais vite mon pantalon dans l'intention de me jeter par la fenêtre.

Je passai le reste de la nuit assise sur mon lit; non pas que je craignisse de m'endormir, mais pour être prête au cas où le saut par la fenêtre menacerait de nouveau.

Le lendemain matin nous parlâmes de son rêve, et il me dit qu'il se fût sans aucun doute jeté par la fenêtre, si je n'étais pas survenue. Je frémis à la pensée que ce malheur serait arrivé, si mon sommeil avait été plus profond.

Dès lors je fis placer tous les soirs un matelas devant le lit de mon mari, et durant de longs mois je dormis là.

Cet incident fit que sa santé m'alarma de nouveau et que ses accès, auxquels j'avais commencé à m'habituer, m'inquiétèrent plus que jamais.

On comprendra aisément que, dans ces circonstances, je m'ingéniasse à satisfaire à toutes ses volontés et que j'écoutasse avec une inlassable patience ses discours, toujours les mêmes, et qui tournaient sans cesse autour de mon infidélité à venir, car c'était là la seule chose capable de distraire et d'éloigner ses accès.

Il y avait des jours où il allait vraiment trop loin; ces jours-là je ne sortais plus de mon rôle de maîtresse cruelle et j'attendais impatiemment la nuit qui me permettait de redevenir moi-même.

Au milieu de tous ces soucis et de tous ces déboires, une chose me tranquillisait : je n'aurais plus d'enfant. Depuis la naissance de mon dernier, j'avais pris la résolution, quelles

qu'en fussent les conséquences, de ne pas en avoir d'autre.

Comme je ne pouvais pas donner mes véritables raisons à mon mari, je lui dis qu'une femme ne peut être enceinte et nourrir un nouveau-né, et en même temps avoir des amants. Il comprit cela et fut de mon avis.



Au mois d'août 1876, nous allâmes passer quelques semaines avec les enfants dans une ville d'eaux, Frohnleiten, où nous demeurâmes en dehors de la ville, dans une maison de garde forestier, située dans un endroit solitaire, sur la lisière de la forêt.

Ce fut à cette époque que mon mari écrivit ce qu'il fit de plus beau et de mieux pendant nos dix années de mariage.

De Paris aussi venaient d'heureuses nouvelles, qui l'encourageaient au travail. Son roman *l'Idéale* paraissait dans *l'Opinion nationale ;* son *Testament* dans *la République française ;* Meilhac et Halévy demandaient l'autorisation de tirer une opérette d'une de ses nouvelles ; *l'Univers illustré* publiait une étude sur lui, accompagnée de son portrait ; *le Journal de Genève* écrivait, en commentant *le Legs de Cain :* « Ces nouvelles sont la note d'une tragédie grandiose, dont l'humanité souffrante est l'héroïne. Sacher-Masoch unit le tempérament de lord Byron à la forme de Mérimée. »

Buloz, avec lequel Léopold était un peu en froid depuis un an, écrivait qu'il serait heureux de publier un roman de lui dans *la Revue des Deux Mondes*. Catherine Strebinger, qui s'était fiancée avec Henri Rochefort, nous informait que ce dernier et Busnach avaient l'intention de tirer une pièce de *l'Emissaire*, dont le principal rôle serait joué par Sarah Bernhardt. Catherine, — nous étions devenus intimes et nous nous tutoyions, — écrivait encore que son fiancé deviendrait certainement un jour ou l'autre Président de la République, et qu'alors nous devrions aller vivre à Paris où elle et Rochefort nous feraient une large place. Le directeur de la maison d'édition Haller, à Berne, quittait la dite maison pour s'établir à son propre compte, dans l'intention d'acquérir toutes les œuvres de Sacher-Masoch et de ne pas en éditer d'autres.

Ainsi je voyais un avenir brillant s'ouvrir devant mes enfants : je les voyais heureux, riches, portant un nom illustre ; et

choses, et jouons franc jeu avant tout. Je t'ai promis de satisfaire ta fantaisie et je tiendrai ma promesse, si tu le veux. Mais je voudrais que tu songes aussi aux conséquences qui en résulteront pour nous, surtout pour les enfants. Je ne demande rien, je suis parfaitement heureuse avec toi et avec les enfants. Je te fais un *sacrifice* en exécutant ta volonté et tu auras seul la responsabilité de tout ce qui arrivera, dis-toi bien cela...

— Ah! mon Dieu! tu prends vraiment les choses trop au sérieux. Est-ce qu'une femme ne peut pas faire un saut de côté, sans qu'une tragédie s'en suive ? Tu auras des amants et nous vivrons heureux avec nos enfants, comme par le passé.

— Peut-être as-tu raison, peut-être que non. Qui sait où la pierre s'arrêtera, une fois qu'elle sera en train de rouler ? Suppose, par exemple, que mon amant m'inspire une passion véritable, et que je te quitte ?

— Toi! Jamais tu ne feras ça! Ce qu'il y a justement de délicieux dans tout cela, c'est que je n'ai rien à craindre de semblable; tu as une nature beaucoup trop honnête et fidèle pour oublier tes devoirs sacrés. Et pourquoi le ferais-tu ? Je te laisse absolument libre de satisfaire tous tes caprices ; quelle raison aurais-tu de nous quitter, moi et les enfants? Je ne désire rien tant que de te voir vraiment amoureuse d'un autre; j'espère que cela sera et j'attends des miracles de cette situation.

— Et le monde dira que ta femme est une libertine!

— Ma chère Wanda, aussi longtemps que le mari couvre sa femme, le monde ne dit rien, — et il peut penser ce qu'il veut. Que tu me dises cela, voilà qui m'étonne. Tu m'as suivi à Vienne alors que tu étais *jeune fille*, sans te soucier de ce que le monde pourrait en dire.

— J'étais seule et je n'avais de considération à avoir pour personne. Aujourd'hui je porte *ton* nom, et j'ai des fils.

— Les aventures de la femme ne touchent pas l'honneur du mari. Et, quant à tes fils, tu les élèveras de telle manière qu'ils seront au-dessus du jugement du monde. Tu as jusqu'à présent suivi toutes les singularités de mon esprit avec une intelligence rare, et je ne comprends vraiment pas que tu fasses tant de difficultés pour cette chose-là.

— Peut-être est-ce parce que je ne peux pas avoir en toi la même confiance absolue que toi en moi.

— Que crains-tu ?

— La première infidélité que je commets est *légalement* un crime contre toi... Tu peux obtenir le divorce contre moi... me prendre les enfants...

— Quoique tu n'aies aucun motif pour me supposer capable d'une pareille infamie, je suis content que tu y penses. Je te donnerai des garanties à ce point de vue. Le mieux et le plus simple sera que je te donne une déclaration par écrit, dans laquelle je dirai que tout ce que tu fais ou as fait je le savais et voulais que tu le fasses, et que, par conséquent, je n'ai pas le droit de t'en faire un reproche ou de t'intenter un procès. Je te donnerai de plus quelques feuilles en blanc avec ma signature, que tu pourras, quand tu le voudras, remplir ou faire remplir. Ainsi je serai entièrement dans tes mains et tu n'auras plus le droit de te méfier de moi.

Nous avions parlé tout bas, pour ne pas éveiller l'enfant endormi qui souriait dans ses doux rêves.

Léopold alla dans sa chambre, et bientôt il m'apportait la « déclaration » et des feuilles en blanc signées par lui. Il avait l'air aussi heureux que si la réalisation de ses désirs avait été imminente.

Il était minuit; je l'engageai vivement à aller se coucher, ce qu'il fit.

J'étais contente de rester seule. Je me sentais épuisée, vide, plus désespérée que jamais.

J'allai à la fenêtre et je regardai au dehors. La petite ville dormait sous sa couverture de neige, tranquille comme dans un conte. Debout, j'attendais que la nuit se passât; mais le temps semblait assoupi, lui aussi, et je crus que le jour ne poindrait jamais plus pour moi.

Les papiers se trouvaient sur la table, la « déclaration » et les feuilles blanches avec son nom au bas — et aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, près de vingt-sept ans après, je les ai de nouveau devant moi, vieilles et jaunies, avec un nom déteint — et rien d'autre.

Je me détournai de toute cette ombre vers la source de ma force aux heures les plus lourdes, vers mon enfant. J'effleurai de mes lèvres sa petite main posée, tendre et chaude, sur la couverture, — doucement, pour ne pas troubler le rêve offert en spectacle à sa petite âme par des esprits amis.



La nuit s'était passée sans accès de toux, le danger s'était évanoui et en peu de jours l'enfant se trouva complètement rétabli. A partir de ce jour, une amélioration se fit également sentir dans l'état de mon mari. D'abord la peur pour le malade, puis la joie de voir l'idole enfin sauvée l'avaient secoué et il s'était oublié lui-même. Puis de beaux jours ensoleillés, messagers du printemps, permirent aux deux convalescents de sortir au soleil vers le milieu du jour. Cette heure journalière au grand air fit merveille; le mal de gorge diminuait à vue d'œil et l'esprit si longtemps tourmenté et torturé de mon mari reprenait confiance et espoir. La venue précoce d'un beau printemps fit s'évanouir comme des ombres les terreurs de l'hiver.

Le docteur Schmit avait déclaré à plusieurs reprises que le climat de Bruck était trop rude pour mon mari et qu'il ferait bien de ne pas y rester. Quoique je ne fusse pas du même avis et que la pensée de quitter cette ville charmante de Bruck me rendît toute triste, je n'osai rien dire, et bientôt ce fut chose décidée que nous irions à Graz — aussitôt que nous aurions l'argent nécessaire.



L'argent nécessaire ! Et une fois les frais de déménagement payés, que ferions-nous? C'est avec un secret effroi que je songeais à ce qu'allait être notre situation financière dans un avenir prochain. De tout l'hiver, Léopold n'avait rien écrit, c'est-à-dire rien gagné. Nous avions vécu jusqu'alors sur des honoraires payés en retard. En été, nous allions avoir à subir les conséquences désastreuses d'un hiver improductif. Je ne voulais pas décourager mon mari et je gardais mes soucis pour moi. Le mois de mai passa ainsi.

Destinée à vivre de longues et mornes années à la ville, je voulus jouir pleinement du reste de mon séjour à Bruck. Léopold consentit à rester seul le matin, tandis qu'il écrivait; pendant ce temps, j'emmenais mes enfants dans quelque endroit bien abrité, presque toujours sur la lisière de la forêt, et là s'écoulaient des heures ravissantes. Les enfants, si frais et si beaux, — Lina aussi était devenue une charmante enfant,

— luttaient d'allégresse avec les oiseaux et tendaient les mains pour les saisir, eux qui volaient là-haut dans le ciel bleu. De la forêt venait le chant du coucou, mais je ne comptais pas ses appels : je ne voulais pas questionner le destin, car ici j'oubliais tous mes soucis, toutes mes peines, toutes mes souffrances, et je n'étais qu'heureuse, rien qu'heureuse.

L'après-midi, le même jeu recommence, mais Léopold vient avec nous, et la bonne aussi, et nous allons plus loin dans la montagne, car il veut prendre du mouvement. Et si les petites jambes se trouvent fatiguées nous portons les petits à tour de rôle, ou bien nous nous reposons jusqu'à ce qu'ils se remettent à courir. Mon mari se sent heureux, lui aussi. Quand je le vois jouer ainsi avec les enfants, lui-même le plus enfant de tous, et poursuivre avec eux des papillons, puis, à bout d'haleine, mais radieux, revenir vers moi, m'enlacer et m'embrasser sur la joue avec un : « Oh ! ma chère, ma bonne femme ! » alors je me demande pourquoi ce simple, mais vrai bonheur ne peut lui suffire ? J'en suis désolée, certes, mais lui en faire un reproche serait aussi injuste que de reprocher son infirmité à un infirme. Tout ce que j'avais enduré de répugnant, de hideux et d'insensé cet hiver-là avait éveillé en moi une pitié profonde pour le malheureux et de cette pitié était né un amour qui avait maintenant de fortes racines dans mon cœur. Et pouvait-il en être autrement, après l'avoir vu parfois torturé d'atroces souffrances psychiques, qui appelaient la pitié et à la vue desquelles aucun être humain n'eût pu rester insensible ?

Et, dès lors, je rassemblais mon courage pour me trouver prête et ferme, à l'heure où viendrait l'inévitable, et ne pas dévier alors du droit chemin.

En juin 1877, nous partîmes pour Graz.



Nous louâmes provisoirement un appartement de campagne, composé de deux chambres et d'un cabinet, sur le Rosenberg, et nous n'y fîmes porter de nos meubles que ce qui nous était indispensable.

Il y avait un beau jardin et une forêt proche de la maison, si bien que les enfants se trouvaient au grand air toute la journée. Léopold et moi les rejoignions, sitôt son travail fini.

Ce séjour si heureux fut troublé par les soucis pécuniaires les plus cuisants.

Après un hiver passé sans travail, il n'y avait pas d'honoraires à attendre, et quelle que fût l'ardeur que Léopold mit à produire, nous n'en étions pas plus avancés pour le moment.

De Paris et de Genève on nous envoya de l'argent, en paiement de traductions, mais peu, et cela n'alla pas loin. Nous avions réduit nos dépenses au strict nécessaire. Nous ne sortions plus pour ne pas nous trouver forcés de dépenser de l'argent, et mon mari n'osait plus écrire de lettres, pour économiser les frais de timbre ; malgré tout, nous fûmes obligés d'engager tout ce que nous avions de valeur et de vendre une partie de nos meubles, sans que cela nous avançât à grand' chose. La situation devenait telle que nous ne savions plus où donner de la tête. Je voyais venir avec terreur le jour où je ne pourrais plus acheter de pain pour mes enfants.

Dans cette disposition d'esprit je suggérai à Léopold l'idée de demander un prêt d'argent à la Fondation Schiller, prêt qu'il était sûr de pouvoir facilement rembourser, grâce à un grand roman accepté par la revue *Ueber Land und Meer*, mais qui ne devait paraître et n'être payé que quelques mois après.

Mon mari hésita longtemps avant de se décider à une démarche aussi pénible pour lui, mais, acculé par la nécessité, il la fit quand même, — et quelques semaines plus tard on lui signifia un refus.

— Je me serais épargné cette humiliation, si je ne t'avais pas écoutée, me dit-il, tout fâché, et je regrettai moi-même de lui avoir donné ce conseil.

Les désagréments et les soucis viennent toujours en bande.

Quand il faut rogner sur les plats, la faim étale ses coudes sur la table. Et c'est quand on la voit dans des yeux d'enfants que son aspect vous empoigne le plus.

A la suite d'un de ces maigres repas après lequel les enfants avaient redemandé du pain, je me demandais si je ne ferais pas bien de renvoyer la bonne, pour avoir une bouche de moins à nourrir. Cependant cette fille nous servait depuis quelques années déjà, elle était fidèle et honnête et on pouvait lui confier les enfants sans crainte ; d'autre part, je ne voyais pas comment je me tirerais d'affaire sans bonne, car je ne pouvais

quitter mon mari un seul instant, et trois petits enfants avaient besoin de surveillance.

Je discutais ainsi avec moi-même, quand Léopold entra, une lettre à la main. Il avait cet air agité que je ne connaissais que trop bien, et derrière lequel il cherchait à cacher son embarras quand il avait quelque chose à me dire qui n'était pas précisément de nature à me faire plaisir.

— Voilà de nouveau une belle sottise ! s'écria-t-il. Kapf m'écrit qu'il a renoncé à sa situation et que le lendemain de la date de sa lettre il part pour Graz.

Depuis quelque temps déjà, mon mari recevait d'un jeune homme, commis de libraire à Berlin et nommé Otto Kapf, des lettres très flatteuses, et — en le flattant on obtenait tout de lui — il lui avait répondu. Les flatteries furent suivies de confidences plaintives : le jeune homme ne se sentait pas à sa place dans une boutique, il avait des visées plus hautes et, en fin de compte, il priait Sacher-Masoch de le prendre chez lui comme secrétaire. Léopold, pour le calmer, lui avait fait espérer qu'il l'engagerait plus tard. Voilà tout ce que je savais.

Terrifiée, je le regardai.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'arrêter ?

— Puisqu'il est en route !

Je me tus. C'était une tactique habituelle de mon mari de me cacher celles de ses intentions qu'il savait aller à l'encontre de mes désirs, mais qu'il voulait quand même mettre à exécution, jusqu'à ce que, me trouvant devant un fait accompli, je ne pusse plus rien y faire. C'est ce qui venait d'arriver.

Je ne dis rien, cherchant uniquement à surmonter la colère qui me prenait.

— Que vas-tu faire ? me demanda-t-il.

— Ce que tu aurais dû faire, toi ; lui dire exactement ce qui en est, pour qu'il s'en retourne.

— Tu oublies que je lui ai donné de l'espoir pour l'avenir.

— Tu as agi sans réfléchir, mais cela ne lui donne pas le droit de réaliser ces espérances par un coup de force. Il a commis une imprudence et il faut qu'il en subisse les conséquences, *lui* et pas nous.

— Nous ne pouvons cependant pas renvoyer de suite ce pauvre garçon.

— Pourquoi pas, puisque personne ne lui a dit de venir ?

Je sentais la colère gronder en moi, et cependant j'étais contente de voir Léopold dans cette impasse.

— D'ailleurs, si tu ne veux pas le renvoyer, garde-le. Quels appointements lui as-tu promis?

— Mais je t'en prie ! Je lui ai écrit que pour le moment il ne pouvait pas être question d'appointements, ma longue maladie m'ayant mis dans une situation difficile. Il a parfaitement compris et ne demande qu'à vivre chez nous. Tu vois que cet homme est tout à fait modeste.

— En as-tu si grand besoin?

— Oh ! pour le moment je n'ai pas besoin de lui du tout.

— Alors il vaudrait vraiment mieux le renvoyer « pour le moment » à Berlin. Que lui a coûté le voyage?

— Rien; je lui ai procuré une passe.

— Tant mieux, alors ! Qu'il s'en retourne bien vite !

— Non, cela ne peut pas aller comme ça. Je me rendrais ridicule. Je vais te faire une proposition : gardons-le ici quelques jours; il verra bien lui-même où nous en sommes et quelle est notre situation. Et puis il me sera plus facile alors de lui parler... de lui proposer de se chercher une situation qui lui permette d'attendre que je me trouve à flot. Cela te va-t-il?

J'y consentis, parce que ne pas consentir ne m'eût avancée à rien. D'autre part il me fallait éviter tout motif de scène ou de querelle pour ne pas lui gâter son ardeur au travail.

Le lendemain le « secrétaire » était là. Aux sentiments d'ordre purement matériel qui m'animaient contre lui, vinrent s'en joindre d'autres, personnels, ceux-là.

Il était d'une laideur repoussante, et tout aussi repoussante était toute sa manière d'être. Je ne pouvais souffrir son parler berlinois, court, sec, haché. Ses grosses lèvres boursouflées, surmontées d'un nez épaté, ses petits yeux pincés de myope, cachés derrière de fortes lunettes et dont on ne voyait, quand on cherchait son regard, que deux points brillants, deux pointes d'épingle dardées sur vous, et par là-dessus un front stupide, tout cela composait un visage qu'on ne regardait qu'à contre-cœur. Au point de vue du travail, il ne valait rien, car il avait une écriture qu'il était impossible à un être raisonnable de lire. Il restait donc assis des heures et des jours entiers, sans mot dire, quand il ne se promenait pas au dehors. Mon

mari lui-même, toujours prêt à trouver toutes les qualités aux gens qui l'admiraient, déclarait que son « secrétaire » était l'être le plus vide et le plus ennuyeux qu'il pût y avoir au monde.

Il ne fut plus question de lui chercher une autre situation, ou de s'en débarrasser d'une façon ou de l'autre. Il resta donc chez nous, sans pouvoir nous être utile à rien, désœuvré et de trop; et quoique voyant bien quelle lutte amère était notre existence, il fût resté là jusqu'à la fin de ses jours, si, plus tard, dans un moment de besoin désespérant, je n'eusse trouvé le courage de nous libérer de cette charge par un coup de force semblable à celui par lequel il s'était imposé à nous.



En dépit de nos soucis pécuniaires, Léopold était en bonne santé, gai et travailleur. Je l'admirais à cause de cela, car moi je me trouvais abattue par notre situation et je devais me faire violence et m'observer sans cesse, pour ne pas lui laisser apercevoir mon abattement. D'autre part, j'étais peinée de voir qu'il lui fallait travailler tant et si rapidement, pour gagner de l'argent à tout prix; son travail ne pouvait avoir grande valeur, et en effet il ne valait rien.

Je me sentais souvent touchée par son absence de besoins; il ne buvait pas, ne fumait pas et s'habillait avec une simplicité presque exagérée. Aussi, quand il y avait de l'argent à la maison, et qu'il lui arrivait d'exprimer un désir, je n'avais pas le courage de dire non; ses désirs étaient d'ailleurs toujours très modestes; le plus souvent, il s'agissait d'une excursion, d'un plaisir à faire aux enfants, et, une ou deux fois par an, d'une kazabaïka pour moi. Jamais il n'avait un sou dans sa poche; tout l'argent qu'il gagnait, il me le donnait, et j'en faisais ce que je voulais. Quand je dis tout, je veux dire l'argent qui lui restait quand il avait payé de vieilles dettes, — et souvent c'était bien peu. Ces vieilles dettes étaient un abîme où allait s'engloutir au moins la moitié de ce qu'il gagnait. Quelles étaient à vrai dire ces dettes, qui exigeaient tant d'argent, je ne l'ai jamais su. Son frère Charles avait l'affaire en main; on lui envoyait l'argent, et il payait.

Sa distraction préférée consistait à reprendre sans cesse avec moi notre vieux thème de conversation.

Peu à peu je m'étais mise à considérer ce jeu de son ima-

gination comme une sorte de nécessité de mon existence et je l'avais accepté comme tel. Ma grande préoccupation était d'empêcher que quoi que ce soit n'arrivât de nature à porter atteinte à son honneur. Je ne pouvais sans doute éviter de me compromettre moi-même, mais c'était là le moindre mal, et je l'avais choisi.

Dès les premiers temps de notre séjour sur le Rosenberg, Léopold avait mis une annonce dans la *Tagespost*, où il était dit qu' « une jeune et jolie femme cherchait à faire la connaissance d'un homme énergique ».

Un comte Attems, — lequel? je n'en sais rien, il y en a tant à Graz! — répondit à l'annonce. Je dus lui donner un rendez-vous, et cela dans la forêt attenant à la ferme où nous demeurions; mon mari voulait nous observer, caché dans les fourrés, « pour éprouver les tortures de la jalousie ». Je trouvai le comte à l'endroit convenu.

Il ne m'avait pas vue approcher, absorbé qu'il était par l'effort de fixer sur son œil un monocle qui se refusait obstinément à se laisser faire. Il en vint enfin à bout; il leva alors les yeux, m'aperçut, et le saisissement fit retomber le monocle aussitôt. Il ne savait que faire, s'il devait me saluer ou assujettir le verre récalcitrant.

— Laissez-le, vous êtes beaucoup plus beau sans cela, lui dis-je.

Il était petit et n'avait pas du tout l'air « énergique »,avec son visage effacé et sa parole pâteuse. J'eusse aimé beaucoup à le renvoyer de suite d'où il venait, mais je pensai à mon mari, qui nous épiait, et je ne voulais pas trop lui écourter la jouissance des « tortures de la jalousie ».

Tandis que nous marchions dans la forêt, mon comte trébucha sur une racine d'arbre et s'étendit de tout son long. Il ne s'était pas fait de mal, mais son pantalon avait souffert, et le monocle était en deux.

Sur cet effet final il prit congé, non sans que je lui eusse promis de lui écrire quand et où nous nous reverrions.

Tout de suite, Monsieur mon mari vint à ma rencontre. Les tortures de la jalousie qu'il avait éprouvées ne semblaient pas lui avoir fait grand mal, car il était d'humeur pétulante.

— Ah! quelle femme charmante tu fais! me dit-il. Sans

cesse tu dévoiles un côté nouveau de ton être, qui me ravit. Tu as été exquise en te moquant si gaiement de lui.

— Alors tu as entendu ce que nous disions?

— Mot pour mot!

— Eh bien, que dirais-tu si je te donnais ce comte imbécile pour seigneur et maître? Ce serait là un raffinement de cruauté auquel tu n'as certes pas songé.

Il se mit à rire.

— Tu n'as pas le droit de le faire. Ce serait contraire à notre contrat.

— Quel contrat? Tu ne peux cependant pas vouloir forcer mes goûts.

— Puisque tu considères que tu me fais un sacrifice, il faut me le faire comme il me convient, et, par conséquent, il ne faut me livrer qu'à un homme beau et plein d'esprit.

— Très bien. Mais il existe un autre contrat, — écrit, — dans lequel tu me donnes le droit de faire tout ce que je veux. Conviens au moins que tu as été imprudent, quand tu as signé ce contrat.

— S'il s'était agi de toute autre femme, oui; avec toi, non. Tu es trop intelligente et trop honnête pour faire quelque chose qui soit de nature à compromettre mon honneur ou notre bonheur.

— Veux-tu que nous déchirions le contrat et qu'il ne soit plus question de toute cette histoire?

— Non! Même si tu devais en abuser de la pire façon, tu dois le garder. Le sentiment que je me trouve ainsi entièrement dans tes mains, que tu peux faire de moi ce qui te plaît, que j'ai peur et que je tremble devant toi, tout cela me procure, à moi, la plus grande jouissance.



L'été était fini et l'automne venait. Les nuits étaient déjà froides et le matin tout était couvert de givre, quand nous nous trouvâmes enfin à la tête d'une somme suffisante pour payer ce que nous devions aux gens de l'endroit, et aller demeurer en ville.

Nous avions loué le troisième étage d'une maison de la Normalschulgasse. L'appartement se composait de deux grandes et de deux petites chambres; il eût été suffisant, et même

confortable, si nous n'avions eu Kapf sur le dos. La disposition des pièces m'obligea à lui en donner une des grandes, qui devait en même temps servir de salle à manger.

Nous avions dû vendre nos meubles de salon et il nous fallut arranger ma chambre, la seconde des grandes pièces, de façon à pouvoir y recevoir. Pour parvenir à ma chambre, il fallait passer par la salle à manger, mais comme Kapf y couchait, ce chemin se trouvait barré matin et soir; quand je voulais sortir, il me fallait passer par la chambre de mon mari et par celle des enfants.

Mais c'était là une incommodité somme toute supportable. Par contre, une salle à manger qui sert de chambre à coucher ne peut être que malpropre et peu appétissante. Jour après jour, je devais faire appel à toute ma patience pour supporter cela. D'autre part la présence de notre hôte forçait les enfants à dormir tous avec la bonne dans une petite chambre de derrière, sans air ni lumière.



Dans les premiers jours de novembre, mon mari reçut la lettre suivante :

Qu'as-tu encore en toi du « Nouveau Platon »? Que peut offrir ton cœur? Amour pour amour? Si ton désir n'était pas un mensonge, tu as trouvé ce que tu cherches.

Je suis, parceque je dois être, ton

ANATOLE.

La lettre venait d'Ischl, mais donnait une adresse poste restante dans un autre endroit, à Salzbourg, si je ne me trompe.

Cette lettre mit Léopold dans un état d'excitation et de curiosité terrible. La lettre faisait allusion à une des nouvelles du *Legs de Caïn*, *l'Amour de Platon*. L'écriture était celle d'une personne de distinction. Qui cela pouvait-il être? Un homme? Il n'était pas possible de s'en rendre compte. En tous cas il y avait là une aventure intéressante qu'on ne pouvait pas négliger.

Tout tremblant d'émotion, Léopold répondit :

Anatole!

Tes lignes ont soulevé mon âme, comme la tempête soulève la mer; ses vagues montent aux étoiles — et pourquoi — puisqu'une étoile est descendue jusqu'à elle.

Nous avons, en Galicie, une légende merveilleuse. Toute étoile qui tombe devient, dès qu'elle a touché terre, un être humain d'une beauté étrange et ensorcelante, dont le visage d'ange est encadré d'une chevelure blond-doré de démon. — Cet être, homme ou femme, auquel aucun mortel ne peut résister, est un démon qui tue, en suçant leur âme dans un baiser, ceux qui l'aiment et qui deviennent sa proie. Anatole, tu es une de ces étoiles tombées dans une âme humaine ! Qui t'a donné ce pouvoir sur moi ? Ange ou démon, je t'appartiens, si tu le veux.

Tu me demandes ce que j'ai encore en moi du « Nouveau Platon » ?

Tout, Anatole, tout, et plus encore que je n'ai pu décrire dans l'histoire du « Nouveau Platon ». Car il y a un amour, il y a des sensations, des rêves, des suggestions divines de l'âme qu'aucune plume ne peut rendre.

Ta question me prouve que tu doutes de moi.

On me juge si souvent mal ! Et cela seulement parce que, dans beaucoup de mes œuvres, j'ai dépeint la bassesse et les dégoûts de la vie, et il n'y a que peu d'êtres qui comprennent que ce sont la souffrance et le désespoir d'une âme idéale causés par la laideur morale des hommes, qui m'ont inspiré des mots aussi amers, des tableaux aussi sombres. Là où j'ai dépeint des natures idéales, j'ai presque uniquement puisé en moi-même, dans *le Nouveau Platon* surtout.

Ce que mon cœur peut encore offrir ?

Tout ce dont une âme d'homme et de poète est capable.

Amitié pour amitié, amour pour amour.

Dois-je réfléchir quand tu me dis que j'ai trouvé ce qui, au grand soleil du jour et dans l'ombre mystérieuse des nuits, est l'objet de mes désirs sacrés, quand Anatole m'est apparu dans mes rêves pour m'arracher mon repos et mon sommeil ?

Si tu es Anatole, je suis à toi, prends-moi !

De toute mon âme

ton

LÉOPOLD.

Mon mari attendit la réponse dans un état de tension indescriptible. Elle vint enfin, et disait :

Léopold,

N'as-tu jamais pleuré en dedans?

Me voici, les yeux secs, et je sens les larmes couler une à une dans mon cœur. Je frémis d'effroi et mon âme lutte, comme pour s'arracher violemment à l'étreinte du corps.

Tu comprends tout mon être.

On vient de me donner ta lettre et depuis que je l'ai lue, je ne sais plus qu'une chose, c'est que je t'aime infiniment, comme — comme toi seul peux être aimé, comme seul Anatole peut aimer.

Tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'idéal en moi, t'appartiendra, je veux attiser en moi l'étincelle divine qui est dans tout homme, jusqu'à ce qu'elle devienne une flamme à toi consacrée — et si cet amour pur, spirituel, sacré, ne fait pas de moi ton Anatole, alors c'est que je ne le suis pas.

Je serai ton bonheur? Ah! si je pouvais te rendre tout ce que tu m'as donné.

Vois-tu, dans les quelques lignes que je t'ai envoyées, il y a tout un livre, écrit par mon cœur, et tu l'as lu!

Ne dois-je pas être tien ?

Je me méfierais de toi, quand tu te montres noble dans toute la splendeur de ton cœur ? Cependant je ne veux rien être pour toi, qu'Anatole. Aucune autre pensée ne doit me matérialiser pour toi. Aucun autre nom. Je sais maintenant ce qu'est l'amour et en moi une voix d'allégresse résonne : Tu as raison :

« L'amour est l'abandon spirituel qu'on fait de soi à un autre. On échange son âme contre une âme. »

Donne-moi ton âme! — Je ne suis pas un démon, Léopold. — Moi-même je suis soumis à une autre puissance inconnue, sur laquelle je ne peux rien. Et s'il est vrai que jusqu'à présent ont dû m'aimer tous ceux dont j'ai voulu l'amour, ce don de toi que je te demande, aucun autre ne peut me l'offrir — et je ne le veux d'aucun autre, de même que je ne peux m'abandonner qu'à toi.

C'est moi, Anatole, ton Anatole! Quel enfant j'étais d'en douter, de pécher contre le mystérieux miracle qui s'accomplit en nous! Maintenant je le comprends avec une effrayante lucidité : nous nous appartenons pour l'éternité. Léopold, j'en frémis! C'est là la chose la plus sublime que j'aie jamais pensée; à toi pour l'éternité, sans cesser — sans fin! — Ou bien crois-tu qu'un semblable amour puisse mourir avec nous! — Voilà donc le but de ma vie, voilà pourquoi je suis venu en ce monde! Etre l'objet de ton aspiration, te lier à moi indissolublement, toi, esprit fier et pur! Cela est grand — cela est divin!

Crois-tu peut-être que je ne savais pas que tu as tiré de toi-même, comme tu me l'écris, tout ce que tu as créé d'idéal! — Tant t'admirent, — plus encore te blâment, et aucun ne te comprend. A quoi bon d'ailleurs? Qu'as-tu besoin d'autres, ne m'as-tu pas, moi, ne suis-je pas ton tout? Et j'aurais douté de toi! Quand j'hésitais à t'envoyer ma lettre, quand je demandais ce qui te reste de foi, d'amour et de jeunesse, c'est que je ne pouvais savoir si tu n'étais pas lassé par la lutte contre l'Ordinaire, si — craignant une désillusion nou-

velle — tu n'allais pas rester silencieux. Mais tu as écrit, et maintenant je voudrais te redire sans cesse : Tout mon être est plein de toi ! Cela doit te lasser, et cependant aucune autre pensée ne me vient.

Chaque sensation, chaque souffle est à toi. Je suis insensible à tout, hors toi. Si cet état est infini, comme la passion qui l'a créé, alors je suis vaincu !

Vivre ou mourir — qu'importe ?

Toujours près de toi en rêve,

ton

ANATOLE.

Cela était excentrique, mais cela avait du bon ; cela donnait de la « couleur » à la littérature. C'était précisément ce qu'il fallait à Léopold. Et puis, quand une belle œuvre d'art est faite d'anormalité ou de fausseté, en est-elle moins belle?

C'est pourquoi j'étais fermement décidée à « pousser à la roue », autant, bien entendu, que cela me serait accordé.

Ce qui était intéressant, c'était d'observer Léopold. Quand il écrivait ces lettres il était convaincu qu'il était réellement l'homme idéal pour lequel il se faisait passer, et il se trouvait lui-même pathétique. Mais les lettres une fois parties, il mettait l'idéalisme un peu de côté et considérait la chose sous un aspect plus pratique. Car si l'exaltation de l'autre semblait vraiment sincère, mon mari, lui, savait très bien que la sienne ne l'était pas, et que, même sans se l'avouer à lui-même, il la fabriquait de toutes pièces. Et puis « l'Amour de Platon » n'était pas du tout son genre, et celui qui écrivait sous le nom d'Anatole devait connaître bien peu Sacher-Masoch, pour se figurer autre chose.

Léopold croyait et espérait ferme qu'il s'agissait d'une femme; mais craignant de se trouver en conflit avec moi, il affectait de croire et d'espérer tout le contraire. Dans un cas comme dans l'autre, la liaison spirituelle qui était mise en avant n'était de sa part qu'un mensonge. Un de ces mensonges auxquels il s'accrochait de toute sa force, et qu'il n'eût jamais reconnus pour tels, quand même ils se fussent trouvés exposés à la pleine lumière de la vérité, parce que sur ces mensonges reposait sa foi en lui-même et en sa valeur morale : et sans cette foi, il n'eût pas pu vivre.

Anatole l'exalté, aveugle comme un enfant, ou une jeune amoureuse, et livrant son âme, me faisait dès lors de la peine,

car je voyais poindre le jour de la désillusion. Il ne semblait rien savoir de Sacher-Masoch, homme. — Ne pas se douter des conditions dans lesquelles ce dernier vivait, ne pas se douter qu'il était *marié*. Un Platon marié! Anatole n'avait certainement pas rêvé cela.

La correspondance continua. Comme les lettres ne venaient jamais du même endroit et que les réponses étaient sans cesse adressées différemment, elle demandait beaucoup de temps. Les lettres venaient de Salzbourg, de Vienne, de Bruxelles, de Paris ou de Londres. Il était clair qu'Anatole prenait grand soin de cacher sa personnalité.

Mais Léopold voulait à toute force établir des relations personnelles, sans pour cela demander à connaître la personnalité de son correspondant. Il écrivait:

> Il croyait qu'une âme vivait
> En sympathie secrète avec la sienne,
> Et aspirait douloureusement à lui,
> Mais ils étaient inconnus l'un à l'autre.

Anatole! Tu peux lire tout mon passé dans ces beaux vers de Pouchkine. Ah! j'étais si isolé, et cependant jamais seul dans mon isolement! Parfois un souffle divin et doux m'enflammait, comme le coup d'aile léger d'une âme, mon éternelle amie, — je devinais, je sentais, j'aspirais à elle, mais elle m'évitait toujours. Maintenant je l'ai trouvée, c'est toi, mon Anatole aimé ! Je le sens, — je laisse de nouveau parler Pouchkine, — « je suis né pour toi seul », ne serait-ce pas là ce que tu sens, toi qui te couvres encore de mystère? Toi qui penses encore à me laisser ignorer ton être corporel ? Comment comprendre cela ?

. . . .

Tu es mon bonheur, tu es l'étoile vers laquelle je lève les yeux, secoué d'un frémissement divin, mais qui bientôt descendra vers moi, un dieu dans un beau corps humain, car tu es beau, Anatole, je le sais, peut-être pas ce que les hommes appellent beau, mais de cette beauté idéale par laquelle l'âme seule peut transfigurer le visage humain. Beau, tu l'es aussi, comme le conte, comme la flamme de Prométhée, comme la musique des sphères, comme l'image voilée de Saïs.

Ton

LÉOPOLD.

Ceci irrita Anatole. A quoi bon des relations personnelles, quand il s'agissait d'amour spirituel? Il chercha à s'esquiver; mais il comptait sans l'éloquence de Léopold. Celui-ci le poussa

dans ses derniers retranchements et, en fin de compte, non sans avoir longtemps hésité et pour ainsi dire avec un cri de désespoir, Anatole consentit à une entrevue, mais à la condition expresse que Léopold suivrait point pour point les instructions qu'il lui donnerait. Il était clair que l'inconnu avait tout à craindre d'une indiscrétion — et qu'il en craignait une.

Léopold accepta, bien entendu, les conditions.

Il fut décidé que l'entrevue aurait lieu à Bruck.

Le choix de l'endroit où nous avions vécu si longtemps, que nous venions de quitter, où Sacher-Masoch était connu de tous et où un hasard pouvait, sans que sa responsabilité se trouvât engagée, lui dévoiler la personnalité de son ami, me confirma dans la pensée qu'Anatole ne savait rien de notre vie.



Par un jour terriblement froid de décembre, mon mari partit. On lui avait indiqué le train qu'il devait prendre; il devait descendre à l'hôtel Bernauer. Dans une chambre entièrement obscure, aux rideaux soigneusement fermés, il devait attendre, les yeux bandés, que trois coups fussent frappés à sa porte, à minuit; au troisième coup seulement il devait crier: « Entrez! » mais sans bouger de sa place.

De pareilles mesures de précaution ne pouvaient se comprendre que de la part d'une femme; de la part d'un homme, elles eussent paru ridicules.

Mon mari prit donc tendrement congé de moi — fermement persuadé qu'il allait passer la nuit avec une jolie femme.

Mon sommeil, cette même nuit, fut merveilleusement calme.

Je ne me croyais pas le droit de gâter à mon mari par des considérations mesquines une aventure aussi précieuse et aussi intéressante. Ce point une fois décidé, j'eus la force de ne pas y songer davantage. Et puis Léopold, excepté en ce qui concernait le sexe de sa nouvelle connaissance, s'était montré très loyal envers moi — circonstance très atténuante pour ce qui se passait à ce moment-là à Bruck.

Le lendemain, il revint — aussi énervé, et dans la même incertitude touchant la personne d'Anatole, qu'il était parti.

Voici ce qu'il me raconta.

Aussitôt arrivé à Bruck, il s'était rendu à l'hôtel Bernauer, avait soupé, puis, s'étant fait donner une chambre, il avait

attendu. Bientôt on lui apportait une lettre d'Anatole : trois pages d'écriture serrée, un cri d'angoisse provoqué par la démarche qu'il était sur le point de faire, — joie frémissante à la pensée de l'entrevue, terreur de ses conséquences.

S'il était resté à Léopold le moindre doute sur le sexe de la personne qu'il attendait, cette lettre l'eût dissipé. Seule une femme, et une femme de rang élevé, que la moindre indiscrétion pouvait mettre dans une position terrible, pouvait écrire ainsi. La lettre était si suppliante, si désespérée, il semblait y avoir là un danger si grand et si sérieux, que Léopold, pris de pitié et aussi de peur à l'idée de la responsabilité qu'il prenait sur lui, pensa un instant à se retirer, et il regretta de ne pouvoir faire part de son désir à Anatole, dont il lui était défendu de prononcer le nom. Il ne lui restait donc qu'à attendre les événements.

D'ailleurs cette impression s'effaça durant les longues heures d'attente ; le désir éveillé par la belle inconnue surmonta la pitié et quand minuit s'approcha et qu'il ferma les rideaux, se banda les yeux et, tous les nerfs tendus, laissa s'écouler les dernières minutes, ce fut avec la résolution bien ferme de saisir et de ne plus relâcher le bonheur que le destin mettait ainsi à sa portée.

Quand le dernier coup de minuit eut sonné, Léopold entendit des pas lourds monter l'escalier et s'approcher de la chambre où il se trouvait. Convaincu qu'un domestique de l'hôtel venait lui apporter une nouvelle lettre, cette fois contraire à ses désirs, il était déjà sur le point de retirer le bandeau de ses yeux, quand les trois coups légers et prudents se firent entendre, ainsi qu'il était convenu.

Il cria : « Entrez ! » entendit la porte s'ouvrir, puis les mêmes pas lourds résonner dans la chambre.

Un homme donc, alors !

Comme mon mari cherchait à surmonter sa déception, une voix merveilleusement mélodieuse, mais tremblante d'une émotion profonde, dit :

— Léopold, où es-tu ? Guide-moi, je ne vois rien

Mon mari prit la main qui se tendait vers lui et mena l'inconnu vers le divan, où tous deux prirent place.

— Avoue, reprit la voix, que tu attendais une femme.

Le trouble causé dans l'esprit de Léopold par l'apparition

inattendue d'un homme s'était vite calmé; il avait parfaitement entrevu la possibilité de la venue d'un homme et il avait un plan tout fait pour l'un comme pour l'autre cas : si c'était une femme, c'était la Vénus aux Fourrures; si c'était un homme, c'était le Grec. — Et quoique vraiment désolé, au premier abord, de voir que ce n'était pas la femme qui, seule, avait occupé sa fantaisie depuis quelque temps, il se trouva en fin de compte tout heureux d'avoir fini par mettre la main sur le Grec tant désiré. — Il répondit à Anatole :

— Ta dernière lettre me l'avait fait craindre; tu t'enveloppes vraiment de mystère !

— Craindre? Tu ne serais pas déçu, alors?

Les deux hommes restèrent ensemble jusqu'à quatre heures du matin; Anatole ne parlant que d'amour spirituel, immatériel, disant que jamais encore il n'avait touché à une femme, qu'il était « pur de corps et d'âme ».

Mais celui qui parlait ainsi à Léopold n'était plus un adolescent, c'était un homme, jeune encore, il est vrai, mais enfin un *homme*, plus grand et plus fort que Léopold, — et il n'avait jamais touché une femme! Qu'est-ce que cela voulait dire?

Mon mari possédait une éloquence dangereuse qui empoignait — sans convaincre, et celui qui s'y trouvait exposé à l'improviste était perdu.

C'est ce qui arriva à Anatole. De plus celui-ci était très ému, et le resta tout le temps que dura l'entretien.

Léopold s'empara facilement de son esprit et le poussa pas à pas là où il voulait l'avoir. Il lui dit qu'il était marié, qu'il possédait une femme charmante et un enfant beau comme un ange, et que c'était une chose délicieuse que d'être amoureux de sa femme au bout de cinq ans de mariage. Là-dessus, l'autre touché, lui dit, presque humblement :

— Oh! je te remercie, tu m'as soulagé d'une grande peur.

— Es-tu beau? demanda Léopold.

— Je ne sais pas.

— Passes-tu pour beau?

— Je suis un homme. Qui me le dirait?

— Toi-même. Tu es beau, je le sens. Qui a une voix comme la tienne doit être beau.

— Mais peut-être ne te plairais-je quand même pas ?

— Toi ! Tu es mon maître, mon roi ! Mais si tu crains cela, montre-toi d'abord à Wanda, ma femme, elle me connaît — si elle me dit que je puis te voir, c'est que ce sera vrai.

Ainsi l'un poussait l'autre, qui reculait. L'heure de prendre congé sonna.

— Adieu ! dirent-ils tous deux.

A ce moment, mon mari sentit un baiser brûler sa main.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent.

Léopold prit le premier train pour Graz.

La correspondance reprit. J'y fus mêlée à mon tour. Léopold lui envoya nos photographies et lui demanda la sienne. Mais il en remit toujours l'envoi à plus tard.

Une correspondance qui exige tant de détours devient fatigante. Et puis ces excursions dans l'empire infini du fantastique sont bonnes pour les riches et les désœuvrés ; quand il faut lutter avec les exigences de la vie, la réalité, douloureuse et brutale vous ramène vite aux soucis et aux travaux de ce monde. L'intérêt que mon mari lui-même portait à l'affaire finit par s'émousser. Il sentait ce que ces protestations continuelles d'amour accompagnées de preuves de méfiance avaient de blessant pour nous. Il est vrai que cette méfiance à l'égard de Sacher-Masoch était très compréhensible, quoiqu'il eût fait preuve, à propos de toute cette histoire, d'une discrétion absolue. Mais cela ne pouvait pas continuer ainsi indéfiniment ; nous tournions sans cesse dans le même cercle, — ma tête commençait à tourner aussi. — J'écrivis donc à Anatole une lettre catégorique. La décision désirée arriva : ce fut une lettre d'adieu.

Un adieu qui couvrait mainte page douloureuse et triste.

Léopold !

J'ai renoncé à la paix de mon âme, au bonheur calme de l'amitié, à la jouissance gaie de la vie et du monde, pour l'espoir trompeur de reposer sur ton cœur. Et qu'en est-il résulté pour moi ? — Une ardeur, une souffrance qui me consument et le tourment de mes propres désirs agrandi démesurément par tes reproches insensés.

Après avoir longtemps lutté, je me suis décidé à l'action la plus pénible, à l'unique action de ma vie. Une peur atroce me saisit, quand je me demande comment tu prendras cette lettre.

J'ai lu la lettre de Wanda et chaque phrase a été un flambeau pour

moi : « Si je dois croire à la vérité de ton amour, alors agis comme un homme. » Deux jours entiers j'ai lutté avec mon égoïsme, — j'ai vaincu. Ceci est la dernière fois que je te parle, que je t'appelle Léopold, mon aimé, mon seul bien, mon bien le plus sacré, — car Anatole te dit : Adieu !

J'ai cessé toute relation avec la poste, je ne recevrai plus de lettres après que tu auras lu celle-ci, — tu écrirais en vain. Et maintenant laisse-moi t'expliquer comment j'en suis arrivé là.

Ton désir de m'avoir auprès de toi est irréalisable. Tu serais sans cesse tourmenté et, pour ne pas me causer de douleur, tu resterais muet dans la souffrance. Toi à cause de moi ! — et il se peut que je ne le mérite pas. — Peut-être aussi se passerait-il ce que dit Wanda, — tu finirais peut-être par t'arracher de moi, et nous serions perdus l'un pour l'autre. Mais ainsi moi mettant fin à nos relations, — la certitude, la conviction absolue me reste que tu m'aimeras toujours, comme je t'aimerai, toi. Oui, Léopold, comme je t'aimerai, toi ! Car je suis à toi pour toujours. Et notre court bonheur ? — Prends-le pour un beau rêve, un rêve céleste, une promesse sublime d'éternelle félicité.

En ce monde des corps, il n'y a pas d'amour spirituel : — toi-même tu ne peux pas le supporter, — moi pas davantage, peut-être.

Je veux être un homme ; je remplirai ma tâche, mes devoirs, et cette vie passera. Qu'est-ce qui pourrait donc m'empêcher de goûter à ton côté toute la félicité ? Ne vois pas en moi quelque exalté maladif, je n'en suis pas un ; mais me serait-il possible de te quitter, si je n'avais un rayon d'espoir, si je n'entrevoyais pas l'éternité ?

Je veux encore te dire ces choses, afin que tu me comprennes tout entier. C'est pour la dernière fois ! Mais tout t'appartient : ma pensée, mes sentiments, les douces paroles d'amour qui dorénavant resteront dans mon cœur, trésor que nulle main ne peut toucher hors la tienne. Je crois avoir force et courage, et je suis si plein de tendresse, — trop pour un homme et pour une si grande renonciation.

Tu ne peux, tu ne dois pas m'oublier, Léopold, — pas oublier que tu es à moi, tout entier. Mais, je t'en conjure, ne te laisse pas dominer par la souffrance que te causera cette séparation, ne la laisse pas assombrir ton grand cœur splendide, afin que ma longue lutte, si douloureuse, n'ait pas été vaine. Pense, crois que la prophétie de Wanda s'est réalisée, et que, fatigué, lassé par l'éloignement corporel dans les rapports spirituels, tu t'es détourné de moi.

Je voulais te sauver pour moi, et c'est pour cela que maintenant j'ai renoncé.

Et maintenant, que Dieu te garde ! Sois heureux ! Tu as Wanda, tes enfants, tu peux l'être. — Moi, je suis seul !... Et cependant j'ai

la félicité douloureuse de t'avoir trouvé, de te posséder, et l'espoir de jouir un jour, librement, de ton amour.

Et s'il t'arrive parfois de te sentir heureux, et qu'une douce mélancolie, que des désirs sacrés frémissent en toi, pense que, près de toi, t'aimant éternellement est ton

ANATOLE.



Quelques mois passèrent, puis nous reçûmes la lettre suivante :

Léopold !

Qu'advienne ce qui advient toujours, — je sais que je ne veux pas te quitter, ne peux pas te quitter. — Ce sot libraire m'a envoyé un livre de toi, — il m'est parvenu au milieu de ma lutte entre la renonciation, l'amour et le désespoir.

Qu'advienne ce qui advient toujours, je suis à toi, tu es à moi ; et tu m'auras à ton côté, mais pas encore maintenant. Patiente encore quelques mois, et je viendrai vers toi — pour toujours. Je puis tout sacrifier, tout endurer pour toi. M'aimes-tu encore ? Crois-tu encore à ton ANATOLE ?

Mille baisers à Wanda.

Et le vieux jeu reprit, avec les mêmes hésitations, les mêmes doutes. Jeu mensonger, aussi : méfiance d'une part, fausseté de l'autre. Mon mari, qui ne voyait que le Grec, était dans un état continuel de tension et d'excitation. Maintenant que je savais où l'histoire devait nous mener, je regrettais d'y avoir mis la main ; la rupture m'avait fait plaisir et je regrettais de voir l'affaire reprendre, car je craignais de la voir finir laidement.

Au mois de mai, à la veille d'une représentation extraordinaire qui devait avoir lieu, je ne me rappelle plus à propos de quoi, au théâtre Thalia, nous reçûmes un billet d'Anatole, nous disant qu'il se rendrait au théâtre et qu'il désirait nous y voir.

Nous ne savions même pas qu'il était à Graz.

Léopold fut tout ému. Sacha nous accompagnerait, et Anatole verrait notre bel enfant. Les loges ouvertes du théâtre Thalia permettaient admirablement de se faire voir ; Anatole, que nous ne connaissions pas, avait l'avantage de pouvoir nous reconnaître d'après notre portrait, tandis que nous, nous

ne devions pas songer à reconnaître dans une salle archicomble quelqu'un que nous n'avions jamais vu.

Anatole avait écrit une fois qu'il ressemblait au jeune lord Byron, et Léopold crut voir un homme de ce genre caché derrière une colonne, à l'entrée du théâtre; mais il ne voulut pas lui jeter un regard indiscret et se laissa volontiers emmener par la foule.

C'est une sensation étrange que celle de rester de longues heures, sachant que deux yeux brillants, qu'on ne voit pas, sont sans cesse fixés sur vous et scrutent avec une ardeur fiévreuse chaque ligne de votre visage.

Cet espionnage n'était pas un trait bien généreux de la part de notre Anatole. Mais des hommes qui flottent sans cesse dans les nuages ont sans doute plus le sentiment de la grandeur divine que celui de la grandeur humaine.

Quelle joie quand se termina la pièce et cette exposition de nous-mêmes !

Le lendemain, nouvelle lettre d'Anatole, qui nous faisait aller, cette fois, à l'hôtel de l'Eléphant. Nous devions y attendre un mot de lui dans la salle à manger, car cette fois il voulait nous parler.

Nous rendant à cette invitation, nous allâmes nous asseoir dans la salle à manger de « l'Eléphant », et bientôt un domestique vint prier Léopold de le suivre auprès du monsieur qui l'attendait.

Il ne resta pas longtemps et me dit, en revenant, qu'Anatole me priait de monter chez lui et que le domestique m'attendait pour m'y conduire.

J'y allai, fermement décidée à mettre fin à tout ce jeu.

Le domestique, qui n'était pas un garçon de café, et qui avait beaucoup de « style », me fit monter un escalier et à travers plusieurs couloirs me conduisit dans un salon élégant et brillamment éclairé, et de là dans un autre, tout à fait obscur. Le domestique s'en alla et je restai dans les ténèbres.

— Oh ! je t'en prie, Wanda, viens ici, dit une voix douce et tendre, dans l'obscurité.

— Est-ce toi, Anatole?

— Oui.

— Il faut que tu viennes me chercher, car je ne vois rien.

Un instant de silence. Puis des pas lents, hésitants, dans

ma direction; une main chercha la mienne et je fus conduite à un divan.

J'étais muette de surprise!

La personne qui s'était approchée de moi et se trouvait maintenant assise à mon côté n'était certainement pas l'Anatole avec lequel Léopold avait causé à Bruck; elle était petite, et, je pus m'en apercevoir en dépit de l'obscurité, contrefaite; sa voix avait le ton presque enfantin qu'a la voix des bossus, — elle n'était pas profonde et pleine comme celle de l'Anatole qui avait charmé mon mari.

Qui donc était-ce?

Je lui parlai, mais le pauvre était si ému qu'il pouvait à peine répondre.

Je m'en allai bientôt de pitié.

Quand je racontai à Léopold comment j'avais trouvé *mon* Anatole, il n'y comprit rien non plus. Celui avec lequel il venait de parler était le même que celui de Bruck, le même grand homme fort, la même voix profonde et belle.

Pleine de dépit, j'écrivis à Anatole aussitôt rentrée à la maison. Je lui laissai croire que nous n'avions pas remarqué le changement, et je lui dis que je connaissais maintenant la véritable raison de son refus de se montrer à nous, qui provenait de son extérieur, que j'étais peinée de voir qu'il ne sentait pas combien une semblable méfiance devait nous blesser... Voilà en un mot ce que je lui écrivis et je lui envoyai la lettre le soir même.

Le lendemain, comme nous nous trouvions encore dans tous dans la salle à manger, après déjeuner, on sonna et la bonne m'apporta une lettre, me disant en même temps qu'un Monsieur attendait la réponse.

Le billet venait d'Anatole — non — de l'infortuné avec lequel j'avais causé à « l'Eléphant », et il me priait de le recevoir *seul*.

Comme mon mari, les enfants et Kapf étaient tous dans la salle à manger, je dus faire conduire l'étranger par la cuisine, la chambre des enfants, et le cabinet de travail de Léopold, dans ma chambre, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, nous servait également de salon.

Au moment où j'y entrais, un jeune homme petit et contrefait, avec des cheveux d'un blond rougeâtre et un de ces visa-

ges doux, pâles et tristes, comme en ont si souvent les infirmes, entrait par l'autre porte.

Une douloureuse, une indescriptible émotion le faisait frémir; ses yeux sérieux, pleins d'âme, me regardaient, si suppliants et si craintifs, que, prise d'une pitié profonde, je me précipitai vers lui, pris ses deux mains dans les miennes et lui parlai affectueusement. Alors, il tomba à genoux devant moi, cacha son visage dans mes genoux et des sanglots violents, mais contenus, secouèrent son pauvre corps contrefait.

Je posai mes mains sur sa tête, pour le calmer; je ne sais plus ce que je lui dis, mais mes paroles venaient certes du fond de mon cœur, car, dans sa souffrance sans mesure, il me faisait profondément pitié. Quand il releva vers moi son visage baigné de larmes, ce fut avec un sourire heureux et plein de gratitude.

— Tu me pardonnes, Wanda, cette imposture et ce mensonge envers toi? demanda-t-il à voix basse, encore tremblante d'émotion.

— Je n'ai rien à te pardonner, — aucun de nous n'a été sincère.

— Toi, oui, Wanda.

— Non, — moi pas davantage. Aucun de nous ne l'a été, et cela se venge. C'est que nous ne sommes pas créés pour le ciel, — nous adhérons trop à la terre, que nous ne pouvons quitter, avant de lui avoir rendu ce qu'elle nous a prêté; — alors seulement le temps sera venu d'aimer comme Anatole rêve de le faire.

Tristement, il laissa tomber la tête.

Un instant nous nous tûmes tous deux, puis il prit ma main, la baisa, et dit :

— Merci, Wanda, de m'avoir permis de prendre congé de toi. Je suis en ce moment l'homme le plus heureux et en même temps le plus malheureux de ce monde: mon cœur est plein d'allégresse de t'avoir trouvée, et il saigne de devoir te quitter. Mais cette minute a été si féconde pour moi que sa fécondité suffira à tout le reste de ma vie. Je pars ce soir, par le train de 11 heures. Veux-tu me faire la grâce de venir ce soir au théâtre national avec Léopold, afin que je puisse vous voir jusqu'au dernier instant, et respirer le même air que vous? Et quand la représentation sera terminée, je vous atten-

drai dans ma voiture, à l'ombre de la cathédrale, dans l'espoir que vous ne me refuserez pas l'aumône d'une dernière poignée de main, d'un baiser d'adieu.

Il s'en alla, comme il était venu.

Le soir nous allâmes au théâtre, et après la représentation nous trouvâmes la voiture à l'ombre de la cathédrale. Comme nous nous approchions, un visage caché à demi par un loup apparut à la fenêtre baissée, deux bras se tendirent vers Léopold, l'attirèrent, et les deux hommes s'embrassèrent. Puis les mêmes bras saisirent mes mains, sur lesquelles je sentis se poser des lèvres brûlantes. Puis l'homme masqué retomba lourdement sur son siège, la fenêtre se referma et la voiture partit.

Pas une parole n'avait été prononcée pendant toute cette scène ; muets, nous restâmes là, suivant le mystère des yeux, tandis qu'il disparaissait dans la nuit sombre.

Qui était-ce ? Anatole, ou l'infirme ? Nous n'en savions rien.



Nous reçûmes une nouvelle lettre d'adieux, qui se terminait par une plainte : nous n'avions pas su aimer avec l'esprit et ainsi nous avions rompu le charme..., etc. Dans cette lettre tout était obscur, incompréhensible, — peut-être avec intention, quoique l'écrivain prétendît s'être exprimé clairement et franchement.

Nous ne répondîmes plus.

Quelques mois plus tard, de source inconnue et je ne me souviens pas de quel endroit, nous parvint un manuscrit épais dans lequel toute cette aventure était présentée sous forme de nouvelle. Il y avait là des lettres d'Anatole et de nous-mêmes, et beaucoup de choses vraies à côté de quelques inexactitudes.

Cela avait sans doute été inspiré par la même méfiance, qui avait toujours guidé Anatole, et par l'intention de nous détourner et de nous mettre sur une fausse voie, dans le cas où nous eussions fait des recherches.

Mais si c'était là vraiment l'idée qu'avait eue Anatole, alors la chose n'avait pas été très bien imaginée.

Voici comment les choses étaient présentées : Deux amis, l'un beau, riche et distingué, l'autre contrefait et pauvre, ont lu les nouvelles de Sacher-Masoch, *l'Amour de Platon* et

l'Esthétique du Laid. Celui qui est beau et distingué, Anatole, dit de lui-même :

Il était pur — un sanctuaire de rare et merveilleuse grandeur ; il était beau : quand il souriait, des larmes de ravissement venaient aux yeux de qui le regardait, et celui qui voyait ses yeux voyait le ciel ; personne ne pouvait lui résister, et quand il voulait être aimé, il l'était.

Et plus loin :

Pas une femme ne lui avait donné de baiser, en dehors de sa mère. On l'avait adoré et il était resté froid ; il haïssait la servitude des sens et ne voulait aimer qu'avec l'âme..... Sa vie était un désir irréalisé...

Il avait été charmé par *l'Amour de Platon. L'Esthétique du Laid* avait ravi l'autre, le pauvre et infirme Paul. Ils écrivent à tour de rôle à Sacher-Masoch et quand celui-ci demande avec insistance une entrevue personnelle, Paul se fait passer pour Anatole, qui ne veut être vu à aucun prix.

De là l'imposture, qui finit par détruire le beau rêve.

Par une nuit de lune, dans la montagne, les deux amis parlent de nous. Paul conjure Anatole de renoncer à ses idées exagérées d'amitié et d'amour et d'entamer avec nous des relations de simple et cordiale amitié, qui nous rendront tous heureux. Là-dessus Anatole répond des mots pleins d'impatience et de pressentiment :

— Charmant ! Je mettrai une fourrure rouge, garnie d'hermine et des pantalons de satin blanc, et Léopold se couchera à mes pieds et m'admirera ; je le tourmenterai, tandis que lui m'adorera. Je serai montré, couvert de velours, et de soie et d'amples fourrures, assis sur un divan, aux journalistes qui viendront le voir, et ils iront faire là-dessus de spirituels essais. Je tomberai sans aucun doute amoureux de Wanda et elle de moi, nous jouerons les comédies les plus gaies, et le monde idiot, qui ne croit qu'à l'ignoble, dira de moi : C'est l'amant de l'homme et de la femme. — Quelle vie superbe ! — Mais il faudra que je commence par briser le sceau sans tache de mon père et par déchirer mon arbre généalogique ....

. . . .

Où est, dans tout cela, la tranquille et claire harmonie de l'esprit, la douce et profonde jouissance de la beauté supersensuelle de l'autre, qui seule peut procurer un bonheur vrai et éternel ?

Nous ne cherchâmes pas à savoir qui était Anatole, — nous

n'y songeâmes même pas. Léopold, ne pouvant plus voir en lui le Grec, avait perdu tout son intérêt pour lui. Et d'ailleurs notre vie était trop mouvementée, trop pleine peut-être de bonheur domestique, trop *remplie* surtout, pour laisser place à une vaine curiosité.

Quelques années plus tard, un hasard nous fixa, presque avec certitude, sur la personnalité d'Anatole.

En 1881, nous passâmes une partie de l'été à Heubach, près de Passau, et nous y fîmes la connaissance du Dr Grandauer. Celui-ci était médecin, mais ne pratiquait pas; par contre, il était régisseur du Hoftheater de Munich. C'était un grand connaisseur d'art et un savant, et nous passâmes un grand nombre d'heures fort agréables avec cet homme aussi spirituel que bon.

Un jour, causant d'art, et du contenu des châteaux royaux de Bavière, il en vint à nous parler de la tendance, en matière d'art, du roi Louis II, des excentricités de ce dernier, qu'il appréciait de son point de vue de médecin, puis des relations du roi avec Richard Wagner, de leur correspondance étrange, de l'aversion qu'inspirait au roi la fréquentation des hommes, de son éloignement pour les femmes, de sa recherche de la solitude, de son aspiration passionnée, jamais satisfaite, à une vie plus idéale.

Vivement intéressés, nous écoutions le Dr Grandauer; tout cela nous avait un air si connu... Nous nous regardâmes, un nom sur les lèvres : Anatole.

Quand le docteur s'arrêta de parler, je lui demandai, à tout hasard :

— Et qui est le petit homme contrefait qui est, dit-on, l'ami du roi?

— Ah! vous voulez sans doute dire le Prince Alexandre d'Orange, le fils aîné du roi de Hollande? Un pauvre diable, celui-là.

Paul!

Des années plus tard encore, alors que je vivais à Paris, je me trouvai en relations avec des gens qui avaient connu très bien le frère du Prince d'Orange, auquel sa pauvreté avait valu à Paris le sobriquet de « Prince Citron » ; ces gens m'apprirent que l'héritier du trône de Hollande avait mené une vie

tout à fait solitaire, ne s'occupant que d'art et de littérature, et qu'il était mort, solitaire, abandonné et oublié.

L'un, — Paul, mort dans la solitude, l'autre, Anatole, l'exalté royal, fourvoyé par la recherche de l'Idéal, qui l'avait conduit au lac de Starnberg. « Cette vie est transitoire..... Vivre ou mourir, qu'importe..... »



J'ai fait la connaissance d'une personne intéressante, la poétesse Marguerite Halm.

Léopold m'avait déjà beaucoup parlé d'elle, me disant qu'il avait été en correspondance avec elle, et qu'il avait été question d'amour, mais que cela n'avait pas, ou presque pas eu de suites. Je ne me sentais pas un très grand besoin de la connaître; cependant, depuis que nous demeurions en ville, Kapf avait souvent été envoyé chez elle avec des livres et elle nous avait fait prier à diverses reprises d'aller lui faire visite; elle serait, avait-elle dit, déjà venue elle-même, mais en hiver elle ne sortait pas. Je ne voulais pas lui faire croire que j'avais des raisons particulières pour ne pas faire sa connaissance et un beau jour je me rendis chez elle avec Léopold.

Marguerite Halm menait une vie singulière : elle ne sortait pas en été, à cause de la chaleur, pas en automne, parce qu'il faisait trop frais, pas en hiver, parce qu'il faisait trop froid — d'ailleurs le froid rend laide. La « réception » eut lieu dans sa chambre à coucher, pièce fort étroite,dont le lit, sous ses rideaux de mousseline blanche, était la pièce de résistance. Cette petite femme rondelette, en dépit de ses 44 ans, était encore fraîche et jolie. Elle portait une robe de velours noir, qui, à une époque reculée de son existence, avait été une robe de cour, à en juger par la traîne énorme — traîne qui,dans cette petite chambre, devait se sentir bien à l'étroit et pas du tout à sa place. Ses cheveux noirs, qui devaient sans doute être en papillotes au moins trois jours par semaine, se trouvaient libres et « ondoyaient » avec grâce sur ses épaules; elle les avait recouverts d'un morceau pris à un vieux rideau, à la façon des Romaines que l'on voit sur les images; cela avait l'air très intéressant et plein de style.

On parla d'amour, thème que la poétesse possédait merveilleusement. Elle avait là-dessus des idées capables de révolu-

tionner le monde et dont nous écoutâmes l'exposition avec surprise. Elle dit entre autres :

— L'humanité d'aujourd'hui est invertie ; une race nouvelle doit naître, qui sera humaine et divine à la fois, et pour cela il faut qu'une femme pure s'unisse à un homme pur. C'est de moi que naîtra cette humanité nouvelle. Mon cher Sacher, vous ne vous doutez pas des choses sublimes, divines, qui s'accompliront dans cette petite chambre, où vous vous trouvez en ce moment.

— Oh ! fit Léopold, ébranlé.

— Depuis dix ans je me prépare à ce grand œuvre par une vie de pureté et de renonciation. De même que le Christ est allé dans le désert pour se purifier et s'élever par le jeûne et par la prière, moi j'ai vécu ces dix années dans la chasteté et dans le recueillement. Je suis régénérée ; saintement chaste, telle la Vierge Marie, j'attends l'adolescent pur qui procréera avec moi le premier homme-dieu.

Emerveillée, je regardais celle qui devait être la source de la race nouvelle, et elle aussi me fixait de ses yeux sombres et agités. Soudain, elle me demanda :

— Croyez-vous..... Kapf est-il pur?

— Propre, voulez-vous dire? fis-je. Elle se détourna de moi, vers mon mari.

— Je me demande parfois si Kapf n'est pas l'Elu? Il dit qu'il n'a jamais eu de relations avec une femme — et à en juger par sa façon d'être, je serais tentée de le croire. Que pensez-vous de lui ? Le croyez-vous destiné à remplir une mission divine ?

— Oh ! oui, dit mon mari. Il y a de cela en lui.

— Qu'est-ce qui vous amène à le croire?

— Mon Dieu ! Cela saute aux yeux, — qu'il n'est pas un homme ordinaire. Une femme géniale, comme vous, n'aura pas de mal à faire mûrir tout ce qui sommeille en lui.

— Oui, n'est-ce pas? Mais elle n'en resta pas moins quelque peu pensive.

Puis elle nous développa ses plans sur ce qu'elle appelait « l'humanisation de l'étincelle divine », et nous ne sortions pas de notre étonnement.

Nous ne regrettâmes pas notre visite : elle avait été instructive, et puis elle nous faisait voir Kapf sous un jour nouveau.

Mon mari avait dit vrai, en affirmant à Mme Halm qu'il était clair que Kapf n'était pas un homme ordinaire. Il avait cessé de l'être depuis quelque temps. Quand le jeune libraire nous était venu de Berlin, il avait toute l'apparence d'un être raisonnable,— cela changea vite. Il laissa pousser ses cheveux, jusqu'alors coupés courts, et bientôt ils « ondoyèrent » sur ses épaules, comme ceux de la poétesse. Cependant, comme ses cheveux n'étaient ni fins, ni souples, mais durs et hérissés, ils faisaient un angle avec sa tête, ce qui lui donnait une apparence aussi ridicule que grotesque. Il ne portait plus que des cravates de couleur claire et tendre et des gilets trop échancrés, et il avait toujours une fleur à la boutonnière.

En été, un éventail et un parasol complétaient son accoutrement. Quand, ainsi ficelé, un tout petit chapeau posé sur une énorme touffe de cheveux, il se dandinait par les rues sur ses jambes d'échassier, il faisait le bonheur de tous les gamins, qui jetaient des pierres après lui, et la joie des passants.

Le mal qu'il se donnait pour avoir l'air d'un esthète nous était maintenant expliqué par la haute mission que lui destinait l'aïeule future du nouveau genre humain.



Il semblait vraiment que nous fussions destinés à la fréquentation d'êtres étranges.

Je cherchais une Française qui me donnât des leçons de conversation. Notre libraire me recommanda une Parisienne, Mme Marie, qui vint trois fois par semaine. Elle avait le vrai type français : petite, vive, gracieuse, un visage jaune et sec, des yeux superbes et des cheveux foncés. Elle était encore jeune et s'habillait avec cette simplicité savante dont la Parisienne seule possède le secret.

Nous lisions des romans français, puis nous causions de ce que nous avions lu. Elle était sans éducation. Son excellente tenue n'en était que plus surprenante. Elle semblait entourée de mystère. Je lui demandais ce qui l'avait fait venir à Graz, et elle me raconta qu'elle s'était trouvée compromise sous la Commune, et en danger d'être arrêtée et déportée, comme tant d'autres communards, quand un officier allemand, dont elle devint plus tard la femme, la sauva. Son mari, un noble, dont la famille était riche et vivait à Dresde, avait dû se sépa-

rer d'elle, parce qu'il dépendait entièrement de sa famille, qui ne voulait pas entendre parler de son mariage avec la Française. Puis elle me dit que depuis deux ans elle vivait avec une jeune fille, vendeuse dans la parfumerie « Lynx », qu'elles s'aimaient beaucoup et étaient très heureuses. Il y avait de la chaleur, presque de la passion dans sa voix, tandis qu'elle me disait cela.

Je remarquai bientôt la même chaleur dans sa voix quand elle me parlait à moi, et ce qui était arrivé avec Mme X... menaça de se répéter. Mais, avertie cette fois, j'élevai entre elle et moi certaines barrières, qu'elle eut l'intelligence de respecter. Grâce à cela nos relations non seulement purent continuer, mais elles gagnèrent en gaieté, du moins pour moi, car la petite Française amoureuse et faisant violence à sa vivacité naturelle pour ne pas le faire voir était fort drôle. Je prenais la chose sur un ton plaisant, et ainsi je pouvais lui laisser entrevoir mes vues sur ce sujet, ce dont elle semblait désolée.

Brusquement elle manqua deux leçons. Puis elle revint, toute abattue, et me raconta que son amie, qui avait bien vu combien elle m'aimait, poussée par la jalousie, avait essayé de se suicider; elle avait failli mourir et se trouvait encore très malade; il était probable qu'elle ne se rétablirait jamais entièrement. Elle n'était venue, me dit-elle, que pour prendre congé de moi, car son amie, qu'elle aimait vraiment, lui faisait beaucoup de peine, et elle ne voulait pas lui causer un aussi grand chagrin.

Elle avait l'air très peinée et il y avait tant de simplicité, de bonté, de dévouement sincère dans ses paroles que moi-même je me sentis toute émue et que je leur aurais presque pardonné, à toutes deux, leurs étranges amours.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XXXVIII. — Prédictions.

M. DESMAISONS. — Vivez-vous dans le présent ou dans l'avenir?

M. DELARUE. — Hein?

M. DESM. — Vivez-vous dans le présent ou dans l'avenir?

M. DEL. — Dans le présent, je pense.

M. DESM. — En êtes-vous bien sûr?

M. DEL. — Il me semble. Je comprendrais encore que vous me demandiez si je vis dans le passé, mais dans l'avenir?

M. DESM. — Oui, beaucoup d'hommes vivent dans le passé, mais je sais que vous êtes trop gaillard pour vous laisser aller encore à cette faiblesse.

M. DEL. — Je goûte le passé, je n'y vis point. Je n'ai pas, comme M. Barrès, élu domicile dans les cimetières. Quand je passe par là, j'y jette un coup d'œil et voilà tout. Je vis dans le présent.

M. DESM. — Homme rare! Mais je ne vous crois pas. Vous vous vantez.

M. DEL. — Je songe à l'avenir, naturellement, comme tout le monde, comme tous les gens raisonnables, du moins.

M. DESM. — Demain! Quelles séductions dans ce mot! Ne trouvez-vous pas?

M. DEL. — Heu! Demain sera ce qu'il pourra, je crains qu'il ne ressemble beaucoup à aujourd'hui.

M. DESM. — Mais vous espérez secrètement qu'il sera meilleur?

M. DEL. — Pour moi? Non, au contraire, je sais que demain sera pire. Aussi ne suis-je nullement pressé de l'atteindre. Mais il y a aussi des hommes pour qui demain sera meilleur. Alors, je crois qu'en moyenne il n'y aura rien de changé.

M. DESM. — Le sait-on jamais?

M. DEL. — On ne le sait jamais. C'est pour cela qu'il faut vivre comme si rien ne devait jamais changer. Cette maxime fait le pendant de cette autre : Vivre comme si on ne devait jamais mourir. Pourtant nous mourrons, et pourtant le monde reverra des révolutions sociales, politiques et peut-être géologiques. A quoi bon nous troubler soit à propos de l'inévitable, soit à propos de l'incertain? Le mot de Louis XV l'égale aux plus fermes philososophes : Après moi, le déluge.

M. DESM. — Et le déluge est venu, en effet, et il ne manque pas de bons esprits pour penser que ce qui pouvait arriver de mieux, à ce moment, c'était le déluge. Je ne détesterais pas un nouveau déluge.

M. DEL. — Vous savez nager?

M. DESM. — Non, mais je me réfugierais sur les montagnes de l'ironie. Et, de là, je m'amuserais peut-être beaucoup.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Pourquoi cela? Je resterais fidèle à ma philosophie, qui est de contempler d'un œil innocent les mouvements de la vie.

M. DEL. — Qui seraient les mouvements de la mort.

M. DESM. — Ne nous embarquons point dans ces métaphores mal arrimées, nous ferions naufrage. Laissons le déluge. Que penseriez-vous d'une bonne révolution qui mettrait le monde à l'envers?

M. DEL. — Cela ne me plairait nullement, j'aime la logique.

M. DESM. — Tout ce qui est, par cela même est logique. Un fait illogique, cela serait un fait sans cause.

M. DEL. — Vous me troublez.

M. DESM. — Ce que les hommes appellent un fait illogique, c'est un fait qui contrarie leur sensibilité, voilà tout.

M. DEL. — Et pourquoi pas? Le commun des hommes a raison. Qu'y a-t-il de plus précieux pour moi que ma sensibilité? J'entends bien ne pas la laisser léser sans la défendre. Non, non, point de révolution. Evoluons tranquillement, comme de bonnes bêtes soumises à leur destin.

M. DESM. — C'est bien lent. Je préfère un bel orage bien violent, avec des trombes d'eau, à huit jours de petite pluie.

M. DEL. — Oui, mais c'est fini des orages. Le temps est à la petite pluie, calme, sérieuse, décidée, entêtée...

M. DESM. — Prenez garde, vous faites concurrence aux astrologues météorologiques et c'est dangereux, car vous n'atteindrez jamais au degré de comique de ces prophètes de la pluie et du beau temps.

M. DEL. — Je ne désire pas être comique.

M. DESM. — Alors ne faites pas de prophéties. Un prophète est toujours comique.

M. DEL. — Mais s'il tombe juste?

M. DESM. — Même s'il tombe juste. Il entre dans le comique en même temps qu'il monte sur le trépied. Celui de nos astrologues modernes est modeste; c'est un simple tabouret. Vous rappelez-vous cette soirée où la température baissa soudain de huit à dix degrés? Quelques heures auparavant les astrologues avaient fait annoncer par *le Temps*, truchement de ces aimables Baruchs : « La température va se tenir dans le voisinage de la normale (2° 1). » Le lendemain, effrayés de ce ratage, tout de même excessif, ils opinèrent dans

le sens de l'inclémence. « Le froid, disaient-ils, va s'accentuer. » Làdessus, le thermomètre remonte de six degrés.

M. DEL. — Que voulez-vous ? Ils lisent leurs instruments. On dit qu'ils ont parfois annoncé de vraies tempêtes.

M. DESM. — On le dit.

M. DEL. — Et que les marins ont confiance en eux.

M. DESM. — C'est possible, et il est possible aussi qu'un jour ils arrivent à annoncer, avec une approximation acceptable, le temps qu'il fera le lendemain, mais ce jour me semble assez loin. La météorologie n'est pas une science, et vraiment je me demande pourquoi ? Les éléments du problème à résoudre ne sont pas infiniment nombreux; ils sont toujours les mêmes; le champ d'observation est limité et ses points principaux parfaitement reliés entre eux : alors ?

M. DEL. — Je pense qu'il lui a manqué un Lavoisier ou un Bichat.

M. DESM. — Peut-être aussi que les déplacements atmosphériques sont trop rapides, si rapides qu'on les saisit trop tard. On voit l'explosion avant de l'avoir entendue, mais au moment qu'on l'entend, on n'a plus le temps de la prédire : elle est déjà. Notre vie est lente. Comparée à la soudaineté de certains phénomènes, elle représente l'immobilité. Nous mesurons des vitesses inimaginables, mais, au delà de ces vitesses, il y en a une série indéfinie auprès desquelles la vitesse de l'électricité n'est qu'une paresseuse somnolence. Vous êtes-vous quelquefois amusé à concevoir un être pour lequel le spectacle de l'évolution cosmique représenterait, comme durée, une de nos matinées ?

M. DEL. — Non, je n'ai point de ces imaginations-là, et même je ne les comprends pas très bien.

M. DESM. — Oh ! les avoir et les comprendre très bien, cela fait deux choses assez différentes. Mais si vous ne concevez pas l'infiniment grand, vous ne concevez pas davantage l'infiniment petit ?

M. DEL. — Pas davantage.

M. DESM. — Vous seriez surpris si je vous disais qu'un grain de sable contient peut-être un monde analogue au nôtre avec ses étoiles, ses soleils, ses terres et ses philosophes disputant du relatif et de l'absolu ?

M. DEL. — Je serais très surpris que vous pensiez à la possibilité de pareilles chimères.

M. DESM. — J'y pense rarement, mais j'y pense, et sans effroi. Je dirai même que, dès qu'on ne regarde plus l'homme comme le centre de l'univers, et d'un univers créé, on doit admettre cela.

M. DEL. — Proposez-moi tout de suite de croire à la providence, à l'immortalité de l'âme, à la Bible, cela me choquera un peu moins.

M. DESM. — Alors, restons-en là. Voulez-vous que nous parlions des élections allemandes ?

M. DEL. — Ah ! non.

M. DESM. — De l'impôt sur le revenu ?

M. DEL. — Merci.

M. DESM. — Du pape ?

M. DEL. — Il est très bien, ce pape, il me plaît.

M. DESM. — Oui, elle est étonnante, la jeunesse de ce vieillard, la fièvre de cet enfant curieux qui s'amuse à démolir son église, pour voir comment c'est fait...

M. DEL. — Il a peut-être le génie de la mécanique. Il remontera la machine, et elle n'en marchera que mieux.

M. DESM. — Vous êtes indulgent ou paradoxal.

M. DEL. — J'adopte vos principes, je ne préjuge pas de l'avenir.

M. DESM. — Les religions sont si anciennes, en effet, qu'il n'y a vraiment aucune raison pour qu'elles meurent jamais. Les plus beaux mythes religieux remontent jusqu'à l'âge de la pierre. Songez que les Australiens, qui en ont créé de très curieux, sont si bas, intellectuellement, qu'ils n'ont pas de mots pour compter au delà de deux. La religion est ce qu'il y a de plus humble et sans doute de plus primitif dans l'homme. C'est au point que je dirais presque que le fait religieux est un fait animal. Le chien est un animal religieux. Son maître est son dieu et, plus heureux que l'homme, il le voit, il le touche, il s'enivre de sa divinité. Vue ainsi, la religion est immortelle.

M. DEL. — Ceci m'intéresse. Nous en reparlerons ?

M. DESM. — Volontiers.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre Camo : *Le Jardin de la Sagesse*, Floury. — Maurice Levaillant : *Le Miroir d'Etain*, « Revue des Poètes », Plon. — Sybil : *Les Accords*, « Mercure de France ». — Léo More : *Les Priapées*, « Le Soc ». — Pierre Delider : *Harmonies printanières*, seconds accents, Messein.

Le Jardin de la Sagesse. — Que la case de Dorothée chère au souvenir de Charles Baudelaire soit proche du jardin d'Epicure transporté aux terres catalanes ou roussillonnaises et que près de la mer violente et des belles Albères en savourant le parfum mêlé des olives, du sel et du miel, un homme de ce temps goûte la chair de quelque souple fille, grecque ou sarrasine, qui sait ? s'il lui fut accordé par surcroît de retenir les heures heureuses dans la prison sonore des rythmes, il dira, comme M. Pierre Camo, la louange d'Allegria et de Béatrice de Manissès, appréhendera le terme de la jeunesse et de la volupté, mais sans craindre de devoir quitter la fête, quand il lui

faudra la quitter. Il a lu Catulle, Lucrèce et Théocrite et des images d'Asie s'unissent en sa pensée aux grâces classiques de Racine et de Fénelon; et le dessin de ses vers et de sa phrase est net et lumineux comme le profil des montagnes natales :

Viendras-tu quelquefois, Sarrasine indolente,
Dont le corps est plus frais que le raisin nouveau,
Le poivron rouge et la pastèque succulente,
Viendras-tu te poser ici comme un oiseau ?

Pour orner tes cheveux, j'ai des fleurs de grenade,
Pour tes lèvres des figues fleurs et du vin vieux
Et de l'eau de benjoin, de rose et de muscade,
Pour baigner de senteurs ton corps harmonieux.

Dans la solennité de la rude nature,
Des pierres mortes et des astres désolés,
Tu serais une vive et suave parure
De jeunesse, de joie et de fragilité ;

Tu serais au milieu de ma noble terrasse
Comme un magnolia du glorieux été,
Dont la neige fiévreuse exhale dans l'espace
Le parfum de la mort et de la volupté.

Toute cette joie calme et grave disparaîtra avec celui qui la conçut selon l'ordre et la beauté et qui gardait une âme semblable sous le figuier de France et aux vergers d'Andidjan quand le génie du repos clora ses yeux de poète et d'amant, veillera son éternel sommeil

Dans le silence doux des époques futures.

Mais il aura suffi, pour ennoblir le songe de sa vie, qu'il ait suspendu des roses aux statues des dieux morts et fait s'incliner vers les fontaines les visages clairs des jeunes femmes.

Le Miroir d'étain. — L'abondant trésor hellénique offre au goût de chacun des richesses non pas nouvelles, mais parfois moins connues; Marcel Schwob en cherchait et en découvrait dans les gloses d'Aristophane. D'une curiosité moins rare, M. Maurice Levaillant s'est complu à rechercher chez les auteurs d'idylles, de mimes et d'épigrammes, de petits tableaux de la vie familière : Hérondas, ou Hérodas Théocrite, Léonidas de Tarente, dont M. Jules Mouquet vient de donner une excellente version littérale, adaptée et parfois traduite par lui. On ne peut se défendre d'aimer ces figurines d'après l'antique, pas plus qu'il n'est interdit d'admirer, d'une autre manière que les marbres æginétiques, les charmantes terres cuites tanagréennes, et M. Maurice Levaillant n'eut pas tort d'évoquer hors des bosquets de Perséphone les joueuses de flûte et la magicienne, le marin et le héraut et la petite Cléarchis et Mécitta, et les bergers siciliens qui

fermaient de leurs lèvres les yeux narquois des éphèbes. S'il n'est point comme il l'eût désiré

. . . né dans un bourg de l'Attique
D'une marchande d'herbe et d'un bouvier rustique,

il se peut consoler de vivre parmi les barbares cimmériens, puisqu'il leur révèle un peu de ce qui fut la beauté d'Athènes, de Syracuse, d'Alexandrie dans

La surface limpide et lisse de l'étain
Qui, détenteur des cieux et des soleils éteints,
Après avoir dormi deux mille ans dans la Grèce
Au sépulcre odorant d'une jeune prêtresse,
Magique, restitue à nos regards pieux
Les reflets alternés des hommes et des dieux.

Les Accords. — Dans un pays de forêts, d'eau et de brouillard

où les bouleaux
Sont des enfants nus au bord de l'eau,

Mme Sybil O' Santry, ainsi qu'au temps où elle tressait *la Guirlande des jours*, attentive à la fois à ce qui l'entoure immédiatement et aux correspondances qu'elle y rencontre avec les choses étrangères ou passées, se compose un monde en même temps réel et illusoire : d'un œil très sûr elle a entrevu, à travers la brume d'avril, alors que le pêcheur levait ses verveux, luire

. . . . le bond preste des carpes

et au même instant, parce qu'elle a des lettres autant que femme de France, d'Angleterre ou d'Allemagne, elle a transposé en terre toscane les étangs et les hêtraies familières :

O villages ! blottis au creux des vallons roux !
Je songe à Fiesole située comme vous,
Mais qui est un bouquet entre des seins de femme.

Toujours aussi quelque arrière-souvenir de vie féodale l'accompagne :

Taïaut ! La neige claire
Marque les pistes au bois,
Je songe que mon grand-père
Etait louvetier du Roy.

C'est une âme violente et subtile, ensemble triste et gaie :

O ma tristesse, ma tristesse sans remède
Qu'il me plaisait sachant vos tempes encor tièdes
De parer votre front de palmes et fleurs...

Mais maintenant je voudrais fuir vos yeux hostiles,
Votre bouche sans voix, votre geste inutile
Et je ne puis pas vous éloigner, ma douleur.

La tristesse qui a perdu son sourire, n'est-ce pas une autre transposition mentale : celle de Fiesole en un paysage lorrain ?

Les Priapées. — M. Robert Zévaco a enrichi d'une préface le livre de M. Léo More; il prend soin d'avertir le lecteur pour le garder d'erreur : « Malgré qu'il semble par quelques réminiscences d'idées côtoyer l'hystérie de MM. Verlaine, Guaita ou Maeterlinck, M. Léo More ne réalise point, et j'en suis fort aise, le prototype parfait atteint de dégénérescence symboliste. » Il n'était pas besoin, pour empêcher toute méprise, d'un avis préalable aux *Voluptés flambantes* et à *l'Effarante Phallophorée;* le symbolisme n'a rien de commun avec des inventions d'une scatologie macabre telle que *la Mélopée saumâtre*, où M. Léo More remplace les cordes de son piano brisé par les « tripes », dit-il, d'une dame qui ne lui agrée plus :

Tes boyaux durs sonneront des fanfares
Et sous mes longs grattements désormais,
Tes nerfs séchés feront des cordes rares
Et ces cordes ne pèteront jamais !

Après avoir sur ton intestin grêle
Râclé longtemps un accord libertin,
Les beuglements d'une vache qui vêle
Tonitrueront sur ton gros intestin.

L'ode de Mathurin Régnier sur une vieille maquerelle et les nombreuses répliques qui en furent inventées par les poètes non officiels du XVIIe siècle commençant sont d'une parfaite courtoisie au prix de telles gentillesses et il en est encore de plus galantes dans la singulière œuvre de M. Léo More.

Harmonies printanières. — M. Pierre Delider ne le cède pas pour la diversité du génie à M. de Pimodan; il illustre couverture et belles pages d'enluminures de sa façon et bien que *les Harmonies printanières* soient déjà de « Seconds accents », au fronstispice un garçonnet vêtu d'un costume de troubadour, coiffé d'une toque à plume, assis sur un banc, entre deux saules têtards, jouxte des roseaux où perche un moineau peu farouche, non loin d'un roquet de race incertaine, représente probablement l'auteur de *la Feuillée d'Or*, des *Harmonies printanières* (Premiers accents), des *Algues Vertes* et des *Stellæ Cœli*, roman gréco-latin ; et cela signifie sans doute que s'il composa *l'Ode à Vercingétorix*, où brille une strophe incomparable :

L'assaut dura longtemps, car la ville imprenable
Soutint pendant deux mois un siège insoutenable !
Bon nombre d'ennemis avaient franchi le Styx
Lorsque les chefs gaulois combattaient la panique
    Par la valeur unique
    De Vercingétorix.

il sut, avec une délicieuse naïveté, moduler *la Ronde Enfantine* :

Dansons sous les verts ombrages
Qu'a ramenés le printemps ;
Les oiseaux dans les bocages
Gazouillent depuis longtemps.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *L'Ecole des mariages*, « Mercure de France », 3.50. — Willy : *Le Roman d'un jeune homme beau*, Auteurs Modernes. 3.50. — Georges Denoinville : *Vies encloses*, Librairie Molière, 3.50. — Carl Smulders : *Les Feuilles d'or*, « La Belgique artistique et littéraire », 3.50. — Raoul Gaubert : *Jean sans terre*, Sansot, 3.50. — Jean Rameau : *Petite Mienne*, Ollendorff, 3.50. — Sainte-Suzanne : *Confession*, Librairie universelle, 3.50. — Mme Nadèje Nastri : *Abnégation*, « Nouvelles annales », 3.50. — Adrien Chevalier : *La Mésaventure de M. de Chanqueygras*, Sansot, 1 fr. — A. Cingria-Wanner : *Le Pays des lotophages*, Sansot, 1 fr. — Emile Vanderbeeck : *Premières proses*, Vanderbeeck, imprimeur.

L'Ecole des mariages, par Edmond Jaloux. Il y a des gens fort honorables qui se réunissent une ou deux fois par mois pour s'entendre sur les réformes bonnes à introduire dans le mariage et nous osons leur conseiller la lecture de ce livre. Ils y verront que le mariage ne sera vraiment réformé que si les vieilles dames cessent de s'en occuper! Au fond, qui est-ce qui s'occupe le plus de marier sa fille? La mère, naturellement. Et quand la mère manque, c'est la grand'mère, la tante, la cousine, au besoin une amie de la famille, enfin presque toujours la vieille dame, mettons la dame âgée, personne de confiance, généralement jalouse, avare ou ambitieuse, se mêlant de ce qui ne la regarde pas par méchanceté ou par vice. Or, la femme jeune est déjà l'ennemie née de toute autre femme jeune. Jugez de ce que doit apporter de perturbation la dame d'âge respectable dans les premières menées matrimoniales? La mère qui ne rêve que le bonheur de son enfant trouverait des défauts et des taches au plus prince-charmant des fiancés, la grand'mère, la tante ou la cousine jettent consciencieusement des bâtons dans les roues. Quant à la vieille amie, c'est l'héroïne de l'auteur, cette créature aussi vaniteuse que cruelle qui a le courage de reconstruire son foyer sur les ruines de celui qu'elle a patiemment démoli. L'histoire se passe en province et elle est compliquée comme la province elle-même. N'oublions pas que c'est en province qu'on a le temps, qu'on peut ourdir les plus sombres drames, parce que les esprits sont là plus concentrés et plus naïfs qu'à Paris. Sur les boulevards, on n'imaginerait vraiment pas de faire épouser une tuberculeuse condamnée à un homme en espérant lui offrir sa propre fille lorsque l'autre serait morte. Ce sont là les crimes ignorés de ceux qui ont l'habitude du cent vingt à l'heure... mais là-bas on se replie sur soi-même, on espère, on se ronge, on calcule, on attend et l'on triomphe parce que la vie, plus resserrée entre les barrières des préjugés pro-

vinciaux qu'entre les usages mondains de la société parisienne, a d'autant plus de force lorqu'elle se concentre sur un but unique,bon ou mauvais. En province, on peut se servir de la complicité d'une ville. A Paris, on ne peut même pas compter sur celle de ses domestiques. Maintenant les deux amoureux de l'auteur sont-ils très intéressants? Certes la jeune fille promise à la mort par la passion est une jolie victime sur laquelle on doit s'apitoyer, surtout quand on a les yeux prévenus d'un père. Mais le jeune homme est un peu ridicule avec sa manie des femmes frêles. S'il n'aimait vraiment que la langueur de sa fiancée, puisque aussi bien une langueur chasse l'autre pour ce cœur singulier transformé en sanatorium, il ne me paraît pas valoir qu'on le défende contre la pieuvre qui le guette. Le type le plus curieux de cette étude de mœurs très soignée, écrite, semble-t-il, d'après des documents malheureusement authentiques, est ce bizarre Sunhary, confident du drame, augmentant sa noirceur de toute son ombre de fataliste spécial, philosophe trop sceptique pour essayer d'intervenir et cependant assez bon pour tenter la vengeance inutile, parce que les psychologues ont, malgré leur intime orgueil, la honte naturelle d'avoir eu raison. En somme, ce livre tend à nous prouver que l'homme est toujours victime du mariage, bien qu'on veuille continuer à nous faire admettre qu'on n'a rien inventé de mieux pour le bonheur de la femme.

Le Roman d'un Jeune homme beau, par Willy. Georges Bonnard est le fils à papa dans toute la force du terme, mais c'est encore plus l'enfant de sa mère, tellement gâté par elle qu'il en pourrit avant d'être mûr. C'est le produit, très avarié, mais fait au tour, du cercle des gens chics et de l'admiration des belles petites. Ses parents furent de très honnêtes personnages, qui le lâchèrent de trop bonne heure sur son premier mauvais coup. Les automobiles vous conduisent si facilement aux vilains panaches, quand on ne les a pas payées (et je vous demande qui est-ce qui paie son automobile maintenant, puisque tous le monde en a une?) Georges Bonnard est joli garçon, très industrieux, dans le sens chevaleresque du mot. Il plaît aux femmes et aux cartes. Il emprunte aux unes et bat les autres jusqu'au jour où c'est le contraire, mais ça lui rapporte des deux façons. Il est de toutes les fêtes et les plus élégants five *o'claques* se le disputent. C'est une figure connue, le meuble indispensable de toute chambre à coucher qui se respecte, et le scintillant globe électrique de nos boulevards. A l'ombre comme au soleil il brille : ce n'est donc pas la peine de lui demander d'être en or ou par le cœur ou par la bourse. Je suis plein d'indulgence pour ce jeune homme, parce que je constate qu'il est jeune, qu'il est beau... tout ça c'est des excuses. Et si le moraliste Willy a pensé que j'allais m'indigner, il a perdu son temps, voilà!

Vies encloses, par Georges Denoinville. Non, ce n'est pas la ridicule histoire du curé de Chatenay, et l'auteur n'a pas besoin de défendre son œuvre contre une possible assimilation. Son étude de mœurs provinciales tournant autour d'un clocher est beaucoup plus proche d'une logique vérité que le récit des hauts faits du dégoûtant arriviste dont tous les journaux eurent le grand tort de nous entretenir. Ce pauvre prêtre, embarrassé de sa jupe sacrée, la pose pour épouser obscurément son amie devenue mère et c'est là un geste bien moins indécent que d'abandonner la mère et l'enfant au milieu d'une apothéose organisée par des fumistes. Je ne vois pas la nécessité de se séparer d'une religion qui séduit les filles... mais il faut proscrire celle qui défend de les épouser ensuite.

Les Feuilles d'or, par Carl Smulders. Attachant par son côté merveilleux, ce roman est un peu décevant par la longueur de certaines descriptions qui ne se rapportent guèreà, l'aventure principale. Mais c'est peut-être un moyen détourné de vous mettre en appétit. Dans une caverne dorment des secrets préhistoriques et des squelettes monstrueux; sur des feuilles de métal pur sont relatés en signes étranges la très vague légende de l'Atlantide et de l'âge d'or. Deux amis parviennent jusqu'à ces secrets, qu'ils se révèlent l'un à l'autre; mais la jalousie détruit leur bon commerce d'érudition, les cavernes s'écroulent sur le coupable, laissant l'innocent désarmé devant un mystère de plus. Maintenant il reste à creuser la montagne pour retrouver les fameuses feuilles d'or, seulement on aura aussi la preuve du crime de lèse-amitié. Il est préférable de laisser dormir les morts en paix, préhistoriques ou non.

Jean sans terre, par Raoul Gaubert. Pour s'occuper plus à son aise d'un royal imbroglio, ce jeune homme, trop orgueilleux pour être vraiment savant, oublie que l'amour est l'unique légitimiste du monde. Pauvre, il ne veut pas de la fortune qui l'humilierait. Il refuse la femme, la dot, sacrifiant sur l'autel de la question Naundorff tout ce qui est le bonheur humain. A citer, dans ce livre outrancier, mais curieux, l'assaut d'un château ancien par l'armée moderne, qui est une page amusante.

Petite Mienne, par Jean Rameau. La croix de la Légion d'honneur étant, par excellence, un objet digne de figurer dans une boutique de bric à brac, l'auteur, né malin, nous l'accroche sur la devanture du père de la petite Mienne, et l'enfant, comme tous les êtres bornés et très bons, se désespère le jour du fatal décrochez-moi-ça. Successivement la pauvre enfant chante pour un aveugle, fait des beignets excellents et sauve des gens dans un incendie. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on lui rende l'étoile paternelle... en échange du bonheur qu'on lui a volé.

Confession, par Sainte-Suzanne. Cette jeune femme, complètement folle de son corps, est une vilaine créature pas du tout intéressante et je me demande si l'auteur se doute de l'ennui qui peut découler de tels récits. Je veux croire qu'il en est assuré d'avance et que c'est là justement l'originalité de sa morale.

Abnégation, par Nadèje Nastri. Une estimable jeune fille aime à ce point un estimable jeune homme qui ne l'aime pas qu'elle lui sacrifie son honneur. Elle va déclarer au juge chargé d'instruire le procès des nihilistes que c'est chez elle qu'il a passé la nuit mystérieuse et offre sa virginité comme alibi. Plus tard, elle s'introduit dans le ménage de sa rivale sous prétexte d'instruire les enfants du bien-aimé. D'abnégation en abnégation, elle se rend tellement intolérable que la rivale finit par la mettre à la porte. Il était temps pour ...la validité de l'alibi.

La Mésaventure de M. de Chanqueygras, par Adrien Chevalier. Un pauvre diable de lettré tout occupé de questions de syntaxes, qui se promène par hasard dans les jardins publics de Paris, où il rencontre le fatal trottin qui crie: Au satyre pour la plus timide tentative. Et M. de Chanqueygras retourne en province, portant basse la corne du satyre qu'il n'a jamais été.

Au pays des lotophages, par Cingria-Wanner. C'est l'Italie qui grise les cerveaux des hommes du Nord et leur fait abandonner leur vraie patrie, mais point la manie de la description sentimentale si chère aux Allemands. Je ne connais l'Italie que par les descriptions littéraires, moi, mais c'est pourquoi je me suis juré de n'y pas mettre les pieds.

Premières proses, par Emile Vanderbeeck. Louables essais littéraires qui se recommandent par la simplicité de leurs moyens. Un homme vient et s'en va dans une perspective campagnarde. Il grossit et décroît sous différents effets de lumière. C'est de bonne peinture impressionniste.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles-Joseph. Prince de Ligne : *Mes Ecarts ou Ma Tête en liberté*, réflexions choisies, ordonnées et accompagnées d'une notice et d'une bibliographie par Fernand Caussy ; Sansot. — Ernest Renan : *Mélanges Religieux et Historiques ;* Calmann Lévy. — Ernest Renan : *Cahiers de jeunesse* (*1845-1846*), Calmann-Lévy. — E. Marguery : *Cent volumes choisis pour jeune femme ;* Flammarion et Vaillant (Marseille) — *Anthologie des Poètes contemporains* (1866-1906), tome deuxième, par G. Walch.— *Le Livre des Rondeaux galants et satyriques du XVIIe siècle*, extraits des manuscrits de Conrard et du nouveau recueil de divers rondeaux de 1650, publiés avec un avant-propos et des notes par Ad. van Bever, Sansot.

Pour faire pendant aux *Considérations sur l'esprit et les mœurs* de Sénac de Meilhan, M. Fernand Caussy nous donne aujourd'hui

Mes Ecarts ou Ma tête en liberté, par le Prince de Ligne. Il a mis un peu d'ordre dans ces *Mélanges* où l'auteur s'en est montré systématiquement ennemi. Le désordre dans le classement des pensées, cela contraint le lecteur, disait-il, à les prendre « une à une, et à réfléchir longuement sur elles ». Le Prince de Ligne écrivait sans autre méthode que l'inspiration du moment, sans autre but que de fixer des idées, des réflexions, des événements et des souvenirs. S'il s'avise d'écrire quelquefois sur des sujets déjà traités par Montaigne, La Bruyère et La Rochefoucauld, c'est que, disait-il, les mœurs, les nuances, les usages, les opinions changent. Au secret de lui-même, il se place à côté de ces moralistes : « Nous autres, moralistes ! »

C'est si aisé de faire un livre de cette matière et de prendre rang parmi les penseurs : « Ils disent presque tous des choses communes ou fausses ou énigmatiques. » Cependant, il veut qu'avant d'écrire morale, caractères, hommes, femmes, philosophie, législation, on ait voyagé, on ait été mêlé aux événements : « Il faut être acteur, pour être connaisseur, et avoir joué sur bien des théâtres. » Aucune expérience ne s'improvise. Il raille avec justesse ces hommes de lettres de son temps, qui, logés au quatrième, s'écrient : *O grands de la terre, qu'êtes-vous plus que moi ? je suis votre égal. Tous les hommes sont frères*. Ne proposait-il pas, pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écrivait contre la noblesse, de le faire baron. Et quant aux nobles pourquoi s'en embarrasser : « Ils tombent d'eux-mêmes, s'ils sont des gens sans valeur et discréditent bien mieux la noblesse qu'un sot décret. »

Dans la notice qui précède ces mélanges, M. Caussy nous retrace la vie aventureuse du Prince de Ligne, nous dit ce qu'il fut comme homme de guerre, et rapporte ce bel éloge que, pendant la campagne d'Italie, le général Bonaparte lisait et annotait ses *Préjugés militaires;* ce qu'il fut comme homme du monde, ses séjours à Paris où il fréquenta les femmes célèbres et les auteurs à la mode. En 1794, il se retire à Vienne, où il entreprend la publication de ses œuvres complètes, qui ne forment pas moins de quarante volumes. J'emprunte à M. Caussy, qui l'a particulièrement étudiée, cette appréciation de l'œuvre du prince de Ligne.

Il y a de tout, dans les Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires du maréchal prince de Ligne, et dans ce tout, c'est le fatras qui domine, Néanmoins, les Mélanges ne sont pas autant à dédaigner qu'on a bien voulu dire. Réduits à quelques volumes, ainsi qu'ils l'ont été plusieurs fois et qu'ils sont connus du public, ils font voir un écrivain de race, fort inégal, mais souvent heureux, alerte, coloré, et toujours si spirituel qu'on lui passe son désordre et ses longueurs. Partout où il retrace ses Souvenirs, le prince de Ligne a cette qualité, bien rare au XVIIIe siècle, de ne pas moins rappor-

ter le détail pittoresque que l'anecdote piquante. Les lettres sont parmi les meilleures d'un temps où tout le monde en écrivait de jolies. Enfin, cet homme si léger, se doublait d'un moraliste des plus délicats, un moraliste qui, certes, est plutôt de la lignée de Saint-Evremond et des Lassay que de celle des Vauvenargues et des Chamfort, mais qui fait bonne figure, en son temps, à côté de Sénac de Meilhan et du duc de Lévis.

§

Après les **Mélanges religieux et historiques** d'Ernest Renan, série d'articles et d'études sur des sujets variés (*la Légende de Mahomet; la Topographie chrétienne de Lyon; l'Art Phénicien; Leibnitz et Spinosa ; Voltaire; etc.*),voici que l'on publie du même auteur ses **Cahiers de jeunesse** (1845-1846). Neuf cahiers s'intitulent *Moisson, Nouvelle Moisson... Moi-même*, le plus important, où il a tenté de fixer sa pensée personnelle philosophique. Il regrette l'Eglise qu'il vient de quitter. Plût à Dieu, s'écrie-t-il,« que le christianisme eût été un peu flexible. J'aurais pu y rester pour le cœur et la vie extérieure, en gardant ma critique. » Il regrette davantage encore peut-être sa chère Bretagne, dont il se voit exilé. Toutes ces pages se terminent par des prières à Dieu, au ciel, à Jésus : « Jésus, tu dois m'aimer. »

Certainement Renan ne destinait pas ces cahiers à l'impression ; il eût souri lui-même, quelques années plus tard, en relisant cet aveu naïf : « Ah ! mon Dieu ! que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas ! » Mais de plus en plus il s'éloigne de cet état de simplicité religieuse, il a la maladie de tout analyser. Il est d'une nature excessivement réflexe, avoue-t-il, et aussitôt qu'il a éprouvé spontanément quelque sentiment, ou quelque mouvement, il se replie sur lui-même pour l'étudier et le discuter. Il trouve dans l'exercice de cette analyse une joie supérieure à toutes les joies : « on cesse de souffrir ce qu'on souffre en le décrivant. »

Voici une page curieuse qui nous montre à quel point Renan savait déjà quelle serait sa destinée :

Qu'un ouvrage sorte actuellement de l'Université, ce sera une raison pour que toute une classe de personnes dise : Cela n'est pas pour moi ; c'est bon pour les écoles. On le dit même des ouvrages philosophiques. C'est bon à lire au collège ! C'est affreux ! Quoi ! La philosophie est-elle donc affaire d'école ! — Moi je ferai de telle sorte que je doive et puisse être lu de tous les penseurs ; pour tous les non-intellectuels,d'école ou non, je m'en moque. — Remarquez qu'un livre qui n'est que pour l'école n'a qu'une valeur toute relative. Car la science n'est pas pour l'école, comme on serait tenté de le croire à certains tours du siècle, mais l'école pour la science. La science qui s'arrête à l'école n'est rien ; le but est ultérieur à

l'école; les pensants formés, voilà le public des philosophes et des vrais écrivains.

Une des grandes préoccupations de Renan, dans ces cahiers intimes, c'est l'immortalité de l'âme, de son âme à lui et de l'âme de Jésus, son ami, qu'il espère retrouver au delà de la vie. Il considère Jésus comme le plus grand des hommes, le moraliste par excellence :

« Une pensée vient de me faire sentir tout à l'heure l'horreur qu'il y aurait à ce que l'homme ne fût pas immortel. Supposez que Jésus-Christ *n'existe plus*, qu'il soit mort, et bien mort, dans toute la force du mot *mort*, qu'il n'y ait plus *rien*, exactement rien dans l'univers qui puisse s'appeler Jésus-Christ, que toutes les molécules qui le formaient se sont éparpillées et qu'il n'est plus rien. J'ai fait l'expérience. J'ai voulu très fixement me figurer cela, et je vous jure que cela m'a été impossible »...

Renan conservera toute sa vie ce spiritualisme pieux, que l'on retrouve atténué dans toutes ses œuvres, et jusque dans sa *Vie de Jésus.*

§

Cent volumes choisis pour jeune femme, par M. E. Marguery. Cent. Ils sont comptés. Défense à la curiosité de dépasser cette liste. Il est délicat et difficile de réglementer les lectures d'un élève, homme ou femme, et la meilleure méthode reste peut-être le hasard.

Parmi ces cent volumes, je m'étonne de ne pas trouver un seul livre de poésie; rien de Hugo, rien de Vigny. De Lamartine, *les Confidences*, de Musset, les Comédies. Pourquoi pas *les Nuits*, c'est bien là lecture de femme. De Stendhal, *le Rouge et le Noir*, pourquoi par *la Chartreuse de Parme?* Et s'il fallait choisir parmi les œuvres de Chateaubriand, je conseillerais plutôt la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe*, que d'*Atala* et de *René*. Un seul roman de Balzac! Je vois aussi, dans l'introduction, que les romans badins sont interdits à cette jeune femme; c'est peut-être une indication, cela. Mais surtout, puisque, selon le mot de notre Mentor, la vie vaut tout de même la peine d'être vécue, il faut la vivre autrement que dans les livres et ne pas se contenter de l'expérience et des observations des auteurs.

§

Dans mon compte-rendu de l'**Anthologie des Poètes Français contemporains** (*Mercure*, 15 décembre 1906), j'ai été injuste à l'égard de M. Walch. Sa méthode de classer les poètes, d'après la date de publication de leur premier volume, m'avait égaré. Mais, non, M. Walch n'a pas négligé la vraie poésie contemporaine,

on peut s'en rendre compte dans le second tome de son ouvrage, qui suit de très près le premier.

Voici Mallarmé, Régnier, Moréas, etc..., et les œuvres de ces poètes sont choisies avec beaucoup de goût. Il faut souhaiter que ces petits bréviaires de poésie, comme je disais, se répandent dans le public et fassent connaître et aimer de très grands poètes, vraiment par trop ignorés.

§

M. Ad. Van Bever, poursuivant ses recherches sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, publie aujourd'hui ce délicieux petit **Livre de Rondeaux galants et satyriques du XVIIe siècle**. Ce fut Voiture qui, un jour de belle humeur, ressuscita le rondeau : ce fut une folie d'imitation : on n'écrivit plus que des rondeaux, et on en fit des centaines, de bons et de médiocres. Parmi ceux que M. Van Bever a choisis, de Voiture, de Malleville, de Boisrobert, etc., j'en voudrais citer un en entier, mais notre pudeur actuelle s'effaroucherait. Voici, cependant, le premier et le dernier quatrain d'une de ces pièces (anonymes) : que l'on lise le reste dans le volume :

En une nuit si sereine et si claire,
Seuls nous pouvons nous entrecaresser.
Rien ne nous voit, la Lune seule éclaire
Pour nous servir, non pour nous tracasser.
. . . .
Mais tu m'attens, et je n'ose avancer.
Trop longuement ma passion diffère,
Venons aux mains sans jamais nous lasser,
Et nous montrons ce que nous savons faire,
En une Nuit.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Alfred Bourguet : *Etudes sur la politique étrangère du duc de Choiseul*; Plon. — Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution française* ; Alcan. — Louis Dimier : *Les Maîtres de la Contre-Révolution au XIXe siècle* ; Nouvelle Librairie nationale.

Etudes sur la politique étrangère du duc de Choiseul, par Alfred Bourguet. — Nous connaissions déjà, de M. Alfred Bourguet, son ouvrage sur *le Duc de Choiseul et l'Alliance espagnole* (1). Il lui donne une suite aujourd'hui avec ces essais sur la politique étrangère du ministre de Louis XV. Il semble, d'ailleurs, que M. Bourguet n'ait point pensé écrire sur le Duc de Choiseul un grand et complet ouvrage d'ensemble, proportionné en toutes ses parties. Ce deuxième volume, où il est question de la politique européenne de Choiseul, est bien mince, en effet, par rapport au premier

(1) *Mercure de France*, 15 juillet 1906.

où l'on ne traite que du Pacte de Famille. Il est vrai que les rapports avec l'Espagne étaient au premier plan de la politique de Choiseul. C'est lui-même qui le déclare, assez crûment, à la Cour d'Autriche : « Le roi, dit-il, doit tout sacrifier à cette union (avec la branche espagnole) .»

Ce nouvel ouvrage se compose de quatre études : l'une sur l'alliance autrichienne, l'autre sur les négociations avec la Hollande, les deux dernières sur les tentatives de paix avec l'Angleterre (1759 et 1761).

Le premier essai semble plutôt une esquisse, où, par quelques exemples choisis, l'auteur cherche à donner une idée du point de vue du ministre français touchant l'alliance avec l'Autriche. Nous avons déjà là-dessus les ouvrages du duc de Broglie et de M. Waddington, et c'est l'éloge particulier (et, selon toute apparence, assez mérité) de Choiseul que M. Bourguet a surtout tenté ici.

Plus curieuses, et même assez neuves, les trois autres études, qui rendront un vrai service, sont le fruit de recherches spéciales, effectuées dans la correspondance diplomatique du ministre, sur la politique de Choiseul avec la Hollande, qu'il veut se concilier (au moment de l'expédition d'Ecosse), suivant ses visées de grouper contre l'Angleterre les puissances secondaires du Nord ; puis, avec l'Angleterre elle-même touchant la question de la paix, question abordée à deux reprises (1759, Pourparlers de La Haye, et 1761, Mission de M. de Bussy à Londres). Le but poursuivi par Choiseul est ici de traiter, en toute indépendance, de la paix avec l'Angleterre; c'est-à-dire sans lier la question à celle qui se débat, sur le Continent, entre l'Autriche et la Prusse.

Et ceci nous ramène à l'Autriche, et par là au programme général de la politique étrangère de Choiseul, tel qu'il ressort de l'ensemble des études de M. Bourguet. Ce programme peut se résumer ainsi : Rester uni avec l'Espagne ; utiliser les bons offices de celle-ci en ce qui concerne l'Angleterre. Maintenir l'alliance avec l'Autriche, mais en ne se solidarisant que jusqu'à un certain point avec elle, notamment relativement à la Prusse. Avoir les mains libres dans les négociations avec l'Angleterre. Se concilier, pour peser sur celle-ci, les puissances secondaires du Nord, et notamment la Hollande.

Certes, ce plan ne manque ni d'envergure, ni de justesse, ni de fierté. Il ne réussit qu'en ce qui concernait l'Espagne (à la médiation près), c'est-à-dire le « Pacte de Famille ». Pour l'Autriche, tant que Choiseul fut au ministère, il sut, à l'encontre de ce qu'on a trop souvent dit, se montrer allié à la fois indépendant et fidèle : mais sa disgrâce l'empêcha de recueillir les résultats de cette politique, ruinée par l'ineptie de ses successeurs. Du côté de la Hollande, l'issue fut douteuse ; et quant à l'Angleterre, ce fut l'échec. L'échec, en

somme, du système politique en son ensemble, lequel convergeait, en dernière analyse, vers l'Angleterre.

La faute en revient surtout à Louis XV, qui, on le sait maintenant, avait son cabinet secret, qui défaisait ou entravait la besogne du cabinet officiel. Et, somme toute, l'on ne peut refuser à l'alerte homme d'Etat que fut Choiseul de hautes qualités qui, déployées sinon toujours avec succès, du moins avec une persévérance active et fière, au milieu des difficultés de la seconde Guerre de Sept Ans, font de lui, comme le pense avec raison M. Alfred Bourguet, le dernier grand ministre de la monarchie française.

Etudes et Leçons sur la Révolution française, par Alphonse Aulard. — Dans cette cinquième série de ses « Etudes et Leçons », M. Aulard s'est surtout occupé de la question religieuse sous la Révolution. Avant de rendre compte de ces recherches, notons tout de suite les trois autres études, consacrées, l'une à la réaction thermidorienne, les deux autres à Danton. M. Aulard étudie le texte de certains discours de Danton dans un document peu connu, le « Logotachygraphe » de Guiraut. On sait que Danton n'écrivait jamais ses discours et n'avait cure de la manière dont on les reproduisait. Le texte du *Moniteur* est condensé à l'excès, avec des omissions essentielles; c'est ce qui apparaît quand on en rapproche le texte in-extenso obtenu par les procédés de Guiraut. M. Aulard pense que les reproductions de Guiraut sont exactes, et il a rétabli, grâce à ce document, certaines idées du célèbre révolutionnaire et certains détails de sa carrière, notamment au 10 août. Un autre document peu connu, les mémoires de l'avocat Lavaux, ex-révolutionnaire repenti qui connut Danton tout aux débuts de la carrière de celui-ci, et même avant, ont fourni à M. Aulard quelques détails tout nouveaux sur le tribun. Rédigés dans un esprit de dénigrement, ces mémoires n'en apportent pas moins des informations précieuses sur des points que M. Aulard a complétés grâce à cette contribution nouvelle. Dans son tableau de la réaction thermidorienne à Paris, l'historien s'est servi, selon sa méthode, de documents tout à fait contemporains. « Dans les anciens récits de la réaction thermidorienne, dit-il, on voit surtout la rixe quotidienne des montagnards et des modérés ; les muscadins, les collets verts et noirs, les cadenettes retroussées, la belle Cabarrus. Dans les sources que je signale, on voit aussi ces choses et ces personnes, et je les y montrerai, mais on y voit d'abord et surtout la famine. » Ainsi s'expliquent les insurrections de germinal et de prairial, et l'insurrection des sections devenues royalistes, qui aboutit à la journée du 13 vendémiaire.

Les études sur l'histoire religieuse de la révolution, qui sont la partie principale du nouveau livre de M. Aulard, empruntent aux circonstances actuelles un surcroît d'intérêt. Cette histoire, déjà fixée

dans ses grandes lignes et dans l'ensemble de ses détails, par d'autres historiens, est traitée par M. Aulard avec sa précision particulière. C'est le bénéfice qu'elle y gagne. Il y a donc avantage à consulter les recherches du spécialiste de l'histoire de la Révolution sur le Concordat et notamment sur les origines de la séparation des Eglises et de l'Etat sous la Constituante, la Législative et la Convention. On sait assez, et l'on répète dans tous les derniers ouvrages publiés à ce sujet, que la Constituante, loin d'être anti-religieuse, voulut une religion nationale et s'efforça de resserrer les liens qui unissaient l'Etat et l'Eglise. Mais nous remarquerons, quant à nous, que c'est bien parce qu'ils voulurent les resserrer, ces liens, que les hommes de la Révolution durent ensuite les desserrer et les rompre tout à fait. Il est singulier que l'on ne prenne pas garde que la virtualité de la rupture était justement là ; que « resserrer les liens de l'Eglise et de l'Etat » signifiait, de la part des Constituants, établir le contrôle de celui-ci sur celle-là et ne pouvait signifier autre chose. Dès qu'une Assemblée révolutionnaire s'occupait de politique religieuse, fût-ce dans les meilleures intentions du monde, la Constitution civile était inévitable, et la séparation de 1794, avec toutes les conséquences qui se poursuivirent jusqu'au Concordat.

Les Maîtres de la Contre-Révolution au XIXe siècle, par Louis Dimier. — Nous comptons réserver désormais une place, dans ces comptes-rendus, aux ouvrages d'histoire publiés par l'initiative de l' « Institut de l'Action Française ». On connaît les doctrines de ce groupe, qui compte des esprits comme M. Charles Maurras. Ces doctrines, dans le domaine de l'Histoire, peuvent se résumer en ceci : Unité de l'Histoire de France, et, comme conséquence, réalisme politique, ce qui peut vouloir dire, en France, à l'heure actuelle, contre-Révolution, guerre aux Abstractions introduites par les hommes de la Révolution dans la substance même du pays. Certes, traducteur nous-même et l'un des propagateurs en France d'un des plus grands réalistes de tous les temps, de Carlyle, dont les « Pamphlets du Dernier Jour » ont montré récemment tout le positivisme historique, social et politique, nous pensons pouvoir apporter, dans ces brèves appréciations, qui ne sauraient jamais être d'ailleurs qu'un signalement rapide des œuvres, un sens suffisamment averti ; spécialement averti, même, quand il s'agit des livres sortis des presses de la Nouvelle Librairie Nationale. Mais là se borne, dans cette direction, notre rôle, et nous prions qu'on ne prenne point pour des témoignages d'opinion personnelle, pour une participation aux discussions ouvertes, ce qui n'entend être qu'appréciation purement objective.

Dans son remarquable ouvrage, M. Louis Dimier a développé la doctrine contre-révolutionnaire de l' « Action Française ». Contre-

Révolution ; réalisme politique, du point de vue de la tradition française. M. Dimier a réuni les leçons données à l'Institut de l'Action Française, pendant l'année dernière. Ces leçons portent sur les noms suivants : De Maistre, Bonald, Rivarol, Balzac, Paul-Louis Courier, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Fustel de Coulanges, Le Play, Proudhon, les Goncourt, Veuillot. Ces noms sont eux-mêmes répartis en six groupes : Maistre, Bonald, Rivarol et Balzac pour la contre-révolution en politique ; Courier et Sainte-Beuve pour la contre-révolution en littérature ; Taine, Renan, Fustel de Coulanges pour la contre-révolution dans les sciences historiques ; Le Play et Proudhon pour la contre-révolution dans les sciences sociales ; les Goncourt pour la contre-révolution dans la critique d'art ; Louis Veuillot, pour la contre-révolution catholique.

Il suffirait presque d'énumérer les matières d'un tel ouvrage pour en donner une idée complète. Notons ces nuances : les chapitres sur Sainte-Beuve et Renan, où le point de vue de doctrine est exposé avec une originalité piquante ; ce trait appuyé : l'étude sur Taine ; ces recherches ingénieuses et éloquentes : l'étude sur Fustel de Coulanges, où la conception d'une méthode historique, d'après l'illustre auteur des *Institutions de l'Ancienne France*, est à retenir.

S'il nous fallait préciser le but de ce livre, voici à peu près ce que nous dirions : Dans l'ordre spéculatif et littéraire, de grands écrivains contre-révolutionnaires, comme de Maistre et Bonald, occupent une aussi grande place et doivent avoir, dans n'importe quelle histoire littéraire faite avec exactitude, un rang aussi éminent et aussi en vue que tout autre grand écrivain. De plus, en tant que protagonistes d'une forme d'intelligence concrète opposée à l'esprit abstracteur de la Révolution, ils se relient, dans le développement de la tradition, sans solution de continuité (car cette intelligence n'est pas, en France, une exception ; c'est plutôt l'esprit abstracteur qui en serait une) aux penseurs réalistes de la fin du XIXe siècle. Voilà ce que les littérateurs savent bien. Mais ce n'est pas seulement une question littéraire. Le point de vue, à propos de cette série d'écrivains, est aussi historique, social et politique. Il concerne la nation. Il est une méthode d'interprétation qui vaut dans l'ordre des faits. Tel est le cadre où M. Louis Dimier a placé les doctrines des écrivains et des savants qu'il étudie avec un talent incontestable, et où ces doctrines trouvent leur pleine valeur d'application.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Maurice Hauriou : *Précis de droit administratif et de droit public*, Larose.— Jules Delvaille : *La Vie sociale et l'Education*, Alcan.— Edmond Demolins : *le Journal*

de l'Ecole des Roches, Didot. — Paul Crouzet : *Maîtres et Parents*, Lecène.— A. de Foville : *La Monnaie*, Lecoffre. — Memento.

Le **Précis de droit administratif** de Maurice Hauriou mériterait, mieux encore que le livre dont je rendais compte naguère ici, le titre *les Transformations de la puissance publique.* D'édition en édition (et celle-ci est la 6e) on suit à l'œil nu les métamorphoses évolutives de l'Etat, cet autre *Roi Bombance* (vous vous rappelez le curieux rêve de M. Marinetti), qui voit se reconstituer dans son sein tout ce qu'il a dévoré. Oui, tous ces anciens rivaux, conquis et incorporés, se réveillent, ces parcelles du Tout s'individualisent, ces branches du *ficus* hindou, en retombant sur le sol, deviennent d'autres arbres, ces « commissaires » créés pour s'opposer aux « juges » finissent par se transformer en juges à leur tour, et qui sait si l'Etat ne cherchera bientôt à rogner les griffes de ce Conseil d'Etat qu'il a nourri pour se défendre contre les crocs des parlements, flattés et engraissés eux-mêmes pour étrangler les juridictions féodales? Ce qui pourra le dispenser de recourir aux ciseaux vengeurs, c'est seulement la dépendance dans laquelle il tient et les magistrats qui ne sont pas plus indépendants que des instituteurs, et les juges administratifs que l'on peut faire sauter comme des gardes champêtres. C'est à un changement de personnel de ce genre que fut dû le revirement de jurisprudence du Conseil d'Etat en matière de garantie des fonctionnaires. Le Conseil d'Etat, après la guerre, les avait carrément remis dans le droit commun en s'appuyant sur le décret de septembre 1870 qui abrogeait l'article 75 de l'an VIII. Ce n'était pas l'affaire du Gouvernement. Une fournée opportune de conseillers permit non seulement d'abandonner l'idée nouvelle, mais même de renforcer l'idée ancienne en étendant, au nom de la séparation des pouvoirs, le privilège de l'invulnérabilité même à des non-fonctionnaires. De tels spectacles sont mélancoliques. Les professeurs de droit administratif se complaisent et se satisfont (je ne parle pas de M. Hauriou) dans la contemplation de leur domaine ; à voir tant de ficelles et tant de treillis, ils disent : Enfin, la liberté est filtrée! Hélas! les filets ne prennent que les gros bourdons lourds qui ne savent pas, les fines les mouches passent par les mailles. Vous êtes maire, et vous voulez interdire une cavalcade parce que vous avez ses organisateurs dans le nez. si vous êtes assez béjaune pour le dire dans vos considérants, le Conseil d'Etat cassera votre arrêté, mais si vous modulez le petit couplet de rigueur sur la tranquillité publique, il s'inclinera, et la cavalcade n'aura pas lieu. Il faudrait donner au Conseil d'Etat le droit de faire résulter le détournement de pouvoir non pas seulement de l'introspection de l'acte attaqué, mais de circonstances ambiantes, lui permettre d'envoyer en chevauchée un maître des requêtes qui serait maître de l'enquête. Mais alors l'Etat cassera son Conseil ! C'est pour

cela que le droit commun substitué au droit administratif serait une excellente conquête. Sur ce point M. Hauriou exprime des doutes, et il a peut-être raison au point de vue statique actuel, mais je crois qu'il a tort au point de vue dynamique. Tout changerait dans la psychologie du gouvernement et de ses suppôts, s'ils se savaient exposés à des poursuites devant des juges impartiaux, comme en Angleterre, où le policeman qui viole les droits d'un citoyen est puni, même s'il n'a fait qu'obéir aux ordres de son chef hiérarchique.

§

M. Jules Delvaille, agrégé de philosophie, a raison de mettre en relief, dans **la Vie sociale et l'éducation**, l'importance du temps de collège et de son emploi, mais puisqu'il ne veut pas, loué soit-il, établir l'unité morale, pourquoi prône-t-il le monopole universitaire? et puisqu'il réprouve la méthode dogmatique, comment met-il en tête de son programme la « nécessité d'organiser la société conformément aux fins posées à priori par la conscience humaine »? Faut-il noter encore que le pouvoir spirituel que Comte rêvait d'établir ne ressemblait en rien à cet ascendant moral que l'auteur attribue à ces « favorisés du sort qui détiennent des trésors intellectuels qu'aucun partage ne saurait amoindrir »? Je crains vraiment que sur bien des points la bonne volonté de M. Delvaille ne se fourvoie. Un exemple entre bien d'autres : avant l'instruction obligatoire, de ce que les délinquants étaient illettrés, on concluait que c'était l'ignorance qui faisait la criminalité, et l'on vaticinait : Ouvrez une école, vous fermez une prison, sans se douter qu'on disait une niaiserie. Maintenant, tout le monde sachant lire, il y a très peu d'illettrés (et très peu de savants aussi) parmi les criminels, et l'on peut lire ce jugement non moins stupéfiant : « C'est la demi-instruction qui est surtout malfaisante. » Même sur les questions de fait précis, les dires de l'auteur me laissent un peu perplexe. « L'enseignement réparti en classes d'une heure est devenu plus attrayant, plus profitable pour les élèves. » J'aurais cru, et j'ai ouï dire, tout le contraire, l'élève se fatigue à sauter d'une étude à l'autre; les cochers d'omnibus eux-mêmes savent qu'il vaut mieux ne pas arrêter et repartir à chaque pas; les classes d'une heure n'ont rendu le travail plus attrayant que pour le professeur. Et le baccalauréat? M. Delvaille tranche d'un seul coup le nœud gordien : « qu'il devienne un simple certificat d'études délivré par les professeurs eux-mêmes, alors il n'y aura plus de surmenage. » Parbleu! Mais comme chaque faculté mettra un examen d'entrée d'autant plus rigoureux, voilà le bachot rétabli, et en pis. *Les Débats* ont poursuivi ces temps derniers une enquête sur la suppression de ce vieil examen : question à l'ordre du jour, mais vraiment les universitaires sont ici inférieurs aux politiciens. Ceux-ci, du

moins, ont un but très net, la suppression de la concurrence, et le certificat d'études permet, en effet, d'étrangler très proprement toutes les écoles des Roches possibles. Mais les universitaires, que veulent-ils, que savent-ils, que voient-ils? M. Gustave Le Bon aurait-il eu raison de leur octroyer une volée de bois vert dans sa *Psychologie de l'éducation?* Parmi les répondants des *Débats*, bien rares ont été ceux qui, comme M. Gebhart (il est si peu universitaire, il est vrai), ont mis le doigt sur le remède : un baccalauréat beaucoup plus difficile, mais *sans oral*, car c'est l'oral seul qui est cause de l'aléa, de la mnémotechnie, du surmenage, bref de tout ce qu'on reproche à ce malheureux examen. C'était aussi l'opinion de Brunetière, mais lui aussi était, n'est-ce pas, un faux universitaire.

§

En attendant le cordon fatal, le **Journal de l'Ecole des Roches** « verse des torrents de lumière sur ses futurs strangulateurs ». Son dernier n° demande, au nom de nombreux médecins et autres, qu'une note spéciale constatant le développement physique des jeunes gens soit donnée aux candidats du baccalauréat et des diverses écoles civiles et militaires. Voilà un vœu qui me semble l'emporter sur tous ceux des conseils, commissions et simples universitaires sans mandat. Sans doute, l'objection des rachitiques de génie viendra à l'esprit de tout le monde, mais enfin Pascal et Spinoza, à supposer qu'ils fussent valétudinaires dès dix-huit ans, et je crois au contraire qu'ils caracolèrent fort élégamment, même autour des dames, à ce moment de leur vie, auraient eu de quoi composer un « médiocre » en thorax ou un « mauvais » en biceps. Même acceptée « à titre d'indication », comme disent nos honorables quand ils accordant ou refusent 100 fr. sur le quatrième milliard, l'idée de cette note serait à acclamer, si elle devait nous épargner la cohue de malingres et de dyspeptiques qui font la force de la démocratie. Bachot à part, n'est-il pas inouï que la cote de santé soit inconnue à Saint-Cyr et à Polytechnique? Enlevés les cinquante premiers pour qui la supériorité intellectuelle se comprend dominante, c'est la robustesse et l'agilité qui devraient avoir le coefficient décisif. Le beau résultat de s'être gavé d'x et de dates, pour un officier de cavalerie, si on est poussif ou seulement myope!

§

Il ne faut pourtant pas dire du mal de tous les universitaires; certains, comme M. Paul Crouzet, l'auteur de **Maîtres et parents**, sont pleins de bonne volonté et de sage ingéniosité. Son but, comme celui de mon ami M. Gache, l'auteur de *Collégiens et familles*, est de faire coopérer professeurs et parents à l'œuvre éducatrice, et quand

on y réfléchit, on se rend bien compte que la chose n'est pas facile. Il y a des professeurs si pédants, si sots, si infatués d'eux-mêmes que les parents ont raison de les secouer comme des pruniers, mais il y a aussi des parents si collants, si aveugles, si raseurs, qu'on comprend les professeurs de les envoyer à tous les diables. Il faudrait des deux côtés beaucoup de tact et d'esprit, et beaucoup de conscience familiale ou professionnelle. Tout cela est si rare qu'en fin de compte c'est l'enfant qui doit et devra de plus en plus se débrouiller, s'éduquer et s'instruire lui-même. On l'a dit cent fois, ce sont les autodidactes qui vont le plus loin. La coopération des parents et des maîtres n'en est pas moins une excellente chose; il faudrait que le lycée fût une sorte de société naturelle, et non le monde artificiel qu'il est, que les parents pussent y entrer à toute heure, se mêler au va-et-vient des récréations, assister même, en silence bien entendu, aux classes; mais tout cela ne pourrait s'obtenir que si les lycées étaient des entreprises libres, obligées de satisfaire leur clientèle ; tant que ce seront des institutions d'Etat, la raideur hiérarchique et l'indifférence fonctionnariste régneront. Qu'importe qu'il n'y ait pas *un seul* collège universitaire qui fasse ses frais, puisque le bon contribuable est toujours là ? Ce n'est que s'ils étaient maîtres des cordons de la bourse que les parents pourraient réaliser des améliorations d'hygiène ou d'autre chose. Jusqu'ici ce qu'ont obtenu les Associations de pères de familles ou d'anciens élèves est à peu près nul.

§

La Bibliothèque Henri Joly, qui nous avait déjà donné de précieux volumes sur *la Coopération*, *l'Enfance délinquante*, *la Lutte contre l'alcoolisme*, etc., vient de publier un livre de M. de Foville, **la Monnaie**, qui peut être regardé comme un modèle de synthèse érudite, claire et captivante. De pareils ouvrages seraient à reproduire en entier; à chaque page c'est un diagramme, un tableau, un chiffre du plus haut prix. Voulez-vous en deux mots l'histoire économique et sociale du XIXe siècle? Le coût de la vie est monté, en *index-numbers*, de 100 à 130, et le taux des salaires, de 100 à 215. Préférez-vous savoir l'histoire des prix, cette *crux historicorum?* Un simple tableau qui représente plusieurs vies de travail, y compris celle de M. de Foville lui-même, vous le dira en vingt-cinq lignes, et vous permettra de traduire en monnaie de nos jours toutes les sommes historiques. Les trois millions d'écus d'or de la rançon de François Ier, 136 millions de francs. Les 400.000 livres du budget personnel de Marie de Médicis, que cette reine dépassait parfois du double, d'ailleurs, 3 millions. Les 12.000 livres auxquelle Mme de Maintenon fixait le train de maison de son frère le comte d'Aubigné, 50.000 fr. M. de Foville fait remarquer ici que c'est peut-être trop peu, les ga-

ges de 10 domestiques n'étant évalués qu'à 1.000 de nos jours, et en effet j'aurais cru avec Taine qu'à la veille de 1789, par exemple, il aurait fallu quadrupler et non doubler les prix pour avoir leur équivalent actuel, mais M. de Foville en sait plus long même que Taine là-dessus. Inclinons-nous.

Memento. — Lucien Crouzil : *La Liberté d'association*, commentaire théorique et pratique de la loi du 1er juillet 1901, Bloud. Très clair et très utile. — Sertillanges : *La Famille et l'Etat dans l'éducation*, Lecoffre. — Ernes Lavisse : *Discours à des enfants*, Colin. Ce sont quatre discours louablement prononcés à la petite école de Nouvion-en-Thiérache, où naquit notre académicien. — Ageorges : *Le Clergé rural sous l'ancien régime*, épilogue de G. Goyau, Bloud. — Bussières : *Les Origines du Centre allemand*, traduction des actes du Congrès catholique de Mayence en 1848, Bloud. — Claude Bouvier : *Henri de Tourville : 1842-1903*. Les livres se multiplient sur ce très curieux esprit dont l'influence a été si profonde sur un groupe de sociologues éminents ; il est surprenant d'apprendre que ce théoricien de la volonté énergique, cet admirateur de la brutalité des Anglo-Saxons était un prêtre, et qui pis est un prêtre longtemps bourrelé de scrupules, un « véritable martyr du sacrement de Pénitence ». Peut-être sa *Piété confiante*, où il dit sa guérison, serait-elle plus utile à faire connaître que son *Histoire de la formation particulariste*. — Maurice Talmeyr : *la Fin d'une société, les Maisons d'illusions*, Juven. On devine le sujet, mais pourquoi nous mettre ainsi l'eau à la bouche ? On demande les adresses, et le nom du professeur en Sorbonne ! — Théodore Joran : *Autour du féminisme*, Plon. L'auteur prend peut-être au sévère ce qui devrait être pris au plaisant. Qui ne raffolerait du féminisme à la Renooz : « D'ailleurs, l'argent de la maison n'est pas diminué (quand Madame a un amant en titre), il y a au contraire un protecteur de plus dans la famille, qui donne, mais qui ne prend pas. » N'importe, M. Henri Turot préférerait, je crois, les maisons d'illusion, moins égoïstes, plus tout à tous.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

P. W. Schmidt : *Die Mon-Khmer-Völker*, F. Vieweg, Brunswick. — R. Gatti : *Studi sul gruppo linguistico Andamanese-Papua-Australiano*, fasc. 1, L. Beltrami, Bologne. — W. W. Skeat et O. Blagden : *Pagan Races of the Malay Peninsula*, Macmillan, 42 sh. — Lunet de Lajonquière : *Ethnographie du Tonkin septentrional*, Leroux. — W. H. R. Rivers : *The Todas*, Macmillan, 21 sh. — *L'ethnographie des Philippines*. — Mrs Campbell Dauncey, *An Englishwoman in the Philippines*, Murray, 12 sh. — Memento.

C'est depuis quelques années seulement que l'attention des ethnographes se porte méthodiquement sur les populations de l'Asie méridionale et de l'Océanie et sur leurs langues. Les travaux de détail viennent d'être assemblés en synthèses partielles : pour l'Inde lors du recensement de 1901, pour les civilisations océaniennes par Græbner, pour les langues indo-chinoises et indo-nésiennes par P. W.

Schmidt, pour les peuples de la presqu'île malaise par Skeat, pour les religions de l'Indonésie par Kruyt, etc.

Le premier résultat général des travaux de P. W. Schmidt, c'est de démontrer la nécessité d'une terminologie nouvelle, l'ancien terme de langues *malayo-polynésiennes* ne répondant à aucune unité linguistique. Et dans son petit livre sur **les Populations Mon-Khmer** il expose, d'abord à grands traits, puis preuves lexicologiques et syntaxiques à l'appui, la nouvelle classification qu'il propose.

Le premier groupe délimité comprend les langues des Munda de l'Inde, des Khasi, des Wa, des Kiang, des Moï, des Mon, des Palaung, des Khmer et des Annamites de Birmanie, Siam et Indo-Chine, puis celles des Sakai et des Senoi-Bersisi de Malacca, enfin celle des Nicobariens. Ces langues ont en commun certains caractères importants qui obligent à les regarder comme apparentées : Schmidt les nomme *austro-asiatiques*. Elles sont liées à un deuxième groupe comprenant le malais et les langues de Polynésie, de Mélanésie et de Micronésie, puis le malgache, groupe que Schmidt appelle *austronésien*. A eux deux, ces groupes constituent une unité linguistique à laquelle est donné le nom de groupe *austrien*. Une analyse des suffixes, surtout en nicobarien, conduit Schmidt à caractériser partiellement l'un des stades par lequel aurait passé l'austrien avant sa dislocation.

Ceci dit, cette unité linguistique correspond-elle à une unité ethnique ? Les caractères somatiques des populations de langue austro-asiatique semblent peu autoriser pour le moment une réponse affirmative ; pour le second groupe, la correspondance est moins certaine encore. Quant à reconnaître un groupe racial qui concorderait avec l'austrien tout entier, cela serait prématuré. M. Schmidt a raison d'être prudent : l'anthropologie de l'immense majorité de toutes ces populations est encore à faire; et l'influence mongoloïde prévaut de nos jours chez la plupart d'entre elles. Quant aux termes proposés, ils ne vont pas sans objections (confusion avec *austro*-hongrois, etc.) : car tout un groupe de langues parlées dans les îles australes reste en dehors du schéma : langues des Papous, des Andamanes, des Australiens. L'idée que ces trois groupes appartiennent à une même unité se présente aussitôt à l'esprit; M. Schmidt semble de cet avis (p. 68) ; c'est en tout cas celui de deux linguistes italiens, M. Trombetti, connu pour ses recherches sur *l'Unité d'origine du langage*, et M. Gatti qui tente une démonstration dans ses **Studi**, préfacés par M. Trombetti. Mais ni cette préface ni les comparaisons lexicologiques de M. Gatti ne sont convaincantes. Les caractères généraux décrits sont trop vagues, et les comparaisons fondées sur une connaissance encore insuffisante des dialectes papous et australiens. On ne comprend même pas comment un linguiste ose s'appuyer sur les

renseignements recueillis de toutes mains par Curr et sur ceux de Mathew. Sauf deux ou trois, les travaux sur les langues australiennes sont inutilisables : il faudrait au moins qu'un savant au courant des méthodes de la phonétique expérimentale et de la méthode linguistique actuelle fît des recherches sur place. En outre, des cartes de répartition des formes et des mots seraient nécessaires.

Quant à une concordance possible entre le type linguistique et le type anthropologique, M. Gatti n'y songe pas, alors que pour Schmidt c'est le problème fondamental, ainsi que pour Skeat et Blagden. Leurs deux volumes sur **les Tribus païennes de la Péninsule Malaise** contiennent le résultat de longues explorations et sont une mise au point de tout ce qui avait été publié (surtout De Morgan, Vaughan-Stevens et R. Martin) sur les Semang, les Sakai et Senoi, les Jakun, les Blandas, les Besisi, les Mantra et les Udai. Admirablement illustrés (environ 280 planches), ces volumes constituent la meilleure monographie qui soit actuellement, à tous les points de vue, d'un ensemble déterminé de tribus sauvages : leur type, leurs langues, leur vie sociale et religieuse, leur civilisation matérielle, etc., tout est étudié à fond et expliqué. Dans les grandes lignes, les résultats de l'expédition Skeat et des recherches de Blagden concordent avec ceux de Schmidt. Le groupe linguistique Mon-Khmer-Annamite-Munda-Khasi-Malacca-Nicobarien est donc définitivement établi. Mais la concordance avec un type ethnique déterminé n'est admise ni par Blagden (II, 466), ni par Skeat (I, 29-30). D'autre part la classification de Skeat, exacte pour les Semang, qui sont des Negritos, reste vague pour les Jakun dont il fait des « Malais », mot à rayer de la terminologie ethnologique, et est inexacte pour les Sakai : il les rattache à un groupe hypothétique « dravido-australien », alors qu'un tel groupe n'existe pas. On ne saurait accoler ainsi deux termes disparates, l'un linguistique, l'autre géographique; Sten Konov a de plus montré qu'il n'y a aucune affinité entre les langues draviniennes et les australiennes.

Il faudrait maintenant des monographies de la même valeur sur le conglomérat de populations qu'on nomme « Malais » et d'autre part sur celui de l'Indo-Chine. Le gouvernement français aiderait dans une certaine mesure une telle entreprise; encore arriverait-il après celui de l'Inde, qui a ordonné une vaste enquête ethnographique. En attendant, la Mission archéologique d'Indo-Chine contribue à déblayer le terrain ; c'est sur son initiative qu'ont été recueillis les renseignements classés par L. de la Jonquière dans son **Ethnographie du Tonkin Septentrional**, œuvre très utile, quoique bien superficielle ; la plupart du temps, seule y est décrite la vie extérieure des populations.

Nous voici loin d'enquêtes comme celle de Skeat, ou comme celle

de Rivers sur **Les Toda**, population des hauts plateaux de l'Inde méridionale. Le centre même de toute leur vie sociale, c'est l'élevage et la laiterie; chaque traite, chaque consommation de lait est un acte religieux, chaque étable, chaque pré est un temple et un sanctuaire. Aussi systématisé, ce cas de religion à base économique est unique. La monographie de Rivers, très complète, est encore intéressante par l'utilisation des généalogies suivant le principe élaboré par lui lors de son séjour en Nouvelle-Guinée. Ce livre est un exemple caractéristique des résultats auxquels aboutit un observateur qui est au courant des problèmes actuels de l'ethnographie et de la sociologie.

Il ne faudrait pas croire que l'esprit qui anime tous ces ethnographes anglais ne soit que le pur amour de la science: pratiques, ils ont des premiers compris la portée pratique de l'ethnographie. Elle a contribué à l'annexion de la péninsule malaise, œuvre pacifique de W. W. Skeat; elle sert à gouverner l'Inde, etc. Les Américains, pratiques eux aussi, ne s'y sont pas trompés. L'un de leurs premiers actes d'occupation des Philippines a été de faire un **Recensement** général, publié en 4 gros volumes dont l'un est purement ethnographique. Puis a été fondé au ministère de l'Intérieur un Bureau Ethnologique qui en trois ans a lancé des Publications importantes : une excellente monographie, avec 154 pl., des Bontoc Igorrot par A.E. Jenks, une autre, avec 72 pl., des Negritos de Zambales par W. A. Reed ; une étude du dialecte de Nabaloi par O. Scheerer : une monographie des Bataks de Palawan par E. J. Miller, etc. Sans doute **Une Anglaise aux Philippines** peut regarder l'occupation américaine soit comme un bluff, soit comme une cocasserie (réception macaronique de M. Taff et de la princesse Alice); mais comme Me C. Dauncey est juste, elle excuse les petits drapeaux qui servent à tout et reconnaît que ce n'est là qu'un repos de grands enfants, après un *hard work* réel. Qu'adviendra-t-il cependant du contact entre civilisations aussi différentes que celles des Negritos, des Philippins hispanisés et des Américains du Nord? Me Dauncey a su décrire ce contact avec vivacité; elle se garde de pronostics. D'ailleurs, voici un élément nouveau, les Japonais.

Cette vue rapide d'ouvrages nouveaux sur l'Extrême-Asie méridionale montre combien l'intérêt se dirige en ce moment vers ces régions, sans compter que, à bien examiner toutes les chances, il semble que ce soit là qu'il faille chercher le point d'origine de l'humanité.

MEMENTO. — A signaler les deux intéressantes séries qu'entreprend l'éditeur A. Constable, l'une sur les Religions Anciennes et Modernes, à 1 sh. le vol., l'autre sur les Races Indigènes de l'Empire Britannique à 6 sh. le vol. Reçu un certain nombre de livres sur le Folk-Lore français et étranger (De Felice, Commelin, Le Magnin de Rougemont, Siecke, Haupt, Bel-

lucci, d'Ancona, etc.) dont je parlerai la prochaine fois. Dans l'*Archivio* (fasc. 4) un bon recueil de prières populaires sardes, par G. Ferraro; dans la *Zeitschrift der Vereins für Volkskunde* (4), un article important de O. Dähnhardt sur les Légendes du Déluge et la revue critique des dernières publications de folk-lore allemand par J. Bolte; dans le *Journal of American Folk-Lore* (3) une étude comparative de J. Chamberlain sur les Variations de la civilisation primitive; dans les *Archives Suisses* une bonne étude sur le folk-lore de Sargans par A. Zindel Kreisig, etc.

A. VAN GENNEP.

LES BIBLIOTHÈQUES

Henri Bouchot, conservateur des estampes à la Bibliothèque Nationale. — La collection De Vinck. — The Bishop Collection. Investigations and studies in Jade. — *Do ut des.* — Un manuscrit relatif au séjour des papes à Avignon, découvert à la Bibliothèque de Hambourg. — La nomination de M. Porto-Riche à la Bibliothèque Mazarine. — L'Association des Bibliothécaires français et son Bulletin. — Une exposition de portraits du XVIe siècle à la Bibliothèque Nationale. — Memento.

Monsieur **Henri Bouchot**, qu'une mort subite vient d'emporter à l'âge de 57 ans, était une des physionomies les plus populaires du monde des arts et de la Bibliothèque Nationale, où il exerçait avec autorité les fonctions de conservateur du département des Estampes. La facilité de son accueil et de son commerce, une bonhomie infatigable que corrigeait d'ailleurs la malice du regard et la brusquerie narquoise du geste et de la parole, la libéralité avec laquelle il satisfaisait à toutes les demandes de renseignements, même quand, pris de court, il ne pouvait qu'encourager les recherches sans pouvoir les satisfaire, lui avaient valu la reconnaissance ou la sympathie de tous ceux que l'iconographie intéresse. Il y avait d'ailleurs dans ce Franc-Comtois robuste une puissance de travail, une ténacité dans la mise en œuvre de ses idées, une suite si parfaite que son œuvre, qui est très variée et très considérable, lui a fait la réputation d'un homme à qui les plus rudes besognes ne coûtaient rien. Or il avait plus de volonté que de génie, je veux dire de dons naturels, et la maîtrise des travaux de sa maturité se laisse deviner acquise à l'effort apparent des premiers essais. Si l'art du livre et la documentation historico-iconographique sont le principal de son œuvre, il a cependant abordé non sans agrément le conte et la poésie, du moins a-t-il publié jadis un recueil de poésies patoises intitulé : *les Gaudes*. Mais c'est par ses travaux de vulgarisation documentaires : *Le Luxe français*, empire et restauration, *Les Elégances du second Empire*, *L'Epopée du costume militaire français*, qu'il s'était fait connaître du grand public; tandis que les bibliophiles demandaient à ses nombreuses études sur le livre, son illustration et sa reliure, les connaissances dont ils avaient besoin. On n'a pas oublié cette brillante « Exposition des Primitifs français », qui fut son œu-

vre, et dont il sut faire, à la gloire de l'art national, une révélation nouvelle du génie français, initiateur en art comme en autre chose, et qui, au moins Bouchot semble l'avoir prouvé, ne dut rien, et prêta aux nations voisines.

Signe caractéristique : Henri Bouchot, fonctionnaire, a donné au cabinet des Estampss une bonne part de son activité intellectuelle, qui se traduisit par la publication de nombreux catalogues et d'un guide pour les visiteurs. Enfin, comme chef de service, il sut admirablement l'art d'attirer à son département les libéralités des amateurs et des collectionneurs.

§

M. de Vinck, chargé d'affaires de Belgique à Tokio, vient précisément de donner à la Bibliothèque Nationale une merveilleuse suite d'estampes relatives à l'histoire de France. Il y a là 12000 pièces, plus peut-être, portraits, scènes de mœurs, représentations de faits de toute nature, quelques-unes de grande rareté, toutes en très bel état et de beau tirage. Cette collection, qui avait été commencée par le père de M. de Vinck, embrasse la période comprise entre l'avènement de Louis XVI et la guerre de 1870.

§

La Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle a reçu des exécuteurs testamentaires de M. Herbert R. Bishop, le riche collectionneur américain, un ouvrage en deux volumes gr. in-fol., qui peut passer pour un des plus magnifiques « imprimés » qui soient, en même temps qu'un des plus volumineux. **The Bishop Collection.** *Investigations and studies in Jade*, tel est le titre de ce beau monstre, qui a été publié à New-York, en 1906, à 100 exemplaires seulement. L'admirable matière plastique qu'est le jade y est étudiée à tous les points de vue possibles : la minéralogie du jade, les méthodes employées dans le travail de cette pierre, les objets d'art, d'origine chinoise ou européenne qu'elle a permis de réaliser, et surtout ceux de la collection Bishop, y sont étudiés, catalogués et décrits avec un soin et une précision incomparables. La partie iconographique de ce livre est une merveille ; c'est une profusion de lithographies et de fac-similés d'aquarelles, de tailles-douces tirées en couleurs selon les teintes des jades de nuances diverses assemblés dans l'œuvre, et signées par les Guérard, Courtry, Sulpis, Le Rat, Forbes ; de bois dus aux Leveille, Bellenger, et que sais-je? qui font de cette monographie d'une pierre de second ordre, mais si docile sous les doigts de l'artiste, un monument, c'est le cas de le dire, typographique d'autant plus digne d'admiration qu'il est tout à fait désintéressé.

§

Puisque nous sommes sur le chapitre des générosités, rappelons la

bonne grâce avec laquelle le roi d'Angleterre remit à la France le second volume des *Antiquités des Juifs*, de Flavius Josephe, enrichies de miniatures de Jehan Fouquet, dont la Bibliothèque Nationale possédait déjà l'autre partie. Cet effet heureux de l'Entente cordiale appelait une réplique. On dit que l'Angleterre serait heureuse de rentrer en possession d'une sorte de cadastre irlandais dressé par tableaux, lesquels auraient été saisis, au XVII[e] siècle, sur un bateau anglais, par un brave corsaire malouin. Cette application du **Do ut des** ne semble pas être au goût de l'administrateur du dépôt qui détient le précieux cadastre ; il consent toutefois à ce que nos bons amis anglais en prennent une photographie.

§

Du journal *l'Eclair :*

A la bibliothèque de la ville de Hambourg, en dressant un nouveau catalogue de la collection si précieuse des manuscrits orientaux, on a fait une découverte de la plus haute importance : c'est un livre manuscrit écrit à Avignon entre les années 1338 et 1347, pendant le séjour des papes dans cette ville. La valeur de cet ouvrage, au point de vue de l'histoire de l'Eglise, spécialement en ce qui concerne les relations entre l'Allemagne et la Papauté, est très grande, d'autant plus que le contenu du livre est absolument nouveau et complètement inédit. Un livre inédit ? Cela nous changera.

§

On dit qu'un recours pour excès de pouvoir a été intenté au Conseil d'Etat par un bibliothécaire professionnel contre la **nomination de M. de Porto-Riche**, auteur dramatique, à la direction de la Bibliothèque Mazarine. L'exemple du poète Haraucourt, qui fut bombardé administrateur du Musée de Cluny, et le demeura en dépit des efforts d'une « Société de défense scientifique » qui n'a plus donné signe de vie depuis, doit rassurer pleinement l'auteur d'*Amoureuse*.

§

Cette nouvelle nous est apportée par le n° 1[er] du *Bulletin de l'***Association des Bibliothécaires français**. Ce bulletin contient énormément de choses intéressantes sur le but de l'Association et les desiderata de ses membres. La réforme légale des bibliothèques publiques y occupe une place importante. Le projet de la sous-commission extraparlementaire des bibliothèques y est tout au long exprimé, en dépit de l'évanouissement subit de ladite sous-commission, disparue proprement et sans laisser de traces. Les vœux de l'association, relatifs surtout à la régularisation de l'avancement des fonctionnaires, s'y étalent ingénument. Les délégués chargés de les présenter au ministre de l'Instruction publique ne nous laissent pas ignorer qu'ils ont été reçus par lui d'une façon charmante.

Résultat : Le budget du personnel de la Bibliothèque Nationale se trouve comme par hasard réduit de 5000 francs, pour l'exercice 1907 et pour les suivants sans aucun doute. Ça sert à quelque chose, les associations professionnelles, ne serait-ce qu'à appeler l'attention des pouvoirs publics en mal d'argent sur les économies possibles !

§

Pour finir, annonçons que M. Henri Marcel prépare, rue de Richelieu, une exposition de portraits du XVIe siècle qui ne pourra manquer d'être exquise : *leurs Figures* alors étaient un peu moins basses qu'aujourd'hui, et leurs peintres savaient en lire et en exprimer les passions, les ruses et les élégances.

MEMENTO. — Le dernier no du *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, directeur Georges Vicaire, contient la fin de l'étude de M. Lucien Pinvert « sur Merimée » à propos du livre de M. Chambon et du droit de publication des lettres ; et celle de M. H. Clouzot sur « Antoine Jacquard et les graveurs poitevins au XVIIe siècle », avec un intéressant fac-similé ; des lettres de Mme du Boccage, de B. de Saint-Pierre, de Marmontel et de Ducis, publiées par L.-G. Pélissier, un article de M. L. Maeterlinck : « L'Art et les rhétoriciens flamands », etc.

GABRIEL RENAUDÉ.

LES REVUES

La Femme Contemporaine : un article de M., Mme ou Mlle Mac Stuartie, sur l'éducation des jeunes filles. — *Les Lettres* : Réponses à une enquête motivée par la fâcheuse opinion de Léon Tolstoï sur Shakespeare. — *Le Censeur* : la question académique en Belgique. — *La Revue du Mois* : M. D. Parodi sur la doctrine politique et sociale de M. Maurice Barrès. — Memento.

M. Emile Faguet ayant écrit un article sur « les jeunes filles utiles », M. Mme ou Mlle Mac Stuartie lui fait réponse — **La Femme contemporaine** (Janvier), — sous ce titre : *le Bonheur d'être jeune fille*, qui est ironique et amer après avoir paru fade.

Les jeunes filles d'aujourd'hui en sont réduites par la faute de leurs parents à deux extrémités. Ou bien elles doivent demeurer banales, inintelligentes, inutiles jusqu'à l'heure du mariage, leur unique objectif. Si cette heure est lente à sonner, leur caractère s'aigrit, et peu à peu se gonfle en elles une poche de fiel qui crèvera au lendemain ou au surlendemain de la grande date. Pauvre mari, c'est alors le mari qui devient à plaindre. Ou bien elles se sentent de l'initiative, de l'intelligence, de la volonté, le désir d'entreprendre, de faire œuvre utile de bienfaisance, travail d'artiste ou de penseuse. Dans ce cas elles redoutent tout naturellement le mariage, car les parents n'ont pas manqué de leur faire remarquer que tout cela pourrait déplaire au Seigneur et Maître de demain. Ont-ils dit vrai ? Si MM. les maris ont la fâcheuse habitude de biffer de la vie de leurs femmes tout ce qui ne *leur* convient pas, de chercher à les obliger à renoncer à leurs tra-

vaux intellectuels ou artistiques, d'abandonner leurs œuvres, M. Faguet ne devrait-il pas aussi leur donner quelques bons conseils?

M. Faguet conseillerait d'abord à l'auteur de cet article d'éviter l'amphibologie. Nous avons souligné dans la dernière phrase un *leur* si fâcheusement placé qu'il donnerait raison à « MM. les maris », de l'aveu même de M. Mme ou Mlle Mac Stuartie leur adversaire courtois en l'espèce. Quant au fond du procès en cause, M. Mme ou Mlle Mac Stuartie n'a peut-être pas tout à fait raison, car on ne saurait plus compter aujourd'hui les femmes qui sculptent, peignent ou écrivent, et, ces dernières, sans faire état des muses départementales. Ayons le courage de le dire: on ne contrarie pas assez les vocations féminines. Notre époque rappelle trop le temps de Louis-Philippe et de la reine Amélie par le pullulement de poétesses. Evidemment, ce n'est là qu'une mode et une autre la remplacera ; mais des modes passées quelque chose demeure toujours et celles qui protègent la laideur sont les plus tenaces. Verrons-nous ce triste moment où la preuve d'esprit pour une femme sera de ne publier ni prose ni vers ! Mais M. Mme ou Mlle Mac Stuartie examine une face nouvelle de la question :

Se doute-t-on quand on discute comme M. Faguet, qu'un grand obstacle à l'effort personnel des jeunes filles, à leur initiative privée, est tout simplement la prosaïque question d'argent ? C'est vrai, même pour celles qui appartiennent à la bourgeoisie aisée. Il est admis, élevé à la hauteur d'une sorte de dogme, qu'un jeune homme doit avoir son argent de poche, il a ses voyages, son cercle, son journal (1), tout cela est sacrosaint. Les pauvres petites sœurs ont à peine de quoi s'acheter quelques cartes postales, quelques fantaisies, faire une petite aumône. Rarement elles ont une somme assez forte à leur disposition pour soutenir une œuvre sérieuse. Leur hâte de se marier vient souvent de là. Elles ne sont pas si malheureuses que cela, va-t-on répondre, tout le monde les gâte et les comble de cadeaux, elles n'ont besoin de rien puisque à peine formulent-elles un désir qu'il est satisfait. Sans doute, mais combien préféreraient à tous ces bibelots inutiles, à ces surprises qui souvent manquent leur but, un peu d'argent qu'elles pourraient dépenser à leur guise. Elles s'habitueraient ainsi, en outre, à équilibrer leur budget, à régler leurs dépenses.

C'est fort bien dit : donnez de l'argent de poche aux jeunes filles, ô parents fortunés ! Elles emploieront du moins à le dépenser des heures qu'elles eussent autrement consacrées à l'Art sous toutes ses formes.

§

Le comte Tolstoï ayant « éreinté » Shakespeare comme si le grand Will était Nicolas II ou un partisan de la propagande par les bombes, **les Lettres** (15 janvier) ont demandé à quelques écrivains leur opinion sur le jugement porté par le célèbre romancier.

(1) Il a aussi ses « maîtresses », le jeune homme.

Sur 20 réponses publiées dans ce numéro, *trois* seulement sont tout à fait défavorables à Shakespeare : celles de MM. Michel Corday, Paul Acker et H. Duvernois.

MM. Jean Moréas et Jules Lemaître sont d'accord pour constater la supériorité de Racine sur le dramaturge anglais.

M. Edmond Pilon emprunte à Diderot pour doter son billet d'une forme piquante :

« Moi, a dit le grand écrivain du *Neveu de Rameau* et de *Jacques le Fataliste*, je ne comparerai Shakespeare ni à l'Apollon du Belvédère, ni au Gladiateur, ni à l'Antinoüs, ni à l'Hercule de Glycon, mais au Saint-Christophe de Notre-Dame, colosse informe, grossièrement sculpté, mais dans les jambes duquel nous passerions tous sans que notre front touchât à ses parties honteuses. »

Je crois que ce mot cynique et vrai de Denis Diderot a, sur Shakespeare, prévu toutes les objections. Tolstoï lui-même passerait, sans que son front chrétien touchât le païen phallus, sous les jambes de Will !

M. Gaston Devore fait cette remarque infiniment juste :

L'opinion de Tolstoï sur Shakespeare n'a rien qui doive surprendre, et si nous avions été très intelligents, nous l'aurions devinée sans qu'il prît la peine de nous la dire.

Tolstoï est un beau cas d'imperméabilité intellectuelle. Sa pensée est tellement personnelle et forte qu'elle est incapable de tolérer une pensée étrangère. Son génie déborde et n'absorbe pas. De là cette magnifique incompréhension, cette impossibilité d'entrer en contact intime avec un autre génie.

Dans les lignes ci-dessous, on reconnaîtra le goût de la précision, la sagesse et l'originalité toujours si intelligente de M. J.-H. Rosny :

La première affirmation de Tolstoï est fort juste : le génie de Shakespeare est une « opinion toute faite ». Il n'y a guère de gens qui connaissent Shakespeare, et la plupart même de ceux qui le méconnaissent l'ont mal lu et mal compris. Il est quelquefois ennuyeux, cela va sans dire, quelquefois grossier, pesamment jovial ; et le temps n'a pas également épargné toutes ses œuvres.

Shakespeare, malgré de formidables plagiats, est néanmoins un merveilleux génie, un des plus grands qu'aient produits les littératures — et si vivant, si frais, si riche de sève et de jeunesse !

§

Grâce à la revue **le Censeur** (12 janvier), et grâce à M. Georges Rency, *la Question académique en Belgique* a passé la frontière. On sait que les écrivains belges ne composent aucune section de l'Académie royale de Belgique. Certains voudraient voir combler cette lacune. D'autres sont d'avis contraire. Et beaucoup d'encre a coulé.

M. Georges Rency résume clairement le débat. A M. Wilmotte, qui conteste la « nationalité » de la littérature des écrivains belges, il objecte :

Sous prétexte que nous nous servons de la même langue, M. Wilmotte voudrait nous confondre avec les écrivains français. Cette prétention ne tient pas debout. Des écrivains comme Maeterlinck, comme Verhaeren, comme Van Lerberghe, même comme Lemonnier, malgré son cosmopolitisme mental, comme Eekhoud, Séverin, Giraud, Gilkin et tant d'autres, ont beau écrire en français, en très bon français, on les distinguera toujours, par un je ne sais quoi qui tient à leur nature propre, de leurs confrères français. Sans aller, avec M. Picard, jusqu'à croire à l'existence d'une âme belge, il est permis de penser que, depuis soixante-quinze ans que nous vivons libres, nous avons acquis quelques manières originales de voir et de sentir. Et puis, que M. Wilmotte le veuille ou non, la plupart des écrivains belges habitent et continueront à habiter la Belgique ; leur nationalité les exclut des Académies françaises, y compris l'académie Goncourt... Dès lors, pourquoi vouloir les empêcher d'avoir leur Académie à eux, pourquoi les maintenir dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis des écrivains d'autres pays voisins ? S'il y avait une Académie littéraire à Bruxelles, est-ce que cela les empêcherait d'écrire en français, et de se rattacher moralement aux grandes traditions de la littérature française, dans laquelle, malgré tout, ils iront toujours chercher des maîtres et des modèles? Pour ma part, je n'éprouve pas à l'endroit du nationalisme une sympathie bien appuyée. Mais je n'aime pas davantage cette manie qu'ont certaines gens de dénier à des hommes vivant ensemble, sous un même climat, sous les mêmes lois, participant des mêmes mœurs et des mêmes coutumes, le droit d'avoir un art, une littérature propres qui cherchent à se raciner fortement et profondément avant de songer à s'épanouir par delà les frontières.

§

Dans **La Revue du Mois** (10 janvier), M. D. Parodi donne une fort belle étude sur *la Doctrine politique et sociale de M. Maurice Barrès*. L'auteur y tend à prouver que, du *Jardin de Bérénice* à *Bastions de l'Est*, l'évolution littéraire du maître écrivain est logique et parallèle à son action politique. Cet article très séduisant atteindrait son but, s'il suffisait d'une subtilité rare pour démontrer tout ce qu'on se propose par amour de la difficulté. Au moins, ce travail est-il un nouveau témoignage de la meilleure influence de M. Maurice Barrès sur les esprits cultivés, par l'élégance de sa pensée et l'admirable expression qu'il lui donne. Si nous devons croire, avec M. Parodi, que l'Académie Française ait élu en M. Barrès le représentant d'une doctrine politique et sociale plutôt que l'un des plus grands stylistes de l'époque, c'est de celui-ci pourtant que la postérité se souviendra, car elle aura ses doctrinaires aussi pour l'éblouir.

Aussi bien, ce sera traiter M. Barrès comme il veut l'être que de voir en

lui une manière de philosophe, et de lui demander sa théorie de l'action; s'il y aurait quelque naïveté à poser ces questions indiscrètes à M. Coppée par exemple, qui pourrait s'en étonner à propos de l'auteur des *Romans de l'Energie nationale* et des *Scènes et doctrine du nationalisme ?* Romancier, voyageur ou politicien. M. Barrès reste toujours et avant tout analyste et idéologue; et jamais, ni dans les excentricités de ses débuts littéraires, ni dans les violences du combat démagogique, ni dans sa retraite d'hier, il ne put être soupçonné d'avoir cédé à l'entraînement ou agi au hasard. Jamais il ne cessa d'être le plus clairvoyant et le plus raffiné des psychologues; le plus méthodique et le plus volontaire aussi; un de ceux qui ne négligent jamais, en agissant, de se regarder agir, et peut-être n'agissent que pour se donner à eux-mêmes le spectacle de leur action : un de ceux qui n'ont jamais manqué, sous forme de romans ou d'articles, de noter pour le lecteur, et surtout pour eux-mêmes, la signification des moindres incidents de leur vie publique ou privée, et de réduire leurs motifs ou leurs sentiments en idées et en systèmes.

M. D. Parodi ayant ainsi débuté, il conclut en ces termes et chacun y souscrira, de ceux qui, pour avoir combattu le nationalisme, n'en ont pas moins gardé à M. Maurice Barrès l'admiration que mérite un artiste de son rang :

Hanté par le grand souvenir de Gœthe, tendu et raidi sans cesse vers la jouissance orgueilleuse de soi comme vers une noblesse et vers un devoir, il est toujours le prêtre du Moi. Il demeure enfermé dans son « égotisme », large tout ensemble et singulièrement étroit, que son hautain dégoût de toute vulgarité semble à chaque instant hausser vers les plus hautes doctrines, mais qui jamais ne parvient à s'oublier assez soi-même pour s'attacher à la vraie grandeur et s'y confondre ; son « égotisme » infiniment triste et sec et, peut-être, bien désabusé de soi ; cet « égotisme », en tout cas, qui porte si nettement la marque de la génération à laquelle appartient M. Maurice Barrès, et qui n'est bien, au fond, qu'un dilettantisme systématique, ardent et desséchant, méthodique et volontaire...

Et après tout cela, ou pour cela même, on comprendra peut-être qu'amis et adversaires soient parfois tentés de penser de lui ce que lui-même pensait autrefois de... Philippe : « Il est une des plus élégantes réductions e l'esprit humain que je sache. »

§

Memento (...quia pulvis es) : Vient de paraître le nº 1 de **La Gerbe** (janvier) que publient à Alger « des jeunes au sortir des rêves de l'adolescence ». Au nom de ces jeunes hommes, M. Ch. Collomb déclare que la revue recevra avec plaisir tous les articles présentant « une valeur littéraire ou des idées philosophiques ou morales quelconques ». Tout va bien.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les derniers moments d'Alfred de Vigny (*L'Intermédiaire*, 20 janvier). — Histoire de Mme Lafargue (*L'Eclair*, 30 janvier).

Quand meurt un homme illustre qui a manifesté toute sa vie des sentiments purement philosophiques, si, par hasard, une famille inconsidérée a introduit près de lui un prêtre à ses derniers moments, l'Eglise le réclame pour un des siens. Eût-il mis à la porte le prêtre indiscret, il reste toujours une base à la légende. Le prêtre n'aurait-il été vu que dans l'escalier, c'en est assez : sur cette apparition furtive, de bonnes âmes grefferont une histoire et cette histoire grandira ; elle produira des feuilles, des fleurs et des fruits. Littré, qui fut, d'ailleurs, trop condescendant à sa dernière heure, est cité parmi les convertis suprêmes. Toute une vie d'intelligente incrédulité est effacée par une minute d'affaiblissement cérébral. Renan, qui se méfiait d'un retour de ses anciens confrères, car il les connaissait bien, prit ses précautions et fit d'avance son testament spirituel : « C'est Renan, sain d'esprit, etc... » Bon exemple, mais qui ne suffirait pas encore à décourager les nécrophores. Personne n'est à l'abri de leurs entreprises *in extremis*. C'est un malheur auquel beaucoup sont résignés. Est-ce un malheur? Cela ne serait rien, si l'odieuse présence du prêtre ne venait signaler au malade qui espère encore que l'espérance est superflue. L'Eglise a trouvé le moyen, en effet, d'augmenter encore l'amertume de la mort; elle veut que le patient l'absorbe goutte à goutte. La plus cruelle invention, c'est la prière des agonisants, répétition, avec luminaires et lamentations, des cérémonies de l'enterrement. Les chrétiens qui meurent avec connaissance sont enterrés vivants.

Pour en revenir aux conversions de la dernière heure, il est toujours question de celle d'Alfred de Vigny. M. Félix Raesler, dans l'Intermédiaire, la nie péremptoirement :

J'ai lu, dit-il, tout ce qui a été publié dans *l'Intermédiaire* au sujet des derniers moments d'Alfred de Vigny, et je n'ai pas cru un seul instant à la prétendue conversion *in extremis* de l'auteur de *Chatterton* et d'*Eloa*. Je me disais que ces récits étaient bien tardifs, qu'ils avaient eu le tort de voir le jour six ou sept ans après la mort de l'homme de lettres qu'Alfred de Vigny désigna comme son exécuteur testamentaire et qui eût certainement défendu, en cette circonstance, comme toujours, une chère et grande mémoire.

Or, voici que le hasard d'une recherche de bibliothèque a fait tomber sous ma main une brochure de cent trente-deux pages, qu'édita, à la fin de l'année 1869, la librairie Pagnerre, sous ce titre : *Almanach des conférences et de la littérature*, par Emile Deschanel, 1re année, 1870. A la page 116 de l'*Almanach*, M. Emile Deschanel rend compte d'une conférence de M. Louis Ratisbonne sur Alfred de Vigny et en donne d'importants extraits.

Voici ceux de ces extraits qui sont de nature à résoudre la question posée dans *l'Intermédiaire* :

« L'honneur, qu'il (Vigny) appelle ailleurs la poésie du devoir, c'est la conscience exaltée, c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation, jusqu'à la passion la plus ardente...

« Mais quelle sera l'inspiration de cette âme qui doute ? Ayant le doute, comment pouvait-il chanter ? L'incrédulité, semble-t-il, est sèche et rebelle à la poésie. *C'est de l'incrédulité justement qu'est sortie pour de Vigny la poésie ;* c'est elle qui en fait jaillir la source, et cela la pitié qu'il a éprouvée pour la créature humaine, pour ce chaos de science et d'ignorance. »

Tel était Alfred de Vigny, et tel, en effet, il apparut à ses contemporains. Arrivons au terme de sa vie. C'est encore M. Louis Ratisbonne qui parle :

« Les dernières années d'Alfred de Vigny furent douloureuses. Sa femme, dont ses soins avaient prolongé l'existence, mourait auprès de lui, qui était mourant.

« Il était atteint de ce mal terrible qui a dévoré si cruellement aussi le pauvre Ponsard. Vigny se renferma plus étroitement dans la solitude et n'ouvrit plus sa porte qu'à quelques amis.

« *Il semblait avoir un idéal pour la mort comme il en avait eu un pour la vie*, et cet idéal, il l'a fait connaître, il l'avait chanté, si l'on peut appeler cela un chant, dans cette *Mort du loup*, des *Destinées*.

« Le loup a été traqué par le chasseur, sa retraite a été coupée, il s'est défendu vaillamment, il a étranglé les chiens les plus hardis qui étaient à sa portée, malgré les coups de feu et les coups de couteau qui labouraient ses chairs pantelantes :

. . . .

Les couteaux lui restaient aux flancs jusqu'à la garde;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche ;
Et sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

« Le spectacle de cette mort du loup inspire au poète les réflexions qui suivent :

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'homme,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes ;
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand : tout le reste est faiblesse.
Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
« A force de rester studieuse et pensive,
« Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
« Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
« *Gemir, pleurer, prier est également lâche.*
« Fais énergiquement la longue et lourde tâche
« Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
« Puis après, comme moi, souffre *et meurs sans parler.* »

On a prétendu que, malgré ce solennel engagement, Alfred de Vigny

avait « parlé », avait « prié » même. Voici le récit des derniers moments du poète tel que le donne M. Louis Ratisbonne :

« Eh bien ! le poète est mort comme le loup traqué par les chasseurs, et qui referme ses grands yeux sans jeter un cri : *il est mort sans parler* ; il a été ce chien altier des bois qui refuse le collier et qui n'a jamais voulu faire un pacte avec la servilité, et qui n'est jamais, lui non plus, devenu familier avec la foule.

« J'ai vu de Vigny dans ses derniers jours ; il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait comme un soldat blessé dans son manteau de guerre. Il se rappelait qu'il avait été soldat, et il m'apparaissait ainsi comme un de ces chevaliers d'autrefois, de ces ordres moitié religieux et moitié militaires, de Malte ou de Jérusalem. Il avait un des pans de son manteau jeté derrière son épaule, et, en silence, pâle, il se laissait dévorer par le cruel vautour qui lui rongeait les entrailles, moins cruel cependant que la blessure qu'avait faite dans son âme de poète la souffrance de la méditation et la mélancolie de ce spectacle qu'on appelle la vie ! »

Voilà l'exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny, témoin de ses derniers instants, qui affirme, qui démontre qu'en descendant dans la tombe le poète est resté fidèle aux convictions de toute sa vie, c'est-à-dire qu'il est demeuré, comme le disait Sainte-Beuve de son Louis Viardot, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Epicure, de Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Gœthe, de Humboldt,« en une assez bonne compagnie.

La cause est entendue, ce me semble.

§

On veut paraît-il réhabiliter la mémoire de Mme Lafarge. A ce propos M. Georges Montorgueil résume très nettement, dans l'*Eclair*, son histoire :

On connaît le roman. Marie Capelle, fille d'un colonel, orpheline, est élevée chez son oncle Garat, régent de la Banque de France. Elle a quelque fortune, peu de beauté, beaucoup de prétention. Elle a également vingt-six ans.

M. Lafarge, maître de forges, est un veuf ; il se dit riche. Il s'ennuie et voudrait prendre une femme. Il s'adresse à M. de Foy, qui tient une agence matrimoniale, et le charge, moyennant une honnête rétribution, de lui procurer l'âme sœur qu'il cherche dans la personne de Marie Capelle.

Quel rêve croit-elle faire en se mariant, que le désanchantement vient si vite ? Elle arrive aux Glandiers. Le site est solitaire et farouche ; c'est un vallon profond entouré de bois épais. Elle est châtelaine, mais le château est en ruines. La chambre de l'épousée est d'une austérité monacale. Elle s'y enferme et elle écrit :

« Charles, je viens vous demander pardon à genoux. Je vous ai indignement trompé : je ne vous aime pas, j'en aime un autre. Mon Dieu, j'ai tant souffert. Laissez-moi mourir, vous que j'estime de tout mon cœur. Dites-moi : « Meurs et je te pardonne », et je n'existerai plus demain. Ma tête se brise. Viendrez-vous à mon aide ? Ecoutez-moi par pitié, écoutez-moi.

Il s'appelle Charles aussi, il est beau, il est noble, il a été élevé près de moi. Nous nous sommes aimés depuis que nous pouvons aimer. Il y a un an, une autre femme m'enleva son cœur, je crus que j'allais en mourir. Par dépit, je voulus me marier. Hélas ! je vous vis : j'ignorais les mystères du mariage, j'avais tressailli de bonheur en serrant ta main ; malheureuse, je crus qu'un baiser sur le front seul te serait dû, que vous seriez comme un père Comprenez-vous ce que j'ai souffert dans ces trois jours ? »

Elle continue sur ce ton longtemps encore ; elle lui dit qu'elle sera adultère malgré elle. Elle a essayé de mourir : elle a pris du poison ; elle l'a vomi... Aujourd'hui, elle veut partir : partir pour l'autre... avec l'autre...

Cette lettre fut pour le malheureux Lafarge une effroyable douche. Il ne désespéra pas cependant de la ramener à des sentiments plus tendres. Il y réussit. Brusquement, elle devint affectueuse, caressante. Elle lui prouva la sincérité de son retour en faisant un testament en sa faveur. Il répondit à la générosité de cet élan en la faisant sa légataire universelle. Elle aura toute sa fortune qu'il ne manquera pas d'augmenter. Car il va à Paris essayer d'exploiter un brevet d'invention.

Un matin de décembre 1839, il reçoit des Glandiers un portrait de sa femme et un gâteau. C'est elle qui lui fait cette surprise. Le gâteau est une sorte de tarte qu'elle a placée elle-même dans la caisse, par elle-même fermée. Chère femme ! Il casse un petit morceau de la croûte du gâteau et le mange. Pendant la nuit, il est pris de coliques et de vomissements. Ils ne cesseront pas jusqu'à sa mort. Sa santé s'altère, il en prévient par lettre sa femme, qui s'en montre très agitée, qui s'exalte et, entre autres choses, s'informe des usages du deuil dans le pays pour les veuves. Le malade revient aux Glandiers dans un état pitoyable. Il prend le lit, elle s'installe à son chevet, le soigne; les coliques et les vomissements redoublent. A plusieur reprises, on la voit mêler aux potions une poudre blanche : c'est de la gomme, dit-elle. On la voit, dans un lait de poule, mettre en cachette quelque chose : c'est, dit-elle, de la fleur d'oranger. Elle prépare un verre d'eau sucrée; dans le fond de la cuiller, il reste un dépôt blanchâtre. Elle donne à son mari une cuillerée de vin sucré : « Ça me brûle, » dit le malade.

Le médecin s'aperçoit qu'un contre-poison est indiqué, il l'administre, mais trop tard. Le malade expire, le corps, par la souffrance, ratatiné.

Cette fin suspecte a fait ouvrir une enquête. On a su que le pharmacien du pays était harcelé par les demandes d'arsenic de la veuve. C'était, dit-elle, pour faire des boulettes contre les rats. On analyse ces boulettes, elles ne contiennent pas d'arsenic. En revanche, il y en a dans l'eau du malade, dans son lait de poule et dans son estomac.

Dans le même temps, Mme Lafarge fut accusée et convaincue de vol. « Voleuse et empoisonneuse, » conclut M. Montorgueil, les deux caractéristiques de l'hystérie. Pour prouver l'empoisonnement, il fallait trouver de l'arsenic dans les restes de M. Lafarge. Orfila en trouva un demi-milligramme, ce qui suffit à assurer sa conviction. Raspail, moins ignorant, répondait que l'arsenic se trouve en tout et partout. Les jurés, on le sait, donnèrent raison à Orfila.

Le corps humain, à l'état normal, contient de l'arsenic. Il est

presque tout entier localisé dans la glande thyroïde : « Teneur en arsenic pour 1000 grammes d'organes frais : Glande thyroïde (homme) : 0 gr. 0075 (1).

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *La Maison des Juges*, pièce en trois actes, de M. Gaston Leroux (26 janvier . — VAUDEVILLE : *Princesses d'Amour*, pièce en quatre actes et sept tableaux, de Mme Judith Gautier (24 janvier). — THÉATRE ANTOINE : *Anna Karénine*, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Edmond Guiraud, d'après le roman de Léon Tolstoï (30 janvier). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *Les Bouffons*, conte en quatre actes, en vers, de M. Miguel Zamacoïs (25 janvier). — Memento.

Les idées qu'il a voulu illustrer par **la Maison des Juges** sont, sans doute, un peu confuses pour M. Gaston Leroux, mais on ne peut que louer leur générosité. M. Gaston Leroux n'aime pas que, par raison d'état, on forge des preuves contre les innocents ; il n'aime pas non plus qu'on ne songe qu'à punir ; il lui semble que les principes que, chaque jour, applique la magistrature, gardienne de la société, sont d'une justice douteuse et d'une horrible cruauté. M. Gaston Leroux a eu certainement, en écrivant *la Maison des Juges*, les plus nobles ambitions.

Et, d'ailleurs, il a su garder à sa pièce la plus constante dignité. Il a voulu qu'une œuvre où sont traités de très graves sujets fût composée et écrite dans une manière quelque peu hautaine. M. Gaston Leroux a dédaigné les vains ornements. Certaines scènes sont d'un effet assez puissant. Quand apparaît le vieux Petrus Lamarque, tout fier du crime qu'il a commis jadis pour sauver la société, on sent que M. Gaston Leroux est capable de concevoir des scènes fortes ; et, dans la suite, on voit qu'il sait les mener à bien.

Mmes Van Doren, Renot, Jullien, MM. Duquesne, Chelles, Desjardins ont fort bien joué les principaux rôles de *la Maison des Juges*.

Mme Judith Gautier aime les Japonais, et plus, je crois, les Japonais d'autrefois que les Japonais d'aujourd'hui. Parmi les personnages qu'elle nous fait voir dans **Princesses d'amour**, celui, peut-être, qui lui est le plus sympathique est le vieux Kantaro, un brave qui dédaigne toutes les innovations, qui, sous aucun prétexte, ne monterait dans un train alors qu'il est si simple d'aller à cheval, et qui se protégera d'une averse par un manteau de paille bien plutôt que par un parapluie.

Mme Judith Gautier nous conte une bien aimable légende ; elle nous la conte très simplement, et la simplicité même qu'elle met à nous faire son récit nous le rend plus précieux et plus attachant. Les

(1) Armand Gautier, cité par Quinton, *l'Eau de mer*, p. 303.

amours de l'Oiseau-fleur et de Mitsouda nous intéressent. La petite courtisane nous est chère; nous souhaitons que soit démontrée la noblesse de sa naissance, et nous sommes heureux quand les amants, enfin, sont unis à jamais. Mme Judith Gautier a su, avec une grâce attendrie, nous faire connaître les coutumes du Yosiwara; et nous sommes charmés par les princesses d'amour.

quels jolis propos elles échangent, les humbles princesses! Elles se content entre elles des aventures, amoureuses et tragiques, que nous n'oublierons pas de longtemps. Elles se les content avec des mots harmonieux. Mme Judith Gautier connaît le talent d'écrire une prose mélodieuse, aux rythmes ingénieux; et on écoute avec une joie sans mélange toutes les paroles que disent ses héros et ses héroïnes.

La pièce de Mme Judith Gautier est mise en scène avec le plus grand soin ; les décors sont agréables à voir, et les costumes sont des plus beaux. Et l'on ne peut qu'applaudir Mmes Maud Amy, Cécile Caron, Yvonne de Bray, Henriette Harlay; MM. Lérand, Baron, Boucher, Monteaux, qui en jouent les principaux rôles.

M. Edmond Guiraud vient de faire jouer une pièce assez adroite, à laquelle il a donné le titre d'un des plus célèbres parmi les romans de Tolstoï, **Anna Karénine**. Quelques moments de la pièce rappellent des épisodes fameux du livre : ainsi, dans la pièce comme dans le roman, un des héros, le capitaine Wronsky, prend part à un steeple-chase, et tombe ; dans la pièce comme dans le roman, l'héroïne, Anna Karénine, se fait écraser par un train. Mais il serait cruel de trop prolonger un parallèle entre l'*Anna Karénine* de Tolstoï et l'*Anna Karénine* de M. Guiraud. M. Guiraud a, de parti pris, semble-t-il, dédaigné de transposer en drame le roman de Tolstoï ; nous ne voyons pas, dans sa pièce, le moindre effort pour rendre — fût-ce en les atténuant — les beautés du livre. Il faut prendre le drame de M. Guiraud pour une œuvre originale, il faut ne pas songer qu'il a le même titre qu'un admirable roman. Il y a, j'en conviens, quelque difficulté à cela, car M. Guiraud a donné à des personnages insignifiants les noms des plus curieux héros de Tolstoï : pourquoi appeler Constantin Lévine un quasi-figurant, qui ne dit guère que quatre mots ?

Si pourtant nous parvenons à oublier que Tolstoï est, pour un titre, dans l'affaire, nous devons à M. Guiraud quelques éloges. Sa pièce est d'une adresse incontestable. On y trouve des situations qui, pour n'être pas très neuves, n'en sont pas moins émouvantes. Un acte qui se passe à Venise rappelle singulièrement un acte de *Froufrou*, qui se passe dans la même ville. Il arrive aussi qu'en entendant *Anna Karénine* on songe au *Bercail*, et — ce qui, peut-être, est le plus singulier — à *Maison de poupée;* il semble même que M. Gui-

raud ait songé à nous faire connaître le dénouement artificiel qu'Ibsen permit à je ne sais plus qu'elle actrice d'improviser pour cette pièce. Le grand mérite d'*Anna Karénine* est de ne pas ennuyer un instant les spectateurs. M. Guiraud connaît le métier dramatique, et on peut, sans risquer, je crois, de se tromper, lui prédire de brillants succès. Notre seul regret est qu'intitulant un drame *Anna Karénine* il ait si rarement songé qu'il pouvait collaborer avec Tolstoï.

Le drame de M. Edmond Guiraud est très bien mis en scène — on n'oubliera pas, de longtemps, le train qui passe, au dernier tableau — et il est très bien joué : Mme Andrée Mégard est excellente dans le rôle d'Anna Karénine, et M. Gémier rend avec force celui d'Alexis Karénine. Et il faut louer encore Mmes Gilberte Sergy, Madeleine Acézat, Jeanne Even, Renée Leduc ; MM. Séverin, Jarrier, Bouthors.

Voici une comédie fantaisiste, **les Bouffons**, de M. Miguel Zamacoïs. En d'agréables décors, passent des personnages que, nous semble-t-il, nous avons rencontrés jadis, et ils disent des vers, faciles et précieux, que, peut-être, nous avons déjà entendus. La frêle aventure imaginée parM. Miguel Zamacoïs n'est pas très originale, et la morale qu'on en peut déduire n'est pas d'une extrême nouveauté. Mais l'aventure est vivement contée, et M. Miguel Zamacoïs ne prétend point, sans doute, à la gloire du moraliste. M. Miguel Zamacoïs est certainement un auteur dramatique adroit : le prodige est que, de la très petite donnée qu'il a choisie, il ait pu tirer quatre actes qui ne soient pas languissants. Plusieurs scènes des *Bouffons* sont très ingénieusement conduites, et toute la comédie s'écoute sans aucun désagrément.

Mme Sarah Bernhardt est jeune, spirituelle, charmante, dans le rôle du Bouffon Jacasse ; M. Henry Krauss est un matamore parfait, et il ne faut pas oublier Mlle Greuze ni M. Maury.

Memento. — Au Théâtre Réjane, reprise de la charmante comédie de Meilhac, *Ma cousine :* on sait avec quel art Mme Réjane en joue le principal rôle. — A la Porte-Saint-Martin, reprise du drame que Paul Maurice tira jadis de *Notre-Dame de Paris :* M. de Max joue magnifiquement Claude Frollo.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théatre national de l'Opéra : *Thamara*, opéra de MM. Louis Gallet et Bourgault-Ducoudray.— Les concerts : Une symphonie de M. Cools ; *Hymne à Vénus*, p. M. Albéric Magnard ; *Symphonia domestica*, p. Richard Strauss. — Memento.

Donc, le docte et sagace Jean Marnold, recru d'une fatigue que jamais les lecteurs du *Mercure* n'éprouvèrent en sa compagnie, m'in-

vestit de l'âpre gloire de l'intérimat. Soit. Provisoirement, je viendrai tenir à jour le compte-courant musical qu'il a su établir avec une autorité inégalable. Avec tous ceux qui l'ont lu, avec tous ceux qui me liront, j'espère que le prompt rétablissement de notre ami réduira au minimum ma condamnation aux plus aimables des travaux forcés.

Brunetière tenait pour une « prodigieuse et impertinente illusion de l'orgueil » la critique personnelle, la critique *J'aime ça, j'aime pas ça*... Hélas! je n'en puis faire d'autre. Après tout, l'auteur des *Essais sur la littérature contemporaine*, il est mort, il ne prêchera plus. Comme Remy de Gourmont, qui vient de démolir une fois de plus ces théories de rationaliste impénitent dans une étude étrangement sapide (*Antée*), je resterai fidèle au principe fécond de l'idéalisme subjectif : « le monde est une représentation », une représentation... à bénéfice.

Thamara fit son entrée à l'Opéra, il y a seize ans, dans des circonstances héroï-comiques. Le ténor de la chose, M. Vergnet, étant tombé gravement malade le jour de la générale, ne put se rendre au théâtre. Par fortune, l'excellent Engel se trouvait dans les coulisses : le directeur, se souvenant d'un sauvetage analogue accompli par ce musicien terre-neuve, lors des représentations bruxelloises du *Roi d'Ys*, le supplia de créer « à vue » le rôle de Nour-Eddin. Et, pendant que M. Gailhard, tapi dans le trou du souffleur, indiquait par gestes au sultan improvisé la mise en scène réglée et les « passages », Engel en habit noir, une partition à la main, s'étendait sur le sopha du harem et attaquait sans hésitation la scène du songe qu'il chanta avec un art consommé. Ce tour de force ne fut pas unique : Vergnet, se trouvant dans l'impossibilité d'assurer le service des exécutions suivantes, Engel dut apprendre et mettre en scène d'une façon complète — en deux jours — le rôle de Nour-Eddin, qu'il tint jusqu'à la fin de la carrière de *Thamara*.

D'ailleurs, dans la distribution inscrite au livret, le nom d'Engel ne figure pas : ironique paragraphe dont s'enrichit le Mémorial de l'Ingratitude humaine!

En seize ans, la jeune Thamara a pris quelques rides. Les opéras vieillissent vite en ce siècle qui fit une consommation prodigieuse de formules lyriques. Notre idéal d'art s'est transformé profondément, nous avons pulvérisé beaucoup d'idoles, mis bas pas mal de temples. Nos enfants construiront peut-être. Mais le librettiste est seul responsable de l'impression de gêne que nous ressentons devant cette esthétique datant de l'Exposition de 1889, cependant que la musique de Bourgault-Ducoudray garde, même sous des formes désuètes, une indiscutable verdeur.

Une tranquille transposition du fait divers apocryphe de Judith a

fourni au père Gallet le fond de son sujet. Un Holopherne persan, nommé Nour-Eddin, assiège une Béthulie de Russie d'Asie. Prévoyant sans doute l'avenir commercial des puits de pétrole, il cerne Bakou et va s'en rendre maître, quand pénètre dans son camp la belle Thamara. Elle vient baiser la terre entre ses mains, mais elle cache en son sein un poignard d'entre les poignards. En la voyant, le sultan sent son cœur se dilater à la limite de la dilatation et il accueille joyeusement l'adolescente. Il lui propose de partager son divan et elle répond : « J'écoute et j'obéis. » Mais lorsqu'ils ont pris leur plaisir l'un de l'autre, le sultan s'endort et la jeune fille voit le monde noircir devant ses yeux parce qu'elle a trahi sa patrie. Elle tire alors le poignard d'entre les poignards et l'enfonce dans la poitrine du dormeur. Et sa vésicule biliaire ayant éclaté, il meurt aussitôt. Et voilà pour Nour-Eddin.

Mais, pour ce qui est de l'adolescente — or, gloire à elle ! — son cœur souffre à la limite de la souffrance et elle rentre à Bakou, indifférente aux louanges que lui chantent les prêtres et les soldats qu'elle vient de sauver. Et, pour rejoindre le sultan bien-aimé, elle tire encore une fois de son sein le poignard d'entre les poignards et le plonge dans sa poitrine. Et son cœur ayant éclaté, ellé tombe morte. Et voilà pour Thamara.

Ce livret semble dû à la collaboration du docteur Mardrus et de Guibollard. C'est, d'ailleurs, un des plus sortables qu'ait confectionnés feu Louis Gallet, un très brave homme, directeur d'hôpital, je crois, sourd, j'en suis sûr, et qui sentait la pipe froide.

Sur ce piteux scénario qu'encombrent des chœurs interminables, des ducs prévus de toute éternité et des jeux de scène lamentablement conventionnels, M. Bourgault-Ducoudray a réussi à écrire une partition énergique et personnelle, qui ne satisfait pas, certes, toutes nos manies d'oreille, mais qui témoigne d'une musicalité de premier ordre. Il y demeure surtout un élément de séduction qui nous touche profondément aujourd'hui : la poésie et la langueur orientales authentiques, l'atmosphère de Shéhérazade, le parfum d'ambre et de jasmin des contes persans. La sûreté et la sincérité documentaires de Bourgault-Ducoudray n'ont pas dû émouvoir outre mesure les spectateurs des premières auditions de *Thamara*. Depuis, nous nous sommes habitués à la sensualité barbare et somptueuse des Rimsky-Korsakow, des Balakirew et des Borodine ; *Thamara* peut lutter avec *Thamar* de grâce lascive et sauvage ; ce chœur des femmes du sultan, avec ses pulsations sourdes et monotones de la tonique et de la dominante soutenant l'étirement câlin d'une mélodie orientale toute alanguie de secondes augmentées, s'il était signé Glazounow, on verrait les debussystes s'agenouiller devant lui.

(Petite parenthèse : nous les aimons, ces nourrissons de Belaïeff,

nous applaudissons chez Chevillard leurs orientalismes moscovites, mais que nous les connaissons mal! Au Conservatoire, où Marty dirige Rimsky en perfection, le programme confond, ingénu, l'inédit opéra *Sadko* et le *Sadko* symphonique révélé il y a trente ans par le bon vouloir tumultueux de Pasdeloup!)

Peut-être aurait-il fallu « pointer » le rôle de Thamara, écrit dans une tessiture incroyablement étendue ; Mlle Jane Hatto lui donne une fort belle allure. M. Affre chante mou, avec une jolie voix, et ne joue pas du tout.

Mise en scène pauvre et digne. Le dénûment de la tente royale tire les larmes des yeux : un seul meuble s'y rencontre, un divan informe et mal commode, rude couche de cénobite plutôt que lit voluptueux d'un maître de harem! Tous les autres accessoires, mobilier, tentures, armes ou sièges, sont peints sur la toile du fond. Luxe et prodigalité des Orientaux, vous êtes bien surfaits!

§

Il serait malséant d'ennuyer avec trop d'abondance les lecteurs du *Mercure* dès mon premier article. On ne me verra point m'épancher en considérations prolixes sur l'impôt menaçant les pianos, ni sur la nomination du directeur de l'Opéra, ni sur les œuvres nouvelles, ou se croyant telles, exécutées par MM. Chevillard et Colonne.

Gustave Lyon ne vendrait pas un Pleyel de moins ; mais les pauvres diables qui achètent leur piano à tempérament trouveraient la pilule amère.

De la Trimourti Brahma-Messager, Vishnou-Lagarde, Shiva-Broussan, que sortira-t-il? Ce musicien consommé, ce mélomane exquis, ce politicien pistonné feront peut-être regretter le brave Gailhard, vaincu, comme Nour-Eddin, par une femme. Heureusement, Albert Carré reste à l'Opéra-Comique!

Parmi les « numéros » remarquables des récents programmes, citons :

1° Une Symphonie correcte et plate que **Monsieur Cools** a louée sans restriction dans un canard musical (ce Monsieur Cools est l'auteur de la dite Symphonie), 2° Un **Hymne à Vénus** d'Albéric Magnard, page austère, et noble, et puissante, et un peu rasoir par instants; vous connaissez la manière de ce compositeur ennemi du frivole : « Concision du plan, sobriété de l'instrumentation volontairement classique, force concentrée, essor d'une pensée qui s'est mûrie par l'étude quotidienne des derniers quatuors de Beethoven, etc... » Samazeuilh a dit tout cela. 3° La **Symphonie domestique** (ou mieux *familiale*) de Richard Strauss. M. Colonne conduit avec une fougue convaincue cette œuvre d'un mauvais goût puéril et robuste, toute congestionnée de musique, œuvre passionnante, œuvre cris-

pante de celui que le chroniqueur ostendais de *la Métropole* salue avec émotion comme « l'éminent compositeur de *Salomé* et de... la *Chauve-Souris !* »

Passionnant... crispant... Evidemment, on pourrait reprocher à ces épithètes de se battre; mais la faute en est à Strauss autant qu'à moi. Et puis, attendez (pas trop longtemps, je l'espère) que Marnold recommence ses belles études d'un objectivisme robuste et dru. Impulsif, ondoyant, laissez-moi, je vous le demande encore, laissez-moi me contredire, me rire de l'abstrait, comme M. Remy de Gourmont, voire comme son disciple évaltonné, Louis Thomas, de qui m'enchante le subjectivisme un peu balochard. Aussi bien, le procès objectivisme-subjectivisme a été plaidé depuis longtemps : *Nec plus* (*sic*) *sub justice* (*sic*) *lis est*, comme s'exprime un érudit de *l'Assiette au beurre*, que le titre de sa gazette incite au latin de cuisine.

Memento. — Au Concert-Colonne (direction intérimaire Pierné), on siffle des pièces canoniques de Déodatus Ligneus jugées rétrogrades, puis une Marine de Ravel, pour des raisons contraires. Recul des canons, poissons trop avancés, merles juste-milieu !

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART ANCIEN

G. et L. Rosenthal : *Carpaccio* (Henri Laurens). — Marcel Reymond : *Michel-Ange* (Henri Laurens). — André Michel : *Histoire de l'Art,* tome II (Armand Colin). — Memento.

On connaît peu de chose de la vie de Carpaccio. Les auteurs du nouveau livre qui vient de paraître dans la collection des « Grands Artistes », s'aidant des travaux récents de MM. Georges Ludwig et Pompeo Molmenti, ont résumé ces quelques notions certaines. On trouve le nom de Vettor Carpaccio mentionné pour la première fois en 1472 dans un testament de son oncle, Frère Ilario, et comme la loi n'accordait le droit d'héritage qu'aux enfants âgés de 15 ans, on doit faire remonter sa naissance à l'année 1456 au moins. Un acte de 1486 nous apprend que l'artiste avait à payer aux procurateurs de Saint-Marc le loyer d'une bottega ; d'autres actes de 1527 montrent qu'à cette époque le peintre n'existait plus. C'est à peu près tout ce qu'ont livré jusqu'ici les archives en ce qui concerne la vie privée de Carpaccio. En tant qu'artiste il fut chargé, avec son maître Lazare Bastiani, d'évaluer un tableau de Giorgione ; il collabora à la décoration du palais ducal et si son *Pape Alexandre III* fut détruit par l'incendie de 1577, il nous reste de lui d'assez nombreux travaux pour apprécier le peintre à sa valeur. La délicieuse *Vie de Sainte Ursule* de l'Académie de Venise, la *Vie de Saint Georges* des Esclavons y pourraient suffire.

Après Gentile da Fabriane et Pisanello, venus à Venise en 1411, après Jacopo et Gentile Bellini, après les Vivarini, Carpaccio fut un merveilleux conteur d'histoires. Il est l'un des artistes qui savent allier le côté légendaire au familier, opposer le mouvement des êtres au décor architectural, et trouver l'harmonie du coloris dans l'éclat des tons vifs. Telles scènes de Carpaccio — qu'on me pardonne un rapprochement un peu inattendu — ont le charme de celles de notre Fouquet. Carpaccio fut aussi un peintre orientaliste, et un orientaliste d'imagination. M. Sydney Colvin et depuis Molmenti ont reconnu que l'artiste avait emprunté des monuments, des costumes et même des personnages aux gravures d'un ouvrage imprimé à Mayence en 1486, la *Peregrinatio in terram sanctam.*

J'aime aussi à extraire de la nouvelle monographie publiée sur l'artiste, ces lignes intéressantes concernant le métier du peintre :

Avec le même souci minutieux que les primitifs flamands, Carpaccio copie les points d'une tapisserie, le dessin d'un brocart ou les entre-lacs d'une broderie et il fournit ainsi des documents inestimables sur les industries d'art de son temps. Fort heureusement il n'est pas dupe de sa propre habileté : s'il se complaît aux costumes de quelques personnages de premier plan, il se garde d'étendre à tout le tableau ce soin excessif. Tout au contraire, chez cet artiste qui par bien des côtés a des tendances archaïques, dont le dessin reste un peu dur et qui ne se décida jamais à demander à l'huile tous ses effets, ce qu'il faut avant tout mettre en lumière, c'est une extraordinaire, une incomparable audace dans le maniement du pinceau. Les figures les plus caractérisées se définissent par quelques traits décisifs et sont modelées en pleine lumière par des rehauts sommaires; les mille personnages minuscules qui animent les arrière-plans sont campés parfois par une simple tache; une tapisserie, par quelques accords, nous livre les complications de son point ; trois ou quatre touches font apparaître sur une muraille une image sainte avec son cadre d'or.

§

La vie et l'œuvre de **Michel-Ange** sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister sur elles. M. Marcel Reymond ne pouvait que présenter à nouveau un ensemble de faits : tout le travail du commentateur était dans l'ordonnance du livre et dans l'intérêt de quelques points de vue. Il était curieux de mettre en évidence ceci, que Michel-Ange, créateur imaginaire des formes sculpturales, devait, en raison même de la puissance de ses facultés créatrices, s'adresser pour la réalisation moins à la sculpture elle-même qu'à la peinture. M. Marcel Reymond l'a fait excellemment :

Il y avait une raison secrète pour que la peinture dût lui plaire, à lui dont la passion était de concevoir tant d'œuvres grandioses, à lui dont l'imagination inlassable semblait faite pour créer des mondes. Ne devait-il pas gémir de voir les procédés de la sculpture si lents à suivre la marche de

sa pensée, et la vie même la plus longue eût-elle pu suffire à réaliser le projet formidable de la Tombe de Jules II ? Ici, au contraire, il trouvait dans la peinture le vrai procédé qui lui convenait pour donner la vie à tous les rêves qui l'obsédaient, le seul qui fût assez rapide pour suivre le vol de son génie ; et, dans le temps qu'il eût mis à sculpter quelques statues de marbre, ce sont des centaines de statues qu'il peignit, créant avec son pinceau le plus merveilleux ensemble de sculptures que jamais artiste ait enfanté.

La Sixtine tout entière, que l'on considère les Prophètes et les Sibylles, ou les figures décoratives qui les entourent, ou les scènes de la Genèse, n'est en effet qu'un recueil de statues. Si Michel-Ange a accompli cette œuvre si facilement, s'il l'a faite avec une telle perfection, c'est parce qu'il ne sortait pas des habitudes de son esprit, qu'il n'entreprenait pas une œuvre anormale et nouvelle pour lui, c'est parce qu'il continuait à développer l'art qui avait eu jusqu'alors toutes ses préférences. Et il semble qu'ici en un jour, il ait dit tout ce qu'il avait d'essentiel à dire. Après cet effort colossal, malgré lui ses forces demandèrent du repos. Son esprit, satisfait, devint moins actif, moins pressé de créer des œuvres nouvelles. Dans les quelques années où il travaille à la Sixtine il a vraiment condensé et vécu toute sa vie.

Un autre point de vue attachant est celui qui montre Michel-Ange précurseur des artistes modernes, en tant qu'il oppose à des parties de statues très achevées des formes à peine dégrossies. Très logique quand les visages des personnages sont les morceaux les plus finis, ce procédé produit pourtant encore grande impression dans le cas contraire : le *Jour* du tombeau des Médicis et surtout la *Pieta* du palais Rondanini en sont les plus frappants exemples.

§

Le tome II de l'**Histoire de l'art**, publiée sous la direction de M. André Michel, est consacré à l'étude de la formation et de l'expansion de l'art gothique. M. Camille Enlart y reprend et y développe les idées qu'il avait précédemment exprimées dans son dernier livre. Les miniatures, les vitraux, les peintures murales sont étudiés par MM. Emile Mâle et Emile Bertaux. La tâche était assez facilitée à ce dernier point de vue par les précédents travaux de MM. Gélis-Didot et Laffilée, qui avaient relevé une très grande partie des fresques françaises, et l'on n'a peut-être pas, à ce sujet, rendu justice à M. Gélis-Didot comme on l'aurait dû. Les reproductions en ce qui concerne cette partie sont d'ailleurs empruntées à son remarquable ouvrage. M. André Pératé a écrit le chapitre consacré à la peinture italienne avant Giotto. Mais c'est surtout dans le domaine de la sculpture que les monuments sont demeurés suffisamment nombreux pour que l'intérêt esthétique prenne la place d'un intérêt purement archéologique ou iconographique. Qu'il s'agisse des ivoires religieux ou des statues des cathédrales, les œuvres suffisent à témoigner d'une

étonnante floraison artistique. Les types d'anges et de saints de la cathédrale d'Amiens, et plus encore de celle de Reims, sont d'une beauté remarquable. « La cathédrale de Reims, dit l'auteur du chapitre, est par excellence la cathédrale des anges. Et de ceux de l'abside à celui de l'Annonciation, on peut suivre dans l'expression de plus en plus aiguë du sourire, dans les particularités de la facture de plus en plus libre et dans le style de la draperie, l'évolution de la sculpture elle-même. » Le groupe de la *Visitation*, le *Saint-Joseph* souriant et tel ange prévinciste, ainsi que la si jolie et précieuse *Vierge* de la grand'porte occidentale de Reims en sont les exemples les plus caractéristiques.

Memento. — La Société Siennoise des amis des Monuments commence la publication de *Siena monumentale*, dont les premiers fascicules contiennent une étude de A. Canestrelli sur l'abbaye de S. Quirico in Osenna. La revue espagnole *Forma* donne le commencement d'un important travail sur Zurbaran et de très belles reproductions du peintre. *Delftsch Aardewerk* continue sa série de reproductions de faïences anciennes.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Gœthe im Gespraech, herausgegeben von Franz Deibel und Friedrich Gundelfinger, Leipzig, Insel-Verlag, M. 6. — Paul Stapfer : *Etudes sur Gœthe*, Paris, Armand Colin, 3 fr. 50. — Nicolas Chamfort : *Aphorismen und Anekdoten* (Die Fruchtschale, vol. 9.) Munich, R Piper u. C°, M 3. — Hermann Esswein : *August Strindberg, ein psychologischer Versuch*, Munich, ib. id. M. 2 — *Insel-Almanach auf das Jahr 1907*, Leipzig, Insel-Verlag, M. 0,50. — Memento.

Gœthe im Gespræch. — En dehors des Œuvres de Gœthe et de sa Correspondance, nous possédons une troisième forme de sa pensée : les propos tenus devant les visiteurs et les amis, les longs entretiens avec les intimes. Si l'on fait abstraction des poésies lyriques, c'est peut-être là que nous trouvons la cristallisation la plus parfaite du génie gœthien. Eckermann, auditeur discret, dont la personnalité s'effaça complètement devant celle de son maître a donné de Gœthe l'image la plus vraie et la plus savoureuse. Ame médiocre et charmante, il savait prendre une empreinte, et rendre avec tout leur relief les idées de Gœthe. De plus, c'est avec un parfait abandon que lui parlait le vieux sage de Weimar qui, devant d'autres personnes, ne se déboutonnait pas facilement. La jolie candeur d'Eckermann, dont la version française des *Conversations* ne laisse pour ainsi dire rien subsister, contribue à mettre en valeur les propos de Gœthe. On sait que le traducteur a supprimé tous les passages où Eckermann parle de lui-même et que, de plus, intercalant les textes du second et du troisième volume de l'édition originale, il a mêlé les propos tenus devant Soret à ceux qu'Eckermann a recueillis person-

nellement. De la sorte, le lecteur français ne peut avoir de l'ensemble des célèbres *Conversations* qu'une image faussée.

Mais Eckermann ne fut pas le seul confident intime. Avant lui, Riemer, précepteur du fils de Gœthe depuis 1803, vécut dans la maison du poète et se familiarisa avec sa pensée, au point qu'il put introduire, sans vicier le ton général, certains fragments de conversations dans les Œuvres complètes qu'il contribua à mettre au net. Si Eckermann et Riemer s'imprégnèrent le plus parfaitement de la substance intellectuelle de Gœthe, d'autres familiers ont noté, avec plus ou moins d'exactitude, des propos qui méritaient d'être transmis à la postérité. Le chancelier de Müller fut un observateur sagace à qui son « collègue » et son aîné dans la carrière administrative ne craignait pas de confier des appréciations aussi neuves qu'inattendues sur les événements du présent et du passé. Des professeurs d'Iéna, des connaissances de villégiature, des visiteurs d'un jour, les frères Humboldt et les frères Boisserée, Falk, Wolf, Grüner, le jeune Voss, d'autres encore, ont voulu fixer dans leur esprit l'image que leur a laissée le poète. Il faut noter que Victor Cousin alla voir Gœthe le 20 octobre 1817, et qu'en rapportant leur entretien le philosophe écrivit : « Il n'a mis en avant aucun paradoxe et il ne m'a dit que des choses neuves. »

Il s'est trouvé il y a quelques années un écrivain allemand pour entreprendre le travail formidable de classer par ordre chronologique toutes les conversations de Gœthe qui ont été recueillies. Les *Gespraeche*, réunis par Biedermann, forment une douzaine de volumes qui sont pour les fervents gœthiens une source de joies inépuisables. Mais tout n'est pas d'une égale valeur dans cette œuvre considérable. Souvent des visiteurs brodent à l'infini sur des entretiens qui n'ont duré que quelques minutes et où le maître s'est contenté, avec sa méfiance habituelle, de proférer, sur un ton olympien, quelques phrases de politesse. Les petits vaniteux parlent alors autant d'eux-mêmes que de Gœthe. D'autres fois les souvenirs notés n'ont qu'une valeur biographique.

MM. Deibel et Gundelfinger, dans le recueil que publie le *Insel-Verlag*, se sont appliqués à ne donner des entretiens de Gœthe que l'essentiel. C'est bien *Gœthe dans sa conversation* qu'ils nous présentent, un Gœthe préoccupé de choses humaines autant que d'art et de littérature. Leur volume est, pour les personnes que les dimensions de Biedermann inquiètent, le complément indispensable d'Eckermann. Ils ont de plus donné quelques fragments que Biedermann ignorait encore. On peut les taquiner sur le choix qu'ils ont fait, préférant tel passage à tel autre — c'est ainsi que nous eussions voulu une reproduction complète de l'entretien rapporté par Heinrich Luden, d'Iéna (n° 79). — mais c'est là une affaire de goût et d'appré-

ciation personnelle. Quelques notes plus abondantes auraient aussi contribué à mieux « situer » certains propos.

Dans leur préface, les deux éditeurs, pour louer Eckermann, disent qu'il a enrichi l' « œuvre » de Gœthe d'un nouveau volume. Nous ne saurions faire, à notre tour, un plus bel éloge de MM. Deibel et Gundelfinger qu'en affirmant que, grâce à eux, nous possédons un nouvel Eckermann. Ces propos, tenus pendant plus de soixante ans, d'une existence, la plus admirable qui soit, contribueront à nous faire aimer Gœthe encore davantage, si cela est possible !

§

Etudes sur Gœthe. — En lisant le récent volume de M. Paul Stapfer, nous avons pu regretter, une fois de plus le rôle que l'on attribue en France aux professeurs, dans l'étude des littératures étrangères. Dans ces trois cents pages sur Gœthe nous chercherions vainement l'image exacte de ce que fut cet être prodigieux et exceptionnel. Nietzsche se moquait des philistins qui parlent de Gœthe et Schiller. Avant d'écrire « Gœthe et Schiller », M. Stapfer écrit « Gœthe et Lessing » et il s'efforce pendant trente pages à établir vainement une corrélation entre ces deux esprits, là où il n'y en a pas, pour arriver enfin à cette phrase singulière : « Un dernier trait de notre parallèle, c'est que ces deux grands hommes étaient, l'un et l'autre, dépourvus à un degré incroyable du goût de la politique et de l'histoire. »

On connaît la légende de l'homme heureux, du poète aimé des dieux à qui sourit la fortune dont la médiocrité allemande a fait parole d'évangile. M. Stapfer s'est fait l'interprète de cette légende. Pour lui la *souffrance* de Gœthe, cette souffrance dont l'acceptation favorisa le jeu de sa merveilleuse organisation intellectuelle, n'existe pas. M. Stapfer disserte. Après avoir disserté sur *Gœthe et Lessing*, *Gœthe et Schiller*, il disserte sur *Werther*, sur *Iphigénie*, sur *Hermann et Dorothée*, pour terminer par une analyse de Faust qui a l'air de sortir du cerveau d'un enfant de douze ans. Iphigénie est appelée une « personne vraiment céleste ». A chaque page, nous trouvons des phrases dans le goût de celles-ci : « Le style est le pouvoir de donner du *relief* aux idées et aux choses »... « Dans l'œuvre quasi divine de la création poétique, créer des caractères est le suprême effort du génie. » On se demande ce qu'il faut y admirer davantage, la niaiserie ou la platitude.

Ce qui toujours inquiéta les philistins, c'est l'activité scientifique de Gœthe dans la seconde partie de sa vie. Le génie impulsif s'est fait critique, opine M. Stapfer. « Quand la réflexion, chez Gœthe, eut commencé à prendre le pas sur l'instinct, elle fit en peu de temps des progrès si rapides qu'elle envahit bientôt toute la place. Le poète

devint un critique. Il se livra à de profondes méditations; il découvrit « les principes d'après lesquels il faisait ses ouvrages »; il réfléchit longuement sur l'art; il pensa sur la pensée ». Or, Gœthe ne disait-il pas précisément à Eckermann « *dass alles Denken zum Denken nicht hilft* », et dans les *Xenies apprivoisées :*

Ich habe nie über das Denken gedacht.

Mais à quoi bon nous arrêter plus longtemps aux explications de M. Stapfer? Cet intellectuel de Bordeaux prodigue à Gœthe des soins malencontreux. N'existe-t-il donc pas assez de gens médiocres pour l'intéresser?

§

A un choix de pensées et d'anecdotes, tirées de l'œuvre de Chamfort, M. Hermann Esswein a écrit une judicieuse introduction qu'il dédie à Maximilien Harden. Un pareil patronage suffirait à nous révéler les qualités intellectuelles du préfacier. Pratiquer à la fois Chamfort et Harden voilà, pour un écrivain allemand, une excellente école. Aussi faut-il louer, chez M. Esswein, la justesse de vues et la sagacité du jugement. Sa courte biographie de Chamfort est un petit chef-d'œuvre à la manière des notices dont M. Anatole France se plaisait jadis à agrémenter certaines éditions de classiques. Et il termine par une citation de Schlegel : « Chamfort fut ce que Rousseau aurait bien voulu paraître : un vrai cynique. Il était plus philosophe, au sens des anciens que toute une légion de stériles sages d'école... »

August Strindberg. — L'essai psychologique que M. Esswein consacre un grand écrivain suédois conserve toutes les qualités que nous avons relevées chez l'analyste de Chamfort, Strindberg est un auteur difficile à étudier. La multiplicité de ses œuvres, l'apparente contradiction des idées qu'il y développe, déconcertent et découragent. M. Esswein s'est attaché surtout aux volumes autobiographiques dont quelques-uns ont été écrits et publiés en français (*le Plaidoyer d'un fou*, *Inferno*, etc.), et à cet attachant personnage d'Axel Borg, qui résume toutes les antinomies de Strindberg. La comparaison qu'établit l'auteur avec l'état d'âme de Faust nous paraît exacte en tous points.

Insel-Almanach. — Comme chaque année, les éditeurs de la *Insel* publient un Almanach, où ils reproduisent quelques fragments des œuvres publiées par eux ainsi que quelques gravures. Cette fois-ci les *Danses* de L. von Hofmann ont tous les honneurs de la fête.

§

Memento. — *Der Amethyst,* par un fascicule double, termine sa publication qui a duré une année M. Franz Blei, à travers des difficultés sans nombre a réussi à mener à bien cette entreprise, qui sera remplacée pro-

chainement par une revue trimestrielle *Die Opale*. Le sommaire de ce dernier fascicule est encore très varié. Nous y relevons trois Odes priapiques, composées en 1800 par Bürger, Voss et Stolberg, et qui ne furent imprimées et vendues, sous le manteau, qu'à un petit nombre d'exemplaires; des traductions d'Alfred Jarry, Oscar Wilde, Casanova, etc. Une planche satirique de Thomas Rowlandson sert de frontispice. La collection complète de l'*Amethyst*, qui forme un volume in-4° de plus de 400 pages, orné de 18 gravures hors-texte et tiré seulement à 800 exemplaires, est aujourd'hui déjà fort recherchée. Le libertinage et l'érudition s'y allient agréablement. M. Blei est assez poète et homme de goût pour avoir su contourner certains écueils.

Dans *Das literarische Echo* (1er février), M. Hermann Kienzl consacre une étude au poète Adolphe Paul qui, né en Suède, élevé en Finlande, établi en Allemagne, écrit maintenant, simultanément en suédois et en allemand, des œuvres d'une certaine profondeur psychologique.

Nord und Süd (février) publie un fort beau portrait d'Antonio Fogazzaro qu'accompagne une étude de M. Max Krieg. Le professeur Ludwig Geiger, de Berlin, analyse la situation littéraire de L. Bœrne, soixante-dix ans après la mort de ce polémiste. Bœrne était de ces exilés qui trouvèrent à Paris un refuge contre les persécutions de l'Allemagne réactionnaire. Jouissant de la protection du gouvernement français, il put écrire librement tout ce qui lui passait par la tête. Les humanitaires de la troisième République qui rêvent aujourd'hui d'une Europe unie, aiment à considérer Bœrne comme un précurseur de l'Allemagne démocratique, amie de la France. Ne pouvant rien tirer de l'Allemagne impérialiste, on a inventé de toute pièce « l'autre Allemagne », laquelle n'a jamais existé, car ce sont précisément les radicaux allemands, les « intellectuels » d'outre-Rhin, qui furent de tous temps animés de la haine la plus féroce contre tout ce qui est français, malgré l'accueil bienveillant que leur prodiguèrent sans cesse, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, nos bons libéraux. « Attendez donc, s'écriait Bœrne, dans un accès de colère, quand un jour nous posséderons de nouveau l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne et que nous aurons fait de votre roi un comte de Paris, alors nous vous montrerons que nous avons plus d'esprit que vous. » Et M. Geiger, qui cite cette phrase de Bœrne, ajoute : « Il est comme un père qui punit son enfant d'un cœur saignant, mais qui, non seulement ne désespère pas de l'avenir de cet enfant, mais qui se repose sur lui parce qu'il reconnaît le germe du futur homme fort. »

En citant il y a quinze jours un article publié par *Nord und Süd* sur un *Promoteur de l'Union européenne*, une erreur de plume nous a fait écrire Bernardin de Saint-Pierre au lieu de l'abbé de Saint-Pierre. Un de nos lecteurs nous signale ce lapsus pour le *Sottisier universel*. Dont acte, en toute humilité.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Oliver Elton : *Frederick York Powell, a life and a selection from his letters and occasional writings*. 2 vol. 21 s., Clarendon Press. — Frederick W. Maitland : *The Life and Letters of Leslie Stephen*, 18 s., Duckworth. — R. Huchon :

Un poète réaliste anglais, George Crabbe, 1754-1832, 10 fr., Hachette. — Memento.

On peut s'étonner de ce qu'un homme comme Frederick York Powell soit resté toute sa vie attaché à l'Université d'Oxford, et en ses dix dernières années comme professeur d'histoire moderne. Certes, il était parfaitement qualifié pour remplir ces fonctions, mais sa personnalité n'avait rien d'universitaire. Il se souciait à peine de l'enseignement tel qu'il est compris d'ordinaire; à part sa collaboration avec Vigfusson, ses travaux d'érudit sont peu nombreux et de mince importance; mais s'il fit peu de cas de la routine professorale, par contre il prit intérêt à la vie et à la conversation. Doué d'une curiosité insatiable, d'une prodigieuse mémoire et d'une intelligence quasi-universelle, il s'adonnait à des lectures omnivores, tout aussi bien sur les sujets les plus cryptiques que sur les faits du jour. Il ne tenait nullement à distiller son fantastique savoir, ses connaissances incohérentes, en pages imprimées; le procédé est trop lent et tant de choses se passent tous les jours, qui vous réclament! Il lisait et il parlait, c'est plus rapide. Pour ne pas s'encroûter dans la routine oxonienne, il passait une partie de son existence à Londres, où il avait installé son foyer, n'ayant à Christ Church qu'un appartement de célibataire. Pour les savants cloîtrés de l'antique université, il était l'amateur qui se mêle à la vie de Londres, qui fréquente les théâtres, qui visite les expositions de peinture, qui se meut dans les cercles mondains, artistiques, politiques, qui assiste aux luttes sportives, aux pugilats de boxeurs ou aux assauts d'armes, étant lui-même escrimeur et boxeur expert, qui a pour amis des communards, des nihilistes, des fenians, tous les révoltés, qui lit dix-huit ou vingt langues, parle français comme un Parisien, s'amuse des *Claudine*, adore Mallarmé et Verlaine, abomine Rousseau, Loti et Rostand, admire Rodin, Besnard, Constantin Meunier, Monticelli, est au courant des derniers potins et professe sur la politique du jour des opinions militantes. Fort mauvais conférencier dès qu'il montait dans sa chaire, par contre, il était le plus admirable causeur en petit comité, dans le sans-gêne du chez-soi, les jambes croisées et la pipe aux lèvres, et pour les étudiants qu'il accueillait sans cesse dans ses « chambres », il était le plus réconfortant, le plus vivifiant des conseillers. Il apparaissait plein de feu et d'enthousiasme, et à son contact une ardeur semblable s'emparait de ses auditeurs ; sa toute compréhensive intelligence faisait jaillir chez les autres l'étincelle, elle devenait la force toute puissante qui animait l'esprit et le lançait dans la bonne voie.

Et par là, grâce à son merveilleux pouvoir d'inspiration, il n'aura pas vécu en vain. La biographie de **Frederick York Powell**, *A Life and a Selection from his Letters and occasional Writings*,

vient d'être publiée en deux volumes par les soins du professeur Elton, qui, malgré quelques longueurs et des répétitions, a réussi, dans le premier volume, à peindre Powell tel qu'il fut et tel qu'il a vécu, sans tergiverser, sans s'excuser de ce que pouvaient avoir parfois de subversif les opinions et les jugements que York Powell avait coutume d'émettre franchement et courageusement. Sans étroitesse ni pédanterie, Mr Elton parle de l'érudit et du professeur. Peut-être a-t-il tort de le défendre à l'avance contre le reproche de ne pas laisser quelque grande œuvre; on aime la personnalité de Powell, et à coup sûr il semble bien qu'aucun de ses amis ne l'aurait souhaité autrement qu'il n'était. Mais où Mr Elton a été heureusement inspiré, c'est en donnant tous ces fragments de correspondance où Powell apparaît dans toute la séduction de sa bonté et de sa bonhomie, de sa vivacité et de son indépendance; ce fut une excellente idée, aussi, qu'eut Mr Elton de ressembler dans son volume autant de témoignages et de portraits fournis par ceux qui connurent Powell. Le second volume, qui renferme la majeure partie de ce qu'écrivit York Powell, peut avoir une importance secondaire, mais ces pages n'ont que bien peu de l'attrait du Powell vivant et parlant.

§

Si l'on rend pleine justice à son dernier ouvrage, **The Life and Letters of Sir Leslie Stephen**, Frederick W. Maitland prendra rang à côté des meilleurs biographes qu'ait eus l'Angleterre : Boswell, qui relata la vie de Johnson, Lockhart, qui écrivit celle de Sir Walter Scott, et Mrs Gaskell, celle de Charlotte Brontë. La biographie est un art des plus cultivés en Angleterre. Tout personnage tant soit peu célèbre est sûr qu'un de ses familiers rédigera pour le plus grand profit des générations à venir un récit de sa vie, copieusement agrémenté de fragments de correspondance. Mais au nombre de ceux qui se chargent de ce pieux devoir, on compte trop souvent la veuve du défunt : la veuve, qu'abhorre spécialement, en tant qu'elle est biographe, Mr Edmund Gosse, la veuve qui ne peut s'empêcher de voir, après décès, dans le mari défunt, un exemple de toutes les vertus, une sorte de demi-ange qui apparaît trop facilement, sous un pareil déguisement, une demi-bête, ou même une bête tout entière. Mr Maitland, que ses amis ont eu la douleur de perdre il y a quelques semaines, a donc écrit, sur Leslie Stephen, dont il était le parent par alliance, un volume qui se classera certainement parmi les modèles du genre. Depuis 1888, F. W. Maitland était professeur de droit anglais à Cambridge, l'université à laquelle appartint aussi Sir Leslie Stephen, et tous deux demeurent des produits typiques de l'enseignement de Cambridge.

Sir Leslie Stephen s'était acquis une grande réputation d'écrivain

et cette réputation était bien due à l'extrême noblesse avec laquelle il exerça sa profession. Il écrivit toujours comme un savant et comme un gentleman, et il exposa ses jugements avec goût, avec esprit et avec humour. L'auteur des *Studies of a Biographer* avait été jadis le Révérend Leslie Stephen ; mais il fut un des premiers à profiter de l'Acte du Parlement qui permettait aux ecclésiastiques, s'étant trompés sur leur vocation, de se séculariser. Depuis longtemps, d'ailleurs, il avait cessé de croire et d'officier. A l'encontre de Froude et de Newmann, qui se jetèrent, l'un, dans l'incroyance absolue, l'autre dans un catholicisme ardent, Leslie Stephen arriva vite à cette conclusion que la foi et la négation de la foi, ou plutôt l'attitude antireligieuse étaient des « pouvoirs égaux » ; le fait de dire que telle chose est un mystère ou bien qu'elle est inconnaissable revient à peu près au même. Aussi préféra-t-il une sereine indifférence, et, dans son incroyance, il demeura aussi enjoué et aussi satisfait que le plus orthodoxe des évêques. « Je ne crois plus à rien, disait-il, bien que je croie encore à un tas de choses. En tous cas, je me propose de vivre et de mourir en gentleman, si possible. » Aussi, laissant aux consciences branlantes, aux âmes inquiètes, aux esprits vacillants, l'appui de la religion, il vécut sa vie avec une noble vaillance.

C'est lui qui popularisa le mot « agnostique », terme qui exprimait son attitude envers tout ce qui était sujet à hypothèses, à opinions spéculatives. Nul, toutefois, n'eut jamais autant de sentiment avec si peu de sentimentalité ; et sous son apparence calme, et froide même, il avait une nature affectueuse, capable de ressentir profondément les émotions. Au temps de sa jeunesse, il fut un alpiniste fameux, et il a publié plusieurs relations de ses ascensions. C'est sous sa direction qu'a été publié le « Dictionnaire national de Biographie », monument d'une utilité inappréciable et d'une rare exactitude. Parmi ses autres œuvres nous mentionnons : *Essays on Free-Thinking and Plain-Speaking*, *Hours in a Library*, et *More Hours*, *History of English Thought in the Eighteenth Century*, *The Science of Ethics*, *The English Utilitarians*, *An Agnostic's Apology*, *Social Rights and Duties*, *Evolution and Religious Conceptions*, de capitales monographies sur *Samuel Johnson*, *Pope*, *Swift*, *Fielding*, *Richardson*, *George Eliot*, *Hobbes*, *Robert Louis Stevenson*, etc. Il avait épousé, en 1867, la fille cadette de Thackeray, puis, après la mort de celle-ci, une veuve, miss Herbert Duckworth. Il mourut, après une cruelle maladie vaillamment supportée, le 22 février 1904.

§

Avoir pour biographe sa veuve, ou un membre de sa famille qui ne le voit qu'avec les yeux de tous les jours, est pour l'homme fameux

un danger redoutable. George Crabbe le poète fut en même temps le Révérend George Crabbe, et il eut un fils qui fut aussi le Révérend George Crabbe, mais n'eut jamais rien d'un poète. C'est à lui cependant que l'éditeur Murray confia le soin d'écrire la biographie de son père, à ces deux conditions, qu'elle tiendrait en un volume et que Lockhart, le directeur de la *Quarterly Review*, reverrait le manuscrit et aurait toute liberté de procéder aux coupures et corrections qu'il jugerait nécessaires. Il en est résulté une vie qui, si elle a le mérite de nous transmettre des renseignements et des documents qui sans elle se seraient perdus, a par contre le défaut d'être « la biographie d'un poète pasteur écrite par un pasteur nullement poète. » Le ministre du Seigneur y tient trop de place et gêne souvent le poète. Pour les lecteurs français aussi bien que pour les érudits anglais, M. R. Huchon publie sous ce titre : **George Crabbe, un poète réaliste anglais**, une volumineuse étude dans laquelle il établit le rôle et l'importance de Crabbe, « écrivain de transition, classique d'origine, réaliste par tempérament, et romantique en de très rares instants... et qui exerça une influence décisive au moment opportun. »

Mémento. — *The Edinburgh Review* (janvier) contient entre autres articles intéressants : une étude sur Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes, un essai sur l'Alchimie et la Philosophie hermétique ; des études sur l'autorité catholique et la société moderne, sur la tradition dans l'art, sur les récents romans anglais, sur l'état actuel de la Russie, sur l'Egypte, sur l'administration de la marine, la révolution industrielle en Angleterre au XVIIIe siècle (d'après le livre de M. Paul Mantoux), etc.

Dans la *Quarterly Review*, indiquons, outre des articles politiques sur l'Empire et les colonies, sur la crise ecclésiastique en France, sur lord Randolph Churchill, des études littéraires sur le roman historique, par R. E. Prothero, sur Ruskin et la renaissance gothique, par le prof. C. H. Herford, sur Honoré de Balzac et M. Brunetière, par le prof. Saintsbury, sur l'hôtel de Rambouillet, par Ida Taylor, etc.

Le remarquable ouvrage de H. G. Wells, *The Future in America*, et l'attrayant roman de Sir Arthur Conan Doyle, *Sir Nigel*, viennent de paraître dans la collection Tauchnitz.

Les deux derniers volumes publiés dans l'*Unwin's Library*, qui se vend sur le continent au même prix que la collection précédente, sont *The Woman thou Gavest*, par Lady Troubridge, et *The Iron Gates*, par Annie E. Holdsworth.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'Ecole de Coïmbre et le mouvement général des idées en Portugal. — Bazilio Telles : *Do Ultimatum ao 31 de Janeiro, esboço d'historia politica;* Livraria Chardron, Porto. — José Pereira Sampaio (Bruno) : *Portugal e a guerra dos naçoẽs ;* Chardron, Porto. — Candido de Figueiredo : *Figuras literarias ;* Vª Tava-

res Cardoso, Lisboa. — Fernando Leal : *Livro da Fé*, poèmes ; Nova Goa. — Memento.

Il n'est pas douteux que le Portugal intellectuel ait cessé de s'intéresser aux discussions purement littéraires ou esthétiques; les destinées de la patrie, le futur social et le mouvement scientifique des idées modernes tournent les esprits cultivés vers des spéculations, qu'un vouloir-vivre éperdu rattache aux réalités utilitaires. L'avidité de savoir se complète ici du besoin de croire, et il est vraisemblable aussi que le milieu soit trop étroit en surface pour permettre ces spécialisations de goûts et de pensées, qui portent ailleurs les artistes de lettres à ne s'occuper que d'art, sauf quand les perspectives du génie imposent au cerveau d'élite l'aventure des généralisations imprévues. Quoi qu'on en pense, l'esprit portugais se plaît aux constructions métaphysiques; il harmonise avec amour le contre-point philosophique des possibilités, et ses déductions aiment broder de larges hypothèses le canevas régulier de l'inflexible logique. Ce sont là qualités qu'on n'accorde guère au Midi passionné; toutefois, quel autre berceau reconnaître à la Métaphysique, sinon l'Orient sensuel dont le sédiment hébraïque ou carthaginois s'est déposé si copieusement sur le sol portugais?

Par quel miracle d'atavismes mêlés — l'abondance des documents ethnographiques et archéologiques inscrits à *Portugalia* nous le dira sans doute un jour — cette « constructivité » inhérente aux dispositions intellectuelles de l'élite lusitanienne apparaît-elle comme une forme éduquée de ce « sébastianisme » messianique, dont les aspirations tenaces n'ont pas cessé d'animer le peuple de Portugal ; c'est ce que met en lumière l'action hautement généreuse de **l'Ecole de Coïmbre**, double point de départ d'une renaissance esthétique, et d'un mouvement social. Par elle furent arborés, tout à la fois, l'inquiétude scientifique, le souci de la régénération nationale par une mise au point précise des éléments de survie, et l'affirmation de parfaite autonomie dans le déploîment des péripéties de l'Histoire portugaise. Sous un prétexte littéraire et pieusement commémoratif, le Centenaire de Camoens, en exaltant le patriotisme portugais par la glorification du passé, le fit communier vaillamment dans une idéal nouveau d'émancipation démocratique, aux allures de christianisme rénové chez quelques-uns.

Il y avait eu auparavant des penseurs républicains en Portugal; il y eut dorénavant un parti de ce nom, dont le développement ne peut toutefois que rester subordonné au grand problème de l'éducation des masses.

La crise violente de l'*ultimatum*, après les déficits creusés dans les finances par la politique d'affaires des partis monarchiques, permit aux hommes nouveaux de mieux montrer les fautes du régime cons-

titutionnel et son refus d'évoluer selon les conditions normales des mœurs modernes. Toutefois, les divergences de points de vue, les défections surtout et le petit jeu des ambitions impatientes ne permirent guère au jeune parti d'exercer une action suivie et cohérente. Un instant prévalut la thèse fédéraliste, que discrédita la peur séculaire inspirée au Portugal par l'Espagne. En fait, l'ibérisme demeure le trait dominant du républicanisme portugais, en opposition avec les préférences de la dynastie pour l'alliance anglaise. C'est donc à revivifier le sentiment national que s'appliquent les penseurs issus de l'*Ecole de Coïmbre*, à la tête desquels n'a cessé de marcher l'illustre Theophilo Braga, en dépit de la malencontreuse équipée de l'insurrection de Porto et des représailles qui s'ensuivirent.

Faire l'histoire de l'idée républicaine en Portugal, c'est donc raconter en quelque sorte l'évolution de la pensée lusitanienne tout entière en ce dernier quart de siècle. Ainsi vient de faire l'éminent économiste et penseur Bazilio Telles, dans son livre récent **De l'Ultimatum au 31 janvier**, *essai d'histoire politique*, que signale une incomparable vigueur de style, à l'écart de toute recherche d'effet facile ou de rhétorique. L'auteur ne se contente pas d'exposer minutieusement les faits palpitants d'une redoutable crise nationale ; il discute les actes des chefs, en mesure les conséquences, commente les alternatives et donne la clef des funestes erreurs. Partout s'exalte la flamme d'une ardente conviction, et certaines pages finales s'imprègnent d'un fiel indigné qui les rend lyriques à force de révolte sincère. C'est le commentaire en prose du fougueux poème de Junqueiro : *Patria*, auquel Bazilio Telles emprunte l'épigraphe de son livre.

Nous n'avons pas à apprécier ici les raisons de l'écrivain, ni à discuter ses idées, ni à entrer dans le débat dont il détaille sans ménagement la trame tortueuse ; nous sommes heureux de saluer, à travers le savant et le polémiste, le prosateur puissant dont peuvent à bon droit s'honorer les lettres portugaises. Nombre de romans prétentieusement documentaires n'atteignent pas l'intérêt captivant de cette « ébauche d'histoire contemporaine », que des considérations d'ordre gouvernemental ont fait interdire en Portugal. Il y a dans le livre une phrase qui l'aurait dû faire absoudre. Elle m'a fait revivre certaines humiliations, que tous ceux qui aiment leur patrie ne peuvent faire autrement que de ressentir.

« Que n'a-t-on bravé l'Angleterre et son ultimatum et pourquoi avons nous cédé ? » s'écrie en substance le bouillant idéaliste. « Quoi qu'il ait pu arriver, nous eussions consolé notre orgueil — ce qui vaut bien non seulement l'Afrique, mais tous les continents réunis ! » C'est là un cri superbe, et beaucoup moins déraisonnable qu'il ne semble, ainsi que le démontre l'auteur subséquemment.

Si Bazilio Telles n'aime guère jeter les yeux hors de l'ancestral horizon lusitanien, si les problèmes de la terre portugaise le retiennent particulièrement, José Pereira Sampaio, critique et philosophe de singulière envergure, sociologue aussi, promène sa pensée inquiète à travers le monde entier et, dans son récent ouvrage, **Portugal et la Guerre des Nations**, s'attache à discerner de quelles oscillations le petit navire portugais doit se trouver affecté, en répercussion des moindres sursauts de l'histoire contemporaine. Les préférences démocratiques de l'auteur l'induisent à juger parfois sévèrement le rôle de la France, dont il accuse avec virulence les tendances *revanchardes*. Nous avons bien cessé pourtant d'être un peuple militaire, malgré le poids de nos sacrifices, et peut-être la campagne de 1870 elle-même ne fut-elle si désastreuse que parce que la masse profonde de la nation, celle des provinces en particulier, voulait coûte que coûte se débarrasser de la guerre. Paris seul ne put digérer son humiliation, et les intellectuels socialistes purent, de son mécontentement, faire germer le mouvement insurrectionnel de la Commune. L'éminent polémiste et penseur vitupère surtout l'alliance russe, monstrueuse anomalie; il la considère comme un danger pour la civilisation, en cas de victoire de la France dans un conflit armé avec l'Allemagne. Et il en vient à souhaiter la défaite de la France, qui devrait, pour être juste, commencer par sceller l'amitié italienne de l'offre de Nice et de la Savoie. Comme si ces pays n'étaient pas plus foncièrement français que l'Alsace elle-même (je ne parle pas de la Lorraine), dont nous nous contenterions fort bien de faire proclamer l'autonomie et la neutralité définitives. Est-ce que le danger ne serait pas cent fois plus grand pour l'avenir des idées chères à l'auteur, en cas de triomphe absolu de l'Allemagne en Europe?

Ne serait-ce pas la consécration à perpétuité du militarisme et du « kæpenickisme » le plus abrutissant? Ces réserves faites, nous croyons volontiers que la France eût peut-être été mieux avisée d'assurer sa sauvegarde, en subventionnant largement l'action révolutionnaire à travers l'Europe qu'en fabriquant des canons dont personne ne peut plus se servir. Mais, à ce jeu, elle eût pu brusquer les colères et se faire mettre définitivement les menottes.

S'il est difficile de bien administrer le Portugal, il est peut-être plus malaisé encore de gouverner la France, laquelle a un peu charge d'âmes. M. Bruno ne se fait faute de le reconnaître, et son livre, où la vérité s'étaie partout d'impeccable logique, serait à méditer par les Français eux-mêmes. Il témoigne, d'ailleurs, surabondamment de remarquables ressources de pensée et d'érudition, et s'efforce à montrer, comme corollaire de son exégèse mondiale, la nécessité d'une compénétration réciproque du Portugal et de l'Espagne, en vue d'une régénération commune. Les deux peuples s'ignorent et vivent

à part, et le Portugal n'a les yeux tournés que vers la France. S'expliquera-t-on que l'œuvre entière d'auteurs brésiliens d'un talent incontesté : Gonçalvez Dias, José de Alencar, Alvares de Azevedo lui demeure étrangère, malgré la communauté de langage ? Quels rivages pourtant n'a pas touchés jadis l'aventureuse curiosité lusitanienne ?

Elle survit, mais son objectif s'est déplacé, depuis qu'elle parle français, et nous ne devons pas oublier qu'elle a suscité Camoens.

Candido de Figueiredo, philologue et critique, nous le rappelle après tant d'autres dans le dernier médaillon de ses **Figures littéraires,** *nationales et étrangères*, instructive galerie où défilent, aux côtés de Michelet, de Mickiewicz, de Zorrilla, de Nekrassov, de Milton, les noms les plus caractéristiques du Portugal contemporain: Gonçalvez Crespo, le maître parnassien, Joâo Dinis, l'initiateur du roman à la Dickens, les humoristes Silva Pinto, Ramalho Ortigaô, Mmes Maria Amalia Vaz de Carvalho et Claudia Campos, les poètes Simoes Dias, Joâo Penha, Bulhâo Pato, etc. (Ce dernier, auguste vieillard, marchait récemment en tête de la délégation chargée de remettre aux Cortès la protestation de la Presse contre la loi qui la vise et recueillait les hommages du Parlement aux côtés de Th. Braga).

En quelques traits alertes, Candido de Figueiredo dessine ses visages et les caractérise, et l'on ne peut que le féliciter d'avoir sauvé de l'oubli ces chroniques très distantes les unes des autres par la date, très inégales parfois, mais qui gardent la spontanéité de croquis tracés avec amour.

Avec amour, avec foi surtout en la splendeur d'un noble idéal humanitaire et chrétien, chante Fernando Leal, qui est né aux Indes, qui a guerroyé en Afrique et qui est retourné vivre à Nova Goa. Son *Livre de la Foi* contient nombre de traductions assez réussies de Victor Hugo, dont l'auteur est visiblement le disciple de Catulle Mendès, de Dante, des hymnes chrétiennes, du Mahabharâta. Deux recueils antérieurs, les *Reflexos e Penumbras* et les *Relampagos*, où se trouvaient insérées des pièces composées en vers français fort bien tournés, avaient valu au poète une certaine considération en Portugal. Aujourd'hui les échos de cette lyre ne réveillent pour nous que des notes trop connues, et nous nous trouvons mieux retenus par la belle flamme ingénue du poète que par son art en lui-même.

Memento. — Reçus, pour être étudiés plus tard, l'admirable *Portugalia*, avec de curieuses pièces de folk-lore; *Joaquim Silvestro Serrào et la Musique religieuse en Portugal* par Theophilo Braga ; *Treva*, par Coelho Netto ; *O Trovador da infanta*, par J. d'Oliveira Mascarenhas; *Supplicio d'amor*, par Francisco Barros Lobo, *O'Oriente portuguez, O'Instituto*, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Epire. — Christos Christovasilis : *I Agapi*, trilogie lyrique; Typ. Petrakos, Athènes. — Christovasilis : *Epirotika Paramythia;* Typ. Saliberos, Athènes. — Christovasilis : *Ya tin timi*, tragédie; Ed. Fexi, Athènes. — Pantelis Horn : *To Anekhtimeto, O Xenos*, drames; « Le Noumas », Athènes. — Elias Koulouvatos : *To Xephantoma*, drame; « La Hestia », Athènes. — Kostas Paroritis : *Apo ti Zoï tou Dilinou;* Athènes. — Dem. Kalogeropoulos : *Phylla Imerologou*, « Pinacothiki », Athènes. — Memento.

L'œuvre littéraire de Christovasilis s'attache exclusivement à **l'Epire**. De même que Palamas, élargissant l'horizon de Paraskhos, de Provelengios, incarne la Grèce Romaïque fécondée par l'Occident; de même que Martzokis, par delà les derniers disciples de Solomos (tel Markoras de Corfou), manifeste l'annexion de l'Heptanésie au groupe athénien, Christovasilis signifie l' « irrédentisme » grec. Ceci appelle quelques commentaires.

L'horticulteur expert qui, fût-ce pour son seul plaisir, fait attentivement le tour d'un jardin ou d'un verger, sait distinguer dans un arbre de plein vent ou d'espalier deux parties essentielles, la racine et la tige : celle-ci entée sur celle-là par l'intermédiaire du tronc, en vue d'une fructification plus abondante et surtout plus savoureuse.

L'examen des littératures cultivées conduit aux mêmes constatations, et les jugements de qui veut se donner la peine d'en étudier le développement varieront avec l'âge des sujets, la vigueur du tronc, la qualité de la greffe. Nous eûmes l'occasion, dès le début de ces chroniques, de signaler en Grèce la lutte aiguë de deux courants qui ne sauraient faire autrement que d'arriver à se fondre : 1° Le Purisme aristocratique et lettré, dont l'Université d'Athènes est devenue la citadelle et que passionne le culte de la Glorieuse Antiquité; 2° le Vulgarisme, qui ne répudie rien du passé d'Hellas et qui veut parler la langue actuelle du peuple grec.

Divers compromis ont été tentés entre les deux ennemis, toujours au nom de la grande idée de Rénovation nationale; mais il faut bien dire que chacun des deux rivaux ne se présente guère autrement que soumis à diverses influences extérieures : françaises, allemandes, italiennes.

Pour mieux retrouver la sève ancestrale, le Purisme prétendit enter sa greffe européenne sur la souche même, à ras de sol, au risque de tuer l'arbre.

Plus logiques, les premiers Heptanésiens vulgaristes gardèrent le tronc et n'eurent pas de peine à faire croître de beaux fruits sur les rameaux italiens dont ils le chargèrent.

Nonobstant, ils se virent infliger le reproche, non toujours immotivé, de ne pas savoir le grec. Ils se contentaient de l'écrire comme ils le parlaient. Dédaigneusement, un peu, les fils de la Grèce conti-

nentale les traitaient de *Venetzani*. Au fait, leur pureté ethnique est parfois contestable, mais qu'importe, s'ils ont réussi à garder haut, de Crète à Corfou, le flambeau vacillant de l'Hellénisme? D'un siècle à l'autre et de place en place se ralluma ainsi la flamme sacrée, pareille au feu qui couve sous les mousses d'une forêt incendiée. Rien ne parvint à l'éteindre.

Nous négligeâmes un peu jusqu'ici un troisième facteur.

Aux montagnes d'Epire, avec les derniers Grecs libres, s'était réfugiée, pure de tout contact étranger, la Poésie Grecque, et sur les lèvres des Klephtes a fleuri une épopée nouvelle, celle des *Chants populaires*, dont le trésor fut mis au jour par Aravantinos, complétant l'œuvre des Fauriel et des Passow. L'âpreté des conflits actuels en Roumélie, en Macédoine, entre Grecs et Bulgares, Hellènes et Roumains, la propagande italienne en Albanie disent assez ce que fut, aux siècles précédents, l'extension de l'Hellénisme, en dépit des incursions diverses et de la diffusion d'autres peuples sur son domaine. En fait, il est un lieu à propos duquel nulle controverse n'est possible, et il y a beau temps que l'Europe aurait dû réaliser ses engagements envers la Grèce, c'est quand il s'agit de l'Epire, suprême asile d'Hellas aux jours de la servitude et dont la capitale, Ianina, fut un centre de culture, quand Athènes était morte et que Byzance étouffait sous le joug. La vraie tradition néo-grecque n'a cessé d'habiter là, et les poètes épirotes, au rebours de leurs frères, opposent aux infiltrations d'Europe la plus véhémente résistance.

C'est que leur formation intellectuelle s'effectua souvent en dehors des universités; c'est aussi que leur patrie continue d'aspirer à la délivrance. A l'heure où Solomos hésitait sur sa voie, où Kalvos s'égarait par excès d'érudition, le spirituel Jean Vilaras, médecin de Véli-Pacha, fils du célèbre Ali, découvrait spontanément les véritables directions à suivre et créait de toutes pièces le vulgarisme intégral. Un peu plus tard le génie d'Aristote Valaoritis, originaire de l'île de Sainte-Maure, devait fondre une première fois la vigueur épirote dans la grâce heptanésienne, sans toutefois aller beaucoup au delà de ce romantisme particulier qui environne les épisodes de la période héroïque. Krystallis vint, qui devait plus intimement sentir et chanter le sol grec, la vie hellénique, marquant une fois de plus, à l'écart des influences, la vraie voie. Il avait vu le jour en terre épirote, à Syrakos, où soixante ans, auparavant, était né Zalokostas, rallié tard au vulgarisme.

Mais il est en Grèce une figure d'étrange indépendance intellectuelle et que nul européisme ne séduit. Toute l'Epire, à la fois héroïque et pastorale, amoureuse et guerrière, farouche, tendre et chevaleresque, revit dans les productions de Christos Christovasilis, poète lyrique, dramaturge et conteur. A beaucoup d'écrivains grecs de

l'heure actuelle se pourrait, m'écrivait-il, appliquer le vers de Boileau :

... sa Muse en français parlait grec et latin.

Autrement dit : leur Muse en néo-grec parle anglais, français, allemand, italien. Lui ne veut parler que grec, sans aucun souci des modes passagères. Ayant vécu, dès son plus jeune âge, l'existence des bergers épirotes, habiles à manier le fusil de la révolte et de la liberté, il se considère aujourd'hui comme le dernier représentant de la Grèce héroïque et de la Poésie autochtone. C'est un poète en fustanelle, et que l'on étonnerait peut-être, en qualifiant son inspiration de romantique ; car il n'a cure des écoles et il a parfaitement vécu tout ce qu'il écrit ; mais il persiste chez lui une flamme, que notre goût moderne du détail exact a généralement tuée. Une puissante odeur de montagnes et de forêts, un grand souffle idyllique, agreste et un peu âpre baigne sa trilogie lyrique de **l'Amour**, publiée pour la première fois en 1897 et qu'il réédite aujourd'hui. Cette poésie ne se compare à nulle autre; c'est de la poésie de terroir et d'exaltation patriotique tout à la fois, le Mickiewicz de *l'Ode à la jeunesse* collaborant avec le Longfellow du *Chant d'Hiawatha*.

Il se retrouve tout entier, avec les mêmes qualités de vivacité, d'ardeur généreuse et de sentiment, dans ses quatre recueils de Contes : *Contes de la Bergerie*, *Contes en pays étranger*, *Contes Thessaliens*, *Contes de la Montagne et de la Plaine*, auxquels il vient d'ajouter un volume récent de **Récits continentaux**. Ces derniers sont brodés alertement sur des thèmes de folk-lore, dont quelques-uns sont aussi bien insulaires que continentaux ou épirotes, et que l'auteur ne prétend point, d'ailleurs, nous servir comme issus directement des bouches populaires.

Dans ses épisodes historiques appartenant à la collection Fexi (*Bibliothèque artistique*), et où il exalte les héros de l'Epire, il se révèle admirable metteur en scène. Dans un drame en vers, *Pour la Patrie*, il suscite, autour de Souli, les ombres célèbres d'Ali-Pacha et de ces farouches amants de la liberté, « les Botzaris, les Tzabellas, les Drakos ». Le poète dessine avec amour leurs silhouettes, et l'action dramatique, où il les fait évoluer, n'est pas sans ampleur. C'est une œuvre de foi patriotique.

Nous préférons toutefois, pour la fierté tendre dont elle déborde, la courte et lyrique tragédie intitulé *Pour l'Honneur*, qui fait saigner également toute l'âme épirote et dont le tissu est plus serré.

Par ces quatre actes, Christovasilis tend la main au Kambysis de *la Bague de la Mère*, vers qui chaque nouveau dramaturge de la jeune Grèce a les yeux tournés. Pantelis Horn nous procure l'occasion de le remarquer une fois de plus, et ce n'est point pour nous faire penser mal de son drame en trois actes, dont le sujet est tiré de

la fameuse ballade du *Pont d'Arta*. Le jeune auteur envisage le sujet, qu'il traite en prose très vivante, selon un point de vue assez différent de celui où se plaça naguère son compatriote Voutiéridis, dont nous parlâmes. Quoique préoccupé de dégager le haut symbolisme du thème, et, nonobstant, fort attentif à garder le naturel des paroles de ses personnages, il ne néglige rien des ressources à la fois lyriques et tragiques dont abonde ce nouveau sacrifice d'Iphigénie, et le troisième acte procure un réel frisson dramatique. Dans son raccourci poétique, **l'Etranger**, du même auteur, est un petit chef-d'œuvre en un acte, où l'émotion du cœur, toutefois, n'a peut-être pas assez de place. La langue de Horn appartient au psicharisme.

D'Elias Koulouvatos **l'Amusement** nous remmène, non sans talent, mais sans clarté suffisante souvent, dans le domaine des idéologies nietzschéo-ibséniennes, et la physionomie de l'égoïste Andréas n'a rien de spécialement grec. Si, par compensation, elle se haussait jusqu'à être profondément humaine, selon une progression de sentiments naturelle et psychologique. Mais ce caractère donne çà et là une impression un peu décevante d'artificiel : toutefois, il rejaillit au dénoûment sur Matina, mère de deux enfants illégitimes, et que le séducteur finit par abandonner complètement, un grand frisson d'intérêt et de pitié, encore que ce personnage lui aussi demeure énigmatique. Koulouvatos est un écrivain de haute valeur, dont le tort fut peut-être de s'éparpiller ; les *Chansons de Vango*, que la critique indigène prit un instant pour une trouvaille de poèmes anciens et rendus à la lumière, lui firent naguère une renommée.

Pour emprunter à Kambysis une épigraphe, Kostas Paroritis ne veut pas s'égarer si loin. Quelques-uns des contes qu'il vient de réunir : *Sur la neige*, *Nuit de noces*, *les Roses rouges*, etc., s'efforcent d'intéresser dans une forme nette et vibrante ; ils ont même un côté touchant, mais leur cadre est étroit. Tels quels, ils sont une belle promesse, et je les préfère aux thèses prétentieuses qui remuent là-bas trop souvent plus de mots que d'idées.

Dans une langue plus mixte et tout à fait personnelle, l'actif directeur de *Pinacothiki*, M. Kalogéropoulos, auteur de plusieurs volumes de contes et fantaisies publiés depuis 1899 et sur lesquels nous reviendrons, publie ses **Feuilles d'Almanach**, qui signalent une manière nouvelle du spirituel écrivain, tantôt philosophique, tantôt humoristique, toujours gracieuse, légère, alerte, lumineuse. M. Kalogeropoulos affirme là quelque parenté intellectuelle avec l'auteur des *Deux Testaments*, M. Dimitracopoulos, et se fait une place à part, sur un terrain très grec, terrain à reconquérir : le sourire philosophique.

Memento. — On a dit grand bien de la tragédie nationale de Gérasime Vokos : *Tó 21*, où figure le fameux Bataillon sacré et qui remporta au théâtre un beau succès ; on loua également la nouvelle pièce psychologique de Daralexis : *les Roses de Jéricho*. De son côté, l'éminent critique et penseur Paulos Nirvânas achève un drame de sentiments et d'idées : *l'Architecte Martha*, lu dernièrement à *Panathinaia*, et dont on parle. Déplorons deux morts : celle, prématurée, de G. Zoufrès, traducteur de Dante, et celle du grand dramaturge Bernardakis. Pour terminer, prions les poètes dont nous avons reçu les livres d'attendre notre prochaine chronique pour en trouver le compte-rendu.

Lu avec intérêt *Pinacothiki*, *Panathinaia*, *Le Noumas*, *Le Monde Hellénique*, *L'Hellénisme*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES NÉERLANDAISES

Hermann Gorter : *Klein Heldendicht*, W. Versluys. Amsterdam. — Giza Ritschl. — Marie Metz-Koning : *Verzen*, Van Dishoeck, Bussum. — Adama van Scheltema : *Eenzame Liedjes*, W. L. et J. Brusse, Rotterdam. — Nico van Suchtelen : *Primavera* et *Verzen*, Maas en Van Suchtelen, Amsterdam. — Memento.

Aux premiers jours de 1906 paraissait, rédigée par deux jeunes poètes, David Moolenaar et Herman Poort, la revue mensuelle **Poëzie** « consacrée à la poésie néerlandaise ». Le joli petit périodique se composait de vers et d'articles critiques, ceux-là passables, ceux-ci témoignant d'un amour jaloux pour l'art et d'une combativité toute juvénile. Les rédacteurs n'épargnaient rien et personne lorsqu'il s'agissait de défendre les droits sacrés de la poésie. Ils attaquaient ouvertement, avec colère ou sarcasme, déclarant mauvais des vers et des poèmes qui jusque-là avaient eu de nombreux admirateurs. Et toujours ils prouvaient leur dire par une analyse minutieuse et sévère de l'œuvre condamnée. Bref, la jeune revue semblait devoir rendre de précieux services tant aux poètes qu'au public. Hélas ! elle ne vécut que huit mois et cessa de paraître juste au moment où l'on allait nous faire connaître les poètes de l'heure présente.

Dans le premier fascicule de *Poëzie*, daté de février, je note ceci :

Des prosateurs il y en a beaucoup dans notre petit pays et des poètes davantage, mais les *bons* prosateurs sont assez rares et plus rares les *bons* poètes. Pourtant, la littérature néerlandaise actuelle peut soutenir avantageusement la comparaison avec celle de périodes antérieures.........

Quiconque lit sans idée préconçue nos œuvres littéraires avouera que les Van Deyssel, les Couperus, les Heyermans, les De Meester ont découvert dans notre langue des richesses dont on ne s'était pas douté avant 1880 et que, grâce à eux, notre prose a, en peu de temps, atteint une hauteur respectable. Ajoutez que ces prédécesseurs sont restés productifs jusqu'à présent, sans que, en général, la valeur littéraire de leurs productions ait diminué, et que, après eux, sont venus plusieurs jeunes, tels que Que-

rido, Robbers, Hartog, Steynen, assez doués pour les suivre et même pour les dépasser sous plus d'un rapport : ici nous songeons à Querido et aussi à Jan Steynen.

Voilà pour la prose.

Mais la poésie ?

Qui des poètes, ayant débuté aux environs de 1880, a gardé sa valeur pour notre poésie ?

La rédaction répète cette question à chacun des noms bien connus et la réponse invariablement est négative. Elle donne à Willem Kloos le conseil de se taire puisque son art est bien mort ; elle qualifie de « bredouillage » les vers « faussement profonds » qu'Albert Verwey, qui, naïvement, s'intitule poète de l'imagination, continue de nous servir dans *De Beweging* ; elle s'étonne que les rédacteurs du *Gids* ne refusent pas « le bavardage » versifié d'Hélène Swarth ; et ainsi de Van Eeden et des autres. Et dire que c'est vrai, que c'est la triste vérité ! Il est si rare, en effet, que ces superbes poètes de 1880 nous redonnent un peu de cette grande et pure joie qu'ils nous causèrent jadis.

Exceptons toutefois Herman Gorter. Non qu'il soit redevenu entièrement le glorieux poète de *Mei*, tant s'en faut ! Il y a plus d'un an nous disions ici même en parlant de lui : « Karl Marx règne en souverain sur son esprit. *Das Kapital* est devenu pour lui le chant lyrique de l'humanité... Le dogmatique social-démocrate semble avoir tué le poète. » Eh bien, nous sommes heureux de pouvoir rétracter en partie ce jugement : le poète Gorter vit toujours ! Son **Klein Heldendicht** (Petite épopée) le prouve. Ce poème nous raconte en une centaine de pages la lente conversion au socialisme d'un jeune ouvrier et de sa fiancée. Et par l'exemple de ces deux — que l'auteur n'a pas réussi à faire vivre — il doit nous convaincre du changement déjà opéré et continuant de s'opérer dans le sentiment et la pensée de milliers, devenus conscients de leur humanité et de leur droit à la vie, au bonheur. Il nous retrace aussi la lutte longue et douloureuse que ces héros obscurs ont à soutenir contre les préjugés de toute sorte. Il y a d'admirables vers dans *Klein Heldendicht* et deux ou trois petits fragments épiques de toute beauté. Les images y sont parfois d'une simplicité et d'une largeur homériques et, de loin en loin, on croirait que la voix de Gorter a repris sa belle sonorité d'autrefois. Mais où le poète triomphe, le social-démocrate disparaît. Ah ! si Gorter pouvait oublier aux heures d'inspiration qu'il est disciple de Marx ! Il s'est écrié un jour : « Poètes, ne voyez-vous donc pas que là (dans le socialisme) est la source du drame, de l'épopée, du poème lyrique ! » Dites-lui que la poésie réside dans l'éternel et n'a cure du périssable, il vous répondra que l'éternel, c'est le socialisme — de Marx, bien entendu ! — et il continuera de faire fausse route.

§

Au lendemain de la merveilleuse floraison poétique de 1880, qui dura une douzaine d'années, il était survenu comme un long et pénible silence. Oh! des vers, il s'en produisait plus que jamais ; les périodiques en étaient gonflés et les recueils se succédaient sans relâche chez les éditeurs. Mais pour trouver la poésie dans tout ce fatras il eût fallu mieux que la lanterne de Diogène. Rien que des talents mercenaires. Le seul à peu près qu'on doive excepter est Boutens, un des plus nobles et plus exquis poètes de langue hollandaise, auteur de **Præludiën** et de deux autres recueils. Or, c'est à peine si ses aînés lui adressèrent un mot d'encouragement, où se mêlait un léger sourire d'ironie dont ils auront à rougir aujourd'hui s'ils sont sincères. Quant à Henriette Roland Holst, après un beau recueil de vers, d'un fier et pur accent, elle s'était vouée presque exclusivement à la propagande socialiste.

Alors parut soudain un petit livre de Giza Ritschl. Ce fut un événement. Une étrangère, une Hongroise faisant de si jolis vers hollandais, était-ce possible! On n'en revenait pas. Aussitôt M. Van Hamel, je me souviens, lui consacra un article enthousiaste dans *De Gids*. Willem Kloos, dans *De Nieuwe Gids*, n'admira pas moins. Et les autres de faire chorus. C'était de la vraie, de la pure poésie, et combien spontanée! Cela rappelait la voix de Gorter, du chantre de *Mei*, mais cela restait prodigieusement personnel. La technique était encore imparfaite et la langue hésitante, bossuée de germanismes, mais une Hongroise, songez donc! Bientôt suivit un autre recueil, puis un autre encore. Et chaque fois il y avait progrès : technique plus sûre, langue plus ferme, et l'admiration... se refroidit. On ne s'était pas trompé pourtant. C'était vraiment la voix de Gorter, mais, on s'en aperçut enfin, c'était trop peu la voix de Giza Ritschl! Est-ce à dire que Giza Ritschl ne compte que médiocrement parmi les poètes de langue hollandaise? Non pas! Très souvent, il est vrai, ses poésies sont détestables, mais elle en a fait un petit nombre et, de temps en temps, continue d'en faire qu'on ne peut lire sans émotion, tant l'accent est sincère. Parfois vous sentez un frisson passer sur ses vers et nous pourrions en citer, faits de presque rien : d'un rêve, d'un sourire ou d'un sanglot, qui sont tout à fait charmants. Si, comme je crois, cette passionnée Hongroise est jeune encore, il y a tout lieu d'espérer.

De Giza Ritschl à Marie Metz-Koning (1), la distance est grande. Chez celle-ci plus rien de la gaucherie et des hésitations que nous avons constatées chez l'autre. Au contraire, une technique parfaite

(1) On a déjà parlé d'elle dans le *Mercure* quand elle s'appelait encore Mme Marx-Koning.

rappelant celle d'Hélène Swarth — à qui son second recueil de **Verzen** est dédié — et qui serait admirable si, trop souvent, elle ne dégénérait en banale virtuosité. Mme Metz-Koning jouit d'une assez grande réputation en Hollande, et il faut dire qu'elle ne l'a pas entièrement volée. Ses romans, contes et nouvelles, en tout une dizaine de volumes, à quoi cinq ou six années ont suffi, témoignent d'un joli talent narratif et descriptif. Nous en avons lu plus d'un avec plaisir, par manière de passe-temps. Cela n'enrichit guère l'esprit, cela ne laisse dans l'âme qu'une empreinte légère, mais c'est amusant, cela captive par moments et c'est écrit dans une langue qui n'est point à dédaigner. Si Mme Metz-Koning s'était bornée à la prose, nous la tiendrions en assez grande estime et nous lui resterions obligés des heures de délassement qu'elle nous a données. Mais puisqu'elle aspire au nom de poète, puisqu'elle publie des vers qu'elle aurait dû garder en portefeuille pour les lire rien qu'à son brave homme de mari les soirs d'hiver, puisqu'elle exige même que nous jugions ses lieder d'après leur contenu et non selon la forme, nous avons bien le droit de protester! Si encore elle s'était contentée d'y faire de petit tableaux d'après nature, il n'y aurait aucun mal. Là sa savante technique lui rend de bons services, et deux ou trois sont fort harmonieux. Mais madame « pense », vous savez, car « la douleur fait penser qui a l'habitude de sonder la Vie » (comment le sait-elle?); madame est si sensible et elle a souffert, éprouvé des déceptions; madame est pessimiste, oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame est pessimiste à ses heures; madame déborde d'ironie — qui fait singulièrement l'effet d'une grimace; madame se croit une petite sœur de Heine et elle imite le grand frère, elle ose l'imiter! et toujours madame pose; elle n'oublie pas de nous dire qu'elle a les yeux bleu-pâle (et moi qui les croyais jaunes!). Ailleurs elle nous prévient que ses chants sont des anges, mais elle oublie de leur mettre des ailes! Elle promet à son mari (le veinard!): « Après ma mort, tu vivras dans mon verbe » et, pour hâter son immortalité, bien sûr, elle le désire mort dans ses bras! En voilà assez; si je continuais vous en sauriez bientôt aussi long que moi.

Presque en même temps que les deux femmes dont nous venons de parler débutait un jeune poète des plus remarquables : Adama van Scheltema. En un tout petit nombre d'années il publia coup sur coup quatre ou cinq recueils poétiques, puis, sous le titre de **Levende Steden** (Villas vivantes), une série de trois petits volumes : *Londres, Dusseldorf, Amsterdam*. Ce sont des poèmes plus ou moins symboliques, plus ou moins philosophiques qui font songer parfois à *Justice* de Sully-Prudhomme. La tentative est intéressante, mais, en dépit de très beaux fragments lyriques et descriptifs, en dépit d'une certaine élévation de pensée et malgré le très réel talent dra-

matique que trahissait *Londres*, l'auteur n'a pas réussi. Pas encore, car nous ne serions pas fort surpris de lire un jour de sa main un large poème qui soit un chef-d'œuvre. En attendant, nous préférons ses recueils de courtes poésies, tels que **Zwervers Verzen**, d'un sentiment démocratique si pur, et **Eenzame Liedjes** (Petits chants solitaires) parus naguère. Ce dernier titre causa une légère surprise. Nous connaissions l'auteur comme socialiste et nous savions que son socialisme lui tenait à cœur et qu'il lui avait inspiré de beaux vers émus ou vibrants d'indignation. Mais la surprise fut courte, car nous le connaissions aussi comme poète avant tout et nous étions convaincus qu'il saurait lâcher son socialisme, du moins dans ses vers, quand il cesserait momentanément de l'inspirer.

Adama van Scheltema chante comme font les oiseaux, parce que tel est son destin. Mélancolique ou gai, heureux ou triste, toujours il chante, sans jamais se lasser,... même quand il n'est pas en voix, ce qui, malheureusement, lui arrive souvent. Ses lieder sont faits de ces mille petits riens qui, en somme, font toute la vie ; une fleur trouvée sur son chemin, une jeune fille qui passe, un souvenir d'enfance, un coin de nature, de sa chère nature de Hollande, un peuplier qui tremble et murmure dans le soir : voilà ses motifs préférés. Les choses les plus simples de la vie journalière, il les exprime avec une fraîcheur d'accent et une naïveté charmante qu'on n'a guère surpassées. Extrêmement sensible, il sait, d'autres fois, rendre ses émotions d'une façon directe et saisissante, tellement que c'est parfois Heine ou Verlaine qu'on croirait entendre. Dans ses meilleures poésies, état d'âme et expression sont toujours en parfaite harmonie. Mais, nous l'avons déjà fait sous-entendre, il est fort inégal. Immédiatement à côté d'un lied ravissant on en trouve un autre qui est de la pire prose rimée. L'émotion y est, on la sent tressaillir, mais elle n'a pas eu le temps de se cristalliser, et il en résulte des images fausses, des dires puérils et des vers qui clochent.

Après ceux-là sont venus plusieurs jeunes poètes plus ou moins doués. Les plus importants, pour le moment, nous paraissent Nico van Suchtelen et Maurits Uyldert qui, tous deux, ayant profondément réfléchi sur le sens de la vie, ont voulu réintroduire l'idée dans la poésie hollandaise (alors que Karel van de Woestyne, comme nous avons vu, rendait le même service à la poésie flamande), sans, pour cela, négliger la beauté de la forme.

Aujourd'hui nous devrons nous contenter de dire un mot de Nico van Suchtelen, le plus riche en fantaisie et le plus multiple des deux — nous réservant le plaisir de revenir plus tard sur l'auteur de **Naar het Leven** (Vers la Vie, W. Versluys, Amsterdam).

Lyrique de sa nature et très subjectif, Van Suchtelen a donné cependant des preuves convaincantes de talent épique et, surtout, dra-

matique. **Primavera**, sa première œuvre, parue dès 1902 dans *De XXe Eeuw*, est un drame lyrique en trois actes. Il contient de très belles descriptions de la Sicile et l'on y trouve une technique et une facilité d'expression déjà fort remarquables. L'élément dramatique est faible, du moins dans les deux premiers actes; — il se relève au troisième, dans lequel nous voyons Nikias, vaincu sous les murs de Syracuse, fait prisonnier et condamné à mort, mourir heureux de s'être enfin retrouvé lui-même après bien des hésitations et des doutes. Nulle étude des caractères dans ce drame et les personnages ne sont guère que des idées personnifiées. **Kroisos** (Crésus), tragédie en cinq actes, publié dans le recueil de **Verzen**, nous semble mieux réussi. Pourtant l'action y est assez insignifiante. On y entend parler d'actions, en sonores alexandrins, plutôt qu'on n'y voit agir; mais le récit est parfois singulièrement vivant. Si ce n'est pas encore une tragédie, c'est en tout cas un fort beau poème dramatique, d'une ampleur d'accent et de rythme qui rappelle Vondel, le grand poète du XVIIe siècle, dont M. Verwey vous parlait naguère.

Nous ne saurions analyser ici en détail l'œuvre poétique de Van Suchtelen et nous ne ferons que la caractériser brièvement (quitte à revenir sur cet auteur pour vous parler de son roman **Quia absurdum**, livre imparfait et diffus, mais admirable sous plus d'un rapport). Chez ce poète la forme, encore influencée par Gorter, est parfois d'une rare perfection. Comme Gorter, d'ailleurs, il a à sa disposition une surabondance d'images et l'expression plastique lui est familière. Ajoutez qu'il se meut à l'aise dans les rythmes les plus variés. Pour le fond, ce qui domine dans ses vers, comme aussi dans sa prose, c'est la pensée, hésitante au début, mais allant toujours s'affermissant. Doué de sens philosophique, il sait découvrir les rapports existant entre le monde visible et la vie mystérieuse de l'âme. Socialiste, il a le regard fixé sur l'avenir, rêvant « pour l'humanité entière une nouvelle et libre existence ». Le Présent est pour lui le Chaos; mais il a cessé de l'effrayer, convaincu qu'un jour la Beauté en sortira triomphante et radieuse; persuadé aussi, comme il dit dans son roman, de cette grande vérité que, « pour créer, il faut le chaos et pour s'élever à la joie suprême, la suprême douleur ». Il a beaucoup souffert, de l'amour et de la vie, il a longuement lutté et souvent le désespoir l'a guetté au coin de sa porte, prêt à fondre sur lui. Mais il a fini par sortir victorieux de la lutte, grâce à son indomptable énergie. Une continuelle glorification de la volonté, telle, jusqu'à présent, m'apparaît son œuvre. Sentiment, imagination, pensée, tout aboutit là. « Debout et voulez ! Salut à celui qui meurt en voulant ! »

Memento. — Au moment où vous lirez ceci, Emile Verhaeren sera venu parler de son œuvre et dire des poèmes de *la Multiple Splendeur* et même

de son prochain recueil dans plusieurs villes hollandaises. Le grand poète, qui a de nombreux admirateurs en Hollande, sera reçu, à ne pas en douter, avec tous les honneurs qui lui sont dus. En attendant il est l'objet de plusieurs articles. Un des plus larges est celui que le professeur de Groningue A. G. Van Hamel lui voue dans *De Gids* (janvier). La « silhouette du poète » y est fort bien dessinée. Le Dr Julius de Boer, poète distingué lui-même, lui consacre dans *De XXe Eeuw* (déc.) un petit nombre de pages compréhensives et sensibles, réimprimées depuis en une minuscule brochure ; et dans le même périodique (fascicule de janvier) il donne une pénétrante étude sur *la Multiple Splendeur.* — *Groot-Nederland* publie entre autres *Domheidsmacht,* drame en quatre actes, par Marcellus Emants, lequel, je crois, a été traduit en français sous ce titre : *le Pouvoir de la bêtise*. Du même auteur vient de paraître dans *De Gids* le drame en trois actes *Tegenover het mysterie* (Devant le mystère) qui, comme il dit dans une note, fut refusé par quatre théâtres. Nous regrettons de n'avoir pu trouver le temps de le lire. — A noter dans *Vlaanderen* (déc.) un vigoureux plaidoyer, signé Lodewijk de Raet, en faveur d'une université flamande. Le fascicule de janvier nous apporte des proses et des vers intéressants comme toujours. — Dans *Op de Hoogte*, qui continue de publier des articles très variés, entre autres d'Is. Querido, paraît un nouveau roman de Johan de Meester : *De Aristocraten.* — *De Beweging* contient une nouvelle de Styn Streuvels et des poésies d'Alex Gutteling, à qui nous devons déjà un joli recueil. Les articles critiques se font en famille dans ce périodique; c'est vraiment touchant ! — *Onze Eeuw*, grave comme toujours, s'occupe de science et de littérature. Dans un intéressant article signé Gerard van Eckeren, il s'agit de l'art littéraire que calvinistes et protestants sont en train de se faire en Hollande.

H. MESSET.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER.

Anatole France (*The North American Review,* New-York). — Remy de Gourmont (*La Nacion*, Buenos Aires).

Nous trouvons dans la **North American Review** une belle étude, très curieuse, de M. James Huneker, un familier de notre littérature, sur *Anatole France.* En voici les premières pages :

« On lit dans la première partie de certain livre humain et grand, cher à tous les Pantagruélistes : « Depuis la tour Anatole jusqu'à Mesembrine étoient belles grandes galeries toutes peintes des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre. » La tour Anatole fait partie de l'architecture de l'abbaye de Thélème, dont les autres tours sont Artice, Calaer, Mesembrine, Hesperie et Crière.

« Pour les amis de l'exquis et capricieux artiste Anatole France, une comparaison avec Rabelais ne paraîtra pas forcée. L'écrivain Anatole a écrit beaucoup de choses pareilles à celles que contient la généreuse tour Anatole, et on trouve aussi chez lui de belles grandes galeries où sont peintes d'antiques histoires. Il a dans les veines un

peu du sang littéraire de ce « bon gros libertin », Rabelais, une figure de la littérature française qui a toujours maintenu sa position prépondérante, malgré le prestige combiné de Pascal, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Hugo et Balzac. Et le charmant Anatole France a aussi dans le sang une pincée de l'esprit gaulois de Rabelais, ce sel celtique que l'on retrouve aussi dans Balzac et dans Maupassant.

« Appeler France un sceptique, c'est proférer un lieu commun. Mais il est tant d'autres choses à la fois que nous nous en sentons effarés. Fils spirituel de Renan, héritier partiel de ses dons d'ironie et de pitié, continuateur du style divers et ondoyant de son maître, France montre aussi quelques affinités avec Heine, Aristophane, Charles Lamb, Epicure, Sterne et Voltaire. La « colle de l'unanimité », pour employer une expression du vieux et pédant Budé, a uni les parties franchement disparates de sa personnalité. Sa vue de la vie est bien la vue d'Anatole France. Il porte sa vaste érudition avec un air presque de moquerie. Après les briques et le mortier des réalistes, après le pessimisme lyrique de la génération moralement et politiquement désillusionnée qui suivit la guerre franco-allemande, son génie vient dans la nature comme une apparition consolante. Comme son propre Dr Trublet dans *Histoire Comique*, il peut dire : « Je tiens boutique de mensonges. Je soulage, je console. Peut-on consoler et soulager sans mentir ? » Et il nous trompe avec les ressources de son art, et d'un signe de sa souple baguette magique il transforme les baleines en belettes, les mosquées en cathédrales.

« Peut-être appuie-t-il un peu trop sur son ironie. Il est ironique avec une sinuosité qui ne le cède qu'à Renan. C'est de l'ironie plutôt dans la forme que dans la présentation de l'idée ; ses antithèses sont en profondeur plus souvent qu'en surface. Il est homme de sentiment et fait parfois songer à Tristan Shandy. Mais la note que nous percevons toujours, même quand elle vient de loin, c'est celle de la pitié. Etre tout ironie, c'est masquer son humanité; accuser France de ne pas avoir d'humanité, ce serait avouer que l'on est un critique insensible aux couleurs. Ses écrits abondent en accents de sympathie. Sa pitié est sans condescendance olympique. Il reste l'homme le plus aimable, même devant le spectacle éternel de la stupidité et de la perfidie humaines. C'est qu'il ne se borne pas seulement à pardonner ; il cherche à comprendre. Il ne songe pas à rivaliser avec Flaubert à l'œil froid de chirurgien ; c'est avec le regard plein de bonté du prêtre qu'il étudie les maladies de notre âme. En lui, il y a un fond ecclésiastique. Il pardonne parce qu'il comprend. Et après la plus tendre des bénédictions, il se met parfois à sourire ; c'est peut-être un sourire d'ironie, et pourtant il est rarement cruel. Déterministe décidé, il n'attache cependant aucun prix aux facultés logiques. L'hom-

me, dit-il, n'est pas un animal raisonnant, et la raison humaine est souvent un mirage.

« Mais lui octroyer ce sentimentalisme à la russe — cette pitié russe qui, d'ailleurs, vient de Dickens, — cela exaspérerait Anatole France. Concevons-le plutôt comme un homme à qui toute extravagance émotive est étrangère ; comme un ennemi de la rhétorique, de la déclamation, de la phrase facile ; comme un penseur qui rassemble dans le temple de ses créations la fleur des pensées, des mœurs, des sentiments, des croyances, et qui réussit à fondre tout ce chaos par la force de son style pur. Il a un style plus dessiné que coloré et qui s'adresse plutôt à l'oreille qu'à l'œil ; un style si transparent qu'on ne le contemple pas sans une certaine méfiance, car il peut contenir d'étranges secrets dans ses clairs et profonds abîmes : ainsi certains lacs de montagne qui brillent tranquillement au soleil. Il faut des voiles, même à l'art le plus simple.

« En fait de clarté, France n'a d'égal que Renan et John Henry Newman, car si cette clarté était autrefois la qualité la plus commune de la prose française, elle est devenue plus rare en ces derniers temps de fièvre. Jamais haletant, allant toujours d'une allure modérée, doux dans ses transitions, habile aux incidentes heureuses, d'une diction cristalline, amant et seigneur des mots lumineux, limpide, délicat, serein, tel est le style qui fait la maîtrise d'Anatole France. Peu d'écrivains évoluent avec autant d'aisance sous un aussi lourd bagage d'érudition. Ami studieux des livres, il a un savoir précis, une connaissance étendue de plus d'une littérature. C'est un véritable humaniste. Il aime le savoir pour lui-même, il aime les mots, les collectionne, les caresse, les nettoie et leur rend leur ancien sens, — bien qu'il ne soit jamais attardé dans l'épigramme équivoque. Mais, au-dessus de tout, son amour de l'humanité répand une ferme lumière. Sans un sens dramatique bien marqué, il a su cependant surprendre l'humanité dans ses gestes quotidiens. Et cela, il nous le rend aussi candidement « que la neige au soleil » ; il est pareil à ces vieux peintres hollandais qui émeuvent nos nerfs en nous montrant simplement un rai de lumière passant par une porte entr'ouverte et tombant sur une vieille femme qui essuie ses lunettes. M. France voit et note beaucoup de gestes, inutiles ou tragiques, et les note avec la simplicité minutieuse d'un artiste compliqué. Il donne tant de vie aux idées qu'elles deviennent des personnes humaines ; cependant ses personnages ne sont jamais des abstractions ni de pâles allégories ; ils sont tous vivants, depuis Sylvestre Bonnard jusqu'au groupe qui se rassemble pour la causerie dans le *Foro Romano* de *Sur la Pierre blanche*. Il sait décrire un chat ou un chien avec fidélité ; son chien Riquet mérite de vivre dans la littérature française. France est un interprète de la vie, mais non un romancier ;

il la contemple à travers son tempérament de poète et de philosophe. »

§

Voici des fragments d'un article sur *Remy de Gourmont*, intéressant et très soigneusement fait, paru dans **La Nacion**, sous la signature de « Prodikos », pseudonyme qui cache un jeune écrivain argentin de beaucoup de talent :

« C'est une personnalité formée par l'union parfaite d'un artiste au verbe sonore et impeccable et d'un idéologue original et subtil. Cet écrivain est plus qu'un philosophe, c'est un artiste philosophe, et qui procède en artiste, contemplateur de la tragédie ou de la comédie de la vie, dont il glose les incidents et les faits, un peu au hasard, avec beaucoup d'esprit et d'art et avec la mélancolique sérénite de quelqu'un qui sait que le vrai intérêt de la vie est dans son obscurité, dans ce qu'elle a d'incertain, d'illogique et d'inexplicable..

« Il croit, comme Gœthe et comme Nietzsche, que l'homme est la mesure de toutes choses. Pour Gourmont, le monde n'est qu'une réunion confuse de sensations, et l'intelligence humaine, instrument excellent pour les combinaisons ironiques, est spécialement inapte à saisir les réalités, maladie qui a créé les religions, les métaphysiques et les morales. L'esprit humain crée la nature à mesure qu'il la contemple, qu'il la pèse et qu'il la mesure. Etre, c'est avoir conscience des impressions de ses sens. Les hommes, à part les exercices du corps, ne se sont occupés à travers les siècles qu'à créer et à recréer les choses. Nietzsche ou Protagoras n'ont jamais exposé un phénoménisme plus extrême...

« Le regard de Gourmont n'est pas compatissant : c'est celui d'un froid observateur qui songe à la science. Son esprit se forma dans le monde du tainisme : c'est un sceptique moral et aussi un déterministe. C'est encore un érudit flâneur sans préoccupation, qui passe de l'étude des mystiques aux problèmes du style, ou à la morale des jésuites, de l'étude de la philosophie de Spencer aux problèmes du langage, de l'étude de l'esprit de François Bacon à une dissociation d'idées sur n'importe quelle vérité banale, de l'étude de la sensibilité d'un poète, de Villiers ou de Poe, à celui de l'amour dans la nature, et cela sans obéir à un autre but que celui d'une curiosité insatiable. C'est un voluptueux de la curiosité, mais comme c'est un curieux patient, c'est aussi presque un savant. Je dis presque, parce qu'il n'a pas spécialisé sa curiosité et il ne croit ni en des lois générales ni en des vérités générales...

« Et c'est aussi un écrivain représentatif. Cet écrivain, isolé et solitaire, qui a vécu presque caché, dédié exclusivement à ses besognes intellectuelles, espèce de cénobite, ignoré du public, est — et voilà un fait qui donne à réfléchir — malgré son isolement, et son

peu de renommée, l'écrivain le plus significatif de France. Nul n'est « fils de son temps » plus que Remy de Gourmont...

« La vision transparente de ce philosophe, l'ironie de ce sceptique, le sens critique, sagace, subtil, et très habile de ce moraliste, ses plaisirs aristocratiques et la perfection de son style font de sa littérature une école de sérénité, de liberté et de finesse... »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Les fouilles d'Amboise.— Dans une lettre adressée au journal *l'Eclair*, M. l'abbé Bossebœuf a le premier rapproché les noms de Léonard de Vinci et de Ludovic le More. A l'heure où l'on va poursuivre à nouveau des fouilles dans le but de retrouver au château d'Amboise les débris physiques de Léonard, M. l'abbé Bossebœuf a cru devoir rappeler aux dévots du grand maître qu'en Touraine, quelques années auparavant, mourut aussi une des plus gigantesques figures de la Renaissance : Ludovic le More.

Si la recherche des restes d'un grand homme honore, comme on le dit ordinairement, les épigones, le devoir du Comité organisé *ad hoc* pour les fouilles d'Amboise ne peut pas demeurer indifférent à la proposition de M. l'abbé Bossebœuf. Car à plus d'un titre l'ombre historique de Ludovic le More plane sur le tombeau inconnu de Léonard de même que la volonté et l'amitié du Duc de Milan s'étaient imposées à son génie.

Ludovic fut le type le plus parfait du « Prince » de la Renaissance. Il eut au plus haut degré tous les attributs d'orgueilleuse perversité, de suprême sagesse, indifférente à tous les détails de la vie et de la mort du bétail humain, d'amour de la vie et de volonté à tout moment plus forte que le sort, que Machiavel invoqua pour le parfait Prince. Comme statisticien, il connut la vérité du principe, simple et immense, qui fut plus tard la base de l'art militaire napoléonien : il faut opposer la masse aux fractions de masse. Sa « masse » c'était surtout son indomptable volonté de domination. Les fractions de masse, c'étaient les haines, les appétits divers, les craintes multiples, qui divisaient tous les petits états italiens, et qu'il voulait réunir dans sa puissance, en les dirigeant indifféremment pour ou contre les Français, afin d'affermir de plus en plus son potentat.

Ludovic débuta par un acte de sauvagerie impériale. Afin de se faire proclamer duc de Milan, il fit tuer son neveu Jean Galéas. Il fut ensuite l'ami et l'ennemi de Charles VIII, et l'ennemi de Louis XII. Sans souffrir aucune contrainte à son formidable besoin d'empire, il accepta d'avance tous les dangers qu'il se créait par chacun de ses actes, et avec les armes redoutables de sa force et de sa ruse, il chercha à triompher d'eux, jusqu'au jour où il fut le vaincu.

Comme homme et comme souverain, il ne fut point le Mécène, dans le sens que le vulgaire attache à ce mot. Il ne protégeait pas les artistes, en homme qui donne pour que d'autres le servent en beauté. Il vécut avec eux, il leur en imposait par sa volonté sûre et par ses goûts innombrables et raffinés, mais surtout, il les accueillait dans cette admirable serre ardente qu'était sa cour milanaise, où toute l'étonnante « poussée de vie » de la Renaissance pouvait éclore avec joie, où quelque superbe génie méconnu ou traqué ailleurs pouvait s'épanouir librement.

Plus que le duc de Valentinois, épris lui aussi d'un grand rêve de domination impériale, âpre dans les plaisirs, puissant dans la guerre sans merci, Ludovic fut le « Prince » parfait de ces heureux temps, où la seule joie de vivre, d'un tout petit souverain, et peut-être de tout homme qui en commandait quelques autres, faisait un César. La cour de Ludovic, par l'exaspération même et la multiplicité des passions de son maître, devait, plus que la cour des Médicis, attirer et honorer dignement un esprit supérieur, singulièrement debout « par delà le bien et le mal », amant effréné de la vie sous toutes ses formes et pour toutes ses jouissances, uniquement désireux de dominer à son tour son temps, par l'étrange faculté de son génie qui devait faire de lui un des plus complets « représentative men » de l'époque.

Tel fut le cas de Léonard de Vinci.

La cour érudite et un peu stylisée de Laurent de Médicis l'avait presque méconnu. Là, Michel-Ange imposait à l'admiration des premiers grands forgerons de la Renaissance, les superbes Humanistes, son masque de roi mécontent, méprisant et tyrannique.

Léonard n'eut pour ces fiers rêveurs que ses qualités, assez éminentes, d'ingénieur. Revenant de Milan, il avait essuyé à Florence la colère du grotesque gonfalonier Sodérini, qui l'avait traité presque en bandit. Michel-Ange, de son côté, au manque d'amour qui accueillait Léonard, ajouta une de ces haines personnelles, souvent irraisonnées, et toujours implacables, dont il avait le terrible privilège.

A Milan, Léonard fut reconnu et aimé. Sa grande faculté de joie put s'épanouir avec un éclat qui reste presque unique dans toute la Renaissance. L'amitié que lui témoigna Ludovic le More ne fut point identique à celle que Laurent de Médicis ou Jules II eurent pour Michel-Ange. Laurent de Médicis, dont la complexe psychologie n'a pas encore trouvé son exégète, aima Michel-Ange ainsi qu'un artiste exquis, tendrement joyeux et délicatement sensuel, peut aimer un colosse qui bouleverse avec des rugissements de lion toute l'esthétique, qui accueille dans un égal mépris le passé et l'avenir, dédaignant surtout le présent, et se dresse ou tente de se dresser tout seul devant l'âme prosternée du monde. Jules II avait tour à tour aimé,

exalté et humilié Michel-Ange, dans lequel il ne reconnaissait qu'un instrument pouvant lui servir, à côté de Bramante et de Raphaël, à élever aux plus hauts sommets son ambition, et à la faire rayonner sur son siècle, qu'il attaquait avec une inapaisable fureur guerrière.

L'amitié de Ludovic pour Léonard fut autre.

L'élégant et joyeux Léonard, qui nous a laissé dans ses cartons les lignes du grand tourment de son esprit chercheur devançant tout son temps, et qui passait dans la vie en laissant une traînée de parfums et de joie, trouva auprès de Ludovic ce qui lui avait manqué à Florence, ce qu'il ne trouva guère ensuite à la cour de César Borgia. Il y rencontra la plus grande admiration pour tout ce qui sortait de son cerveau infatigable, aux multiples et si extravagantes ressources, et la fidélité dévotieuse de son maître. Dans cette cour voluptueuse, fastueuse, somptueuse, où l'amour de la vie et de la domination exaspéraient tous les esprits, Léonard put réaliser une grande partie de ses rêves grandioses. Peintre sacré et peintre profane, ordonnateur des fêtes, compagnon d'un charme incomparable, créateur d'œuvres hydrauliques et mouleur de statues triomphales, il s'adonna sans peine à la joie de gaspiller cette énorme force qui, physiquement et cérébralement, émouvait sans cesse l'élégance attique de sa personne.

Si l'on reproche à Léonard son servilisme d'abord, ensuite son infidélité intéressée, à l'égard de ses protecteurs, on oublie les actes d'obéissance de Michel-Ange, et l'on oublie surtout que les rapports extérieurs d'un homme de génie ne doivent être envisagés qu'au point de vue des bénéfices qu'ils apportent au libre épanouissement du génie même. Ici, sans doute, la fin justifie les moyens. Et dans la soumission de Léonard, subissant l'imposition d'un unique modèle pour ses toiles profanes aussi bien que pour les sacrées : la belle Cecilia Gallerani, maîtresse du Duc ; ainsi que dans le geste de Beethoven, écrivant et exécutant en personne certains Concertos et certaines Mélodies qui lui assuraient le pain quotidien, il y a un tel mépris pour les contingences quotidiennes qui les forçaient d'accomplir de tels actes que tout reproche au nom de la morale est puéril.

Pendant son séjour à Milan, sous la protection de Ludovic, Léonard fut pour celui-ci un irréprochable ami, bien plus qu'un artiste asservi à un Mécène. Ludovic voyait en lui l'homme étrange et puissant, au génie inépuisable, en tout digne de comprendre la farouche beauté de son dur sentiment, et de l'exalter pour toujours. Ils furent très liés, jusqu'au jour de la disgrâce du Duc. Lorsque celui-ci tomba vaincu, Léonard se détourna de lui, comme un organisme jeune et sain se détourne instinctivement de la vue d'un cadavre. Il offrit ses services au nouveau maître. Mais il n'écrivit jamais à qui que ce soit ce que Michel-Ange put écrire à Jules II : « Je suis attaché à toi comme les rayons le sont au soleil. » Et Ludovic, prisonnier au châ-

teau de Loches, se souvint peut-être de la gloire léonardesque de sa souveraineté, en ornant de fresques singulières les murs de son cachot, en occupant en artiste ses lugubres loisirs de roi, prisonnier et à jamais dompté.

La fourbe méchanceté des Florentins, qui, lors de la décoration de la salle du Conseil du Palais de la Seigneurie, imposa à Léonard, comme M. Romain Rolland le remarque, « l'humiliation de peindre une victoire des Florentins sur ses amis, les Milanais », contraste violemment avec l'accueil que Milan avait fait au grand Maître de la *Léonardi Vinci Academia*. Et les circonstances extérieures de la vie milanaise, ainsi que les mouvements mêmes de l'esprit du Duc, ne furent pas sans exercer une influence assez reconnaissable sur son génie. La dévotion de Ludovic, après la mort de Béatrice d'Este, hanta pour quelque temps le cœur et l'art de Léonard.

Ces deux expressions formidables, l'une géniale, l'autre seigneuriale, de la même poussée humaine qui engendra la Renaissance, demeurent donc liées d'une manière toute particulière et rare, devant notre esprit pieusement admirateur.

Le vœu formulé par M. l'abbé Bossebœuf est juste et doit être exaucé. L'éminent archiviste du diocèse de Tours signale aussi le danger du salpêtre qui ronge les peintures murales du château de Loches, dues à la main de Ludovic. « Ces très curieuses peintures murales, dit-il, sont progressivement rongées par le salpêtre, et nous avons demandé, à plusieurs reprises, qu'on les relevât avec le soin qui s'attache à un si noble souvenir. »

Il est donc nécessaire que le Comité des fouilles d'Amboise se montre digne de la tâche qu'il s'est donnée de vouloir retrouver les restes physiques d'un génie, pour les recueillir dans un lieu sacré, but à des pèlerinages nouveaux, où ils pourront répandre encore sur le sentiment d'une postérité non indigne la suggestion de la puissance qui les anima. Il faut que ce comité ne réponde pas à de vagues aspirations, mais qu'il comprenne la beauté, la perfection de sa mission qui doit le pousser à chercher à Amboise les restes de Léonard, et dans la collégiale du château de Loches, ceux de Ludovic. Ceux-ci, d'ailleurs, seront moins rebelles à la recherche, car le problème de leur placement, soit devant le Crucifix, soit dans une chapelle latérale, pourra être facilement résolu.

M. l'abbé Bossebœuf se met très noblement à la disposition des chercheurs, pour leur fournir de plus amples informations.

RICCIOTTO CANUDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Bennigsen (Gén.). : *Mémoires*, avec introd., annexes et notes du cap. E.

Cazales : *Campagne 1806-1807* ; 2 vol., H. Charles-Lavauzelle. 20 »

Dr M. Billard : *Les Tombeaux des rois sous la Terreur;* Perrin. 3 50
Pierre Champion : *Chronique Martiniane. Ed. critique d'une interpolation origin. pour le règne de Charles VII, restituée à Jean Le Clerc;* Champion. » »
H. Labroue : *Le Conventionnel Pinet, d'après ses mémoires inédits;* Alcan. 3 »
H. de la Grimaudière : *Autour du Berceau d'un enfant de France;* Champion. 6 »

Littérature

Charles Régismanset : *Tybert Chat;* 60 dessins lithogr. de Magne de La Croix; Sansot. 25 »
Léon Tolstoï : *Correspondance inédite*, réunie, ann. et trad. par J.-W. Bienstock; Fasquelle. 3 50

Musique

Henri Maréchal : *Paris. Souvenirs d'un musicien, 1850-1870;* Hachette. 3 50

Philosophie

Herbert Spencer : *Une autobiographie*, trad. et adaptation par Henry de Varigny; Alcan. » »

Poésie

G. du Camp : *L'Histoire;* Messein. 3 50
Henrik Ibsen : *Poésies*, trad. de M. Ch. de Bigault de Casanove, autorisée par l'auteur. Préface et notes du traducteur; « Mercure de France ». 3 50
Grégoire Le Roy : *La Chanson du Pauvre;* « Mercure de France ». 3 50
Louis Michel : *La Science de Dieu;* Messein. 3 50

Questions coloniales

J.-L. de Lanessan : *Les Missions et leur protectorat;* Alcan. 3 50

Questions juridiques

L. Fiaux : *Le Délit pénal de contamination intersexuelle;* Alcan. 2 50

Questions morales et religieuses

Pierre Batiffol : *Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique;* Lecoffre. 3 50
Henri Brémond : *Gerbet;* Bloud. 3 50
Gabriel Compayré : *Le P. Girard et l'Education par la langue maternelle;* Delaplane. » 90
M. A. de Fallois : *Lettres de direction du Père L..., de la Compagnie de Jésus, 1869-1890;* Bodin. » »
Dr A. Mony : *Notes d'ambulance, août 1870-février 1871;* Plon. 3 50
Ch. Renel : *Les Religions de la Gaule avant le christianisme;* Leroux. 3 50

Roman

Andersen, Bingham, Fritz. J. Grave, G. Mortimer, M. Petit, Tolstoï, O. Wilde : *Le Coin des Enfants*, recueil de Contes, 3e série, illustr.; Libr. du Coin des Enfants. 3 50
Gabriel d'Azambuja : *Un Chassé-Croisé;* Plon. 3 50
O. de Bezobrazow : *Bataille de l'Idée;* Libr. des sc. psychologiques. 3 50
Cap. Gustave Cognet : *Rêveries d'un vieux soldat;* Libr. universelle. 3 50
Michel Corday : *La Mémoire du Cœur;* Fasquelle. 3 50
Arnaud d'Etchezar : *Dans un certain monde;* Juven. 3 50
Claire G. : *Amour et maternité;* Libr. des sciences psychologiques. 3 50
Henry Kistemaeckers : *Les Mystérieuses;* Fasquelle. 3 50
N. Casanova : *La Vache;* Ambert. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Poupée fragile;* Fasquelle. 3 50
J. Lorrain : *L'Aryenne;* Ollendorff. 3 50
Henry Lucenay : *La Peine imméritée;* « Auteurs modernes ». 3 50
R.-L. Stevenson : *Catriona;* trad. de l'anglais par J. de Nay; Hachette. 1 »

Sciences

Dr E. Dupouy : *Psychologie morbide;* Libr. des sciences psychologiques. 3 50

Sociologie

Vicomte G. d'Avenel : *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu;* Colin. 3 50
Georges Kurnatowski : *Esquisse d'évolution solidariste;* Rivière. 2 50
Paul Louis : *Histoire du Mouvement syndical en France (1789-1906);* Alcan. 3 50

Voyages

Georges Caïn : *Promenades dans Paris ;* Flammarion. 5 »

René Schneider : *Rome;* Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une réforme postale qui s'impose. — La guerre des livres en Angleterre. — A propos de « Red Rubber ». — La Suisse et son poète. — Le père des Trois 8. — Le droit de bourgeoisie aux protestants en Bavière. — Ingéniosité. — Revue hébraïque. — La Libre Esthétique. — Les concerts du Salon d'Automne. — Publications du *Mercure de France*.— Le Sottisier universel.

Une réforme postale qui s'impose. — Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 31 janvier 1907.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un de vos lecteurs les plus assidus de vous soumettre un projet de réforme dont l'adoption pourrait servir utilement nos finances nationales. Il y a quinze jours, on a commencé à fermer tous les dimanches la plupart des bureaux de poste de Paris, et cela s'est très bien passé. Personne n'a réclamé, pas même moi,qui avais à toucher ce jour-là un mandat de ma famille et qui suis arrivé trop tard au bureau lointain que m'indiquait une affiche bienveillante. Il me restait six sous, avec quoi j'ai passé ma journée... Mais voici mon idée. Puisqu'on peut fermer, le dimanche, presque tous les bureaux de poste sans faire crier le public,qui est très bien dressé, pourquoi n'étendrait on pas à toute la semaine cette heureuse mesure ? Voyez quelle diminution dans les frais d'exploitation ! En ce moment, on attend une demi-heure pour faire peser une lettre. On attendrait six fois plus, c'est-à-dire trois heures, voilà tout.Qu'est-ce que cela pour un patriote? Plus tard, si la mesure donnait des résultats heureux, comme j'en suis certain, on pourrait supprimer l'Administration des Postes, tout entière, et se borner, pour assurer les rentrées prévues, à taxer chaque citoyen, selon son revenu, de 20, 100, 500, 10.000 timbres. Ainsi, les recettes postales ne seraient contrebalancées que par une dépense minime, résultat idéal ! Mais M. Caillaux me trouverait utopique. Je m'arrête.

Veuillez agréer, etc.

JOSEPH DUCERCLE,
Etudiant en Droit, 79, rue de la Bucherie.

§

La Guerre des Livres en Angleterre. — Elle continue, sans que le public (pour le bien de qui, le *Times* l'affirme, elle fut entreprise par lui) ait pris une part très active à la bagarre. L'acheteur n'est pas du tout sûr que l'un ou l'autre parti ait uniquement en vue les intérêts de sa bourse et il attend la réalisation des belles promesses qui lui sont faites de livres nouveaux à des prix de bazar. La résistance des éditeurs se prolonge, opiniâtre et dédaigneuse des bruyantes palinodies, tandis que le *book-club* du grand journal de la Cité en est réduit à offrir à sa clientèle, avec « des rabais défiant toute concurrence », les « pannes » qu'il a pu râfler chez les soldeurs de Grande-Bretagne et d'Irlande, et des Etats-Unis.

Le conflit, pourtant, semble avoir donné déjà des résultats. Celui-ci, d'abord, que certaines maisons d'édition ont abaissé de 6 shillings à 2 shillings et demi le prix du roman,de cette sorte de roman tout au moins qu'on désigne sous le nom de *sensational* et qui est surtout feuilletonesque. Ce genre de production aura vraisemblablement un plus grand nombre d'acheteurs à ce prix-là. Pour les œuvres qu'on peut considérer comme réelle-

ment littéraires, et prouvant chez l'auteur un effort intellectuel et artistique, la tendance est de maintenir le prix de 6 shillings. La grande majorité des auteurs approuve cette combinaison, dans les lettres et les articles que publient les journaux et les revues; ils ont fait cause commune avec les éditeurs, contre ce que M. Octave Uzanne appelle : « l'illusoire progrès de la librairie à bon marché. » Qu'on réimprime en des éditions populaires les œuvres anciennes des auteurs dont le gros public a fini par apprendre et retenir le nom, mais comment continuer la tradition littéraire d'un pays si le livre est ravalé jusqu'à la boutique à treize ? S'adressant aux éditeurs et à ses confrères d'outre-Manche, dans une « opinion » que publie *The Athenæum*, M. Octave Uzanne dit : « Je n'en suis pas moins enclin à vous affirmer que, selon moi, le commerce des livres sérieusement envisagé et *exclusivement dévoué à la mise en lumière des purs génies intellectuels d'un peuple ou d'une race*, avec exclusion méthodique des *médiocres* et des *pires écrivains* — que ce négoce d'œuvres d'élite, conçues, écrites, publiées également pour l'élite du public, ne doit pas être *galvaudé*, c'est-à-dire réduit au compromis des bas prix, des mauvaises fabrications, et des spéculations de tous les aventuriers d'affaires. »

Et M. Octave Uzanne termine par une comparaison nautique des plus ingénieuses : « Protégez vos éditeurs, comme vous protégeriez les gardiens de vos écluses contre ceux qui voudraient détruire ces barrages si nécessaires, sous le prétexte du *fleuve libre* et ouvert à tous. »

Un autre résultat, d'ordre plus technique celui-là, a été l'adoption — par quelques importantes maisons d'édition au moins — du système des dépôts et des retours avec les libraires. Ceux-ci, n'étant plus désormais entravés par l'obligation d'acheter ferme, pourront soumettre au client un choix plus grand de nouveautés sans attendre la commande formelle. C'est un grand avantage d'enlevé au *Times Book-Club*, qui avait su organiser un admirable système d'envoi en communication à sa clientèle de tous les nouveaux livres qui paraissaient.

§

A propos de « Red Rubber », nous recevons de M. Carl Siger la lettre suivante:

Paris, le 1er février 1907.

Mon cher Directeur,

Personnellement, je serais assez porté à laisser sans réponse les communications provoquées par ma rubrique *Questions coloniales*. Cela doit intéresser si peu les lecteurs du *Mercure*, ces prises à partie à quinzaine! N'importe, la lettre de M. Pierre Mille que vous avez insérée le 1er février dernier mérite que je lui réponde, ne serait-ce que pour bien préciser lequel de vos collaborateurs a commis un crime de lèse-Angleterre.

D'abord, en parlant des folliculaires qui mènent une campagne acharnée contre le Congo belge, je ne visais nullement M. Pierre Mille, dont je goûte fort le talent littéraire, non plus que M. Anatole France que j'aime un peu moins et qui, lui, n'a, je crois, aucune compétence coloniale.

En second lieu, que M. Pierre Mille soit bien persuadé que *je n'ai pas été abusé* « par quelques personnes qui bénéficient directement ou indirectement du régime « monstrueux..... institué par le roi Léopold au Congo ». Ces personnes, je les ignore et veux ignorer, et mon opinion sur les affaires du Congo est absolument gratuite, au sens vrai du mot.

Ceci dit : j'estime :

1° Que l'administration du roi Léopold ne doit pas être « condamnée » aussi

délibérément que le voudrait M. Pierre Mille. Lord Moudtmorres, Anglais fort respectable, déclare dans la préface d'un livre récemment paru :

« *Aucun gouvernement en Afrique n'est entièrement libre de blâme dans ses relations avec les noirs, mais je suis fermement convaincu par ce que je sais et par ce que j'ai vu que l'Etat indépendant du Congo n'a pas plus de raison d'être blâmé qu'aucun autre pays en ce qui concerne les réformes et sa façon d'administrer.* »

2° Que les agissements du roi Léopold sont loin d'égaler en brutalité et en impudence ceux de la Royal Niger Company. Si les Anglais avaient quelque conscience et surtout quelque mémoire, ils devraient réserver leur indignation pour les violences commises par leurs compatriotes. Il n'y a pas si longtemps que toute l'Europe civilisée vouait au mépris Cecil Rhodes et Jameson.

3° Que la France n'a *aucun intérêt* à se prêter à une nouvelle réunion des puissances signataires de l'acte de Berlin, réunion qui pourrait servir de prétexte à de nouveaux sacrifices de notre part au profit de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Je n'en dis pas plus. A quoi bon d'ailleurs! Ces propos pèsent peu alors qu'il s'agit de matières intéressant des Etats et non quelques individus.

« Humain, trop humain! » eût dit Nietzsche, revu et corrigé par Chambalot, telle sera ma conclusion.

Votre bien dévoué.
CARL SIGER.

§

La Suisse et son poète. — A la suite d'une démarche faite par l'Association Juste Olivier auprès de la municipalité de Nyon, cette dernière vient d'accorder, pour la tombe du poète national helvétique, une concession de trente ans au moins, prolongeable au delà de ce terme légal, jusqu'au jour où le cimetière actuel de Nyon sera entièrement désaffecté.

Cette année, au cours de l'été, deux nouveaux monuments seront élevés à la mémoire de Juste Olivier, l'un à Eysins, son lieu de naissance, l'autre à Glion, sa patrie d'adoption, et, sur chacun d'eux, œuvre de Raphaël Lugeon, figurera un médaillon en bronze reproduisant les traits de Juste et de Caroline Olivier.

§

Le père des Trois 8. — On prépare dès à présent une manifestation retentissante pour le 1er mai prochain, en faveur de ce partage des 24 heures en tiers, qui est, parmi les revendications socialistes, la plus populaire et la mieux connue.

Sait-on, à ce propos, qu'il y a environ cent ans, en 1824, à l'occasion de la publication d'une lettre que Kant lui avait adressée en 1797, un médecin du roi de Prusse écrivait :

La division la plus naturelle de la journée est certainement celle-ci : huit heures de travail, huit heures de repos, et huit heures tant pour prendre les repas que pour causer familièrement et se récréer (1).

L'auteur de ces lignes, le Pr Hufeland, peut donc être considéré comme le père des trois 8 ; et il est curieux de constater qu'il a suffi de moins d'un siècle pour qu'au rebours de tant d'autres changements un paisible conseil d'hygiène, de diététique, comme on disait alors, émanant d'un fidèle serviteur de la monarchie prussienne, se transforme en une formule subversive, inscrite au programme de la révolution internationale.

(1) *De l'Empire de l'Esprit sur les sentiments maladifs par la seule volonté de les maîtriser*, par Em. Kant, publié par C.-V. Hufeland, conseiller d'Etat, et médecin du roi de Prusse, note sixième.

§

Le droit de bourgeoisie aux Protestants en Bavière n'a été accordé qu'au début du XIX[e] siècle; encore fallut-il une ordonnance spéciale du prince-électeur qui allait devenir roi, Max-Joseph, pour que, le 30 juillet 1801, le premier protestant, un J.-B. Michel, aubergiste de Mannheim, reçût droit de cité à Munich.

Ci l'ordonnance textuelle :

Nous, Max Joseph, prince-électeur, avons eu maintes occasions d'entendre professer l'opinion erronée de la nécessité qu'il y aurait d'appartenir à la religion catholique pour s'établir en Bavière, ce qui a toujours porté le plus grand préjudice au développement de l'industrie et de la culture dans le pays. Bien que la Constitution de l'Empire et de l'Etat semble donner quelque fondement à cette opinion, nous voulons : que, dans tous nos Etats, l'adhésion à la religion catholique ne soit plus considérée comme une condition essentielle du droit d'y établir domicile, et que les autres confessions n'en soient plus exclues.

Cette décision devra être portée à la connaissance de toutes les Cours du pays et à l'avenir strictement observée.

Amberg, le 10 novembre 1800.

§

Ingéniosité. — Un auteur dramatique viennois a réuni sept de ses pièces en volume et pourvu chaque exemplaire d'un signet portant cette offre engageante : « Tout lecteur qui contribuera efficacement à l'exécution d'une de ces pièces dans un théâtre recevra le tiers des honoraires et des tantièmes de toutes les représentations qui seront données dans ce théâtre. S'adresser directement à l'auteur. »

§

Revue hébraïque. — Elle paraît à Cologne depuis ce 1[er] janvier 1907, sous le titre « Ha-clam » (le Monde), et ne s'occupera que de sciences et de littérature, à l'exclusion de toute politique. A ce propos, on rappelle que, parmi les nombreux journaux et revues de toutes langues édités en Allemagne, les publications hébraïques figurent déjà depuis plus d'un siècle et demi. On publia à Berlin, en 1750, le premier périodique hébraïque, hebdomadaire, « Koheleth Mussar », et le rédacteur n'en était nul autre que Moses Mendelssohn.

§

La Libre Esthétique vient d'inviter le Cercle Vie et Lumière à participer collectivement au Salon qu'elle ouvrira au début de mars dans les galeries du Musée moderne. Afin de répondre dignement à cette invitation, le Cercle s'est reconstitué et a élu plusieurs membres nouveaux.

Fidèle à son programme de divulgation et d'éducation artistiques, la Libre Esthétique groupera en outre quelques-uns des peintres et sculpteurs qui, en France, en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Suède, en Amérique, etc., ouvrent à l'art des voies nouvelles. Aucun de ces artistes n'a jamais exposé jusqu'ici à Bruxelles.

Enfin, pour rattacher les recherches d'aujourd'hui à celles d'hier, la Libre Esthétique résumera par quelques toiles significatives les étapes principales de la vie d'Eugène Carrière, dont le mois de mars amènera le funèbre anniversaire.

§

Les Concerts du Salon d'Automne. — Le Comité musical du Salon d'Automne, composé de MM. Bourgault-Ducoudray, Alfred Bruneau, Gabriel Fauré, Vincent d'Indy, Albéric Magnard, Octave Maus, Armand Parent, P. Poujaud et Gabriel Pierné, prie les compositeurs français et étrangers de lui soumettre les œuvres de musique de chambre instrumentale et vocale *inédites* qu'ils désireraient voir figurer au programme des concerts du prochain Salon.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 mai chez M. Armand Parent, 37, rue de l'Université, à Paris. Ils pourront être retirés (à l'exception de ceux qui auront été retenus par le Comité pour l'exécution) à partir du 15 juin à la même adresse.

§

Publications du « Mercure de France » :

POÉSIES de Henrik Ibsen. Traduction de Ch. de Bigault de Casanove, autorisée par l'auteur. Préface et notes du traducteur. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LA CHANSON DU PAUVRE (*La Chanson du Pauvre, Mon cœur pleure d'autrefois*), poésies, par Grégoire Le Roy. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel :

Elle a quelque fortune, peu de beauté, beaucoup de prétention. Elle a également vingt-six ans. — G. MONTORGUEIL, *L'Eclair*, 30 janvier.

Le Cyclope (d'Eschyle, trad. Poizat) est le seul drame... — MERCURE DE FRANCE, 1er février, p. 450.

Pendant que le juge maîtrisait le meurtrier qui, froidement, s'était mis à fumer une cigarette. — *La Petite République*, 20 janvier.

... Une de ces vieilles épées de France qui avaient le pommeau en croix. — GASTON MÉRY, *Libre Parole*, 27 janvier.

Une faute de composition avait attribué *à Mac-Mahon* ce qui appartient à *Mac-Nab*. Nous l'avons rectifiée. La belle affaire ! — *Revue de l'Ouest*, 4 décembre.

Le citoyen a certainement lu le vers célèbre de Racine :

« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? »

Journal de Rouen, 28 novembre.

Quant aux jurés, ils sont toujours gardés au secret dans l'hôtel même du Palais et quoi qu'ils fassent, ils doivent le faire tous ensemble. — *Le Journal*, 3 février

L'escalier à gros balustres et à marches en bois, quoique proprement tenu, paraissait devoir trembler sous le pied. — BALZAC, *Le Curé de Village*, cap. III.

Il paraît que tant d'épreuves abrégèrent sa vie : il mourut à quatre-vingt-trois ans. — *Journal des Débats*, 26 janvier.

Je sentais des giroflées à cinq feuilles me pousser à l'extrémité de chaque doigt. — *Le Matin*, 16 janvier.

Un vers de La Fontaine me revint en mémoire :

« Un singe qui montrait la lanterne magique. »

EUGÈNE DESTEZ, *Gil Blas*, 6 janvier.

On en vit à Aulnay-sous-Bois, près des arbres que Chateaubriand abrita de son ombre. — *Journal des Débats*, 1er février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions juridiques : José Théry.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gérando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

	France		Étranger
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

